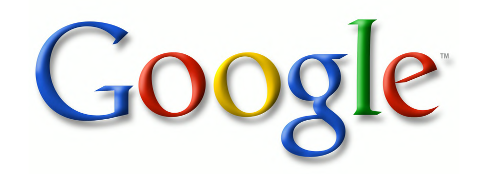
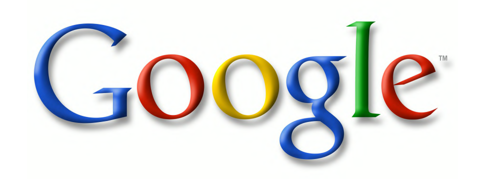






Francis Pierrepont Barnard,

M.A.Oxon., F.S.A., F.R.Hist.S., F.S.A.Scot.

HISTOIRE
DE LA VIE ET DU REGNE
DE
LOUIS LE GRAND,

ENRICHIE DE MEDAILLES.

TOME CINQUIEME.

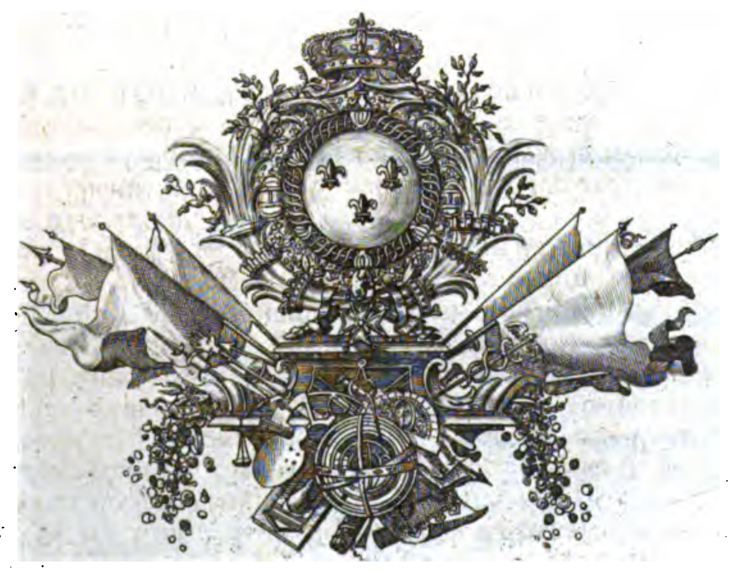
HISTOIRE
DE LA VIE ET DU REGNE
DE
LOUIS XIV,
Roi de France & de Navarre,

PAR

MONSIEUR DE LA HODE.

ENRICHIE DE MEDAILLES.

TOME CINQUIEME.



AVEC PRIVILE'GE DE SA MAJESTE' IMPE'RIALE ET CATH.

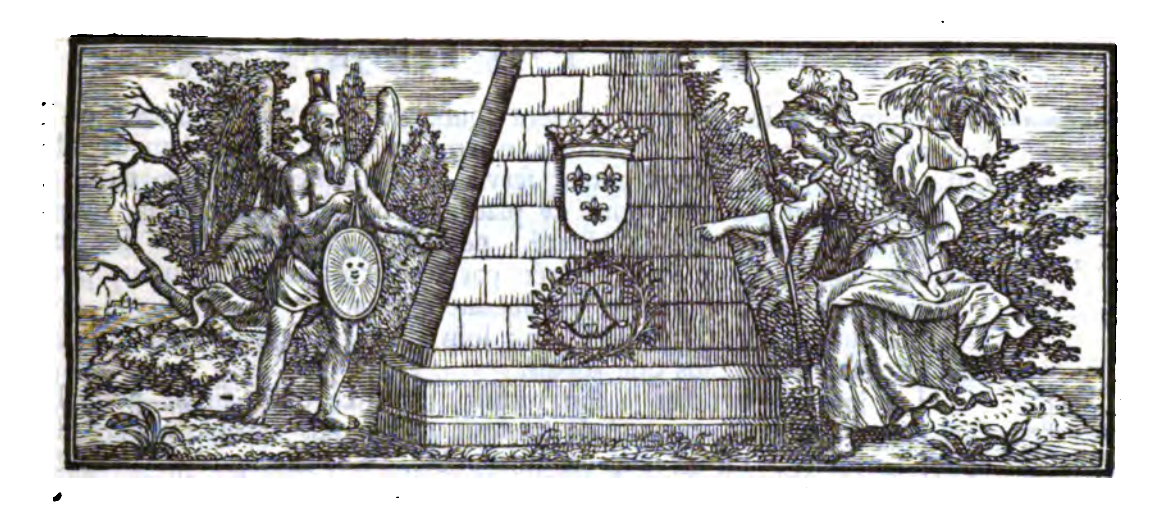
A FRANCFORT,

Chés FRANCOIS VARRENTRAPP.

A BASLE,

Chés JEAN CHRIST.

A. MDCCXLIII.



HISTOIRE DE LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE QUARANTE-HUITIE'ME.



LES victoires de la France sur Mer & sur Terre, les disgraces de l'Empereur en Hongrie, l'attachement presqu'invincible de ce Prince à soûtenir cette guerre, qu'il auroit pû terminer, déconcertoient extrêmement les espérances & les projets de la Ligue. Guillaume III. qui en étoit l'ame & le Chef, devenu paisible possesseur de la Couronne de son Beau-père, passa en Hollande le plûtôt qu'il lui fût possible, après avoir obtenu de son Parlement tous les subsides qu'il avoit jugé à propos de lui demander. Il arriva à la Haïe au commencement de février. On lui fit une Entrée magnifique, non-seulement comme au Roi de la Grande-Bretagne, mais comme au Stadhouder de la République, qui revenoit triomphant d'une expé-

1691. Guillaume III. passe en Hollande. *Quincy, tom. 2. pag. 342. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 118. Histoire de la République des Provinces-Unies, tom. 4. pag. 449. Le Clerc, tom. 3. pag. 441.*

1691. *Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 188 Burnet, tom. 4. pag. 144.*

expédition que les peuples avoient souhaitée & favorisée autant qu'il leur avoit été possible. Ce Prince n'avoit eu garde de se démettre de cette Charge, qui devoit autant servir à le maintenir sur le trône, qu'elle lui avoit été utile pour s'y placer. Pour la République, quoiqu'infiniment jalouse de sa liberté, persuadée de la droiture des intentions de son Chef, ou rassûrée par les circonstances, qui ne permettoient pas qu'on fît contre elle aucune entreprise, elle ne pensa pas même à lui en faire la proposition; loin de lui disputer son autorité, elle s'y abandonna plus que jamais.

Une multitude de Princes & d'Ambassadeurs s'y trouvent. *Le Clerc, tom. 3. pag. 421.*

La joïe des peuples à son retour, tout ce qu'ils firent pour la faire éclater, fût accompagné de quelque chose plus capable encore de flatter sa vanité, s'il en eut été susceptible. Les Electeurs de Brandebourg & de Bavière, le Landgrave de Hesse-Cassel, le Marquis de Castanaga Gouverneur des Païs-Bas, plusieurs autres Princes & Seigneurs, plus de trente Ambassadeurs s'empressèrent de venir lui former une des plus belles Cours qu'on eût jamais vû. Tous le reconnurent pour Roi légitime, & lui rendirent en cette qualité tous les honneurs qui lui étoient dûs.

Le but de cette Assemblée.

Cette grande Assemblée s'étoit formée pour tenir des Conférences, afin de prendre de justes mesures pour arrêter les progrès de la France. Peut-être, après tout, qu'on l'avoit menagée, & qu'on y avoit attiré tant de Princes, de Souverains & d'Ambassadeurs, pour se faire rendre des hommages plus authentiques.

La célérité de Loüis XIV. interrompt les Conférences. *Quincy, tom. 2. pag. 343.*

L'entreprise qu'avoit formée Loüis quatorze, & qui éclata le quatorze de mars, dissipa cette Assemblée & interrompit ces Conférences. Guillaume avec toute sa Cour étoit allé à Loo, une de ses maisons de Campagne, prendre le divertissement de la Chasse. A-peine étoit-il arrivé qu'il apprit que Mons étoit investi, & que le Roi très-Chrêtien venoit en personne pour en faire le siège. On repartit sur le champ pour retourner à la Haïe. On délibéra des moïens de s'opposer à cette conquête. On n'en trouva point; il étoit trop tard; tout ce qu'on pût faire fût de se mettre en état d'en empêcher d'autres.

Il assiége Mons au mois de mars. *Quincy, ibid. Le Clerc, tom. 3. pag. 421. Burnet, tom. 4. pag. 147. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 123. Vie de Guillaume III. tom. 2. pag. 216.*

Jamais entreprise n'avoit été conduite avec un plus grand secret. Il falloit assembler près de cent mille hommes, amasser des vivres & des fourrages pour la subsistance d'une si grosse Armée, dans un tems où la terre ne pouvoit rien fournir; il falloit une prodigieuse quantité d'artillerie & de munitions de guerre. Tout se trouva prêt au tems qu'on avoit destiné, & jamais camp ne fût dans une plus grande abondance; il s'y trouva même des amas prodigieux de bois de chauffage. Ces grands amas se firent pendant l'hiver, sans que les ennemis en fussent avertis. Quand les troupes se mirent en mouvement, ils crurent qu'on ne pensoit qu'à faire des courses pour tirer des contributions. Ils eurent quelques soupçons qu'on en vouloit peut-être à Charleroi, ils craignirent même pour Ostende, tant les mouvemens étoient bien ménagés; mais pour Mons, ils n'en eurent pas la moindre idée.

Cette

CETTE Place est la Capitale du Hainault; elle est grande, bien située; la Haisne & la Troüille l'environnent presque de tous côtés, & rendent son terrein des plus marécageux. Elle étoit alors à peu de chose près aussi forte qu'elle est aujourd'hui. D'excellens dehors, défendus par des demi-lunes, des ouvrages-à-corne, de larges & profonds fossés, la rendoient redoutable. Le Prince de Bergues en étoit Gouverneur; il avoit une bonne garnison, quantité de munitions sur-tout; mais il fût attaqué avec tant de vivacité, & d'une manière si peu usitée jusqu'alors, qu'il fût tout-à-fait excusable de n'avoir pas resisté aussi longtems qu'on avoit cru qu'il le pouvoit faire.

1691. *Riencourt, tom. 3. pag. 194. Limiers, tom. 2. pag. 535. Larrey, tom. 2. pag. 140. Quincy, tom. 2. pag. 343.*

ELLE fût investie le quinze mars par le Marquis de Boufflers. Il se posta de manière à empêcher les détachemens des garnisons voisines de s'y jetter. Le lendemain le reste des troupes, les vivres, les munitions arrivèrent de toutes parts. Le plan de l'entreprise étoit si bien digéré, que chaque Corps arriva au poste qu'il devoit occuper. Vingt mille pionniers, d'Artois, de Flandre & de Picardie, arrivèrent en même tems, & commencèrent de travailler aux lignes de circonvallation, auxquelles la situation de la Place contraignoit de donner une grande étendue; elles furent achevées en huit jours.

Disposition des quartiers. *Quincy, ibid. pag. 344.*

LES troupes furent divisées en six quartiers, chacun aïant un Lieutenant-général à sa tête & un Maréchal de Camp. Voici leur disposition. Monsieur de Rubantel, avec huit Bataillons & cinq Escadrons, gardoit les lignes depuis Gennap jusqu'à Framerie. Le Marquis de Boufflers, à qui le Duc du Maine servoit de Maréchal de Camp, avoit sous ses ordres dix Bataillons & douze Escadrons, & s'étendoit depuis Framerie jusqu'à la digue de la Troüille. Depuis cette digue, étoient postés le Duc de Vendome & le Grand-Prieur son frère avec neuf Escadrons & trois Bataillons. Le Marquis de Joyeuse aïant le Prince de Conti pour Maréchal de Camp, gardoit avec treize Escadrons & sept Bataillons le terrein depuis la Chapelle jusqu'à Nemy. Depuis cet endroit jusqu'à Glain, treize Bataillons & vingt-un Escadrons étoient sous les ordres du Prince de Soubise & de Monsieur le Duc son Maréchal de Camp. Enfin le Marquis de Rubantel achevoit de former la circonvallation avec huit Bataillons & douze Escadrons.

Ibid. pag. 347.

LOÜIS quatorze arriva au camp le vingt-un, accompagné du Dauphin son fils, du Duc d'Orléans son frère, du Duc de Chartres son neveu, & suivi de tous les Seigneurs de sa Cour. Dès qu'il fût arrivé, il reconnut la Place, & s'en approcha à la portée du mousquet. Il en fit le tour, non sans danger; il régla les logemens, ordonna un bioüac général pour la sûreté des lignes, qui n'étoient point encore achevées, & ne se retira que vers minuit à son quartier, quoi qu'il eût été presque toute la journée à cheval. Le lendemain ce Prince fit le tour des lignes de circonvallation. Il alla au camp du Maréchal de Luxembourg, qui étoit posté vers St. Dénis & le Casteau pour couvrir le siège, avec une Armée de trente-cinq à quarante mille hommes.

Ibid. pag. 348.

1691. Diverses opérations de ce siège. *Quincy, tom. 2. pag.* 348.

PENDANT ces soins & ces mouvemens que se donnoit le Monarque, la circonvallation s'acheva; la grosse artillerie, les munitions achevèrent d'arriver. Il se trouva un million de poudre, soixante pièces de gros canon, & le reste, comme mortiers, grénades & bombes, à proportion. Le fameux Vauban, chargé de la conduite des travaux, fit saigner le marais, afin de faciliter les approches. On en vint à bout par l'habileté de Mr. de Megrigny, qui fût chargé en particulier de la conduite de ce travail. De Vigny, qui commandoit l'artillerie, se prépara à la faire agir avec bien plus de promptitude qu'on n'avoit encore fait. La présence du Souverain & des Princes de son Sang inspira à toutes les troupes, sur-tout à ceux qui les commandoient, une ardeur infinie, qu'on avoit beaucoup de peine à modérer dans les occasions particulières; ce qui rendit ce siège plus court, à la vérité, mais aussi plus meurtrier qu'il n'auroit dû l'être.

Ibid.

LA tranchée fût ouverte la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq en deux endroits, comme si on eût voulu faire deux attaques. La prémière, qui étoit la véritable, devoit aboutir à la porte de Bertamont, & fût montée par deux Bataillons des Gardes Françoises, deux des Gardes Suisses, & quinze cent travailleurs, sous les ordres du Marquis de Joyeuse Lieutenant-général, & de Boisselet Brigadier, qui avoit fait lever l'année précedente le siège de Limmerick. L'autre qui devoit servir à la fausse attaque, fût montée par deux Bataillons de Navarre, un de Provence & le même nombre de travailleurs. Le travail fût prodigieux; il avança de douze cent toises, sans compter les boyaux de communauté.

Ibid. pag. 349.

A l'occasion de quelque dispute, le Roi règla, que dans la suite les Capitaines des Gardes Françoises auroient rang de Colonels; que celui qui commanderoit le Régiment commanderoit les autres Colonels, quand même il ne seroit pas Brigadier; que dans les tranchées seulement ces Gardes ne pourroient être commandés que par le Lieutenant-général ou le Maréchal de Camp de jour, & non par un Brigadier, à moins qu'il ne fût de leur Corps. Le même Réglement eut lieu pour les Gardes Suisses.

Ibid. pag. 350.

LE lendemain les trois Compagnies des Grénadiers du Régiment du Roi attaquèrent un moulin, qui incommodoit extrêmement les travailleurs & les troupes qui les soûtenoient. Le haut de ce moulin étoit tout criblé à coups de canon, mais le bas étoit bien retranché. Il fût attaqué de deux côtés & emporté l'épée à la main. De cent hommes qui le gardoient, dix-sept furent tués, les autres se retirèrent dans la Ville.

Ibid.

LA nuit suivante le travail fût poussé jusqu'à cent cinquante pas de chacune des deux attaques. On travailla vivement à une batterie de trente six pièces de canon. Elle fût postée sur une éminence, d'où elle découvroit à plein l'ouvrage-à-corne & la demi-lune qui couvroient la porte de Bertamont. Cette batterie commença à tirer le vingt six à dix heures

1691.

heures du matin. On en établit une autre sur la gauche, qui tira une heure après. Sur le soir, deux batteries de douze mortiers chacune furent en état de tirer. Les bombes dont il y en avoit quelques-unes d'une grosseur extraordinaire, (c'est apparemment celles qu'on a nommé depuis des *Perdreaux*) mirent tout en feu le quartier de la ville du côté de l'attaque. Les Bourgeois se partagèrent en deux factions. Les uns vouloient soûtenir le siège, les autres étoient d'avis de se rendre pour prévenir la ruine de la Ville. Le Gouverneur s'opposa à ces derniers, pour quelque tems seulement; car dans la suite ils l'obligèrent à capituler bien plûtôt qu'il n'eût voulu.

Quincy, tom. 2. pag. 352.

Jamais le canon n'avoit été servi, comme il le fût à ce siège. Dès que la grande batterie avoit tiré, une de vingt pièces suivoit immédiatement, ensuite une de dix, & cela aussi promptement qu'auroit pû faire de la mousquéterie; c'est-à-dire, que depuis midi jusqu'à ce que l'on montât la tranchée, le canon tira deux mille quatre cent coups, & les mortiers jettèrent cent bombes.

Cette Ville est bombardée. *Ibid. pag.* 353.

Comme on savoit ce qui se passoit dans la Ville, ón continüa d'y jetter des bombes. Le jour suivant, sur les cinq ou six heures du soir, on la vit brûler sur trente toises de large; le feu diminüant, à l'entrée de la nuit quinze pièces de canon tirèrent à boulets rouges; il se ralluma, & devint si grand que la flamme égala les plus hauts clochers. Cette méthode de ruiner une ville qu'on veut prendre, & d'écraser un peuple qu'on n'a aucune raison particulière de maltraiter, avoit pour auteur le défunt Electeur de Brandebourg; il s'en étoit servi contre les Villes qu'il avoit conquises sur la Suède avant la paix de Nimègue; & son successeur l'avoit mis récemment en œuvre contre Bonn. Il n'importe, on souhaiteroit pour la gloire de Loüis quatorze qu'il ne l'eût pas suivie, que du-moins le cruël spectacle d'une Ville en feu n'eût point paru le réjoüir. Quincy dit que ce Prince alloit le soir avec sa Cour sur le bord du marais, pour voir jetter les bombes & les carcasses & voir tirer les boulets rouges.

Ibid. pag. 354.

Ibid.

Les travaux continüoient à se pousser avec la même ardeur. La nuit du vingt-sept au vingt-huit, on fit plus de la moitié du chemin qu'il y avoit à faire pour arriver au bord du fossé. On fit une ligne parallèle à l'ouvrage-à-corne, elle n'étoit pas à vingt toises des pointes de cet ouvrage. On travailla ce jour-là à une batterie de quatre pièces de canon pour ruiner le bâtardeau qui retenoit l'eau des fossés & avant-fossés; on en établit une autre de vingt, pour tirer encore à boulets rouges. On envéloppa tout l'ouvrage-à-corne, & une partie de la demi-lune qui étoit à sa gauche; l'angle saillant de cette demi-lune fut écorné, & l'on fit brêche à l'ouvrage-à-corne; de manière que vers le midi on se trouva en état de combler les fossés de la droite & de la gauche.

Ce siège est meurtrier, par la témérité des François.

La présence du Roi, dont on espéroit d'être vû, fit faire quantité d'indiscrétions. Les Mousquetaires & la Gendarmerie portoient les fascines en plein jour jusqu'à la portée du mousquet de la Place; ceux qui les

les commandoient se faisoient un honneur de demeurer exposés au feu
1691. de l'ennemi jusqu'à ce que la dernière fascine eût été jettée. Il en pé-
Quincy, tom. rit un si grand nombre, qu'on fût obligé de défendre de s'approcher
2. pag. 354. plus près que de la demie portée du canon.

Ib. pag. 355. Le vingt-neuf, on continüa d'embrasser l'ouvrage-à-corne, & on perfectionna les logemens. Le trente on fit une nouvelle batterie de trois mortiers & de trois pièces de canon. On eut alors quarante-quatre pièces de canon de vingt-quatre & de trente-trois qui foudroïoient la Ville. L'ouvrage-à-corne étoit presque ruiné; il ne restoit plus que deux ravelins qui ne fussent pas assez endommagés. Les tranchées étant poussées jusqu'au bord du marais, on travailla à porter des fascines & des gabions pour combler les fossés. Jusqu'à ce jour on avoit consommé trois cent milliers de poudre, sept mille boulets de trente-trois ou de vingt-quatre, & trois mille boulets rouges. On avoit jetté au-moins mille bombes. Ce jour-là on combla le fossé d'un ouvrage de terre qui couvroit le demi-bastion droit de l'ouvrage-à-corne; on combla aussi le fossé d'une demi-lune; ces travaux ne furent achevés qu'au-milieu de la nuit. Monsieur de Vauban fit reconnoître la demi-lune par deux grénadiers, ils la trouvèrent abandonnée; on s'y établit. Il en fût de même d'une autre demi-lune, dont une des faces avoit été ruinée la veille à coups de canon.

Ib. pag. 356. Le jour & la nuit du trente & un furent emploïés à se bien loger sur le bord du fossé de l'ouvrage-à-corne, & sur la petite tenaille. On voitura une grande quantité de fascines, on élargit les logemens, on perfectionna la tranchée; on continüa un boyau qui partoit de la fausse-braye & devoit aboutir au bâtardeau, afin de se faire un passage pour jetter un pont de radeaux sur le fossé de l'ouvrage-à-corne; on établit sur la tenaille une batterie de quatre pièces de canon pour achever de
Ib. pag. 357. la ruiner. Le prémier d'avril le fossé fût achevé de combler sur les deux heures après midy. Le Marquis de Boufflers étoit de jour. Il envoïa dire au Roi que le Régiment des Gardes étoit en état d'emporter cet ouvrage. Le Roi voulut s'en rapporter à Monsieur de Vauban; il le chargea de faire donner cet assaut quand il le jugeroit à propos.

Les Gardes Françoises sont repoussées. *Ibid. Mémoires publics.*

Les Gardes Françoises qui devoient être relevées par les Suisses, sachant la permission qu'avoit eüe Mr. de Vauban, le pressèrent vivement de consentir que l'attaque se fit avant qu'ils fussent relevés; le Maréchal de la Feüillade leur Colonel appuïa leurs instances; l'attaque fût résoluë & fixée à cinq heures du soir; les deux Compagnies de grénadiers furent chargées de la commencer; elles marchèrent avant que d'autres qu'on avoit destinées pour les soûtenir fussent en état de le faire. L'attaque fût d'abord vigoureuse; après un combat d'environ une demie heure les ennemis abandonnèrent l'ouvrage. Les ouvriers ne s'étant pas trouvés en assez grand nombre pour faire promptement le logement, les troupes se trouvèrent exposées au feu des autres ouvrages & des remparts de la Place. Les assiégés virent à leur contenance qu'ils

qu'ils en étoient ébranlés, ils parurent à la gorge de l'ouvrage-à-corne, armés la plûpart de faulx emmanchées à revers. Cette attaque imprévûe, jointe à l'étonnement où étoient déjà les grénadiers, les mit en fuite. Leurs Officiers tâchèrent inutilement de les arrêter ou de les faire revenir; ils firent de surprénans efforts, mais enfin il fallut céder au nombre. Les ennemis sortirent en foule du chemin-couvert, & reprirent tous les postes dont on les avoit chassés. On demanda une cessation d'armes pour enterrer les morts; ce qu'on n'auroit assurément point fait s'il n'y en avoit eu que vingt, comme le rapporte Quincy.

1691.

Tom. 2. pag. 359. Mémoires publics.

Cette attaque n'aïant pas réüssi, parce qu'on ne s'étoit pas donné le tems de prendre les précautions nécessaires en pareille occasion, le Roi fut picqué, & témoigna son chagrin d'une manière assez dure, en disant qu'il enverroit des troupes qui ne reculeroient pas. Il fit avec Mr. de Vauban les dispositions pour recommencer l'attaque le lendemain. Il chargea les Commandans de ses Mousquetaires d'en détacher soixante & quinze de chaque Compagnie, pour soûtenir huit Compagnies de grénadiers. Ces troupes ses trouvèrent le lendemain dans la tranchée.

On réüssit à un second assaut.

Quincy, tom. 2. pag. 360.

Quelques heures avant l'attaque on fit un feu terrible sur cet ouvrage & sur toutes les défenses qui l'environnoient; on y jetta une grande quantité de bombes. Le Prince de Bergues s'étoit attendu à ce second assaut, & avoit pris toutes les précautions possibles pour se bien défendre. A dix heures du matin, au signal d'une treizième bombe, on sortit de la tranchée. Le haut de la brèche fût long-tems disputé. Les assiégés armés de pertuisannes, de faulx à revers, soûtinrent les efforts des grénadiers & les accablèrent d'une quantité prodigieuse de grénades. Monsieur de Vauban avoit l'œil à tout. Voïant cette grande résistance, il fit passer une Compagnie de grénadiers le long de la courtine pour aller prendre en flanc les assiégés. Surpris de cette attaque, & obligés de se partager, ils furent forcés; on en tüa la plus grande partie. Quelques pièces de canon voïoient le pont de communication de cet ouvrage avec la Place; c'étoit l'unique passage pour la retraite & pour le secours; elles furent si bien servies, que la plûpart des fuïards furent emportés.

Ibid. p. 361.

Les travailleurs se trouvèrent prêts & en nombre suffisant, le logement fût fait en peu de tems, malgré le grand feu des remparts & des autres pièces de fortification de cet ouvrage. La grande attention de ceux qui avoient dirigé cette attaque, étoit de veiller aux mouvemens des ennemis, afin d'être en état de soûtenir une sortie, en cas qu'ils en voulussent faire comme le jour précédent.

Témérité des Mousquetaires. *Ibid.*

Les Mousquetaires n'avoient eu aucune part à l'action qui venoit de se passer; ils étoient dans les postes qu'on leur avoit marqués, pour être à portée de donner du secours si on en avoit besoin. Une partie de leurs détachemens étoit autour du ravelin; il en sortit une voix qui les appel-

appella; ils entrèrent dans ce ravelin, passèrent le pont, pénétrèrent
1691. dans un autre ouvrage, le traversèrent, avancèrent jusqu'à un autre pont, que les ennemis avoient rompu en se retirant, & se trouvèrent au bord d'un fossé profond; ils essuïèrent un feu terrible de tous les ouvrages qui restoient aux assiégés; la plûpart y périrent. Le Prince de Courtenay, Mrs. de Villermont, de la Capelle, de Biron & plusieurs autres furent tués, le reste fût dangereusement blessé.

Quincy, tom. 2 pag. 362. Ces deux assauts furent sanglans & coûtèrent bien du monde. Ce furent aussi les seuls qu'on donna pendant ce siège. On prit le parti d'aller pied à pied, & de ruiner les ouvrages qui couvroient le Corps de la Place. La nuit du deux au trois on se logea sur la gorge du demi-bastion de l'ouvrage-à-corne, on perfectionna les autres logemens, & on fit une parallèle, qui n'étoit qu'à dix ou douze toises de l'avant-fossé; *Ib. pag. 363.* on approcha les batteries, on en établit une dans la partie de l'ouvrage-à-corne qu'on venoit d'emporter; on travailla tout le jour suivant à faire une sappe le long de la digue, & l'on parvint jusqu'au bord de l'avant-fossé. Ces travaux se faisoient presque sans aucune résistance des assiégés. Leur feu étoit des plus foibles, & on travailloit impunément à découvert dans l'ouvrage-à-corne, & aux sappes. Elles furent avancées en trois endroits jusques sur le bord de l'avant-fossé de la demi-lune. La nuit suivante on ne pensa qu'à se bien établir sur le bord de l'avant-fossé, & à assûrer la communication avec l'ouvrage-à-corne; on amassa les fascines, les gabions, les mantelets, en un mot tout ce qui étoit nécessaire pour combler le fossé. On commença ce travail une heure avant le jour; c'étoit s'y prendre trop tard, il ne pût être achevé. On travailla à faire un passage de l'ouvrage-à-corne à la contrescarpe; on fit un logement sur le bord extérieur du glacis du chemin-couvert, dont la face droite de la demi-lune de la gauche fût enveloppée depuis *Ib. pag. 367.* l'angle jusqu'au redan. On continüa toute la journée d'étendre ce logement jusqu'à la sappe. On commença aussi à combler l'avant-fossé vis-à-vis la face droite de cette seconde demi-lune. On avoit résolu d'emporter de vive-force ces deux demi-lunes, mais Mr. de Vauban, toûjours attentif à épargner les troupes, en empêcha.

Ib. pag. 368. Le six à dix heures du soir, l'avant-fossé de la demi-lune de la droite aïant été comblé, on mit sur le glacis du chemin-couvert, des travailleurs qui embrassèrent l'angle de cette demi-lune & poussèrent le logement jusqu'à vingt-quatre toises de chaque côté. Pendant le jour suivant on étendit les logemens de la contrescarpe des demi-lunes; on établit de nouvelles batteries. Les travaux pour détourner la Troüille furent achevés, & elle commença à couler dans le nouveau lit qu'on lui avoit préparé. La nuit du sept au huit on fit une descente dans le chemin couvert de la demi-lune de la gauche; on conduisit une sappe à un bâtardeau; cette sappe se trouva avoir trois cent toises à droite & à gauche des attaques, avec des lignes de communication qui embrassèrent entièrement ces demi-lunes, dont la prise assûroit celle de la Place.

On

On fit un excellent logement dans le chemin-couvert, & on disposa les ouvertures pour faciliter au Mineur le passage du fossé.

1691.

Prise de cette Place.

Quincy, tom. 2. pag. 370.

Le Gouverneur ne pouvant espérer de secours, voïant qu'il lui étoit impossible de sauver les deux demi-lunes qui étoient son unique ressource, fatigué d'ailleurs & inquiété par l'impatience dont la plus grande partie des Bourgeois supportoient le siège, battit la chamade sur les quatre heures du soir. Il contesta d'abord. Il vouloit ne sortir que dans huit jours, ne remettre qu'une porte une heure avant sa sortie, & à soixante hommes seulement; mais, les Bourgeois aïant fait leur capitulation à part, il fût obligé de se désister de ses demandes extraordinaires. On lui accorda pourtant des conditions honorables, six pièces de canon & trois cent chariots. Le lendemain il livra une porte, & sortit le jour d'après à la tête de sa garnison, qui étoit encore de quatre mille cinq cent soldats, avec deux cent quatre-vingt Officiers.

C'est ainsi qu'en quinze jours de tranchée ouverte Loüis se rendit maître d'une des plus fortes Places de l'Europe. Sa présence contribüa beaucoup à cette conquête, également utile & éclatante; mais après tout, de Louvois & de Vauban y eurent la principale part. Le prémier, par la conduite du projet, par sa prévoïance, par son adresse à dérober aux ennemis ses grands préparatifs & leur destination. Le second, par son habileté singulière à diriger les travaux; la quantité en étoit incroïable, & ce fût pour les connoisseurs un spectacle digne d'admiration. On connut de plus en plus la capacité de ce grand homme, qui a passé avec justice pour le plus habile Ingénieur de l'Europe.

Le Gouvernement de cette Place fut donné à Monsieur de Vertillac, Brigadier & Lieutenant-Colonel du Régiment Dauphin infanterie. On y mit en garnison deux mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Le Roi fit à Mr. de Vauban une gratification de cent mille livres, une de vingt mille à Mr. de Megrigny, & une de mille pistoles à Mr. de Vigny, qui avoit commandé l'artillerie. Après avoir donné ses ordres pour réparer les fortifications de cette Place, & y mettre les munitions nécessaires, il reprit le chemin de Versailles, où il arriva comblé de gloire, un mois après qu'il en étoit parti.

Médaille à cette occasion.

† Voïés N°. I.

On peut bien juger que cet Evénement a fait le sujet d'une Médaille. † On y voit Hercule debout. Il s'appuïe d'une main sur sa massüe, & tient de l'autre une Couronne murale & un bouclier aux Armes de la Ville conquise. La Légende, Tota Europa spectante et adversante, & l'Exergue, Montes Hannoniæ expugnati, signifient, *que Mons fût pris à la vüë de toute l'Europe, & malgré ses efforts pour la sauver.*

Exaggérée, comme la plûpart des autres.

Pourquoi ces exaggérations? L'Europe ne vit point le siège de Mons; elle ne s'y opposa point. Il est vrai qu'on fit quelques démarches & qu'on parut vouloir s'y opposer; mais on s'en tint là. Diligentiæ præmium, *Récompense de la diligence*, eut été plus vrai & plus dans le goût d'une Légende.

1691. Guillaume III. assemble inutilement un Corps de troupes. *Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 258. Histoire de la République des Provinces-Unies, tom. 4. pag. 450. Quincy, tom. 2. pag. 367.*

Dès qu'on avoit sçu en Hollande que Mons étoit investi, Guillaume trois s'étoit donné des mouvemens infinis pour assembler une Armée capable de s'opposer à cette entreprise. Il étoit impossible qu'il fit en quelques jours ce que la France avoit fait en plusieurs mois. Une Armée ne s'assemble pas & ne marche pas comme une troupe de voïageurs; il faut des vivres, des équipages, des magazins; aussi tout ce qu'il pût faire, fût de mettre ensemble trente-cinq à quarante mille hommes. C'est même une espèce de prodige qu'il l'ait fait en moins de quinze jours, & cette diligence, en un sens, valoit bien le secret des préparatifs du Marquis de Louvois.

Avec ces troupes ramassées à la hâte, & qui ne pouvoient pas ne point manquer de quantité de choses nécessaires à tenir la Campagne, il s'avança jusqu'à Nôtre-Dame de Hall, dans la vûë d'inspirer à la garnison & aux habitans de Mons la résolution de se défendre assez long-tems pour le mettre en état de marcher à leur secours. C'étoit l'unique vûë qu'il pût avoir, & le Marquis de Villars pensoit juste, lorsqu'il assûra dans un Conseil de guerre que le Prince d'Orange ne tenteroit pas une action générale; que les mesures étoient si bien prises, les postes si bien occupés & si bien retranchés, le nombre des troupes supérieur, qu'il y avoit plûtôt à souhaiter qu'à craindre d'être attaqué.

Ib. pag. 372. Sa présence n'aïant point eu l'effet qu'il en avoit espéré, il sépara ses troupes & les envoïa à Bruxelles, à Namur, à Malines, à Louvain, à Gand & dans les autres Places de la Flandre, pour ôter aux François la pensée d'en attaquer aucune. Il auroit pû prendre ces mesures sans se mettre inutilement en Campagne; mais aussi injuste que hardi à décider, tout le monde auroit crié contre lui & lui auroit attribüé la perte de cette Place. Au-lieu qu'on publia par-tout comme une chose constante, que si Mons s'étoit défendu aussi long-tems qu'il auroit pû le faire, il auroit fait lever le siège, ou du-moins obligé les François d'en venir à une bataille.

Ibid. L'Armée Françoise se sépara aussi. Une partie des troupes fût envoïée sur le Rhin, une autre sur la Moselle, quelques-unes sur les Côtes; le reste, qui étoit destiné pour former l'Armée de Flandre, fût mis dans les Places en attendant la saison d'entrer en Campagne. Peu de tems après on nomma les Officiers-généraux qui devoient servir dans les cinq Armées qu'on avoit sur pied, pour agir en Flandre, sur le Rhin, sur la Moselle, en Piémont & en Roussillon; sans compter les troupes qui étoient destinées pour garder les Côtes & contenir les Religionnaires, qu'on savoit être vivement sollicités à la revolte. On pensa encore à l'Irlande, & on y envoïa de nouveaux secours. Enfin on équipa & on entretint une puissante Flotte dans l'Océan, & quelques Escadres dans la Méditerranée.

Ibid. Burnet, tom. 4. pag. 154. On étoit trop content du Maréchal de Luxembourg, pour penser à le changer. Il fût nommé pour commander l'Armée de Flandre. Elle se trouva de cent quarante Escadrons & de quarante-neuf Bataillons.

Le

1691.

Le Marquis de Boufflers, qui étoit destiné pour être sur la Moselle, sans être tout-à-fait à ses ordres devoit le joindre en cas de besoin. Quelque diligence que pussent faire les ennemis, les François les prévinrent & entrèrent les prémiers en Campagne.

Le Marquis de Boufflers entra le prémier en action. Les Liégeois s'étoient engagés à la neutralité au commencement de cette guerre, mais ils ne l'avoient point gardée. L'année précédente ils s'étoient saisis d'un convoi de munitions de guerre & de bouche que des troupes Françoises conduisoient à leur Armée; &, ce qui avoit achevé d'irriter, ils venoient de recevoir des troupes des Alliés dans leur Ville, quoiqu'on leur eût fait dire que s'ils les recevoient on seroit obligé de s'en ressentir.

Burnet, tom. 4. pag. 154.

On chargea le Marquis de Boufflers de la vengeance qu'on voulut tirer de ce peuple. Vers la fin de mai il assembla quinze ou seize mille hommes; muni de tout ce qui étoit nécessaire pour son expédition, il marcha du côté de Liège. Il y arriva le prémier jour de juin. Il commença par faire occuper les hauteurs de la Chartreuse, où les Liégeois avoient mis un assez bon nombre de troupes. Ce poste étoit retranché par des fossés & des palissades; les fossés même étoient bordés de redans fraisés & palissadés en forme de demi-lunes. Un Fort, nommé la Chenaye, gardé par trois cens hommes, fortifioit encore ce poste. Dès qu'on fût arrivé, on travailla à dresser des batteries; on en plaça une à Ribermont pour battre la muraille des Chartreux. Ce poste tint deux ou trois jours, & ce ne fût que le quatre qu'on commença le bombardement de cette grande Ville. Douze mortiers jettèrent continüellement des bombes pendant deux fois vingt-quatre heures; elles furent accompagnées de boulets rouges, qu'on tira aussi sans discontinüer. Les deux rües les plus marchandes de la Ville furent entièrement ruinées, & la plûpart des maisons furent très endommagées. Une partie de l'Eglise Cathedrale de St. Lambert, l'Hôtel de Ville, l'Eglise de Ste. Catherine furent enveloppés dans l'incendie; le bas du pont des Arches, la Madelaine, le Souverain-pont, & généralement tout ce qui étoit audelà de la Meuse eut le même sort. Les environs, où logeoient les plus riches Marchands qui y avoient de gros magazins, furent entièrement consumés. De plus cette Ville infortunée se ressentit encore du pillage des troupes qui devoient la défendre. Celles de Brandebourg sur-tout profitèrent de la consternation & du désordre où étoient les habitans, pour s'approprier une partie de leurs meilleurs effets. Après cette expédition on se retira, sur le bruit qu'un Corps de troupes venoit au secours.

Liège bombardé.
Quincy, tom. 2. pag. 373.
Le Clerc, tom. 3. pag. 421.
Larrey, tom. 2. pag. 143.
Limiers, tom. 2. pag. 536.
Mémoires Historiques & Chronologiques.
Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 284.

La grande Armée s'étoit formée presqu'en même tems entre Menin & Courtrai. Les ennemis n'étoient point encore assemblés; comme ils craignoient pour Bruxelles, Waldeck se hâta de couvrir cette Place avec dix-huit mille hommes seulement. On le crut plus fort qu'il n'étoit, & on n'ôsa entreprendre de l'attaquer pour s'ouvrir le passage.

Quincy, tom. 2. pag. 375.

 On

1691. On marcha vers Enghien. Le vingt-neuf de mai, on campa à Tubiſe, à une lieuë & demie de Hall. L'Armée fût poſtée de manière, que la droite s'étendoit juſqu'à la portée du mouſquet de cette petite Place. Les Eſpagnols l'avoient fait fortifier depuis la priſe de Mons, & trois mille hommes qui ſe montrèrent ſur les remparts firent mine de ſe bien défendre.

Hall pris par les François, & démoli. *Quincy, tom. 2. pag. 376. Larrey, tom. 2. pag. 142. Hiſtoire de la République des Provinces-Unies, tom. 4. pag. 451. Hiſtoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 289.*

Le Maréchal de Luxembourg fit un détachement de deux mille hommes, avec ordre d'ouvrir la tranchée. Elle fût ouverte à onze heures du ſoir du côté de la porte de Bruxelles, à l'aide d'un chemin creux qui alloit de la droite du camp juſqu'au bord du foſſé. Les travailleurs furent conduits le plus près de la Place qu'il fût poſſible. La garniſon fit un aſſez grand feu d'abord, & le diminüa inſenſiblement; les ſentinelles crioient ſeulement de fois à autres, *qui vive*. Tandis qu'on ſe hâtoit d'avancer le travail, le Comte de Thiern ſortit avec ſes troupes par la porte du bois & n'y laiſſa que les bagages. Sa retraite fût abſolument ignorée. Il avoit fait défenſe aux Bourgeois, ſous peine de la vie, de ſortir de leurs maiſons pendant la nuit; de manière qu'on auroit continüé les travaux juſqu'au lendemain matin, ſans deux Eccléſiaſtiques qui vinrent donner avis de cette retraite. Le Général pour empêcher le pillage, fit mettre des Corps de garde à toutes les portes de la Ville & ſur la place. On démolit les fortifications, deux ou trois mille Suiſſes y furent emploïés pendant cinq ou ſix jours.

Les deux Armées s'approchent. *Quincy, Ibid. pag. 377. Burnet, tom. 4. pag. 148. Hiſtoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 262.*

L'Armée ennemie s'étoit cependant formée. Guillaume trois étoit revenu d'Angleterre, où d'importantes affaires l'avoient obligé de repaſſer depuis la priſe de Mons. Le huit de juin il campa à Anderlech, ſa gauche appuïée ſur Bruxelles. Le Maréchal de Luxembourg alla lui-même le reconnoître, & commanda la Maiſon du Roi & la plus grande partie de la cavalerie pour le ſuivre, dans le deſſein de l'attaquer, ou du-moins de lui préſenter la bataille. A meſure que les troupes arrivèrent il les rangea. L'ennemi fit auſſi un mouvement pour ſe mettre en bataille à la tête de ſon camp. Les deux Armées demeurèrent en préſence quelques heures à la portée du canon; mais, dit Quincy, le terrein n'étoit pas propre pour une action. Les François ne pouvant aller à l'ennemi qu'en défilant & en paſſant un ruiſſeau qui le couvroit, jugèrent à propos de retourner à leur camp de Hall.

Elles paſſent le tems à s'obſerver. *Ib. pag. 263. Quincy, ibid. Hiſtoire de la République des Provinces-Unies, tom. 4. pag. 451.*

Le reſte de la Campagne ſe paſſa à s'obſerver. Les ennemis furent ſupérieurs en nombre lorſqu'ils furent réünis. L'Armée de Guillaume trois ſe trouva bien-tôt de ſoixante-trois Bataillons & de cent quatre-vingt Eſcadrons. Le Comte de Flemming commandoit à part les troupes de Brandebourg, qui pouvoient monter à quatorze mille hommes; il étoit deſtiné à obſerver le Marquis de Boufflers. Le Gouverneur des Païs-Bas Eſpagnols devoit en aſſembler un pareil nombre aux environs de Bruxelles, pour s'oppoſer aux entrepriſes qu'un Camp-volant commandé par le Marquis de Villars auroit pû faire de ce côté-là, lorſque la grande Armée s'en ſeroit éloignée.

1691.

Les François, plus foibles, se tinrent sur la défensive. Quelqu'envie qu'eût l'ennemi de les engager ou de les forcer à une action, il ne pût y réüssir. Il n'ôsa même s'engager à aucun siège. Les grands exploits se terminèrent à faire des fourrages & à vivre sur le païs d'autrui, à quoi le Maréchal de Luxembourg fût presque toûjours plus heureux & plus habile que le Roi de la Grande-Bretagne. Il se fit plusieurs belles marches, il y en eut une entr'autres qui mérite une mention particulière.

Belle marche du Maréchal de Luxembourg. *Quincy, tom. 2. pag. 383. Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 293.*

Au commencement du mois d'août, les ennemis se trouvèrent postés entre l'Armée Françoise & Maubeuge, de sorte qu'ils lui ôtoient la communication non-seulement de cette Place, mais encore de Mons & de Valenciennes. Luxembourg décampa de Cerfontaine à dix heures du soir pour se dégager. Il marcha à côté de l'ennemi par des bois presqu'impratiquables, & se trouva en bataille le lendemain matin sur la hauteur de Beaumont, dans le même tems que Guillaume marchoit pour s'en emparer, afin de le resserrer davantage. On fit semblant en cette occasion de vouloir se battre; mais, après quelques dispositions, qui n'étoient que pour la montre, on se retira.

Quincy, Ib. pag. 388.

Cette Campagne pourtant ne se passa pas sans action. Comme elle étoit sur le point de finir, les deux Armées se trouvèrent assez éloignées. Celle du Prince d'Orange étoit campée à Leuze; le Maréchal de Luxembourg étoit aux environs de Tournai, où il n'attendoit que la séparation de l'Armée ennemie pour faire entrer aussi-tôt la sienne dans les quartiers d'hiver.

Combat de Leuze. *Le Clerc, tom. 3. pag. 421. Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 2. pag. 145. Limiers, tom. 2. pag. 536. Histoire de la Republique des Provinces-Unies, tom. 4. pag. 452. Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 296.*

La distance de Tournai à Leuze étoit assez considérable, pour faire présumer au Général ennemi que son Armée n'avoit rien à craindre en décampant. Il crut qu'il lui suffisoit de laisser à la tête du camp qu'il vouloit quitter, un Corps considérable de cavalerie, jusqu'à ce que son Armée eût entièrement passé le ruisseau de la Catoire, qui étoit derrière son camp; ainsi il négligea de placer de l'infanterie aux ponts qui étoient sur ce ruisseau, pour recevoir son Arrière-garde de cavalerie & la proteger au passage des ponts en cas qu'elle fût attaquée.

Le Général François, dont le dessein étoit d'entreprendre sur son ennemi lorsqu'il décamperoit, étoit fort attentif sur ce mouvement, pour en profiter au cas qu'il se fit sans prudence & sans précaution. Aïant été assûré qu'il devoit décamper & prendre sa marche en-arrière, il jugea que si ce Général négligeoit de placer de l'infanterie au ruisseau de la Catoire, il pourroit surprendre & entamer son Arrière-garde. Dans cette pensée, le Duc de Luxembourg partit la nuit de Tournai avec vingt-huit Escadrons, la plûpart de la Maison du Roi, & arriva à Leuze de bon matin, sans que l'ennemi en eût aucune connoissance, parce que l'Officier-général qui commandoit cette Arrière-garde n'avoit aucun Parti au-délà de Leuze, pour être informé s'il venoit des troupes à lui.

L'Arrière-garde des Alliés battüe.

Luxembourg toûjours vif dans l'exécution, traversa Leuze avec une diligence extrême; & aïant trouvé cette Arrière-garde de soixante &

& quinze Escadrons, qui, par une confiance excessive, n'étoit pas seulement en bataille, comme allongée en colonnes auprès des ponts où elle devoit passer le ruisseau, il la chargea si brusquement qu'elle n'eut pas le tems de se former en ligne; il la battit entièrement & la poussa jusqu'au ruisseau, où son désordre fût fort grand, parce que, comme on l'a déjà observé, il n'y avoit point d'infanterie postée à ce ruisseau pour recevoir cette cavalerie.

1691. *Quincy, tom. 2. pag. 389.*

Guillaume III. n'étoit plus à son Armée.

Le combat finit là, parce que les colonnes d'infanterie, qui n'étoient pas encore fort éloignées du ruisseau, y revinrent, sans pouvoir faire autre chose que d'être spectatrices du débris de leur Arrière-garde, & de la satisfaction que devoit avoir le Général François d'avoir châtié la présomption du leur, qui avoit cru pouvoir décamper devant lui sans prendre les précautions nécessaires pour la sûreté de son Arrière-garde, que la nature du terrein l'obligeoit de laisser un tems assez considérable séparée du reste de ses troupes. L'équité oblige d'observer que Guillaume avoit quitté son Armée; s'il y avoit été, cet échec ne lui seroit point arrivé; l'affaire de Seneff l'avoit trop bien instruit du danger qu'il y a de décamper sans précaution, pour qu'il fût retombé dans cette faute.

Réflexions sur cette action. *Feuquières, tom. 3. pag. 272.*

Cette action prouve qu'il n'est pas sûr de marcher en-arrière, quand on est à portée de son ennemi, quoiqu'on en soit à une distance raisonnable; parce que cet ennemi peut savoir assez-tôt le mouvement qu'on a résolu de faire, pour se mettre en état d'en profiter. Elle prouve encore qu'un Général, quoi-qu'il croïe être hors de portée de son ennemi, ne doit jamais se négliger sur les précautions à prendre pour la sûreté de ses mouvemens; il ne s'en doit jamais faire aucun à la guerre que de la même manière & avec les mêmes attentions, que si on les faisoit en présence de l'ennemi. Malgré ces soins on est quelques-fois surpris; à plus forte raison le sera-t-on si on les néglige. Un homme à qui le salut de l'Etat est confié, peut-il se pardonner de l'avoir exposé, quand bien même son ennemi n'auroit pas profité de sa faute? Enfin cette action fait voir les suites fâcheuses auxquelles on s'expose en tolérant la négligence dans le service & dans les mouvemens; outre qu'elle autorise les troupes à s'accoutumer au relâchement & à l'inapplication. Car si cette Arrière-garde, qui couvroit la marche d'une Armée, eût été dans la situation où elle devoit être, vingt-huit Escadrons en auroient-ils battu soixante & quinze? Est-ce que les François sont d'une autre espèce que les autres hommes? On pourroit même demander ce que seroit devenuë l'Armée entière des Alliés, si celle du Maréchal de Luxembourg l'avoit pû joindre dans ces circonstances?

Médaille à cette occasion.

L'Histoire Métallique a fait de cette déroute une bataille en formes. On voit dans la Médaille un Cavalier François l'épée haute & terrassant un Cavalier ennemi. La Légende, Virtus Equitum Prætorianorum, & l'Exergue, Pugna ad Leuzam, veulent dire, *que*

que la valeur de la Maison du Roi éclata au combat de Leuze. † Ces expressions n'auroient rien de trop, elles seroient même très modestes, si l'explication étoit vraïe; mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est infiniment exaggérée, & qu'elle fait de cette action ou un miracle ou une fable. 1691. † Voïés N°. II.

Explication outrée.

„ QUAND le Roi eut pris Mons, dit-on, il laissa le commandement de son Armée au Maréchal de Luxembourg, avec ordre d'observer celle des Alliés, qui, fiers de leur nombre, se promettoient au-moins de couvrir leur propre païs. Ils n'empéchèrent pas néanmoins l'Armée du Roi de faire des campemens avantageux & de prendre les meilleurs quartiers, où, presqu'à leur vûë, elle subsista commodément, tandis qu'ils ne cherchoient qu'à éviter le combat. Le Maréchal de Luxembourg fit plusieurs marches pour les y attirer ou pour les y contraindre. Sur l'avis qu'ils étoient décampés d'auprès d'Ath, pour se poster entre le ruisseau de Leuze & celui de la Catoire, il marcha en diligence avec un Corps de cavalerie, à dessein de tomber sur leur Arrière-garde. Il trouva quatorze ou quinze Escadrons. Dès qu'il se mit en devoir de les attaquer, plusieurs autres repassèrent le ruisseau pour les soûtenir. Il n'avoit alors qu'une partie de la Maison du Roi & deux Régimens de cavalerie; cependant il ne laissa pas de charger les ennemis, qui étoient au nombre de soixante & quinze Escadrons sur trois lignes, & soûtenus d'un gros Corps d'infanterie. Ils se défendirent avec beaucoup de valeur, mais les François après cinq charges les mirent en fuite, leur tuèrent quatorze ou quinze cens hommes, firent plus de trois cent prisonniers & prirent quarante étendarts ".

Partialité des Ecrivains François & Etrangers.

LA plûpart des Ecrivains François ont pris le même ton. Selon eux il n'y eut point de surprise; la cavalerie des Alliés étoit en bon ordre, rangée sur cinq lignes, soûtenuë d'infanterie; elle se défendit bien, mais son courage, ni la supériorité de son nombre, qui étoit presque de trois contre un, ne pût la sauver. Quelques Escadrons de la Maison du Roi percèrent les cinq lignes ennemies; les charges furent les plus belles & les plus régulières qu'on ait jamais vûës. Tous ces grands mots réduits à l'exacte vérité, veulent dire, que cette cavalerie surprise ne fût pas tout d'un coup dissipée, qu'elle fit quelque résistance, qu'elle se forma en Escadrons de côté & d'autre, qu'il fallut les rompre & les empêcher de se réünir, & que tout cela ne se pût faire sans perdre bien du monde de part & d'autre.

LES Ecrivains Etrangers ont donné dans une autre extrêmité. Burnet dit, que le Prince de Waldeck ne prit pas en se retirant les précautions qu'on auroit pû attendre d'un aussi vieux Capitaine; que Luxembourg tomba tout-à-coup sur son Arrière-garde, laquelle ne s'attendant pas à cette attaque fût d'abord un peu mise en désordre; mais, qu'étant revenuë de cette prémière surprise, elle se défendit si bien, qu'après une action fort chaude les François se retirèrent, après avoir perdu plus de monde que leurs ennemis. *Tom. 4. pag. 156.*

SAM-

1691. *Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 298. Mercure Historique & Politique, Septembre 1691.*

SAMSON dit que les François furent trop heureux d'aller rejoindre leur Armée pour éviter une entière défaite, & que Luxembourg n'auroit pas hazardé un coup de main de cette nature, si le Prince d'Orange avoit été à la tête de ses troupes. D'autres prétendent, que les Alliés ne perdirent que cinq ou six dragons & quinze chevaux. Il est hors de doute qu'on se retire en pareilles occasions après avoir fait son coup, & qu'il faudroit être le plus imprudent des hommes pour se laisser envelopper par une Armée entière. Par rapport à Guillaume, quelque talent qu'on lui suppose, on n'a point vû dans cette guerre, ni dans la précédente, que sa réputation ait été jusqu'à le rendre redoutable aux Généraux François qui savoient leur métier. C'est insulter au Public que de dire, que dans une action passée entre plus de cent Escadrons, il y eut moins de morts qu'entre deux Partis de cinquante ou soixante hommes.

Quincy, tom. 2. pag. 397.

LA Campagne finit par cette action. On laissa plus de soixante mille hommes sur les frontières; on en mit un grand nombre à Courtrai, Furnes & Dixmude; on nomma des Officiers-généraux pour commander dans ces Places avancées. Les ennemis mirent aussi la plus grande partie de leurs troupes dans leurs Villes de Flandre & dans le Païs de Liège; les Anglois furent distribüés à Breda, Berg-op-Zoom, Bois-le-Duc & autres Places voisines.

De l'usage des Lignes. *Feuquieres, tom. 3. pag. 144.*

OUTRE le combat de Leuze, il se fit une manœuvre digne de remarque. A la fin de la guerre précédente, on avoit inventé une nouvelle méthode d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans un Païs qu'on veut garder; elle consiste à tracer des lignes qui couvrent ce Païs. Ces lignes ou ces fossés sont défendus d'espace en espace par des redoutes & des redans; on y répand divers Corps de troupes, dont l'attention continuëlle doit être de se secourir les uns les autres. Cette année on en avoit construit qui s'étendoient depuis Tournai jusqu'à la Mer, ou plûtôt entre la Lys & l'Escaut; Courtrai en étoit le centre.

La meilleure manière de les défendre. *Ibid.*

LE Marquis de Villars fût chargé de les défendre avec un Corps de treize à quatorze mille hommes. Au lieu de répandre ces troupes le long de cette ligne, il prit son parti en habile homme. Jugeant que s'il s'étendoit pour soûtenir la ligne, il seroit aisément forcé, parce qu'il seroit plus foible que l'ennemi par-tout où il feroit son principal effort, il rassembla ses troupes, choisit un bon poste en-dedans de la ligne vers son centre, entre Cambrin & le Pont-d'Epierre. Cette contenance arrêta le Gouverneur des Païs-Bas, qui n'ôsa ni marcher pour attaquer ce poste, ni pénétrer dans le Païs, parce qu'il n'auroit pû le faire sans prêter le flanc aux troupes Françoises réünies, ou sans les laisser derrière lui.

Ibid. pag. 145.

CETTE manœuvre contint non-seulement le Marquis de Castanaga, mais fût fort avantageuse; car ce Païs étant couvert & exempt de contributions, le Marquis de Villars fût en état d'exiger du Païs ennemi celles à quoi il avoit été imposé; de manière que le Gouverneur des

Païs-

Pais-Bas avoit tous les jours le chagrin de voir les chariots des Terres d'Espagne traverser son camp pour porter des foins & des avoines dans celui de l'ennemi. 1691.

Cette conduite, & les raisons qui l'appuïoient, auroit dû faire abandonner cette méthode, qui coûte des sommes immenses, & qui n'est pas moins à charge aux peuples que les contributions dont on veut les exempter. Ces lignes, au fonds, ne servent qu'à enrichir ceux qui les gardent & qui sont chargés de les construire. On verra même dans la suite que cette méthode a été fatale plus d'une fois, & qu'elle ne peut être d'usage que quand les lignes sont courtes, appuïées & soûtenües par des Places; de manière que la distance soit petite entre ces Places & les gros postes fortifiés, ensorte que l'Armée qui veut les attaquer soit réduite à des points fixes d'attaques.

Raisons contre cette méthode.

Il est inconcevable qu'on ait pû vouloir enfermer une Armée dans des lignes. Une Armée ainsi renfermée ne peut plus sortir qu'en défilant; par conséquent l'ennemi qui s'en approche est libre dans tous ses mouvemens, il peut les faire aussi hazardeux qu'il voudra sans en craindre aucun inconvénient. Une Armée dans des lignes, n'y est jamais rassemblée, parce qu'elle a un trop grand front à garder. Lorsque l'ennemi l'attaque par un endroit dont il a dérobé la connoissance, soit par un mouvement que la nature du païs lui aura donné la facilité de cacher, soit par une marche de nuit; pendant qu'il fera attaquer le côté opposé à la véritable attaque, il est certain qu'il n'aura affaire qu'à une partie de l'Armée, & que le reste ne pourra venir que très difficilement au secours. De-là il suit, que cette Armée, qui est contrainte dans ses mouvemens, sera toûjours inférieure à celle de l'ennemi, qui fait tous les siens avec une liberté si entière, qu'il peut en hazarder sans avoir à appréhender d'en être puni.

Les grands Généraux ne l'ont point pratiquée.

Aussi on peut assûrer que les avantages qu'on croit attachés à cette méthode, ne peuvent faire d'impression que dans l'esprit d'un Général borné, qui ne sait pas se tenir en sûreté près de son ennemi, par la bonté d'un poste qu'il aura sû choisir pour le contenir sans être forcé de combattre, & à qui son peu de résolution persuade qu'il est toûjours exposé à moins qu'il ne voye de la terre remuée. On n'a point vû que le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne, les deux plus grands Capitaines du dernier siècle, aïent eu recours à cette nouvelle manière de faire la guerre. Ils étoient pourtant habiles, & d'un génie supérieur. Ces grands hommes se sont souvent maintenus pendant des Campagnes entières à portée des Armées ennemies fort supérieures à celles qu'ils commandoient, & les ont empêché de pénétrer sur les Terres de France, en se présentant toûjours de près à leur ennemi, & cela par le choix seul des postes qu'ils savoient prendre. Le Maréchal de Créqui, qu'on peut avec justice mettre au rang des Généraux les plus distingués, a ignoré l'usage des lignes, bien qu'avec des forces inférieures il eût à défendre l'entrée du Roïaume au Duc de Lorraine. Enfin le

1691. Maréchal de Luxembourg, qui a succédé à ces fameux Capitaines dans le commandement des Armées, n'a jamais approuvé l'usage des lignes; c'est contre son sentiment qu'il s'est établi, il a toûjours été si persuadé que cet usage étoit pernicieux à un Général qui étoit à sa place, que pour quelque raison de commodité que ce pût être, il n'a jamais voulu s'y assujettir.

Campagne d'Allemagne, peu intéressante. *Quincy, tom. 2. pag. 398. Burnet, tom. 4. pag. 154.*

La guerre se fit en Allemagne avec aussi peu de succès de part & d'autre que l'année précédente. Le Duc de Saxe commandoit l'Armée Impériale. L'Empereur avoit été obligé d'envoïer contre les Turcs le Prince Loüis de Bade, & l'Electeur de Bavière assembloit un Corps de troupes, qu'il vouloit conduire au secours du Duc de Savoïe. L'Armée Françoise étoit encore commandée par le Maréchal de Lorges. Il entra d'assez bonne heure en campagne, & disputa jusqu'au commencement de juillet le passage du Rhin à son ennemi, qui le surprit enfin, & se servit pour y réüssir du reste d'un pont que le Général François avoit fait rompre. Cette surprise n'eut point de suites. Les deux Généraux parurent vouloir se tenir sur la défensive; on passa le Rhin, on le repassa, le tout pour avoir des vivres & se procurer des fourrages. On prit de part & d'autre plusieurs Châteaux. Les conquêtes de l'Armée Françoise se réduisirent à la prise de la petite Ville de Pfortsheim, & toute cette Campagne se passa sans que les deux Armées s'approchassent assez près pour se voir.

Ib. pag. 403. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Les deux partis prennent grand intérêt à la guerre de Piémont. *Quincy, tom. 2. pag. 408. Ib. pag. 401.*

La guerre de Piémont étoit presque devenuë la plus intéressante. Il importoit extrêmement à la France de la finir promptement, pour se délivrer des inquiétudes qu'elle lui causoit par rapport au Dauphiné & à la Provence; & les Alliés regardoient cette diversion comme quelque chose de capital pour eux. L'Angleterre, la Hollande sollicitèrent puissamment l'Empereur & le Roi d'Espagne de mettre le Duc de Savoïe en état de résister aux grands efforts que la France se préparoit à faire pour l'accabler. Outre ces sollicitations, ils lui envoïèrent de grosses sommes d'argent. Guillaume en particulier fit partir le Duc de Schomberg, fils du Maréchal de ce nom tué à la bataille de la Boyne. Ce Duc leva quelques Régimens de Réfugiés François, qui dans toutes les occasions se battirent en désespérés.

Ibid.

Le Maréchal de Catinat, qui avoit fait une Campagne si brillante l'année dernière, fut continüé dans le commandement. Il avoit sous ses ordres pour Lieutenans-généraux, Mrs. de Langallerie & de Bullonde; pour Maréchaux de Camp, le Prince d'Elbœuf, les Comtes de Tessé & du Bourg, les Marquis de Feuquières, de St. Sylvestre & de Créqui. On avoit mis à la fin de la Campagne quantité de troupes en Dauphiné & sur les frontières de Piémont. Comme on étoit extrêmement picqué contre ce Prince, on fit la guerre tout l'hiver pour l'incommoder & le resserrer de plus en plus.

Actions particulières. *Quincy, Ib.*

De tous les Officiers-généraux qui commandoient en ces quartiers, ce fût le Marquis de Feuquières qui se distingua davantage. Il commandoit

doit à Pignerol. Aïant eu avis que dans le Château de Benas il y avoit une Compagnie du Régiment des Gardes du Duc de Savoïe, il se mit en marche la nuit du cinq au six de janvier à la tête de cinq cent chevaux & deux cent grénadiers. Il arriva à ce Château un peu avant le jour. Il fit aussi-tôt son attaque, & la poussa de manière qu'en une heure & demie les pétards se trouvèrent en état de faire sauter les portes. Le Commandant se voïant sur le point d'être forcé & passé au fil de l'épée, se rendit à discrétion avec sa troupe. Non content de ce succès, il se mit en bataille dans la plaine de Mille-Fleurs, & envoïa brûler un village nommé Fingor, qui n'étoit qu'à une lieuë de Turin, parce qu'il avoit refusé de payer les contributions. Cette expédition & cette exécution répandirent la terreur. Tous les lieux, qui avoient refusé de payer se soûmirent, & la plûpart des quartiers ennemis qui étoient au-delà du Pô se retirèrent.

1691. *Feuquières, tom. 3. pag. 16.*

Quelques jours après il fit une entreprise plus considérable, & qui eut un pareil succès. Dans l'établissement des quartiers d'hiver de ses troupes, le Duc de Savoïe avoit mis ses quatre Compagnies de Gendarmes dans Savigliano, où la garde se faisoit par des Compagnies de bourgeois & de milices. Feuquières connoissoit cette Place, pour l'avoir visitée plusieurs fois la Campagne précédente. Il savoit que du côté de Carmagnole, il y avoit un bastion de terre attaché à la muraille de la Ville, où il y avoit une porte, qu'on se contentoit de fermer la nuit sans y laisser de garde. Sur ces connoissances, il résolut d'enlever cette Gendarmerie si peu soigneuse de se faire garder. Il prit pour cela le tems d'une forte gélée, parce qu'il falloit passer le fossé du bastion, qui étoit plein d'eau.

Ibid.

Il introduisit dans Savigliano un Espion sûr, qui, la nuit marquée pour l'exécution, arracha les cloux qui tenoient la serrure de la porte de la muraille, laquelle tenoit au bastion en-dedans de la Ville. Il fit une si grande diligence avec huit cent chevaux & quatre cens hommes de pied en croupe, qu'il arriva deux heures avant le jour auprès de ce bastion. Après avoir fait reconnoître cet ouvrage & la porte qui étoit à la muraille de la Ville, pour savoir si son Espion avoit exécuté ce qu'il lui avoit ordonné, il fit passer son infanterie sur la glace du fossé, la mit en bataille sur la place, se saisit du Corps de garde de la porte, la fit ouvrir à sa cavalerie, & rassembla sans aucune opposition ces quatre Compagnies de Gendarmes, qu'il amena toutes entières dans Pignerol. Il fit en trente heures de tems plus de vingt-huit lieües, & passa & repassa trois rivières, dont le Pô étoit une.

Ib. pag. 17. Quincy, tom. 2. pag. 409.

Il risquoit beaucoup. Car le Duc de Savoïe pouvoit, s'il eût soupçonné ou découvert son dessein, tomber sur lui avec quatre fois plus de cavalerie qu'il n'en avoit. Aussi la réüssite de ces sortes d'entreprises ne dépend pas seulement de la négligence de l'ennemi à se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution, mais encore bien plus du secret de la marche pour y transporter les trou-

Feuquières, Ib. pag. 18.

 pes,

1691. pes, & de la diligence pour le retour, lorſque la Place que l'on a ſurpriſe ne peut être gardée.

Feuquières, tom. 3. pag. 52. Quincy, tom. 2. pag. 417.

Le Duc de Savoïe perdit encore un Bataillon du Régiment de Loches, composé de Réfugiés François. Il l'avoit placé dans Luzerne pour couvrir les Vaudois, qui vouloient ſe maintenir dans le fonds de cette Vallée. Cette petite Ville avoit été pillée au commencement de la Campagne précédente; ſes murailles avoient été raſées, dont les décombres formoient autour une eſpèce de retranchement. Elle étoit preſqu'inabordable de tous côtés, du-moins on ne pouvoit y arriver que par des ſentiers où l'on ne pouvoit marcher qu'à deux de front. De plus elle n'eſt qu'à cent pas du pied d'une montagne, que ce Bataillon regardoit comme une retraite aſſûrée. Le Commandant avoit cru que dans une ſaiſon auſſi rigoureuſe que l'eſt dans les Alpes le mois de janvier, il pourroit ſe maintenir dans ces débris par ſa vigilance. Elle étoit en effet auſſi grande qu'elle pouvoit l'être; il paſſoit toutes les nuits ſous les armes, & les rondes marchoient continüellement. Le Marquis de Feuquières inſtruit de toutes ces attentions, prit un grand détour, & ſe trouva entre le pied de la montagne & Luzerne à une heure après minuit. Il attendit dans un grand ſilence que la vigilance des rondes ſe fût rallentie. Sur les deux heures il marcha par ſix endroits à ce mauvais retranchement, qui fût forcé; & tout ce Bataillon fût paſſé au fil de l'épée.

Entrepriſe manquée par les François. *Ib. pag. 409.*

Cet Officier-général, qui avoit ſi bien réüſſi dans ces occaſions, fit manquer, par trop de précipitation une autre entrepriſe. Monſieur de Catinat peu courtiſan, & qui ne penſoit qu'à ſon devoir, étoit reſté pendant l'hiver en Dauphiné, pour être plus à portée de profiter des occaſions qui ſe préſenteroient de pouſſer ſes conquêtes. Il réſolut au commencement de février de s'emparer de Veillane, ſitüée à dix milles de Turin. Dans le deſſein où on étoit alors d'ouvrir la Campagne par le ſiège de cette Capitale, le ſuccès de ſon entrepriſe étoit important. Pour l'aſſûrer, il fit partir Monſieur de Feuquières avec quelques Régimens. Selon les meſures priſes, on devoit arriver en même tems. Le Maréchal de Camp trouva des chemins plus favorables & arriva plûtôt que ſon Général. Il ne jugea pas à propos de l'attendre, il fit attaquer la Place; il fût repouſſé, bleſſé même & contraint de ſe retirer.

Remarque ſur les Mémoires de Feuquières par rapport au Maréchal de Catinat. *Tom. 2. pag. 55.*

Sans doute que le Général fût mécontent, & qu'il le témoigna. C'eſt apparemment la ſource de l'exactitude, avec laquelle, pour ne rien dire de plus, Feuquières dans ſes Mémoires relève toutes les fautes vraïes ou apparentes qui ſont échappées à ce Général, que les troupes aimoient & eſtimoient preſqu'autant qu'elles avoient fait le grand Turenne.

Feuquières lui-même rapporte ce fait, & ſelon ſa rélation, toute la faute eſt du côté du Maréchal de Catinat. Pour que cette entrepriſe pût avoir une réüſſite heureuſe, dit-il, il falloit qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence & de juſteſſe dans les meſures priſes, parce que Mr. de Savoïe pouvoit en peu d'heures raſſembler beaucoup plus de trou-

troupes pour ſecourir Veillane, qu'on ne pouvoit y en mener pour l'attaquer. Ainſi ce fût ce manque de juſteſſe dans le moment de l'exécution, qui fût cauſe que l'entrepriſe ne réüſſit pas. 1691.

La diſpoſition de Mr. de Catinat étoit telle. Les deux Corps qui partoient de Suze & de Pignerol marchoient par deux côtés ſi différens, que ne pouvant ſe communiquer ni dans leur marche, ni ſur le point de commencer leur attaque, ils devoient tous deux & en même tems attaquer à la pointe du jour. *Tom. 2. pag. 56.*

Je me rendis, continüe Feuquières, à l'heure qui m'avoit été marquée, j'attaquai & emportai la Ville de Veillane de mon côté, qui étoit celui de Turin; mais Mr. de Catinat s'étant amuſé en chemin à faire relever une de ſes pièces de canon qui avoit verſé, & ne s'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer du côté de Suze, une partie des dragons eut le tems d'entrer dans le Château, & la garniſon celui de prendre les armes; de ſorte que l'exécution de l'entrepriſe tirant en longueur, & Mr. de Savoïe aïant eu le tems d'arriver ſur les quatre heures du ſoir avec un Corps conſidérable, il fallut ſe retirer, après avoir été maître de la Ville pendant ſept à huit heures. Je fus même obligé de me ſervir de la nuit pour paſſer avec mes troupes au-travers de la Ville ſous le feu du Château, & de reprendre ma marche à Pignerol par la montagne, parce que Mr. de Savoïe me barroit le retour par la plaine. *Ibid.*

Ce recit ne peut être exactement vrai. Que ſeroit devenu Mr. de Catinat pendant ſept à huit heures qu'on fût maître de la Ville? Il ne paroît point. Lui falloit-il tout ce tems pour relever la pièce de canon qui avoit verſé? D'ailleurs eſt-il poſſible qu'on comptât tellement d'arriver à l'heure marquée, qu'on ne fût convenu d'aucun ſignal pour s'en aſſûrer? La ſitüation de Veillane eſt-elle ſi extraordinaire, qu'on ne pût la tourner, & qu'il n'y eût aucune communication du chemin de Turin à celui de Suze, aucun endroit d'où l'on pût le découvrir & voir ce qui s'y paſſoit? Quoi-qu'il en ſoit, cette affaire manquée n'eut point de ſuites, & on s'en dédommagea bien-tôt par une multitude de conquêtes, au nombre deſquelles fût cette même Ville.

La ſaiſon ſe trouvant plus favorable qu'on n'avoit eſpéré, on en profita pour aſſûrer la Provence, en s'emparant du Comté de Nice. Quelques vaiſſeaux & des galères eurent ordre de ſe rendre ſur cette Côte pour ſeconder l'Armée de terre. Elle ſe mit en mouvement à la fin de février, elle paſſa le Var; une partie marcha pour inveſtir Nice, l'autre alla attaquer Ville-Franche, qui n'en eſt qu'à une lieuë. La Ville ſe rendit après avoir tiré un ſeul coup de canon. Conquêtes en Savoïe. *Quincy, tom. 2. pag. 410.*

Le Château eſt une eſpèce de Citadelle ſituée ſur le roc, environnée de bons baſtions bien revêtus & d'un large & profond foſſé. On ſomma le Gouverneur, il répondit qu'il ſe défendroit juſqu'à la dernière extrémité. En reconnoiſſant cette Place, on trouva qu'on ne pouvoit l'attaquer avec ſuccès que par un baſtion défectueux qui étoit ſur le Priſe du Château de Ville-Franche. *Ib. pag. 411.*

le bord de la mer; on s'y attacha; on y conduisit un seul boyau, qu'on fit avec des tonneaux, des fascines & des sacs-à-terre. Les galères débarquèrent le canon & les munitions nécessaires. Les batteries furent promptement établies, elles tirèrent avec succès. Le Gouverneur tint mal sa parole; il se rendit le vingt-un de mars, après quelques jours de tranchée ouverte. La garnison étoit de cinq Compagnies d'ordonnance & de cinq cens hommes de milices; ils sortirent avec armes & bagages, tambour battant & deux pièces de canon. On trouva dans ce Château dix-neuf pièces de canon de fonte, dont onze étoient de gros calibre, dix-neuf de fer, sept mortiers, cinquante milliers de poudre & autant de plomb.

1691.

De Mont-Alban. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 2. pag. 417.*

On s'empara en même tems du Château de Mont-Alban, situé entre Nice & Ville-Franche. Il étoit de quatre petits bastions bien revêtus. Le Gouverneur se rendit après avoir été canonné & bombardé pendant un jour. Six Bataillons attaquèrent le Fort de St. Ospitio. Ce n'est qu'une Etoile revêtue, située sur le bord de la mer à l'extrêmité d'une langue de terre; celui-ci ne fit aucune résistance.

De Nice. *Ibid.*

Toutes les troupes se trouvèrent devant Nice le vingt-quatre mars. La Ville étant sans défense, les Consuls envoïèrent des Députés au Général François à l'insçû du Gouverneur du Château. On leur promit la conservation de tous leurs privilèges; on convint avec eux d'une heure & des signaux pour y faire entrer les troupes. Le Gouverneur en aïant eu avis, voulut pendant la nuit se saisir d'un poste pour rendre cette convention inutile; les bourgeois, qui vouloient se garantir des bombes & du pillage, tirèrent sur ce détachement; ils firent les signaux, les troupes Françoises entrèrent & prirent possession de la Ville.

Ibid.

La Citadelle étoit située sur le roc, qui formoit autour d'elle une espèce de glacis naturel. C'étoit un composé d'anciens & de nouveaux ouvrages; un Château antique en étoit comme le fond; on y avoit fait des tours, des bastions & un ouvrage-à-corne; l'accès en étoit des plus difficiles. Elle avoit une forte garnison, à qui il ne manquoit rien pour faire une longue & vigoureuse défense. On emploïa quelques jours à faire les approches, à dresser des batteries sur des hauteurs, où il fallut monter le canon à force de bras. On ouvrit la tranchée du côté de la campagne. Un accident abrégea bien du travail. Le trente, sur les quatre heures, Monsieur de Resons Commissaire de la Marine fit jetter trois bombes de suite sur l'endroit où il savoit apparemment qu'étoit le magazin à poudre; les deux prémières crevèrent deux des trois voûtes qui le couvroient, la troisième y pénétra & le fit sauter avec un fracas épouvantable. Une partie du Donjon fût renversée; tout le canon qui étoit en batterie fut démonté; quatre ou cinq cens hommes furent tués ou blessés; la plus grande partie des provisions de bouche furent brûlées ou gâtées; les débris furent poussés jusques dans les tranchées & tuèrent ou blessèrent une partie de ceux qui les gardoient.

On

ON profita de la consternation où cet accident avoit mis les assiégés. On se logea sur la palissade du chemin-couvert du côté de la Ville, & à l'autre attaque on s'avança jusqu'à un grand redan auquel on attacha le mineur. Le prémier d'avril on attacha deux mineurs au glacis par-dessus le chemin-couvert, afin d'entrer dans le fossé & d'aller s'attacher aux faces des deux bastions de l'ouvrage-à-corne qu'on attaquoit. Ces deux bastions étoient battus par quatre pièces de canon placées sur la palissade du chemin-couvert, elles firent deux trous pour les mineurs; pour comble de malheur, une bombe mit encore le feu à un autre magazin à poudre. Il n'y en avoit que quatre cent quintaux dans celui-ci, il fit toutefois beaucoup de désordre, & acheva de mettre la garnison hors d'état de se défendre; le lendemain elle battit la chamade. Ce ne fût qu'avec de grandes précautions que l'on traita. On ne pouvoit s'imaginer qu'une Place si forte se rendit le cinquième jour de tranchée ouverte, & on craignoit quelque surprise.

1691. *Quincy, tom. 2. pag. 415.*

LE Comte de Frosasque demanda d'abord des conditions fort hautes; on les réduisit à celles-ci. Il devoit livrer la porte du Château le quatre à cinq heures du soir, à moins qu'il ne fût secouru par une Armée; il en devoit sortir le lendemain avec armes & bagages, tambour battant, mêches allumées & drapeaux déployés; on lui permettoit d'emporter quatre pièces de canon. On s'obligea de le conduire à Oneglia, & de lui fournir des barques & des vaisseaux pour l'y transporter, ou des voitures pour aller par terre, au cas que la mer fût impratiquable.

Ibid. pag. 416.

APRÈS avoir assûré & muni ses conquêtes, l'Armée Françoise marcha du côté de Suze, à dessein de prendre Veillane & de jetter des secours dans Cazal. Pendant cette marche, le Comte d'Etrées, qui avoit aidé à prendre Nice, se rendit avec son Escadre devant Oneglia. Cette Place est sitüée dans la partie Occidentale de la Côte, & appartenoit aux Ducs de Savoïe depuis l'année mille cinq cent soixante & seize, qu'elle leur avoit été renduë. Puisqu'on avoit des desseins sur cette Place, pourquoi avoir consenti que la garnison de Nice s'y retirât?

Prise d'Oneglia manquée. *Ib. pag. 418.*

LE Comte d'Etrées fit d'abord sommer cette Ville, & le Château. Les habitans & la garnison se disposoient à se rendre; déjà ils avoient nommé des Députés pour régler les conditions; mais le Comte de Frosasque avec deux mille hommes de troupes réglées & quantité de païsans armés s'y jetta. Sans perdre de tems, il en mit une partie dans la Citadelle, posta le reste sur la Côte dans un endroit avantageux, & fit tirer le canon sur les vaisseaux François. Ils y répondirent par quantité de bombes, qui mirent le feu dans plusieurs quartiers de la Ville; mais une tempête qui survint les obligea de se retirer, pour ne pas se briser sur les Côtes.

Ibid.

CATINAT resta quelque tems à Suze. Il en partit le vingt-sept de mai pour se rendre devant Veillane, que la précipitation du Marquis de Feu-

Prise de Veillane. *Ibid.*

1691. Feuquières lui avoit fait manquer. Le Duc de Savoïe avoit eu dessein de la faire fortifier, depuis la prise de Suze, pour couvrir Turin; mais faute de tems, & peut-être d'argent, il s'étoit contenté d'y faire construire des redans de maçonnerie & de l'environner de palissades. La garnison n'étoit que de quatre cens hommes, mais de fort bonnes troupes. Ce Prince étoit campé aux environs. A l'approche de l'Armée Françoise il se retira dans un poste avantageux sur une montagne proche de Turin, afin d'y attendre les secours d'Allemagne. En arrivant on trouva que les bourgeois avoient abandonné la Ville. On s'en saisit & on se prépara à forcer le Château, que le Gouverneur étoit résolu de bien défendre.

Quincy, tom. 2. pag. 419.

On établit une batterie de cinq pièces de canon sur une hauteur; on ouvrit la tranchée; on commanda six cens hommes & tous les grénadiers de trois Régimens d'infanterie pour attaquer les dehors. Ils consistoient en plusieurs redans soûtenus de murailles séches, & traversés par un très grand nombre de palissades. Ces troupes ne devoient marcher qu'après que le canon leur auroit fait quelques ouvertures. Elles ne lui donnèrent pas le tems d'agir; elles montèrent avec tant d'impétuosité, au-travers des bombes, des grénades, des pots-à-feu qui formoient une espèce de pluïe, qu'elles forcèrent la prémière & la seconde enceinte des palissades, & tuèrent la plûpart de ceux qui les défendoient. Le Gouverneur voïant que ceux qui fuïoient étoient suivis de près par les troupes Françoises, n'ôsa leur faire ouvrir la porte du Château; il battit la chamade & demanda à capituler. On lui répondit qu'il n'étoit plus tems, & que le seul parti qu'il eût à prendre étoit de se rendre à discrétion. Il fût fait prisonnier de guerre avec sa garnison, qui n'étoit plus que de cent quatre-vingt hommes. On démolit les fortifications de cette Ville & du Château. On y trouva quatre pièces de canon de fonte, vingt charretées de mèches, quinze milliers de poudre, vingt milliers de plomb & quantité de provisions de bouche.

On prend Carmagnole au-lieu de Turin. *Ib. pag. 420.*

La prise de cette Place disposoit au siège de Turin. Tout étoit prêt pour cette grande expédition, mais les ordres de la Cour changèrent lorsqu'on étoit sur le point de s'y engager; au-lieu de Turin, on s'attacha à Carmagnole. En s'y rendant on brûla Rivoli, maison de plaisance du Duc de Savoïe, qui n'avoit pas voulu la soûmettre aux contributions; le Bourg fût abandonné au pillage. Le cinq de juin on passa le Pô au-dessus de Carignan, & on alla camper à une lieuë de Carmagnole. Cette Ville est sitüée dans le Marquisat de Saluces, à deux milles du Pô, & à neuf ou dix de Turin. Elle appartenoit autrefois à la France, aussi-bien que le reste de ce Marquisat. Charles-Emmanuël s'en étoit rendu maître pendant les guerres civiles en mille cinq cent quatre-vingt-huit, & on le lui avoit cédé par la paix de mille six cent un. Cette Place ne valoit rien, & la Citadelle n'étoit que mediocre; aussi fût-elle prise en trois jours, & la garnison fût obligée de sortir sans bagages, ni canon; on accorda seulement aux troupes réglées

réglées de sortir avec leurs armes, ce qu'on refusa aux Barbets & aux Milices.

1691.

De toutes ces conquêtes, il n'y eut que celle de Nice qui parût mériter une place dans l'Histoire Métallique. La Médaille que l'on frappa à cette occasion répréſente la Ville de Nice, qui a près-d'elle un bouclier où sont ses Armes. Elle paroît effraïée du débris de sa Citadelle. La Légende, NICEA CAPTA, signifie, *la prise de Nice*. L'Exergue marque la date 1691. † † Voïés N°. III.

De Carmagnole, le Marquis de Feuquières, avec un détachement considérable de cavalerie & d'infanterie alla investir Coni. Cette Ville est grande & marchande. Elle est situëe sur une colline, au confluent des deux rivières de Sture & de Gesle. Cette situation faisoit sa principale force; elle étoit défenduë par cinq cens hommes des Milices de Mondovi & par sept cent Vaudois ou François réfugiés.

Quincy, tom. 2. pag. 422.

Dès qu'elle eut été investie, on sçut que le Régiment de Saluces, & quantité de Milices étoient en marche pour s'y jetter. On alla à leur rencontre; on les battit & on les dissipa tellement, qu'à peine en resta-t-il deux hommes ensemble. La tranchée étoit ouverte; on étoit fort près du glacis; on avoit même emporté le chemin-couvert, & on y avoit établi des batteries, lorsque Feuquières reçut ordre de partir avec quatre Bataillons & un Régiment de Dragons, pour relever la garnison de Cazal & y introduire un grand convoi d'argent & de toutes sortes de munitions. Par ce départ, Bullonde Lieutenant-général se trouva seul chargé de ce siège.

On lève le siège de Coni.

Le Prince Eugène de Savoïe, devenu si célèbre dans la suite, marchoit à la tête de quatre mille hommes pour secourir cette Place. Jugeant bien que ce petit nombre de troupes n'étoit pas suffisant, il écrivit au Gouverneur que dans deux jours il attaqueroit le camp des François avec onze mille hommes. Le païsan qui portoit la lettre se laissa prendre, selon ses ordres, & confirma de bouche ce qu'elle contenoit. Bullonde donna dans le piège; il se retira sans attendre le renfort qu'on lui envoïoit; il le fit même avec tant de précipitation, qu'il laissa une pièce de canon, deux mortiers, quelques munitions de guerre & de bouche; il abandonna encore cinquante Officiers blessés & deux cent soldats. Il fût arrêté & conduit à la Bastille; mais il trouva depuis le moïen de se justifier, c'est-à-dire de sauver sa tête, car pour l'honneur, il l'avoit absolument perdu; d'autant plus, que Coni ne pouvoit plus tenir que deux ou trois jours, & que le renfort arriva cinq heures avant le Prince Eugène. Cette entreprise manquée coûta sept à huit cens hommes. Il s'étoit fait à ce siège quantité d'actions de vigueur. La plus distinguée fût celle où de Vaudrai Capitaine de grénadiers; après avoir repoussé une sortie jusqu'à l'entrée du pont-levis, y resta pour y contenir l'ennemi, presque seul, sans que plus de trente blessures, dont il fût couvert, le fissent reculer d'un pas. Cette action lui donna une si belle réputation, qu'il fût depuis Lieutenant-général.

Ib. pag. 423. Feuquières, tom. 4. pag. 196. Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 467. Quincy, ibid. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Quincy, tom. 2. pag. 424.

1691.

Mémoires Historiques & Chronologiques. Mémoires du Marquis de la Fare, pag. 218.

CET échec, quoique très peu considérable en lui-même, toucha vivement Mr. de Louvois. Selon certains Mémoires, qu'on dit être du Marquis de la Fare, dès qu'il en eut la nouvelle, il alla chez le Roi pleurant & désespéré. Ce Prince le consola, en lui disant, *Vous êtes abattu pour peu de choses; on voit bien que vous êtes trop accoûtumé à de bons succès. Pour moi, qui me souviens d'avoir vû les troupes Espagnoles dans Paris, je ne m'abats pas si aisément.*

Mort du Marquis de Louvois.

Ib. pag. 211. Riencourt, tom. 3. pag. 200. Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 533. Larrey, tom. 2. pag. 157. Choisy, tom. 2. pag. 156.

CE n'étoit assûrément pas le prémier échec que reçut la France sous son Ministère. Si le fait est vrai, il falloit que Bullonde fût une de ses créatures, & qu'il craignît qu'on ne le rendît responsable de la mauvaise conduite de cet Officier. Madame de Maintenon, malgré sa dévotion, étoit toûjours son ennemie, & ne perdoit aucune occasion de le chagriner & de le contredire dans les Conseils, qui se tenoient en sa présence. Naturellement haut, fier de la faveur qu'il avoit autrefois possédée presque seul, & des grands services qu'il rendoit actuëllement, il souffroit très impatiemment ces contradictions, & ne voïoit qu'avec un extrême dépit que les sentimens de Madame de Maintenon l'emportassent souvent sur les siens. Son peu de complaisance, ses hauteurs, ses railleries peut-être, avoient produit dans le Roi de l'aversion & une espèce d'antipathie; il l'avoit souvent marquée par des paroles dures & par des manières pleines de froideur. On s'étoit broüillé, on s'étoit raccommodé. A peu-près dans ces tems dont nous parlons, ce Ministre fût extrêmement maltraité. Transporté de colère, il jetta ses papiers, disant, qu'on étoit de si mauvaise humeur qu'il ne pouvoit plus y tenir. Le Prince irrité se leva, & s'approcha de la cheminée, sur le rebord de laquelle il avoit coûtume de mettre sa canne. Madame de Maintenon craignant qu'il n'eût dessein de s'en servir, l'arrêta & l'appaisa. De Louvois sortit la rage dans le cœur, comme on le peut penser. Le lendemain de cette violente scène, qui s'étoit passée le quinze de juillet, Madame de Maintenon lui parla, & lui dit de revenir travailler avec le Roi à son ordinaire, mais sans parler du-tout de ce qui s'étoit passé; il le fit; au sortir du travail il se retira chez lui, se trouva mal & mourut dans l'instant.

Calomnie refutée.

DES faiseurs de Mémoires ont insinüé qu'il y avoit eu du poison. Quelques-uns ont eu l'insolence d'en accuser les personnes les plus respectables, le Duc de Savoïe même, dont ce Ministre, disent-ils, étoit l'ennemi personnel; comme si le travail continuël, joint au plaisir & à la bonne chère, & par-dessus cela le chagrin & le dépit, surtout avec un caractère fier & violent, ne suffisoient pas pour préparer & pour causer une révolution subite d'humeurs.

Eloge du Marquis de Louvois.

QUOIQUE la mémoire de ce Ministre ne doive pas être fort chère à la France & au reste de l'Europe, à cause des guerres continuëlles où il les a engagées, plûtôt pour son intérêt personnel que pour celui de son Roi; il faut pourtant avoüer que jamais homme dans sa place n'eut de plus grandes qualités. Pour en convaincre, il suffi-

suffiroit de dire que pendant près de trente ans qu'il a gouverné les Armées, elles ont presque toûjours été victorieuses; mais cette idée générale ne le feroit point assez connoître. Il avoit l'esprit vif, pénétrant, solide. Son père ne l'eut pas plûtôt mis dans les affaires, qu'il reconnut avec plaisir la supériorité de ses talens. Loüis quatorze en jugea de même, & consentit sans peine que le Tellier se déchargeât du Sécrétariat de la Guerre sur son fils, qui avoit à peine vingt-trois à vingt-quatre ans. 1691.

Chargé de cet important Emploi, au genie supérieur & au goût naturel pour la discipline & les opérations des Armées, il joignit un travail infatigable. Il s'instruisit à fonds de tout ce qui concernoit les Vivres, l'Artillerie, les Fortifications, de la dépense nécessaire pour les fournir & les entretenir, des profits que pouvoient faire les Entrepreneurs, des moïens d'empêcher qu'ils ne fussent excessifs. Il étudia la situation des Frontières, sur-tout de la Flandre & de l'Allemagne. Il connut distinctement la force & l'importance de chaque Place, son fort, son foible, le terrein des environs, les secours qu'on en pouvoit tirer, les facilités, les difficultés qu'on y rencontreroit. Il n'ignora rien des vûës, des forces, des intérêts des Puissances étrangères, des troupes qu'elles avoient sur pied, de celles qu'elles pouvoient y mettre, de leur discipline & de leurs Généraux.

Plein de ces connoissances, & des grands desseins qu'elles lui donnoient occasion de former, il se donna tout entier à corriger les abus qui s'étoient glissés dans les troupes durant les guerres civiles & étrangères, par le défaut de paye, par l'indulgence excessive qu'on avoit été forcé d'avoir pour les Officiers & pour les Munitionnaires. Il les païa exactement, & exigea que le service se fît à la rigueur. L'exercice, les revûës furent fréquentes. Il s'attira toute l'autorité qu'avoient les Officiers-généraux & les Colonels. Il ne fût plus permis de s'absenter de sa garnison & de son Corps sans la permission de la Cour. La sagesse, l'exactitude au service, le soin de tenir sa troupe complette & en bon ordre, furent les seules voïes de s'avancer. Il connut exactement tous les Officiers, tant Généraux que Subalternes. Par des informations également sûres & secrettes, il se procura une espèce d'abrégé de leur vie, où leurs bonnes, leurs mauvaises qualités, leurs fautes, leurs services étoient détaillés. On sçut bien-tôt jusqu'où il étendoit ses attentions. Cette connoissance, soûtenuë de quelques exemples de sévérité & de quelques récompenses données à propos, produisit un changement général, & mit parmi les troupes un esprit de régularité & de sagesse qu'on n'y avoit point encore vû.

L'ordre ainsi rétabli parmi les troupes, il prit de justes mesures pour les augmenter lorsqu'il feroit nécessaire. L'exactitude du païement, les soins qu'il se donna pour leur procurer le plus d'aisance qu'il étoit possible pour les mettre à couvert des malversations des Entrepreneurs, ne l'en laissèrent jamais manquer. L'Etablissement de l'Hôtel des Invali-

des, où le soldat usé trouve un azile assûré pour passer tranquillement
1691. le reste de ses jours, fût encore un puissant attrait pour multiplier les engagemens volontaires. Il ne seroit guères possible d'expliquer en détail jusqu'où ce Ministre portoit ses réflexions. A l'exemple des Orientaux, il avoit voulu faire distribüer aux troupes de la poudre de viande. A ce dessein il avoit fait faire de grands fours capables de contenir huit bœufs ; on fit des essais, il se trouva qu'une livre de viande fraiche donnoit une once de poudre, & que cette once de poudre faisoit de fort bon potage & suffisoit pour bien nourrir quatre hommes. Cette invention auroit été d'un grand usage dans les longues marches au-travers d'un païs ennemi, & dans les Places menacées de siège, où il se seroit trouvé de la difficulté à conserver long-tems des bêtes vivantes ; mais sa mort interrompit cette entreprise.

C'est à lui qu'on doit en partie le Code Militaire François, le plus parfait qui soit en ce genre ; la marche paisible des troupes dans l'intérieur du Roïaume, où elles commettoient autrefois tant de brigandages ; l'établissement, du-moins la multiplication des Cazernes, si propres à conserver l'ordre dans les garnisons & si commodes pour les bourgeois C'est lui qui a appris à pousser les sièges avec la vivacité qu'on le fait aujourd'hui, & à multiplier le feu du canon & des bombes ; c'est lui qui a mis en honneur le corps des Ingénieurs, si utiles non-seulement pour attaquer & défendre les Places, mais aussi pour assûrer un camp par de bons retranchemens. C'est lui enfin qui a augmenté les Corps de distinction, tels que sont ceux qui composent la Maison du Roi ; Corps qui jusqu'à Hochstet & à Ramillies furent la terreur de l'ennemi & passérent pour invincibles.

Comme on a parlé dans le cours de cette Histoire des différentes guerres qu'il a conduites, on remarquera seulement, que la promptitude, la prévoïance, le secret, en un mot toutes les précautions pour assûrer le succès des entreprises, n'avoient point eu jusqu'à lui d'exemple & n'en ont pas eu depuis. Loüis quatorze regretta peu ce grand homme, qui étoit pourtant le principal auteur de sa gloire. En récompense, la plûpart des Officiers, les soldats même le pleurèrent sincérement, & annoncèrent d'avance le dérangement que causeroit sa mort.

Son Caractère. C'étoit un grand homme ; on peut dire qu'il n'avoit point eu son pareil. En le perdant, Loüis quatorze perdit son bras droit. C'est à son génie fécond en grands desseins, à son activité, à sa prévoïance, que sont dûs ce qu'on appelle les Miracles de ce Règne. Il avoit mis l'ordre & la police dans les troupes. On dit qu'il avoit pris la méthode des Jésuites pour connoître les Officiers ; méthode qui consiste en de fréquentes informations faites par diverses personnes, à qui le secret qui leur est promis donne la liberté de dire tout ce qu'elles pensent. L'amitié, la haîne dictoient sans doute quelques-fois ces dépositions, qui devenoient par-là des accusations ou des panégyriques ; mais en comparant ces informations les unes aux autres, il n'étoit pas difficile

cile de démêler la vérité. Sévère à punir, exact à récompenser, il inspiroit la vigilance & la retenüe. Les actions bonnes ou mauvaises parloient seules, & rarement la faveur avoit part à l'avancement des Officiers subalternes. Malgré toutes ces grandes qualités, s'il est vrai, comme on n'en peut guères douter, que pour ses intérêts particuliers il ait fait naître la guerre, & qu'il ait flatté les inclinations de son Maître à cet égard, le souhait le plus avantageux qu'on puisse faire pour la France & pour tous les autres, c'est que jamais des hommes de ce caractère n'y soient en place. 1691.

Bon mot de Guillaume III.

BARBE'SIEUX son fils succéda à sa Charge de Sécrétaire de la Guerre, mais non à sa qualité de Ministre d'Etat. Le Marquis de Seignelai étoit mort l'année précédente; son poste avoit été rempli par le fils de Pontchartrain Contrôleur-général. Tous deux étoient jeunes; ce qui fit dire à Guillaume trois que le goût du Roi de France pour ses Ministres & pour sa Maîtresse étoit différent de celui de tous les autres hommes, qui cherchent l'expérience pour le conseil & la jeunesse pour le plaisir.

L'Electeur de Bavière vient au secours du Duc de Savoïe.

Quincy, tom. 2. pag. 424. Feuquières, tom. 2. pag. 159.

PENDANT les diverses expéditions de l'Armée Françoise en Piémont, le Duc de Savoïe reçut enfin d'Allemagne les secours, qu'on attendoit avec autant d'impatience que de besoin. Le Duc de Bavière le joignit avec six mille chevaux & sept mille hommes de pied, toutes vieilles troupes qui avoient servi en Hongrie. Ce secours si considérable le rendit fort supérieur à Catinat, qui fût obligé de se tenir sur la défensive, espèce de guerre qu'il fit avec autant d'habileté qu'il avoit fait l'offensive. Après avoir mis Carmagnole en état de défense, il repassa le Pô. Le Prince Eugène le suivit avec un gros détachement pour donner sur son Arrière-garde, mais il tomba dans une embuscade qu'on lui avoit dressée, & il ne s'en sauva qu'en sacrifiant deux ou trois cens hommes, pour se faire jour au-travers des troupes qui l'avoient environné.

Quincy, Ibid. pag. 425.

AUSSI-TÔT que l'Electeur de Bavière fut arrivé, le Duc de Savoïe de concert avec ce Prince partagea ses troupes; il en destina une partie pour pénétrer en Savoïe & empêcher, s'il étoit possible, la prise de Montmélian. Huit Bataillons & cinq Régimens de cavalerie marchèrent en effet du côté du Val-d'Aouste. Près d'Yvrée ils apprirent que les troupes Françoises, au nombre de douze Bataillons & de deux ou trois Régimens de Dragons les attendoient sur le Mont du petit St. Bernard, qui étoit le seul endroit par où ils pouvoient passer. Cet obstacle imprévu obligea des Princes à tenir plusieurs Conseils, On examina s'il étoit à propos de diviser ses forces pour sauver la seule Place qui restoit en Savoïe, pour chasser l'Armée Françoise du Piémont & l'empêcher d'y prendre des quartiers d'hiver. On s'attacha au dernier parti, & on s'avança jusqu'à Ville-Franche.

Il reprend Carmagnole. *Ib. pag. 426.*

CATINAT craignant pour Saluces, alla camper sous le canon de cette Place; il s'y fortifia de manière qu'on n'ôsa l'y attaquer. Par cette retraite, Carmagnole se trouva exposée. Les Alliés l'assiégèrent à la fin

1691. d'octobre & s'en rendirent maîtres le huit de novembre. Ils avoient formé d'autres projets; ils marchèrent même vers Suze; mais la sagesse des mouvemens du Général François leur rendit cette entreprise impossible. La saison étoit avancée; les Allemands étoient fatigués des trois mois de Campagne qui avoient suivi la longue & diligente marche qu'ils avoient faite pour se rendre en Piémont; à la fin du mois de novembre on les mit en de bons quartiers d'hiver pour se réparer & se rétablir.

On lui prend Montmélian; on bloque le Château. *Quincy, tom. 2. pag. 429. Riencourt, tom. 3. pag. 202.*

Pour les troupes Françoises, on les tint pour la plûpart en action jusqu'à la fin de décembre. On avoit quelques troupes en Savoïe. Tout l'Eté on les avoit occupées à s'assûrer des passages, à ruiner & à faire sauter tous les ponts par où l'ennemi auroit pû pénétrer pour secourir Montmélian. On avoit ensuite assiégé cette Place, la tranchée s'étoit ouverte à la fin de juillet; elle fut d'abord poussée à deux cent pas de la Ville; on dressa des batteries, les travaux furent bien conduits. La Place étoit foible, elle n'avoit point-du-tout ou que fort peu de garnison. Le Gouverneur du Château ne voulant pas affoiblir la sienne, pour différer de quelques jour la prise de cette Place qu'il ne pouvoit sauver, les Bourgeois & les Syndics battirent la chamade & se rendirent le cinquième d'août. Comme on n'étoit pas en état d'assiéger le Château, on se contenta de le tenir bloqué jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attendoit de Piémont; le Général les conduisit lui-même. Ce Château étoit bâti sur la pointe d'un rocher escarpé; il commandoit les passages des montagnes; l'épaisseur de ses murs étoit de vingt-trois pieds; les autres ouvrages qui l'environnoient le faisoient passer pour imprenable.

On le prend sur la fin de la Campagne. *Quincy, Ib. pag. 433. Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 2. pag. 138. Quincy, Ib. pag. 434.*

La tranchée fût ouverte la nuit du vingt-cinq au vingt-six novembre. Dès cette prémière nuit on fit des logemens du côté de la Ville, à un jet de pierre des ouvrages extérieurs, & du côté de la campagne, à la portée du pistolet. Les jours suivans la tranchée ne se continüa qu'à la demi-sappe; on y trouvoit de tems en tems des rideaux de rocailles, qu'on étoit obligé de faire percer par les mineurs; dix ou douze toises d'ouvrage étoient le fruit d'un long & pénible travail.

On établit des batteries de canons & de mortiers; on tira plusieurs boyaux, & au bout de dix jours on vint à bout de se loger sur le bord du fossé, où le terrein se trouva bon. Il fallut percer la contrescarpe. Enfin au bout de quatre jours le mineur trouva la muraille du revêtement du fossé, & commença à travailler à des rameaux à droite & à gauche pour sa mine; il fût deux jours à la charger; elle joüa le treize décembre. Tout étoit prêt pour profiter de l'effet qu'elle devoit faire; les troupes sortirent des boyaux avec des sacs-à-terre & des sacs-à-laine. Lapara, qui conduisoit les travaux de ce siège, plaça lui-même les travailleurs avec beaucoup d'intrépidité. On fit un feu prodigieux de part & d'autre pour empêcher & pour favoriser le logement: mais celui

Ib. pag. 436. des assiégeans fût superieur, & le logement fût fait & assûré. Deux jours aprês le mineur fût attaché au bastion de Beauvoisin; c'étoit l'endroit

droit foible de la Place, & l'objet de l'attaque. La muraille qu'il devoit percer étoit d'une épaisseur prodigieuse. Il falloit y creuser dix-huit pieds pour que la mine pût être avantageuse, & les mineurs n'en pouvoient faire que trois pieds en vingt-quatre heures. .1691.

Les assiégés pour empêcher l'effet de cette mine, travaillèrent à creuser un fourneau, ou plûtôt une contre-mine ; une bombe tirée au hazard y mit le feu & fit sauter une partie du bastion. Monsieur de Catinat qui se trouvoit par-tout où il y avoit le plus de péril, détacha promptement des grénadiers pour réconnoître l'état où pouvoit être ce bastion ; ils s'y logèrent sans aucun obstacle. *Quincy, tom. 2. pag. 437.*

Le Gouverneur n'avoit plus que deux cens hommes, encore étoient-ils presque hors d'état de servir ; il capitula, il sortit avec armes & bagages & trois pièces de canon. Comme on ne pût les tirer du Château, & qu'il eût été presqu'impossible de les conduire par-dessus les montagnes, on convint qu'on lui en donneroit trois de Pignerol. On trouva dans cette Place trois cent milliers de poudre, avec plusieurs milliers de mousquets. *Ibid.*

Eloge du Maréchal de Catinat.

C'est par cette conquête que le Général François termina cette Campagne, si utile au Roi son Maître, si glorieuse pour lui, si préjudiciable au Duc de Savoïe, qui se vit dépouillé de son Duché sans espérance d'y pouvoir rentrer. Il est difficile de marquer plus de capacité qu'en fit voir ce Général. Supérieur au commencement de la Campagne, il se hâta de faire des conquêtes, qui lui donnèrent lieu de subsister sur le païs ennemi & d'en tirer de grosses contributions. Il eut à la fin en tête une des meilleures & des plus fortes Armées qu'on eût vûë depuis long-tems en Italie. Il avoit de plus derrière lui tous les habitans des montagnes, qui le resserroient de manière que personne ne pouvoit impunément s'écarter. Il sçut néanmoins se poster si avantageusement, il mesura si bien ses mouvemens, qu'il rendit inutiles la plûpart des projets de ses ennemis, & qu'il exécuta celui qu'il avoit formé pour achever & pour assûrer la conquête de la Savoïe.

Médaille à cette occasion.

La prise de cette Place, qui passoit pour imprénable, méritoit d'avoir place dans l'Histoire Métallique. On voit dans la Médaille frappée à ce sujet, la Victoire, qui écrit sur un bouclier. Elle est assise au pied d'un rocher, sur le haut duquel est le Château de Montmélian. La Légende, MONSMELIANUS CAPTUS, signifie, *Montmélian pris.* † † Voïés N°. IV.

Il seroit assez difficile de déviner ce qu'on a voulu dire en répréfentant la Victoire qui écrit ; apparemment que c'est pour suppléer à la simplicité de l'inscription.

Autre Médaille sur la prise de Nice & de Mons.

Toute simple qu'elle est pourtant, on ôse assûrer qu'elle est plus dans le vrai goût de cette espèce de Monumens, que celle qu'on lit sur la Médaille qui répresénta la prise de Nice & de Mons. † On voit sur cette Médaille deux Renommées qui se rencontrent au-milieu des airs, & qui sur la banderolle de leurs trompettes portent écrit, l'une, NICEA CAPTA, *Prise de Nice ;* & l'autre, HANNONIÆ MONTES EXPUGNATI, † Voïés N°. V.

1691. NATI, *Prise de Mons.* L'inscription, AB AUSTRO ET AB AQUILONE, & l'Exergue, INEUNTE APRILI, signifient, ou doivent signifier, *qu'au commencement d'avril la France a été victorieuse au Midy & au Nord.*

„ LE siége de Mons & le siége de Nice formés en même tems, „ dit l'explication, & conduits par la même prudence, eurent le même „ succès. La prise de l'une de ces Places suivit de si près la prise de „ l'autre, que la nouvelle de la réduction de Nice fût apportée au Roi „ devant Mons le jour même que Mons capitula ".

Campagne de Catalogne. *Quincy, tom. 2. pag. 441.*

LA guerre se fit en Catalogne avec plus de vigueur que les années précédentes, parce qu'apparemment on cessa d'ordonner au Duc de Noailles de se tenir si exactement sur la défensive. Ce Général quitta Versailles de fort bonne heure, c'est-à-dire vers la fin d'avril, pour aller se mettre à la tête de son Armée. Dès qu'il y fût, il se mit en mouvement, afin de profiter de la lenteur des Espagnols à s'assembler. Aïant formé le dessein de s'emparer d'Urgel en Cerdagne, il chargea le Marquis de Chazeron un de ses Lieutenants-généraux de l'exécuter; il prit le reste de ses troupes pour couvrir ce siége.

Siége d'Urgel. *Quincy, ibid. pag. 442. Larrey, tom. 2. pag. 147.*

CETTE Place n'étoit pas forte, il s'en falloit beaucoup. Elle avoit des fossés secs, une muraille sans terre-plein & quelques vieilles tours. La piéce de résistance étoit une demi-lune de terre, que le Gouverneur, sur le bruit de la marche de l'Armée Françoise, avoit fait faire devant la porte pour la couvrir; il n'y avoit pas même de canon. Mais la garnison étoit nombreuse; cent trente-six Officiers commandoient neuf cens hommes de troupes réglées & douze cent païsans.

Grandes précautions pour en assûrer le succès. *Quincy, Ib.*

L'ESSENTIËL étoit d'empêcher le secours. Le Duc de Noailles qui avoit une connoissance fort exacte du Païs, se posta à Bellevert, fit faire de grands amas de farines & de munitions dans son camp, & le retrancha si bien qu'il le mit hors d'état d'être forcé. Cependant le Duc de Medina-Sidonia, Viceroi de Catalogne, faisoit de vives instances pour que l'Armée d'Espagne s'assemblât. Il en mit ensemble le plus qu'il lui fût possible, & marcha comme s'il avoit voulu aller attaquer Mr. de Chazeron. C'étoit un piége. Le Duc de Noailles reconnut avec certitude qu'on vouloit lui faire abandonner son poste, ce qu'il n'avoit garde de faire. Cependant comme il étoit important de presser ce siége, il envoïa deux Bataillons. Aïant sçu que Mr. de Chazeron étoit indisposé, il fût sur le point de monter à cheval pour aller lui-même faire attacher le mineur, & donner l'assaut, sans attendre le canon, qui n'étoit qu'à un quart de lieuë de la Place sans pouvoir arriver; mais aïant fait réflexion que le succès du siége dépendoit absolument de la conservation de son poste, il jugea qu'il devoit y rester, pour imposer aux ennemis & leur faire croire qu'il avoit un gros Corps de troupes, tandis qu'il n'avoit réëllement que deux mille hommes d'infanterie & la moitié d'un Régiment de cavalerie.

ENFIN

ENFIN le canon arriva devant la Place assiégée. La tranchée & les autres travaux étoient aussi avancés qu'ils pouvoient l'être. Les prémiers coups firent brêche au Corps de la Place, & les bombes aïant mis le feu à quelques maisons, le peuple & la milice craignant d'être emportés d'assaut, contraignirent le Gouverneur Dom Joseph d'Agalo de battre la chamade le huitième jour de tranchée ouverte. Comme on étoit irrité da sa longue résistance, il ne pût obtenir d'autre capitulation que d'être fait prisonnier de guerre avec toute sa garnison, composée des Régimens de Los Colorados & Los Amarillos, qui étoient les meilleures troupes d'Espagne.

1691. On le prend *Quincy, tom. 2. pag. 443. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

CE succès fût suivi de quantité d'autres. On s'empara d'une Abbaïe considérable; on consuma tous les fourrages du côté de Barcelone; on répandit la terreur dans l'Arragon; on y prit plusieurs Châteaux, un entr'autres où il y avoit soixante soldats en garnison & trois cent païsans. On fortifia le poste de Bellevert, pour contenir les habitans de ces quartiers.

Quincy, Ib. pag. 444.

LA Cour d'Espagne fût surprise de ces grands progrès du Duc de Noailles. Ils l'obligèrent d'envoïer de puissans secours au Duc de Medina-Sidonia toûjours campé à Vich. Aussi-tôt qu'il les eut reçus, il s'approcha de dix ou douze lieuës de l'Armée Françoise. Elle se retira vers Puicerda, & laissa seulement deux Bataillons & un Escadron pour soûtenir les travailleurs qui achevoient de mettre Bellevert en état de soûtenir un siège.

Ibid.

LE Duc de Medina-Sidonia s'avançoit cependant avec quinze mille hommes & sept pièces de canon. Son dessein étoit d'attaquer Bellevert & de le raser. Le Général François sçut l'en empêcher; il se fortifia des milices du Roussillon & de toutes les garnisons voisines, & se posta de manière qu'on ne pût aller à Bellevert sans passer devant son camp fortifié comme une Citadelle, à la tête duquel il y avoit onze pièces de canon toûjours prêtes à foudroïer ceux qui auroient été assez téméraires pour se mettre à leur portée. Elles n'empêchèrent pourtant pas le Général Espagnol d'avancer sur les hauteurs voisines; il se mit même en mouvement. Déjà son artillerie étoit en marche; mais aïant envoyé reconnoître le camp des François, il jugea, par le rapport qu'on lui en fit, qu'il étoit impossible qu'il pût pénétrer jusqu'à Bellevert, & que, quand même il y arriveroit, le Duc de Noailles arrêteroit ses convois & lui ôteroit tous les moïens de subsister.

Le Général Espagnol n'ôse rien entreprendre. *Quincy, Ib. pag. 445.*

POUR éviter ces grands inconvéniens, il se retira & marcha vers Pratz-de-Molo, petite Place située sur les frontières du Roussillon, du côté de Campredon. Son dessein étoit de l'assiéger; il prit des quartiers aux environs. Il n'y fût pas long-tems. Le seul bruit que son rival avoit pris la résolution de venir le combattre, l'obligea de se retirer & de mettre ses troupes en quartier d'hiver, pour qu'elles ne fussent plus exposées à être battuës. Le Duc de Noailles content de sa belle Campagne, & ne voïant plus rien à exécuter, en fit autant, & vint de

Ibid.

de bonne heure à la Cour recevoir les éloges, que ses conquêtes & sa sage conduite lui avoient mérités.

1691.

Guerre d'Irlande.
Quincy, tom. 2 pag. 455.
Burnet, tom. 4. pag. 157.
Le Clerc, tom. 3. pag. 421.
Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 324.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 126.

La guerre se faisoit aussi en Irlande, mais avec des succès bien différens. Guillaume, avant que de quitter l'Angleterre pour venir se mettre à la tête de l'Armée des Alliés en Flandre, avoit pris ses mesures pour achever de soûmettre ce Roïaume; on en prit aussi en France pour le conserver au Roi Jaques. Au commencement de juin on fit partir un gros convoi sous l'escorte de douze vaisseaux de guerre commandés par le Marquis de Nésmond. Il consistoit en quarante bâtimens chargés de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. St. Rhut Lieutenant-général, qui s'étoit fort distingué dans les Missions guerrières de 1685. & 1686. destiné pour commander les troupes d'Irlande tant Françoises que Nationales, s'embarqua sur cette Flotte avec deux Brigadiers, cent six autres Officiers, cent cinquante Cadets, trois cens Gentilshommes Anglois ou Ecossois, vingt-quatre Chirurgiens, cent quatre-vingt Maçons, deux Officiers Bombardiers, dix-huit Canonniers, trois Ingénieurs, vingt-six Charpentiers. On n'envoïa point de troupes, parce qu'outre le besoin qu'on en avoit, le Comte de Tyrconnel Viceroi d'Irlande avoit persuadé qu'il avoit assez de troupes, & qu'il ne manquoit que d'Officiers pour les dresser & les conduire.

Grands secours de France.
Quincy, tom. 2. pag. 456.

Pour les autres secours, ils étoient immenses. Les bâtimens portoient huit cent chevaux, dix pièces de canon, douze mille fers à cheval, six mille brides & autant de selles, seize mille fusils ou mousquets, une très grande quantité de bled & d'avoine, des habits, des bas & des souliers pour vingt mille hommes, des boulets, des balles, des poudres sans nombre, douze mille tonneaux de biscuit; le tout étoit accompagné de deux barques chargées d'eau de vie.

Conquêtes des Anglois.
Burnet, tom. 4. pag. 157.
Quincy, Ib. pag. 458.
Rapin Thoyras, continué, tom. XI. pag. 126.
Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 325.
Limiers, tom. 2. pag. 537.
Histoire de Guillaume III. tom. 2. 326.
Larrey, tom. 2. pag. 150.

La traversée fût heureuse, & le débarquement se fit sans aucun obstacle, dans le port de Limmerick, le dix-huit de juin. On ne tarda pas à entrer en action. Ginkel qui commandoit les troupes de Guillaume, ouvrit la Campagne par la prise de Baltimore, que les Irlandois avoient fortifiée, & d'où ils faisoient des courses continuëlles; il l'attaqua le vingt-sept. St. Rhut avoit déjà pris le commandement. Il débuta par laisser mille hommes qui étoient dans cette Place tellement dépourvûs de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se défendre, qu'au bout d'un jour de siège les vivres & la poudre leur manquèrent, & qu'ils furent obligés de se rendre prisonniers de guerre.

De Baltimore Ginkel marcha à Athlone. Cette Place est divisée en deux par le Shannon. Il y a un bon Château, & c'est en quoi consiste sa principale force. Le Général Anglois s'empara de tous les postes des environs, presque sans résistance. Le siège fût poussé avec vigueur. Une batterie de neuf pièces de canon ruina d'abord un ouvrage qui couvroit la courtine entre la porte de Dublin & la rivière. On y donna l'assaut le dernier de juin; il fût emporté, & on se rendit maître de la partie

partie de la Ville qu'on appelle l'Angloise, & qui communique par un seul pont avec l'autre qu'on appelle l'Irlandoise.

1691.

Les assiégés rompirent deux arches de ce pont, & ruinèrent, à diverses reprises, les travaux des Anglois pour les réparer. Ceux-ci s'attachoient en même tems à battre le Château ; ils le firent avec beaucoup de succès & le ruinèrent en partie, aussi-bien que la plûpart des autres ouvrages qui étoient le long de la rivière ; de manière que cette Place étoit ouverte, & qu'il n'y avoit qu'à passer le Shannon pour s'en rendre maître. Il y avoit un gué aux environs du pont ; mais il étoit si étroit qu'il ne pouvoit y passer que vingt hommes de front. Quelques Guinées promises à deux Bataillons les déterminèrent à tenter l'avanture ; ils le firent de la meilleure grace du monde, d'autres suivirent leur exemple. Les Irlandois soûtinrent l'attaque pendant quelque tems ; mais comme la Place étoit ouverte sur un grand front, ils furent forcés. On fit quartier à tous ceux qui le demandèrent. Ceux qui voulurent résister furent passés au fil de l'épée ; on ne pilla point la Ville, & on ne fit aucune violence aux habitans.

Burnet, tom. 4. pag. 158. Mémoires Historiques & Chronologiques.

L'Armée du Roi Jaques étoit campée aux environs de cette Place. Quoique forte de vingt-huit mille hommes, tandis que Ginkel n'en avoit que vingt mille, elle la vit prendre sans faire aucun mouvement pour s'y opposer ; elle recula même & alla se poster à Aghrem, sa droite jusqu'aux hauteurs de Kilcommodon, & sa gauche à l'Abbaïe de Kilconnel. Son front étoit protégé par deux marais, séparés seulement par une chaussée qui conduisoit à Galloway. St. Ruth jetta un Corps d'infanterie dans les ruines d'un Château qui étoit à sa gauche, avec ordre de s'y retrancher ; il fit faire aussi quelques travaux à sa droite.

Burnet, Ib. pag. 158. Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 328.

Le Général Anglois, qui sentoit à toutes ces manoeuvres qu'on le craignoit, & dont l'Armée d'ailleurs, quoiqu'inférieure en nombre, n'étoit composée que de troupes aguerries, se hâta d'aller chercher son ennemi. Il fit réparer le pont d'Athlone, & en fit construire un de bateaux. Toute son Armée y passa le vingt de juillet, & alla camper le lendemain à cinq mille d'Aghrem. Le vingt-deux il continüa sa marche, passa la rivière de Suo sur les onze heures du matin, & marcha en bon ordre contre les Irlandois. Il passa d'abord les gardes avancées jusqu'aux ruines, & la cavalerie de sa droite passa sans difficulté le marais qui couvroit la gauche des Irlandois. Le combat fût vif & dura près de deux heures sans que la victoire se déclarât. L'infanterie Angloise avoit même été extrêmement maltraitée ; mais St. Rhut aïant été tué d'un coup de canon, les Anglois redoublèrent leurs efforts ; les Irlandois furent chassés de leurs postes, leur cavalerie fût mise en déroute, & ils se mirent à fuir de tous côtés. On leur tüa quatre mille hommes, huit mille furent faits prisonniers. Ils laissèrent sur le champ de bataille tout leur canon & tout leur bagage ; en un mot. cette Armée fût entièrement dissipée, à la reserve d'un médiocre Corps de cavalerie, qui se retira vers Limmerick.

Les François & les Irlandois battus. *Burnet, Ib. pag. 159. Quincy, tom. 2. pag. 462. Limiers, tom. 2. pag. 538. Le Clerc, tom. 3. pag. 421. Riencourt, tom. 3. pag. 194. Larrey, tom. 2. pag. 151.*

1691. Fastes pleins de partialité. *Pag. 235.*

Les Fastes, à leur ordinaire, diminuent autant qu'ils le peuvent cette victoire des Anglois. Si on les en croit, la mort seule du Comte de St. Rhut leur laissa l'avantage. Ce Général cependant n'étoit pas de ceux de la vie desquels dépendent le salut ou la perte d'une Armée; d'ailleurs il ne fût tué que lorsque son Armée étoit déjà en déroute.

Décadence du parti du Roi Jaques. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 127. Quincy, tom. 2. pag. 463. Histoire de Guillaume III. tom. 2. pag. 332.*

Aprè's cette défaite, la plûpart des Places & Châteaux qui tenoient pour le Roi Jaques au-delà du Shannon, se rendirent d'eux-mêmes. L'Armée victorieuse après deux ou trois jours de repos se présenta devant Galloway. Ginkel fit sommer le Lord Dillon qui en étoit Gouverneur, & lui offrit les conditions raisonnables que le Gouvernement accordoit à ceux qui vouloient se soûmettre. Pour sauver son honneur, il voulut être attaqué. Après qu'on lui eut pris un Fort qui commandoit une vallée par où il falloit qu'on débouchât pour l'assiéger, il capitula & convint de se rendre le quatrième d'août, s'il n'étoit pas secouru avant ce tems-là. Les habitans, qui voulurent rester dans la Ville, joüirent du bénéfice de la Proclamation, qui accordoit la liberté & la jouïssance de leurs biens à ceux qui se soûmettroient; ceux qui voulurent se retirer sortirent avec armes & bagages, & furent escortés jusqu'à Limmerick.

Siège de Limmerick. *Limiers, tom. 2. pag. 538. Quincy, tom. 2. pag. 464. Larrey, tom. 2. pag. 151. Burnet, tom. 4. pag. 160. Quincy, tom. 2. pag. 467.*

Ils n'y furent pas long-tems sans être assiégés. Ginkel ardent à profiter de sa victoire parut devant cette Place, l'unique qui restât au Roi Jaques, le vingt-unième d'août. L'entreprise étoit des plus hardies & des plus difficiles. Limmerick ne manquoit de rien, & la garnison qui la défendoit étoit presqu'aussi nombreuse que l'Armée Angloise. On ne pût commencer le siège que le cinq de septembre; on le pressa vivement, la Ville fut bombardée & extrêmement endommagée. Le canon fit de grandes brèches au Corps de la Place & on se rendit maître de plusieurs Forts & Châteaux qui la couvroient; mais tous ces travaux, tous ces succès eussent été inutiles, si on n'avoit trouvé le moïen de battre & de dissiper les troupes qui campoient aux environs, & entretenoient une libre communication avec les Provinces voisines. Ginkel passa le Shannon & leur donna la chasse; il poursuivit si vivement les quatre mille chevaux qui s'étoient sauvés de la bataille d'Aghrem, qu'il les obligea de chercher un azile dans Limmerick. Il eut le même succès par-rapport à d'autres troupes, qu'il força de se sauver dans les montagnes, où elles ne pouvoient plus l'incommoder.

De plus, la division se mit dans la Ville. Les uns vouloient la paix, les autres la continüation de la guerre; les François étoient de ce dernier parti & promettoient de nouveaux secours. On en préparoit en effet, & déjà on avoit nommé le Chevalier de Sourdis pour venir prendre la place de St. Rhut. Peut-être ne faisoit-on ces préparatifs que pour faire obtenir une capitulation avantageuse. Quoi-qu'il en soit, le parti qui vouloit s'accommoder prit le dessus. La plûpart des Irlandois dirent fort haut *qu'il étoit tems de penser à leur sûreté, & qu'il n'étoit pas juste qu'ils fussent la victime de la Politique intéressée de la France.*

Ils

Ils battirent la chamade le trois d'octobre. On convint d'une suspension d'armes pour régler le traité qui devoit finir absolument la guerre. Ceux qui en souhaitoient la continüation vinrent à bout de faire proposer des conditions fort hautes, ne doutant pas qu'elles ne fussent refusées; mais leur attente fut trompée. Ginkel avoit des ordres positifs, & des pouvoirs en forme de se prêter à tout ce qui pourroit terminer cette affaire inquiétante. D'ailleurs il craignoit les secours de la France; son Armée commençoit à manquer de tout; le païs étoit entièrement épuisé, aïant été pendant trois ans le théatre de la guerre; & pour peu que le siège eût encore duré, il eut été immanquablement obligé de le lever. Ainsi il accorda tout ce qu'on voulut luï demander.

1691. Elle se rend. *Quincy, tom. 2. pag.* 468. *Le Clerc, tom.* 3. *pag.* 421. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 127. *Burnet, tom.* 4. *pag.* 162. *Histoire de Guillaume III. tom.* 2. *pag.* 338.

Il fût permis à toutes sortes de personnes, sans aucune exception, de sortir du Roïaume d'Irlande pour se retirer en France ou ailleurs, avec leurs familles, meubles, argent, vaisselle d'argent, joïaux & Papiers.

Les Officiers-généraux, les Colonels & généralement tous autres Officiers, toutes les troupes, en quelque lieu qu'elles pussent être en garnison, avoient la liberté de s'embarquer dans le lieu où seroient les vaisseaux qui devoient les transporter, sans aucun empêchement direct ou indirect. Toutes les troupes Françoises avoient la même permission, & on devoit leur fournir *gratis* toutes les voitures nécessaires pour elles & pour leurs effets jusqu'au lieu de l'embarquement; &, s'il leur avoit été pris quelque chose, il devoit leur être rendu ou païé. Cet Article regardoit aussi les Irlandois.

On accorde aux Irlandois tout ce qu'ils demandent. *Ibid. pag.* 339. *Quincy, tom.* 2. *pag.* 468. *Le Clerc, tom.* 3. *pag.* 421. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 127. *Larrey, tom.* 2. *pag.* 152. *Burnet, tom.* 4. *pag.* 163.

On devoit leur fournir cinquante vaisseaux de deux cent tonneaux, avec les vivres nécessaires, sans qu'il leur en coûtât rien. Les François devoient seulement laisser des ôtages pour la sûreté de leur retour.

Aucuns Officiers ou soldats, pas même leurs équipages, ne pouvoient être arrêtés pour dettes.

La garnison de Limmerick en particulier pouvoit sortir tout d'un coup, ou plusieurs à la fois, selon qu'elle pourroit être embarquée, avec armes & bagages, six pièces de canon, deux mortiers, & tous les autres honneurs qu'on peut accorder.

Tous leurs Compatriotes qui voulurent rester, soit qu'ils eussent porté les armes, ou non, furent rétablis en possession des biens dont ils avoient joui du tems du Roi Charles, & admis à tous les privilèges de sujets en prêtant le serment de fidélité au Roi Guillaume & à la Reine Marie, sans être obligés de prêter le serment de Suprématie.

Ces Articles furent ponctuëllement exécutés, & quelques termes susceptibles d'un double sens furent dans la suite expliqués en faveur des Irlandois. Le Comte de Château-Renault fût envoyé avec quelques vaisseaux de guerre & quantité de bâtimens de transport; il revint à Brest le trois de décembre avec quatorze ou quinze mille Irlandois, presque tous soldats. C'est l'unique fruit que la France retira des grandes dé-

Il en passe quinze mille en France. *Le Clerc, tom.* 3. *pag.* 422.

1691. dépenses qu'elle avoit faites pour sauver ce Roïaume ; ces troupes lui servirent utilement & firent très bien en quantité d'occasions.

Partialité de Burnet, *tom. 4. pag.* 159.

C'EST une malignité dans Burnet, de décrier comme il fait les Irlandois sur le chapitre de la bravoure. Il débite à cet égard des contes pitoïables. Il prétend qu'à la bataille d'Aghrem St. Rhut pour leur inspirer du courage leur avoit détaché leurs Prêtres, & que ceux-ci, entr'autres moïens, les animèrent au combat en leur faisant jurer sur une hostie consacrée, qu'ils n'abandonneroient pas leurs drapeaux. Il ajoûte, que ce remède fût efficace, & qu'ils tinrent plus long-tems que de coûtume ; mais qu'enfin la nature l'emportant sur l'art, ils jettèrent leurs armes pour courir plus legérement. Ce Docteur ignoroit-il que l'exercice, l'exacte discipline & les bons Officiers font les bonnes troupes, & que ces préjugés contraires ou favorables à une Nation en général sont des idées populaires ? Les François ont presque toûjours été victorieux pendant le siècle passé ; ils ont été battus les prémières années de celui-ci ; avoient-ils tout d'un coup changé de caractère ? Autrefois les Anglois avoient été en une espèce de possession de battre les François; une jeune Bergère la leur fit perdre ; étoient-ils tout-à-coup devenus lâches, & leur bravoure avoit-elle passé dans le cœur de leurs ennemis ?

Réflexions sur cette Capitulation.

ON a beaucoup fait valoir en France cette capitulation favorable qui fût accordée aux Irlandois ; on l'a regardée comme une espèce de triomphe. Ils la dûrent à la sagesse & à la modération de Guillaume. Il se délivra d'une guerre embarrassante, & d'une multitude d'ennemis qu'il n'auroit pû soûmettre sans répandre des torrens de sang. En Prince équitable, il ne leur fit point un crime de leur attachement à leur ancien Souverain, & leur donna la liberté d'être ses sujets, ou de ne l'être pas.

Infidélité des Fastes *pag.* 235.

LE Père du Londel a trouvé le secret de faire de cette capitulation un Article honorable. *Le Comte de Château-Renault*, dit-il, *fait exécuter la Capitulation de Limmerick, & ramène en France tous les François & quinze mille soldats Irlandois.* A prendre ces expressions à la lettre, ne seroit-il pas naturel d'entendre qu'on faisoit difficulté d'exécuter la capitulation de Limmerick ; que le Comte de Château-Renault, par quelque grand exploit, contraignit de le faire, & que les François & les Irlandois qu'il ramena étoient le fruit de sa victoire ? Cependant la capitulation s'exécuta de bonne-foi ; le Comte de Château-Renault ne fit rien autre chose que de conduire les vaisseaux sur lesquels les François & les Irlandois devoient s'embarquer.

PAR-rapport à Loüis & à ses Ministres, ils purent s'attribüer le peu de succès qu'ils eurent en cette guerre. Ils avoient envoïé assez de secours, mais le choix des Chefs avoit été presqu'aussi mauvais qu'il pouvoit l'être. De Lauzun & St. Rhut étoient braves, mais leur expérience étoit médiocre, & le poste qu'on leur avoit confié demandoit des qualités qu'ils n'avoient pas. Ce qu'on avoit de meilleur n'eut pas été trop

trop bon pour cette expédition importante. Jaques second fit aussi une lourde faute de n'avoir pas accepté pour commander les secours qu'on lui donna, un des fils du Marquis de Louvois. Ce Ministre alors se seroit puissamment intéressé au succès de ses affaires, & seroit vraisemblablement venu à bout de les faire réüssir.

1691.

CINQ Armées que la France seule avoit été obligée de mettre sur pied, les secours qu'elle avoit envoïés en Irlande, ne l'empêchèrent pas de mettre en mer des Flottes assez nombreuses pour que celles des Alliés les respectassent. Le Comte d'Etrées après avoir aidé à prendre Nice & Ville-Franche, & inutilement essaïé de se saisir d'Oneglia, retourna aux Isles d'Hières se rafraîchir. Il en partit quelque tems après avec quatre gros vaisseaux, cinq frégattes, trois galiottes à bombes & vingt-six galères commandées par le Bailli de Noailles. Cette Flotte étoit chargée d'exécuter des ordres qu'on ne peut s'empêcher de traiter de cruëls. Elle devoit bombarder Barcelone & Alicante, sans autre motif, sans autre profit que de les ruiner. On mouilla devant Barcelone le huit de juillet; le dix les galiottes commencèrent à jetter des bombes. Il parut un fort grand feu en plusieurs endroits de la Ville, sur-tout auprès du Palais du Viceroi & de la grande Eglise. Comme le mal n'étoit pas assez grand, on recommença le lendemain, & on acheva d'envoïer les huit cent bombes qu'on avoit résolu d'emploïer. On dût être content; cette reprise fit un fracas extraordinaire; l'Arsenal fût presque consumé, plus de cent maisons furent entièrement ruinées, & un bien plus grand nombre fort endommagées.

Bombardement d'Alicante & de Barcelone. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 2. pag. 446. Larrey, tom. 2. pag. 148. Limiers, tom. 2. pag. 542. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 126. Bussi, Histoire de Louis XIV. pag. 326. Quincy, tom. 2. pag. 447. Mercure Historique.*

CE traitement étoit léger en comparaison de celui qu'on fit à Alicante. Il fût impossible à cause des vents contraires d'y mouiller plûtôt que le vingt-deux de juillet. On y jetta, à diverses reprises, deux mille bombes & deux cent carcasses, qui la ruinèrent presqu'entièrement. La perte fût estimée à plus de deux millions. On brûla aussi huit ou neuf barques qui étoient dans le Port; on canonna le Mole, enfin on fit tout le mal qu'on pût. Peut-être en auroit-on fait davantage, si la Flotte d'Espagne, forte de dix-sept vaisseaux de guerre, n'avoit paru. Le Comte d'Etrées lui imposa, prétend-on, par ses manœuvres hardies, & se retira dans ses Ports sans aucune perte.

LA grande Flotte sur l'ocean ne fût utile qu'autant qu'elle contint celle des ennemis. Elle étoit de soixante & treize vaisseaux de haut bord & de vingt-un brûlots. Elle portoit vingt-neuf mille quatre cent cinquante hommes d'équipage & près de cinq mille canons. Elle mit à la voile le vingt-cinq de juin dans le dessein de chercher les ennemis, qui l'attendoient dans la même résolution. Ils étoient du-moins aussi forts. Tout l'été se passa à se chercher sans pouvoir se trouver; c'est-à-dire qu'on s'évita, du-moins on se le reprocha de part & d'autre. Ce qui est de sûr, c'est qu'on se retira de fort bonne heure dans ses Ports; que les Anglois & les Hollandois aïant apperçu la Flotte Françoise sur laquelle ils avoient le vent, relâchèrent à Torbai pour recruter & rafraîchir

Flottes inùtiles de part & d'autre. *Quincy, ibid. pag. 454.*

1691. chir leurs Equipages. Il eſt vrai qu'ils remirent bien-tôt à la voile, & qu'ils délibérèrent s'ils n'iroient point chercher la Flotte Françoiſe juſques dans la Rade de Camaret, où elle s'étoit retirée; mais une violente tempête qui ſurvint le ſeize de ſeptembre abîma trois ou quatre de leurs vaiſſeaux, & maltraita tellement la plûpart des autres, qu'ils furent contraints de rentrer dans leurs Ports & de n'en plus ſortir.

Les Turcs battus. *Mémoires publics. Burnet, tom. 4. pag. 165. Limiers, tom. 2. pag. 541. Hiſtoire des Révolutions de Hongrie, tom. 1. pag. 395. Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques. Vie de Tekeli, pag. 276.*

Les Allemands ſe vangèrent cette année des pertes qu'ils avoient faites la précédente en Hongrie. Le Prince de Bade, que l'Empereur leur avoit donné pour Général, avoit fait une faute, qui par ſa bravoure devint l'occaſion d'une victoire ſignalée. Ses vivres étoient près de lui dans de grands bateaux ſur le Danube, vers Peter-Waradin & Salankemen. Pour exécuter quelque deſſein qu'il avoit formé, il fit un mouvement qui l'éloigna de ce fleuve. Le Grand Vizir ne s'en fût pas plûtôt apperçu, qu'il fit occuper à ſes troupes la place que celles du Prince venoient de quitter; il ſe ſaiſit de ſes bateaux; par le moïen de ſes ſaïques qui le rendoient maître du Danube, & par différens poſtes qu'il fit occuper, il lui coupa abſolument les vivres. Le Prince de Bade dans cette extrémité n'eut point d'autre parti à prendre que d'attaquer les Turcs. Par bonheur pour lui ils n'avoient pas encore eu le tems de ſe retrancher auſſi-bien qu'ils auroient pû l'être. Il les attaqua le dix-neuvième d'août, & le fit avec tant de vigueur qu'il les força; dix-huit mille reſtèrent ſur la place avec leur Général & l'Aga des Janiſſaires. La nuit & l'envie de piller empêchèrent les Impériaux de rendre leur victoire encore plus parfaite. Cependant comme ils avoient eu ſix mille hommes de tués & deux fois autant de bleſſés dans cette occaſion, ils furent hors d'état d'entreprendre rien de conſidérable le reſte de la Campagne.

L'Empereur peut faire la paix avec le Turc, & ne la fait pas. *Vie de Tekeli, pag. 277. Burnet, tom. 4. pag. 165. & ſuiv. Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

Si Léopold avoit réëllement ſouhaité la paix, il auroit pû la faire très avantageuſement après cette victoire; mais il avoit deſſein de conquerir toute la Hongrie. Dans cette vûë, il ordonna au Prince de Bade de faire le ſiège de Waradin. Il fût entrepris, mais il fût changé en blocus; c'eſt-à-dire qu'on le leva le ſept de novembre, parce que les pluïes continuëlles ne permirent pas de ſaigner les foſſés. Cette conduite de l'Empereur déplaiſoit fort aux Alliés, qui par-là ſe trouvoient beaucoup plus chargés qu'ils ne l'auroient été ſi ce Prince n'avoit pas partagé ſes forces. On diſoit par-tout publiquement qu'il ſe laiſſoit conduire par de vaines prophéties, qui lui promettoient l'Empire de Conſtantinople, & on ſuppoſoit que c'étoit un des pièges que les François lui faiſoient tendre par ceux qu'ils avoient gagnés à ſa Cour. Ce qui eſt de certain, c'eſt que cette diverſion étoit des plus favorables à la France, qu'il étoit naturel qu'elle la ſouhaitât & qu'elle mît tout en uſage pour l'entretenir. Après tout, elle avoit ſauvé le Turc, & il étoit juſte que par reconnoiſſance celui-ci l'empêchât d'être accablée.

Négociations inutiles pour détacher le

Un autre de ſes déſirs les plus ardens, eut été de détacher le Duc de Savoïe de ſes autres ennemis. A l'occaſion du ſiège de Montmélian & du

du peu de succès que ce Prince avoit eu malgré les grands secours qu'il avoit reçu d'Allemagne, le Roi très-Chrétien lui envoïa secrettement un homme de confiance, avec une Lettre écrite de sa propre main, & pour lui dire qu'avant que de prendre ses dernières résolutions pour raser Nice & Montmélian, il vouloit bien lui donner encore des marques de son affection & du désir qu'il avoit de le tirer du mauvais pas où il s'étoit jetté; qu'il lui offroit la restitution de toute la Savoïe, c'est-à-dire, la libre jouïssance de tous ses revenus & droits de Souveraineté; qu'à l'égard des Places de Nice, de Montmélian, Suze & Ville-Franche, Sa Majesté ne les garderoit que jusqu'à la paix générale, & les lui restitüeroit pour-lors dans le même état qu'elles étoient actuellement; quoiqu'outre le droit de la guerre il fût certain que Nice & Ville-Franche étoient incontestablement du Comté de Provence.

1691. Duc de Savoïe des Alliés. *Quincy, tom. 2. pag. 439. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 146.*

Pour ôter à ce Prince tout sujet de défiance, on lui offrit la garantie du Pape, de la République de Venise & des Loüables Cantons. On l'assûroit qu'en exécution de l'accommodement on remettroit Montmélian & Suze entre les mains des Suisses, Ville-Franche & Nice au Pape & aux Vénitiens, aussi-bien que la Citadelle de Cazal; que les garnisons de ces Places seroient payées & entretenües aux dépens de la France; enfin on offroit la neutralité pour le Milanez.

Cette démarche fût inutile. Le Duc de Savoïe peu sensible à la triste situation de ses peuples, continüa de préférer à leur bonheur les espérances d'aggrandissement dont il s'étoit flatté. Il refusa ces offres & ne voulut pas même recevoir la Lettre qu'on lui avoit écrite, de crainte de se rendre suspect à ses Alliés.

Presqu'au même tems qu'on négocioit avec le Duc de Savoïe, peu s'en fallut qu'on ne perdît Cazal. On étoit maître de la Citadelle, mais le Duc de Mantoüe l'étoit de la Ville. Il y avoit un Gouverneur & un Régiment d'infanterie. Ce Gouverneur, nommé Fassati, convint avec les Allemands de leur livrer une des portes de la Ville, & de faire en même tems égorger tout ce qu'il s'y trouveroit de François désarmés; de resserrer les autres dans le Château & la Citadelle, dans la vûë de les faire tomber l'un & l'autre. Pour exécuter ce projet, le Général Caraffe écrivit à Fassati qu'il étoit obligé de faire hiverner quelques troupes dans le Montferrat, mais qu'il n'y enverroit qu'un Corps médiocre, pour épargner le païs. Fassati communiqua cette Lettre au Marquis de Crênan qui commandoit dans le Château & dans la Citadelle. Ce Marquis étoit instruit, il reçut bien l'Italien, lui conseilla de faire une réponse honnête, & ne parut point inquiet d'avoir des troupes Allemandes dans son voisinage. Le Commandant François dissimula jusqu'à l'arrivée de ces troupes à Moncale. L'Italien, qui croïoit l'avoir trompé, ne refusa point d'aller dîner dans la Citadelle avec son Epouse; il fût arrêté après le repas. En même tems un gros détachement d'infanterie de la Citadelle & un Régiment de Dragons se saisit de la maison du Gouverneur & des principaux postes; on ferma les portes de la Ville;

Entreprise sur Cazal manquée par les Impériaux. *Mercure Historique. Quincy, tom. 2. pag. 440.*

1691. le Régiment du Duc de Mantoue, dont au-moins quelques Officiers étoient du complot, fût désarmé. Le Marquis de Crénan fit assembler le Sénat & la Noblesse; il fit savoir au peuple que Fassati avoit voulu les livrer aux Allemands. Il détailla aux Nobles & aux Sénateurs les preuves qu'il avoit de la conspiration; il les assûra que dans cette conjoncture il ne donneroit aucune atteinte à leurs droits & à leurs libertés, qu'il en useroit comme on avoit fait autrefois en pareil cas; que ses troupes prendroient l'ordre du Sénat, & que les clefs de la Ville seroient chez le Président. Il les pria de continuër leurs fonctions, & de rendre la justice à l'ordinaire. Cette espèce de trouble ne dura qu'un jour & une nuit. Les Allemands aïant appris que Fassati étoit arrêté, se retirèrent. Les troupes Françoises rentrèrent dans la Citadelle, & la tranquillité fût parfaitement rétablie.

Tout l'Empire réüni contre la France. *Burnet, tom. 4. pag. 167.*

Les Alliés achevèrent cette année de réünir tout l'Empire contre la France, & de lui faire perdre le reste d'espérance qu'elle avoit par-rapport à la Suède & au Dannemark. Les Anglois & les Hollandois donnèrent à ces deux Couronnes quelques facilités pour leur Commerce, & les engagèrent à leur être favorables, malgré la neutralité dont elles faisoient profession. En effet, ces deux Etats leur fournissoient des troupes. Le Roi de Suède en particulier, pressé par le Roi très-Chrétien d'offrir sa médiation, déclara qu'il n'entreroit point dans cette proposition, qu'on ne lui eût donné des assûrances, qu'on ne reconnoitroit point d'autre Roi de la Grande-Bretagne que Guillaume trois.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 144.

Il y avoit en Allemagne un tiers parti qui souhaitoit la paix. Le Duc d'Hanovre attaché depuis long-tems aux intérêts de la France, en étoit le Chef. On vint à bout de le faire entrer dans les mêmes mesures que le reste de l'Empire; on engagea ce Prince à rompre tout commerce avec cette Couronne. Le moïen dont on se servit pour l'attacher à la Cause commune, fût de lui promettre de créer en sa faveur un neuvième Electorat. A cette condition il promit d'emploïer toutes ses forces contre la France & contre le Turc. L'Angleterre, la Hollande appuïèrent si fortement ses prétentions, que malgré les oppositions secrettes des Ministres de l'Empereur, ils obtinrent pour lui la pluralité des suffrages. L'affaire traina pourtant, & ce ne fût qu'après une année de négociations & d'oppositions, la plûpart suscitées par la Cour de Versailles, que le Duc de Hanovre reçut l'investiture, avec le titre d'Electeur de Brunswick & de Grand-Maréchal de l'Empire.

Election d'un nouveau Pape. *Memoires Chronologiques & Dogmatiques. Limiers, tom. 2. pag. 542. Larrey, tom. 2. pag. 154.*

On vit encore un nouveau Pape cette année. Les Cardinaux, qui dans l'Election d'Alexandre huit avoient espéré qu'il mourroit bien-tôt, & qu'il ne leur donneroit guères que le tems de préparer leurs brigues, ne s'étoient pas trompés. Agé de quatre-vingt-deux ans il cessa de vivre le prémier de février, à la fin du seizième mois de son Pontificat. On avoit beaucoup espéré de ce Pape en France, pour terminer les différends qui duroient avec la Cour de Rome. Loüis quatorze malgré tous les éclats dont on a parlé, s'étoit relâché sur l'article des Franchises,

chises, il avoit même rendu le Comtat. Ces démarches soûmises avoient été inutiles. Alexandre huit, le trente janvier, deux jours avant sa mort, fit publier une Bulle datée du quatrième août, protestant contre tout ce qu'il prétendoit s'être fait au préjudice de l'autorité du Souverain Pontife dans les Assemblées du Clergé en 1681. & 1682. 1691.

Le Conclave fût long, c'est-à-dire qu'il fût rempli d'intrigues & de cabales. Enfin le Cardinal Pignatelli fût élû le douze de juillet & prit le nom d'Innocent douze. Ce fût de son tems que fut levé le scandale de la division du St. Père & du Fils aîné de l'Eglise.

Suite de la conduite du faux Arnaud. Memoires Chronologiques & Dogmatiques.

Revenons à présent à l'Histoire du faux Arnaud & de l'innocent Bachelier de l'Université de Doüai. Dès qu'il eut soûtenu pour sa Licence les Thèses que l'imposteur lui avoit fabriquées, vers-la fin de mai il reçut une Lettre signée à l'ordinaire *Antoine* A. On lui disoit qu'il falloit partir, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre; on lui marqua sa route & les précautions qu'il falloit prendre; sur-tout on lui recommandoit de faire son voïage commodement, puisqu'on devoit le rembourser de ses fraix. On lui faisoit espérer qu'on l'accompagneroit dans son voïage; que du moins on auroit le plaisir de l'embrasser au terme; lui marquant néanmoins que si on n'étoit pas à St. Magloire à Paris, où il demanderoit l'Abbé de Puilaurens, il continuât sa route sans inquiétude, mais avec diligence.

On fait aller le Bachelier de Doüai à Carcassonne. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

Le Bachelier fait de l'argent de ses meubles, il prend congé de ses amis, il part sans dire où il va. Le tems ne pouvoit être plus commode pour se mettre en route. Il ne trouve point à Paris l'Abbé de Puilaurens; il continuë son voïage. Carcassonne étoit voisin de cette Terre promise; le Licentié devoit s'y arrêter chez le Doïen de la Cathédrale pour lequel il avoit une Lettre, jusqu'à ce que l'Abbé de Val-de-Dieu l'y vint prendre; car c'est ainsi qu'*Antoine* A. lui avoit dit qu'on l'appelloit dans ces quartiers-là. Le voïageur n'aïant point de nouvelles à Paris, prit la route de Toulouse; il alla enfin à Carcassonne, & alla débarquer chez le Doïen, auquel il présenta sa Lettre de créance conçuë en ces termes.

„ Monsieur, voici cet Ecclésiastique qui vient de si loin au service de Nôtre St. Prélat. Pour trouver une personne de son mérite, de sa vertu & de son érudition, ce ne feroit pas aller trop loin que de le chercher au bout du monde. Il est capitalement ennemi des Jésuites; il est réformé autant qu'il se peut; les cinq propositions de Jansénius ne l'incommodent guères, & il sait que ce saint Prélat a été condamné par une cabale; en un mot, c'est un homme qui a les nouveautés des Casuistes en horreur, & capable de mettre tout un Diocèze dans les sentimens, dont Mr. de Pavillon d'heureuse & de sainte mémoire l'a rempli, mais que les persécutions de quelques relâchés ont affoiblis. Donnez-lui, je vous prie, logement chez vous & tout l'argent dont il aura besoin, & faites-moi la grace de me donner avis du moment qu'il sera arrivé. Je le viendrai prendre en carosse, „

1691. „ & je vous prierai d'être de la compagnie. Monseigneur l'attend avec „ empressement ".

La surprise que témoigna le Doïen en lisant cette Lettre; l'accueil peu gracieux qu'il fit au pélerin, le jetta dans un étonnement qu'il est plus aisé de se figurer que d'exprimer. Il vit enfin qu'il étoit joüé; il se plaignit; il pleura; mais il fallut essuïer ses larmes & penser au retour.

Autres fourberies. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Antoine A. continüoit cependant son commerce avec ce qui lui restoit de Correspondans à Doüai. Il lui prit envie de les faire éclipser tandis que leur ami se promenoit. Il manda au Sieur Malpaix Chanoine, qu'un scélérat de Domestique venoit de lui voler ses Papiers, ses Lettres & une partie de ses Livres; qu'il ne doutoit pas que ce misérable ne trahît son secret, & ne cherchât à faire fortune à la Cour aux dépens de son maître, qui mourroit bientôt de douleur d'avoir été la cause innocente de la perte de tant d'Ames fidèles. Il le prioit de donner avis de cette trahison à ses amis. Il ajoûtoit, que le plus sûr pour eux étoit de se cacher quelque tems, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroit l'affaire, & s'il n'avoit pas pris une fausse allarme; qu'on fait toûjours mieux ses affaires en liberté que dans une Bastille, où l'on pourrit des ans & des ans, sans être écouté. Voilà les Jésuites qui vont avoir beau jeu, disoit-il en finissant. Providence de mon Dieu que vous étes inscrutable! Je n'en peux plus de tristesse.

L'Affaire éclate. *Ibid.*

Le Chanoine répondit à cette assommante Lettre. Il exhortoit Antoine A. à ne se pas trop affliger de ce malheur, à se conserver pour la défense de l'Eglise, à moins qu'il ne voulût faire mourir tous ses amis avec lui. Pour la retraite, il mandoit qu'il ne voïoit pas de jour à s'absenter sans que cela fit du bruit, & qu'il s'abandonnoit absolument à la Providence. Antoine A. écrivit une seconde Lettre. Il mandoit que ses conjectures n'avoient été que trop véritables; que son valet s'étoit rendu à la Cour; qu'on avoit examiné ses Papiers; qu'on trouvoit leur commerce horrible, parce qu'ils avoient parlé des Jésuites avec liberté, & des principes de St. Augustin sans déguisement. Après quoi il le conjuroit encore de sauver les débris du bon parti, en se mettant à couvert lui & ses confidens l'espace de quatre ou cinq semaines, pendant lesquelles on tâcheroit de conjurer la tempête. Presqu'au même tems parut un Ecrit intitulé, *Lettre à un Docteur de Doüai sur les affaires de son Université.* Cet Ecrit contenoit la Thèse aux sept Articles, les approbations, les noms des Approbateurs, & des fragmens de leurs Lettres. Le Sieur Malpaix eut encore la simplicité d'en donner avis à son Correspondant, & de lui marquer qu'on étoit terriblement étourdi de cette affaire.

Plaintes du vrai Arnaud. *Ibid.*

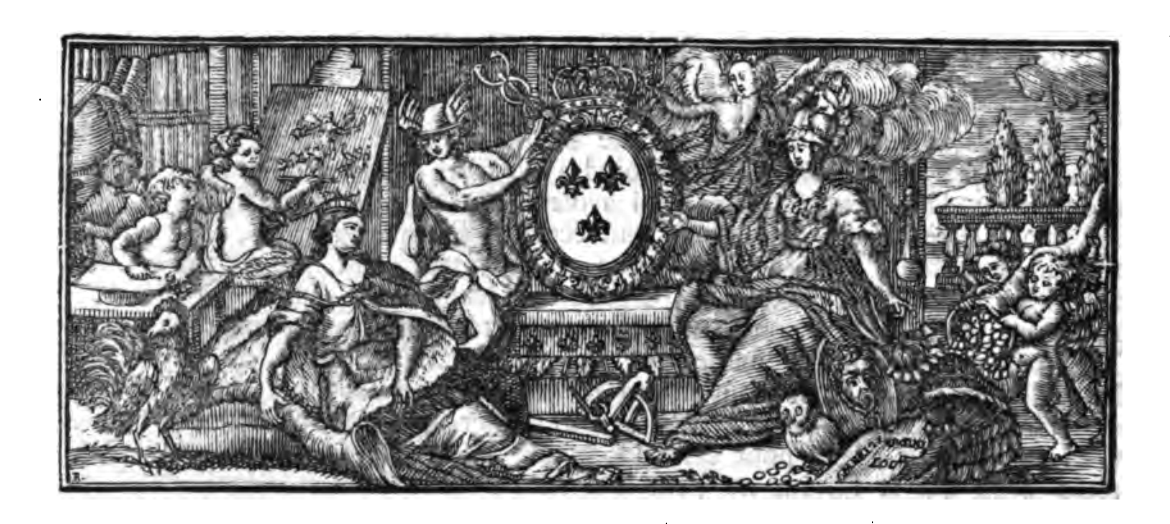
Le vrai Arnaud apprit bientôt l'abus qu'on avoit fait des deux premières lettres, de son nom & de sa manière de penser, pour découvrir les secrets de son parti. Il fit des plaintes amères, il les adressa à l'Evêque d'Arras & au Prince de Liège. Il écrivit deux Lettres aux Jésuites;

fuites ; il les accusoit d'avoir conduit toute la piéce, s'ils n'en étoient pas les seuls auteurs ; il leur dit à cette occasion tout le mal qu'il en savoit ou qu'il en croïoit. Il ne parloit des Docteurs de Doüai que comme d'autant d'innocentes brebis, qui avoient cru pouvoir tout signer sur la parole de celui à qui ils pensoient écrire. Pour Antoine A., c'étoit un imposteur, un filou, un fourbe, un menteur, un fripon, un faussaire, un Ange de Satan, un organe du Démon. Le Jésuite méritoit une partie de ces noms ; mais il n'en étoit pas moins vrai que ces Théologiens si simples se moquoient des Papes, des Evêques, & de leurs décisions, & qu'ils soûtenoient réëllement cette Doctrine qu'on s'efforçoit depuis bien des années de faire passer pour un phantôme. C'est en effet un foible pour cette Doctrine, & la dissimulation dont usent ceux qui la suivent ne peut leur faire honneur. Les déguisemens, les signatures équivoques ne sont point recevables, sur-tout en matière de Religion. Les Disciples de Luther & de Calvin ont été plus généreux ; il est certain qu'ils ont eu plus de sincérité que les Disciples de l'Evêque d'Ypres. 1691.

Il étoit impossible que cette affaire n'eût pas d'autres suites que les Ecrits qu'on publioit de part & d'autre. Loüis quatorze regarda toute cette intrigue comme un stratagême de guerre. Il donna ordre à l'Archevêque de Paris de faire examiner ces Papiers par les Professeurs en Théologie de Sorbonne & de Navarre, pour savoir s'il y avoit en tout cela quelque chose qui renouvellât l'erreur condamnée par Innocent dix & Alexandre sept. Les Docteurs déclarèrent le vingt-six de décembre, que ces Papiers, qu'on les avoit chargés d'examiner, contenoient formellement la Doctrine des trois prémières propositions de Jansénius, & combattoient les Constitutions des Papes, même en termes de méchante plaisanterie & très injurieux. La punition suivit de près la Sentence ; toutes ces Dupes de Doüai furent dispersées en divers endroits du Roïaume. Le Licentié Ligni fût rélegué à Tours. On le rembourfa, comme on le lui avoit promis, de tous les fraix de son voïage, on y ajoûta même le prix de ses Livres. Ainsi finit cette Comédie, qui auroit du-moins valu une des Provinciales, si la bonne-foi & la probité n'y avoient pas été si étrangement blessées.

Tous ceux que le Jésuite a dupés sont exilés. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Fin du Livre Quarante-huitième.



HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE QUARANTE-NEUVIEME.

1692. Loüis quatorze établit ses enfans naturels. *Limiers, tom.* 2. *pag.* 542. *Larrey, tom.* 2. *pag.* 161. *Bussi, Histoire de Loüis XIV. pag.* 328.



Ette année & la suivante se passèrent dans la joïe & dans les plaisirs. Loüis pensa à établir les enfans qu'il avoit eu de Madame de Montespan ; car ceux qu'il avoit eu de la Vallière étoient déjà placés, ou étoient morts avant que d'avoir pû l'être. Maître absolu de sa famille comme du reste de son Roïaume, il ne chercha point d'alliance ailleurs. Son neveu même, le Duc de Chartres fût obligé de suivre son plan. Il lui parla lui-même avec cet air d'autorité qui lui étoit si naturel ; ce jeune Prince n'ôsa résister. Le Duc d'Orléans, la Duchesse son Epouse particulièrement, en furent outrés ; mais qu'auroient-ils fait ? L'unique parti qu'ils eurent à prendre, fût de dissimuler leur chagrin & de paroître accepter

cepter avec joïe l'alliance qu'on leur offroit. La jeune Princesse étoit aimable, comme le sont ordinairement les enfans de l'amour, & n'avoit point d'autre défaut que celui de sa naissance. Elle fût magnifiquement dotée. A la dote on ajoûta de grandes promesses de faveur, & des paroles positives de maintenir son Epoux dans le rang & les prérogatives de Fils de France. Le mariage se fit avec beaucoup d'appareil; il y eut des Fêtes superbes à Versailles & à St. Cloud. 1692.

Loüis avoit déjà placé une des filles de Madame de Montespan dans la Maison de Condé; il y prit une nouvelle alliance pour son cher fils le Duc du Maine. Ce Prince étoit dès-lors un des plus riches Seigneurs du Roïaume. Mademoiselle de Montpensier en vûë d'obtenir la liberté du Comte de Lauzun & la permission de l'épouser, lui avoit assûré après sa mort le Comté d'Eu, qui est la prémière Pairie de France, & la Souveraineté de Dombes. Ces deux articles faisoient au-moins deux cent mille livres de rente. Il étoit Gouverneur du Languedoc, Colonel-général des Suisses & des Carabiniers. Le Prince de Condé, quoiqu'il eût grand nombre de filles, & que difficilement il eût pû trouver de meilleur parti, fût fort mortifié de cette proposition; il demanda même du tems pour y penser. On adoucit son chagrin en ne lui demandant point de dote; on se contenta de celle qu'il voulut donner. On promit de nouvelles Charges pour le Duc du Maine; on assûra la survivance de celles qu'il avoit déjà, aux enfans qui naîtroient de ce mariage; on promit qu'on leur donneroit des Gouvernemens, & on consentit que la Princesse auroit le pas sur son Epoux; à ces conditions ce mariage se fit. Peu de tems après, à la mort du Maréchal d'Humières, le Duc du Maine fût fait Grand-Maître de l'Artillerie, Charge qui vaut au-moins cent mille écus de rente en tems de paix & beaucoup plus pendant la guerre. On a prétendu que le Maréchal d'Humières en partageoit les revenus avec le Marquis de Louvois, & qu'il n'avoit pas la plus grosse part. Les nouveaux mariés usèrent de leur abondance. La veuve & les enfans du Marquis de Louvois leur cedèrent la magnifique Terre de Seaux. Ce fût bientot l'endroit où après Versailles les choses furent sur un plus grand pied; il s'y donna plus d'une Fête, où en bougie seule il fût depensé plus de dix mille écus.

Pour le Comte de Toulouze, autre fils de Madame de Montespan, on ne pensa point à le marier, ou ce jeune Prince y témoigna de la répugnance. On n'oublia pourtant rien pour lui faire une grande fortune. A la Charge de Grand-Amiral dont il étoit déjà revêtu, on joignit le Gouvernement de Brétagne. Ce Prince s'est marié depuis. Il s'est toûjours conduit avec beaucoup de sagesse, & sa Maison est peut-être aujourd'hui la mieux réglée & la plus opulente du Roïaume.

L'Irlande soûmise, tout l'Empire réüni dans les mêmes sentimens, annonçoient à la France qu'elle seroit attaquée plus vivement qu'elle ne l'avoit encore été. Quoiqu'on dût être épuisé des grands efforts qu'on avoit déjà faits, on en fit pour le moins d'aussi grands, pour

Idée générale des arrangemens & des événemens de cette année.

1692. Burnet, tom. 4. pag. 169.

pour conserver la supériorité qu'on s'étoit acquise. Comme il étoit impossible d'agir partout avec la même vigueur, on résolut de se tenir sur la défensive en Piémont & sur le Rhin, & de porter ses principales forces dans la Flandre. Ce païs étoit aussi l'objet principal de l'attention des Alliés. La foiblesse du Gouvernement Espagnol l'avoit mis dans une situation si fâcheuse, que toute leurs forces suffisoient à peine pour le défendre. La Cour de Madrid avoit offert d'en remettre le Gouvernement à Guillaume, soit comme Roi d'Angleterre, soit comme Stadhouder des Provinces-Unies; mais le grand attachement des Flamands à la Religion Romaine lui fit craindre qu'ils ne pussent s'accoûtumer à un Gouvernement Protestant.

Vûës de Guillaume trois parrapport aux Païs-Bas. *Ibid. Le Clerc, tom. 3. pag. 422.*

Il proposa l'Electeur de Bavière pour l'attacher de plus en plus à la Cause commune. D'ailleurs ce Prince souhaitoit de faire la guerre en Flandre, parce qu'il y avoit plus de gloire à acquérir. Il pouvoit tirer de ses Etats des troupes & de l'argent. Enfin il avoit épousé la fille de l'Empereur & de l'Infante d'Espagne, sœur cadette de Thérèse d'Autriche Epouse de Loüis quatorze. Il en avoit un fils, lequel, supposé la validité des rénonciations de la Maison de Bourbon, étoit héritier présomptif de la Couronne d'Espagne. Lui donner le Gouvernement de la Flandre avec les prétentions qu'il avoit, c'étoit le mettre d'avance en possession d'une des meilleures parties de cette Monarchie, le rendre lui & son frère l'Electeur de Cologne ennemis irréconciliables de la France, & les engager à tout sacrifier pour défendre ces Provinces comme leur bien propre. Guillaume proposa ce dessein & les vûës politiques qui l'appuïoient. Tout fût approuvé aux Cours de Vienne & de Madrid, & l'Electeur de Bavière fût nommé Gouverneur-général des Païs-Bas Espagnols.

Desseins de la France. *Quincy, tom. 2. pag. 472.*

Cette nouvelle destination, dont on pénétra aisément les motifs à Versailles, fit augmenter les préparatifs qu'on avoit destiné de faire pour la Campagne prochaine en ces Païs. On augmenta considérablement les troupes. Il fût arrêté qu'on auroit deux Armées, l'une de soixante-six Bataillons & de deux cent cinq Escadrons; l'autre de soixante-deux Bataillons & de cent cinquante-trois Escadrons. La prémière devoit être aux ordres du Maréchal de Luxembourg, pour couvrir le siège de Namur, que Loüis vouloit faire lui-même avec la seconde. Le Marquis de Boufflers fût encore destiné pour commander sur la Moselle un camp-volant de huit ou dix mille hommes. On prit aussi des arrangemens pour pousser les Espagnols en Catalogne plus vivement qu'on n'avoit fait les Campagnes précédentes. Quoi-qu'on dût être ailleurs sur la défensive, les Armées y furent plus fortes que celles avec lesquelles le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne avoient exécuté de si grandes choses au commencement de ce Règne.

Sitüation de l'Angleterre. *Burnet, Ib. pag. 170.*

Les affaires d'Angleterre étoient dans une sitüation à donner de grandes espérances qu'on réüssiroit enfin à rétablir le Roi Jaques & à réduire le nouveau Roi à sa seule qualité de Stadhouder de Hollande.

Dès

Dès l'ouverture du Parlement, qui s'assembla vers la fin de novembre, il parut qu'il y avoit un parti formé contre le nouveau Gouvernement. 1692.
Ceux qui en étoient avoient caché leurs sentimens pendant la guerre d'Irlande. Quand elle fût finie, ils firent entendre au peuple qu'il n'étoit pas nécessaire d'entretenir de si grandes forces; qu'il suffisoit de fortifier les Alliés de quelques troupes auxiliaires, & que c'étoit à augmenter les forces de mer pour protéger le commerce, que les Armateurs de St. Malo & de Dunkerque désoloient, que l'on devoit donner ses attentions. Plusieurs Membres du Parlement entrèrent dans ce projet, qui auroit fait perdre la Flandre & peut-être la Hollande. On publioit que Guillaume vouloit avoir une grande Armée sur pied pour appuïer ses projets de despotisme.

Ce Prince étoit fort estimé, mais peu aimé. La confiance pour les Hollandois qu'il avoit à son service, la manière libre & familière dont il en usoit avec eux, choquoit d'autant plus les Anglois, sur-tout les Officiers & la Noblesse, qu'il ne paroissoit pas vouloir se gêner le moins du monde pour se concilier leur affection & rendre son Gouvernement plus agréable. Il étoit toûjours enfermé, & la froideur de ses Audiences mécontentoit autant que s'il les avoit refusées. Il passoit pour être excessivement délicat sur les prérogatives de la Couronne. On ajoûtoit qu'il se défioit de tous ceux qui aimoient la liberté, quelques zélés qu'ils pussent être pour ses intérêts. Ce dernier reproche étoit fondé. Ceux qui marquoient le plus d'attachement pour l'autorité Roïale, étoient soupçonnés d'être Jacobites; cependant plusieurs d'entr'eux étoient dans les Charges.

Les esprits en Écosse n'étoient guères mieux disposés. L'appui & & la faveur qu'il avoit donné aux Episcopaux lui avoit fait perdre l'affection des Presbytériens, qui étoient le gros de cette Nation. Le massacre qu'on fit de quelques montagnards sur un ordre qu'il avoit signé sans l'avoir lû, les irrita, & leur fit prendre la résolution de se révolter à la prémière occasion favorable qu'ils en auroient.

Ces semences de mécontentement avoient été soigneusement cultivées par les partisans du Roi Jaques. Leur nombre s'étoit fort multiplié, & l'ardeur de ceux de Guillaume étoit au-contraire fort diminuée. Les prémiers se réünirent, ils dressèrent un projet de descente en Angleterre, pour être exécuté dès que Guillaume auroit passé la mer. Ce projet fût envoïé en France, il y fût goûté. On le jugea presqu'immanquable; on s'y attacha. On fit des préparatifs pour l'exécution avec un si grand secret, que si les vents n'avoient pas été long-tems contraires, les François auroient porté eux-mêmes en Angleterre les prémières nouvelles de leur dessein.

Burnet, tom. 4. pag. 172.

Telle est l'idée générale des événemens & des entreprises de cette année, & c'est ce que nous allons expliquer en détail, après que nous aurons parlé d'une affaire, à laquelle la France eut quelque part, & qui dût intéresser toutes les Nations Chrêtiennes. On a vû sous les années

Affaire de la Chine. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

1692. nées précédentes, que le Roi très-Chrêtien avoit envoïé des Missionnaires Jésuites à Siam. Les projets d'y établir la Religion Chrêtienne aïant été renversés par la mort du prémier Ministre de ce Roïaume, qui les avoit appellés, ils passèrent à la Chine. Quelques-uns d'eux furent introduits par leurs Confrères à la Cour de l'Empereur. Ce Prince favorisoit le Christianisme; mais sa faveur n'empêchoit pas qu'il ne fût persécuté dans les Provinces. L'année précédente il s'étoit élevé une persécution si violente, qu'on eut sujet d'appréhender qu'elle ne devînt générale. Les Jésuites qui étoient à la Cour prirent le parti de présenter une Requête à l'Empereur, pour demander que la Religion Chrêtienne fût approuvée dans tout l'Empire par un Edit public. Ils la dressèrent de-concert avec ce Prince, qui lui donna la forme la plus propre à la faire goûter au Tribunal des Rites, où, suivant l'usage ancien, elle devoit être renvoïée. La sainteté de la Religion Chrêtienne, la pûreté de sa Morale, dont toutes les Religions autorisées dans le Païs n'étoient que l'ombre, en étoit le fonds. Les services rendus par les supplians y étoient exposés, comme un motif capable d'exciter la reconnoissance d'une Nation qui se fait un devoir de la gratitude.

La Religion Chrêtienne y est autorisée par Edit Impérial. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

La Requête ainsi concertée avec beaucoup de secret, fût présentée le second de février, & renvoïée au Tribunal des Rites. Les Jésuites aussi actifs là que partout ailleurs, emploïèrent tout leur crédit & celui de leurs amis. Le Tribunal répondit qu'il s'en falloit tenir aux anciennes Loix, qui défendoient la Religion des Européans. Les Missionnaires en furent fort touchés, du-moins ils parurent devant l'Empereur avec un air & dans une posture à lui persuader que leur douleur ne pouvoit être plus grande. Le pouvoir du Prince n'a presque point de bornes en ce Païs; mais il se fait un devoir capital de se soûmettre aux Loix. A force de réprésentations ils obtinrent la permission de présenter une seconde Requête; elle fût renvoïée au Tribunal supérieur. L'Empereur la fit appuïer; elle fût réponduë favorablement. Il y eut Arrêt qui autorisoit la prédication de la Religion Chrêtienne dans tout l'Empire; cet Arrêt fût confirmé & l'exécution en fût ordonnée. Ainsi cette année est l'époque de la liberté de la Religion Chrêtienne dans le plus vaste Empire de l'Univers.

Division entre les Missionnaires. *Ibid.*

Cette liberté fut inutile. Les Jésuites qui l'avoient obtenuë, voulurent se prévaloir du service qu'ils avoient rendu, pour établir le Christianisme à leur mode. Les autres Missionnaires s'y opposérent. Les disputes furent aigres & opiniâtres; les Néophites se partagèrent, les divisions éclatèrent. Les Chinois craignant les suites de ces divisions, ont abrogé le nouvel Edit aussi-tôt après la mort de l'Empereur qui l'avoit porté, & ont renvoïé disputer en Europe ces prétendus Apôtres, qui se condamnoient & se décrioient mutuëllement. Ces scènes scandaleuses ont tant fait de bruit, qu'on a cru devoir en toucher un mot en passant, & en donner une idée générale, qu'on dévéloppera à mesure que l'occasion s'en présentera.

MAL-

MALGRÉ toutes les leçons que la célérité des François à se mettre en Campagne avoit données aux Alliés, ils se laissèrent encore prévenir celle-ci. Dès la mi-avril les troupes Françoises se mirent en mouvement, & les Armées furent formées au commencement de mai. Mons & les autres Villes voisines étoient remplies de munitions de guerre & de bouche; six mille chariots tirés des Païs conquis se trouvèrent prêts pour les voitures. On n'avoit point fait un mystère pour le siège de Namur, parce qu'on vouloit attirer en Flandre toutes les forces & toute l'attention de l'Angleterre, afin de mieux assûrer l'éxécution du projet qu'on méditoit contre ce Roïaume.

1692. Campagne de Flandre. Les Alliés encore prévenus par les François. *Quincy, tom. 2. pag. 472. Bussi, Histoire de Loüis XIV. pag. 333. Tom. 4. pag. 195. Bussi, Histoire de Loüis XIV. Ibid.*

LOÜIS quatorze partit de Versailles le dix de mai, & joignit son Armée à Givry le dix-sept. Toute sa Cour l'avoit suivi, les Dames même, qui, vêtuës en Amazones, se trouvèrent à la prémière revûë. Ce qui a donné occasion à Burnet de dire malignement, que ce Prince, à l'exemple des anciens Perses, avoit coûtume d'amener avec lui des Musiciens & des Acteurs, afin de pouvoir régaler les Dames qui étoient du voïage, de quelque *Opera*, où ses exploits étoient dépeints avec les couleurs les plus flatteuses.

APRÈS avoir traversé les plaines de Binche, l'Armée Roïale passa la Haisne entre Marimont & Anderleck, & campa à Capelle-Harlaimont, le long du Piéton. L'Armée du Maréchal de Luxembourg avoit pris les devans & s'étoit postée à Argennes près de Nivelle.

LA nuit du vingt-cinq au vingt-six, Namur fût investi par divers détachemens, dont la marche avoit été si bien mesurée qu'ils y arrivèrent en même tems. Le Monarque lui-même les joignit à six heures du matin. Il alla d'abord reconnoître la Place, & en fit le tour d'assez près pour être exposé au feu du canon. Il marqua ensuite les lieux pour l'établissement des quartiers & des ponts necessaires à leur communication; il monta sur les hauteurs pour ordonner les lignes de circonvallation. Son quartier s'étendoit depuis Flavenne sur Sambre jusqu'au ruisseau de Verdrin; trente-quatre Escadrons & dix huit Bataillons remplissoient ce terrein. C'étoit depuis le ruisseau de Verdrin jusqu'à la Meuse, que campoit Mr. le Prince avec trente-sept Escadrons & vingt-deux Bataillons. Le Marquis de Boufflers commandoit vingt-huit Escadrons & douze Bataillons, entre la haute & la basse Meuse. Vingt-quatre Escadrons de Dragons couvroient le village d'Herpain, sous les ordres du Marquis de Rubantel; enfin, de la haute Meuse à la Sambre étoient postés six Bataillons & vingt Escadrons.

Siège de Namur. *Quincy, tom. 2. pag. 475. Riencourt, tom. 3. pag. 220. Limiers, tom. 2. pag. 543. Larrey, tom. 2. pag. 162. Burnet, tom. 4. pag. 194. Le Clerc tom. 3. pag. 422. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

COMME c'est la dernière conquête que Loüis quatorze ait faite en personne, & que d'ailleurs les travaux & les attaques furent conduits avec toute la sagesse & l'habileté possible, on en va donner un détail exact, persuadé qu'on est qu'il fera plaisir aux connoisseurs, & pourra être utile à ceux qui lisent pour s'instruire.

NAMUR est d'une médiocre grandeur. Elle est située au confluent de la Sambre & de la Meuse, qui l'environnent en partie. Le côté opposé est

Détail de ce Siège.

1692. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 160. Bussi, Histoire de Louis XIV. pag. 334.*

est couvert par le ruisseau de Verdrin ; elle est environnée de bois, de manière, qu'en plusieurs endroits les abbatis qu'on y fit servirent de circonvallation. La Ville par elle-même est foible, aïant peu d'ouvrages extérieurs, & n'étant défenduë que par une muraille flanquée de tours d'espace en espace, mais elle a un excellent Château au-delà de la Sambre, couvert de toutes les espèces d'ouvrages qui peuvent rendre les approches difficiles & prolonger la défense. Coëhorn, le Vauban des Alliés, avoit construit un grand Fort qui pouvoit passer pour une Citadelle. C'étoit un grand ouvrage à-corne irrégulier, avec des demi-lunes, aussi irrégulières, qui couvroient les courtines. Il est situë dans un terrein dont la disposition est telle, que plus on en approche, moins on le découvre. Dix mille hommes de bonne infanterie & quatre ou cinq cent chevaux abondamment pourvûs de munitions de guerre & de bouche, commandés par le Prince de Barbançon, défendoient la Ville & les deux Citadelles.

Quincy, tom. 2. pag. 479.

On n'attendit pas que la circonvallation fût achevée pour commencer les travaux du siège. Dès que l'artillerie fût arrivée au camp, on ouvrit la tranchée la nuit du vingt-neuf au trente. On l'ouvrit fort près, à cause d'un chemin creux dont on se servit ; & parce que le front de l'attaque étoit dominé par une hauteur qui la rendoit difficile, on l'ouvrit en trois endroits. La prémière nuit on fit quatre cent cinquante toises de travail, & on poussa la tranchée jusqu'à cent cinquante pas du glacis d'une espèce de chemin-couvert palissadé.

La nuit suivante on avança peu, parce que la difficulté du terrein, plein de rocailles, obligea de n'aller qu'à la demi-sappe. On prolongea pourtant un boyau, pour que l'on pût voir à revers la demi-lune & le bastion qu'on attaquoit. On éleva des batteries de canon & de mortiers. On ne suivit point la dure méthode qu'on avoit pratiquée à Mons, on ne tira point à boulets rouges, & on ne jetta des bombes que dans les ouvrages, pour fatiguer & diminuer le nombre de ceux qui les défendoient. En effet, ce n'est ni aux bourgeois ni aux maisons d'une Ville qu'on doit faire la guerre ; ce n'est qu'aux troupes, à qui les Princes remettent leur quérelle à vanger ou à défendre.

Le trente-un on poussa le travail jusqu'auprès de la palissade du prémier chemin-couvert, & l'on tira une parellèle, où on se logea le lendemain. Par-là on fût à portée de rompre la digue ou l'écluse qui soûtenoit l'eau de l'avant-fossé. Sur le penchant de quelques hauteurs on établit des Carabiniers, qui voïoient à revers & de fort près les ouvrages des assiégés. D'un autre côté on emporta sans peine le reste d'un fauxbourg, qui ôta à la Ville le passage qu'elle avoit sur le pont de la Meuse.

La nuit du prémier de juin, on occupa tout l'espace qui étoit entre la Meuse & le chemin-couvert. Les assiégés l'abandonnèrent ne pouvant le défendre, parce que la situation des batteries étoit telle, qu'ils ne pouvoient paroître sur leurs bastions sans être vûs. Deux jours après, de Vauban fit faire le passage de la demi-lune ; on en occupa la gorge

& la pointe, & on s'y logea parfaitement. On fit ensuite le passage du fossé, entre la demi-lune & un demi-bastion. On attacha le Mineur à celle des faces qui regardoit la demi-lune; on battit l'autre en brêche; l'aïant ouvert de deux côtés, on y monta & on s'y établit. La Ville n'étoit plus fermée que par son mur. Une des tours sauta par quelque accident, & entraîna par sa chûte une partie de ce mur; par-là elle pouvoit être emportée d'assaut, & n'étoit plus garantie que par le fossé. On menaça les bourgeois de les faire piller, s'ils attendoient à capituler jusqu'à ce qu'on eût fait le passage du fossé. 1692.

Ils battirent la chamade le cinq, & la capitulation fût signée à sept heures du soir. On convint d'une suspension d'armes avec le Château & le Fort Guillaume, pour évacuer la Ville & s'en mettre en possession. Il fût même réglé que dans la suite ils ne tireroient point dessus, à moins qu'on ne s'en servît pour les attaquer. La défense avoit été molle, parce que le Gouverneur avoit voulu reserver ses troupes & ses efforts pour la défense du Château & du Fort, sans la prise desquels la possession de la Ville étoit absolument inutile.

Guillaume III. tente le secours. *Burnet, tom. 4. pag. 194. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Guillaume étoit passé en Hollande dès le mois de mars. Jugeant par les mouvemens qui se faisoient en France, qu'on se préparoit à quelque grande entreprise, il prit ses mesures pour entrer de bonne heure en Campagne, & ne fût prévenu que de douze ou quinze jours. La Ville de Namur n'étoit pas encore prise, lorsqu'il s'avança sur les bords de la Mehaigne, qu'il lui falloit absolument passer pour être à portée de faire lever le siège. Il avoit avec lui l'Electeur de Bavière Général des forces d'Espagne; ses troupes étoient nombreuses & pouvoient monter à soixante mille hommes.

Luxembourg le contient par son activité & son habileté. *Feuquières, tom. 2. pag. 178.*

Le Maréchal de Luxembourg, plus foible que ces Princes en infanterie, mais fort supérieur en cavalerie, défendoit le passage de cette petite rivière. Il se conduisit si bien; ses démarches furent mesurées avec tant de vigilance & de capacité, qu'il leur fût impossible de trouver un moment favorable pour exécuter leur dessein: Comme ils étoient infiniment supérieurs en infanterie, il paroissoit que cette supériorité devoit faire la décision d'une affaire, où il ne s'agissoit que de se donner, par la protection d'un grand feu, le moïen de porter sa cavalerie de l'autre côté d'un ruisseau guéable presque par-tout, & qu'il étoit facile de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient pas. Mais le Général François sçut éviter un combat d'infanterie, quoi-qu'on fit tous ses efforts pour l'y forcer. Il profita si habilement de sa supériorité en cavalerie, par les mouvemens qu'il lui fit faire & par la manière dont il la posta, toûjours hors de portée de souffrir le feu de l'infanterie ennemie, & cependant toûjours en état de s'opposer avec succès à ses efforts, qu'il parut toûjours chercher un engagement général, quoi-qu'il fût toûjours appliqué à l'éviter.

Ordre de bataille dressé par Loüis

On crut souvent qu'on en viendroit aux prises; de sorte que Loüis quatorze régla la disposition des Officiers-généraux pour un jour de bataille.

1692. quatorze. *Quincy, tom. 2. pag.* 487.

taille. Mrs. de Choiseüil & de Villeroi furent destinés pour être à la droite de la prémière ligne, de Montal au centre, Rosen à la gauche; le Duc de Vendôme devoit être à la seconde ligne, & le Duc de Chartres au Corps de reserve avec le Marquis de Créqui. Il envoïa aussi un réglement qui regardoit la cavalerie, & devoit être observé un jour d'action. Le Commandant de chaque Escadron devoit être dans le centre, la croupe de son cheval jusqu'au flanc dans le prémier rang; chaque Capitaine devoit se trouver à la tête de sa Compagnie, plus reculé que le Commandant, aïant seulement l'encolure du cheval hors du rang des cavaliers de leurs Compagnies, à distance égale; & comme il n'y a que deux étendarts par Escadron, ils devoient être placés entre le huitième & le neuvième cavalier de la droite & de la gauche. Le dernier Lieutenant de chaque Escadron devoit être à la queuë avec les Maréchaux des Logis; un Lieutenant ou un Maréchal des Logis devoit se trouver sur chaque aîle. Les carabiniers de chaque Compagnie devoient être à droite & à gauche du Commandant; à chaque aîle des Escadrons il devoit y avoir quinze Maîtres commandés par un Lieutenant, dont on pouvoit se servir, soit pour tirer sur les ennemis, principalement sur les Officiers, soit pour charger en flanc, ou pour empêcher le ralliement d'un Escadron rompu.

Ibid.

Le gros de l'Escadron pouvoit toûjours demeurer ensemble sans désordre ni confusion. On ne devoit pas souffrir que les cavaliers se débandassent pour aller au pillage; ce qui tomberoit entre les mains de trente cavaliers, devoit être partagé entre tout l'Escadron. Les cavaliers du prémier & du second rang devoient avoir le mousqueton haut, & ceux du troisième l'épée à la main. On ne devoit pas former les rangs à l'égalité des hommes & des chevaux; mais on devoit prendre les meilleurs pour le prémier. Les Brigadiers des Compagnies devoient être à la gauche & à la droite des Escadrons.

Les Dragons ne devoient combattre qu'à pied, disposés par pelotons de cinquante, entre les Escadrons. Ces ordres & ces arrangemens furent inutiles. L'Armée ennemie ne tenta point le passage, quoique plus d'une fois le Maréchal de Luxembourg lui eût laissé des facilités apparentes de le faire avec avantage. „ On les voïoit à la portée „ du mousquet, dit Quincy, dans un mouvement continuël. Ils fai- „ soient filer des Escadrons de côté & d'autre; cependant ils n'ôsoient „ passer, quoiqu'on leur facilitât le passage pour les attirer.

Tom. 2. pag. 489.

Guillaume trois blâmé. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 160.

Ces longues hésitations, qui se terminèrent à une retraite, diminuèrent beaucoup la haute idée qu'on avoit de la capacité militaire de Guillaume trois. Il est vrai qu'il avoit enfin pris la résolution de passer le ruisseau; mais la veille du jour que cette résolution devoit être exécutée, la pluïe tomba en grande quantité, & ce ruisseau devint une rivière, qu'il ne fût plus possible de traverser. On le blâma toutefois, dit Burnet, & tout le monde convint qu'il auroit dû donner quelque chose au hazard, plûtôt que de souffrir qu'une telle Place fût prise en sa présence.

Tom. 4. pag. 195.

Des

Dès que la suspension d'armes fût finie, & qu'on eut fait entrer dans la Ville les troupes nécessaires pour la garder, toutes celles qui l'avoient attaquée passèrent la Sambre auprès de Flavenne, pour aller prendre leurs postes autour du Château & du Fort Coëhorn. Le Prince de Soubize, qui conduisoit une Brigade d'infanterie sur une hauteur, apperçut quelques sentinelles des ennemis sur une autre éminence plus près du Château; il comprit qu'ils occupoient, ou qu'ils avoient dessein d'occuper ce poste; il le fit reconnoître par les derrières; on lui rapporta qu'il y avoit de la cavalerie & de l'infanterie en mouvement, mais qu'elles n'étoient pas encore établies.

1692. Suite du détail de ce siége. *Quincy, tom. 2. pag.* 490.

Le hazard voulut que Vauban se trouvât en cet endroit. Il convint avec le Prince de Soubize qu'il falloit dans le moment marcher à l'ennemi. On détacha une Compagnie de grénadiers soûtenuë de cinquante fusiliers; le reste de la Brigade eut ordre de les suivre au petit pas. Ces troupes marchèrent par un grand vallon, passèrent un fossé qui s'y trouva, montèrent ensuite sur cette hauteur, d'où elles chassèrent les Corps de garde des assiégés. De cette hauteur on en découvrit une autre, occupée par cinq Bataillons; on marcha à eux, & malgré leur grand feu on les poussa jusqu'à la contrescarpe. Maître de ces hauteurs, on s'établit à cinquante pas d'une redoute des ennemis. On envoïa au Prince de Soubize deux cent chevaux de la Maison du Roi & deux Régimens de Dragons, avec des fascines & des gabions pour assûrer tout-à-fait ce poste.

La tranchée fût ouverte la nuit du huit au neuf, tout à la fois contre le vieux Château, l'ancien Ouvrage-à-corne qui le couvroit, & le nouveau Fort. Il fit un tems affreux; la pluïe ne discontinüa presque pas jusqu'à la fin de ce mois. Malgré ces obstacles, les travaux avancèrent considérablement. On ouvrit des boyaux à droite & à gauche, & on fit communiquer les attaques du Château & de l'ancien Ouvrage-à-corne; elles furent poussées l'une & l'autre jusqu'à dix pas de la contrescarpe. On établit différentes batteries, qui commencèrent à tirer dès le lendemain. La nuit suivante la pluïe fût si violente & si continuëlle, que les travaux n'avancèrent presque pas; tout ce que l'on fit fut d'établir une batterie de quinze mortiers & une de huit canons, qui battirent le jour suivant une redoute placée à quatre-vingt pas de l'ouvrage-à-corne, entre la pointe de la demi-lune & celle du demi-bastion. La nuit du dix au onze, malgré le mauvais tems, on fit cinq cent pas de travail, & on commença à embrasser une grande pièce de fortification nommée la Cassotte. On travailla à un boyau, pour serrer de plus près cet amas de retranchemens; il fût arrêté que l'attaque s'en feroit le treize.

Ib. pag. 493.

Depuis que la tranchée avoit été ouverte devant le Château, le canon des assiégeans ne l'avoit pas fort incommodé, parce qu'il étoit couvert d'une hauteur, où les assiégés s'étoient retranchés à plaisir tandis qu'on avoit pris la Ville. Sur le sommet de cette hauteur étoit une car-

1692. carrière fort large, qui leur servoit de retranchement. Il y avoit sur la gauche, du côté de la Sambre, une bonne redoute; ces postes étoient joints par des retranchemens qui occupoient toutes les hauteurs, & les troupes qui les gardoient pouvoient être secouruës par la garnison; il y avoit même un grand terrein sur lequel plusieurs Bataillons pouvoient se placer, pour donner du secours aux retranchemens.

Attaque bien conduite. *Quincy, tom. 2. pag. 498.*

CETTE situation étoit redoutable; on prit aussi toutes les mesures possibles pour en surmonter les difficultés. On élargit les tranchées de la droite & de la gauche, afin d'avoir plus de terrein pour contenir les troupes qui devoient faire cette attaque; on plaça les travailleurs avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour faire promptement les logemens; on disposa des troupes pour se faire voir en différens endroits à la droite & à la gauche de ce poste. On destina trois Bataillons des Gardes Françoises pour l'attaque de la droite, & trois Bataillons de Piémont pour celle de la gauche. On commanda huit Compagnies de Grénadiers, un détachement de deux cent vingt Mousquetaires & la Compagnie des Grénadiers à cheval. Les Mousquetaires furent choisis pour marcher à la tête de toutes ces troupes, &, ce qui est encore plus glorieux, on prit toutes sortes de précautions pour modérer l'excès de leur valeur.

Ibid. pag. 499.

DE Vauban, après leur avoir expliqué la construction du poste qu'ils alloient attaquer, leur recommanda sur toutes choses de s'arrêter dans les endroits propres à se couvrir; & s'ils voïoient quelques Bataillons ennemis derrière leurs retranchemens, de ne les point charger, & de tenir ferme s'ils marchoient à eux. Il ajoûta, qu'il retiendroit des tambours auprès de lui pour les rappeller quand il en seroit tems. Maupertuis leur Commandant leur parla d'une manière encore plus précise, & leur déclara qu'il avoit ordre de tuer quiconque passeroit devant lui.

CES mesures étant prises, on donna les signaux. Les troupes n'étoient qu'à cent pas des ouvrages qu'elles devoient attaquer. Elles s'étoient approchées à la faveur de plusieurs rideaux; au-lieu d'attendre trois décharges de bombes, à la dernière desquelles elles devoient partir, elles s'ébranlérent à la prémière décharge, & traversant à découvert un grand feu, elles attaquèrent de tous côtés. L'ennemi se retira par pelotons dans le chemin-couvert de l'Ouvrage-à-corne. Une partie demeura sur l'esplanade, qui étoit entre cet ouvrage & les retranchemens, pour soûtenir un boyau qui leur servoit de retraite; ils en furent chassés, aussi-bien que de deux maisons fortifiées, voisines de leurs retranchemens. Au même tems qu'on les poussoit, on se logea sur les hauteurs & on assûra le logement.

L'ACTION fût fort vive. Les assiégés y eurent quatre ou cinq cens hommes de tués, & un plus grand nombre de prisonniers. La plûpart de ces morts furent la victime de la vengeance des Grénadiers à cheval. Presqu'au désespoir d'avoir vû périr un de leurs Lieutenans nommé Mr. de

de Rocquevert, qui étoit un des plus braves & des plus honnêtes hommes de l'Armée, ils ne firent aucun quartier. Loüis quatorze témoigna regretter cet Officier, il en fit l'éloge, & donna depuis à sa veuve une grosse pension. Les Mousquetaires furent loüés de leur sagesse. Le Prince s'informa des noms des morts & des blessés, & les assûra qu'il se souviendroit dans l'occasion de ce que leur Corps avoit fait. 1692.

La nuit suivante on s'appliqua à aggrandir & à perfectionner le logement. On y établit des batteries de canon & de mortiers; on tira une parallèle à la courtine, qui joignoit les deux demi-bastions de l'ancien ouvrage-à-corne; on fit des boyaux à droite & à gauche. Le travail de la nuit du quatorze au quinze se fit à la sappe, n'aïant pas été possible de le faire à découvert; on ne laissa pas de le pousser de quatre cent pas vis-à-vis de l'ancien ouvrage-à-corne, & de trois cent soixante du côté d'un Fort appellé *Terra-Nova*.

Les nouvelles batteries aïant fait taire le grand feu des assiégés, les travaux avancèrent considérablement; les nuits suivantes on embrassa les deux ouvrages-à-corne, & on approcha du Fort-Guillaume, que sa situation enterrée rendoit presque inabordable. On éleva quatre nouvelles batteries, deux de mortiers pour battre ce Fort, & deux de canon pour battre une muraille de trois pieds qui barroit la gorge de cet ouvrage. La nuit du dix-neuf au vingt, on poussa trois tranchées qui l'enveloppèrent entièrement; on le battit en brèche par la gorge qu'on avoit découverte, mais on ne voïoit que la crête des murailles & des palissades; on vint pourtant à bout de l'ouvrir par les faces & par les flancs. Les assiégés réparèrent ces ouvertures avec des chevaux de frise & des palissades. On commença à jetter des bombes de dix-huit pouces de diamêtre. Aïant appris d'un déserteur l'endroit d'un des magazins à poudre du Château, on y dirigea les bombes; on le fit sauter, il endommagea fort un bastion & l'ouvrage-à-corne.

Prise du Fort Guillaume. *Quincy, tom. 2. pag. 511. Larrey, tom. 2. pag. 164. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 161. Le Clerc, tom. 3. pag. 423.*

Le Fort Guillaume étant absolument enveloppé, on fit les dispositions pour l'attaque du chemin-couvert. On commanda quatorze Compagnies de Grénadiers, & quatre Bataillons pour les soûtenir. On fit toute la matinée du vingt-trois un feu terrible de canon & de mortiers. Au signal convenu, ces troupes sortirent des tranchées & des boyaux l'épée à la main. L'attaque fût si vive, qu'à la droite & à la gauche elles s'emparèrent du chemin-couvert, malgré la double palissade & les chevaux de frise dont il étoit embarrassé. Les assiégés y perdirent plus de deux cens hommes. Tandis qu'on faisoit les logemens, un Lieutenant des Grénadiers en prit une trentaine; ils grimpèrent sur le bord du bastion de la droite, par un endroit où ils ne pouvoient passer qu'un à un, & ils se jettèrent dans le bastion l'épée à la main. Les assiégés surpris, fuirent de tous côtés & demandèrent quartier; ils battirent la chamade en deux endroits. Les vingt Grénadiers furent suivis de plusieurs autres. Le Major-général Wisberghen qui commandoit dans ce Fort, âgé de quatre-vingt ans, s'étoit fait porter sur la brèche, résolu d'y

 mourir

1692. mourir l'épée à la main; il ne voulut point entendre parler de capitulation, & on ne pût l'y résoudre qu'en lui permettant de se retirer au vieux Château. Tout le reste de sa garnison, qui étoit encore de dix-huit cens hommes, sortit par la brêche avec armes & bagages & fût conduite à Gand.

Quincy, tom. 2. pag. 513.

AUSSI-TÔT que la garnison fût sortie, on fit des passages pour faciliter l'entrée des troupes, du canon & des mortiers. On prolongea les tranchées pour les joindre à l'attaque du vieux Château; on établit dans ce Fort des batteries; qui voïoient à revers le chemin-couvert de l'ouvrage-à-corne. La nuit du vingt-trois au vingt-quatre, on joignit les tranchées de la Sambre avec celle de la droite; on battit la contre-garde qui couvroit l'angle du bastion, d'où dépendoit la prise de la Place. On travailla sur la gauche à une batterie de dix-huit pièces de canon, dont la plûpart étoient de vingt-quatre & de trente-trois livres de balles; quinze mortiers jettoient continuëllement des bombes, les plus petites dans les dehors, & les grosses dans le Corps de la Place.

Ib. pag. 515.

LES nuits suivantes, jusqu'au vingt-huit, on approfondit & on élargit les tranchées, on perfectionna les communications, on poussa un rameau pour envelopper l'angle de l'ouvrage-à-corne où étoit la porte du secours, on avança les logemens près de la contrescarpe, enfin on se logea sur le bord du fossé, & on fût à portée d'attacher le Mineur.

Le chemin-couvert du vieux Château emporté.

Ib. pag. 516.

LE vingt-huit, on attaqua le chemin-couvert de l'ouvrage-à-corne. Quatorze Compagnies de Grénadiers se trouvèrent dans les tranchées dès six heures du matin. Le signal étoit de vingt-sept bombes à trois reprises. A peine la dernière fût-elle en l'air, que ces troupes marchèrent. Elles s'emparèrent d'abord de ce qu'on appelle le contre-chemin-couvert, sautèrent par-dessus les palissades & s'emparèrent du vrai chemin-couvert; deux cens hommes qui le gardoient, n'aïant qu'un passage pour se retirer, furent presque tous passés au fil de l'épée.

LES batteries faisoient un feu terrible sur le Corps de l'ouvrage-à-corne; il modéra, mais n'empêcha pas celui des assiégés. Les Grénadiers des Gardes Françoises l'essuïèrent à découvert pendant deux heures, pour donner le tems aux travailleurs de faire les logemens. Par cette fermeté extraordinaire & peut-être sans exemple, ils se rétablirent dans la réputation de bravoure, que leur retraite précipitée au siège de Mons leur avoit presque fait perdre. Non contens d'avoir emporté les deux chemins-couverts, ils essaïèrent de se rendre maîtres de la brêche d'un demi-bastion; ils y grimpèrent plûtôt qu'ils n'y montèrent; ils firent feu quelque tems contre ceux qui la bordoient, & se retirèrent en bon ordre dans leur logement. Un d'eux, nommé Francœur, y resta seul. Trois fois il descendit pour charger son fusil; le Roi, témoin de cette action, voulut lui parler & le recompensa.

ON profita du désordre où la prise du chemin-couvert avoit mis l'ennemi, pour faire passer le Mineur & l'attacher à la branche gauche de l'ouvrage-à-corne; il étoit déjà attaché à la face de l'ouvrage. La nuit sui-

suivante, qui fût la dernière du siège, on perfectionna le logement du chemin-couvert, on attacha le Mineur au demi-bastion du côté de la Sambre, & à la face de la corne droite, avec tout le succès possible. Le Régiment Dauphin commandé par Poncet Lieutenant-Colonel, fit un logement très avantageux sur une redoute casematée dans la courtine de l'ouvrage-à-corne, de manière qu'il imposoit aux flancs des deux demi-bastions, dont le feu étoit très dangereux pour la communication aux mines. On fit reconnoître la casemate. Elle se trouva abandonnée, avec trois pièces de canon, quoi-qu'il y eût une bonne communication dans le fossé, jusqu'à une pôterne qui entroit dans l'ouvrage-à-corne. On établit vingt-cinq Grénadiers dans cette communication, après quoi on ouvrit une sappe vis-à-vis le pied de la brêche, pour y tenter un logement. De la Combe, Brigadier des Ingénieurs, fut chargé de l'exécution. De Vauban eut l'adresse d'attirer toute l'attention & tout le feu des assiégés d'un autre côté. 1692.

De la Combe commanda un Ingénieur avec huit soldats choisis & un sergent. Ils marchèrent avec beaucoup de silence jusqu'au haut de la brêche sans être découverts ; ils travaillèrent si tranquillement, qu'on hazarda d'y faire monter une vingtaine d'hommes, qui travaillèrent près d'une heure avec la même tranquillité ; ils furent enfin découverts par un Officier Espagnol ; la peur les saisit, ils descendirent dans le fossé. Le Marquis de Ste. Maure les fit remonter, & se mit à leur tête. Les troupes que l'Officier Espagnol étoit allé chercher n'étant pas encore arrivées, trois Compagnies de Grénadiers & plusieurs détachemens de fusiliers les suivirent. L'ennemi fut repoussé. On fit venir les travailleurs, qui firent deux bons logemens sur la corne droite de cet ouvrage.

Quincy, tom. 2. pag. 519.

Il s'agissoit de chasser les ennemis de la corne gauche, pour étendre le logement sur tout l'ouvrage. Le Régiment Dauphin voulut avoir seul la gloire de cette action décisive. Le Lieutenant-Colonel de ce Corps détacha une troupe de Grénadiers. En marchant ils trouvèrent un Officier Espagnol, qui croïoit que les assiégés étoient encore maîtres de tout l'ouvrage. Il vint à eux ; on le fit parler ; il déclara qu'il venoit avertir de se retirer pour laisser joüer la mine. On le contraignit, le pistolet sur la gorge, de la découvrir ; on en ôta le saucisson & on y laissa une bonne garde. Les Grénadiers trouvèrent l'endroit où ils marchoient abandonné, ils s'y établirent ; le logement fût continüé & en état de défense au point du jour.

Prise du vieux Château.

Quincy, Ib. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Les assiégés n'espérant plus de secours, & hors d'état de se défendre plus long-tems sans s'exposer à être pris d'assaut, battirent la chamade à cinq heures du matin. On leur déclara qu'on ne vouloit rien entendre, à moins que toute la garnison qui étoit dans l'ouvrage ne fût prisonnière de guerre, ou que tout ce qui restoit dans le Château n'en sortît en même tems avec une bonne composition. Le Prince de Barbançon accepta le dernier parti. La capitulation fût réglée, elle portoit en substance ;

1692. *Riencourt, tom. 3. pag. 227. Le Clerc, tom. 3. pag. 423. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 161.*

QUE les assiégés livreroient à cinq heures du soir la porte de l'escalier du Château du côté de la Ville; qu'ils en sortiroient le lendemain prémier juillet, à trois heures après midi.

QUE l'infanterie sortiroit par la brèche, qu'elle seroit conduite à Louvain, à condition qu'elle ne serviroit de trois semaines.

QU'ON leur fourniroit des vivres pour quatre jours, & que jusqu'à ce qu'on pût leur donner les chariots nécessaires pour le transport de leurs équipages & effets, on les mettroit en sûreté dans la Ville.

QUE les malades & les blessés qui ne seroient pas en état d'être transportés, seroient mis dans l'Hôpital aux dépens de Sa Majesté.

QUE les bagages ne pourroient être visités, non plus que les chariots couverts.

ON accorda aux troupes Espagnoles quatre pièces de canon & deux mortiers, avec les munitions pour tirer six coups. Par considération pour la bravoure de Winberghen, Général-Major des troupes de Hollande, on leur accorda aussi deux pièces de canon qui se trouvèrent aux Armes des Etats.

Quincy, tom. 2. pag. 522.

CE siège dura un mois de tranchée ouverte. C'étoit peu, eu égard à la force de la Place, à la nombreuse garnison qui la défendoit, & surtout aux pluïes, qui ne cessèrent point de tomber en abondance, depuis qu'on se fût rendu maître de la Ville. On y eut trois mille cinq cens hommes tués & plus de quatre mille blessés. Ce nombre auroit au-moins doublé, & peut-être sans succès, sans l'habileté & la sagesse de Vauban, qui surpassa encore dans la conduite & les précautions pour les attaques, ce qu'il avoit fait au siège de Mons. La présence de Loüis quatorze contribüa aussi beaucoup à cette conquête, en inspirant aux troupes un courage & une patience invincibles.

Médaille à ce sujet.

AUCUNE de ces circonstances n'a été omise par les Auteurs de l'Histoire Métallique, en expliquant la Médaille frappée à cette occasion; ils y en ont même, à leur ordinaire, ajoûté de leur façon. „ Le Prince d'Oran„ ge, disent-ils, que le Roi avoit toûjours prévenu les Campagnes précé„ dentes, assembla de bonne heure son Armée, & crut qu'avec cent mille „ hommes il viendroit au-moins à bout de mettre en sûreté les principales „ Villes des Païs-Bas Espagnols. Cela ne changea pourtant rien à la réso„ lution que le Roi avoit prise d'assiéger Namur. Sa Majesté en forma le „ siège le vingt-six de mai. Cette Place, sitüée au confluent de la Sam„ bre & de la Meuse, avoit une bonne Citadelle, bâtie sur des rochers & „ couverte d'un nouveau Fort appellé le *Fort-Guillaume*, qui valoit une „ autre Citadelle. La Ville ne tint que six jours. Il survint des pluïes „ excessives & continüelles, qui retardoient les convois, ruinoient les tra„ vaux, inondoient le camp, & sembloient suffire pour sauver la Place. La „ présence du Roi surmonta tous ces obstacles, dont lui seul ne fût pas „ étonné ".

ON voit sur la Médaille la Sambre & la Meuse, dont les eaux se mêlent au pied d'un rocher, qui porte un Cippe. Les drapeaux des Confédérés sont autour du Cippe, lequel est surmonté d'une Victoire. La Légende,

NAMURCUM CAPTUM, & l'Exergue, SUB OCULIS HISPANORUM, ANGLORUM, GERMANORUM, BATAVORUM, CENTUM MILLIUM, expriment, *que cette Ville fut prise à la vûë de cent mille hommes, tant Espagnols qu'Anglois, Allemands & Hollandois.* † 1692.

† Voïés N°. VI. Remarques sur cette Médaille.

LE Prince d'Orange n'avoit pas cent mille hommes, il s'en falloit au-moins un grand tiers; il ne les eut pas même le reste de la Campagne, après qu'il eut été joint par les troupes de Brandebourg & de Hanovre. Il n'est pas plus vrai qu'il eût prévenu l'Armée Françoise. S'il l'avoit fait, & qu'il se fût posté aux environs de Namur, ou même du côté de Charleroi, le siège en auroit été impossible. On ne fait ces remarques, que pour faire sentir la différence qu'il y a d'une Histoire à un Panégyrique.

DU reste, on commença à s'appercevoir à ce siège que Louvois n'étoit plus. L'abondance ne se trouva point dans le camp; on manqua absolument de fourrages; les chevaux ne vécurent que d'avoine & de feuilles d'arbres.. Du tems de ce Ministre, cette entreprise se seroit commencée un mois ou six semaines plûtôt, & les magazins se seroient trouvés remplis, comme ils l'avoient été la Campagne précédente devant Mons.

Nouvelle entreprise en faveur du Roi Jaques. *Quincy, tom. 2. pag. 577. Burnet, tom. 4. pag. 185. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 151.*

TOUTE grande & importante qu'étoit cette conquête, à peine dût-elle suffire pour consoler de l'inutilité du grand projet qu'on avoit formé, & de la ruine presqu'entière de la Flotte. Au même tems que l'Armée de Flandre s'étoit formée, le Maréchal de Bellefonds avoit assemblé neuf mille hommes sur les Côtes de Normandie. Ils furent joints par quinze Bataillons Irlandois; les autres avoient été dispersés dans les Armées d'Allemagne, de Piémont & de Catalogne. Trois cent bâtimens devoient les porter en Angleterre, avec des armes pour armer les partisans du Roi Jaques, qu'on disoit être en fort grand nombre. On ne leur menoit point de chevaux, parce qu'ils avoient assûré qu'ils en fourniroient. Douze vaisseaux de guerre devoient escorter ces bâtimens.

Les vents contraires la font échoüer. *Bussi, Histoire de Loüis XIV. pag. 329.*

POUR assûrer le passage, on avoit fait des efforts incroïables pour que la Flotte fût en mer avant celle des Alliés. Les vents furent constamment contraires pendant près de six semaines. L'Escadre de Toulon, commandée par le Comte d'Etrées, ne pût venir servir d'escorte, & la même raison retint à la Rade de Berteaume le Comte de Tourville, qui devoit croiser dans la Manche, & occuper les Flottes Angloise & Hollandoise tandis que le Comte d'Etrées conduiroit le Roi Jaques en Angleterre.

Les Flottes d'Angleterre & de Hollande ont le tems de se joindre. *Burnet, tom. 4. pag. 185.*

CE long retardement fit découvrir le projet, & donna le tems à la Reine Marie de prendre quelques mesures pour empêcher la descente, & de hâter l'armement de la Flotte. Guillaume en fit autant en Hollande. Ses intentions furent exactement suivies. Les deux Flottes furent en mer & se joignirent avant que la Flotte Françoise fût en état d'empêcher leur jonction. Le projet de descente, pour être découvert, n'étoit pas déconcerté; aussi ne l'abandonna-t-on que lorsqu'il fût ab-

1692. solument impossible de l'exécuter. Le Roi très-Chrétien comptoit ou que l'invasion réüssiroit, parce que Guillaume n'avoit laissé que très peu de troupes à la Reine Marie, ou du-moins qu'elle obligeroit ce Prince à repasser la mer, à ramener avec lui la plûpart des Anglois, & qu'en ce cas, de quelque manière que les affaires tournassent en Angleterre, il se rendroit maître de la Flandre & obligeroit les Hollandois à s'accommoder.

Loüis donne ordre de les attaquer. *Burnet, tom. 4. pag.* 187. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 155.

PLEIN de ces espérances, aïant sçu que quarante vaisseaux Anglois devoient se rendre sur la Côte de Normandie pour tâcher de détruire les vaisseaux de transport, il donna ordre à Tourville de gagner la Manche, & de combattre les vaisseaux Anglois à quelque prix que ce fût. Il partit le douze de mai des Rades de Brest & de Berteaume, avec trente-sept vaisseaux & sept brûlots. Le vent étoit à l'Oüest lorsqu'il mit à la voile, il changea presqu'aussi-tôt; de manière que dans sa route il fût souvent contrarié par des vents forcés du Nord-Est. Cependant le vingt-cinq il se trouva à la hauteur de Plymouth, où il fût joint par sept vaisseaux de guerre & par quatre brûlots; par-là cette Flotte se trouva de quarante-quatre vaisseaux & douze brûlots. Selon les ordres précis qu'il avoit reçus, il chercha les ennemis.

Il donne des ordres contraires; ils arrivent trop tard. *Ibid.*

LE vent qui lui avoit été contraire, les avoit tout-à-fait favorisés; ils s'étoient joints, & formoient ensemble une Flotte du double plus forte que celle des François. Loüis quatorze étoit déjà en Flandre lorsque les vents se mirent à l'Est & lui firent craindre la jonction. Peut-être la sçût-il positivement. Il donna des ordres contraires aux prémiers. Malheureusement la frégate qui les portoit fût prise, & la copie, qu'on avoit envoïée par une autre voïe, ne fût renduë à son Vice-Amiral que le lendemain de sa défaite.

Bataille de la Hogue. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

COMME on se cherchoit de part & d'autre, on ne fût pas long-tems à se rencontrer. Les Flottes se découvrirent le vingt-huit, & elles s'approchèrent le lendemain entre l'Isle de Wight & Barfleur. La bruine avoit empêché la veille le Vice-Amiral de reconnoître les Flottes ennemies. Il n'avoit reçu aucun avis; aucune des dix barques longues qu'on lui avoit depêchées de la Hogue & de Cherbourg ne l'avoit joint. Il assembla le Conseil de guerre, à qui il fit voir ses ordres, & le combat fût résolu. Lorsqu'on fût à portée de l'ennemi, on compta jusqu'à quatre-vingt-huit vaisseaux de ligne. Comme on étoit au-dessous du vent, peut-être qu'on eût pû éviter le combat; mais, outre les ordres précis qu'on avoit, on jugea que s'étant approché de si près, la fraïeur se mettroit dans les équipages si on reculoit, & qu'il seroit beaucoup plus dangereux de fuir, que de se battre; on se mit donc en ordre de bataille. Le Marquis d'Amfreville commandoit l'Avant-garde, le Comte de Tourville étoit au centre, & l'Arrière-garde étoit aux ordres de Gabaret.

Détail de cette action.

EN arrivant sur les Flottes combinées, dont les Hollandois avoient l'Avant-garde, le Corps de bataille & l'Arrière-garde étant sous les ordres

dres de l'Amiral Ruſſel & du Chevalier d'Asby, le Comte de Tourville fit gouverner directement ſur l'Amiral d'Angleterre, & obſerva tous ſes mouvemens, pour ne pas perdre l'occaſion de le combattre. 1692.

Les Alliés avoient mis en pannes pour attendre l'Armée de France. On fût bien-tôt à la portée du mouſquet. On y reſta un tems aſſez conſidérable ſans tirer de part ni d'autre ; enfin un vaiſſeau Hollandois commença. Ce fût le ſignal. En un inſtant il ſe fit un feu terrible dans toute la ligne, ſurtout au Corps de bataille. L'Amiral Anglois & ſon Vice-Amiral avoient chacun dans leur diviſion au-moins douze vaiſſeaux des meilleurs de leur Armée ; les François n'en avoient que ſix ; il n'y en eut aucun qui n'eût affaire à deux ou trois des ennemis. Tourville ſoûtint tout le feu de l'Amiral Anglois & de ſes deux Matelots, & il y répondit ſi vivement, qu'il fit arriver deux fois le prémier.

Riencourt, tom. 3. pag. 218. Le Clerc, tom. 3. pag. 422. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 155. Quincy, tom. 2. pag. 581.

On ſe ſoûtenoit au Corps de bataille & à l'Avant-garde, malgré la grande inégalité du nombre. Le Marquis de Neſmond avec ſa diviſion plus avancée contint les Hollandois, & les empêcha de le déborder, comme ils le vouloient. D'ailleurs, contre leur ordinaire, ils ne parurent pas faire de grands efforts.

Le déſordre de l'Armée Françoiſe vint de ſon Arrière-garde. Une de ſes diviſions n'avoit pû arriver pour ſe mettre en ligne, les deux autres avoient laiſſé entr'elles l'eſpace qu'elle devoit occuper. L'Eſcadre bleüe Angloiſe profitant de ce retardement, paſſa dans l'intervalle de ces diviſions, & en ſépara une du reſte de la Flotte. C'étoit celle que commandoit Gabaret, que la renommée accuſa en ces tems-là, peut-être mal à propos, d'avoir fui au-lieu de ſe joindre au Corps de bataille & à l'Avant-garde. Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que le Chevalier d'Asby fit une grande faute en pourſuivant Gabaret, ou en allant au-devant de la diviſion qui n'avoit pû joindre, au-lieu de tourner l'Eſcadre blanche Françoiſe & de la mettre entre deux feux. Il répara cette faute quelque tems après, mais ce fût par hazard, les courants l'aïant porté vers les ſept heures du ſoir, où il auroit dû ſe rendre d'abord.

Ce fût alors que le combat devint terrible. La plûpart des vaiſſeaux de cette Eſcadre eurent à ſoûtenir, tant d'un bord que de l'autre, le feu de quatre ou cinq vaiſſeaux. Par bonheur elle avoit été jointe par le Marquis de Coëtlogon, qui ne quitta pas ſon Amiral & partagea avec lui tous les périls. L'Avant-garde, ſans preſque combattre, continüa de faire la ſûreté de l'Armée, en empêchant la tête des Hollandois de la doubler.

On fût dans cet état violent juſqu'à environ huit heures & demie, qu'une bruine fort épaiſſe ſurvint & fit ceſſer le combat. Elle ſe diſſipa au bout d'une demie heure, & on recommença à ſe battre avec plus de violence qu'on n'avoit encore fait. L'Eſcadre rouge & l'Eſcadre bleüe des Anglois mouillèrent autour du Corps de bataille des François. Ils en vouloient ſurtout à l'Amiral ; ils lui envoïèrent ſept à huit brûlots, qui furent détournés ou mal dirigés.

Enfin

1692.

Enfin à dix heures du soir, les Anglois voïant leurs brûlots manqués, & fatigués du feu que l'on faisoit sur eux, prirent le parti de profiter du reste de flot pour aller rejoindre leur Armée. Ils coupèrent & revinrent passer en dérivant dans les intervalles des vaisseaux François. En quoi ils firent une faute énorme ; car il est certain que s'ils fussent demeurés dans leur poste, l'Amiral François, inférieur comme il étoit, auroit eu bien de la peine à s'ouvrir un passage.

Quincy, tom. 2. pag. 586.

Jusques-là le combat n'avoit rien de décisif. L'Armée Françoise n'avoit perdu aucun vaisseau, & quoi-qu'elle eût extrêmement souffert, elle n'en avoit aucun qui ne fût en état de naviger. Les Anglois même, de leur aveu, en avoient perdu deux, un avoit coulé à fonds, l'autre avoit sauté; outre plusieurs brûlots qu'ils avoient envoïé sans succès.

Les François battus s'enfuient. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 187. Le Clerc, tom. 3. pag. 422. Rapin-Thoyras continué, tom. XI, pag. 156.*

Malgré cette espèce d'égalité, la Flotte Françoise n'étoit pas en état de soûtenir un second combat. Il fallut penser à fuir, & ce fût dans cette fuite que, manque de Ports où se mettre promptement à l'abri, elle souffrit une très grande perte. Le combat étant fini, chacun se rangea sans ordre autour du prémier pavillon qu'il rencontra; vers minuit on s'éloigna du champ de bataille. Le lendemain matin le Vice-Amiral François se trouva avec trente-cinq vaisseaux; les neuf autres avoient pris différentes routes pour se sauver. Il étoit à une distance suffisante pour n'être pas joint par ceux qui le poursuivoient, mais le Soleil Roïal qu'il montoit & qui avoit été fort maltraité, retarda toute la Flotte; elle fût obligée de mouiller par le travers de Cherbourg à une demie lieuë des Flottes combinées. Il changea de vaisseau, & prit la route du Ras de Blanchard.

Ce Ras de Blanchard est un canal, formé d'un côté par la Côte de Cotentin & le Cap de la Hogue jusqu'à Flamanville, & de l'autre par les Isles d'Origny & de Gernezé. Il a environ cinq lieuës sur une & demie de large; le fonds en est mauvais, & les courants y sont fort violens. Tourville entra dans ce canal la nuit du trente-un, à onze heures du soir; à cinq heures du matin il se vit à quatre lieuës des ennemis. De ses trente-cinq vaisseaux, vingt-deux étoient déjà sortis du canal; les treize autres, dont le sien étoit un, en étoient dehors, à une portée de canon près. Tout-à-coup le vent lui manqua, & il fût obligé de mouiller. Le fonds étant mauvais, les ancres chassèrent; les courants le firent dériver de manière qu'il se trouva sous le vent des ennemis.

On les poursuit. *Ibid.*

Dans cette extrémité, il laissa à Cherbourg les trois vaisseaux les plus incommodés. Le Soleil Roïal en étoit un. C'étoit un vaisseau de cent six pièces de canon; avec les autres il alla se réfugier à la Hogue. Le Roi Jaques y étoit avec le Maréchal de Bellefonds. On examina quel parti il convenoit de prendre; on convint qu'on ne pouvoit sauver les vaisseaux; & que même en les défendant on les exposeroit à être pris; il fût résolu que pour en sauver les équipages, les canons, les agrès, on les feroit échoüer, & qu'avec des chaloupes armées on essaïeroit de les empêcher d'être brûlés.

1692.

D'un autre côté, la Flotte des Alliés se partagea en trois pour suivre les débris de celle de France. Une partie s'attacha à poursuivre les vingt vaisseaux qui avoient passé le Ras ; mais cette course fût inutile, ils se retirèrent à St. Malo. Une autre partie, au nombre de dix-sept vaisseaux & de huit brûlots, resta à Cherbourg pour enlever les trois vaisseaux qui y étoient entrés ; n'aïant pû les prendre, elle les brûla le prémier de juin, après leur avoir livré plusieurs assauts.

Plusieurs sont brûlés.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 156.

Quincy, tom. 2 pag. 588.

Le Clerc, tom. 3. pag. 422.

La troisième partie, consistant en douze vaisseaux, suivit le Vice-Amiral François, & le renferma dans la mauvaise Rade où il s'étoit sauvé. Selon la résolution prise, il s'étoit fait échoüer à côté du Fort Lisset & derrière le Fort de la Hogue. On en retira le plus d'agrès qu'il fût possible, on arma des chaloupes & des bateaux pour les défendre. On ne manquoit pas de soldats, puisque toutes les troupes destinées à passer en Angleterre étoient sur cette Côte ; mais on n'avoit pû armer que douze chaloupes, & les bateaux qu'on leur avoit joints se trouvèrent peu propres à nager. L'Amiral Anglois fit un détachement de deux chaloupes legères & bien armées, & brûla le soir du deux juin les six vaisseaux échoüés à Lisset. Le lendemain au flot du matin, qui commença à dix heures, un plus grand nombre de chaloupes & de canots soûtenus d'une frégate de trente pièces de canon, entrèrent dans la petite Rade, & brûlèrent les six autres, avec tout ce qui s'y trouva de bâtimens marchands.

Telle fût la suite des ordres absolus que Loüis avoit donnés à sa Flotte, dans des circonstances où ils auroient dû être conditionnels, & supposer du-moins que la jonction des Anglois & des Hollandois n'eût pas été faite. Cette déroute fit absolument abandonner les projets sur l'Angleterre, & on fût obligé de se servir des troupes qu'on y avoit destinées, pour garantir ses propres Côtes. Ce malheur ruina la Marine. On cessa de disputer aux Alliés l'empire de la mer ; on se contenta d'entretenir des Escadres pour troubler leur Commerce, & on le fit dès cette année avec un très grand succès.

Les Vainqueurs profitent peu de leur victoire.

Burnet, tom. 4. pag. 188.

Quincy, tom. 2. pag. 589.

La Flotte victorieuse rentra dans ses Ports peu de tems après le combat. Elle avoit besoin de rafraîchissemens, & plusieurs de ses vaisseaux avoient été fort maltraités. Quincy dit qu'on apprit après le combat, que les Hollandois n'avoient eu que cent quarante hommes tués, environ trois cent blessés, & deux navires endommagés ; & que les Anglois, qui avoient eu tout l'honneur de cette bataille, avoient eu deux mille morts, trois mille blessés, & grand nombre de vaisseaux désemparés. Les vents contraires la retinrent long-tems. Elle se fit enfin voir sur les Côtes de France. Son dessein étoit de brûler les vingt-un vaisseaux qui s'étoient retirés à St. Malo ; mais après bien des examens, l'exécution fût jugée impossible.

Leur Commerce souffre considérablement.

Tout l'été se passa à rien faire, & lorsque la France eut mis ses Côtes en état de ne rien craindre, on pensa à y faire une descente. Sept mille hommes furent embarqués pour être mis à terre à St. Malo. On avoit

1692.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 157. Tom. 4. pag. 189.

avoit fait de très grands préparatifs. On portoit des armes pour trente mille hommes, des outils à remüer la terre, des pontons, & toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. On avoit fait faire quinze cent bateaux de fer-blanc, de vingt-un pieds de long sur six de large; on avoit aussi construit quarante-six bateaux plats, pour porter deux pièces de canon chacun & quatre-vingt hommes. „ Mais, dit Burnet, „ les gens du métier furent du sentiment, qu'une descente n'étoit praticable ni à St. Malo, ni nulle part ailleurs. Les troupes destinées „ à cette entreprise restèrent quelques jours à bord, sans qu'on pût dire pourquoi. Cependant pour ne point paroître trop ridicules, tant „ à nos propres yeux, qu'à ceux des étrangers, on les transporta en „ Flandre. Nos Marchands, c'est toûjours Burnet qui parle, se plaignirent des grandes pertes qu'ils firent cet été. Car les François, après „ avoir mis leurs vaisseaux en sûreté, permirent aux Matelots de s'engager au service des Armateurs, qui firent un tort considérable à nôtre „ Commerce. Ainsi, par une espèce de compensation, après n'avoir „ presque rien perdu deux ans auparavant pendant que les François „ étoient maîtres de la mer, nos Négocians firent de grandes pertes „ dans le tems que nôtre empire sur cet Elément paroissoit le plus „ absolu “.

L'Armée Françoise sur la défensive. *Quincy, tom. 2. pag. 525. Feuquières, tom. 3. pag. 277. Burnet, tom. 4. pag. 195. Riencourt, tom. 3. pag. 229.*

Après la prise de Namur, le Roi très-Chrétien retourna à Versailles, selon sa coûtume. Comme on avoit en Flandre plus de troupes qu'il n'en falloit pour la défensive, qu'on vouloit y garder le reste de la Campagne, on en détacha une partie considérable pour l'Allemagne. Le Maréchal de Luxembourg ne s'appliqua qu'à se bien camper & à empêcher l'ennemi de pénétrer sur les terres de France, réglant exactement ses mouvemens sur les siens. Tout le mois de juillet se passa tranquillement, jusqu'au prémier d'août, que le Roi de la Grande-Brétagne alla camper à Genap sur les hauteurs de Hall. Le Général François averti de cette marche, vint prendre le camp d'Enghien, qu'il avoit reconnu quelques jours auparavant. Il mit sa droite à Steenkerque, sa gauche à Herinne, & le centre à Enghien.

Guillaume III. cherche à la combattre. *Quincy, Ibid. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 161.*

Le lendemain, Guillaume, renforcé de troupes de Hanovre, au nombre de sept à huit mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, passa la Senne, appuïa sa gauche à Tubise, mettant Hall derrière lui, & se couvrant des Villages de St. Martin, Leynich & St. Pie. Il cherchoit l'occasion de se battre, persuadé que s'il pouvoit engager quelque affaire de poste, & donner un combat d'infanterie dans un païs coupé, où la cavalerie ne pût agir, il répareroit l'affront qu'il venoit de recevoir par la perte de Namur. Il crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchoit. Elle étoit en effet telle qu'il la pouvoit désirer, s'il avoit mieux sçû en profiter, ou que le hazard n'eût pas dérangé les mesures qu'il avoit prises.

Luxembourg trompé par un faux avis.

Le païs qui séparoit les deux Armées étoit fort couvert, & rempli de défilés qui paroissoient rendre impossible une action générale entr'elles,

les, à moins qu'elles ne se surprissent quelques marches. Luxembourg avoit un Espion dans la Sécrétairerie du Roi d'Angleterre ou de l'Electeur de Bavière. Cent fois il avoit éprouvé la fidélité & l'exactitude de ses avis. Ce commerce fût découvert, Guillaume fit arrêter secrettement cet espion dans son Cabinet, & le força d'écrire en sa présence au Général François, que le lendemain il se feroit un grand fourrage de l'autre côté du ruisseau de Steenkerque vis-à-vis de sa droite, & que pour couvrir ce fourrage il marcheroit cette même nuit un Corps considérable d'infanterie avec du canon pour occuper les défilés, afin que le fourrage ne fût point troublé à son retour.

1692. *Quincy, tom. 2. pag. 527. Larrey, tom. 2. pag. 166.*

Ce faux avis, porté à Luxembourg de la part d'un espion qu'il avoit jusqu'alors éprouvé fidèle & sûr, eut tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Ce Général négligea ceux de ses partisans & peut-être de ses autres espions, qui lui mandoient que tous les défilés qui séparoient les deux Armées étoient pleins d'infanterie, de canon & de cavalerie. Comme ce qu'on lui mandoit se trouvoit conforme au rapport qu'il avoit reçu, il crut que ces troupes avancées dans les défilés n'étoient destinées qu'à l'usage qu'on lui avoit marqué; & ne voïant pas jour à troubler un fourrage pour lequel on prenoit de si grandes précautions, il demeura tranquille dans son camp.

Se laisse surprendre. *Feuquières, tom. 3. pag. 277. Quincy, tom. 2. pag. 528.*

Guillaume, dans la supposition que son ennemi donneroit dans le piège qu'il lui avoit si habilement tendu, mit toute son Armée en mouvement, & fit les dispositions pour l'attaquer de tous côtés à la fois aux deux aîles & au centre; mais ces dispositions ne furent point assez vivement exécutées. Le Corps d'infanterie qui devoit attaquer la gauche, s'égara pendant la nuit, & n'arriva point à tems. Les troupes qui devoient attaquer par le front, furent retardées dans leur marche par la difficulté du terrein, qu'on n'avoit point assez connu; de manière qu'il n'y eut que la droite de l'Armée Françoise qui fût véritablement surprise, & qu'elle eut partout ailleurs le tems de se mettre en bataille & en situation de se défendre.

A mesure que les Alliés approchoient, les avis se multiplièrent. Rien ne fût capable de tirer le Général François de la sécurité que lui inspiroit la confiance qu'il avoit en son espion. Il ne revint à lui-même que lorsqu'il vit qu'une Brigade d'infanterie, qui étoit campée hors de la ligne pour couvrir la cavalerie de sa droite, étoit attaquée par un Corps d'infanterie qui lui étoit fort supérieur. Dans cette surprise presque générale sur tout le front de son Armée, Luxembourg fit paroître sa vivacité ordinaire. Dans un moment l'Armée eut pris les armes & se trouva en bataille à la tête de son camp. Il porta un si prompt & si puissant secours à la Brigade de Bourbonnois, qui avoit perdu son camp & abandonné quelques pièces de canon placées à sa tête; que cette Brigade & les troupes qui avoient marché à son secours chassèrent les Alliés du poste qu'ils venoient de surprendre, & reprirent le canon.

Malgré cette surprise Guillaume est battu. Détail de cette action. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 147. Riencourt, tom. 3. pag. 229. Feuquières, tom. 3. pag. 279.*

1692. Ce succès, qui rétablit les affaires de la droite & la fit combattre avec égalité, fût dû à la vérité à la conduite du Général François & à la valeur de ses troupes; mais il le fût encore plus aux fautes des aggresseurs. Ils ne poussèrent point avec assez de vigueur cette Brigade, qu'ils avoient déplacée & à laquelle ils avoient enlevé son canon. Ils négligèrent même d'attaquer les dragons postés le long du ruisseau qui fermoit cette droite. D'ailleurs ce Corps, qui avoit eu cet avantage, ne se trouva point soûtenu. Par la lenteur de ces opérations, le Général François eut le tems de faire monter à cheval toute sa cavalerie, de faire venir promptement quelques Bataillons de la seconde ligne, qui joints à cette Brigade qu'on avoit épargnée tandis qu'on pouvoit la défaire, chassèrent cette infanterie victorieuse, laquelle ne trouvant point d'appui dans sa retraite, fût presque toute taillée en pièces.

Feuquières, tom. 3. pag. 280.

L'attaque qui devoit se faire par le centre, réüssit encore moins. Les troupes qui devoient l'attaquer trouvèrent des difficultés à l'aborder, parce qu'en certains endroits il y avoit des prairies entourées de haïes. Cette lenteur à aborder la ligne par tout son front en même tems, donna encore le loisir aux troupes Françoises de se former; & lorsque l'ennemi, enflé du bon succès de sa gauche contre la Brigade de Bourbonnois, voulut venir à la charge, il trouva une résistance si ferme, que non-seulement il ne pût avancer, mais qu'il fût même contraint de reculer, lorsqu'il eut vû que les troupes de sa gauche avoient perdu le terrein qu'elles avoient d'abord gagné.

Ce terrein abandonné fût aussi-tôt rempli par la prémière ligne des troupes Françoises, & ce mouvement donna à leur seconde ligne un espace suffisant pour se former derrière la prémière; car jusqu'alors elles n'avoient pû se former que d'une manière très imparfaite, jusques là que le camp de la prémière ligne encore tendu se trouvoit entr'elle & la seconde.

Le front de cette Armée, qu'on avoit cru surprendre, s'étant fait un champ de bataille à la faveur de son feu, s'avança sur l'ennemi, qui, étonné & mis un peu en désordre par la perte des Bataillons de sa gauche, fût rejetté en confusion dans les défilés dont il étoit sorti plûtôt pour vaincre que pour combattre, & contraint d'abandonner le canon qu'il avoit à sa tête, ainsi que le champ de bataille, couvert de dix à douze mille morts. Au reste, il est plus que vraisemblable, que si le Corps envoïé pour attaquer la gauche de l'Armée Françoise ne se fût point égaré, & que s'il avoit attaqué cette gauche en même tems que le combat avoit commencé à la droite & au centre, il eût été impossible au Maréchal de Luxembourg de soûtenir un effort général après une pareille surprise.

Réflexions sur ce combat.

Ce combat fût le plus meurtrier de cette guerre. Il mérite des réflexions, qu'on ôse assûrer ne devoir pas déplaire à ceux qui savent ce que c'est, bien moins encore à ceux qui veulent l'apprendre. Quelques efforts qu'on fasse pour excuser le Maréchal de Luxembourg, on ne peut y réüssir. Il est vrai que ce que lui mandoient les partisans qu'il avoit envoïés à la découverte étoit si conforme au faux avis qu'on lui avoit fait

fait donner, qu'il pouvoit servir à confirmer la fidélité exacte de son espion; mais il devoit penser que son espion pouvoit avoir été trompé, d'autant plus, qu'il devoit savoir que les partisans ne lui rendoient compte que de ce qui se faisoit à la tête des défilés, leur étant impossible de porter leur vûë sur ce qui se passoit à l'autre extrêmité. En un mot, vit-on jamais un Général instruit d'un mouvement presqu'universel qui doit se faire dans l'Armée de son ennemi en avançant vers la sienne, & passer des défilés qui le couvrent, sans du-moins faire prendre les armes à ses troupes & se saisir de quelques-uns de ces défilés? Tant de précautions pour un simple fourrage, ne devoient-elles pas être suspectes? En fait d'affaires, soit de guerre, soit de politique, on doit toûjours comparer les différens avis qu'on reçoit sur le même sujet, sans que la prévention pour la sûreté de quelqu'un d'eux en particulier, fasse négliger aucune précaution pour se garantir contre l'événement de celui qu'on auroit cru le moins sûr, supposé qu'il se trouvât pourtant être le plus véritable; du-moins doit-on chercher à s'assûrer de la vérité en plusieurs manières. Quoique les avis d'un espion dont on a souvent éprouvé la fidélité paroissent sûrs, il est toûjours prudent de s'en défier, sur-tout s'il est de ces espions qui ait l'ame assez basse & assez mauvaise pour abuser de la confiance de son maître & trahir ses secrets. 1692.

Fautes de Guillaume trois. *Feuquières, tom. 3. pag.* 283.

PAR-rapport au Roi Guillaume, il est certain qu'il n'est guères possible à un Général de faire un meilleur usage de la découverte d'un espion domestique, qu'il le fit en cette occasion. Il est même certain que le dessein de ce Prince étoit grand, & qu'il auroit réüssi, s'il avoit été aussi vivement exécuté, & avec autant de capacité, qu'il avoit été judicieusement pensé & conduit jusqu'au point de l'exécution. Voici les fautes qu'on peut lui reprocher.

IL ne devoit point se former & se mettre en bataille au sortir des défilés. Comme il marchoit sur plusieurs colonnes, & qu'il débouchoit par plusieurs défilés, toutes ces colonnes devoient attaquer le front du camp qui leur étoit opposé, afin de porter par-tout la difficulté de prendre les armes & de se former. Il lui suffisoit que ces colonnes pénétrassent ce camp pour y mettre par-tout le désordre, & faire prospérer en un moment les efforts de sa prémière ligne. Le tems qu'il perdit à la former & à l'étendre, comme on doit le faire dans les occasions ordinaires, fût le salut de l'Armée Françoise. Pour les troupes de sa seconde ligne, elles devoient se mettre en bataille pour soûtenir la prémière, qui auroit attaqué en colonne; il auroit dû montrer à l'Armée Françoise ce front prêt à agir, & lui faire perdre par cette disposition la pensée de se former derrière son camp, qu'elle auroit été forcée d'abandonner, par l'impossibilité d'en conserver la tête.

Ibid.

AINSI l'attaque d'une Armée entière surprise dans son camp, doit être exécutée par de fortes colonnes, qui ouvrent, qui pénétrent & qui séparent ce camp; il n'en faut pas davantage pour le détruire. Un champ

1692. de bataille se trouve ordinairement à la tête d'un camp; par conséquent il ne faut pas donner à une Armée qu'on surprend, le loisir de se reconnoître assez pour qu'elle puisse se mettre en bataille à la tête de son camp; agir autrement, ce n'est plus la surprendre. Il faut l'aborder avec tant de vivacité, qu'on lui ôte la possibilité de se former. Dès qu'on la lui a ôtée, il n'est pas possible qu'elle ne soit réduite à une fuite honteuse & précipitée, avec l'entier abandon de son artillerie & de ses bagages. C'est la principale faute que fit le Roi Guillaume dans son projet, d'ailleurs excellemment concerté & fort heureusement conduit jusqu'à l'exécution.

Eloge du Maréchal de Luxembourg. *Feuquières, tom. 3. pag. 286.*

La gloire du Maréchal de Luxembourg est, de n'avoir rien perdu de sa vivacité & de sa fermeté dans cette occasion embarrassante, qu'il s'étoit attirée par sa négligence; d'avoir profité du tems qu'on lui donnoit mal à propos, pour mettre ses troupes en bataille & pour rémédier au prémier désordre de la droite. Sa gloire encore, c'est d'avoir eu la hardiesse de faire prendre un champ de bataille à son Armée, qui n'en avoit point au commencement de l'action, & d'avoir saisi le prémier mouvement que son ennemi fit en arrière, pour le rejetter dans ses défilés & le mettre en désordre. Moins vif, moins ferme, moins habile, il eut infailliblement été battu. On peut dire même que son exemple prouve, qu'un Général supérieur en génie peut si judicieusement profiter des fautes de son ennemi dans sa conduite pour l'attaque, qu'il parvienne à changer la nature de l'action, & devienne l'aggresseur, d'attaqué qu'il étoit au commencement du combat.

Quincy, tom. 2. pag. 538.

Cette action se passa le troisième d'août. Les François demeurèrent maîtres du champ de bataille, prirent dix pièces de canon, cinq étendarts, huit drapeaux, & firent treize cent prisonniers. Il leur en coûta sept mille hommes, & beaucoup de gens de distinction. Ce fût une affaire d'infanterie, qui s'y distingua du-moins aûtant que la cavalerie avoit fait à Leuze; avec cette différence, que la dernière avoit surpris, & que la prémière avoit été surprise. Aussi une des Médailles frappées à cette occasion réprésente un soldat, qui, l'épée haute, tient un fantassin terrassé. La Légende, VIRTUS PEDITUM FRANCORUM, & l'Exergue, AD STENKERCAM, signifient, *que la bravoure de l'infanterie Françoise éclata dans le combat de Steenkerque.* †

† Voïés N°. VII. Remarques critiques sur les Ecrivains qui ont parlé de cette action.

L'EXPLICATION de cette Médaille est, à l'ordinaire, outrée & d'un stile empoulé, tel qu'est celui des Panégyriques dont le Héros ne fournit pas assez dequoi le loüer. „ Namur, dit-on, pris par le Roi à „ la vûë de cent mille hommes, picqua si fort les Alliés & donna une „ si grande atteinte à la réputation de leurs armes, qu'ils voulurent, à „ quelque prix que ce fût, la rétablir par quelque action d'éclat. Leurs „ marches & leurs contre-marches servirent à couvrir leur dessein. La „ nécessité d'observer & de prévenir ces divers mouvemens, engagea „ les François à camper dans des lieux où la cavalerie ne pouvoit agir. „ Le second d'août les Alliés, avertis des postes que le Maréchal de Luxem-

1692.

„ Luxembourg occupoit, marchèrent toute la nuit, & pleins de la confiance qu'ils avoient en leur infanterie, ils vinrent attaquer l'infanterie Françoise, avant qu'elle eût eu le tems de se mettre en bataille. Ils y mirent d'abord quelque désordre, & gagnèrent du terrein; mais elle ne tarda guères à réparer tout le mal qu'avoit causé la surprise. Le combat s'opiniâtra, il y eut différentes attaques de postes fort vives & fort sanglantes. Enfin, après que la victoire eut été long-tems en balance, les François, par ordre de leur Général, jettèrent le mousquet & allèrent aux ennemis l'épée à la main. L'exemple du Général & des Princes du Sang qu'ils avoient à leur tête, leur inspira tant d'ardeur, qu'alors ils renversèrent tout ce qui se rencontra devant eux, taillèrent en pièces l'infanterie ennemie, & demeurèrent maîtres du champ de bataille & du canon ".

Quincy, tom. 2. pag. 537.

LES Alliés furent repoussés, mais ils ne furent pas défaits, bien moins furent-ils taillés en pièces. Le Roi Guillaume qui avoit conduit l'entreprise, aux fautes près que nous avons observées, y agit en homme de tête; il anima ses troupes au combat par ses paroles & par ses exemples, il les rallia plusieurs fois, les mena à la charge, & voïant que l'affaire tournoit mal, il fit sa retraite en grand Général.

Histoire d'Angleterre sous Guillaume III.

CE qu'on vient de dire de ce Prince, est plus à sa loüange que tout ce qu'en a dit de Larrey. S'il étoit permis, on diroit qu'il le rend ridicule en voulant l'exalter. Toute l'antiquité lui fournit des comparaisons; elle n'a point eu de grands hommes qui ne servent à rélever son Héros. S'il est vainqueur, c'est un César; s'il est battu, c'est un Pompée. Dans l'affaire de Steenkerque, il réprésente Luxembourg toûjours tremblant. Il donne pour constant qu'un Corps de troupes qui arriva subitement au secours des François, obligea Guillaume de changer son plan de bataille. „ Dans cet embarras, ajoûte-t-il, le Roi Guillaume, qui n'étoit jamais embarrassé, également maître de la bonne & de la mauvaise fortune, sachant user de la prémière avec modération, & céder à l'autre sans bassesse, eut bientôt pris son parti. Il n'y en avoit point d'autre que de se retirer en bon ordre, & de penser plûtôt à sauver son Armée, qu'à l'exposer à périr pour l'amour d'une fausse gloire, *qui eût joüé à tout perdre.* Il prit donc le parti le plus sage; celui qu'en cas pareil eût pris le Cyrus de Xenophon, qui aimoit mieux sauver un de ses soldats, que d'en tuer mille des ennemis. Il fit la plus belle retraite du monde, & sans avoir perdu que quelques petites pièces de Campagne & quelques misérables chariots, il ramena toute son Armée dans son camp ".

EST-ce là écrire en Historien, dont le but principal doit être de faire connoître les hommes tels qu'ils ont été, & de rapporter les faits de la manière qu'ils se sont passés? On laisse à juger si le Sieur de Larrey, après avoir reconnu que son Cyrus & son César s'étoit retiré pour éviter une entière défaite, est fondé à dire, que tout le fruit que le Général François recueillit de cette sanglante journée, c'est l'honneur

1692. de s'être battu avec un Prince dont il avoit toûjours évité l'épée & craint la supériorité. Ce Prince & ce Général s'étoient déjà mesurés plus d'une fois, & le prémier pouvoit se souvenir de Woërden, & même du combat de St. Denis, comme le dernier ne devoit pas oublier le siège de Naerden.

CETTE Victoire parut en France si incontestable, qu'on crut qu'un seul monument ne pouvoit pas suffire à en perpétüer la mémoire. On frappa à cette occasion une seconde Médaille, où l'on voit un trophée de toutes sortes d'armes, dont se sert l'infanterie. † La Légende, DE HISPANIS, ANGLIS, GERMANIS ET BATAVIS, & l'Exergue, AD STENKERCAM, signifient, *Victoire remportée sur les Espagnols, les Anglois, les Allemands & les Hollandois à Steenkerque.*

† Voïés N°. VIII.

Cette bataille sanglante n'a point de suites. Actions particulières.

Quincy, tom. 2. *pag.* 546. *Bussi, Histoire de Loüis XIV. pag.* 350.

QUELQUE meurtrier qu'eût été ce combat, il ne fût point décisif. Les deux Armées rentrèrent dans leurs camps & continüèrent de s'observer, mais sans paroître se chercher. Elles décampèrent en même tems & passèrent l'Escaut, sans autre vûë que de couvrir chacune leur Païs. Celle des Alliés vers Ninove, celle des François vers Courtrai. Quelques détachemens, & les Gouverneurs de quelques Villes ne furent pas si tranquilles. Le Marquis d'Harcourt, qu'on avoit laissé avec un petit camp-volant du côté de Namur, alla camper le huit de septembre à Roumont, entre Bastoigne & Marche-en-Famine. Il y fût averti que les Commandans des troupes de Neubourg & de Zell avoient fait un gros détachement pour l'enlever; il se tint sur ses gardes. Il vit bien-tôt ce détachement au-delà d'un ruisseau. On se forma en Escadrons de chaque côté, tandis que des Dragons, répandus dans les haïes, commencèrent l'escarmouche. Le détachement qui étoit venu chercher les François, étoit de trente Escadrons, sans compter huit ou neuf cent Dragons. Le Marquis d'Harcourt avoit à-peu-près autant de Dragons, mais il étoit plus foible de quatre Escadrons. Il fit passer le ruisseau aux Gardes du Roi Jaques, & s'étant mis à leur tête, il chargea les ennemis; ils ne tinrent point, leurs Dragons à pied se sauvèrent. On prit sept à huit cent de leurs chevaux; trois cent cavaliers furent tués; on en prit cent cinquante, entre lesquels étoit le Comte de Wethen, Commandant des Escadrons de Neubourg.

Quincy, tom. 2. *pag.* 547.

QUELQUES jours auparavant, le Comte de Lanoy Gouverneur d'Hui avoit eu sur les François un avantage du-moins aussi considérable. Il fût averti que le Gouverneur de Namur devoit détacher cinq cens hommes de sa garnison, pour servir d'escorte à des bateaux chargés de palissades, qu'il faisoit venir pour les fortifications de sa Place. Il fit partir la nuit du vingt-six au vingt-sept d'août trois cent fantassins & deux cent Dragons, avec ordre de s'embusquer près de Spinette, où étoient les palissades, afin de tomber sur l'escorte Françoise. Ils surprirent deux de ses sentinelles, & tombèrent si brusquement dessus, qu'elle n'eut pas le tems de se mettre en défense. Le Marquis d'Hocquincourt fût d'abord tué; le reste demanda quartier, à l'exception

de

de cent cinquante, qui s'échappèrent. Il y eut près de quatre cent prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent deux Colonels. 1692.

LA garnison de Namur ne fût pas long-tems sans avoir sa revanche. Le Comte de Lanoy avoit mis deux Compagnies de Dragons & cinq d'infanterie dans le fauxbourg de Stat, éloigné d'Hui d'une petite portée de canon. Ce fauxbourg est situë entre un grand rocher escarpé & la Mehaigne, qui dans cet endroit se décharge dans la Meuse. On sçut à Namur que ces troupes gardoient soigneusement le haut du rocher, la tête du fauxbourg & le côté de la Mehaigne, mais qu'ils négligeoient fort le côté de la Meuse, croïant que la profondeur & la largeur de cette rivière les garantissoit suffisamment; ce fût par cet endroit négligé qu'on résolut de les surprendre.

Quincy, tom. 2. pag. 547. Riencourt, tom. 3. pag. 251.

LE Comte de Guiscard Gouverneur de Namur choisit trois cent grénadiers & fusiliers. Il leur donna pour Commandant un nommé de Vrans Capitaine d'une Compagnie franche, dont la valeur & la capacité lui étoient connuës, & qui d'ailleurs connoissoit parfaitement la situation du fauxbourg. Le détachement s'embarqua la nuit. Le Gouverneur sortit lui-même avec cinq ou six cent chevaux pour l'appuïer & pour favoriser sa retraite. Ce fauxbourg fût forcé & pillé. Pour les troupes qui le gardoient, la plûpart se sauvèrent. On ne rapporte ces faits, que pour faire voir de plus en plus, que la vigilance, &, par une suite nécessaire, la sagesse est une des qualités les plus nécessaires à un homme de guerre.

Quincy, tom. 2. pag. 548.

CETTE Campagne finit par le bombardement de Charleroi. Le Marquis de Boufflers fût chargé de cette odieuse commission, & s'en acquita parfaitement bien. Cette Ville fût fort maltraitée, en punition apparemment de ce que sa garnison faisoit de grands ravages sur les frontières. Il eut suffi pour les empêcher, de faire ce qu'on fit après le bombardement; savoir, de fortifier les postes des environs, pour contenir cette garnison; mais ce bombardement étoit de trop, & la punition ne tomboit point sur ceux dont on vouloit se vanger. On verra sous l'année suivante combien on eut sujet de se repentir en France d'avoir introduit ce barbare usage.

Charleroi bombardé par les François. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Bussi, Histoire de Louis XIV. pag. 352.*

LES grands efforts qu'on avoit voulu faire en Flandre, avoient fait résoudre, comme on l'a déjà dit, de se tenir sur la défensive par-tout ailleurs. Cet ordre ou se projet fût si exactement suivi en Allemagne, que le Maréchal de Lorges, même depuis qu'il eut été renforcé d'un détachement considérable des troupes de Flandre, laissa échapper plusieurs occasions de changer la constitution de cette guerre, & de prendre sur les Impériaux la supériorité, que lui assûroient la foiblesse de leurs troupes, aussi-bien que le peu de capacité & d'union de leurs Chefs.

Campagne d'Allemagne. *Quincy, tom. 2. pag. 550. Feuquières, tom. 2. pag. 185.*

L'EMPEREUR avoit compté sur les troupes de Saxe. Le nouvel Electeur, dont le père étoit mort l'année dernière à Tubingen, avoit promis de conduire lui-même sur le Rhin tout ce qu'il en avoit; mais Shoë-

Inaction des Armées sur le Rhin. *Burnet, tom. 4. pag. 169.*

1692. Shoëning, son Général, qui avoit sur lui beaucoup de pouvoir, gagné par les François, empêcha l'exécution de cette promesse. L'Electeur se plaignit que l'Empereur favorisoit tellement les Cercles de Franconie & de Suabe, que ses troupes n'avoient pû y avoir des quartiers. On disoit à cette occasion, que la Cour de Vienne tiroit beaucoup d'argent de ces Cercles pour les exempter de loger des troupes, & qu'elle emploïoit cet argent à pousser la guerre en Hongrie, tandis que les Princes de l'Empire portoient tout le poids de celle qu'on faisoit à la France. La mésintelligence alla fort loin, jusques-là que Shoëning, à qui on en attribüoit la faute, fût arrêté par l'ordre de l'Empereur; violence qui donna lieu à de grands reproches entre les Cours de Vienne & de Dresde.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 163. Larrey, tom. 2. pag. 175.

Division entre les Généraux Impériaux. *Lettres Historiques.*

De plus, ce que l'Empereur avoit de meilleurs Généraux étoit occupé ailleurs. Le Duc de Bavière étoit en Flandre, le Prince de Bade en Hongrie, le Prince Eugène en Savoïe; de manière qu'il ne pût mettre à la tête du peu de troupes qu'il avoit sur le Rhin, que le Landgrave de Hesse & le Marquis de Bareith, tous deux avec une égale autorité. Chacun vouloit avoir le commandement de la droite. Pour les accorder, on convint de dire deux Corps, & les noms de gauche & de droite furent supprimés pendant toute la Campagne. Ce qui fit dire fort plaisamment, qu'ils avoient fait deux Corps sans pouvoir leur trouver une tête.

Le Général François n'en profita point. *Feuquières, tom. 2. pag. 185.*

Des troupes foibles, des Généraux peu unis, & dont la réputation en fait d'habileté n'étoit pas encore établie, donnoient beau jeu au Général François, s'il avoit sçû, ou que du-moins il eût voulu profiter de leurs fautes. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Mayence, & consommé tous les fourrages du voisinage de cette Place, le Maréchal de Lorges ramena son Armée dans le Palatinat. Les Impériaux étoient alors séparés en deux Corps. Le Landgrave de Hesse n'étoit pas éloigné de Mayence; le Marquis de Bareith étoit du côté du bas Necker. Dès que l'Armée Françoise se fût éloignée de Mayence, le Landgrave, dont le Corps de troupes étoit de douze mille hommes, passa le Rhin sur le pont de cette Place, &, remontant ce fleuve, alla attaquer les Tours de Wormes; c'étoit un poste où il y avoit deux cent François, qui souffrirent le canon.

Occasion qu'il laisse échapper. *Ib. pag. 186.*

Ce bruit avertit l'Armée Françoise, qui marcha au secours de ces Tours attaquées. Elle arriva de fort bonne heure, & toute entière, à la vûë du Landgrave. Ce Prince s'étoit si mal-placé; son camp étoit si peu soûtenable, que l'Armée Françoise pouvoit se trouver en bataille sur une hauteur précisément au-dessus de lui, & accabler son Armée campée entre cette hauteur & le Rhin, &, ce qui étoit encore plus décisif, sans pont sur ce fleuve pour sa retraite. Pour se placer sur cette hauteur, avant que le Landgrave l'occupât, il n'y avoit qu'à passer un petit ruisseau, dont personne ne disputoit le passage.

Le Général François, quoique brave de sa personne, ne voulut jamais,

mais, malgré tout ce que lui purent dire ses Officiers-généraux, passer ce ruisseau; il fallut que l'Armée allât prendre la tête de ce ruisseau pour se mettre en bataille & marcher à l'ennemi. Ce détour consomma le reste du jour. Le lendemain ne fût pas mieux emploïé; ainsi le Landgrave eut le tems de reconnoître le danger qu'il avoit couru & de s'en retirer. Il est plus que visible, que si ce Général, quoique simplement chargé d'une guerre défensive, avoit dans cette occasion détruit un Corps d'Impériaux, ce qu'il avoit été le maître de faire, il auroit changé la constitution de la guerre, & qu'il auroit acquis la supériorité pour le reste de la Campagne. Il voulut envain justifier cette faute, en exaggérant les difficultés de l'entreprise. On lui répondit avec le respect qui lui étoit dû; mais presque dans le même tems les ennemis surprirent un Courier de son Armée, & eurent la malignité de lui renvoïer une Lettre de l'Intendant Lafont, qui expliquoit fort naturellement ce que tous les Officiers avoient pensé. 1692.

Il expose un Corps de troupes à être défait. *Feuquières, tom. 2, pag. 188. Quincy, tom. 2. pag. 553.*

Le Landgrave de Hesse pour ne plus s'exposer comme il avoit fait, se joignit au Marquis de Bareith. Tous deux de-concert entreprirent de faire un pont sur le Rhin à l'Isle de Santhoven, afin de pénétrer dans le Palatinat. Dans cette vûë, ils avoient porté toute leur Armée près de l'embouchure du Necker. Le Maréchal de Lorges détacha un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Escadrons pour observer leurs mouvemens, &, sous prétexte de la commodité des fourrages, il s'étoit éloigné de neuf lieuës de ce Corps détaché. Ce foible Corps ne pouvoit empêcher que toute l'Armée Allemande, composée de quarante-deux Bataillons & de cent Escadrons, ne fît un pont à la faveur d'une crûë du Rhin, & ne passât ensuite cette rivière lorsque les eaux se feroient retirées. Celui qui commandoit ce Corps avoit continuëllement donné avis à son Général de la construction de ce pont, de sa perfection, & du passage des Impériaux. Il fût long-tems sans en recevoir aucunes nouvelles; enfin il eut ordre de quitter ce poste, de se retirer à Philipsbourg, d'y passer le Rhin, & de marquer un camp pour toute l'Armée.

Ce Corps ne se sauve que par les fautes des Impériaux. *Feuquières, tom. 2. pag. 188.*

Cet ordre vint trop tard; il n'étoit plus possible de l'exécuter; les Impériaux étoient trop proches. Ce Corps devoit passer une plaine de trois lieuës à la vûë de cent Escadrons, qui l'auroient immanquablement taillé en pièces. L'unique parti que ce Commandant eût à prendre, (c'étoit le Marquis de Feuquières) fût de chicaner le débouché de la digue d'Oppau, à laquelle leur pont aboutissoit. Pendant cette dispute, qui dura vingt-quatre heures, il se retrancha sur une branche du Spireback. Les fautes que firent les deux Généraux de l'Empire, sauvèrent ce foible Corps. Pour l'attaquer, il falloit entrer dans le Landwert de Spire; mais ils le firent trop tard. Ils respectèrent trop cinq pièces de canon, qui défendoient ce petit nombre de troupes; cette trop grande attention à cette batterie leur fit perdre du tems, & ils n'attaquèrent que sur les quatre heures du soir. Enfin, au lieu de l'envelopper, comme

1692. ils le pouvoient, ils n'étendirent leur front que contre celui qu'il avoit à leur opposer; par-là il soûtint leur feu & leurs efforts jusques bien avant dans la nuit, & donna le tems au Maréchal de Lorges de venir le dégager.

On vient de dire que le Prince de Hesse & le Marquis de Bareith étoient entrés trop-tard dans le Landwert de Spire; il est pourtant vrai que dans un sens ils y étoient entrés trop-tôt, ou plûtôt, qu'ils avoient fait une faute énorme de s'y renfermer. Presque personne n'ignore comme sont faits les Landwerts. C'est un fort grand terrein, entouré de fossés & de ruisseaux, où il y a deux portes, c'est-à-dire une entrée & une sortie. C'étoit apparemment dans ces lieux, que les habitans des campagnes se retiroient avec leurs familles & leurs bestiaux du tems des exécutions des Saxons & des Danois. Le Corps du Marquis de Feuquières, qui s'étoit soûtenu jusqu'à ce qu'on fût venu à son secours, fermoit aux Impériaux la sortie de cette espèce de camp. Le Général François, à qui on avoit donné le tems d'arriver au Spireback, & de se former devant ce ruisseau, n'avoit, pour combattre avec un succès indubitable cette Armée renfermée, qu'à se préparer des passages sur les ruisseaux, & avoir de l'attention sur un mouvement qu'elle ne pouvoit dérober à sa vûë. Malgré toutes les remontrances qu'on pût lui faire, il laissa tranquillement ressortir cette Armée du Landwert par la même porte où elle y étoit entrée.

On défait 4000. chevaux Impériaux. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 547. Feuquières, tom. 2. pag. 190. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 163.*

Ces deux fautes si marquées du Général François, furent suivies d'une troisième, du-moins aussi importante. Vers la fin de la Campagne il mena vivre son Armée dans la plaine d'Ethelingen, après avoir obligé les Impériaux de quitter Hagenback, où ils avoient fait un pont sur le Rhin. Il s'avança ensuite à Pfortzheim. Là il apprit que le Duc Administrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwahingen, avec un Corps de quatre mille chevaux; il surprit ce Prince, le battit & le fit prisonnier. Après cette action, qui avoit été belle & bien conduite, il lui eut été facile de s'établir dans le Duché de Wirtemberg, & tout du long du Necker; cependant il aima mieux abandonner ce païs, pour marcher au secours d'un Château assiégé par le Landgrave, que de transporter encore une fois toute la guerre d'Allemagne au-delà du Rhin, & la faire aux dépens de l'Empire.

Infidélité de l'Histoire Métallique. † Voïés N°. IX.

Ces quatre mille chevaux surpris & mis en déroute, sont réprésentés dans l'Histoire Métallique comme une grande victoire. † On voit dans la Médaille un trophée, au pied duquel sont les dépoüilles des ennemis; à côté on voit une tente & un piquet où sont attachés deux chevaux. La Légende, FUSO GERMANORUM EQUITATU, PARTIS SPOLIIS, CAPTO DUCE; & l'Exergue, AD PFORZEMIUM, veulent dire, *que la Cavalerie Allemande fût défaite, son bagage pris, & son Général fait prisonnier à la bataille de Pfortzheim.* On seroit tenté de demander où est la bonne-foi, de dire qu'un camp-volant de quatre-mille chevaux, séparé & indépendant d'une Armée où il y a cent Escadrons, est

eſt toute la cavalerie d'une Nation ? Le Duc Adminiſtrateur de Wirtemberg n'étoit point Général de la cavalerie de l'Empereur ; il étoit à la tête de ſes propres troupes, qu'il avoit levées pour la défenſe des Etats de ſon neveu. 1692.

Ces grandes occaſions de faire la guerre d'une manière avantageuſe, & même avec moins de dépenſe, ne firent point de tort au Maréchal de Lorges. On le verra encore à la tête des Armées. Apparemment qu'il avoit des ordres poſitifs de ſe conduire comme il avoit fait. Que ſçait-on ? Car juſqu'où ne va point la Politique ? Peut-être vouloit-on ménager l'Empereur & l'Empire, de crainte qu'en les pouſſant, comme on auroit pû le faire, on ne les déterminât à faire la paix avec les Turcs.

Mauvais plan de guerre pour le Piémont. *Feuquières, tom. 2. pag. 192.*

On ſuivit en Italie le même plan de guerre que ſur le Rhin. Dès que de Louvois fut mort, ceux qui cherchoient à faire blâmer ſa conduite, firent entendre au Roi très-Chrétien qu'une guerre offenſive en Piémont coûtoit des ſommes immenſes, & qu'il ſuffiſoit d'empêcher les Alliés de pénétrer en France ; qu'il étoit impoſſible que ce païs pût fournir long-tems à la ſubſiſtance de ce grand nombre d'Allemands & d'Eſpagnols que le Duc de Savoïe avoit appellés à ſa défenſe. Ce ſyſtême, propoſé par des gens qui ne connoiſſoient pas la nature du païs, fût cependant approuvé par Monſieur de Catinat. On lui donna pour l'exécution de cette défenſe, ſoixante Bataillons ſeulement & quarante Eſcadrons, peu ou preſque point d'équipages, de vivres & d'artillerie. Il plaça ſa cavalerie au camp du Sablon, près du Rhône, pour la commodité de la ſubſiſtance, & diviſa ſon infanterie en pluſieurs Corps, ſelon qu'il le jugea à propos pour empêcher les entrepriſes de l'ennemi.

Cette défenſive réüſſit mal, parce qu'elle étoit mal-conçûë & qu'elle fût mal exécutée. Il eſt ſûr que ſi l'on avoit donné à ce Général des équipages propres à conduire le pain de ſon Armée dans la plaine de Piémont, & des chevaux d'artillerie pour un équipage, le Duc de Savoïe n'auroit eu garde de s'engager dans les entrepriſes qu'on va lui voir exécuter, de crainte que les François ne rentraſſent dans le Piémont. Mais quand il vit, par la manière dont cette Armée étoit compoſée, qu'il n'avoit plus à craindre qu'elle entrât dans la plaine, par l'impoſſibilité où elle ſeroit d'y ſubſiſter ſi elle s'éloignoit de Pignerol, il réſolut de devenir aggreſſeur, quoi-qu'il fût inférieur en infanterie, qui dans un païs de montagnes ſemble devoir aſſûrer le ſuccès.

Pour éviter cette faute, le Conſeil n'avoit qu'à comparer les dépenſes à faire pour les réparations des voitures pour les vivres & l'artillerie, & pour l'entretien des équipages, avec ce que devoit lui coûter cette grande quantité d'infanterie ; il auroit vû que la dernière l'emportoit de beaucoup ſur la prémière. Du-moins on auroit fait la guerre d'une manière plus honorable, & plus proportionnée aux ſuccès de la dernière Campagne. *Ib. pag. 194.*

1692. Pour l'exécution, il faut convenir que Monsieur de Catinat ne se conduisit pas aussi-bien qu'il auroit dû le faire. Connoissant parfaitement le Piémont & le vaste contour des Alpes depuis Nice jusqu'au Lac de Genève, il devoit penser que la plaine du Piémont en étoit comme le centre, lequel portoit également sur toute cette circonférence, & qu'ainsi il seroit nécessairement le plus foible par-tout dès qu'il sépareroit son infanterie. On pourroit dire pour l'excuser, que les ennemis étant fort supérieurs en cavalerie, il avoit sujet de craindre qu'elle ne pénétrât en Dauphiné ou en Provence s'il ne gardoit pas les passages. Mais elle n'auroit ôsé s'y engager, à cause de la facilité qu'il auroit eu de s'emparer des défilés & de l'y attendre à son retour. Il n'auroit eu même qu'à entrer dans la plaine de Piémont avec toutes ses forces; le Duc de Savoïe inférieur en infanterie, destitüé de la plus grande partie de sa cavalerie, n'auroit pû tenir devant lui.

Feuquières, tom. 2. pag. 195.

Une défensive pour être bien exécutée, doit se faire de manière qu'on ne s'ôte pas les moïens de profiter des mouvemens hazardeux, qu'un ennemi, qui veut entreprendre, est quelques-fois obligé de faire. Catinat n'avoit pas eu cette attention. Son infanterie, trop séparée, se trouva toûjours inférieure au Corps que l'ennemi faisoit agir, & dont il mesuroit la force sur celui qui pouvoit lui être opposé. Sa cavalerie étoit trop éloignée, il ne pouvoit pas même en faire usage, pour faire craindre au Duc de Savoïe qu'elle ne fît des courses, dans les endroits de la plaine éloignés des lieux que la cavalerie de ce Prince pouvoit proteger; d'où il arriva, que l'infanterie Françoise, plus forte du double que celle de l'ennemi, parut toûjours plus foible, & ne pût empêcher aucune de ses entreprises.

Le Duc de Savoïe pénétre dans le Dauphiné. *Quincy, tom. 2. pag. 570. Burnet, tom. 4. pag. 201. Larrey, tom. 2. pag. 176. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 163.*

Le Général François après avoir divisé ses troupes, en retint un Corps mediocre, avec lequel il se campa entre Suze & Pignerol, afin d'être à portée de jetter du secours dans celle de ces deux Places qui seroit attaquée. Le Duc de Savoïe assembla les siennes entre Turin & Pignerol. Il en laissa une partie sous la conduite du Général Espagnol pour le blocus de Cazal, une autre sous les ordres du Général Palfi pour observer Catinat; avec la troisième, qui étoit la plus nombreuse, il passa les Alpes & pénétra dans le Dauphiné du côté d'Ambrun, sans trouver d'autre obstacle que trois cens hommes, qui gardoient Guillestre, petit Bourg sitüé sur la Durance. Il la passa à la fin de juillet, & envoïa un détachement pour investir Ambrun. Le Duc de Schomberg à la tête de quatre mille Vaudois & François réfugiés, qui étoient à la solde de l'Angleterre & de la Hollande, pénétra par la Vallée de Luzerne. Cette Province étoit sans défense. Ces troupes s'y répandirent, & la traitèrent du-moins aussi mal que le Piémont l'avoit été.

Il prend Ambrun. *Memoires Historiques & Chronologiques.*

Ambrun cependant ne se trouva pas sans défense. Le Marquis de Larré au prémier bruit de la marche des Savoïards, s'y étoit jetté avec trois mille hommes, partie de milices, partie de troupes réglées; le hazard même voulut qu'elle fût passablement munie. Cette Ville est

sitüée

située sur la platte-forme d'un rocher escarpé, qui fait partie d'une montagne qui la commande absolument. Du côté de Gap on y monte par un chemin assez roide, qu'il est bien difficile de descendre à cheval. Elle est inabordable du côté du rocher. Il n'en est pas de même du côté opposé. Une montagne la commande absolument, & l'accès n'en est point difficile, n'étant qu'une pente aisée qui conduit insensiblement jusqu'aux portes de la Ville. Elle est fermée d'une simple muraille, soûtenüe de quelques tours & protégée de quelques espèces de bastions du côté de la montagne; la partie qui regarde la Durance n'a ni murailles ni fossés; le rocher escarpé, & haut de plus de cent cinquante pieds, la met de ce côté-là à couvert de toute insulte.

1692. *Riencourt, tom. 3. pag. 236. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 164.*

LE Duc de Savoïe y arriva le cinq avec toutes ses troupes. Il fit sommer le Marquis de Larré, avec menace qu'il ne lui feroit aucun quartier s'il attendoit qu'on l'attaquât. Sa réponse fût telle qu'elle devoit l'être, savoir, qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité. La tranchée fût ouverte le lendemain en deux endroits, d'un côté par les Piémontois, de l'autre par les Espagnols. Le jour suivant, ils continüèrent leurs approches, & la nuit du huit ils se trouvèrent fort près de la Place, & d'une demi-lune que le Marquis de Larré avoit fait construire depuis peu. Les assiégés firent un feu violent de cette demi-lune. Ils firent quelques sorties avec succès, comblèrent une partie des travaux & tuèrent deux ou trois cens hommes. Mais comme on n'avoit point de canon, ou, ce qui revient au même, comme on manquoit de boulets, il fallut penser à se rendre dès que celui des assiégeans fut arrivé & qu'il eut été mis en batterie. On capitula à ces conditions; que la garnison seroit conduite en toute sûreté, par le plus court chemin, jusqu'à Pignerol, avec cinquante mulets chargés de bagage; qu'elle seroit six semaines sans servir. Le Marquis de Larré & quatre de ses Aides de Camp furent exceptés. Que les habitans, surtout les Ecclésiastiques, seroient conservés dans la joüissance de leurs biens & de leurs privilèges. Que les prisonniers faits de part & d'autre seroient mis en liberté; que les déserteurs seroient rendus, mais sans être exposés à la peine que méritoit leur desertion. A ces conditions, & avec les honneurs acoûtumés, la garnison sortit le dix-neuvième d'août.

Après trois semaines de siège. *Quincy, tom. 2. pag. 571. Riencourt, tom. 3. pag. 236. Lettres Historiques.*

LES trois semaines que coûta la prise de cette mauvaise Place, & divers autres incidens renversèrent les grands projets des Alliés. Le Duc de Savoïe tomba malade de la petite verole; il fût en grand danger. Burnet dit que cette maladie sauva l'honneur de ce Prince. Il ajoûte, qu'il guérit de la petite verole, mais non pas si entièrement, qu'il ne lui restât encore dans le sang une fermentation, qui lui causoit de tems en tems des fièvres si violentes, qu'on croïoit généralement qu'il avoit été empoisonné.

Ce retardement renverse ses projets. *Tom. 4. pag. 202.*

CET Evêque haïssoit Loüis quatorze. Il a affecté de le rendre odieux. Il dit aussi en parlant de Louvois, qu'on soupçonna que le poison pouvoit avoir contribué à sa mort, parce qu'il auroit été dangereux qu'un hom-

Burnet Ecrivain passionné à l'excès. *Ibid. pag. 191.*

homme, qui ſavoit tant de ſecrets, eût ſurvécu à ſa faveur. Il paroît perſuadé que ce Prince étoit le prémier mobile de quelques conſpirations qui ſe firent cette année contre la vie de Guillaume trois. Il dit que, de quelques noires couleurs, que la confeſſion d'un certain Grandwal dépeignît la Cour de France, perſonne ne s'offrit de ſa part à la juſtifier de l'infame deſſein qui lui étoit imputé. Plus ces traits ſont odieux, moins il eſt pardonnable de les avancer ſans preuves. De pareils ſoupçons ne ſe débiteroient pas impunément contre un particulier; & ſi la Cour de France avoit entrepris de ſe juſtifier toutes les fois qu'il a plû à ſes ennemis de l'accuſer, elle auroit été continuëllement ſur le ton d'Apologie.

1692.

Quincy, tom. 2. pag. 573. Rapin Thoyras, continué tom. XI. pag. 364.

PENDANT la maladie du Duc de Savoïe, ſon Armée vouloit pénétrer juſqu'à Grenoble. Elle n'y pouvoit aller que par deux chemins, l'un par les Côtes de Lor, l'autre par la Croix Sainte. Ces deux défilés ſe trouvèrent ſi embarraſſés, par des abbatis d'arbres, & par de groſſes pierres détachées des rochers voiſins défendus par quelques troupes réglées & par quantité de païſans armés, que l'entrepriſe fût jugée impratiquable. Les Alliés avoient auſſi penſé à pénétrer en Provence; mais la Flotte d'Eſpagne, qui devoit ſe préſenter ſur ces Côtes pour les tenir en allarme, n'y parut point. On ſçut même qu'elle n'étoit point en état de s'y rendre; de manière que le Comte de Grignan, qui commandoit en cette Province, n'aïant rien à craindre pour ſes Côtes, porta toutes les troupes qui y étoient ſur les frontières expoſées, & ſçut ſi bien les poſter qu'on n'ôſa même ſe préſenter pour les attaquer. On forma auſſi quelque deſſein ſur Briançon, mais les mêmes raiſons le firent abandonner.

Le Duc de Savoïe ſe retire après avoir fait de grands ravages.

Larrey, tom. 2. pag. 544. Buſſi, Hiſtoire de Loüis XIV. pag. 353.

LE Duc de Savoye informé de toutes ces difficultés, voïant que l'hiver approchoit, que le païs étoit ſi ruiné qu'il ſeroit impoſſible d'y ſubſiſter, penſa à ſe retirer. Il ſe mit en marche le dix-ſept de ſeptembre, après avoir conſumé ce qu'il ne put emporter, brûlé tous les lieux qui n'avoient pas voulu convenir des contributions, & pluſieurs autres qui les avoient payées. Il fit démolir Ambrum & Guilleſtre; Gap & ſoixante ou quatre-vingt tant Bourgs que Villages & Châteaux furent la proïe des flammes. Cette Armée rentra dans le Piémont le vingt-un de ſeptembre, chargée de butin à la vérité, mais conſidérablement diminuée, par la perte qu'elle avoit faite au ſiège d'Ambrun, par la déſertion, par la maladie qui s'y étoit miſe, ſurtout par la grande quantité de ceux qui périrent en s'écartant pour piller.

Remarques à ce ſujet. *Pag. 237.*

Tom. 2. pag. 575. Larrey, tom. 2. pag. 178.

C'EST cette expédition que les Faſtes ont voulu marquer, en diſant ſous le dix-neuf de ſeptembre, *Le Duc de Savoïe brûle en Dauphiné.* Elle ne fût pas auſſi triſte qu'elle auroit pû l'être; mais elle le fût aſſez pour ſervir en quelque ſorte de répréſailles aux ravages & aux incendies du Palatinat. Quincy eſt plaiſant quand il dit, que le Roi fût fort irrité contre le Duc de Savoïe quand il apprit la manière dont il avoit traité le Dauphiné. Du reſte, on prit des meſures pour réparer ces

pertes

pertes & pour en empêcher de pareilles à l'avenir. On obligea les habitans qui avoient abandonné leurs demeures, d'y retourner incessamment, sous peine de voir leurs biens confisqués. On y fit transporter des grains, des bestiaux, & tout ce qui étoit nécessaire pour les faire subsister & les aider à se rétablir. On força la Savoïe de réparer la plus grande partie de ces pertes. De Vauban eut ordre de visiter cette Province, & de marquer les endroits les plus propres à fortifier. Il étoit trop tard pour bâtir; on se contenta de faire des lignes sur tous les passages, avec de bonnes redoutes de distance en distance.

1692.

Campagne de Catalogne. *Quincy, tom. 2. pag. 576.*

Les mêmes Généraux qui avoient commandé l'année précédente les troupes des deux Rois en Catalogne, les commandèrent encore celle-ci, & se firent la même espèce de guerre. Cela veut dire qu'ils s'approchèrent, s'éloignèrent, ne se firent point de mal, & ne formèrent presqu'aucune entreprise. Le Duc de Médina-Sidonia entra pourtant de bonne heure en Campagne, avec le grand dessein de pénétrer dans le Roussillon, pour tâcher d'y subsister. Quincy lui donne liberalement dix-sept mille hommes; à peine en avoit-il dix ou douze mille. Il alla se camper sur les hauteurs voisines de cette Province; il y fit des retranchemens & des redoutes pour se rendre maître du Col de Porteils; il descendit ensuite pour aller se poster sur les hauteurs de Morillas.

Conduite des deux Généraux. *Ibid. Lettres Historiques.*

Aussi-tôt que le Duc de Noailles en fût averti, il assembla son Armée au Boulou, & quoi-qu'il n'eût pas encore toutes les troupes qui devoient la composer, il s'avança à Morillas, pour reconnoître les desseins & la marche de son rival. Il trouva qu'en effet il commençoit à se saisir des postes. Sur le champ il prit le parti de faire occuper les hauteurs les plus importantes par des détachemens qu'il avoit amenés avec lui. Il envoïa ordre sur ordre au reste de ses troupes de le venir joindre en diligence; à mesure qu'elles arrivèrent, elles se fortifièrent dans leurs postes.

Le Duc de Médina-Sidonia qui s'étoit flatté de venir camper à Morillas sans obstacle, fût fort étonné de voir les drapeaux de l'Armée Françoise sur les hauteurs; il s'arrêta & retira ses postes avancés, pour se tenir de son côté sur les hauteurs & dans ses retranchemens. Les François ne se contentèrent pas d'avoir fermé à ce Général les passages du Roussillon, ils avancèrent leurs postes à droite & à gauche pour le resserrer. Quoiqu'il eût devant lui des ravins très profonds qui le rendoient inaccessible; la difficulté d'y subsister, l'inquiétude qu'on lui donna en s'approchant de plus en plus, le determinèrent à décamper à la hâte. Il eut la sagesse de le faire si secrettement, à la faveur des bois & des montagnes qui le couvroient, que ses ennemis ne pensèrent point à l'inquiéter. On le suivit, on entra dans son païs sans qu'il s'y opposât. Le Duc de Noailles campa sous Bellegarde, pour consommer tous les fourrages des environs. Pendant ce tems-là les Espagnols se retranchèrent sous Figuières, & eurent encore l'adresse de mettre devant eux des ravins impratiquables. Malgré leur situation, ils auroient

[redacted]
1692.

peut-être été attaqués, si le Général François n'avoit pas reçu ordre d'envoïer un détachement considérable au secours du Dauphiné. Obligé alors de se retirer, il sçut se poster si bien le reste de la Campagne, & fit une si fière contenance, que le Duc de Médina-Sidonia ne pût profiter de sa foiblesse. Ainsi ils separèrent leurs troupes, & les renvoïèrent dans leurs quartiers, sans qu'on pût dire que l'un eût remporté sur l'autre le moindre avantage, quoi-qu'après tout leurs forces eussent été à-peu-près égales.

Escadres Françoises continüent de désoler le Commerce des Alliés.
Tom. 4. pag. 190.
Quincy, tom. 2. pag. 593.
Dans l'Ocean.
Ib. pag. 594.

On peut se souvenir que nous avons dit, d'après Burnet, que les Marchands Anglois se plaignoient hautement du peu de protection que leur Commerce recevoit de la Flotte. Leurs plaintes étoient justes; du-moins les vaisseaux François se dédommagèrent sur les Flottes marchandes & sur leurs escortes, de la grande perte qu'ils avoient fait à la Hogue. Dès que le Chevalier d'Asby fût éloigné de la Rade de St. Malo, cinq vaisseaux François en sortirent; deux allèrent dans la Méditerranée, les trois autres allèrent croiser au Cap de Finisterre. Ils n'y furent pas long-tems qu'ils apperçurent une Flotte de quatre-vingt voiles. C'étoient des vaisseaux marchands, qui venoient de Portugal sous l'escorte de deux navires de guerre; les François les attaquèrent & les prirent après un combat violent. La Flotte marchande fût dissipée; une frégate chargée de sel fût la proïe des vainqueurs. Les mêmes vaisseaux François rencontrèrent une antre Flotte de vingt-deux bâtimens chargés de bled, escortés de même de deux vaisseaux de guerre, l'un de cinquante, l'autre de quarante-six pièces de canon; l'un d'eux fût coulé à fonds, l'autre fût pris avec la plûpart des bâtimens marchands. D'un autre côté, le Marquis de Nesmond prit trois navires Hollandois richement chargés. Il rencontra le quinze décembre à l'Oüest des Sorlingues une Flotte Hollandoise de trente bâtimens, convoïée seulement d'un vaisseau de soixante canons; il fût coulé à fonds, & la plûpart des Marchands furent pris.

Dans le Nouveau Monde.
Ib. pag. 596.

On se battoit aussi dans le Nouveau Monde. Le Marquis de Blenac, nommé Gouverneur des Isles de la Martinique, n'y avoit pas plûtôt été arrivé, qu'il s'étoit disposé à chercher les Anglois. Le dix-huit février il résolut d'aller aux Barbades. Aïant pris une barque Angloise, il sçut qu'il devoit partir de cette Isle douze vaisseaux de guerre avec un nombre considérable de Marchands. Il prit le parti d'aller les attendre vers l'Isle de la Désiderade, à la hauteur de laquelle ils devoient passer. Ils y passèrent en effet; on se battit. Les Anglois, plus foibles d'équipages, refusèrent l'abordage; ils coupèrent leurs chaloupes, leurs canots, & se sauvèrent. Pour le faire plus sûrement, ils jettèrent à la mer tout ce qui pouvoit appesantir leur course. Les Marchands se sauvèrent pendant le combat, à l'exception de quatre, que l'on prit; on y trouva des vivres, des habits de soldats, neuf cent fusils & autant de bayonnettes. Deux des vaisseaux de guerre, pour s'être trop approchés de la terre, échoüèrent; l'un étoit chargé de poudres, l'autre de vivres.

Cette

Cette Flotte Angloise alloit porter aux autres Colonies les choses dont elles avoient besoin, en particulier quelques Ingénieurs pour fortifier leurs Places, & des munitions de guerre & de bouche. 1692.

Le retardement de l'Escadre de Toulon à se rendre dans l'Ocean, avoit été la principale cause de l'inutilité du projet contre l'Angleterre & de la triste destinée de l'Escadre de Brest. La faute n'en pouvoit être attribuée au Comte d'Etrées. Selon ses ordres, il s'étoit mis en mer à la fin d'avril, & avoit pris la route du Détroit pour entrer dans l'Ocean. Il étoit sur le point de s'engager dans ce Détroit, lorsqu'une furieuse tempête s'éleva; tous ses vaisseaux furent séparés, deux furent contraints d'aller échoüer sur les Côtes de Ceuta. Cette Ville appartenoit aux Espagnols; ces deux Equipages furent faits prisonniers. La Flotte dispersée se rassembla. Le Comte d'Etrées aïant sçû ce qui étoit arrivé à Ceuta, se présenta devant Malaga avec le Pavillon Hollandois. Plusieurs chaloupes vinrent lui apporter des rafraîchissemens; il prit tous ceux qui les montoient, & manda qu'il en useroit avec eux comme le Gouverneur de Ceuta en useroit à l'égard des Equipages qui lui étoient tombés entre les mains.

Dans la Méditerranée. *Quincy, tom. 2. pag.* 598.

En poursuivant sa route, il découvrit une Flotte de quatorze vaisseaux marchands, tant Anglois qu'Hollandois. Il en coupa trois, dont il prit les marchandises; il fit échoüer tous les autres, même les deux vaisseaux d'escorte, qui, voïant qu'on alloit à eux pour les remorquer, se firent sauter. Enfin il arriva à Brest, mais trop tard; tous les projets étoient renversés. Il y resta jusqu'au prémier de septembre, qu'il en partit avec quinze vaisseaux & quelques brûlots, pour la Méditerranée. Le but de cet envoi étoit d'appuïer les négociations que faisoit en Italie le Comte de Rebenac, en faisant voir que la France étoit encore en état de soûtenir ceux qui ne se déclareroient pas contr'elle.

Foiblesse des Flottes Françoises cause que l'Italie favorise l'Empereur. *Ib. pag.* 602.

La négociation étoit importante. Il s'agissoit d'empêcher les Etats d'Italie d'accorder aux Impériaux des contributions & des quartiers d'hiver, qu'ils demandoient. Le succès eut été décisif, car le Milanez & le Piémont n'eussent pû suffire à loger les Impériaux; & s'ils avoient été obligés d'aller chercher des quartiers en Allemagne, quand seroient-ils revenus? La Cour de Madrid pour appuïer les prétentions de l'Empereur, & pour tenir toûjours la guerre en Piémont & en préserver le Milanez, avoit aussi fait un armement d'onze vaisseaux de guerre & de quelques brûlots. Cette Flotte, sous les ordres de Papachin, le plus habile homme de mer que l'Espagne eût pour-lors, mit à la voile le septième d'août, & parut devant Gènes, qui venoit de s'engager avec le Comte de Rebenac de ne plus contribüer pour l'entretien des troupes Impériales, & de leur défendre l'entrée de ses Terres. Papachin entra dans le Port sans en demander la permission. Les Génois craignirent que cette Flotte, qui avoit trois ou quatre mille hommes de débarquement, ne voulût les surprendre, ou du-moins les bombarder; ils changèrent, & promirent de faire pour l'Empereur ce qu'il souhaitoit.

1692. La plûpart des autres Puissances d'Italie imitèrent cette République, & le Comte de Rebenac ne réüssit nulle part. Chacun avoit pris son parti quand le Comte d'Etrées arriva, & il n'étoit pas assez puissant pour les en faire changer. Il chercha inutilement la Flotte d'Espagne pour la combattre, il ne la trouva point; elle s'étoit retirée dans ses Ports, après avoir fait réüssir la négociation qu'elle étoit venu appuïer.

Réflexions sur cet événement.

QU'AVOIT fait à Brest l'Escadre de Toulon? Puisqu'elle étoit arrivée trop tard pour servir sur l'Océan, pourquoi ne la pas renvoïer plûtôt dans la Méditerranée, afin d'y prévenir la Flotte d'Espagne? Cette affaire importante manquée, fût encore une suite non-seulement de l'accident de la Hogue, mais sur-tout de la manière dont s'étoit faite la guerre de Savoïe. L'irruption dans le Dauphiné, le siège, la prise d'Ambrun, avoient fait grand tort à la réputation de la France. Loin de compter sur son secours & sur ses promesses, on la crut en Italie hors d'état de se défendre; ainsi il n'est pas étonnant qu'on y prît le parti de ceux qui paroissoient triompher. Mais si on avoit poussé le Duc de Savoïe, comme on avoit fait l'année précédente, & qu'on eût pû craindre de voir le Milanez attaqué, on n'eût pas pris si aisément son parti. Cette réflexion est une nouvelle preuve du tort que l'on avoit de se mettre sur la défensive, & de ne point suivre le plan du Marquis de Louvois, qui étoit de finir promptement cette guerre embarrassante, en la faisant avec toute la vivacité possible.

Limiers, tom. 2. pag. 548. Vie de Tekeli, pag. 284. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 199.

LA guerre se fit cette année en Hongrie d'une manière fort paisible. Quoique l'Empereur abandonnât en quelque sorte l'Empire aux François, ou que du-moins il se contentât de le défendre foiblement, il ne fit de conquête que celle du Grand Waradin, qui fût pris après six mois de blocus. Les Turcs se tinrent sur la défensive; on ne chercha point à les en tirer, & il n'y eut ni siège ni bataille. Il en fût de même sur les frontières de Pologne. A peine y eut-il quelques troupes en Campagne. Les Vénitiens ne firent pas non plus de grandes entreprises; ils étoient aussi sur la défensive; ils firent pourtant lever le siège de Lépante, le dix-neuvième jour de tranchée ouverte.

Loüis quatorze pense à la paix. Pourquoi? *Limiers, tom. 2. pag. 558. Burnet, Ib. pag. 229.*

QUOI-QU'A' tout prendre, cette Campagne ait été du-moins aussi avantageuse & aussi glorieuse pour la France que pour les Alliés, Loüis souhaitoit la paix; & si ses ennemis avoient été dans les mêmes dispositions, ou qu'ils les eussent crû sincères, elle eût été bien-tôt conclüe. Ce Prince n'étoit plus jeune. Déjà dans sa cinquante-cinquième année, sa passion pour la gloire n'étoit plus si vive, & il pouvoit croire en avoir assez acquis. La dévotion même, la piété, dont il faisoit une espèce de profession, avoient changé son caractère à cet égard. De Louvois qui l'avoit animé, n'étoit plus; depuis la mort de Colbert l'embarras s'étoit mis dans ses Finances. Quelque soin qu'on prît de lui cacher la triste situation de ses peuples, il comprenoit pourtant qu'il ne pouvoit en tirer tant d'hommes & tant d'argent sans les épuiser. D'ailleurs

leurs la succession d'Espagne commençoit à devenir un projet intéressant. On étoit presque sûr que Charles second ne laisseroit point de successeur, & son tempérament foible, joint à son peu de santé, annonçoit que sa vie ne pouvoit être bien longue. S'il étoit mort tandis que toute l'Europe étoit déclarée contre la France, le moïen de faire valoir ses droits & ses prétentions? 1692.

Les Alliés n'entrent point dans ses vûës. *Burnet, tom. 4. pag. 229.*

DANS ces vûës, on laissa entrevoir ses dispositions, on fit quelques propositions; on insinüa qu'on n'étoit pas si éloigné qu'on le pensoit de reconnoître le nouveau Gouvernement d'Angleterre; on sollicita, on chercha un Médiateur. Ces tentatives furent inutiles. L'Empereur souhaitoit la continüation de la guerre, précisément par les mêmes vûës d'intérêt qui faisoient souhaiter la paix à Loüis XIV.; tous les autres vouloient humilier la France, l'affoiblir, s'en vanger; ils comptoient d'y réüssir, ne pouvant s'imaginer qu'un seul Peuple pût résister long-tems à leurs efforts réünis.

Il renouvelle ses efforts pour continüer la guerre. *Quincy, tom. 2. pag. 610.*

LE Roi très-Chrétien persuadé que ses desseins pacifiques ne réüssiroient qu'autant qu'il se mettroit en état de continüer de vaincre, fit des préparatifs immenses. Il créa douze nouveaux Régimens d'infanterie. Pour qu'ils fussent plûtôt disciplinés, on tira des vieux Corps certain nombre de soldats, qu'on remplaça par de nouvelles levées; on prit aussi d'anciens Officiers pour les faire Lieutenans-Colonels & Majors dans ces nouveaux Régimens. On choisit des Colonels qui fussent en état de faire une partie de la dépense. On fit plusieurs Compagnies Franches. Les Gouverneurs des Places eurent ordre de les lever, & de les composer des gens du païs, afin qu'ils en connussent mieux les routes. On ordonna la levée de plusieurs Régimens de milice en Alsace, & trois Compagnies de Fusiliers de cent hommes chacune. On négocia aussi la levée de plusieurs nouveaux Régimens Suisses.

Il pense à rétablir sa Marine. *Quincy, Ib.*

ON donna ses soins à rétablir les pertes qu'on avoit faites sur mer. On travailla dans tous les Ports à construire de nouveaux vaisseaux & à radouber les autres, afin d'être en état de mettre en mer avant les Flottes ennemies. On ordonna à tous les vaisseaux marchands d'être de retour avant le mois de mars, afin que leurs matelots pussent servir sur la Flotte qu'on se proposoit de former. On négocia avec le Dannemark, pour y acheter quelques vaisseaux, pour y en faire construire, du-moins pour en faire venir les matériaux dont on manquoit. Les Alliés s'opposérent à cette négociation, & elle n'eut qu'un succès médiocre. On se trouva pourtant en état de faire de grandes entreprises. Pour mettre l'émulation dans la Marine & lui donner de la réputation, on fit une nombreuse promotion. Le Marquis de Nesmond, le Chevalier d'Amfreville furent faits Lieutenans-généraux; les Sieurs de St. Aubin, d'Amblimont, de Cogolin, du Magnon, furent faits Chefs d'Escadre; on nomma trente-sept nouveaux Capitaines de vaisseaux, dix Capitaines de frégates, & quantité d'autres Officiers à proportion.

1692. Promotion de Maréchaux de France; leur caractère. *Quincy, tom. 2. pag. 611. Larrey, tom. 2. pag. 180. Limiers, tom. 2. pag. 549. Bussi, Histoire de Louïs XIV. pag. 354. Riencourt, tom. 3. pag. 256. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

On eut la même attention pour les troupes de terre. On fit une promotion de vingt-huit Lieutenans-généraux, de vingt-six Maréchaux de Camp, de vingt-sept Brigadiers de cavalerie & de trente-sept d'infanterie. On créa sept Maréchaux de France, qui furent, le Comte de Choiseüil, le Duc de Villeroi, le Marquis de Joyeuse, le Comte de Tourville, le Duc de Noailles, le Marquis de Boufflers & Mr. de Catinat, tous gens de mérite, mais dont aucun n'avoit gagné de bataille, ni même commandé en aucune grande action, si ce n'est Tourville & Catinat.

Joyeuse & Choiseüil étoient de la plus grande Noblesse. Ils avoient passé jusqu'à l'âge de soixante-cinq à soixante-six ans dans les Emplois subalternes, où il est difficile, quand on y reste si long-tems, d'acquérir le génie de commandement, l'élévation & la fermeté d'esprit si nécessaires pour conduire une Armée avec succès.

Villeroi avoit du courage. Il étoit né avec un air de hauteur qui imposoit, & avec les talens d'un homme de Cour. Loüis quatorze l'aimoit, parce qu'il avoit été élevé auprès de lui comme fils de son Gouverneur; cette amitié, conçûë dès la prémière jeunesse, étoit devenuë comme naturelle.

Boufflers étoit d'une valeur reconnuë, d'une application infinie. Son zèle pour le service, son attachement pour les Généraux sous lesquels il avoit servi, son mérite éprouvé dans un grand nombre d'occasions particulières, lui avoient attiré leur estime. Il ne se fioit point à ses lumières, & s'efforçoit de réparer par un prodigieux travail de corps & d'esprit ce qui lui manquoit pour être un génie supérieur.

Noailles élevé à une extrême assiduité auprès de son Maître, avoit voulu servir. Soûtenu du crédit de Madame de Maintenon, il avoit commandé l'Armée de Catalogne, & ce commandement avoit été une raison de le préférer à quantité de Lieutenans-généraux plus anciens, & qui avoient du-moins autant de réputation que lui. Pour Catinat & Tourville, leur mérite étoit si généralement reconnu, que personne n'attribüa leur élévation à l'intrigue & à la faveur.

Les Places frontières qu'on avoit fortifiées, & dont quelques-unes avoient été achevées cette année, étoient un sujet pour l'Académie, d'augmenter le nombre des monumens qu'elle avoit érigés à la gloire du Monarque. †

† Voïés N°. X.

On voit dans cette Médaille la Sûreté, sous la figure d'une femme assise, & qui, le casque en tête, & une pique à la main, s'appuïe sur un piédestal. Près d'elle sont divers plans de forteresses, & de l'autre côté, des équerres & d'autres instrumens d'Architecture. La Légende, Securitati perpetuæ, & l'Exergue, Urbes aut Arces munitæ aut extructæ centum quinquaginta, ab anno M. DC. LXI. ad annum M. DC. XCII., veulent dire,

que

que cent cinquante Places, ou Citadelles bâties ou fortifiées, depuis 1661. jusqu'en 1692. font la sûreté perpétuëlle du Roïaume. On la vit pourtant troublée cette année même, cette sûreté perpétuëlle; & l'entrée du Duc de Savoïe dans le Dauphiné, quoiqu'avec des forces assez médiocres; & les ravages qu'il y fit, font voir que ce Roïaume, malgré le grand nombre de Forteresses dont il est environné de toutes parts, n'étoit pas toûjours impénétrable à ses ennemis. Les Evénemens qui nous restent à détailler le prouveront sensiblement. 1692.

Fin du Livre Quarante-neuvième.



HIS



HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTIEME.

1693. Etablissement de l'Ordre Militaire de St. Loüis. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 2. pag. 611.*



OMME il n'étoit pas possible de récompenser le grand nombre d'Officiers subalternes, & que le dérangement des Finances obligeoit même à nommer pour Colonels & pour Capitaines ceux qui étoient en état de faire de la dépense, ou d'acheter ces emplois, qui auroient dû n'être confiés qu'à des gens de courage & d'expérience, on établit un nouvel Ordre de Chevalerie, sous le nom d'Ordre Militaire de St. Loüis. Le Roi s'en déclara le Chef souverain, Grand-Maître & Fondateur, & en unit inséparablement la grande Maîtrise à la Couronne. Ce nouvel Ordre fût doté de cent mille écus de rente. Les huit Grand-Croix ont chacun huit mille livres de pension, huit des vingt-quatre

quatre Commandeurs chacun quatre mille, les seize autres trois mille; le reste des cent mille écus est divisé en pensions médiocres.

1693.

Statuts de cet Ordre.

Les Chevaliers devoient être choisis parmi ceux qui auroient servi dix années avec le titre d'Officiers. Les services rendus avec distinction étoient le seul titre qui pût y donner entrée. La marque de cet Ordre est une Croix d'or, sur le médaillon de laquelle est l'image de St. Loüis; sur le revers on voit une Epée & une Couronne de laurier, avec cette devise, *Bellicæ virtutis præmium*, c'est-à-dire, récompense qui n'est donnée qu'à la valeur.

Cet Ordre n'est point incompatible avec ceux de St. Michel & du St. Esprit. Les Grand-Croix portent le cordon rouge, & ont la Médaille brodée sur le manteau & sur le just'au-corps. Les Commandeurs portent aussi le cordon rouge, mais n'ont point la broderie. Les simples Chevaliers n'ont que la Croix d'or, attachée sur l'estomac à la boutonnière avec un petit ruban couleur de feu. Dans la suite de ce Règne, la nécessité de donner au-moins quelqu'ombre de récompense aux Officiers qui avoient du service, a tellement multiplié ces Chevaliers, que cet Ordre auroit sûrement besoin de réforme. On sait qu'au Bureau de la guerre ces Croix se sont venduës. On pourroit même nommer quelqu'un d'un grand nom, qui apparemment en avoit acheté *en gros*, & les donnoit *en détail* pour trois ou quatre pistoles. Les Lettres de cet Etablissement sont du mois d'avril, sans que le jour en soit marqué; elles ne furent enrégistrées au Grand Conseil que le deux de septembre.

Ce nouvel Etablissement fût honoré, comme il convenoit, d'une Médaille. † On y voit le Roi donnant l'accolade à un Chevalier, auprès du-quel sont quelques Officiers, qui semblent attendre le même honneur. On voit dans l'éloignement, des tentes & des vaisseaux; ce qui marque que les Chevaliers se tirent du nombre des Officiers de Terre & de Mer. La Légende, VIRTUTIS BELLICÆ PRÆMIUM, & l'Exergue, ORDO MILITARIS SANCTI LUDOVICI INSTITUTUS M. DC. XCIII., veulent dire, *que l'Ordre Militaire de St. Loüis fût institué cette année 1693. pour servir de récompense à la valeur.*

† Voïez N°. XL.

Disette & mortalité en France. *Larrey, tom.* 2. *pag.* 187. *Burnet, tom.* 4. *pag.* 228.

Les pluïes excessives de l'année dernière avoient ruiné les moissons. On n'avoit recueilli que fort peu de bled, encore moins de vin, surtout dans les Provinces septentrionales du Roïaume. On prit toutes les mesures possibles pour le soulagement des Peuples & pour la fourniture des Armées. On réüssit à-peu-près pour le dernier article, mais par-rapport au prémier, on ne pût empêcher que la disette ne fit périr une multitude prodigieuse de peuple. Cette année à Paris on compta quatre-vingt-seize mille morts.

Embarras suscité à Guillaume III.

C'étoit sur-tout à Guillaume trois qu'on se prenoit du peu de succès des avances qu'on faisoit pour la paix. On mit en œuvre les partisans du Roi Jaques, qui lui suscitèrent tous les embarras dont ils purent s'aviser. Après son retour de Hollande, il avoit assemblé le Parlement.

1693. On s'opposa presqu'à tout ce qu'il souhaitoit. Il voulut faire passer un Acte qui obligeât tous les Anglois à renoncer au Roi Jaques; la proposition fût rejettée par la Chambre Basse, & rencontra dans celle des Seigneurs de si grandes oppositions, qu'il fallut la laisser tomber. On proposa différentes Adresses à ce Prince, dont le but étoit de blamer le Ministère, & de diminüer son affection pour les Hollandois. On se plaignit de l'Amirauté; on passa à la conduite qui avoit été tenuë en Flandre, particulièrement dans la bataille de Steenkerque.

Burnet, tom. 4. pag. 207.

Les Mécontens s'attachèrent à empêcher le Bill des subsides. N'en pouvant venir à bout, ils le firent retarder & assigner sur des fonds mauvais & incertains, où il y avoit au-moins un quart à perdre. On fit une proposition qui n'avoit jamais été avancée que dans des tems où la Grande-Brétagne s'étoit trouvée à la veille d'une guerre civile; c'étoit de nommer quelques Membres des deux Chambres pour conférer ensemble sur l'état de la Nation. Dès que cette conférence auroit eu lieu, elle se seroit infailliblement changée en Conseil d'Etat, qui se seroit arrogé un droit d'inspection sur toutes les affaires.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 169.

On entreprit de dissoudre le Parlement. Pour le rendre odieux, on l'appella le Parlement des Officiers, & il étoit vrai que plusieurs Députés avoient des Emplois militaires. On essaïa de faire passer un Bill, par lequel les Membres des Communes fussent déclarés inhabiles à avoir des postes lucratifs & de confiance, de manière que quiconque accepteroit à l'avenir de ces Emplois, cesseroit d'être Député & ne pourroit plus l'être dans la suite. A la vérité, dit Burnet, on avoit observé que bien des gens, après s'être hautement déclarés contre le Gouvernement, étoient devenus la complaisance même dès qu'on s'étoit avisé de leur donner quelqu'Emploi. Ce Bill, qui alloit à déclarer, que ceux que la Cour élevoit étoient par cela même indignes de la confiance du Peuple, passa presque sans opposition dans la Chambre Basse; mais les Seigneurs s'y opposèrent.

Tom. 4. pag. 213.

Il s'en tire par son habileté.

Burnet, ibid. pag. 216. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 173.

On fit tant de bruit par-rapport à la longue durée de ce Parlement, que les Communes elles-mêmes passèrent & fixèrent leur cassation au mois de mars de l'année suivante. Guillaume refusa absolument de passer ce Bill. Les deux Chambres en furent très mécontentes. Pour appaiser leur chagrin, on fit de grands changemens dans le Ministère; & pour gagner le peuple, on répandit qu'on avoit dessein de faire passer une Armée considérable en France; on en fit tous les apprêts. La Nation en général fût charmée de ce spectacle, qui pourtant aboutit à peu de chose. Par ce mélange de fermeté & de complaisance, Guillaume se tira des embarras qu'on lui avoit suscités, & se mit en état de soûtenir les grands efforts que la France se disposoit à faire.

Conquêtes des François en Flandre avant l'ouverture de la Campagne.

On n'y avoit pas attendu l'ouverture de la Campagne pour entrer en action. Les troupes qu'on avoit destinées l'année dernière en Angleterre pour faire une descente sur les Côtes de Normandie ou de Brétagne, avoient été débarquées en Flandre dans l'arrière-saison; on les avoit éta-

établies à Furnes & à Dixmude. Outre qu'elles incommodoient extrêmement les frontières de la Flandre Françoise, on craignit que ces deux Places ne servissent aux Alliés pour aller attaquer les Villes Maritimes, sur-tout Dunkerque, dont les Anglois regrettoient toûjours la perte. 1693.

Dans le dessein de s'emparer de ces deux postes, on donna des ordres pour que les troupes qui étoient en quartier sur la Meuse fissent quelques mouvemens. On y forma un Corps de douze à treize mille hommes, qui marcha à Hui & l'investit le vingt-sept décembre. L'Electeur de Bavière mit toutes ses garnisons en mouvement pour y porter du secours. Le siège d'Hui n'étoit qu'une feinte; le Marquis de Boufflers fit investir Furnes par vingt Bataillons & seize Escadrons, aux ordres du Marquis de la Valette & de Laubanie Commandant de Dunkerque; Boufflers, avec un bon Corps de troupes, se posta de manière, qu'il coupa la communication de cette Place avec Nieuport. La tranchée fut ouverte le cinquième de janvier. Le Comte d'Horn se rendit le lendemain, sous prétexte que l'Electeur de Bavière lui avoit mandé qu'il ne devoit pas attendre à l'extrêmité pour capituler, afin de sauver sa garnison, qui étoit de quatre mille Anglois; elle fût conduite à Nieuport. Les trois mille qui étoient à Dixmude n'attendirent pas qu'on les allât attaquer; ils se retirèrent d'eux-mêmes. Les François y entrèrent presqu'au même tems qu'elle fût abandonnée, & s'y établirent de manière à faire perdre l'envie de les y attaquer.

Ils prennent Furnes & Dixmude. *Riencourt, tom. 3. pag. 255. Quincy, tom. 2. pag. 550. Limiers, tom. 2. pag. 549. Larrey, tom. 2. pag. 180. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

C'est faire un miracle de cette conquête, que de dire, comme fait l'Auteur des Fastes, *Furnes, Place fortifiée & défenduë par quatre mille Anglois, prise par le Marquis de Boufflers en quinze heures de tranchée.* Cette Ville n'étoit point fortifiée; elle n'étoit pas même munie pour soûtenir un siège, &, quoi qu'en dise Burnet, celui qui commandoit les Anglois fit beaucoup mieux de capituler de bonne heure, que de faire prendre lui & sa garnison prisonniers de guerre; d'autant plus qu'il n'avoit point de secours à attendre.

Conquête exaggérée. Pag. 237. *Tom. 4. pag. 198.*

On fit aussi une tentative en Allemagne, à-peu-près dans le même tems; mais elle ne fût pas si heureuse. Le Comte de Tallard, qui commandoit sur la Moselle, reçut ordre au mois de décembre de faire le siège de Rhinfeld. Cette Place, située sur le Rhin, étoit de peu d'importance en elle-même; mais sa proximité de Coblentz, & la facilité qu'elle auroit donnée de pénétrer dans la Franconie, la rendoit considérable aux deux partis. Le Comte de Tallard l'investit le treize avec un Corps de douze mille hommes. Deux jours après, s'étant fort approché de la Place pour la reconnoître, il fût dangereusement blessé. De Choisy, Gouverneur de Sarloüis & habile Ingénieur, se trouva chargé du commandement des troupes & de la conduite du siège; il fit ouvrir la tranchée devant le Château, pour l'envelopper & lui ôter toute communication avec la Ville. L'artillerie se fit attendre cinq ou six jours. On ne commença que le vingt-un à battre cette Tour ou ce Château, dont le canon incommodoit fort les travailleurs & démon-

Tentative sur le Rhin sans succès. *Burnet, tom. 4. pag. 222. Quincy, tom. 2. pag. 565.*

1693. ta plus d'une fois celui des assiégeans ; de manière qu'ils furent obligés de changer leurs batteries, & d'abandonner quelques postes avancées dont ils s'étoient saisis.

Ces délais donnèrent le tems au Landgrave de Hesse de venir au secours. Il fit élever de l'autre côté du Rhin une batterie de dix-huit pièces de canon, dont il foudroïa les assiégeans, & les contraignit de changer encore leurs attaques. Cette Ville n'étoit investie qu'en deçà du Rhin. Le Landgrave étoit maître d'en renouveller la garnison, d'y jetter des munitions de guerre & de bouche quand il le jugeroit à propos, & ce siège étoit de nature à devenir aussi long qu'a été depuis celui de Verruë. Choisy s'opiniâtra ; son canon ruina deux bastions, & ses tranchées avancèrent assez pour le mettre à portée d'attaquer les chemins-couverts du Château & de la Ville ; il le fit, & s'en rendit maître après un combat où il eut plus de deux cens hommes tués & autant de blessés. Il ne le garda pas long-tems. Les assiégés revinrent à la charge avant que les logemens fussent achevés, & tuèrent ou chassèrent tout ce qu'ils y trouvèrent de travailleurs & de soldats. Le Landgrave étant joint par quantité de détachemens qui lui arrivoient de tous côtés, passa le Rhin à Coblentz. On se retira avec sagesse & beaucoup de précaution le huit de janvier. Le Gouverneur de Rhinfeld ne s'en apperçut pas. On ne laissa ni canon, ni bagages ; on ne fût point suivi, parce qu'on se jetta de bonne heure dans les défilés, où le Landgrave n'ôsa s'engager.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Un Ecrivain, quoique d'ailleurs fort exact, en parlant de la première de ces expéditions, marque que le Marquis de Boufflers enleva quatre mille Anglois dans Furnes. Ils ne furent point enlevés, mais conduits à Nieuport, comme nous l'avons dit ; ce ne fût même que pour n'être pas exposés à ce danger, qu'ils capitulèrent après quinze heures de tranchée ouverte. Cette conquête fût honorée d'une Médaille. † On y voit Mars tenant deux boucliers aux Armes de Furnes & de Dixmude. La Légende, MARS PROVIDUS, & l'Exergue, FURNIS ET DIXMUDA CAPTIS, signifient, *que la prise de ces deux Villes fût l'effet de la plus sage prévoïance.*

† Voïés N°. XII.

La France par-tout victorieuse. *Lettres Historiques.* Loüis quatorze à la tête de son Armée. *Limiers, tom. 4. pag. 549. Burnet, tom. 4. pag. 223.*

Ces entreprises n'étoient qu'un prélude de ce qu'on devoit faire pendant la Campagne. La France y fût victorieuse en Flandre, en Piémont, & fit en Catalogne des conquêtes importantes. Il ne tint qu'à ses Généraux de vaincre en Allemagne ; elle remporta même de grands avantages sur mer, &, ce qui étonnera peut-être, elle ne fit pas à beaucoup près ce qu'elle auroit pû faire.

Les grands préparatifs que l'on avoit fait en Flandre pendant l'hiver, les amas prodigieux de vivres & de munitions de guerre dont on avoit rempli les Places frontières, Mons, Namur & Maubeuge, firent penser que le Roi très-Chrétien avoit quelque dessein pareil à ceux des deux années précédentes. Ce Prince se mit en effet à la tête d'une de ses deux Armées. Il choisit la moins nombreuse ; elle n'étoit que de cinquante & un Bataillons & de cent douze Escadrons. Le Maréchal

de Luxembourg étoit à la tête de soixante & dix-huit Bataillons & de cent cinquante-deux Escadrons; les Maréchaux de Joyeuse & de Villeroi commandoient sous lui. Pour le Maréchal de Boufflers, il servoit sous le Roi. La prémière s'assembla vers la fin de mai entre Antoin & le Mont de la Trinité, tandis que l'autre se formoit à Estines & à Givry, entre Binche & Mons. Le Marquis d'Harcourt assembloit en même tems un camp-volant sur la Moselle, pour se porter en Flandre ou en Allemagne, selon le besoin. 1693.

Il la quitte tout-à-coup. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 2. pag. 616.*

Des troupes si nombreuses, tant de Généraux, sur-tout la présence du Monarque, annonçoient les plus grands desseins. Ces grandes espérances se terminèrent pourtant à rien, & ce ne fût que la grande habileté du Maréchal de Luxembourg, qui répara la gloire de la Nation, que l'inutilité de tant de préparatifs auroit assûrément ternie. Loüis quatorze partit de Versailles le quinze de mai, encore accompagné des Dames de sa Cour; il ne marcha point avec cette rapidité de Héros qu'il avoit euë autrefois; il ne joignit son Armée que le deux de juin; le lendemain il en fit la revûë. Le six il la conduisit à Timeon, de-là à Gemblours; il y resta jusqu'au douze; il reprit tout d'un coup le chemin de Versailles, après avoir fait un détachement de vingt-sept Bataillons & de quarante-six Escadrons, pour les envoïer en Allemagne sous la conduite du Dauphin.

Ce qu'on a pensé de cette demarche. *Limiers, tom. 2. pag. 550. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 174.*

Ce départ précipité, qui a si fort embarrassé les Panégyristes de ce Prince, qui veulent le trouver grand en tout, est une énigme qu'on n'a point encore devinée. On en a donné de si foibles raisons, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Il fit grand bruit dans toute l'Europe, on en triompha en Hollande comme d'une bataille gagnée. Les Panégyristes du Roi Guillaume, encore plus adulateurs que ceux de Loüis quatorze, attribuèrent ce départ inopiné à la manière avantageuse dont leur Héros s'étoit posté. Ils disent que le Roi très-Chrétien voïant par cette savante manœuvre tous ses projets confondus, n'avoit point eu d'autre parti à prendre que de se retirer. On ôse assûrer que ceux qui ont parlé de la sorte n'étoient point-du-tout au fait de la situation des Armées, bien moins encore des différentes vûës de ceux qui les commandoient. La simple description de l'état où étoient les Alliés en Flandre, suffit pour en convaincre.

Réflexions qui peuvent servir à en juger. *Feuquières, tom. 4. pag. 105.*

Depuis la prise de Namur, ils ne pouvoient plus s'approcher des frontières de Campagne que par Charleroi. Ils étoient maîtres de Liège, dont la conservation leur importoit de tout; ils en avoient rétabli la Citadelle, & l'avoient couverte d'un camp retranché capable de contenir une Armée. Les deux Armées Françoises, qui s'étoient presque jointes à Gemblours, leur donnoient un égal sujet d'inquiétude pour Charleroi & Liège d'un côté, & pour leur Armée & Louvain de l'autre. En perdant Liège, ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes; les François se trouvoient sur Maëstricht, & par conséquent ne leur laissoient plus de communication avec l'Alle-

1693. l'Allemagne, que par le Bas-Rhin & la Basse-Meuse. S'ils avoient été battus, Louvain, Malines, Bruxelles, Anvers, n'auroient plus été soûtenües, & la Flandre entière auroit couru risque de tomber entre les mains du vainqueur.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 174. Feuquières, tom. 2. pag. 200.

GUILLAUME trois qui voïoit également la ruine de son parti dans la perte de Liège ou de Louvain au commencement d'une Campagne, & qui d'ailleurs n'ôsoit se commettre au sort d'une bataille, dont le mauvais succès auroit causé la ruine de la Ligue, prit le parti de séparer ses forces. Il se plaça à Parck avec la plus grande partie, pour couvrir Louvain & les autres Villes de Flandre & du Brabant. Il mit dans le camp retranché de Liège un Corps considérable d'infanterie & de cavalerie, qu'il jugeoit capable de résister assez long-tems pour avoir celui de donner de nouveaux secours à ces troupes attaquées, en le faisant marcher à couvert du Demer, & le faisant entrer dans ce camp retranché, par l'autre côté de la Meuse. Ce parti de soûtenir Liège de cette manière, avoit un grand inconvénient. Pour faire marcher sûrement ce secours, il falloit qu'il s'avançât lui-même avec toute son Armée, pour assûrer sa marche. Ainsi il se seroit éloigné de Louvain & de la Flandre, à quoi les Espagnols n'auroient jamais consenti.

LE Conseil de France avoit prévû que Guillaume, inférieur en forces comme il le seroit, n'auroit point d'autre parti à prendre que celui qu'il prit en effet. On connoissoit le camp retranché devant Liège, & l'usage auquel il étoit destiné; on n'ignoroit pas que le camp de Parck étoit le seul où une Armée inférieure pût espérer de se défendre.

SUR ces connoissances, on avoit formé le projet d'aller avec les deux Armées accabler les principales forces de la Ligue dans le camp de Parck. Toutes les mesures pour assûrer l'exécution avoient été judicieusement concertées, & elles étoient sur le point d'être exécutées, lorsque tout-à-coup, sans aucune bonne raison, du-moins apparente, le plan général de la Campagne fût changé, & la guerre offensive résoluë en Allemagne, au-lieu de la défensive qu'on avoit ordonnée. Il est sûr que la disposition des Alliés favorisoit plûtôt l'exécution du projet qu'elle n'engageoit à l'abandonner. Les deux Armées en continüant leurs marches si bien mesurées d'abord, auroient contraint le Roi Guillaume à l'un de ces partis, qui lui auroient prèsque été également funestes. Il auroit réüni toutes ses forces dans son camp de Parck, & par-là il auroit abandonné Liège; ou-bien il se seroit approché de cette Place pour assûrer la marche des secours qu'il auroit été obligé d'y envoïer pour la soûtenir; par-là il auroit découvert Louvain, abandonné son Fort, & donné l'occasion de l'attaquer avec avantage. La preuve de ceci, c'est que Luxembourg, à qui on avoit ôté ses meilleures troupes, auxquelles on avoit substitué la plus mauvaise infanterie de l'Armée, que Loüis quatorze avoit quittée, vint seul à bout d'exécuter ce projet, que l'action des deux Armées rendoit immanquable, avec un succès bien plus décisif. Ce ne fût donc point l'habileté de Guillaume

laume

laume qui le sauva; (il est vrai qu'il avoit fait tout ce qu'il pouvoit faire dans les circonstances) ce fût le changement de son ennemi, qui, flatté peut-être de ce qu'on lui mandoit de la facilité qu'il y auroit d'accabler l'Armée Impériale après la prise d'Heidelberg, & ne voulant pas s'exposer au risque d'une action vive qui devoit se passer, ou à l'attaque du camp de Liège, ou à celle de Parck, préféra une victoire qui ne l'exposoit point, à celle qu'il avoit entre les mains. Qui sait si le Turc, en ces circonstances, ne menaça pas positivement de s'accommoder avec l'Empereur si on ne faisoit pas la guerre sur le Rhin plus sérieusement que les années précédentes? C'est peut-être là le vrai mot de l'énigme.

1693.

Habileté du Maréchal de Luxembourg. *Feuquières, tom. 2. pag. 203. Limiers, tom. 2. pag. 550.*

APRÈS le départ du Roi très-Chrétien, Luxembourg se trouva encore à la tête de quatre-vingt-dix-neuf Bataillons & de cent vingt-un Escadrons. Avec ces forces, quoique inférieures à celles du Roi Guillaume si elles avoient été réünies, il entreprit de se conserver l'air de supériorité que le commencement de la Campagne lui avoit donné sur ce Prince; il pensa même à exécuter le projet abandonné avec si peu de gloire. Dans cette vûë, il prit fort à propos le camp de Meldert, separé de Parck par les Bois de Méerdal. Par cette situation il avoit en tête les principales forces de l'ennemi; derrière lui étoient les troupes qui gardoient le camp de Liège. Ces troupes n'ôsoient en sortir pour aller joindre leur grande Armée, parce qu'elles ne pouvoient quitter Liège sans laisser aux François la possibilité de s'en emparer avant qu'on pût troubler l'exécution de cette entreprise, que les Hollandois redoutoient par-dessus tout. D'ailleurs ces troupes ne pouvoient marcher sans danger derrière le Demer, dont l'Armée Françoise étoit fort proche; Guillaume lui-même n'ôsoit quitter son camp pour favoriser cette jonction, parce que ce mouvement auroit découvert Louvain.

Il lui vient un grand convoi. *Quincy, tom. 2. pag. 617.*

LA difficulté pour le Général François, étoit de subsister dans ce camp si bien choisi. Il étoit éloigné de Mons & de Maubeuge, où étoient les magazins. On y avoit préparé un grand convoi de sept cent chariots chargés de bled, & de deux charettes chargées d'argent. On ne doutoit point que l'ennemi, instruit du pressant besoin qu'on avoit de ce convoi, ne fît de grands efforts pour l'enlever. La nombreuse garnison qu'il avoit dans Charleroi, lui en donnoit la facilité. Soit hazard, soit dessein, cette garnison fût affoiblie par plusieurs détachemens; on saisit ce moment pour faire passer le convoi. Le Comte de Vertillac, Gouverneur de Mons, eut ordre de le conduire avec une partie de sa garnison, & de le remettre à Beaumont au Marquis de Guiscard, Gouverneur de Namur; son ordre portoit encore de le conduire plus loin, s'il étoit nécessaire.

Ibid. pag. 618.

LE convoi partit le deux de juillet, & arriva heureusement à Beaumont à la fin du jour. Le Comte de Vertillac reprit le chemin de Mons. Le Gouverneur de Namur sachant, à n'en pouvoir douter, qu'il seroit attaqué, lui depêcha plusieurs Couriers; il revint sur ses pas. On se mit en

1693. en marche pour gagner Philippe-Ville; l'escorte fut partagée en trois Corps; Bretoncelles Brigadier commandoit l'Avant-garde, Guiscard étoit au centre, Vertillac commandoit l'Arrière-garde. Ces troupes consistoient en seize Escadrons & en douze cens hommes d'infanterie. Dès qu'on fût au défilé de St. Lenrieux, on détacha quelques troupes pour faire des ponts sur un ruisseau qui est entre ce Village & Bossu. Cette précaution fût le salut du convoi, en abrégeant & en facilitant sa marche.

Malgré tout ce que purent faire les Alliés pour l'enlever. *Quincy, tom. 2. pag. 619. Riencourt, tom. 3. pag. 271. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 175.*

Il n'y avoit plus qu'une centaine de chariots à passer, lorsqu'on vit paroître quelques coureurs des ennemis, sur les hauteurs entre Beaumont & Bossu. On les vit bien-tôt s'y déploïer & s'y mettre en bataille, au nombre de dix-neuf ou vingt Escadrons. On apperçut en même tems une colonne d'infanterie, dont on vit quelques Bataillons se détacher pour s'emparer de Bossu. Le convoi marchoit cependant, & étoit presque déjà arrivé sur les glacis de Philippe-Ville. Les ennemis avançoient en même tems sur l'escorte qui le couvroit; leur lenteur à l'attaquer, donna le loisir de se préparer à les recevoir. Vertillac, qui n'avoit que huit Escadrons contre dix-neuf, en forma deux lignes. Persuadé qu'il n'y avoit qu'un effort de valeur extraordinaire qui pût suppléer à l'inégalité du nombre, il décida qu'on essuïeroit le feu de l'ennemi & qu'on le chargeroit aussi-tôt l'épée à la main. Cet ordre fût exécuté. Par surprise, ou manque de fermeté, la cavalerie ennemie ne tint point; la prémière & la seconde ligne furent enfoncées, & la troisième se dissipa d'elle-même; on la poursuivit long-tems, on en tua huit cent & on fit deux cent prisonniers. L'infanterie voïant sa cavallerie battüe, se retira en bon ordre, & ne fût point attaquée. Ce combat fût fatal à Vertillac, il y fût tué à la dernière décharge que firent les ennemis avant que de s'enfuir. Ce fût une perte; cet Officier avoit un vrai mérite.

Il vient à bout de tirer Guillaume trois de son fort. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 550.*

Luxembourg aïant reçu son convoi, ne pensa plus qu'à exécuter son projet, qui consistoit à tirer le Roi Guillaume de son camp de Parck, où il étoit en sûreté, sans qu'on pût même entreprendre sur ses convois, ni sur ses fourrages. Dans cette vûë, le Général François détacha le Maréchal de Villeroi pour faire le siège de Huy. Cette Ville se rendit le vingt-quatre juillet, après cinq jours de siège. Cette entreprise aïant été inutile pour le dessein qu'on s'étoit proposé, Luxembourg mit en oeuvre d'autres moïens plus efficaces. Il donna de vives inquiétudes à Guillaume pour son camp retranché de Liège; il fit rapprocher de Namur & de Huy le Marquis d'Harcourt, qui, avec un Corps de cavalerie, couvroit le Païs de Luxembourg & la Basse-Meuse. Il fit préparer dans Namur beaucoup de canon, de munitions de guerre & d'outils; il fit cuire une grande quantité de pain. Alors il quitta son camp de Meldert & porta toute son Armée vers Liège. Il alla reconnoître les retranchemens, & fit faire cinq ou six mille fascines, comme s'il avoit voulu s'en servir à l'attaque de ce camp retranché.

GUIL-

1693.

GUILLAUME instruit de tous ces mouvemens, crut qu'en effet Liège alloit être attaqué. Il quitta son camp de Parck pour suivre les François de loin, & se mettre à portée de faire entrer dans Liège autant de troupes qu'il jugeroit nécessaire; il y en envoïa même un assez gros détachement. Luxembourg informé de ces démarches, régla ses mouvemens devant Liège, de manière qu'il pût être assûré de l'affoiblissement de ce Prince avant que d'exécuter son dessein de le combattre. Le Roi de la Grande-Bretagne content d'avoir fait entrer de nouvelles troupes dans le camp retranché de Liège, se tint avec le reste de son Armée vers Nerwinden, & résolut de laisser son ennemi se consumer en vains efforts. Il fût même si persuadé de leur inutilité, & se confia tellement sur le nombre de ses troupes, qu'il détacha le Prince de Wirtemberg avec dix ou douze mille hommes, pour aller forcer les lignes de Courtrai & faire contribüer la Flandre Françoise, ne croïant pas qu'il pût être attaqué dans le poste qu'il s'étoit choisi.

Feuquières, tom. 3. pag. 206.

LUXEMBOURG infiniment satisfait des mouvemens que son ennemi venoit de faire, ne pensa qu'à le rassûrer dans son camp de Nerwinden, en faisant quantité de mouvemens opposés à son vrai dessein. Il feignit de grandes inquiétudes pour les lignes de Courtrai; il fit marcher toute sa seconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence possible pour aller les soûtenir, mais avec des ordres secrets de faire halte en un endroit marqué; & lui-même, dès que la nuit fût venuë, marcha vers Nerwinden avec le reste de ses troupes. Il y trouva Guillaume tranquille, qui le croïoit occupé à son entreprise de Liège & affoibli d'une partie de son Armée. Sans un terrible orage, qui survint dans le moment que les François se mettoient en marche, ils seroient arrivés assez-tôt pour combattre ce jour-là même, & leurs ennemis n'auroient pas eu le tems de se retrancher.

Il marche aussi-tôt pour le combattre. *Ib. pag. 207.*

CE dessein détaillé avec toutes ses circonstances, montre sensiblement que la conduite de la guerre, qui se fait entre des Puissances à-peu-près égales, dépend presqu'absolument de l'esprit & de la capacité du Général qui en est chargé, & que si le Général François avoit été de ces génies de guerre ordinaires, la Campagne de Flandre auroit été aussi peu utile & aussi peu glorieuse à la France que le fût celle d'Allemagne. Pour prouver que ce n'est point par préjugé qu'on paroît estimer si fort la conduite de ce Général, on va faire quelques réflexions sur celle du Roi Guillaume.

CE Prince, après la retraite précipitée de Loüis quatorze & l'envoi considérable de troupes en Allemagne, avoit la supériorité réëlle sur Luxembourg; du-moins, pour l'avoir, il n'avoit qu'à sortir de son camp de Parck & empêcher les François de prendre celui de Meldert. Sa négligence fût cause qu'il ne pût se faire joindre par les troupes qu'il avoit à Liège, & qu'il craignit toûjours qu'on ne s'emparât de cette Ville s'il la laissoit sans une puissante protection. Il eut encore plus grand tort de prendre pour réëlles toutes les démonstrations de son

Fautes de Guillaume avant la bataille. *Burnet, tom. 4. pag. 226. Feuquières, tom. 3. pag. 210.*

1693. ennemi d'entreprendre ſur Liège, & de s'être déplacé avant que cet ennemi ſe fût effectivement engagé dans cette entrepriſe. Pourquoi avoir ſi promptement détaché le Prince de Wirtemberg, pour aller en Flandre, dans la ſuppoſition que les François s'occuperoient à Liège? Et ce qui eſt encore pis, comment ſe tenoit-il à portée d'une action générale, après s'être affoibli par les détachemens conſidérables qu'il avoit envoïés en Flandre & à Liège? Enfin la faute la plus capitale qu'il fit, c'eſt de s'être flatté, qu'aïant le tems de retrancher la tête de ſon camp, dont les deux aîles lui paroiſſoient ſuffiſamment couvertes, le Général François ſe déſiſteroit d'une entrepriſe, qu'il avoit ménagée de ſi loin & avec tant d'habileté. Sans prendre tant de confiance dans la bonté de ſon poſte, qui en effet ne valoit rien, il devoit éviter une action déciſive, laquelle, affoibli comme il étoit, ne pouvoit lui être favorable; au-lieu de s'amuſer à fortifier ſon camp, il devoit ſe ſervir du tems de la nuit pour ſe mettre derrière la Getthe. Par-là, tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine qu'avoit fait Luxembourg, auroient été parfaitement inutiles; d'autant plus, qu'en ſe couvrant de la ſorte & évitant le combat, il ſe ſeroit infailliblement procuré le moïen de réünir toutes ſes forces. C'eſt ainſi qu'une prémière faute, faite devant un Général d'un génie ſupérieur, en amène beaucoup d'autres, & conduit enfin à quelqu'une qui ſoit déciſive.

Bataille de Nerwinden. *Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques. Quincy, tom. 2. pag. 624. Le Clerc, tom. 3. pag. 425. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 178.*

L'Aîle droite ſeulement de la cavalerie Françoiſe arriva ſur les trois heures après midi à la vûë des Alliés, le reſte arriva depuis ce tems-là juſqu'à minuit. Le Général n'héſita pas de s'avancer avec ſa cavalerie juſqu'à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, où le front de la plaine étant aſſez ſerré, il y plaça les troupes ſur pluſieurs lignes à meſure qu'elles arrivoient. Il ſe ſervit des quatre prémiers Bataillons qui arrivèrent, pour chaſſer quelques détachemens de l'Armée ennemie qui occupoient Landen & couvroient ſa gauche. Cette faute, que fit Guillaume en ne ſoûtenant point ce poſte & en l'abandonnant trop facilement, donna lieu au Général François de placer pendant la nuit, entre Landen & Romsdorph, au-deſſus de Landen & à la gauche de ſon ennemi, ſa cavalerie reſtée ſur la hauteur de Ste. Gertrude. Seize Eſcadrons reſtèrent pendant la nuit à la droite de Landen. Dès que le jour parut, ils furent placés au-deſſus du ruiſſeau vis-à-vis de l'aîle gauche de la cavalerie ennemie, pour la contenir, pour chercher des paſſages ſur le ruiſſeau, & agir contre le flanc de l'ennemi, ſi l'occaſion s'en préſentoit.

Diſpoſition de l'Armée Françoiſe. *Feuquières, tom. 3. pag. 291.*

Au centre, où Luxembourg pendant la nuit, manque de front, s'étoit placé ſur onze lignes tant de cavalerie que d'infanterie, on s'ébranla au commencement du jour par un mouvement en-avant ſi judicieux & ſi ſavant, que la marche à l'ennemi forma l'ordre de bataille ſur deux lignes. Pour l'infanterie de la gauche, elle fût deſtinée à attaquer le Village de Nerwinden. La cavalerie s'étendit vers la Getthe devant la droite de l'ennemi, avec ordre de pénétrer une haïe qui le couvroit, & de

de l'attaquer au cas qu'elle pût se former en-dedans de la haïe, & que l'attaque du Village de Nerwinden réüssît. 1693.

Tandis qu'on se préparoit à attaquer, on se disposoit dans le camp ennemi à une vigoureuse défense. A la prémière vûë de la tête de l'Armée Françoise, le Roi d'Angleterre & l'Electeur de Bavière auroient pû mettre la Getthe devant eux ; ils avoient plus de tems qu'il ne leur en falloit pour faire ce mouvement avec sûreté, & il leur en eût coûté tout au plus quelques troupes de leur Arrière-garde ; mais ils crurent pouvoir rendre leur poste si bon qu'on n'óseroit les y attaquer. Ils retranchèrent le front de leur camp où ils le crurent nécessaire, & ils placèrent leur meilleure infanterie dans le Village de Nerwinden, qui fût pareillement retranché. Ce Village étoit dans le centre, & tenoit par-derrière à leur ligne d'infanterie, & aux retranchemens par ses deux flancs, de manière qu'il ne pouvoit être enveloppé.

Disposition des Alliés. Feuquières, tom. 3. pag. 291.

Leur gauche occupoit le Village de Romsdorph, sur le bord du ruisseau de Landen. On retrancha aussi la tête de ce Village, qui par le flanc droit tenoit aux retranchemens du front. Pour la cavalerie de cette aîle, comme elle n'avoit point assez de terrein sur le front, ni même de fonds pour se placer derrière l'infanterie retranchée, elle fût obligée de se mettre en potence, la droite au ruisseau de Landen. Cette disposition particulière la rendit inutile pendant la bataille. C'étoit une suite de la faute qu'on avoit faite de laisser occuper Landen aux troupes Françoises.

Telle étoit la disposition générale des deux Armées au moment qui précéda la bataille. Selon cette disposition, les Alliés, à couvert de leurs retranchemens, réduisoient les François à deux points d'attaque antérieure à celle de leur front, qui ne pouvoit être abordé sans essuïer en flanc le feu de ces deux points. Ainsi donc, avant que d'attaquer ce front, il falloit avoir emporté Nerwinden & Romsdorph ; il falloit encore essuïer le feu de cent pièces de canon & de toute l'infanterie qui bordoient ces retranchemens, au-moins jusqu'à ce que le Village de Nerwinden fût emporté, & que les fronts de l'Armée pussent s'avancer au front du retranchement pour l'attaquer en même tems.

Le combat commença par l'attaque de Nerwinden, sur les six heures du matin ; il fût emporté en peu de tems. Dans ce païs, les païsans au-lieu de haïes séparent leurs héritages par des petits murs de terre d'environ cinq pieds de haut & d'un pied d'épais. L'infanterie qui abordoit en même tems les avenües retranchées du Village, & ces petits murs qui se trouvoient sur la campagne, se resserroit sur l'infanterie qui avoit chassé l'ennemi de ces avenües retranchées, pour entrer avec elle dans le Village ; ainsi elle ne poussoit plus l'ennemi que par un front égal à la largeur de la rûë, sans penser qu'il y alloit de tout de démolir ces petits murs de terre, qui auroient pû l'être dans un moment du côte que l'on avoit attaqué. On ne pensa pas même à les border d'in-

Détail de cette action. Les François d'abord repoussés. Pourquoi. Ib. pag. 297.

1693. fanterie du côté par lequel le Village tenoit à la ligne, pour faire un front du-moins égal à celui de l'ennemi lorſqu'il reviendroit attaquer le Village. Il y vint en effet, & abordant ces petits murs qu'il ne trouva point défendus, en même tems qu'il attaquoit l'avenüe, il prit en flanc à droite & à gauche ceux qui la défendoient, & les contraignit de l'abandonner.

Faute énorme du Maréchal de Villeroi rend le ſuccès incertain. *Feuquières, tom. 3. pag. 297.*

POUR reprendre ce poſte déciſif, l'ennemi avoit emploïé une partie de l'infanterie de ſa gauche, qui s'étoit dépoſtée du front du retranchement pour aller faire cette attaque. Le Maréchal de Villeroi, qui commandoit l'aîle droite, avoit eu ordre d'attaquer le centre & le front de l'ennemi dès qu'il verroit proſperer l'attaque de Nerwinden; il ne l'avoit point fait, il ne le fit même pas lorſque tous les Officiers lui firent remarquer que le front venoit d'être dégarni de l'infanterie qui marchoit pour reprendre ce Village.

L'INFANTERIE qui en avoit été chaſſée s'étant remiſe de ſon déſordre, & ſe trouvant ſoûtenüe de troupes fraîches, ce poſte fût une ſeconde fois attaqué & emporté. Ceux qui commandoient à cette action ne ſçurent pas mieux s'y poſter qu'ils l'avoient fait la prémière fois; ils négligèrent encore de ſe placer dans tout le travers du Village du côté de l'ennemi; ils furent chaſſés une ſeconde fois par l'infanterie de la gauche, qui ſe déplaça encore impunément à la vûë du Maréchal de Villeroi, qu'on preſſa derechef inutilement d'attaquer ce front dégarni; quoiqu'il fût aiſé de comprendre que cette attaque étoit déciſive, & que la bataille auroit duré cinq ou ſix heures de moins, & coûté ſans comparaiſon moins de monde.

IL étoit plus de midi qu'on n'avoit encore eu aucun ſuccès. Luxembourg, qui n'étoit pas homme à ſe rebuter pour quelques attaques malheureuſes, vint lui-même à cette droite ſi mal conduite. Il prit une partie de l'infanterie & la Maiſon du Roi, à la tête de laquelle ſe trouvoit le Maréchal de Villeroi. Avec ces troupes fraîches Nerwinden fût attaqué une troiſième fois & emporté. On s'y plaça comme il convenoit; on fit les attentions qu'on n'avoit point faites; les petits murs furent renverſés, & on ſe donna un front égal à celui qui pouvoit revenir à la charge.

Le Marquis de Feuquières la répare. *Ibid. pag. 300.*

LE commandement du reſte de la droite reſta au Marquis de Feuquières Lieutenant-général. Son prémier ſoin fût de ſe mettre en diſpoſition d'attaquer l'ennemi, s'il recommençoit ſa manœuvre imprudente de dégarnir ſa gauche pour aller diſputer le Village de Nerwinden. Il ne manqua pas de le faire, & même plûtôt qu'il ne l'avoit fait les deux prémières fois, parce qu'il croïoit que le Village étoit attaqué avec un plus grand nombre de troupes. Feuquières laiſſa marcher cette infanterie, juſqu'à ce qu'il la jugea hors de portée de revenir à ſon poſte avant qu'il pût être attaqué; le Marquis de Créqui fût chargé de cette attaque. Feuquières ſe mit à la tête de la cavalerie, & la mena à l'endroit du retranchement qui n'étoit fermé que par des chariots d'artillerie mis

en

en-travers. Ce retranchement fût aisément forcé ; la cavalerie pénétra & se forma en-dedans des retranchemens ; le Marquis de Créqui s'empara en même tems de l'endroit dégarni de l'infanterie qui étoit allée soûtenir Nerwinden. 1693.

Cette infanterie voïant toute la droite de l'Armée Françoise en mouvement vers le front du retranchement, voulut revenir à son poste. Il étoit trop tard. Elle le trouva occupé par le Marquis de Créqui, & hors d'état de résister à la cavalerie, elle fût obligée de se former en Bataillon quarré. L'endroit par où Feuquières avoit forcé le retranchement, étoit le plus élevé du camp des Alliés. Il vit que le Roi Guillaume, ignorant ce qui se passoit à sa gauche, faisoit marcher toute sa droite pour reprendre Nerwinden. Il mit sa cavalerie en bataille & se disposa à charger ce Prince en flanc, s'il s'avançoit. D'un autre côté, Luxembourg instruit du succès de sa droite, fit faire un effort général à sa gauche & à son centre. Maître de Nerwinden, il se forma entre ce Village & le front de l'ennemi, qui se trouvant trop serré par un recoude de la Getthe, fût aisément débordé par la gauche des François, & entièrement taillé en pièces, ou noïé dans cette rivière.

On pénétre dans le camp des Alliés. *Burnet, tom. 4. pag. 227. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 179. Feuquières, tom. 3. pag. 301. Quincy, tom. 2. pag. 631.*

Pour la cavalerie de la gauche ennemie, qui, n'aïant point eu de place sur le front de la ligne, ni de terrein pour se poster derrière son infanterie, avoit été mise en potence vis-à-vis du ruisseau de Landen, elle se retira dès qu'elle vit les retranchemens forcés ; elle le fit paisiblement, parce qu'elle se trouvoit éloignée du lieu où le fort de l'action s'étoit passé ; elle ne pouvoit même faire mieux, puisqu'elle n'avoit pas de terrein pour se ranger de manière à pouvoir charger de front les troupes qui avoient forcé le retranchement.

Dès qu'on eut pénétré dans le camp des Alliés, ce ne fût plus qu'une déroute. Ils manquoient de fonds pour s'étendre ; l'Electeur de Bavière se sauva d'un côté, Guillaume d'un autre. La cavalerie Angloise fût extrêmement maltraitée. Ils laissèrent dix ou douze mille morts sur le champ de bataille, sans compter qu'il s'en noïa dans la Getthe un assez grand nombre pour qu'elle débordât dans les prairies des environs. On leur fit deux mille prisonniers, dont la plûpart étoient Officiers ; on leur prit cent quatre pièces de canon, huit mortiers, quatre-vingt-cinq étendarts ou drapeaux, douze paires de tymbales. Cette grande victoire coûta bien du sang aux François, sur-tout jusqu'à ce qu'ils se fussent emparés de Nerwinden, & qu'ils eurent forcé les retranchemens ; mais ensuite ils eurent leur revanche. En ces tems-là on publioit en Hollande que la perte des Alliés avoit été très médiocre, & celle des François extrême. Cela étoit bon pour-lors, afin de soûtenir les Peuples, à qui la guerre commençoit à devenir fort à charge ; mais aujourd'hui il y auroit du ridicule à parler de la sorte. Une Armée qui s'est battüe au-moins pendant six heures, qu'on force dans ses retranchemens, à qui on enlève tout son canon, à qui on prend quantité d'étendarts,

Ils s'enfuient de tous côtés. *Le Clerc, tom. 3. pag. 426.*

1693. tendarts, sur-tout douze paires de tymbales, peut-elle ne faire qu'une perte médiocre, particulièrement si sa fuite est générale, & retardée par le passage d'une rivière qu'elle a derrière elle?

Fautes de Guillaume trois pendant l'action. *Burnet, tom. 4. pag. 226. Feuquières, tom. 3. pag. 293. Larrey, tom. 2. pag. 195.*

GUILLAUME fût donc battu, & il le fût par sa faute, pour n'avoir pas connu les défauts de son camp, qui n'avoit point assez de fonds pour qu'il pût placer toutes ses troupes sur plusieurs lignes, assez distantes les unes des autres pour se procurer une liberté entière dans ses mouvemens. Ce manque de terrein l'obligea de mettre la cavalerie de sa gauche dans une situation qui la rendit absolument inutile. Avec un peu plus de lumières, il auroit vû que dès que son front seroit ouvert, & que les François seroient venus à bout de se former & de se maintenir en-dedans de sa ligne, il perdroit nécessairement de son terrein intérieur; que cette perte le mettroit dans l'impossibilité de faire agir ses troupes, & que le désordre de la tête se communiqueroit infailliblement au reste de son Armée, sur laquelle tomberoit ce prémier front poussé, & sans terrein pour se reformer, ou pour donner moïen à sa seconde ligne de se porter sur l'ennemi qui auroit mis son prémier front en désordre. D'ailleurs, pour soûtenir le Village de Nerwinden, n'avoit-il point d'autres troupes que celles qui gardoient les retranchemens de sa gauche? Ces mouvemens hazardeux doivent-ils se faire en présence d'un ennemi disposé à en profiter?

On tâche envain de l'excuser. *Histoire d'Angleterre, sous Guillaume III. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

DE Larrey avoüe en cette occasion, que Luxembourg ne fuit pas devant son Héros, qu'il l'attaque même, soit qu'il se sentît supérieur par le nombre de ses troupes, soit qu'il donnât dans cette superstition qui attache à de certains jours & à de certaines constellations je ne sai quelle fatalité, qui doit être heureuse aux uns & funeste aux autres. Quel galimathias! N'est-il pas du dernier burlesque, de chercher dans les constellations le motif qui détermine un Général à donner bataille? Peut-être cet Ecrivain a-t'il voulu faire allusion à une accusation de magie ou de sorcellerie, sur laquelle Luxembourg avoit été mis à la Bastille en mille six cent quatre-vingt. On ne peut s'empêcher de dire, que cette manière d'écrire sent le flatteur ou bien le pensionnaire.

Médaille outrée à cette occasion.

L'ACADÉMIE des Inscriptions n'avoit sûrement pas besoin d'exaggérer cette victoire, pour en faire un endroit brillant de son Histoire Métallique; la vérité toute simple suffisoit. On voit sur la Médaille frappée à cette occasion, un Trophée, au haut duquel est une Couronne vallaire. La Légende, CÆSA HOSTIUM VIGINTI MILLIA, TORMENTA BELLI CAPTA SEPTUAGINTA SEX, SIGNA RELATA NONAGINTA, & l'Exergue, DE FOEDERATIS AD NERWINDAM, signifient, *que les Confédérés furent défaits à Nerwinden, qu'on leur tua vingt mille hommes, qu'on leur prit soixante & seize canons & quatre-vingt-dix drapeaux.* † L'explication ajoûte, que leur déroute fût si générale, que du reste de la Campagne ils ne parurent plus en Corps d'Armée.

† Voïés N°. XIII.

GUIL-

GUILLAUME après sa déroute se retira sur les hauteurs de Tillemont, où il rassembla ses troupes fugitives, & se réfugia avec elles près de Louvain. Il rappella le Prince de Wirtemberg, & se trouva bientôt presqu'aussi fort qu'il l'avoit été avant la bataille. On fit en Hollande de la plus grande diligence pour le remettre en équipages. Il ne parut pas que le Général François profitât assez de sa victoire; on le blâma presque généralement de n'avoir pas poursuivi son ennemi & de lui avoir laissé le tems de se rétablir. Des Faiseurs d'Anecdotes disent, que son fils aîné lui fit appercevoir cette faute, & que pour réponse il lui demanda ce qu'il vouloit qu'ils fissent la Campagne prochaine? Ces reproches étoient mal-fondés. Il étoit tard quand l'action finit; il falloit passer la Getthe pour poursuivre les Alliés; ils s'étoient formés au-delà de cette rivière, ils ne fuïoient plus, & la retraite se faisoit en bon ordre. D'ailleurs une Armée, quoique victorieuse, est-elle toûjours prête à marcher? Ne faut-il pas qu'elle ait ses vivres assûrés? Le siège & la prise de Charleroi, la délivrance de la Flandre Françoise, que le Prince de Wirtemberg désoloit, la subsistance de l'Armée sur le Païs ennemi jusqu'au tems des quartiers d'hyver, ne sont-ils pas des fruits solides & des preuves effectives d'une grande victoire?

1693. Le Maréchal de Luxembourg blâmé de n'avoir pas profité de sa victoire. *Feuquières, tom. 3. pag. 354. Limiers, tom. 2. pag. 552.*

L'ARMÉE Françoise après quelques jours de repos alla camper à Varem, & mit à contribution la Mairie de Bois-le-Duc. Elle en partit le quinzième d'août, pour aller à Bonef sur la Mehaigne. Le seize elle campa à Sombref, entre Fleurus & Gemblours, & se rendit le dix-huit à Nivelle; elle y demeura jusqu'au vingt-neuf, qu'elle alla camper à Soignies, d'où enfin elle marcha le neuf de septembre pour camper entre Binche & Estines, où elle s'étoit d'abord formée. L'Armée des Alliés régla sa marche sur celle de l'Armée Françoise; elle la suivit, d'un peu loin à la vérité, mais d'assez près pour l'obliger à marcher avec précaution.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 180.

PENDANT ces marches de part & d'autre, le Maréchal de Luxembourg faisoit faire de grands préparatifs de munitions de guerre & d'artillerie. Il donna à Liège le plus de jalousie qu'il lui fut possible, pour cacher son vrai dessein & tomber sur Charleroi, dont la prise devoit assûrer la tranquillité des frontières du Roïaume. Cette Place avoit été prise pendant la dernière guerre. Vauban y avoit fait de nouveaux dehors, & l'avoit renduë sans comparaison plus forte qu'elle n'étoit auparavant; dans ce nouvel état, on l'avoit remise aux Espagnols par le traité de Nimègue. Elle fût investie le neuf de septembre par le Gouverneur de Namur, avec six Bataillons & un Régiment de Dragons, du côté de Coüillet, tandis que le Marquis de Ximenès avec seize Escadrons l'entouroit du côté de Marchiennes. Le Maréchal de Villeroi, à qui toutes ses fautes n'ont jamais fait perdre un degré de faveur, y arriva le lendemain avec trente-deux Bataillons & trente-quatre Escadrons. La garnison étoit de quatre mille cinq cens hommes, commandés par le Marquis del Castillo Gouverneur, homme de mérite & de résolution,

Les François assiègent Charleroi. *Quincy, tom. 2. pag. 637. Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras ibid. pag. 181. Burnet, tom. 4. pag. 228. Le Clerc, tom. 3. pag. 426.*

qui se défendit si bien qu'à la fin du siège il ne se trouva plus que douze cens hommes dans la Place.

1693. Singularité de ce siège. *Feuquières, tom. 4. pag. 148.*

La tranchée fût ouverte la nuit du quinze au seize. Vauban, qui devoit connoître cette Place, puisqu'il en avoit construit les dehors, étoit chargé de la conduite des travaux. C'est une maxime que personne n'ignore, qu'une Place doit être attaquée par l'endroit où il y a le plus de facilité à la prendre; Vauban, toutefois, quoique fort habile, fort sage, & même plein d'attention pour la conservation des troupes, l'attaqua par l'endroit qui pouvoit la faire durer plus long-tems dans une saison déjà avancée & fort pluvieuse en ce païs-là.

Voici le détail de cette attaque. Il fit ouvrir la tranchée à la droite de la porte de Bruxelles, sans embrasser entièrement ce poligone; après quoi il la fit continüer par le pied d'un glacis fort roide, entre un étang & la contrescarpe de la Place. La seconde attaque fût conduite entre la Sambre & la tête de l'étang. Ces deux attaques devoient se communiquer entre l'étang & la Place, après que la seconde seroit parvenuë au-delà de la chaussée de l'étang. Le boyau de communication de ces deux attaques ne pouvoit être soûtenu que par le feu d'une parallèle établie de l'autre côté de l'étang, & ce feu eût été trop éloigné, si Dom Castillo avoit été aussi habile qu'il étoit brave.

Avant que de travailler à cette communication des deux attaques au pied du glacis, il falloit se rendre maître de deux redoutes de maçonnerie, dont l'une étoit dans l'étang sur le flanc droit de la porte de Bruxelles, l'autre du côté de l'attaque de la Sambre, à la tête de l'étang pour en défendre la chaussée. Ce passage étoit fort étroit, & n'avoit pas plus de six toises de large; par conséquent rien n'étoit plus difficile que de se défiler des feux de la Place, qui ne pouvoient manquer d'être supérieurs dans un si petit espace. Il eût été du-moins aussi hazardeux d'entreprendre la communication du côté de la queüe de l'étang, parce qu'il y avoit trop peu d'espace entre cet étang & le pied du glacis, trop roide pour qu'on y pût prendre des établissemens capables de soûtenir ce travail, qui devoit s'allonger d'une attaque à l'autre. Cependant, soit incapacité de celui qui défendoit la Place, soit supériorité de génie dans celui qui conduisoit cet ouvrage si difficile, il fût achevé presque sans opposition de la part des assiégés; & dès qu'il fût fait, il procura un bon établissement sur la crête du glacis.

Ils le prennent. *Burnet, tom. 4. pag. 228. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 181. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Ce siège dura vingt-sept jours de tranchée ouverte. Les travaux furent si bien conduits, le feu de l'artillerie servi si à propos, les attaques si bien préparées, qu'on n'en fit aucune sans succès. Enfin le Mineur aïant été attaché au Corps de la Place, elle se rendit le onze d'octobre. La garnison en sortit le treize, avec tous les honneurs que méritoient des troupes qui ont bien fait leur devoir. Le Maréchal de Luxembourg avoit couvert ce siège. Le Roi Guillaume & l'Electeur de Bavière firent divers mouvemens pour l'engager à quitter son poste,

te. Ce fût envain; il y resta tranquille, & toûjours disposé à attaquer l'un ou l'autre de ces Princes, s'ils se separoient, ou que l'un voulût l'arrêter tandis que l'autre eût marché pour combattre le Maréchal de Villeroi. Aussi-tôt que la Ville eut capitulé, l'Armée Françoise se porta par une marche des plus rapides vers Courtrai, dont les Alliés méditoient de se saisir. C'est par-là que finit cette Campagne, la plus glorieuse qu'on eût encore faite en Flandre, sans ce qui étoit arrivé au commencement. 1693.

Médaille à ce sujet.

La conquête de Charleroi étoit importante, aussi la fit-on valoir. Dans la Médaille qui en fait mention, on voit la Sûreté, sous la figure d'une femme qui s'appuïe sur une colonne; elle tient une Couronne murale. La Légende, SECURITAS IMPERII PROPAGATI, & l'Exergue, CAROLO-REGIUM CAPTUM, veulent dire, *que la prise de Charleroi assûroit les autres conquêtes.* †

† Voïés N°. XIV.

Remarques sur cette Médaille.

On ne croit pas que personne en lisant la description qu'on a faite de ce siège, ait pû s'étonner qu'il ait duré près d'un mois; cependant les Auteurs de l'Histoire Métallique ont trouvé que c'étoit une lenteur peu honorable à la France; ils l'excusent en ces termes; „ La garnison, composée de quatre mille cinq cens hommes, commandée par „ un brave Gouverneur, fit une assez longue résistance; mais rien ne re- „ tarda tant la prise de cette Place, que la prudence du Maréchal. Com- „ me il voïoit les ennemis hors d'état de se rallier en Corps d'Armée, „ & de tenter le secours, il se fit un devoir de modérer l'ardeur & d'é- „ pargner le sang du soldat ". A quoi bon ce détour, & pourquoi ne pas dire, comme il est vrai, que c'étoit beaucoup faire que de prendre en moins d'un mois une Place aussi forte & aussi bien munie?

On s'accommode avec Rome, en retractant presque tout ce qu'on avoit fait. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Pour délasser en quelque façon le Lecteur, nous interromprons un moment ce détail de sièges & de combats, par le récit de quelques affaires Ecclésiastiques. Enfin les différends de la Cour de France & de la Cour de Rome furent terminés, mais tout-à-fait à l'avantage de la première. Malgré la hauteur dont cette querelle avoit été soûtenuë, on en vint à un désaveu, & à une retractation presque formelle de tout ce qui s'étoit fait. On a vû sous les années précédentes, que l'extension de la Régale & la nomination d'une Supérieure de Religieuses avoient allumé cette espèce de guerre; les quatre Articles du Clergé, l'extinction des Franchises, l'excommunication du Marquis de Lavardin, la postulation du Cardinal de Furstemberg rejettée, l'auroient renduë éternelle si Innocent onze avoit toûjours vêcu.

Ce Pape avoit rejetté toutes les voïes d'accommodement qui lui avoient été proposées. Son successeur, Alexandre huit, avoit vû avec beaucoup de satisfaction le Roi très-Chrêtien se désister par-rapport aux Franchises; mais il avoit continüé de refuser des Bulles, sous prétexte que l'injure faite au St. Siège en mille six cent quatre-vingt-deux n'avoit point été réparée. Innocent douze se trouva dans les mêmes sentimens. La nécessité d'avoir des Bulles, la difficulté de prendre son par-

1693. ti à cet égard, la crainte d'un Schisme, que les Devots de la Cour faisoient régarder comme le prélude de la perte de la Religion, déterminèrent à lever cette pierre de scandale, & à réparer l'honneur du St. Siège, offensé par les reproches publics qu'on lui avoit faits.

Les Evêques nommés demandent pardon au Pape. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Les Cardinaux d'Etrées & de Janson furent chargés de l'accommodement. Ils réglèrent, que ceux qui avoient été nommés aux Evêchés depuis le commencement des contestations écriroient au Pape une Lettre de soûmission, où ils marqueroient la douleur qu'ils avoient de cequi s'étoit passé. „ Prosternés aux pieds de Vôtre Béatitude, disoient ces „ Prélats, nous professons & nous déclarons, que nous sommes ex- „ trêmement fâchés, & au-dessus de tout ce qu'on peut dire, de tout „ ce qui s'est fait dans les Assemblées, & qui a infiniment déplu à Vô- „ tre Sainteté & à ses prédécesseurs. Ainsi tout ce qui a pû être censé „ ordonné dans ces Assemblées au regard de la puissance Ecclésiasti- „ que & de l'autorité Pontificale, nous le regardons comme n'aïant „ point été ordonné, & déclarons qu'il doit être regardé sur ce pied-là. „ De plus, nous tenons pour non-délibéré tout ce qui a été censé avoir „ été délibéré au préjudice des Eglises ".

Dispute au sujet de cette Lettre. *Ibid.*

Ce texte, qui est traduit mot à mot du Latin, pris dans son sens naturel, signifie, que non-seulement on renonce à soûtenir les quatre Articles, mais qu'on les tient nuls, aussi-bien que les Déclarations qui les ont autorisés. La douleur qu'on a de ce que ces Doctrines ont été enseignées, suppose nécessairement qu'on les croit mauvaises, & que les deux autorités qui s'étoient réünies pour les faire prévaloir, avoient passé leurs droits & s'étoient égarées. Cependant ce texte est devenu un sujet de dispute. On a prétendu qu'il ne contenoit ni désaveu, ni retractation, ni condamnation. Il est vrai que cette Lettre des Evêques non-bullés n'a été signée que par eux, qu'elle n'a pas même été écrite en commun, & que quoique plusieurs eussent été de l'Assemblée de mille six cent quatre-vingt-deux, leur Lettre ne pouvoit passer pour être de l'Assemblée. On l'a pourtant regardée dans les Païs étrangers comme une abjuration expresse de tout ce qui s'étoit fait; & toute l'Europe a cru que le Roi très-Chrêtien avoit voulu, pour le bien de la paix, donner au Pape une satisfaction capable de lui faire oublier les aigreurs passées.

On a continüé de penser comme en 1681. & 1682. *Ibid.*

Cette satisfaction n'a pourtant été qu'apparente. Le Parlement de Paris a toûjours agi sur le fondement que les quatre Articles étoient essentiels aux libertés de la Nation & aux prérogatives de la Couronne, & qu'on ne pouvoit point s'en écarter. Ces quatre Articles ont été soûtenus dans des Thèses & dans des Livres; c'est même aujourd'hui la Doctrine la plus généralement reçûë en France, & la Lettre des trente-sept Evêques y est regardée comme un acte de Particuliers, qui n'a pû infirmer ce qui avoit été arrêté par l'autorité publique, qui a bien voulu, par des vûës de politique, ne pas s'appercevoir combien cet Acte la blessoit.

In-

INNOCENT douze se contenta de cette Lettre. Ce n'est pas qu'il ne sentît combien il s'en falloit qu'elle pût passer pour une réparation authentique des injures dont il se plaignoit; mais qu'auroit-il fait? Jamais il n'en eut obtenu d'autre. Les tems sont changés, & si le monde n'est pas devenu meilleur, il est du-moins plus éclairé. 1693.

Continuation des querelles des Jésuites & des Jansénistes.

Mémoires publics. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

LES Jésuites, les Jansénistes se portèrent de nouveau quelques coups; car entr'eux la guerre ne sauroit finir. Un Professeur de Théologie à Caën dans le Collège de la Société avança dans une Thèse, *qu'il n'est pas évident qu'il y ait au monde une vraïe Religion, & que la Religion Chrétienne soit de toutes la plus vraisemblable*, & quelques autres propositions de cette nature. Cette Doctrine cruëment proposée fit crier. Les Jésuites crièrent encore plus haut que les autres; ils maltraitèrent, ils flétrirent leur Professeur. Cependant malgré tout ce qu'ils purent faire alors, ils ont eu depuis le chagrin de voir ces propositions de leur Confrère au nombre de celles que l'Assemblée du Clergé a condamnées en mille sept cent comme impies & blasphématoires.

Du Pin, peu ami des Jésuites, condamné par l'Archevêque de Paris. *Ibid.*

ELIE du Pin, Docteur de Sorbonne, n'étoit point-du-tout ami de la Société. Elle engagea l'Archevêque de Paris, qui ne se conduisoit que par elle & par Madame de Maintenon, à condamner un Ouvrage de ce Docteur qui a pour titre, *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques*. On y trouva toutes les erreurs imaginables. Il fût jugé que la Bibliothèque n'étoit pas susceptible de correction, & on la condamna le seize d'avril, comme contenant plusieurs propositions fausses, téméraires, scandaleuses, capables d'offenser les oreilles pieuses, tendantes à affoiblir les preuves de la Tradition sur l'autorité des livres Canoniques, & en plusieurs autres articles de foi; injurieuse aux Conciles Oecuméniques, au St. Siège Apostolique & aux Pères de l'Eglise; erronnées, & induisantes à Hérésie respectivement. Le Docteur, qui ne vouloit point être martyr de ses sentimens, consentit, ou feignit de consentir à sa condamnation, & présenta un long Mémoire, dans lequel il retractoit ou expliquoit la plûpart des propositions qui avoient scandalisé. Il a continüé cependant depuis d'écrire dans le même goût, & Clément onze, dans un Bref adressé à Loüis quatorze, a cru devoir le traiter *d'homme de mauvaise Doctrine, & qui a fait plusieurs injures au Siège Apostolique.*

Traduction de St. Chrisostome condamnée par les mêmes motifs. *Ibid.*

ST. Chrisostome est l'Auteur favori des Molinistes; ils opposent son autorité à celle de St. Augustin, quand il les embarrasse. Un certain Fontaine, autrefois Sécrétaire du Docteur Arnaud & de Mr. de Sacy de Port-Roïal, traduisit en François les Homélies de ce Père Grec, soit pour faire voir que ce Docteur n'étoit pas si favorable aux Molinistes qu'ils le publioient, soit que peut-être il n'eût rien de mieux à faire. Dès que cet Ouvrage parut, les Jésuites l'examinèrent, & le dénoncèrent au Public & à l'Archevêque de Paris, comme un Nestorien & comme un Janséniste. Le Traducteur, qui apparemment avoit donné prise, se retracta le dernier de juillet, & déclara humblement *qu'il n'étoit pas Théologien, qu'il avoit entrepris un travail au-dessus de ses forces, &*

 qu'il

qu'il s'étoit écarté en beaucoup d'endroits du sens de l'Original, toûjours orthodoxe.

1693. Les Jésuites vivement attaqués au sujet des Cérémonies Chinoises. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

TANDIS que ces Pères triomphoient à Paris, on leur faisoit dans la Chine une rude guerre. Il s'étoit formé à Paris un Séminaire des Missions étrangères ; c'étoit une Communauté de Prêtres, qui devoit son établissement aux Jésuites, du-moins on le prétend. Ces Prêtres s'unirent avec les Jansénistes contre leurs bienfaiteurs. Un d'eux, nommé Maigrot, alla à la Chine avec le titre de Vicaire Apostolique. Il se réünit aux Dominicains, autres ennemis des Jésuites, & condamna enfin cette année les Cérémonies Chinoises, que la Société approuvoit & permettoit à ses Néophites. La dispute duroit depuis long-tems, & n'est pas encore finie aujourd'hui. Ce qu'on appelle Cérémonies Chinoises, c'est la Religion dominante de ces Peuples. Elle consiste dans une vénération profonde pour leurs ancêtres. Chaque famille a leurs tableaux, à certains jours du mois on fait des prosternations, on brûle des parfums devant ces tableaux, on leur sert même des viandes & on leur fait des espèces de sacrifices. Ce culte est religieux, ou-bien il faut avoüer que le plus grand nombre des Chinois n'a point de Religion. Ce culte est de tems immémorial, & aussi ancien que l'Empire ; on le regarde comme le fondement de toutes les loix ; toute Doctrine, toute Religion qui attaque ce culte, ne peut manquer d'être proscrite.

En quoi consistoit ce démêlé. *Ibid.*

CECI supposé, lorsqu'on demandoit si les Cérémonies Chinoises pouvoient être souffertes, c'étoit demander si la Religion de ces Peuples pouvoit s'allier avec la Religion Chrêtienne. Comme le succès des conversions qu'on étoit allé faire, dépendoit de la facilité à permettre les Cérémonies, les Jésuites, qu'on accuse d'avoir une Morale trop commode, sur-tout lorsqu'il est question de personnes distinguées ou de choses d'éclat, furent pour l'affirmative ; d'autres Missionnaires, plus rigides, prirent le parti de la négative. Les deux partis allèrent à Rome, mais l'un après l'autre. Tous deux gagnèrent leur procès, parce que tous deux firent des exposés différens. *Supposé que ce que vous dites soit vrai*, dit-on aux Dominicains, *ces Cérémonies ne peuvent être souffertes, & vous*, dit-on aux Jésuites quelque tems après, *si vous accusez juste, vous avez raison de les permettre.* Les Brefs n'étoient pas conçus en ces termes, mais c'en est le sens.

Rome prononce sans décider. *Ibid.*

ON peut bien juger que de pareilles décisions ne terminèrent point la querelle ; chacun soûtint que son exposé étoit le véritable, & continüa de suivre sa pratique. Les choses étoient sur ce pied, lorsque Mr. Maigrot arriva à la Chine en mille six cent quatre-vingt-quatre. Il emploïa à s'instruire, tout le tems qui s'écoula depuis cette année jusqu'à celle-ci, qu'il déclara l'exposé des Jésuites faux en plusieurs articles, & condamna leurs pratiques. Le procès recommença à Rome & les Jésuites le perdirent, comme on le verra en son tems. Revenons aux autres événemens de cette année.

Le commencement de la Campagne en Piémont ne fût pas heureux, mais la fin en fût des plus brillantes. Le plan avoit encore été de s'y tenir sur la défensive, quoi qu'on se fût trouvé fort mal d'avoir pris ce parti l'année précédente. Catinat, chargé de cette commission désagréable, se rendit à Pignerol dès le commencement de mars. Il donna tous les ordres nécessaires pour l'ouverture de la Campagne. Sa foible Armée s'assembla à Villars, entre Pignerol & Suze. Le Duc de Savoïe assembla la sienne à Carignan; il marcha vers Cazal, s'empara du Château de St. Georges, lequel, avec deux Forts qu'il fit construire, tinrent cette Place bloquée. Aïant été joint par les Espagnols & par les Allemands, il marcha par la Perouse dans la Vallée de Pragelas; il enleva sur sa route tous les postes que les François y avoient occupé pour retarder sa marche. Comme on avoit sujet de craindre qu'il ne s'ouvrît un passage en Savoïe par Suze, ou en Dauphiné par Briançon, l'Armée abandonna Pignerol à ses propres forces, & s'approcha de Fenestrelles. Elle n'étoit alors que de quarante Bataillons & de quelques Escadrons; elle se retrancha, de manière qu'il eût été très difficile de la forcer.

1693. On se met encore sur la défensive en Piémont. *Burnet, tom. 4. pag. 225. Larrey, tom. 2. pag. 200. Limiers, tom. 2. pag. 556. Quincy, tom. 2. pag. 662.*

Le Duc de Savoïe, qui n'avoit peut-être feint ces desseins que pour tirer Catinat des environs de Pignerol, s'en approcha lorsqu'il le vit confiné dans le fonds de la Vallée de Pragelas. Il s'empara de tous les postes des environs, particulièrement de ceux qui pouvoient empêcher les François de se rapprocher. Pignerol est situé dans les montagnes, sur la rivière de Chison. La Ville n'est pas d'une grande résistance, mais la Citadelle étoit des plus fortes, par sa situation sur le roc, & par le grand nombre d'excellens ouvrages qu'on y avoit faits depuis qu'elle étoit à la France.

Le Duc de Savoïe en profite. *Burnet, tom. 4. pag. 225.*

Une montagne voisine commandoit cette Citadelle. Au mois précédent on avoit commencé à y construire un Fort de quatre bastions; ce qui en faisoit la principale force, c'est que son chemin-couvert communiquoit à la Citadelle, & que cette communication est très difficile à emporter. Par ce moïen, la garnison pouvoit être relevée & fortifiée par celle de la Citadelle, & les Commandans de l'un & de l'autre pouvoient prendre de justes mesures, concerter des sorties à propos, & renverser les travaux des assiégeans. Ce fort n'étoit pas encore achevé, lorsqu'on jugea qu'il pourroit être attaqué.

Il prend un Fort qui dispose à la prise de Pignerol. *Ibid. Quincy, tom. 2. pag. 669.*

Le Comte de Tessé commandoit dans Pignerol. Il n'oublia rien pour mettre sa Place & le Fort de St. Brigite (c'est celui dont on vient de parler) en état de défense. Il munit ce Fort de ce qui y étoit nécessaire, il en pressa les travaux, & fit construire quelques redoutes, pour assûrer encore plus sa communication avec la Citadelle; il fit enlever tous les bestiaux, tous les fourrages des environs. Sa garnison étoit de douze Bataillons; il en fit camper cinq entre le Fort & la Citadelle, & se conduisit avec tant d'attention, que le Duc de Savoïe ne lui enleva aucune des troupes répandües dans les postes des environs.

Détail de cette prise. *Ib. pag. 679. Riencourt, tom. 3. pag. 301.*

1693. Le Fort fût investi le neuf juillet; la tranchée fût ouverte le lendemain. La garnison disputa le terrein pied à pied, fit quantité de sorties avantageuses, & soûtint des assauts où elle fit périr grand nombre d'assiégeans. La communication avec la Citadelle fût toûjours conservée. Ce siège dura quinze jours, & finit d'une manière toute particulière. Le Comte de Tessé voïant que les brèches étoient formées à la face & au flanc des deux bastions attaqués, & que les décombres avoient presque comblé le fossé, prit ses mesures pour retirer la garnison du Fort & pour le faire sauter. Il fit miner les courtines de la porte & de la fausse porte, on mit sous le pont toutes les bombes, grenades & poudres qui restoient; toute la nuit du treize au quatorze on fit un grand feu, afin d'empêcher les assiégeans de reconnoître la situation des brèches. Avant la pointe du jour, la garnison sortit par détachemens; à peine étoit-elle sortie, que la mine de la fausse porte sauta & l'enleva. Celle de la porte & la traînée du pont joüèrent en même tems. L'effet en fût surprenant. Toute la courtine s'ouvrit & s'enleva, la porte & le pont sautèrent, les éclats des bombes & des pierres volèrent jusques dans les tranchées. Ce fracas aïant cessé, les assiégeans se glissèrent dans le Fort; ils y virent un débris & un bouleversement général, & n'y trouvèrent qu'une pièce de canon aux Armes de Savoïe, encore étoit-elle encloüée.

Il l'abandonne après l'avoir pris. *Riencourt, tom. 3. pag. 304. Larrey, tom. 2. pag. 201.*

La longue résistance de ce Fort fit abandonner au Duc de Savoïe le dessein d'assiéger Pignerol; il se contenta de le canonner & de le bombarder. Il fit faire des baraques pour le bloquer pendant l'hiver, & des retranchemens du côté de Veillane & de St. Ambroise, pour fermer aux François l'entrée de la plaine. Ces travaux l'occupèrent jusqu'à la fin de septembre. Du reste, soit manque d'habileté de ceux qui exécutoient son artillerie, soit par la grande vigilance du Comte de Tessé, son bombardement réüssit assez mal; il n'y eut que quelques maisons brûlées, & aucun des magazins ne fût endommagé. Il se retira même avec précipitation. Il abandonna le Fort de Ste. Brigite, qui lui avoit coûté bien du tems & beaucoup de monde; il vouloit le détruire absolument, mais sa retraite fût si prompte, que le Comte de Tessé trouva moïen d'en sauver quelques courtines, & les cazernes.

Il laisse entrer l'Armée Françoise dans la plaine de Piémont. *Quincy, tom. 2. pag. 681. Feuquières, tom. 3. pag. 108.*

Les mouvemens de l'Armée Françoise étoient la cause de cette retraite précipitée. Catinat, pendant que son ennemi avoit fait les expéditions dont on vient de parler, s'étoit tenu dans son camp de Fenestrelles. Il y reçut des renforts considérables de cavalerie. Il en sortit le vingt-sept de septembre, pour entrer dans la Vallée de Suze, qui étoit le seul endroit par où sa cavalerie pût passer, & déboucher ensuite par Rivoli pour marcher à l'ennemi. Le Duc de Savoïe, qui faisoit son capital de tenir Pignerol serré du côté du Pragelas, & qui étoit résolu de se battre en cas qu'on marchât à lui par le côté du Piémont, laissa tranquillement sortir l'Armée Françoise de la Vallée de Suze.

Cette prémière faute du Duc de Savoïe étoit des plus grandes, car il laissoit passer son ennemi entre Turin & lui ; par-conséquent, si Catinat avoit pû subsister quelque tems dans la situation où il s'étoit mis, ce Prince n'auroit rien pû tirer ni de sa Capitale, ni du reste de Piémont; mais il croïoit battre, au lieu qu'il fût battu. Il avoit compté qu'il détruiroit absolument l'Armée Françoise, qui après le combat n'auroit de retraite qu'à Suze ; & qu'après sa victoire, en faisant prendre le revèrs de cette vallée par Cumiane & Javan, il empêcheroit les débris de se rassembler, prendroit cette Place dès qu'il s'y présenteroit, pousseroit l'Armée battüe jusques dans la Savoïe; après quoi Pignerol ne pourroit lui échapper. Ces projets étoient grands, mais il falloit s'y prendre tout autrement qu'il ne fit pour les exécuter. Il quitta trop tard le voisinage de Pignerol, & ne pût aller au-devant de son ennemi qu'à la Marsaille, entre les petites rivières de la Cisola & de Non, qui sont presqu'à sec dans ces tems-là. 1693.

Catinat avançoit cependant avec quarante-huit Bataillons & soixante & dix-sept Escadrons. Dans sa marche il rendit au double aux Piémontois les ravages qu'ils avoient fait aux environs de Pignerol. Ils avoient arraché plus de neuf cens arpens de vigne, brûlé quantité de maisons & d'Eglises que le Roi très-Chrétien avoit fait bâtir dans ces Vallées pour les nouveaux Convertis. Divers détachemens brûlèrent Rivoli; on mit le feu à la Bulgliera, maison de plaisance du Marquis de St. Thomas; on n'épargna pas la Venerie, maison du Duc de Savoïe, qu'on avoit ménagée jusqu'alors. Elle étoit actuëllement meublée ; trois cens Allemands qui la gardoient, s'enfuirent dès qu'ils virent les troupes Françoises ; tout fut pillé & on y mit le feu. Toutes les cassines du territoire de Turin eurent le même sort. Quelle horrible manière de faire la guerre !

Ravages en Piémont. *Riencourt, tom. 3. pag. 306.*

Les deux Armées cherchant également le combat, furent bientôt à portée de se satisfaire. Le trois d'octobre vers le soir elles furent en présence. Le Duc de Savoïe s'étoit arrêté à la Marsaille & avoit passé la Cisola. Il avoit pris ce champ de bataille, parce que s'il étoit battu il pouvoit se retirer du côté de Ville-Franche & de Saluſſes ; & que s'il étoit vainqueur, comme il s'en flattoit, il pourroit tourner les montagnes, & achever de détruire les vaincus dans leur retraite par la Vallée de Suze. Mais en faisant ses dispositions, il ne sçut pas profiter des avantages de son terrein. Les hauteurs de Piosale ou de Piosasque étoient à sa gauche, il négligea de s'en emparer & de s'y appuïer. Il auroit pû relever sa droite vers le Sangon, autre rivière qui n'étoit pas éloignée de son camp ; il ne le fit pas. Par ces négligences, c'est le nom le plus doux qu'on puisse leur donner, sa gauche se trouva absolument sans protection, & sa droite ne fût appuïée qu'aux petits bois de la Volvera, où il avoit jetté quelques Bataillons. Ces bois, à parler exactement, n'étoient que des broussailles, pénétrables même à la cavalerie.

Les deux Armées se rencontrent, leur situation. *Feuquières, tom. 3. pag. 109.*

Telle

1693.
Riencourt, tom. 3. pag. 308.

TELLE étoit la situation du Duc de Savoïe lorsque Catinat arriva. Après l'avoir reconnüe, il fit occuper sur le champ les hauteurs de Piosasque; ce qui lui donna moïen d'étendre sa droite jusqu'au pied de ces hauteurs, & de déborder ainsi la gauche de son ennemi. Il fit aussi faire du côté du Sangon les dispositions nécessaires pour empêcher le Duc de Savoïe d'y appuïer sa droite. Toute la nuit se passa dans les deux camps à se préparer au combat. Comme le Général François avoit donné de bons ordres pour être averti de cequi se passeroit chez l'ennemi, il sçut qu'il fortifioit extrêmement sa droite. Sur cette connoissance, il fit passer à sa gauche toute la Gendarmerie. Ce mouvement fait à propos, & son attention à se saisir des hauteurs de Piosasque, furent les deux causes de sa victoire.

Bataille de la Marsaille. *Feuquières, tom. 3. pag. 306. Burnet, tom. 4. pag. 225. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

LE lendemain, quatrième d'octobre, l'Armée Françoise marcha à l'ennemi. Elle n'avoit pas une demie lieüe à faire pour le joindre. Le Général se mit à sa gauche, le Duc de Vendôme avoit la droite, le Marquis de Vins étoit au centre. Ils trouvèrent le Duc de Savoïe posté comme on l'a réprésenté. Au-devant de son front il avoit fait de bons retranchemens; il y avoit mis douze Bataillons soûtenus d'une grosse ligne de cavalerie; tout le reste, aux défauts près qu'on a remarqué, étoit en fort bon ordre. Il avoit jetté quelques Escadrons dans les intervalles de ses Bataillons. Ce Prince étoit à l'aîle droite avec le Comte de Caprara; elle étoit composée de ses propres troupes & de celles de l'Empereur. Le reste de l'infanterie Allemande & celle des Anglois formoit le Corps de bataille, commandé par le Prince Eugène. Le Marquis de Leganez avoit l'aîle gauche, où il étoit à la tête de ses Espagnols.

Détail de cette action, *Riencourt, tom. 3. pag. 307. Quincy, tom. 2. pag. 689.*

APRÈS qu'on se fût canonné quelque tems, les François s'ébranlèrent sur toute leur ligne, & marchèrent dans un bel ordre & avec beaucoup de fierté. Le retranchement fût emporté; les Escadrons placés dans les intervalles des Bataillons qui le gardoient, ne leur furent pas d'un grand secours; l'infanterie Françoise la bayonette au bout du fusil, eut l'audace de les attaquer; elle les renversa & les dissipa. En même tems la droite, qui débordoit la gauche ennemie, la prit en flanc, tandis que le reste l'attaqua de front; elle plia, les troupes qui la composoient se renversèrent les unes sur les autres. Le désordre se communiqua au centre; la gauche & le centre se replièrent sur la droite; il fût facile à l'Armée Françoise de prendre du terrein sur l'ennemi, & de lui faire abandonner le champ de bataille.

LA droite, que le Duc de Savoïe commandoit en personne, fût plus difficile à rompre. Il avoit fait plier la prémière ligne de l'aîle qui lui étoit opposée; mais la Gendarmerie aïant renversé sa cavalerie après plusieurs charges des plus vigoureuses, elle attaqua son infanterie par le flanc & par les derrières, tandis que l'infanterie l'abordoit de front. Tout ce Corps fût absolument défait; la déroute & la fuite devinrent générales. Le Duc de Savoïe laissa huit mille morts sur le champ de bataille;

bataille; on fit deux mille prisonniers; on prit tout son canon, cent six drapeaux ou étendarts, avec la plus grande partie des bagages. Cette action fût très vive, & exécutée avec beaucoup de rapidité. A peine dura-t'elle quatre heures, à compter même depuis qu'on avoit commencé à se canonner. Le Fort du combat fût au centre, entre la gauche Françoise & la droite de l'ennemi; car pour sa gauche, sa disposition étoit si mauvaise, qu'elle fût presqu'aussi-tôt battuë qu'attaquée. L'Infanterie Allemande, les Vaudois, les Religionnaires François furent taillés en pièces. Le Duc de Schomberg fût blessé à mort à la tête de ces derniers, & fait prisonnier. Les vainqueurs y perdirent trois à quatre mille hommes. La Gendarmerie, qui avoit eu une part si considérable à la victoire, fit une très grande perte, sur-tout en Officiers. 1693.

SUR la Médaille qu'on a frappée à cette occasion, on voit la Victoire, qui dresse un trophée sur les bords du Pô. La Légende, VICTORIA TRANSALPINA, & l'Exergue, AD MARSALIAM TAURINORUM, signifient, *Victoire remportée au-delà des Alpes; près de la Marsaille en Piémont.* † Et, ce qu'on remarque comme quelque chose de singulier, l'explication, à quelques termes près qui sentent le panégyrique, est exacte & non outrée.

Médaille exacte, nullement outrée.

† Voïés N°. XV.

LES débris de l'Armée du Duc de Savoïe se rassemblèrent sous Turin. Cette Armée marcha ensuite à Pontcalier, où elle se retrancha. On fit assembler le Ban & l'Arrière-Ban de Piémont; on renforça les Places à portée d'être assiégées; on fit promptement revenir les troupes qui étoient au blocus de Cazal. Toutes ces précautions étoient sages, mais elles n'effaçoient point les fautes qui avoient causé la perte de la bataille, dont les suites auroient été des plus fâcheuses, si l'Armée victorieuse avoit été en état de pousser ses avantages. Ce Prince ne devoit point se battre, il n'en avoit aucune vraïe raison; il n'en eut point d'autre que la présomption. Enflé des succès qu'il avoit eu la Campagne précédente & au commencement de celle-ci; plein d'une confiance excessive en la cavalerie Allemande, il se persuada trop aisément qu'il battroit les François; & la vûë des suites avantageuses qu'auroit sa prétenduë victoire, l'éblouït au point qu'il ne pensa point aux suites fâcheuses qu'auroit sa défaite. Dans son idée, Suze & Pignerol devoient tomber, la Savoïe devoit être conquise, & il devoit prendre ses quartiers d'hiver dans Grenoble & dans Lion.

Fautes du Duc du Savoïe. *Feuquières, tom. 3. pag. 222.*

POUR éviter le combat, il devoit s'avancer avec toute son Armée au débouché de la Vallée de Suze. S'il l'avoit fait, il eut été impossible au Général François de s'étendre dans la plaine pour l'attaquer. Il est vrai que par ce mouvement il s'éloignoit de Pignerol, & laissoit son ennemi le maître de porter son infanterie à cette Place, par les Cols qui sont entre la Vallée de Suze, & le Pragelas. Quel mal lui en seroit-il arrivé? La cavalerie Françoise n'auroit pû subsister dans la Vallée de Suze, bientôt elle auroit été contrainte de repasser en Savoïe & en Dau-

Ibid.

1693. Dauphiné. D'ailleurs le siège de Pignerol n'étoit point formé ; ainsi en s'éloignant de cette Place, il n'abandonnoit point une entreprise commencée, il n'eut fait que la différer à un tems plus favorable.

ENFIN s'il vouloit se battre, il devoit mieux choisir son terrein. S'il avoit appuïé sa gauche aux hauteurs de Piosasque, il est sûr que Catinat auroit trouvé beaucoup plus de difficulté à vaincre, parce qu'il lui auroit fallu commencer par déposter l'infanterie de ces hauteurs, en quoi peut-être il n'auroit pas réüssi, par la nature du terrein élevé & difficile à aborder. De plus ce Prince ignoroit la force de l'Armée Françoise. S'il l'eût connuë, fût-il allé en plaine avec quarante-quatre Bataillons & soixante & dix-neuf Escadrons, au-devant d'une Armée plus forte que la sienne de dix Bataillons, & du-moins égale en cavalerie ?

Suites de cette Victoire. *Riencourt, tom. 3. pag. 315. Quincy, tom. 2. pag. 695.*

L'ARME'E Françoise n'aïant ni les munitions de guerre, ni les munitions de bouche nécessaires pour entreprendre quelque siège, le fruit le plus solide de sa victoire fût la levée du blocus de Cazal, & la prise des amas de vivres, de poudres & d'autres espèces de provisions, que le Duc de Savoïe avoit fait pour le siège de cette Place & pour celui de Pignerol.

LE Marquis de Crenan, fort estimé pour sa valeur & pour sa conduite, commandoit dans Cazal. Le six d'octobre il s'apperçut que les troupes qui le bloquoient relevoient les vedettes, qu'elles se formoient en Bataillons & en Escadrons, & commençoient à défiler ; il sçut en même tems que le Château de St. Georges étoit abandonné. Il détacha après eux cinq Compagnies de Grénadiers & un Régiment de Dragons. Ces détachemens trouvèrent que les ennemis, qui occupoient encore les Châteaux de Rosignan & de Pont d'Esture, faisoient charger leur bagage ; ils en sortirent en confusion. Les Dragons & les Grénadiers François les joignirent dans la plaine. En se battant en retraite ils gagnèrent un vieux Château, & s'y retranchèrent ; ils y furent attaqués si vivement, que se voïant sur le point d'être forcés, ils demandèrent la vie, qu'on leur accorda. Le butin que ces troupes firent, étoit considérable. Les Gouverneurs de ces deux Châteaux avoient amassé de grandes richesses, sur-tout le Marquis de Malvessi, Colonel du Régiment de Lorraine ; il avoit deux mulets chargés d'argent. Parmi eux étoient des Vivandiers, qui outre leurs équipages portoient sur eux douze ou quinze mille francs en or. On trouva dans ces Châteaux une quantité prodigieuse de munitions, parce qu'aïant regardé la prise de Cazal comme infaillible, ils y avoient assemblé tout ce qu'ils avoient cru nécessaire non-seulement pour la subsistance des troupes qui gardoient ces postes, mais encore pour munir cette Place dès qu'ils en seroient les maîtres. On fût cinq jours à voiturer toutes ces provisions dans Cazal.

Ib. pag. 697. D'UN autre côté, Catinat avança dans le Piémont. Il y étendit presque partout les contributions ; il les exigea surtout en bled & en fourrages. A Polonghera on trouva dans les magazins dix mille boulets,

six

six mille bombes, quantité de fascines, beaucoup de bled, d'avoine, de ris, de foin & de paille; tout fût transporté à Pignerol. Pendant ces expéditions, le Duc de Savoïe se tenoit à couvert dans son camp de Montcalier bien retranché; il n'en laissoit pas même sortir un seul parti, quoi-qu'on étendît les contributions jusqu'à une lieuë de son camp, & qu'on brûlât à sa vûë les lieux qui refusoient de s'y soûmettre. 1693.

Partialité outrée de Burnet. *Tom. 4. pag. 225.*

Comment, après ces espèces d'insultes souffertes avec tant de patience, Burnet a-t'il pû dire en parlant de la bataille de la Marsaille, que le Duc de Savoïe vendit si chérement le champ de bataille aux François, que cette journée fit plus d'honneur à sa réputation que de tort à la situation de ses affaires? On lui passe d'avoir dit, qu'au jugement des Connoisseurs, la journée de Nerwinden fit encore plus d'honneur à Guillaume trois que celle de la Boyne. Il étoit intéressé à loüer ce Prince, qui lui avoit donné un bon Evêché; mais quelle raison avoit cet Evêque de flatter le Duc de Savoïe aux dépens de la vérité? Quelle affectation pitoïable, de loüer toûjours les vaincus & de ne jamais loüer les vainqueurs!

L'Armée Françoise ne peut prendre ses quartiers en Piémont. *Feuquières, tom. 2. pag. 236.*

Enfin le tems de prendre des quartiers d'hiver arriva. Il eut été glorieux & même tout-à-fait utile de les prendre en Piémont; mais la chose fût impossible, manque de vivres & de voitures nécessaires à les transporter, & plus encore, parce que pour s'y établir avec sûreté, il auroit fallu avoir pris Coni, ce qui avoit été absolument impossible. On manqua ces avantages, qui devoient être une suite naturelle de la victoire qu'on avoit remportée, parce qu'en prenant le parti de se mettre sur la défensive, on n'avoit pris aucunes mesures pour agir offensivement quand on en auroit l'occasion. On établit donc le plus de troupes que l'on pût dans la Vallée de Suze & dans celle de Barcelonette, pour inquiéter les ennemis pendant l'hiver, & pour être plus à portée de rentrer dans leur païs au printems suivant.

Prise de Roses en Catalogne. *Limiers, tom. 2. pag. 556. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 225.*

Les François furent aussi victorieux en Catalogne, du-moins ils y firent une conquête importante. Le Duc de Noailles, qui, par sa sage conduite, venoit d'être fait Maréchal de France, fût mis en état de faire quelqu'entreprise digne du rang où on l'avoit élevé. Il eut ordre d'ouvrir la Campagne par le siège de Roses, qui est comme la clef de la Catalogne, & dont la prise pouvoit donner lieu dans la suite d'attaquer Barcelonne. Les vûës en poussant ainsi la guerre du côté de l'Espagne, étoient d'intimider la Cour de Madrid, & de la déterminer à faire sa paix particulière, persuadé, comme il étoit vrai, & comme on l'avoit déja éprouvé à Nimègue, qu'il n'est pas possible de s'accommoder avec une légion d'ennemis, dont les vûës & les intérêts sont trop differens pour qu'ils puissent prendre les mêmes sentimens, à moins qu'on ne vienne à bout de les désunir.

Description de cette Place.

Roses est sur le bord de la Méditerranée. C'est une petite Place, de cinq bastions revêtus de pierres de taille. Le Château de la Trinité, autrement le Bouton de Roses, qui défend l'entrée du Golphe, est bâti

1693. Quincy, tom. 2. pag. 669.

ti sur un roc dont le pied est dans la mer ; c'est une fort bonne pièce de fortification. Pour la Ville elle-même, sa situation est enterrée & razante. Les trois bastions du côté de la plaine ont des contre-gardes ; on y voit une place-d'armes, ou plûtôt une espèce de camp retranché, capable de contenir trois ou quatre mille hommes. Du côté qui regarde la mer, il n'y a point de fossé, mais seulement une palissade à dix toises du Corps de la Place. Du côté de la terre, le fossé est parfaitement bon ; il a deux cent toises de large, il est ordinairement sec, mais on peut le remplir d'eau quand on le juge nécessaire ; sa contrescarpe est haute & revêtüe, un glacis & cinq demi-lunes en défendent les approches.

Ce qu'on appelle le Golphe de Roses, est un enfoncement de mer dans la terre. Il commence au bout des Monts Pyrénées, où est bâti le Château de la Trinité, & finit à-peu-près à la petite Ville d'Empias. Ce Golphe a un peu plus de quatre lieuës de circuit ; ce n'est point un port, ce n'est qu'une plage, si peu profonde que les vaisseaux n'y peuvent entrer ; les galères même peuvent à peine y aborder.

Il falloit une Flotte pour ce siège, elle se trouva prête. Le Comte d'Etrées, avec vingt-sept vaisseaux de guerre, mouilla devant Roses vers la fin de mai ; trente-cinq galères les joignirent quelques jours après. Les Anglois, les Hollandois, les Espagnols ne parurent point pour l'inquiéter, & il fût maître de la mer tandis que l'expédition dura. Le Maréchal de Noailles avoit assemblé son Armée au Boulon, & parut à la vûë de Roses deux jours après l'arrivée de la Flotte. Son prémier soin fût d'aller reconnoître la Place avec Lapara (c'étoit l'Ingénieur qui devoit conduire les travaux) ; ils en approchèrent fort près, malgré le feu du canon. On distribüa les quartiers, & la tranchée fût ouverte la nuit du prémier au second de juin, à la demie portée du mousquet.

Elle ne tient que huit jours. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rieneourt, tom. 3. pag. 268. Larrey, tom. 2. pag. 189.*

On fit deux attaques, qui embrassoient prèsque la moitié de la Place. Il y en avoit une troisième, mais ce n'étoit que pour amuser & distraire l'ennemi. Dès la prémière nuit, les travaux avancèrent considérablement ; il en fût de même de celles qui suivirent. Les batteries furent promptement dressées, les bombes désolèrent cette Place. Le sixième jour du siège on fût en état d'attaquer la contrescarpe & une des demi-lunes qui la couvroient ; on s'en rendit maître, sans y trouver presque de résistance. La garnison étoit foible. Les Espagnols, aussi négligens à garder leurs propres frontières qu'ils l'étoient à garder les Païs-Bas, avoient apparemment laissé cette Place sans munitions ; du-moins jamais il n'y eut de défense si molle. Les assiégeans firent ce qu'ils voulurent jusqu'à établir leurs batteries en plein-jour. La descente du fossé se fit sans obstacle ; on attacha le Mineur à deux ou trois bastions tout à la fois. Le Gouverneur, qui avoit eu le bras cassé d'un éclat de bombe, se rendit le huitième jour de tranchée ouverte. On ne laissa pas de lui accorder tous les honneurs. Il sortit tambour battant, mèches

ches allumées, enseignes déployées, armes & bagages, & deux pièces de canon. Le Château de la Trinité se rendit le lendemain, après avoir essuïé, pour la forme, quelques volées de canon.

1693.

L'Histoire Métallique a voulu augmenter la gloire de ce succès, en exagérant les difficultés. † On voit sur la Médaille, Hercule & Neptune qui soûtiennent une Couronne murale. La Légende, RHODA CATALONIÆ ITERUM CAPTA, signifie, *Roses en Catalogne prise pour la seconde fois.* Pourquoi cet ITERUM, *pour la seconde fois?* N'est-ce pas à dire que les Espagnols avoient repris cette Place, ou qu'on avoit été obligé de la leur rendre? Est-ce là un titre de gloire? „ Cette Place, dit l'explication, outre l'avantage de sa situation & ses fortifications régulières, avoit une nombreuse garnison des meilleures troupes d'Espagne . . . . Cependant les troupes Françoises agirent avec tant d'ardeur & d'émulation, que cette Place, qui au commencement du Règne de Sa Majesté avoit soûtenu un long siège, capitula le neuvième jour de tranchée ouverte ".

Exaggération de l'Histoire Métallique.
† Voïés No. XVI.

Le Maréchal de Noailles auroit sans doute poussé plus loin ses conquêtes, mais il reçut ordre d'envoïer une partie de ses forces au secours du Maréchal de Catinat. Ainsi affoibli, il fût contraint de se tenir sur la défensive. Pour le faire plus sûrement, il se retira dans le Roussillon, après avoir pourvû à la sûreté de Roses. Il n'y fût pas oisif. Après sa retraite, les Espagnols qui s'étoient enfin assemblés sous la conduite du Duc de Medina-Sidonia, formèrent le dessein d'assiéger Bellevert. Dans cette vûë, ils avoient amassé du canon, des bombes & des vivres. Quelques mouvemens que fit à propos le Maréchal de Noailles, renversèrent leurs projets. Il fit occuper toutes les avenües, & y fit faire de si bons retranchemens, que Medina-Sidonia n'ôsa entreprendre de les forcer; il retourna sur ses pas, & reserva pour une autre occasion son canon & ses bombes. Les deux Généraux ne voïant plus rien à faire, séparèrent leurs Armées au commencement d'octobre.

Le reste de la Campagne on ne fait rien.
Quincy, tom. 2. pag. 704.

L'Allemagne, où l'on avoit voulu exécuter de si grandes choses, fût le seul endroit où l'on ne fit rien; & le Dauphin, avec des forces tout-à-fait supérieures à celles des Impériaux, n'y acquit pas plus de gloire que n'avoit fait Loüis quatorze à la tête de son Armée de Flandre. Le prémier projet avoit été de s'y tenir sur une exacte défensive. L'Empereur, toûjours attaché à pousser ses conquêtes en Hongrie, ne pensoit pas non plus à faire aucune entreprise sur le Rhin, quoique, accablé des plaintes de l'Empire & de ses Alliés, il eût donné à ses troupes le Prince Loüis de Bade, qui étoit le seul Général de réputation qu'il eût alors. La Campagne commença sur ce pied-là.

Campagne du Rhin.
Ib. pag. 646.
Feuquières, tom. 2. *pag.* 213.

L'Armée du Roi très-Chrêtien, commandée par les Maréchaux de Lorges & de Choiseuil, qui avoient sous eux huit Lieutenans-généraux, passa le Rhin le dix-sept de mai à Philipsbourg. Elle y trouva deux cent bateaux chargés de canons, de bombes, de boulets, & de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Elle se sépara en deux Corps.

Les François prennent Heidelberg.
Quincy, tom. 2. *pag.* 647.
Burnet, tom. 4. *pag.* 224.

1693. Corps. Le plus foible marcha à Heidelberg, & investit cette Place; le plus considérable, que les deux Maréchaux se reservèrent, passa les montagnes, pour faire tête à l'Armée Impériale, qui commençoit à se former vers Hailbron. Heidelberg est sur le Necker, entre deux montagnes qui le commandent; la garnison étoit d'environ trois mille hommes; elle ne manquoit de rien, parce que cette Place étoit pour-lors un des principaux magazins des Impériaux.

Cette Ville est prise d'assaut & pillée. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 2. pag. 185. Quincy, tom. 2. pag. 648. Riencourt, tom. 3. pag. 260.*

Le Maréchal de Lorges se rendit à ce siège. On commença par occuper les hauteurs qui dominoient le Château, & on chassa les assiégés d'une redoute, d'où l'on pouvoit battre à revers les ouvrages de la Place. On ouvrit la tranchée le vingt & un de mai; elle fût poussée jusqu'à trente cinq pas du fossé, Le lendemain les assiégés se voïant fort maltraités par les batteries, voulurent en plein jour abandonner un Fauxbourg; les François s'avancèrent en même tems pour l'occuper. Ils poussèrent ceux qui se retiroient, jusqu'à la porte de la Ville; on la ferma; presque tous ces fuyards furent tués ou pris. On n'avoit pas eu le tems de lever le pont-levis; les Grénadiers de Picardie abbatirent la porte à coups de hâches. La garnison se sauva dans le Château avec la plus grande précipitation du monde. La Ville, emportée d'assaut, fut pillée, & le pillage accompagné de toutes les autres espèces d'excès; la voix des Officiers-généraux fût trop foible pour se faire entendre. Le Château se rendit le même jour, sans avoir essuïé un seul coup de canon. Aussi le Gouverneur fût-il mis, par ordre de l'Empereur, au Conseil de guerre, qui le condamna à être dégradé des Armes. On a dit que ce Gouverneur avoit vendu sa Place; mais la chose ne peut être, ou bien il étoit insensé de ne pas se retirer en France après avoir exécuté son marché. On trouva dans cette Ville quatre cent milliers de poudre, dix-sept milliers de plomb, cinq mille grénades chargées, vingt-deux pièces de canon, & de très grands Magazins de bled, de farine & d'avoine.

Le Dauphin joint cette Armée avec un grand renfort. *Burnet, tom. 4. pag. 224. Larrey, tom. 2. pag. 286.*

Après cette conquête, le Maréchal de Lorges fût toûjours en mouvement, & ne fit rien autre chose que désoler les Païs par où il passa, afin d'ôter à l'ennemi le moïen de subsister. Par l'arrivée des détachemens de Flandre, sous les ordres du Dauphin & du Maréchal de Boufflers, l'Armée Françoise se trouva de soixante & dix Bataillons & de deux cent cinq Escadrons. On avoit droit d'espérer que de si grandes forces, commandées par l'Héritier présomptif de la Couronne & par trois Maréchaux de France, feroient les plus grands exploits, que du-moins elles ne seroient pas inutiles; l'attente publique fût cependant trompée.

Le Prince de Bade l'arrête. *Feuquières, tom. 2. pag. 214.*

Le Prince de Bade, qui voïoit venir fondre sur lui une Armée si supérieure & si choisie, ne pensa qu'à se placer de manière à pouvoir conserver l'Allemagne au-delà du Rhin; il abandonna tout le reste. Il compta que ce seroit assez faire, dans l'état où il étoit, s'il pouvoit empêcher les François de pénétrer plus avant. Il espéra que la supériorité du

du Roi Guillaume en Flandre, du Duc de Savoïe en Piémont, obligeroit bientôt la Cour de Versailles de le débarrasser d'une partie de ces forces, pour marcher au secours de Pignerol ou de la Flandre; & qu'alors devenu égal, il empêcheroit les François de prendre des quartiers d'hiver dans l'Empire. 1693.

Pour exécuter ces grandes vûes, il réünit toutes ses troupes dans un camp qu'il avoit préparé de-longue-main sur les hauteurs d'Hailbron, où il avoit jetté un gros Corps d'infanterie, parce que c'étoit le dépôt de tous les vivres de son Armée. Ce camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit fort bon du côté d'Hailbron; mais il n'étoit point soûtenable si on l'avoit tourné du côté de Neckersulm & de Wimphen. Ainsi ce camp si fameux n'avoit qu'une apparence de sûreté, & n'étoit point de la nature de ceux où l'on pût tenir contre une Armée supérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, & qu'on ne peut les attaquer que par une tête, qu'on a eu loisir de rendre inabordable.

Fautes des Généraux qui commandoient sous le Dauphin. *Feuquières, tom. 2. pag. 214.*

Le Dauphin arriva en Allemagne vers la mi-juillet. Toutes les forces se réünirent le vingt-six. On passa le Necker vers Lauffen; on reconnut, on examina le camp du Prince de Baden de ce côté-là; on le jugea, tel qu'il étoit en effet, inattaquable. Si les trois Maréchaux de France, sur-tout le Maréchal de Lorges, qui avoit toute sa vie fait la guerre en Allemagne, avoient été plus actifs, ils n'auroient pas perdu inutilement des jours qui consumoient les vivres, qu'ils ne tiroient que de Philipsbourg & de Fort-Loüis. S'ils s'étoient informés exactement de la nature du poste du Prince de Baden, ils auroient sû qu'il n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & ils n'y auroient point conduit inutilement leur Armée. Avec un peu plus d'attention, ils auroient compris, que, ne pouvant attaquer Hailbron, le Necker entre deux & soûtenu de l'Armée ennemie, il falloit passer cette rivière à Neckersulm ou à Wimphen. S'ils l'avoient fait, ils auroient vû que le camp du Prince de Baden, pouvoit facilement être attaqué de ce côté-là, & ils auroient forcé ce Prince à abandonner Hailbron, & aller chercher un autre azile derrière le Koker.

De plus, il lui étoit impossible de s'oppôser au passage du Necker dans les endroits qu'on a marqués, parce qu'il en étoit trop éloigné, & qu'il n'auroit pû l'entreprendre sans abandonner ce camp où il se croïoit si fort en sûreté. Manque de ces attentions & de ces connoissances, on s'amusa à courir & à piller le Wirtemberg, & après avoir inutilement fatigué l'Armée & fait beaucoup de désordres, on se retira, parce que, comme le Prince de Baden l'avoit prévû, le siège de Pignerol, que le Duc de Savoïe commençoit à former, obligea le Roi très-Chrêtien à détacher de son Armée d'Allemagne un gros Corps de Cavalerie, pour mettre le Maréchal de Catinat en situation de secourir cette Place, ou de combattre le Duc de Savoïe au cas qu'il s'opiniatrât à faire ce siège.

Le

1693. Le Dauphin finit sa Campagne au commencement de septembre. L'Armée quitta le Wirtemberg, qu'elle avoit desolé. Le Prince de Baden sortit de ses retranchemens; on le suivit; on s'observa; on fit mutuëllement échoüer quelques desseins peu importants qu'on avoit formés, & chacun prit chez soi des quartiers d'hiver. Tous ces contre-tems, ces plans de Campagne pris & abandonnés, ces marches de troupes de Flandre en Allemagne, d'Allemagne sur les bords du Pô, font assez sentir, sans qu'on le dise que ce n'étoit plus le même génie qui dirigeoit les opérations de la guerre. On y avoit fait des fautes, sans doute; mais on n'en avoit point fait de cette espèce.

On équipe beaucoup de vaisseaux; mais on n'ôse entrer dans la Manche. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 181.*

Nous avons déjà dit que dès la fin de l'année précédente on avoit pris des mesures pour réparer la grande perte qu'on avoit faite dans le combat de la Hogue. Ces mesures furent suivies. On travailla dans tous les Ports avec tant de diligence, qu'on eut autant de vaisseaux qu'on en avoit jamais eu. Sans compter ceux qu'on avoit équipés à Toulon, il s'en trouva à Brest & à Rochefort de quoi former une Flotte de soixante & onze vaisseaux de guerre. Avec ces grandes forces, on n'ôsa pourtant s'engager dans la Manche. L'éloignement des deux grands Ports Brest & Toulon, la difficulté de rassembler les vaisseaux qui s'y équipoient, de les y faire rentrer, n'en aiant point dans la Manche, avoient été la cause de la grande perte qu'on avoit faite. On prit donc un autre parti, & Burnet avoüe lui-même que les avantages, qu'on y remporta, firent aux Anglois un tort égal du côté de l'intérêt & de l'honneur.

Tom. 4. pag. 229.

Flotte de Smyrne enlevée & dissipée. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 281. Le Clerc, tom. 3. pag. 426. Limiers, tom. 2. pag. 557. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 233.*

Depuis long-tems on préparoit en Angleterre & en Hollande une Flotte de vaisseaux marchands, pour Smyrne & les autres Echelles du Levant; on l'estimoit plusieurs millions. On prit en France le dessein d'intercepter cette Flotte. Pour y parvenir, il falloit cacher aux intéressés le départ de l'Escadre, & employer celle de Toulon de manière qu'ils n'eussent aucun soupçon qu'elles dussent se joindre. On en vint à bout. L'Escadre de Toulon entra dans la Méditerranée & servit à prendre Roses. On avoit fait courir le bruit qu'elle étoit destinée à détruire la Flotte des Espagnols, qui étoit dans la Baye de Puzzole. L'Escadre de Brest mit en mer avec une grande précipitation le vingt-six de mai. N'étant ni suffisamment avitaillée ni pourvûë d'Equipages, on y suppléa par des Alleges, qui la suivirent quelques jours après & la pourvurent d'hommes & de provisions. Elle alla se poster au Cap de St. Vincent vers Lagos. Le Comte d'Etrées après le siège de Roses l'y joignit.

On ignora en Angleterre le départ du Maréchal de Tourville. La Flotte marchande, qui étoit de quatre cent vaisseaux, mit à la voile sous l'escorte de vingt-sept vaisseaux de guerre, commandés par le Chevalier Roock. Ils furent conduits quelque tems par leur grande Flotte, qui les abandonna à eux-mêmes. Roock eut sur sa route un vent très favorable, de manière qu'il ne pût être joint par aucune des Pataches

ches d'avis qu'on lui avoit depêchées; il ne rencontra même aucun vaiſſeau qui pût l'informer du danger qui le menaçoit. Comme il étoit prêt de donner dans la Flotte Françoiſe, il prit un brûlot. Le Capitaine l'aſſûra qu'il n'y avoit vers Lagos que quinze vaiſſeaux de guerre, qui ne penſoient qu'à paſſer le Détroit pour aller joindre le Comte d'Etrées. On le crut, & il fut réſolu dans le Conſeil de guerre, que le vent étant auſſi favorable qu'il l'étoit, on continüeroit ſa route juſqu'à Cadix. Peu de tems après ils furent confirmés dans leur erreur par le mouvement qu'ils virent faire à quelques vaiſſeaux François, qui à leur approche coupèrent leurs cables & tâchèrent de gagner la Côte. 1693.

La Flotte de Smyrne avançoit toûjours. Elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'elle s'étoit trompée. Auſſi-tôt que le Maréchal de Tourville la vit engagée, il fit le ſignal à toute ſa Flotte, & força lui-même de voiles pour arriver deſſus. Il étoit ſous le vent, & il n'y eut que ſes meilleurs voiliers qui puſſent la joindre. Ils en enfermèrent preſque la moitié entr'eux & la terre, & prirent ou brûlèrent tous ceux qui ſe trouvèrent envéloppés, ou les contraignirent de s'échoüer ou de ſe brûler eux-mêmes. Le Convoi amena & ſe rangea à petites voiles pour éviter le combat, à l'exception de deux vaiſſeaux Hollandois qui furent mis entre deux feux & contraints de ſe rendre. Toute cette Flotte fut diſſipée. Roock prit le chemin de Madère pour gagner les ports d'Irlande; les Marchands ſe ſauvèrent où ils purent, les uns à Malaga, d'autres à Gibraltar, & d'autres à Alicante. Ce jour, vingt-ſept juin, vingt-ſept vaiſſeaux Marchands tombèrent entre les mains des François, & il y en eut ſoixante & quinze de brûlés. Selon quelques Capitaines de ces vaiſſeaux pris, la perte montoit au moins à trente-ſix millions.

Le Maréchal de Tourville détacha huit vaiſſeaux & huit galiotes, pour aller brûler ce qui s'étoit ſauvé à Gibraltar. Lui-même prit la route de Malaga, où il s'en étoit retiré un plus grand nombre. Douze ou quinze vaiſſeaux Marchands furent brûlés à Gibraltar ſans aucune oppoſition. Le Marquis de Coëtlogon qui commandoit ce détachement, prit en même tems neuf bâtimens chargés de vivres & de munitions de guerre pour l'Armée d'Eſpagne. Par-rapport à Malaga; on y trouva beaucoup de réſiſtance; ce fût une attaque & une défenſe réglée. On envoïa d'abord les meilleurs voiliers à la hauteur de Malaga, afin d'empêcher que ces bâtimens, qu'on vouloit prendre ou brûler, ne ſortiſſent de la Rade & ne ſe miſſent en pleine Mer. Ils s'étoient cachés dans le Mole. Tous les vaiſſeaux eurent ordre d'envoïer leurs chaloupes armées à bord de l'Amiral. Chammelin, chargé du commandement des chaloupes, alla reconnoître l'entrée du Mole à la portée du Mouſquet, & fit ſonder tout autour pour poſter les vaiſſeaux qui devoient ſe mettre en-dedans du Mole & favoriſer l'action des chaloupes. Le Maréchal de Tourville plaça lui-même ſes vaiſſeaux &

Suites de cette déroute. *Burnet*, *tom.* 4. *pag.* 233. *Quincy*, *tom.* 2. *pag.* 710. *Le Clerc*, *tom.* 3. *pag.* 426.

1693\. & en forma une ligne; à la tête de cette ligne, il fit moüiller un brûlot, & deux fregates pour le conduire.

Les Anglois & les Hollandois se préparèrent au combat. Ils élevèrent une batterie sur une platte-forme qui couvroit une des portes de la Ville, pour battre de front tout ce qui pourroit entrer dans le Mole; ils avoient encore des retranchemens, où ils placèrent quelques troupes. Les chaloupes étant prêtes, on convint des signaux, pour attaquer le lendemain à la pointe du jour. On détacha quatre chaloupes, afin de connoître d'où sortiroit le plus grand feu, & de disposer les vaisseaux de guerre pour tirer dessus. Au signal convenu, ces vaisseaux commencèrent à canonner. Six chaloupes remorquèrent le brûlot; toutes les autres suivirent & avancèrent au fond du mole, malgré le feu des Anglois & des Hollandois & des batteries de la Ville. Le brûlot aborda un des vaisseaux Hollandois, & n'y mit qu'un feu leger au Beaupré. Il eut été facile de l'éteindre, mais ce vaisseau avoit touché, les chaloupes ne purent le remorquer, il coula à fonds. On se saisit des autres. On auroit voulu les enlever; il fût impossible; tous avoient touché & avoient été percés à l'eau par ceux qui les avoient abandonné. On y mit le feu, on les amarra même deux à deux pour qu'ils brûlassent plus promptement & plus sûrement.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 182.

Cette expédition, où périrent encore plusieurs Marchands de la Flotte de Smyrne, se fit le second de juillet, depuis cinq à six heures du matin jusqu'à neuf; elle coûta aux François deux ou trois cens hommes. En divers endroits on rencontra de ces vaisseaux fugitifs, presque tous furent pris. Roock arriva à Kingsal en Irlande le huitième août avec les débris de sa Flotte. Ils consistoient en onze vaisseaux de guerre Anglois, deux Hollandois, deux brûlots, une galiote à bombes, & trente-cinq vaisseaux marchands des deux Nations. Le grand nombre s'étoit sauvé à Cadix & à Alicante, & il est certain que si l'Espagne ne leur avoit pas ouvert ses ports, il ne s'en feroit sauvé que ceux qui avoient fui d'abord avec leur escorte.

Médaille à cette occasion.

† Voïés N°. XVII.

On triompha en France de cette exécution, & on la regarda justement comme une revanche capable de faire oublier le malheur de la Hogue. On en a fait le sujet d'une Médaille, où on représente le Détroit de Gibraltar & les Colonnes fabuleuses d'Hercule. † Au milieu du Détroit, sur un vaisseau à l'antique, paroît la Victoire tenant un Foudre à la main. La Légende, COMMERCIA HOSTIBUS INTERDICTA, & l'Exergue, NAVIBUS CAPTIS AUT INCENSIS AD FRETUM GADITANUM, signifient, *que les vaisseaux pris & brûlés au Détroit de Gibraltar détruisirent le Commerce des ennemis.*

L'explication exaggérée.

Il semble que cette Médaille ait été frappée dans un autre monde. L'action se passa entre Lagos & Cadix; ce qui se fit à Gibraltar n'en étoit qu'une suite. Apparemment qu'on a cru que les Colonnes d'Hercule, gravées sur ce Monument, lui donneroient un grand relief. Pour l'explication, elle est exaggerée au-delà de toutes bornes. Les Arma-

1693.

» Armateurs François, dit-on, avoient répandu une telle terreur dans » l'océan & dans la méditerranée, que les vaisseaux Marchands d'An- » gleterre & de Hollande n'ósoient presque plus se mettre en mer. Le » Commerce du Levant leur étoit d'une grande importance. Ils com- » posèrent une Escadre de trente-cinq vaisseaux de guerre pour escorter » leur Flotte de Smyrne. Le Maréchal de Tourville quoique plus foi- » ble, alla les attendre sur les Côtes de Portugal. Au prémier avis qu'ils » paroissoient vers le Cap de St. Vincent, il partit de Lagos à dessein » de les attaquer, & les apperçût le vingt-sept de juin. Ils étoient en » ordre de bataille; tous leurs vaisseaux de guerre formoient une ligne » pour couvrir la Flotte marchande, & lui donner au-moins lieu de » continuer sa route pendant le combat. L'attaque commença par » quelques vaisseaux Hollandois, qui furent pris après une assez gran- » de résistance. Ce prémier succès mit l'épouvante dans la Flotte en- » nemie, tout se dissipa & se sauva en confusion ".

Ce qu'on a dit de cette expédition. *Bayle, Lettre* 114.

On tâcha en Angleterre & en Hollande de consoler les peuples de cette perte immense, en insultant aux François de ce qu'ils avoient laissé échapper la plus grande partie de cette Flotte. Le Maréchal de Tourville fût traité d'étourdi & de mal-adroit; on prétendit que d'autres gens que les François l'auroient prise toute entière; on alla jusqu'à dire que le Chevalier Roock, s'étoit acquis plus de gloire que le Vice-Amiral de France. Triste consolation pour ces peuples que ces vains discours, à quoi ils devoient être d'autant moins sensibles qu'on les y avoit accoutumés, & que selon ces discours la gloire de leurs Chefs consistoit à n'être pas battus autant qu'ils auroient pû l'être, tandis que les François devoient rougir de honte de ne pas mieux profiter de leur victoire.

Flotte des Alliés maîtresse de la Manche. Elle ne fait rien. *Lettres historiques*, *Juillet* 1693. *Quincy, tom.* 2. *pag.* 716.

La grande Flotte d'Angleterre & de Hollande étoit absolument Maîtresse dans la Manche. On avoit fait de grands préparatifs pour faire une descente en France; l'Empire de la mer & les préparatifs furent également inutiles. Cette Flotte se fit voir sur les Côtes de Bretagne & de Normandie. Elle sçut qu'elles étoient en trop bonne situation pour pouvoir être attaquées avec succès. Louis quatorze en partant pour la Flandre, avoit chargé le Duc d'Orléans son frère du soin de leur sûreté; il s'en étoit acquité aussi bien qu'il étoit possible, & dans toute sa course il parut que les peuples & les troupes avoient pour ce Prince beaucoup d'affection. Comme on cherchoit à déviner pourquoi le Roi très-Chrêtien avoit tout d'un coup abandonné les grands projets qu'il paroissoit avoir formés, on s'imagina que l'envie de faire cesser par son retour le commandement qu'il avoit donné à son frère, y eut une trés grande part. Mais ce n'est qu'une imagination. Jamais Prince ne fut moins entreprenant & moins ambitieux que le Duc d'Orléans. D'ailleurs qu'auroit-il pû faire, le trône étant aussi appuié qu'il l'étoit par le Dauphin & ses trois enfans?

1693. Une Escadre détachée va pour détruire St. Malo. *Mémoires publics. Rapin-Thoyras continué, tom. XI, pag. 183. Riencourt, tom. 3. pag. 326. Limiers, tom. 2. pag. 557.*

La Flotte combinée se voïant inutile rentra dans ses Ports; la plûpart des vaisseaux furent désarmés; on n'en conserva que vingt-cinq en état d'agir. On avoit un dessein secret, pour l'exécution duquel on avoit construit à grands fraix une machine bien plus terrible encore que celle qu'on avoit employée autre-fois en 1585, au siége d'Anvers. La machine nouvelle étoit un vaisseau d'environ trois cent cinquante tonneaux, beaucoup plus long cependant que les bâtimens ordinaires. Il étoit enduit en-dedans d'une maçonnerie de briques; on l'avoit partagé en différentes petites chambres qui étoient autant de mines ou de fourneaux; il y avoit à fonds de cale plus de cent barils de poudre. Les différentes chambres étoient remplies de bombes; on les avoit couvertes de fagots, de paille, d'étoupes, le tout enduit de poix raisine, de gaudron & de soufre. Sur ces matières combustibles étoit un rang de grosses bordaisses percées à dessein que le feu se communiquât. Le dernier étage de cette machine diabolique étoit chargé de trois cent cinquante carcasses, de grénades, de boulets, de chaînes, de canons, de fusils, de pistolets chargés, de morceaux de fer, d'ancres, de cabestans; tout étoit enveloppé dans des étoupes & dans de la toile gaudronnée. Ce vaisseau avoit six ouvertures, d'où il devoit sortir des torrens de flammes, capables par leur violence de consumer les matières les plus solides.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 184. Quincy, tom. 2. pag. 718.

C'étoit à St. Malo qu'on en vouloit, & c'étoit pour l'abîmer tout d'un coup, que les Anglois avoient inventé cet effroïable foudre, comme l'appelle de Larrey, ce foudre horrible ou plûtôt cet arcenal de plusieurs autres foudres ensemble. On prétendoit que les Maloüins méritoient cet épouvantable châtiment, parce qu'ils courroient perpétuellement les mers, & enlevoient tout ce qu'ils y trouvoient de vaisseaux Anglois, sans s'embarrasser qu'ils fussent de guerre ou marchands.

L'Escadre Angloise parut à la vûë de St. Malo le vingt-six novembre, & moüilla hors de la portée du canon. A cette vûë les habitans se préparèrent de leur mieux à se défendre. Ils envoïèrent des couriers de tous côtés, on vint de toutes parts à leur secours. Le Gouverneur, le Lieutenant de Roi de la Province, tous les Capitaines de vaisseau, toute la Noblesse y accoururent. Quelle joïe pour les Anglois, s'ils avoient abîmé tant de personnes illustres! C'étoit apparemment pour leur donner le tems de se rassembler, qu'ils differèrent de quatre ou cinq jours à lancer leurs foudres.

Elle ne réüssit point. *Rapin-Thoyras continué, ibid. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Ils s'emparèrent d'un petit Fort, nommé de la Conchée; ils y firent prisonniers quarante hommes, tant soldats que maçons. Ils s'emparèrent de l'Isle de Sesambre, ils abbatirent la croix, foulèrent aux pieds les Images, & ruinèrent un Couvent de Religieux, qui quelques fois servoient d'Aumôniers aux Armateurs Maloüins. Ils jettèrent une cinquantaine de bombes, s'embarrassant peu de leur succès; il n'en tomba que vingt-six dans la Ville. Enfin le trente à la nuit fermée, ils firent avancer leur Arcenal de foudres. Cette machine infernale alloit

1693. Riencourt, tom. 3. pag. 327. Limiers, tom. 2. pag. 558.

alloit à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée; elle s'approcha sans qu'on s'en apperçût. Elle n'étoit plus qu'à une portée de pistolet, le vent la poussa sur une roche; elle ne pût la franchir, elle échoüa de manière, que son inclination regardoit la Campagne. L'Ingénieur qui la conduisoit, au désespoir d'avoir manqué son coup & sentant qu'elle s'ouvroit, y mit le feu, au hazard de périr lui-même. L'eau avoit déjà mouillé les poudres du fonds de cale, & peut-être les mines ou les fourneaux maçonnés; l'effet cependant en fut affreux. Ce bâtiment sauta en l'air; toute la Ville & tous les environs en furent ébranlés; toutes les vitres furent cassées, plus de trois cent toîts furent renversés; un cabestan qui pesoit plus de deux mille livres, tomba sur une maison & l'écrasa. Les Anglois s'en retournèrent dès le lendemain, infiniment mortifiés de n'avoir pas réüssi à exterminer les Malouins & tous ceux qui étoient accourus à leur secours.

Ce qu'on doit penser de pareils desseins.

On ne peut s'empêcher de dire qu'on manque de termes pour exprimer l'indignation que devroient causer de pareils desseins. Est-il possible que les hommes en viennent à de telles extrémités! La guerre est permise, il faut bien le penser; mais cette manière de la faire, peut-elle l'être? C'est donc à dire que si on pouvoit détruire une Nation entière, on croiroit avoir droit de le faire! Après-tout, les boulets rouges de Mons & de Liège, le bombardement de Gènes avoient précédé. On croit ne pouvoir assez blâmer ces excès, & on souhaiteroit sincérement que l'émulation, *la rivalité* des Nations, & de ceux qui les gouvernent, ne détruisissent point l'humanité, sans laquelle, quelque distingué, quelque grand qu'on puisse être d'ailleurs, on ne mérite pas même le nom d'homme.

Les Anglois repoussés de la Martinique. Quincy, tom. 2. pag. 721. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 182. Larrey, tom. 2. pag. 190. Limiers, tom. 2. pag. 557.

Cette année fut fatale aux Anglois; le malheur les suivit jusques dans le Nouveau-monde. Ils auroient fort souhaité d'être maîtres de la Martinique. C'est une des Isles de l'Amérique, située par les quatorze degrés de latitude septentrionale. Elle peut avoir seize lieües de longueur, & quarante-cinq à cinquante de circuit. Leur Flotte destinée pour cette expédition parut le onze d'avril au vent de cette Isle. Elle étoit de dix-sept vaisseaux de guerre, de trois brûlots, de six fregates, & d'autres bâtimens qui faisoient en tout soixante-six voiles. Les Espagnols n'en avoient pas tant quand ils conquirent le Méxique & le Pérou. Tous ces vaisseaux portoient trois à quatre mille hommes de débarquement. Ils en débarquèrent deux mille au Cul-de-Sac-Marin; dans ce quartier ils brulèrent dix-huit sucreries & emportèrent douze chaudières; quelques jours après ils allèrent moüiller à deux petites lieües du Fort Roïal; n'aïant point trouvé de lieu propre à la descente, ils mirent à la voile.

Le Comte de Blenac Lieutenant-général de ce Païs, les suivit le long de la Côte avec ses Milices. Ils feignirent de vouloir descendre au Carbet. C'est un gros Bourg, distant d'une lieüe du Fort St. Pierre; mais tout d'un coup, profitant d'un vent frais, ils portèrent droit

 au

1693. au fonds de Cananville. On y courut, & quoi qu'ils fussent presque déjà formés, on les poussa jusqu'à leurs chaloupes; mais comme on s'apperçut que quelques-unes de leurs troupes filoient vers les extrémités de l'anse, & qu'on pourroit être coupé, on gagna la montagne, dont on occupa les hauteurs.

Les Anglois attaquèrent avec beaucoup de vigueur, mais ils furent encore plus vivement repoussés; on leur tua deux cens hommes, on leur en blessa deux fois autant, on leur prit un drapeau & deux tambours. La troupe victorieuse jugea pourtant à propos de se retirer dans des retranchemens auprès du Fort St. Pierre. Les Anglois maîtres de la descente par cette retraite, mirent à terre six pièces de Campagne & un mortier; ils attaquèrent les retranchemens; ils les canonnèrent, ils les bombardèrent sans succès; toûjours ils furent repoussés. Ils se rembarquèrent à petit bruit la nuit du prémier au second de mai; & comme ils ne vouloient pas être surpris dans cette opération peu glorieuse, ils laissèrent dans leur camp cent barils de plomb & de poudre, quelques équipages d'artillerie, des sacs-à-terre, des bestiaux & quelques armes. Cette même Escadre se présenta à la Rade du Fort de Plaisance en Terre-Neuve. Elle parut faire des dispositions pour forcer l'entrée du port; mais aïant vû comment on se préparoit à la recevoir, elle se retira le trois de septembre & rentra dans ses Ports, avec aussi peu de gloire que la grande Flotte & l'Escadre de St. Malo.

Armateurs François continüent de desoler le Commerce des Alliés. *Quincy, tom. 2. pag. 462.*

Revenons aux affaires d'Europe. Le danger que les Maloüins avoient couru, ne les rendit pas plus sages. Ces déterminés continüèrent leurs courses, ils redoublèrent même leur ardeur, & sans penser qu'on pouvoit construire une seconde machine infernale, ils ne cessèrent point de mériter la haîne des Anglois. Ceux de Dunkerque firent la même chose. Jean Bart sur-tout, qui, par son rare mérite & par sa bravoure singulière, de simple Mousse étoit devenu Chef d'Escadre, n'alloit presque point en mer qu'il n'en revint avec quelque prise.

Marque d'honneur établie pour les animer. *Limiers, tom. 2. pag. 561.*

Le Roi très-Chrétien, infiniment satisfait des services que lui rendoient les gens de mer, en incommodant si fort le commerce de ses ennemis, pour les animer encore, fit frapper des Médailles, qu'on distribuoit aux Matelots & aux Pilotes qui s'étoient distingués, & ils la portoient comme une marque publique & honorable de la satisfaction que leur maître avoit de leurs services.

Peu importe ce que c'est que la recompense, pourvû qu'elle soit estimée & qu'on s'efforce de la mériter. Une Couronne de laurier ou de branches de chêne a fait plus de Héros chez les Romains, que les grosses pensions, & les présents magnifiques qu'on s'est mis sur le pied de faire aux Généraux, n'en ont formé depuis chez les Nations les plus guerrières. L'Historie Métallique fait avec raison mention de cet Établissement. Sur la Médaille frappée à cette occasion, on voit le Roi assis sur la pouppe d'un vaisseau; il tient en main un Trident, symbole

de

de l'Empire de la mer. Un Pilote s'avance respectueusement pour recevoir la Médaille dont il plaît à Sa Majesté de l'honorer. La Légende, VIRTUTI NAUTICÆ PRÆMIA DATA, veut dire, *marques d'honneur accordées à l'habileté & à la valeur des Matelots & des Pilotes.*† 1693.

† Voïés N°. XVIII.

Quelque tems auparavant, c'est-à-dire après l'expédition de Roses & la défaite de la Flotte de Smyrne, on avoit fait frapper une Médaille, où l'on exaltoit infiniment les avantages que les forces Navales de France avoient remportés cette année sur les ennemis; on ne rougissoit même point de s'y donner l'Empire absolu de la mer. On voit sur le Char de Neptune la France avec le Trident à la main. La Légende, SPLENDOR REI NAVALIS, & l'Exergue 1693, signifient, *que cette année 1693 la Marine fût dans sa plus grande splendeur.* †

† Voïés N°. XIX.

On poursuit en Angleterre les Chefs des Flottes & des Escadres.

En Angleterre, loin de donner des récompenses aux gens de mer, toute la Nation s'éleva contr'eux, & on passa tout l'hiver à instruire leurs procès dans le Parlement. Les Chefs de ces Flottes & de ces Escadres inutiles ou battües, avoient déjà eu ordre de ne point paroître à la Cour. La Chambre Basse ordonna qu'ils rendroient compte de leur conduite qu'ils remettroient par-devant la Chambre copie de toutes les instructions & de tous les ordres qu'ils avoient reçus, & qu'ils comparoîtroient à la Barre pour être interrogés. La Compagnie des marchands avoit présenté contr'eux un violent Mémoire. Ils y disoient, qu'on avoit différé le départ de leurs vaisseaux précisément jusqu'à ce que la Flotte de France fût en état de les aller attendre & de les enlever. Ils ajoûtoient, qu'un nommé White, venu de Marseille six semaines avant le départ de leur Flotte, avoit déclaré qu'on y disoit ouvertement, qu'elle ne devoit pas partir que celle de France n'eût mis à la voile; qu'alors elle seroit escortée quelques lieües en mer, & menée après tout-droit entre les mains des François. Tous ces Papiers aïant été lûs, & les Amiraux interrogés, la Chambre prononça, qu'à l'égard de la Flotte de Smyrne, on s'étoit conduit d'une maniere méchante & frauduleuse; se reservant à examiner plus à fonds à qui on en devoit imputer la faute. Cette affaire finit à l'ordinaire; c'est-à-dire, qu'après avoir fait beaucoup de bruit, on s'appaisa, & que les accusés en furent quittes pour n'être plus employés.

Burnet, tom. 4. pag. 252. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 188.

Loüis pense à la paix, il l'offre au Duc de Savoïe en particulier.

Au milieu des succès qu'on vient de raconter, Louis quatorze ne parloit que de paix. Après la bataille de la Marsaille, on avoit fait de sa part au Duc de Savoïe les propositions les plus avantageuses. On lui offroit de lui rendre tout ce qu'on avoit pris, & d'y ajoûter une somme d'argent considérable, pour le dédommager de ses pertes. Ces offres avoient été inutiles. En envoïant sur le Rhin des forces si considérables, on avoit répandu dans l'Allemagne une espèce de Manifeste, rempli de protestations du désir sincère qu'on avoit de voir la tranquillité publique rétablie. Les Lettres que ce Monarque avoit écrites pour ordonner aux Prélats de son Roïaume de remercier Dieu des victoires qu'il lui avoit accordées, étoient du même stile. „ Le nombre „ de

Ib. pag. 191. Burnet, tom. 4 pag. 248. Lettres Historiques. Tom. 4. pag. 169.

1693.

„ de mes ennemis, disoit-on à l'occasion de la prise de Roses, qui „ m'oblige à partager mes armes, me fournit en même tems de nouveaux sujets de conquêtes. La prise d'Heidelberg vient d'être suivie „ de celle de Roses. . . . Je m'en étois déjà rendu Maître au commencement de mon Règne, & je voulus bien la rendre pour conclure „ le Traité des Pyrénées. Le même désir du repos de mes peuples, „ m'a engagé à la reprendre, persuadé que la paix dépend uniquement „ de mes Conquêtes. C'est dans cette seule vûë que je suis touché „ de mes prospérités, & c'est aussi ce qui m'oblige à une plus vive „ reconnoissance envers celui à qui seul je les dois ".

Il déclare ses sentimens à toute l'Europe. *Larrey, tom.* 2. *pag.* 206. *Limiers, tom.* 2. *pag.* 558.

Ces sentimens étoient encore plus clairement exprimés dans la Lettre écrite à l'occasion de la victoire de Nerwinden. Après en avoir fait le détail, on ajoûtoit; „ Il n'y a rien que mes ennemis ne doivent craindre après une si terrible défaite; il n'y a rien que je ne doive espérer; mais je borne tous mes voeux au bonheur de mes Peuples. & „ pour tout fruit d'une victoire si éclatante, je ne désire rien tant que „ de voir mes ennemis ouvrir les yeux, devenir attentifs à leurs véritables intérêts & entrer dans les sentimens d'une paix solide & durable, que je leur ai toûjours offerte au milieu de mes plus grandes „ prospérités ".

Le Pape sollicité par ce Prince, faisoit tous ses efforts pour persuader l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Duc de Savoïe de la sincérité de ses dispositions & de ses offres. La triste situation où étoit la France donna aux Confédérés de si grandes espérances de réüssir enfin à l'humilier, que toutes ces avances ne servirent qu'à les déterminer à continüer la guerre.

La fâcheuse situation de la France détermine les Alliés à continüer la guerre. *Burnet, tom.* 4. *pag.* 288.

La disette de bled & d'argent y étoient presqu'égales. Malgré les mesures qu'on avoit prises pour parer au prémier inconvénient, la cherté augmentoit de plus en plus, & tout ce qu'on pût faire, fût d'empêcher les soûlevemens. Les charités furent grandes, mais elles n'empêchèrent pas la mort de plusieurs milliers de pauvres. Cette nécessité publique ne pouvoit manquer de rendre l'argent rare. On mit tout en usage pour en avoir; presque chaque jour c'étoient de nouveaux Edits, tous plus onereux les uns que les autres; cependant pour rendre ces charges plus tolérables, on faisoit valoir avec soin les avances qu'on faisoit pour la paix.

Leur situation n'étoit pas meilleure.

Après-tout, la situation des Alliés n'étoit guéres plus avantageuse. Leurs Peuples étoient aussi excessivement chargés, & avoient encore la douleur de voir que la Fortune leur étoit presque toûjours contraire. Du-moins les François voïoient chaque année un emploi utile & glorieux de leur argent. D'ailleurs dans cette guerre, la France ne risquoit rien de son fonds; dix années auroient à peine suffi pour lui enlever ses conquêtes; cent cinquante Villes ou Citadelles bâties ou fortifiées depuis mille six cent soixante & un jusqu'à cette année, couvroient ses frontières.

Fin du Livre Cinquantième.



HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-UNIEME.



LES avances pour la paix n'aïant point été reçuës, on se prépara par-tout à faire de nouveaux efforts. Guillaume trois réprésenta à son Parlement que les désavantages de la Campagne par terre n'étoient venus que de ce que les François avoient eu par-tout plus de troupes que les Alliés. Comme les Anglois commençoient aussi à se lasser d'une guerre qui n'avoit pour eux aucun objet réël, & dont le fruit devoit être pour l'Espagne, l'Empire & la Savoïe, ce Prince ajoûta que pour en faire une heureuse fin, l'unique moïen étoit d'augmenter leurs forces de terre & de mer, comme leurs Alliés avoient résolu de le faire. Sur ces réprésentations, il fût résolu qu'on augmenteroit de cinq Compagnies tous les Régimens des trois Roïaumes, tant ceux de cavalerie & de dragons que ceux d'infanterie. Outre

1694. Nouveaux efforts de tous côtés. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 192. Larrey, tom. 2. pag. 208.*

1694. Outre cette augmentation si considérable, on négocia des troupes en Allemagne. Les Hollandois toûjours dociles aux vûës & aux inclinations de leur Stadhouder, firent à proportion les mêmes efforts. L'Empereur, l'Espagne, à leur ordinaire promirent beaucoup & exécutèrent peu. Le prémier, faute d'argent & par la puissante diversion que lui causoient les Turcs, qui cette année paroissoient avoir repris cœur & lui avoient fait lever le siège de Bellegrade; l'Espagne faute d'arrangement & d'ordre; & il est certain que le Duc de Savoïe eût été presqu'abandonné, si l'Angleterre & la Hollande n'avoient pas eu plus de zèle à le soûtenir, que ces deux Puissances si intéressées à le défendre. On prit aussi des mesures pour avoir des puissantes Flottes, & pour en faire un meilleur usage.

On fit en France des efforts proportionés à ceux des Alliés. Quoiqu'on eût déjà trois cent mille hommes sur pied, on leva plusieurs nouveaux Régimens, on forma un Corps de trois mille Carabiniers; il étoit composé de cent Compagnies, tirées de divers Régimens de cavalerie, qu'on remplaçoit par des recrües. La misère des peuples les facilitoit, on les fit promptement & à peu de fraix. La grande difficulté étoit de remplir les magazins pour la subsistance des Armées. On en vint à bout, & si on ne fût pas en état de faire une Campagne brillante, on fût assez fort ou assez heureux pour empêcher les Alliés de se glorifier d'aucun succès important. Par-rapport à la Marine, on résolut de laisser les Anglois & les Hollandois Maîtres de la Manche; on se reposa sur les Maloüins & sur les Dunkerquois du soin d'inquiéter leur Commerce. On prit le parti de n'avoir de Flotte que dans la Méditerranée, pour appuïer les entreprises qu'on méditoit de faire en Catalogne; sur-tout on pensa à mettre les Côtes en état de défense.

Campagne de Flandre. Quincy, tom. 3. pag. 2. Feuquières, tom. 2. pag. 237.

Dans ces dispositions, le plan général fût de se tenir sur la défensive, excepté du côté de Catalogne, où l'on attendoit de grands services de la Flotte. Il n'y eut point de changement dans les Généraux d'Armée. Le Maréchal de Luxembourg commanda en Flandre; son Armée étoit de quatre-vingt-dix-huit Bataillons & de cent quatre-vingt Escadrons. Ce n'étoit donc pas le nombre des troupes qui lui manquoit, mais seulement les moïens d'entreprendre. Il se donna bien de garde de faire connoître par ses mouvemens qu'il avoit ordre de se tenir sur la défensive. Aussi-tôt que le Dauphin, qui avoit souhaité de faire cette Campagne, l'eut joint, il fit marcher l'Armée du côté de Tongres, pour faire sentir au Roi Guillaume qu'il attaqueroit Liège au cas que ce Prince voulût s'approcher de la Flandre Françoise. Par-là il ôta à l'ennemi toutes les vûes d'entreprises qu'il pouvoit avoir formées sur la Flandre, & s'assûra presque pour toute la Campagne des subsistances aux dépens des Espagnols & de leurs Alliés.

Habileté du Maréchal de Luxembourg.

Ce double dessein lui réüssit. Guillaume crut toûjours que les François assiégeroient Liège, dès qu'il l'auroit perdu de vûë. Dans cette persuasion, il ne pensa dans ses campemens qu'à couvrir Louvain, & à se

1694.

à se tenir toûjours à portée de combattre le Maréchal de Luxembourg s'il ôsoit entreprendre sur Liège. Les deux Armées restèrent long-tems dans les mêmes camps. Celle des Alliés étoit à Tavières, celle des François à Vignamont, à deux lieües au plus l'une de l'autre. Toute l'Europe sachant leur sitüation étoit dans l'attente de quelque grand Evénement. Guillaume, qui s'applaudissoit fort du poste qu'il avoit pris, fit savoir à tous ses Alliés qu'il obligeroit l'Armée Françoise à repasser la Meuse. Il assûroit même qu'elle ne pourroit le faire sans recevoir quelqu'échec considérable, à cause des ruisseaux & des rivières qu'elle auroit à traverser, & qu'il seroit le maître, au cas qu'elle s'engageât dans cette marche, d'en attaquer telle partie qu'il voudroit. Les couriers qui avoient porté ces Lettres ne furent point suivis d'autres qui apprissent que les effets eussent répondu à ces grandes espérances. Les François restèrent dans leur camp; ils tirèrent leurs convois de Namur, & prirent des mesures pour tirer leur fourrages de l'autre côté de la Meuse, lorsqu'ils auroient consommé ceux du Païs de Liège.

Guillaume trois supérieur en forces n'exécute rien.

Rapin Thoyras continué, tom. XI. pag. 199. Limiers, tom. 2. pag. 561. Burnet, tom. 4. pag. 257. Mémoires Historiques & Chronologiques.

GUILLAUME trois décampa le prémier, mais c'étoit pour exécuter un grand dessein. Il vouloit passer l'Escaut, & mettre les Villes Maritimes de Flandre & du Boulenois entre son Armée & sa Flotte absolument maîtresse de la mer. Outre les contributions qu'il auroit tiré de ces Païs, il auroit pû faire quelque entreprise sur ces Places. Il marcha du Mont St. André à Sombref, puis à Cambron, d'où il détacha le Duc de Wirtemberg pour s'emparer du pont d'Espierre. Il avoit deux jours de marche sur l'Armée Françoise, & moins de chemin à faire; cependant le Dauphin & le Maréchal de Luxembourg, firent une si grande diligence, qu'ils parurent sur les bords de l'Escaut avant l'arrivée du Duc de Wirtemberg. Les François firent quarante lieües en moins de quatre jours. Cette marche est encore fameuse aujourd'hui, & fût alors l'événement le plus considérable de cette Campagne. Aussi en fit-on le sujet d'une Médaille. † On y voit Persée avec la tête de Meduse; il vole porté sur le cheval Pégase. La Légende, MILITUM ALACRITAS, signifie, *l'Ardeur & l'Allegresse du soldat*, & l'Exergue, DELPHINI AD SCALDIM ITER. M. DC. XCIV. veut dire, *Marche du Dauphin vers l'Escaut en* 1694.

† Voïes N°. XX.

Le Clerc, tom. 3. pag. 427.

Rapin Thoyras continué, tom. XI. pag. 201. Larrey, tom. 2. pag. 215. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Les Alliés s'étant laissés prévenir, furent obligés d'aller passer l'Escaut à Oudenarde. L'Armée Francoise s'établit aux environs de Courtrai; on fit divers détachemens pour renforcer les garnisons de Flandre. Ainsi affoibli on se retrancha. Guillaume parut avoir dessein sur Furnes, mais le Maréchal de Villeroi campé avec seize mille hommes sous le canon d'Ypres, y jetta un puissant secours. Enfin Hui fût assiégé & pris en sept jours de tranchée ouverte. Quoiqu'en France on ait parlé avec mépris de cette conquête, elle étoit importante aux Alliés pour couvrir Liège, qui les avoit fort inquiété depuis deux ans, & pour contenir le parti que la France avoit dans cette grande Ville.

1694. La manière dont se conduisit le Maréchal de Luxembourg, en se conservant toûjours un air de supériorité, ou au-moins d'égalité à l'égard de son ennemi, doit faire sentir combien la pénétration d'un Général qui sait connoître jusqu'au moment, que son ennemi peut prendre pour exécuter un dessein, est utile à sa patrie & aux affaires de son Maître. La prompte marche au Pont d'Espierre étoit son ouvrage, puisqu'il l'avoit disposée, & que les troupes trouvèrent des ponts faits sur les ruisseaux qu'ils devoient passer, & des vivres & des rafraichissemens sur toute leur route. Il est bien sûr qu'un Général moins vif & moins pénétrant auroit fini la Campagne d'une manière désagréable; au-lieu qu'il la finit avec gloire, & que sans Ville prise ni bataille gagnée, elle doit être mise au rang des plus savantes qu'il ait faites, à cause des mouvemens judicieux dont elle fût remplie.

Campagne du Rhin sans autres succès que quelques contributions. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 202. *Burnet, tom.* 4. *pag.* 258.

La Campagne du Rhin fût aussi des plus stériles en événemens. L'Armée Françoise, commandée encore par le Maréchal de Lorges, qui avoit sous lui le Maréchal de Joyeuse, s'assembla le dix-huit de mai près de Keiserlautern. Elle étoit composée de quarante-cinq Bataillons & de cent trente-trois Escadrons. Elle passa le Rhin à Philipsbourg, au commencement de juin, & alla camper à Brucschal. On marcha ensuite sur les bords du Necker, où l'on força quelques retranchemens qui couvroient le Bergstat; on s'empara aussi de quelques autres petits postes qui facilitoient l'entrée de ce Païs. Ces mesures étant prises, on revint sur ses pas dans le dessein de repasser le Rhin, parce que les partis qu'on avoit envoïés reconnoître le Bergstat, rapportèrent qu'il étoit entièrement ruiné, & qu'il seroit impossible à la cavalerie d'y subsister.

Actions particulières. *Quincy, tom.* 3. *pag.* 31.

Pendant ces mouvemens inutiles, le Prince de Baden s'étoit assemblé sous Hailbron. Aussi-tôt qu'il eut été joint par six mille Saxons, il marcha secrettement vers Wislock. Le Maréchal de Lorges en revenant de son expédition du Necker marcha vers le même endroit. En arrivant au camp qu'il s'étoit fait marquer, il vit dans la plaine quatre cent Cavaliers Impériaux qui y fourrageoient. Ces Cavaliers étoient soûtenus par cent cinquante Hussards. On marcha à eux, leur nombre doubla bien-tôt; le combat fût vif, presque toute la cavalerie Françoise se mit en mouvement, les Allemans furent poussés, on leur prit quelques étendarts & plusieurs chevaux. Après cet avantage on repassa le Rhin, & on s'appliqua à en disputer le passage au Prince de Baden. On y réüssit pendant quelque tems, mais comme on ne pouvoit être partout, les Impériaux passèrent ce Fleuve le quinze de septembre, & mirent sous contribution une grande partie de l'Alsace.

Entreprises manquées. *Ib. pag.* 43.

On voulut avoir sa revanche à laver cette espèce d'affront. On marcha pour attaquer le Prince de Baden, on força un assez gros détachement retranché à la tête d'un pont. Les deux Maréchaux se séparèrent pour aller attaquer Lauterbourg & Yockenum qui couvroient la droite & la gauche du camp Allemand, lequel n'étoit accessible que par ces deux endroits, le fonds étant couvert de bois & de marais impratiquables.

pratiquables. Ils trouvèrent ce camp vuide. Le Prince de Baden n'avoit pas jugé à propos de les attendre, & s'étoit servi du tems qu'ils lui avoient donné, pour repasser le Rhin. On chercha aussi le Landgrave de Hesse qui campoit vers Creutsnach, mais ce Prince ne les attendit pas non plus, il se retira vers Mayence & mit le Rhin entre lui & ceux qui le poursuivoient. A la mi-octobre, on prit de part & d'autre des quartiers d'hiver. Ce n'est pas ainsi que le Vicomte de Turenne & le Maréchal de Créqui, avec des forces bien moins considérables, avoient fait la guerre. 1694.

Campagne de Catalogne brillante. *Quincy, tom. 3. pag. 54. Limiers, tom. 2. pag. 562.*

Sans le Maréchal de Noailles, la France, cette année n'eût fait aucune conquête, ni remporté aucune victoire; ce qui ne lui étoit point encore arrivé de cette guerre. Ce Général la dédommagea de l'inaction des autres. Dans le dessein où l'on étoit de pousser l'Espagne, de manière à la déterminer d'accepter la paix qu'on lui avoit offerte, Noailles eut sous ses ordres une Armée de vingt mille hommes de pied & de seize mille chevaux. Aussi ouvrit-il la Campagne par une célèbre victoire, qui l'auroit mis en état de prendre même Barcelonne, si on l'avoit prévûë.

L'Armée Françoise va chercher les Espagnols. *Ibid. Riencourt, tom. 3. pag. 336.*

Cette Armée fût assemblée le quinze de mai au Boulou. Elle se mit en marche le seize & alla camper sous Bellegarde, d'où elle s'avança avec beaucoup d'ordre & de diligence jusqu'à Figuera, d'où encore, sans presque se reposer, elle gagna les bords de la Fluvia. Pendant ces marches, le Maréchal de Tourville arriva à Roses avec la Flotte destinée à appuïer l'Armée de terre. Cette Armée passa la Fluvia le vingt-six, & arriva de bonne heure à Berges sur les bords du Ter. Tout ce que l'Espagne avoit pû faire, avoit été d'assembler quinze mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux; ils étoient sur le Ter derrière de bons retranchemens. Le reste du jour fût emploïé à les reconnoître & à chercher des gués pour aller les attaquer. On en remarqua un qui n'étoit pas si bien gardé que les autres. Le canon n'étant point arrivé à tems, on différa l'action au lendemain. Noailles aïant remarqué que les Espagnols fixoient leur attention au gué de Berges, où il avoit posté son artillerie & ses meilleures troupes, changea pendant la nuit sa disposition; il fit marcher tous les Grénadiers, tous les Carabiniers & son canon, à Toroella de Mongri.

Bataille du Ter; détail de cette action. *Ib. pag. 337. Quincy, Ib. pag. 57. Limiers, tom. 2. pag. 562. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

A la pointe du jour ces troupes se mirent en bataille sur le bord du Ter; le canon fût placé entre les ruines d'un pont de pierres. Les Espagnols firent un grand feu de mousqueterie, on ne leur répondit que par celui du canon. Les Carabiniers conduits par Chazeron Lieutenant général, se jettèrent dans le gué; ils furent suivis par huit cent Grénadiers & par tous les Dragons. Le Ter en cet endroit a plus de trois cent toises de large, & son fonds est d'un sable fort mouvant. Ce gué n'étoit défendu que par trois Bataillons soûtenus de dix Escadrons. Ils reçurent les François avec un grand bruit de tambours, de trompettes & de haut-bois; mais ils furent bientôt forcés. Une partie de l'infante-

1694. rie fût taillée en pièces, le reste fût fait prisonnier; la cavalerie s'ébranla dès qu'elle vit les Carabiniers, & se dissipa à leur approche.

On forma aussi-tôt deux lignes de vingt Escadrons, pour soûtenir les efforts des ennemis qui venoient au secours de ce poste avec la plus grande partie de leur cavalerie. Les troupes Françoises grossissant toûjours, ce secours fût repoussé & contraint de penser à la retraite. Les François remontèrent la rivière, & trouvèrent une partie de l'infanterie Espagnole postée dans un bois pour défendre un autre gué; on la prit en flanc, tandis que les troupes qui étoient à portée de ce gué l'attaquoient de front; il n'étoit pas possible qu'elle résistât, elle fût taillée en pièces, ou prise.

Le gros des troupes Espagnoles s'étoit réüni vis-à-vis de Berges, aïant devant soi un fossé profond, dont les bords étoient fort relevés; la cavalerie Françoise ne le pouvoit passer que sur un pont. Les Grénadiers s'y jettèrent & le franchirent. Tandis que la cavalerie défiloit sur le pont, les Espagnols cherchèrent à se retirer sur des hauteurs & dans quelques Villages. Leur infanterie se jetta dans des chemins creux où elle ne pouvoit être forcée, & eût le tems de se retirer dans les montagnes & dans les bois. Pour la cavalerie, elle fût vivement poursuivie. Elle se défendit aussi-bien qu'on le puisse. On la poussa pourtant pendant près de quatre lieües de défilé en défilé, jusqu'à ce qu'elle en eût passé un où l'on ne pouvoit marcher que deux de front.

La victoire fût parfaite; elle ne coûta aux François que cinq ou six cens hommes. Les Espagnols laissèrent trois mille morts sur le champ de bataille & deux mille cinq cent prisonniers. Ils perdirent tous leurs équipages & leurs tentes, seize drapeaux; comme ils avoient enterré leur canon on n'en prit que les affûts.

Réflexions sur ce combat.

Cette bataille, ou plûtôt ce combat, car ce ne fût qu'une affaire de postes, dont le prémier étant surpris entraîna la perte des autres, est encore une preuve que la commission la plus difficile dont un Général puisse être chargé, est d'avoir à défendre des lignes, ou le passage d'une rivière guéable en plusieurs endroits. Fût-il même supérieur en nombre de troupes, il ne sauroit y réüssir. Obligé de partager son attention sur tous les postes qu'il a à défendre, ne pouvant déviner où l'ennemi fait son principal effort, il n'est pas possible qu'il soit également prêt à le recevoir dans toute l'étendüe du terrein qu'il a à garder; d'autant plus que l'aggresseur attaque toûjours avec des forces supérieures l'endroit où il s'est fixé, tandis que ses autres troupes empêchent qu'on n'y porte du secours. Ainsi l'unique parti à prendre dans ces occasions, c'est de s'assembler en Corps d'Armée, de choisir un bon poste en-dedans de la ligne qu'on veut garder, afin d'être à portée d'empêcher l'ennemi de profiter du passage qu'on paroît lui abandonner. L'expérience justifie ces réflexions. De nos jours, toutes lignes attaquées par un Général habile ont été forcées.

Cette

CETTE action a servi à orner l'Histoire Métallique. † La Victoire a sous ses pieds le Dieu du Fleuve du Ter. La Légende, VICTORIA CELTIBERICA, & l'Exergue, TRANS PYRENEOS, AD TERAM FLUVIUM, signifient, *Victoire remportée au-delà des Pyrénées, près de la rivière du Ter.*

1694.
† Voïés N°. XXI.

LE Vainqueur après deux jours de repos fit investir Palamos. Cette Ville est située sur le bord de la mer; les fortifications en étoient revêtües, elle avoit un assez bon chemin-couvert. Du côté de l'orient, elle étoit couverte d'une forteresse à quatre bastions. Le Maréchal de Tourville s'y rendit avec toute sa Flotte & vingt & une galères. C'en étoit trop pour que cette Place pût tenir long-tems, quoique la garnison fût de trois mille hommes. La tranchée fût ouverte en deux endroits, la nuit du prémier au second de juin l'un à droite, par la plaine du côté de la Place, pour aller gagner la mer, l'autre à gauche, au pied d'une montagne. Les batteries de terre & de mer favorisèrent les travailleurs. En six jours le chemin-couvert fut embrassé; on fit dès ce jour-là toutes les dispositions nécessaires pour l'attaquer. Le lendemain, à la pointe du jour, il fût emporté après une médiocre résistance. Les assaillans poussèrent jusqu'à une demi-lune, voïant que les assiégés se retiroient avec la dernière précipitation, ils entrèrent dans cette demie-lune par des bréches où ils ne pouvoient passer que deux à deux; ne trouvant personne qui les arrêtât, ils pénétrèrent dans la Ville & tuèrent tout ce qui voulut leur résister. Par bonheur pour les habitans, trois ou quatre Officiers-généraux y entrèrent presqu'en même tems. Ils continrent la fureur du soldat, & l'emploïèrent à se saisir des principaux postes. Deux mille hommes qui restèrent de la garnison se retirèrent dans le Fort; ils s'y trouvèrent trop pressés, on le battit par mer & par terre, & on les contraignit de se rendre à discrétion.

Prise de Palamos. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 563. Riencourt, tom. 3. pag. 342.*

CETTE conquête, si prompte & si facile, donna lieu d'en entreprendre d'autres. Le Maréchal de Noailles, aïant reçu de Collioure quinze tartanes & huit autres bâtimens chargés de boulets, de bombes, de gros canon & de mortiers, résolut d'assiéger Gironne. Cette Place, qui se vantoit alors de n'avoir jamais été prise, est située sur le Ter, qui la partage en haute & basse Ville; du côté de la montagne elle n'est fortifiée que par un mur non-terrassé, soûtenu de quelques tours & d'un fossé sec; du côté de la plaine, il y a des bastions couverts de demi-lunes & de contre-gardes. Sa principale force consiste dans les Forts qui en défendent les approches. Il y en a trois, l'un est à quatre bastions réguliers; on l'appelle le Fort Rouge, parce qu'il est bâti de briques. Le second couvre la Citadelle; il est irrégulier, mais flanqué par de bons bastions revêtus de pierres de taille; de plus, il est entouré de quatre redoutes aussi revêtües. Le troisième est le Fort du Calvaire; sans parler encore d'un retranchement sur la hauteur des Capucins, qui est très escarpé d'un côté & flanqué de l'autre par des Forts & des redoutes. Ces Pièces de fortification sont éloignées les

Prise de Gironne. Détail de ce siége. *Limiers, tom. 2. pag. 563. Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 3. pag. 63.*

1694. les unes des autres d'environ deux cent toises. Dans tout cet espace, de distance en distance, il y a des redoutes, qu'on ne peut attaquer sans être exposé a plusieurs feux.

Cette Place étoit défendüe par celui qui en avoit fait lever le siège au Maréchal de Bellefonds en mille six cent quatre-vingt-quatre. Sa garnison étoit de cinq mille hommes de pied & six cent chevaux. Il n'avoit rien oublié pour avoir encore le même succès; il avoit fait faire diverses coupures, barrières & retranchemens dans la Ville pour y soûtenir plusieurs assauts. La vivacité dont il fût attaqué rendit toutes ses précautions inutiles.

Gironne fût investie le dix-sept juin. Avant que de s'y attacher, le Maréchal de Noailles fit adroitement répandre le bruit qu'il en vouloit à Barcelonne; il envoïa même une partie de son gros canon devant cette Place; le Maréchal de Tourville s'en approcha & fit quelques descentes dans les environs. Cette ruse eut son effet; le Viceroi n'ôsa dégarnir sa Capitale pour fortifier la garnison de Gironne. Depuis le dix-sept jusqu'au vingt-quatre, qu'on ouvrit la tranchée, le tems fût emploïé à distribüer les postes, à travailler aux lignes de circonvallation, qui furent très étendües à cause du grand nombre de Forts dont la Place étoit environnée. On fit des ponts sur le Ter, on monta du canon à force de bras sur les hauteurs voisines du Fort des Capucins. Cette batterie eut d'abord son effet; le retranchement fût abandonné le vingt-deux, de même qu'une redoute voisine.

Tout étant prêt, la tranchée s'ouvrit. L'endroit qu'on avoit destiné pour l'ouverture s'étant trouvé presque tout de roc, on fût obligé d'y porter de la terre, avec grand nombre de fascines pour les épaulemens. Les assiégés voulurent troubler cette opération par une sortie de cinq cens hommes; mais ils furent vivement repoussés. Dès le lendemain, vingt-cinq, on établit une batterie de quatre mortiers au bas de la montagne, & une autre de quatorze pièces de canon sur la hauteur des Capucins. Les bombes mirent le feu en plusieurs endroits de la Ville; le canon fit brèche à un bastion, & ruina les défenses d'un Fort qu'on attaquoit. Les deux jours suivans furent occupés à aggrandir les brèches, ce qui obligea les assiégés d'abandonner ces postes devenus insoûtenables.

Quincy, tom. 3. pag. 66. Larrey, tom. 2. pag. 213.

La vraïe attaque étoit du côté où l'on a dit qu'il n'y avoit qu'un mur soûtenu de quelques tours. Le vingt-huit on fût en état de mettre en batterie près de ce mur seize pièces de canon & autant de mortiers; on fit deux brèches. Le vingt-neuf on avança tellement les tranchées, qu'on se disposa à donner l'assaut le lendemain. Le Gouverneur le prévint, il battit la chamade, la Capitulation fût réglée dès le soir même. Il fût convenu que la garnison, qui étoit encore forte de trois mille cinq cens hommes, ne serviroit point le reste de la Campagne; que la cavalerie sortiroit à pied & laisseroit ses chevaux, à l'exception de dix par compagnie. On trouva dans cette Place quarante-deux pièces

ces

ces de canon, deux mortiers, soixante & douze milliers de plomb, quarante huit milliers de méches, six cent sacs de farine. Mais à quoi tout cela pouvoit-il servir sans poudre? Il falloit bien que Dom Carlos de Suero, qui étoit le Gouverneur, en manquât; car il est impossible qu'une Place telle qu'on a répresenté celle-ci se rende le cinquième jour de tranchée ouverte, à moins qu'il ne lui manque quelque chose d'essentiel pour sa défense.

1694.

Ces deux conquêtes, dont la dernière étoit des plus importantes, firent chacune le sujet d'une Médaille. Dans la prémière, on voit la Ville de Palamos sous la figure d'une femme tristement assise au pied d'un rocher, sur le bord de la mer. Sa couronne de tours est tombée sur ses genoux. La Légende, Palamo vi capta, signifie, *Palamos prise d'assaut.* L'Exergue marque la date 1694. †

Dans la seconde † on voit Hercule foulant aux pieds Géryon. Ce type a été choisi, parce qu'on prétend qu'Hercule a fondé Gironne après avoir vaincu Géryon en ce Païs-là. La Légende, Gerunda Capta, signifie, *Gironne prise.* On auroit pû ajoûter, Quinto die, *prise en cinq jours.*

† Voïés N°. XXII.
† Voïés N°. XXIII.

Prise d'Ostalric

Palamos & Gironne ne parurent pas au Maréchal de Noailles un assez digne fruit de la bataille du Ter. Pour profiter de la supériorité où il se trouvoit, il marcha à Ostalric. Cette Place est située entre Barcelone & Gironne, la Ville n'est pas forte, mais elle a un fort bon Château. Il est bâti sur une montagne escarpée de trois côtés & domine toutes les hauteurs des environs. Les fortifications en sont revêtües & environnées d'un bon chemin-couvert. Il communiquoit alors à la Ville par un chemin renfermé entre deux murailles, & cet espace étoit coupé par sept retranchemens. La garnison n'étoit que de sept-cens hommes. Elle fût investie le dix-huit juillet. On travailla sur le champ à percer les murailles du fauxbourg pour s'approcher à-couvert, de la porte de la Ville. On fit une traverse dans le fauxbourg, on y plaça quatre canons de vingt-quatre. La garnison craignant d'être emportée d'assaut, se retira dans le Château, & laissa aux habitans la liberté de faire leur Capitulation. Le lendemain avant qu'on eût ouvert la tranchée contre le Château, des Grénadiers postés à l'entrée du chemin qui y conduisoit, se trouvant fort fatigués des pierres que leur jettoient les Espagnols deux d'entr'eux sortirent de leur poste. L'un monta sur la muraille du prémier retranchement. Il vit qu'une partie des assiégés commençoient à l'abandonner, que les autres témoignoient peu de résolution. Il appella; il fût suivi; ils se jettèrent dans ce retranchement & forcèrent tous les autres avec la même impétuosité. Une palissade les arrêta quelque tems. Renforcés par tous les détachemens des postes avancés, ils la franchirent & poursuivirent les Espagnols de si près, qu'ils entrèrent avec eux dans le Château. La garnison effraïée mit les armes bas & demanda quartier; il lui fût accordé.

Quincy, tom. 3. pag. 66. Limiers, tom. 2. pag. 563. Riencourt, tom. 3. pag. 351. Mémoires Historiques & Chronologiques.

1694. L'ARMÉE d'Espagne pendant ces trois sièges étoit constamment restée dans son camp de Granoles, où elle s'étoit retirée après la bataille du Ter. Noailles pour meriter de plus en plus le titre de Viceroi de Catalogne, dont on avoit récompensé ses importans services, pensa à la battre une seconde fois. Il détacha six cent chevaux & cinq cens hommes d'infanterie pour en avoir des nouvelles. Ces mouvemens firent peur au Duc de Medina-Sidonia; il se retira sous Barcelonne. Peut-être qu'on auroit pû prévoir cette retraite, & l'empêcher; peut-être qu'une marche prompte & un peu forcée auroit eu le même effet. Ce coup manqué, on pensa à prendre quelques Châteaux pour étendre les contributions, & on mit les troupes en quartiers de rafraichissement.

Prise de Castelfollit. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 564. Quincy, tom. 3 pag. 69. Riencourt, tom. 3. pag. 356.*

AU commencement de septembre on se remit en Campagne, dans le dessein de prendre Castelfollit. C'est une petite Place dans les montagnes, assez forte, mais commandée. Le Général pour ne point fatiguer inutilement ses troupes, ne prit avec lui que douze Battaillons, trois cent chevaux & cent Carabiniers. Il avoit résolu de prendre cette Place par un endroit où il n'étoit pas attendu & de s'ouvrir un chemin où il n'y en avoit point. Pour cela il avoit détaché neuf Battaillons, qui lui en avoient fait un de huit cent toises, par où l'on conduisit le gros canon. La tranchée fût ouverte la nuit du cinq au six de septembre; elle fût poussée de huit cent toises. Le lendemain dix-huit pièces de canon battirent une tour, deux redoutes & tout le front d'un ouvrage-à corne; on y jetta aussi des bombes. On avoit placé sur les hauteurs des Carabiniers & des Mousquetaires, qui empêchoient les assiégés de paroître dans leurs ouvrages. On éleva encore d'autres batteries, on fit un feu terrible. L'ennemi ne pouvant résister à de si puissants efforts, battit la chamade le troisième jour de tranchée ouverte. Il vouloit avoir une Capitulation honorable; le Maréchal les voulut prisonniers de guerre, à quoi le Gouverneur, Dom Antonio Villarovil, se soûmit, quoique sa garnison fût encore de mille hommes.

Siège d'Ostalric par les Espagnols; ils le lèvent. *Riencourt, tom. 3. pag. 358. Limiers, tom. 2. pag. 564.*

POUR faire ce siège, on s'étoit éloigné d'Ostalric. Les Espagnols crurent l'occasion favorable pour le reprendre; ils y marchèrent avec quinze cent chevaux, quelques Régimens de Dragons & quatre mille hommes de pied. Ils ouvrirent la tranchée la nuit du quatre au cinq de septembre, & battirent la Place avec six pièces de canon & quatre mortiers. Le Gouverneur commençoit à parlementer, lorsqu'il fût averti qu'on marchoit à son secours. Il trouva moïen de retarder la Capitulation; & le Général Espagnol lui en fournit l'occasion en s'opiniâtrant mal-à-propos à exiger des conditions peu importantes. Il fût puni de son imprudence; l'approche de l'Armée Françoise le contraignit à abandonner une conquête qu'il avoit eüe entre les mains.

SUPPOSÉ que le Maréchal de Noailles eût fait une faute en abandonnant Ostalric, il la repara avantageusement; elle servit même à augmenter sa gloire. Une bataille gagnée, quatre Villes prises, un siège

levé

levé à son approche; qu'ont fait de plus les Condés & les Turennes? Il n'a pourtant pas plû à cette partie du public qui décide de la réputation des Généraux, de le mettre au rang des grands Capitaines, quoi qu'elle y ait mis le Maréchal de Catinat, dont les exploits cette année furent des plus médiocres. 1694.

Ce Général avoit eu ordre de se tenir sur la défensive, & pour le mettre dans la nécessité de l'observer, on ne lui avoit donné que cinquante Battaillons & fort peu de cavalerie. Il commença dans le mois de mai à assembler une partie de ses troupes aux environs de Pignerol. Il envoïa huit Battaillons Irlandois dans la Vallée de Perouse, pour arrêter les courses des Vaudois. Il marcha ensuite à Fenestrelle, où il se retrancha avec la plus grande partie de son infanterie; il laissa sa cavalerie au camp de Sablons pour la commodité des fourrages. Il posta six Battaillons à Tournoux, avec un Régiment de cavalerie, avec ordre à celui qui les commandoit d'en envoïer quelques détachemens se saisir des passages les plus exposés de Provence.

Les François sur la défensive en Piémont. *Larrey, tom. 2. pag.* 219. *Quincy, tom. 3. pag.* 47.

Le Duc de Savoïe à-peu-près dans le même tems forma son Armée à Orbasson sur le Langon, entre Turin & Pignerol. Ses propres troupes & celles qui étoient à la solde d'Angleterre & de Hollande montoient à vingt-deux mille hommes; les Allemands & les Espagnols qui devoient les joindre, étoient à peu près au même nombre. Comme ce Prince ignoroit les desseins de la Cour de France, & qu'il appréhendoit que Catinat n'entrât dans la plaine de Piémont comme il avoit fait les années précédentes, il avoit emploïé tout l'hiver à fortifier Turin & Coni. Il avoit fait des préparatifs pour démolir tous les Châteaux qui étoient aux environs de ces Places, dès qu'on sauroit que l'Armée Françoise passeroit les Alpes. Il fit plus; son prémier soin, dès qu'il fût en Campagne, fût de faire fourrager tous les lieux de la plaine depuis Pignerol & Suze jusqu'à Turin, afin d'ôter aux François tout moïen d'y subsister. S'il eût pris le même parti la Campagne précédente, il n'eût pas été battu à la Marsaille.

Toute l'Europe fût étonnée qu'avec des forces si supérieures ce Prince ne fit aucune entreprise & qu'il se réduisît à empêcher les François de pénétrer dans la plaine de Piémont. Mais on ne savoit pas qu'entre lui & les Généraux de ses Alliés il y avoit beaucoup de mésintelligence. Il auroit voulu encore entreprendre sur Pignerol, malgré le peu de succès qu'il y avoit eu. Les Espagnols, toûjours attentifs à éloigner la guerre du Milanez, souhaitoient qu'on pénétrât en Dauphiné ou en Provence; les Allemands vouloient qu'on fît le siège de Cazal, pour fermer aux François l'entrée de l'Italie, & faire perdre aux Alliés qu'ils y avoient encore, l'espérance d'en être secourus. Ainsi chacun ne cherchoit que son intérêt particulier & négligeoit la cause commune. La defiance même se mit entr'eux. Les Espagnols soupçonnèrent le Duc de Savoïe de penser à se raccommoder avec la France. Burnet assûre que les Confédérés auroient pû remporter des avantages con-

Le Duc de Savoïe ne profite point de sa supériorité. Pourquoi? *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 203.

Tom 4. pag. 259.

1694 considérables en Italie, si ce Prince n'avoit pas eu de secrettes intelligences avec la France. Il ajoûte, que c'étoit principalement à Rome que se faisoit cette négociation.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 203.

Il faut pourtant avoüer que ces entreprises avoient de grandes difficultés, & que peut-être elles n'auroient pas réüssi. Cazal dont le Roi très-Chrétien avoit fait une des plus fortes Places de l'Europe, étoit abondamment munie; la garnison étoit nombreuse & commandée par le Marquis de Crenan homme d'un vrai merite; le siège du-moins eut été fort long. Catinat avoit mis Pignerol hors d'état d'être attaqué, par la forte garnison qu'il y avoit mise & par le parfait rétablissement du Fort Ste. Brigite. Enfin il n'étoit rien moins qu'aisé de pénétrer en Dauphiné ou en Provence. Nice étoit en bon état, le Duc de Vendôme étoit en ces quartiers avec un nombre de milices. On avoit pris les mêmes précautions par rapport au Dauphiné.

Il bloque Cazal.

Quincy, tom. 3. pag. 51. Larrey, tom. 2. pag. 220.

Tous les projets que les Alliés avoient formés, se réduisirent à resserrer Cazal de plus près, afin de l'obliger dans la suite du tems de se rendre faute de vivres & de secours. Le Duc de Savoïe détacha trois mille hommes pour prendre encore une fois le Château de St. Georges; ils s'en emparèrent en cinq jours & firent la garnison prisonnière de guerre. La prise de ce Château acheva de bloquer entièrement Cazal. C'étoit le seul endroit par où cette Ville tiroit des rafraichissemens du Monferrat, malgré les rigoureuses défenses qu'on avoit faites aux habitans d'y rien porter.

Après cette expédition, le Duc de Savoïe s'avança dans la Vallée de Suze. Il s'y étendit le plus qu'il lui fût possible, pour en consommer les fourrages, craignant toûjours que Catinat n'entrât dans la plaine. Au commencement d'octobre cette Armée nombreuse, qui n'avoit rien fait, prit ses quartiers d'hiver; une partie fut envoïée pour renforcer le blocus de Cazal.

Pendant tous ces monvemens, le Général François resta constamment dans son camp de Fenestrelles, content d'empêcher les ennemis de faire aucune entreprise, & de les avoir réduits à ruiner leur propre païs pour s'opposer à ses desseins, qu'il n'étoit pas en état d'exécuter. Il ne separa son Armée qu'à la fin de novembre, jusqu'à-ce-que la chûte des neiges eût rendu impratiquables les passages qu'il gardoit. Cette Campagne est remarquable par une circonstance singulière. Les deux Armées ne s'approchèrent point d'assez près pour se voir; on n'a pas même trouvé qu'il se soit passé d'action particulière entre leurs détachemens. L'Armée Françoise ne fût cependant pas sans occupation. Les Vaudois la fatiguèrent continuëllement; on eut avec eux quantité d'affaires particulières, dont ils se tirèrent presque toûjours avec honneur & avantage. Outre qu'ils étoient braves, ils connoissoient la situation du païs beaucoup mieux que ceux qui les attaquoient.

Peu de succès des Flottes des Alliés.

Les grandes espérances que les Alliés avoient conçües de leurs Flottes, ne furent pas mieux remplies que celles qu'ils avoient conçües de

la supériorité qu'ils s'étoient donnée en Flandre & en Piémont. Ces Flottes ne servirent qu'à empêcher la prise de Barcelone, qu'à inquiéter les Côtes de France, & à ruiner une Ville médiocre. La Cour de Madrid effraïée de la rapidité des conquêtes du Maréchal de Noailles, implora la protection de la Flotte Angloise; ainsi s'exprime Burnet; mais il est vrai que cette Cour menaça de faire sa paix particulière si on la laissoit plus long-tems à la discretion de ses ennemis. Pour parer ce coup, Russel, qu'on avoit remis en emploi, eut ordre d'entrer dans la Méditerranée avec soixante grands vaisseaux.

1694.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI, pag. 205. Burnet, tom. 4. pag. 259.

Le Maréchal de Tourville en avoit pour le moins autant; mais depuis l'affaire de la Hogue, on étoit devenu en France de la dernière circonspection; on ne vouloit se battre sur mer qu'à coup sûr, comme on avoit fait pour enlever la Flotte de Smyrne. Le Maréchal eut ordre de rentrer dans Toulon. Si on s'étoit moins pressé & qu'on se fût attaché au siége de Barcelone, on l'auroit apparemment trouvé aussi mal pourvûë que les autres Places qu'on avoit prises; on en auroit eu même tout le tems, car la Flotte Angloise fût si long-tems arrêtée par les vents contraires, qu'elle ne pût entrer dans la Méditerranée que long-tems après que les vaisseaux François se furent retirés.

Les François quoiqu'égaux, rentrent dans leurs Ports.

Rapin-Thoyras, Ibid. pag. 205. Burnet, tom. 4. pag. 260.

Par cette retraite Russel fût maître de la mer, & Barcelone fût sauvée. Cependant, comme on craignoit que les François ne reprissent leur dessein lorsqu'il se seroit retiré, on souhaita en Espagne qu'il passât l'hiver dans le Port de Cadix. Quoi-qu'il y eût du risque, & que les vaisseaux qui porteroient à cette Flotte des munitions de guerre & de bouche pussent être facilement enlevés, & que d'ailleurs les dépenses dussent beaucoup augmenter, la crainte que la ligue, que Guillaume avoit eu tant de peine à former, ne commençât à se rompre, le détermina à y consentir.

Le reste de la Flotte des Alliés, consistant en trente-cinq vaisseaux de guerre, fût destiné pour faire une descente à Camaret en Basse Bretagne, dans l'espérance, si elle réüssissoit, d'attaquer Brest du côté des terres & de s'en emparer. Il y avoit déjà deux ans que la proposition en avoit été faite, & on avoit imputé à Russel d'en avoir négligé l'exécution. L'affaire fût reprise cette année avec beaucoup de chaleur. Le dessein, les préparatifs pour l'exécuter furent tenus si secrets, qu'on n'en auroit pas eu le moindre soupçon sans la nécessité de loüer des vaisseaux de transport. Les troupes destinées à cette conquête intéressante consistoient en dix Régimens d'infanterie, quelques Régimens de Dragons, sous le commandement de Talmash auteur du projet, qui s'étoit informé de tout ce qui pouvoit contribüer à en assûrer le succès. Les préparatifs ne furent pas prêts au jour marqué, & quand ils le furent, les vents refusérent de servir, ils se mirent à l'Oüest, & s'y tinrent pendant près d'un mois. Cette Escadre ne doubla l'Isle d'Oüessant que le seize de juin.

Descente des Anglois à Camaret. Ils sont battus.

Burnet, tom. 4. pag. 261. Le Clerc, tom. 3. pag. 427. Limiers, tom. 2. pag. 565. Mémoires Historiques & Chronologiques.

1694. Détail de cette Action. *Quincy, tom.* 3 *pag.* 78. *Rapin-Thoyras continué, tom.* XI. *pag.* 206. *Burnet, tom.* 4. *pag.* 262.

Ce ne furent pas toutefois ces contretems qui la rendirent inutile. On avoit déviné, ou plûtôt on avoit sû en France ce dessein, & on y avoit pris toutes les mesures possibles pour le faire échoüer. On avoit envoïé à Brest le fameux Vauban. Cette Ville a de bonnes fortifications, de bons remparts, de larges & profonds fossés taillés dans le roc, des bastions & des demi-lunes de distance en distance. Vauban donna tous les ordres nécessaires pour la mettre absolument hors d'insulte. Il fit préparer une nouvelle batterie de seize pièces de canon & de dix-huit mortiers sur le bastion le plus voisin du Château; il fit conduire sur le pont huit pièces de soixante-quatre livres de balle. On prépara grand nombre de barques, sur lesquelles on mit des mortiers, cent cinquante fusiliers, bon nombre de Grénadiers pour faire feu sur les vaisseaux qui voudroient approcher. On plaça quantité de ces barques à la Rade de Bertheaume, deux au Conquet, le reste devant la rivière de Landevenac. Outre ces précaution, on mit les soûterreins du Château à-couvert de la bombe. En un mot à Brest & aux environs, on dispose quatre-vingt & dix mortiers avec trois cent pièces de canon. Camaret, où se devoit faire la descente, fût aussi-bien muni à proportion. Pour soûtenir cette formidable artillerie, il y avoit quatre mille hommes de troupes réglées, un Régiment de Dragons & trois mille Gentilshommes.

Dans cette sitüation on attendit le Lord Berckley; il entra dans la Baye de Camaret le dix-sept. Talmash & le Marquis de Camarthen s'avancèrent dans une espèce de galère à vingt rames, autant qu'il leur fût possible, pour bien reconnoître le terrein. Ils virent que les endroits propres à faire une descente étoient parfaitement retranchés, que les retranchemens étoient bien garnis de troupes, qu'ils étoient flanqués de deux côtés de bonnes batteries établies sur les rochers, & parconséquent inabordables. Malgré cette vûë, si capable d'intimider, il fût résolu dans le Conseil de guerre, que le Marquis de Carmarthen iroit le lendemain à la pointe avec sept fregates, & qu'à la faveur de son feu Talmash descendroit à une espèce d'Anse sabloneuse d'un demi quart de lieüe de longueur. Les sept fregates s'avancèrent & se trouvèrent environnées de batteries qui les prenoient de tous les côtés. En même tems les chaloupes avec les troupes de débarquement approchèrent de Terre. Le Général Talmash à la tête de sept à huit cens hommes marcha aux retranchemens. Ceux qui les gardoient avoient résolu de l'y attendre, mais aïant remarqué du désordre dans sa troupe, & qu'elle paroissoit incertaine du parti qu'elle devoit prendre, ils sortirent l'épée à la main, la chargèrent, la renversèrent, en tuèrent une grande partie & poursuivirent l'autre jusqu'à ses chaloupes. La mer aïant baissé, ils demeurèrent échoüés; il fallut demander quartier & se rendre.

Les chaloupes qui n'avoient pas encore débarqué craignirent la même destinée & se retirèrent avec précipitation. Les Anglois laissèrent sur

sur le rivage environ quatre cent morts, du nombre desquels étoit l'auteur de l'entreprise. Tous les autres qui avoient pris terre furent faits prisonniers. Outre cette perte, les bombes leur coulèrent à fonds une Galiote chargée de cinq cent soldats. Une fregate Hollandoise s'étant trop approchée de terre, échoüa; une compagnie de Mousquetaires s'étant postés sur les rochers qui la dominoient, l'obligèrent à se rendre.

1694.

CETTE retraite précipitée des Anglois, après une perte, à dire le vrai assez considérable, fût célébrée en France comme l'auroit eté la victoire la plus complette. On frappa une Médaille magnifique à cette occasion. † On y voit Pallas tenant son Egide. A côté d'elle il y a un trophée naval. La Légende, CUSTOS ORÆ AREMORICÆ, signifie, *Côte de Bretagne défendüe par la Prudence & par la Valeur*. L'Exergue, BATAVIS ET ANGLIS AD LITTUS AREMORICUM CÆSIS M. DC. XCIV. *Les Hollandois & les Anglois battus sur les Côtes de Bretagne en 1694.*

† Voïés N°. XXIV.

APRE'S un si mauvais succès, l'Escadre se retira dans ses Ports. Elle en ressortit bientôt pour aller chercher sur les Côtes de Normandie à vanger l'affront qu'elle avoit reçu sur celles de Bretagne. Il n'étoit plus question de descente, l'affaire de Camaret en avoit dégoûté; il s'agissoit de bombardement. Berckley avec tout l'attirail nécessaire à cette expédition, parut devant Dieppe le dix-sept de juillet. Le vent contraire qui l'éloigna, donna le tems de prendre dans cette Ville & le long de la Côte quelques précautions. Le Marquis de Beuvron Lieutenant du Roi de la Haute Normandie, & l'Intendant de Roüen, s'y rendirent promptement. Lappara Brigadier des Ingénieurs, qui revenoit de Catalogne, y fût envoïé. Loüis quatorze fit partir les Mousquetaires qu'il avoit auprès de lui, & quelques Compagnies des Gardes Françoises & des Gardes Suisses. En attendant l'arrivée de ces troupes, on avoit convoqué l'Arrière-Ban; on avoit depavé la Ville, on en avoit fait sortir toutes les femmes & les Religieuses, on en avoit tiré autant qu'on l'avoit pû les meilleurs effets.

DE'S que le vent cessa d'être contraire, Berckley s'approcha de Dieppe. Le vingt-deux de juillet il y fit jetter des bombes depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir; il fit recommencer le lendemain. Il avoit une machine semblable à celle qui avoit manqué à St. Malo, il la fit avancer avec la Marée jusqu'à l'entrée du Port. Quelques bâtimens qu'on y avoit enfoncés l'arrêtèrent, elle joüa, mais sans aucun effet. Il fût aisé aux Anglois de s'en consoler, par l'agréable spectacle qu'offrit à leurs yeux Dieppe toute en flammes. Toutes les maisons y étoient alors de bois, les rües fort étroites. Quelque soin qu'on pût se donner, elle fût toute embrasée; il n'y resta que le Château, le Fort Paulet & les Fauxbourgs. On l'a rebâtie depuis, & c'est aujourd'hui une des jolies Villes de France.

Dieppe ruinée. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 207. Larrey, tom. 2. pag. 223.*

BERCKLEY charmé du spectacle qu'il venoit de se donner, voulut le réïterer. Il fit voile vers le Havre. Il y arriva le vingt-cinq à midy.

Le Havre sauvé par stratagême.

Sans

1694. Sans perdre de tems il fit sonder, jetta l'ancre le plus près qu'il pût plaça ses galiotes à bombes; elles commencèrent à tirer sur les quatre heures du soir. Un vent violent l'obligea pendant la nuit de se retirer à la grande rade; on se servit de cette circonstance favorable, pour prendre des précautions, qui sauvèrent la Ville. Ce qu'on fit dans cette occasion peut servir de modèle. C'est au Maréchal de Choiseuil, & à Maupertuis Lieutenant-général & Commandant des Mousquetaires qu'on en a l'obligation. Ils firent mettre dans toutes les rües une grande quantité de tonneaux remplis d'eau; ils formèrent des Compagnies de Bourgeois, ils les partagèrent en divers pelotons, destinés chacun à veiller & à éteindre le feu qui prendroit à une certaine quantité de maisons, avec les défenses les plus sévères d'en aller secourir d'autres que celles qui leur étoient confiées. Ils défendirent qu'aucun habitant en sortît; tous furent emploïés utilement. A ces mesures on ajoûta l'industrie. Derrière la Ville, à quelque distance, on fit divers amas de bois, à dessein d'y mettre le feu & d'y attirer les bombes. On pensa aussi aux dehors. Les Mousquetaires furent postés dans le Fauxbourg d'Ingovile pour s'opposer aux descentes que les ennemis pourroient faire sur la grève; on plaça sur une éminence une batterie qui voïoit cette grève à revers.

Ricneourt, tom. 3. pag. 383. Larrey, Ibid.

Le trente & un le vent étant devenu favorable, le bombardement recommença sur les neuf heures du soir, & continüa toute la nuit. Les monceaux de bois s'allumèrent à-propos les uns après les autres, toutes les bombes allèrent de ce côté-là; il n'y eut presque que celles qui furent envoïées par des mal-adroits, qui tombassent dans la Ville, où il y eut à peine cinq ou six maisons endommagées. Berckley trompé par ces apparences, se retira le lendemain plein de satisfaction, ne doutant pas que le Havre ne fût du-moins aussi maltraité que Dieppe.

Les monceaux de bois allumés sont un fait certain. On frappa cependant une Médaille en Hollande qui répréſente le Havre renversé de fond en comble, quoi-qu'il soit sûr qu'il souffrit très-peu. †

† Voïés. N°. XXV. Médaille en Hollande au sujet du Havre. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

On y voit d'un côté le buste du Roi Guillaume, avec cette Légende, Invictissimus Guillelmus Magnus, c'est à-dire, *Guillaume le grand très invincible.* Sur le revers est un Taureau d'airain tout en feu, inventé par *Perille*, Artisan célèbre, qui le fit pour flatter la cruauté de *Phalaris*, Tyran d'Agrigente, mais qui y fût enfermé le prémier par ordre de ce Tyran, comme l'expriment ces mots; Suis perit ignibus Autor. *L'Auteur périt par ses propres feux.* On prétendoit marquer par-là que le droit de la guerre autorise ces sortes de représailles, qui font éprouver aux autres les mêmes moïens de ruiner les Villes qu'ils ont emploïé les prémiers. A l'Exergue est écrit, Portus Gratiæ exustus et eversus bombardis Anglo-Batavis MDCXCIV. *Le Havre de Grace brûlé & détruit par les bombes des Anglois & des Hollandois en 1694.*

L'AUTEUR des Mémoires pour l'Histoire profane fait à ce sujet des réflexions qui ne seront point ici déplacées. Selon lui, ceux qui veulent que les Médailles soient le témoignage le plus sûr & même le seul sur lequel on puisse compter en fait d'Histoire, doivent savoir mauvais gré aux Alliés de celle qu'ils firent frapper à cette occasion. Elle imposera certainement à la postérité savante & prévenüe en faveur de ces sortes de pièces. „ Je suis, encore à comprendre, continuë-t-il, „ pourquoi l'on veut qu'un fait gravé sur le métail, soit de toute une „ autre certitude que s'il nous avoit été transmis sur le papier; comme „ si la flatterie & le mensonge n'avoient qu'une voix pour se faire „ entendre, & que ce fût infailliblement celle-là. Il me paroît qu'une „ Médaille, frappée dans la chaleur de l'événement & lorsqu'il est en- „ core tout récent, est plus susceptible de fausseté qu'une Histoire tra- „ vaillée de loisir & de sang-froid, après que le tems a vérifié les faits „ qui la composent ". L'Histoire Métallique de ce Règne, & les remarques que nous y avons faites, n'appuïent que trop la pensée solide de cet Ecrivain. 1694.

Dunkerque bombardé sans succès. *Burnet, tom. 4. pag. 263. Limiers, tom. 2. pag. 565. Quincy, tom. 3. pag. 84. Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 209.*

ON applaudit en Angleterre aux succès de Berckley, mais on ne crut pas qu'il en eût assez fait. Au mois de septembre la même Flotte remit en mer, avec un appareil encore plus formidable; elle menoit avec elle six machines infernales. Dunkerque, presqu'aussi coupable que St. Malo envers les Anglois, étoit l'objet de cette nouvelle entreprise; le Chevalier Showel en fût chargé. Il parut à la vûë de Dunkerque le vingt-deux de septembre; on y étoit prêt à le bien recevoir. Les deux fils naturels du Roi très-Chrétien, le Duc du Maine & le Comte de Toulouze, y étoient arrivés la veille avec le Maréchal de Villeroi, & y avoient amené sept cent Grénadiers & un Régiment de Dragons. Les deux Forts qui sont au bout de la jettée étoient bien garnis de canons & de troupes; plusieurs barques étoient à la tête des deux Forts, remplies de Mousquetaires, & dans chacune deux pièces de canon. Tout le terrein où l'on avoit pû mettre des batteries à fleur d'eau, en étoit couvert.

SHOWEL détacha douze chaloupes soûtenües de quatre fregates pour sonder les environs de la rade. Ils trouvèrent qu'on ne pouvoit approcher assez-près de la Place pour la bombarder, à-moins que d'avoir détruit les deux forts. On ne douta point qu'on n'en vint à-bout à l'aide des machines infernales. A deux heures après midi toute la Flotte arriva avec la Marée à quatorze ou quinze cent toises des deux Forts; elle se mit en bataille & détacha un vaisseau, que les François prirent d'abord pour une grosse galiote à bombes. Ce vaisseau étoit une machine infernale, il venoit vent arrière sur le Fort de l'Espérance; il fût salué de toute l'artillerie qui étoit sur la jettée. Il parut ébranlé par les coups de canon, on y vit paroître le feu, les Matelots se sauvèrent; à quatre cent toises du bout de la jettée elle sauta avec un fracas épouvantable. Un quart-d'heure après Showel en lâcha une seconde. Elle

1694. fût traitée comme la prémière ; le canon des François coupa les cables sur lesquels elle couloit, le feu s'y mit, elle créva inutilement à cinq cent pas de la rade. Showel ne voulut plus hazarder des machines si prétieuses, il se retira, après avoir sondé toute la rade, avec seize vaisseaux & trente chaloupes.

Calais de même. *Rapin-Thoyras continue, tom. XI. pag. 210. Quincy, tom. 3. pag. 85. Tom. 4. pag. 264.*

Il vouloit se dédommager sur Calais du peu de succès qu'il avoit eu à Dunkerque. Il commença la nuit du vingt-sept au vingt-huit à y jetter quelques bombes, qui endommagèrent neuf maisons, & ne mirent le feu à aucune. Mais le tems devint si gros, la mer si orageuse, qu'il fût obligé de retourner aux Dunes. Burnet avoüe qu'il y avoit quelque chose d'inhumain dans la conduite que les Anglois tinrent en cette occasion ; mais il prétend que les François, qui avoient bombardé Gennes sans la moindre déclaration de guerre, & qui avoient si souvent ravagé des païs que le païement des contributions auroit dû mettre à couvert de toute insulte, n'avoient aucun sujet de se plaindre d'une façon de faire la guerre, dont ils avoient les prémiers donné l'exemple.

Perte considérable des Alliés sur mer. *Rapin-Thoyras continue, tom. XI. pag. 211. Limiers, tom. 2. pag. 564.*

La grande perte des vaisseaux de guerre ou des bâtimens marchands tomba encore cette année sur les ennemis de la France. Le Chevalier Wheeler avoit mis à la voile avec trente-cinq vaisseaux de guerre au commencement de janvier, pour escorter une nouvelle Flotte du Levant ; il avoit ordre de joindre ensuite l'Armada des Espagnols, afin de se rendre maître de la Méditerranée & d'empêcher les François d'y paroître. A la fin de février, vers le Détroit de Malaga, il fût accueilli de la plus furieuse tempête qu'on eût vûë dans ces quartiers depuis long-tems ; toute sa Flotte fût dispersée, plusieurs vaisseaux périrent ; le Sussex, Amiral de la Flotte, de quatre-vingt pièces de canon, fût brisé contre des rochers. Son équipage étoit de six cens hommes, il ne s'en sauva pas un seul ; le corps de Wheeler fût trouvé sur le sable près de Gibraltar. Ce vaisseau portoit huit cent mille livres au Duc de Savoïe. Le Cambridge de soixante & dix canons, sept autres vaisseaux de guerre, & plusieurs vaisseaux marchands, eurent le même sort. Les Hollandois furent extrêmement maltraités. On estima la perte que causa ce naufrage à six millions d'écus, sans compter que par ce désastre le Duc de Savoïe ne pût rien entreprendre sur Nice & sur Marseille, & que la Flotte Françoise fût long-tems Maîtresse de la Méditerranée & seconda le Maréchal de Noailles en Catalogne.

L'Escadre de Brest, en allant joindre le Maréchal de Tourville, força par sa seule présence deux gros vaisseaux Espagnols de se brûler eux-mêmes dans le Port des Alfagues. L'un étoit de quatre-vingt pièces de canon, l'autre de soixante. On entra dans ce Port & l'on prit tous les bâtimens qui y étoient. On brûla encore dans le Port de Maille huit barques & deux bâtimens. Russel vangea les Espagnols. En allant dans la Méditerranée, il trouva à la Rade de Bertheaume une Flotte Françoise chargée de grains, de vins & d'eau de vie ; elle étoit de cinquante-cinq vaisseaux, il en prit ou en coula vingt-cinq à fonds.

Les

1694.

Les Maloüins, les Dunkerquois continüèrent leurs courses avec un succès pareil à celui des années précédentes. Les prémiers prirent entr'autres un vaisseau Anglois qui revenoit des Indes, & dont la charge étoit estimée cinq cent mille livres sterling; mais ils l'avoient si fort maltraité en le prenant, qu'il coula à fonds. Le pillage qui se fit entre les deux ponts, suivant l'usage, monta à cent mille écus.

Le fameux Bart reprend une Flotte de bled prise par les Hollandois.

Limiers, tom. 2. pag. 564.
Quincy, tom. 3. pag. 91.

Jean Bart fit une expédition bien plus marquée, & qui valut une grande victoire. La disette continüoit en France; on faisoit venir du Nord un grand convoi de bled; il consistoit en plus de cent vaisseaux Danois & Suédois escortés par deux navires de guerre des mêmes Nations. La neutralité qu'elles gardoient leur donnoit droit de commercer partout. Malgré ce droit, une Escadre de huit vaisseaux Hollandois attendit cette Flotte au passage & l'enleva. Les mesures n'aïant pas apparemment été bien concertées, Jean Bart qui avoit eu ordre d'aller au-devant de cette Flotte avec six vaisseaux & deux flutes, ne sortit de Dunkerque que le vingt-sept de juin. A la hauteur du Texel, il apperçut à douze ou quinze lieües au large plus de cent voiles. Il les fit reconnoître, on lui rapporta que c'étoient huit gros vaisseaux Hollandois, qui emmenoient la Flotte de bled, qu'ils avoient prise. Il résolut de les combattre. Il arriva le vingt-neuf sur les Hollandois, qui firent un grand feu, mais il n'y répondit que lorsqu'il fût à bout portant; il étoit plus foible en artillerie, mais plus fort en équipages.

Selon sa méthode ordinaire, il donna le signal d'aborder le sabre à la main. Lui-même s'attacha au Contre-Amiral de Hollande & s'en empara. Deux de ses Capitaines en firent autant; un quatrième pensa être pris, il se sauva avec les quatre autres. Ce combat ne dura que deux heures; la Flotte fût délivrée; une partie, selon sa destination, se rendit au Havre & à Dieppe; l'autre alla à Dunkerque avec les trois navires de guerre qu'on avoit pris. Outre l'utilité de cette action, on peut dire qu'elle fût glorieuse, & conduite avec toute l'audace & toute la valeur possible. Aussi a-t-elle été placée dans l'Histoire Métallique. † Sur la Médaille, on voit au bord de la mer la proüe d'un vaisseau, & sur le rivage la Déesse Cérès, qui tient des épics de bled. La Légende, Annona Augusta, & l'Exergue, Fugatis aut captis Batavorum navibus, signifient, *La France pourvuë de bled après la prise ou la fuite des vaisseaux Hollandois.* Annona Augusta, en bon Latin, signifie bled distribué *gratis.* Celui-ci ne le fût pas; il servit seulement à en diminüer le prix excessif.

† Voïés N°. XXVI.

Remarques sur quelques Ecrivains.

Tom. 4. pag. 264.
Le Clerc, tom. 3. pag. 427.
Limiers, tom. 2. pag. 561.

Aprés tous ces événemens de terre & de mer qu'on vient de rapporter, comment Burnet a-t-il pû dire que cette Campagne se termina partout à l'avantage des Alliés, quoique sans aucun succès éclatant? Un autre Ecrivain du même genre, c'est-à-dire aussi partial, a eu le front de dire, que la conquête de Dixmude & de Huy faite par les Alliés, mit les affaires dans une espèce d'équilibre, & contrebalança les progrès que les François avoient fait la Campagne précédente. Ceux qui ne

1694.

ne connoîtroient pas ces deux Places, feroient tentés de les croire aussi importantes que Paris & Londres, les voïant contrebalancer cinq Villes prises, deux batailles gagnées, & une grande Flotte dissipée & fort endommagée. On relève ces Ecrivains avec d'autant plus de liberté, qu'on en use de même à l'égard des François qui ont donné dans le même défaut, & qu'on ne croit pas donner lieu à de pareils reproches.

Les Turcs battus par les Polonois. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 265. Limiers, tom. 2. pag. 566.*

Il y avoit long-tems que les Polonois ne faisoient plus rien qui fût digne de la réputation, que la levée du siège de Vienne leur avoit acquise ; ils se ranimèrent cette année. Depuis un an ou deux ils bloquoient Kaminieck. Les Turcs & les Tartares, au nombre de cinquante-deux mille hommes, entreprirent d'y faire entrer un grand convoi. Le Comte de Jablonowski, Grand Général de Pologne, le Comte Sapieha Grand Général de Lithuanie, quoique sans comparaison plus foibles, allèrent au-devant d'eux sur les bords du Niester, les battirent, leur tuèrent quatre mille hommes, & prirent un nombre prodigieux de chariots chargés de munitions de guerre, de vivres, de marchandises & d'argent. Les relations de cette bataille marquent qu'il n'y eut que douze Polonois tués & quarante blessés. Si elles sont vraïes, cette victoire est miraculeuse, & tous ces Infidèles étoient ensévélis dans le plus profond sommeil.

Par les Vénitiens. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Les Vénitiens se signalèrent aussi. Antoine Zeno leur Capitaine-général s'empara du Fort & de l'Isle de Chio après six jours d'attaque. Hassan Bassa, qui s'étoit si mal défendu, fût étranglé par ordre du Grand-Vizir. Les Vénitiens ne la conservèrent pas mieux. Les Turcs leur livrèrent deux combats consécutifs à la vûë de cette Isle, leur tuèrent deux mille hommes, les maltraitèrent extrêmement, & les forcèrent d'abandonner leur conquête avec beaucoup de précipitation.

Les Allemans prennent une Place. *Ibid. Burnet, tom. 4. pag. 266.*

De tous les ennemis du Turc, il n'y eut que les Impériaux que l'esprit guerrier ne faisit point, soit qu'ils fussent foibles, ou mal conduits. Ils prirent pourtant Giula le vingt-quatre de décembre, après un long blocus ; de manière qu'il ne resta aux Turcs que Temeswar sur la rive septentrionale du Danube. Le Grand-Vizir s'étoit rendu en Hongrie à la tête d'une puissante Armée ; il se tint néanmoins dans l'inaction, & les pluïes dans la suite l'empêchèrent de rien entreprendre. D'ailleurs, selon la coutume de l'Allemagne, l'Armée de l'Empereur se trouva forte & en bon état vers la fin de la Campagne.

Suite de la guerre des Jansénistes & des Molinistes. *Memoires Chronologiques & Dogmatiques.*

La guerre des Jansénistes & des Molinistes duroit toûjours. Le champ de bataille, si on peut le dire, fût cette année dans les Païs-Bas. Les prémiers y furent des plus malheureux ; ils perdirent leur Chef, & de plus ils furent forcés dans leurs retranchemens. Les Evêques des Païs-Bas voïant que plusieurs Jansénistes ne se faisoient pas une affaire de signer le Formulaire, prétendant que leur serment tomboit sur les propositions, non sur le livre de l'Evêque d'Ypres, concertèrent une addition à ce Formulaire, qui coupoit pied à toutes ces reserves & restrictions. Cette nouvelle attaque allarma si fort les Augustiniens, qu'ils réso-

résolurent d'envoïer à Rome une espèce d'Ambassadeur. On fit de grandes quêtes en France & en Flandre pour mettre l'Envoïé extraordinaire en état de soûtenir son rang. Hennebel, c'est le nom de cet Envoïé, présenta divers Mémoires ; le septième mai de l'année précédente, il demanda par une supplique, qu'il fût permis aux Lovanistes par l'autorité du St. Siège, de continuer à enseigner la Doctrine de leurs Prédécesseurs, contenüe dans le Livre des Censures de Louvain & de Doüay. Il demandoit encore, que le Pape déclarât que la Doctrine de la Grace efficace par elle-même, & de la prédestination avant la prévision des mérites, n'avoit été affoiblie par aucun des Decrets Apostoliques, & qu'on pouvoit la défendre jusqu'à ce que le St. Siège en eût autrement ordonné.

1694.

Les Jansénistes battus s'attribuent la victoire. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

INNOCENT répondit à toutes ces demandes par un Decret du vingt-huit janvier de cette année, par lequel il faisoit défense de donner au Formulaire aucun autre sens que celui qui vient à tout le monde, & que les termes présentent d'eux-mêmes à l'esprit. Le six février suivant, il fit dresser deux Brefs, qui furent envoïés avec le Decret ; l'un pour la Faculté de Louvain, l'autre pour les Evêques des Païs-Bas. Dans le prémier, après avoir loüé la soûmission des Docteurs, il disoit, qu'il ne croïoit pas qu'il fût à propos de continuer l'examen des questions de la Grace, & qu'il suffisoit à cet égard de croire ce qui étoit enseigné dans les Decrets du St. Siège. Il finissoit, en les avertissant de tenir, comme ils disoient qu'ils avoient toûjours fait, la Doctrine de St. Augustin & de St. Thomas.

DANS le Bref aux Evêques, le Pontife leur marquoit, que s'attachant inviolablement aux Constitutions d'Innocent dix & d'Alexandre sept, il vouloit qu'elles demeurassent dans toute leur force. Par-rapport au Formulaire, il disoit, que, comme ceux qui prêtent le serment doivent le faire sincérement, sans aucune distinction ni explication, condamnant les propositions extraites du Livre de Jansénius dans le sens qu'elles présentent d'abord à l'esprit, qui est celui que les Souverains Pontifes ont condamné ; aussi il ne faut rien exiger au-delà du Formulaire qui est proposé, & des paroles prescrites par la Constitution Apostolique.

IL est évident par ce Decret & par ces Brefs, que le Formulaire d'Alexandre sept subsistoit dans toute sa force, & que ceux qui prêtoient le serment étoient obligés de rejetter les cinq propositions comme extraites du Livre de Cornelius Jansénius, & de les condamner dans le sens de cet Auteur, comme les Papes ont prétendu les condamner, & les ont en effet condamnées. Les Jansénistes sentirent le nouveau coup qu'on leur portoit. „ Nous ne sommes pas peu mortifiés, „ écrivoient les Envoïés à leurs Principaux, d'un Décret qui a été „ affiché ces jours passés. . . . . Toute cette conduite de l'Inquisition „ & de la Cour de Rome fait pitié. . . . . Les Brefs touchant le Formulaire ne valent pas mieux que le Decret. Ce qu'il y a de mau- „

 „ vais,

1694. „ vais, c'eſt qu'on autoriſe l'introduction du Formulaire en Flandre, en „ obligeant de le ſigner ſans exception, ni explication, *in ſenſu obvio, quem ipſius verba exhibent*". „ Vous avez maintenant le Décret, écri„ vit l'un d'eux le vingt-un de février, & peut-être auſſi les deux Brefs. „ Plus je les rélis, plus j'en ſuis mal ſatisfait; par-rapport ſur-tout au „ Formulaire. Je ne ſuis pas ſurpris, dit le même dans une autre Let„ tre du vingt de mars, de la conſternation où vous étes du Decret „ touchant la ſignature du Formulaire *in ſenſu obvio*. Ce ſera encore „ pis quand vous aurez vû les Brefs".

Les Chefs avoient trop de lumières & d'expérience, pour ne pas ſavoir que la reputation en fait de parti importe de tout, & qu'on ne peut la perdre ſans décheoir; ils firent à-peu-près comme les Puiſſances qui ſont en guerre. Le Décret & les Brefs ne parurent pas plûtôt en Flandre, qu'ils triomphèrent & chantèrent victoire. Ils publièrent que le Pape étoit content qu'on ſignât, en condamnant les propoſitions dans le ſens qui ſe préſente à l'eſprit, ſans toucher au Livre dont on prétend qu'elles ſont tirées. Ils inſultèrent à leurs adverſaires, comme ſi Innocent douze avoit retracté les Conſtitutions de ſes prédéceſſeurs. Ils allèrent juſqu'à dire, que ſi dans ces Reſcrits de Rome il y avoit quelque choſe qui ſemblât être contre Janſénius, ce n'étoit que *par récit, ou hiſtoriquement*. On a déjà dit qu'on ne prétend point entrer dans le fonds de ces querelles; mais on ne peut s'empêcher de remarquer, que ces triomphes publics démentis en ſecret par la conviction de ſa défaite, ſentent bien la politique, & ne conviennent guères en matière de Religion. Pourquoi s'addreſſer à un Tribunal qu'on ne reconnoît pas, ſi ce n'eſt pour tromper ceux qu'on ſait qui le reconnoiſſent?

Mort d'Arnaud leur Chef. Son caractère. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Cet échec fût ſuivi d'un coup encore plus accablant. Le grand Arnaud mourut en Flandre le huitième d'août, âgé de près de quatre-vingt-trois ans. On peut juger combien il fût regretté, par ce trait d'un de ſes Panégyriſtes. *Ce ſeroit un moindre mal pour l'Univers que le Soleil ſe fût éteint & eût retiré de nous ſes rayons de lumière qui nous éclairent, que d'avoir perdu Mr. Arnaud.* Il n'y a point d'homme dont on ait plus parlé, ni plus différemment; mais il ne peut y avoir qu'une voix ſur ſon eſprit, ni ſur ſon érudition. Les objections qu'il fit au célébre Deſcartes, ce qu'il a écrit contre Mallebranche, prouve qu'il étoit grand Philoſophe; ce qu'il a publié en tant d'autres occaſions, montre combien il étoit verſé dans la Théologie & dans la lecture des Pères.

Instruit de bonne heure par l'Abbé de St. Cyran des ſentimens de Janſénius, il les ſoûtint en Sorbonne avant que le Livre de cet Evêque eût paru. Il devint bien-tôt le Chef de ceux qui ſuivirent cette Doctrine nouvelle ou renouvellée; il fût leur Pape. C'eſt ainſi qu'on l'appelloit à Port-Roïal. Le reſte de ſon parti l'appelloit communément le *Père Abbé*, & ce titre, par reſpect, a été ſupprimé après ſa mort. Quênel, qui lui ſuccéda, ſe contenta de celui de *Père Prieur*. Après la paix de Clément neuf, le Père Abbé ne trouva pas à Paris toute la liberté

berté qu'il auroit ſouhaité. Les Jéſuites, ſes bons amis, l'obſervoient de près, & rendoient ſuſpect au Roi très-Chrêtien le commerce qu'il entretenoit avec ſes diſciples. De crainte de quelque Lettre de cachet, il ſe retira en Flandre en mille ſix cent ſoixante & dix-neuf; il y vêcut preſque toûjours caché, pour éviter les ſurpriſes, & continüa d'écrire pour l'inſtruction & pour la défenſe de ſon parti. 1694.

Ses enfans lui ont donné toutes les vertus, excepté le don d'Oraiſon, de Prophétie & de Miracles. Jamais homme ne fût plus doux, plus modeſte, plus déſintéreſſé, & afin que perſonne ne les contrediſe, il n'y a, diſent-ils, que des Proteſtans & des Jéſuites qui n'en conviennent pas. Sans cela on auroit cité Jurieu, qui, parlant d'un des Livres du *Père Abbé*, s'exprime ainſi: „ Le caractère de l'Auteur s'y produit „ partout. On voit qu'il eſt Janſéniſte, qu'il eſt violent juſqu'à la fu- „ reur, plein d'amour propre, & d'une fierté qui n'a pas d'exemple. Tou- „ tes ces qualités jointes enſemble, ne ſe trouvent aujourd'hui que dans „ un ſeul Sujet fort connu de tout le monde; par les demêlés qu'il a eu „ avec toute la terre, & que toute la terre a eu avec lui; car on peut „ dire que ſon orgueil, ſa violence, & ſa mauvaiſe humeur lui ont mis „ ſur les bras des gens de tout ordre & de toute Religion “.

On n'a point-du-tout deſſein de contredire Jurieu; on ſeroit même tenté de le croire; car ce qu'on dit de la douceur de cet homme, d'ailleurs ſi eſtimable, eſt ſi notoirement faux, qu'on auroit preſqu'envie de douter de tout le reſte. Il n'y a qu'à lire ſes Ouvrages; on verra qu'il traite ſes adverſaires *d'ignorans*, *de fous*, *d'impertinens*, *d'étourdis*, *de ſots*, *d'inſenſés*, *de calomniateurs*, *d'hommes perdus*, *ſans conſcience*, *ſans honneur*, *ſans pudeur*. Quênel, qui a écrit la Vie de cet homme ſi doux, a tâché d'excuſer ces expreſſions en diſant; que *c'étoit un effet de ſa ſimplicité & de ſa charité, qui faiſoit qu'on le voïoit ordinairement peu appliqué à ces petits ménagemens de paroles ſi étudiés par la plûpart des autres, aïant d'ailleurs le meilleur cœur du monde, incapable d'amertume & de fiel pour les plus ouverts de ſes adverſaires.*

Quênel lui ſuccède. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Le nouveau Chef des Janſéniſtes fit porter le cœur de ſon prédéceſſeur à Port-Roïal des Champs; la Communauté le reçut en Corps le neuf novembre. „ C'eſt, dit celui qui avoit été chargé d'un ſi pré- „ cieux dépôt, le cœur de vôtre Père, dans lequel il n'a jamais ceſſé „ de vous porter, & *dans lequel vous avez été conçües ou preſque toutes* „ *enfantées en Jeſus-Chriſt*: c'eſt ce cœur qui vous a tant aimé, où vous „ avez toûjours été, pour ainſi dire, ſi magnifiquement logées “. Toutes ces bonnes filles fondirent en larmes, on eut toutes les peines du monde à les conſoler. Ce cœur, au reſte, n'eſt que la petite Relique, le corps eſt la grande; mais peu de perſonnes ſavent où il repoſe, on en tient le lieu fort ſecret; c'eſt apparemment pour empêcher la multitude des Pelérinages qui s'y feroient.

Syſtême monſtrueux de Molinos

Il en eſt des ſentimens comme des modes, ils paſſent d'un païs à un autre, à la honte du genre humain; les plus extravagans trouvent des

des approbateurs & des sectateurs. Michel Molinos, Prêtre Docteur, né dans le Diocèze de Sarragosse en Arragon, étoit venu fixer sa demeure à Rome; il y avoit dogmatisé en public & en particulier. En mille six cent soixante & quinze, il avoit fait imprimer un Livre, sous le tître de *Guide Spirituël*. Son air composé, ses discours qui ne respiroient que la piété, ses Ecrits remplis d'une spiritualité peu connüe, avoient tellement prévenu les esprits en sa faveur, qu'on le mettoit au rang des plus fameux Mystiques. Ce ne fût qu'en perçant les ténèbres mystérieuses dont il s'étoit enveloppé; qu'on découvrit le mauvais de sa Doctrine.

1694. Prêtre Espagnol. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

L'HOMME parfait de Molinos ne raisonne point, il ne réfléchit ni sur Dieu, ni sur lui-même; il ne désire rien; il ne craint rien; il oublie ses péchés, c'est un moyen sûr d'en obtenir le pardon; tout ce qui arrive en lui est l'effet de la volonté divine, à laquelle il se conforme sans peine. Selon ce principe, les pensées impures, les blasphêmes, les murmures contre Dieu, en un mot toutes les tentations auxquelles il succombe, ne diminuent point sa tranquillité. Il regarde tout comme un moyen dont Dieu se sert pour nétoyer son ame, lui faire sentir sa misère, lui faire toucher au doigt le néant de toutes les passions & de tous les désirs déréglés. Selon ce principe encore, l'homme n'est point comptable des actions les plus criminelles, parce que son corps peut devenir l'instrument du Demon, sans que l'ame, intimément unie à son Créateur, prenne aucune part à ce qui se passe dans la maison de chair qu'elle habite. La fornication, l'adultère sont des actions indifférentes par-rapport aux vrais Contemplatifs; ils n'en contractent aucune souillure.

Il est condamné à Rome. *Ibid.*

SEGNERY Jésuite, autre Devot, attaqua Molinos. Il fût regardé comme un homme jaloux & envieux qui calomnioit un Saint. Son *Accord de l'action & du repos dans l'Oraison* fut censuré. Peut-être qu'il le méritoit aussi, car tous ces Mystiques sont d'étranges gens. L'Espagnol fier de ce succès, s'expliqua dans ses entretiens particuliers & dans ses Lettres avec moins de précaution qu'il n'avoit fait jusqu'alors. On ouvrit les yeux; il fût arrêté dans le Palais de l'Inquisition, où il demeuroit depuis plusieurs années, & mis dans les prisons du St. Office, le dix-huit juillet mille six cent quatre-vingt-cinq. Son procès dura deux ans. Il avoüa encore plus d'erreurs qu'on ne lui en avoit attribué. Innocent onze le vingt-huitième août condamna soixante-huit de ses propositions, comme hérétiques, suspectes, erronées, scandaleuses, blasphêmatoires, & défendit la lecture de ses Ouvrages en quelque Langue qu'ils fussent imprimés. Sa sentence lui fût prononcée le trois de septembre suivant. Il fit abjuration de ses erreurs, debout & en habit de pénitent, en présence des Cardinaux, des Prélats, & d'une foule de peuple, à qui on avoit accordé des Indulgences pour s'y trouver. A cause du repentir qu'il fit paroître, & des prières de ses amis, il ne fût condamné qu'à une prison perpétuëlle, où il mourut le vingt-huit

huit novembre mille six cent quatre-vingt-douze, âgé de soixante-cinq ans.

1694.

Les erreurs de ce Prêtre Arragonois, quelques insensées & quelques monstrueuses qu'elles fussent, passèrent en France & y trouvèrent des partisans. Ce ne fût que cette année, mille six cent quatre-vingt-quatorze, que la chose éclata. Mr. de Harlai condamna le seize octobre trois Livres, qui contenoient ces rêveries. Le prémier étoit en Latin, intitulé ORATIONIS MENTALIS ANALYSIS, *Analyse de l'Oraison Mentale* par le Père François de la Combe; les deux autres étoient en François, l'un s'appelloit *Moyen court & facile de faire Oraison*; l'autre, *Cantique de Salomon, interprêté selon le Sens Mystique.* L'Archevêque déclaroit qu'ils contenoient une mauvaise Doctrine, déjà condamnée par les Conciles de Vienne & de Trente, & tout-à-fait pernicieuse, donnant atteinte à des vérités essentiëlles de la Religion, par l'extinction de la liberté dans les contemplations, par l'inapplication à quoi elle porte, par la persuasion d'un affranchissement de toute règle, de tout exercice de piété, par l'indifférence qu'elle prescrit à l'égard de ce qui est le plus capable de contribüer à la sainteté & au salut, par l'assûrance imaginaire qu'elle insinuë qu'on possede Dieu dès cette vie en lui-même & sans aucun milieu.

Il est adopté en France. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques, sous l'an 1694.*

Ce François de la Combe étoit Barnabite. Il s'étoit fait une illustre Disciple, qui le passa de bien loin, & qui, après avoir été sa fille, devint sa mère. C'est la fameuse Madame Guyon, Auteur du *Moïen Court* & de *l'Explication du Cantique des Cantiques.* On ne voit dans ses Ouvrages qu'abandon total, indifférence à tout, même au salut. Outre ces deux Livres, on a eu d'elle plusieurs manuscrits; un des plus pernicieux a pour titre *les Torrens.* Elle y enseigne que l'abandon parfait est la clef de tout l'intérieur; qu'il ne reserve rien, ni mort, ni vie, ni perfection, ni salut, ni paradis, ni enfer; qu'on vaut si peu, que ce n'est pas la peine de s'inquiéter si on ne se perdra point. Que la fidélité de l'ame consiste à se laisser ensévélir, écraser, à souffrir sa puanteur & se laisser pourrir dans toute l'étendüe de la volonté de Dieu, sans chercher à éviter la corruption; qu'enfin cette ame commence à ne plus sentir la puanteur, à s'y accoûtumer, à y demeurer en repos, sans espérance d'en sortir jamais; qu'alors elle n'a plus d'horreur de son extrême misère; qu'elle va à la Communion, comme à table, tout naturellement; qu'elle s'accuse par obéïssance, se confesse sans douleur, ni repentir, n'aïant plus de conscience, & tout étant tellement perdu en Dieu qu'elle n'a plus d'accusateur.

Histoire de Madame Guyon. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Les autres manuscrits sont remplis d'extravagances. Dans son Explication de l'Apocalypse, elle fait la Prophétesse, elle prédit l'avenir, elle raconte des visions capables de salir l'imagination la plus pure. Son devot Directeur lui avoit ordonné d'écrire sa Vie; elle y dit qu'elle voïoit clair dans le fonds des ames, sur lesquelles elle recevoit une autorité miraculeuse, aussi-bien que sur les corps. Elle assûre que Dieu

Caractère de ses Ecrits. *Ibid.*

1694. l'avoit choisie pour détruire la raison humaine. „ Ce que je lierai, „ ajoute-t-elle, sera lié ; ce que je délierai, sera délié. Je suis cette „ Pierre fichée par la Croix Sainte, rejettée par les Architectes ". Elle étoit quelquesfois si pleine de graces, que sa vie étoit en danger; il falloit promptement la délacer & la mettre sur un lit ; encore son corps en crevoit-il en plusieurs endroits. Que de folies, que de corruption même ! Cependant Madame Guyon avoit beaucoup d'esprit, & n'a jamais donné lieu d'attaquer ses mœurs. Ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que le plus bel esprit de ces derniers tems ait presqu'été infecté de ces rêveries par les entretiens qu'il eut occasion d'avoir avec cette Dame, & que plusieurs gens de bien, & des plus éclairés l'ayent mise au rang de ces Mystiques, *qui portant*, disoient-ils, *le Mystère de la Foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose; véritablement aussi savans dans les voïes intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude & la précision que demande la Théologie.* On verra sous les années suivantes les suites qu'eut cette affaire.

Dictionnaire de l'Academie. Sa fortune. *Lettres Historiques. Larrey, tom. 2. pag. 232.*

L'ACADE'MIE Françoise avoit annoncé, presque depuis son établissement, un ouvrage digne d'elle. C'étoit un Dictionnaire, où toutes les beautés & les finesses de la Langue Françoise devoient être renfermées. Le prémier tome parut enfin cette année, il fût présenté au Roi en grand appareil. Ce Dictionnaire n'a été achevé que long-tems après. Soit que l'on se soit ennuyé de l'attendre, soit qu'on y ait trouvé des défauts réëls, il n'a pas eu autant de vogue qu'on l'avoit espéré; le public s'est obstiné à lui préférer le Dictionnaire de Furetière. Personne n'ignore que cet Ecrivain avoit été de l'Academie, qu'il s'étoit brouillé avec ses principaux Membres, qui l'avoient exclu des Assemblées. Ce fût pour s'en vanger, qu'il entreprit seul l'ouvrage à quoi l'Académie s'occupoit depuis plus de cinquante ans. Il l'acheva en deux ou trois ans. Il eut le plaisir de prévenir l'Académie, & de voir que ce Chef-d'œuvre tant vanté, & si long-tems promis, ne l'emportoit point sur son Livre.

ANNE'E M. D. C. XCV.

1695. Propositions de paix de la part de la France par le canal du Roi de Dannemarck. *Mémoires publics.*

LA France s'étant beaucoup mieux soutenuë que ses ennemis ne l'avoient espéré, ne les trouva pas plus disposés à la paix qu'ils l'avoient été jusqu'alors. C'étoit à la Cour des Rois de Suède & de Dannemarck, qui s'étoient unis pour qu'on n'ôsât entreprendre de les forcer à se désister de la neutralité, laquelle donnoit à leurs sujets de grands avantages pour le Commerce, que se faisoient les propositions de paix de la part de la France. Au commencement de mille six cent quatre-vingt-treize, le Roi très Chrêtien avoit fait proposer par le Comte de Bonrepaux son Ambassadeur en Dannemarck, les conditions de paix qu'il étoit disposé d'offrir aux Alliés. Elles consistoient en général, à remet-

remettre les choses sur le pied où elles étoient en mille six cent quatre-vingt-quatre par le traité de Trève, & à changer ce traité en une paix perpétuelle. A la fin de cette même année mille six cent quatre-vingt & treize, le même Ambassadeur avoit eu ordre de présenter ce Mémoire, afin, disoit-on, de mettre le Roi de Dannemarck en état de détruire les bruits qu'on avoit répandus, que ces prémières offres ne tendoient qu'à diviser les Alliés.

1695. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 213.*

„ A l'égard de l'Empereur, (disoit-on dans l'Instruction) des Princes & Etats de l'Empire, des Ducs de Lorraine & de Savoïe, vous direz que les avantages, que mes armes ont remporté cette Campagne, n'apportent aucun changement aux conditions que vous avez communiquées ". Ces conditions étoient de rendre Philipsbourg & Fribourg, Strasbourg même, mais avec des dédommagemens considérables pour cette dernière Place.

Lettres Historiques. Actes, Mémoires & Négociations de la paix de Ryswick, Edit. de la Haye, 1725. tom. 1. pag. 57.

„ QUANT aux conquêtes faites sur l'Espagne pendant cette guerre, j'aurois assez de raisons de les retenir toutes, à l'exemple même des Rois Catholiques quand ils ont eu quelqu'avantage sur la France; mais pour faciliter le rétablissement d'une paix générale, je veux bien rendre l'importante Place de Roses, celle de Belvert, en un mot tout ce que je puis avoir conquis en Catalogne pendant cette guerre. "

J'AUROIS encore plus de sujet de garder, pour la sûreté de mes frontières, les conquêtes que j'ai faites en Flandre; mais, pour former dans les Païs-Bas une Barrière qui puisse ôter aux Etats-Généraux tout sujet d'inquiétude; je ferai remettre au Roi d'Espagne en cette considération Mons & Namur en l'état qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire presqu'imprenables, & j'offre encore de faire raser Charleroi. „

QUANT au Païs de Liège, je veux bien rendre la Ville & le Château d'Huy à l'Evêque, & même le dédommager de Dinant & de Bouillon, en réünissant à sa Principauté telle portion du plat-païs de Luxembourg qui se trouvera le plus à sa bienséance. „

JE consens pareillement au rétablissement du Commerce avec les Etats-Généraux sur le pied du traité de Nimègue, & sans y rien changer, ne doutant pas que lesdits Etats ne soient fort contens d'obtenir de moi des restitutions si importantes. & de finir la guerre avantageusement pour l'Espagne & pour tous les Alliés, après une Campagne si glorieuse à mes armes, & qui peut encore en promettre d'autres aussi heureuses à l'avenir. Mais, pour ne laisser aux Provinces-Unies, ni aux autres Puissances de l'Europe, aucun sujet d'appréhender que je veuille étendre les limites de mon Roïaume vers les Païs-Bas, au-delà de ce qui sera réglé par le traité de paix, vous déclarerez au Roi de Dannemarck, qu'en cas de mort du Roi d'Espagne sans enfans, je consens que l'Electeur de Bavière ait les Païs-Bas, pourvû que l'Empereur fasse une semblable déclaration, &

1695. „ qu'encore que la rénonciation de la feüe Reine mon épouse, dans sa „ Minorité, de la succession à l'Espagne, soit nulle, néanmoins je veux „ bien, tant pour moi, que pour le Dauphin mon fils, confirmer cette „ renonciation en faveur de l'Electeur de Bavière, avec toutes les formalités qui seront jugées nécessaires ".

Mémoires & Négociations de la Paix de Ryswick, tom. I. pag. 53.

CES propositions furent communiquées aux Etats-Généraux, par un Mémoire, qui leur fût présenté le vingt-un de decembre par l'Envoïé de Dannemarck. On y disoit, que les propositions de paix faites par la France aïant été regardées comme tendantes uniquement à desunir les Alliés; afin de les attaquer les uns après les autres, & se fraïer ainsi le chemin à une Monarchie universelle, on s'en étoit expliqué franchement avec le Roi très-Chrêtien, & qu'on lui avoit fait connoître ce que les intéressés pensoient de ses propositions. Que sur cela, ce Prince avoit fait donner des assûrances, que, non obstant les avantages qu'il avoit obtenus durant le cours de la guerre, & ceux dont il pouvoit encore se flatter, vû la disposition des choses, il ne souhaitoit pourtant rien plus que de voir la guerre finie par une paix solide; & que pour marque de la sincérité de ses intentions, il consentiroit volontiers qu'une telle paix fût garantie par tous les Potentats Chrêtiens, compris ou non compris dans la guerre présente.

Ibid.

„ QUOIQUE Sa Majesté, continüoit le Mémoire, ait de bonnes „ raisons pour hésiter de s'ingérer dans cette affaire, & de se charger „ d'une négociation si pénible, laquelle bien souvent n'est récompensée „ que par des ingratitudes... cependant, poussée par un zèle véritable- „ ment Chrêtien, elle a pris la résolution de faire présenter aux parties „ engagées dans la guerre, les propositions qui lui ont été faites d'une „ paix générale par la France, en laissant le succès à Dieu, qui est le „ maître de la paix & de la guerre. Selon la grande prudence de Vos „ Hautes Puissances, elles jugeront elles-mêmes mieux que personne, „ si, & à quel point leur Etat trouvera de sûreté & son utilité dans la „ paix offerte par la France; l'intention de Sa Majesté n'étant point de „ leur donner sur cela, ni aux autres Alliés, aucun conseil, quoi- „ quelle croïe les propositions d'une nature à mériter une réflexion „ sérieuse.

„ SI Vos Hautes Puissances sont d'un même sentiment, & si sur „ cela elles veulent découvrir leurs pensées à Sa Majesté, & corres- „ pondre à la bonne intention qu'elle a, avec la même inclination & „ confiance, & au cas qu'elles demandent sur quelques points des éclair- „ cissemens, Sa Majesté emploïera volontiers ses peines & ses soins „ pour leur faire recevoir une juste satisfaction. Et comme les propositions ne font pas une mention spéciale de la Couronne d'Angleterre, „ Sa Majesté s'emploïe actuëllement à porter le Roi de France à s'ex- „ pliquer clairement sur cet Article.

„ EN attendant, pour avancer l'ouvrage salutaire de la paix, & „ pour gagner du tems, on pourroit faire un commencement de négociation,

ciation, au cas qu'on y soit porté généralement; ce qui semble d'autant plus nécessaire, que le tems passera bien-tôt, & qu'il est à craindre que, si on attendoit jusqu'au commencement de la Campagne prochaine, la Couronne de France ne fît de nouvelles conquêtes, ou ne détachât quelqu'un des Alliés; ce qui feroit peut-être revoquer les conditions offertes, & rendroit la paix plus difficile ".

1695.

Les propositions de la France ne furent point acceptées, & ne pouvoient guères l'être; il y eut eu pour les Alliés une espèce de ridicule à y consentir. Ils n'avoient pris les armes que pour la réduire aux traités de Westphalie & de Nimègue, en la forçant de rendre ce qu'elle s'étoit approprié depuis, soit par la voïe des armes, soit par ses Chambres de Justice. Loin d'écouter ces propositions, on n'y répondit qu'en se préparant à la guerre avec de nouveaux efforts. Les succès, comme on l'a vû, n'aïant point répondu aux espérances qu'on avoit conçûes d'humilier cette Puissance jusqu'alors indomptable, (car on ne prit sur elle que Huy en Flandre, le Château de St. Sylvestre dans le Monferrat, tandis qu'en Catalogne elle prit Gironne, Ostalric, Castelfollit, & se mit à portée d'assiéger Barcelonne) on s'adoucit un peu, du-moins on consentit à reconnoître la médiation du Roi de Suède. La France de son côté offrit des conditions plus raisonnables, & le douze de janvier la Cour de Vienne commença de se prêter à la négociation, en faisant délivrer au Roi de Suède quelques Articles préliminaires.

Elles sont d'abord rejettées. Pourquoi? *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 214. Burnet, tom. 4. pag. 266.*

„ Bien qu'il soit aisé de juger, y disoit-on, suivant les propositions que l'Ambassadeur de France a faites depuis peu en Suède, que la France n'a point d'autre dessein que de se maintenir dans la possession de cette puissance trop absoluë, qu'elle s'est attribuée au préjudice des traités de paix faits jusqu'à présent, & qu'ainsi Sa Majesté Impériale, & les Rois, les Princes, & les Etats ses Alliés ne puissent croire qu'avec des conditions de cette nature on puisse conclure une paix raisonnable, honorable, sûre & générale; néanmoins, pour faire connoître à tout le monde l'estime particulière qu'ils ont pour la médiation du Sérénissime Roi de Suède, & leur désir sincère pour la tranquillité universelle, ils déclarent, qu'ils sont tout prêts de répondre aux propositions de la France, pourvû qu'elle lève tous les obstacles qu'elle a mis elle-même à la conclusion de la paix, & qu'elle commence par satisfaire aux questions suivantes.

La négociation se lie sous la médiation du Roi de Suède. *Mémoires & Négociations de la Paix de Ryswick, tom. 1. pag. 60.*

„ Que, comme il n'est permis à aucun des Confédérés de commencer ni de continüer avec la France aucun traité séparé à l'exclusion de l'un ou de l'autre, elle déclarera ses intentions touchant la satisfaction & les intérêts de Sa Majesté Britannique à présent règnante; qu'elle consentira que la Suède donne communication aux Alliés, par une Copie authentique, des propositions qu'elle a faites depuis peu, ou qu'elle emploïera ses soins auprès de Sa Majesté Suédoise, pour l'engager à leur attester qu'elle a entre ses mains les propositions „ signées

L'Empereur parle en vainqueur.

„ signées de l'Ambassadeur de France ; ce qui ne sera pas plûtôt exé„ cuté, que les Alliés rendront une réponse précise ".

1695.

Loüis XIV. en est choqué. *Mémoires & Négociations de la Paix de Rysswick, tom. 1. pag. 62.*

On fût choqué à la Cour de Versailles de cette hauteur ; on voulut que ces préliminaires fissent partie du traité à faire. Le Comte d'Avaux, Ambassadeur à Stockholm, eut seulement ordre de faire cette déclaration : „ Le Roi très-Chrêtien ne prétend pas se prévaloir d'au„ cune convention, jusqu'à ce que les Alliés soient d'accord & consentent „ à la paix. Ainsi Sa Majesté très-Chrêtienne veut bien que les Alliés „ déclarent & protestent, que toutes les autres conditions du traité, „ quoique consenties de part & d'autre, n'auront aucun effet, jusqu'à „ ce que le Prince d'Orange soit content sur ce qui regarde sa person„ ne & la Couronne d'Angleterre.

„ Le Roi de Suède peut promettre aux Alliés, que toutes les au„ tres conditions du traité de paix seront nulles, si la satisfaction du Prin„ ce d'Orange & l'accommodement de l'Angleterre ne s'y trouvent ".

La négociation se rompt. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 214.*

On persévéra de part & d'autre dans son sentiment. Le Roi très-Chrêtien ne voulut point faire d'autres avances, pour donner lieu aux ouvertures des conférences pour la paix ; & les Alliés refusèrent absolument de s'en contenter ; il fallut donc se préparer à la guerre. Quoique la famine eût cessé, par la dernière recolte qui avoit été abondante, les maux que cette famine avoit faits n'étoient point réparés ; les revenus du Roi étoient considérablement diminués ; mais l'imagination féconde des Traitans n'étoit pas épuisée.

Capitation établie en France. *Limiers, tom. 2. pag. 569. Larrey, tom. 2. pag. 229.*

Ils proposèrent une Capitation générale pendant le reste de la guerre. Personne n'en fût exempt, pas même le Clergé ; les Maîtres devoient la païer pour leurs Domestiques. La Déclaration fût publiée le dix-huit janvier. Les Princes du Sang donnèrent l'exemple, & se taxèrent eux-mêmes à des sommes considérables. S'il avoit été possible que cette nouvelle Taxe n'eût point été mise en parti, elle auroit produit des sommes immenses ; mais les Traitans n'en donnèrent que trente millions ; à peine étoit-ce le tiers de ce qu'ils en devoient retirer.

Mort du Maréchal de Luxembourg. Abrégé de sa Vie. *Riencourt, tom. 3. pag. 390. Larrey, tom. 2. pag. 227. Quincy, tom. 2. pag. 99.*

Comme on s'étoit bien trouvé du parti que l'on avoit pris l'année précédente de se tenir sur la défensive, on le prit encore celle-ci, même par rapport à la Catalogne. En conséquence de cet arrangement, on épargna encore les dépenses d'une Flotte. La perte qu'on fit du Maréchal de Luxembourg, détermina encore à prendre ce parti. Ce Maréchal, qu'on doit mettre au rang des grands Capitaines qui ont honoré ce Règne, mourut à Paris assez subitement, le quatrième de janvier, d'une fausse pleurésie, à l'âge de soixante-sept ans. Il est inutile de parler de sa Naissance. Personne n'ignore qu'après la Maison Roïale il est peu de Familles en France aussi illustres que celle de Montmorenci. Dès sa prémière jeunesse, il s'attacha au Prince de Condé. Ce fût sous lui qu'il apprit le métier de la guerre, en le servant envers tous & contre tous. De retour en France après la paix des Pyrénées, à for-

à force d'assiduités, de complaisances, il fit oublier sa faute. Il fût fait Capitaine d'une des Compagnies des Gardes du Corps en la place du Comte de Lauzun. Il fût employé avec distinction dans les guerres de Hollande, jusques là qu'on le jugea digne de remplacer en Allemagne le Vicomte de Turenne. Il ne répondit point aux grandes espérances qu'on avoit conçûes de lui; soit manque d'expérience & d'application, soit, comme le dit Feuquières, qu'il fût extrémement géné par les ordres de la Cour. Il répara depuis sa gloire à la bataille de Cassel, qui fût son ouvrage, & au combat de St. Dénis.

1695.

Tom. 2. pag. 89.

BROUILLE' avec de Louvois, il eut à essuïer de violentes persécutions. Il fût mêlé avec bien d'autres dans l'affaire des poisons & de magie, pour laquelle, en mille six cent quatre-vingt, on établit une espèce de Chambre ardente. De crainte d'être conduit à la Bastille, il s'y rendit lui-même; il y fût traité comme un criminel. Après bien des recherches & des examens, il fût déclaré innocent, & se retira à une de ses Terres. Au bout de quelques années il fût rapellé, & rétabli dans l'exercice de ses Charges. Au commencement de cette guerre, de Louvois, toûjours son ennemi, l'écarta du commandement; mais le peu du succès du Maréchal d'Humières obligea de le mettre à la tête des Armées. Dès qu'il y fût, il prit sur ses ennemis un tel ascendant, qu'il les battit toûjours, ou qu'ils n'ôsèrent en sa présence former aucune entreprise qu'il ne déconcertât.

LES services essentiels qu'il a rendus à sa patrie, rendront à jamais son nom mémorable. Il y a eu peu de Généraux plus hardis, plus entreprenans, & plus intrépides dans le péril. Ses victoires lui avoient acquis la confiance des troupes; elle se faisoient un plaisir de le suivre partout où il vouloit les mener. Il comptoit sur elles autant qu'elles comptoient sur lui, & peut-être est-il vrai que dans quelques occasions où il se laissa surprendre, leur valeur sauva sa réputation. Leurs larmes & leurs regrets sincères firent son éloge; mais la Campagne de Flandre, que nous allons décrire, le fit encore mieux.

Le Maréchal de Villeroi est mis à sa place.

Mémoires Historiques & Chronologiques. Tom. 3. pag. 100.

IL fallut choisir un autre Général. L'inclination de Loüis quatorze en décida. Il nomma le Maréchal de Villeroi, à qui, comme il étoit en faveur, à force de l'employer on étoit venu à bout de faire de la réputation. Deux grandes victoires que le Maréchal de Catinat avoit remportées en Piémont, ne firent pas même penser à lui dans cette occasion importante. Quincy dit que ce choix fût approuvé de tout le monde, ce Maréchal aïant donné plusieurs fois des preuves d'une grande valeur, d'une grande capacité, & d'un grand attachement pour le service du Roi & pour sa personne en particulier. Si cela est vrai, cette approbation ne dura pas long-tems. On ne prétend pas, au reste, ôter tout mérite à ce Général. Il avoit de l'honneur, de la probité, il avoit grand air, on convient même qu'il savoit bien camper; mais il faut absolument qu'il ait manqué de capacité, ou dumoins de bonheur.

AVANT

1695.

Lignes en Flandre. *Quincy, tom. 3. pag. 101. Le Clerc, tom. 3. pag. 428. Riencourt, tom. 3. pag. 407.*

AVANT que le nouveau Général entrât en Campagne, le Maréchal de Boufflers, devenu Gouverneur de Lille en particulier, & de toute la Flandre Françoise en général, par la mort du Maréchal d'Humières arrivée l'année précédente, eut ordre de faire de nouvelles lignes entre la Lys & l'Escaut. Il y emploïa vingt mille pionniers, qu'il soûtint avec un Corps de vingt mille hommes. Elles s'étendoient depuis Courtrai jusqu'à Avelghem sur l'Escaut, à une lieüe du Pont d'Espierre. Ce travail commença le six d'avril, & fût achevé le treize; les fossés avoient dix-huit pieds de large & huit de profondeur; le parapet, sans y comprendre la banquette, avoit six à sept pieds d'épaisseur; les angles saillans étoient en forme de bastions, fraisés & palissadés, aussi-bien que les redoutes. L'Electeur de Bavière voulut interrompre ce travail. Dans cette vûë, il mit en mouvement ses garnisons; mais aïant appris qu'il étoit achevé, il les renvoïa & retourna lui-même à Bruxelles. L'Auteur des Fastes de la Maison de Bourbon a jugé à propos de les enrichir de cette circonstance. *Nouvelles lignes*, dit-il, *de la Lys à l'Escaut. Bavière voulut s'y opposer avec vingt mille hommes, mais trop tard.*

Pag. 242.

L'Armée s'y enferme. *Quincy, tom. 3. pag. 103. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

ON entra en Campagne au tems ordinaire. La principale Armée, que commandoit le Maréchal de Villeroi, étoit composée de soixante & treize Bataillons & de cent cinquante-trois Escadrons. Le Maréchal de Boufflers étoit à la tête d'une autre, moins forte, mais pourtant considérable, destinée à agir sur la Meuse. Montal commandoit un camp-volant du côté de Furnes & de Dunkerque. Tous deux étoient subordonnés au Chef de la grande Armée, comme à leur Généralissime. Toutes ces troupes ne pouvoient faire moins que cent mille hommes, cependant les Alliés en eurent bien davantage, & les Ecrivains François disent, que le nouveau Général fût obligé de s'enfermer dans les lignes de Courtrai à cause de la foiblesse de son Armée.

Efforts de Guillaume trois pour éloigner la paix. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 219. Tom. 4. pag. 267.*

DE'S que le Roi Guillaume avoit vû qu'on pensoit en France sérieusement à la paix, & que les Puissances du Nord entroient dans ces vûës pacifiques, il avoit pris des mesures pour les faire échoüer, & pour se mettre en état de remporter enfin quelqu'avantage. Pour obtenir de son Parlement des subsides abondans, il passa un Acte qu'il avoit rejetté. Cet Acte ordonnoit qu'un nouveau Parlement seroit convoqué tous les trois ans, & que le présent Parlement seroit cassé au prémier janvier de l'année suivante. Il causa une joïe générale. Burnet dit, que par-là cette partie de la constitution du Gouvernement Anglois qui a rapport à la Chambre des Communes, devoit recouvrer son lustre & son honneur, perdus par une vénalité presqu'universelle. Pour prix, & en quelque sorte pour récompense de cette complaisance du Souverain, on lui accorda cinq millions de livres Sterling, & on les assigna sur des fonds certains & faciles à lever.

La Suède lui refuse des troupes.

LA mort de la Reine son épouse, qui arriva le sept janvier, quelque douleur qu'elle pût lui causer, ne changea rien à ses projets, non plus

plus qu'à sa situation, En vertu de Loix Parlementaires, il continüa de règner au préjudice de la Princesse Anne, à qui la Couronne étoit dévolüe de plein droit. Ce Prince ranima tous ses Alliés, & leur fit renouveller leurs engagemens. Le Corps Diplomatique, sous cette année, ne contient que ces nouveaux traités. Guillaume & les Hollandois firent même tout leur possible, pour engager le Roi de Suède à des démarches peu compatibles à la médiation qu'il avoit offerte. On lui demanda du secours contre la France. Le Mémoire présenté à cette occasion disoit, que les Provinces-Unies, & les Païs qui leur étoient voisins, étoient menacés d'un danger évident par la sanglante guerre que le Roi de France leur avoit déclarée; de sorte qu'il y avoit un juste sujet de craindre, que ce Roi, devenant de jour en jour plus redoutable par le succès de ses armes, ne l'emportât à la fin sur toutes les Puissances de l'Europe. On ajoûtoit, qu'on regardoit ce Prince comme engagé de déclarer la guerre à la France, & qu'on ne doutoit pas qu'il ne consentît de donner les secours qu'il avoit promis, tant par mer que par terre. Ces tentatives furent inutiles. Le Roi de Suède prolongea le tems de sa reponse jusqu'à l'ouverture de la Campagne, & dit que le secours, qu'on lui demandoit, serviroit plûtôt à éloigner la paix, qu'à la rétablir.

1695. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 218. Mémoires & Négociations de la Paix de Ryswick, tom. 1. pag. 82.*

Guillaume en effet n'en avoit pas besoin. Lorsqu'il arriva en Flandre, il y trouva cent vingt-six Bataillons & deux cent quarante Escadrons. Le Maréchal de Villeroi, selon le plan de la guerre de cette année, n'étoit chargé que de la conservation de conquêtes précédentes. On ne lui avoit point demandé de se commettre à des événemens, dont on ne croïoit pas les succès si sûrs, quoiqu'avec les mêmes troupes toûjours victorieuses, qu'on les auroit pû penser lorsqu'elles étoient conduites par le Maréchal de Luxembourg. Persuadé que l'ennemi ne manqueroit pas d'entreprendre, on songea également à pourvoir & à couvrir Dunkerque, Ypres, Tournai & Namur.

Il a une Armée formidable.

Pour mettre à l'ouverture de la Campagne les Armées à portée de protéger ces quatre Places, on voulut que l'Armée du Maréchal de Boufflers s'assemblât vers Mons, pour avoir l'œil sur Namur; que celle du Maréchal de Villeroi se formât entre l'Escaut & la Lys, pour sauver Ypres, Dunkerque & Tournai. Montal avec son camp-volant fût chargé en particulier de la défense de Dunkerque, avec ordre de s'y jetter, ou dans Ypres, si l'une ou l'autre étoit attaquée. Le Marquis de Créqui fût destiné pour Tournai, & le Maréchal de Boufflers eut ordre d'entrer dans Namur avec un Corps de Dragons, dès que le siège lui paroîtroit déterminé. Guillaume de son côté, délivré d'un aussi redoutable adversaire que l'étoit le Duc de Luxembourg, devant lequel il n'ósoit plus se commettre, pensa à se donner un air de supériorité sur les nouveaux Généraux, & forma le dessein d'assiéger Namur.

On tâche de parer ses desseins. *Feuquières, tom. 2. pag. 242.*

Pour couvrir ce dessein, il fit faire d'immenses préparatifs dans les Places Espagnoles du côté de la Mer & de la Flandre, & donna ainsi à ses

Pour les couvrir, il fait des dispositions.

1695. fort hazardeuses. *Feuquières, tom. 2. pag. 244.*

ses ennemis des attentions égales pour les quatre Villes qu'ils vouloient conserver. Pour les inquiéter davantage, comme ses forces étoient supérieures, & que peut-être il avoit pénétré que les Généraux François avoient ordre de se tenir sur la défensive, il partagea ses troupes en plusieurs Corps. Il donna à l'Electeur de Bavière une Armée, qui s'assembla vers la haute Dendre, & qui bien-tôt après se plaça entre l'Escaut & la Lys. Ce mouvement engagea Boufflers, chargé de l'observer, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Roi d'Angleterre envoïa encore un Corps considérable de cavalerie se placer près de Fleurus; lui-même, avec la plus grande partie de ses forces, marcha vers Becelaër, éloigné environ d'une lieuë des lignes qui étoient entre Ypres & la Lys, où campoit Villeroi. Ce Prince détacha encore le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Escadrons, pour aller par Dixmude se poster vis-à-vis de la Knoque & de la Fintelle.

Le nouveau Général François n'en profite pas. *Ibid.*

CETTE prémière disposition, par laquelle on croïoit donner aux François une égale jalousie pour toutes leurs Places, étoit des moins circonspectes & des plus hazardeuses, & jamais on n'auroit ósé se séparer de la sorte, si on avoit encore eu en tête le même Général. L'Armée Françoise, par le mouvement qu'avoit fait le Maréchal de Boufflers pour venir garder les lignes de Courtrai, occupoit tout le païs depuis l'Escaut jusqu'à la Knoque; elle pouvoit en six heures de tems se réünir, pour accabler à son choix ou le Roi Guillaume, ou l'Electeur de Bavière, tellement séparés, qu'il n'y avoit entr'eux aucune communication. Il eut même été facile aux trente-six Bataillons & aux vingt Escadrons campées le long du Canal de Bouzingen, entre Ypres & la Knoque, de défaire le Duc de Wirtemberg, qui, avec vingt-deux Bataillons seulement & quelques Escadrons, étoit posté entre la Knoque & l'Abbaïe de Loo.

LE succès d'une de ces trois entreprises, auroit également fait perdre aux Alliés leur supériorité, & les auroit mis dans l'impossibilité de faire aucune tentative. Ce succès n'étoit point douteux, parce que ces trois Corps étoient également sans communication de l'un à l'autre, également à portée de l'Armée Françoise, qui pouvoit en quelques heures réünir ses principales forces contre celui de ces trois Corps qu'elle auroit voulu attaquer. Mais les Généraux François ne firent point ces réflexions, & aucun d'eux n'étoit de caractère à ne point laisser échapper les occasions heureuses, qu'un ennemi présomptueux ou peu judicieux présente d'acquerir sur lui une supériorité sûre sans se commettre. Uniquement occupés à défendre leurs lignes, ils laissèrent tranquillement les Alliés plus de huit jours dans leur mauvaise disposition, sans faire le moindre mouvement pour les en punir.

Namur assiégé par les Alliés. *Ibid. pag. 249.*

TOUT étant prêt pour le siége de Namur, Guillaume rassembla ses forces dispersées, & repassa la Lys & l'Escaut; après quoi l'Electeur de Bavière alla investir cette Place, avec l'infanterie de son Armée, celle de plusieurs Princes d'Allemagne qui le vint joindre, & quelque cavalerie.

lerie. Le Roi de la Grande-Bretagne, avec le reste de ses troupes & le Corps de cavalerie qu'il avoit posté près de Fleurus avant le siège, forma une Armée d'observation en-dehors de la Mehaigne, à portée de la passer pour favoriser le siège, s'il étoit nécessaire. Il laissa le Prince de Vaudemont pour couvrir la Flandre Espagnole, avec plus de soixante Bataillons & environ cinquante Escadrons. Ce Corps alla camper auprès de Deynse, entre la Lys & le Mandel.

1695. *Le Clerc, tom. 3. pag. 428. Riencourt, tom. 3. pag. 413. Quincy, tom. 3. pag. 107.*

Du côté des François, Boufflers, qui avoit cotoïé l'Electeur de Bavière pendant la marche qu'il avoit faite pour aller former le siège de Namur, s'étoit, suivant ses ordres, jetté dans cette Place avec vingt Escadrons de Dragons, & avoit renvoïé à Villeroi toute son Armée, à la reserve de quelque cavalerie, qu'on avoit fait entrer dans les Places voisines de Namur, pour couvrir les païs d'entre Sambre, & Meuse & le côté de Dinant. Par cette jonction, Villeroi se trouva avec des forces considérables, & vint se camper dans les lignes de Courtrai, à trois lieües du Corps ennemi que commandoit le Prince de Vaudemont.

Nombreuse garnison de cette Place. *Burnet, tom. 4. pag. 302. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 231. Quincy, tom. 3. pag. 109.*

Telle étoit la disposition des Armées au commencement du siège de Namur; nous reprendrons leurs mouvemens, après que nous aurons donné quelqu'idée de ce siège. Cette Place fût investie le prémier de juillet. Elle étoit tout autrement fortifiée qu'en mille six cent quatre-vingt-treize, lorsque Loüis quatorze l'avoit prise; de Vauban l'avoit renduë presque imprenable. La garnison qui la défendoit pouvoit s'appeller une Armée; elle etoit composée de dix-huit Bataillons, sans compter quatre Compagnies Franches, une Compagnie de Mineurs, une de Canonniers, & vingt Escadrons. Les munitions de guerre & de bouche répondoient à cette nombreuse garnison. Il y avoit cent vingt pièces de canon, huit mortiers, douze mille grénades, cent trente milliers de poudre, des boulets, des bombes à proportion, quantité d'armes de rechange, des vivres pour six mois, cent mille écus d'argent comptant, & de plus un Maréchal de France.

Une partie considérable de cette garnison défaite par la faute des Commandans. *Feuquières, tom. 4. pag. 336.*

Il fallut du tems pour distribuer les quartiers, pour établir & pour assûrer leur communication, pour fermer les passages au secours, pour se procurer la facilité & la sûreté des convois. La tranchée ne fût ouverte contre la Ville que la nuit du neuf au dix de juillet; elle le fût sur la hauteur du Bouge, & on la poussa vers la porte St. Nicolas. Ce siège commença par une action fort vive. Le Maréchal de Boufflers avoit cru pouvoir tenir un Corps de trois mille hommes hors de sa Place, en un lieu nommé le Coclet; ce Corps n'avoit devant lui qu'un fort-mauvais retranchement, & fait à la hâte; il ne pouvoit tirer de la Place aucune protection, parce qu'il en étoit trop éloigné, & que d'ailleurs il n'avoit avec elle aucune communication, pas même avec aucun des ouvrages extérieurs. Si ce poste avoit éloigné l'investiture de la Ville, ou protégé les redoutes, on auroit pû le défendre, pourvû qu'on eût pû le protéger, ou le rendre assez bon pour que l'ennemi ne pût l'ap-

1695. procher que dans les formes ; mais il n'avoit aucune de ses qualités ; & c'étoit une faute insoûtenable, que d'exposer ainsi un Corps considérable sans aucune vûë solide. On en fût puni. Ce projet de défense parut avec raison plein de témérité, pour ne pas dire d'ignorance. Les assiégeans attaquèrent de vive force ce mauvais retranchement, avec un Corps si considérable, qu'ils l'emportèrent en peu de tems, & que presque tout ce qui y étoit fût tué. C'est moins au Maréchal de Boufflers, qu'au Comte de Guiscard & qu'à Megrigny, que cette faute doit être attribuée. L'un & l'autre pouvoient & devoient mieux savoir défendre une Place que ce Maréchal, qui pour la prémière fois se trouvoit chargé d'un tel soin.

Réflexions sur cette perte. *Tom.* 4. *pag.* 336.

Cet Exemple, dit Feuquières, sert à apprendre à un Gouverneur, qu'il ne doit jamais tenir hors de sa Place un Corps de troupes qui puisse être insulté ; qu'il ne doit même le tenir dans un ouvrage extérieur hors d'insulte par sa construction, mais sans communication avec la Place, qu'autant de tems que ces troupes y peuvent rester sans crainte d'être emportées, ou coupées dans leur retraite, ou enveloppées dans les travaux des assiégeans ; parce qu'il ne faut jamais perdre des hommes inutilement, & que leur perte, qui se passe aux yeux de toute la garnison, lui ôte la confiance qu'elle doit avoir dans la sagesse & la conduite du Gouverneur, & lui fait penser avec justice, que dans la suite de la défense elle pourra souvent se trouver exposée à de pareils inconvéniens, par la témérité ou le manque de capacité de celui qui la conduit.

Autres fautes de ces Commandans. *Ibid.*

Cette perte considérable, que la moindre attention auroit fait éviter, ne fût pas sensible dans la suite du siège, & ce ne fût pas manque d'hommes que cette Place fût prise ; ce fût manque de quelqu'un qui pût le bien conduire. La puissante garnison qui y étoit ne fût point-du-tout ménagée pour la fatigue. Dès le prémier jour du siège, elle fût partagée en deux ; de sorte que la moitié, qui n'étoit pas de garde à l'attaque, au-dehors de la Place, n'avoit pas plus de repos ; parce qu'on la tenoit sur les remparts, aux postes du dedans de la Ville, & au travail. Ainsi toute cette garnison fatiguoit continuëllement & n'avoit point de repos certain ; ce qui est toutefois absolument nécessaire au corps humain, pour le mettre en état de résister à une fatigue de longue durée.

Il est vrai que le peuple de Namur n'étoit guères affectionné, & qu'il auroit été difficile d'en tirer de grands services pour la défense de la Place ; mais on pouvoit au-moins en tirer par force ce qu'on n'auroit pû en tirer de gré, & ce peuple nombreux auroit pû être employé à plusieurs des ouvrages dont on fatiguoit mal à propos la garnison. N'avoit-on pas encore le Marquis d'Uxelles, qui avoit si bien défendu Maïence ? N'avoit-on pas Montal, qui deux fois avoit sauvé Charleroi ?

1695.

Le siège fût poussé vivement. La garnison fit une infinité de sorties, elle soûtint plusieurs assauts, où elle perdit & tua bien du monde, dans la proportion ordinaire; c'est-à-dire qu'il en périt beaucoup plus du côté des assiégeans que de celui des assiégés.

Défaut des fortifications de cette Place. *Feuquières, tom. 4. pag. 208.*

Coëhorn, excellent Ingénieur, conduisoit ce siège. Il voulut faire voir qu'il estimoit peu les nouveaux ouvrages de Vauban, & prendre la Place sans les attaquer. Ils consistoient en plusieurs redoutes, qui couvroient le front de la Ville du côté de la hauteur. Ces redoutes en effet n'étoient pas bien placées. Elles ne voïoient pas assez la campagne, pour éloigner la circonvallation ou l'ouverture de la tranchée; elles n'étoient point liées les unes aux autres; elles n'étoient ni couvertes, ni communiquées par un chemin-couvert; ainsi elles ne pouvoient tenir l'ennemi éloigné de la Place, ce qui pourtant doit être l'unique but de la construction de ces sortes d'ouvrages. De Vauban avoit encore fait construire un grand ouvrage, nommé la Cassotte, & prétendoit qu'il étoit impossible d'approcher du Château sans avoir pris cette fortification. Coëhorn cependant la laissa en repos, fit brèche à un bastion du Château, & emporta de vive-force la Cassotte, par le même assaut qu'il fit donner à ce bastion. Ainsi il se vangea du mépris, qu'avoit fait de lui trois ans auparavant l'Ingénieur François, en affectant de ne point faire attaquer un ouvrage détaché, que l'on nommoit le Fort Coëhorn. L'émulation de ces deux grands hommes servoit à perfectionner leur Art, & à faire voir combien il s'y fait de dépenses inutiles.

Occasions qu'avoit laissé échapper le Général François. *Ib. pag. 251.*

Il n'avoit tenu qu'au Maréchal de Villeroi d'empêcher cette grande effusion de sang. Nous l'avons laissé il n'y a qu'un moment campé à trois lieües du Prince de Vaudemont. Ce Général s'étoit posté fort inconsidérément à portée de l'Armée Françoise infiniment supérieure à la sienne, & de plus il s'étoit très-mal posté. Villeroi conçut le dessein de l'aller accabler. Rien de plus judicieux, que ses mouvemens pour rassûrer ce Général audacieux. Sa marche même fût si discrette, que le quatorze juillet il se trouva avec toute son Armée, vers les cinq heures du matin, à deux portées de mousquet de la gauche de l'ennemi, sans que cet ennemi en eût eu aucun avis. Entre cette gauche & l'infanterie Françoise, il y avoit un petit ruisseau, qui n'avoit pas plus de cinq ou six pieds de large; en un moment il avoit été couvert de ponts, faits des portes des maisons voisines. Il n'y avoit qu'à faire passer l'infanterie sur ces ponts, & entrer dans le quartier du Général, qui peut-être dormoit encore. Ce mouvement, dans cette circonstance, ne pouvoit trouver de difficulté dans l'exécution; cependant, au moment de voir réüssir un projet bien conduit, le Maréchal fit prendre à gauche à toute son Armée, pour aller passer ce ruisseau à Isenghien, sous prétexte qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un camp qu'il prenoit en flanc. Le Prince de Vaudemont éveillé, décampa avec toute la diligence possible, & son camp fut parfaitement vuide avant que l'Armée Françoise fût même arrivée à Isenghien.

1695. Il eſt naturel de penſer, que ce Général, échappé d'un ſi grand danger, ſe mettoit hors de portée de l'Armée Françoiſe; il ne le fit pourtant pas, & alla ſe camper ſur la hauteur d'Arſelle; ſa gauche s'appuïoit au Mandel, ſon front étoit couvert par le village d'Enterghen, mais ſa droite abſolument découverte. Villeroi, après avoir paſſé le Mandel, s'étoit avancé avec toute ſa cavalerie de la droite & la Brigade des Gardes Françoiſes. Il avoit laiſſé le reſte de ſes troupes, & leur avoit ordonné de prendre trois ou quatre Châteaux, qui couvroient le front du camp que l'ennemi venoit d'abandonner, & qu'il n'avoit pas eu le tems d'évacuer en ſe retirant.

Cette expédition ne dura guères. Les troupes reſtèrent en colonne, en attendant les ordres pour s'avancer. Ces ordres ne vinrent que ſur les deux heures du matin. Elles marchèrent alors, & arrivèrent ſur les ſix heures à la vûë de l'ennemi, qui étoit en bataille ſur la hauteur d'Arſelle. Il étoit, à la vérité, difficile de l'attaquer de front; mais rien n'étoit plus aiſé que de faire paſſer le Mandel à la cavalerie de la droite & à quelqu'infanterie, pour attaquer ſa gauche, tandis que le reſte des troupes, marchant par la gauche, ſe ſeroient trouvées devant ſa droite, tout-au-plus à deux portées de mouſquet.

Tom. 4, pag. 255. „ Enfin, dit Feuquières, tout conſpiroit à la gloire du Maréchal „ de Villeroi, & la préſomption de l'ennemi lui préſentoit encore une „ occaſion ſûre de faire oublier la faute de la veille; mais il laiſſa en„ core échapper cette occaſion. Sur le point de charger & d'accabler „ cette Armée, qui pour la ſeconde fois, dans l'eſpace de vingt-quatre „ heures, ſe trouvoit par ſa faute au moment d'être totalement détrui„ te, nôtre Général remit l'affaire au lendemain, quelqu'inſtance qu'on „ pût lui faire pour l'engager à ordonner que l'on marchât à la charge. „ Ainſi Mr. de Vaudemont, profitant de ſon bonheur & de nôtre „ molleſſe, fit ſa retraite devant nos yeux, auſſi tranquillement qu'il „ l'auroit pû faire hors de nôtre vûë, à la reſerve d'une petite Arrière„ garde de Dragons & d'Infanterie, que le Maréchal de Villeroi con„ ſentit enfin que l'on chargeât". Il eſt bien rare qu'un Général ne faſſe quelque faute, mais il devroit être défendu d'en faire de pareilles à celles qu'on vient de rapporter; c'eſt-à-dire, que celui qui en eſt capable ne devroit plus être mis à portée d'en faire.

Il prend deux Places peu importantes. *Limiers, tom. 2. pag. 575. Memoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

Ce coup manqué, on réſolut de tenter le ſiège de Nieuport, dont on ſavoit que la garniſon étoit foible. On marcha vers cette Place, on prit même une redoute qui faiſoit la communication de cette Ville avec Dixmude; mais apparemment qu'on ne fit pas aſſez de diligence; on ſe laiſſa prévenir par douze Bataillons, qui entrèrent dans cette Place. On ſe rabattit ſur Dixmude & ſur Deynſe, deux fort-mauvaiſes Places, où il y avoit pourtant ſix à ſept mille Anglois, qui furent obligés de ſe rendre à diſcrétion. Faute d'autre matière, l'Hiſtoire Métallique fait mention de la priſe de ces deux Places, qui avoient à peine un chemin-couvert. † Sur la Médaille, on voit un ſoldat à genoux, qui

† Voïés No. XXVII.

qui rend les armes. Auprès de lui sont deux Couronnes murales. La Légende, HOSTES AD DEDITIONEM COACTI SEPTEM MILLIA, & l'Exergue, DEYNSIO ET DIXMUDA CAPTIS, signifient, *qu'on fit sept mille prisonniers de guerre en prenant Deynse & Dixmude.* L'explication de cette Médaille supplée à sa simplicité.

1695. *Burnet, tom. 4. pag. 304. Le Clerc, tom. 3. pag. 428.*

„ LA principale Armée de France dans les Païs-Bas, dit l'Académie, commandée par le Maréchal de Villeroi, avoit passé l'Escaut & la Lys, & marchoit à dessein d'attaquer le Prince de Vaudemont, qui étoit à la tête d'une partie de l'Armée des Alliés; mais ce Prince avoit des ordres si précis de ne rien hazarder, qu'il ne songea qu'à se retirer, ce qu'il ne pût faire si promptement, qu'on ne taillât en pièces deux Régimens de son Arrière-garde. La retraite des ennemis laissa le Maréchal de Villeroi maître de la Campagne dans la Basse Flandre. Il assiégea Dixmude, qui se rendit en deux jours; après quoi Deynse ouvrit ses portes à la prémière sommation. Il y avoit dans ces deux Villes sept mille hommes de troupes réglées, qui demeurèrent prisonniers de guerre. On y trouva des magazins de toutes sortes de munitions, & le païs d'alentour, qui n'avoit pas encore été fourragé, fournit abondamment aux troupes Françoises de quoi subsister aux dépens des ennemis ".

Ces conquêtes exaggérées par l'Histoire Métallique.

Fautes faites à la défense de Namur. *Feuquières, tom. 4. pag. 256.*

CES exploits du Maréchal de Villeroi, n'eurent pas l'effet qu'auroit eu sûrement la défaite du Prince de Vaudemont; ils ne détournèrent point Guillaume de son entreprise. Il en étoit encore à la Ville. Le Maréchal de Boufflers paroissoit même avoir envie de la lui disputer pied-à-pied. Il avoit fait travailler à un grand retranchement, dont il prétendoit se servir pour arrêter l'ennemi, même après qu'il se seroit rendu maître de ses remparts. On doit des loüanges à sa bonne volonté, mais rien n'étoit plus mal-conçu que ce retranchement. Prémièrement il étoit vû du côté de la Meuse, par-conséquent connu de l'ennemi. Aussi, pendant qu'on y travailla, les ouvriers furent désolés par le canon & les bombes des assiégeans; ce qui coûta inutilement une grande quantité d'hommes. Secondement il étoit trop-près des bastions; par-conséquent il ne pouvoit que difficilement acquerir une hauteur convenable, pour se conserver un feu supérieur à celui du Corps de la Place après que l'ennemi s'en seroit rendu le maître, ni avoir les épaisseurs requises pour résister même un seul jour à la grosse artillerie. Troisiémement ce retranchement étoit dans un pré qui servoit au blanchissage des toiles, trop éloigné du bout des rües de la Ville; & quand il auroit été bon lui-même, on n'auroit pû y communiquer qu'à découvert.

Ib. pag. 260.

SI le Maréchal vouloit effectivement faire durer le siège après la perte du Corps de la fortification, voici comment il devoit s'y prendre. Il ne falloit point épargner les Edifices. Il falloit retrancher les rües & les maisons qui aboutissoient à ce pré, dont on vient de parler. Cet ouvrage n'auroit été connu de l'ennemi, que lorsqu'il auroit été

sur

1695. ſur le Corps de la Place. Il auroit été obligé de faire monter de l'artillerie, pour détruire les prémiers Edifices; il lui auroit fallu ouvrir la tranchée, pour arriver à ces retranchemens, dont il n'auroit connu ni l'étenduë, ni la conſtruction. Le pré dans lequel il auroit conduit la tranchée, étoit expoſé au canon du Château; ainſi il auroit fallu porter de loin les matériaux, pour donner au parapet de la tranchée une épaiſſeur capable de réſiſter au canon. On auroit pû même faire d'autres retranchemens dans les rües de la Ville, ſe rapprochant de la Sambre & du Château; ces retranchemens auroient été aiſés à ſoûtenir, & on auroit mis le feu à la partie qu'on abandonneroit; en un mot, on pouvoit défendre intérieurement Namur juſqu'à la Meuſe, qui auroit ſervi d'un fort bon foſſé.

Priſe de la Ville. *Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 306. Riencourt, tom. 3. pag. 460. Larrey, tom. 2. pag. 238.*

TANDIS que Boufflers penſoit à un retranchement qui ne pouvoit lui être utile, il ne penſa point que la muraille de ſa Place, ſur le bord de la haute Meuſe, n'étoit point terraſſée, & qu'elle pouvoit être ouverte & détruite en quelques heures par le canon. La vûë même de celui que les aſſiégeans firent mettre en batterie de l'autre côté de la Meuſe, vis-à-vis de ce mur, ne lui fit pas faire cette réflexion, d'autant plus naturelle, que ſon retranchement ne pouvoit être bon ſi ce côté-là n'étoit aſſûré, puiſque par-là il pouvoit être pris à dos & en flanc. Cette faute capitale avança du-moins de quelques jours la priſe de cette Place; car ce mur aïant été ouvert, lorſque les aſſiégeans attaquèrent la contreſcarpe & même le Corps de la Place dans tout le front de leur attaque, ils ſe gliſſèrent auſſi le long de la Meuſe, qui étoit baſſe dans ce tems-là, & pénétrèrent dans la Ville par cette muraille détruite, derrière laquelle ils ne trouvèrent d'autre obſtacle que quelques troupes, qui accoururent & les empêchèrent d'avancer. Il fallut ſur le champ battre la chamade, & capituler le vingt-ſixième jour de tranchée ouverte.

Le Château & les Forts ne ſont pas mieux défendus. *Feuquières, tom. 4. pag. 340.*

LE Château & les autres Forts ſe défendirent juſqu'au ſecond de ſeptembre. Ils furent battus avec plus de cent cinquante pièces de canon & cinquante-cinq mortiers; qui y firent un ravage horrible. Les ſoûterreins n'étoient pas capables de mettre à couvert la moitié de la garniſon, en ſorte que les bombes tuoient chaque jour plus de cinquante ou ſoixante hommes. Une grande faute, que fit encore le Maréchal de Boufflers, décida du ſort de cette Place. Le dernier jour d'août les aſſiégeans firent l'attaque générale du Château. On n'avoit pas prévû qu'ils pourroient placer grand nombre d'infanterie, dans les gréniers des maiſons ſituées le long de la Sambre vis-à-vis du Château, & que ce feu incommoderoit infinement l'infanterie, qui étoit dans les ouvrages qui couvroient la porte de la Balance, & protegeoient les flancs de l'ouvrage de *Terra-Nova* & le pied de la brêche du baſtion du Château. Ce manque d'attention expoſa totalement cette infanterie à ce feu, qui ne ſe découvrit qu'au commencement de l'attaque, & qui plongeoit dans ces retranchemens. L'on n'avoit pas même penſe à aſſûrer

assûrer une certaine hauteur par quelques redoutes palissadées, qui auroient empêché l'ennemi d'arriver en bon ordre jusqu'à la Cassotte, & d'insulter la contrescarpe par une attaque générale, parce qu'il lui auroit été indispensable d'attaquer ces redoutes avant que de pouvoir s'avancer jusqu'à la contrescarpe, à cause du feu en flanc qu'il auroit eu à essuïer. Par ces deux fautes, l'attaque générale eut tout le succès que les assiégeans pouvoient souhaiter. Ils se rendirent maîtres de *Terra-Nova*, de la Cassotte, de la contrescarpe, des chemins-couverts depuis la Sambre jusqu'à la Meuse, & s'établirent au pied de la brêche du bastion du Château.

1695.

Ce grand succès obligea de battre la chamade. La garnison obtint tous les honneurs. Il fût convenu, qu'elle ne sortiroit que le six de septembre, & que la capitulation seroit nulle, si elle étoit secourüe avant ce tems-là. Elle sortit au jour marqué, réduite à quatre mille hommes; les assiégeans en avoient perdu dix-huit ou vingt mille. Il est pourtant vrai que cette Place n'avoit pas été défendüe avec la capacité requise dans un Gouverneur, pour faire échoüer une entreprise aussi grande qu'étoit celle du siège de Namur, Place d'une aussi vaste enceinte, dans laquelle on avoit enfermé une Armée plûtôt qu'une garnison, & à laquelle rien ne manquoit de tous les moïens qui pouvoient contribüer à la plus longue & à la plus vigoureuse défense. Boufflers fût cependant fait Duc & Pair, Guiscard eut le Cordon-bleu; la plûpart des Officiers de la garnison, qui n'étoient point responsables des fautes qu'avoient fait leurs Chefs, furent justement récompensés; plusieurs furent faits Officiers-généraux, on donna à d'autres des Régimens vacans, quantité furent faits Chevaliers de St. Loüis.

Ils sont pris.
Mémoires Historiques & Chronologiques.
Feuquières, tom. 4. pag. 341.
Quincy, tom. 3. *pag.* 153.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 237.

Par-rapport au Roi Guillaume, ce siège est la plus belle action de sa vie & la plus éclatante de son Règne. A quelques fautes près qu'on a remarquées, cette grande entreprise fût bien conduite. Il prit de si justes mesures, qu'on ne lui enleva pas un seul de ses convois; il se posta si bien, que son ennemi avec des forces supérieures n'ôsa l'attaquer. Nonseulement il eut la gloire en général de l'entreprise, mais il eut la meilleure part à celle de l'exécution. Il visita souvent les tranchées, & aidé des conseils de Coëhorn, le plus habile de ses Ingénieurs, il ordonna la plûpart des attaques & y fût présent. Envain pour dimi-nüer sa gloire, on a comparé le tems qu'il mit a prendre cette Place, avec celui que Loüis quatorze y avoit mis deux ans auparavant; ce parallèle est des plus injustes, puisqu'on n'y a point fait entrer les nouvelles fortifications & la puissante garnison qu'il eut à forcer & à combattre.

Cette conquête fait justement honneur à Guillaume.
Burnet, tom. 4. *pag.* 307.

Le Maréchal de Boufflers en sortant du Château fût arrêté & conduit à Maëstricht, sous prétexte que les François n'avoient pas observé la capitulation qu'ils avoient accordée à la garnison de Dixmude. Cette garnison s'étoit rendüe prisonnière de guerre. Le Roi d'Angleterre prétendit, qu'en conséquence du Cartel établi pour la rançon des prison-

Il fait arrêter le Maréchal de Boufflers sous un mauvais prétexte.

1695. niers, elle avoit dû être rendüe dès qu'il l'avoit répétée, & il crut que le refus, qu'on lui en avoit fait, l'autorisoit à ne pas observer religieusement la capitulation de Namur. Ce Prince avoit tort, car les Cartels qui se font entre des Puissances qui sont en guerre, ne doivent s'entendre que des prisonniers qui se font dans les occasions particulières & par les Partis. Ceux qui se font dans les Places par capitulation, & dans les sorties, à moins d'une explication, peuvent être gardés jusqu'à la fin de la Campagne sans infraction du Cartel. Sans cela, quel seroit le fruit de la prise d'une puissante garnison dans une Place, ou d'un grand nombre de prisonniers faits après le gain d'une bataille, si le Cartel obligeoit à les rendre avant la fin de la Campagne & aussitôt qu'ils seroient répetés? Enfin, l'usage jusqu'alors avoit été contraire à cette prétention.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 237. Feuquières, tom. 4. pag. 287.

BURNET auroit dû s'instruire de ces circonstances. Il n'auroit pas dit, comme il a fait à cette occasion, que les François donnèrent une nouvelle preuve de leur perfidie en violant le Cartel, sans même alléguer la moindre ombre de prétexte. „ Conduite, ajoûte-t-il, „ dont nous aurions eu lieu d'être surpris, si leur coûtume de manquer à leur parole, toutes les fois qu'ils croïent y trouver leur „ compte, ne nous avoit épargné cette espèce d'étonnement". Ces traits, pleins d'ignorance & de témérité, pouvoient peut-être servir dans une harangue du Parlement pour échauffer les esprits; mais ils ne devroient assûrément pas se trouver dans des Mémoires historiques, dont la vérité, l'exactitude, la modération, doivent être le caractère.

Tom. 4. pag. 304.

Bruxelles bombardé.

TANDIS que ce siège avoit duré, l'Armée Françoise n'étoit pas demeurée dans l'inaction; à l'exception d'une bataille, elle avoit tout tenté pour le faire abandonner. Ses desseins sur Nieuport aïant manqué, & la prise de Dixmude & de Deynse ne pouvant avoir de suites, on entreprit de bombarder Bruxelles. Le Maréchal de Villeroi poussa par différentes marches le Prince de Vaudemont & les vingt-cinq mille hommes qu'il commandoit, jusques sous le canon de cette Place. Après avoir reçu de Mons un convoi de près de cinq mille chariots, le Maréchal parut à la vûë de Bruxelles; il prit ses mesures pour exécuter son dessein. Une partie de ses troupes fût destinée à contenir le Prince de Vaudemont, l'autre fût emploïée à assûrer le bombardement, & à se saisir de certains postes, sans quoi il eût été impossible. Tout étant prêt, le Général François écrivit au Prince de Bergues, que le Roi très-Chrêtien lui avoit ordonné de bombarder Bruxelles, en répresailles du traitement que les Flottes Angloise & Hollandoise avoient fait aux Villes Maritimes de France; que ces sortes d'hostilités répugnant à la bonté de son Maître, il avoit ordre de déclarer, que si les Alliés vouloient à l'avenir s'abstenir de cette manière de faire la guerre, on en useroit de même avec eux; & qu'en ce cas il se retireroit, à condition que dans six heures on lui rendroit une réponse précise, & si bien autorisée qu'il pût y déférer. Cette Lettre n'étoit autre chose qu'une

Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 235. Burnet, tom. 4. pag. 305. Le Clerc, tom. 3. pag. 429. Larrey, tom. 2. pag. 242. Quincy, tom. 3. pag. 137.

qu'une déclaration de réprésailles; la réponse fût telle qn'on devoit l'attendre. 1695.

Le bombardement commença le treizième août sur les sept heures du soir, & dura jusqu'au quinze. Pendant ces trois jours, on envoïa trois mille bombes & on tira douze cent boulets rouges. Le dommage fût des plus grands; on le fit monter à vingt-trois millions. Il y eut trois mille huit cent vingt maisons entièrement brûlées, & quatre cent soixante fort endommagées; la plûpart des Monastères & des Edifices publics furent renversés; il n'y eut que le Palais, où étoit l'Electrice de Bavière, qui fût ménagé. Cette cruëlle exécution vangea abondamment les Places maritimes de France, qui toutes ensemble avoient beaucoup moins souffert que cette Capitale des Païs-Bas; mais elle ne sauva point Namur.

Discours peu raisonnable qu'on fait tenir à Guillaume sur ce sujet. *Histoire d'Angleterre, sous Guillaume III.*

A l'occasion de ce bombardement, de Larrey fait dire au Roi Guillaume, que la France n'avoit plus de politique, & que tout ce qu'elle faisoit depuis quelque tems, ne sentoit que le dépit & le désespoir. Cet Ecrivain auroit dû faire observer en quoi la politique de la France n'étoit plus reconnoissable. Il auroit dû détailler les marques de dépit & de désespoir qu'elle avoit données; sans cela on a droit de juger, que mal-à-propos & sans réflexion, il met dans la bouche de son Héros un langage peu sensé, peu convenable même, & dont on ne voit point-du-tout le fondement. Il n'a pas même vû, que si le bombardement de Bruxelles étoit une preuve de désespoir, on pourroit dire qu'il n'y a guères eu de Prince plus désespéré que celui qu'il fait parler de la sorte, puisqu'il n'avoit pas tenu à lui que toutes les Côtes de France n'eussent été réduites en cendres, & que Dunkerque, Brest, St. Malo, Calais, le Havre-de-Grace, ne subsisteroient plus si la Fortune avoit secondé ses intentions.

Autres tentatives inutiles pour faire abandonner Namur. *Bu net, tom. 4. pag. 305. Quincy, tom. 3. pag. 145.*

L'entreprise sur Bruxelles, quelque intéressante qu'elle pût être pour les Alliés, n'aïant point réüssi à leur faire abandonner Namur, on tenta d'essaïer le dernier remède. Le Maréchal de Villeroi, fortifié d'un détachement considérable venu d'Allemagne, & de tout ce qu'on avoit pû tirer des garnisons, eut ordre de s'approcher du camp des Alliés. Guillaume au bruit de sa marche se fit joindre par toutes ses troupes, & ajoûta de nouveaux ouvrages à ses retranchemens. On les reconnut en plusieurs endroits, & à plusieurs reprises; partout on les jugea inabordables. Les bords de la Mehaigne, les marais, les défilés, les ravines, en un mot les mêmes raisons qui avoient empêché ce Prince de secourir Namur lorsque les François en faisoient le siège, empêchèrent Villeroi de rien tenter pour le dégager. Feuquières prétend toutefois, qu'un Général plus entreprenant, & plus instruit de la situation du Païs, auroit réüssi; que s'il avoit connu le dedans de la Mehaigne, il auroit pû y entrer par le grand & le petit Leck, & auroit pû battre l'Armée ennemie, dont le camp manquoit de fonds, & étoit contraint par la ravine de Bouësse. „ Dans cette occasion décisive, „ *Tom. 2. pag. 160.*

 „ ajoûte-

1695. „ ajoûte-t'il, il importoit moins au Maréchal de Villeroi de connoître „ le front que les derrières du camp qu'il vouloit attaquer, parce que „ c'étoit sa mauvaise disposition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la seconde ligne, qui faisoit „ l'avantage de ce Général dans la disposition qu'il pouvoit donner à „ son attaque, & dont le principal effort étoit à son choix". La prise de Namur fût la fin de la Campagne, du-moins les Armées ne firent que s'observer pour garder leur Païs. Guillaume se rendit en Hollande avant la fin de septembre, & peu de tems après les troupes de part & d'autre furent mises en quartier d'hiver.

Campagne du Rhin, comme les précédentes. *Tom. 4. pag.* 305. *Riencourt, tom. 3. pag.* 456. *Larrey, tom. 2. pag.* 249.

LA France ne perdit rien sur le Rhin, & la défensive y fût si exacte des deux côtés, qu'on ne fit aucune entreprise. Le Maréchal de Lorges, dont la santé & la réputation, du-moins à ce que dit Burnet, baissoient également, se trouva pourtant à la tête de quarante Bataillons, de cent trente-trois Escadrons de Cavalerie & quarante-deux de Dragons. Le Maréchal de Choiseüil son Collègue, ne suppléa point à ce qui pouvoit lui manquer. Le Prince de Baden beaucoup plus foible, fut contraint de se retrancher & de rester long-tems dans ses retranchemens. Les François, presque maîtres de la Campagne, passèrent le Rhin, pénétrèrent dans le Bergstat & le désolèrent. Les Imperiaux eurent leur tour; plus forts à la fin de la Campagne, par les troupes qui les étoient enfin venu joindre, & par les gros détachemens que le Roi très-Chrêtien avoit donné ordre d'envoïer en Flandre, ils contraignirent les François de se retrancher à leur tour, & ils le firent de manière à conserver leur païs mieux qu'ils n'avoient fait l'année précédente. Ils gardèrent si bien les passages, depuis Huningue jusqu'à Philipsbourg, & depuis cette dernière Place jusqu'à Manheim, que le Prince de Baden fût obligé de rester en-delà du Rhin. La disette de fourrages contraignit ces Armées à se separer de meilleure heure qu'à l'ordinaire; avant le vingt de septembre il n'y eut plus de troupes en Campagne. A la manière dont se faisoit la guerre en ces païs depuis deux ou trois ans, une neutralité auroit fort convenu; elle auroit épargné à l'Empereur & au Roi très-Chrêtien bien de la dépense, & à leurs peuples beaucoup d'allarmes & beaucoup de misères.

La guerre se fait en Piémont foiblement. *Quincy, tom. 3. pag.* 164. *Limiers, tom. 2. pag.* 581.

LA Campagne de Piémont fût un mystère, qui ne se développa que l'année suivante. Le Duc de Savoïe y fût toûjours plus fort au-moins de moitié que le Maréchal de Catinat; toutefois, gagné ou ébranlé par les promesses de la France, il ne fit rien qui répondît à la supériorité de ses forces, & à ce qu'elles le mettoient en état d'entreprendre. Ce Prince s'attacha au siège de Cazal, dont la prise lui étoit assûrée sans cela, par la manière exacte dont il l'avoit bloquée. Tout l'hiver il avoit fait travailler aux préparatifs de cette conquête. Dès le mois de mars, il fit charger à Pavie plusieurs barques de munitions & d'artillerie, il tint de frequens Conseils avec les Généraux de ses troupes auxiliaires, & il prit de grandes mesures pour assûrer le succès de cette entre-

entreprise, concertée, selon toutes les apparences, avec le Roi très-Chrêtien.

1695.

La Campagne ne commence qu'à la fin de juin.

Quincy, tom. 3. pag. 164.

Au commencement d'avril, six mille Impériaux autant d'Espagnols eurent ordre de se tenir prêts à marcher au prémier commandement. On tira encore du Milanez treize pièces de canon & quinze mortiers. On fit embarquer l'infanterie qui étoit le long du Pô; on fit remplir de fourrages quantité de bateaux; on tira même de l'Arcenal de Turin vingt-deux pièces de gros canon, & trois mortiers qui envoïoient des bombes de trois cent livres. De la neige, qui tomba en abondance pendant trois jours, dérangea ces préparatifs; toutes les troupes furent renvoïées dans leurs quartiers, & cette entreprise, qu'on avoit si fort à cœur, fût différée jusqu'à la fin de juin.

Les François sur la défensive.

Ibid. pag. 165.

Dans le tems ordinaire de l'ouverture de la Campagne, l'Armée Françoise s'assembla. Le Maréchal de Catinat se conduisit comme il auroit fait, s'il avoit craint que le siège de Cazal ne fût qu'une feinte. Il fit occuper les hauteurs des environs de Suze, par un Corps considérable de troupes, afin d'en empêcher les approches; il établit un camp à Frosasque près de Pignerol, & pourvut à la sûreté des passages du Dauphiné & de la Provence; il fit même construire un Fort à Fenestrelles; avec le reste de ses troupes, il se campa à Dillon & s'y retrancha.

Le siège de Cazal n'étoit pas une feinte. Toutes les troupes destinées à cette expédition, arrivèrent le vingt-cinq de juin. Elles trouvèrent les lignes de circonvallation achevées par les troupes qui avoient servi au blocus. On tint un grand Conseil de guerre, pour régler de quelle manière les troupes seroient emploïées dans les tranchées. Il fût réglé qu'on feroit deux attaques; la prémière & la principale, contre le bastion de la Citadelle opposé à celui qui étoit enfermé dans la Ville; l'autre, contre la muraille qui joignoit la Ville & la Citadelle.

Siège de Cazal.

Larrey, tom. 2. pag. 234.

Burnet, tom. 4. pag. 308.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

La tranchée fût ouverte le vingt-sept, elle fût poussée par un boyau de quatre cent pas, jusqu'à un petit Fort qui fût emporté l'épée à la main. Ce jour-là même on dressa une batterie de vingt pièces de canon. Le Marquis de Crenan ne parut pas se défendre avec toute la vigueur dont il étoit capable; ce qu'il auroit assûrément fait, s'il n'avoit pas eu des ordres secrets. Ainsi les assiégeans avancèrent fort, & dès la nuit du huit au neuf de juillet, ils s'établirent sur le glacis de la contrescarpe de la Citadelle, & préparèrent deux batteries pour faire brêche à la demi-lune qui couvroit la courtine. Ils furent agréablement surpris d'entendre battre la Chamade. La capitulation fût des plus extraordinaires, on fût, ou l'on parut être deux jours à la régler.

On convint que la Ville seroit renduë au Duc de Mantoüe; que les fortifications de la Ville & de la Citadelle seroient rasées, sans pouvoir désormais être rétablies; que les démolitions des dehors se feroient aux dépens des Alliés, & celles du Corps de la Place aux dépens de

 la

1695. la France ; que la garnison y demeureroit jusqu'à l'entière démolition ; qu'elle en sortiroit avec tous les honneurs, & qu'elle y laisseroit toute l'artillerie & toutes les munitions. Il y en avoit abondamment. Elles consistoient en cent cinquante pièces de canon, dix mortiers, cinquante mille grénades, vingt-cinq milliers de poudre, soixante mille boulets, cinq mille mousquets, quatre-vingt milliers de plomb, dix-sept cent bombes, huit mille sacs de grain & deux cent sacs de farine. Les Espagnols & le Duc de Savoïe partagèrent l'artillerie, & les Allemans se contentèrent des munitions. Cette Place avoit coûté à la France des sommes considérables. C'étoit l'acquisition qu'on en avoit faite, aussi-bien que la prise de Strasbourg, qui avoit allarmé toute l'Europe, & donné lieu à la Ligue d'Augsbourg. Que de sang épargné, si on avoit prévû les suites de ces entreprises ! Du reste, Cazal fût démolie, parce que le Duc de Mantoüe n'étoit pas assez puissant pour l'entretenir & la garder, & que l'Espagne ni la Savoïe n'auroient jamais consenti à se la céder.

Aprés cette conquête, le Duc de Savoïe passa le reste de la Campagne à faire des préparatifs, & n'entreprit rien, sous prétexte que le Maréchal de Catinat rompoit toutes ses mesures, par les travaux qu'il faisoit faire à Suze & à Pignerol. La Campagne finit par la démolition de Cazal, qui ne fût achevée que le dix-huit de septembre.

L'Espagne fait de grands efforts en Catalogne. *Quincy, tom. 3. pag. 169. Larray, tom. 2. pag. 245.*

La guerre se fit en Catalogne de la part de la France comme partout ailleurs ; c'est-à-dire sans dessein d'entreprendre, & dans la seule vûë de conserver les conquêtes qu'on y avoit faites. Il n'en étoit pas de même de la part de l'Espagne. Allarmée de ses pertes, & en craignant de nouvelles, elle avoit fait les derniers efforts pour mettre sur pied de forces supérieures, non-seulement pour empêcher qu'on ne pénétrât plus avant, mais encore pour reprendre une partie des Places qu'on lui avoit enlevées. Dans cette vûë, le Roi Catholique ordonna de nouvelles levées ; & demanda du secours à ses Alliés. Le Marquis Marquis de Leganez leva deux Régimens Italiens ; on fit venir deux mille Napolitains, douze cent Lombards & trois mille Allemands. Ce Prince changea le Gouverneur de Catalogne ; il mit à sa place Castanaga Gouverneur des Païs-Bas, & lui donna le commandement général de ses troupes.

Ils investissent deux Places à la fois. *Quincy, Ib.*

A tous ces préparatifs, la France n'opposa qu'une Armée médiocre, commandée à l'ordinaire par le Maréchal de Noailles. A son arrivée à Perpignan, il apprit qu'Ostalric & Castelfollit étoient déjà investis par les Miquelets. Déjà indisposé, il donna ses ordres à ses Lieutenans-généraux pour faire entrer des convois dans ces deux Places. On réüssit à l'égard d'Ostalric. Ceux qui le bloquoient se retirèrent à l'approche des troupes Françoises, & on y fit entrer tous les secours qu'on voulut. Il n'en fût pas de même à Castelfollit ; on y trouva une très grande résistance ; on ne pût y faire entrer que quatre cens hommes & cinquante mulets chargés de vivres. Ce peu de succès étoit d'autant

tant plus fâcheux, que quelques jours auparavant le Gouverneur de cette Place en étoit sorti avec huit cens hommes, pour aller faire païer des contributions qu'il avoit imposées, & n'avoit pû y rentrer; il avoit même été défait, forcé de se rendre avec le reste de sa troupe, & blessé à mort. C'étoit presque ce qui pouvoit lui arriver de mieux, après la faute qu'il avoit faite.

1695.

La maladie du Maréchal augmenta, & le mit hors d'état d'agir; on envoïa le Duc de Vendôme pour le remplacer. Si la faveur eut part à ce choix, elle ne fût certainement point aveugle. Ce Seigneur, petit fils naturel d'Henri quatre, en avoit les vertus & presque le caractère. Né pour la guerre, il la savoit naturellement; un coup d'œil lui faisoit appercevoir ce qu'il y avoit à faire. On le verra bien-tôt, dans la dernière guerre de ce Règne, exécuter de grandes choses, & en manquer de plus grandes encore par les intrigues de l'envie & de la jalousie.

Le Duc de Vendôme commande l'Armée Françoise. Son caractère. *Limiers, tom.* 2. *pag.* 581.

Dès qu'il fût à la tête de l'Armée, il gagna les cœurs de tous les soldats, en particulier des Miquelets, que le Maréchal de Noailles avoit aliénés. Sa prémière entreprise, & la manière dont il s'y prit pour la faire réüssir, eut un applaudissement général, & lui acquit pour toûjours l'estime & la confiance des troupes. Le ravitaillement de Castelfollit aïant manqué, comme on l'a dit, le prémier soin du nouveau Général fût de pourvoir à cette Place. Sachant que le terrein des environs n'étoit pas propre aux mouvemens de la cavalerie, il ne prit que mille chevaux, deux ou trois Régimens de Dragons, avec son infanterie. Il partit de son camp de Servia, passa la Fluvia, & arriva le sept juillet près des montagnes de Castelfollit. Il alla aussitôt reconnoître celle qu'il devoit attaquer. Les Espagnols y avoient fait plusieurs retranchemens; leur principal poste étoit une Chapelle bâtie sur le sommet. Dès qu'il l'eut reconnu, il fit attaquer une maison qui étoit à l'entrée de cette montagne, & y plaça deux cent Dragons. Il fit assembler les Officiers-généraux, & leur exposa son plan; c'étoit d'attaquer ces retranchemens par trois endroits, afin d'envelopper toute la montagne; de les attaquer en même tems, afin que l'ennemi ne pût en dégarnir un pour soûtenir les autres. L'exécution fût aussi prompte que l'avoit été la résolution. Avant la fin du jour on fût maître de la montagne; le lendemain on s'empara de tous les autres postes, & en moins d'une heure & demie le chemin de Castelfollit fut parfaitement libre. Cette Place fût démolie, aussi-bien qu'Ostalric & les Châteaux de Tordera & de Blanes. On en usa de la sorte, parce qu'on n'étoit pas en état de les défendre, & qu'ils auroient servi à bloquer Gironne & à couvrir Barcelone.

Il dégage les deux Places investies. *Quincy, tom.* 3. *pag.* 171. *Riencourt, tom.* 3. *pag.* 396.

Pendant ces mouvemens, le Marquis de Castanaga s'assembla à trois lieües de cette dernière Place; il reçut les Napolitains & les Allemands, qui arrivèrent sous le convoi de la Flotte des Alliés. Il marcha d'abord vers Ostalric, qui venoit d'être démolie, ensuite à Palamos, dont il avoit résolu le siège. La Flotte, forte de trente-cinq vaisseaux de ligne,

de

1695. de dix-neuf galères & de plusieurs autres espèces de bâtimens, avoit ordre de le seconder dans cette entreprise. Elle mouilla le dix-septième août à la portée du canon de cette Place.

Il fait lever le siége de Palamos. *Limiers, tom. 2. pag. 582. Riencourt, tom. 3. pag. 405. Quincy, tom. 3. pag. 178.*

Le Duc de Vendôme rassembla toutes ses troupes, il en tira de toutes les garnisons des environs, & occupa les hauteurs voisines de Palamos. La situation des Espagnols lui parut telle, qu'il ne crut pas devoir rien entreprendre. Ce qu'il n'avoit pû faire de vive-force, il le fit par adresse. Il écrivit au Gouverneur qu'il pouvoit sûrement compter sur le secours de l'Armée navale de France, qui partiroit immanquablement de Toulon avant le commencement de septembre. Les pêcheurs chargés de cette Lettre, se laissèrent prendre. Russel, qui commandoit la Flotte des Alliés, ne jugea pas à propos d'attendre le Maréchal de Tourville; il prit le parti d'aller au-devant de lui, fit rembarquer trois mille hommes dont il avoit fortifié Castanaga, & laissa ce Général se demêler comme il pourroit du siège qu'il avoit entrepris. Celui-ci, destitué d'un secours sur lequel il avoit compté, & qui lui étoit absolument nécessaire, se retira au bout de quatre jours de tranchée ouverte. C'est à quoi aboutirent les projets de la Cour de Madrid, & les grandes dépenses qu'avoient fait ses Alliés pour lui fournir une Flotte capable de les seconder. Le seul fruit qu'ils en tirèrent, fût d'avoir contraint les François de démolir eux-mêmes la plûpart des Places dont ils s'étoient emparés.

Le bon état de défense où l'on met les Côtes. *Quincy, tom. 3. pag. 181. Larrey, tom. 2. pag. 253.*

La défensive fût aussi heureuse sur mer, qu'elle l'auroit été sur terre sans la prise de Namur. On vit tranquillement les Anglois & les Hollandois faire pendant l'hiver des préparatifs extraordinaires pour avoir en mer plusieurs Flottes. Ils les destinoient à entreprendre encore sur les Côtes de France, & à rassûrer le Roi d'Espagne, que les conquêtes de l'année précédente avoient étrangement allarmé. A tant de forces, on opposa seulement une grande attention à mettre les Côtes en état de défense. Le Maréchal de Choiseüil fût nommé pour commander sur les Côtes de Normandie. Il avoit, du côté de la Hogue, deux Bataillons de Marine, trois de Milices, un Régiment de Cavalerie, un de Dragons; le reste des troupes qui étoient à ses ordres, s'étendoient depuis Fescamp jusqu'à St. Valery, à portée de secourir les lieux de la Côte qui en auroient besoin. Ce Maréchal visita tout son département; il fit construire un nouveau Fort à Cherbourg.

De Vauban eut le commandement de Brest & des environs. Il avoit à sa disposition vingt-deux Bataillons de Marine, composés de cent quatorze Compagnies Franches. Le Maréchal d'Etrées mit le Païs d'Aunis & la Rochelle hors d'insulte. Le Maréchal de Tourville prit les mêmes précautions par rapport à Toulon. Folleville, Gouverneur de Marseille, forma quatre-vingt Compagnies de cinquante hommes chacune; la moitié fût destinée à garder le Port & les Forts de sa Place, le reste fût placé sur les Côtes. On avoit eu une attention particulière pour St. Malo & pour Dunkerque, qu'on savoit être l'objet particulier du

du courroux des Anglois. Outre ces mesures prises par terre pour résister à des forces maritimes, on équipa dans tous les Ports plusieurs vaisseaux pour troubler le Commerce des ennemis. Ce plan de défense eut encore plus de succès qu'on n'en avoit esperé.

1695.

Les Flottes combinées se mirent en mer à la fin de juin, & parurent à la vûë de St. Malo le quatorze juillet. Le lendemain, sur les dix heures du matin, elles moüillèrent dans la Fosse aux Normands, à la reserve de quatre galiotes à bombes, & de quatre navires destinés pour battre le Fort de la Conchée, afin de l'empêcher de troubler le bombardement. Ils envoïèrent plus de neuf cent bombes & quantité de carcasses; cinq cent tombèrent dans la Ville, & mirent le feu en plusieurs endroits; mais, par les soins de ceux qui y commandoient, il n'y eut que dix ou douze maisons brûlées, & trente-cinq à quarante endommagées.

Rend presqu'inutiles les Flottes des Alliés. *Riencourt, tom. 3. pag. 419. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 239.*

De St. Malo cette Flotte, absolument maîtresse de la mer, se fit voir à Grandville; elle moüilla à la portée du canon; trois cent bombes qu'ils y envoïèrent, brûlèrent dix ou douze maisons. De Grandville elle continüa sa route, & arriva aux Dunes le vingt-sept juillet, après avoir eu le plaisir d'effraïer toutes les Côtes où elle s'étoit fait voir. Elle fût jointe par quantité de vaisseaux de transport. C'étoit à Dunkerque qu'elle en vouloit. Après bien des cérémonies pour entrer dans la Rade, ils y moüillèrent au nombre de soixante voiles; savoir, seize frégates depuis vingt-quatre jusqu'à quarante pièces de canon, dix-huit galiotes à bombes, cinq ou six brûlots & plusieurs grosses chaloupes. Les galiotes commencèrent à jetter des bombes à huit heures du matin, mais sans aucun effet, à cause de leur grand éloignement. Une heure après elles se mirent en ligne devant les Forts du côté de l'Oüest, à la grande portée du canon, appuïées de leurs frégates, qui moüilloient derrière & dans les intervalles.

Quincy, tom. 3. pag. 184.

Le Comte de Relingues Chef d'Escadre, qui commandoit la Marine à Dunkerque, avoit posté neuf chaloupes le long de la terre sous le canon de Mardick, avec ordre de couper les brûlots & les machines que l'ennemi tenteroit de faire dériver sur les Forts à la faveur du vent & de la marée; neuf autres chaloupes étoient postées entre les deux têtes des Jettées. Ces chaloupes continrent les galiotes, & les empêchèrent d'approcher; de manière que de douze cent bombes qu'elles jettèrent, pas une seule ne tomba dans la Ville. Irrité de ce peu de succès, Berckley, qui présidoit à cette exécution, voulut enlever les chaloupes postées sous le canon de Mardick. De Relingues s'apperçut de ce dessein, il alla à leur secours, & contraignit celles de l'ennemi de se refugier sous le feu de leurs frégates.

Ces frégates s'approchèrent à la bonne portée du canon des Forts, & firent sur eux un très-grand feu; mais ces Forts leur repondirent de manière qu'elles furent bien-tôt obligées de se remettre à leur prémière distance. Il en fallut venir à la dernière ressource. Berckley lâcha tout

1695. à la fois quatre brûlots, deux sur le fort de l'Oüest, les deux autres sur le Fort de l'Est. Quoiqu'on fût persuadé que ces brûlots étoient des machines infernales, ceux qui commandoient les chaloupes ne balancèrent point d'aller au-devant d'eux. Ils étoient déjà en feu; ce fût à qui s'en approcheroient les prémiers. St. Paul & la Bruyère saisirent avec des grapins les deux qui alloient tomber sur le Fort de Bonne-Espérance; ils les remorquèrent, & les allèrent échoüer fort loin de ce Fort. Le Marquis de Château-Renaud & le Chevalier son frère firent la même manoeuvre par rapport aux deux autres, qui tomboient sur le Fort Verd.

Cette tentative n'aïant pas mieux réüssi que les précédentes, on ne pensa plus qu'à se retirer. On s'y prit un peu tard; la mer baissoit, il y avoit déjà du tems; on fût obligé, en courant les bordées, de s'approcher du canon des Côtes. Ce canon fût si bien servi, qu'une frégate fût obligée de s'échoüer sur le Brack, au Nord-Oüest des Jettées; elle y fût brulée par les chaloupes de Dunkerque. Berckley, qui avoit encore des bombes à perdre, résolut de bombarder Calais. La chose étoit difficile, à cause d'un Fort de bois, qu'on avoit bâti au-devant de cette Ville, sur la pointe de terre qui s'avance le plus dans la mer, & où il y avoit une batterie de quatorze pièces de gros canon. Il fût résolu qu'on tâcheroit de brûler ce Fort. De Relingues, qui avoit fait échoüer l'entreprise de Dunkerque, fit encore échoüer celle-ci. Il se trouva à Calais avec ses chaloupes, & s'en servit si bien, que le Fort de bois fût conservé. Les Anglois eurent pourtant la consolation d'envoïer dans la Ville cent cinquante bombes ou carcasses, qui endommagèrent plusieurs maisons & mirent le feu à trois ou quatre.

Tom. 3. pag. 189. „ Voila, dit Quincy, où se terminèrent les grands apprêts des „ ennemis, & les grandes dépenses qu'ils firent pour mettre de si grosses Flottes en mer, lesquelles ne furent emploïées qu'à bombarder „ trois de nos Villes, dont le peu de dommage qu'ils y causèrent ne „ fût pas capable de les dédommager des grandes sommes qu'ils „ avoient emploïées pour cet armement. On fût étonné qu'ils eussent fait une si grande dépense, pour faire les mêmes tentatives „ qu'ils avoient fait l'année précédente, & qui avoient assez mal réüssi. „ C'étoit par de pareilles entreprises, qu'ils amusoient les peuples d'Angleterre & de Hollande, en leur faisant accroire qu'ils avoient détruit toutes les Villes Maritimes de France; & cela servoit au Prince d'Orange à tirer de l'argent de l'Angleterre & de la Hollande ".

On frappa en France une Médaille, pour insulter à l'inutilité de ces Flottes. † Elle répréſente dans le Port de Dunkerque une galère à l'antique; au-devant on voit le débris d'une galiote, & en éloignement une bombe qui crêve en l'air. Cette gravûre, avec la Légende, DUNKERCA ILLÆSA, exprime, *que cette Ville fût bombardée sans en recevoir aucun dommage.*

† Voïés N°. XXVIII.

TAN-

TANDIS que ces Flottes faisoient plus de peur que de mal, les Armateurs François couroient impunément les mers & désoloient le Commerce des Alliés. Les Maloüins, à la hauteur de Galloway en Irlande, prirent trois vaisseaux Anglois, qui venoient des Indes richement chargés. Ils les prirent d'abord pour des vaisseaux de guerre, à cause de leur grosseur & du grand nombre de leurs sabors ; mais ils ne laissérent pas de les attaquer. Aïant reconnu pendant le combat qu'ils n'étoient pas ce qu'ils paroissoient, ils les ménagèrent, & ne tirèrent que dans les mâts & dans les voiles : ils les abordèrent, & s'en rendirent maîtres après un combat de deux heures.

1695. Dérangement du Commerce des Alliés. *Quincy, tom.* 3. *pag.* 193. *Mémoires publics. Burnet, tom.* 4. *pag.* 311. *Riencourt, tom.* 3. *pag.* 479.

LE Marquis de Nesmond qui commandoit une Escadre, rencontra sur la fin du mois d'août deux autres vaisseaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales ; il s'en rendit maître sans combat. Ils étoient chargés de six mille caisses de salpêtre pesant chacune cent cinquante livres, de quinze ballots de mousseline, de huit mille ballots d'étoffes de soye, de trente-six caisses de porcelaine, vingt-quatre de bois rouge, vingt de lacque, & d'un sachet de diamans, parmi lesquels il y en avoit trente-neuf pésant quarante carats chacun ; sans compter diverses autres marchandises, qui étoient à fonds de cale & qui appartenoient aux Equipages. Cettte prise, avec la précédente, fût estimée au-moins six millions.

ON en a fait le sujet d'une Médaille. † On y voit un Port couvert de lingots, de ballots & de marchandises ; deux Matelots sont occupés à charger un ballot, & dans l'éloignement il y a des vaisseaux & des barques. La Légende, INDICÆ HOSTIUM OPES INTERCEPTÆ, signifie, *Trésors des Indes enlevés aux ennemis.* L'explication de cette Médaille contient des faits trop singuliers, pour qu'on l'omette. „ Dès que les François, dit-on, eurent obtenu la permission d'aller en course, & que le Roi leur eut même accordé des vaisseaux & des Officiers de ses Flottes, on vit en peu de tems des armemens considérables dans tous les Ports, sur-tout à St. Malo & à Dunkerque. Durant la guerre il y eut plus de cinq mille bâtimens Anglois & Hollandois pris avec leurs charges, entr'autres la Flotte marchande qui venoit des Indes. Ces prises continuëlles sur deux Nations qui tirent leur principale richesse du Commerce, ont répandu l'opulence en différentes Provinces du Roïaume ; & n'ont pas peu contribué à mettre les ennemis hors d'état de fournir aux dépenses de la guerre ".

Médaille à ce sujet. † Voïés N°. XXIX.

SANS assûrer que cette supputation soit exacte, on peut dire qu'elle n'est pas aussi exaggerée qu'on le pourroit croire. Il est certain que le Commerce de ces deux Peuples souffrit extrêmement, qu'ils souhaitoient la paix, du-moins aussi ardemment que les François ; que St. Malo, Dunkerque & tous les Païs des environs regorgeoient de richesses ; que c'est ce qui a rendu Lille aussi opulente qu'elle l'a été. D'ailleurs

1695. leurs ce n'étoit pas des bâtimens ordinaires qui alloient en course, c'étoit des vaisseaux du Roi & des Escadres entières. Les Alliés occupant leurs Flottes, soit à assûrer l'Espagne, soit à inquiéter les Côtes de France, ne pouvoient fournir à leurs marchands des escortes suffisantes. Du reste, rien ne prouve mieux quelle est l'étendûe du Commerce de ces deux Nations, d'avoir pû soûtenir tant de pertes & n'en être qu'incommodées.

Avantage considérable. *Quincy, tom. 3. pag. 278. Riencourt, tom. 3. pag. 332.*

AUTRE sujet de triomphe pour la France. L'intrépide Jean Bart sortit de Dunkerque avec une Escadre de six ou sept vaisseaux. Le dix-huit de juin il rencontra la Flotte Hollandoise de la mer Baltique; elle étoit au-moins de cent cinquante voiles, & escortée par cinq gros vaisseaux de guerre, Dès qu'il les vit il les attaqua. Il aborda lui-même le vaisseau Amiral, s'en empara & força les quatre autres à fuir ou à se rendre; il tomba ensuite sur les vaisseaux marchands & en prit trente. Embarrassé de cette multitude de prises, ou plûtôt craignant qu'on ne les lui enlevât, il en brûla la plus grande partie, & envoïa le reste à Dunkerque.

† Voïés N°. XXX.

CETTE action étoit belle, mais elle ne méritoit pas une Médaille, du-moins aussi fastueuse que celle qui la répresente. † On y voit la Hollande épouvantée, un vaisseau en feu qui coule à fonds, & des ballots flottans sur la mer. La Légende, INCENSIS AUT CAPTIS HOSTIUM NAVIBUS ONERATIS TRIGINTA, BELLICIS TRIBUS, & l'Exergue, AD TEXELIAM, veulent dire, *trente vaisseaux marchands & trois vaisseaux de guerre pris ou brûlés auprès du Texel.* C'est peu connoître la Hollande, que de dire, comme on fait dans l'explication, que cet échec répandit la terreur sur toutes ses Côtes. Il est peu de tempêtes qui ne lui causent de plus grandes pertes.

Conquêtes des Turcs en Hongrie. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 312. Limiers, tom. 2. pag. 583.*

LA Fortune parut favoriser les Turcs depuis qu'ils eurent changé de Maître. Achmet étoit mort au commencement de cette année. Les Janissaires changèrent aussi l'ordre de la succession; ils élevèrent sur le trône Mustapha, second fils de Mahomet quatrième, quoiqu'Achmet eût laissé des enfans. Le nouvel Empereur se mit à la tête de ses Armées de Hongrie; il entra assez tard en Campagne, mais il prévint encore les Allemands. Le mois de septembre fût pour lui un tems de conquêtes. En quatre heures il força la Ville & le Château de Lippa; la garnison fût passée au fil de l'épée. Huit jours après Titoul fût emporté d'assaut; ses troupes firent main basse sur quinze cens Allemands qui le défendoient. Le vingt-un du même mois, il battit le Comte de Veterani, lui tua cinq mille hommes, prit vingt pièces de canon & tout son bagage. Ses Flottes se battirent aussi dans le même mois contre les Vénitiens. Il y eut deux combats, l'un le quinze, l'autre le dix-huit. Le prémier se termina sans avantage de part ni d'autre; le second se donna près de Metelin. Les Vénitiens, qui se retirèrent à la faveur de la nuit, publièrent que tout l'avantage avoit été de leur côté.

Il

Il n'eſt guères poſſible que tant de combats, tant d'expéditions militaires ne fatiguent l'imagination; un changement d'objets la délaſſera. Nous donnerons ici la ſuite de l'Hiſtoire des erreurs de Madame Guyon. Quelque grand que fût le nombre des admirateurs de cette femme ſi extraordinaire, elle étoit ſuſpecte à bien des gens. Ses diſcours même fortifioient les ſoupçons, parce qu'elle diſoit ingenûment beaucoup de choſes d'elle, propres à ſcandaliſer ceux qui n'étoient pas initiés à ſon jargon ſpirituël. Fatiguée des bruits qui couroient ſur ſon chapître, par le conſeil de l'Abbé de Fenelon, alors Précepteur des Enfans de France, & depuis Archevêque de Cambrai, elle réſolut de remettre à l'Evêque de Meaux (Benigne Boſſuet) le jugement de ſon état & de ſes livres. Le Prélat y conſentit. Madame Guyon lui remit tous ſes Ouvrages, tant imprimés que manuſcrits, ſur la fin de ſeptembre mille ſix cent quatre-vingt-treize. Elle ne pouvoit choiſir de Juge moins prévenu en ſa faveur; il avoit déclaré plus d'une fois, qu'il regardoit ces Doctrines myſtiques comme des chimères. On peut s'imaginer quel fût ſon étonnement, quand il vit toutes les rêveries dont on a déjà parlé; il ne douta pas qu'elle ne fût dans la dernière illuſion. Il eut avec elle quelques conférences au commencement de mille ſix cent quatre-vingt-quatorze. Elle lui déclara qu'il étoit contre le naturel de ſon Oraiſon de rien demander à Dieu. Il lui défendit l'approche des Sacremens. Elle fût ſi docile & ſi ſoûmiſe, que cette défenſe n'eut point de ſuites.

1695. Suite de l'Hiſtoire de Mad. Guyon. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Cependant de tous côtés on éclatoit contr'elle dans Paris. Elle écrivit à Madame de Maintenon, pour la ſupplier de demander au Roi des Commiſſaires pour informer & pour juger de ſa conduite; afin, diſoit-elle, qu'étant purgée des crimes dont on l'accuſoit, on entrât avec moins de prévention dans l'examen de ſa Doctrine; mais ſa prière fût inutile. Elle ſe borna à demander que l'Evêque de Châlons, & le Supérieur-général de la Congrégation de St. Sulpice fuſſent aſſociés à l'Evêque de Meaux, pour la déciſion des points ſur leſquels on l'accuſoit d'erreur. La déciſion dura ſept à huit mois à diverſes repriſes. Les conférences ſe tinrent à Iſſy; on y lut tous les Ecrits de la Dame & ceux que faiſoit l'Abbé de Fenelon, qui, dit-on, ne ſe mêloit de cette affaire que parce qu'il avoit peur qu'on ne donnât atteinte aux ſentimens des vrais Myſtiques. Comme l'Evêque de Meaux n'avoit jamais lû ces eſpèces de Livres, le même Abbé, par le même principe, lui fournit des Extraits de Thaulère, de Rusbrock, de Bléſius & de quantité d'autres de ce caractère.

Pendant cet examen, l'Archevêque de Paris, choqué apparemment de ce qu'on ne l'avoit pas choiſi pour Juge d'une Doctrine qui s'étoit répanduë dans ſon Diocèze, condamna fort durement, comme on l'a vû ſous l'année précédente, deux Livres de Madame Guyon. Cet incident n'empêcha pas la Commiſſion d'aller ſon train. Les Commiſſaires convinrent de trente-quatre Articles, qu'ils ſignèrent le dix mars de

On examine ſa Doctrine; on la condamne. *Mémoires publics.*

1695. cette année. Madame Guyon les signa sans peine, aussi-bien que les Censures, que les deux Prélats publièrent de ses Livres. Elle déclara pourtant, qu'elle n'avoit jamais eu dessein de rien avancer qui fût contraire à l'esprit de l'Eglise Catholique.

On l'accusa bientôt de n'avoir pas tenu la parole qu'elle avoit donnée de ne plus dogmatiser. Elle fût enfermée; mais sa prison ne fût pas longue; on lui permit de se retirer à Blois, avec défense d'avoir d'autre Directeur qu'un Jésuite. L'Evêque de Châlons, qui venoit d'être fait Archevêque de Paris, exigea d'elle avant son départ un nouvel Acte de soûmission. Elle dit, „ qu'elle doit ce témoignage à la vérité, qu'elle n'a jamais prétendu insinüer par aucune de ces expressions, aucune des erreurs qu'elles contiennent; n'aïant point compris que personne se fût mis ce mauvais sens dans l'esprit ". Non contente d'avoir rendu ce témoignage à sa Foi, en mourant à Blois dans sa retraite, elle fit son Testament, à la tête duquel elle mit sa Profession de Foi, accompagnée d'une déclaration qui ne fait guères d'honneur à ses Juges.

Protestation qu'elle fait dans son Testament. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

„ Je dois à la vérité, dit-elle, & pour ma justification, protester avec serment qu'on a rendu de faux témoignages contre moi, ajoûtant à mes Ecrits, me faisant dire & penser ce à quoi je n'avois jamais pensé & dont j'étois infiniment éloignée; qu'on a contrefait mon écriture diverses fois, qu'on a joint la calomnie à la fausseté, me faisant des interrogatoires captieux, ne voulant point écrire ce qui me justifioit, ajoûtant à mes réponses, mettant ce que je ne disois pas & supprimant les faits véritables. Je ne dis rien des autres choses, parce que je pardonne tout, & de bon cœur, ne voulant pas même en conserver le souvenir, ".

Combat des Jansénistes en Flandre. *Ibid.*

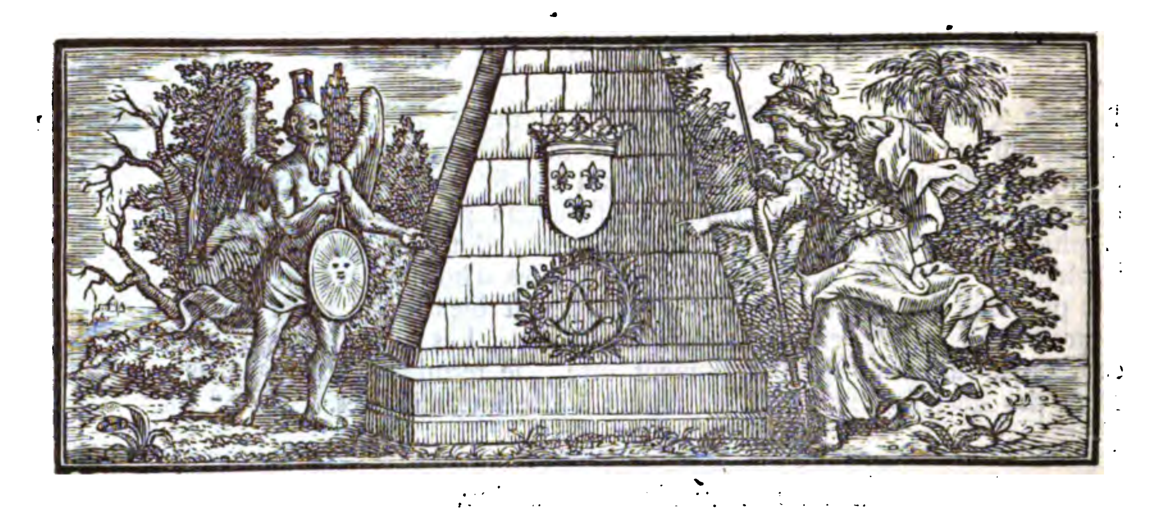
Cette grande affaire occupa apparemment les Molinistes & les Jansénistes; ils furent tranquilles, du-moins en France; ils se remuèrent en Flandre, mais fort légérement. Le Docteur Arnaud avoit fait en mille six cent quarante-trois un Livre de la fréquente Communion. Les Jésuites, qui prétendent avoir rétabli à cet égard l'ancienne pratique de l'Eglises, dirent, comme il est vrai, que ce Docteur en vouloit à cet usage qu'ils avoient renouvellé; ils firent ce qu'ils purent pour le faire condamner à Rome, sans pouvoir y réüssir; dans la suite pourtant ils vinrent à bout d'en faire condamner quelques propositions. Cela ne suffisant pas encore, ils engagèrent plusieurs Evêques à en défendre la lecture. Humbert Principiano, Archevêque de Malines, entra cette année dans leurs vûës; il défendit la lecture de plusieurs Livres publiés par les disciples de l'Evêque d'Ypres. Quênel, qui venoit de succeder au grand Arnaud, ne put digérer cette insulte; il fit *une très-humble remontrance* au Prélat, où il lui reprochoit qu'il donnoit mal à propos pour un poison dangereux une Doctrine très-salutaire. Les Magistrats vangèrent leur Archevêque, en faisant brûler cette Remontrance par la main du bourreau. Innocent douze fit aussi défendre la lecture de

l'Année

l'Année Chrêtienne. Ce Livre est fort à la mode de France ; ce n'est guères qu'une traduction du Bréviaire & du Missel, à quoi on a joint quelques réflexions pieuses. Quênel jetta feu & flammes contre ce Decret. Il avoit tort, car la censure ne fit aucun préjudice à ce Livre ; la plûpart des femmes en font leur lecture ordinaire, ou du-moins l'ornement de leurs Bibliothèques. Ces actes d'hostilité n'étoient que des préludes des grands combats qu'on devoit bien-tôt se livrer ; car pour la prix, il n'y en avoit point à espérer. Les querelles des Princes, quelqu'ardentes qu'elles puissent être, se terminent enfin ; mais celles des Ecclésiastiques sont de nature à être interminables. 1695.

Fin du Livre cinquante-unième.





HISTOIRE DE LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-DEUXIEME.

1696. Idée générale des événemens de cette année. *Quincy, tom. 3. pag. 201.*



A supériorité que les ennemis de la France avoient eüe presque partout sur elle pendant cette Campagne, les avoit déterminés à refuser avec hauteur les propositions d'accommodement, qu'elle n'avoit cessé de leur faire. La prise de Namur, celle de Cazal, l'abandon forcé de presque toutes les conquêtes que cette Couronne avoit fait en Catalogne ; ses Flottes timidement renfermées dans ses Ports, avoient rétabli la réputation de leurs armes, & appaisé ou du-moins suspendu les murmures de leurs peuples. Ils ne doutoient pas qu'ils ne fussent arrivés à ce tems heureux qu'ils avoient tant souhaité, de voir Loüis quatorze humilié, & contraint d'accepter la paix aux conditions

ditions qu'ils voudroient lui imposer. Leurs espérances, quoique solides en apparence, n'eurent pourtant point de suites. Ce Monarque déconcerta toutes leurs mesures. Il vint à bout de leur enlever le Duc de Savoïe; ses forces furent du-moins égales aux leurs, & peu s'en fallut que Guillaume trois leur Chef ne fût la victime de son opposition à la paix.

1696.

QUOIQUE le Gouvernement de ce Prince n'eût rien de dur, & qu'il ne donnât aucune atteinte aux loix & aux privilèges des Anglois, la plûpart ne lui étoient guères attachés. Ils lui attribuoient, ou à ses Ministres, tous les maux dont ils se plaignoient. Les Marchands surtout, qui sont le gros de la Nation, ne cessoient de répréſenter les pertes immenses qu'ils avoient faites, par le peu d'attention qu'on avoit eu à leurs intérêts; ils évaluoient ces pertes à trente millions Sterlings. Il y avoit encore d'autres semences de mécontentement & de division. L'argent étoit rare, les Espèces, manque d'une bonne fabrique, étoient fort alterées; ce qui produisoit dans le Commerce intérieur des difficultés sans nombre, capables de le déranger & de le détruire absolument. Outre cela, on souhaitoit la paix. On étoit instruit de la disposition de la France à la faire, & on regardoit la continuation de la guerre comme l'effet des vûës d'un intérêt purement personnel.

Mouvement en Angleterre.
Quincy, tom. 3. pag. 201. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 248.

LES partisans du Roi Jaques profitèrent de ces conjonctures. Soit amour de la nouveauté, soit affection pour ce Prince détrôné, son parti fût plus considérable qu'il n'avoit jamais été. Les circonstances étoient tout-à-fait favorables. Guillaume n'avoit point alors de troupes en Angleterre, elles étoient toutes en Flandre; il n'avoit presque pas même de vaisseaux pour garder ses Ports; sa grande Flotte étoit à Cadix, & une forte Escadre étoit prête à partir pour la joindre. Loüis quatorze instruit des dispositions des Anglois, n'omit rien pour les faire réüssir. Le plaisir d'accabler Guillaume, qu'il regardoit comme son ennemi personnel & comme le principal auteur des embarras où il se trouvoit; la gloire attachée à une action aussi éclatante que celle de rétablir un Roi sur son trône, enfin la paix, qui en devoit être la suite, étoient des motifs trop flatteurs pour qu'il ne se livrât pas tout entier à ce projet.

On s'applique en France à en profiter.
Quincy, Ib.

PENDANT tout l'hiver on travailla avec beaucoup de secret dans tous les Ports de la Méditerranée & de l'Ocean. On le fit avec tant de diligence, que dès le mois de février, il se trouva dans le Port de Toulon cinquante-un vaisseaux de guerre, plusieurs brûlots & galiotes prêts à mettre à la voile. On avoit aussi travaillé dans les Ports de Brest, de Dunkerque, de St. Malo, de Rochefort. Chaque hiver une Flotte de vaisseaux François se rendoit à Dunkerque, & y apportoit des munitions de guerre & de bouche. Sous prétexte d'ouvrir la Campagne de bonne heure, elle eut ordre de se rendre à Dunkerque à la fin de janvier. Jamais il ne s'étoit fait de si grands préparatifs, & avec tant de secret. Il se trouva quatre à cinq cent bâtimens prêts à transporter seize mille hommes de vieilles troupes, tant cavalerie qu'infanterie, avec tou-

Grands préparatifs.
Ibid. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 249. Burnet, tom. 4. pag. 332.

1696. toutes les munitions & les provisions néceſſaires. On avoit choiſi cette fois pour les commander un homme de mérite & de reputation; c'étoit le Marquis d'Harcourt, alors Lieutenant-général & depuis Maréchal de France. Ce convoi formidable devoit être eſcorté par deux Eſcadres, commandées par le Marquis de Neſmond & par Jean Bart. Outre les troupes deſtinées pour le prémier embarquement, on en tenoit un autre Corps tout prêt à paſſer, en cas que le prémier eût beſoin d'être ſecouru. Le Duc de Berwick, fils naturel du Roi Jaques, & la plûpart des Seigneurs Anglois de la Cour de St. Germain, étoient paſſés dès le commenement de janvier en Angleterre & en Ecoſſe, pour animer les Mécontens, pour les réünir & pour diriger l'entrepriſe. Le ſuccès en parut ſi ſûr, que le Roi très-Chrétien la declara à la fin de février. Elle manqua pourtant, & de manière qu'elle ne fût pas même commencée.

Guillaume trois eſt inſtruit de leur deſtination; il ſe prépare à ſe défendre. *Burnet, tom. 4. pag. 335. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 250. Le Clerc, tom. 3. pag. 429.*

TANT de préparatifs ne pouvoient être abſolument ſecrets. Ils firent comprendre qu'on méditoit en France quelque deſſein conſidérable; mais on fût long-tems ſans le pénétrer. Guillaume reçut à la vérité des avis de toutes parts; mais ils étoient ſi vagues & ſi peu circonſtanciés, qu'à peine y fit-il quelqu'attention. Au même tems qu'on ſe préparoit en France à le détrôner, quelques Particuliers conſpirèrent contre ſa vie ou contre ſa liberté. La conjuration fût découverte au commencement de février; quelques-uns des Conjurés lui découvrirent que les préparatifs, que l'on faiſoit en France, le regardoient. Il prit de concert avec le Parlement toutes les précautions dont il pût s'aviſer pour faire échoüer ce deſſein. Il fit arrêter pluſieurs perſonnes accuſées ou ſuſpectes; il ordonna à tous les Catholiques au-deſſus de l'âge de ſeize ans de ſortir de Londres, & leur défendit d'en approcher de plus près que de dix milles; enfin on deſarma toutes les perſonnes ſoupçonnées d'être dans les intérêts du Roi Jaques. Inſtruit que la deſcente devoit ſe faire près de Douvres, ou de la Rye, il y fit marcher ce qu'il avoit de troupes réglées & de milices; on tira de la Tour de Londres quantité de canon, pour mettre cette Côte en état de défenſe.

Les vents arrêtent les Vaiſſeaux François. *Burnet, tom. 4. pag. 335.*

TOUTES ces précautions ne l'auroient apparemment point ſauvé, ſi l'Eſcadre de Breſt étoit arrivée à tems. Cette lenteur, quelle qu'en fût la cauſe, lui donna le loiſir de faire ſortir ſa Flotte. Heureuſement pour lui, l'Eſcadre deſtinée pour Cadix avoit été retenüe par les vents contraires. Ruſſel venoit d'arriver de la Méditerranée avec ſes plus gros vaiſſeaux; il s'en trouva quantité de la Flotte deſtinée à ſervir l'été ſuivant, auxquels il ne manquoit que des Equipages. De tout cela, en trois jours de tems, on forma une Flotte de plus de cinquante vaiſſeaux de guerre. Elle alla ſe poſter à Gravelines, pour couper la communication de Dunkerque & de Calais, & empêcher la jonction de Jean Bart & du Marquis de Neſmond. D'ailleurs les Hollandois inſtruits du danger que couroit leur Stadhouder, & avec lui la Ligue contre la France, le ſervirent avec un zèle & une diligence incroïables. Ils firent embar-

embarquer vingt Bataillons de leurs meilleures troupes, & les firent escorter par quinze vaisseaux de guerre, qui se joignirent au retour à la Flotte Angloise. 1696.

Jaques cependant étoit parti en poste de St. Germain le vingt-huit février. Le Roi très-Chrétien lui avoit fait présent de cent mille Loüis, & l'avoit assûré de lui faire tenir six millions dès qu'il seroit arrivé en Angleterre. Ce Prince vit & dut admirer les grands efforts qu'on avoit faits en sa faveur; il eût le chagrin de les voir inutiles. Il s'arrêta quelques semaines à Dunkerque, espérant que quelque tempête forceroit les Flottes Angloise & Hollandoise de quitter leur poste de Gravelines; mais son espérance fût vaine, & sa mauvaise étoile, comme disoient les François, fit échoüer absolument tout ce qu'on avoit voulu faire en France & en Angleterre pour son service. Ce projet manqué, servit au-moins à faire connoître aux Alliés, que la France avoit encore de grandes ressources, & qu'elle n'étoit pas à beaucoup près dans l'état d'épuisement où ils vouloient faire croire à leurs peuples qu'elle étoit réduite. *Quincy, tom. 3. pag. 203.*

La conspiration découverte, le projet d'invasion échoüé, ranima le zèle des partisans de Guillaume. On fit dans les deux Chambres un Acte d'association pour la défense de son Gouvernement & de sa Personne. Il fût signé presque par toute l'Angleterre. Le Clergé imita le Parlement, & tous les Ecclésiastiques, un fort petit nombre excepté, prirent les mêmes engagemens. On accorda libéralement les subsides demandés. Ces démonstrations n'empêchèrent pas qu'on ne vît la nécessité de rémédier au désordre de la Monnoïe. On fit une nouvelle refonte. Les porteurs des Espèces rognées & de mauvais alloi n'y perdirent rien, mais il en coûta à la Nation deux millions deux cent mille livres Sterling. La nouvelle Monnoïe fût frappée avec une grande diligence. On en distribuoit chaque semaine pour quatre-vingt mille livres Sterling. Tous ceux qui en reçurent, la gardèrent, & ne voulurent s'en défaire qu'avec un gain excessif. La circulation cessa; les fonds déstinés pour les subsides baissèrent, & on manqua d'argent pour païer les troupes. Il n'y eut, dit Burnet, que l'idée toute fraiche de la dernière conspiration, qui fût capable de tenir les peuples tranquilles, & de les preserver de dangereux tumultes.

Cette tentative ranime les Anglois en faveur de Guillaume. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 257. Burnet, tom. 4. pag. 351. Ib. pag. 352.*

Quelqu'occupé qu'on eût été en France pour l'expédition d'Angleterre, on n'avoit rien négligé pour pousser la guerre cette Campagne, avec plus de vigueur que la précédente. On nomma soixante nouveaux Colonels. On fit une promotion d'Officiers-généraux la plus nombreuse qu'on ait jamais vûë. Il y eut seize Lieutenans-généraux, quarante-trois Maréchaux de Camp, trente-trois Brigadiers de cavalerie & trente-deux d'infanterie. Cette multitude fût fort à charge à l'Etat, par les appointemens attachés à ces grades, & les Armées n'en furent pas mieux conduites, du-moins elles ne firent rien qui mérite attention.

Nombreuse promotion d'Officiers-généraux, à charge à l'Etat, & peu utile aux Armées. *Quincy, tom. 3. pag. 250.*

1696. Campagne de Flandre, sans entreprise de part ni d'autre. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 280.*

On eut encore deux Armées en Flandre. La principale, aux ordres du Maréchal de Villeroi, étoit de quatre-vingt-quatre Bataillons & de cent & quatre Escadrons; la seconde, commandée par le Maréchal de Boufflers, étoit à-peu-près d'égale force. De plus, il y avoit quatre camps-volans, deux du côté de la mer, le troisième vers Luxembourg, le quatrième vers Dinant. Toutes ces troupes réünies auroient fait une Armée de cent soixante & treize Bataillons & de deux cent vingt-trois Escadrons; c'étoit assûrément assez de quoi entreprendre. On entra de bonne heure en Campagne. Le Maréchal de Villeroi se mit derrière les lignes de Courtrai; Boufflers se forma sous Mons, & alla promptement camper vers Fleurus, pour consommer les fourrages de ces Cantons, afin que les ennemis n'y pussent subsister s'il leur prenoit envie d'y venir.

Quincy, tom. 3. pag. 209.

Les Alliés eurent aussi deux Armées. Elles s'assemblérent l'une à Tillemont près de Louvain, l'autre à Distelberg près de Gand. La plus forte, que devoit commander le Roi Guillaume, étoit de quarante-huit mille hommes d'infanterie & de douze mille chevaux. La plus foible, aux ordres de l'Electeur de Bavière, étoit à-peu-près de quarante mille hommes. Ils avoient aussi des camps-volans, pour tenir tête à ceux des François. Tant de forces furent inutiles de part & d'autre. Il ne paroît pas même qu'on eût aucun dessein. Les Armées ne s'approchèrent point assez pour être à portée de se battre, & aucune Ville ne fût menacée. On fit faire aux troupes quantité de mouvemens; elles alloient sans cesse d'une Armée à l'autre, & les Généraux François se réglèrent exactement sur les démarches de leurs ennemis. On les loüa fort de leur sagesse, de leur vigilance, & on supposa qu'ils avoient fait échoüer de grands desseins, qui apparemment n'avoient point été formés. Ils eurent pourtant quelqu'espèce d'avantage, aïant conservé leur Païs & vécu un tems considérable sur celui de l'ennemi.

Il en est de même de celle du Rhin. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 281. Quincy, tom. 3. pag. 233.*

La Campagne sur le Rhin fût du même goût. L'Armée Françoise, forte de trente-six Bataillons & de cent & six Escadrons, tant Cavalerie que Dragons, fût commandée par le Maréchal de Choiseüil. Par le prémier Etat qu'on publia à la Cour de Vienne pour imposer aux Peuples, le Prince de Baden auroit dû se voir à la tête de soixante & dix mille hommes; à peine en eut-il la moitié, il fût même beaucoup plus foible au commencement. Les deux Armées s'observèrent, aïant toûjours soin de mettre le Rhin entr'elles. Il se fit pourtant d'assez belles marches. Le Prince de Baden parut avoir quelques desseins, que le Général François eut l'habileté de faire échoüer.

L'Histoire Métallique en fait un superbe éloge. † Voïés N°. XXXI.

L'Histoire Métallique a relevé autant qu'il lui a été possible cette Campagne de Flandre & d'Allemagne. Sur la Médaille frappée à cette intention, on voit le Dieu Mars assis dans un camp, & un cheval à côté de lui. La Légende, MARS IN HOSTILI SEDENS, signifie; *Mars campé tranquillement dans le Païs ennemi.* †

Selon l'explication, après tant de Villes prises, tant de batailles gagnées, le Roi ne pensa cette année qu'à ménager ses troupes, & qu'à fati-

fatiguer ses ennemis, sans perdre aucun de ses avantages. Dans cette vûë, il régla si bien la marche de ses Généraux, que les Alliés, de quelque côté qu'ils se tournassent, trouvoient une Armée en état de traverser leurs entreprises. Les Armées de Sa Majesté en Flandre, campèrent toûjours sur les Terres d'Espagne; l'une entre Sambre & Meuse, sous les ordres du Maréchal de Boufflers; l'autre sur l'Escaut & sur la Lys, sous le Maréchal de Villeroi. Elles se postoient de manière, qu'elles vivoient dans l'abondance & coupoient les vivres aux Confédérés. D'un côté on fourragea jusqu'aux portes de Liège, & de l'autre jusqu'aux portes de Gand, & dans tous les environs, entre Bruges, Nieuport & Ypres. On tint la même conduite en Allemagne, en Piémont & en Catalogne; & par-tout les ennemis déconcertés furent continuëllement réduits de se tenir tantôt sous leurs Places, tantôt derrière leurs rivières & leurs canaux, où ils se consumèrent inutilement. Il est visible que l'on n'a parlé de la sorte, que parce que la vérité n'exigeoit & ne méritoit pas même une Médaille.

1696. Campagne de Catalogne peu active. *Quincy, tom. 3. pag. 261. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 281. Limiers, tom. 2. pag. 590.*

Le Duc de Vendôme continüa de commander en Catalogne. Son Armée étoit de vingt-huit Bataillons & de trente-trois Escadrons. Celle d'Espagne étoit du-moins aussi forte. La Cour de Madrid manquant apparemment de sujets, en avoit donné le commandement au Landgrave de Hesse-Darmstadt. Cette Campagne ne fût pas brillante, mais il y eut du-moins quelqu'action de vigueur. On s'approcha, on chercha à se battre, & il ne tint qu'à ce Prince Allemand de se mesurer avec le Duc de Vendôme. Peut-être n'y eut-il que la maladie du Roi Catholique, qui l'obligea de se tenir toûjours retranché comme il fit.

Dès que l'Armée Françoise fût formée aux environs de Gironne, elle passa le Ter, & alla camper à Villoby, le trente de mai. Le Duc de Vendôme, qui avoit un grand soin de se faire informer des mouvemens de l'ennemi, apprit que le Landgrave, qui avoit campé à Ostalric, s'étoit avancé à Massanet avec toute sa cavalerie consistant en quatre mille chevaux, & qu'il venoit d'y être joint par mille fantassins; il résolut de ne pas laisser passer cette occasion sans le combattre. Il se mit en marche la nuit avec quatre cent Dragons à pied, vingt Compagnies de Grénadiers, cinq Escadrons de Carabiniers, six cent Maîtres de cavalerie legère, trois Régimens de Dragons, & trois ou quatre petites pièces de canon portées par des mulets. Il ordonna au reste de ses troupes de suivre sa marche jusqu'à Rio d'Arenas. Il arriva à cinq heures du matin presqu'à la vûë de Massanet. Un brouillard fort épais, qui l'empêchoit de le découvrir, s'étant dissipé, il reconnut que le Landgrave se retiroit vers ses retranchemens; il le poursuivit, & l'atteignit lorsqu'il étoit sur le point d'y entrer.

Il fallut se battre; & le Landgrave, quoique ses troupes parussent ébranlées, ne parut pas avoir beaucoup de peine à s'y résoudre. Le Duc de Vendôme aïant d'un coup d'œil reconnu le terrein, plaça ses Dragons à pied & ses Grénadiers sur les hauteurs, de manière qu'ils couvroient ses flancs

Le Duc de Vendôme défait un Corps d'Espagnols.

flancs, & génoient l'ennemi qui n'ôsa s'étendre autant qu'il eût été nécessaire pour la liberté de ses mouvemens. Le Général Espagnol mit sa cavalerie en bataille sur trois lignes; on ne pouvoit la charger sans essuïer le feu de son infanterie. On l'essuïa; cette cavalerie fût rompuë à la seconde charge; les lignes se renversèrent les unes sur les autres, & elles prirent la fuite.

1696. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 282. Riencourt, tom. 3. pag. 506. Histoire des Campagnes du Duc de Vendôme, pag. 416.*

Les Espagnols depuis cette action se tinrent constamment dans leurs retranchemens. Le Duc de Vendôme mit tout en œuvre pour les en tirer; il s'approcha d'eux & fit attaquer leurs grandes gardes, il se posta derrière eux, & leur ôta la communication avec Barcelone; malgré tout, ils furent inébranlables. Il emploïa le reste de la Campagne à vivre aux dépens des ennemis, & à faire démolir une multitude de petites Places, qui leur servoient de retraites, tant en-dedans du Païs, que sur la Côte depuis Roses jusqu'à Barcelone.

Le Duc de Savoïe se détache des Alliés. *Quincy, tom. 3. pag. 245.*

La manière dont la guerre s'étoit faite l'année dernière en Piémont, avoit été une espèce d'énigme; en voici l'explication. Le Duc de Savoïe, ébranlé par les propositions avantageuses qu'on lui avoit faites de la part du Roi très-Chrêtien, se resolut cette année de les accepter. Le Maréchal de Catinat, aussi habile pour la négociation que pour la guerre, fût chargé de ce grand ouvrage. Il y fût aidé par le Nonce du Pape, & par l'Envoïé de la République de Venise. Il s'y trouva une difficulté, qui auroit été considérable pour des Particuliers. Il n'y avoit que quelques mois que le Duc de Savoïe avoit renouvellé ses traités avec les Alliés; „ mais, dit Quincy, les Princes ne se piquent pas de garder leur „ parole & d'observer les traités qu'ils ont faits, quand en les rompant „ ils y trouvent leurs intérêts. "

Ibid.

Conduite de ce Prince. *Ibid. Rapin-Thoyras continué, tom. XI, pag. 286.*

Ce n'étoit pas la prémière tentative qu'on avoit faite pour regagner ce Prince. Toûjours il avoit écouté ce qu'on lui avoit proposé, & ne le trouvant pas assez avantageux, il n'avoit pas manqué d'en faire part aux Alliés, pour en tirer de meilleures conditions, & pour leur ôter les soupçons qu'ils avoient à son égard. Pour cette fois, content des offres qu'on lui avoit faites, il en usa tout différemment. Son plus grand soin fût de leur dérober la connoissance de cette négociation. Sachant que l'Empereur & le Roi d'Angleterre avoient des personnes à sa Cour qui épioient toutes ses actions, il ne s'ouvrit de ses vûës qu'au seul Marquis de St. Thomas, qui dès l'année dernière avoit fait plusieurs voïages secrets à Pignerol, pour conferer avec le Marquis de Tessé & avec le Maréchal de Catinat, qui s'y étoit souvent rendu *incognito*.

On cache cette négociation. Pourquoi? *Ibid. Quincy, tom. 3. pag. 246. Burnet, tom. 4. pag. 354.*

Les choses étant disposées, & le traité prêt à être signé, ce Prince vers la fin de février partit de Turin, sous prétexte d'aller à Nôtre-Dame de Lorette s'acquiter d'un vœu qu'il avoit fait depuis long-tems. Il ne nomma pour le suivre dans ce voïage que des personnes dont il étoit très sûr. Quelques Généraux des Alliés, Galloway, (Ruvigny) peut-être, le firent suivre secrettement, pour tâcher de démêler si la seule piété étoit le motif de ce voïage. On se conduisit avec tant de précaution, qu'il

qu'il leur fût impossible de rien découvrir. Les Agens du Pape, les Envoïés de la Republique de Venise & du Maréchal de Catinat se cachèrent, ou ne furent point reconnus. L'affaire fût consommée, & le Duc de Savoïe fût de retour à Turin le cinquième mars. Pour en ôter même le soupçon aux Alliés, on étoit convenu, que la France auroit en Piémont de très grandes forces, & tout-à-fait superieures à celles qui lui seroient opposées; & cela pour deux raisons; la prémière, pour faire croire que ce Prince craignant la perte ou la ruine de ses Etats, ne se seroit accommodé que dans le tems où il avoit résolu de se déclarer; la seconde, pour se rassûrer contre les troupes qui étoient venües à son secours, lesquelles auroient pû le lier & entreprendre de lui donner la loi, si elles avoient été aussi fortes que les siennes jointes à celles de France. On a allégué une troisième raison, savoir, que ce Prince étoit fort intéressé, toûjours occupé à accumuler, même pendant la guerre, & qu'il vouloit recevoir l'argent que l'Angleterre & la Hollande lui avoient promis. 1696.

La Campagne, en conséquence de ces arrangemens, fût une vraïe comédie, où les Alliés furent joués avec une grande adresse, pour ne pas dire beaucoup de mauvaise-foi. Le Duc de Savoïe se prépara à continuer la guerre; il pressa les recrües de ses troupes, sollicita ses Alliés de lui envoïer de bonne heure les secours d'hommes & d'argent qu'ils lui avoient promis; il répandit même qu'il avoit dessein de faire le siège de Pignerol; en un mot, il fit tout ce qui étoit nécessaire pour qu'on ne soupçonnât point ce qui s'étoit passé. La France le seconda, on y fit de grands préparatifs. Les troupes se mirent en marche dès le mois de mars pour passer les Alpes; on avoit quantité de magazins sur les frontières de Dauphiné & de Provence. Le Maréchal de Catinat entra dans la plaine de Piémont le vingt-sept de mai, à la tête de quatre-vingt-dix Bataillons & de quatre-vingt & quinze Escadrons, avec un équipage formidable d'artillerie. Il s'avança jusqu'à Rivalte, à deux lieües de Turin, faisant courir le bruit qu'il avoit ordre de le bombarder.

Campagne de Piémont vraïe Comedie. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 287. Quincy, tom. 3. pag. 247.*

Le Duc de Savoïe prit des mesures pour se mettre en état de défense. Il jetta toute son infanterie dans les Places, & par-là il la sépara des Alliés, qui campoient alors à Montcallier, à couvert du Pô. Il fit faire des lignes autour de Turin pour empêcher le bombardement, & travailla aussi sérieusement à se mettre en état de défense, que s'il avoit dû être attaqué. Il rappella ses troupes qui campoient aux environs de Coni; &, sous divers prétextes, il retira de ses Places les troupes des Alliés pour n'y en laisser que des siennes. Il fit en même tems travailler à un retranchement du côté de Ville-Franche, pour couvrir un Corps de cavalerie qui y campoit. Toutes ces mesures, qui paroissoient être contre les François, étoient en effet contre les Espagnols & les Imperiaux.

Ibid. pag. 250.

D'un autre côté, le Maréchal de Catinat n'exécutoit rien avec de si grandes forces. Il fit seulement faire quelques fourrages du côté de Turin, encore y observa-t-on beaucoup plus de ménagemens que des ennemis

1696.

nemis n'ont coûtume de faire; loin de le bombarder, ou de l'attaquer, il s'en éloigna & se rapprocha de Pignerol. Il ordonna aux païsans de ne point quitter leurs maisons, & fit à son Armée les défenses les plus rigoureuses de les molester en quelque manière que ce pût être. Lorsque ce Général décampa, le Duc de Savoïe se mit à la tête de sa cavalerie pour observer sa marche; mais il ne se commit aucune hostilité de part ni d'autre.

On publie une trêve. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 287. Burnet, tom. 4. pag. 354.*

Toutes ces démarches, qui avoient démélé les troupes de Savoïe de celles des Alliés; l'inaction de l'Armée Françoise dans un tems où elle auroit pû entreprendre avec avantage, ouvrirent enfin les yeux aux Généraux des troupes auxiliaires. Ils ne doutèrent point qu'il n'y eût un traité signé. Il n'y avoit plus guères moïen de dissimuler; on continüa pourtant de le faire encore. Pour cacher le traité de paix, le onze juillet on publia une trêve d'un mois. Le même jour le Duc de Savoïe écrivit à l'Empereur, comme pour lui faire part des offres avantageuses que lui faisoit la France. Il lui marquoit en termes exprès que ses intérêts ne l'éloigneroient jamais du ferme & inviolable attachement qu'il conserveroit toûjours pour Sa Majesté Impériale. Dans sa Lettre au Pape, il tenoit un langage tout différent. Il lui marquoit qu'il s'étoit déterminé à déclarer aux Alliés, qu'il ne pouvoit pas laisser échapper l'occasion qui se présentoit de recouvrer Pignerol, ni exposer un Article de si grande importance pour la Maison d'Autriche, pour l'Italie & pour lui-même, aux événemens incertains de l'avenir. Il prioit le Pontife d'interposer ses offices pour obtenir la neutralité de l'Italie, ajoûtant qu'il étoit résolu de joindre ses armes à celles du Roi très-Chrétien, pour y contraindre les Impériaux & les Espagnols.

Efforts de l'Empereur pour regagner ce Prince. *Rapin-Thoyras, ib. pag. 288. Larray, tom. 2. pag. 266. Quincy, tom. 3. pag. 252.*

Pendant la trêve, qui n'avoit éte publiée que pour donner le tems à l'Empereur & à ses Alliés de consentir à la neutralité, il n'est rien que ce Prince ne fit pour regagner le Duc de Savoïe. Il lui offrit l'investiture du Marquisat de Montferrat, le mariage du Roi des Romains avec la Princesse sa fille, la propriété du Duché de Milan après la mort du Roi Catholique, & le Gouvernement de ce Duché jusqu'à ce tems-là; l'entretien de douze mille Anglois pour sa défense, outre les troupes qu'on lui avoit fournies jusqu'alors; enfin quatre millions d'argent comptant. Ces offres vinrent trop-tard. Peut-être l'eussent-elles emporté si elles avoient été faites à tems; mais on étoit trop engagé pour reculer.

Le Pape, la République de Venise, tous les Princes d'Italie, qui ne souhaitoient rien tant que de se voir délivrés d'Hôtes aussi fâcheux que les Allemands, mirent tout en usage pour obtenir & pour assûrer la neutralité. La trêve fût prolongée d'un mois, avec menace de la part du Duc de Savoïe de joindre ses troupes à l'Armée Françoise pour y contraindre les Espagnols, & pour chasser du Milanez les troupes Impériales. Cette menace fût executée. Le quinze de septembre la paix fût publiée à Turin & les Armées se réünirent.

1696. Le Traité est publié; Précis de ce Traité. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 287. Limiers, tom. 2. pag. 594. Actes, Mémoires & Négociations de la Paix de Ryswick, tom. 1. pag. 197.*

Le traité, qui paroissoit par la date n'avoir été conclu que le quatrième juillet, portoit, que le Roi très-Chrêtien reprenant les sentimens de bonté qu'il avoit auparavant pour Son Altesse Roïale, comme elle l'en avoit fait supplier, Sadite Altesse renonçoit à tous traités faits avec l'Empereur & ses Alliés, & se chargeoit d'emploïer tous ses soins auprès d'eux, afin d'obtenir la neutralité pour l'Italie jusqu'à la paix générale. Que le Roi remettoit au Duc Pignerol, le Fort Ste. Brigite, la Perouse & autres Forts en dépendans, dont les fortifications seroient démolies, sans pouvoir être jamais rétablies; qu'il lui rendroit toute la Savoïe, en particulier Nice, Montmelian, Suze, Ville-Franche, dans l'état où elles étoient actuëllement. Qu'il ne feroit ni paix ni trêve avec l'Empereur & le Roi Catholique, que Son Altesse Roïale n'y fût comprise dans les termes les plus convenables & les plus efficaces. Que le mariage de la Princesse Marie-Adélaide avec le Duc de Bourgogne se traiteroit incessamment, & s'effectüeroit de bonne-foi lorsqu'elle seroit en âge. Qu'en faveur du présent traité & du mariage, les Ambassadeurs du Duc, tant ordinaires qu'extraordinaires, joüiroient à la Cour de France des mêmes honneurs que les Ambassadeurs des Têtes couronnées. On promettoit de plus toute sorte de protection & de puissans secours, en cas que le Duc fût attaqué à raison de ce traité. Le Commerce étoit rétabli sur l'ancien pied. On promettoit de ne plus s'opposer, comme on l'avoit fait quelques-fois, au païement que les bâtimens François devoient faire à Ville-Franche; que les Couriers venant d'Italie passeroient comme auparavant par les Etats de Son Altesse Roïale, & païeroient les droits pour les marchandises dont ils seroient chargés. On ajoûta une promesse secrette & particulière de païer à ce Prince quatre millions de livres, en dédommagement des pertes qu'il avoit souffertes.

Victor Amédée s'engageoit de son côté à faire publier un Edit, qui ordonnoit aux Vaudois, sous de rigoureuses peines, de n'avoir aucune communication sur le fait de la Religion avec les sujets de la France. Il s'obligeoit encore à n'entretenir jusqu'à la paix générale, au cas que la neutralité eût lieu, que six mille hommes de pied en Piémont, quinze cens en Savoïe, & en tout quinze cent chevaux ou dragons.

Remarques sur ce Traité.

Ce traité étoit aussi glorieux au Duc de Savoïe qu'il l'avoit pû souhaiter, quand même il auroit gagné autant de batailles & pris autant de Villes qu'il en avoit perdu; & après-tout, ses vrais & solides intérêts sembloient demander qu'il l'acceptât. La France y trouvoit aussi les plus grands avantages. Outre qu'elle étoit délivrée de la guerre la plus embarrassante & la plus coûteuse qu'elle eût à soûtenir, elle regardoit cette paix particulière comme un moïen sûr de parvenir à une paix générale, se flattant avec justice que trente à quarante mille hommes, qu'elle retireroit d'Italie pour augmenter ses autres Armées, détermineroient les Alliés à écouter les offres qu'elle leur faisoit depuis deux ou trois ans.

1696. AINSI finit la guerre de Savoïe, laquelle n'auroit apparemment pas commencé sans les hauteurs du Marquis de Louvois, qui en une infinité d'occasions avoit traité Victor-Amedée de manière à l'obliger de se jetter entre les bras des Alliés, pour se tirer de l'esclavage, où ce Ministre vouloit le réduire.

LE contract de mariage de la Princesse Adélaide & du Duc de Bourgogne fût signé à Turin le quinze de septembre. Un des Articles portoit, que cette Princesse auroit pour sa dote deux cent mille écus d'or. Jamais ils n'ont été païés & on ne les avoit promis qu'à condition qu'ils ne le seroient pas. Adélaide partit de Turin le sept d'octobre, pour être conduite en France; elle n'avoit encore que dix ans.

Médaille à ce sujet. † Voïés N°. XXXII.

CETTE paix, ce mariage, ont fait le sujet d'une Médaille. † On y voit Minerve, qui d'une main tient un javelot & de l'autre un rameau d'olive. Son Egide est à ses pieds. Près d'elle est assis l'Himen, qui a son flambeau allumé, & qui s'appuïe sur un Ecusson aux Armes de France & de Savoïe. La Légende, MINERVA PACIFERA, & l'Exergue, SABAUDIÆ PAX, doivent signifier, *que la Paix avec la Savoïe fut l'ouvrage de la sagesse & de la valeur.* Les Auteurs de l'explication paroissent avoir ignoré la manière, dont cette négociation avoit été conduite; peut-être l'ont-ils supprimée, pour donner à leur Narré un air de grandeur.

„ DEPUIS que de mauvais conseils, disent-ils, eurent engagé le
„ Duc de Savoïe à rompre avec la France, le Roi prit Montmelian &
„ Nice, il gagna deux grandes battailles en Piémont, & l'Armée Françoi-
„ se campoit actuëllement aux portes de Turin. Le Duc de Savoïe,
„ pour éviter la ruine de ses Etats, fit pressentir le Roi sur des propo-
„ sitions d'accommodement. Sa Majesté, qui conservoit encore de la
„ bienveillance pour ce Prince, & qui vouloit grossir son Armée de
„ Catalogne, donna au Comte de Tessé un ordre secret de s'aboucher
„ avec le Duc; après quelques conférences la paix fût concluë ".

Ce qu'on pense du Duc de Savoïe.

ON cria fort dans toutes les Cours des Alliés contre le Duc de Savoïe. Les Ecrivains *Hebdomadaires*, comme les appelle Bayle, l'accablèrent de reproches. Burnet, entr'autres, a cru le noircir beaucoup, en le répresentant sans cesse obsédé de Prêtres, qui faisoient *des lamentations sur les progrès que l'Hérésie alloit faire dans ses Etats.* Comme si on prétendoit flêtrir Guillaume trois, en le répresentant sans cesse obsédé de Burnet lui-même, & de quelques autres Ecclésiastiques, qui faisoient des lamentations sur le progrès que le Papisme pouvoit faire dans ses Etats.

Tom. 4. pag. 353.

Il se joint aux François pour contraindre les Espagnols à la neutralité en Italie.

LA trêve étant expirée, les troupes de France & de Savoïe se mirent en marche. Celles des Confédérés ne les attendirent pas, & se retirèrent dans le Milanez. Le dix-huit de septembre Valence fût investie par le Duc de Savoïe, & par le Maréchal de Catinat, lequel étoit aux ordres de ce Prince. Cette Place étoit mieux munie que ne l'étoient d'ordinaire celles qui appartenoient aux Espagnols. Il fallut du tems pour

pour assûrer les quartiers, & pour les distribüer. La tranchée ne fût ouverte que la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq. L'attaque embrassoit deux grands bastions revêtus & tous les ouvrages. Malgré le feu de la Place, qui étoit fort vif, le travail fût poussé cette nuit & la suivante jusqu'à cent toises du glacis des ouvrages exterieurs. On dressa sur une hauteur une batterie de cinq pièces de canon, qui obligea les assiégés à retirer celles qu'ils avoient mis sur le glacis pour incommoder le flanc des tranchées. On acheva la parallèle pour la communication des deux attaques, & l'on fit cinquante toises de travail. Les jours suivans, on dressa de nouvelles batteries. Les travaux furent poussés avec succès, malgré les fréquentes sorties des assiégés & le feu terrible & continuël qu'ils faisoient. Le deux d'octobre on fit taire leur canon, & on fût à portée d'attaquer la contrescarpe d'un ouvrage, qui couvroit un des deux bastions auxquels on en vouloit. On s'y logea; on y établit une batterie de trente pièces de canon, qui fit brêche à ce bastion. Les choses étoient en cet état, & il ne falloit que trois ou quatre jours au plus pour se rendre maître de la Place, lorsqu'on sçut que les Alliés avoient accepté la neutralité.

1696. Siége de Valence. *Riencourt, tom. 3. pag. 517. Quincy, tom. 3. pag. 255.*

L'Empereur n'avoit cédé aux pressantes instances qu'on lui avoit faites, que parce qu'il avoit senti que toute l'Italie, les Suisses même étoient dans la disposition de se réünir pour l'y contraindre. Les conditions du Traité étoient, 1°. Qu'il y auroit une trêve générale pour toute l'Italie jusqu'à la paix. 2°. Que le Duc de Savoïe se déclareroit & prendroit les armes contre celui ou ceux qui la violeroient. Que toutes les troupes étrangères en sortiroient avant l'hiver; on exceptoit les Espagnols par-rapport au Duché de Milan. 3°. Qu'à la place des quartiers d'hiver que l'Empereur prétendoit lui être dûs par les Princes d'Italie, ces Princes & Etats se cottiseroient entr'eux pour païer à Sa Majesté Imperiale trois cent mille pistoles, dont ils donneroient le tiers comptant & des cautions suffisantes pour le reste. On avoit eu grand soin de marquer que la France ne s'opposeroit point à ce païement, qu'elle n'assisteroit & ne favoriseroit point ceux qui le refuseroient. 4°. Qu'à mesure que les Impériaux feroient partir une partie de leurs troupes, le Maréchal de Catinat en renverroit en France un nombre égal. On ajoûta de la part de l'Empereur, que par ce traité de neutralité avec la France pour l'Italie, & particulièrement pour le soulagement des Etats du Duc de Savoïe, il ne prétendoit en aucune façon se séparer de ses Alliés.

Neutralité de l'Italie. *Corps Diplomatique, tom. 7. part. 2. pag. 375. Quincy, tom. 3. pag. 259.*

Ce traité fût fidélement observé. L'Empereur eut ses trois cent mille pistoles; le Duc de Savoïe fût délivré du joug que Pignerol & Cazal lui avoient imposé; l'Italie fût tranquille, & la France eut au-moins trente mille hommes pour fortifier ses Armées de Flandre & de Catalogne, & se mettre en état de faire l'année suivante la guerre avec autant de supériorité qu'elle en avoit eu dans les commencemens.

1696. Inutilité des Flottes des Alliés. *Memoires Historiques & Chronologiques. Riencourt, tom. 3. pag. 485.*

La France s'étoit trop bien trouvée d'avoir épargné l'année dernière les grandes sommes que lui auroit consommé l'entretien d'une Flotte, pour changer de méthode. L'entreprise pour le Roi Jaques aïant manqué, on ne pensa plus qu'à mettre les Côtes en état de défense. Pour les Anglois & les Hollandois, comme ils étoient plus opulens, ils ne pensèrent point à ce ménage. Ils mirent en mer une Flotte aussi puissante qu'ils en eussent jamais eu, & en firent le même usage qu'ils en faisoient depuis deux ans. Dès le dix-huit de mai, cinquante de leurs vaisseaux avec six galiotes à bombes parurent devant Calais. Ils y envoïèrent des bombes, des carcasses, des pots-à-feu, depuis une heure après midy jusqu'à sept heures du soir; une partie tomba dans la Ville, le reste sur le rivage & dans le Port. Ils ne mirent le feu en aucun endroit, du-moins il fût aussi-tôt éteint. Il ne se trouva d'endommagé que trois vaisseaux seulement, de plus de cent qui étoient dans le Port, & trente ou quarante maisons; la perte monta tout-au-plus à cinquante ou soixante mille livres.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 282. Quincy, tom. 3. pag. 276.

Un vent de Sud-Oüest obligea cette Flotte de s'éloigner, avec très-peu de satisfaction; elle se retira dans ses Ports. Elle en sortit le quinze juillet, augmentée jusqu'à cent quarante voiles, dont il y avoit soixante & dix gros vaisseaux de guerre, dix frégates, plusieurs galiotes à bombes & plusieurs brûlots. On ne douta point en France que de si terribles apprêts ne regardassent le Port de Brest. Le Maréchal d'Etrées, qui y commandoit, en fit presque d'aussi formidables pour la recevoir. Il distribüa tous les Officiers de terre & de mer, toutes les troupes, toutes les milices, dans les différens postes où l'ennemi pouvoit prendre terre sur la Rade de Brest & celle du Goulet; il fit mettre en batterie dix-neuf mortiers & quatre cent soixante & dix-huit pièces de canon. Ces batteries étoient gardées & défendües par trois mille cinq cens hommes, sans compter les païsans des environs, qui sont d'autant plus braves qu'ils sont plus féroces.

Larrey, tom. 2. pag. 281.

La Flotte ennemie se fit voir le second d'août dans l'Yroise. Elle se partagea. Cinquante bâtimens prirent la route de la Rochelle, les quatre-vingt-dix autres mouillèrent à la Rade de Brest. Les prémiers arrivèrent le quinzième à la Rade de St. Martin de Ré. Ils y jettèrent plus de deux mille bombes & deux cent soixante carcasses; il n'y eut que trente ou quarante maisons endommagées, & la Citadelle ne le fût en aucune façon. Le lendemain ils en jettèrent autant sur les Sables d'Olonne, avec encore moins de succès. Les autres, après s'être montrés inutilement devant la Rade de Brest, s'occupèrent à brûler dans plusieurs petites Isles des maisons de païsans abandonnées. Ils coupèrent les jarrêts de cent cinquante chevaux qu'ils y trouvèrent; ils enlevèrent quantité de moutons, qui sont excellens dans ces Isles; ils rassemblèrent les bêtes à corne dans les Cimetières & les tuèrent toutes. Ils voulurent entreprendre sur Belle-Isle, mais partout ils furent repoussés. Le vingtième d'août cette Flotte disparut, & se retira à Torbay, avec

Riencourt, tom. 3. pag. 490.

bien

bien moins de gloire encore que de profit. Burnet prétend, que l'inutilité de ces Flottes venoit de ce qu'elles étoient déchirées de factions, & que la division éclatoit à tous les ordres qu'on recevoit & à tous les mouvemens qu'il s'agissoit de faire. Il ajoûte, que la perte des François ne fût pas considérable, mais qu'elle dérangea beaucoup leurs affaires; & que la dépense, qu'ils furent obligés de faire, excéda de beaucoup celle qu'on faisoit pour les attaquer.

1696. *Tom. 4. pag. 397.*

Succès des Escadres Françoises. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 284. Limiers, tom. 2. pag. 606. Quincy, tom. 3. pag. 279. Riencourt, tom. 3. pag. 489.*

La France n'avoit en mer que deux foibles Escadres, mais elles eurent chacune plus de succès que la nombreuse Flotte des Alliés. Jean Bart devoit sortir de Dunkerque avec sept vaisseaux & deux brûlots. Comme il s'étoit rendu formidable, vingt vaisseaux tant Anglois qu'Hollandois avoient entrepris de l'empêcher de se mettre en mer. Impatient de se voir ainsi renfermé, il prit si bien son tems qu'il leur échappa. Il fût joint par quelques Armateurs, & alla croiser vers le Nord sur la route de la Flotte de la mer Baltique, qu'il savoit être sur son retour. Il en eut des nouvelles sûres, & jugeant qu'il la pourroit mieux surprendre proche du Port même où elle devoit entrer, il vint l'y attendre. Cette Flotte étoit de plus de cent vaisseaux, escortés par cinq frégates. Comme elle avoit vû plusieurs petits bâtimens venir la reconnoître, elle marchoit avec beaucoup d'inquiétude; à la vûë des Côtes de Hollande elle se crut en sûreté. Bart tomba tout-à-coup dessus, le dix-huit de juin. Il commença avec ses sept frégates à attaquer l'escorte, dont aucun vaisseau ne lui échappa, tandis que les Armateurs coupèrent les vaisseaux marchands & en prirent au-moins la moitié.

Cette action n'étoit pas encore finie, lorsque Bart apperçut une Escadre de treize vaisseaux, qui escortoit une autre Flotte allant au Nord. Cette Escadre appareilla pour venir sur lui. Trop foible & trop embarrassé de sa prise, il brûla quatre vaisseaux de guerre & trente-cinq vaisseaux marchands qui ne voulurent pas convenir de rançon, & se retira à Dunkerque avec les quinze autres. Le cinquième vaisseau de guerre, qu'il avoit pris, & sur lequel il avoit fait passer tous les Equipages des autres après en avoir ôté le pavillon, brûlé les poudres & encloüé le canon, ne pouvant le suivre, fut délivré par l'Escadre dont il évitoit la poursuite.

Limiers, tom. 2. pag. 606. Quincy, tom. 3. pag. 280.

Le Marquis de Nesmond qui croisoit vers le Cap Finisterre, apperçut huit bâtimens, qu'il reconnut pour être d'Ostende; il arbora aussitôt pavillon Hollandois. Le Capitaine du vaisseau d'escorte ajoûta foi à ce pavillon, parce que cette Escadre avoit aussi des giroüettes; il s'en approcha avec confiance & la salüa. Le pavillon Hollandois disparut, celui de France prit sa place; les huit marchands & le vaisseau d'escorte furent enlevés sans la moindre résistance. Ils alloient à Cadix; les marchandises dont ils étoient chargés, en ajoûtant le gain qu'ils auroient fait s'ils étoient arrivés à bon port, valoient au-moins dix millions.

Le Chevalier de Forbin prit entre l'Isle de Cérigo & le Cap de Matapan, un Vaisseau Hollandois neuf, de trois ponts, monté par deux cens

1696. cens hommes, armé de quarante canons & percé pour soixante & dix. Il venoit de Smyrne, & sa charge étoit d'un million; du-moins comme il avoit été fort maltraité, & qu'on avoit été obligé de le laisser à Cephalonie, on l'estima assez pour faire partir de Toulon deux vaisseaux de guerre, afin de l'amener & de lui servir d'escorte. Il est hors de doute, qu'on ne fit aussi des prises sur les François; mais comme leur Commerce sur mer n'étoit presque rien en comparaison de celui des Anglois & des Hollandois, & qu'ils avoient pour le moins autant d'Armateurs que ces deux Nations ensemble, il n'en est pas moins certain qu'elles perdoient beaucoup plus. Burnet assûre pourtant, que cette année loin de faire des pertes considérables en Angleterre, on prit quantité d'Armateurs François. Mais il ne dit pas que cette même année les Anglois firent une perte considérable sur les Côtes d'Afrique, où une Escadre Françoise leur enleva un Fort qu'ils avoient à l'embouchure de la rivière de Gambia. Ce Fort étoit un quarré flanqué de quatre bastions, couvert de plusieurs redoutes. On y trouva plus de cent pièces de canon, quantité de marchandises, entr'autres un milier de barres de fer, cinq cent cinquante quintaux de morfil, deux cent cinquante de cire, beaucoup d'étain & de cuivre, beaucoup de munitions, & deux cent cinquante Nègres. On enleva tout ce butin, & on fit sauter le Fort, qu'on ne pouvoit garder.

Tom. 4. pag. 357. Rapin-Thoyras continué, tom. XI, pag. 284.

Les Impériaux battus par les Turcs. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 356. Limiers, tom, 2. pag. 608.*

La guerre se fit plus vivement sur les bords du Danube, que sur l'Escaut & sur le Rhin, L'Empereur avoit donné un nouveau Général à ses troupes. C'étoit Fréderic-Auguste, devenu depuis peu Electeur de Saxe par la mort de son frère aîné. Ce Prince, un des beaux hommes & des plus robustes de son tems, aimoit la gloire & vouloit se faire de la reputation. Peut-être pensoit-il déjà à la Couronne de Pologne, que la maladie de Sobieski annonçoit devoir être bien-tôt vaquante. Ses espérances auroient été vaines, si elles avoient dépendu de ses succès; il fût malheureux, & la Fortune ne répondit point-du-tout à son courage. Dès que son Armée fût formée, c'est-à-dire à la fin de juillet ou au commencement d'août, il assiégea Themeswar; mais il fût obligé d'abandonner son entreprise à l'approche des Turcs, qui apparemment furent en état de venir à lui plûtôt qu'il n'avoit pensé. Mustapha second étoit encore à la tête de ses troupes. Fier de la victoire qu'il avoit remportée l'année précédente, il poursuivit l'Armée Impériale, & la serra de si près qu'il la força de se battre. Le combat se donna auprès de Themeswar, le vingt-sixième août. L'Electeur de Saxe fût mis en déroute, il abandonna vingt-quatre pièces de canon, avec la plus grande partie de ses bagages, & se retira à Olasch, où apparemment il se campa & se retrancha si bien, qu'il ne fût pas poursuivi, & qu'il empêcha le vainqueur de pénétrer dans la Transylvanie.

Mort du fameux Sobieski,

Les Vénitiens ne furent guères plus heureux. Ils se battirent près de l'Isle d'Andros, & ne furent ni vaincus ni vainqueurs. Ils assiégèrent pourtant Dulcigno, mais ils furent obligés d'en lever le siège. La di-

version

version des Polonois embarrassoit peu le Turc. Ils se contentoient de bloquer Kaminieck, que ces Infidèles trouvoient toûjours moïen de ravitailler. La mort de leur Roi Jean III, arrivée le dix-sept juin, les rendit encore moins actifs. Ce Prince s'est rendu si fameux, de plus il a été si attaché à celui dont on écrit l'Histoire, qu'un abrégé de sa Vie n'y sauroit être de trop.

1696. Roi de Pologne. Son éloge. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 2. pag. 297. Burnet, tom. 4. pag. 392.*

JEAN troisième avoit de l'esprit & de la vivacité. Il entretenoit volontiers les Savans, il parloit bien, & haranguoit avec beaucoup d'éloquence & de dignité. Il aimoit la guerre, & la fit presque toûjours avec succès. Son mérite l'éleva à la dignité de grand Maréchal. Les services qu'il rendit à sa Patrie, le firent placer sur le trône, malgré la multitude & les intrigues de ses Concurrens. La France l'aida à y monter, & il en fût toûjours fort réconnoissant. Le nom de Sobieski durera autant que le souvenir du siège de Vienne. L'Empereur eut peu de gratitude pour un service auquel il devoit la conservation de ses Etats & la conquête qu'il fit ensuite de la Hongrie. Non-content de lui réfuser l'Archi-Duchesse pour l'aîné de ses Enfans, il empêcha ce jeune Prince d'épouser la Princesse Radzivil sa cousine, veuve du Margrave de Brandebourg, qui lui devoit apporter des biens immenses.

LA République de Pologne ne lui donna pas moins de chagrin qu'elle a coûtume d'en donner à tous ses Rois. Les plus grands qu'il eut à essuïer, lui vinrent de la part de ceux de qui il devoit en attendre le moins. Il avoit élevé les Sapieha, de l'obscurité, dans laquelle ils vivoient en Lithuanie malgré leurs grands biens aux prémières dignités de leur Païs, pour les opposer aux Pats, dont le crédit avoit presque empêché son élection. Cependant l'on a accusé ces Princes d'avoir conspiré en mille six cent quatre-vingt-trois pour le detrôner. Ils ne lui furent pas plus favorables en mille six cent quatre-vingt huit, dans la Diète de Grodno, qu'ils firent échoüer de concert avec la Cour de Vienne, parce qu'il s'agissoit de confisquer les biens de la Princesse Radzivil au profit du fils aîné de Sobieski, auquel elle les avoit cédés par un billet de sa main, au cas qu'elle manquât à la promesse qu'elle avoit faite de l'épouser.

CE Prince eut encore deux ennemis puissans dans sa propre famille. L'un étoit le Cardinal Radzieouwski, auquel il avoit procuré la Pourpre, & l'Archevêché de Gnesne qui le faisoit Primat du Roïaume; l'autre étoit Wielopolski, Grand Chancelier de la Couronne. L'on n'a jamais bien sçû leurs projets, parce que le dernier, peu d'heures avant sa mort, brûla toutes les Lettres des Conjurés. En un mot, peu de Rois de Pologne ont essuïé plus de traverses, quoiqu'il n'y en ait point qui ait porté plus haut la gloire de la Nation. La Reine son Epouse, par ses intrigues, par son avarice, par son attachement à la France, lui attira la plus grande partie de ces affaires chagrinantes.

ON a reproché à ce Prince une œconomie qui alloit jusqu'à l'avarice. On prétend qu'il faisoit argent de tout, quil dépensoit peu & toûjours

1696. jours à regret. Cependant on l'a vû dans les grandes occasions ouvrir ses trésors; il le fit pour l'expédition de Vienne. Il est vrai qu'il n'y perdit pas, & qu'elle fût pour lui du-moins aussi lucrative que glorieuse. Avant que d'être Roi, il avoit sçû dépenser à-propos, pour se faire une réputation capable de l'aider à le devenir. Tout le tems qu'il commanda en Ukraine en qualité de Grand Maréchal & de Général, son argent lui aida plus efficacément que ses troupes à dissiper les prodigieuses Armées de Cosaques & de Tartares qui se jettoient sur les Terres de la République. On publioit ses exploits, & presque personne ne savoit ce qu'ils lui avoient coûté. Si ces faits sont vrais, il n'est pas le seul qui doive sa gloire à l'art de gagner ses ennemis, plûtôt qu'à sa valeur & à son habileté.

Devenu Roi, il n'eût que trop d'occasions de pressentir que ses enfans ne monteroient jamais sur le trône. Poussé par sa propre inclination, & par celle de son Epouse qui le domina toûjours, outre leur patrimoine, qui étoit fort considérable, il voulut leur laisser assez de biens pour les consoler de la perte de la Couronne, s'ils ne pouvoient réüssir à se la mettre sur la tête. Il fût peu regretté. Il auroit pourtant été à souhaiter pour le bien de ses sujets, qu'il eût régné beaucoup plus long-tems. Sa mort, qui les réjoüit, ou qu'ils regardèrent avec indifférence, fut suivie de toutes les calamités qui les ont désolés, & dont à-peine ils sont delivrés aujourd'hui.

Mort du Czar Jean. *Burnet, tom. 4. pag. 356. Lettres Historiques.*

La mort de Sobieski avoit été précédée par celle du Czar Jean, arrivée dans le mois de janvier. Pierre son frère, qui régnoit conjointement avec lui, s'étoit attiré presque toute l'autorité; ainsi il n'y gagna que la liberté entière de l'exercer. Ce Prince avoit de grandes vûës, il se sentoit du mérite, & vouloit tirer sa Nation de l'espèce d'opprobre où elle étoit en Europe. En effet, on n'y regardoit alors la Moscovie que comme un Païs plus propre à nourrir des esclaves qu'à former des soldats. On le verra parvenir à ses vûës, & se mettre en état de donner de la jalousie à toutes les Puissances du Nord, & de faire pancher la balance du côté qu'il entreprit de soûtenir. Dès cette année il se mit en mouvement. Il se ligua avec l'Empereur contre les Turcs, se rendit maître, après un long siège, d'Asoph, Ville considérable qui commande l'embouchure du Tanaïs, dans l'endroit où ce fleuve se jette dans les Palus-Mæotides. Cette conquête lui donnoit entrée dans le Pont-Euxin, & pouvoit, avec le tems, devenir fatale à Constantinople.

On reprend les Négociations, Défiance des Alliés. *Burnet, tom. 4. pag. 359.*

Au milieu de tous ces mouvemens de guerre, on pensoit sérieusement à la paix. Les conférences se tenoient à Stockholm. Les Alliés aïant constamment refusé d'entrer en aucune négociation, que la France, par forme de préliminaire, ne se fût engagée à l'entier rétablissement des traités de Westphalie & de Nimègue; le Comte d'Avaux déclara que le Roi très-Chrêtien acceptoit la médiation du Roi de Suède, & qu'il s'en rapportoit à ce Prince de tout ce qui pouvoit concerner

ces

ces traités. Cette déclaration ne parut pas suffisante. Les Ministres de l'Empereur & des Provinces-Unies répréséntèrent, qu'après ce qui étoit arrivé à l'égard du traité de Nimègue & de la trêve de Ratisbonne, on ne pouvoit trop se défier des artifices de la France, & que tout ce qui venoit de sa part, devoit être examiné avec toute la circonspection imaginable. Ils demandèrent l'entier retablissement de ces traités, sans aucune exception ni reserve. „ Ce qui n'aura pas plûtôt été „ exécuté, disoient-ils, que nos Maîtres seront prêts d'offrir à Vôtre „ Majesté la médiation de la paix, & de déliberer en même tems sur „ la manière d'en faire la fonction, afin que l'on puisse sans retarde- „ ment procéder avec sincérité aux conférences générales de la paix ". Ce n'étoit pas la vouloir, que de demander la décision des principales questions avant que de les avoir traitées.

1696. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 289. Actes, Mémoires & Négotiations de la paix de Riswick, tom. I. pag. 111.*

Aussi le Comte d'Avaux repliqua, qu'après toutes les avances que le Roi son Maître avoit faites pour le rétablissement du repos de la Chrêtienté, il n'étoit pas juste de lui demander aucune autre déclaration, jusqu'à ce que les Alliés se fussent expliqués eux-mêmes de ce qu'ils pouvoient désirer, & s'ils vouloient rétablir en leur entier les traités de Westphalie & de Nimègue; que quand ils auroient déclaré leurs intentions, Sa Majesté très-Chrêtienne feroit savoir les siennes.

Qu'à présent elle s'en tenoit à la déclaration qu'elle avoit faite, par laquelle après avoir accepté purement & simplement, & sans aucune condition préallable, la médiation du Roi de Suède, persuadée que ce Prince observeroit une parfaite égalité, & ne lui demanderoit point d'autre déclaration que celle qu'il pourroit obtenir des Alliés; que cela supposé, elle consentoit, comme elle avoit toûjours fait, que ces traités servissent de fondement à celui qui interviendroit; qu'aussi-tôt que le Roi de Suède auroit tiré les mêmes assûrances des Alliés, & en auroit été reconnu Médiateur, elle remettroit à sa prudence de prendre tous les tempéramens nécessaires pour rendre la paix plus durable. En un mot, disoit le Comte d'Avaux, Sa Majesté très-Crhêtienne „ persiste dans l'acceptation qu'elle a faite de cette médiation, & dé- „ clare qu'elle ne désire d'autres changemens aux traités de Westphalie „ & de Nimègue, que ceux que le Roi de Suède trouveroit lui-même „ convenables ".

On ne voulut pas être content de cette déclaration. On fût même si allarmé de la dernière Clause, qu'il fallut que le Roi de Suède s'expliquât en ces termes. „ Comme l'Ambassadeur de France a déclaré, que le Roi très-Chrêtien ne désire d'autres changemens aux traités de „ Westphalie & de Nimègue, que ceux que le Roi de Suède trouve- „ ra lui-même convenables à l'affermissement de ces traités; Sa Ma- „ jesté Roïale déclare, qu'elle ne trouvera jamais convenable aucun „ changement qui puisse tant soit peu altérer la teneur desdits traités ".

Ibid. pag. 115.

Cette explication si précise ne calma pas les inquiétudes. Les Ministres Impériaux & Hollandois répondirent au Roi de Suède, que

1696. leurs Maîtres étoient prêts de lui déférer sans retardement la fonction de Médiateur, conjointement avec les autres Alliés, pourvû que Sa Majesté Roïale fût assûrée que le Roi très-Chrêtien donneroit les mains à la déclaration de son Ambassadeur & à l'explication, qu'elle y avoit ajoûtée, & qu'il consentît à donner une déclaration précise, qui ne fût susceptible d'aucun sens douteux, ni d'aucune explication; qu'il remettroit dans leur premiér état toutes les innovations qu'il avoit faites dans l'Empire depuis la conclusion du traité de Westphalie, & dans les Terres & Provinces sujettes à l'Espagne, depuis la paix de Nimègue. Ils ajoûtoient, que comme ce Prince n'avoit pas encore assez ouvertement déclaré ses intentions là-dessus, & qu'il y avoit de justes sujets de douter qu'il le fit comme on le souhaitoit, il n'étoit pas de la prudence des Alliés de se priver du bénéfice de la Suède, en acceptant purement & simplement sa médiation, avant que le Roi de France se fût expliqué. Enfin ils demandoient au Roi de Suède, de limiter un terme fixe & court, dans lequel le Roi très-Chrêtien seroit obligé de s'expliquer nettement & sans ambiguité; & que ce terme passé, la Suède donnât sans retardement aux Alliés les secours qu'elle leur avoit promis, & & qu'ils lui demandoient depuis si long-tems. Du reste, la déclaration qu'ils exigeoient devoit être authentique & dans la meilleure forme qu'il se pût, & devoit contenir une mention expresse de la restitution de tout ce qui avoit été pris à titre de Réünion.

Actes, Mémoires & Négociations de la paix de Ryswick, tom. 1. pag. 153.

Le Roi de Suède s'efforça inutilement de surmonter ces difficultés. Il répésenta à son tour, qu'il ne concevoit pas que l'acceptation de sa médiation pût dépendre d'une déclaration pareille à celle qu'on exigeoit à présent de la France, sur-tout puisqu'elle avoit engagé sa parole, que du moment que les Alliés seroient convenus d'accepter la médiation, elle donneroit toutes les satisfactions que l'on pouvoit attendre d'elle. On continüa à vouloir la déclaration qu'on avoit exigée; on y ajoûta même de nouveaux articles, particulièrement, que le Roi très-Chrêtien s'expliquât aussi sur la restitution de la Lorraine. On voulut qu'au défaut de cette déclaration de la France, le Roi de Suède donnât la sienne, par laquelle il assûrât tous les Alliés que les traités de Westphalie & de Nimègue seroient rétablis sans aucune exception.

La séparation du Duc de Savoïe détermine les Alliés à la paix. *Rapin Thoyras continué, tom. XI. pag. 288.*

Presque toute l'année se passa dans ces contestations. L'Empereur ne voulut point la paix, quoi-qu'il en eût un extrême besoin, par les victoires que les Turcs venoient de remporter sur lui, & que ses Armées sur le Rhin auroient peut-être été aussi-maltraitées, si les François avoient été mieux conduits. Mais la succession d'Espagne, à chaque instant prête à s'ouvrir, vû la santé languissante du Roi Catholique, l'emportoit sur toutes ces raisons. Loüis quatorze de son côté souhaitoit la paix, par goût & par inclination, & même par intérêt; mais aussi ne vouloit-il pas, du-moins égal comme il étoit, en passer par tout ce qu'on vouloit exiger de lui avant que d'entrer en négociation.

La

1696.

La paix avec la Savoïe mit fin à ces contestations. La Hollande, la plûpart des Princes de l'Empire, l'Angleterre même, souhaitèrent sincérement de finir une guerre dont ils craignoient les suites; & le Roi très-Chrétien, débarrassé de la guerre d'Italie, & plus en état que jamais de la faire partout ailleurs avec avantage, crut pouvoir sans s'abaisser donner les déclarations qu'on lui avoit demandées.

Propositions de la France. *Mémoires & Négociations de la paix de Riswick, tom. 1. pag. 153.*

Le vingt-huit de septembre il ordonna à son Ministre à la Haïe de déclarer aux Etats-Généraux, qu'il étoit prêt de poser les traités de Westphalie & de Nimègue pour base & fondement de la future négociation de paix, & que par-conséquent toutes choses seroient rendües & rétablies en leur entier & leur pleine vigueur, nommément toutes les réünions, sans aucune reserve, & que les Alliés pourroient dans la négociation produire & étendre leurs conditions & leurs prétentions en la manière qu'ils le jugeroient à propos.

Les Hollandois s'en contentent. *Rapin Thoyras continué, tom. XI. pag. 291.*

Sur cette déclaration si souhaitée, & qu'on n'attendoit presque plus, les Etats résolurent qu'on feroit part à tous les Ministres des Hauts Alliés de la déclaration du Roi de France, & que l'on concerteroit avec eux, comment & de quelle manière on accepteroit la médiation de la Suède, qu'on conviendroit du tems & du lieu pour une Assemblée générale; enfin, qu'on régleroit tout ce qui seroit nécessaire pour l'avancement de la négociation, afin de parvenir à une paix générale ferme & stable.

L'Empereur & l'Espagne s'y opposent. *Larrey, tom. 2. pag. 296.*

La Cour de Vienne & la Cour de Madrid, dirigées alors par le même esprit, s'opposèrent de tout leur pouvoir à l'exécution de cette résolution. Elles firent naître mille incidens. Mais enfin il fallut céder à l'inclination & aux instances des Puissances Maritimes; & certes il étoit juste que ceux à qui la guerre coûtoit davantage, eussent droit de prendre un certain ton pour la faire finir. Satisfaits d'avoir réduit le Monarque François à se dépouiller lui-même de ce que l'amour de la gloire & les conseils intéressés d'un Ministre ambitieux lui avoient fait *usurper* sur ses voisins, il étoit tems quils pensassent à leur propre sûreté & au soulagement de leurs peuples.

Guillaume trois pense comme les Hollandois. *Burnet, tom. 4. pag. 360. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 292.*

Guillaume trois, effraïé peut-être encore du dernier danger qu'il avoit couru, sentoit que la paix seule pouvoit le rendre paisible possesseur du trône qu'on lui disputoit. Une troisième ou une quatrième tentative pouvoit réüssir. Une Nation commerçante se lasse aisément de la guerre; l'inclination pour la paix commençoit à devenir générale en Angleterre & en Hollande, il y avoit seulement à craindre que le parti qu'avoit en Angleterre la France ou plûtôt le Roi Jaques, ne se servît de cette inclination pour exciter de nouveaux troubles. Le crédit public y étoit diminüé; on devoit de grands arrérages; tous les fonds avoient moins rendu qu'on n'avoit espéré; & la chûte totale d'une nouvelle Banque avoit mis le désordre dans tous les païemens. Le Parlement, qui s'assembla au mois de novembre, eut à trouver cent quatre-vingt millions, ou, ce qui revient au même, quinze millions Sterling,

1696.

pour acquiter les arrérages & pour le service de l'année suivante. La Hollande, quoique conduite avec plus d'œconomie, n'étoit guères dans une meilleure situation. D'ailleurs la défection du Duc de Savoïe obligeoit de faire de nouveaux efforts, si on vouloit soûtenir la guerre avec quelque honneur; & à peine dix années de succès auroient été suffisantes, pour retirer des mains de la France ce qu'elle offroit de rendre. Pour ces nouveaux efforts, il y avoit peu de fonds à faire sur l'Espagne. L'Empereur attaché à conserver la Transylvanie, à conquerir le reste de la Hongrie, ne pouvoit faire rien de plus que ce qu'il avoit fait jusqu'alors. Les Princes de l'Empire formoient de grands projets, & faisoient des promesses magnifiques; ils devoient avoir la Campagne suivante une Armée de soixante mille hommes de troupes aguerries; mais l'expérience avoit trop fait voir le peu de solidité de ces promesses, pour qu'on pût y compter.

Plénipotentiaires nommés. *Mémoires & Négociations de la paix de Ryswick, tom. 1. pag. 301.*

Des raisons si solides avoient déterminé Guillaume & les Provinces-Unies à bien recevoir le Sieur de Callieres, que le Roi très-Chrétien avoit envoïé en Hollande au commencement de cette année. La négociation avoit fort avancé. Tout ce qui regardoit les intérêts particuliers de ces deux Puissances, avoit été réglé; & dès qu'on leur avoit fait voir ce qu'on prétendoit faire pour la satisfaction de leurs Alliés, elles s'étoient déterminées à favoriser la négociation. Sûr de leur bonne disposition, Loüis quatorze nomma des Plénipotentiaires à la fin de décembre.

La guerre des Jésuites & des Jansénistes devient plus vive. *Mémoires publics. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Tandis que toute l'Europe se disposoit à une réconciliation sincère, la querelle des Jansénistes & des Molinistes s'aigrissoit de plus en plus. Les prémiers, fiers de la protection qu'ils attendoient du nouvel Archevêque de Paris, cessèrent de se ménager avec autant de soin qu'ils avoient fait depuis long-tems. Ils publièrent cette année un Livre, intitulé *Exposition de la Foi touchant la Grace & la Prédestination.* Ce Livre étoit de *Barcos*, neveu de l'Abbé de St. Cyran. Il avoit prétendu y expliquer la vérité de la Grace selon les expressions des anciens Pères. Les réponses qu'il faisoit aux demandes qu'il proposoit, n'étoient presque qu'une traduction des passages de St. Augustin, de St. Fulgence & de St. Prosper, tirés de leurs Ouvrages contre les Pélagiens & les Semi-Pélagiens.

Le nouvel Archevéque de Paris, Noailles, se déclare contre les Jansénistes.

Ce Livre fit beaucoup de bruit. On y reconnut le Jansénisme, qui au-fonds n'étoit guères déguisé. Les deux partis eurent les yeux sur Loüis Antoine de Noailles Archevêque de Paris. Il ne devoit cette grande place qu'au crédit de sa famille & à celui de Madame de Maintenon. Il ne manquoit pas de mérite, mais on en avoit fait un portrait si avantageux à Loüis quatorze, qu'il ne consulta pas même son Confesseur pour le mettre sur le trône Episcopal de sa Capitale. Les liaisons, que ce Prélat avoit avec les disciples de St. Augustin, n'étoient pas ignorées des Jésuites. Il suffisoit même qu'il n'eût pas été placé de leur main, pour leur être suspect, & pour qu'ils emploïassent

tout

tout leur crédit & tout ce qu'ils avoient de moïens pour diminüer la haute opinion que le Roi en avoit conçû. Dans ces circonstances, il n'étoit pas possible que le nouvel Archevêque gardât le silence sur *l'Exposition de la Foi.* Rien n'étoit plus delicat que cette prémière démarche qu'il avoit à faire; il crut s'en tirer en habile homme, en maltraitant presqu'également ceux qu'il aimoit & ceux qu'il n'aimoit pas.

1696. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques. Larrey, tom. 2. pag.* 290.

Le vingtième août, il publia une Ordonnance & une Instruction Pastorale. Il disoit d'abord, qu'on avoit eu lieu d'espérer que les erreurs, qui avoient excité tant de troubles dans l'Eglise de France, finiroient après le jugement solemnel qui avoit été rendu ; mais qu'il y avoit encore des esprits inquiets & ennemis de la paix, qui répandoient dans le Public des Livres capables de troubler le repos de l'Eglise ; il mettoit de ce nombre *l'Exposition de la Foi.* Il ajoûtoit, qu'aïant long-tems examiné lui-même & fait examiner cet Ouvrage, il lui avoit été facile d'y reconnoître tout le venin du Dogme de Jansénius. Après-quoi, le St. Nom de Dieu invoqué, il condamnoit l'Exposition, comme contenant des propositions respectivement fausses, téméraires, impies, blasphématoires, injurieuses à Dieu, dérogeantes à sa bonté, frappées d'anathême, & hérétiques, enfin, comme renouvellant la doctrine des cinq propositions, avec une témérité d'autant plus insupportable, que l'Auteur ôsoit donner comme étant de Foi, non-seulement ce qui n'en est pas, mais même ce que la Foi abhorre, & ce qui est détesté par toute l'Eglise.

Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

Dans l'Instruction qui accompagnoit cette Censure si vive, le Prélat établissoit, qu'on ne peut rien pour le salut sans la grace de Jésus-Christ; que Dieu ne commande rien d'impossible; que dans les prières qu'on adresse à Dieu, ce n'est pas le seul pouvoir, mais l'effet, qu'on doit demander; que quelque pouvoir que nous sentions en nous de résister à la grace, même la plus efficace, la Foi nous apprend que Dieu est tout-puissant, & qu'il peut faire ce qu'il veut de nôtre volonté, & par nôtre volonté. Cette Instruction finissoit par ces paroles remarquables : „ Nous nous opposerons aussi-fortement que nous le devons, à tous ceux qui auront la témérité d'en renouveller la Doctrine, (de „ Jansénius) & de parler ou d'écrire directement ou indirectement „ contre les Constitutions des Papes; mais nous ne souffrirons pas aussi „ que des gens sans autorité, comme sans charité, s'ingèrent de juger de „ la Foi de leurs frères, & donnent atteinte à leur réputation sur de le- „ gers soupçons ".

Et contre les Jésuites, qu'il note indirectement. *Ibid.*

Quelques mortifiés que dussent être les Jansénistes au sujet de cette Censure, ils la pardonnèrent au Prélat, persuadés de ses bonnes intentions, & que la seconde partie de son Ordonnance étoit un préservatif contre la prémière. „ Après-tout, disoient-ils, son bon cœur n'a voulu „ plaire qu'à Dieu, en établissant dans son Diocèze la bonne Doctrine sur „ la Grace. Dans la vérité, en faisant semblant d'abandonner Jansénius „ pour adoucir les esprits aigris, il n'y a rien qu'il ne fasse pour le „ justifier ". Tous ne pensèrent pas de même dans les commencemens.

Les Jansénistes l'excusent. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Quênel,

1696. Quênel, en qualité de Chef, s'exprima dans ſes Lettres avec toute la force & l'énergie qui convient à un Supérieur. „ Je ſuis ſurpris, dit-il, „ que le R. P. Dom Antoine de St. Bernard (c'étoit le nom de „ guerre de l'Archevêque) prenne des réſolutions ſi préjudiciables à ſa „ réputation. Cet homme-là gâte tout. Il eſt important qu'une per- „ ſonne qui a commiſe cette faute dans une place ſi ſainte & ſi élevée, „ la connoiſſe dans toute ſon étendüe, & ne s'endorme point dans la „ prévention, qui lui fait croire qu'il a fait une bonne œuvre; que ſes „ yeux ſoient ouverts ſur ſa faute, qu'il en prévienne les ſuites par „ la pénitence, qu'il s'en humilie, & qu'il en ſoit humilié pendant cet- „ te vie. A-t'on fait, ajoûtoit-il, quelque choſe pour l'aider à ſortir „ du mauvais pas où il s'étoit engagé? J'ai bien peur que non. On „ l'a étourdi de loüanges dans des Epîtres dédicatoires, & ſi on y a „ gliſſé quelque petit mot, on l'a étouffé ſur le champ par les épines „ & les ronces de la flatterie ". Ces plaintes n'étoient que ſecrettes, & n'empêchèrent point qu'on ne s'unît peut-être plus étroitement encore qu'on ne l'étoit auparavant.

Les Jéſuites ne lui pardonnent pas. *Lettres Hiſtoriques.*

Il n'en fût pas de même des Jéſuites. Ils avoient ſenti d'abord, & tout le monde avoit reconnu que l'Archevêque les taxoit *de gens ſans autorité, comme ſans charité, qui s'ingéroient de juger de la foi de leurs frères, & donnoient atteinte à leur réputation ſur de legers ſoupçons.* Le portrait étoit d'autant plus choquant, qu'un grand nombre de perſonnes s'attacha à le ſoûtenir comme véritable. Ils diſſimulèrent dans le tems dont on parle, mais ils n'en penſèrent pas moins à ſe vanger; il fallut du tems, mais enfin ils en vinrent à bout. L'Archevêque, qui les connoiſſoit, ſe prépara à ſe défendre, & tous les ennemis de la Société s'attachèrent à lui. La guerre ſe fit de tous côtés par détachemens & par eſcarmouches, ſi on peut ainſi s'exprimer, juſqu'à ce qu'enfin elle devint générale, & que toute la France ſe partagea entre les deux partis. On donnera dans la ſuite le détail de ces eſpèces de combats & de batailles, à meſure que l'occaſion s'en préſentera. Revenons aux affaires politiques.

Nouveaux moïens d'avoir de l'argent. *Larrey, tom. 2. pag. 288.*

Il étoit tems que la guerre finît. Le Roïaume étoit épuiſé, l'Epargne étoit vuide, & il ne paroiſſoit pas qu'il fût poſſible d'inventer de nouveaux moïens pour la remplir. On en trouva cependant. On obligea toutes les Communautés du Roïaume à prendre des Armoiries, ou plûtôt à en acheter au prix qu'on voulut les leur vendre. Tous ceux qui voulurent donner deux mille écus, furent déclarés Nobles & joüirent des privilèges de la Nobleſſe. Quantité de gens aiſés tombèrent dans ce piège, qu'on leur tendoit, & donnèrent leur argent pour ce vain titre, qui a été pour pluſieurs la ruine de leur famille. Ces nouveaux Nobles furent dans la guerre ſuivante une reſſource pour le Controleur-général; à diverſes repriſes on leur demanda des augmentations de finance, ſous peine de ſe voir réduits à la condition dont ils ve-

noient

noient de sortir. Les plus sages furent ceux qui y consentirent, mais ce fût le petit nombre. 1696.

Au même tems qu'on fit de nouveaux Nobles, & que la part des contributions dont ils étoient exempts, retomboit sur ceux qui n'étoient pas en état de cesser d'être Roturiers, on fit des recherches de la Noblesse ; l'ancienne & la nouvelle, la vraie & la fausse furent presqu'également inquiétées. Dans toutes les Villes où il y a un Intendant, on établit des Bureaux pour examiner les titres que chacun avoit à produire. On peut bien juger que ces examens ne se faisoient pas *gratis*. Cette recherche est peut-être une des inventions des Financiers qui a été la moins utile au Roi, & la plus à charge à la principale partie de ses sujets. Il s'y est commis des malversations sans nombre. Outre les fraix des voïages, que la Noblesse étoit obligée de faire, ses titres n'étoient trouvés bons que quand un présent considérable ou quelque forte recommandation avoit adouci la mauvaise humeur des Examinateurs. Il se perdit de ces titres, il s'en égara ; il en coûta pour les faire chercher. C'étoit à Paris qu'étoit le grand Bureau, où l'on décidoit en dernier ressort. Ceux qui étoient ou se croïoient lezés dans les Provinces, étoient obligés d'y venir plaider leur Cause. Les dépenses augmentoient à ce dernier Tribunal, parce que le tems de ceux qui y travailloient étoit encore plus cher qu'en Province, & qu'ils ne se contentoient pas aisément. L'Edit qui donna lieu à ces vexations, étoit du deux de novembre. Il portoit création d'une Grande-Maîtrise générale, & établissement d'un Armorial général à Paris, ou, pour mieux dire, un dépôt de toutes les Armes & Blasons du Roïaume. La paix, qui se fit bien-tôt après, n'empêcha pas ces recherches odieuses & ruineuses ; elles continuèrent ; à peine sont-elles aujourd'hui finies. Ces recherches pour la reforme de la Noblesse avoient commencé en mille six cent soixante-huit, mais elles avoient cessé presqu'aussi-tôt, parce qu'on ne les avoit pas faites en vûë d'avoir de l'argent, mais uniquement pour rendre à cet illustre Corps toute sa splendeur.

ANNÉE M. D. C. XCVII.

Quoique la paix parût assûrée, par le concert secret de la France avec l'Angleterre & la Hollande, on eut encore bien des difficultés à surmonter, pour déterminer l'Empereur & le Roi Catholique à nommer aussi des Plénipotentiaires. Il fallut que les deux dernières Puissances leur fissent les répréſentations les plus fortes. Le huit de janvier leurs Ministres présentèrent à Vienne un Mémoire, dont voici la substance. On y disoit, que Sa Majesté Impériale ne pouvoit ignorer les soins qu'on avoit emploïés tant à Stockholm qu'à la Haïe, afin que les traités de Westphalie & de Nimègue fussent établis pour fondement du traité futur, & qu'on ne différât pas plus long-tems d'accepter la médiation de Suède, & de déterminer le tems & le lieu du Congrès ; qu'avec

1697. L'Empereur s'oppose à la paix. *Actes, & Mémoires de la paix de Ryswick tom. 1. pag. 261. Rapin-Thoyras continué,*

1697. *tom. XI. pag.* 294. qu'avec le ſecours du Ciel on étoit convenu avec la France des préliminaires qu'elle devoit offrir ; qu'à la vérité il reſtoit quelques difficultés, mais qu'on étoit certain de trouver des expédiens pour les ſurmonter. „ Cependant, ajoûtoit-on, les Miniſtres de Vôtre Majeſté ont „ fait depuis par ſon ordre exprès de nouvelles demandes au Député „ de la France, & on exige de lui de nouveaux éclairciſſemens ſur les „ articles dont on étoit déjà convenu. Ce Député a témoigné une ſur- „ priſe extrême ; il a témoigné que ſon Maître ne ſeroit pas moins ſur- „ pris que lui ; qu'il n'y avoit nulle apparence que Sa Majeſté très- „ Chrétienne y conſentît, & qu'elle regarderoit ce procédé comme „ une marque de l'éloignement que les Alliés avoient pour la paix.

„ Le Séréniſſime Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-Généraux „ aïant examiné toutes ces circonſtances, & conſidérant que ces dif- „ ficultés, ſurvenües de la part de Vôtre Majeſté Impériale, forment de „ nouveaux obſtacles aux négociations de la paix, dans leſquelles tous „ les Alliés auront la liberté d'expoſer tous leurs griefs, & d'étendre „ leurs prétentions auſſi loin qu'il leur plaira ; ils n'ont pû différer de „ répréſenter ſérieuſement à Vôtre Majeſté Impériale, le peu d'appa- „ rence qu'il y a de pouvoir ſurmonter les obſtacles, que les nouvelles „ demandes ſont naître à la négociation. C'eſt pourquoi ils prient en- „ ſemble inſtamment Vôtre Majeſté Impériale, de s'en déſiſter, & d'en- „ voïer inceſſamment à ſes Miniſtres qui ſont à la Haïe, lès inſtructions „ néceſſaires pour arriver à une fin ſi long-tems déſirée. “.

Il eſt contraint de céder aux répréſentations de l'Angleterre & de la Hollande. *Actes & Mémoires de la paix de Ryſwick tom.* 1. *pag.* 268.

Leopold, qui avoit un très grand intérêt pour le préſent & pour l'avenir de ne point ſe brouiller avec ces deux Puiſſances, fit une eſpèce d'Apologie de ſa conduite, & conſentit à ce qu'elles exigeoient de lui, demandant ſeulement qu'on tâchât d'engager le Roi très-Chrétien à déclarer, avant l'ouverture du Congrès, ſes intentions par-rapport au Duc de Lorraine, comme il l'avoit fait à l'égard des intérêts des autres Alliés. En conſéquence de ce conſentement, tous les Miniſtres des Alliés convinrent d'accepter la médiation du Roi de Suède, excepté l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Il demanda, antécédemment à toute négociation, la reſtitution actuëlle de tout ce que la France avoit *uſurpé* ſur le Roi ſon Maître depuis la paix de Nimègue. Il déclara encore, que Sa Majeſté Catholique ne pouvoit établir pour fondement de la négociation les traités de Weſtphalie & de Nimègue, & qu'elle demandoit que par-rapport à elle on en revînt au traité des Pyrénées, dont les Alliés s'étoient engagés à lui procurer le rétabliſſement. On eut peu d'égard à ces oppoſitions, & comme tous les Miniſtres étoient portés à la Haïe, on arrêta que le Congrès ſe tiendroit à Ryswick, Château appartenant aux Princes d'Orange, à une demie lieüe de cette Ville.

Aussi-tôt que la médiation eut été acceptée, le Sieur de Callieres dicta au Médiateur les Préliminaires que le Roi très-Chrétien accordoit.

1°. Le Roi consent & accorde, que les traités de Westphalie & de Nimègue soient la base & le fondement de la négociation de la paix générale à faire avec tous les Alliés. 1696. *Actes & Mémoires de la paix de Ryswick, tom. I. pag. 303. Limiers, tom. 2. pag. 621.*

2°. Il consent, moïennant un équivalent à son choix, de restituer à l'Empire la Ville de Strasbourg, dans l'état où elle étoit lorsqu'il l'a occupée.

3°. De rendre au Roi d'Espagne les Villes de Luxembourg, de Mons, & de Charleroi, dans l'état présent.

4°. Les Places de Catalogne conquises depuis la paix de Nimègue, dans l'état où elles ont été prises.

5°. A l'Evêque de Liège, la Ville & le Château de Dinant, en l'état qu'ils ont été pris.

6°. Toutes les réünions qui ont été faites depuis le traité de Nimègue.

7°. La Lorraine, selon les conditions de ce même traité.

Callieres déclara le même jour, en présence des Ministres des Provinces-Unies, que moïennant la conclusion & lors de la signature de la paix, le Roi très-Chrêtien reconnoîtroit le Prince d'Orange pour Roi de la Grande-Bretagne, sans difficulté, restriction, condition ou reserve.

Difficultés à ce sujet. *Actes & Mémoires de la paix de Ryswick tom. I. pag. 310.*

Les sept Articles communiqués produisirent une foule d'actes, de demandes, d'exceptions, de reserves, de protestations, dont le Médiateur fût accablé. On voulut des explications plus amples, on prétendit que ces Préliminaires n'étoient point conformes aux propositions qui s'étoient faites à la fin de l'année dernière à Stockholm & à la Haïe. Le Président Canon, Agent du Duc de Lorraine, soûtint, que puisque tous les Alliés avoient leur Préliminaire, il devoit aussi avoir le sien; que sans cela, le Congrès étoit impossible. L'Electeur de Cologne en qualité d'Evêque de Liège, protesta contre l'omission faite dans les Préliminaires, de la restitution du Château de Bouillon. Tous déclarèrent qu'ils se réservoient le droit de demander la réparation de toutes les pertes & dommages que la guerre leur avoit causé ou même occasionné.

L'Angleterre & la Hollande aident à les surmonter. *Ibid. pag. 387.*

On les laissa jetter leur feu. Les Ambassadeurs de France refusèrent absolument toute autre explication & déclaration que celle qu'ils avoient donnée. Comme les difficultés venoient particulièrement des Impériaux, les Anglois & les Hollandois, qui vouloient sincérement la paix, leur représentèrent, que si l'on persistoit dans cette contestation, on courreroit risque de voir rompre la négociation; que si l'Assemblée se rompoit une fois, il seroit difficile de la réünir; que les opérations de la Campagne pourroient faire changer l'état des choses, de manière qu'il faudroit prendre des mesures toutes différentes. Qu'ils souhaitoient que Sa Majesté Imperiale eût une entière satisfaction, mais que ne voïant pas d'apparence qu'elle pût l'obtenir avant l'ouverture du Congrès, ils croïoient qu'il étoit de son service que les choses fussent ajustées dans les conférences, au-lieu de s'attacher à vouloir les régler préliminaire-ment.

1697. ment. Le Médiateur parla sur le même ton ; on se rendit, & l'ouverture des conférences fût fixée au neuvième de mai. On en donnera le détail, après qu'on aura rapporté ce que firent les Armées pendant que la paix se négocioit.

Desseins contre l'Espagne, pour la forcer de souhaiter la paix. *Limiers, tom. 2. pag. 635. Le Clerc, tom. 3. pag. 430.*

Le Roi très-Chrêtien débarrassé de la guerre d'Italie, changea la méthode qu'il avoit suivie depuis deux ans. Persuadé qu'une Campagne glorieuse contribueroit à la conclusion de la paix, & couvriroit en quelque sorte l'espèce de honte attachée à tant de restitutions qu'il avoit été obligé de promettre pour se faire écouter, il se résolut d'attaquer, & prit toutes les mesures nécessaires pour le faire avec succès. Ce fût contre l'Espagne, qui se rendoit la plus difficile à ses propositions, qu'il destina de faire ses plus grands efforts ; ce qui lui fût d'autant plus facile, que la Hollande & l'Angleterre y consentirent, ou du-moins ne s'y opposèrent pas avec leur ardeur accoûtumée.

Le Duc de Vendôme a ordre d'assièger Barcelone. Difficulté de cette entreprise. *Quincy, tom. 3. pag. 330. Lettres Historiques. Larrey, tom. 2. pag. 308.*

Le Duc de Vendôme commanda encore cette année en Catalogne. On lui donna une puissante Armée, mais aussi on le chargea d'une entreprise extrêmement difficile ; il eut ordre d'assiéger Barcelone. C'est un Port de Mer, des plus considérables d'Espagne, & la Capitale de la Catalogne ; c'est une grande Ville, riche, marchande & fort peuplée ; elle est située dans une plaine le long de la mer, & défenduë par un Fort bâti sur un roc escarpé de toutes parts. Elle est divisée en deux Villes, l'ancienne & la nouvelle ; l'une & l'autre est fermée d'une double muraille, fortifiée de fossés à fonds de cuve, & de quelques tours & bastions. Le Port en est commode ; il est couvert d'un côté par le Mont-Joüi, qui s'avance dans la mer en forme de promontoire ; & de l'autre par un Mole, long d'environ trois cent pas. Les grands préparatifs qu'on avoit faits pendant l'hiver à Perpignan, & dans toutes les autres Places du Roussillon, avoient fait déviner à Madrid que la conquête de la Catalogne étoit résoluë ; ainsi le Roi Catholique s'étoit préparé à la défendre. Il ordonna des recrües, pour grossir son Armée jusqu'à vingt mille hommes. Il fit travailler aux fortifications de Barcelone, & y fit mener toutes les provisions & les munitions nécessaires ; il y envoïa jusqu'à quatre cent mille Piastres, afin que la forte garnison qu'il avoit dessein d'y mettre fût régulièrement païée. Il auroit fallu équiper une nombreuse Flotte pour se rendre maître de la mer. Ce Prince compta apparemment sur celle d'Angleterre & de Hollande, mais elle ne se trouva pas prête quand il en eut besoin, ou les vents l'empêchèrent de venir à son secours.

Limiers, tom. 2. pag. 635.

L'Armée Françoise se forma de bonne heure aux environs de Gironne. Elle se trouva de quarante-trois Bataillons & de cinquante-cinq Escadrons. Il n'y en avoit point encore eu de si nombreuse en ce païs ; cependant on peut dire qu'elle étoit foible par-rapport à l'entreprise dont elle étoit chargée. Les Espagnols, au nombre de vingt mille hommes, commandés par le Prince de Darmstat, s'assemblèrent dans leurs retranchemens d'Ostalric. Le poste n'étant pas tenable, ils le quittèrent au pré-

au prémier mouvement des troupes Françoises, & se retirèrent derrière Barcelone; ils y mirent presque toute leur infanterie, leur Général y entra lui-même, & laissa le commandement du reste de ses troupes au Comte de Velasco Viceroi de Catalogne. 1697.

Le Duc de Vendôme se mit en mouvement à la fin de mai; le six de juin il campa à Badalona, qui n'est qu'à une lieüe & demie de Barcelone. En même tems la Flotte Françoise, commandée par le Comte d'Etrées, arriva à Palamos. Elle consistoit en trente galères, neuf vaisseaux de guerre, une frégate, deux brûlots, & environ cent cinquante bâtimens de transport, chargés de canons, de mortiers, & de toutes les munitions nécessaires pour le siège & pour la subsistance de l'Armée de terre. Le débarquement étant fait, on s'avança à la vûë de Barcelone; on l'investit, mais on ne pût enfermer le Mont-Joüi dans les lignes de circonvallation; de sorte que cette Place, pendant tout le siège, eut une communication libre avec le Comte de Velasco & avec quelques Corps qu'il avoit établis sur les hauteurs; & ce ne fût qu'après avoir battu ce Comte & chassé ses troupes de leurs postes, qu'on pût espérer de la prendre. Comme la garnison étoit d'onze mille hommes d'infanterie de troupes réglées, & de quatre mille bourgeois, il fallut prendre de grandes précautions pour établir les quartiers & pour parer aux sorties.

Barcelone investie. *Quincy, tom. 3. pag. 332. Limier, tom. 2. pag. 635. Lettres Historiques.*

La tranchée fût ouverte la nuit du quinze au seize, à deux cent cinquante toises de la Ville, dans un lieu rempli de ravins & de chemins creux, qui favorisèrent beaucoup le travail & abrégèrent les travaux pour la communication des deux attaques, lesquelles se faisoient le plus proche de la mer qu'il étoit possible, afin que le feu des vaisseaux les protegeât. Les bombes, que les galiotes envoïèrent dans la Ville, & qui mirent le feu à un grand magazin de farines, donnèrent beaucoup de distraction aux assiégés. Les travaux furent poussés à cent cinquante toises des palissades du chemin-couvert, & on s'établit dans un Couvent de Cordeliers. Cette facilité des approches ne dura pas. Trente pièces de canon, dont le rempart fût bordé du côté de l'attaque, retardèrent beaucoup les travailleurs. Outre ce feu, on étoit sans cesse occupé à repousser de nombreuses sorties. La nuit au dix-huit ou dix-neuf il s'en fit deux; l'une sur la droite, de mille hommes de pied & de quatre cent chevaux; l'autre sur la gauche, de quatre cent fantassins soûtenus d'une grosse troupe de cavalerie. Par bonheur un Officier de la Place en étoit venu avertir, & on avoit pris des mesures si justes, que ces troupes ne purent rien exécuter.

Détail de ce siège. *Ibid. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 298. Quincy, tom. 3. pag. 333.*

De plus, les assiégés, à la faveur d'un chemin creux qui étoit à la gauche de l'attaque & qui commençoit au glacis de la contrescarpe, occupèrent une cassine; ils y mirent deux cens hommes, soûtenus par cinquante cavaliers & par quelques pelotons couverts de quelques rideaux. De là ils faisoient un feu violent sur la tranchée, qu'ils voïoient de revers. Le Duc de Vendôme résolut de les en chasser. Il commanda

 deux

1697. deux Compagnies de Grénadiers du Régiment de Sault, avec les deux premiers Bataillons du Régiment d'Alsace, commandés par le Prince de Birkenfeld; il les fit soûtenir par quatre Escadrons. Comme la cassine étoit sous le feu de la Place, l'attaque se fit de nuit. Les troupes marchèrent par le chemin creux, sans être apperçûes; la cassine fût tout-à-coup investie, les portes furent enfoncées à coups de hâches, & la plûpart de ceux qui la défendoient furent passées au fil de l'épée. On se saisit d'un pont, par où la Cavalerie qui les soûtenoit devoit se retirer; elle fût prise ou tuée.

Le Prince de Darmstat, qui connoissoit l'importance de ce poste, envoïa sur le champ pour le reprendre, quatre Escadrons & deux Régimens d'infanterie. Le Prince de Birkenfeld alla au-devant d'eux, & les contraignit de se retirer avec une assez grosse perte. On s'établit dans cette cassine, & par un boïau on la fit communiquer à la tranchée; tous ces travaux furent achevés avant le jour.

Sortie heureuse des assiégés. Quincy, tom. 3. pag. 336.

La nuit du vingt-un au vingt-deux fût emploïée à réparer les désordres qu'une pluïe violente avoit causés la nuit précédente. On poussa seulement de quelques toises le boïau, du côté du bastion auquel on en vouloit; on avança les batteries de canon & de mortiers, qui jusqu'alors n'avoient presque point eu d'effet à cause de leur trop grand éloignement. Peu s'en fallut que la nuit suivante on ne perdît le fruit de tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors. Les assiégés firent une sortie de huit cens hommes, soûtenus de mille autres. Ils chargèrent si brusquement quelques Compagnies de Grénadiers destinés à couvrir les travailleurs, qu'ils les renversérent & comblérent quelques toises de la tête du travail. On y accourut de tous côtés, & ce ne fût qu'après un choc fort rude qu'on le força de se retirer.

Ce siège avance peu. Larrey, tom. 2. pag. 390.

Au même tems le Viceroi, qui campoit avec six mille hommes de troupes réglées, & autant de Miquelets ou Païsans armés, sur une hauteur éloignée seulement d'une demie lieüe, fit attaquer le derrière du camp du côté de Sarria, où l'on avoit établi les fours de l'Armée. Cette attaque avoit encore été prévûë; on prévint les Espagnols, & on les poussa jusqu'au pied de leurs montagnes. A la vérité, on repoussoit heureusement les sorties; mais les travaux avançoient peu, soit qu'ils fussent mal-conduits, soit que l'artillerie fût mal-placée ou mal-servie; ce n'etoit que de vive-force qu'on faisoit les approches. A l'attaque de la gauche, qui se dirigeoit vers la porte Neuve & le bastion de St. Pierre, les assiégés avoient un pont, où ils avoient fait de bons retranchemens, qui communiquoient par des boïaux avec leur chemin-couvert. Il n'étoit pas possible d'avancer les tranchées sans être maître de ce poste; on l'attaqua, il fût emporté; mais il en coûta bien du monde, qu'une bonne direction, soit pour les travaux, soit pour le feu, auroit sûrement épargné.

Enfin, au commencement de juillet, on fût à portée du chemin-couvert. On l'attaqua la nuit du quatre au cinq. Un Lieutenant-général, un

un Maréchal de Camp & un Brigadier se mirent à la tête de vingt Compagnies de Grénadiers & de trois cent Dragons à pied. Ils devoient être soutenus par les troupes de la tranchée, qu'on disposa pour faire un feu continuël sur la courtine & sur les deux bastions du poligone attaqué. Toutes ces troupes marchèrent aux deux angles flanqués du chemin-couvert, & à la place-d'armes de l'angle rentrant; elles arrivèrent auprés des palissades entre minuit & une heure, elles y essuïèrent un très grand feu. La grande résistance fût à la droite, que deux cent cinquante Officiers Réformés défendoient; ce ne fût qu'après les plus grands efforts qu'on le fit plier. Les assiégés plièrent aussi par le front de l'attaque, & à la gauche; les travailleurs y commencèrent des logemens. On fit de part & d'autre un feu terrible; mais celui de la Place étant supérieur, les logemens se trouvèrent fort imparfaits. A la pointe du jour les assiégés, au nombre de six cens hommes, dont les prémiers rangs étoient armés de cuirasses, de boucliers & de casques, prirent à-revers le logement de la gauche, & renversèrent les travailleurs sur ceux qui devoient les soûtenir. Le Marquis de Barbezières, Lieutenant-général de jour, connoissant l'Importance de ce poste, ramassa tout ce qui se trouva autour de lui & marcha à l'ennemi la bayonnette au bout du fusil; ils se retirèrent, & ce logement fût mis hors d'insulte. Pour ceux du centre & de la droite, il fallut les abandonner, parce qu'ils étoient exposés au feu de tous les ouvrages, qui les environnoient de toutes parts. Cette attaque manquée coûta aux François mille ou douze cens hommes, la plûpart Grénadiers; presque tous les Ingénieurs y furent tués ou blessés. On ne se rebuta point. Deux jours après on revint à la charge, & on emporta le reste de ce chemin-couvert, que les assiégés défendirent encore avec beaucoup de valeur. On s'y établit parfaitement; on y mit en batterie vingt-quatre pièces de gros canon & seize mortiers, pour faire brèche à la courtine & aux faces des deux bastions.

1697. Attaque du chemin couvert; on en prend une partie. *Larrey, tom. 2. pag. 309.*

C'ETOIT beaucoup de s'être mis à portée de battre en brèche le Corps de la Place; mais le succès du siège n'en étoit guères moins incertain. La Place n'étoit point investie, & la garnison étoit continuëllement rafraîchie; il falloit abandonner cette entreprise, ou venir à bout de défaire l'Armée Espagnole, ou d'empêcher la communication qu'elle avoit avec la Ville; le Duc de Vendôme l'entreprit & y réüssit. Aïant sçû que le Prince de Darmstat & le Viceroi avoient concerté de l'attaquer dans son Camp, d'un côté avec la garnison, de l'autre avec leur Armée, il résolut de les prévenir. Le quatorze juillet il se mit à la tête de deux mille chevaux & de trois mille hommes de pied. Il fit prendre à un de ses Lieutenants-généraux mille fusiliers & cinq cent chevaux. Ce Corps devoit prendre à droite des hauteurs, où étoit posté l'ennemi, tandisque le Général marcheroit par la gauche. On se mit en marche deux heures avant le jour. On arriva, comme on l'avoit projetté, à Hospitalet un peu avant la fin de la nuit; on disposa tout pour l'attaque. On

L'Armée Espagnole battuë. *Limiers, tom. 2. pag. 636. Larrey, tom. 2. pag. 309. Quincy, tom. 3. pag. 340.*

1696. poussa les gardes qu'on rencontra; elles donnèrent l'allarme, & communiquèrent leur fraïeur aux quartiers où elles se sauvèrent. Les François, qui les suivoient de près, y entrèrent presqu'en même-tems. La déroute fut générale, on poussa ces troupes effraïées, sans leur donner le tems de se rallier, ni de se reconnoître. Le Viceroi ne sçut qu'il étoit attaqué, que lorsqu'il vit ses troupes poussées de toutes parts. Cette partie de l'Armée d'Espagne perdit absolument tous ses équipages; les troupes Françoises s'y enrichirent; on prit toute la vaisselle d'argent des Généraux, & la cassette du Viceroi, où il y avoit cinq mille cinq cent pièces de quatre pistoles; on enleva six à sept cent mulets; on mit ensuite le feu à ce camp.

L'AUTRE détachement ne réüssit qu'en partie. Il força deux ou trois quartiers, qui furent pillés & brûlés; mais la plûpart des troupes se sauvèrent sur une hauteur qu'on jugea inaccessible. Dans ces deux actions, les Espagnols perdirent environ trois mille hommes; & le plus fâcheux pour eux, c'est que par la perte de leurs équipages ils ne pûrent plus tenir qu'un petit Corps en Campagne, presqu'incapable d'inquiéter les assiégeans.

On pousse le siège vivement; on se défend de même. *Lettres Historiques. Quincy, tom. 3. pag. 344.*

DÉBARRASSÉ de cette Armée, dont on appréhendoit sans cesse les attaques, on poussa le siège avec plus de vivacité qu'on n'avoit encore fait. Le jour même de la déroute du Viceroi, on fit joüer une mine sous le bastion de la porte Neuve; elle y fit une brèche de huit ou dix toises. Les jours suivans, on se logea dans le fossé, jusqu'au pied des bastions & de la courtine; on attacha le Mineur aux bastions, & on continüa de les battre en brèche. Le vingt-deux on y donna l'assaut, sur les dix heures du soir. Les troupes commandées attaquèrent les deux bastions, & les emportèrent après une grande résistance. On se logea sur l'angle du bastion de la droite, & sur celui du bastion de la gauche. On croïoit ces logemens assûrés, mais à la pointe du jour les assiégés les attaquèrent tous deux & forcèrent celui de la gauche.

On emporte deux bastions. *Limiers, tom. 2. pag. 637.*

LE Duc de Vendôme picqué, les fit attaquer en plein jour. Les assiégés y firent la plus vive résistance; en se retirant ils firent joüer plusieurs fougasses & revinrent à la charge; on ne les repoussa qu'avec les plus grands efforts. Ils attaquèrent aussi le bastion de la droite, mais sans autre succès que celui de tuer & de se faire tuer bien du monde. Enfin, lassés de sept combats qu'ils avoient donnés ou soûtenus, ils laissèrent les assiégeans maîtres des deux postes qui leur avoient tant coûté. Dans ces bastions il y avoit encore des retranchemens à prendre, on y alla à la sappe, par les deux flancs; on fit même monter sur ces bastions quelques pièces de canon; ces travaux réüssirent, & les retranchemens furent abandonnés.

ON poussa ensuite des boïaux le long des deux flancs des bastions, pour s'approcher avec sûreté de la vieille enceinte de la Ville; on

on fit un nouveau logement dans le fossé, le long de la courtine, presqu'au pied de la brèche. On savoit que les assiégés avoient fait un très-grand retranchement, où ils prétendoient se défendre après la perte de leur fortification. Pour se donner une brèche de la même étenduë que ce retranchement, qui embrassoit toute la courtine & les derrières des bastions attaqués, les assiégeans attachèrent trois Mineurs à la gorge des deux bastions; afin de renverser les murailles & les tours de la vieille enceinte. 1697.

DEPUIS près de deux mois que duroit ce siège, la garnison avoit fait tant d'efforts, qu'elle étoit extrêmement diminuée, & presque hors d'état de défendre les retranchemens qu'elle avoit préparés. La déroute du Comte de Velasco l'avoit empêché de recevoir des convois, car le Duc de Vendôme s'étoit placé de manière à lui ôter toute communication avec le Corps de troupes qu'il n'avoit pû dissiper. Le quatrième août ce Corps voulut se mettre en mouvement, pour favoriser le passage d'un convoi; il fût repoussé, & contraint de regagner au-plûtôt ses montagnes. On leur amenoit de Final un renfort de deux mille hommes; le Comte d'Etrées partit avec vingt galères & cinq vaisseaux de guerre pour aller combattre ce secours. Cependant les mines étoient prêtes, & la brèche qu'elles alloient faire auroit été d'une étenduë à pouvoir faire marcher plusieurs Bataillons de front.

Prise de cette Ville.

Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 637. Burnet, tom. 4. pag. 388. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 298.

LE Duc de Vendôme, qui vouloit ménager ses troupes, & touché d'ailleurs du danger où étoit cette grande Ville d'être prise d'assaut, fit remontrer aux assiégés l'état où leur Place étoit réduite, & les malheurs auquels une Ville prise d'assaut étoit exposée. Cette remontrance eut son effet. On demanda quelque tems pour délibérer sur une affaire si importante; on convint d'une trêve, & on donna des ôtages de part & d'autre. La déliberation traînant un peu trop, le Duc de Vendôme fixa un terme, après lequel il agiroit comme il le jugeroit à propos. On lui réprésenta, qu'il étoit impossible en si peu de tems de régler une capitulation qui décidoit des intérêts d'une si grande Ville & de toute une Province; il accorda une prolongation, à condition que le Gouverneur & les autres Officiers-généraux lui donnassent parole qu'aucun événement ne pourroit les autoriser à ne pas se rendre.

QUOIQUE dès le sept du mois on eût commencé à travailler au traité, il ne fût signé que le dix. Les principaux Articles étoient, que le Mont-Joüi seroit rendu au même tems que la Ville; qu'il y auroit une suspension d'armes jusqu'au prémier de septembre, & que la garnison sortiroit avec tous les honneurs. On lui accorda trente pièces de canon, six mortiers & de la poudre pour tirer trente coups de chaque pièce. Le reste de la capitulation concernoit la conservation des droits & des privilèges de Barcelone en particulier, & de la Catalogne en général.

Cette conquête coûta cher.

Quincy, tom. 3. pag. 350.

CE siège dura cinquante-deux jours de tranchée ouverte. C'est peu par-rapport aux difficultés qu'on eut à surmonter. La grandeur de la Place, sa force, l'Armée qui la défendoit, presqu'aussi nombreuse

breuse

1697.
Daniel Histoire de France, tom. 7. pag. 133.

breuse que celle qui l'attaquoit, auroient dû la sauver. On y perdit neuf à dix mille hommes, entr'autres cent soixante Capitaines, trois cent vingt-deux Lieutenans, & trente Ingénieurs. La suspension d'armes étant expirée, le Duc de Vendôme forma de nouvelles entreprises. Il prit des mesures pour surprendre l'Armée Espagnole; mais elle fût avertie à tems, & se retira avec tant de précipitation, qu'on trouva dans son camp quantité d'équipages & même les carosses des Généraux. On auroit pénétré en Espagne, mais la nouvelle de la paix fit cesser toutes sortes d'hostilités. La plus grande partie de l'Armée Françoise fût mise à Barcelone & à Gironne, le reste se retira dans le Lampourdan.

Grands efforts en Flandre. *Quincy, tom. 3. pag. 289.*

COMME la vûë dans cette Campagne étoit de déterminer l'Espagne à se contenter des conditions de paix qu'on lui offroit, on avoit pris des mesures pour la pousser de tous côtés aussi vivement qu'en Catalogne. Le siège d'Ath en Flandre avoit été résolu. Pour l'exécution de ce dessein, on forma trois Armées; la prémière, qui étoit de quatre-vingt-neuf Bataillons & de cent & sept Escadrons, fut confiée au Maréchal de Villeroi. On donna au Maréchal de Boufflers, pour agir sur la Meuse, soixante & dix-huit Bataillons & cent & deux Escadrons. Le Maréchal de Catinat fût destiné avec quarante mille hommes pour faire le siège.

Guillaume trois s'attache à couvrir les Provinces-Unies. *Burnet, tom. 4. pag. 388. Limiers, tom. 2. pag. 634.*

CES Armées se mirent en mouvement à la fin d'avril. Les Alliés n'avoient pas des forces suffisantes à leur opposer. Craignant pour leurs Places, ils en renforcèrent les garnisons, & formèrent du reste une Armée de quatre-vingt-seize Bataillons & de deux cens Escadrons. Leur principale attention fût de couvrir la partie de la Flandre qui approche le plus des Provinces-Unies. Ils se hâtèrent de s'emparer du camp de Deynse, & s'y retranchèrent; par-là ils couvroient Gand & Bruxelles. Les Généraux François en se formant donnèrent de l'inquiétude à plusieurs Places à la fois; ils en donnèrent le moins à celle à laquelle ils en vouloient. Le quinze mai, à l'entrée de la nuit, Ath fût investie par divers détachemens, qui y arrivèrent en même tems. Le Maréchal de Catinat les joignit le lendemain. Les deux Armées, qui devoient le couvrir, étoient déja situées de manière à se pouvoir joindre en cas que le Roi Guillaume & l'Electeur de Bavière tentassent le secours. Ath est sur la Denre. De Vauban s'étoit plû à la fortifier tandis qu'elle avoit appartenu à la France, il l'avoit entourée de huit bastions Roïaux, c'est-à-dire fort grands; ils étoient revêtus, & couverts de tous les dehors nécessaires à une longue & vigoureuse défense. Le Comte de Rœux, de la Maison de Croüy, en étoit Gouverneur. L'investiture aïant été surprise, il n'avoit que trois mille six cens hommes de garnison; à peine étoit-ce la moitié de ce qu'il lui auroit fallu, vû la capacité de la Place & l'étenduë de ses dehors: les vivres, sur-tout les munitions de guerre, n'étoient pas plus abondans.

On

ON emploïa six ou sept jours à établir les quartiers & à faire les lignes de circonvallation; on reconnut le terrein des environs, & on s'empara des passages. L'artillerie pendant ce tems-là vint de Doüai. Elle consistoit en quarante pièces de canon de vingt-quatre & de trente-trois, & en vingt mortiers, dont quelques-uns pesoient cinq mille livres & jettoient des bombes de douze pouces de diamètre. Tout étant prêt, la tranchée fût ouverte la nuit du vingt-deux au vingt-trois. Les deux attaques se dirigèrent à la droite & à la gauche de la porte de Bruxelles. Il y avoit quatre mille travailleurs. Cette prémière nuit on fit quinze cent toises de tranchée, & le matin on joignit les deux attaques, par une ligne parallèle à deux cent toises de la Place. La nuit suivante, le travail avança jusqu'à quatre-vingt toises de la contrescarpe. Les deux attaques furent encore jointes par une seconde parallèle. Le soir du vingt-quatre, la tranchée fût poussée à la droite & à la gauche jusqu'au bas du glacis; une troisième parallèle en fit encore la communication.

1697. Ath assiégée par les François. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 388. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 297.*

VAUBAN conduisoit les travaux. Il suivit à ce siège une nouvelle methode, & ne voulut point emploïer le canon qu'il ne fût en état de dresser des batteries assez près de la Place pour n'être point obligé de les changer. En effet, ces changemens ne peuvent manquer de faire perdre un tems considérable. L'ancienne méthode étoit pourtant appuïée sur de bonnes raisons. L'expérience avoit appris que les tranchées avancent beaucoup plus quand elles sont protégées par un grand feu de canon, qui d'ordinaire diminuë celui des assiégés; & pour peu qu'un Commandant d'artillerie soit entendu, il lui est facile de placer les prémières batteries de manière qu'elles fassent l'effet qu'on en doit attendre, savoir, de démonter celles des assiégés, de ruiner au-moins quelques défenses, sans qu'il soit obligé de remuer son canon que lorsqu'on est maître du chemin-couvert; enfin la joïe du soldat & des travailleurs lorsqu'ils entendent leur canon, est une preuve de la confiance qu'ils y ont, & de l'inquiétude & du dérangement que son silence doit leur causer.

Nouvelle méthode d'attaquer, pratiquée à ce siège par de Vauban. *Quincy, tom. 3. pag. 298.*

MALGRÉ ces raisons, on eut tout sujet d'applaudir à la nouvelle méthode. Trente-six pièces de canon séparées en six batteries, furent placées pendant la nuit du vingt-sept au vingt-huit sur la dernière parallèle, qui n'étoit éloignée de la contrescarpe que de quelques toises. En moins de six heures elles firent taire le canon des assiégés, à l'exception de deux pièces; presque tous les parapets du rempart du front attaqué furent emportés, les murailles, depuis le cordon jusqu'au parapet, furent abbatües aux faces des deux bastions & de la demi-lune qui les protegeoit.

LE lendemain, deux batteries de dix mortiers chacune envoïèrent des bombes dans les ouvrages attaqués, & on eut soin d'épargner les maisons, & les habitans. La nuit suivante fût emploïée à perfectionner les ouvrages de la tranchée; on les poussa en zig-zag par sappes jusqu'à

Quincy, tom. 3. pag. 299.

1697. douze toises de la contrescarpe. Le dessein de Vauban étoit, de contraindre les assiégés d'abandonner le chemin-couvert dès qu'on se présenteroit pour l'attaquer; il y réüssit. La nuit du vingt-neuf au trente il fit avancer les travailleurs, depuis l'extrémité des tranchées jusqu'aux palissades des angles saillans; ils s'étendirent ensuite à droite & à gauche, aïant, comme on peut penser, des troupes prêtes pour les soûtenir. Les assiégés, sans qu'il fût besoin de leur présenter aucun homme armé, cédèrent paisiblement les chemins-couverts aux travailleurs, & se retirèrent dans ceux des bastions qui n'étoient point attaqués.

La prise du chemin-couvert fût bien-tôt suivie de celle de la Place. On battit la demi-lune & les bastions; on ruina le Batardeau qui retenoit l'eau dans les fossés; on les combla de fascines; la demi-lune fût emportée; on fit de larges brêches au Corps de la Place, on les applanit; le talus devint si facile, que trente ou quarante hommes de front pouvoient y monter commodément. Tout se fit par l'artillerie; à-peine y eut-il un coup de main; au-lieu qu'à Barcelone, comme on peut s'en souvenir, ce n'étoit qu'à force de sacrifier du monde que le siège avançoit. Aussi ce fût Vauban qui prit Ath, & le Duc de Vendôme qui prit Barcelone.

Larrey, tom. 2. pag. 306. Quincy, tom. 3. pag. 307. Les assiégés n'espérant point de secours, & voïant tout disposé pour l'assaut, qu'ils ne croïoienr pas être en état de soûtenir, battirent la chamade le treizième jour de tranchée ouverte. On convint qu'ils sortiroient le lendemain septième juin, par la brêche avec armes & bagages, tambour battant, mêches allumées, enseignes déploïées, mais sans canon; qu'en trois jours de marche on les conduiroit à Dendermonde; qu'on leur fourniroit cinquante chariots pour transporter leurs bagages, leurs malades & leurs blessés. Tandis que la garnison sortoit, le Maréchal de Catinat fit arrêter un Colonel, un Lieutenant-Colonel, un Major & deux Capitaines, en répresailles des cinq Officiers François du même rang qu'on retenoit à Namur depuis la prise de cette Place, sous prétexte de les faire servir de caution pour les dettes de la garnison.

Cette conquête, & celle dont on vient de donner le détail il n'y a qu'un moment, furent honorées, comme elles meritoient de l'être, par des Médailles. Dans celle qui fut frappée à l'occasion de la prise de Barcelone, † on voit Hercule appuïé sur sa Massüe, aïant à ses pieds un bouclier aux Armes de cette Ville. La Légende, Binis Castris deletis, & l'Exergue, Barcino capta, signifient, *que Barcelone fût prise après que l'on eut forcé deux fois les ennemis dans leur camp.*

† Voïés N°. XXXIII.

Dans l'autre on voit un soldat, qui présente au fleuve de Denre un étendart François. † La Légende, Tenera Gallis patens, signifie, *la Denre ouverte aux François*, l'Exergue, Atha capta M. DC. XCVII. veut dire, *Prise d'Ath en 1697.*

† Voïés N°. XXXIV.

Pen-

PENDANT ce siège les Armées firent divers mouvemens. Les Alliés s'approchèrent un peu des François; mais ne s'intéressant pas beaucoup à la conservation d'Ath, qu'ils savoient bien qu'on devoit rendre, & qu'on ne prenoit que pour accélerer la conclusion de la paix, ils jugèrent qu'il étoit impossible de le faire lever.

1697. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 297.*

On ne fait rien le reste de la Campagne. *Quincy, tom. 3. pag. 308. Limiers, tom. 2. pag. 634. Larrey, tom. 2. pag. 307.*

APRE's la prise d'Ath les trois Armées se réünirent, à ce qui parut, pour l'exécution d'un projet; c'étoit d'aller occuper le poste d'Anderlech proche Bruxelles, de prendre cette grande Ville, Willevorde & le Fort appellé les Trois Trous, & par ce moïen d'ôter toute communication à l'Armée ennemie avec le Brabant & la Hollande. Guillaume étoit à-peine arrivé à son Armée. La réünion des François lui fit pénétrer leur dessein; il les prévint, en marchant lui-même du côté de Bruxelles. La tête de son Armée occupoit déja Anderlech, lorsque les Maréchaux de Villeroi & de Boufflers, suivis de six mille chevaux, parurent sur les hauteurs; ils furent contraints de se retirer. Cette retraite ne l'empêcha pas de faire retrancher ses troupes à mesure qu'elles arrivoient; ensuite, pour se donner la liberté d'agir & de s'opposer aux nouvelles entreprises des Armées Françoises, il fit faire un camp-retranché sous Bruxelles, où il plaça trente Bataillons & vingt Escadrons; Le reste de la Campagne, à quelques mouvemens près, qui ne se firent que pour la commodité des fourrages & pour empêcher les contributions, on fût de part & d'autre presqu'aussi tranquille que si l'on avoit cessé d'être ennemis.

Entreprise sur Carthagène dans les Indes. *Quincy, tom. 3. pag. 354. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 189.*

CE ne fût pas seulement en Flandre & en Catalogne qu'on poussa vivement l'Espagne, on alla l'inquiéter dans le Nouveau Monde. A l'occasion du siège de Barcelone on avoit armé beaucoup plus de vaisseaux qu'on n'avoit résolu d'y en emploïer. Une partie fut destinée à l'interrompre, comme d'ordinaire, le Commerce des Anglois & des Hollandois; l'autre partie, consistant en dix vaisseaux de guerre & quelques bâtimens de transport, où on embarqua des vivres pour quinze mois, une grande quantité de munitions de guerre, & tout ce qui étoit nécessaire pour un siège, fût envoïée en Amérique pour prendre Carthagène. Ce projet avoit été proposé plusieurs fois, mais, manque d'être assez détaillé, les Ministres avoient négligé d'y faire attention. Un nommé Petit, natif de la Rochelle, étoit passé en Hollande au commencement de cette guerre. Il avoit embrassé la Religion du Païs. Comme il entendoit assez-bien la Marine, il y avoit eu de l'Emploi, & il s'étoit assez distingué pour que la Cour de France donnât une ordre particulier de le prendre. Soit inconstance, soit repentir, il vint lui-même au commencement de l'année précédente se remettre entre les mains du Gouverneur de Valenciennes. Malgré la déclaration qu'il avoit faite qu'il venoit dans le dessein de rentrer dans son devoir, il fût enfermé à la Bastille. Pour se tirer de sa captivité, il trouva le moïen de faire remettre au Maréchal de Tourville un plan raisonné sur l'entreprise de Carthagène & sur les moïens de l'exécuter.

1697. Cette Ville est située dans le Nouveau Roïaume de Grénade. C'étoit un des meilleurs Comptoirs des Espagnols, & l'Entrepót de la plûpart des Marchandises qu'ils tiroient du Perou. Petit étant au service des Hollandois avoit parcouru ces Côtes & les connoissoit parfaitement. Son plan fut goûté par le Maréchal de Tourville. Le Sécrétaire d'Etat de la Marine après l'avoir examiné, le trouva beaucoup mieux digéré que tous ceux qu'il avoit vûs; il en parla en secret à quelques Officiers de mer, mais la plûpart lui firent cette entreprise très difficile & très dangereuse; il n'y eut que Pointis, qui souhaitant cette commission, la lui fit fort aisée. Le Ministre se détermina & Pointis en fût chargé. Il falloit de gros fonds pour cet armement, la Cour n'étoit pas en état d'y fournir; on trouva une Compagnie qui fit les avances, à condition qu'elle auroit le profit.

Elle réüssit malgré des difficultés sans nombre. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 298. Limiers, tom. 2. pag. 635. Larrey, tom. 2. pag. 311.*

Cette Escadre partit de Brest au commencement de janvier. Elle eut les vents très favorables. Le six mars elle arriva à St. Domingue, où elle se rafraîchit & fortifia ses Equipages de Flibustiers & de Nègres. Elle y fût jointe par deux vaisseaux de guerre & par une douzaine de bâtimens Corsaires. Enfin le douze d'avril elle mouilla à dix lieües de Carthagène. On commença par s'emparer du Fort Boccachica, qui commandoit également la rivière, la mer & le côté de la terre. La descente se fit à la portée du canon de ce Fort. On marcha au milieu des bois par des sentiers si étroits qu'on ne pouvoit passer qu'un homme de front; quelques troupes retranchées dans ces bois auroient défait cette petite Armée, qui n'étoit guères que de trois mille hommes.

Le Fort qu'on alloit attaquer n'étoit défendu que par deux cens hommes; il fallut du canon pour les forcer; sur le point d'être emportés d'assaut ils demandèrent à capituler; ils furent faits prisonniers de guerre. Ce Fort étoit bon, tant par sa grandeur que par sa force; il avoit quatre bastions revêtus & un bon fossé. On y trouva trente-six pièces de canon montées; mais il en étoit des Places Espagnoles en Amérique comme dans l'Europe, ce Fort n'avoit ni vivres ni munitions.

On marcha ensuite au Port de Ste. Croix, meilleur que celui qu'on venoit de prendre, parce qu'il avoit un bon chemin-couvert, & un fossé où la mer entroit. Il étoit assez grand pour contenir une garnison de trois cens hommes & soixante pièces de canon. Il fermoit le passage de Carthagène tant par mer que par terre. Un banc de sable qui est au milieu de la rivière, oblige les vaisseaux de le ranger presqu'à la portée du pistolet. On étoit fort inquiet de la manière dont on s'y prendroit pour s'en emparer; on le trouva abandonné, le Gouverneur de Carthagène en avoit retiré la garnison.

Pour approcher de cette Place il y avoit un troisième Fort, situé à la tête du principal de ses fauxbourgs. Pour en approcher, il falloit faire des chemins dans les bois. L'espérance du butin qu'on comptoit de

de faire inspiroit une ardeur infinie, rien ne rebutoit, on ne voïoit pas même le danger. On marcha d'abord jusqu'à la portée du pistolet de ce Fort, un peu à l'abri de quelques hauteurs, & on y établit quelques pièces de canon en batteries; ceux qui défendoient ce poste important l'abandonnèrent. 1697.

On pensa aussi-tôt à faire le siège de la Ville dans les formes. Elle est située dans une Presqu'Isle, & ne tient à la Terre-Ferme que par une chaussée de deux cent cinquante pas. C'est un Evêché. La Flotte d'Espagne pour les Indes Occidentales se rafraîchit toûjours dans son Port, ce qui le rend un des plus considérables de l'Amérique. L'attaque se fit du côté du Fort qu'on venoit de prendre, & qui commandoit presque toute la Place à la portée du mousquet. *Quincy, tom. 3. pag. 366.*

Depuis le vingt-cinq d'avril jusqu'au vingt-sept on établit différentes batteries de canons & de mortiers. On ne fût pas long-tems sans démonter le canon des assiégés, on fit des brèches considérables aux bastions, on abbatit même une des portes de la Ville. Le trente le fauxbourg fût emporté l'épée à la main. Il en coûta bien du sang, mais tous les soldats Espagnols au nombre de quatre ou cinq cent furent passés au fil de l'épée. La prise du fauxbourg & les autres expéditions qui avoient précédé avoient réduit à deux mille cinq cens hommes la petite Armée. La garnison de Cathagène étoit presqu'aussi nombreuse; elle avoit des vivres pour six mois & quatre-vingt pièces de canon sur ses remparts; cependant à la vûë des préparatifs & à l'approche de deux vaisseaux qui la canonnèrent, elle demanda à capituler. Les conditions furent rudes, & il n'y eut que la crainte des habitans de se voir emportés d'assaut, comme l'avoit été le fauxbourg, qui détermina le Gouverneur à s'y soûmettre. Il fût réglé; *Quincy, tom. 3. pag. 373.*

1°. Que la garnison auroit trois jours pour se préparer à sortir, qu'elle sortiroit par la brêche, avec les honneurs accoûtumés & deux petites pièces de canon.

2° Que tous les Marchands & Burgeois qui voudroient sortir de la Ville ne pourroient détourner ni argent ni pierreries, qu'ils ne pourroient emporter avec eux que ce qu'ils pourroient porter personnellement, ou faire porter par leurs esclaves.

3°. Que les Marchands, Bourgeois & Habitans de la Ville qui voudroient y rester, le pourroient faire; qu'il ne leur seroit fait aucun tort, ni aucune insulte, à condition qu'ils apporteroient leurs pierreries, l'or & l'argent qu'ils avoient en leur pouvoir, & qu'ils auroient le tiers des sommes ou des effets cachés qu'ils denonceroient.

Il n'y eut point de pillage. Il fût défendu sur peine de la vie. Un seul exemple contint les soldats & les matelots. Au lieu du pillage, on fouilla exactement tous ceux qui sortirent de la Ville, on visita toutes les maisons, les Couvens, les Eglises, on fouilla dans les puits, dans les citernes, dans les jardins, & on ramassa une très grande quantité d'or & d'argent monnoïé & mis en œuvre; tout fût posé & enfermé dans des

Butin considérable qu'on y fait.

Limiers, tom. 2. pag. 631.

1697. des coffres. Le Chef de l'entreprise se chargea de garder les pierreries. Tous ces effets dans la suite furent estimés des millions; non compris ce que les Officiers s'étoient reservés. Les Flibustiers eurent douze cent mille livres à partager entr'eux.

Rapin Thoyras continué, tom. XI. pag. 299.

Hardiesse de Burnet. *Tom. 4. pag. 390.*

Ces faits sont certains. Toute la France a vû à leur aise ceux qui revinrent de cette expédition, & il faut une grande hardiesse pour dire, comme Burnet, qu'on avoit retiré tout l'argent de Carthagène avant que les François y arrivassent ; mais que l'aïant pillée, ils publièrent qu'ils y avoient trouvé des millions. „ Nouvelle , ajoûte-t'il , qu'ils „ repandirent pour couvrir la honte du mauvais succès d'une entrepri„ se dont on avoit donné d'avance les plus grandes idées “.

Il n'y avoit pas de tems à perdre pour le retour. On savoit qu'une Escadre Angloise envoïée dans ces mers pour assûrer les Galions d'Espagne ne manqueroit pas de faire ses efforts pour reprendre le butin qu'on avoit fait. Après avoir emploïé quinze jours à embarquer les effets qu'on avoit trouvés, le Baron de Pointis remit à la voile le vingt-cinq de mai. Il rencontra en effet l'Escadre Angloise, qu'il eut le bonheur d'éviter, parce que peut-être elle eut trop peu d'ardeur à le poursuivre ; après bien des hazards il rentra dans les Ports de France sept mois après son départ. Il avoit perdu au-moins la moitié de ses Equipages, mais il ramena tous les vaisseaux & tous ses bâtimens. Sur-quoi donc fondé Burnet a-t-il traité cette expédition de honteuse ?

Tom. 4. pag. 390.

† Voïés N°. XXXV.

Cette nouvelle conquête eut aussi sa Médaille. † Une femme couronnée de Tours y répréfente Carthagène ; elle est assise au pied d'un arbre qui porte le Cocos, & il y a des trésors répandus autour d'elle. La Légende, HISPANORUM THESAURI DIREPTI , signifie, *riche butin remporté sur les Espagnols*. L'Exergue, CARTHAGO AMERICANA VI CAPTA M. DC. XCVII. veut dire, *Carthagène en Amérique prise d'assaut en* 1697.

Dès que la paix fût faite, c'est-à-dire à la fin de cette année, le Roi très-Chrêtien fit charger sur des vaisseaux qui alloient à St. Domingue toute l'argenterie qui avoit été prise aux Eglises de Carthagène, & la fit remettre entre les mains du Gouverneur & du Clergé dans cette Ville.

Médaille sur ces conquêtes.

On ne se contenta pas d'avoir célébré par des Médailles particulières, les trois conquêtes qu'on avoit faites cette année sur l'Espagne, l'Histoire Métallique jugea à propos de les reünir dans une seule. On y voit la Victoire, qui écrit sur trois boucliers attachés à un palmier, AD ATHAM FLANDRIÆ, AD BARCINONEM HISPANIÆ, AD CARTHAGINEM NOVI ORBIS. La Légende, VICTORIA FRANCORUM COMES, signifie, *que la Victoire, fidèle compagne des François, les a fait triompher à Ath en Flandre, à Barcelone en Espagne, & à Carthagène dans le Nouveau Monde.* †

† Voïés N°.XXXVI.

L'explication est encore plus triomphante. „ Quoique les An„ glois & les Hollandois, dit l'Académie, portassent tout le faix de la guerre &

re & eussent un grand intérêt à conclure la paix, néanmoins ils dif- »
féroient toûjours d'accepter les conditions avantageuses que le Roi »
leur offroit. Sa Majesté, qui les dernières Campagnes s'étoit conten- »
tée de faire camper ses Armées dans le païs ennemi, jugea que par »
de nouvelles conquêtes, elle pourroit déterminer les Alliés à profi- »
ter de ses bonnes intentions. Elle fit assiéger Ath en Flandre par le »
Maréchal de Catinat, & donna ordre au Duc de Vendôme d'attaquer »
Barcelone. Ath fût pris à la vûë de cent mille Hommes, & Barce- »
lone, malgré toutes les forces d'Espagne enfermées dans la Place, »
ou campées à ses portes, se rendit après une des plus opiniâtres & »
des plus terribles défenses dont on ait ouï parler. En même tems »
une petite Escadre d'Avanturiers François porta la terreur dans le »
Golfe de Mexique, prit Carthagène, & l'obligea à se racheter du »
pillage par une grosse rançon ". On ne rapporte ces explications, que pour faire sentir la différence qu'il y a entre une Histoire écrite pour flatter, & celle où l'on n'a point d'autre vûë que de dire la vérité. Du reste, on ne sauroit deviner pourquoi on traite une Escadre de dix vaisseaux de guerre & de quantité de bâtimens qui portoient jusqu'à trois ou quatre mille hommes de troupes de débarquement, une petite Escadre d'Avanturiers François. C'est à-peu-près comme si on traitoit de Parti un camp-volant de douze ou quinze mille hommes.

1697. Remarques sur cette Médaille.

Ces conquêtes sur l'Espagne, sur-tout celle de Barcelone, eurent leur effet. Sa fierté diminüa, aussi-bien que celle de l'Empereur; & sentant que ses Alliés l'abandonnoient, son indifférence pour la paix se changea en empressement. Enfin après mille contestations, qu'il seroit inutile de rapporter, par les soins du Médiateur & les bons offices des Ministres d'Angleterre & de Hollande, les Conférences s'ouvrirent à Ryswick le neuvième de mai, sans que la mort de Charles onze Roi de Suède, arrivée au commencement d'avril, causât aucun changement, toutes les Puissances aïant unanimement déféré la Médiation à son successeur.

L'Espagne n'est plus si fière après ces pertes. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom. 1. p. 87.*

Les trois prémières séances se passèrent à lire les Pleins-pouvoirs, à régler la police du Congrès, & à déterminer quantité de Ministres Impériaux, qui vouloient en tout des distinctions que tous les autres s'accordoient à leur refuser. Dans la quatrième on vint au fait. Le Médiateur proposa aux Ministres des Alliés de lui remettre les demandes qu'ils avoient à faire à la France. Ils repondirent qu'ils avoient résolu de ne les produire que lorsque les François auroient présenté les leurs. Ceux-ci répondirent, que les Alliés n'aïant jamais fait aucune conquête sur les Terres de leur Maître, ils n'avoient rien à leur demander. Cette réponse, vraïe, mais fière, choqua; on insista quelque tems, enfin on céda.

Ouverture des Conférences. *Limiers, tom. 2. pag. 646. Actes de la Paix de Ryswick, tom. 2. pag. 13.*

Les demandes furent délivrées le vingt-deuxième de mai. Elles tendoient à réduire la France à ses anciennes bornes, c'est-à-dire qu'on acceptoit les préliminaires qu'elle avoit accordés, de rétablir les choses

pour

1697. pour l'Allemagne conformément aux Traités de Westphalie ; pour l'Espagne, rélativement au traité de Nimègue, & qu'on refusoit de s'en tenir à ces traités en tant qu'ils lui étoient favorables. Les demandes étoient infinies. L'Empereur, l'Espagne, les Cercles & Princes de l'Empire, en particulier le Duc de Wirtemberg, le Prince de Bade-Dourlach, les Electeurs de Trèves, de Maïence, de Cologne, de Brandebourg, les Evêques de Spire, de Worms, le Palatin, présentèrent de longs Mémoires. La France entiere venduë son prix, avec tous les habitans qu'elle contient, n'auroit pas suffi pour les satisfaire.

Réponse des Plénipotentiaires François. *Ibid. pag.* 108.

POUR s'en débarrasser, les Ambassadeurs de France leur firent remettre ce Mémoire. „ Avant que de répondre aux propositions qui nous „ ont été données par les Ministres des Alliés, nous sommes indispen„ sablement obligés de demander qu'ils aïent à déclarer, s'ils veulent „ traiter sur le pied des Articles réglés & accordés le dix de février „ dernier, ou s'ils veulent y renoncer. Au prémier cas, nôtre ré„ ponse est, que leurs propositions ne sont pas recevables ; & au se„ cond, nous conviendrons aisément que ces Articles demeurent ab„ rogés & comme non-avenus, pour traiter de nouveau sur les ma„ tières qui y sont contenües, comme si jamais il n'en avoit été ques„ tion ". Ils ajoûtèrent au Médiateur, qu'ils parloient si modestement à cause que la Ville d'Ath étoit assiégée par les armes du Roi leur Souverain, & que ses forces étoient supérieures à celles des Alliés ; que sans cela ils parleroient bien plus fièrement, parce qu'alors personne n'auroit lieu de soupçonner que ces airs de hauteur leur fussent inspirés par la prospérité plûtôt que par la raison.

Limiers, tom. 2. pag. 653.

On étoit déjà d'accord avec l'Angleterre & la Hollande. *Actes de la Paix de Ryswick, tom. 2. pag.* 92. *Limiers, tom. 2, pag.* 653.

CE discours fût fidèlement rapporté. Les Ministres des Alliés ne furent pas surpris de ces manières des François, non pas tant par-rapport aux avantages dont ils se flattoient aux Païs-Bas, qu'à ceux qu'ils commençoient à s'appercevoir que la France avoit déjà remportés, en se réconciliant avec l'Angleterre & la Hollande. En effet, dès-lors on étoit parfaitement d'accord. Le vingt-cinq mai l'on avoit proposé de la part des Etats-Généraux, qu'il seroit fait un traité de paix avec Sa Majesté très-Chrêtienne, appliquable à la présente constitution des affaires, & qu'à ce traité de paix on ajoûteroit un traité de Commerce & de Marine. On demandoit seulement, que dans la paix générale, qui étoit à faire les Alliés des Seigneurs Etats trouvassent leur satisfaction. Ces offres avoient été acceptées, & le traité mis en quelques jours en état d'être signé ; on en étoit aux mêmes termes avec l'Angleterre ; peu s'en étoit fallu même qu'on ne fût convenu d'une suspension d'armes dans les Païs-Bas. La maladie de Guillaume trois avoit donné lieu à cette négociation particulière ; on craignoit que ce Prince ne pût aller en Campagne. Les François y avoient donné les mains ; mais sa santé s'étant rétablie, & faisant d'ailleurs réflexion qu'un trêve ne feroit qu'augmenter l'irrésolution des Espagnols, la proposition n'eut point d'autre suite, que de tirer parole du Roi très-Chrêtien qu'il rendroit les

conquê-

conquêtes qu'il pourroit ou qu'on lui laisseroit faire, sans en prétendre aucun équivalent.

1697.

Plaintes de l'Empereur. *Limiers, tom. 2. pag. 655.*

Les autres Alliés ignoroient cette réconciliation, ils la soupçonnèrent seulement. Sur ces soupçons, les Ministres de l'Empereur se plaignirent hautement au Pensionnaire Heinsius, de ce que la République ne négocioit pas avec les François de la même manière que les autres Alliés, mais qu'au-contraire elle traitoit avec eux mystérieusement, sans en rien communiquer. Ils firent diverses réflexions sur l'état présent des affaires. Ils réprésentèrent qu'Ath venoit de se rendre, sans avoir pû être secouruë par l'Armée des Alliés, quoique presqu'aussi nombreuse que celle des ennemis; que cette Armée ne faisoit rien; qu'on en accusoit tantôt la pluïe, tantôt le manque de fourrages, au-lieu que celle des François menaçoit de bombardemens & de sièges l'un & l'autre des Païs-Bas; en un mot, que tout favorisoit la Cour de France & rendoit ses Ministres intraitables. Le Pensionnaire répondit à ces reproches par des protestations de sincérité, & par des assûrances que Leurs Hautes Puissances ne souhaitoient rien tant que la réüssite des prétentions de Sa Majesté Impériale & de tous les Confédérés.

Actes de la Paix de Ryswick, tom. 2. pag. 119.

Cependant la réponse séche & précise des Ambassadeurs François produisit encore une foule de Mémoires, où on s'efforçoit de prouver qu'en acceptant ce qu'ils avoient offert, on avoit droit de leur faire d'autres demandes. On leur répondit, qu'on avoit crû s'être suffisamment expliqué par la prémière réponse, en donnant à entendre que pour entrer dans une négociation solide & sérieuse, ils n'y pouvoient admettre aucune demande ou proposition contraire aux Articles déjà reciproquement convenus & réglés. „ Mais, ajoûtoient-ils, pour „ prévenir sans retour toute autre plus ample interprétation ou con- „ testation superfluë, nous voulons bien encore déclarer plus précisé- „ ment & plus particulièrement, que nous ne pouvons rien passer ni „ accorder de tout ce qui nous a déjà été ou pourroit être ci-après de- „ mandé au-delà du traité de Nimègue & de celui de Westphalie, „ ainsi qu'il a été rappellé & exécuté dans celui de Nimègue; & que „ pour travailler aujourd'hui au rétablissement d'une bonne paix, il „ ne doit être uniquement question, à proprement parler, que de l'exé- „ cution de ce dernier traité, au-delà de laquelle nous ne saurions con- „ venir de rien, sans autre exception, que des choses depuis survenües, „ ou de celles que le tems & les circonstances feront juger de devoir „ être changées & sur quoi nous ferons toûjours très disposés d'en- „ trer incessamment & de bonne-foi dans une juste & véritable négo- „ ciation ".

Plan de paix modéré proposé par la France. *Ib. pag. 219.*

Les Alliés ne pouvant se résoudre à se désister de leurs prétentions, étant même d'accord entr'eux, la négociation n'avançoit point, & la discussion de chaque Article auroit emporté un tems infini. Le Roi très-Chrétien, de concert sans doute avec Guillaume trois & les Etats-Généraux, envoïa à ses Ambassadeurs le projet des traités à conclure

1697. entre lui, l'Empereur, l'Empire & Sa Majesté Catholique. Il fût remis au Médiateur le vingtième de juillet. Il étoit tel, & si peu conforme aux vûës ambitieuses qu'on avoit jusqu'alors reprochées à ce Prince & à sa situation, que toute l'Europe en fût étonnée. Soit politique, soit justice, il rendoit tout ce qu'il avoit pris depuis la paix de Nimègue, cassoit & annulloit tous les Arrêts de ses Chambres de Metz & de Brisac, se reservant seulement un équivalent pour Strasbourg & pour Luxembourg. Ce projet étant tel qu'on pouvoit raisonnablement le souhaiter, il le fit accompagner de cette déclaration.

On fixe un terme pour l'accepter. *Actes de la Paix de Ryswick, tom. 2. pag. 236. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 300.*

„ Après tant de marques que Sa Majesté a données de la sincérité „ de ses intentions pour la paix générale de l'Europe; après les con„ditions si avantageuses qu'elle a bien voulu en déposer entre les mains „ de l'Ambassadeur extraordinaire de Suède dès le dix février dernier, „ elle avoit dû regarder comme plus que suffisans pour conclure le trai„té, tant de mois qui se sont écoulés depuis. Mais aujourd'hui qu'el„le voit que quelque diligence qu'apportent ses Ambassadeurs pour fi„nir un si grand ouvrage, un tems si précieux pour le bien de la „ Chrêtienté s'écoule avec peu de succès, que la Campagne s'avance, „ & que les événemens de la guerre sont capables d'apporter du chan„gement à la face des affaires; Sa Majesté, toûjours portée du même „ désir de procurer un prompt repos à l'Europe, confirme encore par „ ses Ambassadeurs au Médiateur de Suède, qu'elle est prête de signer „ la paix aux conditions qui viennent de lui être confiées. Mais com„me il ne seroit pas juste que la conclusion en fût toûjours suspenduë „ par l'éloignement de ses ennemis, & qu'elle demeurât liée, tandis „ qu'ils se croiroient libres d'en accepter ou d'en refuser les conditions, „ même d'en demander de nouvelles & peu admissibles: Sa Majesté dé„clare qu'elle veut bien demeurer dans l'engagement qu'elle a pris, jus„qu'à la fin du mois d'août prochain; mais que si dans ce tems ses en„nemis ne concluënt la paix, elle demeurera libre de tout engagement, „ & en état de traiter, après tant de dépenses & de sang répandu, sur „ telles autres conditions qu'elle croira convenir à l'état de ses affai„res & au bien de la Chrêtienté ".

Il s'écoule inutilement.

Le terme marqué se passa à faire de remarques sur ce projet, à donner des Mémoires, à demander des explications, à dresser même des contre-projets. La prise de Barcelone, le peu de succès de leurs armes en Allemagne, où cette année, la guerre se faisoit encore à l'ordinaire, c'est-à-dire que les Armées étoient trop foibles & les Généraux trop peu actifs, ou, si l'on veut, trop attentifs pour que l'un pût entreprendre sur l'autre avec succès, ne purent déterminer les Alliés. La grande difficulté rouloit sur Strasbourg. C'étoit avec beaucoup d'adresse que la Cour de France avoit offert de la rendre moïennant un équivalent au choix de l'Empereur. L'Empire ne vouloit point-du-tout que Strasbourg tombât entre les mains de ce Prince; on l'auroit vû presqu'aussi volontiers entre celles du Roi très-Chrêtien. Cependant

Brisac

Brisac & Fribourg étoient cet équivalent. Ces deux Places devoient revenir à l'Empereur ; il n'étoit pas vraisemblable qu'il les cédât précisément pour que Strasbourg cessât d'appartenir à la France & recouvrât sa liberté ; on ne pût donc s'accorder. 1697.

Discussion des prétentions de Madame Duchesse d'Orléans. *Actes, & Mémoires de la paix de Ryswick, tom. 2. pag. 240. Ibid. tom. 5.*

OUTRE cet Article, il en étoit quantité d'autres qui occupoient. L'affaire de Madame, Duchesse d'Orléans, en étoit une. On présenta de sa part un Mémoire exact des droits qui lui étoient échûs par la mort de l'Electeur Palatin, Charles son frère. On disoit que ses prétentions étoient fondées sur le droit le plus sacré, le plus ancien, le plus respecté, même par les peuples les plus barbares. On faisoit le détail de toutes les démarches pacifiques qu'on avoit faites pour lui faire obtenir justice. Madame, ajoûtoit-on, est certainement fille & sœur unique des Electeurs Palatins Charles-Loüis & Charles, par conséquent héritière de tout ce qu'ils ont possédé, à moins qu'il n'y ait quelqu'empêchement venu de la nature des biens. Il est certain qu'en Allemagne, les filles, au défaut des mâles de leur lignée, héritent de tous les biens que leurs pères ont possédé. Il n'y a point de Païs où il y ait tant d'exemples des aggrandissemens des Maisons par les successions que les filles y ont apportées; la Maison d'Autriche, qui en est la plus puissante, doit sa grandeur & son éclat à de pareilles successions.

„ ALBERT prémier a hérité par sa femme des Duchés d'Autriche, „ de la Carinthie & du Comté de Goritz. Albert second par la sienne „ a eu le Comté de Ferrette après la mort d'Ulric son Beau-père, & „ Marquante, fille d'Henri Comte de Tirol, a apporté à Rodolphe d'Au- „ triche, surnommé le Magnanime, le Comté de Tirol. Othon, Chef „ de la Maison Palatine, a eu le Palatinat par Agnès l'ancienne, fille du „ dernier Prince Palatin. La plûpart des grandes Maisons d'Allemagne „ joüissent du bien & portent le nom que les femmes ont apporté dans „ leurs familles ; & comme ce Païs est gouverné par le Droit Ro- „ main, qui ne fait aucune distinction parmi les enfans, les partages „ ont toûjours été égaux, jusqu'à ce que l'Empereur Charles IV. „ considérant le tort que cela faisoit aux Maisons illustres, établit par „ la Bulle d'or, l'an mille trois cent cinquante-six, les Electorats, & „ ordonna qu'à l'avenir les Terres qui les composoient ne pourroient „ plus être partagées, & ne seroient possédées que par les enfans mâ- „ les des familles à qui elles appartenoient ".

APRE's être convenu que cette Princesse ne pouvoit rien prétendre sur les Terres qui constitüent l'Electorat Palatin, on entroit dans un long détail des raisons, qui prouvoient que la succession mobiliaire & allodiale lui appartenoit incontestablement. L'Envoïé de Lorraine & ceux de tous les Princes & Seigneurs intéressés soûtenoient les droits de leurs Maîtres avec la même vivacité. C'est à tout cela que le mois d'août fut emploïé par les Ministres Impériaux, qui s'occupoient dumoins autant des affaires de tous ces Princes, que de celles de l'Empereur. On s'attachoit sur-tout à demander des dédommagemens. L'E-

 lecteur

1697. lecteur Palatin en particulier demandoit au-moins cinquante millions; & n'en vouloit rien rabattre.

La consternation que la prise de Barcelone avoit répandu en Espagne & chez tous les Alliés, donnoit droit au Roi très-Chrêtien de prendre un ton plus décisif qu'il n'avoit encore fait; il se servit de son droit, & ses Ambassadeurs firent le prémier de septembre cette nouvelle déclaration.

Nouvelle déclaration de la France. *Lettres Historiques. Actes & Mémoires de la paix de Ryswick, tom. 3. pag. 48.*

„ Les heureux succès dont il a plû à Dieu de favoriser les entreprises du Roi pendant cette Campagne, donneroient un juste sujet à Sa Majesté de réduire dans des bornes plus étroites les offres qu'elle avoit fait pour la paix. La fin du terme qu'elle avoit marqué pour accepter ses propositions, lui rend l'entière liberté, dont elle avoit bien voulu se priver elle-même, de former de nouvelles conditions; mais le même désir qu'elle a toûjours eu de faire cesser les malheurs de la Chrêtienté, est encore l'unique règle qu'elle se propose, & Sa Majesté veut seulement profiter des avantages qu'elle a remportés, pour procurer plus promptement le rétablissement du repos de l'Europe.

„ C'est dans cette vûë que le Roi déclare, que bien que Sa Majesté se soit trouvée libre de ses engagemens à la fin du mois d'août, bien qu'elle juge parfaitement de l'utilité qu'elle pourroit tirer de la conquête de Barcelone & des autres événemens de la guerre, le seul intérêt qu'elle connoisse, & qui la conduise, est le bonheur général de l'Europe; que pour l'avancer par le prompt rétablissement de la paix, Sa Majesté se sert de la liberté qu'elle a présentement, pour changer seulement dans les conditions qu'elle avoit offertes, celles qui paroissent retarder la tranquillité publique.

„ Elle cesse sur ce fondement d'offrir à l'Empereur le choix entre Strasbourg & l'équivalent proposé pour cette Ville. Sa Majesté se fixe à la conserver, & il ne s'agira plus d'alternative. Elle promet en même tems que ce changement, qu'elle a jugé nécessaire pour déterminer l'Empereur, n'en apportera point aux autres conditions qu'elle avoit ci-devant offertes pour garder Strasbourg; que par conséquent cette Ville & la Citadelle, en l'état qu'elles sont présentement, demeureront pour jamais unies à sa Couronne, avec ses dépendances en-deçà du Rhin, celles qui sont au-delà de ce fleuve seront renduës à ceux à qui elles doivent appartenir, avec les mêmes droits, les mêmes prérogatives dont ils joüissoient auparavant. Que le Fort de Kehl sera rendu à l'Empereur ou à l'Empire, au même état qu'il est présentement; que ceux de la Ville, des Isles du Rhin, seront rasés. Que les Villes de Brisac, de Fribourg, de Philipsbourg, seront cédées par Sa Majesté à l'Empereur aux mêmes conditions marquées dans le projet. Que celles qui sont spécifiées pour la restitution de la Lorraine seront ponctuëllement exécutées, avec les clauses que Sa Majesté a jugées nécessaires pour le maintien de la paix.

Qu'en-

1697.

Qu'enfin, pour la rendre solide, & pour assûrer l'Empire que l'unique dessein de Sa Majesté est de la conserver, elle s'engage de faire raser & d'abandonner les Forteresses qu'elle possède au-delà du Rhin, de détruire les ponts faits par ses ordres sur ce fleuve, reservant seulement la partie de celui de Fort-Loüis du Rhin, qui conduit de l'Alsace au Fort. Qu'elle demande reciproquement, que le pont de Philipsbourg soit détruit, que le Fort bâti au bout de ce pont du côté de la France soit démoli, & que le Rhin servant désormais d'une juste barrière à cet égard, l'entrée de son Roïaume soit fermée, en même tems qu'elle ne veut s'en reserver aucune pour porter la guerre en Allemagne.

Elle ajoûte enfin à des offres aussi considérables que celles qu'elle fait pour conserver Strasbourg, la restitution de Barcelone, que Sa Majesté promet de rendre au Roi d'Espagne, aussi-tôt qu'elle aura obtenu le consentement de l'Empereur & de l'Empire pour la cession de Strasbourg. C'est le seul usage qu'elle prétend faire de la conquête d'une des plus considérables Villes de la Monarchie d'Espagne.

Sa Majesté n'apporte point de changement aux conditions qu'elle a offertes pour traiter avec le Roi Catholique, & elle est persuadée que ce Prince, sensible à la modération qu'elle fait paroître, n'insistera pas à demander quelques Villages de la Châtellenie d'Ath, nécessaires pour la facilité du Commerce des habitans de Tournay, & pour la communication de cette Ville à celle de Condé; & que Sa Majesté prétend reserver, pour lui tenir lieu de tous les avantages qu'elle auroit pû retirer de la prise d'Ath.

Mais comme il n'est pas juste que Sa Majesté demeure toûjours engagée à sacrifier seule les avantages les plus considérables au bien de la paix, elle déclare que si ses ennemis diffèrent à profiter des nouvelles facilités qu'elle veût bien apporter à la conclusion des traités, & qu'ils laissent passer le terme qu'elle leur donne jusqu'au vingt de septembre pour accepter ses offres, il lui sera libre alors de proposer de nouvelles conditions, & les malheurs de la guerre ne pourront être attribués qu'à ceux qui refuseront de concourir avec Sa Majesté à les terminer".

Plaintes de l'Empereur & de l'Espagne peu écoutées par Guillaume & les Hollandois. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 301. Limiers, tom. 2. pag. 662.*

On se plaignit de cette déclaration. On sollicita l'Angleterre & la Hollande de s'unir plus étroitement que jamais, & de déclarer sur quoi on pouvoit compter de leur part au cas qu'on prît le parti de continüer la guerre. Les réponses ne furent point favorables; il y avoit longtems qu'on devoit savoir qu'elles ne le feroient pas. Ces deux Puissances auroient-elles laissé prendre Barcelone, si elles n'avoient regardé cette conquête comme un moïen de finir la guerre, qui leur étoit si fort à charge, & dans laquelle, après-tout, ils n'avoient point d'autre intérêt personnel, que d'obliger la France à laisser Guillaume tranquille possesseur du trône, sur lequel son habileté & le choix d'une grande partie de la Nation l'avoient placé? Par toutes ces sollicitations, l'Espagne

1697. vint seulement à bout de recouvrer Luxembourg sans équivalent, & l'Empereur obtint un nouveau délai & une suspension d'armes jusqu'au commencement de novembre. Les mouvemens que se donnèrent tous les autres, furent inutiles. Le Médiateur reçût leurs Mémoires, leurs Requêtes, & les traités se firent sans que la France changeât rien à ses dernières offres.

Mémoires inutilement présentés. *Actes & Mémoires de la Paix de Ryswick, tom. 3. pag. 101.*

APRÈS avoir disputé jusqu'au vingtième de septembre, sur le point que les Ambassadeurs d'Espagne, d'Angleterre & de Hollande alloient signer la paix, ceux de l'Empereur présentèrent au Médiateur un Ecrit, par lequel ils demandoient.

1°. QU'ON tâchât de méliorer l'équivalent de Strasbourg, en ajoûtant à Brisac, Fribourg, Kehl & Philipsbourg, le plus qu'il seroit possible, nommément Landau, Fort-Loüis; Mont-Roïal & Saar-Loüis; outre la mélioration des conditions pour la Lorraine.

2°. QU'ON étendît le terme pour ajuster la paix entre l'Empereur, l'Empire & la France, jusqu'au prémier novembre.

3°. QU'ON stipulât purement & simplement une Armistice jusqu'à ce tems-là, à condition que la France retireroit ses troupes des Terres qui étoient incontestablement à l'Empire; sans qu'il lui fût permis de faire dans les autres aucune exaction, & d'y envoïer de nouvelles troupes, ni sur les confins, & que tout demeurât dans l'état où il étoit, sans qu'on pût faire aucune nouvelle fortification, ni démolition.

LE même jour, les Alliés Protestans, pour faire du-moins paroître quelque zèle en faveur des François réfugiés, qui s'étoient flattés que leur rétablissement seroit une des conditions de la paix, présentèrent un Mémoire pour le demander.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 306. Actes & Mémoires Ibid. pag. 95. Larrey, tom. 2. pag. 341.

„ LES Alliés de la Religion Protestante, disoit-on, faisant réflexion „ sur les calamités, qu'une grande partie des sujets de Sa Majesté très-„ Chrêtienne, qui professent avec eux la même Religion, ont souffert „ & souffrent encore uniquement à cause qu'ils servent Dieu selon les „ lumières de leur conscience; liberté dont ces affligés pouvoient se „ flatter par la Loi divine, par les préceptes de la Charité, & particu-„ lièrement par les Loix du Roïaume de France, confirmées par Sa Ma-„ jesté très-Chrêtienne; dont ils doivent joüir en bons & fidèles su-„ jets, qui se sont toûjours tenus envers leur Souverain dans les règles „ du devoir & de l'obéïssance.

„ LESDITS Alliés touchés par ces motifs de justice & de compas-„ sion, s'intéressent d'autant plus pour ces pauvres gens, que les „ maux, qu'ils souffrent, continüant après la paix rétablie, pourroient „ être attribués à une aversion de Sa Majesté très-Chrêtienne contre „ les Protestans en général, qui espèrent de rentrer par la paix & de „ vivre dorénavant en amitié & bonne intelligence avec Sa Majesté. „ Pour cet effet, il leur importe aussi de savoir quelle sera la destinée „ d'un grand nombre desdits sujets de France, qui ont abandonné leur

Patrie

Patrie & se sont réfugiés dans les Etats Protestans, afin de les ani- „
mer, après la paix faite, à retourner chez eux, s'ils le peuvent fai- „ 1697.
re en liberté & bonne conscience. „

C'est pourquoi les Ambassadeurs & Plénipotentiaires des Alliés „ se trouvent obligés de demander qu'il soit procuré à ces pauvres gens „ le soulagement après lequel ils soûpirent depuis si long-tems, & qu'ils „ soient rétablis dans leurs droits, libertés & privilèges, pour joüir „ d'une entière liberté de conscience, & que ceux d'entr'eux qui sont „ dans des prisons, ou autrement detenus, soient élargis & remis en „ liberté, afin que ces affligés puissent avoir part à la paix dont l'Eu- „ rope va joüir ".

Ce n'étoit qu'une prière, aussi on n'y fit aucune attention; mais en eut-on fait dépendre la conclusion de la paix, Loüis quatorze n'y eut jamais consenti, tant on l'avoit fortement persuadé que l'extinction de la Religion Protestante dans ses Etats, étoit la plus belle action de son Règne. Ainsi en rendant justice à toute l'Europe, il ne lui vint pas même à l'esprit qu'il fût obligé d'avoir égard à cette partie de ses sujets, que le zèle outré & peu éclairé de ceux qui l'approchoient l'avoient engagé à traiter aussi durement qu'on l'a vû.

La paix est signée entre la France, l'Angleterre, la Prusse & l'Espagne.

Le terme marqué expiroit cependant, & les Ambassadeurs de France avoient déclaré de la manière la plus positive qu'ils se retireroient dès le lendemain si l'on ne conclüoit pas. Après quelque espèce de contestation à qui ne feroit pas le prémier cette démarche, les Ambassadeurs des Etats donnèrent l'exemple aux autres, ils signèrent à minuit.

Idée abrégée de ces traités.

Corps Diplomatique, tom. 7. part. 2. pag. 381. Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 3. pag. 413. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 302.

Le traité avec la Hollande contenoit en substance, que les Etats-Généraux remettroient le Comte d'Auvergne en possession du Marquisat de Berg-op-Zoom, avec ses dépendances, confisqués à l'occasion de la présente guerre; qu'ils restitueroient Ponticheri à la Compagnie des Indes Orientales établie en France. Le traité de paix conclu à St. Germain en Laye le vingt-neuf juin mille six cent soixante & dix-neuf, entre le Roi très-Chrétien & le feu Electeur de Brandebourg, fût rétabli en tous ses points & articles. On fit avec la République un nouveau traité de Commerce, ou plûtôt, à quelques legers changemens près, on rétablit celui de Nimègue. Ces conventions sont une preuve qu'elle n'étoit entrée en guerre que pour mettre des bornes à la puissance de la France, laquelle du tems du Marquis de Louvois paroissoit n'en vouloir point souffrir.

Le traité signé avec l'Angleterre portoit, que le Roi très-Chrétien & ses successeurs n'inquiéteroient en aucune façon le Roi de la Grande-Bretagne dans la possession des Roïaumes & Païs dont il joüissoit, donnant sa parole Roïale de n'assister directement ni indirectement les ennemis du Roi Guillaume, de ne favoriser en aucune manière les cabales, menées secrettes & rebellions qui pourroient survenir en Angleterre & autres endroits de ses Etats. Le Commerce fût rétabli entre les deux Peuples sur le pied où il étoit auparavant, & on convint que

les

1697. les Païs occupés de part & d'autre seroient restitués. Le Roi Jaques, qui n'ignoroit pas qu'il devoit être sacrifié à Ryswick, avoit protesté au commencement de septembre contre tout ce qui se pourroit faire à son préjudice. Sa protestation fût mise dans le porte-feuille du Médiateur, il n'en fût pas même fait mention. On considéra ce Prince comme mort, & il fût stipulé par un article secret, que le Parlement assigneroit pour Doüaire à la Reine son Epouse une pension de cinquante mille livres Sterling. Le Parlement refusa de ratifier cet article, & la pension n'a point été paiée.

Larrey, tom. 2. pag. 337. Quincy, tom. 3. pag. 412. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Par-rapport à l'Espagne, on s'obligea de lui rendre Gironne, Roses, Bellevert, Barcelone, Mons, Charleroi, Luxembourg, Courtrai, Ath, & leurs dépendances, aussi-bien que tous les lieux occupés & réünis dans les différentes Provinces des Païs-Bas, à la reserve de quatre-vingt-deux petites Villes, Bourgs, ou Villages, qu'on prétendit retenir, comme dépendans de Charlemont, Maubeuge, & autres lieux cédés par les traités précédens. Les difficultés sur ces prétentions devoient être décidées à l'amiable. On s'obligea aussi à rendre Dinant à l'Evêque de Liège. Le Roi Catholique promit de son côté de rendre au Duc de Parme l'Isle de Ponza située dans la Méditerranée. Le traité fait avec le Duc de Savoïe fût compris dans ceux-ci, pour en faire partie, comme s'il y avoit été inséré en son entier. Il y avoit dans chacun un article séparé, qui portoit, que Sa Majesté très-Chrétienne accorderoit à l'Empereur & à l'Empire jusqu'au prémier de novembre pour accepter les conditions de paix qu'elle leur avoit offertes le prémier de septembre, avec la clause expresse, qu'au cas qu'elles ne fussent point acceptées, les traités qu'on venoit de signer ne laisseroient pas d'avoir leur entier effet, sans pouvoir y contrevenir directement ou indirectement.

Cette paix en elle même peu honorable à la France. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 309. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Ces traités paroissoient peu honorables à la France. D'un trait de plume elle perdoit un très grand nombre de Villes & le fruit de plusieurs batailles. Les Alliés avoient à-peu-près ce qu'ils avoient prétendu. Ils avoient fait la guerre pour contraindre Loüis à restitüer tout ce qu'il avoit enlevé à l'Espagne depuis le traité de Nimègue; ils y avoient réüssi, en tenant ferme à n'écouter aucune proposition d'accommodement qu'il ne leur eut promis de les satisfaire à cet égard. Ce Prince avoit déclaré qu'il ne quitteroit point les armes qu'il n'eût rétabli Jaques second, & on l'avoit forcé de reconnoître Guillaume trois, de promettre de ne le point troubler, & de ne donner aucun secours à son Compétiteur. De sorte qu'il est vrai, pour parler en termes de Palais, que la France perdit son procès, & qu'on crut lui faire grace de ne la pas condamner aux fraix.

Vains efforts de l'Histoire Métallique pour la

C'est pour couvrir cette humiliation, que l'Histoire Métallique réprésente sous cette année la France toûjours victorieuse. On la voit armée, & à ses pieds les boucliers où sont les Armes des Puissances ennemies; d'une main elle tient un Javelot, & de l'autre une Victoire.

La

La Légende, Gallia invicta, & l'Exergue, Bello per decennium feliciter gesto, veulent dire, *que la France est invincible, & que pendant dix ans elle a fait la guerre avec succès.* †

1697. faire trouver glorieuse.

† Voïés N°. XXXVII.

Les forces de l'Allemagne, dit-on, de l'Espagne, de l'Angleterre, »
de la Hollande & de l'Italie, réünies contre la France, n'ont pû pen- »
dant une guerre de dix années entamer aucune de ses frontières. Le »
Roi seul, au-contraire, a pris les plus fortes Villes des Païs-Bas & de »
la Catalogne, a gagné plusieurs batailles sur terre & sur mer, & n'a »
cessé de vaincre que pour donner la paix ". Tout cela fût-il exactement vrai, est-ce faire la guerre avec succès, que d'être obligé de rendre tout ce qu'on a pris pendant cette guerre, & ce qu'on vouloit conserver en la faisant ?

Une autre Médaille, frappée à la même fin, répréśente un amas des armes & des machines qui servent à prendre des Villes : au-dessus on voit une Couronne murale. La Légende, Victori perpetuo, & l'Exergue, Ob expugnatas ter centum et quinquaginta Urbes, ab anno 1643. ad annum 1697., signifient, *au Vainqueur perpétuël, pour avoir pris trois cent cinquante Villes depuis l'année 1643. jusqu'à l'année 1697.* †

† Voïés N°. XXXVIII.

Il n'y a jamais eu, dit-on encore, de Règne signalé par tant de »
conquêtes que celui du Roi. Dans la seule Campagne de Hollan- »
de, Sa Majesté prit quarante Villes en moins d'un mois. Il n'en a »
point attaqué qu'il n'ait emportée ; celles même qui passoient pour »
imprenables, n'ont pas tenu devant lui ; & l'on peut dire enfin, que »
son Règne est une suite continuëlle de grands événemens ".

Sans remarquer que ce nombre de Villes est exaggéré, & qu'il faut qu'on y comprenne quantité de Villes ouvertes, qui suivent naturellement le sort des Villes fortes qui les protègent ; sans dire que jusqu'au tems qu'on marque on avoit levé plus d'un siège, témoins ceux de Lérida & de Gironne, & presque tout récemment celui de Coni en Piémont ; sans même observer qu'on ne doit point hazarder sur des Monumens publics des titres que la suite des tems puisse démentir ; pour réprimer le faste de celui-ci, il n'y a qu'à demander ce que sont devenües toutes ces conquêtes, & qu'on produise la liste des Villes & des Païs restitués à l'Espagne, à l'Empereur & à l'Empire par les traités de Ryswick, & au Duc de Savoïe par le traité de Turin ? On ne prétend pas nier que ce Règne n'ait été glorieux ; mais on croit pouvoir dire, sans parler des malheurs que nous verrons bien-tôt en obscurcir l'éclat, qu'il l'auroit été bien davantage, si avant que de prendre en toute manière sur ses voisins, on avoit prévû qu'on seroit obligé de rendre tout ce qu'on avoit pris.

Les Ecrivains François ont pris un autre tour pour diminüer la honte de ces restitutions. Ils ont dit, que le Roi Catholique Charles second ne pouvoit aller loin, & qu'il importoit extrêmement que le nœud de la ligue fût rompu avant que la succession à la Monarchie d'Espagne fût

1697. ne fût ouverte; que c'est ce qui lui fit apporter tant de facilité à satisfaire ses ennemis. L'unique bon tour à prendre, si on l'avoit pû, ç'auroit été de dire, que ce Monarque guéri de la passion de passer pour Conquérant, persuadé du faux des conseils pernicieux qui l'avoient engagé à s'approprier tout ce qui étoit à sa bienséance, lassé de se voir l'objet de la haine & de l'envie de tous les autres Potentats, s'étoit enfin résolu à leur rendre la justice qu'ils lui demandoient. Ces vûës eussent été plus nobles que toutes celles qu'on lui attribuë, & lui auroient mieux assûré le titre de Grand, que ses victoires & ses conquêtes.

Guillaume III. en a le principal honneur. *Burnet, tom, 4. pag. 404.*

ENFIN on croit pouvoir dire, que c'est Guillaume trois qui eut tout l'honneur de cette guerre, non pas à la vérité par ses conquêtes & ses victoires, mais par l'exécution de ses projets malgré ses pertes & ses défaites. Jeune encore, il avoit vû que la France vouloit le tenir dans l'abaissement & l'éloigner des Emplois de sa République, auxquels sa naissance, les services de ses pères & son mérite personnel lui donnoient lieu de prétendre. Il sçut se placer comme il souhaitoit de l'être, en dépit des obstacles qu'on lui avoit opposés. Dès qu'il fût en place, il pensa à se vanger, ou, si l'on veut, à abaisser la Puissance qui avoit mis sa Patrie à deux doigt de sa ruine. Diverses circonstances l'empêchèrent long-tems d'y réüssir; enfin il vint à bout de former la ligue d'Augsbourg. Il fait plus, il détrône Jaques second, qui auroit empêché le succès de cette Ligue. La guerre se fait pendant dix ans; la France renonce à soûtenir son Concurrent, le reconnoît pour Roi, & est forcée, pour avoir la paix, de s'affoiblir elle-même, en rendant à ses voisins presque tout ce qu'ils prétendent qu'elle leur a injustement enlevé.

Grande Victoire remportée sur les Turcs par les Impériaux. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 407. Limiers, tom. 2. pag. 640.*

L'EMPEREUR & l'Empire n'étant pas en état de soûtenir seuls la guerre contre le Roi très-Chrétien, firent la paix aux conditions qu'on leur avoit offertes, ou plûtôt que l'Angleterre & la Hollande leur avoient ménagées. La Campagne contre les Turcs leur avoit pourtant été fort avantageuse. Les Venitiens avoient battu & mis en fuite par deux fois la Flotte de ces Infidèles; le Prince Eugène de Savoïe força le onze de septembre leur Armée retranchée à Zenta sur la Teisse. Le Grand Vizir, dix-sept Bachas, & plus des deux tiers de cette Armée, que le Grand Seigneur commandoit en personne, restèrent sur le champ de bataille, avec l'artillerie, les munitions, les bagages, & plus de trois millions en argent. Pour comble de bonheur, du-moins les Rélations publiées par les Impériaux l'ont assûré, *ils ne perdirent que cinq cent hommes.*

N'empêche point la paix avec la France.

CETTE victoire signalée, & qui coûtoit si peu, n'inspira aucune fierté par rapport à la France, & ne changea rien au dessein d'accepter les conditions qu'elle avoit offertes, si on ne pouvoit réüssir à les rendre meilleures. Ce fût à quoi on emploïa le délai qu'on avoit obtenu; quoiqu'on eût eu assez peu de succès, on signa le dernier jour du terme convenu. Le Roi très-Chrétien s'engagea de rendre à l'Empereur & à

l'Empire

l'Empire le Fort de Kehl, Philipsbourg, tous les lieux & droits situës hors de l'Alsace, qu'il avoit occupés tant pendant la guerre par voïe de fait, que par voïe d'unions & de réünions, cassant à cet effet tous les Arrêts donnés par les Chambres de Metz & de Besançon, & par le Conseil de Brisac. Il lui céda encore Brisac & Fribourg, avec tous les Forts construits ou réparés dans la Forêt Noire, ou dans le reste du Brisgaw.

1697. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Corps Diplomatique, tom. 7. Part. 2. pag. 422.*

Conditions de cette paix.

Actes & Mémoires de la Paix de Risvick, tom. 4. pag. 59. Larrey, tom. 2. pag. 346. Quincy, tom. 3. pag. 414.

STRASBOURG fût cédé à perpétuité à la France, pour en joüir en toute propriété & souveraineté, avec les appartenances & dependances situées à la gauche du Rhin; tout ce qui étoit à la droite fût démoli. L'Empereur s'engagea à rétablir le Cardinal de Furstemberg dans tous les droits, biens féodaux, allodiaux, bénéfices, honneurs & prérogatives appartenans aux Princes & Membres du St. Empire Romain, tant à l'égard de l'Evêché de Strasbourg, que de l'Abbaïe de Stablo. Tout ce qui avoit été fait & décerné contre lui, de même que contre ses parens & ses domestiques qui l'avoient suivi, étoit déclaré nul.

LE Duc de Lorraine fût compris dans ce traité. Loüis s'engagea à le rétablir dans ses Etats, pour en joüir de la même manière que faisoit le Duc Charles son oncle en mille six cent soixante & dix. On régla que les bastions & les remparts de la nouvelle Ville de Nanci seroient démolis, & toutes les fortifications extérieures, aussi-bien que celles de l'ancienne Ville, pour n'être jamais rétablies. On se reserva la Forteresse de Saar-Loüis, avec une demie lieüe à la ronde; la Ville & Préfecture de Longwi & ses appartenances & dépendances, avec promesse de donner au Duc une autre Préfecture de même étenduë & valeur dans l'un des trois Evêchés. On se reserva encore le passage libre par la Lorraine, pour les troupes qui iroient aux frontières ou qui en reviendroient, à condition d'en donner avis auparavant & à tems, abolissant aussi & remettant en la puissance du Duc les chemins & lieux, dont par le traité de Nimègue on s'étoit attribüé la proprieté & la souveraineté.

ON convint encore, que l'Electeur de Trèves seroit rétabli dans sa Capitale, & qu'on la lui rendroit au même état où on l'avoit prise; que tous les Etat occupés par le Roi très-Chrêtien appartenans à l'Electeur Palatin, lui seroient rendus, & principalement la Ville & la Préfecture de Germersheim & toutes ses dépendances. A l'égard des prétentions de Madame, Duchesse d'Orleans, il fût convenu, que la restitution étant préalablement faite, l'affaire seroit jugée en forme de Compromis par Sa Majesté Impériale & par Sa Majesté très-Chrêtienne comme Arbitres; qu'on en décideroit selon les Loix & les Constitutions de l'Empire; qu'au cas qu'ils ne fussent pas d'accord, le Pape en décideroit comme Sur-Arbitre, & qu'en attendant la décision, l'Electeur Palatin donneroit tous les ans deux cent mille livres à Madame.

1697. Qu'on rendroit au Roi de Suède, en qualité de Comte Palatin du Rhin, son Duché de Deux-Ponts en entier, avec ses appartenances & dépendances.

Que la Maison de Wirtemberg, & spécialement le Duc George seroit rétabli pour lui & ses successeurs dans la Principauté de Montbeliard, avec la dépendance immédiate de l'Empire; cassant à cet effet toutes reconnoissances en qualité de Vassal faites à la Couronne de France en mille six cent quatre-vingt-un.

Que la famille du Marquis de Bade-Dourlach joüiroit de tout le droit & bénéfice de la présente paix, & par une suite nécessaire, de celle de Westphalie & de Nimègue.

Que les Princes & Comtes de Nassau, de Hanau & de Linanges, ainsi que tous les autres Etats de l'Empire, feroient remis dans tous leurs droits, biens, libertés, indépendance de la France, dont ils jouissoient avant qu'on les en eût dépoüillés.

Idée de la paix par rapport à la France.

C'est ainsi que l'Assemblée de Ryswick fût une espèce de *Grands-Jours* pour la France. On y rechercha toute sa conduite, elle y fût condamnée, ou, si l'on veut, elle se condamna elle-même à restituer tout ce qu'elle avoit cru pouvoir prendre sur ses voisins. Heureuse encore que ses succès, & la lassitude où étoient de la poursuivre l'Angleterre & la Hollande, eussent empêché qu'on ne poussât plus loin les recherches! On l'auroit réduite au-moins à la paix d'Aix-la-Chapelle; car après-tout, la guerre de soixante & douze n'étoit ni plus juste, ni mieux fondée, que celle qui s'étoit terminée par la trêve de Ratisbonne.

Autres efforts de l'Histoire Métallique pour la relever.

† Voïés N°. XXXVIII.

Les Auteurs de l'Histoire Métallique se sont en quelque sorte épuisés, pour donner de cette paix, faite aux conditions qu'on vient de marquer, les idées les plus magnifiques & les plus superbes. Une Médaille n'a pas suffi à leur gré, ils en ont frappé trois. L'adulation la plus outrée y régne également. Dans la prémière, †on voit l'Equité & la Valeur réprésentées à l'antique. Elles tiennent ensemble une Couronne d'olive. La Légende, Virtus et Æquitas, & l'Exergue Pacata Europa, veulent dire, *l'Europe pacifiée par la valeur & l'équité de Loüis.* „ La constante prospérité des armes du Roi, dit l'Academie, sembloit devoir „ lui inspirer la résolution de continüer la guerre. Cependant il ne son„ gea qu'à donner à l'Europe la paix, dont elle avoit besoin. Il propo„ sa aux Alliés des conditions qu'ils ne pouvoient jamais espérer. On „ régla les préliminaires, & l'on convint que tous les Ambassadeurs „ des Princes & des Puissances intéressés s'assembleroient à Ryswick „ pour consommer un si grand ouvrage. Mais comme la négociation trai„ noit en longueur, Sa Majesté fit assiéger Ath & Barcelone. La „ prise de ces deux importantes Places ne changea rien au projet de „ la paix; le Roi n'y ajoûta que l'offre de les rendre sans équivalent, „ pourvû que dans un certain tems l'on acceptât ses prémières pro„ positions. Les ennemis, touchés de sa modération, se rendirent. Ils

sig-

fignerent la paix, & la bonté enfin triompha de l'obstination, com- „ me la valeur avoit triomphé du nombre ". 1696.

Sur la feconde, † on voit aux pieds du Roi, la France pénétrée d'une vive reconnoiffance. La Légende, PATER PATRIÆ, & l'Exergue, PAX CUM GERMANIS, HISPANIS, ANGLIS ET BATAVIS, fignifient, *que la paix eft l'ouvrage de la tendreffe du Monarque pour fes Peuples.* „ Une guerre, dit-on encore, où la France feule avoit à balancer prefque toutes les Puiffances de l'Europe, ne fe pouvoit fou- „ tenir fans qu'il en coûtât au peuple de grands efforts & des dépenfes „ extraordinaires. Tous les fujets du Roi concouroient avec une éga- „ le ardeur à fa gloire; mais plus ils s'empreffoient de prodiguer pour „ lui leurs biens & leurs vies, plus le Roi fouhaitoit de fe voir en état „ de les épargner. Les plus glorieux fuccès ne le dédommageoient pas „ à fon gré, de la perte d'un grand nombre de foldats & d'Officiers, ni „ des impofitions qu'exigeoient les néceffités de l'Etat. Le défir de fou- „ lager la France le fit donc réfoudre à relâcher non-feulement une „ partie des conquêtes qu'il avoit déjà faites, mais encore de renoncer „ à celles que la continüation de la guerre lui promettoit. Cette ten- „ dreffe paternelle de Sa Majefté envers fes peuples a paru digne d'un „ Monument particulier, qui en éternifât la mémoire. "

† Voïés. N°. XXXIX.

CETTE tendreffe paternelle, qu'on juge avec raifon digne d'un Monument particulier, devroit être le caractère de tous les Rois. Si elle étoit celui de Loüis quatorze, il attendit bien long-tems à le faire paroître. Il n'avoit tenu qu'à lui, depuis la paix des Pyrenées, d'éviter toutes les guerres où il étoit entré. Toûjours il avoit été l'aggreffeur; & s'il avoit fait pour prévenir celle-ci les propofitions qu'il fit pour la terminer, jamais elle n'auroit été. Cette tendreffe, qu'on lui attribuë, eft incompatible avec le titre de Conquérant, qu'il avoit, du-moins jufqu'alors, ambitionné. S'il l'avoit euë, cette tendreffe, les Proteftans auroient-ils été traités comme ils le furent? Ce Prince n'étoit ni violent, ni fanguinaire; mais il eft permis de dire que le bonheur de fes peuples n'a jamais été l'objet principal de fon attention, puifqu'il n'eft point douteux que ce n'a été ni pour les défendre, ni pour proteger leur Commerce, qu'il s'eft attiré tant d'ennemis; & que fa gloire, & l'intérêt particulier de fa Maifon furent toûjours le mobile de fes entreprifes.

LA troifième Médaille répréfente la Paix; qui d'une main tient un rameau d'olive, & de l'autre un flambeau allumé, dont elle brûle un monceau d'armes. La Légende, SALUS EUROPÆ, & l'Exergue, PAX TERRA MARIQUE PARTA, fignifient, *que Loüis en rétabliffant la paix fur la terre & fur la mer, a été le Sauveur de l'Europe.* †

† Voïés. N°. XL.

L'ACADÉMIE s'eft furpaffée dans l'Explication. „ Les maux que „ la guerre force indifpenfablement de faire ou de diffimuler, ne „ touchoient feulement pas le Roi pour fes fujets, mais pour fes „ ennemis mêmes. Une jaloufie opiniâtre aveugloit au contraire „ les Confédérés, & pour effaïer de réparer leurs pertes, ils s'é- „

„ pui-

1697. „ puiſoient de plus en plus & achevoient de ſe perdre. Sa Majeſté, „ dans la reſolution de les garantir des nouveaux malheurs où ils ſe „ précipitoient, n'écouta plus que ſa modération, & leur offrit ce „ qu'ils n'ôſoient attendre après une ſi longue ſuite de mauvais ſuccès. „ Par ce procédé généreux, le Roi les déſarma tous, & le plaiſir de „ ſauver ſes envieux & ſes ennemis couronna la gloire de les avoir tant „ de fois vaincus “.

Plaintes contre la paix de l'Empereur, & ſur quoi. *Rapin-Thoyras continué. tom. XI. pag. 308. Larrey, tom. 2. pag. 343.*

CES traités de paix ne furent pas au gré de tous les intéreſſés. Surtout celui de l'Empereur donna lieu à des conteſtations fort vives, qui durent encore aujourd'hui. Il étoit ſtipulé dans le quatrième Article, que la France reſtituëroit tout ce qu'elle s'étoit approprié ſur l'Empereur & ſur l'Empire, à cette condition, que la Religion Catholique demeureroit dans ces lieux reſtitués au même état où elle étoit actuëllement. *Religione tamen Catholicâ Romanâ, in locis ſic reſtitutis, in ſtatu quo nunc eſt remanente.* Or, par les ſoins de Loüis quatorze, & peut-être auſſi par la crainte des perſécutions, la Religion Catholique étoit devenuë dominante, & la Proteſtante y avoit perdu non-ſeulement un grand nombre de ſujets, mais auſſi beaucoup de biens & quantité de Temples. Pendant la négociation, dont les Miniſtres Impériaux s'étoient rendus maîtres, les Proteſtans firent d'inutiles efforts pour obtenir la réparation de ce grief. A peine les écouta-t-on. Les deux Princes, à la ſollicitation du Pape, étoient convenus d'avance ſur cet Article, ſans que les intéreſſés en euſſent aucune connoiſſance. Lors de la ſignature, les Plénipotentiaires des Proteſtans firent de grandes oppoſitions; ceux de France aïant mis le marché à la main, d'autant plus hardiment qu'ils étoient d'accord avec ceux de l'Empereur, on ſigna; mais on proteſta qu'on ne le faiſoit que pour le bien de la paix, qu'on ſe reſervoit le droit de revenir contre ce Réglement, qui s'étoit négocié & arrêté malgré leurs répréſentations.

Expreſſion outrée de Burnet. *Tom. 4. pag. 403.*

CERTAIN Ecrivain, qui s'exprime toûjours avec force & hardieſſe, dit à cette occaſion, *qu'une nouvelle trahiſon contre la Religion Proteſtante éclata à Ryswick quand on fût prêt de conclure; que quelques Princes, & en particulier le Roi de Suède comme Duc de Deux-Ponts, s'y oppoſèrent; mais que la choſe avoit été ſecrettement concertée par tout le parti Papiſte, qui eſt toûjours ferme & zélé pour ſa Religion, au lieu que les Cours Proteſtantes ne ſont que trop portées à ſacrifier l'intérêt commun de la leur à leurs avantages particuliers.* Il ajoûte, que le Roi Guillaume fût émû de cette propoſition perfide, mais qu'il ne trouva dans aucun des Alliés de la diſpoſition à s'y oppoſer avec le zèle qu'on marquoit de l'autre côté pour la ſoûtenir; & que comme il n'y avoit que ſeize Temples qui duſſent être ſupprimés, la choſe ne lui parut pas aſſez importante pour mériter une rupture.

POURQUOI cet Ecrivain appelle-t-il *trahiſon* & *perfidie*, ce qu'il avoüe avoir été *concerté par un zèle de Religion*? Les Princes Catholiques n'ont-ils pas droit, auſſi-bien que les Proteſtans, de chercher les avantages de leur

leur Communion, & méritent-ils pour cela ces noms odieux qu'on leur donne? Pour le fonds même de cette affaire, on peut la regarder comme une espèce de capitulation, où celui qui rend une Place peut fixer les conditions auxquelles il la rend; & de son côté il ne peut y avoir de perfidie. C'est à ceux qui lui accordent ces conditions, de démêler entr'eux si elles ont été bien accordées, & s'ils sont obligés de les observer. Après-tout, si ce changement s'est fait sans violence & du consentement des peuples, s'ils n'ont point reclamé contre, depuis qu'ils ont changé de Maître, qu'importe aux Souverains que ce changement soit aboli? Les Hommes se feront-ils toûjours un crime de ne pas penser les uns comme les autres? & dès que ces divers sentimens ne nuisent point à la société, à l'obéïssance & à la subordination nécessaires à la conserver, pourquoi les proscrire, & maltraiter ceux qui les suivent? 1697.

La paix cause une joïe universelle. *Larrey, tom. 2. pag.* 348. *Lettres Historiques*

On s'embarassa peu en France de ces oppositions; on laissa à l'Empereur le soin de faire exécuter l'Article qui les causoit. La publication de la paix, dont tout le monde avoit à peu-près un égal besoin, causa une joïe universelle, d'autant plus, qu'il paroissoit que le Roi très-Chrêtien en rendant un si grand nombre des Places, qu'on auroit eu bien de la peine à lui enlever, avoit quitté tout dessein de s'aggrandir. Le mariage du Duc de Bourgogne, qui se célébra le sept de décembre, fût un nouveau sujet de joïe pour le François. Loüis quatorze, qui touchoit presque déjà à sa soixantième année, prit une part singulière à la joïe commune. Ce Mariage ramena les plaisirs, qu'il avoit autrefois tant aimé, & il parut y prendre un nouveau goût. La Princesse étoit aimable, bien instruite; elle savoit l'amuser, & ne lui tenir que des discours agréables. Cette Alliance fit le sujet de deux Médailles. Dans l'une, le Dieu *Hymen* tient de la main droite son flambeau, & porte sur le bras gauche une espèce de voile, que les Anciens appelloient *Flammeum*, & que les nouvelles Epouses mettoient sur leur tête. La Légende, TÆDIS FELICIBUS. & l'Exergue, MARIA ADELAIS SABAUDIÆ LUDOVICO DUCI BURGUNDIÆ NUPTA, signifient, *Marie Adelaide de Savoïe mariée à Loüis Duc de Bourgogne sous d'heureux auspices.* † Ces auspices heureux ont eu leur effet, & le Prince sage & pacifique qui gouverne aujourd'hui la France, comme Loüis quatorze souhaita en mourant de l'avoir gouvernée, est le fruit de cet heureux mariage. † Voïés N°. XLI.

Dans l'autre Médaille, on voit la tête du Duc de Bourgogne & celle de la Princesse de Savoïe, posées en regard. La Légende, LUDOVICI BURGUNDIÆ DUCIS, ET MARIÆ ADELAIDIS SABAUDIÆ CONNUBIUM, *Mariage de Loüis Duc de Bourgogne, avec Marie Adelaide de Savoïe.* L'exergue marque la date 1697. † † Voïés N°. XLII.

Diéte pour donner un successeur à Sobieski.

Pour rendre la France parfaitement heureuse cette année, déjà marquée par tant de traits heureux, il ne manquoit que de voir un Prince François sur le trône de Pologne. On l'avoit entrepris, on avoit même cru y avoir réüssi; mais toutes les espérances s'évanouirent lorsqu'on

1697. *Histoire de Pologne. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

qu'on s'y attendoit le moins. Peu après la mort de Sobieski, il s'étoit tenu une Diète générale; mais divers incidens, sur-tout la confédération de l'Armée de la République & de celle de Lithüanie, avoient empêché d'y rien conclure. On convint seulement de procéder à l'Election par la *Pospolite*, c'est-à-dire, par la convocation générale de la Noblesse, comme on l'avoit pratiqué à celle du Roi Michel. Cette Assemblée se tint au commencement de cette année; il s'y trouva plus de deux cent mille Gentilshommes.

Multitude de Prétendans. *Burnet, tom. 4. pag. 317. Lettres Historiques.*

Le Prince de Conti, auquel on avoit fait une réputation presqu'égale à celle du grand Condé (peut-être en effet auroit-il mérité de lui être comparé, si on avoit jugé à propos de l'emploïer) le Prince de Conti, dis-je, se mit sur les rangs. Il parut d'abord n'avoir pour Compétiteurs que Dom Livio Odescalchi neveu d'Innocent XI., & le Prince Charles, second fils du Roi défunt, que la Reine favorisoit beaucoup plus que son aîné. Dom Livio fit parler en sa faveur vingt millions de livres Polonoises. C'étoit le fruit du desintéressement de son oncle, qu'il offroit à la République, la déclarant son héritière avant que de monter sur le trône. Mais la tête d'Odescalchi n'étoit pas faite pour une Couronne, & les Polonois encore en guerre avec le Turc, avoient plus besoin du bras d'un Sobieski, que de l'argent d'un Banquier. Pour le Prince Charles, il n'avoit pas l'âge prescrit par le Loix, & sa faction étoit si peu accréditée, qu'on avoit obligé la Reine sa mère de s'éloigner de Warsovie pendant l'Election. Tout sembloit assûrer cette Couronne au Prince de Conti. Un grand Parti, à la tête duquel étoit le Cardinal Primat, se déclara d'abord en sa faveur; mais le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de l'Empereur postulèrent pour l'Electeur de Saxe. Comme on le croïoit Luthérien, on lut les certificats qui faisoient foi qu'il s'étoit fait instruire, dans un voïage qu'il avoit fait à Rome deux ans auparavant, & qu'il avoit abjuré le Luthéranisme entre les mains du Prince de Saxe-Zeitz son parent, Evêque de Javarin. On lut aussi un fort long Mémoire, présenté de sa part par le Comte de Flemming son Agent. Il contenoit en substance, que l'Electeur étoit d'une Maison fort illustre, qui avoit donné des Empereurs à l'Allemagne, l'un desquels, Othon troisième, avoit élevé les Ducs de Pologne à la dignité Roïale; qu'il étoit jeune, n'aïant que vingt-sept ans; Catholique, comme on venoit de le voir par les certificats; riche, & en état de faire à la République un présent de dix millions pour païer ses dettes; brave, qu'on ne pouvoit en douter après ce qu'il avoit fait sur le Rhin, & en Hongrie; qu'on en douteroit encore moins, quand on lui verroit prendre Kaminieck, & réünir la Valachie & la Moldavie à la Pologne. Ces offres magnifiques firent impression; mais les sommes considérables qui furent distribuées aux Chefs de parti, en firent encore davantage. L'éloquence de l'Abbé de Polignac, qui se réduisit à exalter le mérite du Prince pour lequel il parloit, n'y pût tenir.

Tou-

TOUTEFOIS le vingt-ſept juin, François-Loüis de Bourbon, Prince de Conti, fût proclamé Roi à Warſovie par le Cardinal Primat. Deux heures après Fréderic-Auguſte, Duc de Saxe, le fût par l'Evêque de Cujavie. Toutes les Rélations Françoiſes marquent, que le Prince de Conti fût élû par vingt-quatre Palatinats, & que ſon Compétiteur n'en eut que quatre. L'Hiſtorien des Rois de Pologne prétend au-contraire, que le Duc eut les ſuffrages de cent cinquante Enſeignes, & que le Prince ne fût nommé que par quatre-vingt; mais que le Primat le proclama avant que d'avoir recueilli toutes les voix. C'eſt ſur quoi il eſt difficile de prononcer.

1697. La Diéte ſe diviſe, chaque parti nomme un Roi. *Larrey, tom. 2. pag. 320. Lettres Hiſtoriques. Limiers, tom. 2. pag. 638.*

ON dépêcha des Couriers aux Princes élûs. L'Electeur, qui n'avoit pas beaucoup de chemin à faire, ſe rendit en diligence en Pologne, & ſe fit ſuivre de ſes troupes. Le vingt-un de juillet il fût complimenté par le Grand Général à Tarnowitz, où il ſigna ce qu'on appelle les *Pacta Conventa*. Le Primat, qui vouloit ſoûtenir ſon ouvrage, & qui prévoïoit les malheurs dans leſquels cette double Election alloit plonger le Roïaume, & l'avantage que l'Electeur tireroit de l'éloignement de ſon Concurrent, convoqua une nouvelle Diète au vingt-ſixième août, afin d'y examiner laquelle des deux Elections devoit l'emporter. Celle du Prince fût jugée la meilleure & confirmée de nouveau. Le Duc de Saxe prit des meſures plus efficaces, il ſe rendit maître de Cracovie, & s'y fit ſacrer le quinze de ſeptembre par l'Evêque de Cujavie. Le Cardinal fit auſſi-tôt expédier des Lettres Circulaires pour convoquer la Nobleſſe; il l'exhortoit vivement à s'oppoſer à l'uſurpation.

LE Prince de Conti partit enfin de Dunkerque le quatorze de ſeptembre. Une Eſcadre Angloiſe l'avoit long-tems arrêté; mais comme la paix étoit ſur le point d'être ſignée, & que d'ailleurs elle croïoit lui avoir fait manquer ſon coup, elle s'étoit retirée. Ce Prince arriva le vingt-ſix à la Rade de Dantzig. On s'y étoit déjà déclaré pour ſon Compétiteur; on ne voulut pas lui permettre de débarquer; il alla à Marienbourg. Son Election fût confirmée pour la troiſième fois, le dix-ſept d'octobre; il perſiſta néanmoins à refuſer le titre de Roi, juſqu'à ce qu'il lui eût été donné par le conſentement libre & unanime de la République, ſans doute parce qu'il croïoit que ſon Concurrent auroit bien-tôt le deſſus. En effet, la plûpart des Chefs de l'Armée avoient été gagnés, & après avoir tiré de l'argent des deux côtés, ils s'étoient déclarés pour celui qui leur en avoit donné le plus, ou de qui ils en eſpéroient davantage. Le Czar, qui appréhendoit un Prince François pour voiſin, avoit fait marcher un Corps conſidérable de troupes vers la Lithüanie, où étoit le fort du parti du Primat. En un mot, le parti de l'Electeur ſe fortifioit à vûë d'œil; l'autre dépériſſoit chaque jour. Le Prince ennuïé du triſte perſonnage qu'il faiſoit, & ne croïant pas qu'il fût de ſa dignité de ſe laiſſer amuſer plus long-tems, abandonna cette Couronne, qu'il n'étoit pas en état d'acheter. Il ſe rembarqua le ſix de novembre. Il étoit tems qu'il ſe retirât. Dès le lendemain les trou-

L'Electeur de Saxe l'emporte ſur le Prince de Conti. *Ib. pag. 639. Larray, tom. 2. pag. 323. Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

troupes du Duc de Saxe parurent à Oliva, & pillèrent les équipages de l'Abbé de Polignac.

1697. Toute la République se réünit sous le Roi Auguste. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 2. pag. 639. Burnet, tom. 4. pag. 394.*

Le Primat, & le petit nombre de ceux qui lui étoient restés, firent encore quelques mouvemens; mais enfin il fallut s'accommoder. Le Nonce du Pape & l'Envoïé de Brandebourg furent les Médiateurs; l'accommodement se fit le seize de mai de l'année suivante. Les Confédérés reconnurent l'Electeur de Saxe pour leur Roi. Il s'engagea de son côté à donner de nouvelles assûrances de sa Catholicité, à s'emploïer de tout son pouvoir pour engager l'Electrice son Epouse à suivre son exemple, à congédier les Ministres Luthériens qui étoient dans ses troupes, à passer un Acte authentique pour le rétablissement de la liberté des Elections, à ne jamais redemander les grandes sommes qu'il avoit distribuées en Pologne, à païer les arrérages dûs à l'Armée, à emploïer ses troupes à reprendre Kaminieck pour le réünir à la Pologne, à les renvoïer après en Saxe & réparer les dommages qu'elles avoient faits, à revoquer les dons qu'il avoit faits de divers domaines, qui seroient emploïés à l'entretien de sa Maison, à préférer les Confédérés dans la distribution des Charges & des Emplois à tous les autres sujets de République. On convint de plus, que le Primat confirmeroit son Election par l'imposition des mains & par la bénédiction, qu'il lui donneroit dans la grande Eglise de Warsovie; & que tous les Tribunaux demeureroient suspendus jusqu'à ce que cette cérémonie lui eût confirmé la possession de la Couronne. Ce traité fait voir qu'Auguste n'étoit pas convaincu que son Election & son Couronnement eussent été faits dans les règles. Il dut son Election à ses largesses, qui épuisèrent ses trésors; au Pape, qui espéra de l'engager à ramener les Saxons à la Religion Catholique; à l'Empereur, au Czar, qui jugèrent qu'il étoit de leur intérêt d'exclure du trône de Pologne un Prince François, qui auroit donné au Roi très-Chrétien une trop grande influence dans les affaires, & beaucoup de facilité pour assûrer les Mécontens de Hongrie.

L'intérêt que prit l'Europe à cette affaire. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Tom. 4. pag. 394.*

Cette Election, qui réjoüit fort le parti Allemand, consterna les Saxons. Ils sentoient que leur Souverain, pour conserver sa Couronne Elective, alloit ruiner ses Etats Héréditaires. Tous ceux qui aimoient la Religion Protestante, voïoient avec douleur le retour au *Papisme* de cette Maison, sous la protection de laquelle la *Réformation* avoit pris naissance. „ Il est vrai, dit Burnet, que la Famille règnante, de„ puis le tems de Maurice, n'avoit marqué que peu de zèle pour „ cette Cause. Pour le Roi nouvellement élû, il avoit si peu de Re„ ligion, qu'il n'y avoit pas grand chose à attendre de sa part, & on „ ne devoit pas craindre qu'il devînt jamais bigot & persécuteur. Mais „ le Clergé *Papiste* est tellement aheurté à la suppression de ce qu'il „ appelle *Hérésie*, il étoit si naturel d'attendre que les Polonois se dé„ fieroient de la Religion de leur Roi, jusqu'à ce qu'ils le vissent per„ sécuter ses sujets Protestans, qu'il n'est pas étonnant qu'on fût effraié

de la

de la nouvelle de son *Apostasie* [a]. Ces fraïeurs n'eurent pourtant point de suites, Auguste laissa les Saxons dans leur Religion, & ceux-ci ne se persuadèrent point, comme on avoit fait ailleurs, qu'ils fussent obligés, ou qu'ils eussent droit de se donner un autre Maître. 1697.

Les Jésuites nuisirent au Prince de Conti; pourquoi?

LES mêmes vûës de Religion, qui furent favorables à l'Electeur de Saxe, nuisirent au Prince de Conti. Le Prince son père, frère du grand Condé, s'étoit mis dans la haute dévotion, & avoit paru donner sa confiance à Messieurs de Port-Roïal. Par-là les Jésuites avoient été exclus de la Maison de Conti, exclusion qu'ils supportoient d'autant plus impatiemment, que toutes les autres Branches de la Maison Roïale leur étoient, pour ainsi dire, dévoüées. Actuëllement le Roi, le Duc & la Duchesse de Bourgogne, Monsieur, Madame, la Princesse de Condé, la Duchesse de Bourbon, avoient des Confesseurs Jésuites. Tous ces exemples n'avoient point ébranlé le Prince de Conti Prétendant à la Couronne de Pologne, il leur avoit préféré celui de son père. La Société supposa que cet éloignement ne pouvoit venir que du Jansénisme. De France, ces soupçons se répandirent dans tout l'Ordre. Les Jésuites sont encore plus puissans en Pologne que par-tout ailleurs, parce que la plûpart sont Gentilshommes. Persuadés que le Prince de Conti ne les aimoit pas, ils emploïèrent contre lui tout leur crédit & donnèrent tous leurs amis à l'Electeur de Saxe, qui, plus politique que son Concurrent, avoit sçu se les attacher, par les assûrances qu'il leur avoit données de sa protection, & sur-tout par le choix qu'il avoit fait d'un Jésuite pour son Confesseur. On ôse prendre pour témoin de ce fait le Cardinal de Polignac, alors Ambassadeur de France en Pologne.

Affaires Ecclésiastiques. Les Jésuites en sont la cause ou l'objet.

CETTE Société, qui poursuivoit par-tout jusqu'à l'ombre du Jansénisme, fut à son tour vivement attaquée. On a vû sous l'année précédente, que Monsieur de Noailles, Archevêque de Paris, l'avoit notée dans sa prémière Ordonnance; les attaques qu'elle eut à soûtenir, sont une suite de cette espèce de déclaration de guerre. Deux des Prélats qui avoient le plus d'appui à la Cour, se chargèrent de les entreprendre par-rapport à leur Morale, & à ce qu'on appelle le Molinisme en matière de Grace. Ces deux Prélats étoient Messieurs de Colbert & le Tellier, l'un Archevêque de Roüen, l'autre de Rheims.

L'Archevêque de Roüen condamne leur Morale. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

L'ARCHEVÊQUE de Roüen marqua aux Ecclésiastiques de son Diocèze les Livres qu'ils devoient consulter particulièrement, & sur lesquels il souhaitoit qu'ils formassent leurs décisions dans les Cas de conscience. Le Rituël d'Alet, la Morale de Grenoble, les Résolutions de Monsieur de Ste. Beuve, la Théologie Dogmatique du Père Alexandre Dominique, étoient à la tête de ce Catalogue. Tous ces Livres sont odieux aux Jésuites. On s'étoit attendu qu'ils ne souffriroient pas tranquillement les éloges qu'on en faisoit, & on ne fût point trompé dans son attente. D'abord ils avertirent le Prélat. Cette démarche aïant été inutile, on publia un Livret, intitulé *Difficultés proposées à Mr. l'Archevêque*

1697. *vêque de Roüen par un Ecclésiastique de son Diocèze, sur divers endroits des Livres dont il recommande la lecture à ses Curés.*

Il est difficile d'attaquer sans donner prise. Le Prélat condamna les Difficultés, & exigea que l'Auteur signât dix propositions *contraires aux erreurs qu'il avoit avancées*, & qu'à cette signature il ajoûtât un désaveu de l'injure qu'il avoit faite à Sa Grandeur. Cette affaire produisit un Schisme dans la Société. Les Supérieurs, qui redoutoient le crédit de l'Archevêque, consentirent à tout ce qu'il souhaita. Les autres, plus ardens & moins politiques, s'y opposèrent, jusques-là que les Etudians en Théologie allèrent enlever l'Auteur des *Difficultés*, de leur Maison Professe où il étoit comme enfermé, afin de le faire signer. Le Général donna gain de Cause à la Jeunesse. L'Auteur des *Difficultés*, nommé Buffier, connu depuis par quantité d'Ouvrages tant bons que mauvais, ne signa point; il revint, même comme en triomphe, de l'exil où on l'avoit envoïé.

Le Prélat, qu'on joüoit peut-être par des apparences de soûmission, publia une Lettre Pastorale par-rapport aux Points de Morale que l'Auteur des *Difficultés* avoit renversés. Ils se réduisoient à la probabilité, à l'amour de Dieu & au péché Philosophique. Sur le prémier chef, le Prélat assûroit, que pour peu qu'on fasse d'attention aux maximes les plus certaines de la Doctrine des mœurs, on comprend aisément qu'on est obligé de préférer l'opinion qui paroît en même-tems la plus probable & la plus sûre, à celle qui se trouve la moins sûre & la moins probable. Sur le second article, l'Instruction Pastorale établissoit, que tout homme doit aimer Dieu habituëllement, & être toûjours dans la disposition de le servir & de lui plaire, & que le pécheur ne sauroit être justifié dans le Sacrement de Pénitence sans un amour au-moins commencé. Le dernier Point concernoit l'attention nécessaire, afin qu'une action soit imputée à péché; sur quoi on établissoit, qu'il n'est pas besoin de penser que ce qu'on fait est mal, lorsqu'il est question du Droit naturel, pour être coupable du mal qu'on fait; & que c'est du sentiment opposé qu'est né le Dogme monstrueux du péché Philosophique.

Soit que les Jésuites aïent erré sur ces Points, ou non, cette manière de les attaquer a eu un grand succès & leur a fait perdre bien du terrein; ils sont moins à la mode pour la Doctrine, plusieurs personnes se sont peu-à-peu accoûtumées à les regarder comme des gens d'une Morale trop relâchée, & à parler en général, un grand nombre de ceux qui se piquent de vertu & de dévotion, leur refusent leur confiance.

L'Archevêque de Rheims condamne leur Science Moïenne. *Mémoires Chronologi-*

Au fort de cette affaire, dont on vient de parler, Maurice le Tellier, Archevêque de Rheims, attaqua la Doctrine favorisée des Jésuites, & condamna deux de leurs Thèses de Théologie, soûtenües à Rheims sur la fin de l'année précédente. Il s'y agissoit de la Science Moïenne, que ces Thèses avoient exaltée au-dessus de toutes les autres Doctrines. L'Ordonnance, qui étoit un gros volume, fût distribuée en pleine Assemblée

semblée de Sorbonne, envoïée à Rome, en Flandre, à tous les Evêques & à toutes les Villes du Roïaume. Elle étoit du même goût que celle de l'Archevêque de Paris; c'est-à-dire, qu'on y attaquoit le Jansénisme pour tomber sur les Jésuites. On y canonisoit le Thomisme, mais on mettoit une différence très-réelle entre cette Doctrine & celle de Jansénius. Ce Prélat étoit fort maltraité, & ses disciples encore plus; on les réprésentoit comme des présomptueux, qui croïoient entendre mieux St. Augustin que le reste des Catholiques.

1697. ques & Dogmatiques. Larrey, tom. 2. pag. 349.

Après s'être mis ainsi à couvert du reproche de Jansénisme, on traitoit la Doctrine des Jésuites de nouvelle, de dangereuse, suspecte & erronée. Ils avoient dit dans leurs Thèses, que la Science Moïenne aïant passé par les plus fortes épreuves, en étoit sortie plus nette, & qu'elle n'étoit pas plus *Pélagienne* que *Calviniste*. Ils avoient encore dit, que rien n'étoit plus constant dans la Doctrine de St. Augustin, que la Prédestination gratuite. Le Prélat prétendoit que la prémière de ces deux Thèses mettoit la Doctrine de Molina sur la Grace au-dessus de celle de St. Augustin; que la seconde n'en disoit pas assez, & qu'il falloit ajoûter que le sentiment qu'elle établissoit étoit un Dogme de Foi.

La Société, piquée au-vif, ne fût pas si tranquille ni si soûmise, qu'elle l'avoit été dans l'affaire de Roüen. Le Prélat, quoi-qu'homme de beaucoup d'esprit, n'étoit pas si considéré à la Cour; il fût accablé de Libelles & traité sans aucun ménagement. On publia sa Vie, qu'on fit vendre à Paris aux portes des Eglises par les Quinze-vingt, sous le titre de *la Vie de St. Maurice Archevêque de Rheims*; on publia certaines Lettres appellées *Mauroliques*.

Les Satyres en Prose & en Vers qui réjoüissoient Paris, furent suivies d'un Ecrit sérieux, sous le titre de *Remontrance*. Il étoit solide, bien écrit, & fit dans le Public une impression peu favorable. Il voulut le réfuter, mais ne pouvant y réüssir, il prit le parti d'avoir justice par une autre voïe. Il prétendit avec raison, qu'une Remontrance faite à un Archevêque étoit une insulte; qu'il auroit fallu prendre les voïes canoniques & s'adresser à lui avant que d'en appeller au Public. Il s'adressa au Roi & lui demanda des Commissaires. Il fût renvoïé au Parlement, sans doute avec un ordre secret aux principaux Officiers de ce Corps d'accommoder ce procès. Des deux côtés on prit des Avocats, on visita les Juges; tout Paris se faisoit une joïe d'entendre les Plaidoïers, qui ne pouvoient manquer d'être infiniment curieux.

La Cour les appuïe. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Le prémier Président, selon ses ordres, termina le différend. Les Jésuites s'offrirent d'abord à rendre visite à Mr. de Rheims, à reconnoître qu'ils avoient manqué à quelques formalités dans la manière dont ils s'étoient défendus, à promettre qu'ils n'y manqueroient plus, à protester qu'ils n'avoient pas prétendu le chagriner, enfin à lui demander son amitié. Le Prélat prétendit, que son Ordonnance fût reçûë avec respect, qu'on lui fît satisfaction, que la *Remontrance* fût désavoüée, & que l'Auteur en fût puni.

1697. Le Prélat, dont le crédit étoit inférieur à celui de ses adversaires, fût obligé de se conformer à cet arrêté du prémier Président. Il portoit, que les Supérieurs des Jésuites iroient chez Mr. de Rheims lui demander l'honneur de son amitié, & lui marquer qu'ils étoient sensiblement fâchés d'avoir encouru sa disgrace. Qu'aïant crû être obligés de se plaindre de son Ordonnance, ils avoient laissé paroître une Remontrance sans nom d'Auteur & sans permission, contre la forme des procédures légitimes, & auxquelles ils ne manqueroient pas dans la suite s'ils se trouvoient en de pareilles occasions. Ce compliment fût bien reçu. On parut se reconcilier. Les Jésuites, pour preuve de la sincérité de leur reconciliation, publièrent un Ecrit sous ce titre insultant, *Histoire du Procès gagné par Mr. de Rheims contre les Jésuites.* L'affaire n'eut point d'autre suite; le combat cessa, bien résolus cependant de part & d'autre de reprendre les armes à la prémière occasion.

Ils ont le dessus dans l'accommodement. *Memoires Chronologiques & Dogmatiques.*

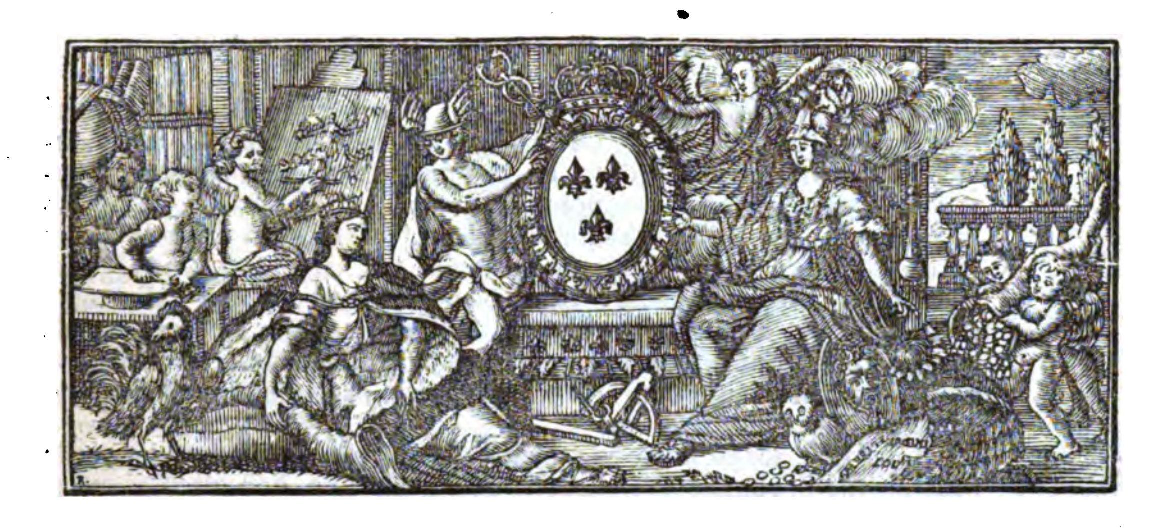
Limiers, tom. 3. pag. 14.

Les Réformés furent aussi l'objet des soins du Roi très-Chrêtien. Déchûs de l'espérance dont ils s'étoient toûjours flattés, que la paix leur procureroit le retour en leur patrie, avec la liberté de conscience, plusieurs pensèrent à aller s'établir dans la Principauté d'Orange, qu'on venoit de rendre au Roi Guillaume. Pour prévenir cette désertion, on donna le onze décembre une Déclaration, qui défendoit aux Protestans, sous peine de la vie, de se retirer dans cette Principauté, & enjoignoit à tous ceux qui s'y étoient déjà établis de revenir chez eux dans le terme de six mois. La Politique eut autant de part à cet ordre si sévère, que le zèle de la Réligion. Orange seroit bien-tôt devenu une très-grande Ville, & des plus peuplées, si on avoit laissé aux Réformés & aux Nouveaux convertis la liberté de s'y établir.

Fin du Livre cinquante-deuzième.



HIS-



HISTOIRE DE LOUIS XIV,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-TROISIE'ME.



QUOI qu'on ait pû dire des motifs qui avoient déterminé les Puiſſances de l'Europe à finir la guerre, il eſt certain que leur laſſitude & leur épuiſement mutuël y eut la meilleure & la principale part, & que la plûpart ne quittèrent les armes que dans le deſſein de les reprendre. Ainſi ces grandes vûës de tendreſſe pour ſes peuples, & de compaſſion pour ſes ennemis, que l'adulation avoit attribuées à Loüis quatorze, ne l'empêchèrent point de ſe préparer à recommencer la guerre, dès que l'occaſion qu'il attendoit ſeroit arrivée. Il ne penſa point à décharger ſes peuples, les impoſitions miſes continuèrent, le nombre

1698. Les vûës d'une nouvelle guerre privent les François des douceurs de la paix. *Lettres Hiſtoriques.*

1698. bre des troupes fût à-peu-près le même. A peine la paix avoit-elle été ſignée avec l'Empereur, qu'on projetta de faire conſtruire une nouvelle Ville vis-à-vis de Briſac; on commença dès cette année à y travailler. Afin qu'elle fût promptement peuplée, on accorda de grands privilèges à ceux qui viendroient s'y établir. Vauban en traça le plan; & on peut dire que c'eſt ſon chef-d'œuvre. C'eſt un octogone régulier avec des Tours baſtionnées, mais bien plus grandes que celles qu'il avoit fait faire à Landau. Toutes ces Tours ſont enveloppées de bonnes contre-gardes; on a ménagé dans la courtine des ſeconds flancs, pour ſuppléer à ceux des Tours baſtionnées, qui ſont d'ordinaire plus petits que ceux des baſtions.

Nouvelle Ville conſtruite ſur le Rhin, par de Vauban. *Quincy, tom. 3. pag. 425.*

CETTE Place eſt ſituée en raſe campagne; elle eſt fort enterrée; elle n'eſt ni vûë ni commandée d'aucun côté; elle a un bon glacis, qui ſe perd inſenſiblement dans la campagne de toutes parts, & qui eſt défendu par un des meilleurs chemins-couverts qu'il y ait. On lui donna le nom de Neuf-Briſac. Le deſſein étoit d'empêcher que le Vieux-Briſac ne donnât aux Allemands la facilité de paſſer le Rhin & une entrée libre dans la haute Alſace. On épargna ſi peu la dépenſe, on multiplia ſi fort les ouvriers, que cette nouvelle Ville fut achevée à la fin de l'année ſuivante. On en murmura, on en fût fâché à la Cour de Vienne; mais on n'ôſa s'en plaindre. Pourquoi, connoiſſant les Conſeils de la France comme ils le faiſoient, n'avoient-ils pas ſtipulé qu'elle ne pourroit bâtir ni Villes ni Forts ſur la rive du Rhin qu'ils lui avoient abandonnée? On voit dans l'Hiſtoire Métallique une Médaille, où le Roi remet entre les mains de l'Alſace, qui eſt à genoux, le plan du Neuf-Briſac. † Le Fleuve du Rhin marque la ſituation de la Ville. La Légende, SECURITAS ALSATIÆ, & l'Exergue, NEOBRISACUM, ſignifient, *que cette nouvelle Ville fait la ſûreté de l'Alſace.* La meilleure ſûreté eut peut-être été de ne point donner de nouvelles jalouſies à ſes voiſins, & de ne point leur faire ſentir par ces précautions peu néceſſaires, qu'on méditoit de nouvelles entrepriſes.

† Voïés N°. XLIII.

On envoïe de nombreuſes troupes vers les Frontières d'Eſpagne. *Lettres Hiſtoriques.*

ON donna pourtant quelques ordres pour réformer le nombre prodigieux de troupes qu'on avoit ſur pied; il montoit à près de cinq cent mille hommes; mais les raiſons qui avoient obligé de faire la paix à des conditions moins avantageuſes, engagèrent à ne faire cette réforme que lentement & par degrés. Les Places des Païs-Bas aïant été évacuées, on retira les troupes dans l'intérieur du Roïaume; on en envoïa la plus grande partie vers l'extrémité; on forma un camp près de Perpignan; on en envoïa un grand nombre en Dauphiné, ſous prétexte de mettre à couvert la frontière, qui étoit ouverte depuis qu'on avoit rendu Pignerol. Quatre-vingt & cinq mille hommes hivernèrent dans ces Païs, pour entrer en Eſpagne en cas de beſoin.

Quincy, tom. 3. pag. 422.

QUELQU'ÉPUISÉ que pût être le Roïaume, ſous prétexte de former les trois Enfans de France à la guerre, en leur faiſant voir l'image d'un ſiège, d'une bataille rangée, de l'attaque d'un camp retranché, de la

de la retraite d'une Armée battüe, d'un enlévement de fourrageurs, on forma un camp à Compiègne. L'Armée étoit de cinquante-trois Bataillons & de cent cinquante Escadrons. Le Duc de Bourgogne en étoit Généralissime, sous la direction du Maréchal de Boufflers. Loüis quatorze s'y rendit avec toute sa Cour. Cette espèce de Campagne ne dura qu'un mois, mais elle coûta autant qu'une Campagne réëlle; la plûpart des Officiers s'y ruinèrent, & la gratification que l'on fit de deux cens écus aux Capitaines de cavalerie, & de cent aux Capitaines d'infanterie, ne fût qu'un dédommagement fort léger des dépenses excessives auxquelles on les avoit engagés.

1698. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 3. pag. 16.*

Ce fût encore-là le sujet d'une Médaille. † On y voit un Guerrier, qui tient par la main un Jeune-homme armé, & le conduit dans un camp réprésenté par des tentes. La Légende, MILITARIS INSTITUTIO DUCIS BURGUNDIÆ, signifie, *le Duc de Bourgogne instruit au métier de la guerre*, & l'Exergue, CASTRA COMPENDIENSIA, veut dire, *le camp de Compiègne*.

† Voïés N°. XLIV.

Le grand nombre de troupes qu'on avoit envoïées vers les Frontières d'Espagne, le nouveau Brisac qu'on se préparoit à bâtir, le camp même de Compiègne, qui n'étoit peut-être qu'un pur divertissement, donnèrent de grandes inquiétudes aux autres Puissances. Si Guillaume avoit été le maître, il auroit imité le Roi très-Chrétien, & il auroit conservé la plus grande partie de ses forces. Ce Prince, après la paix conclüe, étoit retourné en Angleterre vers la fin de novembre. Il y avoit été reçû comme en triomphe par la Ville de Londres, qui avoit étalé dans cette occasion toute la magnificence qu'il avoit voulu souffrir. „ Il sembloit, dit Burnet, que sa modestie naturelle lui eût fait prendre de l'antipathie pour toute vaine pompe, & ce goût s'étoit extrêmement fortifié par tout ce qu'il avoit appris des excès où les François avoient porté la flatterie envers leur Roi. Les siècles précédens n'avoient rien vû de pareil. Comme on remarquoit que ce Prince ne trouvoit que trop de plaisir à être flatté, tout l'esprit de la Nation avoit été emploïé depuis quelques années à le contenter là-dessus. On voïoit qu'on réüssissoit plus sûrement à avancer sa fortune par quelque trait vif & nouveau en ce genre, que par tous les services & par tout le mérite imaginable. Ce foible aïant rendu le Roi de France méprisable à toutes les personnes sensées, le Roi conçut une telle aversion pour tout ce qui tendoit de ce côté-là, qu'il ne souffroit qu'avec peine même ce qui étoit décent & convenable ". On rapporte ce trait, non qu'on l'approuve, il s'en faut beaucoup. Loüis quatorze n'a jamais été méprisable, & aucune personne de bon-sens ne l'a méprisé; mais uniquement pour faire sentir que les loüanges excessives font tort au vrai mérite.

Vûës de Guillaume III. dans ces circonstances. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 312.*

Tom. 4. pag. 213.

Guillaume, peu après son retour, marqua que son intention étoit de licentier une bonne partie de ses troupes; mais sur ce qui se faisoit en France, il fit agir ses Ministres pour en conserver la meilleure partie;

Il veut conserver ses troupes; le Parlement s'y oppose.

partie; lui-même il declara, que selon lui une Armée réglée étoit nécessaire dans les circonstances. Cette déclaration fût prise en très-mauvaise part. Les Communes, plus jalouses encore de leur liberté que de l'aggrandissement de la France, prirent la résolution de païer & de casser toutes les troupes qui avoient été levées depuis mille six cent quatre-vingt; cette résolution réduisit l'Armée à moins de huit mille hommes. Pour consoler le Prince de ce refus fait avec tant de hauteur, on lui assigna pour son entretien sept cent mille livres Sterling, (pareille somme n'avoit jamais été accordée à aucun de ses prédécesseurs) & on passa un Acte qui défendoit toute sorte de correspondance avec le Roi Jaques & ses partisans. Il étoit dit par le même Acte, que tous les sujets de la Grande-Bretagne qui étoient en France sans congé, depuis le vingt-un de décembre mille six-cent quatre-vingt-sept, ou qui avoient porté les armes au service du Roi Jaques & de la France, & qui rentreroient dans le Roïaume sans la permission du Gouvernement, seroient reputés coupables de haute trahison, de même que ceux qui entretiendroient correspondance avec Jaques second & les Anglois de sa suite.

1698. *Burnet, tom. 4. pag. 411. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 312.*

Burnet, tom. 4. pag. 402.

Cette libéralité & cette attention du Parlement ne firent point perdre à Guillaume le dessein d'avoir de troupes. En partant pour la Hollande vers le mois de juillet, il laissa à la Régence un ordre cacheté, qui portoit qu'en cas de la mort du Roi d'Espagne on levât promptement douze mille hommes. La démarche qu'on avoit faite en France d'envoïer une Flotte vers Cadix pour enlever les Galions, le camp de Compiègne, qu'on y avoit ordonné sur la nouvelle du danger où étoit Charles second, avoient été le motif de cet ordre.

Il engage les Impériaux à faire la paix avec les Turcs. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 330.*

La Hollande, toûjours de-concert avec son Stadhouder, conserva beaucoup plus de troupes qu'elle n'avoit coûtume de faire, & par la continüation de ses traités précédens avec les Princes d'Allemagne, elle s'assûra des leurs au besoin. On travailla à faire la paix de l'Empereur & du Sultan. Le dernier craignant d'avoir sur les bras toutes les forces de l'Empire, dont une partie l'avoit si maltraité la Campagne dernière, accepta volontiers la médiation de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies. Il y avoit lieu de douter que Léopold, après avoir soûtenu cette guerre avec une espèce d'opiniâtreté tandis que la France lui causoit une si puissante diversion, se déterminât à la finir lorsqu'il pouvoit en espérer les plus grands succès; mais ses Finances étoient si épuisées, on lui répresenta si fortement qu'on ne pourroit maintenir ses droits sur l'Espagne, s'il partageoit encore ses forces, qu'il souffrit qu'on entamât la négociation. Les Vénitiens, les Polonois, les Moscovites y consentirent. Le traité fut conclu au commencement de l'année suivante à Carlowitz. Les Moscovites & les Turcs y conclurent une trêve de deux ans, la Pologne une paix perpétuelle, & l'Empire une trêve de vingt-cinq ans. Le Grand-Seigneur restitüa Kaminieck à la Pologne, & céda à l'Empereur la Transylvanie & tout ce que les Allemands avoient fait de conquêtes en Hongrie. La Porte ne pût rien obtenir

obtenir pour le fameux Tékeli, mais elle ne l'abandonna pas. Le Sultan lui assigna les Terres & Villes de Widin, de Caransibes & de Lugos, avec leurs dépendances, & le titre de Prince de Widin, peu considérable en comparaison de celui de Prince de Hongrie, qu'il portoit depuis plusieurs années, & qu'il auroit pû conserver, si la crainte de voir passer sa patrie sous le joug des Ottomans ne l'avoit engagé à faire la guerre aux Impériaux beaucoup plus mollement qu'il ne convenoit aux intérêts du parti qu'il avoit embrassé. Pour les Vénitiens, ils conservèrent la Morée, & rendirent les Forteresses de Lépante & de Gravezca, dont on démolit les fortifications. 1698.

Quoique ces démarches fussent autant de préparatifs de guerre, il parut qu'on travailla sincérement à la prévenir. Guillaume & les Etats-Généraux la redoutoient également. Après ce qu'ils venoient d'éprouver, ils ne pouvoient douter que la plus grande partie des dépenses ne retombassent sur eux, & que leurs Alliés ne leur vendissent du-moins aussi cher leurs services qu'ils l'avoient fait jusqu'alors. Chargés de dettes qu'ils étoient, ils ne croïoient pas pouvoir trouver de nouvelles ressources dans leurs Peuples, qui paroissoient alors s'embarrasser fort peu que ce fût un Prince François ou un Prince Allemand qui montât sur le Trône d'Espagne; persuadés, disoient ils, que l'un ou l'autre prendroit le génie Espagnol & se conduiroit à-peu-près comme ses prédécesseurs, sur-tout par rapport au Commerce.

Il négocie pour prévenir la guerre, immanquable à la mort du Roi Catholique. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 325.*

Dans ces vûës, par des principes d'une politique toute nouvelle, on imagina de partager la Monarchie d'Espagne entre ceux qui y prétendoient & qui y avoient un droit réël ou apparent. Sans la rénonciation de Marie Thérèse d'Autriche, épouse de Loüis quatorze, le droit du Dauphin eut été incontestable; la validité de cette rénonciation supposée, la Monarchie, qu'on vouloit partager, étoit dévolüe de plein droit au Prince Electoral de Bavière, petit-fils de Marguerite-Thérèse d'Autriche seconde Infante d'Espagne, fille de Philippe quatrième, par conséquent sœur puinée de Marie Thérèse d'Autriche Reine de France. Elle avoit épousé Léopold en mille six cent cinquante & un. Ce Prince n'en avoit eu qu'une fille, l'Archi-Duchesse Marie-Antoinette; il l'avoit mariée à Maximilien Electeur de Bavière pour le détacher de la France. Le Prince Electoral, dont on vient de parler, étoit le seul fruit de ce mariage. Guillaume & les Etats regardoient ce jeune Prince comme l'unique vrai héritier du Roi Catholique; mais, convaincus que le Roi très-Chrétien ne souffriroit jamais qu'on lui enlevât cette succession toute entière, ils voulurent bien lui en destiner une partie. Léopold n'auroit pas vû tranquillement une partie de cet héritage entre les mains de la France, qu'il supposoit n'y avoir aucun droit; pour le contenter, on lui assigna aussi sa part.

Projet pour partager la Monarchie d'Espagne. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Le Clerc, tom. 3. pag. 431. Corps Diplomatique, tom. 7. part. 2. pag. 442.*

On peut bien juger que ce n'étoit pas l'équité seule qui faisoit prendre ces arrangemens; une autre vûë plus puissante y déterminoit. L'intérêt des Anglois & des Hollandois étoit de tenir les Maisons d'Autriche & de

Ses vûës. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 326.*

1698. & de Bourbon dans un équilibre qui pût assûrer le repos de l'Europe & leur Etat particulier, à quoi l'affoiblissement de la Monarchie d'Espagne devoit encore beaucoup contribuer. Le Roi très-Chrétien étoit beaucoup plus intéressé dans cette affaire que l'Empereur, lequel, tandis que le Prince Electoral vivroit, n'avoit aucun droit à la succession du Roi Catholique. D'ailleurs Loüis étoit à portée de s'emparer de l'Espagne. Toutes ces raisons déterminèrent à s'adresser à lui plûtôt qu'à Léopold.

La France y consent, ou feint d'y consentir. *Burnet, tom. 4. pag. 448.*

Les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande eurent ordre de faire les prémieres propositions. Le Conseil de France, qui ne vouloit pas que la Monarchie d'Espagne passât à la Maison d'Autriche, & qui voïoit en même-tems une espèce d'impossibilité de faire valoir ses droits dans toute leur étendüe, parut bien recevoir les ouvertures qu'on lui fit. La négociation s'engagea. Guillaume la jugea assez importante pour la traiter lui-même; il se rendit en Hollande; l'Electeur de Bavière le joignit à Loo; l'affaire fût consommée le prémier d'octobre.

Abregé de ce traité. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 327.*

La paix de Ryswick fût le fondement de ce traité singulier, où, sans autre droit que celui qu'on s'attribüoit, on partageoit les Etats d'un Prince encore vivant, sans même y appeller toutes les parties intéressées. Il fût réglé que le Dauphin auroit & se contenteroit d'avoir les Roïaumes de Naples & de Sicile, les Places dépendantes de la Monarchie d'Espagne situées sur les Côtes de Toscane, & les Isles adjacentes, de San-Stephano, Porto-Hercole, Orbitello, Telamone, Porto-longone, Piombino, la Ville & le Marquisat de Final, la Province de Guipuscoa, de même que les Villes de Fontarabie, de St. Sebastien, & particulièrement le Port du Passage, avec cette restriction, que s'il y avoit quelques lieux dépendans de cette Province qui se trouvassent situés au-delà des Pyrénées, ils resteroient à l'Espagne.

Les autres Roïaumes, Isles, Etats, Païs & Places composans la Monarchie d'Espagne, devoient appartenir au Prince, fils aîné de l'Electeur de Bavière, pour en joüir lui, ses héritiers & successeurs nés & à naître, à perpétuité. En attendant qu'il fût Majeur, l'Electeur son père devoit avoir l'administration de tous ses Etats.

L'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur, devoit avoir le Duché de Milan.

Chacun étoit obligé de renoncer respectivement à toute autre partie de la succession que celle qui lui étoit assignée. Ce traité devoit être communiqué à l'Empereur & à l'Electeur de Bavière. Si tous les deux, ou l'un ou l'autre refusoient d'y acquiescer, les Rois de France, de la Grande-Bretagne, les Etats-Généraux devoient s'unir pour les y contraindre, ou empêcher qu'ils ne se missent en possession de la part qui leur auroit été assignée, avant que d'avoir fait les cessions & les renonciations prescrites. On régla encore par un Article secret, que le Duc de Bavière succéderoit à son fils, toutes les autres Clauses du traité demeurant en leur entier.

Les

1698.

LES ratifications & échanges se firent promptement. L'Electeur de Bavière accepta pour son fils la grande part qu'on lui avoit assignée. L'Empereur rejetta hautement ce traité ; toutefois on ne prit aucunes mesures pour l'y déterminer. Le Roi Catholique n'eut pas plûtôt appris ce partage de ses Etats, que le Marquis de Canales, son Ambassadeur à Londres, présenta par son ordre un Mémoire adressé aux Régens, au Roi, au Parlement & à la Nation Britannique, par lequel il se plaignoit vivement de l'ingratitude de Guillaume trois, qui se mêloit de disposer de la Monarchie d'Espagne, après qu'elle s'étoit sacrifiée en soûtenant une guerre de dix années, commencée & continuée pour l'établir & le maintenir sur le trône d'Angleterre.

L'Empereur le rejette. *Burnet, tom. 4. pag. 448. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 347.*

DU reste, cette négociation s'étoit faite aussi sérieusement que si on avoit eu dessein de part & d'autre de s'en tenir à ce qu'on auroit réglé. On disputa beaucoup de la part de la France sur la nullité des rénonciations, on exaggéra la grandeur du sacrifice qu'elle faisoit à la tranquillité de l'Europe ; elle demanda une part qui fût plus à sa bienséance & à sa portée que les Etats d'Italie ; elle eut peine à consentir que le Duché de Milan fût donné à la Maison d'Autriche. Le Comte de Tallard ne parut céder qu'à la force des raisons qu'on lui opposoit. Il prit pour bon toutes les assûrances qu'on lui donna de la disposition sincère où l'on étoit d'emploïer toutes ses forces pour mettre le Roi très-Chrêtien en possession des Païs dont il vouloit bien se contenter. Ce Ministre se laissa lier, sans faire sentir le moins du monde qu'il demêlât les vûës secrettes de ceux qui prétendoient le captiver. Le Roi Guillaume & les Etats, c'est-à-dire, le Pensionnaire Heinsius, s'applaudissoient en secret d'avoir donné le change à cette Cour si éclairée.

On cherchoit à s'amuser par ce traité. *Lettres Historiques.*

LE piège étoit pourtant des plus visibles. L'Empereur, sur-tout, étant possesseur du Duché de Milan, étoit bien plus à portée des Roïaumes de Naples & de Sicile que le Roi très-Chrêtien. Si le Duc de Savoïe se déclaroit contre lui, par où auroit-il pénétré dans ces Roïaumes pour s'en mettre en possession ? Comment les auroit-il conservés ? Quels fraix immenses pour y réüssir ? Pouvoit-on croire que l'Angleterre & la Hollande voulussent sincérement que la France, si puissante d'ailleurs, devint maîtresse du Commerce de la Méditerranée ? Ils comptoient donc que la chose ne se feroit point, que les Princes d'Italie s'y opposeroient, qu'eux & l'Empereur auroient assez de crédit à Rome pour empêcher le Pape de donner l'investiture du Roïaume de Naples ; qu'en tout cas la division se mettroit en Italie, que la proximité de l'Empereur lui donneroit l'avantage, & que leurs Flottes viendroient à la fin servir d'Arbitres & terminer la querelle. De crainte qu'on ne croïe que ceci est imaginé, on croit devoir avertir que Burnet assûre avoir oüi de la propre bouche de Guillaume, que tels étoient les motifs secrets de ses négociations. Ainsi le dessein étoit de partager la Monarchie d'Espagne entre le Prince Electoral de Bavière & la Maison d'Autriche.

La France n'auroit pû vraisemblablement se mettre en possession de sa part. *Feuquières, tom. 1. pag. 20.*

Tom. 4. pag. 466.

Ii 3

d'Autriche, & de ne laisser tout-au-plus à la France que quelques Villages & quelques Bicoques du côté des Pyrénées.

1698.
Elle signe cependant.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 349.

MALGRE' ces réflexions, que le Conseil de Loüis quatorze ne pouvoit pas ne point faire, ce traité informe & inutile fut signé, sûr que l'Empereur ne consentiroit jamais que l'Electeur de Bavière fût Roi d'Espagne à son préjudice, & qu'on ne pouvoit être lié que ce Prince ne le fût. Par cette signature, on gagnoit du tems, on empêchoit ces deux Puissances de se tenir armées, de s'unir plus étroitement à l'Empereur, entre les mains duquel, malgré leurs vûës d'équilibre, elles auroient vû la Monarchie d'Espagne bien plus volontiers qu'en celles du Roi trés-Chrêtien.

Ce qu'on auroit fait si on eût voulu sincérement éviter la guerre.

SI la négociation eût été sincère, & qu'on eût voulu, comme on protestoit, éviter toute occasion de guerre, on n'auroit point fait de partage. L'Empereur n'avoit aucun autre droit à la succession de Charles second, que par les *Pacta Conventa* de Famille, qui ne peuvent jamais préjudicier au droit public & aux coûtumes des Nations. La France auroit renoncé à ses prétentions, au fonds si litigieuses, & le Prince Electoral, dont le droit alors eut été au-dessus de toute contestation, auroit succédé sans la moindre opposition: les forces de France, d'Angleterre & de Hollande étant toutes prêtes à tomber sur quiconque auroit entrepris de le troubler. On ne devoit pas nommer pour succéder au Prince Electoral, l'Electeur son père; cette nomination étoit une vraïe donation. D'ailleurs, si la France avoit voulu se contenter d'un dédommagement, elle l'auroit certainement pris ailleurs; le Duché de Luxembourg eut été plus avantageux, que tout ce qu'on lui cédoit en Italie; la Principauté de Catalogne avec ce Duché auroit dû la satisfaire, & elle auroit pû voir tranquillement les Roïaumes de Naples & de Sicile cédés à l'Empereur.

La France ne change rien à ses projets; elle s'unit à la Suède.
Corps Diplomatique, tom. 7. part. 2. pag. 441.

AUSSI ce traité ne changea-t-il rien aux projets du Roi très-Chrêtien. Il ne servit même qu'à lui faire prendre de nouvelles mesures. Il continüa de tenir des troupes prêtes sur les frontières d'Espagne, il s'attacha à se faire de nouvelles Alliances. Dès le dix-neuf de juillet, le Comte d'Avaux avoit signé à Stockholm une Ligue défensive avec Charles douze Roi de Suède. Le traité confirmoit & renouvelloit l'ancienne & l'inviolable amitié entre les deux Etats. On n'avoit point d'autre but que de conserver la paix; pour y réüssir, les deux Rois devoient se communiquer tous leurs desseins. S'il arrivoit que quelqu'un la violât, les deux Rois Alliés devoient aussi-tôt penser à prendre des mesures pour arrêter le mal. „ Ils commenceront, ajoûtoit-on, par „ les voïes de douceur; si elles ne suffisent pas, ils y joindront leurs „ forces“. Dans les traités de paix ou de trêve qu'ils pourroient faire dans la suite, ils étoient obligés de s'y faire comprendre mutuëllement. En vertu de ce traité, qui devoit durer dix ans, on devoit s'assister d'un certain nombre de troupes, même de toutes ses forces s'il étoit besoin

Les

Les sujets des deux Rois devoient avoir entr'eux un Commerce libre en païant les droits accoûtumés.

1698.

Cette alliance, quoique simplement défensive, étoit importante en elle-même, & encore plus par le caractère du Prince avec lequel on s'engageoit. Il n'avoit encore que quinze ans, mais dans cet âge si peu avancé, il faisoit paroître les plus grandes qualités. Formé par son père Charles onze, un des plus grands Rois qu'ait eu la Suède, déjà il étoit sobre, laborieux, infatigable même; ennemi du luxe, de la délicatesse, & de tout vain amusement; sage, discret, d'une piété singulière dans sa Religion; son unique plaisir étoit d'être avec ses troupes, de leur faire faire l'exercice; en un mot, déjà il ne pensoit rien que de grand. On le verra bien-tôt exécuter par lui-même les entreprises les plus éclatantes, dans un âge où les autres hommes commencent à-peine de penser raisonnablement.

Commencement de guerre dans le Nord. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Les deux Rois, sur-tout celui de Suède, ne furent pas long-tems sans avoir occasion d'exercer leur zèle pour la conservation de la paix dans le Nord. L'Electeur de Brandebourg s'empara d'Elbing le onze de novembre; les habitans lui en ouvrirent les portes, pour éviter le siège dont il les menaçoit. Ce Prince avoit écrit quelques semaines auparavant au Roi & à la République de Pologne, & leur avoit demandé cette Ville à titre de gage, jusqu'au remboursement de ce qui lui étoit dû, ainsi qu'il avoit été convenu entre l'Electeur son père & Casimir. Il n'avoit point eu de réponse. Le Roi Auguste, qui, pendant treize jours qu'Elbing avoit été bloqué, n'avoit pas fait le moindre mouvement pour secourir cette Place, marqua tout le ressentiment possible dès qu'il sçut qu'elle étoit prise. Il fit expédier des Universaux pour exhorter la Noblesse à monter à cheval, afin d'aller vanger l'injure faite à la Nation par un Prince qui avoit obligation à la République du titre de *Sérénissime*, qu'elle lui avoit donné, au-lieu de celui *d'Illustrissime* qu'il portoit auparavant, & de la Prusse, dont elle lui avoit accordé l'investiture. Enfin l'ingratitude du Marquis de Brandebourg paroissoit si énorme au Roi Auguste, qu'il le jugeoit à-peine digne du nom de Chrétien. Le Marquis publia un Manifeste pour sa justification. Il y prouva qu'il ne devoit point aux traités conclus avec la Pologne le titre de Sérénissime, dont les Princes de sa Maison avoient joüi long-tems auparavant.

On s'empresse de la terminer. *Ibid.*

Le Roi de Suède offrit sa médiation; l'Empereur s'en mêla; l'accommodement se fit. L'Electeur promit d'évacuer Elbing dans un certain tems, à condition que la veille de l'evacüation les joïaux de la Couronne lui seroient remis, pour sûreté de la somme de trois cent mille écus, à quoi il vouloit bien réduire celle qui lui étoit dûë; qu'elle lui seroit païée trois mois après la prémière Diète générale, faute de quoi il lui seroit permis de se saisir de nouveau d'Elbing & de ses Domaines. Ces dures & humiliantes conditions furent acceptées par le Roi de Pologne, à la sollicitation de l'Empereur. Auguste n'avoit garde

1698. garde de s'engager dans une guerre, qui auroit dérangé les mesures qu'il avoit prises avec le Czar pour enlever la Livonie à la Suède; & l'Empereur avoit intérêt d'appaiser une querelle, qui l'auroit privé des secours considérables, dont il prévoïoit qu'il auroit bien-tôt besoin.

Le Duc de Lorraine s'attache à la France. *Lettres Historiques. Larrey, tom. 2. pag. 361. Linuers, tom. 2. pag. 24.*

Dans cette situation d'affaires, qui annonçoit une guerre du-moins aussi générale que celle qui venoit de finir, le Duc de Lorraine, nouvellement retabli dans ses Etats, suivit l'unique parti qu'il avoit à prendre pour éviter d'y entrer. Instruit par l'exemple de ses deux derniers prédécesseurs, qu'il ne seroit tranquille & heureux qu'autant qu'il seroit bien avec la France, son prémier soin fut d'y prendre une Alliance, en épousant la fille du Duc d'Orléans. Dans la suite il se conduisit de manière, qui ne donna aucun lieu de se soupçonner. Il vint l'année suivante à Paris rendre hommage pour son Duché de Bar; il n'insista point trop sur l'entière exécution du traité de son rétablissement, à-peine même demanda-t-il l'équivalent qu'on lui avoit promis pour la Préfecture de Longwi. Par ses manières pleines de sagesse, tandis que toute l'Europe fût désolée, il fût tranquille, ses peuples furent heureux, à quelques vexations près, qu'ils eurent à souffrir par le fréquent passage des troupes Françoises.

Il prend le titre d'Altesse Roïale. *Larrey, tom. 2. pag. 364. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

A l'occasion de son mariage, ce Prince prit la qualité d'Altesse Roïale, que ses Pères n'avoient jamais portée. L'Empereur la lui confirma par un Decret, sans doute parce qu'il étoit fils de la Reine doüairiere de Pologne, sœur de Sa Majesté Impériale. Le Roi très-Chrêtien ne s'y opposa point, & les autres Puissances suivirent ces deux grands exemples. „ Cosme III. Grand Duc de Toscane, dit malignement un „ Ecrivain, trouva ce titre si beau, qu'il voulut aussi l'avoir, & il l'ob„ tint; mais on ne le lui donna qu'à Vienne, où il l'avoit acheté, & „ à Rome, où les Médicis sont aussi considérés que bien des Têtes „ couronnées ".

On négocie de toutes parts. *Lettres Historiques.*

Outre les négociations dont on vient de parler, il s'en entama quantité d'autres. Il y eut peu de Princes, sur-tout en Italie, qui ne fussent sollicités par les deux partis. Comme la France étoit encore plus en état que l'Empereur de parler un certain langage, qui persuade mieux que les discours les plus éloquens, elle eut plus de succès, du-moins elle s'en flatta. La difficulté étoit par-rapport à la Cour de Madrid, où il sembloit que le crédit de l'Empereur devoit interdire tout accès. On sçut pourtant s'y insinüer, peu à peu on s'y fit des créatures, de manière, comme on le verra bien-tôt, qu'on l'emporta sur ce Prince, & que ce fût de cette Cour-là même, dont il se croïoit sûr, que vint le trait fatal qui renversa ses espérances.

Déclaration contre les Réformés. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Tant de soins n'empêchèrent pas qu'on ne pensât à porter aux Protestans le dernier coup, ou plûtôt à leur faire perdre l'espérance qu'ils avoient conçüe des sollicitations qu'on avoit faites à Ryswick en leur faveur. Le treize décembre on publia une Déclaration, qui ordonnoit l'exécution de l'Edit de mille six cent quatre-vingt-cinq. Le Roi très-Chrêtien

Chrêtien y disoit, qu'il apprenoit avec beaucoup de déplaisir, que quelques Ministres, & quelques autres de ses sujets endurcis dans leurs erreurs, profitant de la conjoncture de la guerre, pour abuser de la foiblesse & de la légéreté des autres, les avoient flattés de vaines espérances, qui en avoient fait relâcher quelques-uns des bonnes dispositions où ils étoient auparavant ; qu'ainsi il croïoit devoir les détromper des illusions dont on avoit tâché de les abuser, & qu'il étoit résolu d'emploïer les moïens les plus efficaces, pour les ramener solidement & véritablement dans le sein de l'Eglise Catholique. Que dans cette vûë, il défendoit tout de nouveau l'exercice de la *Religion Prétendüe Réformée*, tout commerce avec les Ministres, toute assemblée, sous quelque prétexte que ce pût être. Il enjoignoit aux Evêques de travailler efficacément à l'instruction des Nouveaux-convertis ; il les exhortoit, ces Nouveaux-convertis, d'assister le plus exactement qu'il leur seroit possible au Service Divin, d'observer les Commandemens de l'Eglise, d'honorer les Prélats & les Prêtres. Il leur ordonnoit d'observer dans les mariages les solemnités prescrites par les Sts. Canons, notamment par ceux du dernier Concile & par les Ordonnances ; de faire baptiser leurs enfans dans l'Eglise paroissiale, dans l'espace de vingt-quatre heures, à moins qu'ils n'eussent eu permission expresse de l'Evêque de différer le baptême.

1698. *Limiers, tom. 3. pag. 29.*

Catholiques poursuivis en Angleterre. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 344. Burnet, tom. 4. pag. 457.*

PRESQU'AU même tems les Catholiques furent aussi poursuivis en Angleterre. Depuis la paix, il y étoit passé plusieurs Prêtres, non-seulement de ceux que la Révolution avoit écartés, mais beaucoup d'autres. Ils se montrèrent avec hardiesse, comme s'ils avoient été assûrés d'une puissante protection. Cette hardiesse aigrit contr'eux. Pour augmenter l'aigreur, on répandit, suivant le génie Anglois, qu'on s'étoit engagé par un Article secret du traité de paix de favoriser le *Papisme*. Pour faire cesser ces bruits, on proposa un Bill, qui obligeoit tous ceux qui avoient été de la Religion Romaine, ou qu'on soupçonnoit d'en être, & à qui avant l'âge de dix-huit ans il échéoit quelque héritage, de prêter les sermens de Suprématie & du Test (sermens qui ne se prêtent que par ceux qui veulent entrer dans les Charges), aussi-tôt qu'ils auroient atteint cet âge ; jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait, l'héritage devoit être dévolu à l'héritier le plus prochain, Protestant ; mais il devoit leur revenir aussi-tôt après les sermens prêtés. Ce Bill bannissoit aussi tous les Prêtres *Papistes*, & les condamnoit à une prison perpétuëlle. On promettoit cent livres Sterling à ceux qui découvriroient un Prêtre, de manière qu'on pût le convaincre de l'être. Cet Acte passa, mais il ne fût point exécuté, parce que l'humanite & la charité reprirent le dessus.

Tom. 4. pag. 459.

BURNET n'a pas voulu laisser ignorer à la postérité, qu'il avoit été pour ce Bill malgré ses principes de Tolerance ; parce qu'il avoit toûjours cru que si un Gouvernement trouvoit une Secte dont les sentimens fussent incompatibles avec le repos & la sûreté publique, il étoit en droit & quelques-fois même dans l'obligation d'envoïer hors du païs, avec

1698. aussi peu de dureté qu'il feroit possible, tous ceux qui étoient attachés à cette Secte. „ Il est certain, ajoûte-t-il, que tout Papiste doit être „ en tout tems mauvais sujet d'un Prince Protestant ". Ce Docteur ne voïoit-il pas que pour justifier l'Intolerance des Princes Catholiques, il n'y a qu'à retourner sa phrase, & dire que *tout Protestant doit être en tout tems mauvais sujet d'un Prince Catholique?* Ces idées sont fausses, & n'ont point d'autre appui que les mauvais traitemens qu'on fait à ceux qui ne sont pas de sa Religion. Si on les traitoit du-moins à-peu-près également bien, & qu'on retranchât les avanies & les distinctions odieuses, pourquoi souhaiteroient-ils de changer de Maître ? C'est se calomnier, même grossiérement, que de se reprocher que les principes qu'on suit, sont incompatibles avec le repos & la sûreté publique ; & on peut assûrer, que c'est de ces calomnies présentées & reçües pour des vérités, que viennent les persécutions.

Suite de la guerre des Jansénistes & des Molinistes. *Memoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Cet Edit contre les Réformés n'étoit qu'une précaution ; car ils étoient tranquilles, & à-peine s'appercevoit-on qu'il y en eût encore dans le Roïaume. Il n'en étoit pas de même des Jansénistes, des Molinistes, des Quiétistes. Vers la fin de cette année on répandit un Libelle, intitulé, *Problême Ecclésiastique proprosé à l'Abbé Boileau de l'Archevêché de Paris; à qui l'on doit croire de Loüis-Antoine de Noailles Evêque de Châlons en mille six cent quatre-vingt & quinze, ou de Loüis-Antoine de Noailles Archêvêque de Paris en mille six cent quatre-vingt & seize?*

L'Archevêque de Paris attaqué personnellement. *Ibid.*

Monsieur de Noailles étant Evêque de Châlons, avoit approuvé le vingt-trois juin 1695. les *Réflexions Morales sur le Nouveau Testament*, que Quênel lui avoit dédiées ; c'est ce Livre qui depuis a fait tant de bruit. Dans le Mandement qu'il publia pour engager ses Ecclésiastiques à les lire, il assûre que l'Auteur y a ramassé tout ce que les Sts. Pères ont écrit de plus beau & de plus touchant, & qu'il en a fait un extrait plein d'onction & de lumière ; que les difficultés y sont expliquées avec netteté, & les plus sublimes verités de la Religion traitées avec cette force & cette douceur du St. Esprit qui les fait goûter aux cœurs les plus durs ; qu'on y trouvera de quoi s'instruire & s'édifier ; que les Ecclésiastiques y apprendront à enseigner les peuples qu'ils ont à conduire, qu'ils y verront le pain de la parole, dont ils doivent les nourrir, tout rompu & tout prêt à être distribué ; que ce Livre leur tiendra lieu d'une Bibliothèque, qu'il les remplira de l'éminente science de Jésus-Christ, & les mettra en état de la communiquer aux autres.

Le Prélat, qui par sa piété avoit une réputation distinguée, & dont la famille étoit dans la plus haute faveur, passa peu après de l'Evêché de Châlons à l'Archevêché de Paris. A-peine en avoit il pris possession, qu'il condamna *l'Exposition de la Foi Catholique sur la Prédestination & la Grace*, comme contenant une Doctrine fausse, téméraire, scandaleuse, impie, blasphématoire, injurieuse à Dieu, frappée d'anathême & hérétique. Ceux qui l'avoient composée étoient traités d'esprits inquiets

quiets & ennemis de la paix, dont l'orgueil ne cessoit de s'élever, quoiqu'abbatu.

1698.
Mémoires Chronologiques & Dogmatiques. Ibid.

C'ETOIT cette approbation & cette condemnation, qui étoit le sujet du problême. On y fait le parallèle des *Reflexions Morales* & de l'*Exposition.* L'Auteur prétend qu'il n'est pas possible d'accorder ensemble l'Evêque & l'Archevêque, parce que les deux Ouvrages sont si semblables, que la censure & l'approbation les justifie ou les condamne tous deux. Il n'y trouve presque de différence que pour la manière, en ce que l'Exposition est en forme de Catechisme, par demandes & par réponses; au-lieu que dans l'autre, les Dogmes sur la Grace sont tournés en forme de considérations spirituëlles. Cette conformité des deux Ouvrages étoit prouvée par la confrontation d'un grand nombre de Passages. Cet écrit étoit composé avec un grand sens, beaucoup de solidité, point d'emportement. L'Auteur ne paroissoit d'aucun parti, il ne prononçoit point sur le fonds de la Doctrine, il se contentoit de demander à qui des deux il falloit croire, de l'Evêque de Châlons approuvant avec tant d'éloges le Nouveau Testament de Quênel, ou de l'Archevêque de Paris censurant l'Exposition comme un des Livres des plus pernicieux?

ANNE'E M. D. C. XCIX.

1699.
Le Parlement prend sa défense.
Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

LE Prélat ne donna point la solution du problême; qu'auroit-il pû dire? Le Parlement y répondit pour lui. Monsieur d'Aguesseau alors Avocat-général, &, comme il a paru depuis, fort lié à son Archevêque, parla de ce problême comme d'un Libelle diffamatoire dont le titre seul étoit une injure. Il dit avec beaucoup de force & d'élégance que l'Auteur appelloit en jugement non-seulement la Foi & la Religion, mais la raison même & la sagesse du Prélat; qu'il l'accusoit tantôt d'héréšie, & tantôt de variation; que d'un côté il insinüoit qu'on le devoit envisager comme un des plus déclarés Jansénistes qui aïent jamais été; que de l'autre il le répresentoit comme un Prélat d'une Doctrine chancelante, incertaine, contraire à elle-même, comme un Juge qui approuve ce qu'il doit condamner, & qui condamne ce qu'il a approuvé, hérétique quand il approuve, téméraire quand il condamne, également incapable de constance dans le parti de l'erreur & dans celui de la vérité.

L'AVOCAT-général ajoûtoit, que quelque respect qu'il eût pour le Prélat traité avec tant d'indignité, il ne craindroit point de dire, qu'un intérêt encore plus pressant excitoit son zèle; que le Public demandoit par sa bouche qu'on réprimât la licence criminelle que l'on se donnoit depuis quelque tems de semer des Ecrits injurieux à la Dignité Episcopale, des Libelles séditieux tendant à diviser le Pasteur & le Troupeau, à décrier l'un, à révolter l'autre, & à rompre ces liens de respect, d'estime, & de confiance, qui sont un des plus solides fondemens de la puissance

1699. sance Ecclésiastique. Libelles qu'on envoïoit dans des paquets cachetés, où l'on distribuoit le poison tout préparé. Qu'on ignoroit quels étoient les Auteurs & les Complices de ce mystère d'iniquité, & que tout ce qu'il pouvoit dire, étoit qu'un Archevêque du caractère de celui qui étoit l'objet d'une si noire calomnie, ne pouvoit avoir d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. Sur ce Réquisitoire, l'Ouvrage fût condamné à être laceré & brûlé devant la principale porte de l'Eglise de Paris; la Sentence fût exécutée le quinze de janvier.

Le Public ne trouva pas cette solution claire. Le discours même de Mr. d'Aguesseau ne l'éclaircit pas. On dit partout que ce n'étoit pas par la déclamation d'un Avocat-général, ni par un Arrêt du Parlement, un bourreau & un feu, qu'on répondoit à des objections de cette force & qu'on régloit le sentiment des gens sensés.

Qui étoit l'Auteur de cet Ecrit. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Un Jésuite, nommé de Souatre, d'une famille distinguée en Artois, fût convaincu d'avoir fait imprimer le Problême à Bruxelles. Cette découverte, & toutes les autres circonstances ne permettent guères de douter que cet Ouvrage ne fût de la Société. Elle seule avoit intérêt de décrier l'Archevêque, qui l'avoit attaquée, & dont le crédit à la Cour balançoit le sien. L'unique moïen de le ruiner, étoit de rendre sa Foi suspecte au Monarque. Les Jansénistes eussent été plus qu'insensés, s'ils avoient entrepris de convaincre le Public que ce Prélat, sur la protection duquel ils comptoient infiniment, étoit de leur côté; c'eût été se perdre & se rendre sa faveur inutile. On a déja vû qu'ils regardoient les Censures contr'eux comme l'effet d'une politique nécessaire pour en imposer à leurs ennemis. Auroient-ils eux-mêmes découvert leur jeu? De quelque main que ce coup partît, il fit une plaïe mortelle à la réputation du Prélat. Les personnes sensées & désintéressées conclurent de cet Ecrit & de la manière dont il y avoit fait répondre, qu'il souffloit le froid & le chaud en matière de Religion, loüant & condamnant précisément les mêmes choses. Toutefois ses ennemis ne réüssirent point dans ce qu'ils avoient eu particulièrement en vûë; sa faveur ne diminüa point à la Cour, Rome même ne l'en estima pas moins, & la Société eut le chagrin de le voir Cardinal.

Mr. de Fenelon attaqué au sujet de l'Explication des Maximes des Saints. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Une autre affaire, qu'on jugea plus importante, ou du-moins que des intrigues firent paroître telle, fit oublier celle-ci. Le douzième mars Innocent douze condamna vingt-trois propositions extraites d'un Livre intitulé, *Explication des Maximes des Saints sur la Vie intérieure*, par Mr. François de Salignac-Fenelon, Archevêque Duc de Cambrai. Ce Prélat n'étant encore qu'Abbé, avoit vû Madame Guyon & l'avoit estimée. Il croïoit même savoir par expérience, que quoi-qu'elle fût ignorante & incapable de s'exprimer avec précision, on pouvoit avec un cœur pur & droit apprendre beaucoup avec elle sur les voïes intérieures. Ce fût lui qui l'engagea à soûmettre son espèce d'Oraison & ses Livres au jugement des Evêques de Meaux & de Châlons. La peine qu'il prit de faire des extraits de ce qu'on appelle Livres Mystiques, qui pouvoient servir à excuser

excuser ou à justifier Madame Guyon, le fit soupçonner d'entrer dans ses sentimens; on l'engagea, quoi-qu'il ne fût pour rien dans cette affaire, de signer le résultat des Conférences d'Issy. 1699.

L'Evêque de Meaux publia, vers le milieu de l'année mille six cent quatre-vingt dix-neuf, une Instruction Pastorale sur les divers états d'Oraison, où Madame Guyon étoit extrêmement maltraitée. Il pria malignement Mr. de Fenelon, qui venoit d'être sacré Archevêque de Cambrai, de joindre son approbation à celle de deux de ses Confrères. Il fit entendre, dit-on, à ses confidens, qu'il l'avoit déjà obligé de renoncer à ses erreurs, & que sous le nom spécieux d'une approbation, il en alloit tirer une rétractation bien plus formelle & plus solemnelle que la signature d'Issy. Le nouvel Archevêque, à qui il ne convenoit en aucune façon qu'on pût dire dans le monde que l'Evêque de Meaux l'eût attaché à son char de triomphe, refusa ce qu'on lui avoit demandé, & déclara même, peut-être avec un peu trop de franchise, qu'il ne pouvoit approuver un Ouvrage fait exprès pour diffamer une femme, qu'on savoit qu'il avoit estimée & laissée estimer à des personnes considérables qui avoient confiance en lui; que son nom à la tête de l'Instruction ne serviroit qu'à rappeller les liaisons qu'il avoit eües avec elle, dont il lui convenoit de laisser perdre le souvenir. Qu'il s'intéressoit peu à la personne & aux Ecrits de cette femme, mais qu'il devoit à sa propre réputation de ne pas reconnoître authentiquement qu'elle avoit enseigné des erreurs monstrueuses & dignes du dernier supplice; étant très convaincu que les déclarations qu'elle avoit faites étoient sincères.

Intrigue contre ce Prélat. *Limiers, tom. 3. pag. 33. Larrey, tom. 2. pag. 395. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Peu content de s'être ainsi expliqué, soit pour contredire indirectement l'Instruction qu'il n'avoit pas voulu approuver, soit pour justifier les Mystiques, il composa un Livre pour expliquer à fonds leur Systême. Persuadé que Dieu infiniment aimable en lui-même, peut continuëllement être aimé ici bas de sa créature, uniquement pour lui, sans aucune vûë ni de crainte ni d'intérêt, il le voulut persuader aux autres, & il fût la victime de ses sentimens.

Jamais Auteur n'eut la plume plus legère que Mr. de Cambrai. Son *Télémaque*, ce Roman si ingénieux & si élegant, ne lui a coûté que la peine de l'écrire. Son Livre sur les Mystiques fût presqu'aussi-tôt achevé qu'entrepris. Il parut au mois de janvier mille six cent quatrevingt-dix-sept. L'Alcoran n'auroit pas été plus mal reçu. De toutes parts ce ne furent que clameurs. On accusa ce Livre d'être *le Quiétisme tout pur, mais masqué & déguisé; que ce n'étoit qu'une artificieuse justification des Ecrits de Madame Guyon; que l'Auteur revêtissoit de belles couleurs l'exclusion de l'espérance & du désir du salut, & tous les autres excès de cette femme, dont il avoit pris à tâche dans un Article fait exprès de dépeindre l'intérieur.* L'Evêque de Meaux se jetta aux pieds du Roi, & lui demanda pardon à genoux de ne lui avoir pas déclaré plûtôt que le Précepteur des Enfans de France étoit un vrai Quiétiste. Ce Prince trembla à la seule pensée qu'il avoit confié l'éducation des Princes & la conduite d'une Eglise con-

1699. ſe conſidérable à un autre Molinos. Perſonne ne calma ſes inquiétudes, au-contraire on s'appliqua à les augmenter. On perſuada au Monarque que l'unique remède à un ſi grand mal, étoit une prompte & éclatante condamnation.

Lui & toute ſa famille ſont diſgraciés.
Larrey, tom. 2. pag. 396. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

L'Archevêque de Cambrai fût abſolument diſgracié ; ſes parens furent privés de leurs Emplois, ſes amis réduits à quitter la Cour, ou à ſe déclarer hautemeut contre lui. Pendant tous ces éclats Rome examinoit le livre. Le Roi preſſoit la déciſion, pour calmer ſon Roïaume, qu'on lui répréſentoit troublé par le Livre des Maximes des Saints. L'intéreſſé la demandoit préciſe, pour ſavoir en quoi il avoit erré, & promettoit une obeïſſance prompte & ſans bornes. Ses accuſateurs la ſouhaitoient d'une nature à confirmer l'idée affreuſe qu'ils s'étoient efforcés de donner du Livre en Italie auſſi bien qu'en France. Enfin le douze mars de cette année, Innocent douze prononça ſur le Livre en général, & ſur vingt-trois propoſitions en particulier, dont ſeize tendent à établir la réalité d'un état où l'on aime Dieu ici bas pour lui uniquement, & le ſacrifice abſolu du Paradis & de ſon ſalut dans le tems des dernières épreuves. La Conſtitution déclaroit, *que par la lecture du Livre, les Fidèles pourroient être induits dans des erreurs déjà condamnées ; & que les propoſitions, ſoit dans le ſens des paroles tel qu'il ſe préſente, ſoit eu égard à la liaiſon des principes, étoient téméraires, ſcandaleuſes, mal-ſonantes, offenſives pour des oreilles pieuſes, pernicieuſes dans la pratique & même erronées reſpectivement.*

La condamnation de Rome eſt accompagnée de toutes les Clauſes qui devoient la faire rejetter.
Ibid.

La Cour de Rome, qui ſavoit avec quel empreſſement cette condamnation étoit attendüe, y mit & y omit toutes les choſes que ces ſortes de Pièces doivent & ne doivent point avoir pour être reçüës en France. Le Pontife ne diſoit que les Evêques avoient volontairement porté cette affaire à ſon Tribunal en première inſtance, il ne parloit point des ſollicitations réïtérées du Roi très-Chrétien. La Conſtitution n'étoit qu'en forme de Bref ; elle n'étoit point adreſſée aux Evêques du Roïaume ; il déclaroit qu'il condamnoit l'ouvrage de ſon propre mouvement, *motu proprio* ; il défendoit à quiconque de le lire, même à ceux qui ont beſoin d'une mention expreſſe. Tout cela ſe vit avec chagrin, mais on avoit ſi ſouvent répété au Prince qu'il n'y avoit qu'une ſentence définitive du Souverain Pontife qui pût calmer les troubles cauſés par le Livre des *Maximes*, qu'il reçut le Bref ſans difficulté, & en ordonna l'exécution.

Elle eſt reçüe.
Ibid. Burnet, tom. 4. pag. 452.

Tous les Archevêques aſſemblèrent leurs Suffragans. Le Corps Epiſcopal en mouvement, étoit capable de donner aux Peuples une idée bien affreuſe de l'Archevêque de Cambrai, & de faire regarder ſon Livre comme le plus pernicieux qui eût paru depuis pluſieurs ſiècles ; mais comme preſque perſonne n'entendoit rien à cette Doctrine, & qu'on étoit inſtruit que ce grand bruit étoit l'effet d'une intrigue, ce Prélat n'en fût pas moins eſtimé.

Dans

1699.

Dans ces Synodes, on en usa bien ou mal avec lui, selon qu'il s'y trouva plus ou moins d'Evêques attachés à la Cour ou au principal de ses adversaires; mais nulle-part il ne fut plus maltraité que dans son propre Palais. Il avoit marqué dans son Mandement, qu'il adhéroit absolument au jugement du Pape, & qu'il vouloit donner à son troupeau, jusqu'au dernier jour de sa vie, l'exemple d'une soûmission sincère & d'une docilité sans reserve, pour conserver la simplicité de l'obéïssance. On voulut trouver du mystère dans ces paroles, on prétendit qu'elles ne marquoient pas un acquiescement intérieur, & qu'elles laissoient à l'Auteur la liberté de revenir de sa soûmission quand il le jugeroit à propos. Pour parer à ces inconvéniens, ils le contraignirent en quelque sorte de supplier le Roi d'ordonner, que les Ouvrages faits pour la défense des *Maximes* fussent supprimés.

Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

Pour mettre le dernier sceau à la condamnation de cette Doctrine jugée si pernicieuse, le Bref & les Lettres Patentes qui ordonnoient la suppression du Livre & de tout ce qui avoit été fait pour sa justification, furent enrégistrés au Parlement. L'Avocat-général dit dans son Plaidoïer, que jamais les deux Puissances suprêmes que Dieu a établies pour gouverner les hommes, n'avoient concouru avec tant de zèle & de bonheur, & que la vérité n'avoit jamais remporté une victoire si parfaite sur l'erreur. „ Nous adhérons, ajoûta-t-il, à cette Doctrine si pure, „ que le Chef de l'Eglise, le Successeur de St. Pierre, le Vicaire de Jésus- „ Christ, le Père commun des Fidèles vient de confirmer par sa décision “.

Ce qu'on pensa de cette affaire. *Lettres Historiques. Limiers, tom. 3. pag. 36. Larrey, tom. 2. pag. 398.*

Les honnêtes-gens jugèrent en général qu'on avoit fait beaucoup plus de fracas que l'affaire ne le méritoit, parce que ce Livre étoit extrêmement obscur, au-dessus de la portée de la plûpart de ceux qui lisent, & que la spiritüalité, qui y règne est bien plus propre à éblouïr les simples, qu'à les scandaliser. On convint aussi que les correctifs & les adoucissemens, que l'Accusé apporta à quelques-unes des propositions qu'on attaquoit, les mettoient à la vérité hors de toute atteinte; mais qu'elles venoient un peu trop tard, & ne s'accordoient pas assez avec le texte qui avoit fait naître la dispute; que ce pouvoit être le sens de l'Auteur, mais que ce n'étoit pas celui de son Livre.

Et de la soûmission du Prélat condamné. *Burnet, tom. 4. pag. 452.*

Pour ce qui est de la soûmission prompte & absolüe de Mr. de Fenelon, tout doit porter à croire qu'elle fût sincère. Il est vrai qu'il étoit absolument perdu, & que sa déposition étoit résolüe s'il avoit résisté ou même biaisé. Après-tout, il n'est pas étonnant que celui, qui croïoit qu'on pouvoit se sacrifier entièrement dans le tems des dernières épreuves, ait acquiescé à sa condamnation. Son Livre est une suite de Maximes enchaînées les unes avec les autres, mais dont peu de personnes ont vû la liaison; desorte que s'il a erré, ce n'est point par hazard, mais par systême qu'il l'a fait, & c'est ce qui rend sa soûmission si merveilleuse, qu'elle pourroit paroître incroïable.

Idée abrégée du Quiétisme.

On croit devoir dire en peu de mots ce que c'est que le Quiétisme, dont on a eu occasion de parler ici. Cette Doctrine, si détestée, n'est point

1699. point nouvelle. Le destin, l'immutabilité des événemens tant généraux que particuliers, arrangés & préordonnés par une cause supérieure, ou, si l'on veut, l'impuissance où est toute créature de produire une véritable action, &, comme parlent les Philosophes, de se modifier soi-même, en sont les principes. Cette cause supérieure qui a tout arrangé, cette cause universelle qui produit tout ce qui s'appelle action, est sans doute adorable & souveraine; *je dois donc acquiescer à tout ce qu'il lui a plû d'ordonner de moi, à tout ce qu'il lui plaît de faire en moi; pourquoi m'en inquiéterois-je? Ne seroit-ce pas me révolter contr'elle, que de le trouver mauvais? Que lui demanderois-je, puisque tout ce qui me regarde est réglé, & qu'il l'est irrévocablement?* Ces conclusions sont directes; si ceux qui ont les mêmes principes ne les tirent pas, c'est qu'ils raisonnent mal, & que la loi naturelle les conduit autrement que leur Doctrine ne le porte.

Tout le monde s'élève contre les Jésuites au sujet des Cérémonies Chinoises. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

PEU après que l'Archevêque de Paris & de Cambrai eurent occupé la Scène, on força les Jésuites d'y paroître à leur tour. Depuis assez long-tems ils étoient aggresseurs, & l'avoient presque toûjours été avec succès. Tout récemment ils venoient de remporter une espèce de victoire sur les Bénédictins de St. Maur, à l'occasion du dixième tome de la nouvelle Edition de St. Augustin, que ces savans Religieux venoient de donner au Public. Ils avoient mis à la tête du Livre *de la Correction & de la Grace*, l'Analyse que le Docteur Arnaud avoit faite autrefois de cet Ouvrage; ils l'avoient fait imprimer du même caractère & sur le même papier que leurs Préfaces; de manière pourtant qu'elle pouvoit s'insérer dans ce tome, ou s'en ôter sans qu'il y parût. Cette supercherie découverte, ne fit point honneur à la Congrégation; elle en fit d'autant moins, qu'on découvrit encore que le principal des Editeurs avoit été sollicité par Messieurs de Port-Roïal d'emploïer l'Analyse de leur Docteur, & qu'il avoit cédé aux menaces qu'ils lui avoient faites de faire tomber son Edition.

MAIS tel est le sort des choses humaines, qu'il n'est point des prospérité assûrée. A l'occasion des disputes sur les Cérémonies Chinoises, que le Pape fit examiner cette année dans une Congrégation extraordinaire, il s'éleva contre la Société un cri général. Tout ce qu'elle avoit d'ennemis cachés & ouverts prirent les armes à-la-fois; de-concert, &, si on peut le dire, à fraix communs, ils lui firent une des plus rudes guerres qu'on eût encore vû.

LES principaux Tenans étoient Messieurs des Missions étrangères; tous les autres n'étoient que comme des troupes auxiliaires. On répandit un déluge d'Ecrits, où les Jésuites étoient ouvertement traités de fauteurs de superstitions & d'idolâtrie. Ils ne se manquèrent pas dans cette occasion. Ils firent face de tous côtés, & tâchèrent de refuter tout ce qu'on publia contr'eux. Le procès fût long, accompagné de quantité d'incidens peu agréables pour eux; ils le perdirent enfin en mille sept-cent quatre.

1699. Situation tranquille de la France. *Limiers, tom. 3. pag. 40.*

Sans ces querelles Ecclésiastiques, la France eut été parfaitement tranquille. Les peuples accoûtumés aux grands fardeaux dont on les avoit chargés, avoient presque perdu l'habitude de se plaindre ; du-moins l'espérance du soulagement, qu'on leur promettoit, les tenoit dans la paix & dans le silence. La Cour étoit encore plus tranquille ; la Famille Roïale parfaitement soûmise à son Chef, donnoit à tous les Grands l'exemple d'une obéïssance sans bornes. On voïoit tranquillement presque toute la faveur entre les mains de Madame de Maintenon par-rapport aux Emplois civils & militaires, tandis que le Père de la Chaize disposoit presqu'à son gré de tous les Bénéfices du Roïaume. C'étoit à eux qu'il falloit s'adresser ; on le faisoit sans peine ; les Princes du Sang même ne s'en dispensoient pas, & se croïoient heureux lorsqu'ils étoient favorablement écoutés. Le Dauphin occupé de la Chasse & d'autres plaisirs, ne se mêloit en aucune façon du Gouvernement ; ceux qui s'attachoient à ce Prince ne le faisoient point en vûë de leur fortune. Le Duc de Bourgogne, d'un autre caractère & d'un génie bien différent, commençoit à avoir du credit. La Duchesse son Epouse étoit parfaitement-bien avec Madame de Maintenon, & en obtenoit quantité de graces ; de manière que ce Prince & cette Princesse étoient comme le troisième chemin par où on pouvoit s'avancer. Pour le Duc d'Orléans, & les autres Princes, ils étoient sur le même pied que le Dauphin. Pour les tenir plus soûmis, le Roi très-Chrêtien n'avoit pas voulu qu'ils prissent des Alliances étrangères. Il avoit fait épouser au Duc de Chartres son neveu, & au Duc de Bourbon, deux de ses filles naturelles ; & pour resserrer les nœuds de ces Alliances, il avoit marié son fils le Duc du Maine dans la Maison de Condé.

On érige une statuë à Loüis quatorze. *Larrey, tom. 2. pag. 400. Limiers, tom. 3. pag. 37.* † Voïés N°. XLV.

Cette soûmission, cette tranquillité de la Cour, étoit accompagnée de toutes sortes de marques de vénération de la part des peuples. Cette année les Parisiens érigèrent une nouvelle statuë à l'honneur de leur Roi. L'Histoire Métallique en a fait le sujet d'une Médaille, dont la Légende, Optimo Principi, *au meilleur des Rois*, est le titre, que tout Prince devroit s'efforcer de mériter. † Selon l'explication de cette Médaille, „ on avoit commencé à construire une place magnifique „ dans le grand espace qu'occupoit autrefois l'Hôtel de Vendôme près „ de la porte St. Honoré, & l'on devoit poser au-milieu la statuë équestre „ du Roi ; elle étoit même déjà faite ; mais le Roi, par un mouvement „ de modestie, déclara qu'il ne vouloit plus qu'on lui érigeât „ de statuë. A la fin néanmoins, forcé en quelque sorte par les prières „ redoublées de ses sujets, il consentit qu'on lui élevât celle-ci, & fit „ don à la Ville de tout ce grand emplacement. Aussi-tôt la Ville se „ hâta de poser cette figure sur un piédestal, aux quatre faces duquel „ on a gravé quatre Inscriptions, qui contiennent les principaux événemens „ du Règne de Sa Majesté. La Cérémonie se fit avec beaucoup de „ pompe. Le Gouverneur de Paris, le Prévôt des Marchands, les Eche- „

1699. „ vins suivis du Corps de Ville, tous à cheval, vinrent à la place, en „ firent trois fois le tour aux acclamations d'un nombre infini de spectateurs qui remplissoient les avenües & les échaffauds. Il y eut ensuite une Fête, & le soir on tira un feu d'artifice sur l'eau vis-à-vis du Louvre. Jamais on n'a vû plus de joïe, ni plus grand concours de peuple que dans cette journée. On y reconnut cet amour que les François ont naturellement pour leur Roi, & qui est encore extrêmement augmenté sous un Prince dont les vertus ont porté si haut la gloire de la Nation ".

Hommage du Duc de Lorraine pour le Duché de Bar. *Le Clerc, tom. 3. pag. 40. Daniel, Histoire de France, tom. 7. pag. 134.*

En exécution du traité de paix, Loüis quatorze avoit remis la Lorraine & le Duché de Bar au fils aîné du Prince Charles, & pour se l'attacher lui avoit fait épouser Elizabeth-Charlotte d'Orléans sa niéce. Le nouveau Duc, peu de tems après son rétablissement & son mariage, se mit en devoir de rendre l'hommage pour le Duché de Bar, comme l'avoit rendu en mille six cent soixante & un Charles de Lorraine son grand oncle. Il vint à Versailles, où il prêta le serment de fidélité d'Homme-lige, avec les formalités ordinaires. Ce fût-là le sujet de la Médaille suivante. On y voit le Roi couvert & assis dans un fauteüil. Il tient entre ses mains les mains jointes du Duc de Lorraine, qui est à genoux, nû-tête & sans épée. La Légende, HOMAGIUM LIGIUM LEOPOLDI LOTHARINGIÆ DUCIS, OB DUCATUM BARENSEM, signifie, *Hommage-lige de Léopold Duc de Lorraine, pour le Duché de Bar.* L'Exergue marque la date 1699. †

† Voïés N°. XLVI.

Mort du Prince Electoral de Baviére. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 448. Le Clerc, tom. 3. pag. 431.*

Cette situation étoit heureuse; il ne parut pas même que la mort du Prince Electoral de Bavière dût la troubler. Ce jeune Prince mourut à Bruxelles le six février, dans sa septième année. Cette mort étoit trop intéressante, pour qu'on la crût naturelle; on tâcha d'en répandre le soupçon sur la Cour de France; mais le Manifeste, que le Duc de Baviére publia peu-après, la justifia absolument. *L'étoile*, dit ce Prince, *fatale à tous ceux qui font obstacle à la grandeur de la Maison d'Autriche, étoile qui depuis quarante ans l'a si bien servie en Hongrie & en Espagne, emporta ce jeune Prince; il mourut d'une indisposition très legère.* On suppose volontiers, on se fait même un devoir de croire, que la Maison d'Autriche n'a eu nulle part à cette mort, & que l'Electeur, trop sensible à la grande perte qu'il venoit de faire, a cherché dans la mauvaise volonté du Conseil de Vienne, dont il croïoit avec beaucoup de preuves, la cause d'un événement qui peut être fort naturel. Il est pourtant vrai que ces soupçons, bien ou mal fondés, détruisent parfaitement ceux que de téméraires Ecrivains avoient voulu faire naître contre le Conseil de Loüis quatorze.

Cet accident anéantit le traité de partage. *Burnet, tom. 4. pag. 448.*

Ce fatal accident, quel qu'en ait été le principe, renversoit toutes les mesures qu'on avoit prises pour assûrer la tranquillité de l'Europe, & remettoit dans tous leurs droits les Maisons d'Autriche & de Bourbon. Leur rivalité & leur opposition perpétuelle sembloit devoir rendre tout accommodement impossible. La Cour de France dissimula ses

vûës

vûës & ses nouvelles espérances. On recommença à négocier avec Guillaume & les Etats-Généraux, & on parut s'abandonner à tous leurs desseins; de manière cependant à ne leur pas faire sentir, par une trop grande facilité, qu'on eût d'autres pensées. La négociation fût longue. Le Roi d'Angleterre repassa exprès en Hollande au mois d'août, pour conférer secrettement avec les Etats-Généraux & les Ambassadeurs des Puissances qui pourroient concourir au projet qu'on méditoit. Il voulut être instruit par lui-même de l'état & du nombre des troupes Hollandoises; il les fit camper près d'Arnheim, où il en fit la revûë le huit de septembre. Il se rendit le lendemain à Loo; quelques jour après il en partit pour Zeli; plusieurs Princes d'Allemagne s'y trouvèrent, sous prétexte d'une grande partie de Chasse.

1699. *Quincy, tom. 3. pag. 429.*

TOUTES ces précautions prises, ce Prince travailla sérieusement, de-concert avec les Ministres de France & ceux des Etats-Généraux, à prévenir les suites fâcheuses de la mort du Prince Electoral de Bavière. On examina long-tems cette affaire avec une grande application, & après l'avoir tournée de tous les côtés, on crut que l'on devoit se fixer à ces observations générales. Prémièrement, qu'il falloit laisser les prétentions des parties dans leur entier, sans décider en faveur de l'une ou de l'autre. Secondement, qu'il falloit penser prévenir la guerre & s'appliquer à conserver la liberté publique. Guidé par cette grande vûë, on jugea qu'il falloit faire ensorte de maintenir un équilibre parfait entre les Maisons de Bourbon & d'Autriche, parce que si l'une ou l'autre s'approprioit la succession entière d'Espagne, elle se trouveroit bien-tôt en état d'opprimer le reste de l'Europe, qui ne pourroit lui résister. De toutes ces considérations, on conclut que l'unique moïen de conserver le repos & la liberté de l'Europe, étoit de partager cette Monarchie entre les deux Prétendans, en cette manière.

On en fait un autre dans le même esprit que le prémier. *Le Clerc, tom. 3. pag. 431.*

L'ARCHIDUC Charles, second fils de l'Empereur, étoit substitué au Prince Electoral de Bavière: il devoit avoir les Roïaumes d'Espagne, les Indes, les Païs-Bas. Le partage du Dauphin étoit le même que dans le traité précédent, excepté que pour supplément, on devoit lui donner la Lorraine, que le Duc de ce nom céderoit pour le Duché de Milan. Les Ambassadeurs de France insistèrent fort pour avoir ce Duché; mais on leur dit tant de raisons sur l'inquiétude que cette puissance du Roi très-Chrêtien en Italie ne manqueroit pas de causer au Duc de Savoïe, à la République de Venise, au Pape, aux Suisses, qu'ils se rendirent. En conséquence de ce partage, la Maison d'Autriche & celle de Bourbon devoient renoncer respectivement à toutes leurs autres prétentions.

Conditions du nouveau Traité. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 375.*

IMMÉDIATEMENT après l'échange des ratifications, ce traité devoit être communiqué à l'Empereur; on devoit l'inviter d'y entrer. Mais si trois mois après, à compter du jour de ladite communication & invitation, ou le jour que Sa Majesté Catholique viendroit à mourir, si c'étoit avant ledit terme de trois mois, Sa Majesté Impériale ou le Roi

Quincy. tom. 3. pag. 444.

1699. des Romains refusoient d'y entrer & de convenir du partage assigné, l'Archiduc Charles, les deux Seigneurs Rois & les Etats-Généraux devoient convenir d'un Prince auquel ledit partage seroit donné. Et en cas que nonobstant la présente convention, l'Archiduc voulût prendre possession de la part à lui assignée, ou de celle du Dauphin, avant que d'avoir accepté le traité, lesdits deux Seigneurs Rois & les Etats-Généraux devoient s'y opposer de toutes leurs forces.

Larrey, tom. 2. pag. 441.

L'Archiduc ne pouvoit passer en Espagne, ni dans le Duché de Milan du vivant de Sa Majesté Catholique, que d'un commun consentement. Si l'Archiduc venoit à mourir sans enfans, avant ou après la mort du Roi Catholique, le partage qui lui étoit assigné devoit passer à tel enfant de l'Empereur mâle ou femelle, hors le Roi des Romains, que Sa Majesté Impériale trouveroit bon de désigner; le tout à condition que ledit partage ne pourroit jamais être réüni ni demeurer à la personne qui seroit Empereur ou Roi des Romains, ou qui deviendroit l'un ou l'autre. De même, le partage de l'Archiduc ne pouvoit jamais revenir à un Prince qui seroit ou deviendroit Roi de France ou Dauphin; pour conserver l'Equilibre, que cette Réünion feroit perdre.

La France traitée en Cadette.

Il est visible que dans ce partage la France étoit traitée en Cadette; & que l'inclination de Guillaume & des Etats-Généraux à favoriser la Maison d'Autriche, se montroit un peu trop sensiblement. Car puisqu'on ne prétendoit rien décider sur le droit des parties, quelle raison avoit-on de ne pas donner à un des trois petits-fils de Loüis quatorze ce que l'on donnoit à l'Archiduc Charles? Les mêmes précautions pour empêcher la réünion des Couronnes de France & d'Espagne sur la même tête, n'auroient-elles pas aussi-bien assûré le repos de l'Europe? D'ailleurs, pour mettre quelqu'égalité entre les deux parts, il auroit fallu joindre les Païs-Bas à celle du Dauphin. Le parti étoit donc pris d'exclure la Maison de Bourbon de la succession du Roi Catholique; sûr qu'on étoit que si une fois l'Archiduc étoit paisible possesseur de l'Espagne & des Indes, mille incidens surviendroient qui empêcheroient le Roi très-Chrétien d'avoir ou de conserver la part qu'on lui avoit assignée. Ne pourroit-on pas même ajoûter, que le parti qu'on faisoit à la France étoit trop avantageux pour qu'on voulût sincérement le tenir? Car les Etats qu'on cédoit devoient être réünis à cette Couronne. Or, quel redoublement de puissance ne lui auroient-ils pas donné en tout genre sur terre & sur mer, & par rapport au Commerce?

ANNE'E M. D. CC.

1700. Ce traité fût signé à Londres le treizième mars, & à la Haïe le vingt-cinquième. Burnet assûre en avoir vû un Exemplaire signé de la main du Dauphin, où ce Prince s'engageoit de ne recevoir, même par Testament, la Couronne d'Espagne ni pour lui, ni pour ses enfans.

Tom. 4. pag. 466.

Le

1700.

Le traité ne faisoit mention de Testament que par rapport à l'union de cette Couronne avec celle de France, ou celle de l'Empire; on n'avoit garde d'y en parler dans un autre sens, ne doutant point que le Roi Catholique ne fît son Testament en faveur de l'Archiduc Charles; car de quel droit auroit-on exigé cette assûrance du Dauphin, sans en exiger une pareille de l'Archiduc?

Remarque importante sur le second traité de Partage.

Ce traité, dit-on, devoit être secret. Les Puissances contractantes étoient convenües de n'en rien faire savoir à leurs Ambassadeurs à Madrid; ceux même qui étoient à Vienne ne devoient avoir ordre d'en parler que comme d'une chose à faire. Ce prétendu secret fût violé, & il a plû à plusieurs Ecrivains de faire là-dessus le procès à la Cour de France. De Larrey entr'autres assûre, que cette Cour fit donner secrettement avis à l'Empereur de ce qui se passoit, prévoïant qu'il ne manqueroit pas d'en faire part à la Cour de Madrid, & que Charles second, dont Loüis quatorze avoit gagné le prémier Ministre, aimeroit mieux appeller à sa succession un Prince de la Maison de France, que de voir ses Etats démembrés. A quoi il ajoûte, que le Roi très-Chrétien avoit tendu un piège à Guillaume, pour le brouiller avec ses Alliés, & sur-tout pour mettre en mouvement les Espagnols, qui ne manqueroient pas de s'opposer au démembrement de leur Monarchie.

Il devoit être secret, on en instruit la Cour de Madrid.

Quincy, tom. 3. pag. 454. Histoire d'Angleterre, sous Guillaume III.

Le preuve qu'apporte cet Historien de ce qu'il avance, c'est que les Ministres de Guillaume à la Cour de Vienne ignoroient le secret, ou avoient défense d'en parler. D'où il conclut, que c'est la France qui l'a révélé. On lui demanderoit volontiers, pourquoi il veut que la France ait fait communiquer la prémiére nouvelle du traité à Vienne pour le faire porter à Madrid, où il étoit si aisé de la faire passer en droiture & d'en donner tout le détail au prémier Ministre qu'on avoit gagné? De plus, de Larrey lui-même rapporte les seize Articles du traité, dont le douzième & le quinzième portent en termes exprès, qu'on le communiquera à l'Empereur, qu'on y admettra tous les Rois, Princes & Etats qui voudront y entrer, & qu'on les invitera de le faire. Pour comble d'égarement, ou de manque d'attention, il dit peu de pages après, que Guillaume trois étant repassé en Hollande se retira à Loo, pour mieux travailler avec succès au traité de partage, accompagné d'un concours extraordinaire de Princes, de Princesses, de grands Seigneurs & de Ministres des principales Puissances qui correspondoient avec lui dans l'exécution de ce fameux traité. Il est difficile qu'on puisse trouver ailleurs un second exemple d'une contradiction aussi marquée.

La France accusée mal-à-propos sur ce sujet.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Tom. 2. pag. 443.

On parut en France fort content du traité. Loüis parut faire toutes les démarches nécessaires pour qu'il eût son effet. Il fit solliciter le Duc de Lorraine & l'Empereur d'y consentir; il fit inviter toutes les autres Puissances à y entrer pour en être les garants. Ces démarches se faisoient d'autant plus volontiers, qu'il croïoit être sûr que l'Empereur

Loüis quatorze affecte d'en paroître fort content.

Quincy, tom. 3. pag. 433.

1700. *Mémoires & Négociations secrettes par Mr. de la Torre, Haye, 1721. tom. 1. pag. 314. & 345.*

reur ne prendroit aucun engagement, & qu'on ne s'étoit point adressé à ce Prince, pour qu'il eût la liberté d'agir comme il le pourroit sans qu'on pût dire qu'il violoit sa parole. Ainsi regardant ce traité comme un piège qu'on lui avoit tendu, ou tout-au-plus comme un pis-aller qui pourroit lui servir de titre pour se mettre en possession de quelques-unes des parties qu'on lui avoit assignées, ou de quelqu'outre qui fût plus à sa bienséance, il tourna toutes ses pensées du côté de Madrid, & s'appliqua à faire si bien sa partie, qu'il fût en état de tenir tête à tous ceux qu'il savoit être disposés à se réünir encore une fois contre lui. Le ressentiment où étoient l'Electeur de Bavière & l'Electeur de Cologne par rapport à la mort du Prince Electoral, l'assûroit qu'ils ne favoriseroient pas les prétentions de la Maison d'Autriche. Sans doute qu'on les fit pressentir, & qu'on en tira des paroles telles qu'on les pouvoit souhaiter. On en usa apparemment de même avec le Duc de Savoïe, & on s'assûra d'avance qu'on l'auroit de son côté.

C'étoit en Espagne qu'il importoit sur-tout de réüssir. La volonté de Charles second devoit être décisive, par rapport à la plûpart des Espagnols; mais les affaires de l'Empereur y étoient sur un si bon pied, qu'il paroissoit inutile d'entreprendre de leur faire changer de face. Il n'avoit même tenu qu'à la Cour de Vienne, avant la paix de Ryswick, de faire passer l'Archiduc en Espagne avec un Corps de douze mille Allemands; mais l'Empereur, ou son Conseil, poussant l'épargne aussi loin qu'elle peut aller, avoient exigé que ces troupes fussent entretenuës aux dépens de cette Couronne. Depuis la paix on étoit revenu à cette proposition, mais toûjours avec le même succès. Presque tous ceux qui avoient accès auprès du Prince paroissoient passionnés pour la Maison d'Autriche, & ne vouloient pas même entendre parler d'un Prince François.

Les Allemands haïs en Espagne cause de ce succès. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom. 1. pag. 206.*

L'unique raison d'espérer étoit, que la Reine & tous ses confidens étoient extrêmement haïs du Peuple & de la plûpart des Grands, & que cette haîne pouvoit peu-à-peu l'emporter sur celle qu'ils avoient pour la France. Cette Princesse & son Conseil, qu'on appelloit en Espagne le Gouvernement Allemand, ne ménageoient personne; ils s'étoient même attaqués au Cardinal Porto-Carrero, qui avoit pris la résolution de s'absenter de la Cour, jusqu'à ce que la Reine, disoit-il au Comte de Harrach, Ministre de la Cour de Vienne, fût revenuë de ses préventions pour des personnes qui rendoient le nom Allemand odieux aux Espagnols, en accumulant des richesses immenses au préjudice du public, par la vente des Dignités, Charges & Offices de la Monarchie. De cette horreur du nom Allemand, qui étoit le prémier effet de la protection que la Reine donnoit à ces sortes de personnes, le Cardinal en appréhendoit encore une autre pour la succession. Etant comme assûré que la plus grande partie du Ministère s'opposeroit vivement aux vûës de la Reine, dans la crainte que leur consentement ne servît à l'élévation de l'Amirante, qui deviendroit l'arbitre du Gouvernement & de la volonté de

de l'Archiduc, il dit nettement, quelqu'instance que lui pût faire l'Ambassadeur, qu'il ne se mêleroit de rien tant que la Reine ne renverroit pas en Allemagne toutes ces sangsües qui tiroient le sang du Roïaume, & donnoient aux Espagnols la fumée de leur crédit en échange de leurs richesses; & que cette condition étoit indispensable, si on vouloit avancer l'affaire de la succession. 1700.

Cette conversation fût mandée à l'Empereur. Ces discours, disoit l'Ambassadeur, m'ont donné beaucoup de confusion, sachant qu'ils étoient fondés sur la vérité & sur la raison; ainsi je ne pouvois les contrarier. Le Conseil Aulique, tout habile qu'il fût, ne pût rémédier à ces désordres, ils ne firent qu'augmenter, & servirent beaucoup à donner des partisans à la France. La promptitude, la fidélité, le bon ordre à évacuer les Places de Catalogne, avoient déjà été remarqués, & plusieurs avoient loüé la générosité du Roi très-Chrétien d'avoir accordé une paix si avantageuse, lorsqu'il étoit à portée de pénétrer dans l'Arragon sans qu'on fût en état de s'y opposer. L'arrivée du Comte d'Harcourt augmenta ces bonnes dispositions. Jamais Loüis n'avoit fait un si bon choix. Ce Seigneur avoit une réputation solidement établie du côté de la bravoure, & de l'habileté dans le commandement; un esprit délié, pénétrant, les manières les plus insinüantes, une grande sagesse, une circonspection infinie, un air de franchise achevoient de former son caractère. Toute sa suite lui ressembloit en quelque sorte. On eut dit qu'on avoit choisi ce qu'il y avoit de plus poli & de plus sage en France pour la composer. Dès qu'il parut à Madrid, il se fit aimer & estimer. Il parut n'avoir été envoïé que pour féliciter le Roi Catholique sur la paix qui venoit d'être concluë, & lui en assûrer la durée, par la déclaration des intentions sincères qu'avoit le Roi son Maître d'entretenir avec tous les soins possibles une sincère amitié & correspondance avec l'Espagne; il ne témoigna aucun empressement, aucune avidité par-rapport à la succession; il n'en parla même point dans ses audiences.

Les Espagnols reviennent à l'égard des François. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom. 2. pag. 207.*

Il ne laissa échapper aucune occasion de se rendre de plus en plus recommandable aux Espagnols, & de les persuader qu'il n'avoit en vûë que leur félicité. Son respect pour les Ecclésiastiques alloit jusqu'à la vénération. Par leur entremise il soulageoit abondamment des familles honnêtes & indigentes qu'ils lui faisoient connoître. Il étoit civil avec la Noblesse, affable au Peuple, gracieux & poli avec les Dames. Sans paroître s'attacher à aucun Ministre en particulier, il avoit pour tous beaucoup de déférence; il en usoit de même à l'égard des Seigneurs. Sa maison, sa bourse, sa table, étoient également ouvertes à tous ceux qui avoient recours à sa générosité. Tous les Officiers & les Domestiques de sa Maison suivoient son exemple, & observoient la même conduite.

Habileté du Comte d'Harcourt Ambassadeur de France. *Ib. pag. 164.*

Par ces manières, & par quantité d'autres qu'il seroit inutile de détailler, Madrid, & à son exemple presque toute l'Espagne changea si fort, qu'on auroit eu peine à s'imaginer que les mêmes hommes eussent

sent

1700. ſent pû devenir en ſi peu de tems ſi diſſemblables à eux-mêmes. On ne s'y entretenoit plus que des manières rudes & impérieuſes des Allemands, de leur ambition, de leur avarice, de leur indolence, qui, diſoient-ils, leur auroient attiré la ruine & la déſolation de leurs meilleures Provinces, ſi le Roi très-Chrêtien ne leur eût accordé une paix auſſi avantageuſe qu'ils auroient pû l'eſpérer s'ils avoient été victorieux. On ne parloit que du bon Gouvernement de ce Prince, de ſon déſintéreſſement, qui alloit juſqu'à ſacrifier ſes avantages pour le bien de la paix. On y exaltoit les belles qualités & les libéralités du Comte d'Harcourt, on y admiroit ſes manières douces, civiles, engageantes; on comparoit celles de ſes Domeſtiques, avec celles des Allemands qui étoient à la ſuite de la Reine & des deux Ambaſſadeurs de l'Empereur.

Mémoires du Comte d'Harrach, tom. 2. pag. 166.

ON commença à former des doutes ſur la validité de la rénonciation de la feüe Reine de France Marie-Thérèſe, parce qu'elle n'avoit été ni lûë, ni approuvée par l'Aſſemblée générale. On diſoit même publiquement qu'elle n'étoit d'aucune valeur; que le Roi très-Chrêtien en donnant aux Eſpagnols le ſecond ou le troiſième fils du Dauphin, & le faiſant renoncer pour jamais à ſes droits ſur la France, & tous les autres Princes de ſon Sang à lui ſuccéder, feroit ceſſer la fin principale qui avoit donné lieu à ces rénonciations. Tels étoient les progrès que la France avoit déjà fait au commencement de juin en mille ſix cent quatre-vingt dix-huit.

Ib. pag. 178.

„ L'AMBASSADEUR de France, écrivoit à Vienne un des Comtes d'Harrach, & ſes partiſans continüent leurs intrigues. Il ſe forme „ ici un parti conſidérable pour cette Couronne, & quoique juſqu'à „ préſent il n'y ſoit entré aucun Miniſtre, à ce qu'on m'aſſûre, il y eſt „ entré pluſieurs Seigneurs de la Cour. L'inclination & l'eſtime du Peu- „ ple pour ce Miniſtre, ſurpaſſe tout ce que je ſaurois dire à Vôtre „ Majeſté Imperiale; ce qui eſt pour moi une mortification très-ſenſible, „ principalement lorſque je conſidère que les Allemands de la ſuite de „ la Reine en ſont en quelque manière la cauſe, s'étant, par leurs ex- „ cès, attiré la haine des Peuples ".

Le Roi Catholique eſt en danger. *Ib. pag. 180.*

CEPENDANT le Roi Catholique tomba dans un état à faire craindre pour ſa vie. Le vingt-cinquième juin il eut trois évanouiſſemens conſécutifs; on l'en tira à force de remèdes, & ſa ſanté parut ſe rétablir. Revenu de ce danger, & craignant que quelqu'accident pareil ne l'empêchât de nommer ſon ſucceſſeur, il fit propoſer cette affaire dans ſon Conſeil, auſſi-bien que le paſſage des troupes Allemandes en Eſpagne, dont enfin la Cour de Vienne avoit conſenti de partager la dépenſe. Le Comte d'Harrach s'étoit trompé lorſqu'il avoit écrit qu'aucun Miniſtre n'étoit entré dans le parti de la France. Le Comte de Monterei, rétabli depuis peu par les intrigues du Cardinal Porto-Carrero, y étoit dévoüé; il ſe chargea de détourner le coup fatal qu'on ſe préparoit à lui porter.

Le Conseil se tint, les avis furent partagés, parce que les Ministres étoient divisés, & pensoient plus à l'emporter les uns sur les autres qu'au bien de l'Etat. Lorsque ce fût au Comte de Monterei à parler, il dit simplement, qu'il ne pouvoit dire quel étoit son sentiment sur les propositions qu'on venoit de faire, & qu'apparemment il ne seroit jamais en état de le dire. Il ajoûta par manière d'éclaircissement, qu'il falloit à un Ministre une entière liberté, & que pour l'avoir il étoit indispensable d'examiner les moïens de délivrer la Cour du *Cabos* où elle étoit actuëllement. Le Comte d'Aguilar, tout livré au parti Autrichien, insista fortement sur cette expression, & prétendit qu'elle devoit être dévéloppée. Monterei, qui ne l'avoit avancée que pour avoir occasion de l'expliquer, ne se fit pas prier. Il parla avec autant de force & de liberté que le fait un Pair d'Angleterre.

1700. Grand Conseil tenu à Madrid. *Ib. pag.* 180.

Le *Cabos*, dit-il, n'est autre chose que l'extrême confusion & le „ dérangement fatal qui règne dans le Gouvernement, depuis que „ tous les Offices, les Charges, les Dignités de la Monarchie sont à „ la disposition des Etrangers. Le *Cabos*, c'est de voir entre les mains „ d'une Reine étrangère la direction absolüe du Gouvernement. J'en- „ tends aussi par ce mot, les délais affectés de renvoïer le Régiment „ des Gardes des environs de Tolède, & je ne doute pas que ce ne „ soit dans l'intention de s'en servir pour fermer la bouche aux fidèles „ & zélés serviteurs du Roi, & à tous ceux qui aiment la Patrie. „ Qu'il me soit permis de demander aux auteurs de ce conseil, quelle „ utilité en tire le Roi & l'Etat, & à quoi ce Régiment peut servir „ aux environs de cette Ville ? C'est donc l'ambition seule qui avoit „ fait venir ce Régiment à Madrid, & qui le maintient aux environs „ de cette Cour, afin que personne n'ôse parler des injustices qui se „ commettent tous les jours, par la vente indigne des Charges & des „ Emplois de ce Roïaume, qui étoient autrefois la récompense du mé- „ rite & de la vertu. „

On y parle vivement contre les Allemands. *Memoires du Comte d'Harrach*, *tom.* 2. *pag.* 191.

Ce ne sont pas des appréhensions mal-fondées, nous en avons une „ preuve récente. La plûpart de ceux qui sont ici ne sauroient igno- „ rer, que lorsqu'on traitoit du soulagement des Peuples de la Cata- „ logne par la réforme de quelques troupes, sur-tout des Allemandes ; „ & par la remise d'une partie des nouvelles taxes, le Prince de Darm- „ stat, qui prétendoit au-contraire augmenter les troupes de cette „ Principauté, & réparer & augmenter toutes les fortifications, en eut „ tant de dépit, qu'il ne pût s'empêcher de dire à la Reine & à quel- „ ques-uns des Ministres qui se trouvent à présent parmi nous, que „ si le Conseil continüoit de donner des avis semblables au Roi, il se „ trouvoit assez fort avec le Régiment des Gardes, ou pour faire tail- „ ler en pièces tous ceux qui composoient le Conseil, ou pour nous „ faire jetter par les fenêtres de ce Palais où nous sommes actuël- „ lement. „

1700.

„ N'EST-ce pas encore un *Cabos*, de voir le Prince George de Darmstat, Prince étranger & fort entêté de sa souveraineté, Gouverneur & Capitaine-général de la Catalogne, & cela contre l'honneur & la réputation de la Nation; comme si l'on ne trouvoit aucun Seigneur Espagnol, qui, du-moins en tems de paix, pût gouverner cette Principauté; & contre la volonté des Catalans, qui ont si souvent envoïé & envoient presque tous les jours de nouvelles plaintes de son Gouvernement? Je ne comprends pas les intentions de ceux qui se sont si fortement intéressés pour lui procurer cet Emploi, & je ne veux pas avancer mes soupçons & mes conjectures.

„ JE me contente de dire, que nous voïons aujourd'hui qu'on nous propose le Passage de dix mille Allemands de vieilles troupes, pour être emploïées à la défense de la Catalogne; c'est-à-dire, pour donner au Prince George la satisfaction de se voir à la tête de trente mille hommes, & de venir peut-être ici mettre en exécution le dessein de nous faire tailler en pièces, ou de nous jetter par les fenêtres.

„ AINSI je reviens à ma prémière proposition. Je me confirme, de plus en plus, dans mon avis, savoir, qu'une personne qui a du zèle pour le service du Roi, pour le bien de sa Patrie, ne peut pas donner son sentiment ni sur la succession, ni sur le passage des troupes, à moins que nous ne voïions la fin de ce malheureux *Cabos*, qui est la source fatale de nos divisions & de nôtre confusion ". Personne n'ôsa ou ne pût répondre à ce discours. Il mit les esprits dans un tel mouvement, qu'on ne prit aucune résolution, ni sur la succession, ni sur le passage des troupes Impériales.

Le Comte d'Harcourt gagne une des Confidentes de la Reine. *Mémoires de la Torre, tom* 1. *pag.* 28. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom.* 2. *pag.* 217.

APRÈS ce coup manqué par le parti Autrichien, le Comte d'Harcourt continüa de grossir son parti; son Epouse le seconda avec toute l'adresse & le bonheur possible. Elle s'insinüa dans l'amitié de la Reine, au point que cette Princesse ne pouvoit presque plus se passer d'elle; &, ce qui étoit encore plus important, elle gagna la Comtesse de Perlips sa confidente. Par son moïen on fit à la Reine les propositions les plus capables de la détacher du parti qu'elle avoit soûtenu jusqu'alors. On l'assûra qu'on lui laisseroit la régence de la Monarchie pendant la Minorité du Duc d'Anjou; qu'on procureroit à son Confesseur le chapeau de Cardinal; qu'on restitüeroit le Roussillon à l'Espagne, en un mot, qu'on joindroit ses armes pour la conquête du Portugal & des autres Provinces & Etats qui s'étoient soustraits de la domination Espagnole depuis la mort de l'Empereur Charles-quint. Depuis ces propositions, la Reine eut beaucoup plus de reserve avec l'Amirante & ceux qui étoient les plus déclarés contre la France.

On soutient la négociation par des troupes sur

POUR soûtenir ces négociations, & joindre la terreur à l'insinüation, le Roi très Chrêtien, comme on l'a déjà dit, avoit des troupes prêtes sur les frontières. On y faisoit de grands magazins. Sous prétexte d'exercer ses matelots, les vaisseaux, les galères étoient presque tous dans les

les Ports d'Espagne, soit de l'Océan, soit de la Méditerranée. Le Comte d'Harcourt disoit à qui vouloit l'entendre, que ces forces étoient destinées à la conservation de l'Espagne, si on rendoit à son Maître la justice qui lui étoit dûë, & qu'on ne favorisât point à son préjudice la Maison d'Autriche; mais qu'il ne répondoit de rien si on se laissoit conduire aux vûës intéressées de quelques personnes gagnées. Ces préparatifs, ces menaces empêchèrent qu'on ne prît aucune résolution, & firent sentir aux peuples combien il leur étoit dangereux d'avoir la France pour ennemie.

1700. les frontières. *Mémoires de la Torre, tom.* 1. *pag.* 214. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom* 2 *pag.* 249. *Ib. pag.* 273.

L'ESPÈCE de triomphe du Comte d'Harcourt sur le parti Impérial, parut avec éclat le jour de sa prémière audience. Les indispositions du Roi Catholique l'avoient fait différer jusqu'au quinze de septembre mille six cent quatre-vingt-dix-huit. La magnificence de ses équipages, peut-être encore plus l'estime & l'amitié qu'on avoit pour lui, y attirèrent une foule incroïable; par toutes les ruës où il passa, le plus grand nombre de ceux qui y étoient, crioit *Vive le Roi*, *Vive la France*, *Vive son Ambassadeur*. Ces acclamations devinrent bien-tôt générales. Plusieurs Dames de la prémière qualité jettèrent des fenêtres & des balcons des Eaux odoriférantes. Lorsqu'il sortit de l'audience du Roi, l'empressement de la plûpart des Seigneurs pour le complimenter fût si grand, que la Reine lui fit dire par deux fois qu'elle l'attendoit. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Comte d'Harrach, ne pouvant plus supporter son séjour dans une Cour & dans une Ville qui lui paroissoit si contraire, fixa son départ & prit son audience de congé dix jours après l'Entrée de l'Ambassadeur de France.

La France appuïe le Prince Electoral de Bavière. *Mémoires de la Torre, tom.* 1. *pag.* 4. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom.* 2. *pag.* 124.

LE prémier traité de partage suspendit l'activité des deux partis, & sembla faire évanoüir leurs espérances. Jusqu'alors les Espagnols avoient fait peu d'attention aux droits du Prince Electoral de Bavière. Il avoit pourtant un parti parmi eux; mais ceux de France & d'Autriche l'absorboient de manière qu'il étoit à-peine sensible. Ce traité leur ouvrit les yeux. Le Cardinal Porto-Carrero & les plus gens de bien du Conseil du Roi Catholique, jugèrent que les droits de ce Prince, petit-fils de sa sœur, méritoient du-moins d'être discutés. Tout le parti François, dans la vûë d'empêcher qu'on ne prît quelque résolution favorable à la Maison d'Autriche, appuïa ce sentiment. Il fût arrêté qu'on consulteroit un fameux Jurisconsulte Italien, nommé Léonard Pepoli. La difficulté par rapport au Prince Electoral, venoit d'une rénonciation, que Léopold, en mariant au Duc de Bavière sa fille, lui avoit fait faire en sa faveur. Le Jurisconsulte déclara cette rénonciation nulle.

Un fameux Jurisconsulte déclare nulle la renonciation de la Mère de ce Prince.

„ MARIE d'Autriche, dit-il, étant excluë de la succession, avec „ tous ses descendans, par sa rénonciation, par son contract de ma- „ riage, par le traité des Pyrénées, le Roi Philippe son père l'aïant „ déclarée de nouveau par son Testament incapable de succéder en „ cas que son fils vînt à mourir sans enfans, & aïant appellé en sa pla- „

 „ ce

1700. *Mémoires du Comte d'Harrach, tom. 2. pag. 302.*

„ ce sa seconde fille mariée à l'Empereur, & n'étant resté de ce second „ mariage qu'une Archiduchesse, qui a épousé le Duc de Bavière, & „ dont le Prince Electoral est l'unique enfant, il est hors de doute que „ ce Prince est le légitime successeur en vertu du Testament de Philippe quatre, & on ne peut lui enlever avec justice cette succession, „ qu'en supposant une rénonciation faite par l'Archiduchesse sa mère. „ Or les Espagnols sont les Juges de cette rénonciation, & ils peuvent „ n'y avoir aucun égard, comme étant faite sans la participation des „ Roïaumes à quoi on renonçoit, & sans l'approbation du Roi, de la „ succession duquel on traitoit. Elle est donc de nulle valeur, contraire à la Loi civile, & faite sans cause légitime. Et de fait, s'il n'y „ eût point d'inconvénient que les Couronnes d'Espagne passassent par „ les femmes, de la Maison de Castille dans celle d'Autriche, il n'y „ en a pas non plus qu'elles tombent de la Maison d'Autriche dans celle de Bavière; d'autant plus, que le reste de l'Europe n'en doit rien „ appréhender ".

Mémoires de la Torre, tom. 1. pag. 56.

Sur cet avis le Roi Catholique, qui ne cherchoit qu'à assûrer sa conscience & le repos de ses peuples, déclara par son Testament le Prince Electoral de Bavière pour son successeur & pour son héritier légitime & universel, sans aucun égard, comme on peut le penser, aux dispositions qu'avoient faites l'Angleterre & la Hollande. Au-contraire, la Cour & les Peuples furent indignés de la liberté qu'ils s'étoient donnée. On ne sait point ce que fit le Comte d'Harcourt pour empêcher que la France ne fût envéloppée dans cette indignation générale; mais il est certain que son crédit n'en diminüa point, & que ceux qui s'étoient attachés à lui le servirent avec autant d'ardeur que jamais.

Le Traité de partage détermine le Roi Catholique à se nommer un successeur. *Larrey, tom. 2. pag. 447. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 381.*

La mort de cet héritier désigné occasionna un nouveau traité de partage, & renouvella les inquiétudes & l'indignation de toute l'Espagne. Les Grands, les Peuples demandèrent de-concert qu'on ne souffrît pas que la Monarchie fût partagée, & qu'on se choisît un successeur qui fût assez appuïé pour en empêcher le démembrement. Tandis qu'on s'empressoit, ou qu'on feignoit de s'empresser à faire accepter le traité de partage par les autres Puissances, les intrigues recommencèrent à Madrid. Le Comte d'Harcourt avoit enfin gagné le Cardinal Porto-Carrero; il se servit habilement de ce qu'on avoit fait en faveur du Prince Electoral de Bavière malgré la rénonciation de l'Archiduchesse sa mère, pour prouver que celle de Marie-Thérèse d'Autriche n'étoit pas un titre authentique d'exclusion pour le Dauphin & pour ses Enfans. Il réprésenta les suites fâcheuses qu'auroit pour l'Espagne l'injustice qu'on leur feroit; que les troupes Françoises étoient toutes prêtes à entrer en action, que la foiblesse où étoit l'Espagne la mettoit hors d'état de se défendre; que les vûës de ceux qui avoient proposé ces partages n'étoient pas aussi pures qu'ils le publioient; que leur dessein peut-être étoit d'affoiblir la Monarchie, afin de s'emparer ensuite des Indes & de tout le Commerce; que la France seule étoit assez puissante pour conserver

conserver cette succession ; que pendant dix ans elle avoit eu toute l'Europe sur les bras, qu'elle l'avoit soûtenüe avec gloire, qu'à plus forte raison elle le feroit encore, si elle étoit appuiée de toutes les forces d'Espagne. 1700.

Il consulte le Pape.

Mémoires de la Torre, tom. 1. pag. 349.

PRESQUE tout Madrid parla dans le même sens au Cardinal Porto-Carrero. Ebranlé par ces discours, sollicité peut-être encore plus fortement par tous les chagrins que lui avoit causé le parti Allemand, & par le peu d'égards qu'avoit eu pour lui la Cour de Vienne, il détermina le Roi Catholique à se nommer un successeur ; & pour que sa conscience ne fût point blessée, & qu'on ne pût pas dire qu'il avoit suivi les vûës d'un des deux partis qui divisoient sa Cour, il lui conseilla d'exposer au Pape toutes ses difficultés & de s'en rapporter à sa décision. Ce conseil fût suivi. Innocent onze établit une congrégation des Cardinaux Spada, Panciatici & Albani, & leur ordonna de délibérer uniquement sur cette affaire, & de la terminer incessamment, leur répétant plusieurs fois qu'elle étoit la plus importante, pour le bien de l'Europe & pour le repos & la tranquillité commune de la Chrêtienté.

Les Prétendans accablent ce Prince de réprésentations.

Quincy, tom. 3. pag. 436. Mémoires de la Torre, tom. 1. pag. 352.

CETTE résolution avoit été tenuë secrette, ainsi elle ne suspendit point l'activité des Prétendans. Comme l'Empereur éludoit toûjours de donner sa réponse sur le traité de partage, qu'il recrutoit ses troupes, qu'il faisoit de nouvelles levées, qu'on disoit même à Vienne qu'il en feroit passer dans le Duché de Milan ; le Comte d'Harcourt présenta un Mémoire le neuf de septembre. Il y disoit, que le Roi son Maître étoit dans le dessein de maintenir la paix ; que dans cette vûë il avoit conclu un traité avec le Roi de la Grande-Bretagne & les Etats-Généraux ; que le Roi Catholique n'en souffriroit aucun préjudice ; qu'on n'entroit point dans les raisons qui l'empêchoient d'accepter ce traité, mais qu'on étoit persuadé qu'il ne feroit rien de sa part qui pût troubler le repos de l'Europe, surtout qu'il ne souffriroit pas que l'Empereur envoïât des troupes dans le Duché de Milan ; que si la chose venoit à s'exécuter, le Roi très-Chrêtien s'y opposeroit de toutes ses forces, & seroit secondé de celles de ses Alliés.

L'EMPEREUR ne s'oublioit pas non-plus. Il fit réprésenter durement à Charles second, que s'il venoit à mourir sans postérité, le Roi de France ne manqueroit pas de faire valoir son droit par la voïe des armes ; qu'il auroit conquis une partie de l'Espagne avant qu'on pût s'y opposer ; que pour prévenir ce danger, Sa Majesté Catholique étoit suppliée de considérer sans se flatter le mauvais état de sa santé. Que Sa Majesté Impériale en bon Parent & fidèle Allié se croïoit obligée de l'exhorter de faire au plûtôt un Testament en faveur du Sérénissime Archiduc Charles son second fils, & de le déclarer héritier universel de la Monarchie d'Espagne, de l'appeller même de son vivant dans son Roïaume ; & que cette disposition testamentaire autoriseroit Sa Majesté Impériale à faire de plus étroites Alliances avec le Roi de la Grande-

Bretagne & d'autres Puissances, afin de maintenir sur le trône d'Espagne le successeur que Sa Majesté Catholique se seroit elle-même choisi.

1700.

Soupçons contre la sincérité du Traité de partage. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 56.*

Si ce Mémoire ne vantoit point à faux la disposition où étoient le Roi de la Grande-Bretagne & d'autres Puissances, de faire de plus étroites Alliances avec l'Empereur pour maintenir sur le trône d'Espagne l'Archiduc, à quoi se seroit réduit pour la France le traité de partage, si elle s'y étoit confiée de manière à ne point agir à la Cour de Madrid? Ne seroit-ce point-là le mot de l'Enigme? Qu'auroit-elle eu à dire, si lorsqu'elle auroit demandé l'exécution de ce traité, on lui avoit répondu qu'on n'avoit point prétendu empêcher le Roi Catholique de disposer de sa succession, & qu'on n'étoit pas en droit de casser son Testament? C'est peut-être ce que Mr. de Schonemberg, Envoïé des Etats-Généraux, vouloit faire entendre en Espagne, lorsqu'on y reçut la nouvelle de ce traité.

Ibid. tom. 1. pag. 313. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 378.

„ Je sais bien, disoit-il, que le traité a été conclu; je sais que Leurs „ Hautes Puissances sont toûjours dans les dispositions favorables pour „ l'Espagne, où elles ont été depuis la paix de Munster. Je n'ignore „ pas non-plus les efforts que les Anglois ont faits pour empêcher l'ag„ grandissement de la France, mais qui peut savoir les raisons qui les „ ont obligés de conclure un traité qui semble être si contraire à leurs „ anciennes maximes? Qui sait si tout ceci ne renferme point quelque „ mystère? Nous avons un grand Pensionnaire qui est l'homme du mon„ de le plus éclairé, & en même tems le plus zèlé pour l'intérêt de „ l'Etat. Jamais personne ne s'est opposé plus que lui à l'aggrandisse„ ment de la France; les autres Membres sont dans les mêmes sen„ timens “.

Chacun s'efforce d'attirer les autres Puissances dans son parti. *Mémoires de la Torre, tom. 1. pag. 380. & suiv.*

Les intrigues étoient aussi vives par-tout ailleurs qu'à Madrid. La France, si mal partagée, faisoit tous ses efforts pour qu'on lui garantît la part qui lui avoit été assignée, tandis que l'Empereur crioit de tous côtés à l'injustice. Par-tout on évita de prendre aucun engagement, & ce traité, qu'on publioit être si juste & si sage, ne fût nulle-part approuvé. Les Suisses, que les Ministres des Puissances contractantes pressèrent de se déclarer, s'excusèrent de rendre une réponse décisive avant que chacun des Députés eût eu le tems d'en donner avis à ses Maîtres & de recevoir leurs ordres. Les Vénitiens résolurent d'attendre l'événement de cette affaire importante, sans prendre de parti; mais ils prirent toutes les précautions nécessaires, pour être en garde contre tout ce qui pourroit arriver à l'occasion de cette querelle, ils munirent leurs Places, sur-tout celles du côté du Milanez, & en firent réparer les fortifications. Le Sénat de Gènes répondit, qu'il ne pouvoit prendre aucune résolution; que les grands engagemens, que les principaux de ses Membres avoient avec l'Espagne, les empêchoient de donner les mains à un traité, qui d'ailleurs pouvoit leur être préjudiciable, & dont les suites n'étoient pas aisées à prévoir. Le Duc de Toscane & le Duc de Modène éludèrent, sous différens prétextes, de repon-

répondre aux sollicitations dont on les accabloit. Par-rapport à la Cour de Rome, Innocent douze étoit dans sa quatre-vingt-cinquième année, & d'ailleurs sa qualité de Père commun l'empêchoit de pouvoir se déclarer. Le Duc de Savoïe, déjà engagé peut-être, témoigna plus d'irrésolution que tous les autres. Le Duc de Bavière, qui avoit mis ses propres troupes dans la plûpart des Places des Païs-Bas, attendoit pour se déclarer, ou la décision, ou la mort du Roi Catholique.

1700.

Les Puissances du Nord étoient elles-mêmes trop embarrassées pour prendre aucun parti. Auguste, Roi de Pologne, étoit extrêmement pressé de renvoïer ses troupes. Pour se débarrasser des pressantes & continuëlles instances qu'on lui faisoit à cet égard, il résolut de s'emparer de la Livonie. Cette Province étoit anciennement un Fief de la Couronne de Pologne, & s'étoit mise sous la protection de la Suède par une Capitulation, selon laquelle cette Province devoit continüer à joüir de ses anciennes libertés. La Pologne avoit, de plus, abandonné ses prétentions, & la Livonie avoit été réünie à la Couronne de Suède. L'irruption se fit au commencement de février. La République déclara qu'elle n'entroit point dans cette guerre. Elle n'en parut cependant pas fâchée, dans la persuasion que si les Saxons faisoient cette conquête, la Livonie retourneroit à la Couronne. Ce n'étoit pas le dessein d'Auguste, qui songeoit bien moins à aggrandir la Pologne, qu'à l'assujettir, en la mettant entre ses Païs Héréditaires & cette Province, considérable par son étenduë & par ses Places fortes. De plus, Christian V. Roi de Dannemarck étoit mort le quatre de septembre de l'année précédente. Sa maladie avoit été longue; le Duc de Holstein en avoit profité pour bâtir quelques forteresses. Frédéric quatre, successeur de Christian, fût à-peine sur le trône, qu'il entreprit de faire raser ces fortifications. Comme il savoit que toutes sortes de raisons devoient engager le Roi de Suède à prendre le Duc sous sa protection, il avoit engagé le Roi Auguste à attaquer la Livonie. Le sept d'avril le Duc de Wirtemberg, à la tête de douze mille Danois, entra dans le Holstein Ducal, rasa les Forts nouvellement construits, & s'empara de tout le Païs, à la reserve de Tonningue, qu'il bombarda. Les Ducs de Zell, d'Hanovre & de Lunebourg, à qui ce Duché servoit de barrière contre le Dannemarck, firent marcher leurs troupes au-delà de l'Elbe. Le Roi de Suède y en envoïa aussi, & se disposa à passer en Zéeland pour attaquer le Roi de Dannemarck jusques dans sa Capitale.

Troubles du Nord.
Histoire de Pologne, sous Auguste II. Histoire de Charles XII. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 486.

L'Empereur, la Hollande, l'Angleterre, qui comprirent que cette guerre les priveroit des secours sur lesquels ils comptoient pour celle qu'ils méditoient eux-mêmes, se hâtèrent de réconcilier ces Princes. Guillaume & les Etats-Généraux envoïèrent dans la Mer Baltique une forte Escadre pour appuïer leur médiation. L'accommodement se fit à Trawendal, le dix-huitième d'août. L'arrivée du Roi de Suède en Zéeland, où il avoit débarqué, malgré l'opposition des Danois, hâta la conclusion. Selon le traité, tout ce qui s'étoit passé devoit être oublié, les

L'Empereur, l'Angleterre, la Hollande, se hâtent de les terminer.
Ibid. pag. 488. Limiers, tom. 3. pag. 53.

1700. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Corps Diplomatique, tom. 7. Part 2. pag. 480.*

les anciens traités étoient renouvellés & confirmés. Les deux Duchés devoient demeurer dans une même égalité ; en sorte que Sa Majesté Danoise & ses successeurs, comme Ducs Régens de Sleswick-Holstein, ne pourroient s'attribüer aucune prérogative ou préférence sur le Duc de Holstein-Gottorp. Le Roi de Dannemarck, au mois de janvier suivant, devoit païer au Duc deux cent soixante mille écus, pour les dommages qu'il lui avoit causés. Sa Majesté Danoise s'engageoit à ne rien entreprendre contre le Roi de Suède, la Maison de Brunswick-Lunebourg & celle d'Hanovre, & à ne donner ni conseil ni assistance à leurs ennemis, sur-tout au Roi de Pologne, qui avoit attaqué la Livonie.

Ils laissent le Roi de Suède, qu'ils croient attaché à la France, en guerre avec la Pologne.

LES Médiateurs, qui n'étoient point fâchés que le Roi de Suède, dont ils craignoient l'union avec la France, fût occupé, ne pensèrent point-du-tout à le raccommoder avec la Pologne ; bien au-contraire, afin que le Czar, dont ils n'ignoroient point les liaisons avec le Roi Auguste contre la Suède, fût en état de l'attaquer comme il l'avoit promis, par leurs bons offices à Constantinople ils lui avoient ménagé avec le Grand Seigneur une trêve de trente ans. Sans des raisons secrettes, quel intérêt Guillaume & les Etats auroient-ils pû prendre à réconcilier le Czar avec le Sultan ? & pourquoi n'auroient-ils rien fait pour réconcilier Auguste & Charles douze ?

Le Czar suscité à l'attaquer. *Limiers, tom. 3. pag. 54. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

EN effet, dix ou douze jours après le traité de Trawendal, le Czar déclara la guerre à la Suède. Il exposa, dans un long Manifeste, les raisons qu'il avoit de se plaindre de Charles douze. Ce Prince avoit fait proposer sous main au Roi Auguste une ligue contre la Moscovie ; il s'étoit donné de grands mouvemens pour empêcher la paix entre le Czar & le Sultan. Ses sujets avoient maltraité des Négocians Russiens, & vendu plus cher qu'on ne fait communément les vivres & les denrées aux Gens de la suite du Grand-Duc quand il avoit passé par la Suède. Enfin on avoit porté l'allarme jusques dans Coppenhague, & on avoit obligé le Roi de Dannemarck, Allié de la Moscovie, à signer un traité désavantageux avec le Duc de Holstein-Gottorp. De tous ces griefs, le Czar concluoit qu'il étoit obligé de rompre avec la Suède, pour vanger ses Amis & ses Alliés. Comme il avoit pris ses précautions de loin, son Manifeste fût suivi de la marche de son Armée, qui inonda toute la Livonie.

Affaires intérieures & domestiques du Roïaume. *Larrey, tom. 2. pag. 429. Limiers, tom. 3. pag. 40.*

AVANT que de revenir aux affaires d'Espagne, suspenduës par la décision qu'on attendoit de Rome, on croit devoir s'arrêter un moment sur quelques affaires domestiques du Roïaume. La guerre qui venoit de finir, les taxes multipliées & levées avec beaucoup de rigueur, avoient produit une multitude prodigieuse de Mendians ; Paris sur-tout en étoit accablé. Pour déguiser la cause de cette misère publique, il a plû aux Auteurs de l'Histoire Métallique de s'exprimer ainsi. „ La „ mendicité étoit devenuë si commode & si fructueuse, que non-seu„ lement les vagabonds de l'un & de l'autre sexe en faisoient un métier ;

tier ; mais une infinité de gens abandonnoient la culture des terres & „ désertoient les villages, parce qu'ils trouvoient sans peine, en mendiant, beaucoup plus que leur travail ne pouvoit leur produire. Cet „ abus causoit de grands dommages. L'on ne trouvoit plus qu'à-grands-frais des gens de journée, & beaucoup de terres demeuroient incultes : ce qui augmentoit extrêmement le prix des grains & des autres „ denrées. Le Roi, pour arrêter le cours de ce désordre général, donna un Edit, qui sous de griéves peines, défendoit de mendier ni dans „ les ruës, ni dans les chemins. Il y joignit des Réglemens très-sages „ & très salutaires, pour emploïer les Pauvres qui seroient en état de „ travailler ; & à l'égard des véritables Pauvres, que la vieillesse ou „ les infirmités empêchoient de gagner leur vie, il pourvut à leur subsistance. Par ce moïen les campagnes furent mieux cultivées, & „ l'on ne vit plus dans les chemins ni dans les rües cette multitude de „ fainéants, qui, pour émouvoir à compassion, se chargoient d'enfans „ empruntés & faisoient paroître dans le Roïaume une misère qui n'y „ étoit point ". Ce Narré sert d'explication à la Médaille suivante. † On y voit la Piété, à la manière des Anciens, sous la figure d'une Femme voilée & assise auprès d'un Autel. La Légende, PIETAS OPTIMI PRINCIPIS, & l'Exergue, VETITA DESIDIOSA MENDICITAS, signifient, *que la piété du meilleur des Princes a aboli la fainéantise & la mendicité.*

1700.

Edit contre les Mendians. Médaille à cette occasion. *Larrey tom. 2. pag. 429. Lettres Historiques.*

† Voïés N°. XLVII.

TANDIS que la misère consumoit le menu peuple & occasionnoit quelques-uns des désordres dont on vient de parler, le luxe éclatoit de toutes parts. Malgré les sages Réglemens faits pour le réprimer, la somptuosité des meubles & des habits étoit montée à un tel excès, qu'elle épuisoit toutes les matières d'or & d'argent, & consumoit les biens des plus nobles familles, chacun, à l'envi, cherchant à se distinguer par une folle magnificence. On tâcha de rémédier à ces abus. On publia un Edit, par lequel, en renouvellant les anciennes Ordonnances, on défendoit les meubles d'or & d'argent massifs ; on ordonnoit que les plus riches étoffes ne passeroient pas un certain prix ; on régla même la dépense qui convenoit à chaque état. Pour se donner en quelque sorte le droit de faire de cet Edit le sujet d'une Médaille, l'Histoire Métallique assûre qu'une Loi si sage servit beaucoup à la conservation des Espéces d'or & d'argent, & fût d'un grand soulagement pour les Particuliers, qui par-là se virent heureusement contraints de diminuër une dépense qu'ils ne faisoient qu'à regret & par une émulation ridicule. On peut assûrer qu'on a vû publier cet Edit, & que tout le monde convint qu'il n'y avoit que les Financiers qui fussent capables de donner dans les excès qu'il défendoit. Quoi qu'il en soit, on voit sur la Médaille la Prévoïance, qui tient d'une main un gouvernail, aïant à ses pieds un globe. (Qui pourroit deviner que ces symboles marquent le luxe reprimé ?) La Légende, PROVIDENTIA SERVATRIX, & l'Exergue, SUMPTUARIÆ LEGES RENOVATÆ, veulent dire, *que le renouvellement des Loix somptuaires a sauvé l'Etat.* †

Edit contre le Luxe. Autre Médaille. *Larrey, tom. 2. pag. 426.*

† Voïés N°. XLVIII.

1700. Etabliſſement d'une Chambre de Commerce. *Larrey, tom. 2. pag. 434.*

„ La mendicité & le luxe étant réprimés, on penſa au Commerce. „ Auſſi-tôt, dit l'Hiſtoire Métallique, que le Roi eut donné la paix à „ l'Europe, il s'appliqua particulièrement à augmenter l'abondance „ dans ſes Etats. Il avoit reconnu dans la dernière guerre, que les „ François étoient très-propres à la Mer, & qu'ils ſavoient même au„ tant, ou plus que les autres Nations en ſupporter les fatigues. D'ail„ leurs il voïoit que les prémiers ſoins qu'il avoit pris d'établir le Com„ merce, avoient rempli ſon attente; il ſongea à le favoriſer encore „ davantage. Sa Majeſté fit de nouvelles Compagnies pour St. Do„ mingue & pour le Canada, & prêta ſes vaiſſeaux & ſes Officiers aux „ Intéreſſés qui trafiquoient aux Indes Orientales & à la Chine. Ces „ Etabliſſemens aïant eu tout le ſuccès qu'on pouvoit déſirer, Elle choiſit „ ſix Commiſſaires tirés de ſon Conſeil, pour examiner toutes les affai„ res du négoce & pour les régler; & afin que ces Commiſſaires euſ„ ſent toûjours les éclairciſſemens dont ils auroient beſoin, les douze „ Villes les plus marchandes du Roïaume nommèrent chacune un de „ leurs plus habiles Négocians, pour donner leurs avis ſur les affaires qui „ ſe préſenteroient". Une Médaille répréſente tout ceci. † On y voit la Juſtice, & près d'elle Mercure, le Dieu du Commerce, qui d'une main tient ſon caducée, & de l'autre une bourſe. La Légende, SEX VIRI COMMERCIIS REGUNDIS, ſignifie, *ſix Commiſſaires nommés pour régir le Commerce.*

† Voïés N°. XLIX.

Diſgrace du Cardinal de Bouillon. *Ibid. pag. 437. Limiers, tom. 3. pag. 56. Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

A ces ſoins ſe mêla une affaire déſagréable, & qui eut plus de ſuites qu'elle n'en devoit naturellement avoir. Le Cardinal de Bouillon étoit depuis quelques années Ambaſſadeur à Rome. Le Roi très-Chrétien ſe plaignoit que pendant ſon Ambaſſade il ne s'étoit pas conduit de la manière qui lui avoit été preſcrite; en particulier, qu'il n'avoit pas ſollicité avec aſſez d'ardeur un Bref d'éligibilité à l'Evêché de Strasbourg pour l'Abbé de Rohan; on prétendoit même qu'il avoit travaillé pour ſon neveu l'Abbé d'Auvergne. Sur ces mécontentemens, vrais ou prétendus, Loüis Grimaldi Prince de Monaco intima au Cardinal l'ordre de retourner promptement en France. Son Eminence s'excuſa de partir auſſi-vîte qu'on le ſouhaitoit, parce que la mort du Doïen du Sacré Collége approchoit, & qu'il devoit reſter à Rome pour prendre poſſeſſion du Décanat. On donna un mauvais tour à cette excuſe, qui auroit pû paroître légitime; elle fût regardée à la Cour comme une déſobéïſſance formelle. Le onze ſeptembre, un Arrêt du Conſeil d'Etat priva ce Cardinal de toutes ſes Charges, Dignités & Revenus, ſans l'entendre, ſans que perſonne parlât pour lui; ce Tribunal eſt au-deſſus de ces formalités. Par-là il perdit le Cordon de Commandeur de l'Ordre du St. Eſprit, la Charge de Grand Aumônier, & pour plus de deux cent mille livres de rentes en Bénéfices.

Suite de cette affaire. *Ibid. Larrey, Ib.*

S'IL avoit voulu abſolument ne pas obéïr, il auroit trouvé dans la libéralité de pluſieurs Cardinaux de-quoi fournir du-moins à une honnête ſubſiſtance; mais il ſe ſoûmit. Dès qu'il eut pris poſſeſſion du

Décanat,

Décanat, il se rendit dans son Abbaïe de Tournus. Il parut une espèce d'Apologie, où le Prince de Monaco étoit peu ménagé. Elle justifia l'Accusé dans l'esprit de bien des personnes ; mais elle fût inutile par rapport au Souverain ; il ne la vit pas, ou il n'y fit aucune attention. Cependant comme la démarche que le Cardinal de Bouillon avoit faite, méritoit quelque grace, un nouvel Arrêt du Conseil d'Etat, du trois juin de l'année suivante, lui donna main-levée de ses revenus, qui lui étoient absolument nécessaires pour païer les grandes dettes qu'il avoit contractées à Rome. Loüis quatorze étoit du-moins aussi ferme dans son aversion que dans son amitié. Le Cardinal eut défense d'approcher de Paris & de la Cour ; par ses sollicitations il ne pût obtenir que la permission de faire quelques voïages. La pénitence étoit bien dure pour un Prélat sorti d'une des plus grands Maisons du Roïaume, accoûtumé à paroître avec tout l'éclat convenable à sa naissance & à sa dignité ; la longueur la lui rendit insupportable. Le vingt-deux de mai, étant sorti d'Arras sous prétexte d'aller à son Abbaïe de Vicogne près de St. Amand, son neveu le Comte d'Auvergne, qui avoit pris le parti des Alliés, vint à sa rencontre avec vingt-cinq Escadrons & le conduisit à Tournai. Dès qu'il y fût, on vit paroître une Lettre adressée au Roi, datée d'Arras & du même jour qu'il en étoit parti. Il y disoit, qu'en se démettant volontairement de tout ce qu'il possédoit en France, il reprenoit la liberté que lui donnoit sa Naissance de Prince Etranger, & sa Dignité de Cardinal.

1700.

Limiers, tom. 3. pag. 56.

Aussi-tôt le Procureur-général communiqua son Réquisitoire aux Chambres assemblées. Il contenoit, que le Cardinal étoit coupable de trois crimes capitaux ; le prémier, de désobéïssance, pour ne s'être pas tenu dans le lieu de sa résidence ; le second, de désertion, pour s'être retiré chez les ennemis ; le troisième de félonie, pour avoir nié sa Naissance & sa qualité de sujet. Il conclut ensuite à un Décret de prise de Corps, où fut compris son Gentilhomme, & un Jésuite nommé de Montiers. Le Décret fût décerné, le Cardinal fût privé du revenu de ses Abbaïes & de la nomination aux Bénéfices qui en dépendoient ; c'est à quoi se borna la procédure. Il demeura en Hollande jusqu'à la paix d'Utrecht. Il eut permission d'aller à Rome ; il se retira au Noviciat des Jésuites, où il mourut le deux de mars mille sept cent quinze, dans sa soixante & douzième année. Il étoit neveu & avoit été neveu chéri du Vicomte de Turenne ; les obligations personnelles que Loüis avoit à ce grand homme, ne purent l'adoucir. Cette disgrace, les motifs qui la causèrent, ceux qui auroient pû l'empêcher, ont fait juger qu'elle pouvoit avoir place dans cette Histoire.

On a vû sous quelqu'une des années précédentes les Jésuites fort embarrassés à défendre les Cérémonies Chinoises, qu'ils avoient prises sous leur protection ; leur embarras augmenta cette année. Depuis longtems la Faculté de Théologie de Paris n'avoit point eu de démêlé avec ces Pères. Ce n'est pas qu'on ne se hait sincérement, mais on se craignoit

Procès des Jésuites avec la Sorbonne sur les Cérémonies Chinoises.

1700. *Lettres Historiques. Memoires Chronologiques & Dogmatiques.*

gnoit & on avoit évité d'éclater. Au mois d'avril, Messieurs des Missions étrangères firent paroître une Lettre adressée au Pape, signée d'eux tous; c'étoit une invective des plus violentes contre la Société. Ils y déféroient au St. Siège quelques propositions tirées des nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, & de quelques autres Livres semblables composés par des Jésuites. Le prémier de juillet, ces mémes propositions furent déférées à la Faculté. On nomma aussi-tôt huit Députés. Ils firent leur rapport le second du même mois, & présentèrent à la Faculté les propositions, avec les qualifications dont ils jugeoient qu'elles devoient être flétries. Ces propositions se réduisoient à cinq.

Plusieurs de leurs propositions sont condamnées. *Lettres Historiques. Memoires Chronologiques & Dogmatiques.*

1. Le peuple de la Chine a conservé près de deux mille ans la connoissance du véritable Dieu, & l'a honoré d'une manière qui peut servir d'exemple & d'instruction aux Chrêtiens.

2. Si la Judée a eu l'avantage de consacrer un Temple à Dieu, plus riche & plus magnifique, sanctifié même par la présence & par les prières du Redempteur: ce n'est pas une petite gloire à la Chine d'avoir sacrifié au Créateur dans le plus ancien Temple de l'Univers.

3. La Morale des Chinois parut aussi pure que la Religion... La Chine a pratiqué les maximes les plus pures de la Morale, tandis que l'Europe & presque tout le reste du Monde étoit dans l'erreur & dans la corruption. La connoissance du vrai Dieu, qui avoit duré plusieurs siècles avant & après Confucius, ne se conserva pas toûjours dans cette prémière pureté.

4. Dans la sage distribution des graces que la Providence Divine a faites parmi les Nations de la Terre, la Chine n'a pas sujet de se plaindre, puisqu'il n'y en a aucune qui en ait été plus constamment favorisée.

5. Il ne faut pas qu'à la Chine on regarde la Religion Chrêtienne comme une Religion étrangère, puisqu'elle est la même dans ses principes & dans ses points fondamentaux, que l'ancienne Religion dont les Sages & les prémiers Empereurs de la Chine faisoient profession, adorant le même Dieu que les Chrêtiens adorent, & le reconnoissant aussi-bien qu'eux pour le Seigneur du Ciel & de la Terre.

C'étoit l'Abbé Boileau, frère du fameux Despréaux, qui faisoit le rapport. Il dit en le faisant, que la Faculté avoit affaire à une *Secte de Gens lettrés*; avec qui elle avoit toûjours regardé comme une chose horrible d'avoir quelque chose à démêler. Il ajoûta, que ces gens lettrés avoient alaité le Roi de leur malice & les Princes de leurs mensonges. Le Syndic proposa de délibérer si on opineroit sur le rapport des Députés. Un certain Docteur nommé du Mas, aussi Jésuite que les Jésuites mêmes, s'y opposa, sous prétexte que les propositions étoient déférées au Pape. Il fût résolu à la pluralité des voix qu'on poursuivroit l'examen commencé. Cette affaire fit presqu'autant de bruit que le Traité de partage. Les Assemblées continuèrent. Les Jésuites en badinèrent; ils jugèrent indigne d'eux de s'y défendre; à la fin pourtant ils présen-

présentèrent quelques explications. Il étoit trop tard. La Faculté se mocqua d'eux à son tour, & leurs propositions furent condamnées. La prémière fût déclarée fausse, téméraire, scandaleuse, erronée, injurieuse à la Ste. Religion Chrêtienne. La seconde fausse & téméraire; la troisième fausse, téméraire, impie, scandaleuse, contraire à la parole de Dieu, hérétique, renversant la Foi & la Religion Chrêtienne, rendant inutile la vertu de la Passion & de la Foi de Jésus-Christ; la quatrième fausse, téméraire, erronée & contraire à la parole de Dieu; la cinquième, fausse, téméraire, scandaleuse & erronée. 1700.

Ce qu'on pensa de ce démélé. *Larrey, tom. 2. pag. 436.*

Les Jésuites dirent à cette occasion, ce qu'ont coûtume de dire ceux qui perdent leur procès; mais si le Public jugea qu'on auroit pû épargner leurs propositions, il jugea en même tems que ces Pères ne pouvoient s'attendre qu'on leur fit grace, puisque d'ailleurs ils avoient eu tort de mépriser & de tourner en ridicule, comme ils avoient fait dans tout Paris, la Faculté, qui a droit de les juger.

Mort de l'Abbé de la Trappe; son caractère, ou abrégé de sa Vie. *Ib. pag. 440. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Armand Jean Bouthilier de Rancé, Abbé de la Trappe, a été trop célèbre, pour que nous ne donnions pas une idée de sa vie, à l'occasion de sa mort arrivée le vingt-sept d'octobre, dans sa soixante & seizième année. Etant jeune il avoit aimé le monde. Tout Ecclésiastique qu'il étoit, il avoit donné dans de grands excès. Saisi du désir de faire pénitence, il renonça à tout ce que sa naissance, sa faveur & son esprit pouvoient lui faire espérer. Il ne se contenta pas d'introduire dans son Abbaïe de la Trappe, des Religieux de l'Abbaïe de Citeaux, il y établit en peu de tems le silence perpétuël, & passa pour l'austérité tout ce qu'on lit dans les Vies vraïes ou supposées des Pères du Désert. Comme on admire tout ce qui est extraordinaire, sans trop examiner s'il est sensé ou non, l'Abbé de la Trappe fût bien-tôt regardé comme un autre St. Bernard. Il devint l'oracle & le guide d'un grand nombre de personnes de la prémière qualité, & on peut dire que jamais Solitaire ne le fût moins que lui. C'est ce que lui dit un jour un de ses Religieux, à qui il demandoit en présence d'une personne des plus distinguées, à quoi il pensoit. „ Je pense, lui dit-il, qu'il vous „ est fort aisé de nous ordonner le silence, tandis que vous vous entre- „ tenez du matin au soir avec ce qu'il y a de plus grand en France “.

Non-content d'avoir réformé sa Maison, il entreprit de réformer tous les autres Religieux. Il publia un Traité de la Sainteté & des Devoirs de la Vie Monastique. Il y débitoit des Maximes étonnantes, & qui l'auroient justement fait passer pour visionnaire si l'on n'avoit pas été aussi prévenu qu'on l'étoit en sa faveur. Il vouloit bannir l'étude des Monastères. Il la décrioit comme la source fatale de la corruption des Cloîtres; il décrioit tous les Moines qui étudient. Selon lui, dans les anciennes Congrégations, même les plus réformées, on voïoit à peine quelque trace de l'ancienne piété. Le savant Mabillon se donna la peine de réfuter ces sentimens extraordinaires, qui assûrément ne devoient pas être suivis. Du reste, malgré ses grands rapports, & la

multitude de Lettres qu'ils lui attiroient & qu'ils l'obligeoient d'écrire, il soûtint & pratiqua constamment la Règle qu'il avoit établie.

1700.

Sa neutralité à l'égard des Jésuites & des Jansénistes. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Ce qu'il y a de plus marqué dans sa Vie, & en quoi peut-être il est plus estimable, c'est qu'il se fit un point capital de ne prendre aucune part dans les querelles des Molinistes & des Jansénistes. Il faut pourtant qu'il ait eu pour ces derniers quelque secret penchant, car ils l'ont beaucoup loüé; au-lieu que les prémiers ont cru beaucoup faire que de n'en point dire de mal. Aussi lui-même, malgré sa neutralité, n'en disoit guères de bien. Il faisoit gloire de ne point penser comme eux sur la Grace de Jésus-Christ, sur la Prédestination de ses Saints, sur la Morale de son Evangile. „ Comme ils ne sauroient attaquer mes „ mœurs, disoit-il dans une Lettre au Duc de Brancas, du quatorziè- „ me août mille six cent soixante & seize, ils attaquent ma Foi & ma „ Créance, & trouvent dans les règles de leur Morale & dans la faus- „ seté de leurs Maximes, qu'il leur est permis de dire contre moi tout „ ce que l'envie & la passion leur peut suggérer. Ma conduite n'est „ pas conforme à la leur; mes Maximes sont exactes, les leurs sont re- „ lâchées; les voïes dans lesquelles j'essaïe de marcher sont étroites, „ celles qu'ils suivent sont larges & spacieuses. Voilà mon crime, ce- „ la suffit; il faut m'opprimer & me détruire ".

Il n'a guères mieux traité les Jansénistes. „ Enfin, écrivoit-il à „ un Chanoine de Dijon en mille six cent quatre-vingt & quatorze, „ voilà Mr. Arnaud mort. Il a poussé sa carrière aussi-loin qu'il a pû; „ il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on en dise, voilà bien des „ questions finies. Son érudition & son autorité étoient d'un grand poids „ pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de Jésus- „ Christ, & qui mettant à-part tout ce qui pourroit l'en séparer ou l'en „ distraire, même un moment, s'y attache avec tant de fermeté, que „ rien ne soit capable de l'en déprendre!

Suite des négociations d'Espagne. Rome décide en faveur de la France. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 64.*

Revenons à présent à la succession d'Espagne. Nous ne la quitterons plus que nous ne l'aïons dévéloppée, autant qu'elle mérite de l'être. Enfin la décision de Rome arriva à Madrid vers la fin du mois d'août. Elle portoit, que les rénonciations des deux Infantes d'Espagne successivement Reines de France étoient nulles, aussi-bien que leurs sermens, qui n'avoient été faits que pour mettre fin aux malheurs dont l'Europe étoit accablée, & pour parvenir à la conclusion d'un mariage heureux, & pour la conservation des deux Couronnes, afin qu'étant si grandes & si puissantes, elles ne pussent être réünies en une seule; que par conséquent, les bons effets qu'on avoit espéré de ces rénonciations ne pouvant en résulter, & devenant même fort préjudiciables comme on l'expérimentoit actuëllement, elles devoient être abolies, puisqu'il étoit évident que leur observation produiroit nécessairement des guerres très-sanglantes, qui ruineroient même les Espagnols, qu'on avoit voulu épargner par ces rénonciations; de sorte que bien-loin de pou-

pourvoir à l'augmentation de la Religion Catholique par ce moïen, on favoriseroit ses ennemis. 1700.

Qu'il n'étoit pas croïable, que si les deux Rois Catholiques Philippe trois & Philippe quatre & les Infantes leurs filles avoient prévû ce qui devoit arriver, ils eussent exigé & consenti à ces rénonciations, encore moins s'ils avoient sçu qu'on prendroit toutes sortes de précautions pour empêcher l'union des deux Couronnes.

Qu'ainsi, dès que le Prince de la Maison de Bourbon qui seroit déclaré le successeur, rénonceroit pour toûjours aux droits qu'il pourroit avoir sur la Couronne de France, ce grand inconvénient de l'union des deux Couronnes cesseroit.

Que quoi-qu'il semblât que ces raisons, dont on avoit motivé les rénonciations, ne fussent pas les seules, ni les plus fortes, parce que les deux Infantes insistoient principalement sur celle de l'égalité qu'on devoit conserver dans les mariages réciproques, n'étant pas raisonnable qu'elles portassent en France l'espérance de succéder en Espagne, pendant que les Princesses de France, selon la Loi Salique, n'avoient & ne pouvoient donner aucun droit à cette Couronne; néanmoins, que cette raison ne pouvoit jamais l'emporter sur le bien commun des peuples.

Que ce bien, & la conservation de la tranquillité publique, avoient toûjours été le véritable fondement des loix, & que lorsque leur observation produisoit les malheurs qu'on avoit voulu éviter, ces loix étoient injustes & contraires aux intentions du Législateur.

D'ailleurs, que dans la rénonciation de la feuë Reine de France Marie-Thérèse, il y avoit des Clauses qui méritoient beaucoup d'attention; car après s'être expliquée sur les motifs qui la faisoient consentir à ces rénonciations, elle avoit ajoûté:

„ Je considère cela comme un sujet particulier de consolation & „ de contentement; d'autant que ce sera le moïen de serrer & de re- „ nouveller plusieurs fois le lien du sang & du parentage, & d'assûrer „ & affermir plus fortement & efficacément les alliances, amitiés & „ bonnes correspondances, lesquelles aïant eu de si heureux principes „ & de si bons effets entre ces deux Roïaumes, continüeront à la gloi- „ re de Dieu, & demeureront affermies pour le bonheur de toute la „ Chrêtienté, qui par de bonnes raisons doit être préféré au mien par- „ ticulier & à celui de mes enfans & descendans, lequel dans l'état „ présent est d'autant moins considérable, qu'il est fort éloigné selon „ ce qu'on en connoît ".

Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 68.

Qu'on voïoit clairement par ces expressions, que si elle avoit prévû que son frère n'auroit aucuns successeurs, elle n'auroit jamais fait cette rénonciation. Qu'elle s'étoit encore plus clairement expliquée dans l'Acte de rénonciation fait à Fontarabie le deuxième de juin mille six cent soixante. Elle y parloit en ces termes; „ Je trouve ici pour „ ma plus grande satisfaction & justification touchant cette rénoncia- „ tion, que je ne l'accorde qu'en conformité & suivant l'exemple de „

„ l'Acte

1700. „ l'Acte qu'octroïa pour son mariage Anne Infante d'Espagne, aujourd'hui Reine de France, & que pour les considérations du bien public & pour conserver & assûrer la paix entre les deux Couronnes. „ Et cela a été considéré comme la principale cause & la plus importante pour la rénonciation accordée dans mon traité de mariage, dont „ l'accord a été notoirement le moïen & la principale cause de la pacification d'une guerre de vingt-cinq ans entre les deux Couronnes „ Catholique & très-Chrétienne ; & que ce mariage ne se seroit point „ fait, & que le Roi mon Seigneur n'y auroit jamais consenti sans la „ rénonciation accordée ".

Que ces termes, & les intentions de l'Infante d'Espagne Marie-Thérèse étoient assez clairs, pour faire connoître que sa principale intention pour la rénonciation n'avoit pas été la considération de l'égalité; mais parce qu'elle croïoit son droit & celui de ses enfans à la Monarchie d'Espagne fort éloigné, & parce qu'elle considéroit son mariage & l'Acte de rénonciation comme l'unique moïen & la cause la plus assûrée de la pacification d'une guerre de vingt-cinq ans entre les deux Couronnes, & du bien universel de la Chrétienté & de la Religion Catholique; & parce qu'elle étoit aussi convaincuë, que le Roi son père n'y consentiroit jamais sans que cette rénonciation eût été faite.

Mémoires de la Torre, tom 2. pag. 71.

Que cette dernière réflexion de l'Infante étoit un préjugé assez fort contre la validité de ses rénonciations ; qu'on pouvoit aisément voir qu'elles avoient été extorquées, si-non par la violence, du-moins par le respect paternel ; & qu'aïant été suggérées par le désir ardent qu'avoit l'Infante de terminer par son mariage une guerre très sanglante & de si longue durée, ces rénonciations ne pouvoient pas être alléguées comme valables, puisque leur exécution causeroit des guerres plus affreuses que celle qu'elle avoit voulu faire cesser.

Qu'outre ces considérations des motifs qui avoient engagé ces deux Princesses à faire les rénonciations, il y en avoit une autre plus remarquable, & qui devoit être suivie comme une règle certaine pour décider la question ; savoir, la Loi d'Espagne, qu'on y avoit établie pour autoriser la rénonciation de la Reine Anne, avec cette clause, que cette Loi s'établissoit en faveur des Roïaumes & de la Cause publique d'iceux. Que c'étoit par cette raison qu'on dérogeoit à toutes les autres Loix, tant du Droit commun que du Droit particulier de l'Espagne, qui règlent les successions. D'où il suivoit, que si ces mêmes Roïaumes vouloient se soûmettre aux petits-fils du Roi très-Chrétien, il ne seroit pas besoin d'autre Acte public que de leur consentement pour rentrer dans leurs prémiers droits.

Qu'il étoit vrai que cette Princesse s'étoit engagée par serment à ne demander aucune dispense de ses engagemens ; mais que ce serment ne lioit pas ses descendans ; qu'ils pouvoient demander cette dispense, que Sa Sainteté pouvoit l'accorder & même la donner de son propre mouvement, pour éviter le démembrement de la Monarchie d'Espagne, cette

cette Couronne se trouvant dans le dérangement où on la voïoit actuëllement, étant d'ailleurs si nécessaire pour soûtenir la liberté commune de l'Europe. Les trois Cardinaux ajoûtoient, qu'ils croïoient que Sa Sainteté étoit en quelque manière obligée à emploïer ses offices les plus efficaces auprès du Roi Catholique, afin qu'il déclarât pour son successeur un des petits-fils du Roi très-Chrétien; ce qui seroit très conforme aux intentions de l'Infante Marie-Thérèse, qui n'avoit eu d'autres vûës que celles d'assûrer le repos & la tranquillité entre les deux Couronnes d'Espagne & de France, l'augmentation de la Religion Catholique & le bien universel de toute l'Europe. 1700.

Réflexions sur cette décision.

ON a cru devoir rapporter cette décision presque dans toute son étendüe. Quelque prévenu qu'on puisse être, il n'est guères possible qu'on ne la trouve raisonnable. Du-moins doit-elle faire autant d'impression que les Ecrits qu'on publia alors, la plûpart vagues & sans principes. C'est en effet à la fin & au but d'un Acte qui déroge aux loix & aux coûtumes établies, qu'on doit sur-tout avoir égard pour juger de sa validité. Ces rénonciations exigées étoient si contraires à la nature, qu'il n'y avoit qu'une force majeure, c'est-à-dire, une raison essentiëlle, telle que l'union des deux Monarchies, qui pût non-seulement les autoriser, mais les justifier. Cette raison cessant, la nature rentroit dans ses droits, & les loix & les coûtumes reprenoient leur force. On ne doit pas trouver mauvais que les Cardinaux fissent attention à la sûreté de leur Religion; cette attention est raisonnable, & de quelque Religion qu'on soit, on doit l'avoir dans les affaires qui l'intéressent. On doit encore bien moins être surpris qu'ils n'aïent fait aucune considération sur les traités de partage, contre lesquels les droits de la nature & des gens reclamoient si hautement; d'autant plus qu'un Prince, soit François, soit Allemand, sur le trône d'Espagne, avec la condition de ne jamais la réünir avec la France ou avec l'Empire, étoit bien plus propre à affermir la paix & la tranquillité publique, que ces partages, auxquels l'Espagne avoit un droit certain de ne pas consentir, & que la force seule & la violence auroient pû faire exécuter.

Motifs qui ont pû avoir part à cette décision.

Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 74.

CETTE consultation fût envoïée au Cardinal Porto-Carrero. Innocent onze l'accompagna d'un Bref pour le Roi Catholique, & d'un autre pour le Cardinal, dans lequel il le loüoit de son zèle pour le bien de l'Eglise & de l'Etat, & l'encourageoit à emploïer tous ses soins pour faire tomber la succession à un petit-fils de France. Peut-être que les grandes liaisons de Léopold avec les Protestans, & la grande part qu'il avoit euë au détrônement du Roi Jaques, étoient le motif secret de la décision des Cardinaux & des exhortations du Pontife; peut-être aussi qu'ils avoient en vûë de marquer au Roi très-Chrétien leur reconnoissance pour ce qu'il avoit fait contre les Réformés de ses Etats.

Elle est approuvée par les plus savans Jurisc.

LA décision & les Brefs furent reçus avec respect. Ils étoient si conformes au sentiment général de la Nation, qu'ils y eussent causé une joïe presqu'universelle s'ils avoient été connus. Le Cardinal Porto-Carrero,

1700. rero, qui avoit la conscience très-délicate, & dont la conduite étoit irréprochable, malgré toutes les Satyres qu'on a imprimées dans la suite contre lui, assembla toutes les personnes les plus éclairées tant dans la Théologie que dans les Loix; il leur communiqua les Ecrits de Rome & leur demanda leur avis. Tous convinrent que le sentiment du Pape & de la Congrégation étoient fondés sur les règles les plus équitables, & que dans les circonstances où l'Europe se trouvoit, & en vûë des malheurs qui menaçoient l'Espagne & la Religion, Sa Majesté étoit obligée en conscience de les prévenir, & qu'Elle devoit déclarer nulles les rénonciations de la feuë Reine de France sa sœur.

consultes d'Espagne. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 101.*

La plûpart des Ministres favorisent la Maison de Bourbon. *Ibid. pag. 91.*

Le Cardinal fortifié par cette approbation unanime, dans le parti qu'il avoit déjà pris, parla à tous ceux dont le consentement étoit nécessaire, ou dont l'opposition étoit à craindre. Le Président de Castille, Dom Antonio d'Ubilla Sécrétaire des Dépêches générales, Dom Francisco Ronquillo Corrégidor de Madrid, le Duc de Médina-Sidonia, le Comte de Sant-Estevan, le Marquis de Villa-Franca, se montrèrent tous fort animés contre le traité de partage, persuadés que l'unique moïen d'empêcher le démembrement de la Monarchie étoit de se jetter entre les bras de Loüis quatorze, en offrant la succession à un Prince de sa Maison descendant d'une des deux Infantes d'Espagne, à condition qu'il empêcheroit l'exécution du traité de partage, & qu'il s'assujettiroit aux précautions nécessaires pour que les deux Couronnes ne fussent jamais réünies. Dom Ronquillo en particulier dit, que le peuple de Madrid étoit si bien disposé en faveur du Duc d'Anjou, que s'il étoit nécessaire on en feroit au Roi publiquement la demande.

Ils délibèrent sur le choix du Duc d'Anjou ou du Duc de Chartres. *Ibid. pag. 85.*

Ils ne s'accordèrent pas toutefois d'abord sur le choix de ce Prince. Soit persuasion, soit sollicitation, le Président de Castille insista fortement pour le Duc de Chartres fils du Duc d'Orléans. Il dit que ce Prince étoit plus éloigné de parvenir à la Couronne de France; qu'il étoit en âge de gouverner par lui-même; qu'il avoit toutes les qualités propres à soûtenir l'éclat de la Couronne & à relever la gloire de la Nation; qu'il étoit de caractère à s'opposer aux desseins de son oncle, à lui faire même la guerre, & qu'il y avoit lieu d'espérer que les deux Puissances Maritimes y consentiroient d'abord, se voïant par-là délivrées des craintes d'une guerre prochaine & des appréhensions du pouvoir exorbitant des deux Maisons d'Autriche & de Bourbon. Ce projet étoit peut-être le meilleur; mais dans les circonstances, il étoit plus spécieux que solide. On n'eut pas de peine à en convaincre le Président, en lui faisant voir que les rénonciations étant déclarées nulles, le droit de succéder appartenoit incontestablement au Dauphin du Chef des deux Infantes, & que Loüis ne feroit sûrement pas d'humeur de donner à son neveu ce qui appartenoit à son fils; que d'ailleurs on avoit besoin d'un Roi puissamment protégé, ce qu'on ne trouveroit pas dans le Duc de Chartres.

Ces

1700.

CES Seigneurs & Ministres étant d'accord, il ne restoit plus qu'à obtenir le consentement du Roi Catholique; le Cardinal s'en chargea. A l'occasion d'une attaque violente que ce Prince avoit eue, il lui répésenta que le tems étoit arrivé de marquer sa tendresse pour ses peuples & son zèle pour le repos de la Chrétienté. Qu'il savoit que le St. Siège & les prémiers Jurisconsultes d'Espagne étoient d'avis que les rénonciations de sa tante & de sa sœur étoient nulles; que cela supposé, il étoit obligé en conscience de nommer le Duc d'Anjou à la succession universelle de la Monarchie; que par-là il en empêcheroit le démembrement; qu'on éviteroit les inconvéniens qu'on avoit voulu prévenir par les rénonciations, par les testamens; que tous ces Actes n'avoient été faits que pour le bien de l'Espagne & le repos de la Chrétienté; que c'étoit par ces mêmes motifs qu'il demandoit à présent la déclaration de Sa Majesté en faveur du Duc d'Anjou.

Ils se fixent au Duc d'Anjou. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 90.*

LE Prince, partagé par l'inclination qu'il avoit pour la Maison d'Autriche & par la tendresse qu'il avoit pour ses peuples, eut de la peine à se résoudre. On lui répéta que les rénonciations étoient nulles, que le droit du sang & de la naissance étoient du côté du Duc d'Anjou, non de celui de l'Archiduc. Charles second se rendit enfin. Il dit au Cardinal qu'il se déchargeoit sur lui de la faute, s'il y en avoit; qu'il suivroit son conseil; mais qu'il lui disoit mille & mille fois qu'il s'en déchargeoit sur lui. Il lui ordonna de faire dresser son Testament conformément aux conseils qu'il venoit de lui donner, lui répétant encore qu'il les suivoit comme venant de son Prélat & de son Père spirituel.

Le Roi Catholique y consent. *Ibid. pag. 100.*

LE Testament fût dressé par Dom Sebastien de Côtes & par un nommé Mr. de Mier; ils y travaillèrent cinq jours. Dom Antoine d'Ubilla, Sécrétaire des Dépêches, le transcrivit en qualité de Notaire-Mayor de Castille; le Monarque le signa le deux d'octobre. En voici les Articles essentiels. „ Reconnoissant par les résultats de plusieurs „ consultations de nos Ministres d'Etat & de la Justice, que la raison „ sur laquelle on a fondé la rénonciation des Dames Anne & Marie-„ Thérèse, Reines de France, ma tante & ma sœur, à la succession de „ ces Roïaumes, a été d'éviter le danger de les unir à la Couronne de „ France; mais reconnoissant aussi que ce motif fondamental venant à cesser, „ le droit de la succession subsiste dans le parent le plus proche, conformément „ aux loix de nos Roïaumes, & qu'aujourd'hui ce cas se vérifie „ dans le second fils du Dauphin de France. Pour cette raison, nous „ conformant aux susdites loix, nous déclarons pour nôtre successeur, „ en cas que Dieu nous appelle à lui sans laisser d'enfans, le Duc d'Anjou, „ second fils du Dauphin, & à cette qualité nous l'appellons à la „ succession de tous nos Roïaumes & Seigneuries, sans en excepter „ aucune partie, & nous déclarons à tous nos sujets & vassaux de nos „ Roïaumes & Seigneuries, que dans le cas susdit, si Dieu nous retire „ sans successeurs légitimes, ils aïent à le recevoir & le reconnoître „ pour leur Roi & Seigneur légitime, & qu'on lui en donne aussi-tôt „ la

Il le nomme son héritier universel par son Testament. *Ib. pag. 109. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 394. Limiers, tom. 3. pag. 49. Corps Diplomatique, tom. 7. part. 2. pag. 486.*

1700. „ la possession actuëlle sans aucun délai, après le serment qu'il doit „ faire, d'observer les Loix, Immunités & Coûtumes de nosdits Roïaumes & Seigneuries. Et parce que nôtre intention est, & qu'il est „ ainsi convenable pour la paix de la Chrêtienté & de toute l'Europe, „ & pour la tranquillité de nos Roïaumes, que cette Monarchie subsiste toûjours séparée de la Couronne de France; nous déclarons en „ conséquence de ce qui a été dit, qu'au cas que le Duc d'Anjou vienne à mourir, ou qu'il vienne à hériter de la Couronne de France, „ & qu'il en préfère la joüissance à celle de cette Monarchie, ladite succession doit passer au Duc de Berry son frère, troisième fils du Dauphin, en la même forme & manière; & en cas que ledit Duc de „ Berry vienne à mourir aussi, ou qu'il vienne à succéder à la Couronne de France, nous déclarons & appellons à ladite succession, l'Archiduc, second fils de l'Empereur nôtre oncle; excluant pour la même raison, & pour les inconvéniens contraires au bien public de nos „ sujets & vassaux, le fils prémier né dudit Empereur nôtre oncle. Et „ ledit Archiduc venant à manquer, nous déclarons & appellons à ladite succession le Duc de Savoïe & ses enfans. Et nôtre volonté est „ que tous nos vassaux & sujets s'y soûmettent, comme nous l'ordonnons, parce qu'il convient à la tranquillité, sans qu'ils permettent „ le moindre démembrement ou diminution de la Monarchie, fondée „ avec tant de gloire par nos prédécesseurs. Et parce que nous désirons ardemment que la paix & l'union, si importantes à la Chrêtienté, se conservent entre l'Empereur nôtre oncle & le Roi très-Chrêtien, nous leur demandons & les exhortons d'affermir ladite union „ par le lien de mariage entre le Duc d'Anjou & l'Archiducheſse, afin „ que par ce moïen l'Europe joüisse du repos dont elle a besoin.

„ Et au cas que nous venions à manquer de successeur, ledit „ Duc d'Anjou doit succéder à tous nos Roïaumes & Etats, non-seulement à tous ceux qui appartiennent à la Couronne de Castille, mais „ aussi à ceux de la Couronne d'Arragon & de Navarre; & à tous ceux „ que nous avons dedans, & dehors de l'Espagne. . . . . Nous voulons qu'aussi-tôt que Dieu nous aura retiré de cette vie, le Duc d'Anjou y soit appellé & en soit Roi, comme il le sera *ipso facto*, nonobstant toutes sortes de rénonciations & autres Actes faits au contraire, parce qu'ils manquent de justes raisons & fondemens. Nous „ ordonnons aux Prélats, Grands, Ducs, &c., en vertu du serment „ de fidélité & d'hommage qu'ils nous ont fait ou dû faire, que lorsqu'il plaira à Dieu de nous retirer de ce monde, conformément à „ ce Testament ils aïent à recevoir ledit Duc d'Anjou pour leur Roi, „ au cas que nous venions à mourir sans successeur légitime, & le „ tenir pour leur Seigneur & Propriétaire légitime de nosdits Roïaumes, Etats & Seigneuries, en la forme réglée, & faisant tous les „ Actes requis, conformément à la coûtume de chaque Roïaume & Province. . . . . .

1700.

„ Si au tems de nôtre décès nôtre successeur ne se trouve pas dans „ nos Roïaumes, la plus grande & la plus exacte prudence étant né- „ cessaire pour leur gouvernement universel, conformément à leurs „ loix, constitutions, privilèges & coûtumes, jusqu'à ce que ledit suc- „ cesseur puisse pourvoir au gouvernement; nous ordonnons qu'in- „ continent après nôtre décès, il se fasse une Assemblée composée du „ Président du Conseil de Castille, du Vice-Chancelier ou Président du „ Conseil d'Arragon, de l'Archevêque de Tolède, de l'Inquisiteur-gé- „ néral, d'un Grand & d'un Conseiller d'Etat que nous nommerons „ dans ce Testament, ou dans le Codicille que nous y joindrons, ou „ dans un Mémoire signé de nôtre main. Et pendant le tems que la „ Reine, nôtre très-chère & bien-aimée Epouse, voudra demeurer „ dans ces Roïaumes & cette Cour, nous prions & chargeons Sa Ma- „ jesté d'assister & autoriser la susdite Assemblée, qui se tiendra en sa „ présence Roïale dans l'appartement & lieu qu'il plaira à Sa Majesté „ de marquer; se donnant la peine d'intervenir dans les affaires, aïant „ voix délibérative & de préférence; en sorte que si les sentimens „ sont égaux, l'avis de ceux à qui elle se joindra sera préféré; mais „ dans les autres occasions elle se joindra au plus grand nombre. Et „ nous voulons que ce Gouvernement dure & subsiste, jusqu'à ce que „ nôtre successeur aïant sçu nôtre décès, y puisse pourvoir aussi-tôt qu'il „ aura atteint sa Majorité".

Mort du Roi Catholique. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 133. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 4. pag. 502.*

Cette affaire s'étoit conduite avec un très-grand secret. On avoit sçu que Sa Majesté Catholique avoit fait son Testament, & qu'elle s'étoit choisi un successeur; mais on ignoroit absolument sur qui ce choix étoit tombé. Le Sécrétaire des Dépêches universelles avoit pourtant cru en devoir donner avis au Roi très-Chrétien, de crainte que ce Prince, aussi-tôt qu'il auroit appris la mort du Roi Catholique, ne fit entrer ses troupes en Espagne. Depuis le Testament signé, Charles second parut se mieux porter, on espéroit même de le voir bien-tôt rétabli; mais le vingt-six d'octobre il retomba plus violemment que jamais, & il expira le prémier jour de novembre entre deux & trois heures après midi, dans sa trente-neuvième année. Il n'avoit fait que languir sur le trône; il l'avoit honoré par sa piété, mais sa foiblesse & ses infirmités continuëlles le mirent hors d'état de lui donner aucun lustre.

A-peine fût-il mort, que tous les Grands s'assemblèrent pour assister à l'ouverture du Testament. L'Ambassadeur de l'Empereur, qui ne doutoit pas que l'Archiduc ne fût nommé héritier universel, se rendit au Palais avec empressement. Le prémier qui sortit du Salon où la lecture s'étoit faite, lui annonça que le Duc d'Anjou étoit Roi d'Espagne. Ce fût un coup de foudre. Il se retira pour cacher sa consternation & pour envoïer un Courier porter à son Maître cette nouvelle, d'autant plus accablante qu'il s'y attendoit moins.

Notification du

La Régence fit aussi partir un Courier pour Versailles, avec la Lettre suivante: „ Sire, aujourd'hui sur les trois heures après midi, Dieu a

 retiré

1700. Testament à la Cour de Versailles. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 147.*

„ retiré de ce monde le Roi Charles second nôtre Seigneur & Maître. „ Son Testament a été ouvert immédiatement après sa mort, avec les „ solemnités de Droit. Dans l'Article qui concerne l'héritier & suc- „ cesseur de tous ses Roïaumes, Etats & Seigneuries, il appelle sans „ nulle exception le Sérénissime Duc d'Anjou, fils du Sérénissime Dau- „ phin, avec ordre de lui en donner la possession actuëlle, sans aucun „ délai, après qu'il aura prêté le serment qu'il doit faire, d'observer les „ Loix, les Privilèges & les Coûtumes de chaque Roïaume. Sa Majesté „ a établi une Jonte, ou Assemblée pour le gouvernement général de „ la Monarchie, jusqu'à ce que son successeur puisse la gouverner lui- „ même. La Reine, qu'il a nommée pour en être si elle souhaite d'y „ assister, & les Ministres soussignés s'acquitent de l'obligation qu'ils „ ont d'en donner la prémière nouvelle à Vôtre Majesté, laquelle sera „ suivie de toutes les autres diligences & informations qui seront né- „ cessaires en cette occasion. Voilà tout ce que nous avons maintenant „ à déclarer à Vôtre Majesté ".

On la presse de se déclarer. *Ib. pag. 143. Larrey, tom. 2. pag. 456.*

Cette Lettre fût suivie d'une autre, où l'on marquoit, que dans la grande affliction où l'on avoit été le prémier jour de novembre, il avoit été impossible d'exprimer les sentimens dont on étoit pénétré. „ On „ peut assûrer avec vérité, disoit-on, que nôtre Roi, Dom Charles se- „ cond, semble avoir voulu suivre le désir unanime de tous les Espa- „ gnols dans la nomination qu'il a faite, laquelle est appuïée & fortifiée „ du sang, du droit & de l'inclination générale. C'est pourquoi nous „ demandons à Vôtre Majesté que le digne & légitime successeur de „ cette Monarchie commence à disposer de ses Etats sans différer, afin „ que nous aïons bien-tôt les seules consolations que nous pouvons „ touver dans nôtre grande perte, qui sont de voir nôtre aimable Prince „ & de joüir de la douceur de son Gouvernement. Pour cet effet, Si- „ re, nous lui offrons dès maintenant, comme une chose qui lui ap- „ partient en propre, nos soins, nos services, nos biens, nos vies & „ tout ce qui pourra lui faciliter les moïens de posséder ces Roïaumes „ avec la tranquillité & la félicité que nous lui souhaitons. Cependant „ nous sommes & serons toûjours prêts à lui témoigner une obéïssan- „ ce, une soûmission & un attachement sincères & constans, qu'il éprou- „ vera dans tous les événemens, quels qu'ils soient. C'est le moins „ que nous puissions faire, en comparaison du désir ardent que nous „ avons de le bien persuader en tout de nôtre fidélité & de nôtre „ amour ".

Vûës droites du Cardinal Porto-Carrero. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 146.*

La Reine & l'Inquisiteur-général, qui avoient signé cette Lettre, commençoient déjà à cabaler contre le nouveau Roi. Le Cardinal Porto-Carrero, qui n'avoit eu en vûë que le bien & la conservation de la Monarchie, continüoit de s'y intéresser. Par la même voïe il écrivoit au Marquis de Castel-dos-Rios, Ambassadeur d'Espagne en France, qu'on n'avoit appellé le Duc d'Anjou que pour éviter le démembrement; que s'il voïoit que le Roi très-Chrétien voulût maintenir le traité de partage

ge avec l'Angleterre & la Hollande, il ne devoit pas différer un moment à en avertir. „ Si Sa Majesté très-Chrétienne veut exactement „ maintenir, ajoûtoit ce Cardinal, ce qu'elle a promis par ses Minis- „ tres, le coup est fait; mais si vous voïez qu'elle persiste à nous vouloir démembrer, vous ne devez pas insister pour le départ du Duc „ d'Anjou; au-contraire, il faudra nécessairement que Vôtre Excel- „ lence proteste solemnellement que ce n'est qu'à condition du non- „ démembrement, que la Maison de Bourbon avoit été appellée à la „ succession".

1700.

Ce Testament tant souhaité fût reçu par le Roi très-Chrétien avec des apparences d'une grande modération. Sa Majesté témoigna à l'Ambassadeur, en recevant de lui la prémière Lettre d'invitation d'envoïer au-plûtôt son petit-fils en Espagne, qu'elle étoit fort sensible à la grande perte que toute la Chrétienté, & particulièrement l'Espagne avoit faite en la personne du Roi Catholique; qu'elle n'avoit jamais douté de ses droites intentions, ni de son équité; qu'elle étoit fort reconnoissante des dispositions qu'on avoit faites en faveur de sa Maison; mais que les circonstances, où l'Europe se trouvoit pour-lors, étoient si critiques, qu'il ne lui étoit pas possible de répondre sur le champ aux instances des Espagnols, quoi-qu'elle fût prête de son côté à contribüer à l'accomplissement de leurs vœux, tant pour leur satisfaction, que pour leur gloire.

Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 154.

Le onze novembre, il se tint un grand Conseil de tous les Princes, Ministres & principaux Seigneurs de la Cour. Les sentimens y furent fort partagés. La plûpart des Ministres, & ceux des Seigneurs qui passoient pour être les plus attachés au Duc de Bourgogne, furent pour le traité de partage; les Princes, le Chancelier, le reste du Conseil fût pour l'acceptation du Testament. Les prémiers soûtenoient, que la France par le traité de partage acquéroit une grandeur réëlle, au-lieu que celle qui lui venoit de l'acceptation du Testament n'étoit qu'apparente; que les deux Puissances Maritimes & tous leurs Alliés ne manqueroient pas de s'unir à l'Empereur, soit pour l'exécution du traité de partage, soit pour soûtenir les droits de la Maison d'Autriche suivant leurs prémiers engagemens; que de quelque manière qu'ils le prissent, la guerre étoit inévitable, qu'elle seroit longue, générale, infiniment coûteuse, & que le Roïaume épuisé n'étoit pas en état de la soûtenir.

Conseil sur cette affaire. *Limiers, tom. 5. pag. 58. Larrey, tom. 2. pag. 458.*

Ceux qui tenoient pour l'acceptation, prétendoient que la guerre étoit inévitable; qu'elle se feroit avec moins d'avantage en voulant s'en tenir au traité de partage; que si on refusoit aux Espagnols l'héritier que le feu Roi Catholique leur avoit destiné, ils se donneroient à la Maison d'Autriche, qui assûrément ne les rejetteroit pas. Qu'il n'étoit point-du-tout probable que les deux Puissances Maritimes voulussent concourir au maintien du traité de partage; qu'on ne devoit point douter que ces deux Puissances, si jalouses de l'aggrandissement de la France, ne traversassent sous main la prise de possession des Roïaumes & Païs

Les avis sont partagés. *Ibid. pag. 156.*

1700. Païs qu'ils lui avoient ajugés. Au-contraire, ajoûtoient-ils, par l'acceptation du Testament on se met en état de ne rien craindre des efforts de l'Angleterre & de la Hollande rëünies avec l'Empereur. L'Espagne dans les dernières guerres a extrêmement embarrassé; délivré de ces embarras, aidé même de toutes les forces de cette Couronne, on feroit en état d'agir puissamment contre les ligues qui pourroient se former. Les débats furent longs, sur-tout entre le Chancelier, qui étoit pour l'acceptation, & le Duc de Beauvilliers, qui, encouragé par le Duc de Bourgogne, soûtenoit le parti contraire.

Le Dauphin entraîne tous les suffrages. *Memoires de la Torre, tom. 2. pag. 159. Larrey, tom. 2. pag. 458. Quincy, tom. 3. pag. 443.*

Enfin le Dauphin parla, & se déclara pour l'avis du Chancelier. Il appuïa plusieurs de ses raisons & dit, que l'unique moïen d'éviter la guerre, qu'on paroissoit craindre si fort, étoit de rénoncer au Testament & au Traité de partage; que ce parti n'étant nullement soûtenable, il étoit plus juste, plus avantageux, plus honorable de la faire pour toute la succession que pour une partie. A quoi il ajoûta, que le Roi étoit trop juste & trop équitable, pour vouloir le priver lui & ses enfans d'une succession qui leur appartenoit légitimement par les droits du sang & de la nature, & par les loix de ces mêmes Roïaumes, qui appelloient avec tant d'empressement le Duc d'Anjou pour lui donner la Couronne. Qu'il ne doutoit pas que le Duc de Bourgogne ne fût content de son sort; qu'il espéroit qu'il rénonceroit facilement à l'Espagne en faveur de son frère; que pour lui il y rénonçoit avec plaisir, & qu'il seroit ravi de dire toute sa vie, le Roi mon père & le Roi mon fils.

Le Testament est accepté. *Quincy, Ib. Burnet, tom. 4. pag. 503. Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 163. Mémoires Historiques & Chronologiques. Le Clerc, tom. 3. pag. 431.*

Ce suffrage, si digne à tous égards de celui qui parloit, entraîna tous les autres; l'acceptation fût résoluë. Le Roi très-Chrêtien la notifia à la Régence d'Espagne par une Lettre de sa propre main. „ La sensible douleur, disoit ce Monarque au comble de ses vœux, que nous „ avons de la perte d'un Prince dont les qualités & les étroites liaisons „ du sang nous rendoient l'amitié très-chère, est infiniment augmen„ tée par les marques touchantes qu'il nous a données à sa mort de sa „ justice, de son amour pour ses fidèles sujets, & de l'attention qu'il „ a eu de maintenir au-delà du tems de sa vie le repos général de toute „ l'Europe & le bonheur de ses peuples. Nous voulons de nôtre part „ contribüer à l'un & à l'autre, & répondre à la parfaite confiance qu'il „ nous a témoignée. Ainsi, nous conformant entièrement à ses inten„ tions, tous nos soins seront désormais de rétablir, par une paix in„ violable & par l'intelligence la plus parfaite, la Monarchie d'Espagne „ au plus haut point de gloire où elle ait jamais été.

„ Nous acceptons pour nôtre petit-fils le Duc d'Anjou, le Testa„ ment du feu Roi Catholique; nôtre fils unique le Dauphin l'accepte „ aussi; il abandonne sans peine les justes droits de la feuë Reine sa „ Mère & nôtre très-chère Epouse, aussi-bien que ceux de la feuë „ Reine nôtre très-honorée Dame & Mère, reconnus incontestables par „ les avis des différens Ministres d'Etat & de Justice, consultés par le

feu

feu Roi d'Efpagne. . . . . Ainfi nous ferons partir inceffamment le „ Duc d'Anjou, pour donner au-plûtôt à des fujets fidèles la confola- „ tion de recevoir un Roi; bien perfuadé que Dieu l'appellant au trô- „ ne, fon prémier devoir fera de faire règner avec lui la Juftice & la „ Religion. Nous l'inftruirons encore de ce qu'il doit à des fujets in- „ violablement attachés à leurs Rois, & de ce qu'il doit à fa propre „ gloire. Nous l'exhorterons à fe fouvenir de fa Naiffance, à conser- „ ver l'amour de fon Païs, mais uniquement pour maintenir à-jamais la „ paix & la parfaite intelligence, fi néceffaires au bien & au commun „ bonheur de nos fujets & des fiens. Il a toûjours été le principal ob- „ jet de nos fouhaits, & fi les malheurs des conjonctures paffées ne „ nous ont pas permis de le faire connoître, nous fommes perfuadés „ que ce grand Evénement va changer l'état des chofes; de forte que „ chaque jour nous produira déformais de nouvelles occafions de marquer „ nôtre bienveillance particulière pour toute la Nation Efpagnole ".

1700.

Le Duc d'Anjou reconnu Roi. *Quincy, tom. 3. pag.* 444. *Limiers, tom.* 3. *pag.* 59. *Larrey, tom.* 2. *pag.* 467. *Mémoires de la Torre, tom.* 2. *pag.* 167.

L'ACCEPTATION ne fût renduë publique en France que le feize de novembre. Le Marquis de Caftel-dos-Rios demanda une Audience particulière au Roi très-Chrêtien, pour le prier de donner fon confentement au Teftament du feu Roi Charles fecond, & d'accorder à l'Efpagne un Roi qu'elle attendoit avec tant d'impatience. L'Audience ne fût pas longue. Loüis fit entrer le Duc d'Anjou, & lui dit: „ Monfieur, le Roi d'Efpagne vous a fait Roi, les Grands vous demandent, „ les Peuples vous fouhaitent, & moi j'y confens. Penfez feulement „ que vous êtes Prince de France. Vous allez règner fur la plus grande „ Monarchie qui ait jamais été dans l'Univers, & fur une Nation très „ brave, qui a toûjours montré l'exemple de l'honneur & de la fidélité. „ Je vous recommande d'aimer vos Peuples, & de vous attirer leur amour „ par la douceur de vôtre Gouvernement ". Sur le champ le Duc d'Anjou fût traité en Roi & en reçut tous les honneurs, que fon aïeul & fon père lui rendirent avec une fatisfaction infinie.

Médaille à cette occafion. † Voïés N°. L.

CETTE prémière déclaration a fait le fujet d'une Médaille. † Le Duc d'Anjou eft à la droite du Roi; ils font tous deux couverts. L'Ambaffadeur d'Efpagne embraffe les genoux de fon nouveau Maître & lui baife la main. La Légende, REX HISPANORUM VOTIS CONCESSUS, & l'Exergue, PHILIPPUS DUX ANDEGAVENSIS, fignifient, *Philippe Duc d'Anjou accordé pour Roi aux vœux des Efpagnols.* Comme l'Explication de cette Médaille eft un abrégé exact de tout ce qu'on vient de dire, on croit qu'elle doit avoir ici fa place.

„ CHARLES fecond, Roi d'Efpagne, n'aïant point d'enfans, & „ fe voïant fur le point de mourir, voulut affûrer la tranquillité de fes „ peuples. Sa fucceffion appartenoit de droit à Loüis Dauphin de Fran- „ ce fon neveu; mais comme il prévoïoit que les rénonciations pour- „ roient allumer une guerre funefte à la Chrêtienté, il les déclara nul- „ les par fon Teftament; & néanmoins, pour ne pas allarmer les autres „

1700. „ Puiſſances par la réünion de tant de Monarchies en une ſeule, il „ appella à la ſucceſſion de ſes Roïaumes Philippe de France Duc „ d'Anjou, ſecond fils de Monſeigneur le Dauphin. Auſſi-tôt après ſa „ mort, les Régens qu'il avoit établis chargèrent l'Ambaſſadeur qui étoit „ alors en France, de préſenter au Roi ce Teſtament, & de le ſup„ plier d'accorder pour Roi ſon petit-fils à toute l'Eſpagne, qui le de„ mandoit avec une paſſion digne de l'obtenir. Sa Majeſté, après avoir „ mûrement délibéré & pris le ſentiment du Dauphin qui y avoit le „ principal intérêt, déclara qu'en vûë de maintenir la paix de l'Europe, „ elle acceptoit le Teſtament de Charles ſecond, & que le Dauphin, „ héritier légitime, ſe départoit de ſes droits en faveur de ſon ſecond „ fils. Dès que cette déclaration fût publique, le Duc d'Anjou re„ çut, en qualité de Roi d'Eſpagne, tous les honneurs dûs à ſon rang ".

Il étoit juſte que parmi les Médailles de Loüis quatorze, il y en eût une du Roi ſon petit-fils. L'Académie n'y a pas manqué; elle a fait graver le portrait de Sa Majeſté Catholique, avec cette Légende, PHILIPPUS DUX ANDEGAVENSIS, LUDOVICI DELPHINI FILIUS, LUDOVICI MAGNI NEPOS, HISPANIARUM ET INDIARUM REX, c'eſt-à-dire, *Philippe Duc d'Anjou, fils de Loüis Dauphin de France, petit-fils de Loüis le Grand, Roi des Eſpagnols & des Indes.* †

† Voïés N°. LI.

Le nouveau Roi part promptement.

Burnet, tom. 4. pag. 505. Larrey, tom. 2. pag. 469. Limiers, tom. 3. pag. 64.

Le nouveau Roi partit auſſi-tôt qu'il fût poſſible. Le Cardinal Porto-Carrero qui vouloit voir ſon ouvrage conſommé, preſſoit vivement ſon départ. Il ſe mit en route au commencement de décembre & alla prendre poſſeſſion de ſes Etats. Il y avoit déjà été proclamé, & les Peuples avoient donné des marques éclatantes de leur ſatisfaction; ſa préſence augmenta encore leur joïe. Ce Prince étoit dans ſa dix-huitième année. La phiſionomie la plus gracieuſe & la plus aimable, un caractère de douceur, de ſageſſe, de gravité même, les charma, & donnèrent tout lieu de croire que les ſemences de diviſion qui commençoient à paroître n'auroient point de ſuite.

† Voïés N°. LII.

Aux deux Médailles qu'on vient de voir, on en a joint une troiſième. † On y répréſente la France & l'Eſpagne, qui ſe donnent la main en ſigne d'amitié. La Légende, CONCORDIA FRANCIÆ ET HISPANIÆ, ſignifie, *union de la France & de l'Eſpagne.* Selon l'explication, „ Les „ François & les Eſpagnols ennemis depuis ſi long-tems, & dont il „ ſembloit qu'il étoit preſqu'impoſſible d'accorder les intérêts, étoient „ principalement deſunis par l'ambition de la Maiſon d'Autriche. Les „ deux Branches de cette ſuperbe Maiſon avoient toûjours eu en vûë „ d'abbattre la France, comme la ſeule Puiſſance capable de s'oppoſer „ au deſſein qu'elles avoient de parvenir à la Monarchie univerſel„ le. L'avénement du Duc d'Anjou à la Couronne d'Eſpagne, eſt une „ preuve inconteſtable du peu d'antipathie des deux Nations. Elles ont „ unanimément concouru à ſe lier enſemble d'intérêts & de ſentimens ".

C'est par ces traits contre la Maiſon d'Autriche, que l'Académie voulut conclure l'Hiſtoire Métallique de ce Règne. Les dernières années,

années, presque toûjours malheureuses, l'empêchoient de penser alors à la continuation de cet Ouvrage; mais comme le titre qu'on y a mis, *Histoire de Loüis le Grand par les Médailles*, eût été faux si on en fût resté là, on se résolut bien-tôt-après à la continuer. Il ne s'agissoit que de trouver matière à faire des Médailles; on crut que le grand Evénement de la succession d'Espagne pouvoit souffrir un quatrième monument: le départ du nouveau Roi en fit le sujet. † On y voit ce Prince à cheval. La Légende, PROFECTIO PHILIPPI V. HISPANIARUM REGIS, signifie, *le départ de Philippe cinq Roi d'Espagne*; & l'Exergue, IV. DECEMBRIS M. DCC., marque le jour de ce départ, qui fut le *quatre de Décembre* 1700.

1700.

„ LE Roi, dit-on dans l'explication, se fit un plaisir de répondre „ à l'impatience que les Espagnols avoient de posséder leur nouveau Maître. „ Il fit partir le Roi d'Espagne son petit-fils, dès qu'il eut reçû les „ complimens de la plûpart des Ministres étrangers, & de toutes les „ Compagnies, qui dans les grandes occasions ont coûtume d'haranguer „ les Rois. Dans ces tendres adieux, Sa Majesté l'exhorta sur-tout à „ oublier en quelque sorte qu'il fût François, pour ne songer qu'aux „ véritables intérêts des nouveaux sujets sur lesquels il alloit régner, „ & qui lui marquoient déjà tant d'affection ".

COMME on a souvent critiqué cette Histoire, on croit devoir protester encore ici, que ce n'est ni par affection, ni par malignité qu'on l'a fait; mais uniquement par amour pour la vérité, & par une juste indignation contre la flatterie, qu'on y a porté jusqu'à insulter en quelque sorte aux autres Nations & aux autres Potentats; en quoi on a eu d'autant plus de tort, que le Monarque, qu'on vouloit immortaliser, fournissoit assez de matières à de justes loüanges, sans qu'on donnât dans les exaggérations & dans les excès que nous croïons avoir justement remarqués & reprochés.

Mouvemens que produit en Europe ce Testament & son acceptation.

Quincy, tom. 3. *pag.* 448. *Larrey, tom.* 2. *pag.* 459. *Lettres Historiques.*

IL n'est pas possible d'exprimer les mouvemens que produisit en Allemagne, en Angleterre & en Hollande le Testament de Charles second en faveur d'un Prince de la Maison de Bourbon. On changea en invectives les applaudissemens qu'on lui auroit peut-être donnés, s'il eût été favorable à la Maison d'Autriche. Ce Testament passa pour un ouvrage de seduction, de duplicité, de trahison. A Madrid même on répandit que le feu Roi, le jour même qu'il étoit mort, avoit dit à l'Inquisiteur-général & à son Confesseur, qu'on lui avoit fait violence pour lui faire choisir le Duc d'Anjou. Dans tous les autres endroits qu'on vient de nommer, le droit de l'Empereur passa pour incontestable, & celui de Loüis quatorze & du Dauphin pour une chimère. Cela supposé, que devoit-on penser des traités de partage ? Aussi on les condamna publiquement, sur-tout en Angleterre; & ceux qui les avoient négocié devinrent l'objet de l'aversion publique. On fût plus reservé en Hollande, parce qu'on y est naturellement plus sage & plus tranquille; mais on y pensa à-peu-près de la même façon. Si le Testament avoit

 pro-

1700. produit tant de mouvemens, l'acceptation excita de véritables clameurs; de tous côtés on cria à l'injustice, on se regarda comme devant être la proïe de l'ambition de Loüis quatorze. Les Peuples accoûtumés depuis long-tems à regarder ce Prince sous les idées que leur en avoient donné les guerres qu'il avoit entreprises, & divers autres procédés qui marquoient en effet une vraïe passion de s'aggrandir, se crurent perdus, & déplorèrent par avance la ruïne de leur Commerce, de leur Liberté & de leur Religion.

On tâche de les calmer, sur-tout les Hollandois. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 216. Quincy, tom. 3. pag. 446.*

La Cour de France n'ignora pas ces inquiétudes & ces clameurs, & s'appliqua à les calmer, sur-tout par rapport aux Hollandois, persuadé que le parti que prendroit cette République seroit décisif pour la paix ou pour la guerre. On leur avoit d'abord notifié le Testament de Charles second. Ils avoient prié de différer deux mois avant qu'on se déterminât à l'accepter; ajoûtant que Sa Majesté très-Chrétienne eût la bonté de faire une sérieuse & mûre réflexion sur les engagemens qu'elle avoit contractés avec eux pour le maintien de la paix & de la tranquillité de l'Europe, qui seroit sans doute troublée par l'acceptation du Testament du Roi Catholique, à moins qu'on ne donnât à l'Empereur quelque satisfaction juste & raisonnable. Il n'étoit pas possible d'avoir égard à cette demande, qui auroit été des plus insidieuses si on en avoit prévû les conséquences.

Loüis quatorze écrit aux Etats-Généraux. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 237.*

Le vingt-neuf novembre le Roi très-Chrétien écrivit aux Etats-Généraux, qu'il ne doutoit pas de la part qu'ils prendroient à l'avénement de son petit-fils à la Couronne d'Espagne. „ Nous lui avons déjà fait con-„ noître, ajoûtoit-il, l'affection véritable que nous avons pour vous; „ & comme nous sommes persuadés que ses sentimens seront confor-„ mes aux nôtres, l'étroite intelligence qui sera désormais avec nôtre „ Couronne & celle d'Espagne, nous donnera de nouveaux moïens „ de vous marquer l'intérêt que nous prenons à ce qui vous regarde & „ l'amitié sincère que nous avons pour vous ".

Il joint à sa Lettre un Mémoire justificatif. *Larrey, tom. 2. pag. 461. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Cette Lettre étoit accompagnée d'un long Mémoire, où l'on tâchoit de justifier le peu d'égard qu'on avoit eu au traité de partage, qu'on avoit paru souhaiter, & dont, au moins en apparence, on avoit sollicité l'acceptation & l'approbation de toutes les Puissances. Quoiqu'il fût solide pour le fonds, il avoit un air de paradoxe qui révoltoit, & qui devoit lui faire tort. D'ailleurs, la plûpart des raisons qu'on apportoit, prouvoient que ce traité de partage étoit injuste & impraticable, qu'on n'avoit pas dû le signer, qu'en le signant on avoit eu en vûë de ne pas l'observer.

Abrégé de ce Mémoire. *Memoires de la Torre, tom. 2. pag. 216.*

On disoit dans ce Mémoire, que si les Etats-Généraux examinoient avec leur prudence ordinaire les maux infinis que l'exécution du traité de partage produiroit, ils remercieroient bien-tôt le Roi très-Chrétien, de ce qu'en acceptant le Testament il avoit préféré le repos public aux avantages de sa Couronne. On distinguoit ensuite l'esprit & les termes du traité. On prétendoit que l'esprit maintenoit la paix générale, & que les

termes

termes causeroient une guerre universelle. L'esprit ou l'objet principal du traité, étoit de maintenir la tranquillité de l'Europe, par un accommodement des disputes qui pouvoient naître au sujet de la succession d'Espagne, ou par l'ombrage de trop d'Etats réünis sous un même Prince. 1700.

La vûë du Roi très-Chrêtien, disoit-on, n'a pas été d'acquérir par „ un traité les Roïaumes de Naples & de Sicile, la Province de Guipuscoa, „ le Duché de Lorraine. Les Alliés n'avoient aucun droit sur ces Etats. „ Mais son principal objet étant de maintenir la paix, Sa Majesté a trai- „ té sur cet unique fondement. S'il arrive donc que les mesures, prises „ dans la vûë de maintenir la tranquillité publique, produisent un effet con- „ traire ; s'il devient nécessaire, pour conserver la paix, d'user de moïens „ différens de ceux qu'on s'étoit proposé ; si cette route nouvelle ne „ cause aucun préjudice aux Alliés du Roi très-Chrêtien, & qu'il „ veüille bien sacrifier ses propres intérêts au bonheur général de la „ Chrêtienté, non-seulement il est maître de le faire, mais il a lieu „ d'attendre qu'on louë sa modération & son amour pour la paix ".

Réflexions sur ce Mémoire.

L'esprit du traité étoit (on ne pouvoit l'ignorer en France), que l'Espagne entière n'appartînt à aucune des deux Maisons qui y prétendoient. Sur ce principe éprouvé, que deux Branches d'une même Maison se soûtiennent, & que les Etats qu'elles possèdent sont presqu'aussi unis que s'ils étoient gouvernés par une seule tête. D'ailleurs, ces mesures prises de concert pour la paix, pouvoient-elles se changer sans le concert des Alliés avec qui on les avoit prises ? Enfin, il étoit bien singulier d'entendre dire sérieusement, qu'on faisoit un grand sacrifice en abandonnant une partie de cette Monarchie pour la prendre toute entière, & qu'on en usoit de la sorte pour conserver la paix.

Ce qu'on disoit dans le reste du Mémoire, étoit plus sensible ; mais il prouvoit qu'on n'avoit pas dû faire le traité de partage, que du-moins on n'avoit pas dû supposer que le Roi Catholique, irrité comme il étoit de la disposition qu'on s'étoit arrogé de faire de ses Etats, n'en disposeroit pas lui-même & ne se nommeroit pas un successeur. Il étoit vrai, comme on le disoit, que les Espagnols, jaloux de conserver leur Monarchie entière, se préparoient de tous côtés à la défense ; que la Nation, pour s'opposer à la division, demandoit seulement un Roi qu'elle pût reconnoître ; il étoit vrai qu'au refus de la France l'Empereur auroit infailliblement accepté le Testament, que les Espagnols se seroient donnés à lui, qu'il auroit fallu conquérir les Roïaumes de Naples & de Sicile, que la guerre eût été longue & difficile à terminer; mais tout cela prouve qu'on ne devoit point signer le traité de partage, qu'on devoit stipuler que les engagemens qu'on prenoit seroient nuls, si l'Empereur ne s'engageoit de son côté.

On presse inutilement les Hollandois.

Pour ce qu'on y disoit de particulier sur le Mémoire des Etats-Généraux, il paroît qu'il leur étoit assez difficile d'y donner une réponse solide. „ S'ils étoient capables de s'oublier assez, disoit-on, pour sou-

1701. *Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 234.*

„ haiter effectivement que Sa Majesté voulût exécuter les conditions „ du traité, ils auroient fait voir par quels moïens assûrés on pourroit exécuter le partage sans guerre & du consentement général de „ l'Europe; ils auroient au-moins nommé les Princes disposés à joindre leurs forces pour en garantir tous les Articles; ils auroient spécifié celles que la République de Hollande auroit données, soit par „ terre, soit par mer. Cependant leur Mémoire ne contient rien de „ semblable.

„ Messieurs les Etats ont seulement proposé d'accorder à l'Empereur pour l'acceptation du partage, le terme de deux mois porté „ par l'Article secret du traité. Ont-ils déja perdu le souvenir qu'il y „ a sept mois que ce Prince délibère, que ses réponses aux différentes „ instances qu'on lui a faites, ne contenoient qu'un refus absolu de „ souscrire à ce partage? Qu'ils examinent quel auroit été le fruit de „ cette nouvelle proposition. L'Empereur refusoit le partage, sur la „ simple espérance que le Roi d'Espagne appelleroit l'Archiduc à la succession. Cette espérance étoit vaine alors, & l'effet l'a vérifiée. Cependant, si elle étoit capable de suspendre les résolutions de l'Empereur, que ne feroit point la certitude qu'il auroit présentement de „ procurer à l'Archiduc toute la succession d'Espagne? Car enfin, le „ délai de deux mois, proposé en cette occasion par les Etats-Généraux, auroit été regardé avec raison par les Espagnols comme un „ refus du Testament du Roi Catholique. Il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût exiger d'eux qu'ils attendissent une réponse si longtems; par conséquent la Régence d'Espagne auroit été obligée de „ déférer la Couronne à l'Archiduc, pour se conformer aux intentions „ du Roi Catholique, & l'Empereur auroit obtenu par le simple délai „ que Messieurs les Etats proposoient, ce qu'il a recherché avec tant „ de peine. Ainsi, sous le prétexte spécieux de l'exécution du traité, „ ils établissoient à perpétuité la puissance redoutable de la Maison „ d'Autriche.

„ Sa Majesté veut bien croire qu'ils n'ont pas eu ce dessein. Ils „ connoissent trop l'intérêt qu'ils ont de mériter par leur bonne conduite l'honneur de son affection & la continuation des marques de sa „ bienveillance. Elle s'assûre donc, que faisant plus de réflexion qu'ils „ n'ont fait sur les témoignages qu'elle donne de son attention au „ maintien du repos public, au sacrifice qu'elle veut bien faire dans „ cette vûë des Etats considérables qu'elle regardoit comme devant „ être unis à sa Couronne, ils changeront leurs plaintes en remercimens, & que félicitant au-plûtôt le Roi d'Espagne sur son avénement „ à la Couronne, ils tâcheront de mériter du Roi les mêmes marques „ de bonté & de protection, qu'eux & leurs ancêtres ont reçûes de „ Sa Majesté & des Rois ses prédécesseurs “.

Ils ne répondent ni à la Lettre,

Outre que ce Mémoire étoit des plus singuliers, pour le tour peu naturel & trop rafiné qu'on y avoit pris, il étoit encore choquant. On y par-

y parloit de cette République, comme si elle eût été sous la protection immédiate de la France, & que son bonheur eût dépendu de sa complaisance pour cette Couronne. Les Etats le laissérent sans réponse, aussi-bien que la Lettre. Le Président se contenta de dire à l'Ambassadeur, qu'ils étoient ravis d'apprendre que Sa Majesté avoit la bonté de continüer à garder des sentimens si avantageux pour leur Etat & pour toute l'Europe; que le soin avec lequel il lui plairoit de s'appliquer à la conservation de la paix générale, seroit toûjours secondé par celui de Leurs Hautes Puissances, qui n'avoient d'autre but au monde que de voir bien établi le repos, la paix & la tranquillité dans tous les endroits de l'Univers.

1700. ni à ce Mémoire.

Quincy, tom. 3. pag. 446.

Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 248.

Le nouveau Roi d'Espagne écrivit de Poitiers à la République, que quoi-que son Ambassadeur leur eût déjà donné part de son avénement à la Couronne, il étoit si persuadé du désir qu'elle avoit d'entretenir avec lui la même correspondance qu'elle avoit toûjours maintenüe avec le feu Roi son prédécesseur, qu'il vouloit donner aux Etats les prémières marques de son amitié, en leur communiquant lui-même cet avénement; qu'ainsi il ordonnoit au Sieur de Quiros, son Ambassadeur extraordinaire, de les assûrer qu'il n'étoit pas moins porté pour leurs avantages que l'avoit été le feu Roi.

Ib. pag. 308.

Ces assûrances vagues, ces Mémoires, plus capables de choquer par leurs raisonnemens spécieux & par l'air de hauteur qui y étoit répandüe, que de calmer les justes craintes que cet événement causoit en Hollande, ne pouvoient servir de fondement à une vraïe négociation. Pourquoi ne pas dire qu'on avoit consenti au traité de partage parce qu'on avoit regardé ses droits comme litigieux; mais qu'aïant été éclaircis & mis au-dessus de toute contestation par le Testament du feu Roi Catholique, on n'étoit point obligé de s'en tenir à une transaction rejettée par la partie intéressée? Qu'on ne pouvoit croire que l'intention des Arbitres eût été partiale, jusqu'au point de lier la France par-rapport à l'acceptation du Testament, tandis que l'Empereur seroit libre à cet égard. Que l'omission de la Clause qu'une partie ne pouvoit être obligée que l'autre ne le fût, étoit si abondamment suppléée par la nature des transactions, qu'elle ne pouvoit porter aucun préjudice. Que le Testament étoit en bonne forme, que les motifs en étoient raisonnables; que la Nation l'avoit approuvé & ratifié; que le rejetter, ce Testament, c'étoit transporter tous ses droits à la Maison d'Autriche, & s'ôter jusqu'au prétexte de l'inquiéter & de la troubler dans la possession à laquelle on auroit renoncé. Que supposé la justice du Testament, la nécessité de l'accepter, ou d'abandonner tous ses droits, on étoit obligé en honneur & en conscience de le maintenir; qu'il n'avoit été fait que pour empêcher le démembrement, & que ce seroit une indignité monstrueuse, que d'aller contre cette fin si juste & si raisonnable; qu'il n'y en auroit pas moins d'attaquer une Nation qui s'étoit donnée elle-même avec tant d'affection?

Ce qu'on auroit pû leur dire pour les calmer, ou pour les obliger de se déclarer.

Feuquières, tom. 2, pag. 265.

A cet-

1700.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 371.

A cette manière franche de s'expliquer, on pouvoit ajoûter des assûrances réëlles & particulières de sûreté que leur Commerce continüeroit avec l'Espagne sur le pied où il étoit, qu'on ne se serviroit point de l'autorité qu'on avoit sur son petit-fils, ou de son inclination, pour favoriser celui de la France. On pouvoit leur offrir une Barrière, & leur remettre un certain nombre de Places, dont ont auroit réservé la propriété & la souveraineté à l'Espagne. Ces offres auroient pû être acceptées; du-moins leur refus auroit fait voir clairement leur disposition, & auroit mis en droit d'agir comme il convenoit de le faire, sans leur donner le tems de se fortifier. Mais ce n'est pas-là la seule faute qu'on fit; on en verra bien d'autres dans la suite.

On éclate violemment en Angleterre.
Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 250.
Larrey, tom. 2. pag. 461.

On eut encore moins de succès en Angleterre qu'en Hollande. Guillaume outré que l'acceptation du Testament eût renversé ses vûës secrettes, & craignant plus que jamais pour sa Couronne, ne pût dissimuler son ressentiment. Il dit au Comte de Tallard, qui s'efforçoit de justifier le parti qu'on avoit pris, *Monsieur, je vous prie de ne vous fatiguer point tant pour justifier la conduite de vôtre Maître; le Roi très-Chrêtien ne pouvoit se démentir, il a agi à son ordinaire.* Cette réponse dure, & qu'on ne pût pardonner qu'à un prémier mouvement, fût suivie de la cassation du Parlement, qui l'avoit en quelque sorte forcé de faire la paix à Ryswick; il en convoqua un autre pour le commencement de l'année suivante; les dispositions de ses peuples l'assûroient qu'il suivroit ses intentions. C'étoit un soûlévement général contre la France. L'injustice étoit le terme le plus doux dont on se servit pour exprimer l'indignation que causoit son procédé. Il est cependant certain qu'il leur convenoit moins qu'à tout autre de crier de la sorte. Les droits de Philippe cinq à la Couronne étoient plus apparens que ceux de Guillaume; il étoit pourtant Roi, & croïoit l'être à bon titre par le consentement des Anglois. Philippe cinq n'avoit-il pas été appellé par les Espagnols, & reconnu par la Nation entière? De ce côté-là le droit étoit le même; il n'y avoit de différence que dans la manière; du-moins son prédécesseur ne vivoit plus, & c'étoit en conséquence de ses dernières volontés que la Nation l'avoit reconnu.

Sécurité de Loüis XIV. ses motifs.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 397.
Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 283.

Les cris des Anglois, l'irrésolution apparente des Hollandois, leur silence sur les Lettres qu'on leur avoit écrites, sur les Mémoires qu'on leur avoit présentés, ne marquoient que trop leurs dispositions à se joindre à l'Empereur pour soûtenir sa quérelle. On ne voulut pourtant pas s'en appercevoir en France, du-moins on y agit comme si l'on en avoit douté. D'ailleurs, on croïoit avoir si bien fait sa partie, qu'on ne doutoit pas du succès. L'Espagne entière étoit soûmise; on étoit sûr de l'Electeur de Bavière & de l'Electeur de Cologne. Le prémier de ces Princes avoit fait éclater la joïe la plus vive à la nouvelle de l'acceptation du Testament. Le Duc de Savoïe entre la France & le Milanez, paroissoit n'avoir d'autre parti à prendre que de rester neutre, ou de se déclarer pour les deux Couronnes. D'ailleurs on se l'étoit attaché

taché par un traité particulier. Le nouveau Roi devoit épouser sa seconde fille, aux mêmes conditions que le Duc de Bourgogne avoit épousé l'aînée, c'est-à-dire, sans qu'il lui en coûtât rien; il devoit être Généralissime des Armées des deux Couronnes, avec cinquante mille livres d'appointemens par mois, pour l'entretien de quelques troupes qu'il devoit fournir. On étoit sûr de la République de Venise. Pour surcroît de bonheur, on avoit pour Pape un des trois Cardinaux dont le suffrage avoit été décisif dans l'affaire de la succession; on ne doutoit pas qu'il ne soûtînt son sentiment, & qu'il n'accordât toutes les investitures dont on avoit besoin. Ce nouveau Pape étoit Jean-François Albano. Les circonstances avoient déterminé les Cardinaux à s'éloigner de leur usage ordinaire, en choisissant un sujet capable par son caractère & par son âge de porter le poids des affaires qui ne pouvoient manquer d'arriver. Ces qualités se trouvoient dans le Cardinal Albano. Il n'avoit que cinquante-deux ans, il étoit appliqué, laborieux, homme de bien; il paroissoit ferme & capable de soûtenir une résolution. Tous les suffrages se réünirent en sa faveur. Il résista & emploïa les larmes & les prières pour qu'on pensât à un autre; il en parut d'autant plus digne de ce poste si éminent & si ambitionné; il céda enfin le vingt-trois de novembre, & prit le nom de Clément onze. Son prédécesseur étoit mort le vingt-un de septembre de cette même année.

1700.

Mémoires Chronologiques & Dogmatiques. Burnet, tom. 4. pag. 503.

On comptoit encore en France sur le reste de l'Italie, qui devoit souhaiter que les Allemands ne pussent s'y établir & être en état de faire valoir leurs prétentions sur la plûpart des Souverains, qu'ils regardent comme leurs Feudataires. De plus, on espéroit beaucoup de la division qui étoit dans l'Empire à cause du neuvième Electorat; on avoit assûré de sa protection les Opposans, on s'étoit déclaré hautement en leur faveur. Le Marquis de Villars s'étoit exprimé à ce sujet dans les termes les plus forts, jusqu'à dire, que le Roi très-Chrétien seroit très fâché d'en venir à une rupture, mais qu'il le feroit si Sa Majesté Impériale n'observoit pas les traités dont il étoit garant. La réponse de l'Empereur avoit aigri ces Princes; ils avoient envoïé à Versailles le Ministre du Duc de Wolfenbuttel. Le Roi très-Chrétien avoit promis de maintenir de toutes ses forces le droit des Princes, & d'emploïer toutes les voïes promises par le traité de Munster, pour le maintenir. Il avoit assûré que malgré tout ce que l'émulation faisoit publier à la Cour de Vienne contre ses bonnes intentions, on éprouveroit toûjours qu'il étoit le principal appui de la majesté & de la liberté de l'Empire.

Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 160.

Ibid. pag. 180.

Telle étoit la situation de la France à la fin du dix-septième siècle. Jamais elle n'avoit été plus heureuse. Fortifiée par son union avec l'Espagne, qui dans ces commencemens ne faisoit avec elle qu'un même Etat, elle paroissoit devoir donner la loi à tous ses ennemis, & leur imposer même, jusqu'à les empêcher de se déclarer, ou les mettre hors d'état de le faire avec succès. La chose auroit été si elle avoit sçu profiter de ses avantages, & qu'elle eût été conduite comme autrefois.

Situation de la France beaucoup plus avantageuse que celle de l'Empereur. *Quincy, tom. 3. pag. 451.*

 L'Empe-

1700. L'Empereur au-contraire devoit naturellement être accablé. Sans forces maritimes, que pouvoit-il faire contre l'Espagne? Il n'y avoit que l'Italie où il pût pénétrer, & rien n'étoit plus facile que de lui en fermer l'entrée. L'Espagne aïant été pendant tout le dernier Règne gouvernée selon les vûës de ses Conseils, il y avoit sans doute un grand nombre de partisans; mais pouvoient-ils éclater, s'ils ne se voïoient assûrés d'être secourus? L'Empire étoit divisé. Il n'étoit pas sûr que la Hollande se déclarât pour lui; sans elle pourtant les Anglois, quelque déterminés qu'ils fussent, n'auroient rien entrepris, ou ne l'auroient fait qu'à leur confusion. Il est vrai qu'il ne craignoit point le Roi de Suède, & qu'il lui avoit suscité assez d'ennemis pour l'occuper; mais les victoires de ce jeune Héros devoient lui faire craindre qu'il ne fût bien-tôt débarrassé. Tout récemment les Moscovites venoient de lever le siège de Narva; il y a peu d'exemples de déroute pareille. Charles douze avec dix-huit ou vingt mille hommes, au plus, qu'il conduisoit lui-même, parut le vingt-huit d'octobre, à la pointe du jour, à l'entrée des défilés de Lagena & de Piajoggy. Ils étoient gardés par trente mille Moscovites, qui s'enfuirent à la seconde décharge de l'Artillerie placée sur une hauteur. L'Armée Suédoise se reposa le vingt-neuf à la vûë du camp ennemi, d'où le Czar, qui craignoit peut-être ce jeune Téméraire, étoit parti deux jours auparavant pour aller au-devant d'un nouveau renfort. Le trente, à une heure après midi, elle attaqua les retranchemens, ils furent forcés sur les cinq heures. Ce ne fût plus un combat. De soixante & dix ou quatre-vingt mille Moscovites, il s'en sauva peu; vingt-deux mille restèrent sur le champ de bataille, il y en eut cinq mille de noïés & au-moins trente mille prisonniers. C'est ce prémier exploit, qui attira sur Charles douze les yeux de toute l'Europe.

Limiers, tom. 3. pag. 66.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Burnet, tom. 4. pag. 512.

TOUTES ces apparences furent suivies d'événemens contraires. La France, jusqu'alors victorieuse, fût humiliée au point de craindre sa propre ruïne; l'Espagne fût démembrée, & ce ne fût que par une espèce de prodige que Philippe cinq resta sur le trône. C'est ce qui nous reste à dévélopper dans la suite de cette Histoire, que nous tâcherons de rendre aussi exacte, aussi sincère, aussi instructive que ce qui précède.

Fin du Livre Cinquante-troisième.

HIS-



HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-QUATRIEME.



OUIS venoit d'entrer dans sa soixante-troisième année. A cet âge on peut bien avoir les mêmes sentimens, cependant il est rare qu'on ait la même vivacité. Ce Prince avoit de grandes qualités, mais on peut dire sans malignité, que ses Ministres & ses Généraux avoient eu la plus grande part à la gloire de son Règne. Il n'en avoit presque plus au tems dont nous parlons, ou il ne sçut pas les connoître & les mettre en œuvre. Son inclination, celle de Madame de Maintenon, les recommandations de la Duchesse de Bourgogne tinrent lieu de mérite.

1701. Le Gouvernement dégénère.

1701. Mauvais choix des Ministres. *Quincy, tom. 3. pag. 461. Larrey, tom. 2. pag. 486.*

CHAMILLARD, honnête-homme, mais génie médiocre en tout, venoit de passer de l'Intendance de St. Cyr au poste de Contrôleur-général des Finances; on le fit encore Sécrétaire d'Etat de la Guerre, en la place du Marquis de Barbésieux, qui mourut au commencement de cette année. Il voulut s'excuser sur la difficulté de remplir ces deux Emplois capitaux dans un Etat; on lui répondit qu'on partageroit avec lui le travail. Ce Ministre, également ignorant dans l'un & l'autre, les exerça tous deux pour le malheur de la France jusqu'en mille sept cent trois, qu'il se démit de la charge de Contrôleur-général des Finances & se réserva le Sécrétariat de la Guerre, à quoi il étoit encore moins propre. *Depuis ce nouveau Ministre*, dit le Marquis de Feuquières, *il n'y a plus eu de choix & de distinction de mérite de guerre; les promotions ont été aussi nombreuses qu'il les a jugées nécessaires, pour y pouvoir faire comprendre son frère, son gendre & ses créatures.*

Tom. 1. pag. 124.

LE peu d'expérience de ce Ministre, son peu d'attention à donner aux troupes de bons Officiers-généraux & de bons Subalternes, produisit un grand dérangement dans la discipline militaire, dont l'exacte observation est le soûtien des Armées. Les troupes ne furent point exactement païées, & eurent par-là un prétexte de relâchement. L'Officier subalterne trop-tôt élevé, voïant la négligence de ses supérieurs, négligea de s'instruire, & ne se donna point par-rapport aux soldats, les soins qu'on n'exigeoit pas de lui.

AUTRE abus, du-moins aussi criant; on multiplia tellement les Régimens, on eut si peu de soin de les rendre complets, que ce ne fût presque plus que des noms sur un ordre de bataille, sans consistence sur la ligne lorsqu'il falloit combattre. De jeunes gens sans expérience furent mis à la tête des anciens Régimens. Ils dégoûtèrent les vieux Officiers, qui se voïoient dans la nécessité d'obéïr à des enfans; ces mêmes enfans proposèrent des sujets incapables de former de bons Etats-Majors, qui furent toûjours agréés.

Et des Généraux. *Feuquières, tom. 1. pag. 125.*

PAR-RAPPORT aux Généraux en chef, l'inclination du Roi, de Madame de Maintenon, en décidèrent absolument. Le Maréchal de Villeroi & le Maréchal de Boufiers furent les prémiers emploïés. Catinat, qui n'avoit pour lui que son mérite, le fût aussi; mais on trouva bien-tôt le moïen de le perdre. Ceux des Officiers-généraux qu'on emploïa dans la vûë de les avancer jusqu'au prémier degré d'honneur, & dont quelques-uns y parvinrent, étoient presque tous de la Cour de Madame la Duchesse de Bourgogne, ou appuïés par ce qu'on appelloit la cabale des Dévots; on n'eut recours à d'autres, que lorsque ceux-ci eurent presqu'absolument perdu l'Etat. En un mot, pendant toute cette guerre, que nous allons décrire, on ne vit plus la même sagesse, le même secret dans les Conseils, la même vivacité, la même célérité dans les entreprises, la même fermeté dans les troupes; toutes ces vertus passèrent chez les Alliés, & ce ne fût que vers la fin qu'on revint à soi & qu'on parut se reconnoître.

Sous

1701.

Sous ce Ministère, presque toutes les affaires de guerre ont manqué, parce qu'il n'y a point eu de secret, & que les desseins ont été sçus long-tems avant l'exécution. Le Ministre incapable de former par lui-même des projets de Guerre & des plans de Campagnes, s'en est reposé sur des gens qui n'auroient dû être que les Copistes de ce qu'il auroit dû penser lui-même; ceux-là même, au-dessous de leur Emploi, en ont consulté d'autres; ainsi trop de personnes avoient part à ces arrangemens, & il étoit moralement impossible que le secret fût gardé comme il avoit été du tems de Mr. de Louvois, qui, habile lui-même, avoit là plus grande attention à n'emploïer que des gens d'une habileté & d'une fidélité éprouvées.

Défaut de secret, source des malheurs de cette guerre. *Feuquières, tom. 2. pag. 138.*

Les contributions qu'on tire du païs ennemi, sont, lorsqu'on a soin de les ménager, d'un grand secours pour soulager les Finances, en faisant tomber une partie de la dépense sur les Etats des Puissances ennemies ou de celles qu'on protège. Soit incapacité, soit négligence, le nouveau Ministre négligea absolument cette partie essentiëlle de son Emploi. De-là vint que cette guerre fût si onéreuse à soûtenir.

Considérations sur les contributions.

La plûpart de ceux qui furent chargés d'imposer & de recueillir les contributions, s'enrichirent, & l'Etat n'en tira que très-peu de profit. Il est de deux sortes de contributions; l'une en nature, l'autre en argent. Par-rapport à celles qui s'imposent en nature, ils demandoient à chaque lieu plus qu'il ne pouvoit fournir, de palissades par exemple, ou de sacs de grain. Les habitans venoient répréſenter l'impossibilité où ils étoient de faire ces fournitures, & on traitoit alors avec eux en argent cet excédent qu'on leur avoit demandé; on n'en rendoit point de compte, parce que dans l'état qu'on envoïoit en Cour, on faisoit seulement mention de ce qui avoit été accordé, non de ce qui avoit été demandé.

Fautes en cette matière. *Ibid. tom. 4. pag. 406.*

Pour celles qui s'imposoient en argent, si c'étoit un païs éloigné, & qu'il fût survenu des difficultés pour contraindre les peuples au païement, on faisoit servir ces difficultés de prétexte pour passer ce païs en non-valeur, quoique souvent on trouvât le moïen d'être païé d'une partie, ou peut-être du tout, par la terreur que répandoient dans ces païs des Incendiaires secrets, que l'on païoit fort grassement. La négligence à cet égard étoit si grande, que ceux qui, pour mieux cacher leur jeu, tenoient de tems en tems compte d'une petite partie de ce qu'ils avoient touché, passoient dans l'esprit du Ministre pour des gens de la fidélité la plus exacte. De plus, on demandoit ces contributions en argent dans des tems, où les habitans de la campagne occupés par des travaux indispensables ne pouvoient aller dans les Villes vendre leurs denrées. Ils demandoient une prolongation de terme; on la leur faisoit acheter; tandis qu'en même tems quelques-fois on mandoit au Ministre qu'il étoit impossible qu'ils païassent, à moins qu'on ne leur fit quelque diminution.

1701. *Feuquières, tom. 4. pag. 411.*

QUANT à la conduite qu'on tint en Italie, elle a quelque chose d'inconcevable. Dès que le Prince Eugène y fût entré, il fit sentir qu'il comptoit bien que l'Armée de l'Empereur y subsistât & fût païée aux dépens des Puissances qui affectoient la neutralité. Son exemple ne fit aucune impression. Les Armées furent toûjours entièrement païées de l'argent envoïé de France, même avec si peu d'attention, qu'on a presque toûjours donné soixante & douze par cent pour le Change. On païoit tout aux Vénitiens argent comptant, même jusqu'à la paille, tandis que pour la forme ils se contentoient de billets des Commissaires Impériaux. Au-lieu que le Prince Eugène faisoit non-seulement païer son Armée à ces Puissances neutres; mais il avoit encore des sommes considérables de reste, qu'il envoïoit à la Cour de Vienne.

Fautes qu'on fait avant que de commencer cette guerre.

CES défauts commencèrent à paroître cette année. On l'emploïa toute entière à se préparer à la guerre, qu'on pouvoit commencer avec avantage; & par la vaine crainte de se faire de nouveaux ennemis, ou de passer pour aggresseurs, on donna le tems à tous ceux qui vouloient le devenir, de se réünir & de se mettre en état de ne point craindre de se déclarer. On s'amusa à traiter avec les Hollandois, sans leur faire aucune proposition solide pour les rassûrer, en même tems qu'on les aigrissoit par des démarches, qui sans leur faire de mal, leur faisoient sentir ce qu'ils avoient à craindre.

Conduite qu'il falloit tenir. *Ibid. tom. 2. pag. 70.*

IL est visible que l'Empereur seul n'étoit pas en état de soûtenir par les armes, les droits qu'il prétendoit avoir sur la succession d'Espagne; ainsi toute l'application du Cabinet devoit être d'emploïer la négociation & la force, pour empêcher qu'on ne s'unît avec lui. Les négociations devoient être promptes, avec des forces prêtes à les assûrer & à y suppléer. La Hollande & Venise devoient être les principaux objets de l'attention, & c'étoit à s'en assûrer qu'on devoit emploïer tout ce qu'on avoit d'industrie & de forces. L'Empereur ne pouvoit agir contre les deux Couronnes que du côté du Haut-Rhin & de l'Italie. Si les Hollandois n'avoient pas voulu la guerre, il n'auroit pû faire agir ses Armées du côté du Bas-Rhin pour s'approcher des Païs-Bas Espagnols; il n'auroit même pû transporter la guerre dans le Continent de l'Espagne, & les partisans secrets qu'il y avoit lui auroient été inutiles.

Ibid. pag. 77.

PAR-RAPPORT aux Vénitiens, qu'il falloit empêcher de gré ou de force de laisser aux Allemands le débouché du Tirol libre, on se contenta d'un traité de neutralité, sans considérer que les effets n'en seroient qu'apparens pour les deux Couronnes, & que les assistances réëlles seroient pour l'Empereur, avec qui cette République avoit intérêt de demeurer toûjours étroitement unie, pour en être soûtenuë contre le Turc. Aussi, tandis qu'elle exigea des deux Couronnes de l'argent comptant, & qu'elle leur fit païer jusqu'au bois & à la paille, elle se contenta, comme on vient de le dire, & cela seulement pour la forme, de billets des Commissaires de l'Empereur, dont les troupes s'étendirent librement dans l'Etat de Venise; au-lieu que celles de ses ennemis, scrupuleusement attachées

tachées à la neutralité, ôsoient à-peine se tenir sur un petit coin des Terres de cette République. Il est certain que si dans cette conjoncture décisive pour prévenir la guerre en Italie, les deux Rois se fussent emparés de lieux sûrs pour établir des magazins sur l'Adige, & que leur Armée postée au-delà de cette rivière se fût saisie des débouchés des montagnes du Tirol, il eût été impossible aux Allemands d'entrer en Italie; d'autant plus, que le Duc de Bavière avoit déja un Corps considérable, qui auroit pû les empêcher de se former tranquillement dans le Tirol, ou leur donner, en les suivant dans leur marche, de vives inquiétudes. Mais Chamillard étoit incapable de ces attentions & de cette manière de penser. Inférieur à son poste, il ne songeoit qu'à éviter la guerre, & croïoit que le moïen d'y parvenir étoit de ne pas se servir des avantages qu'il avoit pour la commencer heureusement. Après-tout, qu'auroient fait les Vénitiens? Ils se feroient plaints, ils auroient crié, & auroient souffert ce qu'ils n'auroient pû empêcher.

1701.

On néglige de gagner les Hollandois, ou de les mettre hors d'état de nuire.

Feuquières, tom. 2. pag. 72.

POUR ce qui regarde les Hollandois, allarmés pour leur Commerce, & même pour leur Etat, à cause des anciens droits de l'Espagne sur eux, au-lieu d'essaïer de les gagner par des assûrances & des avantages réëls qu'on étoit en état de leur offrir & de leur procurer, on se conduisit d'une manière toute propre à augmenter leurs craintes & leurs soupçons. Par un Article du traité de Ryswick, ils avoient la garde des Places Espagnoles les plus voisines des Frontières de France; ces Places formoient une barrière pour la sûreté de leur Etat. Le six février avant le jour, de-concert avec le Duc de Bavière, les troupes Françoises furent introduites à Namur, Luxembourg, Mons, Charleroi, Oudenarde, Nieuport, Ostende, Ath & Bruges. Dans toutes ces Places, il y avoit vingt-deux Bataillons Hollandois & quelques Régimens de cavalerie. Par-tout on publia qu'on puniroit de mort les soldats & même les Officiers qui feroient la moindre insulte aux Espagnols & aux Hollandois qui y étoient en garnison.

L'ENTREPRISE avoit été bien pensée & parfaitement exécutée. Les Hollandois n'avoient pas encore reconnu Philippe cinq, & il étoit dangereux de leur laisser ces Places entre les mains. En les leur ôtant, on s'ouvroit l'entrée de leur Païs, on se mettoit en état d'appuïer les négociations, & de les contraindre à accepter les conditions avantageuses qu'on devoit leur offrir; d'autant plus, que les deux Electeurs de la Maison de Bavière & le Duc de Wolfenbuttel étant dans les intérêts des deux Couronnes, on pouvoit entourer, comme on le fit bien-tôt après, les Provinces-Unies, du côté du Rhin, comme elles l'étoient du côté du Brabant & de la Meuse. On ne porta pas ses vûës si loin, on ne sçut ni négocier, ni se servir des avantages qu'on s'étoit habilement procurés. On laissa même aller les troupes Hollandoises, avant que d'avoir tiré de la République aucune assûrance, aucune déclaration du parti qu'elle vouloit prendre, sans même rien lui offrir qui pût dissiper ses soup-

1701.

Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 394. Larrey, tom. 2. pag. 467.

soupçons. On lui fit seulement présenter un Mémoire par l'Ambassadeur d'Espagne, pour justifier ce qui venoit de se passer. On y disoit, que depuis l'acceptation du Testament, Leurs Seigneuries avoient non-seulement différé de reconnoître le Roi d'Espagne, mais aussi qu'elles emploïoient toutes sortes de moïens pour former de nouvelles ligues. Que Sa Majesté très-Chrêtienne avoit attendu que revenuës du prémier sentiment qu'on leur avoit inspiré, elles fissent des démarches convenables pour assûrer une paix solide. Que le Roi très-Chrêtien n'avoit rien oublié pour les engager à faire ces démarches; qu'on leur avoit demandé de sa part quelles assûrances elles désiroient avoir; mais que tant d'avances faites avoient été inutiles. Que la puissance du Roi très-Chrêtien, connuë de toutes parts, ne permettoit pas qu'on attribüât ces avances à la crainte de soûtenir une nouvelle guerre. Que loin de répondre à ces avances, ils ne cessoient de négocier dans les Cours étrangères. Qu'on ne parloit en Hollande que de préparatifs de guerre. Que toutes ces considérations avoient déterminé à ne pas laisser plus long-tems leurs troupes maîtresses dans les Places d'un Roi qu'ils ne reconnoissoient pas.

Prétextes de ces fautes. *Feuquières, tom. 2. pag. 78.*

TANT de fautes furent couvertes du spécieux & vain prétexte de ne pas commencer les hostilités, & d'observer le traité de Ryswick; comme si ce qu'on venoit de faire n'étoit pas une vraïe hostilité & une transgression de ce traité, qui avoit donné aux Provinces-Unies la Barrière qu'on leur enlevoit; comme si encore les raisons qui avoient déterminé à cette surprise, n'eussent pas été du-moins aussi pressantes pour engager à la soûtenir par des démarches vigoureuses. Cette conduite molle par-rapport à la Hollande, fût tenuë par-tout ailleurs. On eut une Armée sur le Rhin, aussi-bien qu'en Flandre; on les tint dans l'inaction. Il sembloit qu'on eût honte d'attaquer des ennemis qui n'étoient pas assez prêts pour se défendre. On ne pensa pas même à s'assûrer des communications avec l'Electeur de Bavière & le Duc de Wolfenbuttel; ce qui eût pourtant été fort aisé, étant maître, comme on l'étoit, du Bas-Rhin par les Places de l'Electorat de Cologne, & du Haut-Rhin par Huningue & Strasbourg.

On se laisse amuser par les Hollandois. *Memoires de la Torre, tom. 3. pag. 51. Quincy, tom. 3. pag. 451. Le Clerc, tom. 3. pag. 431.*

LES Etats-Généraux cependant, effraïés du danger qu'ils couroient, & voïant qu'on hésitoit de prendre parti sur la manière dont on en useroit à leur égard, firent assûrer qu'ils étoient prêts d'entrer en traité avec tel qu'il plairoit au Roi très-Chrêtien de nommer. On leur envoïa le Comte d'Avaux, qu'on savoit qu'ils estimoient. Il commença par déclarer qu'il ne pouvoit entrer en conférence, qu'auparavant Leurs Hautes Puissances n'eussent répondu aux Lettres des Rois très-Chrêtien & Catholique, & qu'elles n'eussent reconnu le dernier pour Successeur de Charles second. On fit cette démarche; on félicita le nouveau Roi sur son avénement à la Couronne; on le remercia des sentimens favorables qu'il avoit témoigné; on lui en demanda la continüation, & on l'assûra qu'on vouloit vivre avec lui comme on avoit vécu avec son prédé-

prédéceſſeur ; on donna au Roi très-Chrêtien les mêmes aſſûrances. Ces Lettres furent accompagnées de démarches effectives. Le vingt-deux février les Etats-Généraux députèrent divers Membres de leur Corps, pour aller féliciter Dom Bernardo de Quiros Ambaſſadeur extraordinaire d'Eſpagne ſur l'avénement de Philippe cinq ſon Maître à la Couronne. 1701.

UNE conduite nette & franche avec les Hollandois, auroit infailliblement produit deux grands avantages. Déſintéreſſés dans cette affaire, ils n'auroient pas pris d'engagemens avec l'Empereur pour un intérêt qui ne regardoit que ſa Maiſon. Raſſûrés pour la conſervation de leur Etat & de leur Commerce, peut-être auroient-ils concouru à affoiblir celui des Anglois ; à quoi il y avoit d'autant plus d'apparence, que la mort prochaine du Roi Guillaume auroit vraiſemblablement déſuni ces deux Puiſſances Maritimes, dont la jalouſie pour le Commerce ſera éternelle.

Comment on auroit dû ſe conduire avec la Hollande.

Feuquières, tom. 2. pag. 71.

LES Conférences commencèrent à la fin de février. On diſputa pendant quelque tems à qui s'expliqueroit le prémier, le Comte d'Avaux ſoûtenant toûjours qu'il n'étoit venu que pour écouter les propoſitions qu'on avoit à lui faire. Elles étoient prêtes ; mais, avant que de s'expliquer, on avoit voulu ſavoir le tour que prendroient les affaires en Angleterre. On eut tout ſujet d'en être content. Jamais Parlement, dans les plus grands dangers de la Nation, n'avoit été plus ardent ni plus généreux. Le traité de partage fût déclaré auſſi injuſte par ſa nature, que fatal par ſes conſéquences. On peut juger par-là de la diſpoſition que le Roi très-Chrêtien auroit trouvé dans les Anglois à appuïer ſes prétentions s'il eût rejetté le Teſtament. Tous ceux qui avoient eu part à ce traité furent accuſés de malverſation ; on demanda qu'ils fuſſent éloignés de la Cour.

L'Angleterre ſe déclare hautement contre la France.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 404.

EN vûë d'attacher au parti qu'on vouloit prendre, tous les Proteſtans en général, & en particulier la Maiſon d'Hanovre, Guillaume fit déclarer par le Parlement que la Princeſſe Sophie Doüairière d'Hanovre étoit la plus prochaine, dans la Ligne Proteſtante, à la ſucceſſion de la Grande-Bretagne, après Guillaume trois & la Princeſſe de Dannemarck, dont le fils unique étoit mort l'année précédente. Les Communes réſolurent unanimément d'aller en Corps ſupplier Guillaume de faire avec les Etats-Généraux & autres Puiſſances, tels traités qu'il jugeroit à-propos dans les circonſtances. Elles réſolurent encore d'emprunter cent mille livres Sterling pour le ſervice de la Flotte, & cinquante mille pour l'entretien des garniſons. Pour que ces ſommes fuſſent plûtôt prêtes, elles aſſignèrent ſix pour cent d'intérêt à ceux qui les avanceroient. Il fût arrêté qu'on pourvoieroit à l'entretien de trente mille matelots & de quatre-vingt vaiſſeaux de guerre, & qu'on feroit bons tous les fonds Parlementaires établis depuis la Révolution.

Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 86.

Burnet, tom. 5. pag. 28.

CES réſolutions étant telles qu'on pouvoit les ſouhaiter, on remit au Comte d'Avaux les prétentions préliminaires du Roi de la Grande-Bre-

La Hollande en fait autant.

tagne & des Etats-Généraux. Les derniers demandoient, que pour conserver la paix & la tranquillité générale, il fût donné à l'Empereur contentement & une satisfaction raisonnable sur ses prétentions à la succession d'Espagne, lesquelles étoient reglées par le traité de partage; que ce Prince fût admis dans le traité à faire, & que le Roi de la Grande-Bretagne y fût invité.

1701. *Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 91. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 402. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

2°. Que Sa Majesté très-Chrétienne dans un certain tems fixé, aussi-court qu'il se pourroit, retirât toutes ses troupes des Païs-Bas Espagnols, sans qu'il lui fût permis de les y renvoïer jamais; mais qu'il leur fût permis à eux & aux Anglois d'y en mettre, à la réquisition du Roi d'Espagne.

3°. Que pour leur sûreté particulière, on leur confieroit la garde des Places & Forteresses de Venlo, Ruremonde, Stevensfwart, Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons, Dendermonde, Dama & St. Donat, avec leurs Châteaux & Citadelles, dans l'état où elles se trouvoient actuëllement. Qu'ils y auroient plein pouvoir & autorité, sauf les revenus & autres droits du Roi d'Espagne; qu'ils pourroient en réparer & en augmenter les fortifications à leur gré.

4°. Qu'aucuns Roïaumes, Provinces, Villes, Terres ou Places appartenant à la Couronne d'Espagne, en quelques endroits qu'ils fussent situés, ne pourroient jamais appartenir à la Couronne de France, sous quelque tître & de quelque manière que ce pût être.

5°. Que dans tous les Roïaumes & Etats du Roi d'Espagne, les sujets & habitans des Provinces-Unies seroient sur le même pied, où ils avoient été du tems du feu Roi Charles second; que tout ce qui pourroit être accordé aux François, seroit censé leur être aussi accordé.

Le tout, ajoûtoit-on, avec reserve d'amplifier ces points dans la négociation, autant qu'on le jugera nécessaire pour l'éclaircissement de leur véritable sens, comme aussi pour prévenir toute dispute.

Les demandes de l'Angleterre étoient les mêmes; car on y vouloit aussi des Places de sûreté, & on demandoit seulement les Villes d'Ostende & de Nieuport, avec leurs Ports, Châteaux & Citadelles, & tous les Forts, Ouvrages & Fortifications y appartenans.

Ces Mémoires ne furent point répondus. Le Comte d'Avaux se contenta de dire, que le Roi son Maître observeroit exactement le traité de Ryswick, & qu'il étoit prêt d'entrer en conférence avec les Députés des Etats, pourvû que l'Envoïé d'Angleterre ne s'y trouvât pas.

On continuë de se laisser amuser. *Mémoires de la Torre, tom. 3. p. 108. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 407.*

Comme la Flandre étoit pleine de troupes Françoises, & que la Hollande n'étoit pas en état de leur résister si elles s'étoient mises en action, on souhaitoit fort la continuation des Conférences. Guillaume trois pour calmer le ressentiment qu'il ne doutoit pas que ces demandes n'eussent excité à Versailles, se détermina enfin à reconnoître Philippe cinq de la manière la plus authentique, au-moins en apparence. Peut-être usoit-il de la distinction de *Roi de droit* & de *Roi de fait*; sa Lettre étoit ainsi conçûe.

» Guil-

„ Guillaume troisième, par la Grace de Dieu Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. „ 1701.

Au Sérénissime & très-puissant Prince Philippe cinq, par la même Grace Roi d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem, Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant & de Milan, Comte d'Hapsbourg, Flandre, Tirol, & nôtre Frère & Allié, santé & prospérité. „ *Burnet, tom. 5. pag. 25.*

Sérénissime & très-puissant Prince, nôtre cher Frère & Allié, Nous avons reçu la Lettre de Vôtre Majesté datée du vingt-quatre mars, laquelle nous a été fort agréable, tant parce qu'elle nous apprend vôtre heureux avénement à la Couronne d'Espagne, vôtre heureuse arrivée à vôtre Cour, & que vous même vous êtes chargé du Gouvernement de la Monarchie. Comme Vôtre Majesté nous donne des assûrances qu'Elle est parfaitement résoluë de continuër & de conserver inviolablement l'ancienne alliance, amitié & bonne correspondance des deux Couronnes, Nous embrassons avec beaucoup de joïe cette occasion, tant pour congratuler Vôtre Majesté de son heureux avénement au trône d'Espagne, que pour lui donner cette marque de la particulière estime que nous avons pour Elle, & pour lui témoigner que Nous tâcherons, le plus promptement qu'il nous sera possible, de faire ensorte que les engagemens mutuëls, & que nôtre amitié & alliance puissent être confirmées & noüées avec les liens les plus forts, & que le bien réciproque des deux Nations puisse de jour en jour devenir plus florissant. C'est ce que Nous espérons, & ce que nous considérons comme le moïen le plus assûré du repos & de la tranquillité commune, & du bonheur général de toute l'Europe ".

Malgré cette vaine cérémonie, le Comte d'Avaux persista dans son refus d'admettre aux Conférences l'Envoïé de la Grande-Bretagne, du-moins comme aïant quelque chose à traiter avec lui. En effet, les Adresses des deux Chambres équivalant à des déclarations de guerre, quelle espérance pouvoit-on avoir de convenir avec ce Ministre? Les Etats-Généraux persuadés alors que leurs intérêts étoient inséparables de ceux de la Grande-Brétagne, soûtinrent leurs prétentions avec autant de fermeté. Les Conférences cessèrent. L'arrivée du Roi Guillaume à la Haïe ne contribüa pas à les renoüer. Le Comte d'Avaux se retira après avoir présenté un Mémoire, ou plûtôt un Manifeste. Tel fût le fruit de cette négociation, continüée pendant sept mois sans aucune espérance d'y réüssir. On l'avoit dû prévoir, & il est étonnant qu'en état de se faire craindre, comme on l'étoit alors, on n'ait pas pris la voïe dont on s'étoit souvent servi avec succès; c'est-à-dire, qu'au même tems qu'on se saisit des troupes Hollandoises, il falloit proposer aux Etats les conditions justes & raisonnables qui leur pouvoient convenir, & leur fixer un terme pour prendre leur parti. Une pareille conduite eut été plus utile & plus glorieuse que la modération qu'on faisoit tant valoir, & qui, dans la disposition où étoient alors les esprits,

Rupture des Conférences de la Haïe. *Quincy, tom. 3. pag. 453. Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 115.*

prits, ne pouvoit servir qu'à leur donner le loisir de prendre leurs mesures.

1701.

On se brouïlle personnellement avec Guillaume trois.

Quincy, tom. 3. pag. 500. Burnet, tom 5. pag. 75. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 427. Le Clerc, tom. 3. pag. 434.

Un nouvel incident brouilla personnellement le Roi très-Chrétien avec Guillaume. Jaques Stuart mourut à St. Germain en Laye vers la fin de juin, dans les sentimens de la piété la plus vive & la plus tendre. Il déclara qu'il pardonnoit du meilleur de son cœur, & comme il souhaitoit que Dieu lui pardonnât à lui-même, au Prince d'Orange son gendre, à ses deux filles, à l'Empereur, aux Hollandois, à tous ceux qui l'avoient trahi & abandonné. Il ordonna, que son Corps fût mis en dépôt dans l'Eglise du Monastére des Bénédictins Anglois de Paris, & qu'on gravât sur son tombeau, CY GIT JAQUES SECOND, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Loüis l'avoit été voir pendant sa maladie, & lui avoit promis qu'il auroit pour la Reine son épouse, pour le Prince & la Princesse ses enfans tous les égards qu'il avoit eu jusqu'alors. Il lui tint parole, il reconnut le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre, lui continüa la pension de cinquante mille livres par mois, & le même nombre d'Officiers & de Gardes du Corps que le Roi son père avoit eu. Il déclara publiquement que par cette reconnoissance il ne prétendoit en aucune manière troubler le Roi Guillaume dans la possession où il étoit du Roïaume de la Grande-Bretagne.

On tâche inutilement de l'appaiser.

Quincy, tom. 3. pag. 501. Limiers, tom. 3. pag. 72. Mémoires de la Paix de Ryswick, tom. 3. pag. 179.

Il écrivit même à ce Prince, que le Roi Jaques étant mort, le Prince de Galles avoit pris aussi-tôt le titre de Roi, comme fils & héritier du feu Roi son père. Qu'il n'avoit point fait de difficulté de le reconnoître en cette qualité; que l'aïant toûjours traité de Prince de Galles, la conséquence étoit naturelle de l'appeller Roi d'Angleterre; que nulle raison n'avoit dû l'en empêcher; qu'il n'avoit point pris d'engagement contraire dans le traité de Ryswick; que l'article quatrième du traité fait avec lui, portoit seulement, que Sa Majesté très-Chrétienne ne troubleroit pas le Roi de la Grande-Bretagne dans la possession paisible de ses Etats, qu'elle n'assisteroit ni de ses troupes, ni de ses vaisseaux, ni d'aucun autre secours, ceux qui voudroient l'inquiéter; que son intention étoit d'observer ponctuëllement cet Article. Qu'il pouvoit s'assûrer que le titre de Roi d'Angleterre, que le Prince de Galles avoit pris, ne lui procureroit de sa part d'autres secours, que ceux que le Roi son père, depuis le traité de Ryswick, en recevoit pour sa subsistance. Que n'étant point Juge entre le Roi de la Grande-Bretagne & le Prince de Galles, il ne pouvoit décider contre le dernier, en lui refusant un titre que sa Naissance lui donnoit. Qu'après-tout, c'étoit assez qu'il observât le traité de Ryswick, dans un tems où la conduite du Roi de la Grande-Bretagne & des Etats-Généraux, la sortie & la jonction de leurs Flottes, les assistances secrettes qu'ils donnoient à l'Empereur, pouvoient être regardées comme autant de contraventions de ce traité.

Ces

Ces raisons ne satisfirent point Guillaume. Soit qu'il eût sujet d'être mécontent, ou qu'il voulût l'être, il fit éclater son ressentiment par le rappel du Comte de Manchester son Ambassadeur à Paris. Ses sujets, & tous les Princes qui étoient prêts de se liguer avec lui entrèrent dans ses sentimens; on cria de tous côtes contre Loüis, & sa générosité passa pour une infidélité. Il étoit pourtant exactement vrai qu'il observoit le traité de Ryswick; qu'il s'étoit reservé la liberté de reconnoître & de traiter Jaques comme Roi, & que selon toutes les Loix, excepté celles du Parlement d'Angleterre, la Couronne de la Grande-Bretagne étant héréditaire, le titre de ce Prince devoit passer à son fils.

1701. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 431.*

Ce ne fût pas cette reconnoissance qui détermina à la guerre; la résolution en étoit déjà prise. Tandis qu'on négocioit avec la France & qu'on lui faisoit des demandes qu'elle n'avoit ni le pouvoir ni le droit d'accorder, puisqu'en y acquiesçant elle auroit violé la plus essentiëlle des conditions du feu Roi Catholique, on avoit fait divers traités avec le Dannemark, la Maison d'Hanovre & le Brandebourg. Tous s'étoient engagés à fournir des troupes à Guillaume & aux Etats, & à agir offensivement par-tout où ils le jugeroient convenable.

La guerre étoit résoluë avant ce mécontentement. *Ibid. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Ce dessein qu'on avoit de s'opposer à la grandeur de la France, valut à Frédéric Marquis de Brandebourg, le titre de Roi de Prusse. L'Empereur *par sa toute-puissance Impériale*, dit-on, avoit érigé le Duché de Prusse en Roïaume. Comme les autres Nations ne reconnoissoient point cette puissance, Frédéric auroit été long-tems Marquis pour elles; mais le besoin que la Hollande & l'Angleterre avoient de ses troupes, les déterminèrent à le reconnoître d'abord, & tous leurs Alliés suivirent leur exemple.

A-peine le Comte d'Avaux étoit-il parti de la Haïe, qu'on y signa une ligue, entre l'Empereur, la Grande-Bretagne & les Provinces-Unies. On s'engageoit à faire les plus grands efforts, pour faire obtenir une satisfaction convenable à l'Empereur & au Roi Guillaume, & une sûreté particulière aux Etats-Généraux. Pour cela on convint qu'on attaqueroit les Païs-Bas, pour servir de barrière à la Hollande; le Duché de Milan & ses dépendances, pour la sûreté des Provinces héréditaires de Sa Majesté Impériale. Les Anglois & les Hollandois pouvoient attaquer les Païs & les Villes que les Espagnols ont dans les Indes, & tout ce qu'ils y prendroient devoit leur demeurer. On convint de ne point traiter de paix que conjointement & du consentement des autres parties, & de n'accepter aucune condition qu'on n'eût obtenu une satisfaction juste & raisonnable pour l'Empereur, pour le Roi de la Grande-Bretagne & les Seigneurs Etats-Généraux, pour la sûreté particulière des Terres de leur obéïssance & de leur Commerce, & sans avoir pris les plus justes mesures pour empêcher que les Roïaumes de France & d'Espagne fussent jamais réünis sous un même Roi. Les Alliés convinrent des troupes qu'ils mettroient sur pied. L'Empereur devoit fournir quatre-vingt-dix mille hommes, les Hollandois cent deux mille, tant en Campagne que dans les garnisons, les Anglois quarante mille. Outre

Traité de la grande Alliance signé à la Haïe. *Corps Diplomatique, tom. 8. Part. 1. pag. 89. Mémoires Historiques & Chronologiques. Le Clerc, tom. 3. pag. 431. Quincy, tom. 3. pag. 457. Limiers, tom. 3. pag. 74.*

1701. ces troupes de terre, les Puissances Maritimes se chargeoient d'entretenir de nombreuses Flottes.

Raisons pour & contre ce traité.

Il paroît inconcevable que l'Angleterre, sur-tout les Etats-Généraux ôsassent former cette ligue, eu égard aux circonstances. Pendant un grand nombre d'années ils avoient vû la France soûtenir seule les efforts de la plus grande partie de l'Europe, gagner des batailles, prendre des Villes, étendre ses limites & réduire tous ses ennemis à accepter les conditions qu'elle avoit voulu leur imposer. Alors ils la voïoient soûtenüe de toute la puissance d'Espagne, de celle du Duc de Savoïe, sûre de l'appui de deux Electeurs, également formidable sur le Pô, sur le Danube, sur le Rhin, sur l'Escaut, & bien plus en état qu'elle ne l'étoit en 1672. de porter la désolation dans le cœur des Provinces-Unies. Malgré cette vûë, ils ne laissèrent pas de s'unir, non-seulement pour se défendre, mais pour attaquer.

L'étonnement cessera, si on fait attention à la nécessité où ils croïoient être de tout risquer pour sauver leurs intérêts les plus chers; il n'y avoit que leur union qui pût les mettre à couvert. C'est ce qui détermina les Hollandois à refuser tout traité separé, à soûtenir toûjours que leur sureté particulière ne pouvoit se trouver que dans la paix générale, & que la paix générale ne pouvoit être sans la satisfaction de l'Empereur, c'est-à-dire sans la diminution de la Monarchie d'Espagne & de la puissance de la Maison de Bourbon. Les Païs-Bas entre les mains de Philippe cinq, leur donnoient autant d'allarmes que s'ils avoient été entre les mains de Loüis quatorze, & ils les y voïoient déjà. Qui peut savoir ce qui seroit arrivé, si la Monarchie d'Espagne n'eût point été disputée, & que l'aïeul & le petit-fils eussent pû réünir leurs forces?

D'ailleurs, ils savoient que le Duc de Savoïe n'étoit rien moins que ferme dans l'Alliance qu'il venoit de contracter; que l'Empereur avoit dans tous les Etats du Roi Catholique grand nombre de zélés partisans; que l'Espagne en désordre comme l'avoit laissée Charles second, & divisée par les factions qui ne manqueroient pas de s'y élever embarrasseroit du-moins autant la France qu'elle l'aideroit. Et ce qui aida peut-être davantage à les déterminer, ne savoient-ils pas, n'éprouvoient-ils pas actuëllement que les Conseils de Versailles n'étoient plus les mêmes, que Chamillard étoit incapable des Emplois dont on l'avoit chargé, que les créatures de Madame de Maintenon & de la Duchesse de Bourgogne auroient le commandement des Armées; en un mot, que tout se faisoit par intrigues & par cabale?

On négocie de toutes parts pour se fortifier.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

L'Angleterre & la Hollande s'assûrèrent encore de la Suède. On s'engagea mutuëllement à ne favoriser en aucune façon ceux qui seroient actuëllement ou pourroient devenir ennemis des trois Puissances. Quoique la guerre ne fût pas déclarée, les troupes Palatines & Hollandoises, celles de Brandebourg & d'Hanover se mirent en mouvement pour tomber sur ceux qui s'étoient déclarés, ou qu'on soupçonnoit devoir se déclarer pour la France. Le Duc de Wolfenbuttel, qui avoit levé douze

douze mille hommes pour le ſervice de cette Couronne, fût contraint de rénoncer à la neutralité, & la plus grande partie de ſes troupes paſſèrent au ſervice des Alliés. On vouloit traiter de même l'Electeur de Cologne. Ce Prince avoit reçu le vingt-trois de novembre garniſon Françoiſe dans la Citadelle de Liége, il mit enſuite des troupes de la même Nation dans Bonn, Rhynberg, Dinant, Huy & Keiſerswert, ſous le nom de troupes auxiliaires du Cercle de Bourgogne; de même que les Hollandois avoient mis les leurs dans le Duché de Bergue & de Juliers, ſous le nom de troupes auxiliaires du Cercle de Weſtphalie.

1701.

Corps Diplomatique, tom. 8. part. 1. pag. 151.

CET Electeur avoit d'abord penſé de garder une exacte neutralité. Les plus puiſſantes raiſons l'y engageoient, comme il l'avoit marqué aux Miniſtres des Puiſſances qui l'avoient ſollicité de ſe déclarer contre les deux Couronnes. Ses Etats étoient frontières de la France; l'Empereur entreprenoit la guerre comme Chef de la Maiſon d'Autriche, non comme Chef de l'Empire; la Diète n'avoit point autoriſé cette guerre, & elle alloit à détrôner le Roi d'Eſpagne, propre neveu de ſon Alteſſe Electorale. Malgré ces raiſons, les troupes de Hollande s'avancèrent à grands pas vers ſes frontières. Il vint à bout d'obtenir qu'elles ſuſpendiſſent leur marche & différaſſent de paſſer le Bas-Rhin, au-moins juſqu'au dernier de novembre. On fait des fautes par-tout. Ce délai lui fût accordé; il s'en ſervit, comme on vient de le dire, à mettre ſes Places entre les mains des François. Il exigea d'eux ſous ſerment, qu'ils n'obéïroient qu'à ſes ordres, qu'ils ne feroient aucune hoſtilité contre l'Empereur & l'Empire, & qu'ils ſortiroient de ſes Etats dès qu'il le ſouhaiteroit. Les Hollandois réparèrent la faute qu'ils avoient faite en ſe laiſſant amuſer & prévenir. Aidés par les intrigues de l'Electeur Palatin & du Prince de Saxe-Zeitz Evêque de Rahab, ils gagnèrent les Magiſtrats de Cologne, qui reçurent dans leur Ville garniſon Hollandoiſe.

Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 254.

LA France ne s'étoit pas non-plus oubliée. Par ſes ſoins, & plus encore par ſes largeſſes, dans le mois d'août on ſigna à Hailbron un traité, par lequel les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Bavière, & les Cercles de Suabe & de Franconie s'engageoient à ne prendre aucune part dans la guerre qui s'allumoit entre l'Empereur & le Roi très-Chrétien. Si cette aſſociation eût ſubſiſté, elle auroit maintenu la paix dans l'Empire & dans les Païs-Bas, où l'Angleterre & la Hollande n'auroient óſé rien entreprendre; mais l'Empereur & ſes Alliés trouvèrent le moïen de la rompre; non-ſeulement les Cercles quittèrent la neutralité, mais au commencement de l'année ſuivante ils entrèrent dans la grande Alliance.

On enlève à la France ſes Alliés.

Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques. Corps Diplomatique, tom. 8. part. 1. pag. 88.

PENDANT toutes ces negociations la guerre avoit commencé en Italie. L'Empereur fit faire à Madrid le dix-ſept de janvier une proteſtation contre le Teſtament de Charles ſecond, qui n'avoit pû ni dû déclarer nulle, une rénonciation ratifiée par la paix des Pyrénées & confirmée par le Teſtament de Philippe quatre. Il eſt certain que ce Prince n'avoit point d'autre titre pour diſputer la Monarchie d'Eſpagne, & il n'eſt

L'Empereur proteſte contre le Teſtament de Charles ſecond.

n'eſt pas étonnant que tous les Ecrivains de ſon parti aïent regardé ces raiſons comme déciſives. En France & en Eſpagne on a raiſonné tout autrement.

1701.

Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 24.

Réflexions ſur cette proteſtation.

La rénonciation, a-t-on dit, eſt uniquement fondée ſur l'inconvénient qui reſulteroit de l'union des deux Couronnes. C'eſt ce qui paroît par le contract de mariage de l'Infante Marie-Thérèſe & le dix-ſeptième article du Teſtament de Philippe quatre. Le Baron d'Iſola, Membre du Conſeil Aulique, & ſûrement incapable de trahir les intérêts de la Maiſon d'Autriche, l'a reconnu dans *le Bouclier d'Etat & de juſtice*, où il dit ; „ La cauſe unique & fondamentale de cette rénonciation, „ c'eſt pour exclure la France du droit de pouvoir annexer la Monarchie d'Eſpagne à ſon Roïaume & à ſes Loix, & non pas d'en priver „ la Reine ou ſes Deſcendans quand rien ne les empêcheroit d'y être „ admis. Ainſi ce motif fondamental venant à ceſſer, l'ordre naturel „ de la ſucceſſion doit être rétabli ". C'eſt ce qui eſt arrivé dans la perſonne du Duc d'Anjou. Il étoit le plus proche héritier du Roi Catholique après le Dauphin & le Duc de Bourgogne. Les Deux Couronnes ſelon le Teſtament ne pouvoient ſe réünir ſur ſa tête : ce Teſtament étoit encore trop favorable à Léopold, en appellant ſon fils après les Ducs d'Anjou & de Berry au préjudice du Duc d'Orléans & du Duc de Chartres, qui par Anne d'Autriche, dont la rénonciation avoit pareillement été déclarée nulle, précédoient inconteſtablement Léopold & ſes deux fils. La puiſſance d'un Prince eſt-elle une raiſon légitime de lui faire la guerre, & de le priver d'une ſucceſſion qui lui vient ſelon le cours de la nature, préciſément pour entretenir l'équilibre? Y a-t-on penſé, que dans l'occaſion préſente? On a vû tranquillement la Maiſon d'Autriche ajoûter à tant de Provinces & à tant de Roïaumes la Hongrie & la Tranſylvanie. Ces conquêtes ſont le prix du ſang Allemand, Léopold ſeul en a profité. Les Diètes de Ratisbonne ſe ſont-elles jamais aviſées de lui refuſer du ſecours, ſous prétexte que s'il venoit à renvoïer les Turcs au-delà du Boſphore, cette étenduë immenſe de Païs le rendroit trop puiſſant? Pourquoi donc l'Europe a-t-elle cru avoir un intérêt capital à conteſter les droits de la Maiſon de Bourbon? On répond en un mot à cette queſtion, que Léopold, auſſi avide peut-être de s'aggrandir que Loüis quatorze, avoit mieux réüſſi à cacher ſa paſſion ; au-lieu que Loüis l'avoit manifeſtée toute entière ; qu'il avoit attaqué tous ſes voiſins, qu'il les avoit traités avec hauteur, & que c'étoit de tout cela qu'on vouloit ſe vanger, n'aïant pû le faire dans la dernière guerre.

Guerre en Italie.

Quincy, tom. 3. pag. 463.

Quoi-qu'il en ſoit, la proteſtation de Léopold à Madrid fût ſuivie d'une déclaration qu'il fit lui-même à Vienne au Marquis de Villars, qu'il n'y avoit point d'autre accommodement à faire qu'une reſtitution entière ; à quoi il ajoûta, que ſa Cauſe étoit celle de toute l'Europe, qu'il étoit perſuadé qu'il n'y mettroit guères du ſien, & que

l'Angle-

l'Angleterre, la Hollande & tous les Princes de l'Empire lui fourniroient des troupes & de l'argent, pour empêcher que la Monarchie d'Espagne ne restât à un Prince de France. 1701.

On n'avoit pas attendu cette déclaration pour mettre en état de défense ce que l'Espagne possédoit en Italie. Dès la fin de l'année dernière on y avoit envoïé des troupes. Le Comte de Tessé, Ecuïer de Madame la Duchesse de Bourgogne, les y avoit conduites, & avoit emploïé tout l'hiver à négocier en différentes Cours; il prépara les voïes à un événement presque décisif dans les circonstances. Les troupes des deux Couronnes s'avancèrent sur la fin de mars vers Peschiera; tout d'un coup elles marchèrent à Mantouë, dont elles occupèrent tous les environs le six d'avril. Le Comte de Tessé, qui commandoit en attendant l'arrivée du Maréchal de Catinat, écrivit aussi-tôt au Duc que c'étoit une nécessité indispensable pour les deux Rois de mettre garnison dans sa Capitale, pour prévenir les Impériaux, qui ne manqueroient pas de s'en saisir, & qu'il espéroit que Son Altesse aimeroit mieux entrer sans délai dans des vûës aussi raisonnables, que d'exposer ses Etats à une ruïne totale. Le Duc assembla aussi-tôt son Conseil, & après une courte délibération les portes fûrent ouvertes. On y fit entrer cinq mille hommes tant François qu'Espagnols; on prit aussi possession de la Citadelle, moïennant trente-six mille écus par mois, qu'on s'obligea de païer à ce Prince.

La France s'empare de Mantouë. Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 69. Mémoires Historiques & Chronologiques.

On ne douta pas à Vienne qu'il n'y eût eu de la collusion entre la France & le Duc; on s'en plaignit fort, & dans la suite on s'en vangea hautement. Mais au fonds il étoit difficile qu'il prît un autre parti; & de plus, si les Gonzagues doivent le titre de Ducs à Charles-quint, personne n'ignore qu'ils devoient à Loüis treize la conservation de leur Duché, dont la Maison d'Autriche les a enfin dépoüillés.

Le Maréchal de Catinat destiné à commander l'Armée d'Italie, s'y rendit au commencement d'avril. Il la trouva forte de soixante & treize Escadrons & de soixante-quatre Bataillons. Le plan général que l'on s'étoit fait, étoit une guerre défensive; ainsi Catinat eut des instructions qui le gênèrent excessivement dans ses prémiers mouvemens. Il ne lui fût pas permis de s'opposer au débouchement de l'Armée de l'Empereur au sortir du Trentin. Cette Armée étoit commandée par le Prince Eugène, qui s'étoit fort signalé contre les Turcs. Elle étoit d'environ trente mille hommes de vieilles troupes fort aguerries; elle se trouva dans la plaine de Veronne contre son attente même.

Mauvais plan de guerre suivi par l'Armée Françoise. Feuquières, tom. 3. pag. 316.

L'Arme'e Françoise étoit en-deçà de l'Adige. Les ordres du Général lui défendant d'entrer sur les Terres de la République de Venise & de commencer le prémier acte d'hostilité, il fallut qu'il vît défiler devant lui l'infanterie Allemande, qui descendoit les montagnes pour s'approcher de l'Adige du côté de Veronne, sans ôser s'y opposer. Son Armée étoit séparée en plusieurs Corps. Une partie de l'infanterie occupoit le poste de Rivoli sur le bord de l'Adige, au-dessus de Veronne, & avoit

Le Prince Eugène entre en Italie. Burnet, tom. 5. pag. 62. Feuquières, tom. 3. pag. 317.

1701. des postes avancés sur le Montebaldo, pour empêcher que l'ennemi ne prît sa marche entre le Lac de Guardia & l'Adige, & ne se postât d'abord auprès de Peschiera & du Mincio ; la plus grande partie de la cavalerie & le reste de l'infanterie étoient vis-à-vis de Veronne.

CETTE disposition parut suffisante au Maréchal de Catinat, pour faire échoüer les desseins du Prince Eugène ; elle ne dura guères, parce que ce Prince s'étendit au-dessous de Veronne, le long de l'Adige. L'Armée Françoise s'étendit aussi, & porta sa droite jusqu'à St. Pierre de Laigniago & Carpi, sans affoiblir pourtant le Corps d'infanterie qui étoit à Rivoli, parce qu'un Corps d'infanterie Allemande paroissoit toûjours vouloir passer l'Adige en cet endroit.

CE fleuve, qui depuis sa source coule au Midi jusqu'un peu au-dessus de Veronne, tourne tout-à-coup au Levant ; ainsi le Prince Eugène avoit bien moins de chemin à faire pour se rassembler ; c'est ce qui lui fit concevoir le dessein de battre l'Armée Françoise en détail. Pour y réüssir, il donna de nouvelles attentions au Général François, sans pourtant le débarrasser de celles qu'il étoit obligé d'avoir du côté de Rivoli, & de Veronne. Pour cela il avança un Corps de troupes jusqu'au Pô, vis-à-vis de Ferrare, & fit travailler à un pont sur cette rivière, comme s'il avoit eu dessein de faire passer son Armée dans le petit État de la Mirandole ou dans le Modénois.

Habileté de ce Prince. *Feuquières, tom. 3. pag. 320. Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 277.*

CE mouvement engagea le Général François à s'étendre encore plus qu'il ne l'étoit. Il fit passer le Pô à un Corps d'infanterie sur le pont qu'il avoit dans le Seraglio ; ce Corps occupa le poste de la Stellata, à l'opposite des Allemands. Le Prince Eugène saisit ce tems favorable à l'exécution de son projet. Il marcha à Carpi avec des forces supérieures à celles qui défendoient ce poste ; il fit marcher le Prince de Commerci avec un gros Corps de cavalerie, pour pénétrer entre Carpi & l'Adige, à-peu-près dans le tems qu'il pourroit avoir forcé le quartier de Carpi. Ces deux Corps se devoient joindre & aller tomber sur le Comte de Tessé, qui étoit à St. Pierre de Laigniago ; ce qui auroit absolument séparé le Corps qui étoit à la Stellata pour garder le passage du Pô. Ces trois postes enlevés, auroient entraîné l'abandon de tous les autres & la déroute des troupes qui les gardoient. Dès-lors le Milanez & l'Italie auroient été perdus pour les deux Couronnes ; car les peuples étoient las des Espagnols, & craignoient les François, disoient-ils, *à cause de la hauteur & de la dureté de leur Gouvernement.*

TOUT concouroit à assûrer & à faciliter l'exécution du projet du Prince Eugène. On avoit pris pour vraïes toutes les fausses attentions que l'ennemi avoit données ; on s'étoit séparé en sept ou huit Corps, au-lieu que quoi-qu'il parût aussi s'être séparé, il s'étoit ménagé les moïens de se rejoindre en deux Corps supérieurs à ceux qu'on auroit pû lui opposer. Le tems seul fût favorable, & sauva l'Armée Françoise. Au moment que le Prince Eugène commença sa marche, il survint un furieux orage, qui rendit le païs par où sa cavalerie devoit marcher tellement

impra-

impratiquable, qu'elle fût obligée de prendre un détour de cinq ou six lieuës, pour arriver au rendez-vous entre Carpi & l'Adige; de manière que le quartier de Carpi fût attaqué & battu par le Prince Eugène, sans que sa cavalerie parût. Ainsi le quartier de St. Pierre de Laigniago eut le tems de recueillir les débris du quartier de Carpi, de monter à cheval, de lever son camp & de se reploïer sur les autres quartiers. 1701.

Ce combat, quoique fort peu considérable pour la perte des hommes, eut néanmoins des suites considérables. L'Armée Françoise fût obligée de se retirer auprès du Mincio, parce que toute l'Armée Impériale passa l'Adige avec beaucoup de célérité. On ne pût même se tenir que peu de jours en-deça du Mincio, parce que les Allemands passèrent cette rivière auprès de Monzabano. On fût contraint de se retirer derrière l'Oglio & l'Adda, afin d'empêcher l'ennemi d'entrer dans le Milanez par le Bressan. Toutes ces marches en-arrière rendirent les Allemands maîtres de tout le Païs entre l'Adige & l'Adda, à l'exception de Mantouë, dont en se retirant on avoit augmenté la garnison. Ce ne fût pas là leur plus grand avantage. La supériorité qu'ils acquirent disposa plusieurs Princes d'Italie à se mettre de leur côté, anima leurs partisans dans le Roïaume de Naples & en augmenta le nombre.

Echec des François à Carpi. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Feuquières, tom 3. pag. 325. Quincy, tom. 3. pag. 467.*

Cette espèce de fuite chagrina extrêmement la Cour de France, qui ne s'étoit pas attenduë à voir le Prince Eugène pénétrer si aisément dans le Mantoüan & passer des rivières sans opposition. Le Maréchal de Catinat eut beau mander qu'il falloit qu'il fût trahi, & que quelques-uns de ceux qui avoient entrée dans le Conseil avertissent les ennemis de tous les projets qu'on y arrêtoit; ces plaintes, qui ne pouvoient tomber que sur des Officiers du Duc de Savoïe, dont il n'étoit pas permis de soupçonner la fidélité sans offenser Madame la Duchesse de Bourgogne, déterminèrent à envoïer le Maréchal de Villeroi prendre le commandement de l'Armée. Il s'y rendit promptement, il y trouva le Duc de Savoïe en qualité de Généralissime. Les soupçons loin de diminüer, augmentèrent. Pendant les divers mouvemens que les deux Armées firent, il ne sortit pas un seul détachement François qui ne recontrât des partis ennemis deux fois plus forts, de manière qu'ils furent toûjours battus.

On ôte le Maréchal de Catinat; on lui substitue le Maréchal de Villeroi. *Quincy, tom. 3. pag. 474. Limiers, tom. 3. pag. 70. Burnet, tom. 5. pag. 63. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Après l'affaire de Carpi, qui s'étoit passée le neuf de juillet, il ne se fit rien de part ni d'autre. Le Maréchal de Villeroi voulut à son arrivée se signaler par quelque exploit, afin de ranimer les troupes, que les marches en-arrière de Mr. de Catinat avoient fort découragées. Quoi-qu'on lui eût communiqué les justes sujets qu'on avoit eu de se défier de la droiture du Duc de Savoïe, le nouveau Général concerta avec ce Prince le dessein d'attaquer un Corps d'infanterie, que le Prince Eugène avoit mis dans Chiari à la tête de son camp, d'ailleurs trop bien situé pour qu'on pût l'attaquer avec avantage. Ainsi ce projet étoit vain, & son exécution n'auroit produit aucun avantage dans la circonstance présente.

1701. Il est battu à Chiari. *Quincy, tom. 3. pag. 477. Burnet, tom 5. pag. 63. Mémoires Historiques & Chronologiques. Tom. 3. pag. 330.*

Le Prince Eugène fût bien-tôt averti de ce dessein ; & des dispositions qu'on avoit faites pour l'exécuter. Sur ces connoissances, il prit toutes les mesures possibles pour rendre cette tentative sanglante, & il réüssit parfaitement. Les François y furent toûjours repoussés. Ce fût un second Valcourt. Ils y perdirent trois à quatre mille hommes, & après s'être opiniâtrés autant que Mr. de Savoïe le jugea nécessaire pour augmenter leur perte, ils se retirèrent sans avoir eu, pendant quatre ou cinq heures que dura le combat, un seul instant où l'on pût croire que l'événement en seroit heureux. La circonstance la plus remarquable de ce combat, c'est que le Duc de Savoïe s'y comporta avec une valeur distinguée, qui seule, dit le Marquis de Feuquières, auroit été capable de servir de preuve de la droiture de son cœur, si l'on n'en avoit eu d'ailleurs de convaincantes de sa perfidie, & de sa trahison.

Du reste, ce combat, comme on l'a déjà remarqué, étoit absolument inutile. Le peu de génie du Maréchal de Villeroi s'y étoit montré aussi-à-découvert, que la supériorité de celui du Prince Eugène dans l'affaire de Carpi. Tout étoit grand dans ce dernier projet, & conduisoit par la sagesse de sa disposition, à la décision d'une guerre en sa naissance, qu'il paroissoit même impossible de commencer. Par l'enlévement du quartier de Carpi, le Prince Eugène s'ouvroit un chemin presque sûr pour la ruïne de l'Armée des deux Couronnes & pour la conquête de tout ce qui appartenoit à l'Espagne en Italie. Au-lieu que dans celui de Chiari, tout étoit petit de la part du Maréchal de Villeroi, puisque la prise de ce poste ne pouvoit le conduire à rien de considérable, & qu'il ne pouvoit pas même le garder, à cause de sa trop grande proximité du front du camp ennemi ; il ne lui servoit même de rien pour éloigner son ennemi de la frontière du Milanez, ou pour se procurer quelque aisance qui lui fût nécessaire. De plus, ce poste n'avoit point été reconnu ; on n'avoit pas eu de canon pour répondre à celui de l'ennemi, & on ne sçut que le lendemain que les trois quarts de l'infanterie Allemande étoient dans ces retranchemens.

Autres succès du Prince Eugène. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 3. pag. 484. Burnet, tom. 5. pag. 63.*

Le Prince Eugène resta dans son camp & rendit inutiles les forces des deux Couronnes, fort supérieures aux siennes. Après s'être long-tems observé, on se mit en quartier d'hiver. L'Europe entière avoit eu la vûë sur ce commencement de guerre. Le peu d'avantage qu'y eurent les deux Couronnes malgré la supériorité de leurs troupes, l'espèce d'indolence & de timidité qui avoit paru dans leurs mouvemens, ne contribüa pas peu à déterminer ceux qui étoient encore indécis sur le parti qu'ils devoient prendre. La suite de la Campagne fût encore plus fâcheuse. Le Prince Eugène s'étoit tenu en corps d'Armée tandis que le Maréchal de Villeroi avoit distribüé & établi ses quartiers. Ce Prince se mit en mouvement au commencement de décembre ; il enleva la plûpart des postes & ceux qui les gardoient ; de manière qu'à la fin de ce mois les deux Couronnes n'eurent plus dans le Mantoüan que Mantouë & Goïto. Il coupa même la communication de ces deux Places, de sorte que la prémière fût absolument bloquée. POUR

POUR comble de disgrâce, la Princesse de la Mirandole, qui avoit reçu garnison Françoise & Espagnole, y introduisit les Impériaux. Ils y entrèrent tandis qu'elle régaloit le Commandant & les principaux Officiers de la garnison. Cette Place étoit forte & auroit soûtenu un long siège, si cette Princesse n'eût pas usé de stratagême, ou plûtôt si La-Chétardie qui y commandoit se fût mieux tenu sur ses gardes, & ne se fût pas fié aux honnêtetés qu'on lui faisoit & à la grande confiance que lui témoignoit la Princesse. Les Impériaux trouvèrent dans cette Place, dont la garnison eut permission de se retirer, quantité de farines, de ris & d'autres munitions de bouche; trois cens trente-trois tonnes de poudre, deux mille fusils & trente-trois pièces de canon. Tels furent les prémiers succès des Conseils timides & pacifiques de la Cour de France, aussi-bien que du peu de capacité du nouveau Général, & de plusieurs des Officiers qu'il avoit apparemment ordre d'emploïer préférablement aux autres. La-Chétardie, par exemple, étoit frère du Curé de St. Sulpice, fort-avant dans les bonnes-graces de Madame de Maintenon.

1701. *Limiers*, *tom. 3. pag. 71.* *Quincy*, *tom. 3. pag. 487.*

LES prémiers avantages de l'Armée Impériale donnèrent lieu à une grande conspiration d'éclater à Naples en faveur de l'Archiduc, vers la fin de septembre. Depuis long-tems l'Empereur avoit des intelligences dans le Roïaume de Naples. Le Comte Lambert son Ambassadeur à Rome, & le Cardinal Grimani, les ménageoient avec soin. César Michel-Ange-d'Avalos, Marquis del Vasto & de Pescara, entretenoit avec eux de secrettes liaisons, & ne cessoit de solliciter la Cour de Vienne d'envoïer des troupes en Italie, assûrant que les Napolitains ne manqueroient pas de se déclarer, dès qu'ils se verroient soûtenus. François Caëtano, Prince de la Cazerte, avoit écrit dans les mêmes termes au Prince de Lichtenstein, Gouverneur de l'Archiduc. Ces deux Seigneurs en trouvèrent d'autres qui entrèrent dans leurs vûës.

Conjuration de Naples. *Quincy*, *tom. 3. pag. 510.* *Mémoires de la Torre*, *tom. 3. pag. 296.* *Limiers*, *tom. 3. pag. 76.* *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

LORSQUE ces conjurés crurent leur dessein en état de réüssir, Jean Caraffe & Charles de Sangro, qui servoient dans les troupes de l'Empereur avant l'élévation de Philippe cinq sur le trône, allèrent trouver le Duc d'Uzeda, Ambassadeur d'Espagne à Rome, & lui firent mille protestations de leur dévoûement pour le Roi Catholique. Caraffe écrivit peu-après à Antoine son frère naturel, d'engager dans le parti de l'Archiduc le Comte de Policastro leur frère. Antoine le fit aussitôt savoir au Duc de Médina-Cœli, Viceroi de Naples, & ce fût le prémier indice qu'on eut de la Conjuration. Cependant Sangro gagna Jérôme & Joseph Capèce. Le dernier étoit aussi décrié par ses crimes que son frère l'étoit par son jeu; mais comme il étoit ardent, on se reposa sur lui du soin de grossir le nombre des Conjurés & de dresser le plan de l'exécution. Il s'associa bien-tôt Barthelemi Grimaldi, Duc de Télèse, François Spinelli Duc de Castellucia, & Malitia Caraffe; à ceux-ci se joignirent le Prince de Clusano, Jérôme & Bernardin Aquaviva, Xavier Rocca & le Prince de la Riccia.

1701. La partie ainsi liée, Capèce alla à Vienne pour faire ses conditions. La prémière fût, que l'Archiduc feroit sa résidence à Naples & ne donneroit aucun Emploi public aux Etrangers. On convint ensuite des récompenses des Conjurés; les plus mal partagés étoient ceux à qui l'on ne donnoit ni Principautés ni Provinces. Cependant chaque jour on répandoit à Naples des bruits injurieux au Gouvernement. Une multitude de Prêtres & de Religieux exaggéroient à toute occasion la douceur de la domination Autrichienne & la rigueur de celle de la Maison de France.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Les choses étoient dans cette situation, lorsque Cajetan Gambacorta vint à Naples & se joignit aux Conjurés. Le Prince de Darmstat, Viceroi de Catalogne avant la mort de Charles second, s'étoit engagé de lui envoïer par petits pelotons un détachement de troupes Impériales, avec lesquelles il pourroit se rendre maître de la Ville. Ceux des Conjurés qui étoient à Rome s'y rendirent peu-après, & tous se rassemblèrent dans des caves du Fauxbourg St. Janvier. Ce fût là qu'ils concertèrent les mesures pour l'exécution de leur projet. Ils déterminèrent qu'il falloit commencer par poignarder le Viceroi & se saisir du Château-neuf. Un nommé Athanase, Cocher du Duc de Médina-Cœli, s'étoit chargé de le poignarder un jour qu'il devoit le mener à la promenade sans suite & sans train. On avoit gagné quelques soldats de la Citadelle, on devoit y en faire entrer quelques autres déguisés en Marchands; ce qui paroissoit d'autant plus facile, que l'enclos du Château est l'endroit où se fait le plus grand commerce de Bêtes à cornes.

Ibid.

Tous ces complots s'étoient faits dans le dernier secret, lorsque le Viceroi reçut une Lettre du Duc d'Uzeda, qui lui marquoit qu'on parloit publiquement à Rome d'une grande conjuration qui devoit bientôt éclater à Naples. Sur cette nouvelle, on ouvre toutes les Lettres qui arrivent. Une entr'autres fit juger qu'un Religieux, nommé Jean de Villena, savoit tout le secret de la conspiration. Il fût arrêté. Appliqué à la question, il dit tout ce qu'il savoit; mais apparemment qu'il ne savoit pas grand' chose, car les Conjurés ne furent découverts que par une autre voïe. Allarmés de la prise de ce Religieux, ils changèrent le jour de l'exécution, qu'ils avoient marqué au cinq d'octobre, & le fixèrent au vingt-deux de septembre.

Une partie se trouva en armes à l'entrée de la nuit, près de la Fontaine de Médina, comme ils en étoient convenus avec le Cocher du Viceroi. Un nombre entra dans la Citadelle, les autres se répandirent en différens quartiers de la Ville. Le Duc de Médina-Cœli, soit qu'il ne fût pas encore assez-instruit pour agir, soit qu'il crût que rien ne pressoit, dormoit aussi profondément que s'il n'eût pas été en danger. Un Prêtre le sauva. Joseph Massa Garde de l'Arcenal du Château, en tira quantité d'armes sous prétexte de les faire nétoïer, & les envoïa chez un Armurier. Cet ouvrier paroissant surpris de ce qu'on remplissoit sa boutique d'armes qui étoient en bon état, le Garde-Magazin eut

eut l'indiscrétion de lui dire qu'il en seroit bien-tôt délivré, & lui confia le secret, en l'assûrant d'une grosse récompense. 1701.

L'Armurier avoit un frère Prêtre, il le consulte & lui déclare tout ce qu'il sait du complot. Celui-ci va aussi-tôt au Palais, il demande audience, il a toutes les peines du monde à l'obtenir; une heure ou deux plus tard cependant, l'affaire étoit sans remède. Le Duc de Popoli Grand-Maître de l'Artillerie du Roïaume, se chargea de donner ordre à tout. Son prémier soin fût de prendre la garde de l'infanterie Espagnole qui étoit au Palais du Viceroi, & de la faire passer sur le pont qui communique avec le Château, dont il s'assûra par cette manœuvre.

Elle est découverte & échouë. *Limiers, tom. 3. pag. 77. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Ce changement dans la disposition de la garde fit connoître à ceux qui s'étoient chargés de poignarder le Viceroi, que leur coup étoit manqué. Quelques-uns des Conjurés furent d'avis de remettre la partie à une autre fois; mais Caraffe & Joseph Capèce dirent qu'il n'étoit plus tems de reculer. Il se répandent dans les ruës en criant *Vive l'Empereur & l'Archiduc Charles Roi de Naples.* Ils rompent les prisons pour grossir leur nombre, ils rassemblent les bandits; ils brûlent le Palais de la Vicairie, où l'on administre la Justice. La nuit se passa dans cette horrible confusion. A la pointe du jour ils se saisirent de la Tour de marbre de Ste. Claire & de celle de St. Laurent, & s'y retranchèrent.

La plûpart des Gens de condition & des principaux Bourgeois, indignés des menaces qu'on leur faisoit de mettre leurs maisons au pillage s'ils ne se déclaroient pour l'Empereur, demandèrent permission au Viceroi d'aller fondre sur les Rébelles, dont le nombre n'étoit pas encore fort grand & n'étoit composé que de gens de la lie du peuple, peu aguerris, timides, & qui n'étoient animés que par l'espérance du butin. Le Conseil jugea à propos de s'instruire d'abord de l'état où étoit la Ville. Le Prince de Monteschio en parcourut une partie à la tête de deux Compagnies de cavalerie; il vit que le péril étoit bien-moins grand qu'on ne l'avoit cru d'abord. Il entendit le peuple répondre par-tout aux acclamations qui se faisoient en faveur de Philippe cinq, tandis que les factieux abandonnés se barricadèrent dans les ruës, & songeoient bien-moins à attaquer qu'à se défendre. Le Viceroi sur ce rapport prit le parti de ne pas engager l'action, à cause de la nuit qui approchoit, & de la remettre au lendemain. Il ne savoit pas que cette nuit-la même les Conjurés attendoient le Prince de la Cazerte, le Marquis del Vasto & le Prince de la Riccia, qui avoient rassemblé quelques troupes à la campagne. Heureusement pour le Gouverneur, les Conjurés ne reçurent que cinquante hommes. *Ibid.*

Dès que le jour parut, le Duc de Popoli sortit de la Citadelle suivi d'une foule de Noblesse & de tout ce qu'on avoit pû ramasser de soldats. A peine les Conjurés se défendirent-ils dans les postes qu'ils avoient occupés. Malitia & Tibère Caraffe chassés du leur, gagnèrent le Couvent de St. Laurent, qui n'étoit pas mal retranché; ils y furent encore forcés. La plûpart de leurs Complices se sauvèrent, parce qu'il *Ibid.*

n'y avoit pas assez de troupes pour garder les passages. Sangro, qui fût pris, eut la tête tranchée quelques jours après. Joseph Capèce fût tüé, ou se tüa lui-même. Le Prince de la Riccia fût pris sur les frontières du Roïaume & envoïé prisonnier en France. Ainsi se termina cette conjuration, sur laquelle la Cour de Vienne avoit fondé de si grandes espérances.

1701.

Troubles de Hongrie.

Vie de Ragotski. Mémoires de la Torre, tom. 2. pag. 338. Limiers, tom. 3. pag. 76. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Elle eut bien-tôt-après un autre sujet de chagrin & d'inquiétude. François Ragotski, fils & petit-fils des Ragotski Souverains de Transylvanie, avoit été élevé à Vienne après la prise du Château de Montgatz. Il y vivoit depuis long-tems d'une manière à ne pouvoir donner d'ombrage à l'Empereur, à qui il faisoit même assidûement sa Cour. Il crut devoir profiter de la faveur de l'Impératrice, dont il étoit particulièrement considéré, pour redemander la restitution d'une grande partie de ses biens, dont joüissoient les Ministres. Il fût arrêté. On publia qu'il entretenoit des liaisons secrettes avec le Bacha de Themeswar, que ce Bacha devoit appuïer la révolte dès qu'elle commenceroit en Hongrie, & que le Roi très-Chrêtien y feroit passer de l'argent. Que ce complot étoit d'autant plus sûr, que le Capitaine Longueval, qui l'avoit découvert, avoit fait en France trois voïages pour les Conjurés. Un certain Gueudeville autrefois Bénédictin, répandit en Hollande dans son *Esprit des Cours de l'Europe*, que le dessein étoit d'éteindre la Race Masculine de la Maison d'Autriche.

La conjuration parut bien-tôt une chimère aux personnes non prévenuës. Il ne paroissoit ni accusateurs ni témoins. Depuis quatre mois le Comte d'Ottingen, Président du Conseil Aulique, travailloit au Procès du prisonnier, sans qu'on sçût distinctement quel étoit son crime. On dit hautement à Vienne même, que ce Prince eût été innocent s'il n'avoit eu rien à perdre, ou qu'il n'eût point redemandé ce qu'il avoit déjà perdu. Il étoit dans le Château de Neustat. Son innocence ne lui paroissant pas un garant assez sûr de sa justification, il pensa à se sauver. Il gagna un Capitaine de Dragons nommé Deheman, qui disposa toutes choses pour son évasion. Le sept novembre il donna un grand repas au Gouverneur & aux Officiers de sa Garde; quand on eut bien bû il se leva, comme s'il eût eu besoin de prendre quelque relâche pour recommencer la débauche. Deheman l'habilla en Dragon, le mit à cheval & lui donna un Guide pour le conduire en Pologne. On ne s'apperçut de sa fuite que deux heures après.

Ibid.

On trouva sur sa table une Lettre pour l'Empereur. Il y marquoit qu'il avoit été effraïé du mépris qu'on faisoit des Loix de sa Patrie, de la dure captivité où il se voïoit réduit, des récompenses promises à ceux qui voudroient rendre témoignage contre lui; de la liberté donnée à son accusateur, sans vouloir l'écouter lui accusé, sur les preuves du parjure & de la calomnie de cet accusateur; de la saisie de ses biens sans l'avoir ni entendu ni convaincu, de l'établissement d'un Tribunal particulier, si funeste & si terrible par les exemples du passé, & con-

contraire à toutes les Loix de Hongrie, sur-tout à l'article de la convention de mille six cent quatre-vingt-sept. 1701.

Il ajoûtoit, que ces considérations lui avoient fait prendre la résolution de s'exiler, protestant devant le Trône du juste Juge des vivans & des morts son Sauveur & son Dieu, qu'il ne cherchoit point à décliner le Tribunal de sa Patrie & qu'il étoit tout prêt d'y aller défendre sa Cause. Ce Prince eut le bonheur de se sauver en Pologne. Il y demeura caché jusqu'en mille sept cent trois, que les peuples, à ce qu'on prétend, par les intrigues de la France, prirent les armes en sa faveur. Ce ne fût qu'au mois d'avril de cette année-là que son procès fût terminé; il fût condamné à mort & ses biens confisqués. On promit dix mille florins à celui qui le livreroit vif aux Officiers de Justice, & six mille à celui qui apporteroit sa tête. La Capitaine de Dragons qui avoit sauvé ce Prince ne fût pas si heureux. Il étoit resté imprudemment à Neustat, persuadé qu'il ne se trouveroit point de preuves contre lui; il s'en trouva pourtant d'assez fortes, du-moins il eut la tête tranchée le vingt-quatre décembre.

Idée générale des troubles de Hongrie. *Feuquières, tom. 2. pag. 119.*

Ces troubles, que la France & la Porte Ottomane ont également eu soin d'entretenir, n'ont point d'autre origine que le maintien des Privilèges de la Nation, auxquels l'Empereur a donné des atteintes continuëlles. Ce Prince a voulu rendre cette Couronne héréditaire, d'élective qu'elle étoit depuis bien des années. Les Grands se sont opposés à ce changement. On en a gagné plusieurs par des bienfaits, on a cru pouvoir impunément accabler les autres. Ceux qui ont échappé aux meurtres, aux supplices, se sont mis sous la protection du Turc & de la France. Ils ont mis à leur tête le Comte de Tekeli, qui a soûtenu la guerre jusqu'au traité de Carlowitz, où la Porte l'a abandonné.

Léopold, sous prétexte qu'il avoit conquis sur les Turcs une partie de la Hongrie, voulut faire reconnoître, dans une Assemblée générale des Etats de ce Roïaume, son prétendu droit héréditaire. La présence des troupes Allemandes, plusieurs Seigneurs Hongrois qu'il avoit gagné lui firent obtenir la Déclaration qu'il souhaitoit. Il reprit ensuite ses maximes tiranniques contre ceux qu'il supposa n'être pas dans ses intérêts. Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotski, fils de la femme du Comte Tekeli. Il fût emprisonné, mais il se sauva de sa prison, & souleva presque tout le Roïaume irrité de la perte de ses privilèges & de la dureté du Gouvernement Autrichien, & par son crédit, aidé seulement de l'argent de la France, il s'est fait déclarer Prince de Transylvanie & a fait déclarer le Trône de Hongrie vacant. Déclaration qui selon toute apparence n'eût pas été vaine, si les François ne s'étoient pas fait battre à Hochstet.

Tout politique qu'étoit Léopold, la naissance, du-moins la durée de ces troubles vint des défauts de sa conduite. Il est constant que s'il n'avoit pas inquiété les Protestans dans l'exercice de leur Religion, qu'il

1701. ne les eût pas abandonné au zèle indiscret & à l'avidité des Ecclésiastiques, à qui il donnoit leurs biens, le mouvement n'auroit pas été si général, sur-tout s'il n'avoit pas entrepris de faire déclarer cette Couronne héréditaire. Il auroit évité tous ces embarras, s'il n'avoit donné atteinte que successivement aux privilèges de ces Peuples, & qu'après avoir achevé de gagner par la douceur & par les bienfaits ceux qu'il auroit pû craindre. Il ne devoit pas supprimer la dignité de Palatin, il devoit en revêtir un Seigneur Hongrois; par-là insensiblement il auroit conduit les Grands au joug, qui ne s'en seroient apperçus que lorsqu'il leur eût été impossible de le secoüer.

Le Roi Auguste battu par le Roi de Suède. *Burnet, tom. 5. pag. 68. Histoire de Charles XII. Mémoires Historiques & Chronologiques*

LES Affaires du Roi Auguste dûrent fort inquiéter aussi le Conseil Aulique. Le Roi de Suède à la tête de huit mille hommes, passa le dix-neuf juillet la Duna dans des barques, aux environs de Riga, en dépit des Saxons, qui étoient retranchés à l'autre bord. Dès qu'il l'eut gagné, il les attaqua l'épée à la main & les mit en fuite après en avoir tué plus de six cens. Ils abandonnèrent six pièces de canon & tous leurs bagages. Sur-le-champ il fit partir un détachement qui alla s'emparer de Mittau capitale de la Courlande. Les Polonois le voïant approcher de leurs frontières, appréhendèrent de se voir engagés dans cette guerre. Le Cardinal Primat lui écrivit pour le porter à la paix, du-moins à ne point entrer dans le Roïaume. Charles douze répondit qu'il faisoit la guerre malgré-lui, & pour se défendre contre le Roi Auguste, qui l'avoit attaqué même sans aucun prétexte. Que ce Prince, aïant violé son serment & les *Pacta conventa*, s'étoit rendu incapable de gouverner la République, laquelle n'avoit plus d'autre parti à prendre que de renvoïer en Saxe un homme qui ne vouloit dépoüiller ses voisins que pour opprimer ensuite plus sûrement la liberté des Polonois. *Du reste*, ajoûtoit ce Prince, *je poursuivrai mon ennemi par-tout où il sera.* Il tint parole, & le poursuivit si vivement, qu'Auguste fût bientôt obligé d'abdiquer la Couronne & de reconnoître le nouveau Roi qui fût mis à sa place.

Joïe des Espagnols à la vûë de Philippe V. *Mémoires de la Torre, tom. 3. pag. 33. Mémoires de Lamberti, tom 1. pag. 420. Edition de la Haye, 1731.*

TANDIS que toute l'Europe étoit dans l'agitation, l'Espagne étoit dans la joïe. Philippe cinq y avoit été reçu avec encore plus de preuves d'affection & d'attachement qu'il n'en avoit espéré. Quelques coups d'autorité assez vifs que son Conseil lui fit faire, n'y apportèrent aucun changement. Avant que d'arriver à sa Capitale, il écrivit à la Reine veuve du feu Roi Catholique, qu'il avoit espéré sur les assûrances qu'elle lui avoit données de vivre avec elle dans une parfaite intelligence; qu'il apprenoit cependant par différens avis, qu'on tâchoit d'engager Sa Majesté dans un autre parti; qu'il emploïeroit tous ses soins pour découvrir la vérité, mais qu'en attendant il trouvoit nécessaire qu'elle se retirât dans une des Villes d'Espagne qu'on lui proposeroit de sa part. On éloigna aussi le grand Inquisiteur, & le Dominicain Confesseur du feu Roi fût renvoïé dans son Monastère.

A cela près tout fût tranquille. On s'appliqua aux affaires ; on fit un traité avec Dom Pèdre, Roi de Portugal, par les soins du Président Rouillé, Ambassadeur de France. Ce traité renouvelloit celui qui avoit été fait en mille six cent soixante-huit entre l'Espagne & le Portugal. Le Commerce entre les deux Nations devoit subsister dans les Indes & par-tout ailleurs sur le même pied où il avoit été sous le feu Roi. En cas que l'Espagne & la France entrassent en guerre avec l'Angleterre & la Hollande, le Portugal devoit fournir un certain nombre de vaisseaux ; que s'il étoit attaqué par ces Puissances, Leurs Majestés très-Chrétienne & Catholique lui donneroient un secours de trente vaisseaux & lui païeroient chaque année tant que la guerre dureroit, trois cent mille pièces de huit. La France s'engageoit en particulier à païer le Douaire de la Reine Doüairière d'Angleterre, Veuve de Charles second, en cas que le Parlement de la Grande-Brétagne refusât de le païer.

1701. Traité de ce Prince avec le Portugal. *Corps Diplomatique, tom.* 8. *Part.* 1. *pag.* 31. *Quincy, tom.* 3. *pag.* 504. *Lettres Historiques.*

Une des conditions du traité avec le Duc de Savoïe, étoit le mariage de sa seconde fille avec Philippe cinq. Victor Amédée, avant que de se mettre à la tête des troupes des deux Couronnes, de peur que le personnage qu'il avoit déjà résolu de faire ne rompît cette Alliance, fit promptement partir la Princesse, aussi-tôt que la cérémonie eût été faite à Turin ; le mariage fût consommé à Figuières le sept novembre.

Avec le Duc de Savoïe, dont il épouse la seconde fille. *Lettres Historiques. Larrey, tom.* 3. *pag.* 506. *Limiers, tom.* 3. *pag.* 79.

La Flotte d'argent estimée plus de soixante millions arriva à bon port, sous l'escorte de la Flotte Françoise. On fût en état de lever des troupes, d'armer des vaisseaux, des galères, pour mettre en état de défense les Roïaumes de Naples & de Sicile, contre lesquels on prévoïoit que les Flottes d'Angleterre & de Hollande feroient leurs prémiers efforts. Elles pensoient même déjà à se rendre maître du Port de Cadix, sans coup férir.

Presqu'au même tems qu'on signoit le traité d'Alliance offensive avec l'Empereur, Schonemberg, Envoïé des Etats-Généraux, présenta un Mémoire au Roi Catholique au nom du Roi Guillaume & de ses Maîtres, par lequel ils demandoient que leur Flotte fût reçuë dans la Baïe de Cadix & dans le Port. Le piège étoit trop grossier pour qu'on pût y être pris. On répondit à l'Envoïé, que le grand armement qu'avoient fait ses Maîtres en tems de paix ne pouvoit donner que de l'ombrage ; que quoi-qu'il y eût lieu de croire que les assûrances d'amitié & de bonne intelligence qu'il donnoit de leur part, étoient sincères, la prudence ne permettoit pas de recevoir dans ses Ports, sans aucune nécessité, de telles Armées navales. Que néanmoins on donneroit ordre aux Gouverneurs des Places Maritimes, d'y laisser entrer un ou deux vaisseaux au-plus, pour y aller prendre les rafraîchissemens & les autres choses dont ces Flottes pourroient avoir besoin ; mais, à condition que les autres bâtimens se tiendroient éloignés des Forteresses hors de la portée du canon. Il falloit que le Roi Guillaume & les Hollandois crussent les Espagnols bien simples, pour qu'ils leur demandassent de livrer dans une pareille conjoncture, un Port qui étoit la clef de leur Roïaume.

Demande singulière des Anglois & des Hollandois. *Quincy, tom.* 3. *pag.* 507.

1701. Mort de Monsieur. Abrégé de sa Vie. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 3. pag. 494 Limiers, tom. 3. pag. 72.*

TANT de divers Evénemens nous ont presque fait oublier ce qui se passoit en France. Philippe, Duc d'Orléans, frère unique de Loüis quatorze, étoit mort à St. Cloud, après une assez longue maladie, le neuvième juin, dans sa soixante & unième année. Il fût moins regretté qu'il ne méritoit de l'être. La bonté étoit son caractère; il étoit adoré de sa maison & de ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. Elevé par Anne d'Autriche sa mère dans la soûmission la plus parfaite pour le Roi son frère, on ne le vit jamais s'en écarter. Il y eût quelqu'intervalle de froideur & de chagrin à l'occasion du Gouvernement de Languedoc qu'il ne pût obtenir; mais son bon cœur, l'amour sincère qu'il avoit pour l'Etat, étoufferent bien-tôt ce ressentiment & d'autres encore plus capables de faire impression. Quoiqu'il fût d'une complexion foible, & qu'à bien des égards il ne parût pas avoir les inclinations martiales, il aima pourtant la guerre, il y fit paroître de la fermeté & de la bravoure; il s'exposa à la bataille de Cassel plus que ceux qui étoient auprès de sa personne n'auroient souhaité; & ce fût pour lui une vraïe mortification que de ne plus commander après cette journée si glorieuse.

SON prémier Mariage avec Henriette d'Angleterre fût peu heureux. La vivacité de cette Princesse, son caractère enjoüé, les intrigues qu'elle eut, ou plûtôt qu'on lui supposa & qu'on voulut avoir avec elle, en un mot sa vie, sa mort, furent pour lui une source de violens chagrins. Il vécut parfaitement bien avec la Princesse Palatine sa seconde Epouse.

TOUTE sa vie il souhaita d'avoir part aux affaires, & toute sa vie il le souhaita inutilement. A cet égard il fût traité comme les autres Princes du Sang; on se contenta de l'en dédommager par des sommes d'argent dont on le gratifioit de tems à autre. Ce Prince aima le Sexe à-peu-près comme Loüis treize, c'est-à-dire avec beaucoup de modestie & de retenuë. Il avoit de l'esprit, mais qu'un goût de bagatelles, d'ajustemens, de parures, de cérémonies, faisoit paroître petit. Il eut pourtant volontiers imité le Roi son frère dans sa somptuosité, si ses revenus le lui eussent permis. Sa mort ne fit pas plus de cessation par-rapport au Gouvernement, que celle d'un simple Particulier. Son fils lui succéda dans tous ses honneurs, excepté le titre de Monsieur; & quoi-qu'à la rigueur il ne dût être que sur le pied de prémier Prince du Sang, on laissa ce titre au Prince de Condé, & le nouveau Duc d'Orléans fût traité comme petit-fils de France.

Armées de France inutiles en Flandre. *Quincy, tom. 3. pag. 493. Feuquières, tom. 3. pag. 148.*

OUTRE l'Armée d'Italie, on en eut de considérables en Flandre & en Allemagne. Celle de Flandre, commandée par le Maréchal de Boufflers, étoit de quatre-vingt-quinze Bataillons & de cent quinze Escadrons, sans compter quelques camps-volans. Ces troupes furent occupées à faire quantité de Lignes, pour mettre à couvert les Païs-Bas Espagnols, lors-qu'il plairoit aux Anglois & aux Hollandois de les attaquer. La gauche de ces Lignes commençoit au-dessous d'Anvers,

vers

vers le Fort de Savari; elles passoient ensuite à Therentals, où il y a une petite rivière qui se jette dans le Demer. Cette ligne passoit a Arschot, & Sichem, à Dieft, à Hulen, où la Ghete perd son nom; elle continüoit le long de cette rivière & alloit passer à Loo pour joindre à Bonef la Mehaigne, qu'elle suivoit par Falais jusqu'à la Meuse; & finissoit à Stat, fauxbourg de Hui, qui étoit la droite de la ligne. Il y avoit par-tout des redoutes, des redans, des demi-lunes, des espèces de bastions élevés pour commander la plaine. Toutes ces lignes contenoient près de cinquante lieuës, y compris les détours; elles étoient toutes fraizées & palissadées, le fossé étoit de vingt-quatre pieds de largeur & de douze de profondeur. C'est à ces travaux immenses, & à réparer les Villes de la Domination d'Espagne que la Campagne fût emploïée, sans qu'on fit aucun acte d'hostilité.

1701.

L'Armée d'Allemagne, forte de soixante-deux Bataillons & de cent Escadrons, fût encore plus inutile. Sa présence ne servit guères qu'à animer l'Empereur & la plûpart des Princes de l'Empire à mettre ensemble le plus de troupes qu'ils pourroient. La vûë étoit d'appuïer les négociations qui se faisoient à Ratisbonne & ailleurs pour empêcher que la guerre avec l'Empereur ne fût déclarée guerre de l'Empire. On n'y réüssit point, & on ne devoit pas l'espérer. Il étoit impossible que le crédit de l'Empereur, du nouveau Roi de Prusse, de la Maison d'Hanover, soûtenu de celui des Hollandois & des Anglois ne l'emportât sur les sollicitations des Envoïés de France. D'ailleurs les Princes Allemands ne s'accommodèrent guères de la neutralité; le trafic qu'ils font de leurs troupes étant pour eux une espèce de moisson, qu'ils n'ont garde de manquer.

Et en Allemagne. *Quincy, tom. 3. pag. 496.*

Par-rapport à l'intérieur du Roïaume, il n'y eût de remarquable qu'un Edit, & un renouvellement de quérelle entre les Molinistes & les Jansénistes. L'Edit permettoit à la Noblesse de faire le commerce en gros sans déroger; on excluoit du privilège ceux qui exerçoient actuëllement des Charges de Judicature. On avoit déjà permis par une Déclaration du mois d'août mille six cent quatre-vingt-dix-neuf à tous Nobles de trafiquer sur mer. Ces deux Edits n'ont point eu de suite, on ne s'est point servi de la permission qu'ils donnoient. Un Gentilhomme en France aimeroit mieux être tenant en main le Soc de sa Charruë, que débitant des Pièces d'étoffes dans le fond d'un Magazin. L'indigence ne change point sur cela les idées, parce que jamais on n'en a eu de justes sur le Commerce. Peut-être changeroient-elles si les fruits en devenoient plus réëls & plus solides. Il faudroit pour cela ouvrir les Ports, diminüer le nombre des Commis qui gardent les passages, faciliter le débit des denrées, en favoriser le transport, en procurer la consommation. La forme du Gouvernement, qui paroît fondée sur les Partisans, rend tout cela impossible.

Edit qui permet le Commerce à la Noblesse Françoise. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 3. pag. 551.*

Pour les Jansénistes, toûjours attentifs à se tirer des bornes étroites où leurs adversaires les avoient resserrés par quantité de Décrets des Papes

Suite des quérelles des Jésui-

1701. tes & des Jansénistes. *Memoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Papes & sur-tout par le Formulaire, ils imaginèrent un moïen de se mettre plus au large. Un Chanoine de Clermont en Auvergne nommé Perrier, neveu du célèbre Paschal, dressa le canevas d'un Cas de Conscience; plusieurs travaillèrent sur ce plan, entr'autres M. M. Rouland, Anquetille & Petit-pied. C'est un Confesseur de Province, embarrassé au sujet d'un Ecclésiastique à qui il a donné long-tems l'absolution sans scrupule; mais qu'on lui a dit avoir des sentimens nouveaux & singuliers. Cet Ecclésiastique, qu'il a examiné sur différens Articles, lui a répondu.

Cas de Conscience proposé par les derniers. *Ibid.*

1°. Qu'il condamne les cinq propositions dans tous les sens que l'Eglise les a condamnées, même dans celui de Jansénius, en la manière qu'Innocent douze les a expliquées dans son Bref aux Evêques des Païs-Bas; mais que sur le Fait il croit qu'il lui suffit d'avoir une soûmission de silence & de respect, & que tant qu'on ne pourra le convaincre juridiquement, on ne doit point l'inquiéter, ni tenir sa Foi pour suspecte.

2°. Qu'il est persuadé que la prédestination est gratuite, & la Grace efficace par elle-même.

3°. Qu'il croit qu'étant tous obligés d'aimer Dieu par-dessus toutes choses & en toutes choses comme nôtre fin dernière, les actions qui ne sont pas rapportées à Dieu au-moins virtuëllement, & qui ne se sont point par l'impression de quelque mouvement d'amour, sont des péchés, faute d'une fin bonne & droite.

4°. Qu'il croit que l'attrition doit renfermer un commencement de charité actuëlle, pour que le Pécheur puisse être justifié dans le Sacrement de Pénitence.

5°. Que son sentiment est que celui qui assiste à la Messe avec la volonté & l'affection pour le péché mortel sans aucun mouvement de pénitence, commet un nouveau péché.

6°. Qu'il ne croit pas que la dévotion envers les Saints, & principalement envers la Sainte Vierge, consiste dans tous les vains souhaits & pratiques peu sérieuses qu'on voit dans certains Auteurs.

7°. Qu'à la vérité il ne croit pas la Conception de Marie immaculée, mais qu'il se donne bien de garde de rien dire contre l'opinion de ceux qui pensent autrement.

8°. Qu'il lit le Livre de la Fréquente Communion, les Lettres de St. Cyran, la Morale de Grenoble, les Conférences de Luçon & le Rituël d'Alet, & qu'il croit tous ces Livres bons & approuvés; qu'il porte le même jugement des traductions du Nouveau Testament en Langue vulgaire, même de celui de Mons, qu'on peut lire dans les Diocèzes où les Prélats ne l'ont point proscrit.

C'étoit sur cet exposé que le Confesseur demandoit s'il pouvoit donner l'absolution à son Pénitent. Quarante Docteurs répondirent nettement que les sentimens de l'Ecclésiastique n'étoient ni nouveaux, ni singuliers, ni condamnés par l'Eglise, ni tels enfin qu'on doive exiger de lui qu'il les abandonne.

Cet-

Cette décision fût d'abord imprimée à Liège, ensuite à Paris, où l'on en fit plusieurs Editions. Le scandale & le fracas furent bien-tôt aussi grands qu'ils pouvoient l'être. Cet Ecrit fût foudroïé de toutes parts. Les Evêques de Chartres & de Meaux furent les prémiers à donner l'exemple. Il fût suivi par la Sorbonne, qui déclara cette décision téméraire, scandaleuse, injurieuse aux Souverains Pontifes & aux Evêques de France, donnant occasion de renouveller la Doctrine de Jansénius. Les Facultés de Louvain & de Doüay n'épargnèrent pas d'avantage cet Ecrit.

1701. Il est condamné. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Le Cardinal de Noailles fût long-tems à se déterminer. Il différa de s'expliquer jusqu'au commencement de mille sept cent trois, encore biaisa-t-il à son ordinaire. Il condamna à la vérité le Cas de Conscience comme contraire aux Constitutions des Papes; tendant à renouveller les questions décidées, favorisant la pratique des Equivoques, des restrictions mentales, & même des parjures. Mais ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'après le Cas on condamnoit tous les Ecrits publiés contre les quarante Approbateurs, comme injurieux, scandaleux, calomnieux & détruisant entièrement la charité; & qu'on renouvelloit les défenses de se servir de l'accusation vague & odieuse du Jansénisme pour décrier personne, s'il n'étoit constant par voïe légitime qu'il fût suspect d'avoir enseigné de vive voix ou par écrit quelqu'une des propositions condamnées. Quênel ne fût point content de ces ménagemens; il ne pût lire cette ordonnance sans jetter des larmes; il déclara au Cardinal, qu'il eût été à souhaiter que Son Eminence eût suivi les conseils de personnes plus éclairées; que les Enfans de la paix gémissoient de la plaïe mortelle que l'Eglise venoit de recevoir de sa main; que cette paix ne pouvoit plus subsister, puisque l'ordonnance en arrachoit le fondement. Que l'expérience de cinquante ans n'avoit que trop fait connoître qu'on n'auroit jamais la paix qu'on n'eût délivré les Consciences droites & qui craignent Dieu, du joug insupportable de la Créance intérieure du Fait qu'on leur vouloit imposer.

Ceux qui ont écrit contre le sont aussi. *Ibid.*

Clément onze, le Roi très-Chrêtien, intervinrent dans cette quérelle. Les Jansénistes furent extrémement maltraités; tous ceux des Docteurs qui ne voulurent pas se retracter furent exilés. On demanda une décision plus authentique. On continüa de part & d'autre à répandre une infinité d'Ecrits. Cette affaire particulière ne fût terminée qu'en mille sept cent cinq; elle fût suivie de plusieurs autres, qui occupèrent presqu'autant que la guerre où la plûpart des Puissances étoient entrées. Cette guerre a fini il y a bien des années, & ces quérelles durent encore, sans qu'on puisse en prévoir si-tôt la fin.

Fin du Livre Cinquante-quatrième.

HIS-



HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-CINQUIEME.

1702. Guerre d'Italie peu heureuse pour la France. *Burnet, tom.* 5. *pag.* 64. *Limiers, tom.* 3. *pag.* 79.



ES affaires commencèrent en Italie d'une manière aussi désagréable pour les deux Couronnes qu'elles avoient fini l'année précédente. Le Duc de Modène fit entrer le six janvier les Impériaux dans sa Forteresse de Bersello près du Pô. Le Prince Eugène toûjours actif, se saisit encore de plusieurs postes, qui lui donnèrent la facilité de former une des plus grandes entreprises que jamais Général ait formé; c'est la surprise de Crémone. Cette Ville étoit la Place d'Armes de Lombardie. Le Maréchal de Villeroi y avoit établi son quartier général pendant l'hiver; il y avoit un fort gros Corps d'infanterie & de cavalerie, qui étoit appuié par d'autres Corps considérables, commandés par le Marquis de Créqui, dont les quartiers étoient sur l'Oglio & le Pô, sur lequel

lequel les François avoient un pont, & dont la tête, du côté du Parmesan & du Modénois, étoit gardée par une partie de la garnison de Crémone.

1702.

Entreprise du Prince Eugène sur Crémone.

Feuquières, tom. 3. pag. 18. *Quincy, tom. 3. pag. 612.* *Histoire du Prince Eugène, &c.* *Burnet, tom. 5. pag. 64.* *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

DANS cette disposition générale, le Prince Eugène conçut le dessein d'enlever cette grande Place si bien munie. Il y avoit des intelligences, & il étoit instruit que la présence du Général & de plusieurs Officiers-généraux ne rendoit pas le service plus régulier & la Garde plus exacte; qu'elle s'y faisoit avec une négligence entière. Le Comte de Revel Lieutenant-général, étoit chargé du Commandement particulier de la Place pour ce qui regardoit les troupes Françoises; car il y avoit un Gouverneur Espagnol. Personne ne sortoit la nuit hors de cette Place; dans le dedans on ne faisoit ni ronde sur les remparts, ni patrouille de cavalerie dans les ruës; on avoit seulement des Corps de garde aux portes & sur les places; ils ne se communiquoient point pendant la nuit par des rondes, il n'y avoit pas même des sentinelles au-dessus des portes, pour découvrir ce qui se passoit à la campagne; en un mot jamais le service ne s'étoit fait si négligemment.

UN Prêtre nommé Cassoly, Prévôt de Nôtre-Dame la Neuve, avoit sa maison proche de cette Eglise. Ce Prêtre demanda & obtint des Magistrats qu'on fît nettoïer un Aqueduc qui servoit à conduire les immondices de la Ville hors des remparts & qui passoit sous sa maison. Ce fût par-là que le Prince introduisit dans Crémone jusqu'à six cens hommes, que Cassoly cacha dans sa cave & dans cette Eglise, qui n'étoit pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre considérable de soldats qui ne ressortoient pas le soir, & qui se retiroient la nuit chez quelques habitans affectionnés au parti de l'Empereur. Ce Stratagême étoit aisé, parce qu'il n'y avoit point de Consigne aux portes, & qu'on ne s'informoit jamais si ceux qui étoient entrés pendant le jour étoient restés ou sortis.

Ibid.

UNE partie de ces soldats avoient des instrumens propres à rompre des serrures, & les autres outils pour abbatre de la maçonnerie. Pendant que tout se disposoit avec tant de secret pour la surprise de cette importante Place, le Maréchal de Villeroi étoit allé visiter le haut de l'Oglio. Il eut avis à Milan que les quartiers des Allemands les plus éloignés de l'Oglio étoient en mouvement. Il se rendit à Crémone le soir qui précéda l'exécution de l'entreprise, sans avoir aucune pensée que ces mouvemens regardassent cette Ville. Il manda au Marquis de Créqui qui commandoit les quartiers des environs, de se tenir fort alerte. Ce Marquis de son côté avoit fait avertir le Maréchal que tous les quartiers ennemis étoient en mouvement, & que des Espions l'avoient assûré que c'étoit pour un dessein sur Crémone. Il n'ajoûta aucune foi à cet avis; il fit avertir le Duc de Parme qu'on pourroit avoir formé quelque dessein sur Plaisance. Ainsi il pensa à tout excepté à la Place qui étoit menacée & sur le point d'être enlevée. Feuquières dit que ce Général, chargé de toutes les affaires, peut être excusé

Tom. 3. pag. 24.

1702. d'avoir ignoré la négligence dans le service des troupes qui étoient dans son quartier, puisqu'il en avoit chargé un autre. Est-il possible qu'un Général pendant un tems considérable qu'il est dans une Place, ne s'instruise pas par lui-même de la manière dont ses ordres sont exécutés?

Le Prince Eugène avoit choisi deux portes de la Ville du côté de l'Oglio pour introduire le gros de ses troupes; l'une de ces portes, qui étoit la plus proche de la maison du Prêtre, avoit été condamnée & murée; au-dessus de cette porte il y avoit un petit Corps de garde de huit ou dix hommes, qui, par la négligence du service, n'avoient point de sentinelle. L'autre porte, dont on se servoit le jour pour le commerce de la Ville, avoit un Corps de garde aussi nombreux qu'il devoit l'être, mais sans aucune attention pour les sentinelles, parce que l'Officier n'avoit point à répondre à des rondes. Il n'y avoit point de Herse; par-conséquent point de sentinelle en haut pour la faire tomber en cas de besoin.

Il se saisit de ces deux portes & des principales Places de la Ville. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 3. pag. 80. Histoire du Prince Eugène. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 25.*

Le prémier de février, long-tems avant le jour, le Prince Eugène arriva avec sept mille hommes de troupes choisies, après avoir fait six lieuës sans qu'aucun des Généraux François en eût eu avis. Ses gens qui étoient dans la Ville se saisirent des deux portes sans bruit & les lui ouvrirent. Il fit marcher un gros de cavalerie jusques sur la grande place, où il y avoit une Garde d'infanterie & de cavalerie, lesquelles aussi négligentes sur le service que celles des portes, furent surprises de la même manière. L'infanterie Allemande eut ordre de marcher le long des remparts, pour aller se saisir de la porte du Pô & de sa Garde, l'ouvrir ensuite & faire entrer le Prince Thomas de Vaudemont, qui venoit du côté du Modénois avec dix ou douze mille hommes. On se saisit encore de la plûpart des endroits du rempart où il y avoit du canon en batterie. On mit des Corps de garde dans les ruës où logeoient les Officiers-généraux, afin de les arrêter à mesure qu'ils sortiroient.

Voila donc un Corps ennemi de sept à huit mille hommes au milieu d'une Place de guerre, maître de deux portes, la cavalerie en bataille sur les places, marchant librement par-tout, sans qu'il y ait encore un seul homme éveillé, ni qui ait donné la moindre allarme. Cependant un incident que le Prince Eugène n'avoit pas pû prévoir, fit manquer un projet si bien concerté, & si heureusement conduit qu'on pouvoit le regarder comme exécuté.

Feuquières, tom. 3. pag. 27.

Le Marquis de Crenan Directeur de l'infanterie, arrivé de Milan avec le Maréchal de Villeroi, vouloit voir ce matin-là une partie de l'infanterie; dans ce dessein il avoit ordonné que les bataillons qui étoient logés du côté de la porte du Pô fussent sous les armes un peu avant le jour. Lorsque les nuits sont longues, il est aisé de se tromper sur l'approche du jour; ces bataillons se trouvèrent sous les armes près de la porte du Pô plûtôt qu'il ne leur avoit été ordonné. Les Allemands qui

qui venoient le long du rempart pour se saisir de cette porte crurent la surprise découverte & les chargèrent. Ces bataillons chargés sans savoir par qui, tirèrent de leur côté; on se reconnut pour ennemis & ce commencement de combat éveilla tout le monde. 1702.

Les Bataillons qui devoient passer en revûë, après ceux dont on vient de parler, commençoient à se remuer dans leurs Cazernes & furent bien-tôt prêts. Quelque cavalerie que le Maréchal de Villeroi avoit commandée le soir précédent pour aller à Plaisance, se trouva aussi prête à monter à cheval. Toutes ces troupes se réünirent & marchèrent aux ennemis, qui étoient en bataille sur les places, qui occupoient même les avenuës. Au prémier bruit le Maréchal de Villeroi étoit monté à cheval, il fût pris, aussi-bien que l'Intendant de l'Armée & plusieurs Officiers-généraux, apparemment livrés par leurs Hôtes. Le Marquis de Crenan au sortir de chez lui trouva heureusement quelque infanterie, il se mit à la tête, marcha à la petite place, en chassa les Allemands après deux charges vigoureuses, à la dernière desquelles il fût blessé à mort. La prise de ce poste donna moïen aux troupes Françoises logées dans des quartiers éloignés de se rejoindre.

Combat violent.

Lettres Historiques. Larrey, tom. 3. pag. 529. Feuquières, tom. 3. pag. 29.

On combattit par toute la Ville par la seule bonne volonté des troupes & des Officiers particuliers. Cavaliers, Dragons, Fantassins, tous combattoient par pelotons & pêle-mêle, sans distinction de rang. La valeur suppléa à l'ordre; elle auroit été pourtant inutile sans la mort de deux Officiers Allemands. Celui qui conduisoit l'infanterie qui devoit s'emparer de la porte du Pô, étoit chargé d'avertir les troupes qui venoient du Modénois d'attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont. Lui seul avoit cet ordre, & étoit chargé de fusées qui devoient être le signal. Aïant été tué roide par le feu des Bataillons que le hazard avoit fait trouver à la porte du Pô, il ne pût communiquer à personne le secret dont il étoit chargé; de sorte que le signal ne fût point donné, ni le pont attaqué dans le tems qu'il auroit dû l'être, pour que ce Corps passant le Pô, au cas qu'il ne pût être introduit par la porte, pût au-moins entrer par l'une des deux portes dont le Prince Eugène étoit maître, en faisant le tour par les dehors. Un autre Officier-général chargé du commandement des troupes qui devoient attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont, & qui avoit aussi seul le secret de l'entreprise, eut la jambe emportée d'un coup de canon & ne fût plus en état de donner aucun ordre.

Il est obligé de se retirer.

Burnet, tom. 5. pag. 65. Limiers, tom. 3. pag. 81. Quincy, tom. 3. pag. 626.

Cet Ouvrage fût enfin attaqué. Un Regiment Irlandois qui le gardoit ne pût jamais être forcé, & donna le tems de mettre le feu au pont de bateaux & de rompre les chaînes qui les tenoient attachés. La porte fût défenduë avec la même vigueur. Pendant ce tems-là les Impériaux furent chassés pied à pied de tous les postes qu'ils occupoient. Le Prince Eugène affoibli par les pertes de ce combat qui avoit déjà duré neuf ou dix heures, voïant le passage du Pô absolument manqué, craignant d'ailleurs que le Marquis de Créqui averti de ce qui se passoit

1702. ne vint l'enfermer dans cette Place, songea à la retraite. Il fit retirer ses troupes du centre de la Ville vers les deux portes dont il étoit encore maître, ce qu'il ne pût exécuter que par la perte de presque toute son infanterie & d'une partie considérable de sa cavalerie. Il emmena avec lui le Maréchal de Villeroi, à qui cette surprise ne fit pas perdre le moindre degré de faveur. Il eut été à souhaiter pour le bonheur de la France, que ses ennemis eussent assez estimé ce Général pour le garder long-tems; ils ne le retinrent que dix mois, & le Roi très-Chrêtien païa sa rançon.

Feuquières, tom. 3. pag. 32.

Cette avanture doit convaincre qu'il ne faut jamais négliger aucune des attentions ordonnées pour la garde & le service des Places, tant au-dedans qu'au-dehors. Car dans celle-ci, si le hazard seul n'avoit pas fait trouver en armes les Bataillons avant le tems qu'on leur avoit marqué pour la revûë; si la cavalerie commandée pour Plaisance ne s'étoit pas trouvée prête à monter à cheval, il est certain qu'elle auroit été prise, & les troupes qui y étoient, enlevées par un Corps inférieur, puisqu'elles n'auroient pû se rassembler, ni se mettre en état de faire la moindre résistance.

Histoire du Prince Eugène. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Histoire d'Angleterre, sous Guillaume III.

Lettres choisies, 197.

Un Ecrivain avance que les François eurent plus de deux ou trois mille hommes tués dans le combat, & que les Allemands n'y en perdirent pas trois cens. Il auroit bien dû marquer pourquoi donc le Prince Eugène ne pût conserver sa conquête nocturne. Ce Prince lui-même, qu'on sait n'avoir jamais exaggéré ses pertes, avouë mille & vingt-sept tant Officiers que soldats tués ou blessés, dans la rélation qu'il envoïa à Vienne. De Larrey, qui ne peut disconvenir que les Allemands n'aïent été forcés d'abandonner Crémone, dit que les François y reçurent un échec honteux. Qu'auroit-il dit de plus si l'entreprise avoit réüssi? Mais il parle comme on parloit en Hollande & chez les autres Alliés, où, selon Bayle, il n'étoit pas permis de marquer que l'on pensât autrement. On peut dire que cette journée eut tout-à-la-fois quelque chose d'honteux & de glorieux pour les deux partis. L'un forma un grand projet, & ne pût l'exécuter; l'autre se laissa surprendre & triompha de ceux qui l'avoient surpris. Après cela il est aisé de juger de quel côté est l'avantage, & avec quelle impartialité on a pû dire que les François ont reçu en cette occasion un honteux échec. Il falut pourtant avoüer que les Généraux & Commandans François dûrent être extrêmement humiliés de s'être ainsi laissé surprendre, & que si la Discipline militaire avoit été en vigueur comme elle devoit l'être, tous auroient été punis, & qu'aucun n'auroit dû rester en place.

Quoi-qu'il en soit, l'Académie voulut conserver à la Postérité le souvenir de cet Evénement remarquable, par une Médaille magnifique.† On y voit un Mars François, qui foule aux pieds un Cuirassier Allemand, & la Ville de Crémone qui admire le courage de son défenseur. La Légende, Virtus doli victrix, signifie, *que la valeur triomphe de la surprise*, & l'Exergue, Cremona servata I. Februarii M. DCCII. *Crémone conservée le prémier de Février 1702.* L'Ex-

† Voïés N°. LIV.

L'EXPLICATION de la Médaille est une Rélation académique de cette journée. „ Le Roi, y dit-on, avoit fait passer en Italie une Armée, pour s'opposer à celle de l'Empereur, qui prétendoit recueillir la succession d'Espagne, & le Quartier-général des François étoit à Crémone, où le Prince Eugène trouva moïen de faire entrer la nuit 6000. hommes d'élite, qui s'emparèrent d'abord de la Place-d'armes. Le Général de l'Armée Françoise fût pris se jettant dessus son cheval; le Gouverneur de la Ville fût blessé à mort, & plusieurs Officiers de distinction furent enlevés, avant que la garnison pût être éveillée par ces mouvemens. Mais l'allarme s'étant répanduë de tous côtés, les soldats presque nuds, sortirent des maisons où ils étoient logés, se formèrent dans les ruës par petites troupes, & se faisant eux-mêmes des Chefs, chargèrent les Allemands avec une valeur incroïable. Le nombre des François s'accrut, quelques Officiers se mirent à leur tête; on attaqua l'ennemi avec plus d'ordre, on le poussa de poste en poste, on reprit le canon dont il s'étoit emparé. Enfin après onze heures de combat & de carnage, les Impériaux furent obligés de se retirer avec précipitation par la même porte par laquelle ils étoient entrés, laissant les ruës & les places jonchées de morts. Journée à-jamais mémorable pour le courage des François".

1702.

TANDIS que le Prince Eugène tâchoit d'enlever une partie du Milanez, l'Empereur s'efforçoit par ses Rescrits de rendre inutile aux deux Couronnes leur Alliance avec l'Electeur de Cologne. Le neuf de février Sa Majesté Impériale donna un Décret, par lequel il ordonnoit à tous les Officiers de guerre de l'Electeur de Cologne Prince de Liège, à peine de la vie & de confiscation de leurs biens, de quitter incessamment son service, les déchargeant à cette fin du serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté. Ce Décret, conçu dans un stile de Souverain, qui ne convenoit point-du-tout à l'Empereur par-rapport aux Electeurs, fût suivi de trois autres. Le prémier ordonnoit au Comte de St. Maurice, Général des troupes de Son Altesse Electorale, de congédier tous les soldats enrolés sans la participation du Chapitre de Cologne. Le second & le troisième étoient adressés au Prince Clément, comme Electeur de Cologne & comme Prince de Liège. On le citoit à Vienne dans l'espace de deux mois, avec le Baron de Karig son Chancelier, pour se justifier sur six chefs d'accusation.

Décret Impérial contre l'Electeur de Cologne. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Lettres Historiques.*

1°. D'AVOIR violé le serment prêté à l'Empereur & à l'Empire.

2°. D'AVOIR fait un traité avec les ennemis de Sa Majesté Impériale.

3°. D'AVOIR reçu les troupes de France & d'Espagne sous le nom de Cercle de Bourgogne.

4°. D'AVOIR agi contre les Loix fondamentales de l'Empire.

5°. D'AVOIR fait conduire le Sieur de Mean dans un château de France.

6°. DE s'être opposé à l'exécution des Mandemens de l'Empereur.

1702. L'ELECTEUR indigné de se voir traité avec autant de hauteur que s'il n'eût pas été Souverain, écrivit à Vienne pour se plaindre d'une conduite si irrégulière. Il assûroit en même-tems que si on vouloit consentir à la neutralité qu'il avoit si souvent demandée, & qui ne préjudicioit en rien aux intérêts de l'Empire, les troupes du Cercle de Bourgogne introduites en ses Places en sortiroient aussi-tôt. Ensuite il porta ses plaintes à la Diète de Ratisbonne, où son Ministre déduisit tout ce que l'Electeur exposa fort au long dans un Manifeste qu'il publia au mois de mars. Il s'y justifioit pied à pied & répondoit à tous les griefs de l'Empereur.

Réponse de ce Prince. *Memoires publics. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

IL soûtenoit que c'étoit à l'Empire qu'il avoit prêté serment, & à l'Empereur comme Empereur, & non pas en qualité d'Archiduc d'Autriche. Que cette distinction n'étoit pas imaginaire, mais reconnuë par Charles quatre dans la Bulle d'or, par Charles-quint dans la Ligue avec les Etats de Süabe, par Léopold lui-même dans le dixième Article de sa Capitulation. Il prétendoit que la guerre qui s'allumoit étoit une guerre de la Maison d'Autriche contre celle de France ; qu'il en résultoit que le Roi très-Chrétien ne pouvoit être proprement appellé ennemi de l'Empereur, bien moins encore de l'Empire depuis le traité de Ryswick, & qu'ainsi son Altesse Electorale avoit pû contracter avec lui, comme il avoit été permis à l'Empereur, en qualité d'Archiduc, de faire toutes les Alliances qu'il avoit jugées convenables à ses intérêts. Il ajoûtoit, que s'il avoit agi en quelque chose contre la convention perpétuëlle établie entre le Prince de Liège, son Chapitre & ses autres Etats, il falloit considérer que cette convention avoit été extorquée avant la paix de Westphalie & dans le tems des troubles. Qu'Innocent douze en avoit reconnu l'abus en relevant les Princes Ecclésiastiques du serment qu'ils auroient été contraints de faire sans l'intervention de l'autorité Ecclésiastique.

Ibid.

POUR ce qui regardoit le Sieur Mean Doïen du Chapitre de Liège, que les François avoient enlevé parce qu'il cabaloit ouvertement contr'eux, Son Altesse Electorale nioit avoir eu aucune part à son enlévement. Elle soûtenoit de plus que le St. Siège étant saisi de cette affaire, personne n'avoit droit de lui en demander compte. Sur le sixième chef d'accusation, le Prince répondoit, que l'Empereur n'a pas droit de mettre un Electeur au Ban de l'Empire, de décharger ses sujets du serment de fidélité, d'ordonner contre lui des exécutions militaires, ces droits n'appartenant qu'au Corps Germanique, lequel n'en doit user que pour des raisons les plus graves. Enfin il disoit que son crime ne consistoit pas dans les six chefs d'accusation, qui n'avoient rien de réël; mais uniquement en ce qu'il n'avoit pas voulu sacrifier ses Etats & les droits de l'Empire aux intérêts particuliers de la Maison d'Autriche.

QUELQUE solides que pussent être ces défenses, la Cour de Vienne, la Diète de Ratisbonne les désapprouvèrent & les rejettèrent également. Le déchaînement étoit par-tout si universel contre la France, soit par-rapport aux circonstances présentes, soit par-rapport aux entreprises

prises passées, que ne pas se déclarer contr'elle c'étoit se faire regarder comme l'ennemi de sa patrie & de l'Europe entière.

1702.

Ces sentimens si généralement répandus annonçoient des déclarations de guerre de toutes parts; on s'y attendoit à Versailles, lorsque la mort de Guillaume trois, fit renaître quelques espérances de la paix. Ce Prince mourut le dix-neuvième de mars dans la cinquante-deuxième année de son âge & la quatorzième de son Règne. Il eut de grandes qualités, beaucoup de phlegme & de sagesse; il remüa toute l'Europe & sçut la faire entrer dans ses vûës. Depuis mille six cent soixante & douze on peut dire qu'il en fût l'arbitre. Toutes les Puissances Protestantes, celles mêmes qui se disoient les plus Catholiques le portèrent sur le trône d'Angleterre & se firent une espèce de devoir de l'y maintenir. Depuis deux ou trois ans son Parlement ne paroissoit occupé que du soin de le chagriner. Les deux Chambres avoient réformé les troupes, cassé les Régimens des Protestans François, malgré ses répésentations réïtérées. On l'avoit forcé de renvoïer les Gardes Hollandoises malgré toutes ses prières; on avoit demandé l'éloignement de tous ses Favoris; on avoit modifié, annullé quantité de donations qu'il avoit faites. Pour se délivrer de cette guerre intestine, il étoit venu à bout d'en susciter une étrangère, & de la faire agréer à son peuple, qui venoit de le forcer à faire la paix. Il avoit formé le plan de cette guerre; il avoit négocié les Alliances, il avoit réüni toute l'Europe contre Loüis quatorze qu'il n'avoit jamais aimé. Il n'eut pas le plaisir de le voir humilié. Sa plus grande consolation en mourant, fût l'assûrance que lui donna la Princesse qui devoit lui succéder, que ses vûës seroient suivies & qu'elle ne feroit aucun changement dans le Ministère & dans les Conseils. Du reste, le gros de la Nation le regretta peu, plusieurs même s'en réjoüirent assez publiquement.

Mort de Guillaume trois. *Mémoire Historiques & Chronologiques. Le Clerc, tom. 3. pag. 434. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 441. Burnet, tom. 5. pag. 97. Limiers, tom. 3. pag. 82.*

On a fait de ce Prince un des plus grands Capitaines de son siècle, quoi-qu'il soit vrai à la lettre qu'il n'est point de Général qui ait plus perdu de batailles & levé plus de sièges. De Larrey & ses autres Panégyristes en ont fait un Cyrus, un Alexandre, un César. Ces noms, que la flatterie donne, que l'intérêt ou la réconnoissance prodiguent, ne peuvent imposer qu'à ceux qui ignorent ce qui s'est passé presque sous leurs yeux. Il faut avoüer cependant que s'il n'a pas eu le talent de gagner des batailles, & de prendre des Villes, il a eu celui de faire de fort belles retraites. On peut même dire que jamais il n'a été mis en déroute. Après avoir été battu, à sept & huit lieuës du champ de bataille on le trouvoit presque en état de donner un second combat. Au siège de Maëstricht qu'il fût obligé de lever, peu s'en fallut qu'il n'enfermât le Maréchal de Schomberg, & qu'il ne le forçât, pour se débarrasser, à livrer une bataille qu'il auroit vraisemblablement perduë.

Histoire d'Angleterre, sous Guillaume III.

On a préconisé jusqu'à son ambition, qui lui fit violer les sentimens de la nature. Peut-être que son Règne n'auroit point terni sa Mémoire, si les Anglois avoient chassé leur Roi & qu'ils l'eussent ensuite ap-

pellé

1702. pellé pour les gouverner; mais il alla lui-même arracher la Couronne à son Beau-père & le précipiter du trône; & personne n'ignore que la Révolution ne fût que l'ouvrage de plus de dix années d'intrigues, conduites, il est vrai, avec toute l'habileté possible; mais qu'il est bien difficile d'accorder avec les vrais principes de l'équité naturelle & du Christianisme.

On suit les projets qu'il avoit formés. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 448. Burnet, tom. 5. pag. 108. Lamberti, tom. 2. pag. 85.*

LA Princesse Anne, seconde fille du Roi Jaques, lui succéda. On ne fit pas l'honneur au Prince George de Dannemarck de le déclarer Roi; on ne lui laissa que celui d'être le prémier à se prosterner aux pieds de la Reine son Epouse le jour de son Couronnement, pour lui rendre ses hommages & prêter le serment de fidélité. Si on ne lui donna pas le titre de Roi, on le fit Généralissime des troupes du Roïaume, Grand Amiral, Connêtable du Château de Douvres, Gouverneur des cinq Ports d'Angleterre, Général de l'Artillerie. Il n'eut pas la peine d'exercer toutes ces grandes Charges, on en confia le soin à d'autres, qui prirent encore le soin de s'en approprier les revenus.

LA nouvelle Reine déclara d'abord, qu'elle avoit dessein de suivre les mesures où son prédécesseur étoit entré pour la conservation de l'Eglise & de l'Etat, contre l'accroissement du pouvoir de la France, & pour le maintien de la succession dans la Ligne Protestante. Elle ne faisoit en cela que suivre les instructions que Guillaume lui avoit données peu de tems avant sa mort, & les impressions de ses Ministres. Dès les prémiers jours de son avénement au trône, elle envoïa le Comte de Marlborough en Hollande, pour donner aux Etats les plus fortes assûrances du dessein où elle étoit de soûtenir les Alliances contractées par le feu Roi, & de faire tout ce que les intérêts communs de l'Europe pourroient exiger. Ainsi il n'y eut absolument rien de changé dans les mesures qu'on avoit prises pour la guerre; & les espérances que les deux Couronnes avoient conçuës de la paix furent aussi vaines que les tentatives qu'elles firent pour regagner les Hollandois.

L'Empereur, l'Angleterre, la Hollande déclarent la guerre à la France le même jour. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Corps Diplomatique, tom. 8. Part. 1. pag. 115.*

SELON les mesures concertées, l'Empereur, la Reine Anne, les Etats-Généraux, déclarèrent le même jour quinzième de mai la guerre à la France & à l'Espagne. L'Empereur ne parloit point-du-tout du traité de Partage, à quoi toute l'Europe savoit qu'il n'avoit pas voulu consentir; il insistoit principalement sur ce qu'il appelloit l'intrusion du Duc d'Anjou. A cette grande raison, il ajoûtoit, qu'après la paix de Ryswick, le Roi très-Chrétien avoit différé assez-long-tems à évacuer Brisac, qu'il avoit introduit ses troupes dans les Places de l'Electorat de Cologne & soûtenu cet Electeur dans sa désobéïssance aux Ordonnances Impériales. Ce retardement à évacuer une Place pouvoit-il être un sujet de guerre? Pour ce qui regardoit l'Electeur de Cologne, c'étoit visiblement apporter pour motif de la guerre ce qui n'en étoit qu'une suite; puisque les François n'étoient entrés dans ces Places qu'après que l'Empereur, dont l'Armée attaquoit déjà le Milanez, eut refu-

sé

sé à cet Electeur la liberté de demeurer neutre sur le Rhin & aux Païs-Bas. 1702.

Les Etats-Généraux disoient, que le Roi très-Chrêtien ne s'étoit pas tenu au traité de Partage, qu'il avoit mis son petit-fils sur le trône d'Espagne, que lui-même il y règnoit avec une autorité despotique; que par-là étant parvenu à une puissance si formidable, il s'étoit incontinent fraïé le chemin à la Monarchie universelle, en inondant de ses troupes l'Italie, les Païs-Bas & l'Electorat de Cologne; de manière que la liberté de l'Europe étoit dans un danger éminent, qu'ils croïoient être obligés pour l'intérêt public & pour le leur en particulier, de s'opposer de toutes leurs forces à de pareilles entreprises. *Lamberti, tom. 2. pag. 107. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 453.*

Il étoit vrai que le Roi très-Chrêtien gouvernoit absolument la Monarchie d'Espagne; qu'il avoit répandu les troupes de tous côtés; il étoit encore vrai que cette union si parfaite pouvoit avoir de terribles suites par-rapport aux autres Etats, & que si l'Espagne tranquille eût été mise par-rapport aux finances & aux troupes sur le même pied que la France, toutes les autres Puissances n'eussent pû leur résister; ce qu'on n'auroit point à craindre de la Maison d'Autriche. Ces motifs étoient solides & raisonnables. Ce seroit une injustice de supposer que l'envie seule ou la haîne aïent déterminé à la guerre. Peut-être même que malgré ces raisons on eût été plus tranquille, si ce Règne n'eût pas été rempli de tant d'entreprises où il avoit paru bien peu de modération. Raisons de ces déclarations. *Lettres Historiques. Quincy, tom. 3. pag. 523.*

La déclaration de la Reine Anne portoit, qu'elle n'étoit montée sur le trône qu'après les Alliances concluës par son cher frère Guillaume trois avec divers Potentats, pour conserver l'équilibre de l'Europe, abbatre le pouvoir exorbitant de la France, & se vanger de l'affront qu'on lui avoit fait de reconnoître le prétendu Prince de Galles pour Roi de la Grande-Brétagne. Qu'elle entroit dans de si justes vûës, se reposant entièrement & mettant toute sa confiance en l'assistance du Dieu tout-puissant. Guillaume trois s'étoit plaint amèrement en toute occasion de l'inexécution du traité de Partage; il avoit dit hautement qu'on l'avoit surpris, qu'on l'avoit joüé. En Hollande on avoit parlé à-peu-près de la même manière; on vient de voir que la République en avoit fait le principal Article de sa déclaration de guerre. Cependant le Conseil de Londres n'y fait pas la moindre attention, parce qu'en effet il y auroit eu du ridicule à en parler après tout ce qui s'étoit passé à ce sujet. Les Anglois avoient condamné le traité de Partage comme un Acte pernicieux à leur liberté & à leur Commerce; ils auroient donc fait tous leurs efforts pour en empêcher l'exécution. Les Hollandois aïant les mêmes intérêts, ne pouvoient manquer d'avoir les mêmes vûës & les auroient infailliblement secondés. C'étoit donc la France qu'on avoit voulu joüer. Cela supposé, il falloit que Loüis vît tranquillement l'Espagne retourner à la Maison d'Autriche, ou qu'il acceptât le Testament de Charles second; l'aïant accepté, ne devoit-il pas envoïer des trou- *Larrey, tom. 3. pag. 543. Le Clerc, tom. 3. pag. 437.*

 pes

1702. pes dans tous les endroits de la Monarchie Espagnole qui étoient exposés & même menacés ?

Quel que fût le motif de ces déclarations de guerre, la Cour de Versailles n'en fût point surprise. Elle devoit s'y attendre. Il n'avoit tenu qu'à elle de les prévenir l'année précédente avec de très-grands avantages ; elle ne l'avoit pas voulu, afin de se donner l'inutile consolation & la gloire stérile d'avoir conservé la paix le plus long-tems qu'il lui avoit été possible. Il faut l'avoüer, la guerre la plus juste & la plus indispensable, est celle que Loüis quatorze a faite malgré lui & avec la plus grande répugnance ; il sembloit prévoir les malheurs qui le menaçoient & que la fortune l'abandonneroit.

Préparatifs de la France. *Quincy, tom. 3. pag. 522. Lettres Historiques.*

Dès le mois de janvier on avoit ordonné la levée de cent Régimens d'infanterie d'un Bataillon chacun ; tous ces Régimens furent donnés à des Officiers qui les formèrent à leurs dépens. On avoit fait aussi une nombreuse promotion, de dix-sept Lieutenant-généraux, de quarante-neuf Maréchaux de Camp & de quatre-vingt & un Brigadiers, trente-neuf de Cavalerie & quarante-deux d'Infanterie. On avoit résolu d'avoir trois Armées en Campagne ; une en Flandres, sous les ordres du Duc de Bourgogne, à qui on destina pour commander sous lui le Maréchal de Boufler; la seconde sur le Rhin, dont le Maréchal de Catinat, malgré l'humiliation qu'on lui avoit fait essuïer l'année dernière, fût déclaré Général. La troisième étoit déjà en Italie ; on avoit destiné grand nombre de troupes pour la rendre supérieure à celle des Impériaux, &, s'il se pouvoit, à tout ce qu'on appréhendoit de l'infidélité du Duc de Savoïe. La prise du Maréchal de Villeroi, lui fit donner pour Général le Duc de Vendôme, qui sçut contenir le Prince Eugène & l'empêcher d'aller aussi-vîte que ses prémiers succès le lui avoient fait espérer.

Siège de Keiserswert par les Alliés. *Quincy, tom. 3. pag. 527. Burnet, tom. 5. pag. 137. Memoires Historiques & Chronologiques.*

Avant que la Campagne fût ouverte & que la guerre eût été déclarée, les Alliés avoient attaqué Keiserswert. C'étoit au nom de l'Empereur que se faisoit cette entreprise. Les troupes Angloises & Hollandoises s'étoient jointes aux siennes en qualité d'auxiliaires, sous les ordres du Comte de Nassau-Sarbruck ; ils avoient bloqué cette Place dès le commencement de mars. Ce n'étoit qu'un Quarré-long qui n'avoit qu'une seule ruë. Elle est sitüée sur le Rhin, & elle avoit trois bastions du côté de la terre, outre deux & demi du côté du Rhin. Le Marquis de Blainville en étoit Gouverneur. C'étoit un Colbert. Plusieurs de ce nom sont morts pour le service de l'Etat, tandis qu'on n'a pas vû un seul de Louvois avoir le même sort. Sa garnison étoit de six Bataillons. La tranchée ne fût ouverte que la nuit du dix-huit au dix-neuvième d'avril. Dès le vingt & un le Marquis de Blainville commanda une sortie de cinq Compagnies de Grénadiers, soûtenus de cinq cens hommes commandés par le Marquis de Brancas Colonel du Régiment d'Orléans, suivis de deux cent pionniers. Le dessein étoit de ruiner les travaux des ennemis. Ces troupes tombèrent sur deux cens Hollandois, qui furent

furent renversés & obligés d'abandonner leurs postes ; on combla une bonne partie des tranchées. Pendant qu'on y étoit occupé, la cavalerie des assiégeans accourut au secours, il fallut se retirer ; on le fit en bon ordre ; on perdit pourtant trois ou quatre Officiers & cinquante soldats. Les ennemis en perdirent deux ou trois fois autant ; ce n'étoit-là qu'un prélude de ce que devoit coûter ce siège. 1702.

Le Comte de Tallard qui commandoit ce qu'on appelloit le troupes du Cercle de Bourgogne, s'étoit rendu devant Dusseldorp avec un Corps de dix mille hommes, dans le dessein de bombarder cette Place. Comme les Alliés se préparoient de leur côté à bombarder Bonn en représailles, il eut ordre de marcher à la hauteur de Keiserswert, le Rhin entre-deux. Il fit dresser des batteries qui incommodèrent fort les assiégeans, & d'ailleurs il fournit les assiégés de toutes les espèces de secours dont ils pouvoient avoir besoin, aïant établi par le moïen de plusieurs bateaux une communication sûre de son camp avec la Ville.

Quincy, tom. 3. pag. 531.

Belle défense de cette Place.

Limiers, tom. 3. pag. 85.
Le Clerc, tom. 3. pag. 437.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 464.

Les travaux avançoient cependant. Dès le vingt-huit, ils n'étoient plus qu'à deux cent pas du chemin-couvert, & les assiégans étoient à portée d'attaquer un bastion détaché, dont ils devoient se rendre maîtres avant que de rien entreprendre sur la Contrescarpe. Les pluïes qui survinrent, le débordement du Rhin conservèrent ce bastion jusqu'au quatre de mai qu'il fût pris & emporté après une défense très-opiniâtre & une perte considérable pour les Assaillans. Depuis la prise de ce bastion, le siège alla fort lentement. Le canon de la Place, celui du camp du Comte de Tallard, sur tout les fréquentes & nombreuses sorties furent cause de cette lenteur. Toutefois le vingtième mai les assiégeans commencèrent à travailler à la sape vers la contr'escarpe, ils tirèrent même une grande ligne de communication avec leurs attaques.

Le Gouverneur s'étant apperçu qu'elle n'étoit point soûtenuë comme elle auroit dû l'être, projetta d'abbatre un rideau qui l'empêchoit de marcher en bataille à cette ligne. A cet effet, il fit sortir la nuit du vingt-un au vingt-deux quatre cens hommes commandés par le Marquis de St. Sulpice, avec cinquante travailleurs. La moitié du détachement avoit ordre de se couler le long de la contrescarpe, de se replier le long de la ligne, & de renverser ceux qui étoient dedans ; les deux cens autres devoient se poster à la gauche à couvert d'un rideau qui y étoit, & se découvrir lorsque le prémier détachement seroit aux mains. Par cette manœuvre la ligne étoit mise entre deux feux, & les travailleurs devoient avoir le tems d'applanir la hauteur dont on vouloit être débarrassé. Tout réüssit à souhait, les assiégeans fuirent de tous côtés, ils abandonnèrent deux pièces de canon ; le rideau fût rasé & une partie des travaux comblés ; la retraite se fit avec tout l'ordre possible.

Cette sortie n'étoit qu'une préparation à une autre. Le lendemain, sur les quatre heures du matin, le Marquis de Blainville fit sortir

tir huit cens hommes qui débouchèrent tous à-la-fois par plusieurs
1702. ouvertures qu'on avoit faites au chemin couvert. Ils marchèrent, par le rideau qu'on avoit rasé dans la prémière sortie, droit aux tranchées des ennemis; ils fuirent de tous côtés, les seuls Officiers firent ferme & furent tous tués ou pris; on nettoïa & on combla toute leur ligne de communication.

Keiserswert n'auroit dû tenir que douze ou quinze jours au plus; il y avoit déjà plus d'un mois qu'il étoit assiégé, sans qu'on y pensât à se rendre. Les assiégeans redoublèrent leurs efforts & leurs précautions. Ils travaillèrent à dresser trois nouvelles batteries de canon, de vingt, de dix-huit & de seize pièces, & une autre de trente mortiers pour battre cette Place du côté des nouvelles approches qu'ils avoient été obligés de faire. Depuis la fin de mai jusqu'au huit de juin ils firent un feu terrible & continuël, & mirent la Ville & les Fortifications en poudre. Leurs sapes furent poussées si avant sur le glacis, qu'ils firent toutes les dispositions pour attaquer tout-à-la-fois le chemin-couvert & un ravelin. Sept mille hommes furent commandés pour cette action; ils furent partagés en plusieurs détachemens, soûtenus chacun de plusieurs autres. L'attaque fût des plus vives & des plus opiniâtres; mais après trois heures de résistance, malgré le grand feu de la Place & trois fourneaux qu'on fit joüer, ils se rendirent maîtres de ces ouvrages & s'y établirent. Les Hollandois y eurent plus de six cens morts & douze cens blessés; les troupes de Prusse en furent quittes pour huit ou neuf cens hommes hors de combat.

Elle se rend au bout de deux mois. *Quincy, tom. 3. pag. 536. Larrey, tom. 3. pag. 542. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le lendemain dix, & les jours suivans ils établirent des batteries sur le chemin-couvert, qui achevèrent d'ouvrir la Place de tous côtés. Le Marquis de Blainville se voïant en danger d'être emporté d'assaut, résolut de se rendre. Il battit la Chamade le quinze juin à six heures du matin, après avoir tenu cinquante-neuf jours de tranchée ouverte. La Capitulation ne pouvoit être plus honorable. Les assiégeans promirent de faire raser à leurs fraix tout ce qui restoit encore sur pied de fortifications; ils s'obligèrent de donner des ôtages pour sûreté de leur parole; ces ôtages ne devoient être relâchés qu'après que des Ingénieurs François auroient été reconnoître si la démolition avoit été faite de bonne-foi.

Les autres Articles portoient, que la garnison sortiroit avec tous les honneurs accoûtumés, qu'on lui fourniroit les bateaux, chariots, & chevaux nécessaires; qu'elle emmeneroit deux pièces de canon & deux mortiers. Que tous les prisonniers faits avant & depuis le siège seroient rendus; qu'on ne pourroit demander aucune indemnité pour les dégradations, dommages, consommations faites dans la Ville ou à la Campagne; que les déserteurs ne seroient point rendus; enfin que les Privilèges des Bourgeois & l'exercice de la Religion Catholique seroient conservés.

Quel-

Quelque honorable que fût cette Capitulation, quoique les Alliés eussent perdu à ce siège sept à huit mille hommes, la prise de cette Place étoit importante, non-seulement parce qu'elle étoit la clef de l'Electorat de Cologne, & qu'elle en annonçoit la prise; mais encore parce que c'étoit un très-mauvais début de Campagne, & capable de déterminer plusieurs de ceux qui hésitoient encore s'ils garderoient la neutralité; début d'autant plus fâcheux qu'il ne fût point réparé le reste de la Campagne, & qu'il fût suivi de pertes du-moins aussi intéressantes. 1702.

Pendant ce siège, avant que la guerre fût déclarée, on avoit tenté de part & d'autre diverses entreprises. Le Général Coëhorn avoit un Corps de troupes vers Bruges, il voulut surprendre le Château de Namur. Il avoit gagné un Gentilhomme du voisinage, le Lieutenant du-Mayeur & deux Bourgeois. Ceux-ci s'adressèrent à un Capitaine Espagnol, & lui promirent dix mille pistoles avec un Régiment d'infanterie. Ce Capitaine feignit de se rendre à des offres si considérables; il en avertit le Gouverneur, qui lui ordonna de continüer de feindre & de tirer même le plus d'argent qu'il pourroit. Il reçut une Lettre de Change considérable sur Amsterdam. Après qu'elle eût été acquitée, il dit au Gentilhomme qu'il feroit de garde le dix d'avril, & que pendant la nuit il livreroit le Château aux Hollandois; qu'il n'avoit qu'à venir coucher chez lui dans le Château. Le Gentilhomme le crut; dès qu'ils fût entré le Gouverneur le fit arrêter. On se saisit en même tems du Lieutenant du-Mayeur & des deux Bourgeois. Les troupes Hollandoises arrivèrent à-point-nommé, au nombre de quatorze Bataillons & de dix-sept Escadrons; elles attendirent inutilement jusqu'au jour. Comment ne s'étoit-on pas servi de cette intrigue découverte, pour faire assembler des troupes des garnisons voisines qui eussent tombé sur ce Corps?

Diverses entreprises de part & d'autre. *Quincy, tom. 3. pag. 539. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Commandant résolut de surprendre Hui en s'en retournant, il y envoïa un détachement. Le service s'y faisoit, ou plûtôt ne s'y faisoit point, comme à Crémone. Le détachement entra dans la Ville, passa le pont de la Meuse sur les onze heures du matin sans trouver aucune opposition, jusqu'à l'Hôpital, qui n'est qu'à quelques pas de la prémière barrière du Château. Il fût arrêté par un Lieutenant & par trente Maîtres, que le hazard avoit amené de Liège le jour précédent pour escorter l'équipage d'un Lieutenant-général. Sans cette petite troupe le Château auroit été surpris; elle fit une si vive résistance qu'on eut le tems de lever le pont-levis. Ces sortes de fautes ne s'étoient guères faites en France dans les guerres précédentes; elles étoient réservées au Ministère de Mr. de Chamillard, qui n'avoit pour son Emploi ni génie ni expérience, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut.

Rapin-Thoyras continué. tom. XI. pag. 465.

Les Hollandois ne gardèrent pas long-tems Hui. Le Prince de Tserclas de Tilly Mestre de Camp général des troupes du Roi d'Espagne & commandant celles du Cercle de Bourgogne dans le Païs de Liège,

Quincy, tom. 3. pag. 541.

1702. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 465.*

observoit le gros des troupes Hollandoises. Dès qu'il sçut la surprise de cette Place, il détacha Baravy Lieutenant-Colonel avec deux cens hommes d'infanterie & trente chevaux. Il attaqua d'abord un des Forts. La fortune secondant sa valeur, il s'en rendit maître en fort peu de tems ; aidé ensuite par la garnison du Château, il reprit la Ville & tüa la plûpart des Hollandois.

Le lendemain, qui étoit le douze de mai, on sçut qu'un détachement de cinq cens hommes venoit de Maëstricht pour renforcer la garnison de Hui, dont les Commandans des troupes de Hollande ignoroient encore la prise. Le Prince de Tserclas détacha cinq cens chevaux & sept Compagnies de Grenadiers sous les ordres du Comte de Lanion Lieutenant-général. Le Commandant de cette troupe qu'on vouloit enlever étoit homme de cœur & de tête ; se voïant poursuivi, il se jetta dans le Château d'Onon. La basse-cour fût attaquée sur le champ & forcée, on somma le Château ; le Commandant ne répondit que par un très-grand feu. On envoïa chercher du secours à Liège ; le Prince de Tserclas y vint lui-même avec quatre pièces de canon & quelques Mineurs ; il fit sommer de nouveau ce brave Officier, qui répondit qu'il étoit étonné que son Altesse, dont il avoit l'honneur d'être connu, lui fit faire une pareille proposition, qu'il s'estimoit fort honoré de se voir attaqué par tant de troupes, & que c'étoit ce qui l'animoit à se mieux défendre, que cependant si on vouloit le laisser sortir avec tous les honneurs, il remettroit le Château. On lui fit dire qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que de se rendre à discrétion, & que s'il attendoit qu'on tirât un seul coup de canon, ni lui ni son monde n'auroient aucun quartier.

Il fallut battre ce Château ; on le fit pendant huit heures, & les murailles furent fort endommagées. Alors ce Commandant craignit ou feignit de craindre d'être emporté d'assaut, il demanda à capituler. Le Prince de Tserclas de son côté appréhendoit que quelque Corps supérieur au sien ne vînt au secours & ne l'obligeât de se retirer avec honte ; il l'écouta & permit qu'on donnât & qu'on reçût des ôtages ; on ne pût convenir. On offrit à ce Commandant les honneurs qu'on lui avoit d'abord refusés avec tant de hauteur, il les refusa à son tour. Il fallut se retirer, sur des avis certains que presque toute la garnison de Maëstricht s'approchoit. Cette fermeté du Commandant, qui se nommoit Rolas, & n'étoit que Lieutenant-Colonel, fût fort exaltée, & ne le fut pas plus qu'elle ne le méritoit. On ne rapporte ce fait que pour faire sentir, que la négligence, la présomption, trop de hauteur sont des défauts considérables dans ceux qui commandent, & que la sagesse & la vigilance leur sont aussi nécessaires que la valeur.

Fautes du Général François. *Limiers, tom. 3. pag. 85.*

Le Maréchal de Bouflers avoit manqué une entreprise bien plus considérable que celle dont on vient de parler. A la fin d'avril il étoit à Ruremonde avec dix-huit à vingt mille hommes. Les Hollandois avoient un Corps de troupes à Xanten sous les ordres du Comte Claude

de de Tilly. Le Maréchal par ordre de la Cour forma le dessein d'enlever ou de ruiner ce Corps. Il marcha avec une très grande diligence & un très grand secret; après deux jours consécutifs d'une marche fort vive, il arriva à la vûë du Comte de Tilly. Il lui restoit encore beaucoup plus de jour qu'il ne lui en falloit pour engager l'action; il jugea à propos de la différer jusqu'au lendemain, sous prétexte que ses troupes étoient fort fatiguées. Pourquoi donc avoit-il marché si vîte? Il est à la guerre, plus que par-tout ailleurs, des momens décisifs; un Général qui ne sait pas les choisir, n'est point à sa place. Le Comte de Tilly qui s'étoit cru perdu, ne pensa pas devoir attendre que les troupes Françoises se fussent reposées, il profita de la nuit pour se retirer. Le Maréchal fort irrité de cette retraite, qu'il n'avoit pas prévûë, quoi-qu'il n'eût pris aucune mesure pour l'empêcher, s'en vangea sur l'Arrière-garde, qu'il fit attaquer le lendemain matin; il y perdit cinquante hommes & en tua cent cinquante. Ainsi échappa ce Corps, dont peut-etre à-peine un seul homme se seroit sauvé, s'il avoit eu affaire à un Général aussi habile qu'actif.

1702.
Burnet, tom. 5. pag. 138.

L'ORDRE donné au Maréchal de Bouflers de faire cette entreprise, étoit conséquent à plusieurs hostilités que les Hollandois avoient commises à titre d'auxiliaires de l'Empereur & de troupes du Cercle de Westphalie. Ils prétendoient que tous ces actes d'hostilité ne devoient point être regardés comme venant de leur part, & qu'ainsi ils pourroient emploïer toutes leurs forces contre la France & l'Espagne, & se déterminer à faire la guerre en leur nom suivant les événemens heureux; mais cette vûë adroite fût pénétrée, Loüis quatorze ordonna à tous ses sujets de courir sus aux Hollandois, comme aïant commis des hostilités contre l'Espagne & sur les Terres de France.

LE Duc de Bourgogne Généralissime se rendit à son Armée au commencement de mai. Elle étoit tout-au plus de quarante mille hommes, mais elle avoit jusqu'à vingt Lieutenant-généraux & trente deux Maréchaux de Camp. On a déja remarqué que rien ne prouvoit plus la foiblesse du Gouvernement, & que ces titres d'honneur, qui étoient autrefois si rares parce qu'ils étoient la récompense du vrai mérite, ne se donnoient presque plus qu'à l'intrigue & à la faveur, de manière que c'étoit presqu'une honte à un Colonel de n'être pas Officier-général, comme c'en a été une depuis aux Capitaines & même aux Lieutenans de n'être pas Chevaliers de St. Loüis.

QUOI-QU'ON eût donné aux Alliés tout le tems de se préparer, ils ne purent assembler que vingt-cinq mille hommes pour opposer à l'Armée Françoise. Il eut été de la dernière importance de se servir de la supériorité qu'on avoit sur eux, pour les battre & les dissiper; on l'entreprit, on en eût même l'occasion; mais on la laissa encore échapper & on manqua de résolution & d'ardeur au point de l'exécution.

Autre faute encore plus considérable.
Quincy, tom. 3. pag. 544.
Burnet, tom. 5. pag. 138.

LE Comte d'Athlone, Général de l'Armée Hollandoise étoit campé à Blurembeck sous Clèves; le Duc de Bourgogne fit ce qu'il pût pour l'at-

1702. l'attirer dans la plaine ; n'aïant pû y réüssir après bien des marches & des contre-marches, il forma le projet d'aller l'attaquer dans son camp, dont le front étoit couvert par un bois fort épais & les deux flancs garnis de bons retranchemens. Ce Prince, avec toute son Armée, devoit occuper le front & le flanc droit des Alliés ; le Comte de Tallard avec ses dix mille hommes devoit attaquer la gauche ; le Marquis de Caraman qui venoit de Dieft avec cinq mille hommes, devoit attaquer par les derrières. *Ce projet étoit beau*, dit ingénüement Quincy, *& eut été bien exécuté, si les ennemis avoient attendu ; mais ils décampèrent le onze de juin si-tôt que le jour parut.* Si la marche eût été plus vive & plus réglée, si l'on avoit bien connu le terrein, & qu'on n'eût pas perdu un tems si précieux à le faire reconnoître, ils n'auroient pas dû décamper. Le dix au soir on étoit maître d'un défilé, par où toute l'Armée auroit pû passer pendant la nuit ; on jugea à propos d'attendre au lendemain. Tel étoit le caractère du Général, il paroissoit vif & impétueux, mais au-fonds il étoit timide & irrésolu. Son imagination lui faisoit voir mille difficultés au point de l'exécution ; trop de circonspection, ou plûtôt trop d'inquiétude de ne pas réüssir lui lioit les mains lorsqu'il falloit agir & rendoit sa valeur & ses autres bonnes qualités inutiles.

Tom. 3. pag. 551.

Limiers, tom. 3. pag. 86.

On poursuivit cette Armée fugitive, sans engager, comme on le pouvoit faire, quelqu'action particulière qui eût retardé sa marche. On la poussa jusqu'aux portes de Nimègue ; elle se jetta en désordre dans les ouvrages de cette Place, après avoir perdu mille ou douze cens hommes. La consternation, la confusion y étoient si grandes, qu'elle eût été forcée dans ces ouvrages mêmes si elle eût été attaquée. Le canon de la Place n'en empêchoit pas, il n'y en avoit point sur les remparts ; ce ne fût que quelques heures après, que les Bourgeois vinrent à bout à force de bras d'en tirer quelques pièces de leur Arsenal. Alors on se retira ; le Comte d'Athlone passa le Vahal & se jetta dans l'Isle de Béthau. L'Armée Françoise après avoir pillé aux environs de Nimègue pour plus de cinq cens mille écus & enlevé près de vingt mille bêtes à cornes, alla établir son quartier-général à Clèves, où le Duc de Bourgogne resta jusqu'au commencement de juillet.

Caractère du Général de l'Armée des Alliés.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 461.

Feuquières, tom. 1. pag. 69.

Pendant ce séjour, l'Armée des Alliés se forma & devint bientôt supérieure en nombre de troupes. Le Comte de Marlborough y arriva le prémier de juillet en qualité de Général des Anglois. Parfaitement uni avec les Etats-Généraux, ils avoient presqu'autant de confiance en lui qu'ils en avoient eu dans le feu Roi Guillaume, & sans que ce Comte eût aucun titre dans leur République, ils lui laissèrent à peu de choses près la disposition de leurs troupes. Il n'avoit point encore eu de commandement général ; mais il s'étoit distingué dans plusieurs occasions, sur-tout en France, où il avoit servi sous le Vicomte de Turenne. De retour en Angleterre avant la paix de Nimègue, sa sœur, Maîtresse du Duc d'Yorck, depuis Jaques second, lui ouvrit le chemin de la Fortune ; de simple Gentilhomme qu'il étoit, il fût fait Comte,

te, ensuite Capitaine des Gardes. A la Révolution il fût un des prémiers à abandonner son Bienfacteur. Cet exemple, qu'il avoit donné & qui avoit été fort suivi, le rendit cher à Guillaume trois; il fût employé dans la guerre d'Irlande, & s'y comporta en habile homme. Il se broüilla depuis avec son nouveau Maître, il se raccommoda & fût fait Gouverneur du Duc de Glocester fils de la Princesse Anne. Ce ne fût pourtant ni son mérite pour la guerre, ni son habileté dans les intrigues qui l'élevèrent au Généralat; ce fût la tendre amitié que la nouvelle Reine avoit pour son Epouse. Tous deux bien-tôt s'emparèrent absolument de l'esprit de cette Princesse. Ils firent donner au Lord Godolphin, qui passoit pour l'amant de la Comtesse de Marlborough, la Charge de Grand-Tresorier. Le Comte étoit si persuadé de sa faveur, qu'au rapport de Burnet, il déclara même assez publiquement, qu'il remettroit sa Commission de Général, si Godolphin n'étoit pas Trésorier.

1702.

Tom. 5. pag. 114.

Deux mois se passèrent sans que le nouveau Général fît d'autre entreprise que de chercher à combattre l'Armée Françoise, qui avoit ordre de se tenir sur la défensive. D'ailleurs moins forte par elle-même que celle des Alliés, elle s'étoit encore affoiblie par des détachemens pour l'Allemagne, & pour augmenter les garnisons des Places Espagnoles. Le Duc de Bourgogne la quitta au commencement de septembre & en laissa tout le soin au Maréchal de Bouflers, qui mit toute sa capacité à éviter le combat, mais qui laissa faire à son ennemi presque tout ce qu'il voulut.

Ses conquêtes.
Quincy, tom. 3. pag. 564. Burnet, tom. 5. pag. 141. Mémoires publics. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 647.

Venlo fût la prémière Ville assiégée. C'est une petite Place fort mauvaise, située dans le Païs de Gueldre sur les bords de la Meuse. Elle n'avoit pour tous dehors qu'un chemin-couvert avec un fossé; l'enceinte de la Ville n'étoit point revêtuë, excepté du côté de la Meuse, où il y avoit une muraille sèche. Au milieu de cette muraille est une porte qui conduit au Fort St. Michel par un pont de bateaux. Ce Fort est pour couvrir la tête du pont; c'est un Pentagone régulier fortifié de tenailles, de deux demi-lunes & d'un chemin-couvert. Le Comte de Varo en étoit Gouverneur, & Monsieur de Labadie y commandoit les troupes Françoises. Ce siège fût poussé avec une toute autre vivacité que les ennemis de la France n'avoient eu jusqu'alors. L'artillerie étoit formidable, & très bien servie. La Place fût pourtant investie près d'un mois & tint quatorze jours de tranchée ouverte.

Après la prise de Venlo, Marlborough fit investir tout-à-la-fois Ruremonde & le Fort de Stewenswert; sa vûë étoit de dégager au plûtôt Maëstricht. Ces deux Places furent prises en cinq ou six jours. Pendant ces conquêtes, l'Armée Françoise étoit à Tongres si bien retranchée, que Marlborough après l'avoir reconnuë n'ôsa l'attaquer. Il marcha à Liège & prit la Ville, qui ne se défendit pas; le Château fût emporté d'assaut à la fin d'octobre. Le Maréchal de Bouflers se hâta de passer la Mehaigne pour couvrir le Brabant, après avoir laissé per-

dre une partie de l'Electorat de Cologne, le Païs de Liège, la Gueldre Espagnole & le Duché de Limbourg.

1702.

Ses recompenses.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 698.

Ce début du Comte de Marlborough étoit trop heureux, pour qu'il ne reçût pas en Angleterre des marques solides de la joïe qu'on y avoit de voir que la France commençoit à être humiliée. Le titre de Duc, cinq mille livres sterling de pension furent les récompenses dont la Reine honora ses prémiers services; & ce qui le flatta peut-être encore d'avantage, il fût complimenté par les Députés de la Chambre des Communes, qui le remercièrent *de ce qu'il avoit réparé l'honneur de la Nation Angloise.* Il seroit difficile de rien dire de plus injurieux à la mémoire du feu Roi Guillaume, & ce seul trait dément & insulte tous ses Panégyristes. Samson, de Larrey, de la Brune & une multitude d'autres en ont fait un Héros, & au jugement du Corps réprésentant toute la Grande-Bretagne, *l'bonneur de la Nation a souffert* sous son Règne, & un de ses sujets qui lui a succédé immédiatement dans la conduite des Armées, l'a réparé.

La France devoit s'attribüer ces pertes.

Ces pertes dûrent être d'autant plus sensibles à la Cour de France qu'elle devoit se les attribüer. Après avoir laissé tranquillement l'Angleterre & la Hollande se préparer à l'attaquer, comment leur étoit-elle inférieure en forces? On avoit à la vérité beaucoup de Places & une grande étenduë de Païs à garder; mais la meilleure garde est une bonne Armée, qui observe de près celle de l'ennemi, le gêne dans ses mouvemens & l'empêche de rien entreprendre. C'est ainsi que Turenne, Condé, les Maréchaux de Créqui & de Luxembourg s'étoient conduits; mais ils n'étoient plus, leurs maximes étoient oubliées, & les plus grandes leçons qu'ils avoient données avoient été mieux retenues par les Etrangers que par les François.

L'Empire déclare la guerre à la France.

Mémoires Historiques & Chronologiques. Corps Diplomatique, tom. 8. part. 1. pag. 102.

La Diète de l'Empire encouragée par ces prémiers succès, consentit enfin le vingt-huit de septembre à déclarer la guerre à la France & à l'Espagne. Cette déclaration fût publiée par l'Empereur le douze d'octobre. Ses motifs étoient, que le Roi très-Chrêtien avoit obligé le Prince de Montbéliard à ne point toucher à la Religion Catholique dans son Païs. Qu'il avoit voulu contraindre par des exécutions militaires l'Electeur Palatin de païer les sommes qu'il devoit à la Duchesse Doüairière d'Orléans. A ces foibles raisons, la Diète en ajoûtoit encore de plus frivoles; par exemple, qu'il manquoit quelques affûts de canon dans Philipsbourg lorsqu'on l'avoit rendu, & que la restitution de Brisac avoit été différée de quelques mois. Elle se plaignoit aussi de l'enlevement du Sieur de Mean & de l'entrée des troupes Françoises dans l'Electorat de Cologne. Tout cela vouloit dire qu'on s'étoit laissé gagner par l'Empereur, ou qu'on étoit entraîné par la crainte générale, bien ou mal fondée, que la France soûtenuë de l'Espagne n'exécutât les projets ambitieux qu'on supposoit qu'elle avoit formés.

Cette déclaration est censurée.

Le Duc de Bavière dans un Manifeste qu'il publia peu de tems après, maltraita fort ce Résultat des trois Collèges. „ Il seroit à souhaiter,

haiter, disoit ce Prince, que ce Résultat fût anéanti, & que la mémoire en fût dérobée à la postérité. Elle y verra que l'Empire, qui a toûjours été réservé à déclarer la guerre aux Puissances Chrétiennes, l'a déclarée à un Roi qui pour ne point troubler la paix ne s'étoit point opposé aux Lignes de Germersheim, & qui s'étoit abstenu de faire les démarches les plus convenables à ses intérets pour éviter de donner le moindre ombrage à l'Allemagne. La postérité verra que l'Empire lui déclare la guerre pour des causes si legères que jamais on n'avoit daigné en demander satisfaction, ou pour des sujets qui ne concernant pas le Corps Germanique, ne peuvent lui fournir un sujet légitime de faire la guerre ". » » » » » » » » » » »

1702. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

ON se consola de cette déclaration & des pertes qu'on avoit faites dans les Païs-Bas, par les succès qu'on eut en Italie & en Allemagne. Les Cours de France & de Madrid avoient jugé pour bien des raisons que la présence de Philippe cinq étoit nécessaire dans ses Etats d'Italie. Il étoit avantageux qu'il se montrât aux Napolitains après ce qui s'y étoit passé, pour les affermir dans son obéïssance, & pour détruire, s'il étoit possible, l'esprit de faction & de division qu'on tâchoit d'y allarmer. En effet comme il y avoit près de deux siècles que ces Peuples n'avoient vû leurs Rois, sa présence parut leur être fort agréable. Il reçut leur serment de fidélité le trentième de mai; le second du mois suivant il s'embarqua pour passer dans le Milanez; il étoit de la dernière importance qu'il s'y trouvât avant l'ouverture de la Campagne.

La guerre se fait heureusement en Italie. *Limiers, tom. 3. pag. 98. & suiv. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 491. Burnet, tom. 5. pag. 146.*

ON savoit que le Duc de Savoïe négocioit avec l'Empereur, que dès l'année dernière il l'avoit fait assûrer que son Alliance avec les deux Couronnes ne préjudicioit en rien à son attachement pour la Maison d'Autriche, & qu'il en donneroit des preuves à Sa Majesté Impériale, lorsqu'elle seroit en état de se faire craindre en Italie. Cette année il lui avoit fait réprésenter que la conduite qu'il avoit tenuë la Campagne dernière, & en particulier sa présence à l'Armée n'avoit point été inutile au Prince Eugène; que cependant il mettroit tout en usage pour s'exempter de commander cette Campagne; que s'il y étoit forcé, il prioit qu'on ne l'attribuât qu'aux malheureuses circonspections qu'il étoit obligé de garder pour éviter de donner au Roi très-Chrétien le moindre ombrage. Sachant ses dispositions, on n'avoit garde de lui faire cette violence. Philippe cinq arriva le dix de juin à Savonne, d'où il prit la route du Milanez. Il fût rencontré par le Duc de Savoïe, qui affecta, aussi mal-à-propos qu'il se puisse, de paroître mécontent de ce que son Gendre lui réfusa la main & le fauteüil. Peut-être étoit-ce de crainte que le Roi Catholique ne l'invitât à commander l'Armée qu'il alloit joindre. Débarrassé de ce Beau-père infidèle, il la joignit le dixhuit de juin.

Etrange conduite du Duc de Savoïe. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 95.*

Mémoires Historiques & Chronologiques.

IL la trouva dans une toute autre situation qu'elle n'avoit été l'année précédente. Le Duc de Vendôme avoit déja fait lever le blocus de

Philippe V. se met à la

1702 — tête des Armées. *Rapin-Thoyras continué, tom XI. pag.* 491.

de Mantoüe & repris plusieurs postes sur l'Oglio. Cette Armée étoit de soixante & un Bataillons & de cent & deux Escadrons, sans compter dix ou douze mille hommes que le Comte de Tessé commandoit dans Mantoüe. L'Armée Impériale n'étoit que de cinquante Bataillons & de quatre-vingt-neuf Escadrons; mais la disposition des Vénitiens à la favoriser en tout, étoit pour elle une grande ressource; d'ailleurs les deux Couronnes ne pouvoient guères compter sur les troupes du Duc de Savoïe.

Ses succès. *Quincy, tom.* 3. *pag.* 669. *Feuquières, tom.* 3. *pag.* 334. *Lamiers, tom.* 3. *pag.* 98. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Ces deux Armées bien conduites furent long-tems occupées à divers mouvemens pour se procurer quelqu'avantage. Après la levée du blocus de Mantoüe, le Prince Eugène se posta de manière à se conserver la communication avec le Modénois & la Mirandole, par les ponts qu'il avoit sur le Pô & par un poste à Rovère. Quelque tems après l'arrivée du Roi Catholique, le Duc de Vendôme se disposa à interrompre cette communication. Dans cette vûë, toute l'Armée se mit en marche vers le bas Pô. Sur ce mouvement le Prince Eugène, qui étoit dans le Séraglio, détacha trois mille chevaux, qui s'avancèrent jusqu'au Crostolo. Les bords de cette rivière ou de ce torrent étoient difficiles & escarpés. L'Officier-général qui commandoit ce Corps, se confiant en la difficulté du passage, crut pouvoir tenir devant l'Armée des deux Couronnes; il fût puni de sa témérité. Le Duc de Vendôme fit visiter les bords du Crostolo; on trouva des passages au-dessus & au-dessous de ce Corps; il fût attaqué par les deux flancs & absolument défait; il en resta huit cent sur la place, on en prit six cent, douze cent chevaux, trois paires de tymbales & douze étendarts. Ce Corps étoit composé de trois Régimens de Cuirassiers, d'un de Dragons & de quelqu'infanterie. Quelle imprudence aussi au Général Visconti, de se tenir en présence d'une Armée entière, sans être assûré qu'on ne pouvoit aller à lui!

Exaggération prodigieuse d'un Ecrivain. *Pag.* 75.

L'Auteur de *la Vie du Prince Eugène* avance sans pudeur, que les Allemands ne perdirent que quatre cens hommes, que le Duc de Vendôme en eut deux mille pris, tués ou blessés. En supputant le nombre d'hommes que cet Ecrivain marque, que les François ont perdu en différentes actions, pendant la guerre d'Italie, sans y comprendre ceux qui sont péris de maladie & de misère; il se trouve que le nombre des morts va à deux millions. On peut juger par-là de son exactitude & de la foi qu'il mérite.

Les Allemands poussés. *Mémoires de la Torre, tom* 4. *pag.* 71.

Ce combat heureux facilita l'exécution du dessein qu'on avoit formé. Non-seulement on ôta aux Allemands la communication du Modénois, mais on s'en empara. Le vingt-huit juillet, deux jours après l'affaire du Crostolo ou de Sta. Vittoria, le Marquis d'Albergotti mit garnison Françoise dans Reggio; le trente il entra dans Modène, pour resserrer les Impériaux, parce qu'on savoit que le Duc étoit dans les intérets de la Maison d'Autriche, & non pas, comme le dit le Journal de Verdun, pour punir ce Prince d'avoir été le prémier Souverain d'Italie à reconnoître l'Archiduc en qualité de Roi Catholique, puisque l'Archiduc ne prit ce titre que l'année suivante.

Ces

Ces actions furent suivies d'un sanglant combat. L'Armée des deux Couronnes marcha dès les deux heures du matin du quinzième août pour s'emparer de Luzara, y jetter des ponts sur le Pô, & s'établir une communication avec le Corps de troupes que commandoit le Comte de Vaudemont, Gouverneur de Milan. Comme il y avoit des rivières & des canaux à passer, cette marche se fit avec beaucoup de précaution au commencement. On marchoit sur autant de colonnes qu'il étoit possible de le faire, & un Corps de Cavalerie marchoit en-avant pour avertir de ce qu'il verroit. On croïoit le Prince Eugène dans le Séraglio, & on n'avoit point eu d'avis qu'il eût fait aucun mouvement; il avoit pourtant passé le Pô avec la plus grande partie de ses troupes, & il étoit entre ce fleuve & le Zero, si bien couvert que l'Armée Françoise l'ignoroit absolument. A la fin de sa marche même, l'Officier qui commandoit le Corps de Cavalerie qui le précédoit, ne porta point sa curiosité jusques sur la digue du Zero, derrière laquelle l'Armée ennemie étoit en bataille.

1702. Bataille de Luzara. *Quincy, tom. 3. pag. 674. Feuquières, tom. 3. pag. 336. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Rien n'est plus beau & mieux pensé que le projet du Prince Eugène, & il ne lui a manqué que d'être aussi heureusement exécuté qu'il avoit été judicieusement concerté. Il avoit compté que l'Armée Françoise en arrivant au camp qui lui avoit été marqué, poseroit les armes & se camperoit; qu'après cela la Cavalerie iroit au fourrage, & l'Infanterie à la paille & à l'eau, & que prenant ce tems favorable pour marcher de front à cette Armée, dont il étoit fort près, il saisiroit toutes les armes aux faisceaux & une partie des chevaux au piquet, & que par-là il la ruineroit en un moment.

Beau projet du Prince Eugène. *Feuquières, tom. 3. pag. 339.*

Ce projet étoit sur le point d'être exécuté, & le Prince Eugène n'attendoit que le moment heureux sur lequel il avoit fondé toutes ses espérances, lorsque le hazard seul fût cause qu'il fût découvert assez à tems pour qu'on pût s'y opposer. Voici quel fût ce hazard. La digue du Zero n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux de ce canal, qui va du Pô au-dessous du Séraglio au Pô du côté de Rovère, & qu'elle suit les niveaux de la terre pour les eaux. Dans quelques endroits du front du camp que les troupes des deux Couronnes venoient occuper, cette digue s'en trouvoit si proche, qu'un Aide-Major ne crut pas pouvoir mieux placer la garde de son camp qu'en la postant sur cette digue. En conduisant cette garde, l'Officier monta sur la digue, par simple curiosité pour voir le païs; il y vit toute l'infanterie Allemande contre le revers de la digue, & la cavalerie derrière rangée en bataille.

Un hazard le fait manquer. *Ibid. p. 341.*

Cette découverte donna l'allarme à toute la prémière ligne de l'Armée Françoise, qui eut assez-tôt pris les armes pour s'opposer à un ennemi qui avoit un terrein couvert de haïes à passer, ce qu'il ne pouvoit faire sans défiler. Le Prince Eugène quoique découvert, ne laissa pas de marcher en-avant, espérant toûjours de mettre assez de désordre dans le front de cette ligne pour pouvoir en profiter; mais son espérance fut vaine; malgré la surprise, on le contint dans les haïes qu'il avoit à pas-

Les deux parties s'attribüent la victoire. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 71. Quincy, tom. 3. pag. 682.*

1702. à passer. Tout se termina à un combat de feu des plus violens qui se fût encore vû ; il dura depuis cinq à six heures du soir jusqu'à une heure après minuit. Il y eut plus de trois mille hommes tués de chaque côté, & parmi eux beaucoup d'Officiers de distinction. Les François demeurèrent sur le champ de bataille & s'y retranchèrent ; les Allemands se retirèrent à une demi-lieüe.

Elle paroît avoir été du côté des François.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 492. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Sur les Lettres du Prince Eugène, on fit chez les Alliés d'aussi grandes réjoüissances que si la victoire eût été réelle ; on en fit autant en France & en Espagne, où sans cela on auroit cru avoir été battu. Les *Te Deum*, les feux de joïe ne sont pas toûjours des marques assûrées d'une victoire, il s'en faut beaucoup ; mais il seroit contre la politique d'interrompre ces usages ; ils servent plus qu'on ne peut dire à adoucir le poids des charges, & à ranimer la confiance des peuples. Ce qui est certain, c'est que ce combat n'aboutit qu'à faire tuer bien du monde, & que l'unique avantage dont les deux partis pussent légitimement se flatter, étoit de n'avoir pas été vaincus. Il faut pourtant dire que les deux Couronnes vinrent à bout de ce qu'elles avoient prétendu. Elles jettèrent des ponts sur le Pô, prirent le Château de Luzara & firent le siège de Guastalla ; ce qui ne laissa pas de marquer quelqu'avantage décidé, puisque les Allemands restèrent dans leur poste, sans rien tenter pour s'opposer à l'exécution de ces desseins.

† Voïés N°. LV.

Quelque peu décisif qu'eût été le gain de cette bataille, on ne manqua pas de le faire sonner bien haut ; on jugea même à propos de le relever par une Médaille. † On y voit le Roi d'Espagne à cheval. La Victoire qui vole au-dessus, tient une palme de la main gauche, & de la main droite elle met une Couronne de laurier sur la tête du jeune Prince. La Légende, VIRTUS AVITA, signifie, *la valeur héréditaire à ce Prince*, & l'Exergue, PHILIPPUS V. HISPANIARUM REX, LUDOVICI MAGNI NEPOS, DE GERMANIS AD LUCERIAM MANTUÆ XI. AUGUSTI MDCCII. signifie ; *Philippe V. Roi d'Espagne, petit-fils de Loüis le Grand, vainqueur des Allemands à Luzara le* 11. *d'août* 1702.

Remarques sur cette action.

Feuquières, tom. 3. pag. 342.

Cette action fournit des remarques trop importantes, pour les omettre. Un Général ne doit jamais marcher, ni même faire aucun mouvement sans prendre toutes les précautions possibles pour le faire avec sûreté. Le Duc de Vendôme avoit affaire à un ennemi sage, vigilant & habile ; & qui, par la situation du païs, pouvoit lui dérober un mouvement. Il ne lui devoit donc pas suffire de commencer sa marche avec attention, il falloit la finir de même. Le plus prudent & le plus exact de ses Officiers-généraux ne l'étoit pas trop, pour être mis à la tête du Corps qui devoit non-seulement éclairer sa marche, mais assûrer son camp jusqu'à ce que les gardes fussent posées & les fourrageurs revenus. Cependant, lorsque l'Armée arriva, la digue ni le terrein qui étoient au-delà n'avoient point été visités. De plus, c'est un dérangement extrême de discipline, qu'une Armée qui arrive à son camp pose

pose les armes avant que les gardes soient établies & assûrées, sur-tout lorsque le païs qui est aux environs du camp n'a point été reconnu. Enfin, on doit apprendre qu'une Armée peut être surprise en entrant dans son camp; ce qui seroit arrivé à Luzara, si le hazard n'avoit fait découvrir l'ennemi.

1702.

On a fait de cette action une bataille préméditée, parce qu'on a ignoré cette surprise, ou qu'on l'a cachée, le Duc de Vendôme étant aimé & estimé des troupes & des Officiers autant que Général l'ait jamais été.

Méprise d'un Ecrivain. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

L'Auteur du Journal de Verdun parlant du Marquis de Créqui Lieutenant-général des Armées de France, qui reçut à Luzara un coup de mousquet dont il mourut le lendemain, dit que par cette mort & par celle des deux derniers Ducs de Lesdiguières la Maison de Créqui est éteinte. Les véritables Créqui subsistent encore en Picardie & en Artois, Mrs. de Lesdiguières ne l'étoient que par les femmes; il y a encore des Mouchi-d'Hocquincourt dans ces Provinces; quoique le même Auteur assûre que cette Maison a fini en la personne de l'Abbé, mort en mille sept cent cinq.

Siège de Guastalla par les François. *Limiers, tom. 3. pag. 100. Quincy, tom. 3. pag. 684.*

Les deux Armées se tinrent chacune dans leur camp. Le Prince Eugène laissa tranquillement faire le siège de Guastalla, qui étoit derrière les François & dont la garnison les harceloit sans cesse. Cette Place est située sur le Crostolo; elle a six bastions, dont deux seulement étoient révêtus jusqu'au cordon; on y avoit fait depuis peu des parapets de terre & des fascines, une demi-lune aussi de terre dans une petite Isle que forment le Crostolo & le Pô, où étoit la maison de plaisance du Duc. Deux petits ouvrages couvroient les deux portes, dont l'une étoit du côté de Bersello, & l'autre du côté de Luzara. Le fossé étoit assez bon, mais sans chemin-couvert.

Le Prince Eugène maltraité. *Ibid. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 71.*

Le Comte de Vaubecourt fût chargé de ce siège. La tranchée fût ouverte la nuit du dernier d'août au prémier de septembre. Les batteries furent promptement dressées & firent un très-grand effet. Le Comte Solari, Gouverneur de cette Place, la rendit le dixième jour de tranchée ouverte. Lui & sa garnison, qui étoit de dix-huit cens hommes, s'engagèrent à ne servir de six mois contre les deux Couronnes; ils sortirent avec les honneurs & furent conduits dans le Tirol. Quelque tems après le Comte de Tessé s'empara de Borgoforte, & y fit quatre cent cinquante Impériaux prisonniers de guerre. Telles furent les suites de la bataille de Luzara, dont le Prince Eugène s'étoit fait tant d'honneur. Il fût toûjours poussé pendant cette Campagne, & aussi maltraité par le Duc de Vendôme, qu'il avoit lui-même maltraité le Maréchal de Villeroi.

Expédition des Flottes Alliées en Espagne.

Tandis que Philippe cinq défendoit ses Etats d'Italie, les Flottes combinées d'Angleterre & de Hollande attaquoient l'Espagne. Elles étoient de soixante & dix gros vaisseaux de ligne, vingt frégates legères, cinquante-sept vaisseaux de transport, qui portoient dix ou douze

mille

1702. *Quincy, tom. 3. pag. 700. Burnet, tom. 5. pag. 151. Mémoires publics.*

mille hommes. La Flotte étoit commandée par l'Amiral Roock, que la Reine Anne avoit remis en Emploi. Le Duc d'Ormond étoit chargé des expéditions en qualité de Général des troupes de débarquement. Cette grande Flotte se mit en mer le neuf juillet. Le Prince de Darmstat, jadis Viceroi de Catalogne, s'y embarqua, afin de mettre en mouvement le parti Autrichien. Ce grand armement s'étoit fait pour exécuter un grand projet, que le feu Roi Guillaume avoit recommandé à ses Ministres en mourant, & dont il étoit convenu avec les Etats-Généraux dans le dernier voïage qu'il avoit fait en Hollande. Il étoit question de s'emparer de Cadix, le meilleur Port de l'Espagne. La chose étoit d'autant plus faisable, que quoique cette Monarchie fût menacée depuis plus de dix-huit mois par les grands préparatifs qui se faisoient en Angleterre & en Hollande, les Espagnols néanmoins s'étoient si peu précautionnés, qu'ils n'avoient ni Flotte ni Armée pour défendre leurs Côtes. Leurs Places maritimes n'avoient que de foibles garnisons, leur Roi étoit absent, toutes les forces de France étoient occupées en Italie, sur le Rhin & aux Païs-Bas. Le but de cette Flotte étoit encore d'engager le Roi de Portugal à se déclarer pour les Alliés.

Elles attaquent Cadix. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 485. Limiers, tom. 3. pag. 101. Larrey, tom. 3. pag. 544.*

Elle se fit voir sur les Côtes d'Espagne avant qu'on eût sçu à Madrid qu'elle étoit partie de Portsmouth. L'Amiral Roock mouilla à la vûë de Cadix, & étala ses vaisseaux depuis St. Sebastien jusqu'à l'Isle de Léon. On les compta distinctement à Cadix, mais l'on n'en fût point effraïé. A ce spectacle on joignit les sollicitations. Le Duc d'Ormond écrivit à Dom Scipion Brancaccio, Gouverneur de Cadix, qu'aïant servi ensemble contre la France, il espéroit qu'après avoir vû la Flotte Angloise & Hollandoise il se déclareroit pour la Maison d'Autriche, qu'il avoit autrefois si bien servie. La réponse fût que c'étoit son Roi qu'on avoit servi, & qu'on serviroit son successeur légitime avec le même courage & la même fidélité.

On veut gagner le Gouverneur. *Lamberti, tom. 2. pag. 251. Rapin-Thoyras, ibid.*

Le Marquis de Villadarias étoit Gouverneur-Général de l'Andalousie; on lui écrivit aussi; il repliqua. Ces lettres sont singulières, & méritent d'être rapportées. „ La mauvaise reception, disoit le Duc „ d'Ormond, que vous avez faite aux troupes qui venoient sous nos „ ordres de la part de l'Archiduc d'Autriche, pourroit vous coûter „ cher, Monsieur, aussi-bien qu'à vos Compatriotes. Sa Majesté Impériale aura des voïes plus sûres que celles sur lesquelles elle avoit „ cru pouvoir faire fonds, & peut-être voudrez-vous réclamer sa clémence quand elle n'aura pour vous qu'une juste indignation. Il en est „ tems encore, Monsieur; songez à réparer vôtre faute. Je vous promets de faire si bien vôtre paix, que vos serez regardés avec toutes „ sortes de distinctions dans une Cour où vous verrez fleurir l'ancienne „ liberté Castillane, après que le véritable Roi sera placé surson trône. „ La Reine d'Angleterre, ma Souveraine, m'a fait l'honneur de me „ confier une Lettre de créance pour garantir tous les traités que je ferai avec vous. Encore un coup, mon cher Monsieur, songez aux

moïens

moïens de vous aggrandir & de vous affranchir avec le reste de vos „ Compatriotes “.

1702.

Le Marquis répondit en ces termes : „ Si le Roi mon Maître avoit „ pû prévoir la témérité que ses ennemis ont euë de venir en cette „ Rade pour suborner ses sujets, Sa Majesté m'auroit donné des in- „ structions pour répondre avec cette politesse dont le seul Duc d'Or- „ mond est capable, à toutes les propositions qu'il me fait de la part de „ l'Empereur & de l'Archiduc. Je respecte en ces deux Princes le „ caractère de leur Majesté ; mais je me trouve fort glorieux de pou- „ voir résister à leurs promesses avec autant de fermeté que j'ai eu d'é- „ motion en apprenant leurs menaces. „

Sa réponse. *Lamberti, tom. 2. pag. 251.*

Philippe cinq est mon Roi, pour qui j'ai juré de répandre jus- „ qu'à la dernière goute de mon sang. Ce sont les sentimens que des „ sujets doivent avoir pour un Prince instruit dans l'art de règner, par „ un Aïeul dont le Règne fait envie à toutes les Cours de l'Europe. Dés- „ abusez-vous donc, Monsieur, de vos idées mal conçuës, aïez meil- „ leure opinion d'un homme qui mérite de vous être cher ; ou recom- „ mencez vos attaques, & vous sentirez si nous sommes disposés à faire „ nôtre devoir en gens qui n'ont autre chose à craindre que les châti- „ mens dûs à la trahison & à la révolte. Nous n'avons que de géné- „ reux exemples dans nos Ancêtres ; ils n'ont jamais cherché leur élé- „ vation dans le sang ni dans la fuite de nos Rois ; mais Mori pro „ Patria est ma Dévise. Vous pouvez la communiquer à la Prince- „ sse qui gouverne l'Angleterre. Joüissez de ses faveurs tant que vous „ le pourrez, Monsieur “.

Les Manifestes violens que le Prince de Darmstat fit répandre de tous côtés, n'eurent pas plus de succès. Il avoit une Commission de l'Empereur, qui le déclaroit Général des Espagnols qui prendroient son parti ; elle fût inutile, du-moins pour cette année ; ils accoururent de tous côtés, mais ce fût pour repousser ces fâcheux Hôtes. Les troupes Angloises & Hollandoises avoient déjà pris terre. Il ne leur avoit pas été difficile de le faire, les Côtes n'étant point gardées. La petite Ville de Rota étoit ouverte, le Port de Ste. Marie & le Fort de Ste. Catherine n'étoient guères plus en état de résister ; ainsi il leur fût aisé de s'en emparer. Elles y commirent les derniers désordres. Les Espagnols en furent si outrés, qu'ils résolurent de périr plûtôt que de souffrir de pareils traitemens.

Cadix est dans l'Andalousie. On ne connoît point de meilleur Port dans l'Océan. Cette Place est bâtie dans une Isle de sept lieuës de long sur trois de largeur, excepté vers les deux bouts, où elle n'a guères qu'une lieuë ; un pont la joint à la Terre-Ferme du côté de l'Orient. L'entrée de la Baïe est des plus périlleuses ; le Château qu'on y voit a été bâti par les Maures, il est encore très-fort. Le Duc d'Ormond ne pouvoit s'ouvrir l'entrée du Port pour faire le siège de la Ville, qu'en occupant le Fort de Mattagorda, bâti sur un des deux *Puntales* du côté de

Description de Cadix ; on s'en retire. *Quincy, tom. 3. pag. 702. Memoires Historiques & Chronologiques.*

1702. de Ste. Marie; il y échoüa; le feu terrible des remparts & de quelques vaisseaux qui étoient dans le Port lui tüa quinze cens hommes, sans qu'il eût pû mettre en batterie que deux pièces de Campagne & deux mortiers, à cause de la difficulté du terrein, qui n'a en cet endroit aucune solidité. En homme sage il ne s'opiniâtra point. De crainte de faire périr le reste de son Armée, il se retira le douze de septembre. On fût fort chagrin en Angleterre & en Hollande du peu de succès de cette expédition; mais on eut bien-tôt sujet de s'en consoler.

On brûle les Galions & les vaisseaux François qui leur servoient d'escorte. *Quincy, tom. 3. pag. 717. Burnet, tom. 5. pag. 156. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 487. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

La Flotte de la Havane étoit en mer. Le Marquis de Château-Renaud avec une Escadre de vingt-trois vaisseaux de guerre lui servoit d'escorte. Averti de bonne heure que les Anglois & les Hollandois attaquoient Cadix, il vouloit gagner quelque Port de France pour s'y mettre en sûreté; les Espagnols s'y opposèrent absolument, il fallut céder à leurs soupçons. Ils ne se plaignoient déjà que trop que la Cour de Versailles prenoit trop d'autorité dans leur Gouvernement. On se retira à Vigo, mauvais Port de Galice; on ne douta pas qu'on n'y fût attaqué. Le Comte de Château-Renaud fit avancer ses vaisseaux le plus avant qu'il pût dans le Golphe, pour couvrir les Galions, qu'on se hâtoit de décharger, pour transporter l'argent & les autres effets à Lugo. Il fit garnir les deux rivages de plus de cent pièces de canon, soûtenus par le Château nommé la Tour de Pierre, où il y en avoit quarante. Les Milices du païs s'assemblèrent & campèrent entre le Fort & les Montagnes, au nombre de huit mille, sous la conduite du Prince de Barbançon. L'entrée du Port fût fermée par une estacade faite de mâts, de vergues, de cables & de tonneaux.

Tous ces apprêts furent inutiles; la Flotte des Alliés parut devant Vigo le vingt-deux d'octobre. Le Duc d'Ormond fit sa décente au Midy de la rivière sans aucune opposition. A la vûë de ses Grénadiers les milices Espagnoles prirent l'épouvante & s'enfuirent. Quelques soldats & quelques matelots qui étoient dans le Château voulurent faire une sortie, ils furent repoussés; les Anglois les poursuivirent si vivement qu'ils y entrèrent avec eux. Presqu'en même tems l'estacade fût forcée. L'unique ressource du Comte de Château-Renaud, dans cette extrémité, fût de se brûler lui-même & de se faire échoüer; il mit le feu à sept de ses vaisseaux, & en fit échoüer cinq ou six. Les Anglois & les Hollandois en prirent six & neuf Galions, sur lesquels il y avoit encore quelque argent & une grande quantité de marchandises. Ce désastre ruïna la Marine de France, qui ne pût se rétablir de cette guerre. La plus grande perte fût celle des vaisseaux, car par-rapport aux effets des Galions, les Anglois & les Hollandois y perdirent du-moins autant que les Espagnols; & tandis qu'on applaudissoit à cette victoire, les Marchands de Londres & d'Amsterdam s'en plaignoient publiquement avec la dernière amertume.

Le Vice-Amiral François, qui jusqu'alors avoit servi avec autant de succès que d'honneur, fût accablé presque jusqu'au désespoir; mais il se

se consola, sur la réflexion que lui fit faire une personne de confiance, que ce n'étoient pas les plus malheureux qui fussent toûjours les plus mal-récompensés en France, quand on avoit des amis & qu'on pouvoit faire croire que les disgraces étoient l'effet de la Fortune. Sans doute que cette personne de confiance lui cita l'exemple récent du Maréchal de Villeroi. 1702.

COMME on avoit compté en France sur la neutralité d'un grand nombre de Princes & Etats d'Allemagne, & que d'ailleurs, selon le mauvais plan qu'on avoit pris, on ne vouloit que se tenir sur la défensive, le Maréchal de Catinat n'eut sur le Rhin que des forces médiocres, à-peine montoient-elles à trente mille hommes. L'Empereur au-contraire avoit pris des mesures pour être en état d'agir offensivement. Sans s'être déclarés, les Princes & la plûpart des Cercles lui fournirent des troupes; les remises qu'il reçut d'Angleterre & de Hollande lui donnèrent le moïen non-seulement d'envoïer de puissans renforts au Prince Eugène, mais aussi d'avoir une Armée assez puissante pour faire une entreprise d'éclat. Il en chargea le Roi des Romains, qui fit sa prémière Campagne sur le Rhin, comme le Duc de Bourgogne la faisoit en Flandre; avec cette différence, qu'il la fit avec plus de gloire.

Campagne du Rhin. La France y est sur la défensive. *Quincy, tom. 3. pag. 577.*

CETTE entreprise étoit le siège de Landau. Les préparatifs s'en étoient faits avec un grand secret; le Marquis d'Uxelles, qui commandoit en Alsace, l'avoit pénétré; il en donna avis à Versailles. On n'y pût croire que l'Empereur, sans avoir déclaré la guerre à la France, voulût faire le siège d'une de ses Places; on se contenta d'ordonner au Maréchal de Catinat d'observer les Impériaux, en lui défendant expressément de commettre aucun acte d'hostilité. Melac, Gouverneur de cette Place, ne fût pas si incrédule. Dès qu'il vit les prémiers mouvemens de l'Armée Impériale, il prit toutes les mesures nécessaires pour se bien défendre; il fit construire de nouveaux ouvrages & perfectionner les anciens; il fit faire des galeries soûterreines pour communiquer des uns aux autres; sur-tout il ramassa le plus de vivres qu'il lui fût possible.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 474.

LANDAU fût investi, ou plûtôt bloqué dès la fin d'avril. Ce n'étoit autrefois qu'un Village; dans la guerre de soixante & douze, de Vauban en avoit fait une Place très-forte. Les Impériaux l'éprouvèrent, elle les occupa toute la Campagne. Le Prince de Bade emploïa six semaines à faire ses approches & à fermer toutes les voïes du secours; il y réüssit si bien, que quelqu'effort que fit l'Armée Françoise, elle ne pût y en introduire.

Siège de Landau par les Allemands. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 5. pag. 145.*

LA tranchée ne fût ouverte que le dix-neuf de juin, en deux endroits, à cinq cens pas de la contrescarpe. Le terrein fût disputé pied à pied, chaque nuit, chaque jour la garnison faisoit de vives sorties presque coup sur coup; de manière qu'au vingt-sept de juillet, lorsque le Roi des Romains arriva, le siège n'étoit guères plus avancé que le prémier jour. On auroit pû croire qu'on avoit attendu ce Prince pour agir

 avec

1702. avec vigueur; mais la Place tint encore près de cinquante jours. Ce ne fût que vers la mi-août que les assiégeans furent à portée d'attaquer le chemin-couvert; ils le firent même trop-tôt & avant que d'avoir assez ruïné les défenses.

La défense en est belle. *Quincy, tom. 3. pag. 588. Mémoires publics. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 475. Limiers, tom. 3. pag. 93.*

L'ACTION fût des plus vives & dura près de trois heures. Les Impériaux furent repoussés trois fois & revinrent autant de fois à la charge; ils réüssirent enfin, mais ils firent une grosse perte, par le feu violent qu'on fit sur eux des contre-gardes & des autres ouvrages, & par deux mines que les assiégés firent joüer en se retirant; on leur reprit même une partie des postes dont ils s'étoient emparés. Le Roi des Romains fût témoin de ces combats & de la perte de quantité d'Officiers de distinction, du nombre desquels étoient le Comte de Soissons, frère aîné du Prince Eugène, le Prince de Dourlach, le Comte de Konigseck. Enfin le dix de septembre, Melac n'aïant plus qu'un fossé qui le séparât des ennemis, battit la chamade à une heure après midi. Le Roi des Romains & le Prince de Bade rendirent justice à sa valeur; ils lui accordèrent la Capitulation la plus honorable. Cette Place avoit été bloquée cinquante-cinq jours, & s'étoit défenduë quatre-vingt-quatre jours depuis la tranchée ouverte.

Le Duc de Bavière se déclare pour les deux Couronnes. *Burnet, tom. 5. pag. 145. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

CE fût pendant ce siège que le Duc de Bavière se déclara hautement pour les deux Couronnes. Le moïen dont on se servit pour l'y déterminer, fût la cession que lui fit le Roi Catholique de la propriété & de la souveraineté des Païs-Bas Espagnols. Si ce traité s'étoit fait plûtôt, & qu'il eût eu lieu, peut-être auroit-il empêché la guerre; du-moins les Hollandois auroient eu une barrière bien plus forte que celle qu'ils avoient du tems de Charles second. Quoi-qu'il en soit, il n'est point-du-tout surprenant que la vûë d'un pareil avantage ait fait impression sur ce Prince & l'ait engagé à se déclarer en faveur d'un neveu. On verra bien-tôt le Duc de Savoïe s'engager à détrôner son Gendre & sa fille, en considération d'un avantage bien moins considérable.

Ses conquêtes. *Quincy, tom. 3. pag. 592. Limiers, tom. 3. pag. 94.*

L'ELECTEUR commença par s'emparer d'Ulm. Ce poste lui étoit nécessaire pour mettre ses Etats à couvert de ce côté-là, & pour faciliter le passage aux troupes qui viendroient de France. Dans cette vûë, il se saisit encore de Memmingen, de Biberach & de quelques autres postes. Comme il étoit sûr que ce Prince seroit bien-tôt attaqué, & qu'il étoit de la dernière importance de le soûtenir, cette diversion devant avoir de si grandes suites pour le Rhin & pour l'Italie, le Roi très-Chrétien ordonna au Maréchal de Catinat de faire les derniers efforts pour s'ouvrir un passage vers la Bavière; afin qu'il y réüssît, on le fortifia par des détachemens de l'Armée de Flandre. La circonstance paroissoit favorable; l'Armée Impériale avoit beaucoup souffert au siège de Landau, & n'avoit plus la supériorité qu'elle avoit eu au commencement de la Campagne. Il falloit passer le Rhin vers Huningue; le Prince de Bade l'avoit prévû, & avoit pris toutes les précautions nécessaires pour s'y opposer.

LE

LE Maréchal de Catinat trop circonspect, & peut-être intimidé par l'espèce de disgrace où il étoit depuis l'affaire de Carpi, manda que l'entreprise étoit impossible. Le Marquis de Villars servoit sous lui en qualité de Lieutenant-général; il avoit du service, & s'étoit toûjours distingué autant par sa capacité que par sa valeur; son ambition, ou, si l'on veut, la juste envie de parvenir au rang dont il se croïoit digne, égaloit son mérite; ce qui paroissoit impossible à son Général lui parut pratiquable. Il dressa son plan & l'envoïa à Versailles; il fût approuvé & on le chargea de l'exécution. Il prit trente-un Bataillons & trente Escadrons; le train d'Artillerie étoit de trente-trois pièces de canon. Il se mit en marche le vingt-quatre de septembre pour se rendre à Huningue; il fit aussi-tôt travailler à un pont, qui fût achevé au commencement d'octobre à la vûë de l'Armée Impériale, sans qu'elle ôsât ou qu'elle pût l'empêcher.

1702.

Commencemens de l'élévation du Maréchal de Villars.

Quincy, tom. 3. pag. 595. Larrey, tom. 3. pag. 549. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 490.

L'ATTENTION du Prince de Bade étoit uniquement d'empêcher que les François ne se servissent de ce pont avec avantage. Il s'étoit posté vis-à-vis d'Huningue, & s'y étoit retranché. Il avoit mis une bonne garnison dans Neubourg, qui couvroit un de ses flancs. Cette Place fût surprise par le Gouverneur du nouveau Brisac. Ce fût alors une nécessité à ce Général de décamper. Il présuma pouvoir faire ce mouvement sans avoir à craindre d'être suivi, & qu'il pourroit être assez-tôt hors de portée, pour n'avoir point à appréhender qu'une Armée, qui avoit le Rhin à passer sur un seul pont, pût être assez diligente pour troubler sa marche. Dans ces pensées, il se négligea dans les sûretés qu'il pouvoit prendre; en quittant son camp il sépara son infanterie, & la fit marcher sur les hauteurs à sa gauche; sa cavalerie prit sa droite, pour entrer dans le défilé de Fridlingen, protégé par une grande redoute où il avoit mis quelque infanterie.

Bataille de Fridlingen.

Quincy, tom. 3. pag. 600. Feuquières, tom. 3. pag. 344. Mémoires Historiques & Chronologiques.

LE Marquis de Villars toûjours attentif à cette marche, qu'il avoit prévûë, tenoit ses troupes prêtes. Il n'eut pas plûtôt vû le prémier mouvement de l'ennemi, qu'il leur fit passer le Rhin, ce qu'elles exécutèrent avec toute la diligence possible. Quand elles furent passées, il les partagea, comme le Prince de Bade avoit partagé les siennes; l'infanterie marcha vers les hauteurs, la cavalerie vers Fridlingen. L'infanterie marcha avec une ardeur excessive, qui lui auroit été funeste si l'ennemi avoit sçu profiter du désordre où sa précipitation l'avoit mise; mais loin de le faire, ce Corps doubla sa marche; il fût pourtant atteint, mais on ne pût jamais l'engager au combat, bien moins encore l'enfoncer, parce qu'il étoit couvert de bois & de défilés. Il n'en fût pas de même de la cavalerie, elle fût mise en déroute, par la faute de l'Officier qui la commandoit, & par la sagesse & la capacité de Maignac, qui commandoit celle de l'Armée Françoise.

LA plaine où les Impériaux étoient campés s'étendoit jusqu'au Village de Fridlingen, dont le passage faisoit un défilé considérable. Au-devant de ce défilé étoit une redoute, appellée le Fort de l'Etoile; il y avoit

Situation avantageuse des Impériaux.

1702. *Feuquières, tom. 3. pag. 348.*

avoit du canon & un poste d'infanterie. L'Officier-général qui commandoit la cavalerie Allemande, crut qu'il auroit le tems de passer le défilé avant que d'être joint par les François ; il fût trompé par la vivacité de leur marche, de manière qu'il fût obligé de rappeller ce qui étoit entré dans le défilé, & de se mettre en bataille.

En se formant il auroit pû appuïer sa droite à la redoute, & sa gauche à un païs serré & impratiquable qui se trouvoit au pied d'une hauteur. Dans cette disposition il pouvoit être en bataille sur trois ou quatre lignes, & attendre la charge de la cavalerie Françoise, dont la gauche auroit nécessairement essuïé le feu de l'infanterie & du canon de la redoute. Le Commandant François lui ôta tous ces avantages par un mouvement habile & qui fût décisif. Prêt à charger, il feignit de craindre de s'engager, & fit repasser sa prémière ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il avoit voulu se retirer sans combattre.

Belle action d'un Officier François. *Ibid. pag. 349.*

Son ennemi, présomptueux & supérieur de vingt-un Escadrons, prit ce mouvement de Mr. de Maignac pour un effet de sa crainte de voir en bataille toute une cavalerie, dont il n'avoit en vûë que de troubler la marche, supposé qu'il eût trouvé sa tête engagée dans le défilé; il marcha en-avant & s'ouvrit pour faire entrer ses lignes redoublées dans la prémière & dans la seconde. Maignac profita avec toute la capacité possible de ce mouvement, toûjours dangereux près d'un ennemi qui veut combattre ; il saisit le moment du désordre où l'avoit mis ce mouvement, & le chargea si à propos & si vivement dans le tems qu'il n'étoit point encore en bataille, qu'il renversa la prémière ligne sur les autres qui se formoient; elles se jettèrent en confusion dans le défilé. Cette cavalerie fût poursuivie près d'une lieuë en remontant la petite rivière de Candorne.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 489. *Quincy, tom. 3. pag.* 604.

Le Prince de Bade laissa onze pièces de canon sur le champ de bataille, trente-cinq étendarts, quatre paires de tymbales, cinq cens chariots chargés de munitions de guerre & de bouche. On lui fit six cens prisonniers ; il eut trois mille hommes de tués & les François seulement douze cens. Le Fort de l'Etoile se rendit le lendemain ; les six cens hommes qui le gardoient furent encore faits prisonniers de guerre.

† Voïés N°. LVI.

Cet heureux Evénement fût célébré, comme il méritoit de l'être, par une Médaille. † On y voit le Rhin appuïé sur son urne ; il regarde avec étonnement un trophée élevé sur ses bords. La Légende & l'Exergue, Trajecto Rheno, de Germanis ad Fredelingam XIV. Octobris M. DCCII. signifient, *les Allemands battus au-delà du Rhin près de Fridlingen le* 14. *octobre* 1702.

L'Académie, à son ordinaire, relève autant qu'elle peut le faste de la Médaille, dans l'explication qu'elle en donne. „ Les ennemis, „ dit-elle, qui étoient fort supérieurs en Alsace au commencement de „ la Campagne, assiégèrent & prirent Landau ; mais y aïant perdu „ beaucoup de monde, ils furent obligés de repasser le Rhin immédia- „ tement après cette expédition. Le Maréchal de Catinat détacha le

Mar-

1702.

Marquis de Villars avec une partie de l'Armée Françoise, pour essaïer de passer le Rhin à Huningue. La commission étoit d'autant plus difficile, que les Allemands étoient retranchés fort près du pont; mais il les en déplaça en faisant semblant d'attaquer la petite Ville de Neubourg, par où il auroit coupé leurs convois. Alors le Marquis de Villars passa le Rhin sans perdre de tems, & suivit les ennemis avec tant de diligence, qu'il les joignit près du Fort de Fridlingen. Comme ils se fioient extrêmement sur leur cavalerie, qui étoit beaucoup plus nombreuse, ils abandonnèrent la protection de ce Fort, & marchèrent aux François, qui, après avoir essuïé leur feu, les chargèrent à leur tour l'épée à la main, avec tant de vigueur qu'ils les culbutèrent, & les poursuivirent jusqu'à un défilé, qu'ils passèrent en désordre, après avoir perdu environ quatre mille hommes, dix pièces de canon, trois paires de timbales, & trente-sept drapeaux ou étendarts ".

Quelque peu équivoque qu'ait été le succès de cette bataille, le Prince de Bade eut la foiblesse de s'en attribüer l'avantage. On le crut, ou on feignit de le croire à Vienne & dans les Provinces-Unies, où l'on fit de grandes réjoüissances en conséquence de la rélation qu'il publia. Bayle a écrit qu'il compte plus sur cette rélation, que sur celle du Marquis de Villars. Ce Critique savoit mieux ce qui s'étoit fait autrefois que ce qui se faisoit de son tems; il s'est rendu justice, en disant plus d'une fois qu'il ne savoit de nouvelles que ce qu'il en apprenoit par les Gazettes; il ne les lisoit pas même toutes; il y auroit vû que toutes les Lettres de Suisse convenoient que le champ de bataille étoit demeuré aux François.

Lettres choisies.

Le Prince de Bade fit des fautes sans nombre. Il devoit s'opposer à la construction du pont, & devoit mieux garder Neubourg, dont la prise lui fermoit le chemin de l'Alsace, en même-tems qu'elle ouvroit le Brisgaw à ses ennemis. Si son infanterie au-lieu de monter les hauteurs qui étoient derrière son camp, avoit occupé celles qui étoient à sa droite, elle auroit protégé sa cavalerie jusqu'à ce qu'elle fût entièrement entrée dans le défilé, & elle n'auroit pû être attaquée. Si même son infanterie au-lieu de prendre sa marche sur les hauteurs pour sa commodité, avoit décampé avant le jour & avoit marché par le pied de la
modité, avoit décampé avant le jour & avoit marché par le pied de la
montagne qui étoit à la gauche du défilé de Fridlingen, l'infanterie Françoise n'auroit pû la joindre, & toute son Armée se seroit retirée paisiblement. Ce fût donc par le présomptueux mouvement de sa cavalerie, & par sa négligence dans les précautions à prendre pour décamper avec sûreté, qu'il fût battu, & qu'il perdit une grande partie de la réputation qu'il s'étoit faite en Hongrie.

Fautes du Prince de Bade.
Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 489. Feuquières, tom. 3. pag. 351.

Pour le Marquis de Villars, il n'en fit qu'une, qui étoit de risquer à perdre son Armée sans ressource s'il avoit été battu; mais elle n'étoit pas en quelque sorte sur son compte; Loüis quatorze vouloit absolument qu'on

qu'on se mît au-plûtôt en état de secourir l'Electeur de Bavière, qu'on lui fit du-moins sentir qu'on ne négligeoit rien pour en venir à bout.

1702. Villars fait Maréchal de France. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

La nouvelle de cette victoire fût portée à Versailles par le Comte de Choiseüil, Beau-frère du Marquis de Villars. Le Monarque lui écrivit de sa main, le félicita de cette action & le nomma Maréchal de France. La suite montra que le Marquis étoit digne de cet honneur, & que ce n'étoit point par hazard qu'il avoit réüssi ; on verra dans la suite les Armées Françoises battuës presque par-tout où il n'étoit pas, & victorieuses lorsqu'elles l'avoient à leur tête.

Le Maréchal de Catinat se retire. *Quincy, tom. 3. pag. 607.*

Le Prince de Bade après sa défaite se retira avec les débris de son Armée vers Stauffen; il y rassembla les fuïards, & se fit joindre par le Comte de Stirum, qui étoit vers la Bavière avec dix mille hommes. Ce renfort rendit impossible pour cette année la jonction avec l'Electeur. Le nouveau Maréchal fit fortifier Neubourg. Devenu Général par la retraite du Maréchal de Catinat, il repassa le Rhin & marcha vers Saverne, pour observer les Impériaux, qui, après avoir pourvû à la sûreté des passages des Montagnes-Noires, s'étoient avancés vers Haguenau. Les deux Armées passèrent le reste de la Campagne à s'observer, sans rien entreprendre.

Conquêtes en Allemagne. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 490. Limiers, tom. 3. pag. 97.*

D'un autre côté l'Electeur de Bavière s'empara de Burgaw dans la Suabe, de Wurgen sur le Danube, & de quantité d'autres postes. Il mit ses troupes en quartier d'hiver dans ces païs, afin d'être à portée des secours qu'on lui avoit promis. On détacha de Flandre le Comte de Tallard, pour aller sur la Moselle joindre les troupes qui y étoient au nombre d'environ douze mille hommes. Il s'empara de Trèves le vingt-cinq d'octobre ; deux jours après il assiégea le Château de Traerbach. Ce Château est sur la Moselle, sa situation fait sa principale force; il est bâti sur un rocher escarpé, dont les approches sont des plus difficiles. Au pied de ce Château est une petite Ville du même nom, sans défense ; le Comte de Tallard s'en empara d'abord. La tranchée fût ouverte le prémier de novembre ; on dressa des batteries de canon & de mortiers sur les remparts de la Ville. Comme on tiroit de bas en haut, les boulets faisoient peu d'effet ; on alla à la sappe ; le six on fût en état d'attacher le Mineur ; c'étoit l'unique voïe qu'on eût de faire brêche. Le Commandant manquoit de vivres & de munitions de guerre ; il se rendit le septième jour de tranchée ouverte, avec des conditions honorables pour lui & sa garnison, qui n'étoit que de trois cens hommes. Ce poste étoit considérable, par la facilité qu'il donnoit d'étendre les contributions ; il assûroit l'Electorat de Trèves, rendoit maître de la Moselle, couvroit le Luxembourg & le Païs Messin, établissoit une communication avec Bonn par Andernach.

La France s'empare de la Lorraine; ses motifs. *Ib. pag. 98.*

Le même Général fit encore une autre expédition, plus facile en elle-même, mais plus importante. Tandis que Landau avoit été au pouvoir du Roi très-Chrêtien, le Duc de Lorraine étoit resté paisible dans ses Etats & dans sa Capitale. Depuis la prise de cette Place, il eut

eut été facile aux Impériaux de s'emparer de ce Duché ; ils en auroient tiré des secours d'hommes & de vivres. La France pour-lors étoit entièrement ouverte, n'aïant point d'autre Place pour la couvrir de ce côté-là, que Toul, qui n'étoit pas en état de défense. Le danger étoit grand, & trop visible pour qu'on ne pensât pas à le prévenir. On ne jugea pas à propos d'y emploïer la voïe de la négociation, persuadé que cette proposition paroîtroit dure au Duc de Lorraine, & qu'elle l'obligeroit peut-être à se jetter entre les bras de l'Empereur.

1702. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Comte de Tallard eut ordre de s'approcher de Nanci avec le Corps de troupes qui avoit servi à l'expédition de Trèves & de Traerbach. Il arriva à trois lieuës de cette Place le prémier de décembre. Le même jour Mr. de Callières exposa au Duc de Lorraine les raisons pressantes qu'avoit la France de mettre garnison dans sa Capitale. Il l'assûra qu'il seroit le Maître, & que les troupes le respecteroient comme ses propres sujets ; il lui proposa que s'il vouloit, pour sauver les apparences, on en formeroit le siège, afin qu'il parût y avoir été forcé. Ce Prince répondit qu'il ne vouloit absolument point de traité, & qu'il ne lui convenoit pas d'en imposer en souffrant l'apparence d'un siège. Que Nanci ne pouvoit pas donner occasion de le faire, n'aïant ni fortifications ni troupes ; qu'il lui convenoit encore moins d'y demeurer avec une garnison étrangère. On lui répliqua, qu'on avoit des ordres pressans d'y entrer dans vingt-quatre heures, de gré ou de force. Il fallut céder ; le Duc & la Duchesse se retirèrent à Luneville. Le Comte de Tallard entra dans Nanci le trois de décembre, avec trois mille hommes ; on travailla aussi-tôt à en rétablir les fortifications.

Révolte des Cevennes ; son origine. *Quincy, tom. 3. pag. 725. Burnet, tom. 5. pag. 150. Lettres Historiques.*

La joïe de ces succès, qui dédommageoient de la perte de Landau, & des conquêtes que les Alliés avoient faites dans l'Electorat de Cologne & dans les Païs-Bas Espagnols, fût troublée par la naissance d'une guerre intestine, qui causa dans la suite de grands embarras. Elle fût excitée par les nouveaux Catholiques des Cevennes. Les prémiers troubles s'élevèrent à l'occasion des Rôles, que les Curés, par ordre de l'Intendant de la Province, avoient fourni sur l'état des facultés de leurs Paroissiens. Sur ces Rôles on avoit dressé ceux de la Capitation ; c'étoit une nouvelle taxe ajoûtée à toutes les autres, dont personne n'étoit exempt. Les Nouveaux-Convertis se plaignirent hautement qu'on avoit déchargé les anciens Catholiques, & que la haine ou l'amitié des Curés étoit la mesure de la nouvelle imposition. Peut-être leurs plaintes étoient-elles justes, car le zèle outré n'est guères équitable.

En même tems l'Abbé de Chayla fit enlever deux filles d'un Gentilhomme, qui ne s'acquitoient pas des devoirs de nouvelles Catholiques, & au-lieu de les envoïer dans un Couvent, comme il convenoit, il les fit mettre dans un de ses Châteaux. Cette imprudence indigna les Nouveaux-Convertis & acheva de les aigrir. Au mois de juin, quelques Receveurs de la Capitation firent exécuter ceux qui n'avoient pas paié. Ces Receveurs furent enlevés de leurs maisons pendant la nuit, on les trouva

1702. trouva le lendemain pendus à des arbres leurs Rôles au col. Ceux qui commirent ces excès s'étoient déguisés, en se mettant en chemise & en caleçon; c'est ce qui dans la suite leur fit donner le nom de *Camisards*. Le Comte de Broglio, Lieutenant de Roi de la Province, & Monsieur de Baville, Intendant, envoïèrent en ces Villages la Maréchaussée de Montpellier avec quelques troupes; sans trop examiner on prit ceux que l'on crut être coupables & on les châtia; cette conduite ne servit qu'à augmenter le désordre.

Ils commencèrent à s'assembler par pelotons. Ils alloient la nuit voler & piller. Ils le firent d'abord sans effusion de sang, & on crut que la misère seule causoit ce brigandage; cependant, comme c'étoit sur-tout aux Curés & aux Prieurés qu'ils en vouloient, on comprit que le motif de la Religion y entroit. Les Ecclésiastiques demandèrent main forte à l'Intendant; on leur envoïa quelques troupes. Les Camisards s'assemblèrent en plus grand nombre; dès le mois d'octobre on en vit aux environs d'Alais une bande de cinq cens. Ils se retiroient dans des bois & des montagnes, où il étoit difficile de les forcer. On y envoïa quelques troupes; on en prit trois, qui furent rompus vifs; leurs Compagnons pour s'en vanger firent main-basse sur quelques Ecclésiastiques & abbatirent quelques Eglises.

On la cache à Loüis quatorze. *Rapin-Thoyras continué. tom. XI. pag. 531.*

On cacha ces commencemens de révolte au Roi très-Chrétien; le principal soin de Madame de Maintenon étoit d'écarter des oreilles de ce Prince tout ce qui pouvoit le chagriner. Les Alliés ne manquèrent pas d'attiser ce feu naissant; ils firent toucher de l'argent aux Camisards, leur envoïèrent des armes & des secours, apparemment par le canal du Duc de Savoïe. Ce feu, qu'on auroit pû éteindre à sa naissance, devint bien-tôt un embrasement & causa une très-grande diversion.

Conquêtes & Victoires du Roi de Suède en Pologne. *Campagnes de Charles XII. Histoire de Pologne. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

La guerre se faisoit en Pologne avec bien plus de vivacité que sur le Rhin, en Italie & en Flandre. Soixante mille Moscovites avoient défait en Livonie un détachement de Suédois, dont ils avoient tué deux mille hommes. Charles douze s'en vangea sur les Polonois, le dix-neuf de juillet, au combat de Clisson. Ce Prince étoit déja maître de Warsovie. Il avoit déclaré par un Manifeste répandu dans toute la Pologne, qu'il n'en sortiroit point que le Roi Auguste, son ennemi & celui de la République, n'eût été renvoïé en Saxe & qu'on ne lui eût choisi un Successeur. Après cette déclaration si authentique & si fière, il se mit en marche pour aller chercher Auguste. Celui-ci, qui avoit abandonné Warsovie quatre jours avant l'arrivée des Suédois, s'étoit posté à Clisson, à quelques lieuës de Cracovie, pour les y attendre. Outre l'avantage du terrein qui étoit coupé de marais, il avoit vingt-deux mille hommes tous Saxons, excepté six mille Polonois; le Roi de Suède n'avoit que dix mille hommes. La situation des Saxons, leur nombre ne le fit pas hésiter un moment; il marcha à eux, força les avenuës de leur camp; les six mille Polonois se renversèrent d'abord sur les Saxons & les mirent en désordre.

Auguste perdit trois mille cinq cens hommes tués ou pris, quarante-deux pièces de canon & tous ses bagages. Les Suédois eurent seulement douze cens hommes tués ou blessés. Le vainqueur marcha à Cracovie, où il fût reçu sans résistance, tandis que les vaincus fuïoient le long de la Vistule. Charles n'étoit pas de caractère à laisser sa victoire imparfaite; mais un accident l'empêcha de poursuivre les Saxons aussi vivement qu'il l'auroit fait; son cheval s'abbatit sous lui, ce Prince eut la cuisse cassée. Le Roi le Auguste mit à profit cet accident. Fit à Sandomir une Assemblée de ses partisans, qui déclarèrent les Suédois ennemis de la République. Il en partit dès qu'il sçut qu'ils s'étoient mis en marche pour l'y venir chercher; il gagna Thorn, qui étoit à l'autre extrémité du Roïaume. Il semble, dit un Ecrivain, que ces deux Potentats eussent concerté de ruïner la Pologne par la marche de leurs Armées; presque dans tout le tems qu'ils se firent la guerre, l'un étoit à une extrémite de ce païs, tandis que son ennemi étoit à l'autre. 1702. *D'Avrigny, tom. 4. pag. 179.*

On prit à la Cour de Versailles une part infinie aux victoires du Roi de Suède. Il est hors de doute qu'on y contribüoit autrement que par des souhaits. Le Roi Auguste ne l'ignora pas & s'en vangea. Il avoit fait arrêter à Warsovie, avant que d'en sortir, le Marquis du Héron Envoïé extraordinaire de France, Mr. de Bonac; qui alloit trouver Charles douze, eut le même sort après la bataille de Clisson. Le Marquis de Torci, Sécrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, écrivit au Cardinal Primat pour se plaindre de cette violence, & demanda en même tems si la République y avoit part. Le Primat en écrivit à l'Electeur Roi. Il répondit qu'il avoit fait arrêter le dernier, parce qu'il n'avoit pas pris les passeports nécessaires; & le prémier, pour avoir tenu contre sa personne des discours, dont il avoit envoïé le détail au Roi très-Chrêtien. Il relâcha toutefois ces deux Ministres; mais il donna ordre au Marquis du Héron de sortir de la Pologne. La France prend part à ses succès; Auguste s'en vange. *Limiers, tom. 3. pag. 105. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Fin du Livre Cinquante-cinquième.





HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-SIXIEME.

1703. Sitüation des affaires.



LA Campagne dont on vient de donner le détail, n'avoit rien de quoi décourager aucun des deux partis. Les Alliés avoient eu l'avantage dans les Païs-Bas; ils avoient pris Landau fur le Rhin; leurs Flottes, fans réüffir dans leur principal deffein, avoient porté aux deu Couronnes un rude coup à Vigo; mais auffi ils avoient été maltraités en Italie. La bataille de Fridlingen, la prife de Trèves, de Traerbach, la Lorraine dont on s'étoit affûré, la fitüation formidable où s'étoit mis le Duc de Bavière par le grand nombre de conquêtes qu'il avoit faites, les victoires même du Roi de Suède mettoient les deux partis dans une efpèce d'égalité, de manière pourtant que la France paroiffoit avoir lieu de mieux efpérer. Les chofes changèrent cette année, par les nouveaux

nouveaux ennemis qu'on vint à bout de lui susciter, & si on peut le dire, par une espèce d'obstination à emploïer des Généraux peu habiles ou malheureux. 1703.

Le Duc de Savoïe se joint aux Alliés.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 528.
Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 118.
Lamberti, tom. 2. pag. 547.

DÈS le cinq janvier, il y eut une Alliance concluë entre l'Empereur & le Duc de Savoïe. Les conditions étoient, qu'il tourneroit toutes ses forces contre les deux Couronnes; que jamais il ne feroit ni paix ni trêve, ni aucune sorte d'accommodement avec elles que du consentement des Alliés; qu'on lui fourniroit certain nombre de troupes & de quoi les entretenir; que l'Empereur en particulier lui céderoit le Montferrat-Mantoüan & quelques Places du Milanez. Victor-Amédée étoit intéressé fortement dans la succession du feu Roi Catholique; ce Prince dans son Testament l'avoit nommé pour remplacer sur le trône d'Espagne la Branche Allemande de la Maison d'Autriche, au cas qu'elle vint à manquer, ou qu'elle n'eût plus qu'une seule Tête. L'acceptation du Testament, qui avoit placé le Duc d'Anjou sur le trône, les protestations faites par le Duc d'Orléans & son fils, qui, en conséquence de la nullité des rénonciations des Infantes Anne & Marie-Thérèse, prétendoient devoir être préférés à la Maison d'Autriche & à celle de Savoïe, le reculoient. Indépendamment de ces espérances, la conjoncture lui paroissoit la plus favorable qui eût jamais été pour l'aggrandissement présent de sa Maison. Les Cours de Versailles & de Madrid croïoient avoir assez fait pour lui, en prenant ses deux filles sans dot; on n'y pensa pas même à lui faire aucune offre, & on parut ignorer qu'il étoit de caractère à vendre ses services au plus offrant.

Cette espèce de trahison se négocioit depuis longtems.

Burnet, tom. 5. pag. 209.
Lamberty, tom. 3. pag. 576.

C'ÉTOIT malgré lui qu'il n'étoit pas d'abord entré dans la grande Alliance. Il avoit commencé par s'excuser sur la malheureuse situation de ses Etats, de ce qu'il avoit accordé aux troupes Françoises le passage qu'on lui avoit demandé; il avoit fait valoir auprès de l'Empereur les services qu'il étoit en état de rendre. Sa Majesté Impériale lui avoit fait offrir en 1701. le Montferrat, avec promesse d'oublier tout le passé; mais à condition qu'il n'attendît pas, pour se déclarer, une conjoncture où l'on pût attribuer la démarche qu'il feroit, à la nécessité plûtôt qu'à son inclination. Léopold le prenoit sur ce ton, parce que ses affaires prospéroient alors en Lombardie. Le Duc prétendoit y avoir beaucoup contribué, & personne sur ce point ne pouvoit le contredire avec succès.

Lettre de ce Prince au Roi Guillaume.

Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 150.
Mémoires Historiques & Coronologiques.

LA promesse du Montferrat avoit du solide; mais Victor-Amédée, du-moins aussi grand Politique que bon Capitaine, voulut un garant pour l'exécution. Il écrivit au Roi Guillaume au commencement de mille sept cent deux. Il lui témoignoit une confiance sans réserve. Il l'assûra qu'il vouloit se conduire uniquement par son organe, que c'étoit de sa protection qu'il vouloit tenir toutes choses, que par lui il attendoit le succès des prétentions qu'il lui avoit découvertes, & dont il ne s'ouvriroit jamais directement avec l'Empereur. Il lui réprésentoit la grandeur du péril dont il étoit menacé en se déclarant; il en conclüoit, que plus le sacrifice étoit grand, plus les avantages devoient être proportionnés

1703. tionnés aux dangers auxquels il s'expoſoit. Il promit de commencer par réduire à la moitié les troupes qu'il fourniſſoit aux deux Couronnes, & de les rappeller en Piémont à la fin de la Campagne. Ce qu'il y a de ſingulier, par-rapport à l'idée qu'on avoit généralement de lui, c'eſt que pour marquer mieux la paſſion qu'il avoit de ſervir les Alliés, il proteſtoit que le Montferrat ne le tenteroit pas, s'il lui étoit offert par un autre que par l'Empereur.

En même tems qu'il négocioit à Londres, ſes Envoïés ſecrets répréſentoient à Vienne qu'il n'avoit jamais été détaché des intérêts de la Maiſon d'Autriche; que depuis la paix de Ryſwick, il s'étoit offert le prémier à ſervir l'Empereur en Italie; qu'il avoit continuëllement inſiſté de prendre des meſures pour conſerver à la Maiſon d'Autriche les Etats appartenans à la Couronne d'Eſpagne. Qu'après la mort du feu Roi Catholique, il avoit répréſenté à Vienne la néceſſité de prévenir l'occupation du Duché de Milan; que ſi ſes conſeils avoient été ſuivis, l'exécution du plan qu'on avoit formé devenoit facile; qu'il auroit eu la liberté de ſe ſacrifier ſuivant ſes déſirs au ſervice & aux intérêts de la Maiſon d'Autriche, & qu'il eût été diſpenſé des violentes extrémités où il s'étoit vû contraint de ſe ſoûmettre.

Réflexions ſur cette conduite. *Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

Le perſonnage qu'avoit fait ce Prince dans la dernière guerre, où il avoit changé juſqu'à trois fois de parti, rendoit ſa foi des plus ſuſpectes; on avoit peine à s'y fier. L'Empereur cependant voïant le peu d'apparence qu'il y avoit que ſes troupes fiſſent de grands progrès en Lombardie, termina la négociation, en ajoûtant au Montferrat les Provinces d'Alexandrie & de Valence, les Terres ſituées entre le Pô & le Tanaro, la Vallée de Séſia, le droit de Fief ſur les Langhes, & le Vigevenaſco avec toutes ſes dépendances. Dans la ſitüation où étoient alors les affaires, l'Empereur ne pouvoit trop promettre, n'y aïant point d'apparence qu'il eût jamais ce qu'il promettoit. Mais dans le danger éminent où étoit le Duc de Savoïe de tout perdre en voulant gagner, il paroît qu'il ne devoit rien accepter. Cependant, par des événemens inconcevables & imprévûs, ſa déclaration a fait le ſalut de la Maiſon d'Autriche, la grandeur de la ſienne, le démembrement de la Monarchie d'Eſpagne & l'humiliation de la France.

Le Roi trés-Chrétien diſſimule. *Ibid. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 528. *Quincy, tom.* 4. *pag.* 170.

La négociation ne pût être ſi ſecrette, que le Roi très-Chrétien n'en apprît toutes les particularités. Il ſçut les Conférences qui ſe tenoient avec les Miniſtres de Vienne, tantôt à Turin, tantôt à la campagne. Il en parla à l'Ambaſſadeur de Savoïe, qui ne manqua pas d'aſſûrer que ſon Maître ſeroit fidèle à ſes engagemens. Le Duc lui-même confirma ces aſſûrances, en demandant, à ſon ordinaire, de nouveaux avantages. Il ne vouloit rien moins que le Milanez, pour récompenſe, diſoit-il, du ſalut des Etats de la Monarchie d'Eſpagne en Italie, dont il prétendoit perſuader qu'on lui étoit redevable. Ce Prince ſe flattoit vainement du plaiſir de croire que ſon ſecret n'étoit pas découvert, tandis qu'on en ſavoit à Verſailles juſqu'aux plus legères circonſtances, &

qu'il

1703.

qu'il étoit public en Pologne, en Portugal, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, & à Rome, où le Comte de Lamberti Ambassadeur de la Cour de Vienne en avoit fait part à tous ceux qu'il regardoit comme partisans de la Maison d'Autriche.

PEUT-ÊTRE eût-il été de la politique qu'on eût profité de l'erreur où étoit ce Duc, & qu'on eût pris des mesures pour faire évanoüir ses projets, en le mettant hors d'état de faire la guerre. L'exemple du Duc de Lorraine, arrêté autrefois en Flandre par l'ordre de Philippe quatre, auroit pû être renouvellé. Toute l'Europe auroit crié; à quoi auroient servi ses cris? Auroit-elle été plus animée qu'elle n'étoit? Mais un certain esprit pacifique & timide, qu'on n'avoit point vû en France depuis plus de quatre-vingt ans, arrêta à l'égard de ce Prince, comme il avoit arrêté en mille sept cent & un à l'égard des Hollandois & sur le Rhin. Loüis quatorze se flatta toûjours qu'il pourroit le ramener à ce qui paroissoit alors son véritable intérêt; il n'éclata que lorsqu'il cessa d'espérer, & il le fit trop tard pour le bien de ses peuples & pour sa propre gloire.

Le Portugal suit cet exemple.

ON n'étoit pas moins inquiet par-rapport au Roi du Portugal. On sçavoit que ce Prince étoit fortement sollicité par les Alliés; en effet, le traité fût signé le treize de mai. L'Empereur au nom de l'Archiduc lui cédoit à perpétuité Badajox, Alcantara, Albukerque & Valencia en Estramadure; Bayonne, Vigo, Tuy & la Gardia en Galice, & tout le Païs de Rio de la Plata en Amérique. Malgré ces cessions, le traité portoit que l'Archiduc seroit mis en possession de tous les Etats & de toutes les Places qui avoient appartenu à Charles second.

Corps Diplomatique., *tom.* 8. *Part.* 1. *pag.* 127. *Lamberti*, *tom.* 2. *pag.* 501. *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 204. *Rapin-Thoyras continué*, *tom.* XI. *pag.* 529.

ON étoit persuadé en Portugal, comme par-tout-ailleurs, qu'il étoit contre l'intérêt public, que les Couronnes de l'Espagne & de l'Empire fussent réünies sur la même tête. Sur ce principe, Léopold fût obligé de promettre que lui & le Roi des Romains rénonceroient à tous leurs droits, en faveur de l'Archiduc Charles. Les Anglois s'engagèrent à garder ses Côtes, à fournir des convois ou des escortes à ses vaisseaux, à envoïer les leurs aux Indes quand il le jugeroit à propos. L'Empereur, l'Angleterre, la Hollande, promirent encore de lui fournir douze mille hommes effectifs, de les entretenir à leurs fraix à l'ordre des Généraux Portugais, & de païer à Dom Pèdre un million de Patagons pour soudoïer huit mille hommes de ses troupes. Léopold déclara peu de tems après, qu'il ne pouvoit fournir que son contingent, & que l'Archiduc pourroit épouser l'Infante; il laissa à ses Alliés le soin de remplir les autres conditions. La Hollande envoïa quatre mille hommes en Portugal, mais ne les recruta jamais. Ainsi tout le poids de cette guerre tomba dans la suite sur l'Angleterre, dont les Ministres étoient sans comparaison plus Autrichiens qu'Anglois.

Vraïes raisons de la déclaration du Portugal.

ON ne publie pas toûjours dans ces déclarations les motifs qui déterminent. Les Alliés promettoient à Dom Pèdre un accroissement de Domaine aux dépens des Provinces d'Espagne voisines de ses Etats; les subsi-

1703. *Feuquières, tom. 1. pag. 62.*

subsides que la Hollande & l'Angleterre s'engageoient de lui fournir, devoient lui rendre cette guerre peu onéreuse. De plus, ce Prince pouvoit appréhender que la France, qui avoit autrefois soûtenu le Portugal contre l'Espagne, n'aidât à joindre ses Etats aux autres Couronnes de cette Monarchie. Dans ces craintes, il crut devoir prendre des liaisons qui engageassent les autres Puissances à le protéger, & à le faire comprendre dans le traité général de la paix pour la sûreté & la garantie de sa Couronne.

Ces abandons animent la France à faire de plus grands efforts. *Quincy, tom. 4. pag. 5.*

CET abandon de la Savoïe & du Portugal connu ou prévû, ne servit qu'à animer la Cour de Versailles à faire de plus grands efforts, dans l'espérance que ses succès retiendroient ces infidèles Alliés. Dès la fin de l'année précédente, on avoit donné des ordres pour une grande augmentation de troupes, & pour faire des préparatifs extraordinaires, afin d'entrer de bonne heure en Campagne. Dans un grand Conseil on arrêta de donner au Maréchal de Villeroi le commandement de la principale Armée de Flandre; on en destina une autre dans le même Païs au Maréchal de Boufflers. Par bonheur on laissa le Duc de Vendôme en Italie & le Maréchal de Villars sur le Rhin. On s'exprime ainsi, parce que si Madame de Maintenon & la cabale des Dévots ne l'avoit point voulu, la chose n'auroit pas été.

Promotion nombreuse d'Officiers-généraux & de Maréchaux de France. *Quincy, Ib. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

ON fit encore une grande promotion, de vingt-trois Lieutenans-généraux, vingt-quatre Maréchaux de Camp, trente & un Brigadiers tant de cavalerie que d'infanterie. Le bruit public étoit, que ces promotions si nombreuses se faisoient pour que le Duc de la Feüillade, Gendre de Chamillard, pût avoir assez de Lieutenans-généraux après lui pour qu'on ne fût pas étonné de le voir commander en Chef. On nomma aussi douze Maréchaux de France; savoir, François de Bouton, Comte de Chamilly; Victor-Marie, Comte d'Etrées, Vice-Amiral de France; François-Loüis de Rousselet, Comte de Château-Renaud, aussi Vice-Amiral; Sebastien le Prêtre, Marquis de Vauban; Conrad de Rosen, Comte de Bolweiler; Nicolas Châlon-du-Blé, Marquis d'Uxelles; René de Froulay, Comte de Tessé; Nicolas de la Baume, Marquis de Montrevel; Camille de la Baume, Comte de Tallard; Henri de Beuvron, Duc d'Harcourt; Ferdinand, Comte de Marsin.

Ce qu'on en pensa.

CETTE nomination eut été beaucoup plus applaudie, si elle eût été moins nombreuse. Le Comte de Chamilly & le Marquis d'Uxelles s'étoient fort distingués dans les guerres précédentes, l'un par la défense de Grave, l'autre par celle de Maïence. Le Duc d'Harcourt s'étoit attiré l'estime & le respect des troupes, par sa sagesse & par son attachement à la discipline militaire. Pour le Marquis de Vauban, il eut tous les suffrages. Les Comtes d'Etrées & de Château-Renaud avoient rendu de grands services. On demandoit des autres ce qu'ils avoient fait, & on supposoit qu'on les récompensoit pour leurs services à-venir. On avoit tort, car Mr. de Rosen étoit un excellent Officier de

de cavalerie, qui fervoit déjà avec diftinction fous le Vicomte de Turenne, qui avoit en lui une grande confiance.

1703.

Il fe fit auffi un changement dans le Miniftère. Le Marquis de Chamillard demanda d'être déchargé des Finances; il fût exaucé; on mit à fa place un neveu par les femmes du fameux Colbert, nommé Defmaretz. C'étoit un homme de beaucoup d'efprit, & qui fe trouva à fa place. Toute la France eut fouhaité de voir les affaires de la guerre en d'autres mains. On nommoit publiquement le Maréchal d'Harcourt, comme l'homme du Roïaume le plus propre à remplir ce pofte important; mais les fouhaits furent inutiles.

Chamillard quitte le foin des Finances. *Lettres Hiftoriques. Larrey, tom. 3. pag. 583.*

Quoi-qu'on eût réfolu d'abandonner en quelque forte la Marine, & de n'avoir de vaiffeaux fur mer que ce qui feroit abfolument néceffaire, on fit auffi une promotion dans ce Corps. Le Duc d'Albemarle fils naturel du feu Roi Jaques, fût fait Lieutenant-général; on fit quatre Chefs d'Efcadre, treize Capitaines de vaiffeaux, huit de frégates, quatorze Lieutenans, quelques Capitaines de brûlots & plufieurs Enfeignes.

Promotion de Marine. *Quincy, tom. 4. pag. 5.*

Assûré qu'on étoit que la diverfion que faifoit en Allemagne le Duc de Bavière, empêcheroit l'Empereur de faire de grands efforts en Italie, il fût réfolu d'emploïer la plus grande partie de fes forces en Allemagne & en Flandre. On en deftina auffi pour fervir en Efpagne, pour aider le Roi Catholique à repouffer les Portugais, au cas qu'ils fe déclaraffent comme on avoit fujet de le craindre. Les Alliés de leur côté firent auffi des préparatifs immenfes, pour conferver dans les Païs-Bas la fupériorité qu'ils avoient acquife l'année précédente. Ils préparèrent de puiffantes Flottes. La Reine Anne obtint de fon Parlement tout ce que fes Miniftres jugèrent à propos qu'elle lui demandât pour l'entretien de la Flotte & des Armées de terre, pour fournir à fes anciens engagemens & aux nouveaux qu'elle étoit fur le point de prendre avec la Savoïe & le Portugal. Les Etats-Généraux fatisfirent à leur traité; mais toûjours fages, & comptant fur l'ardeur des Anglois, ils n'allèrent point au-delà.

Deftination des troupes. *Lettres Hiftoriques.*

Les opérations de la guerre commencèrent avec l'année. Dès le mois de janvier, le Prince héréditaire de Heffe-Caffel, qui étoit à la folde des Hollandois, affiégea Traerbach. Cette Place fe trouva en tout autre état de défenfe que lorfque les François l'avoient prife. Cependant après trente-quatre jours de tranchée ouverte, il fût obligé de lever le fiège avec précipitation, & d'abandonner une partie de fes bagages, le Maréchal de Tallard aïant promptement formé, des différentes garnifons de ce Païs, un Corps fupérieur, qu'il n'eût pas été de la prudence d'attendre.

Siége de Traerbach levé par le Prince de Heffe. *Quincy, tom. 4. pag 44. Limiers, tom. 3. pag. 106.*

L'Electeur de Bavière fe mit auffi en Campagne au mois de janvier. Il répandit la terreur dans l'Empire, comme Charles douze la répandoit en Pologne. Son prémier exploit fût la prife de Neubourg fur le Danube; il s'en rendit maître le prémier de février, après trois jours

Progrès du Duc de Bavière fur le Danube. *Mémoires Hiftoriques*

1703. jours d'attaque. La garnison Palatine, qui étoit de quinze cens hommes, fût faite prisonnière de guerre. Cette conquête déconcerta les projets que les Impériaux avoient formé contre la Bavière, & la mit en sûreté. Peu de tems après ce Prince défit à Schardinghen & à Iseybirn presque toute la cavalerie Saxonne & Impériale & une partie de l'infanterie. Le Comte de Schlick & le Comte de Stirum menaçoient également ses Etats, l'un du côté de Saltzbourg, l'autre du côté du Haut Palatinat. L'Electeur résolut de les attaquer l'un après l'autre; il commença par le Comte de Schlick. Le six de mars il forma un Corps d'Armée près de Braunau, & fit semblant d'en vouloir à Passau. Schlick y courut avec toute sa cavalerie & la meilleure partie de son infanterie. Les Bavarois tombèrent sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins, lui tuèrent deux mille hommes, en prirent mille, avec trois pièces de canon, mille chevaux & tous ses bagages. Le vingt-sept du même mois, ils défirent encore le Margrave Prince d'Anspach, qui s'étoit avancé avec un détachement de l'Armée du Comte de Stirum près de Burglenfeldt. Ce Prince fût blessé à mort & perdit six cens hommes.

& Chronologiques. Limiers, tom. 3. pag. 109.

L'Electeur profitant en grand Capitaine de tous ces avantages, s'empara de Ratisbonne le six d'avril. Ce Prince avoit fait proposer la neutralité pour cette Ville; l'Empereur l'avoit refusée, sous prétexte qu'il feroit honteux à sa dignité de consentir à une pareille proposition. Aussi-tôt que l'Electeur fût maître de Ratisbonne, il fit dire à la Diète qu'elle pouvoit continüer ses délibérations en toute sûreté, pourvû que son Député n'en fût pas exclus; & il promit aux Magistrats de retirer ses troupes aussi-tôt que le Conseil de Vienne auroit ratifié la convention qu'on venoit de dresser pour la sûreté de leur Ville.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Le Maréchal de Villars en fait autant sur le Rhin.

Quincy, tom. 4. pag. 44. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Dans le même tems, le Maréchal de Villars agissoit aussi efficacément sur le Rhin, & s'ouvroit un passage pour transporter le fort de la guerre sur les bords du Danube, faire trembler Léopold dans sa Capitale, & le forcer de souhaiter un nouveau Sobieski, qui vînt le dégager. Les troupes Françoises se mirent en mouvement dès le mois de février. Le dessein étoit de prendre le Fort de Kehl avant l'ouverture de la Campagne; l'entreprise paroissoit impossible; une grande partie des troupes de l'Empire étoient retranchées sur la Quinche, & il falloit les en chasser avant que de pouvoir faire ce siège. On n'avoit que deux endroits pour passer le Rhin; l'un à Huningue, l'autre à Neubourg, que le Prince de Bade s'étoit laissé enlever la Campagne dernière. L'un & l'autre étoient fort éloignés de la Quinche & de Kehl. Pour réüssir, il falloit surprendre les Impériaux & faire une marche de près de quarante lieuës pour arriver sur eux; la diligence & la ruse surmontèrent ces difficultés. Les troupes s'assemblèrent promptement; la plûpart des Officiers-généraux & des Colonels ne les joignirent que dans leur marche. Elles prirent leur route du côté d'Huningue. Comme ce chemin s'éloignoit de Kehl de plus de vingt-cinq lieuës, & que pour y arriver il falloit passer plusieurs rivières, traverser un païs coupé

par

par des ruisseaux & par beaucoup de défilés, passer entre le Vieux Brisac & Fribourg, forcer même plusieurs retranchemens, le Prince de Bade ne crut pas qu'on pensât à ce siège. On le confirma dans son erreur, en rendant publics des ordres secrets qui ordonnoient de marcher vers la Forêt-Noire; on rétrécit même la voïe de tous les chariots, afin, disoit-on, qu'ils pussent passer par les chemins les plus étroits des montagnes. Sur ces bruits, le Prince de Bade dégarnit les retranchemens de la Quinchë, pour fortifier les postes qui gardoient les passages des montagnes. 1703.

On passa le Rhin à Huningue & à Neubourg, on traversa tout le Brisgaw; tous les Allemands qui étoient dans ces quartiers se jettèrent dans ces deux Places. On arriva sur les bords de l'Entz, on le passa sans difficulté. Il en fût de même de la Quinche; tout ce qui la gardoit se dissipa, & abandonna ses retranchemens, avec l'artillerie & les provisions. Le vingtième de février on arriva dans la plaine de Kehl; en moins d'une heure il fût investi avec tous les Forts qui en dépendent. On travailla aux lignes de circonvallation, on fit deux ponts sur le Rhin, au-dessus & au-dessous du Fort, pour communiquer à Strasbourg. Les ponts furent achevés le vingt-deux, on y fit passer trente pièces de gros canon.

Il assiége le Fort de Kehl. *Limiers, tom. 3. pag. 107. Lettres Historiques. Burnet, tom. 5. pag. 193.*

La tranchée fût ouverte la nuit du vingt-cinq au vingt-six, du côté de l'Ouvrage-à-corne du haut Rhin. Elle fût commencée à la sortie du Village. Cette prémière nuit on fit quatre cent toises de travail, qui fût poussé à cinquante toises du glacis de l'Ouvrage-à-corne. Le lendemain on établit des batteries, pour ruïner les défenses de la demi-lune & un bastion de cet Ouvrage. Il ne se passa rien de considérable jusqu'au six de mars, qu'on donna l'assaut à l'Ouvrage-à-corne; le Comte du Bourg fût chargé de cette attaque. Six Compagnies de Grénadiers suivies de six autres, & soûtenuës par la Brigade de Navarre, furent destinées à cette action. Le Comte du Bourg envoïa un détachement, pour faire croire à ceux qui défendoient cet Ouvrage qu'on vouloit leur couper la communication avec le Fort; une partie se détacha pour la défendre; ils firent cependant un feu si terrible, qu'on ne jugea pas à propos d'avancer d'abord sur eux.

Leur feu se rallentit. On profita de cet intervalle. Le Chevalier Colombet, Capitaine de Grénadiers au Régiment de Navarre qui étoit à la tête, monta sur la brêche; le Comte du Bourg le suivit. Les Allemands se défendirent quelque tems avec assez de vigueur, mais enfin ils furent forcés & obligés de se retirer dans le Fort avec une très-grande précipitation. Sans perdre de tems; on travailla à un logement qui fût promptement achevé. Le Marquis de Maulevrier (Colbert), Colonel du Régiment de Navarre, se distingua fort à cette action. Le même jour on établit des batteries sur cet Ouvrage, dont on foudroïa le Corps de la Place. Elle se rendit le neuf; la garnison, au nombre de deux mille huit cens hommes en état de servir, en sortit le lendemain avec les honneurs accoûtumés.

Il le prend. *Ibid. Quincy, tom. 4. pag. 49. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

 La

1703. LA prise de cette Place étoit assez importante, pour mériter une place dans l'Histoire Métallique. † La Médaille, que l'on fit frapper à cette occasion, répresente le Rhin appuïé sur son urne, & regardant le Fort de Kehl dans l'éloignement. La Légende, ITER AD BAVAROS FOEDERATOS, & l'Exergue, KELLA RECEPTA X. MARTII M. DCCIII. signifient, *que la prise du Fort de Kehl par les François le dix de mars 1703. les mit en état de secourir l'Electeur de Bavière leur Allié.*

† Voïés N°. LVII.

Il passe en Bavière. *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 194. *Quincy*, *tom.* 4. *pag.* 76.

APRE'S cette expédition si vive, qui rappelloit le souvenir du Marquis de Louvois, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers; elles n'y furent pas long-tems. Le Maréchal de Villars passa le Rhin le douze d'avril, sur un pont qu'il avoit fait construire à Rhinau; il s'avança jusqu'à Kentzingen, où il fût joint par les troupes qui lui venoient de Franche-Comté & d'Alsace. Il fit divers mouvemens, pour augmenter les inquiétudes des Impériaux par-rapport à la Forêt-Noire, afin de les engager à dégarnir leurs lignes de Stolhoffen. Le Prince de Bade, qui croïoit être assûré des passages, ne donna point dans ce piège. Le Général François après avoir détaché le Marquis de Blainville avec vingt Bataillons & trente Escadrons, pour s'emparer de la Vallée de Kintzig qu'il savoit être la moins bien gardée, s'approcha des lignes de Stolhoffen; les aïant jugé impratiquables, il y fit faire quelques fausses attaques pour amuser le Prince de Bade. Tout d'un coup, le vingt-quatre, il suivit le Marquis de Blainville, qui s'étoit ouvert le chemin en forçant cinq ou six retranchemens gardés par quelques troupes réglées & par les milices du païs, qui ne firent presqu'aucune résistance. L'Armée Françoise joignit le Duc de Bavière à Dutlingen le douze du mois suivant; elle étoit composée de quarante-sept Bataillons & de soixante Escadrons; l'équipage d'artillerie étoit de quarante-cinq pièces de canon. Celle de l'Electeur étoit de vingt-trois mille hommes d'infanterie & d'environ six mille chevaux.

Cette jonction est inutile. *Ib. pag.* 85. *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 197.

ON ne jugea pas à propos de joindre ces forces, aux-quelles, dans les circonstances, l'Empereur & l'Empire n'auroient pû résister. L'Electeur marcha dans le Tirol pour s'en rendre maître, & le Maréchal de Villars se chargea de défendre ses Etats. Dès que le Prince de Bade eut appris le passage de l'Armée Françoise, il dépécha des Exprès de tous côtés, pour hâter la marche des troupes qui devoient le joindre. En les attendant il fit travailler à renforcer ses lignes, pour qu'elles pussent être gardées par un Corps médiocre de troupes. Il partit quelque tems après, dans le dessein de suivre & d'observer les François. Il les trouva campés & retranchés sur les bords du Danube, entre Lavingen & Dillingen; supérieur en nombre, il n'ôsa les attaquer. Ces deux Armées se tinrent long-tems en échec, sans qu'il se passât entr'elles aucune action considérable, qu'une rencontre fort vive de cavalerie, où les Impériaux furent battus.

1703.

Après le passage de cette Armée vers le Danube, il s'en trouva encore une autre sur le Rhin, assez forte pour faire de grandes entreprises. Le Duc de Bourgogne en fût Généralissime & le Maréchal de Tallard Général. Elle consistoit en quarante-six Bataillons & soixante-neuf Escadrons. Le projet étoit de faire le siège du Vieux-Brisac. La garnison en étoit très-nombreuse, mais on trouva moïen de l'affoiblir, en envoïant aux environs de Fribourg un gros Corps de cavalerie, auquel on fit faire toutes les manœuvres qu'on fait d'ordinaire quand on veut investir une Place. Le Gouverneur demanda du secours à celui de Brisac, qui fût assez simple pour se dégarnir. C'étoit ce qu'on attendoit. Il fût investi lui-même le quinzième août, de manière que les troupes qu'il avoit fait sortir ne purent rentrer. Brisac est une des plus fortes Places de l'Europe, par sa situation qui est sur une hauteur, & parce que le Maréchal de Vauban, après la paix des Pyrenées, avoit emploïé tout ce qu'il avoit de Génie pour la rendre redoutable. Elle est au bord du Rhin; son enceinte est de huit bastions; les dehors en sont excellens & ne sont commandés d'aucun endroit. Sur le côté de la Place vers le haut Rhin, il se trouve une espèce de rocher qui commande à tout le païs, dont le sommet est assez spacieux pour y mettre en batterie quantité de canons & de mortiers. Le Comte d'Arco en étoit Gouverneur; le Comte de Marsilly commandoit sous lui; ils avoient encore environ quatre mille hommes de garnison.

Une autre Armée Françoise assiége le Vieux-Brisac.

Quincy, tom. 4. pag. 98. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 526. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Le Maréchal de Vauban conduisoit les travaux. Il emploïa huit jours aux lignes de circonvallation, à établir des ponts, à s'emparer de quelques postes qui auroient pû incommoder les travailleurs, à dresser même des batteries, ce qui n'étoit point de coûtume avant que d'ouvrir la tranchée. Elle fût ouverte du côté du haut Rhin, la nuit du vingt-cinq, à demi-portée du canon; deux mille travailleurs y furent emploïés. Les assiégés ne s'apperçurent du travail que le lendemain matin; on l'avoit poussé jusqu'à la portée du fusil des dehors. La nuit suivante on tira un boïau de la droite de la tranchée, pour aller embrasser le bastion de Richelieu; on travailla en même-tems à une parallè le pour la communication de ce boïau à la tranchée, de sorte que cette attaque embrassa trois bastions.

On établit bien-tôt plusieurs batteries. Celle des assiégés, placée sur la hauteur dont on a parlé, incommodoit beaucoup; à force d'y jetter des bombes on éteignit son feu. Cette Place fût si mal défenduë, soit manque de troupes, soit défaut de capacité & de résolution, qu'il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail. N'aïant point trouvé de résistance dans les dehors, on eut bien-tôt fait brèche au Corps de la Place; elle se rendit le six de septembre, le treizième jour de tranchée ouverte. La garnison eut une Capitulation bien plus honorable qu'elle ne méritoit; elle étoit encore forte de trois mille hommes.

On le prend en treize jours.

Limiers, tom. 3. pag. 119. Burnet, tom. 5. pag. 198.

Cette nouvelle conquête importante fit le sujet d'une Médaille. † On y voit le Duc de Bourgogne à cheval, avec un bâton de commandement

† Voïés N°. LVIII.

1703. dement à la main, & regardant la Ville de Brisac. La Légende, EXPEDITIO DUCIS BURGUNDIÆ, & l'Exergue, BRISACUM CAPTUM VII. SEPTEMBRIS M. DCCIII. signifient, *Prise de Brisac par Mr. le Duc de Bourgogne, le 7. septembre* 1703.

„ LE Roi, dit l'Académie, jugea la conquête de cette Place si „ importante, qu'il voulut en charger son petit-fils le Duc de Bour-„ gogne, à qui l'année précédente il avoit donné le commandement de „ l'Armée de Flandre. La difficulté d'un tel siège parut au jeune Prin-„ ce un objet digne de sa gloire. Il fit ouvrir la tranchée devant Brisac „ le vingt-trois d'août; il se mit à la tête des travailleurs, porta lui-„ même une fascine, & ne passa aucun jour sans se montrer aux en-„ droits les plus exposés. Enfin sa présence, son courage, son ar-„ deur & ses libéralités firent tellement avancer les travaux, qu'après „ treize jours de tranchée ouverte les assiégés voïant tous leurs de-„ hors emportés, & une grande brèche au Corps de la Place, la ren-„ dirent par capitulation ".

Le Gouverneur & le Commandant sont punis. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 526.*

L'EMPEREUR fût infiniment mécontent d'une défense si foible dans une Place si forte & si importante. Le Gouverneur & le Commandant furent mis par son ordre au Conseil de guerre. Le Comte d'Arco fût condamné à avoir la tête tranchée, pour avoir trop précipitamment abandonné les dehors & les contrescarpes, sans même souffrir aucun assaut. Marsilly fût dégradé des armes, son épée cassée par la main du Bourreau, pour avoir consenti à la capitulation, qu'il devoit absolument empêcher. On jugea qu'il méritoit, suivant la rigueur des loix militaires, de perdre aussi la tête; cependant on se contenta de le bannir, avec quelques autres Officiers, des Terres de l'Empire. Selon la sentence, ils devoient être gardés en prison jusqu'à ce qu'ils eussent païé les fraix de Justice, & qu'ils eussent prêté serment de ne jamais porter les armes contre l'Empereur ni l'Empire.

CETTE rigueur ne fût pas généralement approuvée. Le Comte de Marsilly fût rétabli par la voix publique. La flétrissure à laquelle on l'avoit condamné n'empêcha pas, quelques années après, que le Pape ne le nommât Général de ses troupes. Ce qui est de sûr, c'est qu'ils avoient envoïé à Fribourg une partie considérable de leurs troupes & leurs meilleurs canonniers, & qu'ils ne pouvoient tenir vingt-quatre heures de plus sans risquer d'être emportés d'assaut. A la vérité leur garnison étoit encore forte, mais ils n'avoient qu'un canonnier, & tout leur canon étoit démonté. La seule faute qu'ils firent, ce fût de n'avoir pas assez défendu l'Isle des Cadets, dont la prise mit les François en état de battre en brèche le Corps de la Place, avant même qu'ils eussent ouvert la tranchée. D'ailleurs, il y avoit entr'eux une très-grande mésintelligence, & il suffisoit que l'un fût d'un avis, pour que l'autre le contrariât.

LE Duc de Bourgogne après cette conquête si prompte, laissa le commandement absolu de l'Armée au Maréchal de Tallard, & se rendit auprès du Roi très-Chrêtien à Fontainebleau. Il y fût reçu avec les ap-

plau-

plaudissemens que méritoient les marques de sagesse & de valeur qu'il avoit données. Ce Prince avoit un vrai mérite, beaucoup d'esprit, un génie même supérieur, des manières aimables. Il s'étoit attiré l'amour & l'estime des troupes, & il ne lui a manqué dans la suite, pour conserver cétte réputation, que du bonheur, ou des Conseillers plus éclairés & moins prévenus. On verra sous mille sept cent huit l'explication de cette espèce d'énigme. 1703.

Siége de Landau. *Ibid.* *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 200. *Quincy*, *tom.* 4. *pag.* 117. *Limiers*, *tom.* 3. *pag.* 121.

Les forces de l'Empire étant occupées au fonds de l'Allemagne sur les bords du Danube, le Maréchal de Tallard se trouva maître de la Campagne sur les bords du Rhin. Le foible Corps qui gardoit les lignes de Stolhoffen n'étoit pas en état de troubler ses entreprises. Comme le siège de Brisac avoit duré bien moins de tems qu'on ne s'y étoit attendu, on avoit encore beaucoup de munitions de reste. On prit le parti de les emploïer à une autre conquête, du-moins aussi difficile & aussi importante. Les mesures se prirent avec le dernier secret. Au commencement d'octobre on repassa le Rhin; on alla camper sur la Moter, entre Haguenau, Bichewyler & Drusenheim. Les convois qu'on avoit préparés, les pionniers qu'on avoit commandés, se mirent en marche de tous côtés Landau fût investi le onze d'octobre, depuis Melem, qui est sur la basse Queich, jusqu'à la haute. Le lendemain le reste de l'Armée acheva l'investiture, depuis la haute Queich jusqu'à la basse.

On commença par chasser du Spireback un Corps de troupes, qui auroit extrêmement incommodé le siège si on l'avoit laissé s'y établir. Il consistoit en six cens Hussards, qui devoient être joints par quelques Régimens de cavalerie & par un pareil nombre d'infanterie. Le Marquis de Courtebonne Gouverneur de Hesdin, fût chargé de cette expédition. Cette troupe fût forcée & dissipée. Cette action donna de grandes facilités. On occupa Neustat & Marientraut; on mit des postes à la vûë de Philipsbourg & dans Germersheim; par-là on se rendit maître d'une grande étenduë de païs, où il y avoit beaucoup de fourrages.

Les Alliés pensent à le faire lever.

Tout étant prêt, la tranchée s'ouvrit la nuit du six-sept au dix-huit, en deux endroits, du côté de la porte de France. Les travaux furent poussés avec beaucoup d'ardeur & d'habileté. Il y eut des actions fort vives, pour s'emparer des dehors, qui furent sans comparaison mieux défendus que ne l'avoient été ceux de Brisac. La nouvelle de ce second siège n'avoit pas plûtôt été répanduë, que les Alliés avoient pris des mesures pour le faire lever. Les Hollandois avoient détaché de leur Armée de Flandre le Prince de Hesse-Cassel, avec douze Bataillons & vingt-quatre Escadrons. L'Electeur Palatin & les autres Princes intéressés mirent ensemble un pareil nombre de troupes, qui jointes à celles qu'on pouvoit tirer des lignes de Stolhoffen, devoient former une Armée du-moins aussi forte que celle qui faisoit le siège de Landau.

On

1703. On avoit prévû ces démarches en France. Le Maréchal de Villeroi, selon ses ordres, détacha le Marquis de Pracontal avec vingt-un Bataillons & vingt-quatre Escadrons; ils se mirent en marche le même jour que le Prince de Hesse. Ces deux Corps pendant leur route firent toute la diligence possible; mais le Prince de Hesse trouva des facilités, qui lui firent gagner une marche sur les troupes Françoises. Il arriva le treize novembre sur le Spireback. Il y fût joint à-point-nommé par les troupes de l'Electeur Palatin & par celles que devoient fournir les lignes de Stolhoffen. Ce jour-là même il passa le Spireback, comptant d'aller fondre le lendemain matin sur les quartiers de l'Armée Françoise.

Bataille de Spire. *Memoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 5. pag. 201.*

Le Maréchal de Tallard en fût instruit. Il prit l'unique parti qu'il avoit à prendre. Il ne laissa dans ses lignes que ce qui étoit absolument nécessaire pour les garder, & en sortit avec vingt-huit Bataillons & quarante-huit Escadrons. Il dépêcha Couriers sur Couriers au Marquis de Pracontal, qui marcha toute la nuit avec sa cavalerie & le joignit à quatre heures du matin. On se mit en marche une heure ou deux avant le jour; on marcha droit aux Allemands, qui s'attendoient si peu d'être prévenus, que le Général & la plûpart de ses Officiers étoient occupés à se divertir pour célébrer la Fête de St. Léopold. Ils prirent la tête de l'Armée Françoise pour un simple détachement qui venoit les reconnoître; mais ils ne furent pas long-tems dans cette erreur. Ils se rangèrent du mieux qu'il leur fût possible; le Prince de Hesse courut à l'aile droite qu'il devoit commander.

Gagnée par hazard. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 527. Quincy, tom. 3. pag. 126. Limiers, tom. 3. pag. 121.*

Le Maréchal de Tallard attaqua sur le champ, sans prendre garde que son infanterie n'étoit pas à portée de soûtenir sa cavalerie. La prémière charge fût heureuse, on poussa l'ennemi; mais on fût vivement ramené par le feu de son infanterie, qui causa un grand désordre & une espèce de fuite. La bataille étoit perduë pour les François, si les Généraux Allemands avoient profité avec vivacité de leur prémier avantage; mais ils ne le firent pas. L'infanterie Françoise arriva, la cavalerie se rallia & le combat se rétablit; l'infanterie Allemande fût ouverte & culbutée, sa cavalerie l'abandonna. Le Prince de Hesse eut quatre mille hommes tués, trois mille prisonniers; on lui prit trente pièces de canon & une partie de ses bagages, avec vingt-huit drapeaux & trente-trois étendarts. Le Maréchal de Tallard en écrivant au Roi très-Chrêtien, marquoit que son Armée avoit pris plus de drapeaux & d'étendarts qu'elle n'avoit perdu de simples soldats.

L'Académie, toûjours attentive à tout ce qui pouvoit contribuër à la gloire de ce Règne, ne manqua pas de célébrer cette action par une Médaille. † On y voit la France assise sur un monceau d'armes. Elle est couronnée de laurier par la Victoire, & la Ville de Landau lui présente une Couronne murale. La Légende, VICTIS AD SPIRAM HOSTIBUS, & l'Exergue, LANDAVIA CAPTA, signifient, *que la prise de Landau fût le fruit de la Victoire remportée sur les ennemis auprès de Spire.*

CETTE

CETTE victoire, qui donna au Général une réputation infinie, & qui fit, pour le malheur de la France, qu'on l'emploïa dans les plus grandes occasions, ne fût pourtant qu'un effet du hazard. Il y fit tant de fautes, que malgré son succès, on lui auroit rendu justice en lui ôtant le commandement. 1703.

Réflexions sur cette bataille. Tom. 3. pag. 353.

LA raison, dit le Marquis de Feuquières, auroit voulu que Mr. de Tallard eût fait deux choses avant que d'attaquer l'ennemi; la prémiére, que comme depuis ses lignes il avoit marché en colonne, il commençât par se former & se mettre en bataille; la seconde, qu'en s'y mettant il ne prît pas son terrein en avançant sur son ennemi, afin de donner le tems à l'infanterie venuë de Flandre d'arriver. Ces deux précautions furent également négligées par le Maréchal. Il fit charger en colonne une Armée qui étoit en bataille, ce qui rendit dans le commencement de l'action le combat si désavantageux, qu'il se crut battu sans ressource.

L'ENNEMI peu capable de profiter de cette faute & du désordre qu'elle avoit causé, négligea de faire avancer sa gauche sur le terrein que la droite des François auroit dû occuper, si elle avoit été en bataille. L'infanterie de nôtre gauche toûjours en colonne rechargea avec tant de vigueur, qu'elle ouvrit le Corps qui lui étoit opposé. Cette charge aïant fait reculer le front de l'ennemi, l'infanterie Françoise s'étendit & se trouva à portée par son feu de faire perdre du terrein à la cavalerie Allemande. Ce petit avantage donna le moïen à la cavalerie Françoise de se former à la hauteur de son infanterie. Ce front aïant chargé avec succès, il mit un si grand désordre dans la gauche de l'ennemi, qu'elle se jetta sur la droite, où elle mit aussi la confusion. Cet exemple d'un heureux succès avec une mauvaise disposition, ne doit jamais être suivi. Le Général qui tombe dans des fautes si grossières, ne doit pas être moins blâmé, quoi-que la fortune l'ait favorisé; ce n'est point à elle seule qu'il doit être redevable de son bonheur; il est indigne de sa place, s'il ne l'est aussi à la sagesse de ses dispositions.

LA foiblesse de la vûë du Maréchal de Tallard, qui le mettoit dans la triste nécessité de voir par les yeux d'autrui, procura le gain de cette bataille, par une méprise qui devoit la faire perdre. Ce Général se confioit à la bonté de la vûë de Mr. de Vaillac Maréchal de Camp, & à son discernement. Il l'avoit chargé de l'instruire de la disposition de l'ennemi & de ses mouvemens. Cet Officier prit un mouvement que la cavalerie de la gauche des ennemis faisoit pour s'étendre, pour un mouvement de crainte; il proposa au Maréchal de faire charger dans ce moment; la charge fut heureuse & produisit tous les bons effets qu'on vient de voir.

OUTRE toutes ces fautes, on en fit encore une capitale. En s'avançant pour charger la droite de l'ennemi, on ne s'étendit point jusqu'au Spireback, de manière qu'en allant à la charge, on essuïa tout le feu de quelques Bataillons, dont le flanc de l'ennemi étoit couvert.

1703. On en fût si déconcerté ; qu'on fût obligé de reculer pour se rétablir de ce désordre. En un mot, on vainquit contre toutes les règles, & précisément parce que l'ennemi ne sçut pas vaincre. Dès que l'Armée victorieuse fût rentrée dans ses lignes, on fit sommer le Prince de Frise Gouverneur de Landau. Il se rendit le lendemain, n'aïant tenu qu'un mois de tranchée ouverte dans cette Place si forte, où le Gouverneur François, l'année précédente, s'étoit défendu quatre-vingt-quatre jours.

Le Prince de Bade s'empare d'Augsbourg. *Quincy, tom. 4. pag. 132. Rapin-Thoyras continué. tom. XI. pag. 527.*

PENDANT que les armes de France triomphoient sur le Rhin, le Maréchal de Villars & l'Electeur de Bavière avoient été fort embarrassés sur le Danube. L'Electeur, après de bons & de mauvais succès, que nous détaillerons en parlant de la Campagne d'Italie, étoit revenu joindre le Maréchal ; il s'approcha d'Augsbourg, qui lui étoit d'une grande importance. Les Magistrats promirent la neutralité, ils donnèrent même des ôtages pour garantir leur parole. On auroit voulu des gages plus sûrs, savoir deux de leurs Tours & deux de leurs postes ; mais ils les refusèrent. Le Prince de Bade avoit le même dessein. Il fût plus heureux. Ces Magistrats promirent de lui livrer leur Ville, pourvû qu'il s'en approchât avec son Armée ; il le fit, par une marche des mieux concertées & des mieux exécutées qui se soient faites. Il avoit vingt lieuës à faire plus que ses ennemis, le Danube & l'Iser à passer ; il les prévint cependant, & se retrancha entre le Lech & Werdam de manière à ne pouvoir être forcé.

Le Comte de Stirum battu par les François & les Bavarois. *Quincy, tom. 4. pag. 133. Limiers, tom. 3. pag. 120. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

AUGSPOURG entre les mains des Impériaux, coupoit les vivres aux François & aux Bavarois. Ils n'eurent point d'autre ressource que de se réünir & d'aller chercher le Comte de Stirum, que le Prince de Bade avoit laissé dans son ancien camp avec vingt mille hommes, & qui avoit ordre de le venir joindre aussi-tôt qu'il auroit eu nouvelles de la prise d'Augsbourg.

DE'JA il étoit en marche, & sur le point de passer le Danube près d'Hochstet ; on ne lui en donna pas le tems. L'Electeur & le Maréchal de Villars passèrent le Danube à Donawert, & tombèrent sur lui dans le tems qu'il maltraitoit fort un Corps de troupes qu'ils avoient envoïé pour retarder sa marche. Ils lui tuèrent trois mille hommes, en prirent quatre mille, trente-trois pièces de canon & tout son bagage, dix-huit étendarts, quatre drapeaux & les équipages d'un pont. Malgré cette défaite, le Prince de Bade se maintint dans son poste jusqu'à la fin de la Campagne. Dès qu'il eut mis ses troupes en quartier d'hiver, l'Electeur s'en empara, après un siège de sept jours, & en fit démolir les fortifications. Il condamna de plus les habitans à nourrir à leurs dépens la nombreuse garnison qu'il y mit. Il marcha ensuite à Passau, qui fit encore moins de résistance. Il s'empara encore de quantité d'autres postes, qui firent trembler la Cour de Vienne & mirent dans l'abondance les troupes Françoises & Bavaroises. Encore une Campagne comme celle-ci, la Couronne Impériale auroit pû chanceler

sur

ſur la tête de Léopold ; mais Dieu qui met des bornes aux fureurs de la mer, en mit aux projets qu'on avoit faits & aux eſpérances qu'on avoit conçûës.

1703.

LA guerre ſe fit en Italie avec autant de vivacité qu'en Allemagne, mais non avec des ſuccès ſi marqués. Le Duc de Vendôme y étoit reſté tout l'hiver. Le Prince Eugène, qui ſavoit que la diverſion du Duc de Bavière obligeroit à ſe tenir ſur la défenſive en Italie, étoit retourné à Vienne & avoit laiſſé le commandement au Comte de Stharemberg, qui s'y fit beaucoup d'honneur ; juſques-là que les Autrichiens le regardent comme le prémier Capitaine de ce ſiécle. On ſait qu'ils eſtiment plus volontiers ce qui vient de chez eux que ce qui eſt étranger. Tout le tems, juſqu'à l'ouverture de la Campagne, fût emploïé à diverſes expéditions pour enlever quelques poſtes & quelques quartiers ; on feroit infini, ſi on vouloit entrer dans ces ſortes de détails.

Campagne d'Italie. *Quincy, tom. 4. pag. 142. Limiers, tom. 3. pag. 122.*

LES Armées ſe formèrent au mois de mai. Le Duc de Vendôme diviſa ſes troupes en trois Corps. Le prémier, dont il ſe reſerva le commandement, étoit de trente-huit Bataillons & de ſoixante & dix-ſept Eſcadrons. Le ſecond, ſous le Gouverneur de Milan, conſiſtoit en vingt-deux Bataillons & quarante-deux Eſcadrons. Enfin le Marquis d'Albergotti étoit à la tête de ſix Bataillons & de dix Eſcadrons ; ſans compter huit ou dix mille hommes dans les garniſons, & cinq mille Milanois occupés au blocus de Berſello. Il s'en falloit bien que les Impériaux euſſent de ſi grandes forces. Ils auroient été encore beaucoup plus foibles ſans l'aide des Vénitiens, qui licentièrent la plus grande partie de leurs troupes afin qu'elles priſſent parti parmi eux, comme elles le firent.

OSTIGLIA fut le prémier objet du Duc de Vendôme. Ce poſte étoit des plus importans, & ſa priſe auroit coupé la communication des ſecours d'Allemagne. Le Comte de Stharemberg accourut à ſa défenſe. Déſeſpérant de le ſauver, il fit couper le neuf juin une digue du Pô, qui inonda le païs, & qui auroit ſubmergé l'Armée Françoiſe, ſi elle ne s'étoit promptement retirée. Au-lieu de s'attacher à défaire l'Armée Impériale, qui n'étoit que de vingt-deux mille hommes, le Duc de Vendôme reçut des ordres poſitifs de marcher vers le Tirol, pour donner la main au Duc de Bavière qui étoit entré dans cette Province. Le projet étoit ſpécieux. Par-là les deux Couronnes auroient eu la Communication d'Italie avec la Bavière, & l'auroient ôtée aux Allemands ; Stharemberg coupé & renfermé, n'auroit point eu d'autre parti à prendre que de ſe rendre à diſcrétion.

Le Duc de Vendôme va pour joindre le Duc de Bavière. *Burnet, tom. 5. pag. 197. Quincy, tom. 4. pag. 159.*

CE projet n'eut point de lieu. Il eut été pratiquable à la fin de mille ſept cent, ou au commencement de mille ſept cent & un, ſi par une eſpèce d'enchantement on ne s'étoit pas déterminé à ne point commencer les hoſtilités ; mais il ſe trouva impoſſible cette année. L'Electeur de Bavière fit d'abord tout plier ſous l'effort de ſes armes ; le dix-huit de juin il s'empara en deux heures de Kufſtein, Place très-forte ſur

Cette marche eſt inutile. *Limiers, tom. 3. pag. 123. Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

1703. ſur l'Inn. La garniſon du Château de Rattimberg s'étoit renduë le treize à diſcrétion. Le vingt-ſix Inſpruck lui ouvrit ſes portes, & il ſe vit maître de tout le païs ſitué entre l'Inn & le Lech. Il voulut s'avancer dans les montagnes ; preſque tous les détachemens qu'il y envoïa, ne revinrent point, ou furent extrêmement maltraités. Les paſſages étoient preſqu'inacceſſibles par eux-mêmes ; ils étoient bien gardés par des troupes réglées, & par les païſans du païs, qui, connoiſſant le terrein, tomboient à chaque inſtant ſur les Bavarois, ſans qu'ils puſſent preſque ſe vanger ni ſe défendre. Affoibli par tant de pertes, l'Electeur de Bavière abandonna Inſpruck le vingt-ſept de juillet, avec tout ce qu'il avoit pris au-de-là de l'Inn, pour revenir ſur le Danube. Cette expédition lui coûta preſque la moitié de ſes troupes, ſans compter les projets qu'il auroit immanquablement exécutés, ſi de-concert avec le Duc Maréchal de Villars il avoit pouſſé le Prince de Bade.

Projet du Duc de Savoïe contre le reſte des troupes des deux Couronnes. *Quincy, tom. 4. pag.* 170.

PRESQUE le même jour que l'Armée Bavaroiſe ſortoit du Tirol, le Duc de Vendôme força les paſſages des montagnes à l'entrée du Trentin, où il vouloit pénétrer. Ils étoient gardés par trois mille cinq cens hommes commandés par le Général Vaubonne, à qui Stharemberg avoit fait prendre les devans, pour occuper les Gorges & les Châteaux ſur la route de Trente. Quelques jours après il prit le Château de Nago, la Ville d'Arco & ſon Château. Son éloignement parut au Duc de Savoïe une occaſion favorable d'exécuter le changement qu'il méditoit, & de l'accompagner même d'une infidélité des plus reſſemblantes à ce qu'on appelle trahiſon. Il fit propoſer au Comte de Stharemberg de s'avancer vers l'Armée du Comte de Vaudemont, lui promettant que ſes troupes, qui y étoient, tourneroient leurs armes contre les François & ſe joindroient à lui.

On le prévient, on déſarme ſes troupes. *Ib. pag.* 171. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 528. *Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.*

ON le ſçut à la Cour de Verſailles. Le Duc de Vendôme eut ordre d'abandonner le Trentin, & de venir avec le plus de diligence qu'il lui ſeroit poſſible joindre l'Armée du Comte de Vaudemont à San Benedetto. Il y arriva à la fin de ſeptembre. Il diſpoſa tellement ſes troupes en arrivant, que celles de Savoïe ſe trouvèrent enveloppées. Il ordonna de faire décharger les armes, ſous prétexte de les mettre en état pour aller bien-tôt aux ennemis. Le lendemain vingt-neuf, quelques Bataillons eurent ordre de s'aſſembler à la tête des troupes de Savoïe & de s'emparer de leurs armes. Tout étant prêt pour l'exécution, il fit venir chez lui les principaux Officiers de ces troupes. Il leur expoſa la conduite qu'avoit toûjours tenuë & que tenoit encore leur Maître contre la foi des traités, & qu'il étoit très-fâché d'avoir à leur déclarer qu'ils étoient priſonniers de guerre ; que cependant il avoit ordre de laiſſer l'épée & la liberté aux Officiers qui voudroient donner leur parole d'honneur de ne point ſortir ſans congé des Villes du Milanez où ils choiſiroient leur ſejour.

Plaintes de ce Prince.

DÈS que le Duc de Savoïe eut reçu cette nouvelle, il dépêcha des Couriers en Hollande & à l'Empereur. Il envoïa des Gardes chez les Ambaſſadeurs

bassadeurs de France & d'Espagne; il fit fermer les portes de Turin, & donna des ordres pour arrêter les François qui se trouveroient dans ses Etats; il fit marcher quelques troupes à Yvrée & à Verceil; enfin il fit saisir trois cent caisses pleines de mousquets. Il y avoit beaucoup de François dans les Etats de ce Prince, & leurs effets étoient très-considérables; peut-être qu'on auroit pû les sauver avec un peu plus de précaution. Dans toute cette affaire, la Cour de France ne prit pas des mesures fort justes, au-moins si on s'en rapporte à un Ecrit imprimé qui a pour titre, *Intrigues secrettes de la Cour de Savoïe*, & qu'on a attribué au Comte de Phelippeaux alors Ambassadeur à Turin.

1703. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 120.*

Le Duc au désespoir d'avoir été prévenu, déclara la guerre au Roi très-Chrêtien le sept d'octobre; l'arrêt de ses troupes en étoit la raison la plus spécieuse. Toute l'Europe y applaudit. Tout Potentat en auroit fait pour le moins autant que Loüis quatorze en pareilles circonstances; peut-être même qu'aucun n'auroit porté si loin sa patience. Du reste, ce Prince s'oublia à l'égard du Comte de Phelippeaux. Picqué peut-être de ce qu'il avoit pénétré & découvert toutes ses intrigues, il le traita de la manière la plus dure & la plus indigne tout le tems qu'il le tint enfermé.

Il déclare la guerre. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 4. pag. 272.*

On regarda cette déclaration comme une bravade. La situation où l'on étoit en Italie & en Allemagne, faisoit qu'on s'embarrassoit peu de ce Prince, & que son amitié ne paroissoit pas d'une fort grande utilité. Il n'avoit en effet ni troupes ni argent, & si on avoit pû réüssir à empêcher le Comte de Stharemberg de le joindre, à-portée comme on étoit de l'attaquer du côté du Milanez & du Dauphiné, une seule Campagne l'auroit accablé. Dès que ses troupes, qui consistoient en trois mille huit cens hommes, eurent été désarmées, le Duc de Vendôme marcha vers le Piémont. Avant que d'y entrer, il envoïa par un Officier accompagné d'un Trompette une Lettre du Roi très-Chrêtien au Duc; elle étoit conçûe en ces termes énergiques;

Sans être en état de la soûtenir. *Ibid. Limiers, tom. 3. pag. 125.*

„ Monsieur, puisque la Religion, l'honneur, l'intérêt, les Al- „ liances & vôtre propre signature ne sont rien entre Nous, j'envoie „ mon Cousin le Duc de Vendôme à la tête de mes Armées pour vous „ expliquer mes intentions; il ne vous donnera que vingt-quatre heu- „ res pour vous déterminer ".

Loüis XIV. lui écrit. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 119.*

Ces intentions étoient qu'il désarmât sur le champ, & que ses Places fussent mises en séquestre & gardées par les Suisses. Le Duc aima mieux risquer à tout perdre, que de ne rien gagner. Un Compilateur de Gazettes a écrit, que Victor-Amédée ne se déclara contre la France, que parce qu'il étoit ennuïé de ses hauteurs. Cela pourroit être vrai pour la guerre précédente, mais par-rapport à celle-ci, c'est une pure fiction, qui n'a pas le moindre fondement. Jamais Prince n'a été plus ménagé qu'il l'avoit été jusqu'alors. Il vouloit des Villes, des Provinces; les deux Couronnes n'estimoient pas assez ses services, pour les acheter à ce prix; c'est-là l'unique dégoût qu'elles lui aïent donné,

Vie de la Reine Anne.

 qui

1703. qui étoit en effet le plus grand que pût recevoir uu Prince de son caractère.

Il persiste dans sa résolution. *Quincy, tom. 4. pag. 175.*

Le Duc de Savoïe ne répondit point par écrit ; il dit verbalement à l'Officier qui lui avoit rendu la Lettre que le mauvais traitement qu'on venoit de faire à ses troupes l'avoit déterminé à prendre ses précautions ; que les menaces ne l'étonnoient point, & qu'il n'avoit point d'autre réponse à faire sur les propositions qu'on lui faisoit. Le Duc de Vendôme fit aussi-tôt passer le Tésin à ses troupes, qui consistoient en trente Escadrons & vingt Bataillons. Il avoit le reste sur la Secchia, aux ordres de Mr. de Bezons, pour veiller sur les Impériaux & les contenir au-de-là de cette rivière. Au même tems le Maréchal de Tessé pénétra en Savoïe & s'en empara, à la reserve de Montmelian, après avoir chassé le Marquis de Salles qui y commandoit les milices, de Vallée en Vallée jusques dans la Tarantaise. Ce Maréchal aïant été nommé pour commander à la place du Comte de Vaudemont, que son grand âge & ses infirmités obligeoient de se retirer, le Duc de la Feüillade, Gendre de Mr. de Chamillard, fût mis à la tête des troupes qui agissoient en Savoïe. Rien ne marquoit mieux l'envie qu'on avoit de pousser le Duc & de le faire repentir de son changement.

Ce qu'il lui en coûte. *Lamberti, tom. 2. pag. 563. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 126.*

Ce Prince attaqué de toutes parts, voïant les François maîtres de la Savoïe & établis dans une partie du Piémont, se plaignit amérement & demanda du secours à tous ceux qui pouvoient lui en donner. Il écrivit les Lettres les plus touchantes, à Vienne, à Londres & à la Haïe. Rien ne prouve mieux que ces Lettres, combien un Prince même qui veut s'élever, malgré sa foiblesse, est obligé de s'abaisser. On fût sensible à ses répresentations & au danger auquel il étoit exposé. Mais l'Empereur seul pouvoit l'aider. Aussi Sa Majesté Impériale donna-t-elle à Stharemberg les ordres les plus précis de tout tenter & de tout risquer pour passer en Piémont. Ce Général n'avoit pas attendu ces ordres. Dès qu'il avoit vû le Duc de Vendôme marcher vers le Piémont, il avoit détaché deux mille chevaux pour joindre le Duc de Savoïe. Ce secours fût défait près de San Sebastiano. Visconti, qui le conduisoit, eut plus de cinq cens hommes tués ou pris, le reste fût dissipé ; la plus petite partie seulement gagna le Piémont, en faisant un détour par l'État de Gênes.

Le tems des quartiers d'hiver arriva. Les troupes Françoises fatiguées par les longues marches qu'on leur avoit fait faire, en avoient un extrême besoin. On avoit une grande étenduë de païs à garder ; il falloit les y répandre depuis le Piémont jusques dans le Mantoüan & le Modénois. Stharemberg plus resserré, sépara aussi son Armée, qui par sa situation étoit en état de se rassembler promptement. Le quinze de décembre il se mit en mouvement. Il n'y eut sorte de manœuvre qu'il ne fit pour cacher son véritable dessein. Il fit assembler de l'artillerie, fit cuire du biscuit en différens endroits, & répandit qu'il avoit ordre de marcher dans le Tirol. Ces différentes dispositions empêchèrent

pêchèrent les troupes Françoises de se réünir, & partagèrent les attentions de leur Général. 1703.

Sthäremberg lui amène un grand secours.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 529. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Stharemberg alors avec un Corps de dix-huit à vingt mille hommes, supérieur à tous ceux qu'on pouvoit lui opposer au commencement de sa marche, passa la Secchia, & traversant le Parmesan & le Plaisantin presqu'au milieu des quartiers des troupes des deux Couronnes, il joignit le Duc de Savoïe sur le Tanaro les prémiers jours de l'année suivante. Le Duc de Vendôme avoit pourtant trouvé moïen de former derrière lui une Armée, capable de le défaire si elle avoit pû l'atteindre; mais l'Armée Allemande eût toûjours une marche d'avance. Cinq cent travailleurs marchoient devant elle pour lui préparer les chemins, & cinq cent la suivoient pour les rompre. Dans cette longue marche elle perdit deux mille hommes, qu'on lui tüa ou qu'on lui prit à différens passages, sur-tout à celui de la Bormia. Elle en avoit pour le moins défait autant dans les différens postes qu'elle avoit forcés sur sa route. Dans l'Eloge qu'on a publié de Mr. de Vendôme, & qu'on trouve imprimé à la fin des Campagnes de ce Prince, on dit qu'il fit huit mille Impériaux prisonniers, sans compter ceux qui furent tués sur le rivage de la Bormia, où leur Arrière-garde fut taillée en pièces. Un Panégyriste ne se renferme jamais dans les bornes de l'exacte vérité, toûjours il fait les hommes plus grands ou plus heureux qu'ils n'ont été. Pag. 426.

Conquètes des Alliés dans les Païs-Bas. Quincy, tom. 4. pag. 8.

La Campagne de Flandre ne fût pas si avantageuse. On y eut pourtant des succès marqués; mais les Alliés exécutèrent leur projet, qui étoit de chasser les troupes des deux Couronnes de l'Electorat de Cologne, de l'Evêché de Liège, de la Gueldre Espagnole & du Duché de Limbourg. C'étoit sur-tout pour assûrer les Provinces-Unies que se firent toutes ces entreprises, afin qu'elles n'eussent plus à se garder que du côté du Brabant.

Le Maréchal de Villeroi se rendit en Flandre à la fin d'avril. Au commencement de mai, il se mit en marche à la tête de cinquante quatre Bataillons & de cent & trois Escadrons. Outre cette Armée, le Prince de Tserclas commandoit un Corps séparé, de six Bataillons & d'onze Escadrons. Le Marquis de Bedmar, Gouverneur des Païs-Bas pour le Duc de Bavière, avoit sous ses ordres vingt Bataillons. Le Comte de la Mothe avoit un assez gros Corps de cavalerie pour joindre en cas de besoin la grande Armée, ou pour observer les ennemis du côté de la mer. On avoit mis dans toutes les Places de Flandre quarante Bataillons, de sorte que l'Infanterie des deux Couronnes dans ce Païs montoit à cent quatre-vingt Bataillons. On peut juger par-là du nombre prodigieux de troupes que la France avoit sur pied, & quelles sommes immenses il falloit tirer des peuples.

Ils soumettent l'Electorat de Cologne.

La grande Armée après avoir manqué d'enlever un Corps de six mille hommes, tomba sur Tongres, qui n'étoit fortifié que de terre, & y fit deux Bataillons prisonniers de guerre; c'est à quoi se terminèrent ses

1703. *Lettres Historiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 521. Burnet, tom. 5. pag. 194.*

ses exploits. Elle ne fût pourtant pas inutile; elle garda le Brabant, & donna occasion aux autres Corps de faire des entreprises considérables. Quelque diligence qu'on eût faite pour être les prémiers en Campagne, on avoit été prévenu. Bonn avoit été investi le vingt-quatre d'avril par la cavalerie de Lunebourg & de Prusse. Le Général Anglois jugea ce siège digne de sa présence, il s'y rendit les prémiers jours de mai. Il fit ouvrir la tranchée la nuit du trois au quatre, en trois différens endroits. Coëhorn conduisoit les travaux. Comme il avoit tout en abondance, il fit faire un feu des plus violens, de manière que le front de l'attaque fût tout effacé & ne fit qu'une seule brêche. Le Marquis d'Alègre qui y commandoit, se rendit le onzième jour de tranchée ouverte, quoi-qu'il eût encore trois mille six cens hommes de garnison. Il eut une capitulation honorable. Le Baron d'Asfeld n'en avoit pas eu autant dans la dernière guerre, & il s'y étoit défendu plus de deux mois. Apparemment que la Place étoit alors meilleure, ou qu'elle n'avoit été ni si bien ni si vivement attaquée. La prise de cette Place avoit été précédée de celle de Rhynberg, que le Marquis de Grammont avoit été obligé de rendre aux Prussiens après un blocus de quatre mois. Ainsi l'Electorat de Cologne fût tout-à-fait soûmis aux Alliés.

Pendant ce siège, le Maréchal de Villeroi forma un grand dessein. Une partie de l'Armée des Alliés étoit campée aux environs de Maëstricht. La nuit du quatorze au quinze de mai, il se mit en marche avec toute sa cavalerie; l'infanterie & l'artillerie n'aïant pû arriver que le lendemain assez tard, il ne put marcher à l'ennemi qu'après midi. Il le trouva en bataille, sa gauche couverte de Maëstricht, sa droite appuïée au Village de Cassaken. Il avoit à son front un chemin creux, fortifié d'un parapet garni de canon. Le Maréchal, après avoir examiné cette situation, jugea son entreprise impossible, & retourna dans son camp avec beaucoup d'ordre & de diligence.

Les deux grandes Armées passèrent la Campagne à s'observer, & à faire quantité de mouvemens pour trouver jour à se surprendre. Marlborough plus fort en troupes, & comptant plus sur sa bonne fortune, fit tout ce qui dépendit de lui pour engager les deux Généraux François à se battre, mais il ne pût y réüssir, & ils sçurent toûjours se camper si avantageusement, que les Députés des Etats-Généraux ne voulurent jamais consentir qu'on les attaquât.

Ils sont battus à Ekeren. *Quincy, tom. 4. pag. 21. Limiers, tom. 3. pag. 113. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Les Corps détachés ne furent pas si tranquilles. Le Général Coëhorn passa l'Escaut le dix-sept juin avec un détachement de deux mille cinq cens Hollandois, & pénétra dans les lignes qui couvroient le Brabant, du côté de la Pointe de Calio, sans y trouver que fort peu de résistance. Au même-tems le Baron de Sparre aïant feint de marcher vers Bruges, pour tromper le Comte de la Mothe qui l'observoit, tomba à Steken sur les lignes qui couvroient le Païs de Waës, & les força après un rude combat où il perdit bien du monde. La même nuit le

Baron

Baron d'Obdam vint se poster à Ekeren, à deux petites lieües d'Anvers, pour tenir en haleine le Corps que commandoit le Marquis de Bedmar. Son dessein étoit d'entreprendre, au cas que l'occasion s'en présentât. Ce Corps du Baron d'Obdam pouvoit être de treize à quatorze mille hommes. Le terrein où il étoit campé étoit extrêmement avantageux, par les canaux & les lignes dont il étoit coupé. Le Maréchal de Villeroi, qui observoit toûjours Marlborough, résolut de faire attaquer ce Corps. Le Maréchal de Bouflers se chargea de l'exécution & partit avec trente Escadrons & trente Compagnies de Grénadiers pour aller joindre le Marquis de Bedmar. L'Armée entière marcha vers Diest, pour cacher ce dessein au Général des Alliés, qui n'en eut en effet aucune connoissance.

1703.

Burnet, tom 5. pag. 195.

Le Maréchal de Bouflers aïant concerté toutes choses avec le Marquis de Bedmar, envoïa divers détachemens s'emparer de Houven, de Meusbroek, de Gehug & de Houteren; c'étoient les seuls passages par où les Hollandois pussent se retirer à Lillo. Le trente juin il s'avança avec trente-deux Escadrons & trente-trois Bataillons jusqu'à Capelle. Le Baron d'Obdam n'en fût pas plûtôt informé, qu'il pensa à se retirer. Il envoïa deux Escadrons de Dragons s'emparer du poste de Houven, mais ils le trouvèrent occupé par les troupes des deux Couronnes; il fallut donc se résoudre à se battre. Le combat commença à quatre heures après midi; quoique les Hollandois se battissent en désespérés, on les enfonça par-tout & l'on en fit un grand carnage. Les *Watergangs* & les canaux n'auroient point empêché leur perte totale, si le Comte de Guiscard, qui occupoit les postes qui barroient la retraite, eût sçu s'y maintenir. Obdam leur Général avoit déjà pris la fuite; mais le Comte de Tilly & le Général Slangenbourg aïant rassemblé toutes leurs troupes, tombèrent si rudement sur ce que les François avoient de troupes à Houteren, & le long de la digue entre Ekeren & Wilmerdonck, qu'ils leur passèrent sur le ventre & gagnèrent Lillo à la faveur de la nuit, abandonnant six pièces de canon, quarante-quatre mortiers, & toutes leurs munitions de guerre & de bouche.

Les deux partis en ce tems-là s'attribuèrent la victoire; mais aujourd'hui il faut que la politique & la vanité le cédent à la vérité. Une retraite n'est point une victoire; sans cela on pourroit dire qu'il n'y a presque jamais eu d'Armée battüe qui n'ait été victorieuse. Les Hollandois dûrent se savoir gré d'avoir sauvé une partie de leurs troupes, & les François dûrent être mortifiés de les voir échapper, après avoir pris de si justes mesures pour les envelopper. Pour le champ de bataille, c'est insulter au public que de dire, que des troupes qui se sont ouvert un passage à la pointe de l'epée pour se mettre en sûreté, en soient restées maîtresses. Cependant, pour accorder les différens sentimens, on pourroit dire qu'il y a eu deux actions à Ekeren, La prémière & la principale, où les Hollandois ont été battus jusqu'à être obligés de chercher un azile pour n'être pas absolument défaits; la seconde, où les

Preuves de cette défaite.

1703. *Tom. 4. pag. 445. & suiv.* François qui gardoient les passages ont été contraints de les laisser libres. On peut voir dans divers recueils ; entr'autres dans Lamberti, les Lettres des Officiers Généraux Hollandois, lesquelles, à l'exception de ce qu'ils y disent visiblement pour soûtenir les peuples, se réduisent à ce que nous venons de dire. Du reste, ce combat n'eut point d'autres suites que la retraite des Généraux Coëhorn & Sparre du Païs de Waës.

Quoi-que chez les Alliés on ne voulût point convenir de l'avantage que les troupes des deux Couronnes avoient remporté sur eux dans cette action, & qu'au-contraire ils voulussent faire croire que l'avantage réël avoit été de leur côté ; on ne laissa pas que de faire frapper en France une Médaille à cette occasion, où l'on voit la Victoire, tenant d'une main deux étendarts, & de l'autre une Couronne de Laurier. La Légende, JUNCTIS AUSPICIIS. & l'Exergue, GALLI ET HISPANI DE BATAVIS AD EKERAM XXX. JUNII MDCCIII., signifient, *les troupes de France & d'Espagne victorieuses des Hollandois, à Ekeren le 30. juin 1703.* †

† Voïés N°. LX.

Ils prennent Hui. Quincy, tom. 4. pag. 32. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 523.

Apre's bien des marches & des contre-marches, l'Armée des Alliés tomba sur Hui. Cette Place fût prise en quatre jours ; la garnison se rendit prisonnière de guerre. Le Général Anglois lui imposa cette condition par ce Billet ; „ Comme la garnison du Château de Hui demande d'être traitée en gens d'honneur, on est content, non-obstant „ ce qui s'est passé & l'avantage que nous avons, s'ils veulent mettre „ bas les armes, de laisser aux Officiers & aux soldats tout ce qui leur „ appartient, & on promet qu'ils seront échangés contre pareil nombre „ des nôtres, quand Monsieur le Maréchal de Villeroi le désirera ".

Marlborough veut attaquer l'Armée Françoise ; le Conseil de guerre s'y oppose. Lamberti, tom. 2. pag. 462.

Pendant ce siège, Marlborough renouvella ses propositions & ses instances pour attaquer l'Armée Françoise, qui se tenoit toûjours derrière ses lignes. Tout se faisoit chez les Alliés avec une grande maturité. Les Conseils de guerre n'y étoient point une vaine cérémonie ; les affaires s'y discutoient avec pénétration & solidité ; on y mettoit son sentiment par écrit, & on l'appuïoit des meilleures raisons qu'il étoit possible. Sur la proposition dont on parle, les avis furent partagés. Les Généraux Anglois, les Danois, ceux de Lunebourg & de Hesse furent pour la bataille ; les Généraux Hollandois au-contraire & les Députés furent pour le siège de Limbourg. On va rapporter ces différens avis, comme un modèle de ce qui se devroit faire dans toutes les Armées en de pareilles occasions.

I°. Disoient les prémiers ; les ennemis aïant de gros magazins à Namur pour la subsistance de leur Armée, & étant par nôtre supériorité en état de leur donner de l'inquiétude de ce côté-là, ils seront obligés, après que nous serons maîtres de Hui, de jetter une grosse garnison dans cette Place, pour sûreté de leurs magazins ; nôtre supériorité sera d'autant plus grande, & ils seront moins en état de s'opposer à nos efforts.

II°. Y aïant une étenduë de plus de deux lieües & demie en rase campagne où les lignes sont, c'est le seul endroit où on les doit attaquer ; & toute nôtre Armée y pouvant agir, on ne croit pas, si l'ennemi vouloit tenir ferme, qu'il lui soit possible de défendre une si grande étenduë. 1703.

III°. En cas qu'ils voulussent s'y hazarder, comme nous avons recherché le combat toute cette Campagne, on est d'avis que nous devrions embrasser cette occasion avec plaisir, puisque nous avons une plus grande supériorité que jamais.

IV°. Si nous n'attaquons pas l'ennemi en cet endroit, avec les plus belles troupes qu'on puisse avoir, & une telle supériorité, qu'on ne peut pas s'attendre à avoir l'année prochaine, il sera évident non-seulement à nos Alliés, mais les Ennemis pourroient se vanter avec raison, que ces lignes, qu'ils augmentent tous les jours, sont une barrière invincible aux troupes des Alliés.

V°. En cas qu'on n'attaque pas les lignes, il n'y a d'autre parti à prendre que de se retirer de l'autre côté de la Meuse, ou-bien de marcher à la droite pour s'approcher de la Mairie de Bois-le-Duc, n'y aïant plus de fourrages en ces quartiers. Le prémier seroit contre l'honneur des armes des Alliés ; car il sembleroit en mettant cette rivière entre deux, qu'on n'ôseroit tenir ferme contre les ennemis ; & le dernier apporteroit un très-grand dommage à l'Etat. Outre que les ennemis, par le moïen de leurs magazins à Namur, seroient en état de tout entreprendre ; au-lieu que si on s'attache aux lignes, s'ils prétendent les défendre, on peut, avec l'assistance de Dieu, espérer une victoire complette, dont les conséquences seroient encore plus grandes qu'on ne peut le prévoir ; & s'ils prenoient le parti de se retirer ; on a lieu d'espérer qu'on pourra pousser les affaires bien loin & en tirer de grands avantages.

VI°. Nous considérons aussi que l'Ennemi étant supérieur en Italie & dans l'Empire, & n'aïant le dessous que seulement ici, les yeux de tous les Alliés sont attachés sur nous ; & ils auroient lieu, même avec justice, de blâmer nôtre conduite, si nous ne faisions pas tout ce qui nous est possible pour les débarrasser, en obligeant l'ennemi de rappeller des secours en ces quartiers ; ce qui ne peut se faire qu'en le poussant vivement.

Les Généraux Hollandois convinrent que ce parti seroit le plus glorieux, mais ils prétendirent qu'il étoit le moins sûr. Ils exposèrent tout ce que les François pourroient faire pour déconcerter ce dessein. Ils firent remarquer qu'en-dedans de leurs lignes on avoit des postes à prendre où il seroit impossible de les forcer. Au-lieu, disoient-ils, que le siège de Limbourg n'est pas de si petite conséquence qu'on se l'imagine ; car si nous sommes les maîtres de cette Place, que l'on doit prendre dans la bonne saison, le siège en étant impossible par les mauvais chemins dans un tems plus avancé, nous gagnons une Province entière, *Lamberti, tom. 2. pag. 465.*

1703. nous couvrons nôtre Païs, celui de Juliers & de Gueldre, & nous leur ôtons toute communication avec le nôtre; nous élargissons & couvrons nos quartiers d'hiver, & cela nous donnera lieu de pouvoir nettoïer tout le Païs entre la Meuse & le Rhin.

Il prend Limbourg. *Quincy, tom. 4. pag. 42. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 5. pag. 196.*

Cet avis fut suivi. Le tems des humiliations de la France n'étoit pas encore arrivé. Limbourg, que les Alliés estimoient tant, avoit été si négligé, ou fût si mal défendu, qu'il fût pris en trois jours; la garnison, au nombre de douze cens hommes, resta prisonnière de guerre. Gueldre se rendit au mois de décembre, après un blocus de quinze mois. Les Brandebourgeois y avoient tiré neuf mille bombes & trente mille boulets rouges. Ainsi finit cette Campagne en Flandre, où les François n'eurent point d'autre avantage que celui qu'avoient eu les Hollandois à Ekeren, c'est-à-dire, qu'ils ne furent pas aussi maltraités, que selon toutes les apparences ils l'auroient été, si les vûës du Général Anglois avoient été dès-lors suivies.

L'Archiduc Charles est enfin déclaré Roi d'Espagne. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 116. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 529. Lamberti, tom. 2. pag. 517.*

Il y avoit déjà deux ans que l'Angleterre & la Hollande faisoient la guerre à la France, sans qu'on sçût distinctement quel étoit leur objet, & à qui appartiendroient les conquêtes qu'ils prétendoient faire. L'Acte que l'Empereur & le Roi des Romains signèrent à Vienne le onze de septembre, développa ce mystère. Par cet Acte ils renonçoient à tous leurs droits sur la Monarchie d'Espagne en faveur de l'Archiduc Charles. Ce jeune Prince fût aussi-tót proclamé Roi, & complimenté sous ce tître par les Ministres des Princes ligués. L'Ambassadeur de Venise, le Nonce du Pape & quelques autres déclarèrent qu'ils ne pouvoient faire une démarche de cette conséquence sans des ordres exprès de leurs Maîtres. La Cour de Vienne avoit long-tems délibéré pour faire cette déclaration, qui paroissoit tardive. Peut-être vouloit-elle réünir l'Empire & l'Espagne dans la personne du Roi des Romains; peut-être aussi appréhendoit-elle de donner à l'Archiduc un vain tître, & d'en faire un Roi sans Etats. Du-moins alors n'y avoit-il aucune apparence que ce tître pût être réalisé, & la Maison d'Autriche avoit plus de sujet de craindre de perdre ses anciennes possessions, que d'espérer d'en acquérir de nouvelles. Les traités faits avec le Portugal & la Savoïe engagèrent à faire ce pas si délicat, & on ne pût résister aux sollicitations réïtérées de tous les Alliés, qui ne vouloient absolument point alors que l'Empire & l'Espagne fussent réünis, & qui croïoient que le tître de Roi donné à l'Archiduc lui assûreroit la Couronne d'Espagne, les peuples, selon eux, n'attendant que l'arrivée de ce Prince pour renvoïer Philippe cinq au-de-là des Pyrenées.

Il vient à la Haïe, & passe en Angleterre pour être conduit en Portugal.

L'Archiduc partit de Vienne huit jours après sa proclamation, peu accompagné & fort mal en ordre. Il arriva à la Haïe le trois de novembre. Sans l'Electeur Palatin, (qui honteux de voir son neveu dans un équipage plus convenable à un Pélerin qu'au Souverain de la plus grande Monarchie de l'Europe, s'engagea à fournir aux fraix du voïage) il y feroit arrivé dans un état des plus indécents. Il s'embarqua le trois de janvier suivant pour

1703.

Mémoires publics. Burnet, tom. 5. pag. 528. Limiers, tom. 3. pag. 125. Lamberti, tom. 2. pag. 520.

pour l'Angleterre, invité par la Reine Anne, qui avoit pris ſur elle le ſoin de le faire paſſer en Portugal dans un équipage convenable à ſa naiſſance & au titre qu'il venoit de prendre. Les Etats-Généraux n'enviérent & ne diſputèrent point cette honneur aux Anglois. „ Nôtre fils, diſoit l'Empereur dans ſa Lettre à la Reine, témoignera de bouche „ à Vôtre Sérénité ma confiance & la ſienne, de même que nôtre pro- „ fonde reconnoiſſance. Nous lui remettons entièrement ce fils comme „ à une autre mère ". Elle lui en tint lieu en effet, & elle épuiſa ſon Roïaume pour lui en procurer un. Elle le mit en équipages, lui donna une Garderobe magnifique, quantité de vaiſſelle d'argent, en un mot tout ce qu'il n'avoit point & que la Cour de Vienne auroit dû lui fournir. Elle le fit embarquer deux jours après qu'elle l'eut vû à Windſor. Ce début fût malheureux ; une tempête horrible contraignit la Flotte de rentrer dans les Ports, pluſieurs vaiſſeaux périrent, en particulier celui qui portoit les équipages de ce Prince ; il fallut recommencer à nouveaux fraix.

Le Roi de Suède continuë de vaincre.

Hiſtoire de Charles XII. Hiſtoire de Pologne. Limiers, tom. 3. pag. 127. Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.

Ces déclarations n'inquiétèrent que médiocrement la Cour de France. La ſituation en Allemagne, en Italie, la raſſûroit entièrement. Les nouveaux troubles de Hongrie, qu'elle avoit pris ſoin de nourrir, étoient pour elle un nouveau motif de confiance, auſſi-bien que la continüation des Victoires du Roi de Suède. Ce Prince avoit défait le prémier de mai à Pultausk ſur le Naren cinq mille Cavaliers Saxons ; la plûpart avoient été tués ou pris, avec trente pièces de canon & tous leurs bagages. Il avoit fait une ligue avec l'Electeur de Brandebourg ; il le reconnoiſſoit pour Roi de Pruſſe, & l'Electeur s'engageoit à ne donner aucun ſecours au Roi Auguſte, & même à attaquer la République ſi elle ſe déclaroit contre la Suède. Le quatorze d'octobre Thorn s'étoit rendu aux Suédois, & cinq ou ſix mille Saxons qui la défendoient avoient été contraints de ſe rendre priſonniers de guerre. Toute la Pologne étoit alors diviſée. Le Roi Auguſte avoit ſon parti. Il s'en étoit formé un autre, qui accuſoit hautement ce Prince d'avoir violé toutes les loix, & d'être cauſe de la ruïne de la République, par la guerre qu'il avoit entrepriſe pour ſes intérêts particuliers. Le Cardinal Primat, qui étoit à la tête de ce parti, avoit pluſieurs fois expoſé les griefs de la Nation, & avoit prié Auguſte de rémédier promptement à ces déſordres, qui pouvoient avoir les ſuites les plus fâcheuſes. Ce Prélat, perſuadé qu'on ſe mocquoit de ſes remontrances, avoit convoqué une Diète pour le trente janvier ſuivant.

Auguſte eſt déclaré déchû de la Couronne.

Ibid. Burnet, tom. 5. 216.

Il eſt pourtant certain que le rétabliſſement de la tranquillité publique ne dépendoit plus du Roi Auguſte, qui avoit demandé la paix ſans pouvoir l'obtenir. Il avoit même envoïé ſecrettement la Comteſſe de Konigsmarck au Roi de Suède, avec une Lettre où il lui marquoit les plus vifs déſirs de regagner ſon amitié, & de finir une guerre, qu'il étoit, diſoit-il, de leur intérêt commun de terminer. Charles douze avoit été infléxible, & n'avoit point répondu à ſes avances. La

1703. Diète se tint au tems marqué, & prit les plus violentes résolutions. Elle déclara Auguste déchû des droits qu'il pouvoit avoir à la Couronne, pour avoir violé les loix & la liberté de la République. Ses partisans furent traités d'ennemis de la patrie ; le Cardinal fût prié de publier l'interrègne ; il le fit en indiquant une Diète général au vingtième de juin pour procéder à l'Election d'un nouveau Roi.

Troubles des Cevennes presqu'appaisés. *Lettres Historiques.*

Autre motif de confiance pour la France. Louis quatorze enfin informé des mouvemens des Cevennes, y envoïa des troupes, d'abord en petit nombre, parce qu'il ne connoissoit pas toute l'étenduë du mal. Bien-tôt après il les augmenta, & mit à leur tête le Maréchal de Montrevel, qui pendant toute cette année poursuivit sans relâche les Rébelles. Il ne tint pas à lui qu'il ne les exterminât ; jamais les bourreaux n'avoient fait tant d'exécutions ; jamais le soldat n'avoit moins fait de quartier ; tout étoit passé au fil de l'épée, ou pendu. Affoibli par deux grands combats, où on leur avoit tué près de deux mille hommes, ils acceptèrent l'Amnistie l'année suivante. On donna des passeports à tous ceux qui voulurent sortir du Roïaume, avec permission de vendre ce qu'ils avoient de bien. La tranquillité fût rétablie, & cette revolte n'eut pas les suites qu'on en avoit espéré en Piémont & en Angleterre.

Guerre en Hongrie favorable à la France. *Quincy, tom. 4. pag. 322.*

Il n'en étoit pas de même des Mécontens de Hongrie. Dès cette année ils avoient rappellé le Prince de Ragotski. L'Angleterre & la Hollande, qui prévoïoient qu'elles seroient obligées de suppléer en Italie & sur le Rhin à ce que cette diversion occuperoit de troupes Impériales, offrirent leur médiation ; elle fût acceptée. Les Mécontens envoïèrent des Députés à Vienne pour y réprésenter leurs griefs. Ils demandèrent entr'autres choses, que conformément à la Capitulation Roïale, signée & jurée par l'Empereur, les Emplois civils & militaires & les gros Bénéfices ne fussent donnés qu'aux Naturels du Païs ; que la Princesse Ragotski fût mise en liberté & en possession de tous les biens de sa Maison ; que la sentence renduë contre le Prince son époux fût déclarée nulle & abusive. Ces demandes parurent exorbitantes aux Ministres Impériaux. Les Conférences furent rompuës, l'espérance d'un accommodement s'évanoüit, & les nombre des Mécontens grossit prodigieusement. Dès la fin de cette année ils eurent quatre-vingt mille hommes en armes, sous le Général Forgatz, les Comtes Caroli, Berezini & Esterhasi, qui reconnoissoient tous le Prince Ragotski pour leur Chef.

Telle étoit la situation des deux Couronnes à la fin de cette année. Elle paroissoit des plus favorables, d'autant plus, que les grandes Flottes des Anglois & des Hollandois avoient été inutiles & n'avoient servi qu'à les épuiser. Elle changea bien-tôt, & devint aussi triste qu'elle avoit été heureuse. Avant que de rapporter les divers événemens qui produisirent ce changement, nous nous arrêterons un moment sur les grands succès des Molinistes contre les Jansénistes.

Quoi-

Quoi-que les Papes & la plûpart des Evêques eussent condamné l'Augustin de l'Evêque d'Ypres & les cinq Propositions à quoi on prétend l'avoir réduit, cependant ses Sécrétaires étoient presque venus à bout de faire regarder comme un phantôme la nouvelle Hérésie. Selon eux, c'étoit une querelle excitée par les Jésuites, contre de savans Ecclésiastiques qui avoient fait voir le relâchement de leur Morale ; ces Pères vouloient dominer par-tout, & faire proscrire des sentimens enseignés jusqu'alors dans les Ecoles Catholiques.

1702. Triomphe des Jésuites par la prise de Quênel & de ses Papiers.

Lettres Historiques. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

Ces soupçons, répandus de tous côtés par des écrits & par des discours séduisans, avoient fait de grandes impressions. La faveur, & peut-être la hauteur des Jésuites, y avoient beaucoup contribué. A la Cour même, où ils étoient si bien établis, ces sentimens avoient pénétré ; on y croïoit que le Jansénisme étoit une dispute d'Ecole, du-moins, que les Jésuites trop défians multiplioient les Jansénistes ; & quoi-que dans la plûpart des occasions on tombât sur ces derniers, on le faisoit plûtôt, disoit-on, parce qu'ils agissoient contre les règles, que parce qu'on croïoit leur Doctrine mauvaise.

Les Molinistes avoient fait ce qu'ils avoient pû pour détromper le public à cet égard. C'étoit à ce dessein que s'étoit jouée la Comédie du faux Arnaud, & qu'ils avoient poursuivi la condamnation de tant de Livres. Dans la même vûë ils avoient rendu public, autant qu'ils l'avoient pû, ce qui s'étoit passé depuis peu en Hollande, où les Catholiques s'étoient séparés hautement & publiquement des Jansénistes. Rien n'avoit été capable de détruire les préventions, établies depuis si longtems avec tout l'art & l'artifice possible.

Les Chefs de ce parti étoient depuis long-tems à Bruxelles. C'étoient Paquier Quênel, Prêtre de l'Oratoire ; Dom Gabriel Gerberon, Bénédictin de la Congrégation de St. Maur, & le Sieur Arnoud-Joseph Brigode Prêtre séculier. La solitude où ils vivoient étoit des plus grandes. Les deux prémiers emploïoient leur loisir à composer grand nombre d'Ouvrages ; la France, les Païs-Bas en étoient inondés. Pour en tarir la source, & pour découvrir tous les secrets du parti, les Molinistes formèrent le dessein de les faire arrêter. On le proposa à l'Archevêque de Malines ; le Prélat s'adressa à Philippe cinq, & ce Prince fit expédier des ordres au Marquis de Bedmar de s'assûrer de ces trois personnes. Le dix de mai les Officiers du Roi & ceux de l'Archevêque se transportèrent au domicile de Dom Gerberon, & l'arrêtèrent d'abord ; ils allèrent ensuite au Refuge de Forest, où Quênel occupoit un appartement. Le Sieur Brigode, qui ouvrit la porte, refusa de dire ou étoit Quênel ; il fit même tant de bruit, que celui-ci, averti du péril, eut le tems de s'évader. Il n'alla pas loin. Faisant réflexion qu'il abandonnoit beaucoup de Papiers qu'il lui étoit important de sauver, il revint sur ses pas pendant qu'on emmenoit Brigode en prison. Il trouva dans sa chambre quelques Officiers de l'Archevêque, qui le serrèrent de si près qu'il n'eut que le tems de se cacher derrière un paravent.

On

1702. On l'en tira, on lui demanda s'il n'étoit pas le Père Quênel? Il répondit qu'il s'appelloit de Rebeck, & l'on ne pût en tirer autre chose; on ne laissa pas de le conduire à l'Archevêché.

Il se sauve de prison. *Procès de Quênel.*

On devoit bien s'attendre qu'on mettroit tout en œuvre pour le sauver. Un Gentilhomme François fort mal-aisé, crut sa fortune faite s'il le rendoit à ses chers Disciples. Ce fût l'Ange qui délivra le Prisonnier. Il commença avec un second, la nuit du onze au douze de septembre, à percer la muraille de l'Archevêché; la nuit suivante ils continuèrent leur travail, avec tant de succès qu'à une heure après minuit la prison fût vuide. On en fût sans doute bien fâché, mais ses Papiers, & ceux de Gerberon qu'on avoit saisis consolèrent de son évasion. On y trouva toutes les preuves d'un parti formé. On connut toutes les correspondances étroites qu'ils avoient avec les Jansénistes répandus dans les différentes Contrées de l'Europe, dans les Cours, dans les Universités, dans les Ordres Religieux, dans les Communautés séculières. On trouva les noms de Guerre des Prélats qui lui étoient attachés, on connut ceux qui contribuoient le plus à remplir la caisse commune (car l'Argent est le nerf de toutes les espèces de guerre) on y trouva même des projets si singuliers, qu'il n'eût pas été possible de les imaginer.

Projet singulier trouvé dans ses papiers. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques, sous l'an 1684.*

En mille six cent quatre-vingt quatre, Loüis quatorze, comme on l'a vû, avoit envoïé à Ratisbonne le Comte d'Avaux, avec plein-pouvoir d'admettre à une trêve de vingt ans toutes les Puissances qui voudroient y entrer; les Jansénistes pensèrent à s'y faire comprendre. Dans ce dessein, ils dressèrent une Lettre pour le Comte d'Avaux; on la trouva dans les Papiers de Quênel. Elle étoit signée, Vos très-humbles & très-obéïssans serviteurs, les Disciples de St. Augustin. Ils y disent d'abord, que le pouvoir si ample que le Roi a donné à son Plénipotentiaire, les porte à faire connoître qu'ils sont résolus d'embrasser ce moïen, de se procurer un repos qui soit de plus longue durée, que celui que la paix de Clément neuf leur avoit rendu; persuadés que Sa Majesté ne voudra pas que les Disciples de St. Augustin soient plus maltraités que des Pirates, & qu'on les exclue d'une grace qu'on offre à toutes sortes de Nations sans distinction de Religion. L'Auteur de la Lettre ajoûtoit, qu'il avoit ordre de ceux au nom de qui il écrivoit, que puisqu'il ne falloit que vouloir la trêve pour l'avoir, ils la vouloient & la souhaitoient de tout leur cœur, comme il étoit aisé d'en juger par les conditions mêmes qu'ils croïoient devoir proposer pour ne point paroître singuliers, & pour ne rien faire contre les formes ordinaires de ces sortes de contracts publics.

Ces conditions étoient, I. Que ceux qui avoient eu le malheur de déplaire à Sa Majesté seroient obligés de se justifier par de bonnes Apologies, dans lesquelles ils rendroient raison de leur conduite, & répondroient à tout ce qu'on auroit pû objecter contre leur vie & leur Doctrine.

II. Que Sa Majesté seroit très-humblement & très-respectueusement supplié de faire cesser les voïes de fait & l'usage des Lettres de Cachet,

Cachet, qui décroient sa justice dedans & dehors le Roïaume, parce qu'étant emploïées le plus souvent contre des personnes dont la piété & l'innocence étoient connuës du peuple, cela ne pouvoit faire qu'un fort-méchant effet, au préjudice de la gloire & de la réputation de Sa Majesté. 1703.

III. Qu'Elle seroit encore suppliée d'accorder la liberté à ceux que la rigueur de ces voïes, ou la nécessité qu'ils avoient eu de les prévenir, renfermoit dans des prisons, ou obligeoit à vivre en exil dans les Païs étrangers, sans avoir égard ni à leur âge, ni à leurs infirmités, ni à leur pauvreté.

IV. Qu'ils n'importuneroient jamais Sa Majesté pour avoir des Bénéfices; mais que ceux à qui on donneroit des Emplois Ecclésiastiques auroient toute liberté d'en faire les fonctions.

V. Qu'ils s'obligeroient de seconder Sa Majesté dans le dessein qu'Elle avoit de ramener à l'Eglise ceux qui s'en étoient malheureusement séparés, & qu'ils continüeroient à faire des Livres & des Ecrits pour convaincre leurs esprits; pendant que Sa Majesté feroit des Ordonnances pour les faire profiter de la vérité qu'ils leur présenteroient.

VI. Qu'ils soûtiendroient toûjours avec vigueur les vérités de la Grace de Jésus-Christ, prêchées par St. Paul & expliquées par St. Augustin, contre les nouvelles Opinions, qui sont nées dans le cerveau d'un seul homme (c'est le Jésuite Molina); qu'ils répandroient leur sang pour elles, s'il étoit nécessaire, & qu'ils s'exposeroient avec joïe à toutes les incommodités de la vie, plûtôt que de consentir qu'on les affoiblît en aucune manière.

VII. Qu'ils veilleroient toûjours avec grand soin sur les Corrupteurs de la Morale de Jésus-Christ, & qu'ils auroient une attention particulière à s'opposer à la Doctrine parricide des Rois & à l'opinion séditieuse de leur déposition, sans s'endormir, sous prétexte que l'une & l'autre avoient déja été terrassées par des Arrêts & par des Censures, & que ceux qui les enseignoient autrefois n'en faisoient plus mention dans le Roïaume.

VIII. Que comme il étoit très-difficile d'être entièrement à-couvert de la calomnie, quelque sage & irréprochable qu'on puisse être dans sa conduite, Sa Majesté seroit très-humblement suppliée de ne point tellement privilégier ceux qui se rendroient leurs accusateurs, qu'on les dispensât de prouver dans les formes ce qu'ils auroient avancé, & de subir les peines portées contre les Calomniateurs, lesquelles seroient remises en vigueur.

L'extrait de tous ces Papiers ne manqua pas d'être envoïé au Roi très-Chrêtien. Il en fût frappé, il crut que les Jansénistes faisoient un parti qui pouvoit devenir dangereux. Tous ceux qui s'y trouvèrent mêlés, perdirent sa faveur; sincérement Catholique, il conçut contr'eux presqu'autant de zèle qu'il en avoit contre les Protestans. Il s'expliqua à cet égard d'un ton qui imposa à toute la Cour. Le crédit des Jésuites augmen- Suite de ces découvertes.

augmenta, & pendant le reste de son Règne ils furent presque les maîtres de poursuivre les Jansénistes comme ils le jugèrent à propos.

1703.

Quênel condamné par l'Officialité de Malines. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

L'ARCHEVÊQUE de Malines fit faire le procès aux deux prisonniers, & à leur Chef qui s'étoit évadé. Ce dernier fût cité pour venir répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui; mais il n'avoit garde de comparoître. On instruisit son procès par contumace. Par la sentence il fût déclaré excommunié, condamné de plus à se retirer dans un Monastère, pour y vaquer à la prière & gémir devant Dieu, jusqu'à ce qu'il eût satisfait au St. Siège, & qu'il en eût reçu l'absolution; avec défense de rentrer dans le Diocèze & d'y rien imprimer, sous peine de prison perpétuëlle.

Un de ses amis arrêté avec lui feint de se retracter. *Ibid.*

LE Sieur Brigode après six mois de prison, parut changé. Au mois de décembre il présenta une Requête à son Archevêque. Il y avoüoit que depuis plusieurs années son principal emploi avoit eté de veiller à l'impression & à la distribution des Livres du parti; il en demanda humblement pardon, dans la confiance que le Prélat, à l'exemple de Dieu dont il tenoit la place, écouteroit plûtôt la voix de la miséricorde que celle de la justice. „ J'ai la confiance, disoit-il à la fin, que celui qui a „ commencé en moi l'ouvrage de ma conversion, l'achevera jusqu'au „ jour de Jésus-Christ, & que par sa grace je ne donnerai ni à Vô„ tre Grandeur, ni aux autres Supérieurs, aucun sujet de se plaindre „ de ma conduite. "

L'ARCHEVÊQUE touché de ces marques de repentir, lui rendit la liberté, à condition qu'il feroit Profession de Foi & signeroit le Formulaire sans restriction, qu'il donneroit cinquante florins à quelque pauvre Monastère, & qu'il ne remettroit jamais le pied dans le Diocèze. Ce Pénitent promit tout, & ne tint rien quand il fût en liberté.

Un Bénédictin aussi arrêté refuse de se soûmettre, & est conduit en France. *Ibid.*

POUR le Moine Bénédictin, il fût plus ferme & plus opiniâtre; on ne pût tirer de lui ni retraction, ni marque de repentir. Il s'étoit sauvé en mille six cent quatre-vingt-deux du Monastère de Corbie, sur le point d'y être arrêté par un Exempt des Gardes. Il s'étoit d'abord retiré en Hollande, & s'étoit fait naturaliser à Rotterdam, sous le nom d'Augustin de Kergré. Le Jansénisme n'a point eu de plus ardent défenseur. La droiture faisoit son caractère, jamais il n'a déguisé ses sentimens; il n'a point fait de Livre où il n'avance à-découvert les opinions condamnées. Il dit sans détour que Jésus-Christ n'a pas offert son sang pour ceux qu'il savoit que son Père avoit destinés à la damnation; qu'autant qu'il est vrai que tous les hommes ne sont pas sauvés, autant est-il certain que Jésus-Christ n'a ni voulu généralement le salut de tous les hommes, ni donné sa vie généralement pour le salut de tous; que toute Grace médicinale est efficace par elle-même, & qu'il n'y a aucune Grace suffisante qui soit donnée à tous, & avec laquelle ils pourroient se convertir s'ils vouloient.

SON procès fut instruit. Il ne voulut point d'Avocat pour plaider sa Cause; il subit plusieurs interrogatoires, enfin on lui prononça sa sen-

sentence. Il fut condamné à faire Profession de Foi, à signer le Formulaire, à abjurer la Doctrine des cinq Propositions, pour être ensuite renvoïé à son Abbaïe, où ses Supérieurs prendroient garde qu'il ne retombât dans ses fautes, le tenant enfermé jusqu'à ce qu'il eût satisfait au St. Siége sur sa Doctrine. Il refusa absolument de se retracter, & de souscrire sans restriction au Formulaire. Le Roi très-Chrétien le redemanda comme son sujet : il fut enfermé d'abord dans la Citadelle d'Amiens, ensuite à Vincennes. Après cinq ou six ans de prison, âgé de plus de quatre-vingt ans, le dix-huit d'avril mille sept cent dix il retracta toutes les erreurs qu'il avoit enseignées. Le trente du même mois il ratifia à St. Germain-des-Prez, au grand regret de plusieurs de ses Confrères, ce qu'il avoit fait à Vincennes. 1703.

ANNE'E M. D. CCIV.

1704. Nouvelles mesures des Alliés contre la France & l'Espagne. *Quincy*, *tom.* 4. *pag.* 229. *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 281.

LA situation des deux Couronnes étoit, comme on l'a vû, presqu'aussi avantageuse qu'elles pouvoient la souhaiter. L'Empereur attaqué tout-à-la-fois par les Mécontens de Hongrie & par les Armées Françoises & Bavaroises, paroissoit devoir bien-tôt être obligé de rénoncer à ses prétentions. Il n'y avoit pas loin de Passau à Vienne. Pour prévenir ce mal, qui auroit entraîné la ruïne de la Ligue, & mis la France au plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, on tint à la Haïe de fréquens Conseils. Il y fût réglé, que l'Empereur ne feroit passer aucunes troupes en Italie & en Hongrie, excepté les recrües; qu'il assembleroit dans l'Empire la plus forte Armée qu'il pourroit mettre sur pied, & dont le Prince Eugène auroit le commandement. Que le Prince Loüis de Bade en auroit une autre entre Maïence & Philipsbourg, composée des troupes des Princes & des Cercles de l'Empire, & qu'elle régleroit ses mouvemens sur ceux des François. Que d'Ouwerkerck commanderoit vers la Basse-Meuse. Qu'enfin, le Duc de Marlborough marcheroit en Bavière à la tête de quarante mille hommes, pour joindre le Prince Eugène & accabler l'Electeur de Bavière s'il refusoit d'entrer dans la grande Alliance. Ce projet fût suivi, & réüssit au-de-là des espérances de ceux-mêmes qui l'avoient formé. Ils comptèrent que Stharemberg & le Duc de Savoïe donneroient assez d'occupation au Duc de Vendôme, pour que la France ne pensât point à retirer une partie des troupes qu'elle avoit en Italie afin de les porter sur le Rhin; que leurs Flottes retiendroient sur les Côtes celles qui les gardoient; que les mouvemens des Cevennes continüeroient de faire une grande diversion; que le départ de l'Archiduc pour le Portugal, & la déclaration de ce Roïaume obligeroit le Roi très-Chrêtien à envoïer des secours à son petit-fils; que peut-être les Espagnols se partageroient, & que quelque Province reconnoîtroit l'Archiduc; que du-moins leur Armée navale pourroit prendre quelque Place en Espagne, & donner lieu à l'attaquer de divers côtés.

1704. Les deux Couronnes se préparent à y résister. *Quincy, tom. 4. pag 218. Lettres Historiques.*

Ces projets, ces espérances ne furent point ignorées à Versailles & à Madrid. On y prit toutes les mesures nécessaires pour les déconcerter & pour soûtenir ses avantages. On envoïa en Espagne vingt-trois Bataillons & quelque cavalerie, sous les ordres du Duc de Berwick. Philippe cinq ne se négligea pas. Il leva plusieurs Régimens, & se forma une Maison sur le modèle de celle du Roi très-Chrêtien; il fit travailler à mettre ses Côtes & ses Ports de mer en état de défense, surtout Cadix. Il eut la satisfaction de voir ses sujets le seconder volontiers, & lui marquer leur attachement en toutes sortes de manières. La nouvelle que l'Archiduc avoit pris le titre de Roi d'Espagne, que le Duc de Savoïe avoit quitté le parti des deux Couronnes pour prendre celui de leurs ennemis, aïant été portée parmi les Espagnols, ils les déclarèrent incapables de succéder à Philippe cinq, & rétablirent le Duc d'Orléans dans les droits que le Testament de Charles second lui avoit ôté, quoi qu'il eût déclaré nulle la rénonciation d'Anne d'Autriche grand'mère de ce Prince.

Il se forme en Espagne un parti contre Philippe. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 74.*

Il y avoit pourtant en Espagne un parti formé pour la Maison d'Autriche. Il n'étoit pas possible que tout le monde fût content du nouveau Gouvernement. L'Amirante de Castille, homme d'esprit & de mérite, ennemi personnel du Cardinal Porto-Carrero & de tous ceux qui partageoient la faveur, qu'il auroit voulu avoir seul, étoit à la tête de ce parti. On le connoissoit sur ce pied-là. On s'étoit contenté de l'observer, on avoit même eu pour lui toutes sortes de ménagemens, excepté qu'on ne lui avoit donné aucune part au Gouvernement. L'année précédente on avoit voulu s'en débarrasser, en l'envoïant en Ambassade en France. Il l'avoit acceptée, mais il s'étoit retiré en Portugal, où il avoit été fort-bien reçu. C'étoit par ses sollicitations, que Dom Pèdre étoit entré dans la grande Alliance. C'étoit sur ses instances & sur ses répréſentations, que la Cour de Vienne s'étoit déterminée à donner à l'Archiduc le titre de Roi Catholique & à l'envoïer en Portugal. Après-tout, le gros de la Nation étoit pour Philippe; & si la France eût continüé d'être heureuse, les partisans de la Maison d'Autriche n'auroient ôsé se montrer, & les Portugais auroient été en danger de redevenir sujets de l'Espagne.

Efforts de la France. *Quincy, tom. 4. pag. 229. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 565.*

On fit en France de nouveaux efforts. Outre les ennemis nouvellement déclarés qu'on avoit à combattre, on fût contraint d'avoir une Armée dans le Languedoc, pour achever de réduire les Camisards, dont la révolte pouvoit avoir des suites fort dangereuses dans les circonstances. On fût obligé d'envoïer de grandes sommes en Bavière, en Italie, en Espagne même & en Hongrie. Les remises coûtoient beaucoup, par la différence du prix des Espèces, & par le Change. On trouva de quoi fournir à ces grandes dépenses; mais que n'en coûta-t-il point aux peuples, & comment furent-ils traités?

Pour faciliter les recrües on fit un nouveau Réglement. Chaque Généralité eut ordre de les fournir par-rapport à son étenduë. Elles

furent fixées pour le total à vingt-neuf mille sept cens hommes. Cette facilité qu'on donnoit aux Officiers pour avoir leur troupe complette, causa de grands désordres. Les Capitaines trouvèrent un gain considérable à être foibles dans le cours de la Campagne, parce qu'après la prémière revûë ils tournoient à leur profit le revenant-bon de la solde & du pain des soldats qu'ils n'avoient plus. Ainsi ils les abandonnoient, voïant qu'ils ne leur coûtoient plus rien à remplacer, & que leur perte devenoit pour eux un profit. 1704.

On rétablit la Marine. *Quincy, tom. 4. pag. 229.*

On travailla aussi au rétablissement de la Marine, & on prit des mesures pour avoir en mer, du-moins sur la Méditerranée, une Flotte capable de se montrer à celle des Alliés, & de se mesurer avec elle. On établit pour cet effet un Conseil de Marine, dont le Comte de Toulouze, Grand-Amiral de France, fût le Chef. Dès l'année précédente, on avoit augmenté en sa considération les droits de l'Amirauté. Cette augmentation réfroidit le zèle des Armateurs. Ils ne voulurent plus s'exposer pour qu'un autre eût la plus grande partie du fruit de leur sang & de leurs travaux; & les Alliés pendant toute cette guerre firent leur Commerce sans comparaison plus tranquillement que pendant la guerre précédente.

Le Maréchal de Villars est rappellé de Bavière. *Limiers, tom. 3. pag. 131. Lettres Historiques. Larrey, tom. 3. pag. 599. Feuquières, tom. 3. pag. 359.*

On fit encore une promotion d'onze Lieutenans-généraux & de dix-huit Maréchaux de Camp, de quarante Brigadiers d'infanterie & de trente-neuf de cavalerie. Les Généraux d'Armée furent les mêmes que l'année précédente, excepté le Maréchal de Villars, qui s'étoit, ou qu'on avoit brouïllé avec le Duc de Bavière. Ce Prince avoit demandé qu'on le rappellât, avec de si fortes instances, qu'on avoit cru être obligé de le satisfaire. On lui avoit envoïé le Comte de Marsin, qu'on avoit fait Maréchal de France par extraordinaire, afin qu'il pût commander l'Armée Françoise, où il y avoit plusieurs Lieutenans-généraux si-non plus habiles, du-moins plus anciens que lui. Pour le Maréchal de Villars, il fût envoïé en Languedoc à la place du Maréchal de Montrevel, qui en fût tiré pour commander en Guïenne. Le Maréchal de Boufiers cessa aussi de servir.

C'étoit en Allemagne sur le Rhin, & particulièrement sur le Danube, que se devoient faire les grands efforts; c'est aussi par ce qui s'y passa que nous commencerons le détail des opérations de cette Campagne. La principale attention du Roi très-Chrétien, fût de faire passer à l'Electeur de Bavière les renforts d'hommes, d'argent, de munitions, dont il avoit besoin; & toute celle des Impériaux fût d'en empêcher le passage. A la fin de la dernière Campagne ils s'étoient postés de manière à ôter toute communication avec ce Prince. Pendant l'hiver ils avoient fait de nouveaux retranchemens dans tous les passages de la Forêt-Noire. La garde s'y faisoit si exactement, qu'on avoit beaucoup de peine à y faire passer quelques Lettres. Malgré tous ces obstacles, qui paroissoient invincibles, les recrües qui devoient joindre le Maréchal de Marsin s'assemblèrent en Alsace, au nombre de treize mille hommes, au

au commencement d'avril; on prépara en même tems un grand convoi de vivres & de munitions.

1704. On conduit du secours à l'Electeur. *Quincy, tom. 4. pag. 238. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 566. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Maréchal de Tallard qui devoit commander sur le Rhin, fût chargé de cette difficile commission. Pour y réüssir, il ne fit part de son dessein à personne. Il donna à entendre qu'il ne pouvoit tenter ce passage que par la Maison Rouge, qui étoit du territoire des Suisses; ils en furent allarmés. Le Marquis de Puisieux, Ambassadeur de France, répréśenta au Maréchal qu'on avoit trop d'intérêt de ménager les Suisses pour se broüiller avec eux dans cette occasion. Il répondit, qu'il étoit bien fâché de n'avoir point d'autre parti à prendre; que l'intérêt qu'avoit le Roi de tenir parole à l'Electeur, l'avoit contraint de tout mettre en usage pour en venir à-bout; qu'il ne pouvoit tenter d'autre passage, & qu'il assûroit que son Armée marcheroit en si bon ordre & vivroit avec une si grande discipline, qu'on n'auroit aucun sujet de s'en plaindre. Cette espèce de négociation devenuë publique, détermina les Impériaux à jetter leurs forces de ce côté-là, & à garder ce passage plus exactement que les autres. Celui du Wirtemberg étoit absolument fermé par les lignes de Stolhoffen & de Bihel, que le Prince de Bade avoit rendües impratiquables. La Gorge de la Keiche, par laquelle le Maréchal de Villars avoit passé, étoit retranchée avec un soin infini. Il en étoit de même de la Vallée de Walkrick. Il n'y avoit plus que celle de St. Pierre, mais pour y entrer il falloit passer sous le canon de Fribourg. Ce passage, que les Impériaux croïoient impratiquable, fût celui qu'on prit. On n'y trouva point d'autre difficulté, que celle des vallées qu'il fallut passer & des hautes montagnes qu'il fallut monter. La jonction se fit le dix-sept de mai. L'Electeur de Bavière s'étoit avancé jusqu'à Doneschingen à la source du Danube. Le Maréchal de Tallard laissa quinze mille hommes à ce Prince, & repassa promptement les montagnes, pour aller hâter un nouveau secours en cas que les Alliés prissent le chemin de la Bavière, comme il n'y avoit presque pas de lieu d'en douter.

Marlborough joint le Prince de Bade. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 576. Quincy, tom. 4. pag. 247.*

En effet le Duc de Marlborough, à la tête de trente-cinq à quarante mille hommes étoit parti de Flandre & marchoit à grandes journées. Le six de juin il joignit le Prince de Bade. Le Prince Eugène vint les joindre à Hailbron. Il s'y tint un grand Conseil de guerre, où il fut arrêté que le Général Anglois avec le Prince de Bade agiroient contre le Duc de Bavière, tandis que le Prince Eugène avec vingt-cinq mille hommes garderoit les lignes de Stolhoffen & observeroit les Armées Françoises. Avant que d'agir contre l'Electeur, on devoit lui proposer un accommodement. C'étoit de faire sortir de ses Etats les troupes de France, de lui laisser la joüissance des conquêtes qu'il avoit faites jusqu'à ce qu'on lui eût donné une satisfaction convenable sur ses prétentions, de lui païer toutes les sommes que l'Empereur lui devoit, & de rétablir son frère dans son Electorat de Cologne. Le Duc de Bavière rejetta toutes ces propositions, peu convenables dans la situation

où

où il se trouvoit, étant alors plus en état de donner la loi à ses ennemis qu'ils ne l'étoient de la lui imposer.

1704.

Le Maréchal de Villeroi le suit. *Quincy, tom. 4. pag. 248. Limiers, tom. 3. pag. 137.*

Le Maréchal de Villeroi avoit aussi quitté la Flandre pour suivre le Duc de Marlborough. Il étoit arrivé le neuf de juin aux environs de Landau. De-concert avec le Maréchal de Tallard, il forma le dessein d'attaquer les lignes de Stolhoffen, que le Prince Eugène gardoit avec vingt-cinq mille hommes seulement, tandis que Marlborough continüoit sa marche vers le Danube. Selon ce projet, le Maréchal de Tallard devoit passer le Rhin à Offendorff, trois lieües au-dessous de Strasbourg, & attaquer les lignes de front en plusieurs endroits. Le Comte de Coigny, à la faveur de l'artillerie du Fort-Loüis, auroit fait un pont vis-à-vis de cette Place, pour entrer dans l'Isle du Marquisat, tandis que le Maréchal de Villeroi auroit passé entre ce Fort & Philipsbourg. Il eut été difficile au Prince Eugène de se soûtenir contre trois Armées qui l'auroient attaqué à-la-fois de différens côtés. Les lignes étoient bonnes, mais, comme on le vit depuis, elles n'étoient pas imprenables; deux ou trois ans après on n'eut qu'à les tourner pour s'en rendre maîtres.

Il y est inutile. *Ibid. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 576.*

Ce projet ne fût point approuvé à Versailles. On n'y pensoit qu'à fortifier l'Electeur de Bavière; comme si la défaite du Prince Eugène n'eût pas été le moïen le plus efficace de le dégager. On ne savoit même pas trop quelle résolution prendre, du-moins on fût long-tems à se déterminer, & ce retardement nuisit beaucoup aux affaires. A la fin de juin le Maréchal de Tallard eut ordre de marcher avec trente mille hommes vers le Danube. Il prit la même route que la prémière fois, & n'y trouva pas plus de difficultés; il arriva vers la mi-juillet. Le Maréchal de Villeroi couvrit quelque tems cette marche, & s'approcha ensuite du Prince Eugène, pour observer ses mouvemens & le contenir.

Pendant qu'on marchoit pour joindre le Duc de Bavière, ce Prince & le Maréchal de Marsin avoient-déjà reçu un rude échec. Ils étoient campés entre Lavingen & Dillingen, petites Villes entre Ulm & Donawert. C'étoit le meilleur camp de ces quartiers & le plus propre à leur dessein, qui étoit d'empêcher l'ennemi de passer le Danube, ce qu'il ne pouvoit faire qu'en s'emparant de Donawert. Sous cette Place il y avoit un camp retranché, où ils avoient mis sept à huit mille hommes sous la conduite du Comte d'Arco Maréchal de Bavière. Ce n'étoit pas assez, comme on le va voir, car il n'eut pas de-quoi garnir tous ses retranchemens.

Marlborough force les retranchemens de Schellemberg. *Quincy, tom. 4. pag. 250.*

Le Général Anglois avoit joint le vingt-huit de juin l'Armée Impériale. S'étant vanté sur toute sa route qu'il alloit montrer comment il falloit s'y prendre pour battre les François, il brûloit d'envie d'entrer en action. Le Prince de Bade étoit plus modéré. Ils reconnurent le camp de Lavingen & le trouvèrent tout-à-fait hors d'insulte. Ils résolurent d'attaquer le poste de Schellemberg; c'étoit le camp retranché sous Dona-

1704.
Burnet, tom. 5. pag. 283. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 567.

Donawert. Ils étoient convenus qu'ils commanderoient l'Armée tour à tour, & que celui qui ne feroit pas de jour ferviroit de Lieutenant-général à fon Collègue. Le deux de juillet, jour de commandement pour Marlborough, fût choifi pour cette expédition. Il y marcha avec trente-deux Efcadrons, fix mille fantaffins Anglois & Hollandois & dix-huit cent Grénadiers Impériaux. Le Prince de Bade le fuivoit avec le refte de l'Armée. Le tems & les chemins étoient fort mauvais; on n'arriva que fort tard. Le Prince de Bade vouloit différer jufqu'au lendemain; mais Marlborough infifta fi fort pour agir à l'heure même, qu'il fallut le laiffer faire.

Defcription de ces retranchemens.
Feuquières, tom. 4. pag. 109. Quincy, tom. 4. pag. 251.

SCHELLEMBERG eft une hauteur autrefois retranchée par le Grand Guftave. Elle venoit encore de l'être par les ordres du Duc de Bavière, pour la confervation particulière de Donawert, & pour conferver la communication libre entre le haut & le bas Danube, en cas que la guerre s'établît en Franconie. Ce camp étoit bon par fa tête, mais les branches, par lefquelles il tenoit au chemin-couvert de la Place, étoient trop longues, & n'étoient pas hors d'infulte, n'étant pas même fuffifamment protégées ni du chemin-couvert, ni de la Place; auffi ce fût par ces branches qu'il fût forcé. L'attaque fe fit à fix heures du foir, avec toute la bravoure & la vivacité poffibles. Elle fût foûtenuë de même, jufques-là que les Grénadiers fortirent par deux fois de leurs retranchemens la baïonette au bout du fufil, & repouffèrent les affaillans avec un grand carnage. Le feu étoit continuël, & peut-être n'y en eut-il jamais de fi vif. Il étoit déjà huit heures, fans que Marlborough & fes Anglois qui fe battoient en lions euffent gagné un pouce de terrein. C'étoit par la tête qu'ils attaquoient ces retranchemens; ils ne penfoient point aux branches, qui en étoient la partie foible.

COMME il fortoit de cette tête un feu épouvantable, ils cherchèrent à s'en garantir, & s'étendirent fur les flancs qu'ils trouvèrent imparfaits & prefque fans troupes, foit parce qu'il n'y en avoit pas affez pour bien garnir ce camp, foit manque d'attention. Ces gens timides qui s'étoient allongés fur ces branches, y attirèrent les braves, qui n'y trouvant qu'une foible réfiftance, montèrent fur le parapet imparfait, chargèrent en flanc les troupes qui foûtenoient l'attaque de la tête, les mirent en défordre & forcèrent le camp. Le Maréchal d'Arco voulut en-vain rémédier à ce défordre; il n'étoit plus tems; il fallut penfer à la retraite. Elle fe feroit faite en bon ordre & fans beaucoup de perte, mais le pont du Danube fe trouva rompu & la porte de la Ville fermée. Cependant la fermeté d'un Régiment de Dragons à pied, qui foûtint long-tems l'effort des ennemis, fauva une grande partie de ceux qui fuïoient de ce côté-là; les autres fe retirèrent à la faveur d'un bois, où l'on n'ôfa s'engager pour les pourfuivre.

Cette victoire lui coûte beaucoup.

CETTE prémière victoire de Marlborough coûta cher aux Alliés. La plûpart des Officiers-généraux furent tués ou bleffés, & ils laiffèrent près de cinq mille morts fur le champ de bataille. On fit monter la perte des

1704.

des Bavarois jusqu'à dix mille hommes ; il n'y avoit pourtant dans ce camp que cinq Bataillons François & onze Bavarois, faisant en tout sept mille hommes. La vérité est qu'il en périt environ le tiers, douze cent sur le champ de bataille, le reste dans la fuite. On peut dire que le principal honneur de cette action fût dû à la valeur des Anglois & à la bonne conduite de leur Général. S'il avoit attendu jusqu'au lendemain, comme le vouloient la plûpart des Officiers, les retranchemens eussent été moins imparfaits, & le Comte d'Arco auroit reçu un secours considérable ; peut-être auroit-on sacrifié vingt-mille hommes sans succès ; car après-tout l'entreprise étoit des plus hardies & auroit infailliblement échoüé, si le Duc de Bavière avoit eu sur ce Corps les attentions convenables. L'Empereur recompensa ce service, par une Patente de Prince de l'Empire qu'il envoïa à Marlborough. Il ne voulut pas la recevoir sans l'agrément de sa Souveraine, qui le donna très-volontiers.

Limiers, tom. 3. pag. 138. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 5. pag. 284.

Nouveaux secours conduits à l'Electeur.

Quincy, tom. 4. pag. 254. Limiers, tom. 3. pag. 138.

Après cette victoire, l'Electeur ne se trouvant plus en sûreté dans son camp de Lavingen, passa le Danube & alla se poster sous Augsbourg, pour y attendre les secours qui lui venoient d'Alsace. Il envoïa en même tems ordre à la garnison de Donawert d'abandonner cette Place, & d'y mettre le feu. L'ordre fût mal exécuté. Les Alliés accoururent en diligence, l'éteignirent, & profitèrent de quantité des munitions de guerre & de provisions de bouche qui s'y trouvèrent. Ils passèrent le Danube à Donawert, & s'avancèrent ensuite sur la Lech. Le seize juillet ils s'emparèrent de Rain, qui ne soûtint que trois jours de siège. De-là ils envoïèrent quelques détachemens dans la Bavière ; ils y brûlèrent plus de cent cinquante Bourgs ou Villages. Pendant tout ce tems l'Electeur ne sortit point de son camp, & on n'ôsa l'y attaquer ; enfin il y reçut le Maréchal de Tallard.

Le Prince Eugène joint Marlborough.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 570. Burnet, tom. 5. pag. 286.

Ce nouveau secours, qui lui faisoit une Armée de quatre-vingt mille hommes, l'auroit rendu fort supérieur au Prince de Bade & au Général Anglois ; mais le Prince Eugène étoit sorti des lignes de Bihel ou de Stolhoffen, avec la plus grande partie des troupes qui y étoient, pour aller à leur secours. Le Maréchal de Villeroi avec une Armée considérable ne s'apperçut point de ce mouvement, & quand il s'en apperçut il resta dans une inaction, dont jamais il n'a été possible de donner une bonne raison. Il lui étoit aisé de forcer ces lignes, qui n'étoient plus gardées que par des milices, & de s'avancer ensuite sur le Necker par le Duché de Wirtemberg. En ce cas, l'Armée des Alliés n'auroit pû conserver la communication avec le bas Necker, pour les vivres qui lui venoient du Rhin & du Mein à Nortlingen. Ce seul mouvement l'auroit reduite à ne pouvoir plus vivre que par Nuremberg, & par conséquent à ne pouvoir s'éloigner de cette Ville.

Inaction étonnante du Maréchal de Villeroi.

Il n'étoit pas même nécessaire qu'il allât si loin, pour obliger les Confédérés à revenir en partie au Rhin, & laisser agir librement l'Electeur & les deux Maréchaux au-milieu de l'Allemagne. Après avoir forcé les

 lignes

1704. lignes de Bihel, il n'avoit qu'à descendre le Rhin & s'approcher de Philipsbourg. Ce mouvement seul auroit forcé les Alliés à se séparer, pour venir protéger Philipsbourg & le bas Necker. Il n'y avoit aucun danger à faire cette marche, parce que les lignes étant forcées, il étoit maître de faire un pont sur le Rhin, au cas qu'ils se fussent approchés de lui avec toutes leurs forces; ce qu'ils n'auroient certainement pas fait, puisqu'alors ils auroient abandonné l'Autriche & même Vienne. A qui doit-on attribüer ces fautes énormes? Est-ce à ce Général, est-ce au Ministre & au Conseil? Pourquoi donc s'en servir, pourquoi le tirer de Flandre, où il auroit pû être utile & contraindre les Hollandois à rappeller promptement leurs troupes, pour le tenir dans l'inaction sur le Rhin? Du-moins il ne se fit pas battre, & son Armée servit à recueillir les débris de la bataille d'Hochstet. Comme cet événement est le plus marqué, non-seulement de cette guerre, mais de toutes celles qui l'ont précédé presque depuis l'établissement de la Monarchie Françoise, on croit devoir s'appliquer à ne rien omettre de ce qui peut en donner la connoissance la plus exacte.

Feuquières, tom. 3. pag. 381.

Sitüation avantageuse de l'Electeur.

Burnet, tom. 5. pag. 286.

L'Electeur de Bavière soûtenoit depuis près de deux ans la guerre dans ses Etats & dans le centre de l'Allemagne, contre l'Empereur & l'Empire, qui la lui avoient déclarée précisément parce qu'il n'avoit pas voulu entrer dans la Ligue contre la France & l'Espagne. Il ne l'avoit pû faire, cette guerre, sans les secours que le Roi très-Chrétien lui avoit fait passer. Tandis que le Maréchal de Villars les avoit commandés, la guerre s'étoit faite avec succès. Ce Général fût rappellé à la fin de l'année dernière. On lui donna pour successeur le Comte de Marsin, qu'on fit Maréchal de France, quoi-qu'il fût des derniers Lieutenans-généraux, & qu'il n'eût jamais été chargé d'un commandement de cinq cent chevaux, dit Feuquières. Cette année l'Empereur & les Alliés aïant résolu de faire les plus grands efforts pour accabler l'Electeur de Bavière, on lui fit passer de nouveaux secours, qui le rendirent du-moins aussi-fort que ses ennemis. Outre cette égalité de forces, sa sitüation étoit des plus avantageuses. Il étoit maître de tout le cours du Danube, presque depuis sa source jusqu'aux frontières de l'Autriche, où il pouvoit pénétrer quand il le jugeroit à propos. Ainsi l'Empereur occupé d'ailleurs par les Mécontens de Hongrie, étoit encore obligé de veiller continuëllement sur l'Autriche & sur le Tirol, pour la conservation de ces deux Provinces, & pour se conserver une communication libre avec l'Italie. De plus, les ponts que l'Electeur avoit sur le Danube, lui laissoient la communication libre avec le Haut Palatinat; de manière que l'Empereur avoit toûjours à craindre qu'il n'entrât un Corps de troupes dans la Bohème, dont les peuples étoient fort irrités de la dureté de son Gouvernement & ne lui étoient soûmis que par force. Enfin, maître d'Ulm, d'Augsbourg, de Ratisbonne & de quantité d'autres Places, il n'avoit point à craindre que les vivres & les fourrages lui manquassent.

Tom. 3. pag. 359.

Il

Il s'en falloit bien que la situation des Alliés fût aussi favorable. Quoique maîtres d'un pont sur le Danube, par la victoire de Schellemberg, ils n'osoient toutefois s'établir dans la Bavière, parce qu'ils n'auroient pû y subsister long-tems sans pénétrer plus avant dans le Païs, & par conséquent s'éloigner de leur pont & de leurs vivres, qu'ils ne pouvoient tirer que de Nuremberg, ou de Nortlinghen, où étoient leurs farines. Les convois qu'ils auroient pû tirer de Nuremberg auroient eu de grandes difficultés pour arriver jusqu'à Donawert, parce qu'ils pouvoient continüellement être enlevés par les troupes qui étoient dans le Haut Palatinat & dans les Places du Danube au-dessous de Donawert. Ceux qu'ils auroient pû tirer de Nortlinghen, étoient encore plus difficiles à y conserver & à les en tirer, parce que dès que leur Armée auroit passé le Danube, il eût été aisé de détruire des magazins établis dans une Ville sans fortifications. Il falloit donc que leurs farines qui étoient dans Nortlinghen, fussent protégées par leur Armée, sans quoi elles couroient risque d'être enlevées. Ainsi les convois de Nortlinghen étoient plus difficiles à tirer que ceux de Nuremberg, parce qu'il falloit tout-à-la-fois conserver les magasins & en tirer journellemeut le pain dont ils avoient besoin ; ce qui leur auroit été impossible s'ils avoient eu long-tems à rester sur le Danube.

1704. Embarras des Alliés. *Feuquières, tom. 3. pag. 363. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 70.*

Dans ces circonstances, l'Electeur & les deux Maréchaux devoient mettre toute leur application à éviter de combattre un ennemi qui auroit été bien-tôt forcé d'abandonner les bords du Danube, où il ne pouvoit que très-difficilement subsister. Tout leur but devoit être de l'obliger à se retirer, jusqu'à Nuremberg, ou sur le Mein, en lui rendant ses convois difficiles ; un peu de patience auroit forcé le Duc de Marlborough de se retirer & les auroit rendus maîtres de toute l'Allemagne entre le Mein & le Danube. Ils devoient d'autant plus s'attacher à ce parti, qu'une bataille devenoit chaque jour plus nécessaire aux Alliés, & qu'ils ne pouvoient ignorer que les Anglois & les Hollandois n'avoient abandonné la guerre en Flandre que pour venir faire un effort décisif en Allemagne, sans lequel l'Empereur ne pouvoit plus s'y soûtenir, ni euxmêmes en tirer des troupes, lesquelles, à l'exception de vingt mille Anglois, formoient leurs Armées. Plus donc l'ennemi étoit disposé & forcé, pour ainsi dire, à combattre, plus ils devoient veiller à ne lui en point donner l'occasion, puisque par-là même ils devenoient victorieux, en forçant les Anglois & les Hollandois à se retirer, ou à abandonner entièrement la guerre en Flandre.

La mauvaise conduite des Généraux François les en tire. *Feuquières, Ibid. Quincy, tom. 4. pag. 265.*

Cependant, dit Feuquières, le mauvais destin de la France imprima tant d'orgueil aux deux Maréchaux, que sans réfléchir sur toutes les raisons qu'ils avoient de ne point s'engager, ils quittèrent le poste sûr de Lavingen, & s'avancèrent jusqu'au Village de Bleinheim près du Danube, laissant derrière eux les marais & les défilés qui les avoient mis à-couvert. Au rapport de Quincy, il s'étoit tenu un grand Conseil de guerre, où il avoit été décidé que chaque jour où on évitoit de se bat-

Tome 3. pag. 363. *Tom. 4. pag. 265.*

1704. tre devoit être regardé comme une victoire. Il ajoûte, que sur cette décision on avoit marché dans la plaine d'Hochstet, comme dans un lieu où l'on éviteroit sûrement le combat. Mais, dit encore cet Ecrivain, les deux Maréchaux ne connoissoient point ce terrein, & ils furent trompés par quelques Officiers-généraux, qui les assûrèrent qu'il étoit tel qu'on pouvoit le souhaiter.

Les Armées s'approchent. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 571. Feuquières, tom. 3. pag. 364. Limiers, tom. 3. pag. 141.*

Quoi qu'il en soit, le Duc de Marlborough & le Prince Eugène s'avancèrent aussi pour reconnoître de près si les mouvemens & la situation de l'Armée Françoise & Bavaroise ne leur fourniroient point l'occasion de la combattre; ils la trouvèrent comme ils la pouvoient souhaiter. Elle avoit le Danube à la droite, le Village de Bleinheim à peu de distance du Danube, sur le front de la droite de la ligne; un autre Village un peu par-de-là le centre, & la gauche dans la plaine; un ruisseau couvroit tout le front. Ce ruisseau étoit difficile à passer, & même impossible si on s'en étoit approché à une distance raisonnable. Ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, l'Armée de Tallard & celle de Marsin, quoique campées sur un même front, étoient effectivement comme deux Armées toutes séparées; de manière que le centre du Camp étoit formé par les deux aîles de la droite & de la gauche de la cavalerie des deux Armées. Les Alliés étoient de l'autre côté du ruisseau, le Danube à leur gauche; leur front étoit couvert par ce ruisseau, & par des haïes qui cachoient leurs mouvemens; leur droite étoit aussi couverte d'un bois.

Marlborough & le Prince Eugène voïant par la manière dont cette Armée étoit campée, qu'on n'y pensoit ni à se battre, ni à éviter le combat, qu'on ne songeoit pas même à les empêcher de passer le ruisseau, formèrent leur ordre de bataille pour profiter de cette mauvaise disposition. Il leur étoit aisé de cacher tout ce qu'ils vouloient faire à leur gauche & à leur centre, puisque leur ennemi n'y avoit pas la moindre attention; ils vinrent à bout de cacher les mouvemens de leur droite, en jettant un Corps d'infanterie dans le bois qui la couvroit.

Négligence énorme des Généraux François. *Feuquières, tom. 3. pag. 366.*

Les deux Généraux François, qui ne s'étoient avancés que par un esprit de présomption, s'applaudissoient de leurs mouvemens. Ils ne regardèrent cette infanterie qui occupoit le bois, que comme un Corps destiné par l'ennemi à couvrir sa marche du lendemain sur Nortlinghen, pour se rapprocher de ses vivres, ou pour couvrir un convoi. Ils étoient si contens de s'être approchés de Bleinheim, qu'ils ne doutoient pas que cette seule marche n'éloignât les Alliés du Danube. De sorte que le lendemain matin ils laissèrent aller une partie de la cavalerie au fourrage, avec aussi peu de réflexion sur les mouvemens que l'ennemi pouvoit avoir faits pendant la nuit, que s'ils avoient été tout-à-fait hors de sa portée. Les prémiers mouvemens même, qu'ils virent faire à la cavalerie de sa droite pour venir se former au-devant du bois, ne les éclairèrent point. Ils continuèrent de croire qu'ils ne tendoient qu'à couvrir leur marche sur Nortlinghen; tant ils étoient prévenus que l'ennemi, ne pouvant les

attaquer

attaquer, parce qu'ils étoient trop bien postés, étoit forcé de quitter le Danube pour aller vivre ailleurs.

1704.

Tout fût d'une tranquillité parfaite pendant la nuit dans le camp des François, tandis que tout étoit en mouvement dans celui des Alliés. Dès deux heures du matin ils marchèrent vers le ruisseau qui séparoit les deux camps. Les Généraux François n'en furent avertis que vers les six heures. Alors ils se mirent en bataille, dans le même ordre qu'ils étoient campés ; de sorte que les deux Corps d'infanterie étoient séparés par les deux aîles droite & gauche de la cavalerie, laquelle formoit ainsi le centre, & occupoit toute la plaine d'un Village à l'autre. A cette disposition bizarre, on ajoûta une autre faute ; on mit la plus grande partie de l'infanterie dans les deux Villages. Ainsi il n'y avoit presque que de la cavalerie dans la plaine & l'infanterie étoit presque hors d'état de faire aucun mouvement.

Rapin-Thoyras continué. tom. XI. pag. 571.

L'ennemi en profite.

Feuquières, tom. 3. pag. 369.

Le Général Anglois qui vit encore mieux qu'il n'avoit vû la veille cette mauvaise disposition, & qu'on avoit eu l'ignorance ou la négligence de ne pas se mettre à portée de lui disputer le passage du ruisseau, le fit passer à toute son infanterie, laquelle en s'avançant donna le moïen à la cavalerie de le passer aussi, & de se former derrière elle sur plusieurs lignes. Cet ordre de bataille avoit aussi quelque chose de bizarre, mais il étoit judicieusement pensé. Ce Général ne voïant presque point d'infanterie en bataille devant lui, parce qu'elle étoit dans les Villages, trop éloignés les uns des autres pour que son feu pût se croiser, jugea que la cavalerie Françoise, qui étoit entre ces deux Villages, ne pourroit pas soûtenir le feu de son infanterie protégée de ses deux lignes de cavalerie, & qu'ainsi mettant la prémière ligne Françoise en désordre, & la renversant sur la seconde, il lui feroit par cette seule charge abandonner l'infanterie qui étoit dans les Villages, parce qu'il s'avanceroit entre ces Villages, qui se trouveroient derrière ses lignes d'infanterie.

Toutes ces dispositions furent faites sans qu'on s'y opposât en aucune façon, parce que le Maréchal de Tallard, qui ne voïoit encore aucun mouvement de l'ennemi devant sa droite, étoit allé voir ce qui se passoit à la gauche, & que pendant son absence aucun des Officiers-généraux n'ôsa prendre sur lui d'ébranler la ligne, & de tirer quelqu'infanterie des Villages ; pour charger l'ennemi qui se formoit devant eux ; mais qui ne l'étant pas encore, auroit été infailliblement renversé dans le ruisseau & sur sa cavalerie, qui le passoit en défilant.

Bataille d'Hochstet. Détail de cette action.

Quincy, tom. 4. pag. 271. Burnet, tom. 5. pag. 288. Limiers, tom. 3. pag. 142.

L'action s'engagea le treizième août vers midi. Le Prince Eugène à la tête des Impériaux ; des Prussiens & des Danois, attaqua l'aîle gauche, commandée par le Maréchal de Marsin. Ce Prince fût reçû non-seulement avec vigueur, mais il fût renversé & remené jusqu'au bois, où il se rétablit sous la protection du feu de l'infanterie qui y étoit. Une seconde charge ne lui fût pas plus heureuse. En même tems Marlborough attaqua la droite. De crainte qu'on ne retirât l'infanterie de Bleinheim, il la fit amuser par quelques Bataillons, qui y entretinrent un feu

feu mediocre. Il fit charger la cavalerie avec tout le succès qu'il s'étoit promis. Le feu de son infanterie rendit inutiles tous les efforts de cette cavalerie. Elle en fit de prodigieux, plusieurs fois elle perça & renversa les Escadrons Anglois & Hollandois, mais se trouvant toûjours arrêtée par un feu terrible d'infanterie, & n'en aïant point à portée de la soûtenir, elle fût toûjours poussée, jusqu'à ce qu'enfin elle fût absolument renversée. L'infanterie Angloise, & la cavalerie maîtresse du terrein qu'elle avoit occupée, séparèrent les deux Armées, ou, si l'on veut, les deux aîles, & l'infanterie de Bleinheim fût tout-à-fait abandonnée. Le Maréchal de Tallard en revenant de la gauche, au bruit qu'il avoit entendu à la droite, avoit été pris par la cavalerie ennemie qui avoit passé entre les Villages. Personne n'avoit donné d'ordres, & tout s'étoit fait avec beaucoup de valeur de la part des troupes, mais dans la plus grande confusion.

1704. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Maréchal de Marsin qui commandoit sous l'Electeur, & qui avoit repoussé le Prince Eugène, craignit d'être chargé en flanc par la gauche victorieuse de l'ennemi, tandis qu'il seroit chargé de front par la droite; il ne pensa qu'à se retirer, & abandonna son champ de bataille, sans songer à un mouvement aisé à faire, qui étoit de charger en flanc la cavalerie ennemie, qui avoit passé en-deçà des Villages. Par cette charge il auroit retiré ou protégé l'infanterie, il auroit donné le tems à la cavalerie de Mr. de Tallard de se remettre ensemble, de reprendre un ordre de bataille, de rétablir ainsi le combat, & peut-être d'arracher la victoire à ceux qui s'en croïoient assûrés. Mais, dit Feuquières, ce Maréchal n'en savoit pas assez pour penser à un tel mouvement. L'ennemi ne pensa point-du-tout à le troubler dans sa retraite, persuadé, comme il étoit vrai, que la destruction entière de l'Armée de Monsieur de Tallard suffisoit pour lui assûrer la supériorité le reste de la Campagne.

Tom 3. pag. 373.

Pour l'achever, cette destruction, il fit entourer les vingt-huit Bataillons & les douze Escadrons de Dragons qui étoient enfermés dans Bleinheim. Il proposa à leurs Officiers de mettre bas les armes, & de se rendre prisonniers de guerre; ce parti honteux fût accepté, & une Armée entière se rendit sans combattre. Outre ces Bataillons & ces Escadrons, les François eurent plus de huit mille hommes tués. Cent pièces de canon, vingt-quatre mortiers, trois mille six cent mulets chargés, trois cent drapeaux ou étendarts, dix-sept paires de tymbales demeurèrent aux victorieux.

Puisque nous avons remarqué les fautes qui se font faites avant cette bataille, peut-être verra-t-on avec plaisir le détail de celles qui l'ont fait perdre, d'une manière qu'il est peu d'exemples dans l'Histoire moderne d'une pareille défaite.

Feuquières, tom. 3. pag. 382.

La prémière, c'est d'avoir campé les Armées comme si elles avoient dû combattre séparément. De-là vint cette disposition bizarre, qui faisoit le centre de l'Armée de la cavalerie, qui auroit dû en faire les aîles.

La

LA seconde, de les avoir mises en bataille le jour du combat dans l'ordre de leur campement, & seulement à la tête du camp. 1704.

LA troisième, de ne s'être pas choisi un champ de bataille assez proche du ruisseau, pour que l'ennemi ne pût le passer, pour que du-moins il n'eût pas assez de terrein pour se former entre ce ruisseau & le front de l'Armée.

LA quatrième, de n'avoir point ébranlé la droite & le centre pour marcher à l'ennemi, dès que l'on vit qu'il passoit le ruisseau.

LA cinquième, de n'avoir pas reconnu le ruisseau en arrivant dans ce camp, & de n'avoir pas eu des postes d'infanterie le long de ce ruisseau, soit pour la sûreté du camp, soit pour être informé des mouvemens des ennemis.

LA sixième, d'avoir, des aîles droite & gauche de la cavalerie des deux Armées, fait le centre de la bataille; au-lieu d'avoir eu un centre formidable d'infanterie.

LA septième, d'avoir enfermé la plus grande & la meilleur partie de l'infanterie de Mr. de Tallard dans le Village de Bleinheim, de l'y avoir mise sans aucun ordre de bataille, hors d'état de faire aucun mouvement, sans avoir même pris la précaution de procurer des communications d'une Brigade ou d'un Régiment à l'autre.

LA huitième, de n'avoir point reconnu le terrein de la droite de l'Armée jusqu'au ruisseau & jusqu'au Danube.

LA neuvième, de n'avoir pas détaché en arrivant dans ce camp un Corps de cavalerie, pour être informé de la situation du camp de l'ennemi; de manière qu'on sçut à-peine que le Prince Eugène avoit joint Marlborough.

LA dixième, d'avoir laissé former l'ennemi en-deçà du ruisseau, & faire sa disposition telle qu'il lui convenoit de faire, sans avoir pendant tout ce tems-là songé à changer l'ordre de bataille, conformément à la disposition qu'on lui voïoit prendre.

LA onzième, de ce que pas un des Officiers-généraux après la prise du Maréchal de Tallard & le désordre du centre, ne songea à retirer l'infanterie du Village de Bleinheim, pendant qu'il étoit encore tems de le faire, en la faisant marcher le long du Danube jusqu'à ce qu'elle eût joint la cavalerie; & qu'au-contraire plusieurs de ceux qui étoient chargés en particulier du commandement de cette infanterie, l'abandonnèrent, dès qu'ils virent la cavalerie battuë; & que ceux qui y restèrent n'osèrent faire aucun mouvement pour se débarrasser du Village, ni même pour se pratiquer des communications entre les Bataillons, & qu'ils ne semblèrent y être restés que pour se charger de la honte de faire mettre les armes bas malgré-eux à vingt-huit Bataillons & à douze Escadrons des meilleures troupes de France. Action dont l'infamie est si grande, que je suis persuadé, ajoûte Feuquières, qu'elle ne sera pas crue de la postérité, quand elle apprendra en même tems qu'à la réserve *Tom. 3. pag. 387.*

ve

ve d'un seul Brigadier d'infanterie qui a été cassé, tous les autres, 1704. auteurs ou témoins de cette lâcheté, ont été récompensés ou élevés en dignité.

La douzième, particulière au Maréchal de Tallard, d'avoir quitté la droite qu'il commandoit, pour aller voir ce qui se passoit à la gauche, où sa présence n'étoit point-du-tout nécessaire.

La treizième, particulière à l'Electeur de Bavière & au Maréchal de Marsin, de s'être contentés d'avoir repoussé par deux fois le Prince Eugène, sans avoir fait aucun effort pour le défaire absolument; de n'avoir fait aucun mouvement en faveur du Maréchal de Tallard, de n'avoir pas même fait halte à quelque distance du champ de bataille, pour recueillir les fuïards.

Autre faute encore, du-moins aussi marquée que toutes celles qu'on vient de rapporter. La situätion d'Ulm est excellente. L'Armée, quelque battuë qu'on la suppose, auroit été en sûreté aux environs de cette Place; elle auroit pû y être jointe par celle du Maréchal de Villeroi. Par-là on se seroit maintenu en Allemagne, avec quelqu'espérance de rétablir les affaires. On ne conserva point assez de tranquillité d'esprit pour réfléchir sur ces avantages. On oublia qu'on s'étoit saisi d'Ulm, comme d'un poste nécessaire sur le Haut Danube pour s'établir une communication avec la France; on l'abandonna lorsqu'il étoit question d'en faire usage. On fuit sans regarder derrière soi, avec une telle consternation, qu'en passant dans une des vallées de la Forêt-Noire, une poignée de Houssards aïant paru sur les hauteurs, l'Armée presqu'entière se dissipa de telle sorte, que trois ou quatre mille chevaux l'auroient absolument détruite.

Suites de cette défaite. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag.* 575.

Cette défaite si considérable en elle-même, le fût encore plus par ses suites. Le champ de bataille, le canon, le bagage sont ordinairement les seuls fruits d'une bataille gagnée; la victoire est parfaite quand le vainqueur y ajoûte la conquête d'une ou deux Villes. L'Electeur, qui s'étoit retiré en fort bon ordre dès qu'il avoit vû la déroute de Tallard, ne se crut plus en assûrance dans aucun endroit de ses Etats; il abandonna un grand nombre de bonnes Places, quatre-vingt lieües de païs, & repassa la Forêt-Noire avec le Maréchal de Villeroi, qui étoit venu à sa rencontre.

Joïe de l'Empereur. *Limiers, tom.* 3. *pag.* 162. *Vie du Duc de Marlborough, pag.* 105. *Histoire du Prince Eugène.*

Léopold ne pût retenir les transports de sa joïe à la prémière nouvelle d'un événement si singulier pour lui. Il se voïoit délivré de la plus cruëlle inquiétude qu'il eût euë depuis le siège de Vienne par les Turcs, &, ce qui étoit pour lui un plaisir du-moins aussi touchant, il voïoit Loüis quatorze humilié, & la fin des prospérités d'un Règne qui avoit été pour lui un sujet perpétuël de crainte & de jalousie. Non content de confirmer au Duc de Marlborough la dignité de Prince de l'Empire, & de lui donner Mindelheim, Fief situë dans le Cercle de Suabe & des dépendances de la Bavière, il fit ériger une colonne dans le Village

1704.

âge d'Hochstet, dont il voulut que l'Inscription Latine apprît aux siècles à-venir le succès inespéré de ses armes. Ce soin étoit juste, mais il ne convenoit pas que la fin de l'Inscription fût personnellement outrageante pour le Roi très-Chrêtien. Elle finissoit par ces mots; AGNOSCAT TANDEM LUDOVICUS XIV. NEMINEM DEBERE ANTE OBITUM AUT FELICEM AUT MAGNUM VOCARI. *Que Loüis quatorze apprenne enfin que personne avant sa mort ne doit être appellé ni Grand, ni Heureux.* Ce n'est qu'à la joïe excessive, qu'on peut pardonner ces reproches insultans. Ne diroit-on pas que Loüis, en perdant cette bataille, auroit, comme un autre Crésus, perdu la Couronne & la vie? C'est mal-à-propos qu'on a confondu dans l'Inscription les idées de bonheur & de grandeur, qui sont infiniment différentes. Pompée & Caton ont été de grands Hommes; ils n'ont cependant pas toûjours été heureux, & personne ne peut ignorer qu'une partie de la vraïe grandeur, est de soûtenir avec fermeté ce qu'on appelle les revers de la Fortune.

Et des Alliés. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Lamberti, tom. 2. pag. 104. & suiv.*

LA joïe fût aussi vive chez tous les Alliés qu'à la Cour de Vienne. Elle eut aussi les autres caractères, c'est-à-dire, qu'elle fût maligne & cruëlle, en un mot, telle qu'elle a coûtume d'être quand on croit avoir abbatu un ennemi qu'on haït. Le nom François, qui jusqu'alors avoit été redoutable, devint presqu'un nom de mépris. Il n'est point d'éloge qu'on ne donnât au Général Anglois; on en fit une espèce de Divinité. On avoit comparé Guillaume, malgré ses défaites, à Cyrus, à César, à Alexandre; Marlborough fût mis au-dessus, & on l'appella le modèle & le guide de tous les Héros. Il est vrai qu'il s'étoit bien conduit, & qu'il avoit profité des fautes énormes qu'on avoit faites en sa présence; mais sa gloire eut été sans comparaison plus grande, s'il eût eu affaire à un ennemi qui eût du-moins paru savoir ce qu'il faisoit.

Consternation de la France.

LA consternation & l'affliction de la France répondit à la joïe de ses ennemis, & Loüis quatorze, quoiqu'infiniment sensible à cette disgrace, parut le moins affligé de sa Cour; on l'entendit pourtant s'écrier, *Quinze mille François mettre bas les armes, & se rendre prisonniers de guerre!* Heureux du-moins si ce terrible coup lui avoit fait connoître que ceux qu'il avoit mis à la tête des affaires ne l'avoient pas assez forte pour en porter le poids; que les Généraux qu'il estimoit, ne méritoient point son estime; que ses troupes, & ses Officiers n'étoient plus ce qu'ils avoient été; que la brigue & la faveur disposoient des Emplois, que le vrai mérite en étoit exclus! Ces réflexions ne se firent point; Chamillard resta Sécrétaire de la guerre, les Villeroi, les Tessé, les Marsin, les la Feüillade continuèrent à commander les Armées; aussi les pertes se multiplièrent, & la honte fût aussi grande que la gloire l'avoit été.

Siège de Landau par les Alliés. *Quincy, tom. 4. pag. 295.*

LES Alliés résolus de pousser leur victoire, laissèrent un détachement au Général Thungen, pour soûmettre la Bavière & reprendre les Villes dont l'Electeur s'étoit emparé. Ils passèrent le Rhin à Philipsbourg pour

1704. pour faire le siège de Landau, qu'ils investirent le onzième de septembre. Ce fût encore un bonheur qu'ils ne s'attachèrent point à poursuivre l'Armée Francoise. Le désordre y étoit tel, la consternation si grande, qu'ils seroient entrés en France avec elle.

Il est long. *Burnet, tom. 5. pag. 291. Limiers, tom. 3. pag. 162. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

LANDAU se trouva en bon état. On avoit eu le tems d'y faire entrer toutes les espèces de secours dont le Gouverneur avoit besoin pour occuper les Alliés le reste de la Campagne. Ce Gouverneur étoit Mr. de Laubanie, ancien Lieutenant-général, & qui l'étoit devenu par les bonnes voïes. Il prit toutes les mesures qu'un homme entendu doit prendre en ces sortes d'occasions. Dès qu'il s'étoit vû menacé, il avoit fait venir un grand nombre d'armuriers de divers endroits, pour tenir en état les armes de sa garnison; il pourvut aux réparations, & fit faire de nouveaux ouvrages pour couvrir l'entrée & la sortie des eaux; il envoïa plusieurs détachemens enlever dans les Villages circonvoisins tout ce qui s'y trouva de grains & de bestiaux; il fit planter un double rang de palissades dans tout le chemin-couvert, & fit construire des retranchemens de gros bois à créneaux, fraisés par-devant, dans toutes les places d'armes, pour servir de retraite sûre aux troupes & les mettre en état de disputer le chemin-couvert jusqu'à la dernière extrêmité. Par ces précautions, par la sage économie qu'il fit observer dans la distribution des vivres, par son attention à ménager son monde & ses munitions de guerre, il arrêta pendant plus de deux mois toutes les forces de l'Empire & la meilleure partie de celles d'Angleterre & de Hollande.

LA tranchée fût ouverte la nuit du seize au dix-sept, au même endroit où le Maréchal de Tallard l'avoit fait ouvrir l'année précédente. Le Roi des Romains, le Prince de Bade & le Prince Eugène firent ce siège; le Duc de Marlborough le couvroit avec ses Anglois & les Hollandois. La garnison se défendit avec encore plus de sagesse que de vigueur. Les sorties, sans être trop fréquentes, furent faites à propos & dérangèrent toûjours les travaux des assiégeans. On ne laissa pas prendre un pied de terrein sans le disputer. Une défense si longue ne pouvoit être que fort meurtrière, Les Impériaux y perdirent huit à neuf mille hommes; la garnison, de cinq mille hommes, fût réduite à moins de moitié. Le Gouverneur aïant perdu la vûë par une bombe qui étoit tombée auprès de lui, battit la chamade le vingt-trois de novembre, & sortit de sa Place le vingt-six avec des honneurs distingués, que le Roi des Romains se fit un plaisir d'accorder à un si brave homme.

Vieux Brisac manqué. *Quincy, tom. 4. pag. 316. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

PENDANT ce siège, le Vieux Brisac pensa être pris par un détachement de la garnison de Fribourg. Il étoit déja entré trois chariots remplis de soldats cachés sous du foin; un Officier Irlandois, nommé Bierne, découvrit l'artifice. Aïant remarqué que les chartiers avoient plus l'air soldat que païsan, il leur demanda qui ils étoient, & donna quelques coups de canne à l'un d'eux; ils lui tirèrent plusieurs coups sans le blesser. La porte fut fermée, la garnison prit les armes, & le Gouver-

Gouverneur de Fribourg se retira promptement; tout ce qui étoit dans les chariots resta prisonnier de guerre. Comme le Prince Eugène avoit la réputation de joindre l'adresse & la finesse à la valeur, les Ecrivains publics ne manquèrent pas de dire que ce dessein étoit de son invention, & que du camp de devant Landau, où il étoit alors assez embarrassé, il avoit porté ses vûës jusques sur Brisac. 1704.

Prise de Trèves. *Burnet, tom. 5. pag. 292. Quincy, tom. 4. pag. 315. Lettres Historiques.*

Le Duc de Marlborough s'occupa du-moins aussi utilement. Il s'empara de Trèves, & de plusieurs postes voisins que les François avoient abandonnés; il y fit des magasins prodigieux, afin de pénétrer en France par les trois Evêchés la Campagne suivante. En même tems le Prince de Hesse-Cassel assiégea le Château de Traerbach, pour assûrer la communication de Trèves avec les Païs-Bas par l'Electorat de Cologne, & se rendre en partie maître du cours de la Moselle. Ce siège dura trente-quatre jours de tranchée ouverte, & coûta au Landgrave près de deux mille hommes. Du-moins, si les François se battoient mal en rase campagne, ils se défendoient bien dans les Places, parce qu'ils y étoient bien conduits, & qu'apparemment c'étoient les meilleurs Officiers qu'on y avoit renfermé.

Affaires de Hongrie. *Quincy, tom. 4. pag. 322. Limiers, tom. 3. pag. 174. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

La joïe excessive que ces grands succès avoient causé à la Cour de Vienne, fût un peu tempérée par les pertes qu'elle fit en Hongrie, & par les victoires que Charles douze continüa de remporter sur le Roi Auguste. On a déjà vû que le Prince Ragotski avoit été appellé en Hongrie après son évasion de Neustat, & que ses compatriotes avoient pris les armes. Les soins des Ministres d'Angleterre & de Hollande, pour terminer ces différends, aïant été inutiles, dès le vingt-deux de mars un Corps de Mécontens ravagea tout le Païs jusqu'aux portes de Vienne. L'Empereur en fût si allarmé, que craignant qu'ils n'en brûlassent les Faux-bourgs, il les fit enfermer par une ligne de quatorze pieds de profondeur sur neuf de large, défenduë d'espace en espace par des redoutes garnies de canon. Cette ligne s'étendoit depuis la montagne de Vienne jusqu'au Danube. En revanche, les Généraux Palfi & Heister défirent l'Arrière-garde du Comte Caroli, un des Chefs des Hongrois, au passage du Rahab. Quelque tems après le même Comte fût encore défait près du Danube; il eut deux mille hommes tués, & perdit six pièces de canon. Le Comte de Berezini vangea ces défaites. Le vingt-neuvième de juillet il tailla en pièces quatre mille Impériaux à St. Godard sur le Rahab, & prit le Général Rischau qui les commandoit, avec tout son canon & tous ses équipages. Cette victoire fût suivie de la prise de Nitra. Neuhausel eut le même sort, & se rendit à Ragotski le dix-huit novembre. Non-content de ces succès, ce Prince marcha aussi-tôt à Léopolstat. Le Général Heister vint au secours. Ragotski alla au-devant de lui à Tirnau; il mit d'abord en déroute l'aîle droite Allemande; le Corps de bataille & l'aîle gauche avoient déjà été forcés en plusieurs endroits, lorsqu'un Régiment de déserteurs Allemands tourna ses armes contre les Mécontens. Le Prince

1704. craignant qu'on ne lui eût débauché un plus grand nombre de troupes, jugea à propos de se retirer, & il le fit sans être poursuivi; preuve certaine que ses ennemis étoient en désordre, & qu'il n'avoit pas été fort maltraité. Les rélations de Vienne firent pourtant monter le nombre des morts jusqu'à quatre mille hommes; mais personne n'ignore que cette Cour, quoique souvent battuë & quelques-fois en danger, n'est jamais convenuë de ses pertes & s'est toûjours attribué la victoire.

Hongrois mal disciplinés. *Feuquières, tom. 4. pag. 76.*

APRE'S-TOUT, cette guerre n'étoit qu'embarrassante. & si l'Empereur avoit voulu la pousser vivement, une Campagne ou deux en auroient vû la fin. Peut-être étoit-il bien-aise de la prolonger, pour se dispenser de faire de grands efforts sur le Rhin, & pour engager les Alliés à y suppléer. Les Mécontens n'étoient qu'un amas de gens rassemblés pour faire des courses, jamais leurs Commandans n'ont pû leur donner la solidité des Corps disciplinés. Hors d'état ou incapables de former le siège des Places gardées par des garnisons Impériales, ils les bloquoient, & en faisoient tomber quelques-unes en empêchant les habitans des Villages voisins de cultiver la terre, & la garnison d'aller chercher plus loin ce qui étoit nécessaire à sa subsistance. Souvent ils étoient obligés de lever ces blocus. Un Corps de troupes Allemandes, quoique fort inférieur par le nombre, étoit presque sûr de les battre s'ils l'attendoient, & introduisoit toûjours le convoi qu'il escortoit. Mais aussi-tôt qu'il s'étoit retiré le blocus se formoit de nouveau; de sorte que l'attention continuëlle pour la conservation & la subsistance journalière de ces Places étant impossible, de tems en tems on en perdoit quelqu'une.

Nouveau Roi en Pologne. *Burnet, tom. 5. pag. 309. Limiers, tom. 3. pag. 175.*

POUR Charles douze, par lui-même ou par ses Généraux il parcourut la Pologne, & contraignit enfin son ennemi de l'abandonner. La Diète indiquée par le Cardinal Primat se tint au tems marqué. Le douze de juillet Stanislas Lesczynski, Palatin de Posnanie, fût élû Roi par les Sénateurs & les Princes confédérés. Quelques jours après le Roi de Suède s'aboucha avec lui à Warsovie. Ce jour-là Lesczynski fût reconnu & complimenté par le Grand-Général de la Couronne & par le Primat. Ce Prélat, qui avoit tout mis en mouvement pour l'Election, n'avoit pas voulu s'y trouver, pour garder des mesures avec le Nonce du Pape, qui se déclaroit hautement pour Auguste. Sans doute que Rome appréhendoit que ce Prince, qui s'étoit fait Catholique pour être Roi, ne redevînt Luthérien s'il perdoit la Couronne.

Auguste fait arrêter les Princes Sobieski. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

CETTE Election avoit été précédée de l'enlévement des Princes Jaques & Constantin Sobieski. Auguste qui les regardoit comme ses rivaux, depuis que les Confédérés avoient déclaré le trône vacant, les avoit fait arrêter lorsqu'ils revenoient de Breslau à Wohlau. On les conduisit en Saxe, où ils furent enfermés dans le Château de Leipsig. C'étoit sur les Terres de l'Empereur que cet enlévement s'étoit fait. Il auroit pû se plaindre que sa Souveraineté avoit été violée; mais il se con-

contenta d'interposer ses offices pour la liberté des prisonniers, neveux de l'Impératrice, & supporta fort patiemment leur peu d'efficace. Ce qui fit juger alors que, s'il n'avoit pas conseillé cette violence, du-moins elle ne s'étoit pas faite sans sa participation; & qu'il l'avoit permise, faisant bien plus de cas dans la conjoncture où il se trouvoit alors (c'étoit au commencement de cette année), d'un Electeur de Saxe qui, tout embarrassé qu'il étoit, lui fournissoit des troupes, que d'un Neveu, qui ne pouvoit lui être utile. La République de Pologne fût moins tranquille. Elle se crut offensée par l'insulte faite aux fils du dernier & du plus grand de ses Rois, & ne fût que plus déterminée à remplir le trône qu'elle avoit déclaré vacant. 1704.

La partialité étant le caractère des Ecrivains publics, la plûpart des rélations Françoises, pour rendre la détention de ces Princes plus odieuse, ont publié qu'ils ne pensoient point à prendre la place du Roi Auguste. Il est toutefois sûr que le Roi de Suède avoit proposé le Prince Jaques aux Confédérés, que ce Prince étoit fort disposé à monter sur le trône, qu'il prétendoit même être en droit d'y penser, n'aïant point prêté serment de fidélité au Roi Auguste, n'étant point né en Pologne, mais en France. Ce ne fût donc pas sur de simples soupçons que lui & son frère furent enlevés.

Les Saxons battus de tous côtés. *Histoire de Pologne. Campagne de Charles XII. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Dès que la Diète, qui avoit élû Stanislas, fût séparée, on se battit de tous côtés. Le Général Lewenhaupt Suédois défit le sixième d'août dix mille Lithuaniens ou Saxons à Selbourg sur la Duna. Le Prince Wiesnowieski, grand Général de Lithuanie, les commandoit: trois mille furent tués, quatre cent pris, avec vingt-huit pièces de canon. Leur dessein étoit de saccager les Terres du Prince Sapieha, qui reconnoissoit le Roi Stanislas. Le dix-neuvième du même mois trois mille Suédois défirent sept mille Saxons. Le Général Schullembourg Saxon avoit crû surprendre le Major-Général Meyerfeld; il fût lui-même surpris. Le Général Suédois averti qu'on venoit l'attaquer, sortit de son camp, y laissa toutes les tentes dressées, & cacha ses troupes dans un bois voisin. Les Saxons, qui avoient marché toute la nuit, arrivèrent à la pointe du jour, & fondirent sur les tentes, où ils croïoient les Suédois endormis. N'y trouvant personne, ils se débandèrent & se mirent à piller. Meyerfeld tomba tout-à-coup sur eux, & n'eut point de peine à défaire des gens qui n'étoient pas en état de combattre. Schullembourg eut douze cens hommes tués, & fût contraint de se retirer vers la Poméranie.

Auguste rentre en Pologne. *Ibid. Histoire d'Auguste II. Limiers, tom. 3. pag. 175.*

Le Roi Auguste au-milieu de toutes ses disgraces ne s'abandonnoit point. Aïant été joint à Siniawa par seize mille Moscovites & quatre mille Cosaques, il prit la route de Stoka, feignant de se retirer dans la Volhinie, pour éviter le Roi de Suède, qui le cherchoit du côté de Sendomir. Tout-à-coup il marcha à Warsovie à la tête de douze mille chevaux. Rien n'étoit mieux concerté que ce dessein; un peu plus de diligence, peut-être il auroit ruiné la Confédération. Stanislas,

1704. sa mère, sa femme, le Cardinal Primat, le Prince Lubomirski grand Général de la Confédération, le grand Maréchal, la plûpart des Sénateurs de leur parti étoient dans cette Ville, sans aucunes troupes que six cent Suédois. Ils ne sçurent la marche des Saxons que la veille de leur arrivée; chacun se sauva comme il put. Il ne resta que le Comte de Horn avec quelques Suédois, l'Evêque de Posnanie qui avoit proclamé le Roi Stanislas son frère, deux Ministres du Roi de Suède & quelques Seigneurs. Ils se retirèrent dans le Château, & furent obligés de se rendre à discrétion le cinquième de septembre, qui étoit le troisième jour du siège. L'Evêque de Posnanie, sans qu'on puisse dire à quel titre, fût revendiqué par le Nonce & envoïé à Rome, où il mourut quelques années après.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Auguste ne joüit pas long-tems de cette espèce de victoire. Charles douze après avoir emporté d'assaut Lemberg ou Léopold, qui se racheta du pillage pour trois cent mille écus, se hâta de venir le combattre. Les deux Armées se canonnèrent sept à huit jour de suite, la Vistule entre deux, à la vûë de Warsovie. Enfin le Roi de Suède aïant commencé à passer la rivière le vingt-huit d'octobre, Auguste abandonna cette Ville. Charles y entra le lendemain, & en partit le trente pour suivre son ennemi. Il l'atteignit à Reussen, & défit entièment son Arrière-garde, n'aïant que six mille chevaux, à la tête desquels lui & le Roi Stanislas s'étoient mis. Aïant été joint le soir même, septième novembre, par une partie des troupes qui les suivoient, ils partagèrent le lendemain leur petite Armée pour aller après les fuïards. Sept cent Moscovites moins diligens que les autres furent passés au fil de l'épée près de Fraustadt. Les Saxons pressés, se séparèrent en plusieurs bandes, & gagnèrent enfin la Saxe. Auguste se sauva à Cracovie; mais sur la nouvelle que son ennemi approchoit, il prit la poste & se sauva par la Silésie & la Bohème, & se retira à Dresde sa Capitale, le treize décembre, après avoir perdu dans le combat de Reussen & dans la fuite cinq mille hommes tués, quinze cent pris, vingt-deux pièces de canon & la plus grande partie du bagage. C'est ainsi qu'en trois ou quatre Campagnes, Charles douze, avec une poignée de troupes, vint à bout, par sa valeur & par sa diligence, de détrôner un Roi soûtenu de toutes les forces de la Russie. Si le Héros Anglois avoit fait quelque chose d'approchant, qu'auroit-on pû ajoûter aux loüanges excessives qu'on lui avoit prodiguées pour une seule victoire, à laquelle l'esprit de vertige, qui avoit saisi ses ennemis, avoit beaucoup plus contribué que sa bravoure & sa bonne conduite?

Le Duc de Savoïe poussé.

Quincy, tom. 4. pag. 334. Burnet, tom. 5. pag. 304.

Quoi-que le Duc de Savoïe se défendit beaucoup mieux que le Roi Auguste, il fût presqu'autant maltraité. Le Duc de Vendôme à qui il avoit affaire, le poussa avec toute la vivacité possible. Dès l'année précédente on s'étoit rendu maître de la Savoïe; celle-ci on attaqua le Piémont, du côté de cette Province & par le Milanez. Les grands efforts que les Alliés avoient résolu de faire sur le Danube, leur avoient fait

fait en quelque sorte abandonner l'Italie ; & le Duc de Savoïe n'en reçut point d'autres secours que les sommes d'argent, que lui fit tenir la Reine Anne avant même que de s'y être engagée par aucun traité. Cet engagement ne se prit que le quatrième d'août. L'Angleterre promit à ce Prince quatre mille hommes entretenus & un subside annuël de quarante mille livres Sterling, à condition qu'il ne feroit aucun accommodement avec la France, & qu'il contribüeroit de tous ses efforts pour chasser d'Espagne Philippe cinq son Gendre.

1704. *Limiers, tom. 3. pag. 134.*

Les troupes de France aïant reçu de bonne heure les recrües qui leur étoient nécessaires, le Duc de Vendôme en laissa une partie sous les ordres du Grand-Prieur son frère, pour contenir les Allemands au-delà de la Secchia, & pour les resserrer de plus en plus ; il se reserva le reste pour agir contre le Piémont. Le Grand-Prieur se mit en mouvement au commencement de mars ; il tomba tout d'un coup sur Concordia, où les Impériaux avoient quatre cens hommes. Ils abandonnèrent ce poste pour se retirer à la Mirandole ; ils furent coupés dans leur retraite, & il ne s'en sauva que quarante. Ce n'étoit qu'une disposition pour attaquer Rovère, poste d'une toute autre importance, & dont la prise devoit ôter aux Impériaux la communication d'Ostiglia & de la Mirandole. On passa la Secchia le neuf d'avril, avec dix-huit Bataillons, trois mille chevaux & plusieurs Compagnies de Grénadiers ; on n'y trouva qu'une mediocre résistance. Les Impériaux se retirèrent à Ostiglia, & abandonnèrent ce poste le lendemain. On leur avoit enlevé auparavant Robio & Rosasque. Bien-tôt après on s'empara de Trigarolo sur le Pô. Le Comte de Visconti qui le défendoit, se sauva promptement de l'autre côté du canal ; ses Allemands craignant d'être coupés dans Ostiglia, l'abandonnèrent pour se retirer sur la frontière du Trentin.

On lui prend Verceil. *Quincy, tom. 4. pag. 347. Campagnes du Duc de Vendôme. Burnet, tom. 5. pag. 304. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Duc de Vendôme n'eut pas moins de succès. Il resserroit chaque jour le Duc de Savoïe par les différens postes qu'il faisoit occuper ; il s'attachoit sur-tout à s'emparer de ceux par où de petits Corps auroient pû se glisser. Lorsque ses magasins furent remplis, il s'assembla vers Cazal, & marcha à l'ennemi, qui s'étoit aussi formé entre Villa-Nova & Balzola près de Verceil ; il tomba sur son Arrière-garde & la maltraita fort. Par-là il se vit maître d'assiéger Verceil. Il s'en approcha au commencement de juin, avec quarante Bataillons & cinquante-cinq Escadrons ; le reste de ses troupes fût mis dans différens postes, pour empêcher les secours & les entreprises que le Duc de Savoïe auroit pû faire sur le Montferrat. Ce Prince avoit prévû ce siège. Il avoit mis dans cette Place treize Bataillons & cinq cent chevaux ; il en avoit confié la défense à un de ses Officiers généraux nommé des Haïes, François de Nation ; & afin que la défense fût aussi longue qu'elle pouvoit l'être, il lui avoit envoïé un ordre par écrit, qu'il devoit lire à toute la garnison. Cet ordre portoit de ne point capitüler tant qu'il y auroit du terrein à défendre, & de faire pendre quiconque en feroit la propôsition avant ce tems-là.

La

1704. La tranchée ne fût ouverte que la nuit du quinze au seize, tout le tems depuis le commencement aïant été emploïé aux lignes de circonvallation, à établir & assûrer la communication des quartiers, séparés par la rivière de Cervo, & à faire rompre les chemins qui alloient à Crescentin, où étoit campé le Duc de Savoïe. On avoit aussi fait de grands amas de fascines & de tout ce qui pouvoit être nécessaire. Dès la prémière nuit les travaux furent poussés jusqu'à six-vingt toises des palissades. On établit promptement de nombreuses batteries de canon & de mortiers, qui favorisèrent extrêmement les travailleurs & incommodèrent fort les assiégés. On s'appliqua sur-tout à empêcher les sorties, de manière qu'elles furent presque toutes sans succès. Les dehors furent emportés avec facilité & sans perte, parce qu'on n'en attaqua point qui ne fût presqu'enveloppé dans les travaux, & dont on n'eût absolument ruiné les défenses.

Le dix-neuf juillet on attacha le Mineur aux bastions du front attaqué, ce qui obligea les assiégés à battre la chamade le lendemain. La Capitulation fût long-tems disputée. Le Duc de Vendôme voulut avoir la garnison prisonnière de guerre, lui accordant toutefois de sortir par la brèche. Elle y consentit enfin, quoi-qu'elle fût encore de trois mille six cens hommes en état de combattre, sans compter deux cent cinquante Officiers, & que la brèche fût si étroite & si haute, qu'il fallut abbatre une partie de la muraille pour lui faire passage. Verceil est une grande Ville, entourée de quatorze bastions & de dix demilunes, défenduë par un bon chemin-couvert bien palissadé. Elle se rendit le trente-cinquième jour de tranchée ouverte. On y trouva soixante & douze pièces de canon de bronze, six mortiers, neuf pierriers, quatre mille huit cent bombes, six mille grenades, deux cent cinquante milliers de poudre, & des vivres pour deux mois.

Cette conquête, si difficile en elle-même, par la nombreuse garnison qui défendoit cette Place, par la bonté de ses fortifications, & par les soins qu'avoit pris le Duc de Savoïe pour en empêcher la prise, méritoit, sans doute, une place dans l'Histoire Métallique. Aussi l'Académie ne négligea point d'en faire le sujet d'une Médaille. † Celle qu'elle fit frapper, réprésente la Déesse Némésis, qui chez les Anciens présidoit à la vengeance. La Légende, Vercellæ captæ, & l'Exergue, XX. Julii M. D. CCIV. *signifient, que Verceil fût pris le 20. de juillet* 1704.

† Voïés N°. LXI.

Il perd Yvrée. *Limiers*, *tom.* 3. *pag.* 134. *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 304.

Au même tems que le Duc de Vendôme pourvut à la sûreté de Verceil, il fit faire les préparatifs pour un second siège. C'étoit à Yvrée qu'il en vouloit; mais il avoit tellement disposé les choses, que si le Duc de Savoïe avoit quitté son camp de Crescentin pour lui disputer le passage de la Dora-Beltea, le Comte d'Albergotti, qui étoit avec vingt Bataillons & autant d'Escadrons vis-à-vis de Trin de l'autre côté du Pô, auroit investi Verrüe. Yvrée fût investie au commencement de septembre. On s'empara d'abord des hauteurs qui la commandent; sans

sans ce défaut ce seroit une excellente Place. Elle a deux Forts, dont l'un sert de Citadelle. La garnison étoit d'onze Bataillons. La tranchée ne fût ouverte que le neuf. Le Gouverneur abandonna la Ville huit jours après, & se retira dans la Citadelle & le Château, où il fit transporter toute son artillerie & toutes ses munitions. La Citadelle battit la chamade le vingt-sept, le Château le vingt-huit; les onze Bataillons, à quelques trois ou quatre cens hommes près tués pendant le siège, restèrent prisonniers de guerre. Cette conquête rendit les François maîtres de toute la Vallée d'Aoste, & ferma les passages aux secours que le Duc de Savoïe pouvoit recevoir par la Suisse. 1704.

L'Académie crut devoir profiter de l'occasion que lui offroient les succès du Duc de Vendôme d'augmenter l'Histoire Métallique. La prise d'Yvrée fût donc honorée d'une nouvelle Médaille. † On y réprésente la France habillée en guerrière, recevant une Couronne murale de la main d'une femme qui se prosterne devant elle, & qui est appuïée sur un bouclier aux Armes d'Yvrée. La Légende, Eporedia capta, signifie, *Prise d'Yvrée*; l'Exergue marque la date de cette prise, *le 29. septembre* 1704.

† Voïés N°. LXII.

Le Duc de Savoïe, qu'on attaquoit presqu'aussi vivement du côté de la France, & à qui le Duc de la Feüillade avoit enlevé Suze & Pignerol, faisoit retentir de ses plaintes toutes les Cours des Alliés, leur réprésentant qu'on le livroit aux deux Couronnes, & qu'il n'étoit pas possible qu'il leur résistât. L'Empereur seul pouvoit le secourir. Il le fit, mais si foiblement que Victor-Amedée n'en reçut presqu'aucun soulagement. Le Comte de Lignange, qui commandoit les troupes Impériales, reçut à la vérité un renfort, qui le mit en état de se montrer en Lombardie; mais pour le contenir, on ne fit que renforcer de vingt Escadrons le Grand-Prieur, qui faisoit la guerre en ces quartiers.

Siège de Verrüe. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 4 pag. 372. Burnet, tom. 5. pag. 305.*

Le retour des Allemands en Italie, la saison avancée, ne changèrent rien au dessein que le Duc de Vendôme avoit formé sur Verrüe. Non-content d'avoir pris deux fortes Places, où il avoit fait vingt-quatre Bataillons prisonniers de guerre, il voulut encore resserrer le Duc de Savoïe, & se mettre en état la Campagne suivante de lui enlever sa Capitale. Il étoit animé, aussi-bien que toutes ses troupes, par les circonstances odieuses qui avoient accompagné le changement de ce Prince. Ces sentimens d'indignation augmentoient leur courage, & jamais guerre ne s'est faite avec plus d'ardeur & une envie plus sincère de réüssir. L'entreprise en elle-même étoit des plus hardies. L'Armée avoit beaucoup souffert pendant une si rude Campagne, & elle venoit d'être affoiblie par des détachemens considérables, par les garnisons qu'on avoit mises dans Verceil & dans Yvrée. La Place qu'on vouloit assiéger étoit située avantageusement, & très-bien fortifiée; on ne pouvoit l'investir toute entière, ni empêcher que la garnison n'en fût renouvellée. Il falloit la prendre à la vûë & presque sous le mousquet du Duc de Savoïe, qui, toûjours dans son camp de Crescentin, avoit sur

Difficulté de ce siège.

1704. le Pô un pont par où il communiquoit à cette Place ; ce pont étoit défendu par le Fort de Guerbignan, construit sur un rocher & fortifié à plaisir. Toutes ces circonstances rendirent ce siège le plus long & le plus difficile qu'il y eût eu depuis un siècle. Il falloit le Duc de Vendôme pour l'entreprendre, & des soldats commandés par ce Prince, pour passer, comme ils firent, six mois dans les tranchées sans se rebuter.

Lettres Historiques. Burnet, tom. 5. pag. 305.

L'ARMÉE des deux Couronnes arriva devant Verrüe le quatorzième d'octobre ; on commença par chasser onze Bataillons Savoïards de trois hauteurs, dont il falloit être maître avant que d'attaquer le poste de Guerbignan. Le Duc de Savoïe, avec toute sa Cour, eut le plaisir de voir cette action de dessus les retranchemens. On se retrancha sur ces hauteurs, on prit ses quartiers, on les assûra ; on fit les fascines, les gabions, en attendant la grosse artillerie, qui n'arriva que le vingt-deux. La nuit même on ouvrit la tranchée devant Guerbignan (car c'étoit par-là qu'il falloit commencer) ; dans un terrein plein de roches & de tuf. On poussa toutefois les travaux jusqu'à soixante toises de ces retranchemens, où le Duc de Savoïe avoit mis toute son infanterie. Le trente, à une heure après midi, la contrescarpe fût insultée, & emportée après un combat de plus de trois heures. La prise de la contrescarpe donna le moïen d'attacher le Mineur au Fort en deux ou trois endroits ; les mines furent prêtes le quatre novembre ; on résolut de donner un assaut général.

Quincy, tom. 4. pag. 375.

POUR en assûrer le succès, le Duc de Vendôme se fit joindre par trois Brigades de cavalerie qui étoient à Trin, & par mille chevaux qui étoient dans le Montferrat. Le projet étoit de faire passer le Pô à un gros Corps de troupes, pour attaquer le Camp de Crescentin. Après avoir bien reconnu les passages, il fût ordonné que quatre Régimens de Dragons, chacun un Grénadier en croupe, & des mulets chargés de munitions & d'outils, se mettroient en marche le six à deux heures du matin ; qu'ils seroient suivis de vingt-huit Escadrons, chaque cavalier aïant aussi un fantassin en croupe. Le Duc de Savoïe averti de ces grands préparatifs par trois déserteurs, fit mettre son Armée en bataille, & pour la fortifier retira la plûpart des troupes qu'il avoit dans les retranchemens de Guerbignan. D'ailleurs, une heure avant l'exécution du projet le Pô s'enfla si fort, qu'il fût impossible aux troupes commandées de le passer.

Prise d'un poste important. Larrey, tom. 3. pag. 638. Lamberti, tom. 3. pag. 160.

TOUT étant prêt pour l'attaque du Fort, cet inconvénient ne la fit pas différer. Les mines joüèrent, chacune étoit chargée de trois mille six cent livres de poudre ; l'effet en fût terrible ; & la terre trembla à deux ou trois lieües à la ronde. Les troupes marchèrent à la brèche, & entrèrent dans le Fort l'épée à la main ; ils ne trouvèrent que des tentes & des bagages, que l'ennemi n'avoit pas eu le tems d'emporter. Ce fameux poste seul capable d'arrêter long-tems une puissante Armée s'il avoit été défendu avec capacité, fût pris en treize jours.

Le

Le Duc de Savoïe chassé de ce poste, cantonna la plus grande partie de son infanterie dans le Village de Crescentin, pour rafraîchir de tems en tems la garnison de Verrüe. Il dispersa le reste de ses troupes à Quiers, Chivas, Montcallier, Carmagnole, Albe & Côni; lui-même se retira à Turin, pour presser les grands travaux qu'il y faisoit faire. 1704.

SANS perdre de tems, dès le lendemain de la prise de Guerbignan, la tranchée fut ouverte devant Verrüe. En trois jours elle fût poussée jusqu'à une portée de pistolet de la palissade. Les pluïes continuëlles avoient si-fort gâté les chemins, que les chevaux ne purent tirer l'artillerie. Chaque Brigade fût chargée de la conduite d'une pièce de canon, moïennant une somme que le Général fit donner par pièce. D'ailleurs toute l'Armée ne se rebutoit ni des fatigues, ni des incommodité; l'amitié qu'elle avoit pour lui faisoit dire aux soldats, qu'ils périroienr tous plûtôt que de ne pas prendre cette Place. Ce Prince la méritoit, cette amitié, par la manière dont il vivoit avec eux; il n'avoit rien à lui, il veilloit à tous leurs besoins & leur procuroit tous les soulagemens possibles. *Quincy, tom. 4. pag. 576.*

LES batteries ne commencèrent à tirer que le seize, mais avec peu de succès, parce qu'elles étoient trop éloignées. Ce ne fût que le huit de décembre qu'on attaqua une partie du chemin-couvert; on l'emporta l'épée à la main. On y établit des batteries pour battre en brèche la prémière enceinte du Château. On fit tous les efforts imaginables pour détruire le pont de communication, on ne pût y réüssir. La saison étant intolérable, on mit autant qu'on pût d'infanterie dans les Villages voisins, le reste se barraqua; dans cette situation on poussa pied à pied le siège. Il ne se passa rien jusqu'au vingt-six. Le Duc de Savoïe voulut faire un effort pour dégager cette Place. Il feignit de vouloir l'évacuer, & en fit sortir quelques pièces de canon & des affûts; il fit miner le Donjon & les autres Ouvrages, comme s'il eût voulu le faire sauter en se retirant. Des déserteurs, ou d'eux-mêmes, ou apostés peut-être, en donnèrent avis au Duc de Vendôme, & l'assûrèrent que le vingt-six étoit marqué pour le jour de l'exécution. Ce jour-là-même Victor-Amedée fit sortir trois mille hommes de sa meilleure infanterie, & mille chevaux. La cavalerie alla donner dans le quartier-général; elle n'y fit pas ce qu'elle avoit espéré, cinq ou six cent chevaux soûtenus de quelques Compagnies de Grénadiers la repoussèrent & la mirent en fuite.

POUR l'infanterie, elle tomba sur sept cens hommes qui gardoient la tranchée, & qui prirent la fuite après avoir fait leurs décharges; elle pénétra jusqu'aux batteries, placées sur le penchant de la hauteur de Guerbignan; elle en encloüa vingt-deux pièces & mit le feu aux affûts. Le Duc de Vendôme qui ne faisoit presque que de sortir de la tranchée, y étoit accouru au prémier bruit. Tout ce qu'il avoit pû faire avoit été de rallier vingt-cinq ou trente hommes qu'il avoit *Sortie repoussée. Mémoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 3. pag. 638.*

1704. jettés dans une rédoute. Dès qu'on le sçut en péril, tout le monde accourut à son secours. Les troupes de la tranchée se rallièrent, les Savoïards furent attaqués de tant de côtés & avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de se jetter en désordre dans leur chemin-couvert, avec une perte assez considérable. Le dommage ne fût pas aussi grand qu'on avoit sujet de le craindre, il fût réparé en peu de tems, & les canons qu'ils avoient encloüés recommencèrent à tirer dès le lendemain.

Longueur de ce siège. *Burnet, tom. 5. pag. 305. Quincy, tom. 4. pag. 393.*

Le siège continüa encore deux mois, sans apparence de succès. Les assiégés avoient pour-le-moins autant d'artillerie que les assiégeans; continuellement rafraîchis de troupes & de munitions, on éprouvoit toûjours de leur part un feu des plus vifs, & une résistance égale. La prise du Fort, qui couvroit le pont de communication, décida enfin du sort de cette Place. Il fût attaqué & emporté le prémier de mars. Toutes les troupes commandées pour cette action importante s'assemblèrent à l'entrée de la nuit. Comme le succès dépendoit du secret, les Officiers eurent la plus grande attention pour qu'aucun soldat ne s'échappât. Vers les neuf heures on marcha avec un grand silence, on passa le pont, on se mit en bataille à mesure qu'on déboucha, & on marcha droit au Fort, qu'on devoit attaquer à deux heures du matin au signal de douze bombes, qu'on tira toutes ensemble. La marche avoit été si secrette, que les troupes ne furent découvertes qu'à une portée de pistolet. Les Grénadiers se jettèrent dans le fossé, coupèrent les pallissades à coup de hâche, & montèrent sur les parapets par les échelles qu'ils avoient apportées. Les ennemis furent si surpris, la confusion se mit tellement parmi eux, qu'ils ne pensèrent plus qu'à se sauver; mais ils ne le purent. Les Grénadiers selon leurs ordres avoient commencé par rompre la tête du pont; les deux Régimens qui gardoient ce poste furent taillés en pièces. Les troupes du camp de Crescentin furent témoins de cette prise, sans pouvoir y rémédier.

Verrüe tint encore jusqu'au neuf d'avril. Le Duc de Vendôme pour ménager ses troupes ne voulut point y faire donner d'assaut, sachant qu'elle seroit obligée de se rendre faute de vivres. En effet, le Gouverneur battit la chamade le six d'avril. On lui fit dire qu'il n'auroit point d'autre capitulation que d'être prisonnier de guerre, qu'on ne lui donneroit que deux fois vingt-quatre heures pour s'y résoudre, & qu'après ce tems-là on ne lui répondoit pas de le garantir de la fureur du soldat. De dépit ce Gouverneur brûla tous ses feux d'artifices. Pendant quinze heures l'air parut embrasé, par la quantité de bombes, de grenades, de carcasses & de pots-à-feu. Le lendemain il battit encore la chamade. On lui fit dire qu'on ne le recevroit qu'à discrétion; sur quoi il fit mettre le feu à toutes ses mines, qui renversèrent la triple enceinte de la Place, tandis qu'il se retiroit dans le Donjon. Enfin le neuf il se rendit à discrétion.

† Voïés N°, LXIII.

Cette conquête fournit à l'Académie le sujet d'une Médaille très-belle. † On y voit la Ville de Verrüe, sous la figure d'une femme éplorée

& ab-

& abbatuë au pied de ses rochers, & Mars tenant la Couronne murale qu'il lui a arrachée. La Légende, CONSTANTIA EXERCITUS, signifie, *la Constance de l'Armée*, & l'Exergue, VERRUCA CAPTA IX. APRILIS M. DCCV. *Verrüe prise le 9. Avril* 1705. 1704.

LA défense de cette Place étoit trop outrée & sentoit trop le chagrin, pour être belle. Il est des loix en ces sortes d'occasions, qu'on ne doit pas violer. Aussi le Duc de Vendôme reprocha-t-il à ce Gouverneur, que la conduite qu'il avoit tenuë depuis trois jours; en faisant sauter les fortifications d'une Place qu'il ne pouvoit plus défendre, en faisant brûler inutilement ses feux d'artifices, ternissoit toute la gloire qu'il s'étoit acquise. Il ajoûta, que suivant les loix de la guerre lui & sa garnison méritoient la mort; mais qu'il vouloit bien intercéder auprès du Roi très-Chrétien pour obtenir leur grace. Cette garnison consistoit en quinze cens hommes; elle fût dispersée à Alexandrie, à Novare & à Pavie.

Réflexions sur cette défense. *Feuquières, tom. 4. pag.* 84.

LA longueur de ce siège fit blâmer le Duc de Vendôme de l'avoir entrepris, sans considérer qu'il avoit dessein d'attaquer Turin la Campagne suivante; ce qui lui auroit été impossible s'il n'avoit pas été maître de Verrüe. D'ailleurs, les circonstances étoient aussi favorables qu'elles pouvoient l'être, pour presser le Duc de Savoïe & le faire repentir d'avoir violé sa parole & ses traités. On convint pourtant que plus il avoit trouvé d'obstacles, plus il avoit fait voir de capacité & de fermeté. Ce qui est de certain, c'est que jamais Place ne fût mieux attaquée ni mieux défenduë. On y emploïa tout ce que l'Art Militaire a de plus parfait; & rien ne fait mieux voir que ce siège, combien il est important pour le service qu'un Général s'attire la confiance & l'amitié de ses troupes. Nous avons anticipé sur l'année suivante, mais il ne convenoit en aucune manière d'interrompre l'histoire de cette Campagne, qui consola un peu la France de la grande perte qu'elle avoit faite sur le Danube. Cinq Villes prises, vingt-huit ou trente Bataillons prisonniers de guerre, presque tout le Piémont ravagé & soûmis aux contributions, les Allemands chassés de la Lombardie, pouvoient être comparés à la perte de la Bavière.

Quincy, tom. 4 pag. 399.

JUSQU'A' présent l'Espagne, qui étoit l'objet de la guerre, avoit été tranquille. A l'expédition de Cadix près, on ne l'avoit point attaquée. Les Indes même, que l'Empereur avoit abandonnées aux Anglois & aux Hollandois, n'avoient point été entamées. Ces deux Puissances toûjours jalouses de leur Commerce, n'avoient point pensé à se prévaloir de cette donation; au-contraire, elles s'étoient disposées à s'empêcher mutuëllement de s'aggrandir dans le Nouveau Monde. On ne changea point de systême à ce dernier égard; mais le changement du Roi de Portugal parut une occasion décisive, pour attaquer avec succès Philippe cinq dans le centre de sa Monarchie, & lui en enlever au-moins quelque Province.

Guerre en Espagne. *Quincy, tom. 4. pag.* 400. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

1704. Déclarations publiées de part & d'autre. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 173. Lamberti, tom. 3. pag. 273. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

L'ARCHIDUC Charles, que les Alliés avoient reconnu pour Roi d'Espagne, arriva le deux de mars dans la rivière de Lisbonne, avec huit mille hommes de troupes Angloises & Hollandoises sous le commandement du Duc de Schomberg. Il débarqua le neuf, & le même jour le Marquis de Châteauneuf eut ordre de sortir de Portugal. On y répandit bien-tôt une déclaration de l'Archiduc, qui n'étoit venu, disoit-on, que pour délivrer ses bons sujets du dur esclavage où ils gémissoient depuis l'injuste usurpation du Duc d'Anjou. Il les invitoit à se venir joindre à lui; il leur promettoit le pardon du passé, & menaçoit du dernier supplice, ceux qui se trouveroient les armes à la main contre lui, comme rebelles & comme criminels de Lèze-Majesté.

PHILIPPE de son côté parla sur le même ton aux Portugais, qu'il traitoit de sujets. Il leur défendoit de prendre les armes que pour son service, sous les mêmes peines dont l'Archiduc menaçoit les Espagnols. Ce Prince notifia à ses peuples qu'il se mettroit à la tête de ses Armées, & déclara la guerre au Roi de Portugal. On publia à Lisbonne un Manifeste, contenant les raisons que Dom Pedre avoit euës de rompre avec les deux Couronnes. Il fût imprimé en Latin, en Portugais & en Espagnol, & on le répandit dans toutes les Cours de l'Europe; ce qui suppose assûrément que le Roi de Portugal l'avoit du-moins avoüé. Mais d'ailleurs il est si peu sensé, si peu raisonnable, si mal rangé, que c'est faire honneur à ce Prince & à ses Ministres, que de supposer qu'il ne l'avoit pas vû. Dom Pedre s'y plaint de l'inobservation du traité de Partage, du manque des secours qu'on lui avoit promis en cas qu'il fût attaqué, de quelques tailles-douces faites à Paris, où Philippe cinq étoit réprésenté avec le titre de Roi de Portugal; de l'enlévement d'un Cavalier Espagnol, arrêté à Lisbonne contre la foi publique & le droit des Gens; de la promesse que le Roi très-Chrêtien avoit faite en écrivant à la Régence d'Espagne, de contribüer de tout son pouvoir à rendre cette Monarchie florissante; ce qui ne peut s'entendre, dit-on, que du dessein de subjuguer le Portugal; du danger qu'il y avoit que les deux Monarchies de France & d'Espagne ne fussent réünies dans une même personne; danger d'autant plus éminent, qu'on voïoit régner une parfaite intelligence entre Loüis quatorze & son Petit-fils. C'étoit à quoi se réduisoit ce Manifeste. On y ajoûtoit, que Dom Pedre avoit résolu, comme un bon Médecin, de tirer tout le mauvais sang des Espagnols, en cas que par une espèce de phrénésie ils continüassent de vouloir rester sous l'esclavage François.

CES raisons, bien plus encore ces expressions, ne convenoient point à la Majesté Roïale. Dom Pedre avoit reconnu depuis quatre ans le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne; ainsi l'inobservation du traité de partage n'étoit pas une raison de lui déclarer la guerre. Dom Pedre n'avoit point été attaqué, par-conséquent on n'avoit pas dû lui envoïer du secours. Une taille-douce gravée sans ordre peut-elle fonder une déclaration de guerre? L'enlévement du Cavalier Espagnol étoit un

fait

fait controuvé. Le danger de la réünion des deux Couronnes étoit encore plus prochain du côté de l'Archiduc que du côté du Duc d'Anjou. Pour le mauvais sang qu'on devoit tirer aux Espagnols, la suite fit voir que le Roi de Portugal n'étoit pas bon Médecin, ou que les Espagnols en avoient peu, car il ne leur en tira pas beaucoup.

1704.

La déclaration de Philippe cinq étoit sans comparaison plus raisonnable. Il y disoit, que le Roi de Portugal s'étant laissé séduire par des personnes mal-intentionnées, non-seulement avoit manqué à l'exécution des traités qu'il avoit faits avec les deux Couronnes, mais encore à la neutralité qu'il avoit ensuite demandée ; qu'enfin il avoit fait Alliance avec l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande ; & que sous le prétexte imaginaire du bien & de la liberté de l'Europe, il avoit entrepris de mettre l'Archiduc Charles d'Autriche en possession des Roïaumes d'Espagne, d'en démembrer les principales Provinces ; enfin, qu'à cet effet il s'étoit fortifié de troupes auxiliaires, aussi ennemies des deux Couronnes que de la Religion Catholique, leur ouvrant, pour ainsi dire, la porte des Eglises pour les exposer aux Sacrilèges.

Lamberti, tom. 2. pag. 295.

Aprés cette déclaration, publiée le trentième d'avril, Philippe se mit en Campagne le cinquième de mai, tout autrement préparé que ses ennemis, dont le plan de défense étoit du même goût que celui de leur Manifeste. Rien ne s'étoit trouvé prêt ; il avoit fallu démonter le peu qu'il y avoit de cavalerie Portugaise, pour donner ses chevaux aux cavaliers Anglois & Hollandois ; à-peine avoit-on sur pied dix-huit ou vingt mille hommes. La division s'étoit mise parmi les Chefs. L'Amirante de Castille vouloit dominer dans les Conseils ; le Duc de Schomberg, Général des troupes auxiliaires, qui entendoit tout autrement la guerre que ce Seigneur Espagnol, ne le pût souffrir. L'intrigue du prémier l'emporta sur les bonnes raisons du second ; au-lieu de réünir les troupes en un seul Corps, & de tenir la Campagne, on les dispersa dans les Places, la plûpart mauvaises, & sans vivres ni munitions de guerre.

Les Portugais poussés.
Larrey, tom. 3 pag. 612. Limiers, tom. 3. pag. 132.

Philippe instruit de ces mauvaises mesures, divisa son Armée en cinq Corps, & se mit à la tête du principal, avec lequel il entra sur les Terres de Portugal. Les autres Corps y pénétrèrent en même tems ; le prémier du côté d'Albuquerque, le second par la Guadiana, le troisième vers Almeida sur la rivière de Segubal, enfin le quatrième du côté de Galice. Salvaterra fût prise en deux jours. Le Gouverneur & la garnison, au nombre de six cens hommes, restèrent prisonniers de guerre. Segura se rendit en même tems ; la garnison eut le même sort. Cerberos fût prise deux jours après, c'est-à-dire le dix de mai. Le treize le Marquis de Salazar prit Indantha-Nova l'épée à la main. Cette Ville fût pillée ; tout ce qui s'y trouva en état de défense fût tué. Le seize, Montano, Place presqu'aussi forte que Montmélian, fût emportée d'assaut & la garnison passée au fil de l'épée. Les Anglois & les Hollandois ne se défendirent pas mieux. Ros-Marinos, Santa-Margarita, Angel, Provença, où ils étoient en garnison, cédèrent au torrent ; ils

On leur prend des Villes.
Quincy, tom. 4 pag. 404. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 181. Mémoires Historiques & Chronologiques.

1704. ils furent obligés de se rendre à discrétion. Ils eurent le même sort dans Castel-Branco, qui fût attaqué & pris le vingt-deux. On trouva dans cette Place beaucoup de provisions & de munitions, des bombes, des grenades, quantité d'armes venuës d'Angleterre, avec les tentes du Roi de Portugal & de l'Archiduc.

Ils sont défaits. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 202. Burnet, tom. 5. pag. 299.*

Aux approches du Marquis de Thouy vers Castel-Branco, le Général Fagel, qui étoit avec quatre Bataillons Hollandois & quelque cavalerie à Alcareda, se retira à l'entrée de la grande montagne à Sierra-Stella. On ne le perdit pas de vûë. Le Duc de Berwick le poursuivit avec une Brigade de cavalerie & une d'infanterie; il réconnut sa sitüation,, qui lui parut & qui étoit en effet très-mauvaise, aïant ses flancs tout découverts. A cinq cent pas au de-là il y avoit un poste inabordable; on l'attaqua le lendemain matin par la droite & par la gauche. Ces troupes firent d'abord contenance, mais après la prémière décharge leur cavalerie se sauva, & l'infanterie mit bas les armes; six cent furent pris avec tous leurs Officiers. On ne prit point de drapeaux, parce que le Général Fagel avoit pris la précaution de les emporter en se sauvant. Nissa, Puella, Apalao, Sant-Alexia, se rendirent à discrétion.

Continüation des conquêtes de Philippe cinq. *Quincy, tom. 4. pag. 407. Limiers, tom. 3. pag. 133. Lettres Historiques. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 563.*

Le vingt-six de ce même mois, si fécond en conquêtes, Philippe passa le Tage & arriva le deux de juin devant Portalegre. Cette Place est située entre le Tage & la Guadiana. Les murailles en étoient bonnes, l'endroit foible étoit défendu par deux bastions & par un ouvrage-à-corne; il y avoit aussi une Citadelle. La garnison consistoit en deux Régimens Portugais, deux Anglois & quelques Compagnies de cavalerie. Un boulet, qui mit le feu au magasin à poudre de la Place & le fit sauter, abrégea ce siège, qui auroit pû être long. Le Gouverneur battit la chamade & se rendit prisonnier de guerre, avec quinze cens hommes qui composoient sa garnison. On marcha ensuite à Castel-David. La Place étoit mauvaise, & n'avoit pour toute défense qu'une simple muraille, sans aucuns dehors. En recompense, il y avoit vingt-cinq pièces de canon & une garnison de douze ou quinze cens hommes. On eut bien-tôt fait brêche; le Gouverneur demanda aussi-tôt à capituler; on ne voulut le recevoir qu'à discrétion. Le Bataillon Anglois se retira dans le Château & en chassa les Portugais. Ceux-ci en se retirant jettèrent toutes les poudres dans un puits, ce qui contraignit ce Bataillon de se rendre quelques jours après prisonniers de guerre. On prit encore Montalvan & Marvan. On rasa la plûpart de ces Places, pour n'être pas obligé d'y mettre des garnisons. On y avoit pris au-moins la moitié des secours que l'Archiduc avoit amenés. Le Duc de Schomberg qui avoit prévû ce mauvais succès, en fût si indigné qu'il demanda son rappel. Dom Pedre fatigué des instances qu'il lui faisoit pour être païé des arrérages qui étoient encore dûs au feu Maréchal son père, l'aida à l'obtenir. La Reine Anne envoïa à sa place le Comte de Ruvigny, ou, comme on l'appelloit depuis qu'il s'étoit fait Anglois, le

le Lord Galloway, avec de nouveaux secours, qui arrivèrent à tems pour la Campagne d'automne.

1704.

Tentative des Alliés sur Barcelone.

Burnet, tom. 5. pag. 295. Larrey, tom. 3. pag. 612. Mémoires Historiques & Chronologiques.

Tandis que l'Armée d'Espagne avoit répandu la terreur dans le Portugal, la Flotte Angloise & Hollandoise avoit pensé prendre Barcelone; elle s'étoit présentée devant cette Place à la fin de mai. Le Prince de Darmstat qui en avoit été autrefois Gouverneur, y entretenoit des correspondances. Il avoit flatté l'Amiral Roock qu'il n'avoit qu'à s'y présenter pour s'en rendre maître. La chose n'étoit pas difficile. Cette Ville importante, dont le Peuple est d'un génie des plus remuans, n'avoit que treize cens hommes de garnison; ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il falloit pour garnir médiocrement les Forts & les remparts. Il y avoit une conjuration formée. Dom Emmanuël de Tolède frère d'un Grand d'Espagne, Dom Balthazar Gelsen Avocat, le Viguier ou le Corregidor en étoient les Chefs. Une certaine nuit que la Ville devoit être bombardée, les Conjurés devoient ouvrir la porte de l'Ange aux troupes de débarquement. Dans cette confiance, la Flotte approcha & mit à terre trois mille hommes, malgré trois Compagnies de cavalerie Espagnole, qu'on avoit envoïées pour s'y opposer. Le Prince de Darmstat fit sommer Dom Francisco Velasco Viceroi, de la part de Charles trois, de lui envoïer les clefs au plus tard dans quatre heures; sur son refus, à quoi on s'étoit attendu, on fit les préparatifs du bombardement. L'intelligence fût découverte, & le Corregidor sur quelque soupçon fut arrêté. Dom Velasco le menaça de le faire pendre sur le champ, s'il ne découvroit ce qu'il savoit de la conjuration; il avoüa tout, & nomma l'endroit où les Conjurés étoient assemblés; plusieurs furent pris, les autres se cachèrent; les gardes des portes furent renforcées. On jetta trois cent bombes; la porte de l'Ange demeura fermée; le Prince de Darmstat se rembarqua, & l'Amiral Roock mit aussi-tôt à la voile avec un vent favorable; on le perdit bien-tôt de vûë.

Négligence des Espagnols leur fait perdre Gibraltar.

Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 561. Quincy, tom. 4. pag. 420. Mémoires Historiques & Chronologiques.

La Cour de Madrid triompha de cette tentative manquée, & ne pensa point à en prévenir d'autres. Il n'y avoit que cent hommes dans Gibraltar. Cette Place valoit mieux que toutes celles qu'on avoit prises sur le Portugal, on n'y fit cependant aucune attention, en quoi la Cour de Versailles partageoit du-moins la faute. Cette négligence inexcusable ne fût pas ignorée à Londres. L'Amiral Roock eut ordre de faire encore cette tentative. Il attendit que les Armées fussent en quartier de rafraîchissemens. L'Armée de Portugal, qui n'avoit point encore paru, fit même quelqu'espèce de mouvement pour attirer l'attention des Espagnols. La Flotte Angloise & Hollandoise parut devant cette Place le prémier jour d'août; elle débarqua deux mille cinq hommes sur l'Isthme qui est au Nord, pour couper toute communication avec la campagne. C'est avec cette poignée de monde, que les Anglois entreprirent le siège d'une Ville que l'art & la nature avoient également fortifiée. Les remparts du côté de la mer étoient bordés de cent pièces de canon; on n'en pouvoit approcher du côté de terre que par deux passages

1704. fort étroits; mais il falloit des hommes pour tirer ces canons, pour garder ces passages, & il n'y en avoit point. Le Gouverneur capitula le quatrième jour du siège. Cette importante conquête coûta à la Flotte des Alliés quinze mille coups de canon, qu'elle tira en deux jours, non en cinq ou six heures, comme le dit plaisamment Quincy. On en prit possession au nom du Roi Charles, mais avec une résolution des mieux formées de ne jamais la lui remettre. Les Anglois la gardent encore aujourd'hui; mais on ne doit pas la leur reprocher, car elle leur a sûrement coûté plus de livres Sterling qu'elle n'a de pierres.

Tome 4. pag. 421.

L'AMIRAL Roock plus que satisfait de son expédition, mit dans Gibraltar deux mille hommes de garnison. Le Prince de Darmstat y resta pour la fortifier. Il fit creuser un profond fossé dans la Langue de terre qui conduit à cette Place; il y fit élever plusieurs redoutes, sur lesquelles il plaça vingt pièces de canon, & prit des mesures pour qu'on lui envoïât encore quinze cens hommes de Portugal.

Ils l'assiégent inutilement. *Memoires de la Torre, tom. 4. pag. 204.*

LA Cour d'Espagne, qui avoit donné si peu d'ordre pour la défense de cette Forteresse, l'une des plus importantes du Roïaume, résolut de faire promptement les derniers efforts pour la reprendre; mais il est des pertes bien plus aisées à prévenir qu'à réparer. Le Marquis de Villadarias fût chargé de ce siège. On lui forma une Armée de neuf à dix mille hommes, qui furent joints par trois mille François. Comme ce siège dura aussi long-tems que celui de Verrüe, & qu'on le leva l'année suivante, nous différerons jusqu'alors à en donner le détail.

Combat Naval équivoque. *Quincy, tom. 4. pag. 426. Burnet, tom. 5. pag. 300. Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 578. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

LA perte de Gibraltar parut, comme elle l'étoit, très importante à la Cour de France. Un des moïens les plus sûrs de recouvrer cette Place, eut été de battre la Flotte des Alliés, toûjours à portée de la protéger & d'y porter des secours; on résolut de le tenter. Le Comte de Toulouze Grand-Amiral étoit alors dans la Méditerranée avec cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galères. Il eut ordre de chercher la Flotte ennemie, qui étoit de soixante-cinq gros vaisseaux & de quelques galiotes à bombes. Comme les galères sont d'un grand usage dans la Méditerranée, sur-tout quand le vent n'est pas rude, les forces étoient à-peu-près égales. On ne fût pas long-tems sans se rencontrer. Le combat commença le vingt-quatrième août, & ne finit qu'à cinq heures du soir; il fût des plus violens à cause du calme. Il n'y eut point d'abordage, les Anglois & les Hollandois l'évitèrent avec soin, se tenant toûjours fort éloignés; ils eurent pourtant trois mille hommes tués ou blessés. Il étoit tems pour eux que le combat finit; ils manquoient de poudre & n'en avoient plus que pour tirer dix coups de chaque pièce de canon. Leur dessein étoit de se jetter sur les Côtes de Barbarie, en cas que la Flotte Françoise les eût attaqués le lendemain, comme elle le pouvoit faire à la faveur d'un vent d'Oüest qui souffla une partie de ce jour. Mais le Comte de Toulouze ignorant leur situation, se contenta de les suivre. Le vingt-six ils profitèrent du vent, passèrent le Détroit, laissèrent quelques troupes & quelque artillerie à Gibraltar, & se retirèrent à Lisbonne.

On

On fit chez les Alliés toutes les réjoüissances dont on a coûtume de célébrer les grandes victoires. Le Parlement félicita la Reine Anne; on imprima à Londres que Roock avoit poursuivi pendant trois jours le Comte de Toulouze. Fagel cependant, qui commandoit les troupes Hollandoises en Portugal, écrivit le quinze de septembre, que le succès n'avoit pas répondu à la valeur & à la sage conduite des Alliés, & que les François étoient demeurés à la hauteur de Malaga où s'étoit donné le combat, tandis que les autres repassoient le Détroit. Le Lord Haversham, dans la harangue qu'il fit le quatrième décembre dans la Chambre des Pairs, dit avec sa liberté & sa sincérité ordinaire, qu'il ne pouvoit pas congratuler le Chevalier Roock d'une victoire entière, mais qu'il le félicitoit de son heureuse délivrance; qu'à en dire davantage il y auroit de la flatterie. Après-tout, si les François furent victorieux, comme on le publia en France, ils ne sçurent pas profiter de leur avantage. Gibraltar étoit l'objet du combat. Ils ne s'y montrèrent pourtant pas. Mais aussi il faut avoüer que la plûpart des batailles & même des victoires navales aboutissent à bien peu de choses quand les Flottes sont à-peu-près égales, & que ceux qui commandent ont de la valeur & de l'expérience; il y a de part & d'autre bien des morts & bien des blessés, des mâts brisés, des cordages rompus, des vaisseaux fracassés, & c'est à quoi se réduit tout l'avantage qu'on en tire.

1704. Observations sur ce combat. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Lamberti, tom. 3. pag. 324. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 19.*

Quoi-qu'il en soit de ce combat, & bien que suivant l'exacte vérité, l'avantage n'eût été guères considérable, l'Académie ne laissa pas d'en faire un sujet de triomphe. Dans la Médaille qui parut à cette occasion, on voit l'Espagne assise & appuïée sur une demie colonne; la Victoire paroît au-dessus dans les airs, tenant une palme à la main. La Légende, ORÆ HISPANICÆ SECURITAS, & l'Exergue, ANGLORUM ET BATAVORUM CLASSE FUGATA AD MALACAM XXIV. AUGUSTI MDCC. IV. signifient, *que la défaite des Flottes Angloise & Hollandoise auprès de Malaga, le 24. d'août 1704. mit en sûreté les Côtes d'Espagne.* †

† Voïés N°. LXIV.

Tandis que les Flottes étoient dans la Méditerranée, les nouveaux secours arrivèrent d'Angleterre en Portugal. Ils consistoient en quinze cens hommes de vieilles troupes & quantité de munitions de guerre & de bouche. Ces secours mirent en état de rentrer en Campagne, & de réparer une partie des pertes qu'on avoit faites. La marche de l'Armée fut précédée d'une nouvelle déclaration de l'Archiduc. On y faisoit dire à ce Prince, qu'il n'avoit différé d'entrer à main armée dans les Roïaumes d'Espagne, que dans la crainte que ses troupes n'y commissent quelques désordres; mais que plusieurs de ceux qui s'étoient rendus auprès de sa personne, lui aïant répresénté qu'il ne suffisoit pas qu'il fût venu en Portugal s'il ne s'avançoit vers la frontière de ses Etats, où il seroit reçû à bras ouverts par ses fidèles sujets, il avoit bien voulu leur donner des marques de sa confiance, en entrant sur les Terres de son Domaine avec une Armée nombreuse & toûjours victorieuse, qui n'at-

Les Portugais réparent une partie de leurs pertes. *Limiers, tom. 3. pag. 168. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

1704. n'attendoit que ses ordres pour mettre à feu & à sang tout ce qui s'opposeroit à ses justes desseins. Il ne donnoit que quinze jours aux Espagnols pour le reconnoître comme leur Roi légitime; ce terme expiré, il les déclaroit traîtres & confisquoit tous leurs biens à son profit.

Cette déclaration eut encore moins d'effet que la prémière. „ Quoique l'Amirante de Castille, écrivoit le Duc de Schomberg le „ trente juillet, nous ait toûjours flatté de l'espérance d'un débandement „ général de l'Armée du Duc d'Anjou, on n'a pû former que deux „ Compagnies de déserteurs Espagnols, & il n'y a que trente-sept An„ glois ou Irlandois qui aïent abandonné le Duc de Berwick. . . . Les „ païsans, disoit le Général Fagel dans une autre Lettre du quinze octo„ bre, aiment mieux voir brûler leurs maisons, que de crier *vive Char„ les trois.* "

Les Armées s'approchent, les Portugais reculent. Pourquoi? *Quincy, tom. 4. pag. 423. Lamberti, tom. 3. pag. 303. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Dom Pedre & son hôte l'Archiduc vinrent camper entre Callegao & Carpio, Villages situés à trois ou quatre lieuës de Ciudad-Rodrigo. Ils y attendirent inutilement l'effet des promesses de l'Amirante; leur Armée ne fût pas renforcée d'un seul homme. Le Duc de Berwick fort affoibli par les troupes qu'on lui avoit ôtées pour reprendre Gibraltar, étoit campé le long de la rivière d'Agueda, pour couvrir Ciudad-Rodrigo. On s'approcha de lui. Le sept & le huit d'octobre on se canonna; le neuf Dom Pedre & l'Archiduc reprirent la route de Portugal. C'est à quoi se terminèrent les exploits de cette Armée nombreuse & toûjours victorieuse, qui devoit mettre tout à feu & à sang. La politique du Conseil de Portugal, qui cherchoit à gagner dans cette guerre sur les subsides qu'on lui fournissoit, étoit la cause de cette honteuse inaction. Les vivres, les munitions manquoient toûjours, & si les troupes Angloises & Hollandoises n'avoient été secouruës des provisions de leur Flotte, elles auroient péri de misères. D'ailleurs, le Comte de Gallowai & le Baron de Fagel étoient en dispute pour le rang; cette dispute les avoit aigris, & ils étoient rarement de même avis. Le Baron étoit sage & ne vouloit rien entreprendre qu'après avoir pris de justes mesures. Le Comte étoit vif, impétueux & même un peu téméraire. Tous deux étoient puissamment soûtenus par leurs Maîtres; on les accommoda, mais on ne pût les rendre amis.

Le Duc de Berwick quitte le commandement de l'Armée d'Espagne. *Quincy, tom. 4. pag. 441. Lettres Historiques.*

Il y eut aussi quelque broüillerie en Espagne. Le Duc de Berwick mécontent demanda son rappel en France, & l'obtint beaucoup plus facilement qu'il ne convenoit au bien des affaires de Philippe cinq. Le grand nombre de Maréchaux, qui mettoit hors d'état de les emploïer tous, fit que ce commandement fût fort brigué. Le Maréchal de Tessé à qui, par ses pleurs, Madame la Duchesse de Bourgogne avoit obtenu le Bâton, l'emporta sur ses Concurrens. Le Roi Catholique le demanda nommément. Il le fit Grand d'Espagne, Chevalier de la Toison, le déclara Capitaine-général de ses Armées, avec les mêmes droits, appointemens & prérogatives qu'avoit eu autrefois Dom Juan d'Autriche.

Ce

Ce changement fût dans la suite presqu'aussi fatal à Philippe cinq, que le rappel du Maréchal de Villars venoit de l'être à l'Electeur de Bavière.

1704. Les Alliés prennent un Fort en Flandre. *Quincy, tom. 4. pag. 234. Limiers, tom. 3. pag. 163. Larrey, tom. 3. pag. 672.*

La Flandre, qui depuis un tems infini avoit toûjours été le théatre des grandes actions, ne vit cette année aucun événement digne de remarques. Les Armées s'y assemblèrent à l'ordinaire. Il paroissoit même de part & d'autre qu'on eût de grands desseins; mais les deux Généraux étant partis pour l'Allemagne, où ils eurent les succès qu'on a vûs, leurs Lieutenans ne firent presque rien. Tout se termina au bombardement de Namur, que fit d'Ouwerkerck Général des Hollandois. A la fin de juillet il y jetta trois mille bombes, qui y firent moins de dommage qu'elles ne coûtoient. Son dessein étoit de brûler les magasins; il se retira après avoir perdu quinze ou seize cens hommes. Un de ses détachemens prit le Fort Isabelle, vis-à-vis de l'Isle de Cassant. Ce Fort est situé dans un fonds, couvert de trois digues, deux du côté de la mer, la troisième du côté de la terre. Sur l'angle que forment les deux digues, il y avoit une demi-lune de terre fraisée & palissadée. Entre cet Ouvrage & le Fort est une grande écluse, par le moïen de laquelle on peut inonder tout le païs. Il en étoit de ce Fort comme de Gibraltar, il n'avoit que cent hommes de garnison, & très-peu de provisions; il se rendit après un demi-jour de siège. Après ces expéditions les deux Armées ne firent de mouvemens que pour changer de camp, à mesure que les fourrages leur manquoient. Avant la fin d'octobre elles se séparèrent & furent mises en quartier d'hiver.

Les Jésuites sont condamnés à Rome. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Le fameux procès que les Jésuites soûtenoient à la Chine depuis si long-tems, fût enfin décidé cette année. Clément onze, quoique leur ami, porta un Décret qui défendoit l'usage des cérémonies Chinoises, comme superstitieuses & ressentantes l'idolatrie. Il y disoit, que la Cause étoit finie, quoi-qu'il ne prononçât point sur la vérité & la fausseté des Exposés qu'on avoit faits au St. Siège. Ce Décret fût porté à la Chine par le Cardinal de Tournon, Patriarche d'Antioche. Le Prélat y fût fort bien reçû d'abord, ensuite fort-maltraité & presque chassé avec ignominie. Lui & tous ses amis attribuèrent ces mauvais traitemens aux Jésuites. Ceux-ci ont fait tous leurs efforts pour s'en justifier, mais beaucoup de personnes n'ont pas jugé à propos de les croire.

Le Légat en partant fit un Mandement, pour interdire aux nouveaux Chrétiens Chinois l'usage des cérémonies en l'honneur de Confucius & de leurs Ancêtres, & du terme *Kim-Tien* pour signifier Dieu. Les Jésuites, & ceux qui pensoient comme eux, interjettèrent appel au St. Siège de l'exécution du Mandement & de l'excommunication dont ils étoient menacés. Clément onze soûtint les démarches de son Légat. Sans avoir égard à l'appel, il approuva le Mandement, & fit écrire aux Généraux des Dominicains, des Augustins, des Franciscains & des Jésuites, qu'ils eussent à faire savoir à leurs Religieux que son intention étoit qu'ils se conformassent à l'Ordonnance du Cardinal de Tournon.

1704. MALGRE' ces déclarations expresses, quand le Décret parut en Europe, toute la Société publia qu'il n'étoit que conditionnel, & que ses sentimens n'étoient point condamnés, puisqu'on n'y avoit point décidé de la vérité ou de la fausseté des Exposés. Ils firent divers Ecrits à ce sujet, où le Décret n'étoit pas trop bien traité. On prétend que ces Pères cessèrent alors de croire que le St. Siège est infaillible. Clément onze condamna ces Ecrits, en défendit la lecture, & obligea tous les Membres d'une Assemblée qu'ils tinrent à Rome en ce tems-là, de souscrire purement & simplement à son Décret & au Mandement du Cardinal de Tournon. Ils obéïrent, sans cesser de croire qu'ils avoient raison, & que les Cérémonies qu'ils avoient permises n'avoient rien de condamnable.

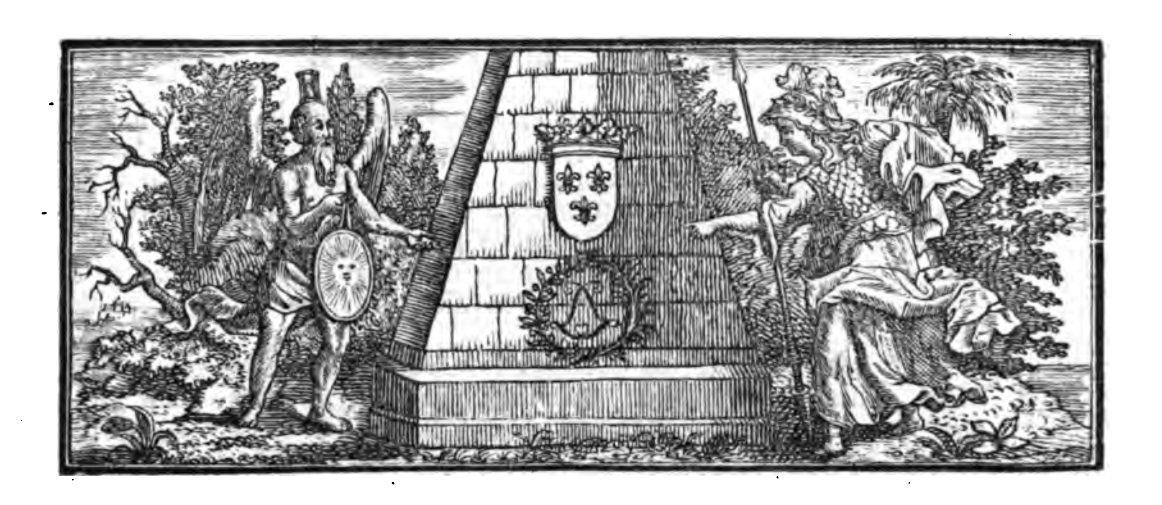
Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.

LE Légat Apostolique mourut au mois de juin mille sept cent dix à Macao, où l'Empereur de la Chine lui avoit ordonné de se retirer. Il y étoit à la garde des Portugais, qui s'acquitèrent exactement de cette odieuse commission. Clément onze en fit un magnifique éloge en présence de tous les Cardinaux. Un Italien prononça son Oraison funèbre, qui fût traduite en François, enrichie d'un grand nombre de Notes. „ L'Orateur, selon un Jésuite, y dit des choses admirables „ du zèle, de la candeur, de la charité & de la douceur de son Héros; il en fait un homme parfait, un Saint à canoniser. Puisse le „ Seigneur en avoir jugé de même, lui auquel seul il appartient de „ sonder les cœurs! L'amertume du zèle dans les gens de bien ne procède que de la trop grande vivacité, & Dieu qui connoît la droiture „ de leurs intentions, ne leur fait pas un crime de la foiblesse de leurs „ lumières". C'est dire avec quelque ménagement que ce Prélat étoit homme de bien, mais qu'il étoit imprudent & peu éclairé.

Fin du Livre Cinquante-sixième.



HIS-



HISTOIRE
DE
LOUIS XIV,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIEME.



EPUIS la bataille d'Hochſtet & les grandes ſuites qu'elle avoit euës, les Alliés ne mirent plus de bornes à leurs projets & à leurs eſpérances. Il n'étoit plus queſtion d'obtenir ſimplement une ſatisfaction pour la Maiſon d'Autriche, une ſûreté ſuffiſante pour l'Angleterre & pour la Hollande; il fût réſolu qu'on ne quitteroit point les armes qu'on n'eût forcé le Duc d'Anjou à abandonner l'Eſpagne, & que du-moins on eût réduit la France à ſes anciennes bornes. Il y avoit encore bien du chemin à faire avant que d'en venir là; mais la grande idée qu'on avoit du Général qui avoit remporté cette victoire, jointe à celle qu'il avoit de lui-même, ne permit preſque pas de douter qu'on ne réüſſît. Dans cette vûë, il fût arrêté à la Haïe,

1705. Projets des Alliés. *Quincy*, *tom. 4. pag.* 485. *Burnet*, *tom.* 5. *pag.* 350. *Lamberti*, *tom. 2. pag.* 447.

1705. Haïe, lorsque ce Général y passa, que le fort de la guerre se transporteroit sur la Moselle; qu'après la prise de Thionville ou de Saar-Loüis on passeroit dans la Lorraine, où l'on devoit être reçû à bras ouverts; & que de-là on entreroit en Champagne. Par-rapport à l'Espagne, comme elle étoit déjà entamée par la prise de Gibraltar, qu'on espéroit beaucoup des intelligences qu'on avoit dans la plûpart des Villes de Catalogne, on convint d'envoïer dans ces mers de puissantes Flottes.

Réception faite à Londres au Duc de Marlborough. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 14.*

Ces résolutions furent portées à Londres par le Vainqueur de Bleinheim. Elles ne pouvoient pas n'être point approuvées, aïant un tel protecteur. Il arriva au commencement de janvier. Toute l'Angleterre voulut le voir, les Villes entières allèrent au-devant de lui; les deux Chambres le complimentèrent, & la Reine fût priée de trouver les moïens les plus efficaces, pour éterniser la mémoire des services que ce grand Général avoit rendus. Cette Princesse lui accorda les droits de la Couronne sur la Terre & Manoir de Wood-Stock, témoignant qu'on lui feroit plaisir de bâtir sur cette Terre un magnifique Château, auquel on donneroit le nom de Bleinheim. Il faut avoüer après-tout, que ces espèces d'excès marquoient qu'on n'étoit guères accoûtumé en Angleterre à des victoires. Si on avoit bâti en France des Châteaux à l'honneur des Généraux qui ont gagné des batailles, il n'est point de Province où il n'y en eût plusieurs. Le Parlement animé, enyvré même par le plaisir de voir Loüis quatorze humilié, prodigua les subsides; il prit fort à cœur la guerre d'Espagne, cette année & la suivante il fournit de quoi y entretenir vingt-six mille hommes.

On continüa de remplir les magasins des environs de Trèves & de Traerbach; on pria l'Empereur d'entretenir seulement la guerre en Italie & en Hongrie, & de reserver la plus grande partie de ses forces pour agir sur la Moselle. On écrivit au Duc de Savoïe de se soûtenir encore quelque tems, l'assûrant qu'on porteroit de si rudes coups à la France, qu'elle seroit bien-tôt hors d'état de lui nuire. On recruta promptement les troupes, & on en leva de nouvelles; on travailla dans tous les Ports à équiper des vaisseaux. Du reste, on ne cachoit point ses projets, & on sembloit défier Loüis quatorze d'en empêcher l'exécution; il l'empêcha pourtant, du-moins pour cette année.

Efforts surprenans de la France. *Quincy, tom. 4. pag. 481. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 31.*

Il paroissoit bien difficile que la France trouvât en elle-même assez de ressources pour réparer ses pertes & pour en prévenir de nouvelles. Elle en vint pourtant à bout, au grand étonnement de toute l'Europe. Les fonds ne lui manquèrent point. Un accident moins honteux, mais aussi fâcheux que la bataille d'Hochstet (c'étoit une maladie qui s'étoit mise parmi les chevaux) avoit ruïné la cavalerie non-seulement en Allemagne, mais en Italie; elle se trouva remontée au commencement de cette année. L'infanterie fût rétablie, & les Armées furent aussi nombreuses & aussi belles qu'elles l'avoient jamais été. On augmenta encore le nombre des Officiers-généraux. La promotion fût excessive, & sur-

surpassa toutes celles qu'on avoit jamais vûës. Elle fût de soixante Lieutenans-généraux, soixante & dix-huit Maréchaux de Camp, vingt-huit Brigadiers d'infanterie & quinze de cavalerie. Cependant on verra bien-tôt une bataille, où à-peine on vit paroître un Officier-général. 1705.

LA meilleure précaution qu'on prit, fût de mettre à la tête des Armées le Maréchal de Villars. Il fût destiné pour faire échoüer les grands projets que les Alliés regardoient comme immanquables. Dès qu'il eut été chargé de cette importante commission, il alla visiter les bords de la Moselle, & reconnut exactement tout le païs qui devoit être le théatre de la guerre. Ce fût dans cette course qu'il se destina un camp où il pût arrêter le nouveau Héros Anglois. Il importoit de tout de ne pas se laisser prévenir par les ennemis; on y eut une extrême attention. Dès le commencement de mars, toutes les troupes qui devoient composer cette Armée se rendirent dans ces quartiers, d'abord au nombre de soixante & quinze Bataillons & de cent & dix Escadrons. On prit d'ailleurs des mesures, pour qu'elle pût être fortifiée par des détachemens de Flandre & d'Allemagne, à proportion de la force de celle des Alliés. Dès la mi-mai le Maréchal de Villars s'établit dans le camp qu'il avoit réconnu.

Le Maréchal de Villars fait échoüer les projets de Marlborough.

Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 31. Burnet, tom. 5. pag. 352.

C'ETOIT à Circk, Village situé à-peu-près dans le triangle que formoient Thionville, Saar-Loüis & Luxembourg, qui étoient les trois Villes qu'il importoit presqu'également de défendre. Ce camp étoit en forme de fer à cheval; la gauche s'appuïoit sur une hauteur appellée Konigsberg, la droite étoit couverte par les hauteurs du petit Village de Kerlin. Il ne pouvoit être attaqué par le front, c'est-à-dire par l'espace qui étoit entre Konigsberg & Kerlin, encore ce front étoit-il défendu par le ruisseau de Konig-Smackeren. Tous les autres endroits étoient inabordables, par les précipices & les ravins dont le terrein étoit coupé. De-là, par le moïen d'un pont qu'on avoit sur la Moselle, on pouvoit toûjours donner des secours à Luxembourg, on couvrit Thionville, & on étoit à portée d'arriver à Saar-Loüis avant l'ennemi. On fit pratiquer dans les bois, & du côté de la Nide, petite rivière qu'il falloit passer pour aller à Saar-Loüis, de grandes routes; les abbatis servoient à boucher le chemin aux Alliés; & pour avoir encore moins d'inquiétude pour Saar-Loüis, on y mit une forte garnison.

Son habileté à se camper.

Quincy, tom. 4. pag. 491. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 32.

LES troupes Alliées arrivoient cependant de tous côtés, & se formoient à Consaarbruck. Le Duc de Marlborough, plein de ses grands projets, du succès desquels il s'étoit laissé féliciter d'avance, les joignit à la fin de mai. Le second de juin il se mit en marche, passa la Saare, & vint camper aux Villages de Bourg & de Faux, à deux petites lieües de Circk. Le même jour il s'avança jusques sur la hauteur d'Anspach, séparée des derrières du camp des François par une profonde ravine. Trois jours après il vint camper à leur vûë, sa droite à Piole sur la Moselle, & sa gauche au Château de Mansberg.

1705. L'ARMÉE Françoise qui estimoit son Général, & qui avoit dit avec le reste du Roïaume que le malheur d'Hochstet ne seroit point arrivé si on ne l'eût pas tiré de Bavière, attendit fiérement l'ennemi, souhaitant le combat, loin de le craindre. Marlborough resta dans son camp onze jours. Il examina à diverses reprises la situation de son ennemi, elle le tint toûjours en respect; il prit enfin le parti de se retirer, & décampa sur les onze heures du soir le dix-huit de juin.

On n'ôse l'attaquer. *Limiers, tom. 3. pag. 183.*

LE jour même il avoit écrit au Maréchal de Villars, qu'il se retireroit avec toutes les troupes qui étoient à la solde de Hollande & d'Angleterre, pour aller en Flandre; que le Prince de Bade lui avoit donné rendez-vous pour l'attaquer, mais que n'étant point arrivé à tems, il partoit sans ruse de guerre, plein d'estime pour lui & fort fâché contre le Prince de Bade. Ce qu'il écrivoit au Maréchal de Villars, il le publia par-tout; comme si ce Prince eût été le Maître des Membres de l'Empire, & qu'il eût eu leurs troupes à ses ordres. Elles arrivoient, ces troupes, lorsqu'il décampa, & la Campagne étoit encore assez longue pour donner des batailles & prendre des Villes. Aussi le Prince de Bade se plaignit-il très-fortement de l'insulte que lui faisoit Marlborough, qui cherchoit, disoit-il, de faux prétextes, pour cacher la honte qu'il avoit de s'être engagé témérairement à une entreprise à laquelle il ne pouvoit réüssir, vû la situation de l'Armée de France. En effet, Marlborough s'étoit trop flatté, & il avoit honte de l'avoüer.

Marlborough se justifie aux dépens du Prince de Bade. *Quincy, tom. 4. pag. 494. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 33. Memoires Historiques & Chronologiques.*

ON fit de tous côtés son Apologie. On insista beaucoup sur ce qu'il manquoit de fourrages, & que les Hollandois le rappelloient pour la défense de leur propre Païs. Pour le manque de fourrages, il est notoire qu'après sa retraite on en brûla à Trèves des quantités prodigieuses. Hui avoit été pris par les François; ils etoient sur le point d'assiéger la Citadelle de Liège; n'étoient-ce pas-là des exploits capables de faire trembler la Hollande? Il n'auroit pas eu besoin d'Apologie, s'il n'avoit pas publié sa victoire avant que d'avoir vû la situation de son ennemi. Il est pardonnable de ne pas toûjours réüssir, mais il ne l'est pas de se vanter qu'on réüssira; la modestie convient encore plus aux Héros qu'aux autres hommes; sans elle ils courent risque d'être regardés comme des fanfarons.

CE dessein échoüé, sauva la France d'un grand danger; il humilia le Héros Anglois, fit connoître de plus le mérite du Maréchal de Villars, & remit la guerre en Flandre & sur le Rhin à-peu-près sur le même pied où elle avoit été les années précédentes. Dès que Marlborough eut pris la route de Flandre, on détacha du camp de Circk trente-cinq Bataillons, avec cinquante Escadrons de cavalerie & treize de dragons, pour aller joindre le Maréchal de Villeroi, qui commandoit sous l'Electeur de Bavière. Avec le reste de ses troupes, le Maréchal de Villars après s'être emparé de Trèves, se rendit à Weissembourg. Les troupes que le Maréchal de Marsin avoit commandées dans ces quartiers pendant qu'on avoit été occupé sur la Moselle, jointes

aux

aux siennes formèrent une Armée de soixante Bataillons & de cent Escadrons. Le Prince de Bade n'avoit pas encore joint le Général Thungen, qui jusqu'alors avoit tenu tête au Maréchal de Marsin. Ce Général étoit posté à Lauterbourg, pour recevoir les troupes qui lui venoient de la Moselle; on essaïa de l'en chasser, on ne pût y réüssir. On s'en vangea sur la Tour de Saltz & sur les Châteaux de Bodern & de Hatten, dont on s'empara. On prit aussi Hombourg; mais dès que le Prince de Bade eut rassemblé toutes ses forces, on fût obligé de se tenir sur la défensive; d'autant plus, que quelque échec reçu en Flandre obligea d'y envoïer du renfort, aussi-bien qu'en Italie, pour y conserver la supériorité au Duc de Vendôme. 1705.

On donneroit volontiers le détail des divers mouvemens, que fit le Maréchal de Villars pour empêcher l'ennemi de profiter de sa foiblesse & de rien entreprendre de considérable. Les Connoisseurs le liroient avec plaisir, ils y verroient la vivacité, la sagesse & l'attention qui font un bon Général; mais les Connoisseurs de l'Art ne sont pas le grand nombre de ceux qui lisent. L'Armée Impériale grossissant toûjours, par l'arrivée des contingens, que les Cercles & les Princes, malgré les sollicitations de l'Angleterre & de la Hollande, n'avoient pas fourni plûtôt qu'à l'ordinaire, le Général François ne put l'empêcher de faire quelques conquêtes à la fin de la Campagne. Elle s'empara de Drusenheim. C'étoit un poste fortifié sur le Rhin, nécessaire pour la construction d'un pont, que le Prince de Bade vouloit construire vers l'Isle de Dalunde, afin de communiquer avec les lignes de Stolhoffen & s'assûrer le passage des vivres. Les deux cens hommes qui défendoient ce poste, furent faits prisonniers de guerre, après une résistance de trois ou quatre jours.

Bonne conduite du Maréchal de Villars.

L'Armée Impériale marcha ensuite à Haguenau; la tranchée fût ouverte la nuit du vingt-neuf au trente. La Place étoit mauvaise, & n'avoit pour tous dehors qu'un chemin-couvert. L'artillerie eut bientôt fait des brêches considérables, qui mettoient en danger d'être emporté d'assaut après la prise du chemin-couvert. Le Sieur du Peri Gouverneur demanda une capitulation honorable, offrant de se rendre au bout de treize jours s'il n'étoit pas secouru. La proposition fût réjettée avec hauteur par le Général Thungen, qui ne voulut pas même lire les articles de la capitulation qu'on lui demandoit, & dit rudement à l'Officier qui les avoit apportés, qu'il n'y avoit point d'autre traitement à attendre que d'être prisonniers de guerre.

Haguenau pris par les Allemands. *Quincy, tom. 4. pag. 556. Burnet, tom. 5. pag. 359.*

Le Gouverneur homme d'esprit & de résolution, prit le parti de sortir la nuit suivante avec toutes ses troupes. Il n'étoit point investi du côté de Saverne, ce fût par-là qu'il s'échappa. Il fit dans sa Place toutes les dispositions pour une grande sortie; il ordonna aux Bourgeois, sous peine de la vie, de ne point sortir de leurs maisons jusqu'au lendemain matin, & de ne souffrir chez eux aucuns soldats. Il assembla ensui-

La garnison leur échappe. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 38.*

ensuite toute sa garnison, & la fit descendre dans le chemin-couvert. Il laissa un Colonel d'infanterie avec deux cens hommes, pour faire un feu continuël du côté des attaques. Il se mit en marche à neuf heures & demie; il trouva les chemins libres, & arriva à Saverne à six heures du matin. Le détachement qu'il avoit laissé, sortit par pelotons & eut le même bonheur. Le Général Thungen fût fort blâmé de n'avoir eu ni espions dans la Ville, ni partis en Campagne sur le chemin de Saverne, & d'avoir laissé échapper deux mille hommes, dont la prise, sans ce défaut d'attention, étoit immanquable.

1705. *Memoires Historiques & Chronologiques.*

Précautions à prendre dans un siège. *Feuquières, tom. 4. pag. 83.*

CEPENDANT, comme il peut arriver qu'on soit obligé d'assiéger une Place avec beaucoup moins de troupes qu'il n'en faudroit pour l'investir parfaitement, celui qui en est chargé a une précaution sûre à prendre, pour éviter le ridicule d'en laisser échapper la garnison. Qu'il établisse des postes la nuit, proche des portes & sur les chemins qui aboutissent à cette Place; qu'une partie de sa cavalerie soit toûjours prête à monter à cheval; la garnison ainsi observée, n'ôsera s'exposer, ou sera infailliblement battuë si elle le fait.

LA prise d'Haguenau donna lieu au Prince de Bade de bloquer le Fort-Loüis, afin d'en faire le siège au commencement de la Campagne prochaine. Il resta pendant tout l'hiver à Rastadt, pour veiller lui-même à la conservation des différens postes qu'il avoit choisis. L'Armée Françoise prit aussi ses quartiers, qui furent tellement disposés, que Saverne fût mis à couvert, & qu'on pût, si l'occasion s'en présentoit, dégager le Fort-Loüis.

Diversions utiles à la France. *Memoires Historiques & Chronologiques. Histoire des Révolutions d'Hongrie, tom. 4. pag. 168. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 245.*

C'ETOIT beaucoup pour la France, que de s'être ainsi soûtenuë sur le Rhin dans une espèce d'égalité. Elle en étoit rédevable aux Mécontens de Hongrie, & même aux troubles de Pologne; & il est visible qu'elle eût été accablée, si les Saxons, & les autres troupes de l'Empire occupées par ces diversions, eussent pû se réünir au Prince de Bade. Léopold avoit tenté à la fin de l'année dernière de se réconcilier avec les Hongrois, ne doutant pas que la défaite de l'Armée Françoise dans la Bavière ne les rendît plus traitables. On s'étoit assemblé à Schernitz à la sollicitation des Envoïés de Londres & de la Haïe, qui faisoient l'office de Médiateurs & offroient la garantie de leurs Maîtres pour l'exécution des traités. Les Mécontens persistèrent à vouloir que leur Roïaume fût électif, & que le Prince Ragotski fût réconnu Prince de Transylvanie; ainsi les Conférences n'aboutirent à rien. La guerre & les pillages recommencèrent; les Comtes Berezini & Esterhasi assiégèrent Papa, & s'en rendirent maîtres; ils s'emparèrent encore des Villes de Modern, de Posing & de St. Georges, qui leur couvroient le chemin de Presbourg.

Mort de l'Empereur Léopold; son caractère.

DANS ces circonstances Léopold mourut à Vienne le six de mai, âgé de soixante-cinq ans. Il étoit Empereur depuis mille six cent cinquante-huit. Sans avoir les qualités brillantes qui font les grands Princes, il sçut se rendre plus maître du Corps Germanique qu'aucun de ses

ses prédécesseurs ne l'avoit jamais été. Il étoit maître des Diètes, il en prescrivoit les délibérations, il en déterminoit les résolutions; en un mot, il y agissoit en Maître, sans que personne ôsât élever la voix pour se plaindre, ou se mettre en posture de se faire écouter. On le vit créer un neuvième Electeur, en menacer d'autres du Ban de l'Empire, faire un Roi *en vertu de sa toute puissance* (c'est ainsi qu'il s'exprimoit), sans le consentement & même contre le sentiment des trois Collèges. L'Allemagne toûjours si jalouse de la grandeur de la Maison d'Autriche, ne s'arma & ne combattit pendant tout son Règne que pour l'aggrandir. Sous lui la Hongrie & la Transylvanie devinrent pour sa Maison comme des Provinces héréditaires; actuëllement toute l'Europe avoit les armes à la main & s'épuisoit, pour le rendre du moins aussi puissant que l'avoit été Charles-quint. Perpétuël rival de Loüis quatorze, il s'opposa constamment à ses desseins; ne pouvant empêcher ses conquêtes, il s'en servit pour lui susciter une foule d'ennemis. Il mourut avec la consolation de le voir humilié, & plein d'espérance que cette humiliation seroit suivie de quantité d'autres. Une faute qu'on peut lui reprocher, c'est de s'être laissé amuser par-rapport à la succession d'Espagne; il la croïoit immanquable, & se la laissa enlever manque d'avoir pris les mesures que Charles second lui-même lui avoit suggérées.

1705. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 5. pag. 356. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 38.*

Les Catholiques ne lui pardonneront jamais d'avoir contribüé à détrôner les Stüards, dont ils attendoient le rétablissement de leur Religion dans la Grande-Bretagne. Les Ecrivains François sur-tout l'accablent de reproches à cet égard, & le ressentiment qu'ils en ont leur a fait faire de ce Prince un caractère fort méprisable; jusqu'à dire, qu'il manquoit des talens nécessaires à gouverner par lui-même & que c'étoit dans sa docilité aux avis de son Conseil qu'il avoit trouvé de quoi suppléer à ce qui lui manquoit. Ils n'ont pas fait réflexion, que les Rois de France ont infiniment contribué à établir la République des Provinces-Unies, qu'ils ont soûtenu les Protestans d'Allemagne, & que la paix d'Osnabrug, qui les a rendus si puissans, a été leur ouvrage. Qui peut douter après ce que la France avoit fait du tems de Cromwel, qu'elle n'eût contribué à détrôner Jaques second, s'il eût été un obstacle à ses desseins comme il l'étoit à ceux de Léopold? D'ailleurs, c'est par la suite des événemens qu'on doit juger de ceux qui gouvernent; de quel Prince ne peut-on pas dire que son Conseil supplée à ce qui lui manque?

Son Apologie.

La mort de ce Prince ne changea rien à la situation des affaires. Le Roi des Romains lui succéda sans aucune opposition, & même sans cérémonie. Joseph fit d'abord assûrer les Hongrois qu'il ne prenoit aucune part aux injures dont le feu Empereur son père se croïoit offensé; qu'il étoit dans la disposition de les traiter avec douceur, qu'il étoit prêt de faire avec eux un accommodement sincère qui leur procureroit une paix solide, les menaçant de les attaquer avec cinquante mille hommes s'ils refusoient ses offres. Ils n'écoutèrent rien; ils firent quantité d'en-

Rapin-Thoyras continué, tom XII. pag. 39.

treprises, dont presqu'aucune ne réüssit. Mais ce qui importoit extrêmement à la France, & la dédommageoit des grandes sommes qu'elle leur fournissoit, ils occupoient bon nombre de troupes, qui l'auroient étrangement embarrassée sur le Rhin, & par-tout-ailleurs où on les auroit portées.

1705.

Soûlévemens en Bavière. *Quincy, tom. 4. pag. 569. Lamberti, tom. 3. pag. 614. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Il s'alluma encore dans l'Empire une autre guerre intestine. Après la perte de la bataille d'Hochstet, l'Electeur de Bavière avoit abandonné ses Etats, son Epouse & ses Enfans. De son consentement, l'Electrice avoit conclu un Traité au camp devant Landau, par lequel l'Empereur s'étoit engagé à maintenir la Bavière dans tous ses privilèges, & à la protéger. Mais dès qu'il s'étoit vû maître des Places, il l'avoit traitée en païs de conquête, avec une tyrannie horrible; il tâcha dans la suite de l'usurper & d'en faire un de ses Etats héréditaires. Tout ce qui se trouva d'argent à Munich fût transporté à Vienne, avec les meubles du Palais Electoral. On exigea des peuples des sommes exorbitantes; les Paroisses furent accablées de quartiers d'hiver, où le soldat vivoit à discrétion. La Noblesse fût désarmée & pillée, plusieurs furent emprisonnés, d'autres cherchèrent un azile en Suisse. L'Electrice, qui avoit toûjours été très-favorable à la Maison d'Autriche, à son retour d'Italie, où elle étoit allé voir la Reine de Pologne sa mère, fût arrêtée sur les frontières de la Carinthie, & obligée de se retirer à Venise. Au mois d'août le Comte de Leuwestein fit publier une Ordonnance, qui enjoignoit à tous les Bavarois, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente-cinq, de se trouver le vingt-cinq de septembre dans les endroits marqués, pour en choisir douze mille hommes des mieux faits, qui seroient envoïés moitié en Hongrie, moitié en Italie.

Ils sont arrêtés. *Lettres Historiques. Limiers, tom. 3. pag. 187. Lamberti, tom. 3. pag. 615.*

Les païsans s'enfuirent. On leur fit un crime de leur fuite; leurs maisons furent pillées, leurs femmes, leurs mères furent emprisonnées & traitées avec la dernière barbarie. On prit des mesures pour faire périr de faim ceux qui s'étoient sauvés dans les bois; ils s'attroupèrent, & leur nombre grossit bien-tôt jusqu'à vingt mille. N'aïant point d'artillerie, ils escaladèrent Braunau; ils prirent peu après Scharding par capitulation. Si cette révolte avoit été conduite par quelque Chef d'expérience, & soûtenuë par quelques troupes réglées, les Autrichiens n'auroient pas été long-tems à se repentir de leur odieuse conduite; mais comme la plûpart étoient sans armes & mal aguerris, ils succombèrent bien-tôt. Ils avoient formé le dessein de surprendre Munich; ils s'y devoient rendre le vingt-six de décembre; mais les pluïes aïant grossi les rivières, il ne s'en trouva que quatre mille. S'étant apperçus qu'on vouloit les envelopper, ils se retirèrent en assez bon ordre à Seidling. Ils voulurent faire ferme en cet endroit; les Impériaux en tuèrent la plus grande partie & en firent six cent prisonniers; les autres furent défaits huit jours après entre Wilshoffen & Allerspach. Voïant alors l'impossibilité où ils étoient de résister au grand nombre de troupes réglées que l'Empereur avoit envoïées contr'eux, ils mirent bas les armes

&

1705.

& rendirent les Places dont ils s'étoient emparés. L'Amnistie fût publiée, & reçuë. Cela ne garantit du dernier supplice presqu'aucun des Mécontens. Ceux-là seuls qui se trouvèrent pauvres, furent en sûreté; les autres furent pendus, décapités, écartelés, & leurs membres dispersés, ou attachés sur des pôteaux aux portes des Villes; les prisons de Munich & des autres Villes furent remplies. C'est ainsi que Joseph prémier renouvella dans la Bavière le triste spectacle, que Ferdinand second avoit donné à la Bohème après la bataille de Prague; avec cette différence, que les Bohémiens pouvoient passer pour des sujets rebelles, au-lieu que les Bavarois n'ont jamais reconnu pour Maître aucun Autrichien. Cette conduite n'étoit guères propre à ramener les Hongrois, & à leur donner plus de confiance dans les promesses de Joseph qu'ils n'en avoient eu en celles de Léopold.

Charles douze toûjours victorieux. *Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 3. pag. 188.*

Pour ce qui est de Charles douze, il continüa de battre & Moscovites & Saxons, d'une manière qui donneroit presqu'un air de Roman à l'Histoire de ce Prince. Le vingt-six juillet le Général Czermetof, à la tête de vingt mille Moscovites attaqua, à trois lieües de Mittau, sept mille Suédois commandés par Lewenhaupt. Le combat commença à neuf heures du matin & ne finit qu'à la nuit. Les Moscovites ne s'étoient jamais si bien battus qu'ils le firent eu cette occasion; aussi leur perte monta à plus de six mille hommes tués sur le champ de bataille, mille prisonniers, trois pièces de canon, & trois mille chariots de munitions & de bagages. Les débris de cette Armée se sauvèrent en désordre & gagnèrent la Lithuanie. Cette victoire coûta quinze cens hommes aux Suédois.

Le dernier jour du même mois, deux mille Saxons, sous les Généraux Schullembourg & Patkul, quatre mille Lithuaniens ou Polonois commandés par le Prince Wiesnowieski, attaquèrent le Général Nieroth, qui s'étoit posté avec trois mille Suédois à Wiasdow proche de Warsovie. Le dessein des Saxons étoit de dissiper la Diète des Confédérés, qui y étoit assemblée. Le combat dura trois heures, les Polonois lâchèrent le pied les prémiers, & leur fuite entraîna celle des Saxons; leur perte monta à trois mille hommes tués, pris ou noïés.

Stanislas couronné Roi de Pologne. *Campagnes du Roi de Suède. Histoire de Pologne. Burnet, tom. 5. pag. 373. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Tous ces succès déterminèrent le Roi Stanislas à se faire couronner avec la Reine Catherine son Epouse. La cérémonie se fit le quatrième d'octobre à Warsovie par l'Archevêque de Léopold, du consentement du Cardinal Primat qui étoit mourant. Le Roi Auguste, que cette action intéressoit sensiblement, prit la poste à Dresde, & se rendit lui troisième à Tikoczim où étoit le Czar. Ils y prirent des mesures pour distribuer leurs troupes dans les quartiers d'hiver, de manière qu'ils pussent envelopper les Suédois à l'ouverture de la Campagne. On verra l'année suivante combien elles étoient justes. Ils conclurent en même tems un nouveau traité. Le Grand Duc s'obligeoit entr'autres choses à assister son Allié de troupes & d'argent jusqu'à la fin de la guerre, à restituer à la République toutes les Places de l'Ukraine & celles qu'il

avoit

1705. avoit prises ou qu'il prendroit en Lithuanie; enfin, à permettre en Moscovie l'exercice de la Religion Catholique & l'établissement d'un Couvent de Capucins à Moscou. Il étoit juste qu'Auguste marquât sa réconnoissance au Pape, qui, en sa faveur, accabloit de Brefs les Diètes, la Noblesse & les Evêques.

Corps Diplomatique, tom. 8. Part. 1. pag. 173.

STANISLAS & les Confédérés de son parti travailloient en même tems à s'unir de plus en plus avec Charles douze. L'Alliance fût signée le vingt-huit de novembre, & ratifiée par les deux Rois le quatre décembre suivant. Selon le traité, aucun des Païs appartenans à la République ne devoit être demembré; on ne devoit rien changer au Gouvernement; on ne devoit faire aucun accommodement avec le Roi Auguste qu'il n'abdiquât la Couronne; on devoit poursuivre le Czar jusqu'à ce qu'il eût réparé les dommages qu'il avoit causés. Il étoit particulièrement convenu, que le Roi de Suède ne finiroit point la guerre avant que le Roi & la République de Pologne ne fussent parfaitement tranquilles; que pour lui faciliter les moïens de la continüer, il lui seroit permis de lever des soldats, de faire marcher des Armées sur toutes les Terres de la République, qui lui ouvriroit ses Ports & fourniroit les bâtimens nécéssaires pour le transport de ses troupes. Que les traités préjudiciables à la Suède seroient déclarés nuls, & que la République ne permettroit pas dans la suite qu'il en fût contracté de semblables. Que la Maison de Sapieha seroit rétablie dans ses biens & dignités, & l'Electeur de Brandebourg reconnu pour Roi de Prusse, à condition qu'il réconnoîtroit le Roi Stanislas pour Roi de Pologne. Enfin, que les Protestans seroient maintenus en Pologne dans la liberté dont ils avoient joüi jusqu'alors.

PEU après les Confédérés écrivirent au Pape, pour lui donner part du Couronnement de Stanislas, & pour le prier de ne plus admettre les Nominations faites par l'Electeur de Saxe. La grande part que prenoit alors la France aux affaires de Pologne, celle qu'elle doit prendre au Roi Stanislas depuis que Loüis quinze a épousé sa fille, ont fait croire qu'on ne regardera pas comme des digressions inutiles ce qu'on en a dit jusqu'à présent & ce qu'on en dira dans la suite.

Campagne de Flandre. *Quincy, tom. 4. pag. 497. Burnet, tom. 5. pag. 354. Lamberti, tom. 3. pag. 471.*

TANDIS que Marlborough avoit perdu son tems & une partie de sa gloire à considérer le camp de Circk, l'Electeur de Bavière & le Maréchal de Villeroi s'étoient hazardés de sortir de leurs lignes. Ils avoient pris Huy, comme on l'a déjà dit, & se préparoient à attaquer la Citadelle de Liège. Au bruit de sa marche ils abandonnèrent cette grande entreprise, & se réfugièrent dans leur azile. Leur Armée étoit pourtant de cent dix-neuf Bataillons, & de cent soixante Escadrons. Que faut-il pour tenir la Campagne, si un pareil nombre de troupes ne suffit pas? Le Général Anglois commença par reprendre Huy, dont on n'avoit pas eu l'attention de ruiner les fortifications. Résolu de se vanger sur le Maréchal de Villeroi de la retraite peu honorable à quoi Villars l'avoit contraint, il en chercha l'occasion, & ne fût pas long-tems sans la trouver.

LES

1705. Les lignes étoient bonnes, l'Armée qui les gardoit étoit nombreuse ; mais elles étoient d'une étenduë immense ; elles commençoient à Marche-aux-Dames sur la Meuse, & alloient gagner la rivière de Gethe au-dessus de Hanut ; puis traversant la Méhaigne & suivant cette rivière, elles alloient à Lewe. La Gethe depuis Lewe servoit de ligne jusqu'à Diest, où elle se jette dans la rivière de Dyle. Cette dernière rivière, qui passe à Arschot & à Malines, servoit aussi de ligne jusqu'à celle de Rupel, dans laquelle elle se perd. Toute cette étenduë étoit au-moins de vingt lieües.

Armée Françoise dans les lignes. *Rapin-Thoyras continué, tom. XI. pag. 34.*

On n'ignora point dans l'Armée Françoise les mouvemens & le dessein de l'ennemi ; on se prépara à le bien recevoir, excepté du côté qu'il devoit faire sa principale attaque. Il prit à gauche du côté de Nehesper & d'Hillelsheim. Dix-huit ou vingt mille hommes arrivèrent le dix-huit juillet à quatre heures du matin à mille pas des lignes ; ils détachèrent deux Lieutenans, à la tête de trente Grénadiers chacun, qui marchèrent au pont du Château de Wange. On avoit négligé de rompre ce pont & on s'étoit contenté de le fermer d'une forte barrière ; mais de tant de Lieutenans-généraux, de Maréchaux de Camp, & de Brigadiers qui étoient dans ce Canton, aucun n'avoit pensé à faire garder cette barrière. Elle fût bien-tôt abbatüe. Les Grénadiers passèrent à-travers un marais & donnèrent la prémière attaque aux lignes, où se trouvèrent quarante hommes pour les défendre. Les détachemens qui suivoient ces Grénadiers, se hâtèrent de passer le pont & le marais. Onze Bataillons entrèrent dans les lignes & s'y formèrent ; ils furent suivis de quantité d'Escadrons, qui se formèrent pareillement à la tête de leur infanterie, pour en être soutenus en cas de besoin.

Elles sont forcées. *Larrey, tom. 3. pag. 656. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Duc de Roquelaure & le Marquis de Caraman commandoient en ce quartier. Avertis par les fuïards que l'ennemi étoit formé dans les retranchemens, ils y marchèrent avec vingt-un Bataillons & à-peu-près autant d'Escadrons. Le Duc de Roquelaure à la tête de ses Escadrons fût rompu par deux fois, & abandonna l'Infanterie. Elle se forma en Bataillon quarré ; elle ne pût être entamée & se retira en bon ordre, laissant seulement ses dix pièces de canon. Par bonheur, l'Electeur & le Maréchal prirent une résolution salutaire. Voïant l'ennemi dans les lignes, ils ne s'opiniâtrèrent point à l'en chasser ; ils rassemblèrent leurs troupes dispersées le long des lignes, au camp de Parck près de Louvain, azile ordinaire des vaincus, dit Lamberti, & où le Roi Guillaume s'étoit retiré après la bataille de Nerwinden. Outre l'honneur, qui est à la guerre d'une conséquence plus grande qu'on ne sauroit dire, on perdit deux ou trois mille hommes. On s'en consola, sur ce que le mal n'étoit pas aussi grand qu'il auroit pû l'être. „ Cher Baron, écrivoit l'Electeur à son Ministre favori, Dieu veuille pardonner à ceux qui „ se sont laissés surprendre. Toute l'Armée est ici, & le mal n'est pas si „ grand qu'on ne puisse y rémédier. Nous pouvons sauver le Brabant & „ Anvers, s'il plaît à Dieu ".

Belle retraite des François. *Quincy, tom. 4. pag. 596. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 36.*

Tome 3. pag. 473.

1705.
Marlborough repoussé avec perte.
Lamberti, tom. 3. pag. 473.
Quincy, tom. 4. pag. 509.
Mémoires Historiques & Chronologiques.

DIX ou douze jours après cet échec, l'Armée Françoise eut en partie sa revanche. Marlborough, toûjours entreprenant, tenta le passage de la Dyle. Les commencemens de cette entreprise furent aussi heureux qu'ils l'avoient été à Hillelsheim, mais la suite n'y répondit pas. Il jetta d'abord un pont sur la Dyle entre Noer-Ysche & Corbeck, sur lequel il fit passer onze Bataillons, trois mille Grénadiers, & trois Régimens de Dragons, qui se saisirent de deux Villages; les autres troupes défiloient quand l'Electeur de Bavière vint les attaquer. Il délogea d'abord des Villages ceux qui s'en étoient emparés, puis s'étant mis à pied à la tête des Dragons, il chargea avec tant d'impétuosité, que tout ce qui avoit passé la rivière la repassa avec le plus grand désordre. Douze pièces de canon à trois coups, pointées contre les Bataillons qui bordoient l'autre rive, n'y firent pas moins de ravages. Les Alliés cependant ne perdirent que quatre cens hommes, du-moins ils le publièrent ainsi, contre toute vraisemblance.

Situation avantageuse du Camp des François.
Lamberti, tom. 3. pag. 477.

LE Général Anglois qui vouloit absolument se battre, croïant que les François seroient par-tout tels qu'il les avoit trouvés à Hochstet, fit tant par ses manœuvres qu'il obligea l'Electeur de Bavière à quitter son camp de Parck; mais il en prit un qui ne lui étoit point inférieur, entre Over-Ysche & la Forêt de Soignies. L'Ysche, petite rivière, mais assez profonde, couvroit son front. Pour l'assûrer encore davantage, il avoit placé de l'infanterie dans tous les fonds & défilés qui étoient entre son camp & cette rivière; la Forêt de Soignies & le Château d'Over-Ysche mettoient ses flancs à couvert de toute insulte.

On empêche Marlborough de l'attaquer.
Burnet, tom. 5. pag. 355.
Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 37.
Lamberti, tom. 3. pag. 478.

DANS cette situation, l'Armée des Alliés vint pour l'attaquer. Son Général l'y avoit conduite sans communiquer son dessein à la plûpart des Officiers-généraux, ne doutant pas qu'il ne fût approuvé. Il fallut pourtant s'expliquer aux Députés des Généraux; ils voulurent avoir l'avis des Officiers de leurs troupes. Le Duc de Marlborough s'écria qu'on répondroit devant Dieu & devant les hommes de ce que l'on n'attaquoit point l'ennemi. Ce début n'empêcha point les Officiers de dire leur sentiment. Tous, excepté le Général d'Ouwerkerke, déclarèrent que ce poste ne pouvoit être forcé. Slagenbourg un d'eux ajoûta, que depuis quarante ans qu'il servoit, il n'avoit jamais vû proposer une attaque de cette nature, & encore moins la porter en délibération; il fallut céder au torrent. Le Général se plaignit qu'on l'avoit empêché de vaincre; les autres publièrent qu'ils l'avoient empêché d'être battu & ils le prouvoient assez bien. Il s'agissoit à cinq heures du soir d'attaquer une Armée dans la meilleure situation, sans avoir donné aucun ordre de bataille, sans avoir fait aucun département ou division des troupes ni des Généraux qui devoient être emploïés aux différentes attaques, sans artillerie, sans canon, sans avoir fait aucune ouverture à aucun des quatre postes qu'on devoit attaquer, de manière qu'il eût été nuit avant que l'action eût pû commencer.

CETTE

Cette espèce de procès se plaida à la Haïe. En voici les deux principales Pièces. Le Duc de Marlborough écrivit aux Etats, qu'après avoir passé plusieurs défilés, il s'étoit rendu dans une grande campagne, aïant trouvé les ennemis comme il s'y attendoit; que vers le midi, ou un peu après, toute l'Armée fût rangée en bataille; qu'après avoir visité avec Mr. d'Ouwerkerke les quatre postes qu'il vouloit attaquer, il se flattoit déjà, vû la supériorité & la bonté de ses troupes, de pouvoir bien-tôt féliciter Leurs Hautes Puissances d'une glorieuse victoire; mais qu'enfin, quand il ne s'agissoit plus que d'attaquer, on n'avoit pas jugé à propos de pousser l'affaire. „ Je suis sûr, ajoûtoit-il, que Mrs. les Députés de Vos Hautes Puissances leur feront part des raisons qu'on „ leur alléguoit de part & d'autre, & qu'ils rendront en même tems „ justice à Mr. d'Ouwerkerke, en les informant qu'il croïoit avec moi „ que l'occasion étoit trop belle pour la laisser échapper; mais je me „ suis pourtant soûmis, quoi-qu'avec beaucoup de regret ". Il y avoit un *Post-Scriptum*, conçû en ces termes: *J'ai le cœur si plein, que je ne saurois m'empêcher de répresenter dans cette occasion à Vos Hautes Puissances, que je me trouve ici avec beaucoup moins d'autorité que quand j'avois l'honneur de commander leurs troupes, l'année passée, en Allemagne.*

1705. Ses Plaintes. *Lamberti, tom. 3. pag. 478. Lettres Historiques.*

Cette Lettre fût imprimée avant que d'avoir été lûë dans l'assemblée des Etats-Généraux. Celle des Députés, qui, pour ne rien dire de plus, la contredisoit, le fût aussi. Elle étoit adressée au Pensionnaire Heinsius. „ Nous décampames hier de Braine-la-Leu & marchames „ le long de la Dyle, dans l'intention de passer les rivières de Lane & „ d'Ysche, pour chasser les ennemis. Mais aïant passé la Lane, où nous „ fumes étonnés de ne trouver personne pour nous disputer un passage „ si difficile, nous rencontrames d'autant plus de difficultés à l'autre „ poste, c'est-à-dire à l'Ysche; car nous trouvames que le terrein n'étoit „ pas propre pour la cavalerie, que les défilés étoient très-difficiles, & „ toute l'Armée ennemie si bien postée pour les défendre & nous re- „ cevoir, que nous crumes qu'on ne devoit rien tenter sans avoir au- „ paravant demandé le sentiment de Mr. d'Ouwerkerke & des autres „ Généraux. Ils jugèrent tous unanimement, que d'attaquer l'ennemi „ dans son poste étoit une chose de la dernière conséquence, & que „ le hazard en seroit trop grand pour l'Etat & pour la Cause commune. „ On allégua pour raisons, que cela ne se pouvant faire sans beaucoup „ de désavantage de nôtre côté, nous tomberions dans le dernier em- „ barras si nous venions à succomber, tant parce que nous trouvant „ si avancés dans le Païs ennemi, nous n'aurions ni Villes ni Hôpitaux „ pour y mener nos blessés, qu'à cause que l'ennemi nous auroit pû „ facilement couper les convois. Outre cela, les Généraux jugèrent, „ qu'à mettre les choses dans une juste balance, les affaires des Hauts „ Alliés & de la République n'étoient pas encore en tel état qu'on dût „ hazarder un ouvrage si désespéré ".

On y répond. *Lamberti, tom 3. pag. 479.*

1705. „ Le sentiment de Monsieur le Duc de Marlborough, aussi-bien „ que celui de Mr. d'Ouwerkerke étoit bien que la chose étoit faisable ; „ mais nous n'avons pû donner nôtre consentement à une affaire d'une si „ grande importance, contre le sentiment de tous les autres Généraux. „ Nous ne pouvons point taire à Vos hautes Puissances, que tous ces „ Généraux ont trouvé fort étrange de n'avoir pas eu la moindre con- „ noissance des marches qui se devoient faire ". On convint que le Général Anglois avoit eu tort ; mais, comme on le croïoit absolument nécessaire, à cause de son mérite personnel, & sur-tout à cause du grand crédit que lui & ses amis avoient à Londres, on l'appaisa.

Il prend quelques Forts. *Memoires Historiques & Chronologiques. Larrey, tom. 3. pag. 567.*

Le reste de la Campagne se passa sans rien entreprendre d'important. Les Alliés firent raser autant qu'ils le purent la partie des lignes dont ils s'étoient emparés. Le Baron de Mont, Gouverneur de Lewe sur la Gethe, la leur remit avec quatre cens hommes qu'on lui avoit donnés pour la défendre ; il consentit même à se rendre prisonnier de guerre avant que l'ennemi eût eu le tems de mettre son canon en batterie. Cette Place, toute environnée de marais, & qu'on ne peut aborder que par un seul passage fort étroit, avoit passé pour imprenable dans la guerre précédente, & on avoit fort applaudi à Calvo, Gouverneur de Maëstricht, de l'avoir fait surprendre. Ce ne fût pas manque de munitions qu'elle se rendit cette année, comme auroit pû faire un Village. Les Alliés y trouvèrent une grande quantité d'armes, de canons & de toutes sortes de provisions. Ils prirent encore le Château de Sand-Vliet, situé entre Berg-op-Zoom & Lillo, dont la garnison incommodoit fort la Zéélande. Ces conquêtes n'étoient pas à la vérité fort importantes, mais elles découvroient la Flandre & couvroient le Païs ennemi. D'ailleurs elles se faisoient avec un air de supériorité, qu'il est toûjours honteux & dangereux de laisser prendre à son adversaire. On a pû voir que les grands Capitaines ne l'ont jamais souffert ; qu'ils ont même risqué des actions importantes pour l'empêcher. Pour les François, avant que d'entrer en quartier d'hiver ils reprirent Diest (c'étoit un des postes de leurs lignes), & ils y enlevèrent trois Bataillons & un Régiment de Dragons. Cette Campagne, qui autrefois auroit infiniment mortifié, parut supportable ; on ne fit aucune attention aux fautes qui s'y étoient faites, & le Général fût aussi bien reçu que s'il avoit été victorieux.

Campagne d'Italie desavantageuse aux Alliés. *Quincy, tom. 4. pag. 578. Burnet, tom. 5. pag. 359. Limiers, tom. 3. pag. 176.*

Ce ne fût qu'en Italie qu'on eut de véritables succès. Le Prince Eugène, que l'Empereur y avoit envoïé avec des forces considérables, & le Duc de Savoïe y furent presqu'également maltraités. Outre la perte qu'ils firent de Verrüe, le Duc de la Feüillade prit Ville-Franche le deuxième d'avril ; Nice eut le même sort cinq ou six jours après. Ces pertes jointes aux préparatifs qu'on faisoit pour achever de dépoüiller Victor-Amedée, ne purent l'ébranler. Il rejetta toutes les propositions d'accommodement qui lui furent faites, & il résista à toutes les sollicitations que lui firent Madame Roïale & les principaux Seigneurs de la

Cour pour le déterminer à prendre un parti plus convenable à ses propres intérêts & à celui de ses peuples. On vouloit la paix en France, & d'ailleurs le grand crédit de sa fille, la Duchesse de Bourgogne, lui auroit fait obtenir les conditions les plus favorables. Il s'obstina, & sans un événement pareil à celui d'Hochstet, il eut été la victime de son obstination. 1705.

Sur le refus de ce Prince, le Duc de Vendôme eut ordre de le pousser à toute extrêmité. Toutes les forces que la France avoit en Italie, consistoient en cent dix-neuf Bataillons & en cent & trois Escadrons, non compris onze Bataillons & quinze Escadrons de troupes Espagnoles. Avec ce nombre de troupes on fût en état de pousser le Duc de Savoïe, & de contenir le Prince Eugène de manière qu'il ne pût envoïer de secours au Duc.

Prise de la Mirandole. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

On entra en action presqu'en même tems en Lombardie & en Piémont. Le Grand-Prieur assiégea en forme la Mirandole, qu'il tenoit bloquée depuis long-tems. C'étoit la seule Place qui restât aux Impériaux en Italie. Elle se rendit après vingt jours de siège, le onzième de mai. Le Prince Eugène parut ce jour-là-même sur le bord du Mincio, pour tenter le secours; mais les troupes postées de l'autre côté arrivèrent assez-tôt & en assez grand nombre pour lui faire perdre l'espérance de forcer le passage. Tout se termina à une escarmouche de deux heures, sans grande perte de part ni d'autre, parce que la rivière séparoit les combattans. Le Duc de Vendôme sur le bruit de la marche des Impériaux avoit quitté le Piémont. Après bien de mouvemens qu'il rendit inutiles, ils abandonnèrent le Veronois & entrèrent dans le Bressan.

A son retour en Piémont il trouva son Armée assemblée. Elle étoit de seize mille hommes d'infanterie & de six mille chevaux. Elle avoit un équipage d'artillerie de cent trente-cinq pièces de canon & de cinquante mortiers. Elle passa la Doria-Baltea au commencement de juin; à son approche le Duc de Savoïe se retira vers Chivas. Il fit entrer toute son infanterie, qui consistoit en dix mille hommes, dans la ligne de communication qu'il avoit fait faire depuis cette Place, dans la résolution de la défendre le plus long-tems qu'il lui seroit possible. A Verrüe, il avoit aussi fait fortifier un poste sur une montagne voisine nommée Castagneto. Ces difficultés n'arrêtèrent point. Le seize juin le Duc de Vendôme parut à la vûë de Chivas. On emploïa jusqu'au vingt-quatre à faire les approches & les préparatifs nécessaires; la tranchée s'ouvrit ce jour-là. Les travaux furent vivement poussés. Dès le trois de juillet on fût en état de faire sauter une Mine, qu'on avoit pratiquée sous l'angle saillant du chemin-couvert. L'effet en fût si favorable, qu'il donna lieu d'attaquer & de prendre cet ouvrage bien plûtôt qu'on n'auroit fait. L'action fût vive, on y perdit au-moins deux cens hommes.

Le Duc de Vendôme prend Chivas. *Ibid. Quincy, tom. 4. pag. 594.*

1705. Siège de Turin, différé mal-à-propos. Pourquoi? *Quincy, tom. 4. pag. 599. Feuquières, tom. 4. pag. 86.*

Comme la garnison étoit continuellement rafraîchie, l'unique moïen de réüssir étoit de ruiner les dehors & le Corps de la Place par le moïen de l'artillerie; c'est à quoi on s'appliqua. A l'artillerie on ajoûta la sappe, & peu-à-peu on ruina & on s'empara de tous les ouvrages qui couvroient la Place. Le Duc de Savoïe la voïant sur le point d'être emportée, en retira la garnison la nuit, avec tout ce qu'il pût d'artillerie, & lui-même se réfugia sur le glacis de Turin. Sa retraite ne pût se faire si secrettement qu'on n'en fût averti dans le camp des François. Ils le poursuivirent, tombèrent sur son Arrière-garde, lui tuèrent cinq ou six cens hommes, en prirent deux cent & quelques bagages. Ils s'approchèrent ensuite de Turin. Le Duc de la Feüillade leur Général établit son quartier à la Venerie, en attendant les troupes & les convois qui devoient lui venir, pour ôter au Duc de Savoïe l'unique azile qui lui restoit dans ses Etats. Les préparatifs se firent en effet, & on étoit sur le point d'ouvrir la tranchée, lorsqu'on jugea à propos à Versailles de différer cette entreprise jusqu'à l'année prochaine. L'occasion pourtant étoit des plus favorables. Le Duc de Vendôme avoit mis le Prince Eugène dans l'impossibilité de venir au secours. La saison avancée auroit empêché les Alliés de rien faire pour délivrer cette Place. En différant, on donnoit au Duc de Savoïe le tems de la fortifier & de la munir encore mieux qu'elle n'étoit. Si du moins on l'avoit exactement bloquée. L'occasion qu'on avoit manquée ne se réprésenta plus, & ce siège, qui étoit immanquable dans les circonstances, donna lieu à une défaite encore plus triste que celle d'Hochstet.

Prise du Château de Nice. *Quincy, tom. 4. pag. 627. Mémoires Historiques & Chronologiques. Limiers, tom. 3. pag. 176. Lamberti, tom. 3. pag. 513.*

Ce fût sur les difficultés sans nombre que le Duc de la Feüillade avoit réprésentées, qu'on prit ce mauvais parti. Au lieu de s'attacher à ce siège comme il l'auroit dû, il alla échoüer devant Asti; il y fût battu par le Général Stharemberg, & obligé de se retirer à Cazal avec beaucoup de précipitation. La Campagne finit en Savoïe par la prise du Château de Nice. Le Duc de Berwick fût chargé de cette expédition, qui étoit des plus difficiles. Ce Château est une des plus fortes Places de l'Europe. Il est composé d'une Citadelle, d'un Château encore plus élevé, & d'un Donjon qui les commande. Sa situation est sur un rocher si escarpé par l'art & par la nature dans les trois quarts de son étenduë, qu'il est impossible d'y monter, si ce n'est du côté de la Ville, vers laquel le rocher s'abaisse insensiblement en forme de rampe. Cet endroit est le seul par où on pouvoit l'attaquer. Le Duc de Savoïe l'avoit fait fortifier par trois ouvrages revêtus en forme d'Amphithéatre, avec de bons fossés, & un double chemin-couvert miné & contre-miné. De plus, il y avoit fait faire des soûterreins, dont les voûtes avoient vingt pieds d'épaisseur, pour mettre les poudres à couvert, afin d'éviter l'accident qui étoit arrivé lorsque le Maréchal de Catinat en avoit fait le siège. Quatorze cens hommes, commandés par le Marquis de Camil, & plus de cent pièces de canon la défendirent contre le Duc de Bervvick: elle ne tint pourtant que vingt-six jours de tranchée ouverte. Il est vrai qu'on l'attaqua de

de la manière la plus vive. On y envoïa tant de bombes de jour & de nuit, que la garnison fatiguée à l'excès, & ne pouvant avoir de repos, força le Gouverneur de capituler au commencement de janvier. Un peu auparavant le Comte de Santena avoit remis le Château de Montmélian, où il étoit bloqué depuis plus de quinze mois. On fit sauter ces deux Forteresses; si on l'eût fait dans la guerre précédente, on se fût épargné la peine de les reprendre.

1705.

LA prise de Nice par le Duc de Berwick, fût honorée, comme il étoit juste, d'une Médaille. † On y répresente cette Ville sous la figure d'une femme couronnée de Tours, enchaînée au pied d'un Cippe surmonté d'un globe aux Armes de France, près de la Mer, son bouclier à ses pieds. Dans le fonds on voit sa Citadelle escarpée, & entr'ouverte. La Légende, NICÆA ITERUM EXPUGNATA, & l'Exergue, IV. JANUARII MDCCVI. signifie, *que Nice fût reprise pour la seconde fois le 4. janvier 1706.* La tranchée, selon l'Académie, avoit été ouverte devant le Château la nuit du 17. au 18. novembre, & la Capitulation fût réglée le 4. janvier suivant.

† Voïés N°. LXV.

PENDANT ces diverses expéditions, le Prince Eugène, que le Duc de Vendôme avoit poussé des bords du Mincio jusques dans le fonds du Bressan, s'étoit remis en mouvement depuis son départ, & l'avoit fait avec succès. Aïant reçu tous les renforts qu'il attendoit d'Allemagne, il prit Soncino en deux jours, le douze de juillet. Il avoit passé l'Oglio le vingt-un de juin à Wago. Ce n'étoit pas la faute du Grand-Prieur, qui avoit pris les mesures les plus justes pour empêcher ce passage; mais le Comte de Toralba qu'il avoit placé de ce côté-là avec sept Bataillons & autant d'Escadrons, ne se mit pas même en devoir de disputer le passage. Cette lâcheté, ou cette négligence causa la perte de la plûpart des postes situés le long de l'Oglio. Les Impériaux sur le bord de l'Adda, menaçoient de rien moins que d'entrer dans le Milanez & de venir dégager le Duc de Savoïe.

Le Prince Eugène passe l'Oglio. *Lamberti, tom. 3. pag. 506. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

A ces nouvelles le Duc de Vendôme abandonna le siège de Chivas au Duc de la Feüillade; il joignit le Grand-Prieur son frère le quatorze de juillet. Sa prémière action fût de reprendre les retranchemens que les Impériaux avoient pris vers Serevolta. Par-là il se rétablit une communication avec l'Oglio, & les empêcha de s'étendre dans le Crémonois. Il falloit une activité & une pénétration pareille à celle de ce Général, pour parer à toutes les tentatives que fit le Prince Eugène pour faire passer du secours au Duc de Savoïe; il s'y prit de toutes les manières possibles.

Il ne peut pénétrer en Piémont. *Quincy, tom. 4. pag. 603.*

ENFIN, vers la mi-août il entreprit de passer l'Adda à force ouverte, voïant que jusqu'alors ses ruses & ses finesses lui avoient été inutiles. Depuis quelques jours il étoit sur un des bords de cette rivière, tandis que le Duc de Vendôme étoit sur l'autre pour l'empêcher de passer. Après avoir feint de vouloir faire des ponts sur cette rivière vis-à-vis de Paradis, il marcha tout-d'un-coup en descendant, comme s'il avoit voulu

Il est battu à Cassano. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 44.*

la

1705. *Lamberti, tom. 3. pag. 507. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

la passer à Pizzighitone. L'Armée Françoise le suivit, la rivière entre deux, & s'étendit un peu trop. Son Général comptoit qu'en quelque lieu que son ennemi voulût la passer, il seroit rassemblé assez-tôt, & en état de s'y opposer, avec un Corps supérieur à celui qui auroit passé. Ce raisonnement eut été sans replique ou plûtôt sans inconvénient, si tout le bord de cette rivière que le Duc de Vendôme avoit à suivre eût été libre pour se communiquer, sans défiler sur des ponts ; mais c'est ce qui n'étoit pas. L'Adda, comme toutes les autres rivières de ces quartiers fournit des eaux pour arroser la Campagne. Il y a un Naville au Canal, qui prend auprès de Paradis, & qui rentre dans cette rivière un peu au dessous du pont de Cassano ; un peu au-dessous de ce pont sort un autre Naville, qui embrasse Lodi & rentre dans cette rivière vers Pizzighitone.

Détail de ce combat. *Quincy, tom. 4. pag. 605. Feuquières, tom. 4. pag. 8.*

Par cette description, il est aisé de voir que l'Armée Françoise, qui vouloit tenir l'Adda de près, étoit séparée en trois. Son Avant-garde en-dedans du Naville qui embrasse Lodi, son centre vis-à-vis du pont de Cassano, & son Arrière-garde dans le dedans du Naville qui venoit de Paradis à ce pont. Le Prince Eugène, à qui la constitution du terrein par où il marchoit étoit favorable pour cacher ses mouvemens, choisit le tems où l'Armée Françoise étoit ainsi séparée, pour en attaquer le centre. Il étoit avec toutes ses troupes fort-près du pont de Cassano. Il fit tout-à-coup attaquer ce pont, auprès duquel les Bataillons François marchoient en défilant. Ces Bataillons pris en flanc furent d'abord mis dans un grand désordre. Au même tems une partie de l'infanterie Allemande passa la rivière au-dessus du pont, & fit perdre du terrein à la colonne de l'infanterie Françoise, qui ne s'attendoit point-du-tout à combattre. Elle se remit promptement, & marchant la bayonnette au bout du fusil, elle tua ou précipita dans la rivière la plus grande partie de ce qui avoit passé.

Ceux qui avoient passé sur le pont, voulurent s'étendre pour faire place à ceux qui les suivoient ; mais ils furent chargés par les prémiers Bataillons qu'ils avoient battus, & qui s'étoient rétablis sous le Château de Cassano. La droite qui n'avoit plus d'ennemis à combattre en-deçà de la rivière, prit en flanc les Impériaux qui faisoient encore ferme & les tailla en pièces. L'Arrière-garde arriva dans le même tems, & acheva de détruire tout ce qui avoit passé, soit sur le pont, soit dans la rivière. Le Prince Eugène abandonna le champ de Bataille, où il laissa la meilleure partie de son infanterie. Il eut quatre mille trois cent quarante-sept blessés suivant l'Etat du Commissaire-général Impérial, mille neuf cent quarante-deux prisonniers, & six mille cinq cent quatre-vingt-trois morts sur le champ de bataille. Selon l'Etat du Commissaire-François, le Duc de Vendôme n'eut que deux mille sept cent vingt-huit hommes tués ou blessés. Il ne prit que trois pièces de canon, c'étoit tout ce qui avoit passé le pont ; point de bagage, parce qu'il étoit au-delà de la rivière.

1705.

Le Prince Eugène ne laissa pas de s'attribuer la victoire. Soit par politique, ou pour sa propre gloire, il écrivit en ces termes au Duc de Marlborough. „ Vôtre Altesse me pardonnera si je ne lui écris „ pas de ma propre main ; ma blessure m'en empêche, quoi-qu'elle ne „ soit pas dangereuse. Par la rélation ci-jointe, que j'ai fait faire en „ hâte, Vôtre Altesse verra ce qui est arrivé hier entre les deux Ar- „ mées. Un de ces jours je ferai chanter le *Te Deum* pour remercier „ Dieu de l'heureux succès, qui est d'autant plus remarquable, que „ toute l'Armée ennemie étoit au combat, ce que je ne savois pas au- „ paravant ; & voïant le terrein où les ennemis ont été battus, la cho- „ se est inconcevable, tant ils étoient avantageusement postés. Selon „ l'avis que je viens de recevoir par des déserteurs & des prisonniers, „ leur perte est très-considérable, & la confusion étoit si grande, que „ beaucoup de leurs troupes avec une grande quantité de bagages se „ noïèrent dans l'Adda. Nos Généraux apportent encore quelques éten- „ darts & drapeaux, & on trouve aussi plusieurs prisonniers tant Offi- „ ciers que soldats. On peut juger que de nôtre côté l'affaire ne s'est „ point passée sans perte ".

Le Prince Eugène se dit victorieux. *Lamberti, tom. 3. pag. 509. Limiers, tom. 3. pag. 179.*

On fût si persuadé en France du grand avantage que les troupes des deux Couronnes avoient remporté dans cette action, que l'on n'hésita pas d'en conserver le souvenir par un Monument authentique, & de placer cette Victoire, quoi-que contestée, parmi les Evénemens les plus glorieux de ce Règne. Dans la Médaille que l'on fit frapper à cette occasion, on voit l'Adda sous la figure d'une femme couronnée de roseaux & panchée sur son urne ; elle regarde la Victoire, qui enlève de dessus ses bords un drapeau aux Armes de l'Empire. La Légende, DE GERMANIS, & l'Exergue, AD CASSANUM, XVI. AUGUSTI. MDCCV, signifient, *Victoire remportée sur les Allemands auprès de Cassano, le 16. août 1705.* †

† Voïés N°. LXVI.

On crut le Prince, ou on fit semblant de le croire. Les vaincus & les vainqueurs triomphèrent également. L'Adda cependant ne fût point passé, & le Duc de Savoïe resta sans secours. Aussi dans les Lettres qu'il écrivit à Vienne, à Londres & à la Haïe, appelloit-il cette Journée la malheureuse Journée de Cassano, qui devoit infailliblement causer sa ruine, si l'on ne faisoit promptement les plus puissans efforts pour le soûtenir. D'ailleurs, des troupes qui passent un pont, qui passent une rivière à gué, & qui sont obligées de les repasser, par la supériorité que prend sur elles l'ennemi qu'elles ont attaqué, peuvent-elles le faire sans un grand désordre, & par une suite necessaire, sans une très-grande perte ?

Ce qu'en pensoit le Duc de Savoïe. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 44.*

Après-tout, il faut rendre justice au Prince Eugène ; son projet étoit beau. Ce Prince faisoit la guerre avec une Armée fort inférieure à celle des deux Couronnes, & sans établissemens, c'est-à-dire sans avoir une seule Ville. Cependant il cherchoit toûjours à attaquer. Il attaquoit en effet, mais de manière qu'il ne se commettoit jamais à une action,

Habileté du Prince Eugène. *Feuquières, tom. 4. pag. 12.*

1705. action, qui pût être décisive contre lui, quoi-qu'elle pût l'être contre son ennemi. Ce talent n'est assûrément pas médiocre, & marque une attention continuëlle & suivie de se procurer d'heureux succès sans s'exposer à ruiner les affaires de son Maître. Ces grandes vûës se trouvoient dans l'action de Cassano, & il auroit réüssi à séparer l'Armée des deux Couronnes & à en battre une partie, s'il n'avoit pas attaqué trop-tôt.

Faute qu'il fit à cette occasion. *Feuquières, tom. 4. pag. 13.*

Il est évident qu'il auroit pû n'entrer en action qu'après que le centre de l'Armée auroit été bien loin au-delà du pont de Cassano; que dans cet éloignement il auroit sans aucune opposition fait passer toute son Armée sur le pont, & auroit absolument détruit l'Arrière-garde, qui suivoit ce centre de fort loin; qu'alors il auroit pû au-moins pénétrer dans le Milanez & y causer une révolution, parce que cette Province se trouvoit alors sans troupes. Au-lieu que de la manière dont il s'y prit, il attaquoit un Corps du-moins égal à celui qu'il avoit fait passer; ce Corps étoit suivi d'un autre qui marchoit pour le joindre, & qui le joignant en effet avant la fin de l'action, acheva de la rendre décisive pour les François. Ainsi ce projet habilement pensé, & conduit jusqu'au moment d'être exécuté heureusement, n'a manqué que par un peu de précipitation à en commencer l'exécution plûtôt qu'il ne falloit. On croit que ce qu'on vient de dire fait plus d'honneur à ce Général, que sa Lettre au Duc de Marlborough, supposé toutefois qu'elle soit de lui.

Fautes du Duc de Vendôme. *Ib. pag. 14.*

Pour le Duc de Vendôme, quoi-qu'il ait été constamment victorieux, c'est peut-être la journée où il a fait le plus de fautes. Durant quelque tems il avoit empêché le Prince Eugène de passer l'Adda vers sa source. Voïant que l'ennemi la descendoit, il se crut obligé de le cotoïer de près, de peur qu'à la faveur des gués il ne passât avant qu'il fût en état de s'y opposer. Cette crainte étoit raisonnable; mais, pour parer à cet inconvénient, il n'étoit pas nécessaire de se séparer comme il fit, du-moins devoit-il veiller sur le pont de Cassano.

Il ne pouvoit y avoir dans le Château de Cassano qu'une foible garnison pour la sûreté de ce pont; il falloit donc le faire rompre, ou le protéger par un bon Ouvrage hors d'insulte. Cette précaution aïant été négligée, il n'étoit pas pardonnable, tandis que l'Armée en colonne passoit devant ce pont, de n'y pas poster un Corps d'infanterie pour le garder; d'autant plus, que l'ennemi, qu'on cotoïoit, en pouvoit être fort-près sans qu'on le sçût, la constitution du païs lui étant favorable pour cacher sa marche & ses mouvemens. Il n'étoit pas non-plus nécessaire qu'il fit marcher ses troupes entre l'Adda & les canaux. Car qu'auroit gagné le Prince Eugène d'avoir passé l'Adda, s'il lui avoit encore fallu passer un de ces canaux pour attaquer l'Armée Françoise, qui pouvoit se poster avantageusement sur les petites hauteurs qui sont sur les bords de ces Navilles, presque toûjours plus difficiles à passer que les rivières d'où ils sortent?

La

LA victoire couvrit toutes ces fautes, qu'on n'auroit pas manqué de relever si le succès eût été malheureux. La conduite du Général, sa présence d'esprit, sa bravoure, empêchèrent même peut-être qu'on ne les remarquât. Il fût toujours au plus fort de la mêlée ; il eut un cheval tué & cinq coups de fusil sur lui. Le péril à quoi il s'exposoit attira autour de lui la plûpart des Officiers-généraux ; douze d'entr'eux tombèrent à ses côtés ; ce qui inspira à ses troupes un redoublement de force & de valeur, qui leur fit renverser tout ce qu'elles avoient d'ennemis devant elles. Le reste de la Campagne se passa en marches & en contre-marches, qui aboutirent toûjours à fermer le passage aux secours que le Duc de Savoïe demandoit avec les plus vives instances, & à pousser insensiblement l'Armée Impériale dans le Bressan, où elle s'étoit d'abord formée. Comment ne sentoit-on pas à Versailles par ces opérations, si différentes de celles qui se faisoient en Flandre, quelle différence il y a d'homme à homme, & qu'un Général d'un même mérite auroit eu sur l'Escaut à-peu-près les mêmes succès que celui-ci avoit sur le Pô?

1705. Le Duc de Savoïe reste sans secours. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

LOÜIS quatorze auroit eu tout sujet d'être content de cette Campagne, si les affaires du Roi Catholique son petit-fils ne s'étoient pas dérangées au point qu'elles le furent. La faute énorme que le Conseil de ce jeune Prince avoit faite de laisser prendre Gibraltar, fût la source de la plûpart des disgraces qu'il éprouva cette année & les suivantes. On ne pensa qu'à reprendre cette Place, & on négligea tout le reste. Le siège en avoit été formé au mois d'octobre de l'année précédente. La tranchée s'étoit ouverte le vingt-un, & on l'avoit poussée avec assez de succès. Manque de fascines & de madriers, on fût long-tems à établir les batteries ; elles ne furent en état de tirer que le six novembre. En deux jours on renversa un bastion. Ce bastion renversé donna lieu de battre la courtine ; on y eut bien-tôt fait brèche, & on comptoit d'emporter la Place dans huit jours au plus tard ; mais par malheur le Vice-Amiral Leack parut dans la Baïe le lendemain avec seize vaisseaux Anglois & Hollandois. Il jetta dans la Place tout ce qu'il voulut de vivres, de soldats & de munitions de guerre.

Dérangement des affaires de Philippe cinq. *Quincy, tom. 4. pag. 442. Lamberti, tom. 3. pag. 514. Burnet, tom. 5. pag. 361. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 39.*

MALGRE' ce puissant secours, elle pensa être prise le dix. On avoit découvert sur la montagne une petite route, par laquelle on pouvoit aller attaquer les retranchemens des assiégés & entrer dans la Ville. Quoi-que la Flotte ennemie fût arrivée, on ne laissa pas de tenter cette avanture. Le Marquis de Villadarias commanda un Colonel Espagnol avec cinq cens hommes, pour monter pendant la nuit sur la montagne & surprendre les assiégés le lendemain. Ces cinq cens hommes parurent sur la croupe de la montagne à la pointe du jour, & chargèrent si brusquement qu'ils s'emparèrent d'abord du Pâté ; ils s'avancèrent, & firent plier tout ce qui se présenta devant eux. Toute la garnison survint ; les Espagnols plièrent à leur tour, & furent obligés de se retirer. S'ils avoient été soûtenus comme ils devoient l'être, ou que du-

1705. du-moins on eût en même tems donné l'assaut à la Place, les brêches du côté de l'attaque étant suffisantes, on s'en seroit infailliblement rendu maître, parce qu'alors Leack n'avoit pas encore débarqué ses troupes, & que la garnison avoit à-peine mille hommes en état de servir, dont le Prince de Darmstat en avoit pris six ou sept cent pour repousser le détachement qui l'avoit attaqué du côté de la montagne.

Levée du siège de Gibraltar.

Lettres Historiques. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 204.

CETTE occasion ne se trouva plus. Les assiégés continuëllement rafraîchis par de nouveaux secours, prirent le dessus sur les assiégeans, ruinèrent leurs travaux & leurs batteries par de fréquentes sorties, & les éloignèrent de leurs murs ; de manière qu'au mois de janvier le siège étoit bien moins avancé qu'il ne l'étoit à la fin d'octobre. Les deux Cours de Versailles & de Madrid s'opiniâtrèrent à cette entreprise. Le Roi Catholique envoïa de nouvelles troupes & de nouveaux convois d'artillerie; le siège recommença, & n'avança guères plus. Pour dernière ressource, il y envoïa son nouveau Capitaine-général le Maréchal de Tessé, & cela d'une manière fort choquante pour le Marquis de Villadarias, qui dans le vrai étoit un homme de mérite, & qui, à la faute près qu'on a remarquée, avoit fait tout ce qu'on pouvoit faire avec une Armée médiocre & mal-pourvûë, dans la plus mauvaise saison de l'année, contre une Place forte & continuëllement rafraîchie. Ce Marquis se retira fort mécontent avec quelques Seigneurs qui l'avoient suivi en qualité de Volontaires. Il se plaignit même à la Cour de France.

Défaite d'une Escadre Françoise.

Quincy, tom. 4. pag. 451. Mémoires Historiques & Chronologiques.

LE Maréchal de Tessé le justifia en ne faisant pas mieux que lui. Il fallut de nouveaux secours. Le Baron de Pointis reçut ordre de la Cour de Madrid d'aller avec son Escadre attaquer la Place par mer. Cette Escadre n'étoit que de treize vaisseaux. Le Baron, de Cadix où il étoit, prit la poste pour aller à Madrid répréfenter qu'il y avoit dans la rivière de Lisbonne plus de trente vaisseaux, qui ne manqueroient pas de le venir brûler dans la Baïe de Gibraltar où il n'y avoit aucun abri. Ses raisons ne furent point écoutées, il obéït. Il mit à la voile le douze de mars avec ses treize vaisseaux & plusieurs bâtimens de charge ; il arriva le seize. Le canon & les mortiers qu'il débarqua, mirent le Maréchal de Tessé en état de continüer ses attaques. A-peine le débarquement fût-il fait, que les gros vents contraignirent huit de ses vaisseaux de prendre le large.

LA Flotte Angloise, forte de trente-cinq voiles, parut dès le vingt-un à la pointe du jour dans la Baye. Le Baron de Pointis craignant d'y être enfermé, fit promptement couper ses cables, pour tâcher de prendre le large ; il ne le pût; il fût aussi-tôt investi par cette multitude. Il se battit pourtant depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Trois de ses vaisseaux, de soixante-six, de soixante & de cinquante-six pièces de canon, furent enlevés à l'abordage; pour lui, suivi du Sieur Lauthier il se fit jour à-travers la Flotte ennemie, & alla échoüer sur la Côte entre Estepona & Martella. Ils brûlèrent leurs vaisseaux ; l'un de quatre-vingt-six pièces de canon, l'autre de soixante & quatorze.

APRÈS

1705.

Après cet échec le siège continüa encore. Il fallut enfin le lever le vingt-trois d'avril. Le Maréchal de Tessé le fit avec ordre; il retira toute son artillerie, même les affûts des pièces crevées & hors d'état de servir. Il ne fût point inquiété dans sa retraite, ne remportant que l'honneur d'avoir obéï, & le chagrin de voir son Armée tellement ruinée, qu'elle étoit hors d'état de faire tête aux Portugais. Il laissa autour de cette Place quatre mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, qui y furent fort inutiles, & qui, selon les apparences, auroient sauvé la Catalogne s'ils y avoient été envoïés.

Conquêtes des Alliés en Estramadure.

Quincy, tom. 4. pag. 636. Burnet, tom. 5. pag. 361. Lamberti, tom. 3. pag. 516.

Les Alliés avoient fait des préparatifs immenses contre l'Espagne. Ils avoient envoïé de grands secours en Portugal, & avoient pris des mesures pour avoir dans la Méditerranée une Flotte de soixante & douze vaisseaux de ligne. Philippe cinq se prépara à leur résister. Craignant sur-tout pour Cadix, il y donna presque son unique attention, & vint à bout d'ôter à ses ennemis la pensée même d'attaquer cette importante Place. Le reste fût négligé. Les Places menacées par les Armées du Portugal ne furent ni réparées, ni pourvûës de garnisons suffisantes, & on ne pût assembler que des forces médiocres pour empêcher les conquêtes qu'on craignoit. Le siège de Gibraltar levé à tems auroit paré à tous ces inconvéniens.

Prise de Salvaterra.

Mémoires Historiques & Chronologiques. Quincy, tom. 3. pag. 637.

Il duroit encore lorsque le Marquis Das Minas & les Généraux Anglois & Hollandois se mirent en mouvement. Le prémier, à la tête de huit mille hommes, se présenta le deux de mai devant Salvaterra, non pour l'assiéger, mais pour y entrer. Dom Antonio Lopés de Gallardo qui en étoit Gouverneur, l'avoit venduë à l'Amirante de Castille pour une certaine somme, en attendant quelque bon Gouvernement. Il n'eut pas plûtôt touché l'argent que lui fit compter le Marquis Das Minas, qu'il lui fit ouvrir ses portes. La garnison, qui n'étoit que de quatre cens hommes d'infanterie & de trente Cavaliers, aima mieux être dépoüillée & se laisser conduire dans les prisons de Lisbonne, que de suivre l'exemple de son indigne Gouverneur.

De Valencia d'Alcantara.

Ibid. pag. 638. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 240. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 40.

Le Comte de Galloway & le Baron de Fagel assiégèrent en même-tems Valencia d'Alcantara, située dans une gorge de montagne sur la petite rivière de San Salvador, à cinq lieuës d'Alcantara & à six de Portalègre. Dom Alonzo de Mariaga en étoit Gouverneur. Il n'avoit pour la défendre que trois cent cinquante Castillans. Il fût assiégé dans les formes, & soûtint cinq assauts contre l'élite des troupes Angloises & Hollandoises. Le dernier dura plusieurs heures; car il se retrancha de ruë en ruë, & il ne se rendit avec cent & douze hommes qui lui restoient, que lorsque trois coups de fusil l'eurent mis hors de combat. Les Anglois & les Hollandois commirent plus de désordre en cette malheureuse Ville qu'ils n'avoient fait au Port Ste. Marie en levant le siège de Cadix. Ni les Généraux ni les soldats ne se souvinrent point que la Reine avoit marqué devant son Parlement qu'une conduite si irrégulière, & si propre à révolter les Espagnols, l'avoit pénétrée de la plus

1705. amère douleur. Le Général Fagel en rendant compte à ses Maîtres de cette expédition, dit qu'on ne pût pas empêcher les soldats de faire quelque pillage, selon les maximes de la guerre. Sans doute que selon ces maximes le pillage est permis; mais des Généraux qui ont de l'humanité & quelque Religion, empêchent autant qu'ils le peuvent qu'il ne soit accompagné de ces horribles excès, que la Nature & le Christianisme condamnent également.

Evénement singulier. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag.* 40. *Quincy, tom.* 4. *pag.* 638.

La prise de cette Place fût accompagnée d'un événement assez singulier pour mériter d'avoir ici sa place. Les cent douze hommes qui y avoient été pris furent mis à la garde de trente Cavaliers, pour être conduits à Portalègre. Lorsqu'ils eurent passé les montagnes, les Cavaliers s'arrêtèrent pour repaître dans une prairie près de Marban; ils mirent pied à terre sans prendre aucune précaution contre leurs prisonniers; ceux-ci eurent bien-tôt pris leur parti; tout-à-coup ils se jettèrent sur leurs gardes, les désarmèrent, & prenant chacun différentes routes, se sauvèrent sans qu'on en pût reprendre un seul.

Prise d'Albuquerque. *Ib. pag.* 639. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

La prise de Valencia fût suivie de celle d'Albuquerque. C'est une petite Place de l'Estramadure, à demie lieuë de la rivière de Gabora; elle tint sept jours de tranchée ouverte. C'est à quoi se terminèrent les grandes conquêtes qu'on avoit projetté de faire. Il ne tint pas aux Généraux des troupes auxiliaires qu'on n'en fit davantage; mais les Généraux Portugais contens de ces succès demeurèrent dans l'inaction, & se mirent le plûtôt qu'ils purent en quartier de rafraîchissement. Ils n'avoient pourtant pas beaucoup à craindre du Maréchal de Tessé, qui avec sa foible Armée n'avoit pû faire autre chose que de se camper entre le Tage & la Guadiana, & de placer un autre Corps au-delà du Tage entre Coria & Placentia, pour arrêter leurs courses & couvrir en partie Badajoz & Ciudad-Rodrigo.

Conspirations découvertes. *Quincy, tom.* 4. *pag.* 641. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag.* 41.

Ils comptoient du-moins autant sur diverses conspirations que l'Amirante de Castille avoit formées, que sur la supériorité de leurs forces. Jamais homme ne fût plus fécond en perfidies que ce Seigneur; l'Espagne eut été tranquille si on s'en étoit assûré comme on l'avoit dû. Il en avoit formé à Madrid, à Grenade, à Cadix; toutes furent découvertes. La prémière devoit s'exécuter dans le Palais de Buen-Retiro, dont le Marquis de Leganez, Grand Maître de l'Artillerie du Roïaume étoit Gouverneur. On devoit enlever Philippe cinq & son Epouse pour les conduire à Lisbonne; si dans la route on avoit voulu les délivrer, les ordres étoient donnés pour les poignarder. Les mesures avoient été prises pour le onze de juin Fête du St. Sacrement. Ce même jour on devoit faire main-basse sur tous les François qui se trouveroient à Madrid. Ce projet est si noir, sour-tout par rapport à l'assassinat du Prince & de la Princesse, qu'on n'óseroit assûrer qu'il ait été formé. Ce qui est de certain, c'est que le Marquis de Leganez fût arrêté, & conduit en France, où il mourut en mille sept cent onze.

A Grenade la conspiration avoit été trâmée par un Moine & par un Médecin. Le prémier, qui étoit le principal Chef, se sauva; l'autre fût arrêté avec quelques-uns de ses complices. Ils devoient égorger la garnison, le même jour qu'on auroit pris ou poignardé à Madrid le Roi Catholique. 1705.

A Cadix, un Capitaine du Régiment de Valence avoit été gagné. La négociation s'étoit faite sur mer dans des chaloupes qui se rencontroient. Un jour deux chaloupes, où il y avoit douze Espagnols, sortirent du Port comme pour aller à la pêche; on remarqua qu'elles ne prenoient pas la même route que les autres pêcheurs. Deux chaloupes Françoises furent détachées pour les observer; elles virent venir au large une autre chaloupe, qui joignit les deux Espagnoles; elles les attaquèrent toutes trois & s'en saisirent. On avoit apperçu que ceux qui étoient sur la troisième chaloupe avoient jetté quelque chose dans la mer; on avoit remarqué l'endroit, on y descendit des plongeurs; ils rapportèrent un fusil, dans lequel on trouva des Lettres de l'Archiduc, de l'Amirante & du Prince de Darmstat. On trouva sur le Patron d'une des deux chaloupes une Lettre du Major du Régiment de Valence, qui mandoit au Prince de Darmstat d'attaquer le Fort de St. Sebastien lorsqu'on lui feroit un certain signal.

Larrey, tom. 3. pag. 652.

Les Flottes combinées étoient déjà arrivées à Lisbonne. L'Angleterre s'étoit en quelque sorte épuisée pour exécuter les grands projets formés contre l'Espagne. Elle avoit envoïé quantité d'Ingénieurs, de Bombardiers & d'Officiers d'artillerie, des munitions de guerre & de bouche en abondance, & sept à huit mille hommes de débarquement sous les ordres du Comte de Peterborough. Quincy dit qu'on avoit fait aussi de grands efforts en France, afin d'avoir une Armée navale capable de secourir l'Espagne, & qu'on avoit armé quarante-quatre vaisseaux à Toulon & dix-sept à Brest. Cette Flotte ne parut ni sur l'Océan ni sur la Méditerranée, & les Alliés y furent absolument les maîtres.

Tom. 4. pag. 643.

Aprés bien des Conseils tenus à Lisbonne, il y fût arrêté que la Flotte iroit sur les Côtes de Catalogne, & que l'Archiduc s'y embarqueroit. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables. Les habitans de Vich & des environs s'étoient déjà révoltés, il n'y avoit point de troupes Espagnoles en Campagne; la garnison de la Capitale étoit foible, les autres Places étoient confiées à la garde des Bourgeois, qui pensoient déjà pour la plûpart à changer de Maître.

La Flotte parut le vingt-deuxième d'août. Les huit mille hommes qu'elle débarqua entre Barcelone & Palamos, furent joints par un nombre considérable de Miquelets. Cette jonction anima l'Archiduc, & lui donna la hardiesse de prendre terre le vingt-huit pour assiéger Barcelone. Il fût résolu qu'on commenceroit par le Fort de Mont-Joüi. Cependant Dom Francisco de Velasco Viceroi prit toutes les mesures convenables pour se défendre. Il assembla les habitans, & les exhorta à la

Celle de Barcelone réüssit.

Burnet, tom. 5. pag. 363. Mémoires Historiques & Chronologiques.

1705. à la fidélité. Il leur dit que comme il étoit impossible que dans une si grande Ville il ne se trouvât quelques Mécontens, il les exhortoit de se déclarer au jour, leur promettant des sauf-conduits pour se retirer en sûreté; mais qu'après cet offre, il feroit pendre sans forme de procès Nobles, Prêtres, Moines, en un mot, tous ceux qui se rendroient suspects de trahison. Tous protestèrent qu'ils ne manqueroient jamais de fidélité à Philippe-cinq.

Les Alliés s'en rendent maîtres. *Lamberti, tom. 3. pag. 531. Quincy, tom. 4. pag. 647. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 43.*

TOUT le monde sait que Barcelone n'est pas une Ville qu'on puisse prendre avec dix ou douze mille hommes; ce n'étoit pas aussi sur leur Armée que les Alliés comptoient pour s'en rendre maîtres. Le quatorze septembre le Prince de Darmstat à la tête de quelques Bataillons Anglois s'avança vers Mont-Joüi, que le Commandant avoit vendu. Il ne pût le livrer; le Viceroi averti de sa trahison, l'avoit fait pendre, & avoit changé la garnison. Le Prince de Darmstat ignorant ce qui s'étoit passé, fit le signal dont il étoit convenu; le Château & les retranchemens qui le couvroient lui répondirent par une décharge générale du canon & de la mousqueterie. Il fallut attaquer de vive force les retranchemens, qu'on avoit cru prendre sans coup férir; l'action fût très vive, le Prince de Darmstat y fût tué avec sept à huit cens Anglois. On ouvrit la tranchée devant ce Fort; une bombe aïant fait sauter le dix-sept du mois le magasin à poudre, la garnison l'abandonna & se retira dans la Ville.

Philippe perd le Roïaume de Valence. *Ibid. Lettres Historiques.*

ON l'attaqua aussi-tôt par mer & par terre. L'émeute de la populace fût si grande dès le troisième d'octobre, que Dom Velasco ne pouvant la contenir fût obligé de battre la chamade. On fût six jours à régler la Capitulation, le Viceroi & les autres Seigneurs Espagnols aïant constamment refusé de signer un Acte dans lequel l'Archiduc prenoit le titre de Roi d'Espagne. On convint que la Capitulation se feroit avec le Duc de Peterborough Général des troupes Angloises, qui avoit fait le siège. Toutes les Places de la Province se déclarèrent aussi-tôt pour l'Archiduc, à la reserve de Roses, dont la fidélité ne pût être ébranlée. La Ville de Valence & la plus grande partie de ce Roïaume suivirent l'exemple de la Catalogne. C'est ainsi que Philippe cinq perdit en six semaines deux grandes Provinces, que cinq ou six mille hommes auroient maintenuës dans son obéïssance; il ne pût les recouvrer qu'après dix ans de guerre. Tout ce qu'il pût faire alors fût d'envoïer quelques troupes pour sauver les restes du Roïaume de Valence & empêcher ses ennemis de pénétrer dans l'Arragon.

Les Portugais lèvent le siège de Badajoz. *Burnet, tom. 5. pag. 371. Rapin-Thoyras, ibid.*

LA Campagne d'Automne s'étoit cependant ouverte. L'Armée Portugaise, fort supérieure à celle que commandoit le Maréchal de Tessé, s'attacha au siège de Badajoz, contre le sentiment du Baron de Fagel, qui avoit inutilement répresenté que cette Place étoit bien fortifiée, & qu'il n'étoit pas possible d'en faire la circonvallation à la vûë de l'Armée des deux Couronnes. En effet, le Maréchal de Tessé passa la Guadiana le quatorzième octobre; le lendemain il jetta mille hommes dans

dans la Place par le pont de Chevora. L'entrée de ce secours détermina le Marquis Das Minas à se retirer. Le Comte de Galloway perdit un bras à ce siège, & eut encore le chagrin de s'entendre reprocher par Fagel que Das Minas & lui avoient négligé de ruiner les magasins des Espagnols à Talavera, dont la perte auroit empêché le Maréchal de Tessé d'assembler son Armée. Ces deux Généraux étoient toûjours divisés. Le Roi de Portugal tiroit beaucoup plus de l'Angleterre que de la Hollande, de sorte qu'il déféroit davantage aux avis du Général Anglois; Fagel picqué de cette préférence, demanda son rappel, & l'obtint par le crédit de son frère Greffier des Etats.

1705. *Memoires Historiques & Chronologiques.*

La blessure du Comte de Galloway l'avoit obligé de quitter l'Armée, le Baron de Fagel étoit sur son départ, ainsi les Généraux Portugais étoient absolument les Maîtres. Ils n'aimoient point à se battre; le voisinage de l'Armée Espagnole leur déplaisoit fort; ils se retirèrent avec précipitation, & laissèrent quantité d'affûts de canon & de mortiers, dix mille boulets de vingt-quatre, six cent bombes, beaucoup de grenades & d'outils à remuer la terre, plusieurs chariots, tous les madriers, les poûtrelles & les chevaux de frise; ils jettèrent même quelques pièces de canon dans la Guadiana. Cette retraite avoit assez l'air d'une fuite, & le seroit apparemment devenuë si on les avoit poursuivis; mais on ne pensoit alors qu'à envoïer des troupes en Arragon, & on se croïoit trop heureux d'avoir la liberté de le faire.

On poursuit vivement les Jansénistes. *Mémoires Chronologiques & Dogmatiques. Larrey, tom. 3. pag. 635.*

La multitude d'entreprises de guerre que nous avons eu à raconter, nous a presque fait perdre de vûë l'intérieur du Roïaume; il est juste d'y revenir. Loüis quatorze, comme on l'a vû, avoit été convaincu par le procès de Quênel, que le Jansénisme n'étoit rien moins qu'un phantôme, que c'étoit au-contraire un parti formé qui pouvoit devenir dangereux pour la Religion, & par une suite inévitable, pour l'Etat. Etant dans cette persuasion, il ne fût pas difficile à ceux en qui il se confioit par-rapport à ces matières, de l'animer contre les Auteurs du Cas de Conscience, lesquels, lui disoient-ils, avoient eu en vûë de rendre inutile tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors pour arrêter le progrès de la nouvelle Doctrine. Cet Ecrit avoit été condamné par plusieurs Evêques. Mais outre que parmi ces condamnations il y en avoit de très-équivoques, on fit entendre à ce Prince qu'une Bulle du Pape auroit une toute autre autorité. Elle fût demandée & sollicitée; enfin elle fût donnée le seize de juillet. Le Pontife y déploroit l'opiniâtreté de ces hommes qui n'acquiescent point à la vérité, qui cherchent des fauxfuïans pour l'éluder, & ce qui est de plus mauvais encore, qui ne rougissent point d'emploïer pour la défense de leurs erreurs les Décrets même du Siège Apostolique, faits pour condamner leurs sentimens corrompus.

Nouvelle Bulle contr'eux.

Il attaquoit ensuite ce qu'on appelle le Silence respectueux. Il faisoit observer que sous le voile de cette Doctrine, qui apprend qu'il n'est pas

1705. *Lettres Historiques. Limiers, tom. 3. pag. 188.*

pas nécessaire que chacun condamne intérieurement comme hérétique le Livre de Jansénius, on ne quittoit point l'erreur, on ne faisoit que la cacher; on couvroit la plaïe au-lieu de la guérir, on n'obéïssoit pas à l'Eglise, mais on s'en joüoit. „ On a vû même, ajoûtoit Clément „ onze, que quelques-uns se sont portés jusqu'à un tel excès d'impu„ dence, qu'oubliant les règles, non-seulement de la sincérité Chré„ tienne, mais encore de l'honnêteté naturelle, ils n'ont pas craint d'as„ sûrer qu'on peut licitement souscrire au Formulaire prescrit par Ale„ xandre sept nôtre prédécesseur, quoi-qu'on ne juge pas intérieu„ rement que le Livre de Jansénius contient une Doctrine héréti„ que ".

Elle est reçûë sans opposition. *Larrey, tom. 3. pag. 635. Mémoires Chronologiques & Dogmatiques.*

Le Roi très-Chrétien aïant reçû cette Bulle, l'envoïa à l'Assemblée du Clergé qui se tenoit alors à Paris, & à la Faculté de Théologie. Le trente & unième août on fit expédier les Lettres Patentes pour l'enrégistrement. Mr. Portail un des Avocats généraux, fit un discours aussi vif contre les Jansénistes que l'étoit la Bulle. Il y dit, que le Roi avoit jugé digne de sa sagesse de demander au Pape une dernière décision, capable d'épuiser le venin d'une fausse Doctrine, qui se reproduisoit tous les jours sous des faces nouvelles, & de dissiper pour jamais les foibles restes d'une erreur, qui n'ósant plus paroître à découvert, se maintenoit à l'ombre des subtilités captieuses. L'enrégistrement se fit sans aucune opposition. Il en fût de même à la Faculté de Théologie. La Bulle fût aussi reçûë par l'Assemblée du Clergé, qui décida en même tems que les Constitutions des Papes obligent toute l'Eglise, lorsqu'elles ont été acceptées par le Corps des Pasteurs, & que cette acceptation de la part des Evêques se fait par voïe de Jugement. Clément onze s'en plaignit vivement, disant que les Evêques ne s'étoient pas tant assemblés pour recevoir sa Bulle, que pour resserrer l'autorité du St. Siège, ou plûtôt pour l'anéantir. Le Roi très-Chrétien voulut qu'on le satisfit. Le Cardinal de Noailles qui avoit présidé à l'Assemblée, en fût chargé. Il déclara qu'on avoit prétendu accepter cette Bulle avec le même respect, la même obéïssance qu'on avoit reçû les Bulles de ses prédécesseurs. Qu'on n'avoit point voulu établir qu'il fût nécessaire que l'acceptation des Pasteurs fût solemnelle pour que les Fidèles fussent obligés d'en faire les règles de leur conduite. Que l'Assemblée étoit persuadée qu'on ne peut en appeller en aucune façon. Son Eminence finissoit sa Lettre par ces paroles, si remarquables par la conduite qu'elle a tenuë depuis. „ Pour moi, je serai toûjours le „ prémier à marquer à Vôtre Sainteté l'obéïssance qui lui est dûë. La „ Religion, la reconnoissance & le respect que je me sens au fonds du „ cœur pour l'Eglise Romaine, me feront souvenir des obligations que „ j'ai au Siège Apostolique, & il ne sera pas besoin pour m'affermir „ dans ces sentimens d'une parfaite soûmission, que je jette les yeux „ sur la pourpre, dont j'ai l'honneur d'être revêtu ".

Cette Bulle reçûë fût pour ceux qui l'avoient demandée un sujet de triomphe, & pour ceux qu'elle condamnoit un objet de contradiction. On fût plus heureux dans les Cevennes. Comme on s'y servoit d'autres armes, on vint à bout d'exterminer ou de soûmettre tout-à-fait les Fanatiques. Le Maréchal de Villars avoit bien avancé les choses, autant par sa modération que par sa vigueur; mais il n'avoit pas tout fait. D'ailleurs ceux qui s'étoient soûmis, ou qu'il avoit engagés à sortir de France, perpétuëllement sollicités par les Alliés, qui avoient tant espéré de cette diversion, avoient repris leurs sentimens de révolte & étoient revenus dans le Païs. L'Abbé de la Bourlie, autrement de Guiscard, fût le principal Auteur du renouvellement de ces désordres. Le projet étoit d'égorger les Gouverneurs de Montpellier & de Nismes, sur-tout Mr. de Basville Intendant, & les autres Officiers du Roi. Ils avoient pour Devise, *Liberté de conscience sans impôts.* Ils devoient ensuite former un Corps d'Armée, & marcher vers les Côtes pour joindre les secours que les Anglois & les Hollandois leur avoient promis.

1705. Fin des troubles de Cevennes. *Quincy, tom. 4 pag. 664.*

Le Duc de Berwick, qui au retour d'Espagne y avoit été envoïé pour remplacer le Maréchal de Villars, découvrit ce dessein sur le point de son exécution. Aïant sçû le dix-neuf d'avril que quelques Fanatiques étoient cachés dans Montpellier, il en fit fermer les portes. On en prit trois chez une veuve; un d'eux demanda la vie au Duc de Berwick, promettant de découvrir des choses de la dernière importance; il indiqua la maison où Catinat, Ravanel, Villars & Jonquet étoient cachés. C'étoient les Chefs de la conjuration. On les prit tous quatre; après bien des perquisitions eux & leurs hôtes furent condamnés au feu ou à la roüe. La question ordinaire & extraordinaire qu'ils subirent, les contraignit de découvrir leurs complices & toutes les circonstances de leur projet. On trouva dans un moulin beaucoup de poudre, & quantité de fusils & de baïonettes chez les armuriers de Nismes & de Montpellier. On arrêta dans ces deux Villes trois cent cinquante personnes. Le Duc de Berwick parcourut tout le Languedoc & fit faire de rigoureuses exécutions. La tranquillité fût rétablie; les foires, les marchés se tinrent à l'ordinaire. Dès le mois d'octobre, la plûpart des troupes qui avoient été occupées dans cette Province, en sortirent avec leur Général pour aller faire le siège de Nice.

ANNE'E M. D. CCVI.

Aprés cinq ans de guerre, la France n'avoit encore perdu que Landau & quelques autres postes en Alsace. La Savoïe, & le Piémont où il ne restoit plus que Turin à prendre pour en être tout-à-fait maître, pouvoient être regardés comme un équivalent de la Bavière & de ce que l'Espagne avoit perdu dans les Païs-Bas. Si cette Couronne

1706. Propositions de paix rejettées avec mépris par les Alliés.

1706.
Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 69.

ne s'étoit aussi-bien défenduë à proportion, les Alliés n'auroient pas eu sujet de rejetter avec tant de hauteur les propositions de paix que le Roi très-Chrêtien leur avoit fait faire par différentes voïes, mais la levée du siège de Gibraltar, la défection entière de la Catalogne & d'une partie du Roïaume de Valence, leur firent concevoir les plus grandes espérances. D'ailleurs, leurs Généraux étoient tout-à-la-fois les maîtres dans le Cabinet & dans les Armées. Marlborough par son union intime avec le Pensionnaire Heinsius & les principaux Membres de la République, étoit aussi puissant à la Haïe qu'il l'étoit à Londres. Ce Général faisoit un trop beau personnage à la tête d'une Armée, pour consentir à cesser de s'y trouver. Il emploïa tout l'hiver à parcourir les différentes Cours d'Allemagne, pour les engager à faire de nouveaux efforts. Il obtint des Etats qu'il ne seroit plus aussi gêné qu'il l'avoit été la dernière Campagne. Par ses soins le Parlement d'Angleterre prit les résolutions les plus vigoureuses pour pousser la guerre en Espagne & en Flandre, jusqu'à l'entière restitution de cette Monarchie à la Maison d'Autriche.

Préparatifs des deux Couronnes.
Quincy, tom. 5. pag. 1. Limiers, tom. 3. pag. 193. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 249.

Les deux Couronnes se voïant dédaignées & méprisées jusqu'à n'être pas même écoutées, se préparèrent de leur côté à la plus vigoureuse résistance. En France on leva de nouvelles troupes, en particulier douze nouveaux Régimens de cavalerie. Sur-tout on s'appliqua à trouver de l'argent. Les peuples persuadés de la justice de cette guerre, accoûtumés d'ailleurs depuis long-tems à ne rien refuser, se laissèrent charger tant qu'on voulut, & on se vit en état non-seulement de se défendre, mais d'espérer de voir revivre ces tems heureux où chaque année étoit marquée par des victoires & des conquêtes. Le plan général de la guerre fût d'achever la conquête du Piémont. Sûr qu'on étoit de terminer ainsi la guerre en Italie, on devoit continüer d'être sur la défensive sur le Rhin & en Flandre. Convaincu, comme il étoit vrai, que les seuls succès animoient les peuples de Hollande & d'Angleterre à se prêter aux vûës de la Maison d'Autriche, Philippe cinq dès la fin de l'année précédente avoit déclaré qu'il se mettroit à la tête de ses troupes, & qu'il périroit plûtôt que de laisser l'Archiduc Maître de la moindre partie de ses Etats. Cette résolution avoit animé ses peuples; ils firent ce qu'ils purent pour le mettre en état d'exécuter ses desseins. On leva des troupes, chaque Ville, chaque Communauté fit des présents considérables d'argent. Mais après-tout, la France étoit sa grande ressource. Outre les troupes, les armes, les Officiers qu'on lui envoïa, on lui rendit à sa prière le Duc de Berwick, un des meilleurs Généraux qu'on eût. On fit équiper une nombreuse Flotte pour appuïer ses projets contre la Catalogne; on envoïa même une Armée dans le Roussillon, pour attaquer les Catalans de divers côtés à-la-fois. Rien n'étoit mieux que toutes ces mesures, mais on manqua à la précaution essentielle; on continüa de laisser le commandement à des

des Généraux, que leur peu d'habileté, ou, si l'on veut, leur malheur, auroit dû déterminer à en priver depuis long-tems.

1706.

D'AILLEURS, la Discipline militaire se relâchoit de plus en plus, le grand nombre d'Officiers-généraux épuisoit la païe du soldat. Il y eut des Armées favorites qui avoient tout dans une abondance excessive, tandis que les autres étoient dans la disette. On cachoit au Roi très-Chrêtien la vraïe situation de ses affaires, on ne les lui faisoit voir que du côté qui pouvoit le satisfaire. Les Inspecteurs des troupes avoient ordre de Madame de Maintenon de ne rien mêler dans leurs rapports qui pût le chagriner. Cette année, ou la précédente, le Marquis de Courtebonne Gouverneur de Hesdin, Inspecteur de la cavalerie, en avoit rendu un compte avantageux; le Maréchal de Villars qui la vit dans un état pitoïable, s'en plaignit immédiatement au Roi, qui réprocha à Courtebonne qu'il lui avoit menti. Il en mourut de chagrin, & fût la victime de l'indigne complaisance qu'on lui avoit ordonné d'avoir. A l'exception de quelques Officiers d'un mérite tout-à-fait supérieur, la faveur & l'intrigue emploïoient tous les autres; les Gouvernemens, les grades militaires se donnoient pour dot aux Demoiselles de St. Cyr; on en pourroit nommer plusieurs, qui jamais, sans cela, ne seroient parvenus à ces postes, qu'ils ne méritoient assûrément ni par leur naissance, ni par leurs services. Enfin il étoit un puissant parti, qui, sans ôser se déclarer, ne voïoit qu'avec peine qu'on exposât même le Roïaume pour placer si avantageusement un Cadet. Peut-être en étoit-il un autre plus puissant, qui voïoit encore avec plus de chagrin la manière dont on poussoit le Duc de Savoïe, & la ruine de sa Maison; aussi fit-on cette année des pertes du-moins aussi grandes que celles qu'on avoit faites autrefois dans les funestes journées de Poitiers & de Pavie.

Fautes qui les rendent inutiles.

LA Campagne s'ouvrit de bonne heure en Flandre. Le Maréchal de Villeroi s'y trouva au commencement de mai à la tête de quatre-vingt mille hommes. On a dit qu'il avoit ordre de tenter le sort d'une bataille, s'il trouvoit occasion de la donner avec avantage. Il est pourtant certain qu'il étoit de l'intérêt de la France d'amuser les Alliés en Flandre, & de s'y tenir sur la défensive, jusqu'à ce que la guerre du Piémont fût terminée. Il est encore certain. qu'on ne doit jamais se commettre à donner ou à recevoir une bataille que lorsqu'il y a plus d'avantage à tirer d'un succès heureux que de désavantage à craindre d'un succès malheureux. D'ailleurs l'Espagne venoit de faire une grande perte, par la manière dont le Maréchal de Tessé avoit d'abord conduit & ensuite levé le siège de Barcelone. Ainsi à tous égards il ne pouvoit convenir aux deux Couronnes en Flandre que d'y faire une guerre défensive. Il paroît même qu'on s'y étoit préparé, par la construction des nouvelles lignes le long de la Dyle, en la place de celles qu'on avoit laissé prendre & raser l'année dernière; d'autant plus, que l'ennemi battu

Campagne de Flandre. *Quincy, tom. 5. pag. 4. Burnet, tom. 5. pag. 427. Lamberti, tom. 3. pag. 65. Vie du Duc de Marlborough,*

1706. battu n'avoit rien à perdre, & que victorieux il pouvoit beaucoup gagner, sur-tout aïant eu aussi peu de soin qu'on en avoit eu de mettre les Places en état de défense.

On veut agir offensivement. *Feuquières, tom. 4. pag. 18.*

Ces maximes & ces réflexions incontestablement bonnes à suivre dans la situation où l'on se trouvoit, ne furent d'aucune considération pour le Marquis de Chamillard, ni pour le Maréchal de Villeroi. Picqués peut-être des reproches qu'on leur avoit fait de ce que cette Armée s'enterroit toûjours, ils voulurent ouvrir la Campagne hors des lignes. Pour cet effet, le Maréchal de Villeroi se forma à Tillemont. S'il s'en étoit tenu là, ce prémier mouvement étoit raisonnable & n'auroit point eu de suite. Une Armée qui n'est chargée que de garder des lignes, doit être formée avant celle de son ennemi, afin d'avoir quelques jours pour consommer les fourrages qui sont dans son voisinage. Par-là cet ennemi trouve plus de difficulté à l'approcher, & son séjour auprès des lignes en devient plus ruineux à sa cavalerie & à ses équipages. Ce Général, qui vouloit par présomption, & sans réflexion aux suites, ouvrir la Campagne par une action générale, ne se contenta pas de cette prémière marche, il s'avança à Ramillies, sans trop savoir quels étoient les mouvemens des Alliés.

On se conduit mal. *Ibid. pag. 20. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 86.*

Ils s'étoient formés vers Tongres & Maëstricht. Leur Général qui avoit à prouver cette année qu'il savoit vaincre quand on ne lui lioit pas les mains, n'eut pas plûtôt appris ces marches présomptieuses du Général François, qu'il résolut de l'en punir. Il le connoissoit assez pour ne le pas craindre; ses démarches de l'année précédente pour le combattre dans des retranchemens qui paroissoient inaccessibles, supposoient le peu d'estime qu'il en faisoit. Tout entreprenant qu'étoit Marlborough, il savoit respecter un bon Général, témoin le camp de Circk; & dans la suite de cette guerre, on ne le vit point si avide de batailles lorsqu'il eut en tête le Duc de Vendôme ou le Maréchal de Villars.

A-peine l'Armée Françoise commençoit à s'étendre sur les hauteurs de la petite Gethe & de Ramillies, que le Maréchal de Villeroi fut averti qu'on marchoit à lui, & que la tête de l'Armée ennemie se faisoit déjà voir. Il songea à se mettre en bataille; mais sa disposition fût si mauvaise & si peu proportionnée à celle qu'on prenoit sous ses yeux, qu'on eût presque dit qu'il vouloit se faire battre. Toute son aîle gauche de cavalerie étoit couverte par la petite Gethe & par les marais qui la bordent; ainsi elle ne pouvoit charger, ni être chargée; & elle fût inutile pendant le combat. C'est-là la faute la plus legère.

Mauvaise disposition de l'Armée. *Feuquières, tom. 4. pag. 21.*

Le Village de Ramillies au-delà des sources de la petite Gethe se trouvoit devant la droite de son infanterie. Ce poste étoit de la dernière importance. Le Général y jetta quelques Bataillons; mais ce Village étoit trop éloigné de la ligne pour en pouvoir être soûtenu lorsqu'il seroit attaqué. On ne pensa pas même à faire ouvrir les haïes, afin d'y pouvoir marcher sur un plus grand front. Ceux qui commandoient

ces

ces Bataillons négligèrent de s'y fortifier, de se communiquer même; de manière qu'ils étoient simplement placés dans les Clos & dans les Jardinages, comme l'avoient été les vingt-huit Bataillons à Bleinheim. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que pour garder ce Village, contre lequel l'ennemi devoit faire son plus grand effort, on n'y mit que la moindre infanterie de l'Armée, presque tous Bataillons recrutés, même de prisonniers faits sur l'ennemi.

1706.

TELLE étoit la disposition de la gauche; celle de la droite étoit encore plus mauvaise. Le Village de Tanières sur la Méhaigne auroit dû l'appuïer & la protéger; il auroit fallu dans ce Village un Corps d'infanterie considérable, on se contenta d'y envoïer un Régiment de Dragons. Autre faute encore plus considérable. C'étoit au commencement de sa marche & de grand matin que le Maréchal de Villeroi fût averti qu'on venoit à lui; il avoit beaucoup plus de tems qu'il ne lui en falloit pour se débarrasser de ses bagages; il n'y pensa point; cette négligence fût la principale cause de la déroute de son Armée; ces bagages se trouvèrent tous entre ses deux lignes & embarrassèrent les mouvemens, sur-tout à la droite, où fût le fort de l'action.

MARLBOROUGH apperçut d'un coup d'œil tout le mauvais de cette disposition, & prit des mesures pour profiter de cette multitude de fautes, dont une seule lui auroit donné l'avantage. Il emploïa cinq heures à changer l'ordre de bataille dans lequel il étoit venu, pour en prendre un nouveau & plus avantageux. Pendant ce tems-là les troupes Françoises demeurèrent sous les armes sans faire aucun mouvement; quelques rémontrances qu'on pût faire au Général pour l'engager à changer son ordre de bataille sur celui qu'on voïoit prendre à l'ennemi, il ne daigna y faire aucune attention.

Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 87.

TOUTE l'Armée voïoit que Marlborough dégarnissoit sa droite, parce qu'elle lui étoit inutile contre la gauche, qu'il ne pouvoit attaquer & dont il n'avoit rien à craindre. Mr. de Gassion, Lieutenant-général qui commandoit cette gauche, proposa au Maréchal de Villeroi de n'y laisser de cavalerie qu'à proportion de celle que l'ennemi laisseroit à sa droite, & de faire venir le reste doubler derrière son autre aîle; ce fût toûjours inutilement que ce mouvement salutaire & judicieux fût proposé.

Le Maréchal de Villeroi s'obstine à n'y rien changer.

Feuquières, tom. 4. pag. 25. Quincy, tom. 5. pag. 6.

ON voïoit encore que le Général Anglois tiroit une partie de l'infanterie de sa droite, & qu'il en formoit plusieurs lignes devant le Village de Ramillies. Il étoit évident que c'étoit à dessein de faire un grand effort contre ce Village; néanmoins, quelque instance qu'on pût faire au Maréchal de faire avancer sa ligne, & de mettre une partie de l'infanterie de sa gauche derrière celle de la droite & du centre, il fût inébranlable dans la disposition. On voïoit encore que l'ennemi tiroit de l'infanterie de sa seconde ligne & la faisoit marcher vers le Village de Tanières. On répresenta que le Régiment de Dragons qui y étoit, ne suffisoit pas pour le garder; ces répresentations furent aussi inutiles que les précéden-

1706. cédentes. On dit pourtant que le Maréchal avoit ordonné au Comte de la Mothe de s'y porter avec six bataillons, & que ce Comte n'y en fit marcher qu'un. Il faut qu'on ait supposé cet ordre pour justifier le Général, car ce Comte continüa d'être emploïé, même avec distinction.

Aprés que Marlborough eut pris toutes ses mesures pour attaquer un ennemi qui ne savoit & ne vouloit en prendre aucune pour se défendre, il engagea l'action sur les trois heures après midi; elle fût bien-tôt décidée. Il attaqua le Village de Tanieres. Le Régiment de Dragons qui le gardoit fût taillé en pièces. On y fit marcher une Brigade d'infanterie, elle fût accablée par le feu supérieur de l'infanterie ennemie déjà maîtresse du Village. Marlborough appuïa sa gauche à ce Village, & marcha à la cavalerie sur quatre lignes. En l'approchant, il fit entrer sa seconde & sa quatrième ligne dans les intervalles de la prémière & de la troisième; de manière qu'en abordant il ne faisoit plus qu'un front sans intervalles.

Feuquières, tom. 4. pag. 27.

Ce mouvement habile fût fait de si près & si promptement, que la cavalerie Françoise n'eut pas le tems de se serrer pour remplir ses intervalles, ni pour les faire remplir par la seconde ligne, trop éloignée dans l'ordre de bataille de la prémière ligne, & d'ailleurs embarrassée par les équipages qu'on avoit négligé de faire retirer. La charge fût vive & bien soûtenuë; les Escadrons François battirent tous ceux qui les avoient chargé; mais aïant été attaqués par un front contigu, les Escadrons ennemis qui se trouvoient devant les intervalles pénétrèrent sans opposition, & faisant volte face, ils attaquèrent par derrière les Escadrons François, qui chargés en même tems en tête par la seconde ligne ennemie, furent mis dans un entier désordre. C'étoit l'élite de la Cavalerie Françoise. Les Grénadiers à cheval, les Gardes du Corps, les Mousquetaires, les Gendarmes, les Chevaux-legers; ils se battirent bien & se firent beaucoup d'honneur; mais malgré leur valeur ils furent la victime du peu de capacité & de l'entêtement de leur Général.

L'attaque du Village de Ramillies fût du-moins aussi-bien conduite. L'ennemi y marchoit d'abord sur quatre colonnes. En approchant il reconnut que la ligne de l'infanterie Françoise étoit trop éloignée de ce Village pour le protéger de son feu, & que d'ailleurs les flancs de ce Village n'étoient pas garnis. Sur cette mauvaise disposition il en forma une excellente. De ses deux prémières lignes d'infanterie il n'en fit qu'une. En approchant le Village, ce front qui le débordoit s'étendit en potence sur les flancs; ils furent forcés, & tout ce qui étoit dans ce Village fût tué ou pris. Ni le Général, ni la plûpart des Officiers-généraux ne parurent point. L'Officier particulier & le soldat ne pouvant redresser par leur valeur une affaire perduë par la mauvaise disposition, le désordre fût bien-tôt général par toute la droite; elle abandonna son champ de bataille & son canon.

Cet-

Cette action dura à-peine une demi-heure. C'est dans ce peu de tems que Marlborough vint à bout de battre une Armée de quatre-vingt mille hommes. La bataille étoit perduë, mais la perte étoit médiocre & assez égale des deux côtés ; elle pouvoit monter à six mille hommes. On auroit pû se retirer dans les lignes, dont on s'étoit imprudemment éloigné ; le vainqueur même ne pensoit pas à pousser plus loin sa victoire ; mais la retraite fût encore plus mal dirigée que ne l'avoit été le combat. Plusieurs Officiers-généraux avoient disparu, quelques-uns avant la bataille, les autres dès qu'elle avoit été engagée. La confusion se mît parmi ces troupes abandonnées, elles se débandèrent & jettèrent leurs armes pour fuir plus vîte ; le Régiment du Roi donna ces mauvais exemples. Marlborough averti de ce désordre, qu'il n'avoit pas prévû quelque peu d'idée qu'il eût de son ennemi, détacha la plus grande partie de sa cavalerie & de ses dragons après les fuïards ; ils en prirent une quantité prodigieuse, avec l'artillerie, les bagages & les caissons qui se trouvèrent abandonnés.

1706. En moins d'une demi-heure l'Armée Françoise est battuë & dissipée. *Burnet, tom. 5. pag. 428. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 86. Lamberti, tom. 4. pag. 66.*

La déroute fût si générale, que ce qu'on pût rallier ne suffisant pas pour garder le passage de la Dyle, on gagna Bruxelles ; on l'évacua trois jours après, c'est-à-dire le vingt-six de mai. On passa ensuite la Dendre à Alost, pour aller se poster sous le canon de Gand ; mais on ne s'y crut pas en sûreté ; on se retira sous Lille, & on abandonna toutes les Places qui n'étoient pas assez fortes ou assez bien munies pour soûtenir un siège. Malines, Bruxelles, Anvers, Bruges, Gand, Louvain, Oudenarde, ne coûtèrent pas un coup de canon aux ennemis.

Suites de cette déroute. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 88.*

On ne peut exprimer l'affliction qu'un événement si funeste, & qui retraçoit d'une manière si sensible la fatale journée d'Hochstet, causa en France. Le cri fût si général, que Loüis connut enfin ce que toute la France n'avoit jamais ignoré sur le compte du Maréchal de Villeroi. Il fût rappellé, mais non disgracié. On lui substitüa le Duc de Vendôme, dont le départ de Lombardie causa encore de plus grands malheurs que ceux qu'on le chargeoit de réparer en Flandre. Avant l'arrivée du nouveau Général, Chamillard avoit pris la poste pour se rendre dans les Païs-Bas ; il y avoit été témoin du triomphe des Alliés & de la consternation de ce qui restoit de l'Armée Françoise, & c'étoit sur son rapport qu'on avoit jugé à propos de donner à cette Armée un Général capable de ranimer la confiance & le courage des troupes. Le Duc de Vendôme avoit certainement toutes les qualités d'un grand Général ; mais il étoit si nécessaire en Italie, que c'étoit tout risquer que de l'en tirer. Le Maréchal de Villars ne lui cédoit en rien, & n'étoit pas si nécessaire en Allemagne. Peut-être que cette destination fût l'effet des intrigues de la Duchesse de Bourgogne & de ses partisans, qui vouloient empêcher la rüine du Duc de Savoïe. Si cela est, elle eut la cruëlle joïe d'avoir réüssi, & de mettre le comble aux disgraces d'une Campagne qui n'a point d'exemples dans l'Histoire de France.

Consternation de la France. *Larrey, tom. 3. pag. 672.*

1706. Prise d'Ostende. *Quincy, tom. 5. pag. 16. Burnet, tom. 5. pag. 430. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 89.*

Ce n'étoit pas assez que de mettre enfin en Flandre un Général tel que le Duc de Vendôme, il falloit rétablir l'Armée, que son prédécesseur avoit perduë. On tira d'Allemagne trente Bataillons & vingt Escadrons, on ramassa des milices le plus qu'il fût possible; on publia une amnistie pour les déserteurs qui reviendroient avant la fin de septembre. Pendant tous ces mouvemens, les Alliés profitèrent de leur victoire; outre les Places qu'on leur avoit abandonnées, ils assiégèrent Ostende. Cette Place, qui s'étoit autrefois défenduë des années entières contre toutes les forces de l'Espagne, & que la France n'avoit ôsé attaquer dans le tems de ses grandes prospérités, se rendit en quatorze jours de tranchée ouverte. Le Comte de la Mothe y commandoit; il s'engagea lui & sa garnison de ne servir de six mois. Il eut été à souhaiter pour le bien de la France qu'il se fût engagé à ne servir de sa vie.

Les Alliés ne se contentèrent pas d'avoir conquis presque tous les Païs-Bas-Espagnols; ils résolurent d'entamer la Flandre Françoise. Les Hollandois attentifs à leurs intérêts, & pensant dès-lors à se former une barrière la plus étenduë qu'ils pourroient, proposèrent & obtinrent qu'on commenceroit par le siège de Menin. Le Général Anglois étoit à eux, du-moins autant qu'à la Reine sa Maîtresse, & il ne parut jamais qu'il eût envie que les Anglois eussent part à la conquête de la Flandre.

De Menin. Ces sièges mal soûtenus. *Ibid. Lamberti, tom. 4. pag. 91. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Menin n'est pas une grande Ville, mais elle est des mieux fortifiées. On avoit prévû ce siège, on y avoit mis une garnison d'environ cinq mille hommes. Le Marquis de Caraman, qui s'étoit distingué l'année dernière lorsque les Alliés avoient forcé les lignes, en formant en Bataillon quarré l'infanterie qu'il commandoit, & en faisant de si bonnes manœuvres qu'il s'étoit retiré de devant un ennemi victorieux sans pouvoir être entamé, commandoit dans cette Place. On la lui avoit confiée comme à un homme capable d'y arrêter les ennemis du-moins jusqu'à la fin de la Campagne; on s'étoit trompé. Pendant ce siège il ne donna ni signe d'habileté, ni même de bravoure. Il fût presque toûjours enfermé dans les soûterreins; & cette Place, qu'un Calvo, qu'un Mélac, qu'un d'Uxelles auroient défenduë trois ou quatre mois, & qu'ils auroient peut-être sauvée, fût prise en vingt jours de tranchée ouverte. Il est vrai que ce siège fût poussé avec une vivacité qu'on n'avoit point encore vû chez les ennemis de la France; mais eût-elle été plus grande, Menin n'étoit pas une Place à se rendre si promptement. La Capitulation honorable qu'obtint ce Commandant, ne sauva point son honneur. En Allemagne il lui en auroit apparemment coûté la tête; mais le Gouvernement militaire étoit plus doux en France, il en fût quitte pour aller dans une de ses Terres cacher sa honte le reste de ses jours.

La prompte reddition de Menin donna le tems aux Alliés de faire de nouvelles conquêtes. Ils prirent encore Dendermonde & Ath, dont les foibles

foibles garnisons furent faites prisonnières de guerre. Ainsi ils s'établirent dans toute la Flandre, où leurs troupes subsistèrent à bien moins de fraix qu'elles ne faisoient auparavant, tandis que tout le poids de la guerre & de la dépense retomboit sur la France. Les Généraux Anglois & les Provinces-Unies y profitèrent, mais l'Angleterre n'en fournit pas moins de subsides. Cette inégalité fût dans la suite une des sources du salut de la France.

1706. Autres conquêtes des Alliés. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 92.*

PENDANT que Marlborough triomphoit, l'Armée Françoise s'étoit un peu rétablie derrière la basse Deule. C'étoit bien loin de la Dyle & de la Gethe. Tout ce pût faire son nouveau Général fût de la rassûrer peu à peu, par la grande attention qu'il eut à faire remporter à ses troupes quantité de petits avantages. Parfaitement instruit des mouvemens des ennemis, ils ne s'écartèrent presque jamais du gros de leur Armée sans être battus. Du reste, il s'appliqua à couvrir les Places les plus importantes, comme Doüay, Tournay, Valenciennes.

L'Armée Françoise se rétablit & se rassûre sous le Duc de Vendôme.

CE n'étoit pas ainsi qu'il avoit fait la guerre en Italie; rien n'avoit été plus brillant que le commencement de sa Campagne. Après avoir poussé l'Année précédente le Prince Eugène dans le Bressan, malgré sa prétendue victoire, & l'avoir vû établir ses quartiers d'hiver, il avoit formé le projet de les enlever à son retour de Versailles. Dès-lors il avoit disposé les troupes de manière qu'il pût les rassembler en peu de tems, sans pourtant donner aucun sujet aux ennemis de se défier de son projet. Il l'avoit communiqué au Comte de Médavi, en qui, avec justice, il avoit une parfaite confiance. Celui-ci instruit du jour que ce Général devoit revenir, avoit fait les dispositions pour une marche vive & secrette de trois cens hommes par Bataillon & de cinq mille chevaux. Le Duc à son arrivée trouva le Comte de Reventlaw paisible dans ses quartiers; c'étoit celui à qui le Prince Eugène avoit laissé le commandement tandis qu'il étoit allé à Vienne. Le seize avril Vendôme se mit à la tête des troupes qu'on lui tenoit prêtes. Elles se trouvèrent la nuit à Castiglione dans la plaine, à une lieuë des trois quartiers qu'il vouloit enlever, Calcinato qui en étoit le centre, Carpendolo à la droite, Montechiaro à la gauche.

Affaires d'Italie, *Quincy, tom. 5. pag. 80. Lamberti, tom. 4. pag. 165. Campagnes du Duc de Vendôme. Feuquières, tom. 4. pag. 1. & suiv.*

DÈS la pointe du jour il se trouva en bataille presqu'à la vûë de ces quartiers, sans que le Général Danois en eût aucune connoissance. Toutefois le tems qu'il fallut pour marcher à lui, & la difficulté de la marche qui se faisoit en montant, lui donna le loisir de se former sur la hauteur qui règne de Carpendolo à Calcinato. Dans cette disposition il soûtint quelque tems les premières charges des troupes Françoises, même avec quelqu'avantage contre une partie de la cavalerie; mais voïant qu'on pénétroit du côté de Montechiaro, que ce quartier ne pouvoit plus le joindre, & que même on alloit lui barrer le chemin de Salo, il pensa à se retirer, ce qu'il ne pût faire sans un désordre général. Ni les débris du Corps qui avoit combattu, ni ceux qu'on n'avoit point attaqués,

Combat de Calcinato. *Quincy, tom. 5. pag. 80. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

1706. taqués, n'ôsèrent s'arrêter; ils fuirent jusqu'à Roveredo, à l'entrée du Tirol. Les Impériaux perdirent en cette occasion six ou sept mille hommes tués ou pris, mille chevaux, six pièces de canon & presque tout leur bagage.

Le Duc de Vendôme ne profite pas de sa victoire.

Feuquières, tom. 4. pag. 6.
Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 84.

L'ACTION étoit belle & conduite aussi vivement qu'elle avoit été habilement pensée; mais il eut été à souhaiter qu'on eût eu la même vivacité à poursuivre cette Armée en désordre. Le Duc de Vendôme étoit en état de porter son Armée jusqu'à Roveredo au débouché des Alpes, l'ennemi ne pouvoit l'en empêcher. Par ce mouvement, il remettoit la guerre d'Italie dans la même situation où elle étoit avant son ouverture, parcequ'il ôtoit à l'ennemi tous ses établissemens au-deçà des Alpes; mais il prit deux jours de repos, & crut qu'il étoit plus nécessaire de marcher aux quartiers que les Allemands avoient encore entre l'Adige & le Pô; ils les levèrent avant qu'il pût les joindre. Ainsi le Prince Eugène, qui avoit rencontré à son retour de Vienne la tête des fuïards à l'entrée du Tirol, les rassembla à Roveredo. Il y fût joint par les prompts secours qu'on lui envoïa d'Allemagne, & cette victoire n'eut point d'autre effet que de l'empêcher de se mettre en Campagne aussi-tôt qu'il l'auroit fait.

DANS un enlévement de quartiers, quand on a réüssi à y mettre le désordre, il faut poursuivre les troupes battuës jusqu'à ce qu'on les ait détruises ou dissipées. Par-là ceux qu'on n'a point attaqués se dissipent d'eux-mêmes, ou sont infailliblement battus dans la fuite. C'est ainsi que le Vicomte de Turenne en avoit usé plus d'une fois, sur-tout à la fin de 1674. Mais on peut être excellent Général sans être aussi habile que ce Héros.

Le Prince Eugène s'ouvre le passage du Piémont.

Quincy, tom. 5. pag. 144.
Lamberti, tom. 3. pag. 365.
Vie du Prince Eugène.

APRÈS cette victoire, qui paroissoit ôter toute ressource au Duc de Savoïe, le Duc de Vendôme ne s'appliqua qu'à empêcher le passage de l'Adige; il fit pour cela les dispositions convenables. Il posta vingt-deux Bataillons & une partie de sa cavalerie au bas de cette rivière, lui-même avec le reste de ses troupes se plaça dans le centre, pour être à portée de se poster où sa présence seroit nécessaire. Le Prince Eugène se formoit cependant près de Castel-Baldo. Il lui vint des troupes de Bavière, de l'Electeur Palatin, de Brandebourg, de Wirtemberg & de Saxe-Gotha. A tous ces renforts se devoient joindre quinze Régimens, que le Landgrave de Hesse-Cassel devoit amener dans le mois de juillet. Il n'attendit pas leur arrivée. Déja supérieur à l'Armée des deux Couronnes, il entreprit de passer l'Adige, & il y réüssit au commencement de juillet. On avoit espéré que ce passage seroit difficile; mais le grand nombre de postes qu'il falloit occuper sur une étenduë de vingt-cinq ou trente lieuës, fit évanouir ces espérances. Il fallut même rassembler toutes les troupes qui y étoient répanduës, & se faire un nouveau plan de défense. On mit toute son application à garder les montagnes du Bressan, le bas du Lac de la Guarda, le Mincio & le Mantoüan.

On

On ne prit pas même toutes les mesures qu'on auroit pû prendre ; parce qu'on se persuadoit que le Prince Eugène pour pénétrer en Piémont ne prendroit pas cette route, vû les difficultés qu'il y trouveroit, par le grand nombre de rivières & de canaux qu'il auroit à traverser. La Badia étoit un poste très-avantageux, dans les Polessines de Rovereggio entre l'Adige & l'Adigette. On l'avoit fait fortifier, & il eût été naturel d'y mettre une forte garnison, mais comme on avoit besoin de troupes ailleurs, on s'en fia aux Vénitiens, qui promirent d'empêcher les Impériaux de s'en emparer. Sur ces assûrances on le leur remit. A peine l'avoit-on fait, qu'ils le remirent à un détachement Allemand. Pour faire croire qu'il n'y avoit point de concert, ils firent arrêter le Commandant, & le Sénat envoïa à Vienne pour demander satisfaction. C'étoit une Comédie qui se joüoit depuis le commencement de la Campagne, & il est inconcevable que la Cour de Versailles en ait été si long-tems la dupe. Peut-être craignoit-on qu'en s'appercevant de tout, cette République ne se déclarât ouvertement. Mais auroit-elle nui davantage ? 1706.

L'INFIDÉLITÉ des Vénitiens procura aux Impériaux l'entrée du Mantoüan, du Modénois & du Ferrarois ; ils s'y étendirent & s'y dédommagèrent de la contrainte où ils avoient été jusqu'alors. Ce fût pendant ces circonstances que l'Armée Françoise changea de Général. On peut dire qu'à l'expérience & à l'autorité près elle ne perdoit rien au change. Le Duc d'Orléans, qui remplaça le Duc de Vendôme, étoit de ces génies heureux qui savent tout sans presque l'avoir appris. Il n'avoit fait que deux ou trois Campagnes, mais il y avoit plus profité que d'autres n'auroient fait en un grand nombre d'années. Il savoit la guerre & l'aimoit. C'étoit sur ses discours & sur ses réflexions judicieuses, que le Roi très-Chrétien s'étoit déterminé à l'emploïer ; car au fonds il ne l'aimoit pas plus qu'il avoit fait le feu Duc d'Orléans son père, & le craignoit davantage. Dès que ce Prince fût à la tête de l'Armée, il ne parut pas plus embarrassé du commandement que s'il y avoit été accoûtumé. Ses manières franches, libres, généreuses, le firent aimer du soldat, & ses prémiers mouvemens lui acquirent leur confiance. Il fit, comme on le verra bien-tôt, tout ce qui étoit faisable dans les circonstances où il se trouvoit, & on ne se seroit point apperçu du changement, si par des ordres précis on n'avoit rendu ses vûës & ses talens inutiles.

Le Duc d'Orléans remplace le Duc de Vendôme.

Quincy, tome 5. pag. 145. Lamberti, tom. 4. pag. 166.

TOUS les mouvemens qui s'étoient faits jusqu'alors & qui se firent dans la suite par les Armées de Lombardie, n'avoient point d'autre objet que de secourir, ou d'empêcher qu'on ne secourût le Duc de Savoïe, à qui, de tous ses Etats, il ne restoit que Côni, & sa Capitale actuellement assiégée. Malgré ses plaintes, & le danger évident qu'il couroit d'être accablé dès l'année dernière, les Alliés l'avoient extrêmement négligé. Les Hollandois n'avoient pensé qu'à se rendre supérieurs

Situation fâcheuse du Duc de Savoïe.

Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 83.

1706. rieurs en Flandre, afin d'éloigner les François de leurs frontières & de trouver jour à faire des conquêtes sur eux dans les Païs-Bas Espagnols. Les affaires de Catalogne, que les deux Rois se préparoient à attaquer vivement, avoient attiré toute l'attention de l'Angleterre. La Reine avoit dit dans son Parlement, qu'elle étoit attendrie sur la situation de ce Duc, dont la fermeté, disoit cette Princesse, n'avoit point d'exemple; mais à l'exception de quelques remises, les grands secours alloient en Flandre, pour assûrer la gloire du Général favori; & en Catalogne, pour le soûtien de l'Archiduc, à qui elle tenoit lieu de mère. De crainte toutefois que Victor-Amédée n'abandonnât la ligue, elle lui fit écrire par le Duc de Marlborough. Ce Duc après avoir rejetté la cause du retardement des secours sur la lenteur des Allemands, prit un ton de Prophète, & s'avança de dire que les conjectures qu'on tiroit des commencemens de cette Campagne étoient très-fausses, & qu'il étoit persuadé qu'avant qu'elle finît, on verroit en Italie ce qu'on avoit vû en Allemagne, où un moment avoit dissipé tous les projets & les espérances de la France.

Siège de Turin. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag.* 126. *Burnet, tom.* 5. *pag.* 414. *Quincy, tom.* 5. *pag.* 89.

CETTE prophétie, que l'événement vérifia, ne fût apparemment pas la raison qui détermina le Duc de Savoïe à rejetter toutes les propositions qu'on lui fit de la part du Roi très-Chrétien avant que d'assiéger sa Capitale. Il n'en avoit point d'autres en ce tems-là, que la nécessité où il s'étoit mise de ne pouvoir quitter avec honneur le parti qu'il avoit embrassé d'une manière si éclatante; à-moins que peut-être il ne sçût que le siège seroit conduit comme il le fût. Sur ces refus le Duc de la Feüillade, qu'on avoit destiné préférablement à tout autre pour pousser ce Prince, afin de lui faire mériter le Bâton de Maréchal de France, eut ordre d'assiéger Turin. L'Armée qu'on lui donna étoit de soixante-huit Bataillons & de quatre-vingt Escadrons. On avoit travaillé tout l'hiver à faire des amas de vivres & de munitions de guerre. Ils étoient immenses, & on en jugera par la quantité qu'on abandonna après plus de trois mois de siège.

Grandeur de cette entreprise. *Feuquières, tom.* 4. *pag.* 86. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag.* 126.

L'ENTREPRISE étoit grande. Turin & une Place des plus fortes. Son étenduë, sa situation sur le Pô, le terrein qui l'environne coupé par deux ou trois rivières qui se déchargent dans ce fleuve, en rendent la circonvallation très-difficile. Menacée comme elle étoit depuis un an, ou même deux, le Duc de Sovoïe n'avoit rien omis de ce qui pouvoit la mettre en état de faire la plus longue & la plus vive résistance. Il en avoit augmenté les dehors à l'infini, sur-tout à la Cidatelle, sachant que c'étoit contr'elle que se feroient les plus grands efforts. Dans ces tems le secret, aussi-bien que la fermeté & l'étenduë des vûës, qui avoient pendant la plus grande partie de ce Règne rendu la France triomphante, ne se trouvoit plus dans les Conseils. Une nombreuse garnison à qui rien ne manquoit, défendoit ces fortifications. Le peuple résolu à périr plûtôt que de changer de Maître, devoit partager avec elle

elle les travaux & même les périls de la défense. Outre tous ces avantages, un Corps considérable de troupes en Campagne devoit sans cesse inquiéter les assiégeans par rapport à leurs quartiers & à leurs convois. 1706.

Le Duc de la Feüillade sentit apparemment toutes ces difficultés; aussi emploïa-t-il près d'un mois à s'assûrer de différens postes, à établir ses quartiers, & à les entourer d'une vaste circonvallation. La tranchée fût ouverte contre la Citadelle la nuit du deux au trois de juin. La principale attaque fût dirigée contre la porte de secours de la Citadelle. Il y avoit de ce côté-là fortifications sur fortifications, auxquelles actuëllement on en ajoûtoit de nouvelles. Soixante & quinze pièces de canon & quantité de mortiers en défendoient les approches par un feu violent & continuël. Les travaux avançoient cependant, & le Duc de Savoïe fût contraint de sortir de sa Capitale, de crainte d'y être absolument enfermé. Le Duc de la Feuillade s'amusa à le poursuivre, au-lieu de pousser le siège avec vigueur.

Mal conduite. *Feuquières, tom. 4. pag.* 153. *Quincy, tom.* 5. *pag.* 95.

Il perdit près de deux mois à cette vaine poursuite. Il connoissoit si peu le Piémont & les Alpes, que lorsqu'il eut poussé son ennemi dans la Vallée de Luzerne, il eut, on ne sait de quel terme se servir, il eut l'imprudence de mander au Roi qu'il le tenoit avec sa cavalerie enfermé dans un Païs d'où il ne pouvoit lui échapper. La joïe que causa cette nouvelle fût courte. Ceux qui connoissoient le Païs assûrèrent, comme il est vrai, qu'il n'y a aucune des Vallées qui aboutissent dans le Piémont qui n'ait plusieurs communications, par des chemins très-pratiquables, avec les Vallées voisines, & que le Duc de Savoïe sortiroit de la Vallée de Luzerne où l'on s'imaginoit l'avoir renfermé, par sa droite ou par sa gauche, selon qu'il le jugeroit plus à propos.

Ce ne fût qu'au commencement d'août qu'on s'empara du chemin-couvert de quelques nouveaux Ouvrages. A la fin du même mois on attaqua une demi-lune & ses contre-gardes qui couvroient un Ouvrage-à-corne; on en fût repoussé avec une grande perte. La Ville cependant étoit resserrée. On étoit venu à bout d'empêcher l'entrée des convois. Quoi-qu'elle eût été munie en abondance, les vivres diminüoient & il falloit les ménager. Il en étoit de même des munitions de guerre; & malgré le peu d'habileté de ceux qui conduisoient le siège, elle auroit enfin succombé, si elle n'avoit été secouruë.

Lorsque le Duc d'Orléans avoit joint l'Armée Françoise, les Impériaux avoient passé l'Adige & avoient pénétré dans le Mantoüan. Il n'étoit plus question de les empêcher d'entrer dans le Piémont; tout ce qu'on pouvoit faire c'étoit de les empêcher de prendre leur route par le Crémonois & par le Duché de Milan, & de s'arranger tellement qu'on y pût arriver avant eux. Il laissa au Comte de Médavi un Corps de troupes pour s'opposer aux entreprises du Landgrave de Hesse. Avec le reste il marcha par le Milanez. A l'aide des chariots que le Prince de Vaudemont avoit fait préparer de distance en distance pour l'infanterie, il regagna les deux

Le Prince Eugène vient au secours. *Lamberti, tom.* 4. *pag.* 166. *Larrey, tom.* 4. *pag.* 677.

1706. deux marches que les Impériaux avoient sur lui, & joignit le Duc de la Feuillade. Il se posta de manière qu'il pouvoit combattre le Prince Eugène, soit qu'il tentât le passage du Pô, ou celui du Tanaro. C'étoit non-seulement le meilleur, mais l'unique bon parti à prendre. Le Maréchal de Marsin qui commandoit sous ce Prince, avoit la confiance de la Cour; jusques-là que le Duc d'Orléans avoit ordre de déférer à son sentiment lorsqu'il seroit différent du sien. Le Maréchal dans cette occasion ne jugea pas qu'on dût attendre l'ennemi en rase campagne. Le Duc d'Orléans assembla le Conseil de guerre, ne doutant pas que la pluralité des voix ne se déclarât pour son avis de ne point s'enfermer dans les lignes. Mais la cabale du Duc de la Feuillade s'étant jointe à celle du Maréchal, le Prince se trouva presque seul de son avis, & il fût résolu qu'on laisseroit passer le Tanaro aux Allemands, & qu'on entreroit dans les lignes dès qu'ils s'approcheroient du Pô.

Les François s'enferment dans leurs lignes. *Feuquières, tom. 2. pag. 139. Quincy, tom. 5. pag. 161.*

CETTE prémière faute en attira d'autres. L'Armée entra dans les lignes. Le camp se trouva si mal en provisions, qu'il n'y avoit pas pour quatre jours de farine. On fût obligé d'envoïer sur le champ tout ce qu'il y avoit de mulets à l'Armée pour en aller chercher à Suze quinze cens sacs. Il falloit au-moins trois jours pour que ce convoi arrivât; pendant qu'il étoit en marche, le Prince Eugène entra dans la plaine de Mille-Fleurs & enleva presqu'entièrement ce convoi, qui n'avoit point été averti de cette marche. Par-là, quand même le lendemain il n'auroit pas forcé un quartier sans subsistance pour lui-même, il auroit affamé l'Armée Françoise dans son camp; tant étoit grande l'attention de ceux qui, contre toutes les règles, avoient voulu qu'on s'enfermât dans des lignes devant un ennemi inférieur, sans du-moins mettre dans ces lignes les provisions nécessaires pour y subsister.

APRÈS l'enlévement du convoi, le Prince Eugène voïant que le quartier de la Doire au bas Pô étoit sans lignes, & qu'il y avoit même peu de troupes, passa promptement la Doire auprès d'Alpignan, & vint camper à la Venerie. Si l'Armée étoit sortie des lignes, & qu'elle eût été mise en bataille sur la plaine de Mille-Fleurs, les Allemands n'auroient ôsé passer la Doire. On s'apperçut trop tard que ce quartier sans lignes étoit l'objet de l'ennemi. On auroit dû passer cette rivière avec toute l'Armée pour le couvrir, puisqu'il n'étoit plus nécessaire qu'elle restât dans des lignes du côté où l'ennemi n'étoit plus.

Ils y sont battus & dissipés comme à Ramillies. *Feuquières, tom. 4. pag. 141. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 127.*

CE mouvement salutaire ne se fit point. Ce quartier négligé & foible en troupes fût attaqué le lendemain, sept de septembre, par toute l'Armée ennemie sur trois colonnes d'infanterie soûtenuës de toute la cavalerie. On fût même averti si-tard de l'approche de l'ennemi, qu'on n'eut pas le tems de faire passer la Doire à un assez grand nombre de troupes pour soûtenir ce grand effort. Ce quartier fût bien-tôt forcé; trente ou quarante mille hommes en furent témoins sans pouvoir y rémédier. La fraïeur, la consternation les saisirent. Le Duc d'Orléans blessé ne

1706.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

pût agir. On fuit de tous côtés, avec du-moins autant de désordre & de confusion qu'on avoit fait à Ramillies. On abandonna deux cent cinquante-cinq pièces de canon, cent & huit mortiers, sept mille huit cent bombes, trois mille deux cent grenades roïales, sept mille cinq cent petites, quarante-huit mille boulets de canon, quatre vingt-six mille quintaux* de poudre, les tentes, le bagage, & une partie de l'argent destiné à païer l'Armée. Les troupes campées du côté de la Citadelle & de la hauteur des Capucins, qui à-peine avoient vû l'action, se trouvèrent presque dissipées; l'ennemi en enleva plus de sept mille dans la poursuite; le reste s'étoit débandé.

On perd toute l'Italie. *Lamberti, tom. 4 pag. 175.*

Pour comble de disgrace, sur de faux avis que la peur avoit dictés, on se retira vers Suze, au lieu d'aller vers Cazal, où l'on avoit une ressource dans le Comte de Médavi. Par cette retraite mal concertée on perdit toute l'Italie. Tels étoient les fruits de la direction de Chamillard. La levée du siège de Barcelone lui avoit inspiré la résolution de tenter la fortune dans les Païs-Bas; malheureux de ce côté-là, il voulut qu'on ne risquât rien en Piémont; comme si ce n'étoit pas risquer cent fois davantage d'attendre l'ennemi dans des lignes de circonvallation, que d'aller au-devant de lui.

Le Duc de la Feüillade en est la cause. *Feuquières, tom. 4. pag. 86.*

Cet événement fâcheux fût la suite des fautes du Duc de la Feüillade dans l'investiture & dans le siège de Turin. Cette Ville est située sur le bord septentrional du Pô, dans une plaine coupée par la Doire dont les eaux entrent dans le Pô un peu au-dessous de Turin. La Citadelle, qui est un Pentagone fort régulier, le couvre du côté de Suze & de Pignerol; sa fortification est des plus rasantes. Il n'y a qu'un faux-bourg, qui tient à la Doire du côté du chemin du Chivas & de la Venerie. Ce faux-bourg étoit défendu par trois Ouvrages-à-corne non revêtus. Celui de la droite à l'égard de la Place, est le plus proche du Pô & couvre le chemin du Vieux Parc. Celui du milieu est le plus grand, & couvre le faux-bourg. Celui de la gauche couvre le pont de la Doire. De l'autre côté s'élève une chaîne de montagnes, qui continuë le long du Pô jusqu'à Cazal. Cette montagne vis-à-vis de Turin porte quantité de monticules separés les uns des autres. Le Duc de Savoïe en avoit fait renfermer plusieurs dans un grand retranchement capable de contenir un Corps d'infanterie six fois plus puissant que celui qu'il avoit, & avoit fait élever des Forts & des Redoutes dans le dedans de ce retranchement. Ce Prince étoit dans la Place avec tout ce qui lui restoit d'infanterie & presque toute sa cavalerie.

Ib. pag. 90.

Turin a quatre portes. Celle du Palais va du côté de Chivas; celle de la Suzine va à Suze; la porte de St. Pierre va à Pignerol; celle du Pô va à Quiers par la hauteur de Montcallier. De ces quatre portes il n'y en avoit que deux, & même à parler exactement il n'y en avoit qu'une d'où le Duc de Savoïe pût tirer quelque utilité pendant le siège; c'étoit celle du Pô. Le Duc de la Feüillade devant regarder comme

1706. un grand avantage en arrivant devant Turin, d'y pouvoir renfermer le Duc de Savoïe avec toute sa Cour & ses troupes, parce que les besoins indispensables qui surviennent dans une Place assiégée & exactement investie en rendent la prise plus prompte à proportion de la consommation qui s'y fait; il falloit donc, pour retenir dans la Place tout ce qui s'y étoit enfermé, en faire une investiture regulière; c'est ce qu'on ne fit pas. On se contenta de placer l'Armée depuis le Haut-Pô jusqu'à la Doire, & de mettre seulement un fort petit quartier entre la Doire & le Bas-Pô pour la sûreté des convois; de manière que presque pendant tout le siège le Duc de Savoïe eut l'usage libre de la porte du Pô.

Pour bien former cette investiture, il falloit placer la cavalerie dans la plaine depuis le Haut-Pô jusqu'à la Doire, pour empêcher le Duc de Savoïe, sa Cour & sa cavalerie de sortir. Toute l'infanterie devoit être postée sur les hauteurs, & occupée à en chasser les troupes ennemies; il falloit encore s'attacher à la destruction des Ouvrages qui couvroient le Faux-bourg de la Doire ou du Balon.

Pour le siège même, c'étoit vouloir ne pas réüssir que de s'obstiner à commencer par la Citadelle. C'est ce qui ne s'étoit point fait jusqu'alors & ne s'est pas fait depuis. Une Ville prise donne des avantages infinis contre la Citadelle. On n'a plus que les dehors à garder pour l'empêcher d'être secouruë; une ligne profonde & bien gardée suffit; au-lieu que tandis qu'elle communique avec la Ville, elle a sans cesse de nouvelles ressources, & ce n'est presque qu'en la détruisant qu'on peut s'en rendre maître.

Feuquières, tom. 4. pag. 153.

Cette faute étoit d'autant plus grande, qu'il y avoit deux belles attaques à choisir; l'une du côté du Valentin à la porte de St. Pierre, l'autre du côté du Faux-bourg du Balon contre la porte du Palais. Ce choix avoit été proposé dans le Conseil; on les avoit rejettées toutes deux pour les raisons mêmes qui auroient dû y attacher. On avoit dit contre celle de la porte de St. Pierre, qu'elle n'étoit pas pratiquable, à moins qu'on ne se rendit maître de la hauteur des Capucins. La chose étoit vraïe, mais c'étoit par-là qu'il falloit commencer, cette opération étant nécessaire pour investir parfaitement la Place & pour se procurer une attaque sûre & commode. Pour l'attaque de la porte du Palais, il falloit aussi commencer par se rendre maître des Ouvrages qui couvroient le Faux-bourg du Balon; parce qu'ils auroient vû la tranchée à revers. Il falloit encore chasser l'ennemi des hauteurs de l'autre côté du Pô, sans quoi le canon placé sur les monticules voisins auroit sans cesse plongé dans la tranchée. Cela étoit vrai, mais il falloit attaquer ces hauteurs, ou ne point entreprendre ce siège, puisque sans cela on ne pouvoit espérer d'y réüssir. Les deux attaques proposées n'aïant aucun inconvénient à craindre que celui du canon, que l'ennemi pouvoit placer sur les hauteurs de l'autre côté du Pô, c'étoit pour cela même qu'il falloit s'en emparer avant que d'ouvrir la tranchée; après quoi

quoi on n'auroit trouvé de difficulté que dans le front de l'attaque qui étoit petit & qui auroit été bien-tôt détruit par la vûë de la prodigieuse artillerie qu'on avoit conduit devant cette Place. Ce qui étoit d'autant plus sûr, que de ces deux côtés la fortification étoit vûë. 1706.

Deux grandes raisons devoient déterminer à l'attaque de la porte du Palais. La prémière, c'est que c'est le côté de la vieille Ville, dont les maisons touchent presqu'aux remparts, & où les ruës sont fort étroites & les édifices très-aisés à embrasser. La seconde, c'est que les Ouvrages qui couvroient la porte du Balon auroient été abandonnés, dès que la tranchée auroit été à portée de les séparer du Corps de la Place. De plus, la plus grande partie des munitions de guerre venoit par Chivas, dont le chemin aboutissoit du côté de cette attaque. „ Mais, dit Feuquières, toutes ces raisons ne furent pas capables de l'emporter sur la fatalité qui conduisoit à la perte de „ l'Italie, par le mauvais choix qu'on devoit faire dans l'attaque de Tu- „ rin ". *Tom. 4. pag. 155.*

On se détermina à ouvrir la tranchée contre la Citadelle par un front tout-à-fait rasant, dont les bastions étoient couverts de contre-gardes, les angles de la contrescarpe garnis de redoutes de maçonnerie à l'épreuve de la bombe, les deux glacis contre-minés avec soin, en un mot, un front préparé à une longue résistance, avec tout l'art & la dépense nécessaires.

Le Duc de Savoïe s'étoit renfermé dans sa Capitale avec tout ce qui lui restoit d'infanterie & presque toute sa cavalerie. La destruction de ces troupes auroit entraîné la ruine totale de ce Prince & l'abandon de l'Italie de la part des Alliés. Il falloit donc par le choix de l'attaque trouver l'investiture parfaite de la Place ; ce qui seroit arrivé, si l'on s'étoit attaché à l'une des deux qu'on avoit proposées. La Ville n'auroit pû faire une longue résistance, sur-tout si on l'avoit attaquée par la porte du Palais. La Citadelle n'auroit pû contenir ce qui seroit resté de troupes en état de servir après la prise de la Ville. Selon toutes les apparences, la Capitulation de la Ville auroit réglé celle de la Citadelle. Du-moins pour la bloquer, vingt Bataillons & cinq cent chevaux auroient suffi ; le reste de l'Armée du siège auroit pû aller en Lombardie joindre l'Armée d'observance, & lui auroit donné une si grande supériorité sur celle de l'Empereur, qu'on l'auroit aisément forcée de repasser en Allemagne. Feuquières prétend que si on vouloit faire le siège de la Citadelle dans les formes, il falloit l'attaquer par le côté de la Ville, non par son front rasant & préparé du côté de la campagne. C'est donc à cette faute dans le choix de l'attaque de Turin qu'on peut attribuer la perte de l'Italie.

Deux jours après la levée du siège de Turin, le Comte de Médavi battit le Landgrave de Hesse. Ce Prince se sentant plus fort de trois

1706. Les Allemands battus à Castiglione. *Lamberti, tom. 4. pag. 174. Quincy, tom 5. pag. 181. Burnet, tom. 5. pag. 440. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

ou quatre mille hommes que le Général François, crut pouvoir se donner un air de supériorité & entreprendre en sa présence. Il passa le Mincio & vingt assiéger le Château de Castiglione del Stivere. Le Comte de Médavi à qui il importoit de ne pas laisser prendre cette Place, se détermina à combattre pour la secourir. Castiglione est dans les monticules qui sont au pied des Alpes, qui s'allongent jusqu'au Mincio auprès de Monzanbano. Depuis Goïto jusqu'à Médoli, & jusqu'au pied de la Tour de Solforino est une plaine fort rase; l'Armée Françoise y entra. Le Landgrave en se tenant au siège qu'il avoit entrepris, l'auroit obligé de venir à lui comme par pelotons & en défilant par les monticules; il ne voulut pas commettre la faute qu'on venoit de faire à Turin; dès qu'il sçut qu'on venoit à lui, il fit la motié du chemin. Ce fût une bataille dans les formes, & les deux Armées se chargèrent par tout leur front; elles en vinrent aux mains dès qu'elles furent en présence. Dans le prémier choc, trois Bataillons Espagnols aïant plié, firent une ouverture dans laquelle les Allemands se disposoient d'entrer; mais ils n'en eurent pas le tems, & Mr. de Cebret Colonel, qui étoit à la seconde ligne, remplit ce vuide. Les charges recommencèrent, La gauche Françoise tant cavalerie qu'infanterie, emporta la droite du Landgrave, & l'infanterie s'étant reploïée sur le centre, le prit en flanc. Le désordre devint général en un moment & se changea bien-tôt en fuite. Le champ de bataille, le canon, les équipages furent abandonnés. Le Landgrave perdit six ou sept mille hommes tués ou pris dans le combat & dans la fuite, y compris ceux qui continüoient le siège du Château de Castiglione. Si l'on avoit combattu aussi heureusement à Turin, le Roi d'Espagne seroit encore Maître de toute l'Italie, & le Duc de Savoïe auroit perdu tous ses Etats.

Inutilité de cette victoire. *Burnet, tom. 5. pag. 440. Lettres Historiques.*

Cet Evénement heureux, qui auroit pû être une ressource pour la conservation de l'Italie si on s'étoit retiré vers Cazal, fût inutile. Le Prince Eugène & le Duc de Savoïe marchèrent dans le Milanez. Presque tout plia devant eux. Milan, Pavie, Novarre leur ouvrirent leurs portes, ou firent très-peu de résistance; il n'y eut que Pizzighitone & Tortone qui se défendirent quinze jours ou trois semaines.

Pendant cette rapidité de conquêtes, le Duc d'Orléans, dont les troupes s'étoient un peu remises de leur fraïeur, forma le projet d'en faire entrer un Corps dans le Piémont, afin d'obliger le Duc de Savoïe d'y envoïer une partie de ses forces, & de l'empêcher par ce moïen de presser aussi-vivement qu'il le faisoit le Prince de Vaudemont & le Comte de Médavi. Quarante Bataillons & six mille chevaux se mirent en marche du côté de Suze. Ces mouvemens eurent l'effet qu'on avoit prétendu. Le Duc de Savoïe envoïa promptement un Corps de dix mille hommes saisir le poste de Veillane. Le Comte de Médavi, qui avoit encore une Armée de douze ou quinze mille hommes,

mes, un peu plus au large par cette diversion, prit des mesures pour se maintenir dans le Modénois, le Crémonois, le Mantoüan & quantité d'autres postes le long du Pô & de l'Oglio, jusqu'à la Campagne prochaine. Celle-ci finit par la prise de Cazal, dont la garnison, forte de dix-huit cens hommes, se rendit prisonnière de guerre après une défense de douze ou quinze jours. Cette conquête rendit le Duc de Savoïe aussi Maître de ses Etats qu'il l'étoit avant la guerre. Non-seulement il se vit délivré, mais encore en état de s'aggrandir aux dépens de la France. 1706.

C'AUROIT été du-moins un adoucissement à tant de pertes, si les affaires d'Espagne, de la conservation de laquelle il s'agissoit particulièrement, s'étoient rétablies; mais à-peu-près par les mêmes principes, qui avoient ruiné celles de France, elles se trouvèrent dans la situation la plus pitoïable. La prise de Barcelone, qui auroit été suivie de la soûmission de toute la Catalogne, étoit le grand objet. Des deux côtés on se préparoit à l'attaquer & à la défendre. La France & l'Espagne avoient un grand avantage pour leurs préparatifs, dont ils pouvoient faire la plus grande partie par terre; au-lieu que les Alliés ne pouvoient les faire que par mer, par où même le voisinage de Toulon donnoit aux deux Couronnes de grandes facilités pour les prévenir. Tout l'hiver s'étoit emploïé à se préparer à cette grande entreprise. Dès le mois de décembre, les milices & les troupes destinées pour augmenter & recruter les troupes Françoises s'étoient mises en marche. On avoit travaillé à Toulon à un grand armement de trente vaisseaux de guerre ou frégates; c'étoit aussi dans ce Port qu'on assembloit les munitions de guerre & de bouche. Tout dépendoit de la diligence; car on devoit bien juger que les Alliés feroient tous leurs efforts pour ne pas laisser perdre une Place de cette importance. On en manqua en Espagne, & la Flotte de Toulon se trouva prête un mois avant l'Armée de terre. La Flotte à son tour fût arrêtée & ne pût débarquer le canon & les munitions aussi-tôt qu'il eût été nécessaire, de manière qu'on fit traîner jusqu'au commencement d'avril cette entreprise, qui auroit dû être terminée en ce tems-là.

L'Espagne presqu'aussi malheureuse que la France. *Quincy, tom. 5. pag. 102. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 85. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 251.*

L'ARMÉE du Roi Catholique, forte au plus de vingt mille hommes, parut à la vûe de Barcelone le trois d'avril. On s'empara d'abord de la hauteur des Capucins & de la Tour de la Rivière, nécessaire pour établir une communication avec le Comte de Toulouze qui avoit mouillé devant cette Place. Le débarquement commença le cinq. On mit à terre autant de munitions de guerre & de vivres qu'il en auroit fallu pour entretenir pendant deux mois une Armée de trente mille hommes. La tranchée fût ouverte la nuit du six au sept. Ce siège aïant été formé trop-tard par rapport aux circonstances, il n'y avoit que la vivacité de l'action qui pût prévenir les fâcheuses suites de ce retardement. Cependant on s'attacha d'abord au Mont-Joui & à la tête de la Place; au-lieu

Siège de Barcelone, aussi mal conduit que celui de Turin. *Quincy, tom. 5. pag. 204. Feuquières, tom. 4. pag. 151. Burnet, tom. 5. pag. 421.*

1706.
Lamberti, tom. 4. pag. 146.

lieu de l'attaquer par le flanc, qui étoit l'endroit par où l'Archiduc venoit de la prendre, & qui n'étoit pas même encore réparé. Le Sieur de Lapara qui conduisoit les travaux, n'en savoit pas tant que Monsieur de Vauban. Il perdit d'abord huit jours à pousser les tranchées entre la Ville & le Fort du Mont-Joui; mais le feu terrible qu'on y essuïoit des deux côtés le contraignit de les abandonner. Il s'attacha ensuite au Mont-Joui, qui coûta bien du tems. Sa mort cependant fût un malheur. On s'apperçut qu'il n'y avoit plus d'Ingénieurs. La division se mit entre ceux qui commandoient l'artillerie, elle fût mal-postée, mal servie & devint presque muette. On vint pourtant à bout de faire brêche au Corps de la Place; on y donna même un assaut le cinq de mai, où l'on fût repoussé avec une perte très-considérable.

Autres fautes faites à ce siège.
Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 85. Feuquières, tom. 4. pag. 151.

Les travaux se conduisoient presqu'à l'aveugle. On travailloit sur un glacis contreminé, sans prendre aucune précaution pour assûrer le travail. Aussi les logemens & les batteries étoient continuëllement en l'air, faute d'avoir percé des puits assez profonds, & d'avoir entouré les batteries d'un rameau assez bas, pour avoir pris le dessous de ceux que l'ennemi prolongeoit de son rameau capital, comme il le jugeoit à propos. C'est pourtant une maxime sûre & qui ne peut guères être ignorée, qu'avant que de hazarder des établissemens il faut avoir fouillé sous terre autant qu'il est possible, pour découvrir tout ce que l'ennemi peut avoir préparé pour les ruiner. Outre le tems que ces accidens font perdre, ils consument une quantité d'hommes prodigieuse, sur-tout de ceux qui sont destinés au service de l'artillerie, & qu'il est difficile de remplacer.

Le siège est levé.
Lamberti, tom. 4. pag. 147. Mémoires Historiques & Chronologiques. Burnet, tom. 5. pag. 421.

Ces fautes, qui avoient reculé la prise de la Place, donnèrent le tems au secours d'arriver. Le Vice-Amiral Leack qui étoit à Lisbonne, fût joint le dix-sept d'avril par des Escadres Angloises & Hollandoises, qui lui formèrent une Flotte de quarante-huit vaisseaux de ligne; il se mit aussi-tôt en mer avec un gros convoi de troupes & de munitions. Le Comte de Toulouze aïant appris qu'il avoit passé le Détroit, se retira promptement à Toulon. Leack arriva le lendemain de cette retraite, & débarqua six mille hommes, avec quantité de munitions de guerre & de bouche. La partie n'étant plus tenable, on fit ce qu'apparemment on auroit été obligé de faire quelque tems après; mais on le fit avec une extrême précipitation. On abandonna quinze cent malades ou blessés, cent six pièces de canon de fonte, quarante-sept mortiers, deux mille bombes, dix mille grenades, quarante mille boulets de canon, cinq cent barils de balles de mousquet, cinq mille barils de poudre, huit mille épées, treize mille sacs de farine, avec du froment & de l'avoine à proportion. L'Armée réduite à quatorze ou quinze mille hommes, ne pouvant regagner la Castille par l'Arragon, qui s'étoit soûlevé, fût obligée de passer par le Roussillon, pour faire le tour des Pyrenées & se rendre dans la Navarre. Cette longue retraite se fit en bon ordre & sans perte.

QUELQUE fâcheuse que fût l'issue de cette entreprise on avoit dû s'y attendre, tant elle avoit été mal concertée & encore plus mal exécutée. Il est étrange que dans ce Conseil autrefois si formidable à toute l'Europe par la sagesse de ses mesures & de ses entreprises, on eût pensé à attaquer une Place située à l'extrêmité d'une Province où il y avoit quantité de Villes fortes toutes déclarées pour l'Archiduc. C'étoit s'ôter toutes les ressources du côté de la terre, & s'exposer, comme il arriva en effet, à soûtenir une espèce de siège dans le camp. Aussi cette considération avoit déterminé le Maréchal de Tessé à faire les prémiers efforts dans le Roïaume de Valence, pour réduire le Païs pied à pied, & avoir toûjours les derrières libres, comme on l'a fait depuis. À la vérité la Catalogne se feroit soûmise après la prise de sa Capitale; mais pouvoit-on espérer de la prendre avec une Armée aussi foible, sur-tout n'étant pas en état de mettre en mer une Flotte capable de combattre celle des Alliés? On croit pouvoir avancer avec vérité, que jamais cette Place n'a été attaquée avec si peu de forces, à moins qu'on n'ait compté sur les intelligences qu'on avoit au-dedans. Les Ducs de Vendôme & de Berwick, maîtres de la mer & de la campagne, ne s'en sont emparés qu'après des cinquante ou soixante jours de tranchée ouverte; & tous deux avoient des Armées de cinquante mille hommes. Le prémier n'avoit affaire qu'à la garnison, qui ne recevoit aucune assistance particulière de la Bourgeoisie; le second, qu'à la Bourgeoisie sans garnison. Philippe cinq au-contraire, à la tête seulement de dix-huit ou vingt mille hommes, eut à combattre une bonne garnison, vingt ou trente mille Bourgeois, & presque tous les habitans de la Province.

1706. Réflexions sur cette affaire.

POUR ce qui est de la levée du siège, après le départ du Comte de Toulouze, l'arrivée de la Flotte Angloise & le débarquement des secours, la malignité seule ou le peu d'attention ont pû la faire blâmer. Quand même on auroit pû prendre la Place, foible comme on étoit, aïant tout le Païs contre soi, bien-tôt après on auroit été obligé de l'abandonner, ou d'y périr de misère. C'est même une grande faute d'avoir tardé si long-tems à se retirer; puisqu'il étoit décidé que la Flotte se retireroit à l'approche de celle des Alliés, & qu'il étoit impossible sans cette Flotte d'empêcher que Barcelone ne fût puissamment secourue. Il falloit prendre son parti dès qu'on avoit sçu que le Vice-Amiral Leack étoit sorti de la Rivière de Lisbonne. Par-là on auroit sauvé les blessés & les malades, & cette quantité prodigieuse d'artillerie & de munitions dont l'ennemi profita.

CE fût le douze de mai qu'on se retira, après trente-cinq jours de tranchée ouverte; on en avoit emploïé dix-huit à prendre le Mont-Joui. L'Archiduc s'étoit enfermé dans la place à la prière des Magistrats, qui croïoient tout perdu s'il en étoit sorti. Ce Prince eut la précaution tenir toûjours cinq frégates prêtes, pour gagner Tarragone en cas de besoin. Quoique les Alliés eussent eu bien du tems pour munir

cette

1706. cette Place, elle n'étoit pas en fort bon état de défense. La garnison en étoit foible, & n'auroit pû résister si elle n'avoit été secondée par quantité de Bourgeois qui prirent les armes, & de Moines de toute espèce, qui appuièrent leurs exhortations par des actions de valeur, dont on ne voit point, dit un Ecrivain, d'exemple dans la Vie des Pères du Désert, ni de précepte dans les devoirs de la vie Monastique.

D'Avrigny.

Conquêtes des Portugais.
Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 93. Burnet, tom. 5. pag. 422. Quincy, tom. 5. pag. 227.

PENDANT que la plus grande partie des forces du Roi Catholique étoient occupées au siège de Barcelone, le Duc de Berwick, que le Roi très-Chrétien venoit de faire Maréchal de France, soûtenoit avec une poignée de monde la guerre contre les Portugais, & suppléoit par son habileté au petit nombre de ses troupes. Il ne pût, à la vérité, les empêcher de faire quelques conquêtes, mais il les empêcha d'en faire d'aussi importantes & en aussi grand nombre qu'ils l'avoient espéré, vû la supériorité de leurs forces. Le Comte de Galloway, qui par le départ du Baron de Fagel se trouvoit seul Général des Anglois & des Hollandois, avoit été déclaré par le Roi de Portugal Généralissime de ses Armées; il se mit en Campagne dès la fin de mars. Son dessein étoit de prendre Badajoz; mais le Maréchal de Berwick l'avoit prévenu & s'étoit campé sous cette Place. Il fallut changer d'objet. Galloway mena les Portugais à Alcantara. La Place étoit forte, le Gouverneur auroit pû la défendre long-tems avec quatre mille cinq cens hommes de garnison; mais il vendit l'une & l'autre. Dès que les Portugais parurent il consentit à se rendre prisonnier de guerre. S'imaginant ensuite qu'il couvriroit sa honte s'il sortoit par la brêche, il demanda qu'on en fit une. Galloway pour lui donner cette satisfaction, fit battre la muraille trois jours durant; après quoi le brave Espagnol, sans avoir perdu ni tué un seul homme, sortit par la brêche avec tous les honneurs militaires, puis se rendit prisonnier. Sa garnison n'avoit pû s'opposer à cet indigne manège; car dès que l'Armée Portugaise avoit paru, il avoit confié la garde d'une des portes à quelques Officiers de son complot, qui pendant la nuit avoient introduit des troupes Angloises & Hollandoises, qui la contraignirent de subir les conditions bizarres dont on vient de parler.

Ils ne les poussent pas comme ils auroient pû.
Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 93.

GALLOWAY prit ensuite Coria & Mareleja, Places peu importantes. Il voulut mener les Portugais à Madrid; mais ils le refusèrent absolument, de crainte que le Roi Philippe après avoir pris Barcelone, ne vint leur couper la retraite. Ils osèrent pourtant s'avancer jusq'à Almaraz sur les frontières d'Estramadure, dont ils avoient dessein de rompre le pont. Quand ils y furent, la peur redoubla, ils résolurent de retourner sur leurs pas. Leur Général à force de leur répresenter qu'ils n'avoient point d'ennemis en tête, les rassûra un peu; ils consentirent de faire le siège de Ciudad-Rodrigo.

Fermeté des Espagnols

ON savoit à Madrid le danger où l'on étoit, & que le Maréchal de Berwick n'étoit pas en état d'en préserver. La Reine, qui à tous les agré-

agrémens qui peuvent distinguer une personne de son sexe, joignoit un tendre attachement pour son Epoux & un zèle sincère pour la conservation de sa Couronne, assembla les Grands & le Peuple, & leur parla de la manière la plus touchante. Ses discours firent toute l'impression qu'elle pouvoit souhaiter; mais en vain on chercha des moïens efficaces pour s'opposer au malheur dont on étoit menacé, on n'en trouva point d'autre qu'une ferme résolution de ne point reconnoître d'autre Maître que Philippe. On eut bien-tôt occasion de l'exécuter.

1706. à reconnoître Philippe cinq. *Larrey, tom. 3. pag. 688. Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 264.*

CUIDAD-RODRIGO ne fût pris que le vingt-six de mai, après cinq jours de siège. La garnison ne consistoit qu'en un seul Bataillon & deux mille hommes de milices. Les troupes réglées eurent permission de se retirer, à condition d'être un an sans servir. Pour les milices, elles furent désarmées, & on leur fit promettre de ne jamais porter les armes contre la Maison d'Autriche. Pendant cette expédition, on apprit la levée du siège de Barcelone, & toutes les circonstances fâcheuses qui l'avoient accompagnée. C'étoit le tems d'entrer en quartier de rafraîchissement. Les Portugais, après avoir pris deux ou trois Villes, croïoient ne pouvoir s'en passer. Galloway leur répresenta inutilement que la circonstance étoit des plus favorables, & que toute la terre leur reprocheroit de ne s'en être pas servis. Il fallut un ordre absolu du Roi de Portugal; il l'obtint, & se mit en marche le deux de juin.

On pense en France à abandonner l'Espagne. *Quincy, tom. 5. pag. 232.*

PHILIPPE de son côté marchoit vers sa Capitale, assez incertain de ce qu'il deviendroit. On avoit presque décidé à Versailles qu'il abandonneroit la partie, à-moins que les Grands ne lui donnassent des assûrances d'un zèle sincère & d'une fidélité inviolable. Mr. Amelot Ambassadeur de France eut ordre de les convoquer. Il leur dit qu'il avoit ordre du Roi très-Chrêtien de savoir d'eux-mêmes leurs véritables sentimens, après les disgraces qui venoient d'arriver. Que Sa Majesté très-Chrêtienne se plaignoit du peu d'efforts qu'ils faisoient de leur part. Que son petit-fils aïant été appellé à la Couronne d'Espagne par le droit du sang, il ne prétendoit pas le maintenir contre les sentimens que plusieurs d'entr'eux pourroient avoir pour l'Archiduc, qui venoit sans droit, à main armée, troubler le repos de la Monarchie. Qu'il avoit peine à croire que le Roi, que Dieu leur avoit donné, n'aïant rien fait contre leurs Loix ni contre la Religion, trouvât moins de sentimens dans leurs cœurs qu'un Usurpateur accompagné d'Hérétiques, qui ne cherchoient son établissement que par le renversement des Autels. Qu'au reste, préférant la Religion à toutes les Couronnes de la terre, il consentiroit plûtôt au retour de son petit-fils, que de gêner leurs inclinations, & que d'être en quelque sorte la cause de tous les sacrilèges qui se commettoient. L'Ambassadeur finissoit par les supplier de lui ouvrir leurs cœurs, & de lui faire connoître les sentimens qu'ils avoient pour Philippe.

1706. Tous les Grands & les Peuples d'Espagne donnent de nouvelles assûrances de leur fidélité. *Quincy, tom. 5. pag. 232. Larrey, tom. 3. pag. 689.* On leur envoïe des troupes. *Quincy, tom. 5. pag. 233. Lettres Historiques.*

La réponse fût telle à-peu-près qu'on la pouvoit souhaiter. Le Duc de Medina-Céli qui la fit, répréſenta quelques griefs. Sur les assûrances qu'on lui donna d'y rémédier, il assûra au nom de toute l'Assemblée qu'ils sacrifieroient leurs biens & leurs vies pour leur Roi, qu'il pouvoit en toute sûreté revenir à Madrid, & qu'il connoîtroit leur fidélité. Il ajoûta, en adressant la parole à toute l'Assemblée, que s'il y avoit quelques Mécontens intéressés dans le parti de l'Archiduc, ils pouvoient se retirer, & qu'on leur feroit tenir leurs revenus par-tout où ils iroient; mais qu'après cette déclaration, s'il y en avoit quelqu'un qui trahît le Roi & la Nation, il pouvoit compter de porter sa tête sur un échaffaut. L'Assemblée finit par de vives & fréquentes acclamations de *Vive Philippe cinq, nôtre légitime Souverain!*

Sur cette réponse, quelqu'accablée que fût la France par la défaite de Ramillies, on fit partir des troupes pour l'Espagne; & Philippe, de Pampelune où il étoit, se rendit à Madrid. Il y fût reçû avec les démonstrations de la joïe la plus sensible. Les Espagnols qui jusqu'alors avoient paru assoupis, se mirent en mouvement. Les secours d'hommes & d'argent lui vinrent de tous côtés. Il ne fût pourtant pas assez fort pour rester dans sa Capitale. Il en sortit le dix-huit de juin avec la Reine son Epouse, tous les Grands, tous les Conseils & tous les Officiers de Justice, n'y laissant que ce qu'on appelle ailleurs la Maison de Ville, & alla se mettre à la tête de l'Armée du Maréchal de Berwick, consistant en cinq mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux. La Reine & les Conseils se réfugièrent à Burgos.

Les Portugais entrent dans Madrid. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 93. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Galloway avoit marché fort lentement. Il n'arriva à Madrid qu'après plus de trois semaines de marche. Le Corrégidor alla au-devant de lui à une demie-lieuë, & lui présenta les Clefs; il y entra le lendemain vingt-six juin avec le Marquis Das-Minas. Ils traversèrent toute la Ville sans trouver personne dans les ruës. Ils firent assembler le Conseil de Ville & les Chefs des Corps de Métiers; ils exigèrent d'eux qu'ils criassent *Vive Charles trois*, ils crièrent *Vive Philippe cinq*. Ils firent proclamer l'Archiduc, mais il fallut païer ceux qui firent quelqu'acclamation; tous les autres parurent si inébranlables, qu'on n'osa les pousser. Ce Prince fût aussi proclamé à Tolède par quelques-uns de ses partisans; mais la Noblesse & le gros de la Ville indignés de ce procédé, proclamèrent de nouveau Philippe cinq. On voulut envoïer trois mille hommes pour les châtier; ils prirent les armes & fermèrent leurs portes.

L'Archiduc y est proclamé Roi. Ce Prince diffère de s'y rendre. *Ibid. Burnet, tom. 5. pag. 423.*

Aussi-tôt que Galloway eut fait proclamer l'Archiduc à Madrid, il lui envoïa Couriers sur Couriers pour l'inviter à venir prendre possession du trône, persuadé que sa présence raméneroit les peuples en sa faveur. Ce Prince après la retraite de Philippe avoit emploïé jusqu'au vingt-quatre de juin à mettre les Places de Catalogne en sûreté. Ce jour-là il étoit parti de Barcelone à la tête de cinq ou six mille hommes, que

que le Comte de Péterborough commandoit ſous lui. Sur ſa route il apprit que les Portugais étoient maîtres de Madrid, & il reçut les Couriers qu'on lui envoïoit pour le preſſer de s'y rendre. Sarragoſſe, Capitale d'Arragon, s'étoit auſſi déclarée pour lui. Incertain à laquelle des deux Capitales il ſe rendroit d'abord, il aſſembla ſon Conſeil. Les Allemands, qui y dominoient, le déterminèrent pour l'Arragon. Ils alléguèrent pour raiſon, qu'il ne convenoit pas à ce Prince d'aller à Madrid à la hâte & en déſordre, ſans équipage ni cortège. Lamberti dit, que Stanhope Envoïé d'Angleterre ſiffla cette raiſon, & qu'il répliqua, que Guillaume trois après ſa deſcente en Angleterre s'étoit rendu à Londres dans un Fiacre, eſcorté de quelques Dragons, & que ſans cette diligence il auroit pû manquer la Couronne. Cette raiſon en effet n'étoit guères ſolide; mais les Allemands en avoient une autre plus ſpécieuſe & plus recherchée. Ils prétendoient que l'Archiduc en ſe rendant à Madrid ſur les inſtances qu'on lui faiſoit, ſeroit obligé à trop de reconnoiſſance envers les Portugais & le Général Anglois, qui venoient de lui gagner la Couronne; au-lieu qu'en différant ſon départ, il n'en ſeroit redevable qu'à l'affection des peuples. Galloway, dans l'Apologie qu'il fût obligé de publier l'année ſuivante pour ſa défenſe, aſſûroit hardiment que ſi l'Archiduc l'avoit cru, il eût été paiſible poſſeſſeur de la Monarchie. Ce Prince cependant en mille ſept cent dix fût maître de Madrid, & il ne pût s'y maintenir avec une Armée victorieuſe, parce qu'il ne pût gagner le cœur des Eſpagnols. Ce n'eſt pas qu'ils le haïſſent, mais ils haïſſent les Portugais & la Religion des Anglois & des Hollandois, qui vouloient le leur donner pour Maître contre leur gré.

1706.

Quincy, tom. 4. pag. 235.

Tome 4. pag. 158.

L'Armée de Philippe groſſiſſoit cependant tous les jours par la Nobleſſe qui le venoit joindre, & qui amenoit avec elle grand nombre de ſes vaſſaux. Toute l'Andalouſie prit les armes pour ſe mettre en ſûreté. Toutes les grandes Villes du Roïaume l'aſſûrèrent de nouveau de leur fidélité & de leur zèle. Tous les habitans des Païs par où les Portugais avoient paſſé pour venir à Madrid, s'armèrent & firent main-baſſe ſur tout ce qui s'écarta; de ſorte que bien-tôt cette Armée n'eut plus de communication avec le Portugal, & tomba ainſi dans l'inconvénient qu'elle avoit tant appréhendé. La diſette s'y mit; au bout d'un mois elle fut contrainte d'abandonner ſa conquête & d'aller chercher des quartiers d'hiver en Catalogne. L'Archiduc la joignit ſur ſa route, & lui ſervit pour ainſi dire d'eſcorte.

Les affaires de Philippe ſe rétabliſſent.

Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 254.

Le Maréchal de Berwick, qui commandoit ſeul l'Armée de Philippe depuis le retour du Maréchal de Teſſé en France, pourſuivit à ſon tour ceux qui l'avoient juſqu'alors pourſuivi. Il leur prit en diverſes occaſions cinq pièces de canon & un très-grand nombre de priſonniers. Tout ce qu'ils avoient envoïé de détachemens en différentes Places de la Caſtille, fût pris, ou paſſé par les armes. Les habitans de Valladolid firent main-baſſe ſur la garniſon qu'ils avoient été obligés de recevoir.

Les Alliés abandonnent la Caſtille.

Mémoires Hiſtoriques & Chronologiques.

Ceux de Segovie assiégèrent cent cinquante hommes qui gardoient leur Château, & les contraignirent de se rendre à discrétion; quatre ou cinq cent qui étoient à Madrid eurent le même sort. On leur prit Alcala, où étoient leurs fours & leur Hôpital; la garnison de six cens hommes, sept à huit cent malades, leurs magasins. Le Comte de Lemos, le Patriarche des Indes, l'Evêque de Barcelone & plusieurs autres personnes de distinction qui avoient embrassé le parti de l'Archiduc, demeurèrent prisonniers. En moins d'un mois, par ces différentes expéditions, ils perdirent plus de six mille hommes, & on ne cessa point de les poursuivre qu'ils n'eussent absolument abandonné les deux Castilles.

1706. *Lamberti, tom. 4 pag. 263.*

On reprend une partie du Roïaume de Valence. *Mémoires de la Torre, tom. 4. pag. 264.*

On pénétra ensuite dans le Roïaume de Valence. Origuela fût emportée l'épée à la main. Cette Ville fût pillée, on désarma les habitans & on leur ôta les titres originaux de leurs Privilèges. Elché eut le même sort. La garnison, qui étoit de neuf cens hommes d'infanterie & de quatre cent chevaux, fût prisonnière de guerre. On y trouva deux mille cinq cent mules & plus de cent mille sacs d'orge. On reprit aussi Carthagène, dont la Flotte des Alliés s'étoit emparée après l'affaire de Barcelone. Ce siège ne dura que trois jours. Un Bataillon Anglois, un Régiment de cavalerie de la même Nation, & deux ou trois mille hommes de milices furent faits prisonniers de guerre.

On a sa revanche sur les Portugais. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Le Marquis de Bay eut à proportion autant de succès sur les frontières de Portugal. Il y pénétra fort-avant, y répandit la consternation, & mit à contribution une grande étenduë de païs. Il reprit même Alcantara par escalade. La garnison Portugaise, qui égaloit presque ceux qui l'attaquoient, fût en partie passée au fil de l'épée; le reste fût fait prisonnier de guerre.

Remarques sur ces Evénemens.

Ces succès, qu'on n'auroit pas espéré après le désastre de Barcelone, raffermirent la Couronne sur la tête de Philippe. Il les dût à la fidélité inviolable de ses peuples, à sa fermeté qui les ranima, à son caractère qui lui avoit gagné leurs cœurs. Il les dût aussi à la sage conduite du Maréchal de Berwick, qui, sans s'enfermer dans des lignes comme on avoit fait en Flandre & en Piémont, sçut si bien conduire sa foible Armée, que sans l'exposer il fût toûjours à portée de gêner l'ennemi, de le harceler dans ses marches & de l'incommoder dans ses vivres; mais sur-tout il en fût redevable aux fautes de son ennemi. Si l'Archiduc avec ses troupes eût joint à tems les Portugais, il lui eût été facile, d'accabler le Maréchal de Berwick, ou de le pousser jusques sur les frontières de la Navarre. Par-là, les peuples abandonnés n'auroient pû, ou n'auroient plus voulu le fortifier de leurs secours, & ils n'auroient ôsé se déclarer aussi-hautement qu'ils le firent. Après-tout, la situation de Philippe étoit encore bien fâcheuse, on peut même dire qu'elle cessoit seulement d'être désespérée. Son ennemi étoit maître de la Catalogne, du Roïaume d'Arragon, de la plus grande partie de celui de Valence. La Flotte des Alliés lui avoit conquis les Isles d'Yvica

& de

& de Majorque, & la Ville d'Alicante. Maîtresse de la mer, elle pouvoit lui donner tous les secours dont il avoit besoin pour soûtenir & pour pousser ses avantages. La France accablée par ses grandes pertes, paroissoit ne devoir plus penser qu'à se défendre elle-même. C'est ainsi que pensoient les Alliés; on verra bien-tôt leurs espérances renversées. 1706.

Campagne du Rhin, heureuse dans ses commencemens. *Quincy, tom. 5. pag. 51. Lamberti, tom. 4. pag. 96.*

Il n'y eut cette année que l'Armée du Rhin qui ne fût point pour la France un sujet d'humiliation; au-contraire, elle eut d'abord de grands succès, qui auroient été suivis de beaucoup d'autres, si par-tout ailleurs on s'étoit conduit comme le Maréchal de Villars qui la commandoit. La grande supériorité que le Prince de Bade avoit eu à la fin de la Campagne précédente, l'avoit rendu maître des lignes de la Moter. Il avoit pris ensuite Drusenheim & Haguenau, Places situées sur cette rivière. Il s'y étoit fortifié & y avoit établi ses quartiers d'hiver, aussi-bien que dans tous les autres postes qui sont le long de la Moter. Ingwyler, Paffhoven, l'Abbaïe de Neubourg, Bichwyler étoient remplis de ses troupes, soûtenuës par celles qui étoient de l'autre côté du Rhin dans ses lignes de Stolhoffen. Par tous ces postes, le Fort-Loüis étoit bloqué. Pour le resserrer davantage & que rien n'y pût entrer, il avoit fait fortifier Saltz & Benheim. Il avoit fait occuper tous les Villages circonvoisins, dont de grands abbatis de bois fermoient les avenuës. Il avoit fait inonder tous les environs de cette Place, de manière qu'il n'étoit pas possible d'y faire entrer le moindre secours sans forcer cette multitude de postes qui en assûroient le blocus.

On enlève plusieurs quartiers des Allemands. *Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 128. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Cette situation de quartiers paroissoit aussi sûre qu'il y en eut jamais, & le Prince de Bade ne doutoit pas que le Fort-Loüis ne tombât de lui-même au commencement de la Campagne. Sûr de la bonté de ses lignes, son dessein étoit de prendre Phalsbourg & de pénétrer ensuite dans la Lorraine. L'habileté, la célérité, le secret du Maréchal de Villars renversa tous ses projets en un moment. Ce Général, comme le Duc de Vendôme en Italie, avoit pris son dessein avant que de se rendre à la Cour; il avoit tellement disposé les troupes, qu'elles étoient à portée de s'assembler promptement. Pour tranquilliser l'ennemi & lui ôter toute défiance, il ne partit de Paris que le vingt-trois d'avril. Dès le lendemain de son arrivée, son Armée se trouva formée aux environs de Strasbourg. Dans le même tems le Maréchal de Marsin marchoit vers Saverne, avec les troupes qu'il avoit assemblées du côté de Thionville & de Metz, sous prétexte de faire le siège de Traërbach.

Ils sont poussés au-delà du Rhin. *Ibid. Quincy, tom. 5. pag. 54.*

Ces deux Armées agissant de concert, entrèrent tout-à-coup dans les retranchemens de Drusenheim, & les trouvèrent sans défense. Le Prince de Bade à leur approche les avoit abandonnés avec tant de précipitation, qu'il y avoit laissé des tentes encore tenduës & quantité de munitions & de bagages. Cette retraite dégagea le Fort-Loüis du Rhin. Lauterbourg, que les Allemands avoient fortifié à plaisir pendant deux ans,

 auroit

1706. auroit pû arrêter les troupes Françoises ; mais la terreur avoit déjà dissipé ceux qui le défendoient, lorsqu'elles en approchèrent. On suivit sa pointe. On s'empara de tous les postes que les Impériaux avoient occupés en deçà du Rhin les deux Campagnes précédentes, excepté Landau, qui se trouva presque bloqué, & Haguenau, dont on fit aussitôt le siège. Le Sieur du Peri, qui s'en étoit si habilement retiré l'année précédente, en fût chargé. Il ne fit pas la même faute qu'on avoit faite à son égard. La garnison, qui étoit de deux mille cinq cens hommes, ne lui échappa pas ; il la traita comme on avoit voulu le traiter, & la contraignit à se rendre prisonnière de guerre. Toutes ces expéditions, qui délivroient l'Alsace, assûroient la Lorraine, & remettoient la guerre au-delà du Rhin, se firent en dix jours & presque sans aucune perte. On trouva dans Haguenau quarante-six pièces de canon, dont plusieurs étoient de vingt-quatre & quelques-unes de trente-six ; cent cinquante milliers de poudre, quinze cent sacs de grain, quantité de farines & plusieurs autres munitions destinées pour le siège de Phalsbourg.

Le Prince de Bade reste dans l'inaction, & pourquoi ? *Lamberti, tom 4. pag. 96.*

CES commencemens heureux annonçoient d'autres succès, mais la malheureuse journée de Ramillies réduisit le Maréchal de Villars à se tenir sur la défensive. Affoibli par les grands détachemens qu'il avoit eu ordre d'envoïer en Flandre, il se borna à empêcher le Prince de Bade de repasser le Rhin, & il y réüssit. Il lui enleva même l'Isle du Marquisat, vis-à-vis du Fort-Loüis. Les deux mille hommes qui la gardoient furent tués ou pris. Il fit encore jetter un pont pour attaquer une redoute qui faisoit la sûreté des lignes de Stolhoffen ; se préparant ainsi la voïe pour les détruire, comme il fit la Campagne suivante.

LA diversion que les Mécontens continüoient de faire en Hongrie, l'inquiétude que causoit le Roi de Suède, les grands secours qu'il avoit fallu envoïer en Italie pour réparer la perte du combat de Calcinato, & pour mettre le Prince Eugène en état de dégager le Duc de Savoïe, empêchèrent le Prince de Bade de rien entreprendre & l'obligèrent de rester sur sa perte. Il est vrai que lorsqu'il étoit sur le point de prendre ses quartiers d'hiver, il reçut un renfort de troupes Saxonnes & Moscovites, que les Suédois avoient chassés de Saxe ; mais le Maréchal de Villars étoit si bien établi sur les bords du Rhin, qu'il n'y avoit pas moïen de l'en chasser.

Limiers, tom. 3. pag. 214.

LES Mécontens à l'ordinaire, manque de Chefs & de discipline, furent battus presque toutes les fois que les Généraux de l'Empereur les rencontrèrent ; mais, outre que ces combats n'étoient point décisifs, par la célérité de la fuite des Hongrois, ils étoient en si grand nombre, ils s'assembloient en tant de différens endroits & formoient tant d'entreprises, qu'il étoit également impossible de les soûmettre & d'empêcher qu'ils n'eussent quelque succès. Dès le mois de février le Comte Budia-

Budiani, un de leurs Chefs, fût battu près de Simonthorna. Les Impériaux lui tuèrent cinq ou six cens hommes, & lui prirent sept pièces de canon avec ses bagages. Quelques mois après, à l'autre extrêmité du Roïaume, ils prirent Gran & firent lever le siège de Cassovie. Les Alliés ne cessoient de presser l'Empereur de s'accommoder. Il l'auroit souhaité, pourvû que les Mécontens se fussent soûmis à toutes ses volontés & n'eussent exigé aucunes assûrances contre ses ressentimens. Cette manière de traiter les irrita de plus en plus. Ils s'engagèrent par de nouveaux sermens à ne point quitter les armes, que le Prince Ragotski leur Chef ne fût paisible possesseur de la Transylvanie, & qu'ils ne fussent eux-mêmes rétablis dans leurs droits & leurs privilèges.

1706.

L'Empereur Joseph étoit vif & ardent, & portoit encore bien plus haut que son prédécesseur ses droits personnels & les prérogatives de la Couronne Impériale. Fier de la puissance de ses Alliés, & de leurs succès, non-content d'avoir traité les Bavarois comme on l'a vû, il fulmina à Vienne le vingt-neuf d'avril un Décret pour mettre les Electeurs de la Cologne & de Bavière au Ban de l'Empire. Il fût publié à Ratisbonne le mois suivant, sans qu'on eût consulté aucun des trois Collèges, ni observé aucune des formalités requises en pareilles occasions.

Les Electeurs de Cologne & de Bavière mis au Ban de l'Empire. *Lamberti, tom. 4. pag. 43.*

La plûpart des Membres de l'Empire ne donnèrent pas la moindre marque de sentiment dans cette conjoncture si intéressante pour eux. Il n'y eut que les Députés du Roi de Suède, comme Duc de Brèmen, ceux des Ducs de Weymar, de Saxe-Gotha, de Wolfenbuttel, Wirtemberg, Mecklembourg & du Landgrave de Hesse-Cassel, qui, après plusieurs délibérations, résolurent de protester contre ce Ban publié sans la participation de la Diète. La protestation fût mise entre les mains du Commissaire de l'Empereur. Cette demarche ne fût point soûtenuë, & n'aboutit à rien, non plus que tant d'autres que les Allemands ont faites depuis Charles-quint. En Allemagne, quantité de Princes se disent Souverains, quantité de Villes se croïent libres; selon eux, ils ne font qu'un Corps, dont l'Empereur lui-même est justiciable. Cependant ces espèces de Républiques, ces Souverains, n'étoient plus par-rapport à Joseph, que ce qu'étoient autrefois tant de petits Rois par-rapport au Peuple Romain. Ce n'étoient plus même que des vassaux sous un autre nom de sujets, sous un titre plus honorable, que le *Conseil Aulique*, établi à Vienne, qu'il élevoit ou abaissoit, qu'il dégradoit & qu'il dépoüilloit au premier prétexte qui se présentoit, sans presque sauver même les apparences de justice. Machiavel n'enseigna jamais rien de plus tyrannique, & de plus atroce que ce qu'on a vû pratiquer par ce Conseil; aussi ne doit-on pas s'étonner s'il s'est attiré le mépris & l'indignation de plusieurs. Au reste, par rapport au Décret fulminé à Vienne contre l'Electeur de Bavière, nous n'avons prétendu parler que du fait, car pour le droit, toute la terre sait qu'il est différent; à moins que peut-être il n'y ait prescription. Mais si cela

Remarques sur ce procédé. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

1706. *Mémoires Historiques & Chronologiques.*

cela est, de quel usage peuvent être les Capitulations, dont les Empereurs jurent l'observation à leur Sacre?

Pour Charles douze, il continüa de vaincre avec encore plus d'éclat que les années précédentes. Au commencement de janvier, il passa la Vistule à Warsovie, & se mit en marche le long du Bug pour dissiper les Moscovites; il en défit différens Corps sur sa route. Le vingt-quatre, il arriva aux environs de Grodno, où étoit le fort de l'Armée Saxonne. La trouvant trop bien rétranchée pour ôser entreprendre de l'attaquer, il s'appliqua à lui couper les vivres. Dans ce dessein, il envoïa une partie de ses troupes à Vilna; avec le reste il marcha à Nowodwar, huit lieuës au-dessus de Grodno.

Auguste est toûjours malheureux. *Lettres Historiques. Limiers, tom. 3. pag. 215.*

Auguste forma de son côté un dessein avec habileté, mais qui ne réüssit pas, par la présomption d'un de ses Généraux. Se confiant en la bonté du poste de Grodno, & voïant le Roi de Suède éloigné, il résolut d'attaquer Renschildt, Général Suédois campé sur les frontières de la grande Pologne pour empêcher les Saxons d'y rentrer. Il paroissoit immanquable de le mettre entre deux feux & de l'envelopper. Il donna ordre au Général Schullembourg de passer l'Oder, & lui-même marcha en diligence avec une partie des troupes qu'il avoit à Grodno. Mais Schullembourg, qui se voïoit plus fort de moitié que le Suédois, qui paroissoit fuir devant lui, & craignant que la victoire ne lui échappât, se hâta de combattre avant l'arrivée d'Auguste.

Mémoires Historiques & Chronologiques.

Le combat se donna à Frauwstadt le treize février. Les Suédois, au nombre de dix mille hommes, commencèrent l'attaque; en moins d'une heure l'affaire fut décidée. De dix-huit mille Saxons il en resta au-moins sept mille sur le champ de bataille; huit milles furent pris, avec trente-deux pièces de canon; quatre mortiers, onze mille mousquets, & la plûpart des drapeaux & étendarts. Une victoire si entière ne coûta aux Suédois que trois cent soixante & treize hommes. Les Saxons se battoient encore moins bien que les François, ou les Généraux Suédois l'entendoient mieux encore que Marlborough & le Prince Eugène.

Cette victoire ruina absolument le parti d'Auguste. Charles douze le détruisit entièrement en Lithuanie, & en chassa les Cosaques & les Moscovites. Prévoïant ensuite que la guerre ne finiroit pas s'il n'alloit à la source, il se détermina à entrer dans la Saxe, tandis qu'Auguste, qui ne s'attendoit à rien moins, s'avançoit à Tikoczin, croïant trouver en Lithuanie l'Armée que le Czar lui avoit promise. Dès que Charles douze fut en Saxe, il s'empara de Gorliz & de Budissen. Il fit publier un Manifeste, par lequel il déclaroit aux peuples qu'il protégeroit ceux qui resteroient dans leurs maisons & satisferoient aux contributions; mais qu'il traiteroit avec la dernière rigueur ceux qui se mettroient en défense. A cette proclamation les habitans de Leipsig, Ville la plus riche de l'Electorat, lui firent leurs soûmissions. La Régence de Dresde publia

publia une Ordonnance, qui enjoignoit à tout le monde de demeurer chez soi. Charles prit son quartier à Ranstadt, Stanislas à Lennick; & tous deux vécurent tranquillement aux dépens du Païs. Auguste pensa à faire son accommodement aussi-tôt qu'il sçut cette irruption. Il écrivit au Roi de Suède; les Conférences commencèrent à Bischopwerden, sous prétexte de régler les contributions.

1706.

Il abdique la Couronne.

Mémoires Historiques & Chronologiques. Lamberti, tom. 4. pag. 279. Corps Diplomatique, tom. 8. Part. 1. pag. 204.

La négociation ne fût pas longue. A peine dura-t-elle quinze jours. Le traité fût conclu à Alt-Ranstadt le vingt-quatre de septembre. Auguste rénonça à la Couronne de Pologne. Il lui fût permis de conserver le nom & les honneurs de Roi, mais non de se servir des Armes ou du tître de Roi de Pologne. Il s'obligea de rénoncer à l'Alliance du Czar, & de rappeller ce qui restoit de Saxons au service de ce Prince. Il fût condamné à restituer la Couronne, le Sceptre, les Joyaux, les Archives du Roïaume, qu'il avoit transférés en Saxe; à mettre les Princes Sobieski en liberté. Il fût convenu que le Roi de Suède hiverneroit en Saxe, qu'Auguste & lui agiroient de concert pour maintenir la Religion dans l'Empire sur le pied qu'elle y avoit été établie par les traités de Westphalie. Pour rendre ce traité plus authentique, Auguste se chargea d'en obtenir dans six mois la garantie, de l'Empereur, de la Reine Anne & des Etats-Généraux. On convint toutefois de tenir le traité secret, jusqu'à ce qu'Auguste eût eu le tems de retirer les Saxons qui étoient dans l'Armée du Czar.

La France prenoit part aux succès de son Allié, & y applaudissoit aussi sincèrement que les Puissances liguées contr'elle en étoient fâchées. C'auroit pû être une ressource pour elle, si Charles douze lui avoit été sincérement attaché; mais apparemment qu'elle n'attendoit rien de sa part. Loüis quatorze ébranlé & peut-être effraïé des grandes pertes qu'il avoit faites depuis deux ans, oublia que depuis plus de soixante années de Règne il avoit toûjours ordonné & accordé la paix; on peut même dire qu'il oublia les circonstances où il se trouvoit pour la demander ouvertement. Le Duc de Bavière fût chargé de la négociation.

Nouvelles propositions de paix encore rejettées.

Quincy, tom. 5. pag. 271. Rapin-Thoyras continué, tom. XII. pag. 131.

Ce Prince écrivit aux Etats-Généraux & au Duc de Marlborough. Il les assûra que le Roi très-Chrétien étoit très-sincèrement disposé à la paix; qu'il ne cherchoit point à les détacher de leurs Alliés pour profiter par la suite de leur désunion; qu'il s'étoit proposé d'ouvrir incessamment des Conférences, pour trouver les moïens de terminer une guerre qui depuis plusieurs années affligeoit la plus grande partie de l'Europe. L'Electeur écrivoit le vingt-un d'octobre, & demandoit que les Conférences commençassent avant la séparation des Armées.

Ces avances furent reçûës comme il étoit naturel qu'elles le fussent; on n'y eut aucun égard, on en badina même & on s'en mocqua. Lamberti dit, que *le Duc de Marlborough & le Conseiller Pensionnaire parlèrent sur cette affaire-là aussi joliment que sagement*, & que l'un & l'au-

Tom. 3. pag. 301.

l'autre conclurent à la continüation de la guerre. On répondit pourtant
1706. à l'Electeur de Bavière avec quelque politesse. „ Monsieur, écrivoit Marlborough, aïant communiqué à la Reine ma Maîtresse ce que Vôtre Altesse Electorale m'a fait l'honneur de m'écrire des intentions du Roi très-Chrêtien, de chercher les moïens de rétablir la tranquillité de l'Europe par des Conférences, Sa Majesté m'a ordonné de répondre à Vôtre Altesse Electorale, que c'est avec plaisir qu'elle apprend les inclinations du Roi à prêter les mains pour parvenir à une paix solide & durable avec tous les Alliés. Comme Sa Majesté a commencé cette guerre, aussi sera-t-elle bien-aise de la finir de-concert avec tous ses Alliés, à des conditions qui les puissent mettre à l'abri de toute appréhension d'être obligés de reprendre les armes après un petit intervalle, comme il est arrivé dernièrement. Sa Majesté veut bien que je déclare, qu'elle est prête d'entrer conjointément avec tous ses Alliés dans des mesures justes & nécessaires pour parvenir à une telle paix; mais la voïe proposée par des Conférences, sans des éclaircissemens plus particuliers de la part de Sa Majesté très-Chrétienne, ne lui semble pas propre à arriver à cette paix réëllement solide & durable. Messieurs les Etats-Généraux sont du même sentiment. Ainsi Vôtre Altesse Electorale jugera bien qu'il faudra songer à des moïens plus solides pour parvenir à ce grand but, auquel Sa Majesté prêtera volontiers les mains avec toute la sincérité qu'on puisse souhaiter, n'aïant rien tant à cœur que le soulagement de ses sujets & le repos de toute l'Europe ".

La réponse des Etats-Généraux étoit dans le même goût, & dictée par le même esprit. Ces éclaircissemens particuliers qu'on demandoit, n'étoient rien autre chose que la rénonciation à la Monarchie d'Espagne. Peut-être même que dans l'enflure où l'on étoit par les grands succès qu'on venoit d'avoir, on ne se seroit pas contenté de cette rénonciation, & qu'on eût voulu continüer la guerre, pour avoir le plaisir de voir continüer les humiliations d'un Roi, dont la puissance, le bonheur & les desseins avoient été depuis si long-tems un sujet continüel de jalousies & d'allarmes. En un mot, le Duc de Marlborough ne vouloit point la paix, & dans la situation où il étoit alors, il suffisoit qu'il ne la voulût pas pour qu'elle ne se fît point. On verra dans la suite qu'il fallut l'abattre pour l'obtenir.

On évacüe l'Italie. *Corps Diplomatique, tom. 8. Part. 1. pag. 206. Mémoires Historiques & Chronologiques.*

Cette négociation aïant échoüé avant même que d'être entamée, on pensa à une autre qui réüssit, & dont les suites furent extrêmement heureuses. Depuis la perte de la bataille de Turin, suivie du rétablissement du Duc de Savoïe dans ses Etats & de la conquête de presque tout le Milanez, il n'étoit plus possible de sauver l'Italie, ni même de s'y maintenir. On y avoit pourtant encore un nombre considérable de troupes. Il n'étoit pas non-plus possible de les en tirer; elles auroient pû s'y maintenir quelque tems, mais du-moins à la longue elles auroient

péri,

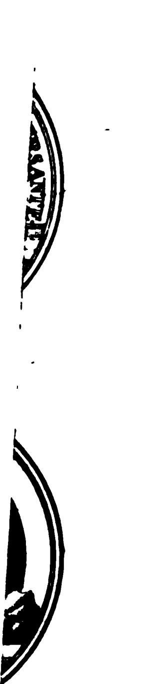
péri, tout le païs étant contr'elles. On proposa à l'Empereur de lui céder toutes les Places qu'on occupoit encore en Lombardie, à condition que toutes les troupes, de quelque Nation, de quelqu'espèce qu'elles fussent, en sortiroient & seroient renduës en toute sûreté à Suze. Le Conseil de Vienne accepta la proposition. Le traité se fit en forme de Capitulation. Elle fût honorable. Ces troupes sortirent avec tous les honneurs, Enseignes déploïées, des pièces de canon & plusieurs coups à tirer. Ce traité signé à Milan le treize mars, ratifié le quinze à Mantoüe, par le Prince de Vaudemont, & le seize à Turin par le Duc de Savoïe, ne fût connu à Londres & à la Haïe que lorsqu'il eut été conclu. Apparemment qu'on craignoit quelque opposition.

1706. *Mémoires de la Torre, tom. 5. pag. 38. Lamberti, tom 4. pag. 391.*

L'AVANTAGE paroissoit pourtant être du côté des Alliés. L'Empereur d'un trait de plume gagnoit bien des Places, qu'il n'auroit peut-être pas prises en deux ans. La retraite des troupes Françoises lui facilitoit & lui assûroit la conquête du Roïaume de Naples, le rendoit maître de l'Italie, & de taxer, comme il fit, tous les Princes & tous les Etats à de grosses contributions. Mantoüe fût taxée à quarante mille pistoles, le Duc de Toscane à cent cinquante mille, les Génois & tous les autres à proportion. Il en pouvoit retirer la plus grande partie de ses troupes, & les envoïer ou sur le Rhin, ou en Hongrie. Le Duc de Savoïe délivré de toute inquiétude, pouvoit entreprendre de faire des conquêtes en France; & toutes ces diversions ne pouvoient manquer de tourner à l'avantage des Armées de Flandre. Pour la France, elle sauvoit dix-huit mille hommes, & se débarrassoit d'une guerre qui jusqu'alors lui avoit coûté des sommes immenses; le bon usage qu'elle fit de ces troupes, rétablit ses affaires, sur-tout en Espagne.

FIN DU TOME CINQUIÈME.





N°. II. p.14/9



N°. IV. p.31.



TOME.V.PLANCHE.I.



TOME.V.PLANCHE. II.



lerger Sculps. dir.

TOME. V. PLANCHE III.



TOME.V. PLANCHE IV.



TOME. V. PLANCHE. V.



D. Herrliberger Sculps. dir.

TOME. V. PLANCHE. VI.





sculps. dir.

TOME. V. PLANCHE. VII.


N° XXXIX. p.237
TER PATRIAE.
PAX CUM GERM·HISP·
ANGL·ET BAT·
M·DC·XCVII·
N° XLII. p.239.
C·ET MAR·ADEL·SAB·CONNUB
M·DC·XCVII.


N° XL. p.237.
SALUS EUROPAE.
PAX TERRA MARIQUE
PARTA·
M·DC·XCVII·
N° XLI. p.239.
TAEDIS FELICIBUS.
MARIA ADEL·AD SABAUDIAE
LUD·BURG·DUCI NUPTA
M·DC·XCVII·


N° XLIII. p.248
URITAS ALSATIAE.
NEOBRISACUM·
M·DC·XCIX·


N° XLIV.
MILITARIS INSTITUTIO DUCIS BURGUNDIAE.
CASTRA COMPENDIENSIA·
M·DC·XCVIII·





TOME. V. PLANCHE. IX.



TOME.V.PLANCHE.X.



TOME.V.PLANCHE.XI.

TOME. V. PLANCHE. XII.



N.º LXIV. p.435.



N.º LXVI. p.457.



